Octobre-Décembre — Tome XLIV

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*(Série Moderne)*




PARIS-VI^e
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMII
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden



LES

# CAGNARDS DE L'HOTEL-DIEU

—

Le Musée Carnavalet, au cours d'acquisitions récentes, est entré en possession de deux toiles qui ressuscitent un des coins les plus curieux du Paris disparu. Ces toiles représentent sous des aspects différents les Cagnards de l'ancien Hôtel-Dieu.

Sur l'une, la plus grande, un escalier, décrivant une courbe, monte d'une sorte d'embarcadère à une voûte scellée de barreaux massifs. Les degrés, formés d'énormes pierres grossièrement taillées, sont disjoints par la vétusté. A droite, un mur se dresse, assises trapues du monument qu'il supporte. A gauche la lumière entre par une ouverture : une lumière blonde, faite de rayons reflétés et que rend plus intense l'opposition des noirs du souterrain; elle s'étale sur les marches, en fait valoir la structure, grimpe jusqu'au sommet et meurt au seuil de la porte, du mystère et de l'ombre. On ne voit pas la rivière : mais on la sent partout à l'aspect suintant du lieu, aux réflexions glauques qui apparaissent çà et là, à l'atmosphère bien spéciale de cette solitude que l'on devine humide et sonore. Çet escalier était l'escalier des Morts, la sortie sur la Seine des basses-œuvres de l'hôpital sur la rive gauche.

Le sujet de l'autre tableau a été choisi sur la rive de la Cité. C'est le dessous du pont Saint-Charles, dont l'arche se conjugue à la culée avec l'une des arcades des Cagnards. Ce motif, sans avoir l'intérêt du précédent, donne cependant une idée exacte des proportions imposantes de ces constructions d'autrefois. Une coulée de soleil illumine la scène, juste assez pour en faire valoir le côté pittoresque sans nuire à l'impression un peu sinistre qui s'en dégage. Un batelier amarre une barque au premier plan; une blanchisseuse lave son linge plus loin. L'eau glisse dans tout cela, silencieuse et livide.

Ces vues complètent une collection de plans, de peintures et d'estampes réunie depuis plusieurs années; parmi ces documents, il en est de remarquables. La disparition des Cagnards n'est pas si lointaine que d'aucuns, les ayant parcourus avant leur démolition, n'en aient conservé le souvenir. A les entendre, à relire les quelques articles de journaux parus à cette époque sur cette matière, la répugnance et le dégoût semblent avoir laissé dans les mémoires plus de traces que d'admiration. Mais quiconque n'a pas sondé ces profondeurs et regarde pour la première fois leur image, s'en fait une vision différente : l'œil s'amuse à fouiller les anfractuosités de ces arches multiples; l'inconnu de ces voûtes béantes, dont les piliers s'écroulent, l'attire; l'esprit subit le mirage de cet encombrement suggestif d'architecture, de ruine et de poussière; l'imprévu des perspectives le déconcerte et le charme : que l'on ne s'étonne pas si l'imagination va chercher alors des comparaisons à Venise et jusque dans les ports de guerre des métropoles navales de l'antiquité.

Il peut être intéressant de mettre les choses au

point et de faire un retour sur le passé de ces endroits étranges. Raconter l'histoire des Cagnards, c'est dire celle de l'Hôtel-Dieu dont ils étaient une dépendance; c'est surtout parler de la population sordide et dépravée à laquelle, pendant près de six siècles, ils ont servi de repaire et qui leur a donné leur nom.

§

Sauval compare la Cité à un navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine. D'autres avaient, avant lui, noté cette ressemblance : elle explique, de l'avis de plusieurs chroniqueurs, la galère héraldique qui blasonne l'écusson de Paris. Aujourd'hui, le vieil îlot, entouré de quais plongeant à pic, escarpé de toutes parts, justifie la fameuse devise: « fluctuat nec mergitur » : le vaisseau flotte sans crainte de naufrage. Au Moyen-Age, il était, plus encore que du temps de Sauval, embourbé dans les alluvions.

Sa poupe, à l'emplacement actuel du terre-plein de la Morgue, était représentée par une langue de sol inoccupée où croissaient d'incultes herbages. Sa proue, que dessine maintenant dans sa forme la pointe du square du Pont-Neuf, était une presqu'île déserte traversée de ruisseaux, sorte de marécage, qui, aux basses-eaux, s'allongeait et se couvrait de végétation. A droite et à gauche une ceinture de berges reliait ensemble les extrémités.

Au pied du cloître de Notre-Dame, c'étaient de petites plages arrondies ou tailladées; des découpures en forme de golfe au Port Saint-Landry, des nappes de boue, des détritus de toute espèce entre les pilotis de Glatigny, du Grand-Pont et du Pont-au-Change; le long des murailles du Palais et au

delà, des franges de vase alternant avec des caprices de terrain. La grève cernait de l'autre côté d'une façon continue et égale les bâtiments de l'archevêché et de l'Hôtel-Dieu qui dévalaient abruptement jusqu'à elle, les voûtes de la Calandre et du Marché Palu.

Le fleuve coulait à l'entour, entravé par les bancs de sable, par les madriers qui supportaient les ponts et les maisons qu'il baignait, étouffé et languissant. Chaque année, au moment des crues, il sortait de sa torpeur fétide, entrait en grondant dans les excavations et les ruelles environnantes, renversait parfois les édifices étagés sur son passage et donnait un grand coup de balai à toute la fange amoncelée sur ses bords.

Il y avait sur les rives une animation en rapport avec les besoins et les coutumes des localités qui y confinaient. Il est facile de supposer quels en étaient les acteurs. Les habitudes et les habitants des quartiers fluviaux se sont épurés au cours des siècles sans modifications fondamentales. C'était, au Moyen-Age, comme avant, comme après, un pêle-mêle de promeneurs, de bateleurs et de vagabonds. Les hommes et les femmes de mauvaise vie qui pullulaient au Val d'Amour, tenaient près du Port Saint-Landry un commerce qui n'avait rien de clandestin.

Le soir venu, ce commerce s'étendait sur les berges et enveloppait la Cité d'un cercle de prostitution.

§

Il est assez difficile de dire exactement à quelle date remonte la fondation de l'Hôtel-Dieu, à quelle époque précise il devint l'infirmerie centrale de

Paris. Dès la fin du neuvième siècle un couvent de femmes existe où sera l'hôpital; on y recueille des malades et des miséreux. Au douzième siècle, il prend le titre de Maison-Dieu ; Philippe-Auguste entreprend de le remanier et de l'agrandir, Louis IX et Blanche de Castille continuent et terminent l'œuvre. L'Asile acquiert alors ces dimensions que de nouveaux plans amélioreront dans les détails deux cents ans plus tard, mais qui, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, demeureront intégralement dans leur ensemble.

Les bâtiments s'étendent des deux côtés du petit bras de la Seine. Le Petit-Pont et le Petit-Châtelet les limitent en aval ; ils couvrent une partie de la place actuelle du Parvis, contournent l'une des tours de Notre-Dame, et remontent environ jusqu'à l'endroit où l'on voit s'élever maintenant le presbytère de la cathédrale. En face, ils s'alignent entre la rue de la Bûcherie et la rivière. Le Pont Saint-Charles réunira par la suite les deux corps de logis au centre. En 1634, le Pont-au-Double les coordonnera en amont.

Le monument porte le caractère de ceux que l'Art du Moyen-Age a marqués de son empreinte. Avec plus d'ampleur, la « Merveille » du mont Saint-Michel est un excellent spécimen du genre : une superposition de nefs plafonnées de hautes voussures, soutenues par des piliers aux chapiteaux fleuris ; les galeries succédant aux galeries, les préaux aux préaux ; l'apparence d'une église qui serait un monastère, d'un monastère qui serait une église. Deux étages : au niveau normal du sol de la Cité, les salles de réception, les dortoirs, les réfectoires, l'infirmerie, tout ce que l'on peut imaginer sans peine, ce que l'on voit encore, ce que

l'on verra toujours de l'appareil obligé des maisons hospitalières. Au niveau du fleuve, ce que l'on ne voit plus, ce que l'on ne verra plus jamais, ce que l'on peut à peine imaginer.

A droite, dans l'île, sur la berge, s'ouvrent une douzaine d'arcades; derrière ces arcades, une chaussée, derrière cette chaussée, les premiers fûts d'un immense quinconce de pierre, les premières colonnes des substructions de l'Hôtel-Dieu, dont les profondeurs s'en vont très avant sous terre. Dédale d'espaces égaux où l'arc indiscontinuement engendre l'arc, où l'ogive épouse l'ogive. Enchevêtrement que l'ombre enchante et magnifie, vrai théâtre de fantômes comme le romantisme aimera en évoquer sur l'effondrement des manoirs et la poussière des tombeaux.

Dans ces sous-sols s'accomplit le service du charnage : là sont les étables pour le bétail, les abattoirs, la boucherie ; ensuite les cuisines ; ailleurs la buanderie, la chadèlerie. Tout cela au hasard du lieu propice, chaque emploi se faisant une place à sa taille dans l'étendue des excavations.

Sur le côté opposé, la scène change. On voit une large porte cintrée et grillée, quelques fenêtres cintrées et grillées et puis la muraille impénétrable. Derrière cette porte, l'escalier, décrit plus haut, conduit à une série de galeries qui communiquent aux étages supérieurs. Cette dépendance est attribuée au service funèbre. Un semblant d'autel, une croix, une statue de la Vierge, des tables de pierre, occupent la nudité de ces couloirs qu'anime seulement le passage des cadavres.

Telle est, en quelques mots, appuyée sur les documents de l'estampe, la description approxima-

tive de ces souterrains qu'une appellation argotique a désignés sous le nom de Cagnards.

L'origine du mot « cagnard » a été discutée. Certains ont cru la trouver dans un vieux qualificatif de la paresse oisive des vagabonds. Il vaut mieux, semble-t-il, aller chercher son étymologie dans le mot « Cagna », qui signifie chien : Cagnard signifierait donc « Chenil ». Expression qui, depuis un temps reculé, s'appliquait d'une manière générale aux retraites habitées par le déchet de la population parisienne, et plus spécialement aux espaces ménagés sous les maisons qui bordaient la Seine. Les différents ouvrages écrits sur la prostitution à travers les âges ont laissé des renseignements curieux sur les coutumes de cette race honteuse qui, au mépris des ordonnances royales impuissantes à les régenter, sans relâche, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, infesta la capitale.

Les alentours de la Cité étaient plus que les autres quartiers de la ville occupés par ce parasitisme dangereux.

Le fief de Glatigny, en 1241, propriété de Robert et de Guillaume de Glatigny, avait donné son nom à un labyrinthe de ruelles putrides, serpentant entre des bouges où gîtait la pire débauche; quartier général, qu'à l'instar des Cours de Miracles la séquelle des ribaudes, des gueux et des mendiants habitait par privilège. Le quai aux Fleurs, à la naissance du pont d'Arcole, la rue de la Colombe occupent à présent ces parages.

De ce foyer de dépravation, sortaient le jour des êtres repoussants et sordides qui erraient dans les rues, aux carrefours, tendaient la main au seuil des églises, à l'angle des places, coudoyant les passants qu'ils provoquaient souvent avec inso-

lence, étalant sans vergogne au soleil leurs ulcères et leurs difformités. La gravure nous a transmis de ces individus un portrait qui étonne et fait presque frémir. Membres atrophiés et perclus, lèpres, pieds et mains enveloppés de linges sanguinolents, visage bouffi, déformé, énormes verrues, pustules verdâtres, boutons écarlates, croûtes, yeux larmoyants sans cils ni paupières, nez rongé, bouche baveuse sans dents ni lèvres, plaies vives, tout concourt à traduire en perfection le dernier degré de déchéance morale et physique qui puisse être atteint par l'espèce humaine.

Au crépuscule, au moment où les portes des demeures honnêtes se fermaient, où Paris se résorbait pour ainsi dire en lui-même et s'évanouissait dans l'ombre, comme à l'annonce d'un signal, comme des bêtes visqueuses au recul d'une marée, rapidement le peuple impur prenait possession de son empire. On peut laisser l'imagination, avec une fantaisie d'intuition illimitée, reconstituer sans crainte d'exagération les scènes dont les rives de la Seine à la belle saison devenaient alors le champ favori.

Maintenant que le recul des années estompe le réalisme de cette bestialité, le tableau que l'on s'en représente ne manque ni de pittoresque, ni d'originalité.

Que ce soit à l'abri de tours et de contre-escarpes dont le mirage lunaire décuple la hauteur, à la clarté trouble des astres reluisant dans le ciel et dans l'eau, quoi de plus imprévu, que ces accouplements d'ombres falotes, ces conciliabules aux silhouettes indéfinissables où brille soudain l'éclair de l'or et l'éclair du poignard, ces rampements d'hyènes et de chacals en quête, ces bonds de

fauves sur une proie qui ploie et tombe, ces halètements de luxure, ces cris d'effroi perdus dans le vent des grèves et la plénitude des nuits.

L'on devine quelle enceinte propice et sûre, quelles merveilleuses alcôves étaient, pour les passions abjectes, le vol et le crime, les cavernes de l'Hôtel-Dieu. Cagnards, elles l'étaient à tous les titres plus que celles du quai de Gesvres, plus que celles de la Calandre, plus que les masures de l'Abreuvoir Mâcon derrière le Petit-Châtelet, plus que les détours tortueux de la rue de la Huchette et de la rue de la Bûcherie.

Dans ce cadre, où les vices répandus dans les bas-fonds de la ville trouvaient un milieu digne de leurs ébats, plus inviolé peut-être encore des officiers du Châtelet et des sergents du guet que les clos de la grande Truanderie et autres lieux choisis par les cours de Miracles, on peut être assuré qu'ont défilé, sans en excepter une seule, les hideurs et les monstruosités sorties comme un pus vénéneux de tous les chancres de Paris à travers les âges.

La vie était en commun entre les réprouvés. Hommes, femmes, enfants, jeunesse et vieillesse s'y coudoyaient dans une étroite solidarité qui n'excluait ni les rixes ni les meurtres, mais que le brigandage, le viol et l'obscénité resserraient chaque jour davantage par la complicité et la participation. Ensemble d'individualités qui formait une caste étrangère aux autres de la société et régie par des lois spéciales.

On retrouve aux Cagnards, mêlés, confondus, grouillants, les créatures en loques que l'on a rencontrées le jour se traînant comme des limaces le long des parvis; les impotents, les culs-de-jatte, les

manchots, les béquillarts, crapauds terrés aux trous des habitations, crustacés aux pattes mutilées, qui semblent éclos dans la puanteur des égouts; les filles de joie qui se tiennent en larmes au coin des rues, murmurant une fable à compassion; et celles qui sont apparues derrière le rideau d'une fenêtre, montrant en guise d'amorce leurs « tetins » aux passants.

Elles y sont toutes : — les « dames aux cors gent, qui aux hommes volontiers charnelment assemblent »; les bohémiennes à l'œil noir, au teint bistré, les égyptiennes aux oripeaux multicolores, qui s'enfoncent dans la pénombre, enlacées à des soldats en rut, poursuivies par des écoliers de l'Université venus de l'Abreuvoir Mâcon en traversant la rivière. Et celles que les années et les stigmates du vice ont rayées des séductions ouvertes :

Cette vieille aux yeux pleins de glus
A qui, depuis vingt ans ou plus,
La galle dont elle est le giste,
Les clous, les pous gros et moyens,
Et tous les quatre mendiens,
Tiennent la chandelle béniste;
Ceste-là, dis-je, qui jadis
Fut d'amour un vrai paradis...,

la femelle ignoble qui n'a plus rien de son sexe et qui se donne pour deux liards; cette autre, édentée, chauve, décharnée, qui se vend pour un double; ici, devant un feu d'ossements et d'herbes sèches, une sorcière affreuse prépare un philtre, breuvage d'amour. Plus loin, trois harpies se disputent la graisse et les cheveux d'un pendu dont elles font des amulettes.

Ils y sont tous : — le tire-laine et le coupeur de

bourses partagent leur butin à l'écart à coups de dés et de dague ; le tueur à gages aiguise sa lame ; le miséreux cache sous la pierre les maigres deniers des aumônes qu'il a reçues. Ceux enfin dont n'ont pas voulu les Cours de Miracles se rassemblent en un coin, jettent leurs appareils et leurs costumes d'emprunt, délient leurs membres ankylosés par des ligatures de commande, boivent avec des larronnesses, leurs commères, préparent avec du suif et du sang de bœuf des plaies et des blessures qu'ils appliqueront sur leur corps robuste et sain, apprennent patenôtres qu'ils nasilleront sous le porche des temples, raccommodent leurs guenilles et, dans ces coulisses occultes, répètent la comédie qu'ils joueront le lendemain.

Sous ces voûtes, sont venus à tour de rôle Guillot, l'auteur du premier ouvrage sur la prostitution à Paris ; Henri Géraud, qui raconte en un livre avoir perdu sa femme, la cherche dans tous les clapiers et endroits infâmes et, ceci soit dit à l'honneur de la dame, ne la trouve nulle part ; François Villon, le poète, dont le nom signifie voleur, accompagné de quelque loudière, gantière, ou savetière, ou saucissonnière, ou tapissière, ou éperonnière ou chaperonnière. L'Etoile, le chroniqueur du règne de Henri III, note la mort de René Bianchi, parfumeur du roi, qui mourut sur le fumier, « consumé de pous et de vermine », et de sa femme, qui mourut en un Cagnard, « au lit d'honneur ». Clément Marot, accompagné de la même bande de fous de cour qui ravit la fille de Triboulet dans « le Roi s'amuse », a dû certainement s'aventurer jusque dans ce cloaque. Sauval en quelques mots le mentionne et se défend de le connaître.

Ces mœurs malsaines trouvaient une garantie d'impunité dans le dégoût qu'elles inspiraient et la crainte que la police elle-même éprouvait d'entrer en contact avec ceux qui les pratiquaient. Toute tranquillité et toute liberté leur étaient d'ailleurs assurées par la répulsion naturelle qui rendait assez désert le voisinage des basses-œuvres de l'Hôtel-Dieu.

Le matin et l'après-midi le spectacle n'avait rien de trop extraordinaire. De temps en temps des barques s'amarraient le long de l'île; il en descendait un bétail qui s'engouffrait dans les sous-sols. L'écho répercutait les beuglements et les jurons, le crépitement des sabots sur les pierres, les coups de trique et les coups de fouet; les conducteurs du troupeau ressortaient ensuite emportant dans des tonnes les déchets de l'équarrissage qu'ils jetaient en s'en allant dans le courant de la rivière. La scène devait avoir ses badauds. Elle ne troublait guère le sommeil des loqueteux endormis sous les arcades: ils connaissaient la cérémonie de longue date, et puis, ils en voyaient bien d'autres.

La nuit tombée — car c'est toujours aux heures sombres qu'il faut venir quand on veut étudier les dessous effrayants et lugubres, orduriers et nauséabonds du Paris d'autrefois — il se passait des choses plus étranges.

Chaque soir, au cimetière de Clamart, à proximité du bourg Saint-Marceau, une flottille descendait la Seine; elle s'engageait dans le petit bras et atterrissait devant la porte d'eau. Les grilles s'ouvraient lentement et par l'escalier des Morts s'avançait le cortège des décédés de la veille. Cortège navrant s'il en fut, où l'on aurait pu chercher en vain l'apparence d'une bière ou d'un linceul. Des

hommes portaient deux à deux les corps à bras tendus et les jetaient dans les bateaux ; plusieurs, une torche à la main, éclairaient la route. Le chargement terminé, la porte se refermait, les chaînes, retombant des anneaux d'attache, se retiraient en roulant sur les dalles, les crocs des mariniers fouillaient la pierre et s'en écartaient en grinçant, les rames plongeaient et le convoi, quittant cet embarcadère de l'éternité, remontait en sourdine au champ de sépulture.

Sur terre, le procédé, au véhicule près, était identique. Le service funèbre se faisait par une ouverture bâtarde percée dans le soubassement de l'Hôtel-Dieu, rue de la Bûcherie. Les cadavres étaient entassés dans une sorte de tombereau, nus pour la plupart, deci, delà, comme des charognes.

Sous la Fronde, M^lle de Montpensier, pour ne citer qu'un exemple, fit une rencontre qui renseigne suffisamment sur ce sujet : « Il m'arriva, dit-elle, un accident qui m'aurait bien effrayée une fois que j'aurais eu d'autres affaires en tête. Mon carrosse s'accrocha à une charrette que l'on mène toutes les nuits, pleine de morts de l'Hôtel-Dieu. Je ne fis que changer de portière de peur que quelques pieds ou mains ne me donnassent par le nez. »

De nos jours, où l'enterrement le plus pauvre conserve un caractère de décence irréprochable, on pense avec pitié à ces formalités grossières qui se perpétuèrent sans amélioration notable jusqu'après la Révolution.

Sous Louis XI, le nombre des salles de l'Hôtel-Dieu ne suffisant pas à l'affluence des malades, on établit dans les Cagnards des dortoirs pour les femmes en couches. L'endroit était malsain, rempli de pestilences et de germes funestes. Les fièvres

s'y déclarèrent en quantité. Enfin, le fleuve déborda et engloutit les malheureuses.

Henri IV voulut remanier l'édifice, rongé par l'humidité et la vétusté. L'architecte Claude Vellefaux le rebâtit presque entièrement. L'ordonnance symétrique des premières cryptes disparut. Des murailles, des pilastres constituèrent de nouvelles bases empiétant sur la Seine au détriment des berges. Au-dessus de ces assises, on établit des préaux où l'on mit des lits et auxquels, par anticipation, on donna le nom de Cagnards. Des efforts d'assainissement essayèrent d'apporter au sort des malades un adoucissement relatif.

Est-ce à dire pour cela que les coutumes de jadis furent changées ? L'essaim immonde que la reconstruction avait chassé du repaire, l'ouvrage accompli, y retourna sans plus attendre.

Le Prévôt de Paris eut beau défendre sous peine de châtiment d'élire domicile entre les pilotis et sous les ponts, les Cagnards ne furent jamais abandonnés de leurs hôtes.

En 1605, on tenta d'endiguer la prostitution par l'interdiction de la mendicité et un système de réclusion et de travail forcé pour les pauvres. L'entreprise, qui plus tard donna d'heureux résultats en Hollande et en Italie, réussit peu en France, où il fallait encore compter avec les bandes cosmopolites qui se mêlaient aux indigènes. Les sexes et les âges n'étant pas séparés dans les établissements, il en advint une promiscuité fâcheuse, une corruption constante et des désordres.

En 1611, à la suite de lettres patentes vérifiées et enregistrées par le Parlement, le Premier Président et le Procureur général firent publier à son de trompe que tous les fainéants étrangers et fo-

rains eussent à sortir de Paris dans la huitaine sous peine d'être emprisonnés. Ceux qui étaient Français devaient se rendre à la Foire Saint-Germain pour être conduits aux hôpitaux. La crainte en fit sortir un grand nombre des bouges. Mais ils étaient une multitude, quarante mille environ; beaucoup restèrent dans leur tanière : on n'osa pas les y forcer.

Les ruelles de la rue de la Bûcherie et de la rue de la Huchette, les masures de l'Abreuvoir Mâcon furent fermées vers la fin du dix-septième siècle. Sauval parle d'un passage qu'il connut existant entre les maisons du Petit-Pont et quelques maisons du Marché-Neuf. Et c'est la même phrase, presque les mêmes mots dont se sont servis jadis Guillot dans son « Poème des rues de Paris » et Pasquier et L'Etoile cités plus haut : « Ce chemin, dit-il, s'appelait le « Caignard » à cause qu'il servait aux hommes et aux femmes de mauvaise vie qui se retiraient la nuit sous les logis du Petit Pont où ils menaient une étrange vie. »

Depuis cette époque jusqu'à la date récente à laquelle disparurent les dernières traces des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, l'histoire du quartier riverain de la Seine suit le cours d'une destinée que ne peuvent entraver les progrès de la civilisation survenus à la vie de trois siècles.

Quoi que l'on essayât, rien ne put détourner l'intrusion rampante de la vermine humaine. Elle demeura en sécurité, incrustée dans ce séjour d'adoption, perpétuant de génération en génération ses lèpres et ses tares.

En 1840, on fit le quai de Montébello. Les basses-œuvres de la rive gauche furent soumises à un recul, rétrécies et défigurées.

Quarante ans plus tard vint le tour de la rive droite. On démolit le vieil hôpital, on établit le quai de la Place du Parvis. Les murs de soutènement traversent dans toute la longueur les anciennes substructions. Il n'en reste plus que deux ou trois pilastres, invisibles d'ailleurs, que l'on a conservés pour résister à la poussée des terres. La largeur actuelle du fleuve est sa largeur normale ; son aspect n'a plus rien de sinistre : les remorqueurs, les péniches chargées de denrées et de matériaux y ont remplacé l'appareil macabre des convois d'antan.

Des âmes généreuses, un élan philanthropique de fraternelle solidarité ont cherché à couvrir d'un voile de décence l'impudeur du vagabond. L'Assistance publique, les asiles de nuit, les boîtes à quatre sous y ont réussi dans une large mesure. Mais il est dans la race de ces adeptes de l'oisiveté et du vice, un atavisme d'indépendance incurable et de rébellion même contre la charité. Que l'on s'aventure, le soir, au hasard des lieux mal famés, aux portes de Paris, le long des fortifications, et la tourbe vivante apparaît encore en activité. Que l'on aille à l'été sur les berges ensoleillées du fleuve et l'on retrouvera, plus rare, il est vrai, mais toujours le même, l'éternel habitué des Cagnards.

ROBERT HÉNARD.



# POÈMES

—

## LA COLLINE

*Cette colline est belle, inclinée et pensive ;*
*Sa ligne sur le ciel est pure à l'horizon.*
*Elle est un de ces lieux où la vie indécise*
*Voudrait planter sa vigne et bâtir sa maison.*

*Nul pourtant n'a choisi sa pente solitaire*
*Pour y vivre ses jours, un à un, au penchant*
*De ce souple coteau doucement tutélaire*
*Vers qui monte la plaine et se hausse le champ.*

*Aucun toit n'y fait luire, au soleil qui l'irise*
*Ou l'empourpre, dans l'air du soir ou du matin,*
*Sa tuile rougeoyante ou son ardoise grise...*
*Et personne jamais n'y fixa son destin.*

*De tous ceux qui, passant un jour devant la grâce*
*De ce site charmant et qu'ils auraient aimé,*
*En ont senti renaître en leur mémoire lasse*
*La forme pacifique et le songe embaumé.*

*C'est ainsi que chacun rapporte du voyage*
*Au fond de son cœur triste et de ses yeux en pleurs*
*Quelque vaine, éternelle et fugitive image*
*De silence, de paix, de rêve et de bonheur.*

*Mais, sur la pente verte et lentement déclive,*
*Qui donc plante sa vigne et bâtit sa maison?*
*Hélas! et la colline inclinée et pensive*
*Avec le souvenir demeure à l'horizon!*

## OMBRE D'EAU

*Cette statue est charmante*
*De la femme qu'elle fut*
*Avant que cette eau dormante*
*Reflétât son marbre nu;*

*Mais dans l'eau qui la reflète*
*Au bassin ovale et clair*
*Son ombre me semble faite*
*Du souvenir de sa chair;*

*Et la pensée incertaine*
*Est telle ou telle, suivant*
*Que la voix de la fontaine*
*Se mêle à la voix du vent...*

## L'HEURE

*Rapide, aiguë et furtive,*
*L'aiguille sur le cadran*
*Perce l'heure où elle arrive*
*De son dard indifférent.*

*La rose, de ses pétales,*
*Compte l'instant qui se suit*
*En minutes inégales*
*Qui s'effeuillent sans un bruit.*

*Le temps pour toi se divise*
*Selon que tu l'as pensé!*
*Qu'il s'abrège ou s'éternise*
*Il deviendra ton passé.*

*Et lorsqu'un jour de ta cendre*
*Les roses refleuriront,*
*Tu ne pourras plus entendre*
*Les aiguilles qui feront,*

*Sur le cadran à demeure,*
*Leur travail minutieux*
*De percer encore l'heure*
*Que ne verront plus tes yeux.*

## LE SOUVENIR

*Qu'un autre, en arrivant au soir de son destin,*
*Voie au fond de sa vie, éclatant et hautain,*
*Celui qui fut jadis et dont le pas sonore*
*Sur la route parvient à son oreille encore*
*Et dont il se rappelle avoir vécu les jours!*
*La gloire a couronné son front heureux. L'Amour*
*Au laurier toujours vert mêle son myrte sombre*
*Qui parfume la nuit et qui sent bon dans l'ombre;*
*La Fortune riante et qui lève un flambeau,*
*En riant, l'a tiré par le pan du manteau;*
*La toile s'est changée en pourpre à son épaule;*
*Les abeilles, au creux de la ruche et du saule,*
*Ont toujours eu pour lui quelque miel réservé.*
*Ce qu'il fut est si beau qu'il peut l'avoir rêvé*
*Et au fond de sa vie il s'apparaît pareil*
*A quelqu'un qui marcha longtemps dans le soleil*

*Et qu'au seuil de la nuit accueilleraient encor*
*Des torches de lumière et des trompettes d'or !*

*Mais moi, si je regarde au fond de ma pensée*
*D'aujourd'hui jusqu'au bout de ma route passée,*
*Toujours je me retrouve et toujours je me vois*
*Toujours le même, assis toujours au même endroit.*
*Sur le sable jaillit mon unique fontaine*
*Où ma bouche à son eau rafraîchit mon haleine.*
*Là-bas, près du pin rouge et rauque, dans le vent,*
*C'est là que je me vois et de là que j'entends*
*Encore, dans l'air pur, au matin de ma vie,*
*De ma flûte, monter de mes lèvres unies,*
*Sonore, harmonieux, humble, tremblant et beau,*
*Mon premier souffle juste à mon premier roseau.*

## CHANSON

*Dors lentement avec des rêves*
*Légers de l'air pur respiré*
*Le long des rives fraternelles*
*Où nos pas doubles ont erré.*

*Dors doucement avec des songes*
*Parfumés des fleurs du chemin*
*Qui ce soir encore dans l'ombre*
*Sont odorantes de tes mains.*

*Dors seule en rêve avec toi-même.*
*Sois ton propre songe; il n'est pas*
*D'autre couronne pour ta tête*
*Que le cercle nu de tes bras.*

## LES CLOCHES

*Ce matin est si clair, si pur et si limpide*
*Que les cloches, qui l'ont à l'aurore éveillé*
*En sa douceur soyeuse et en sa fraîcheur vive,*
*Semblent tinter au ciel, où longtemps elle vibre,*
*Une gamme d'argent ou de cristal mouillé.*

*Midi. Le fort soleil accable la ramure*
*Et verse ses rayons sur les choses et pleut*
*Sa lumière éclatante, impitoyable et dure*
*Et les cloches, dans l'air qui brûle leur murmure,*
*Semblent fondre les gouttes d'or de l'heure en feu.*

*Les cloches de ce soir ont des rumeurs de bronze*
*Comme si se heurtaient entre eux des fruits d'airain*
*Et, mûres maintenant pour la nuit et pour l'ombre,*
*Elles sonnent au fond d'un ciel d'où filtre et tombe*
*La cendre qui succède au crépuscule éteint.*

*Le jour renaîtra-t-il de la nuit taciturne?*
*La vie est-elle morte avec lui sourdement?*
*Vous entendrai-je encore, ô cloches, une à une,*
*Recommencer — Espoir, Amour, Regret — chacune*
*Votre bruit tour à tour d'or, de bronze et d'argent?*

## LA BEAUTÉ

*Sépulcre de silence et tombeau de beauté,*
*La tristesse conserve en cendres dans son urne*
*Les grappes de l'automne et les fruits de l'été,*
*Et c'est ce cher fardeau qui la rend taciturne,*

*Car sa mémoire encore y retrouve sa vie*
*Et l'heure disparue avec la saison morte*
*Et tout ce dont jadis, enivrée et fleurie,*
*Elle a senti l'odeur féconde, vaine et forte;*

*Et c'est pourquoi tu vas, en ta sombre jeunesse*
*Portant en l'urne d'or les cendres de l'été*
*Et que je te salue, ô passante, Tristesse,*
*Sépulcre de silence et tombeau de beauté!*

## L'OUBLI SUPRÊME

*Que m'importe le soir puisque mon âme est pleine*
*De la vaste rumeur du jour où j'ai vécu!*
*Que d'autres en pleurant maudissent la fontaine*
*D'avoir entre leurs doigts écoulé son eau vaine*
*Où brille au fond l'argent de quelque anneau perdu.*

*Tous les bruits de ma vie emplissent mes oreilles*
*De leur écho lointain déjà et proche encor;*
*Une rouge saveur aux grappes de ma treille*
*Bourdonne sourdement son ivresse d'abeilles*
*Et du pampre de pourpre éclate un raisin d'or.*

*Le souvenir unit en ma longue mémoire*
*La volupté rieuse au souriant amour,*
*Et le Passé debout me chante, blanche ou noire,*
*Sur sa flûte d'ébène ou sa flûte d'ivoire,*
*Sa tristesse ou sa joie, au pas léger ou lourd.*

*Toute ma vie en moi toujours chante ou bourdonne;*
*Ma grappe a son abeille et ma source son eau;*
*Que m'importe le soir, que m'importe l'automne,*
*Si l'été fut fécond et si l'aube fut bonne,*
*Si le désir fut fort et si l'amour fut beau.*

*Ce ne sera pas trop du Temps sans jours ni nombre*
*Et de tout le silence et de toute la nuit*
*Qui sur l'homme à jamais pèse au sépulçre sombre,*
*Ce ne sera pas trop, vois-tu, de toute l'ombre*
*Pour lui faire oublier ce qui vécut en lui.*

HENRI DE RÉGNIER.



# LA « MÉDUSE-ASTRUC »

*Avis préalable.* — Des gens que j'excite ont désiré que je publiasse la *Méduse-Astruc*. Cette espèce de poème est ma première œuvre et je n'en suis pas fier. Elle a été sauvée de la destruction, je crois, par les notes marginales de Barbey d'Aurevilly qui me l'ont rendue précieuse. C'est donc surtout à cause de ces notes et de la lettre qui s'y réfère que j'ai consenti à l'impression d'un tel opuscule.

A l'heure où tout ce qu'il y eut de grand agonise, quelques-uns, peut-être, seront curieux de vérifier combien on pouvait être lyrique encore à une époque récente où il n'y avait pas de bicyclettes ni d'automobiles.

Tel est, je crois, l'unique intérêt de cette *Méduse*. J'avais, alors, vingt-neuf ans et j'étais, par conséquent, très jeune, ayant eu, par privilège, dix-huit ans jusqu'à quarante. Je m'étais extraordinairement enflammé pour un buste de d'Aurevilly par Zacharie Astruc. Qu'est devenu ce buste et quel serait aujourd'hui son effet sur moi ? Je l'ignore et n'en veux rien savoir. Il n'y a de palpitant que les âmes et les tragédies des âmes, aux divers tournants de la vie, — surtout quand on se prépare à la mort.

Les « observations » de d'Aurevilly, en marge de la *Méduse*, ont été transformées en notes de bas de page, comme on le verra. Pour ce qui est des « flèches du Sagittaire » qui n'ont pas d'existence typographique, il a fallu les supprimer, ce qui diminue incontestablement ma gloire.

J'accorderais volontiers mes dernières faveurs à la personne qui m'expliquerait certains passages de mon poème devenus pour moi incompréhensibles.

LÉON BLOY.

LETTRE DE BARBEY D'AUREVILLY A LÉON BLOY

*Valognes, 15 sept. 1875,*
*hôtel Grandval Caligny.*

Mon cher Monsieur Bloy,

Je déteste d'écrire de longues lettres et vous m'y

forcez, puisque vous tenez à avoir *toute mon impression* sur votre *Méduse-Astruc*. Je prends donc mon courage à deux mains pour vous la donner parce que je tiens à vous faire *plaisir* et, qui sait? peut-être *utilité*.

Ce que j'ai à vous dire vous replantera peut-être au travail d'où vous vous êtes beaucoup trop déraciné. Si mon impression était telle que vous la craignez, car il paraît que vous avez été mordu du chien enragé de l'inquiétude, — comme moi qui suis l'Actéon de ce chien aux mille gueules, — si mon opinion sur votre *Méduse* vous était défavorable (que ceci vous rassure!), je n'éprouverais pas le petit embarras que j'éprouve, car j'en éprouve un, pourquoi vous le cacher?... Je serais juste et brutal, au besoin, en toute sécurité.

Mais votre *Méduse-Astruc* parle de moi en de tels termes qu'en disant le bien que j'en pense j'ai l'air un peu, comme disait spirituellement mon père, de *me prendre par la main pour me reconduire* et de vous payer en éloges ceux que vous avez faits de moi.

Je tâcherai pourtant de me mettre au-dessus de cela. Votre *interprétation* du buste d'Astruc est une poésie sur une autre poésie. A propos de ce *buste*, vous avez fait une *statue* ou, plutôt, vous en avez fait *deux*, la sienne et la mienne, — énormes toutes deux. Vous avez travaillé dans le colossal. Et voilà le *hic!*

C'est votre manière de voir, je le sais bien, que de voir énorme. C'est la nature même de votre esprit que de voir grand, quand ce ne serait pas moi que vous regarderiez ou Astruc, à propos de moi. En bien comme en mal, vos yeux grandissent et grossissent l'objet. C'est la qualité et le *défaut*

aussi des poètes, — le dos et la paume de leur puissante main.

Vos amis qui ont senti ce qu'il y avait de beau dans votre *Méduse* y ont (me dites-vous) trouvé *trop d'enthousiasme*. Il n'y a jamais trop d'enthousiasme dans une œuvre et dans une œuvre comme la vôtre (qui est de la poésie en prose, un *Rythme oublié*). Mais, en disant cela, ils avaient conscience — conscience obscure — du manque de proportion qu'il y a entre votre manière de *concevoir* et de *rendre* les deux modèles que vous avez *sculptés* à votre tour, et la réalité de ces deux modèles qu'en mon âme et conscience vous avez faits trop grands.

Et si grands, mon cher Monsieur Bloy, que si votre *Méduse* faite pour l'*intimité* l'avait été pour la *publicité*, je me serais opposé, pour ma part, à sa publication.

A de pareilles colossalités, il faut les perspectives que la mort creuse derrière les hommes qui ne sont plus. C'est trop monumental pour la vie. Il ne faut pas mettre dans le plain-pied de la vie les choses d'outre-tombe. C'est un anachronisme terrible.

Le tombeau de Jules II par Michel-Ange (vous le voyez, je ne rapetisse personne) était trop grand lorsque Jules II vivait. Il n'a trouvé sa proportion juste qu'après sa mort, et le buste d'Astruc ne la trouvera qu'après la mienne.

Cette réserve faite, mon cher Monsieur Bloy, je n'ai plus que des éloges à vous donner et des compliments à vous adresser. Vous vous êtes mis en friche depuis quelque temps, mais, comme les bons terrains, vous avez donné plus que je n'aurais cru, quoique les difficultés d'écrire dont vous me parlez

aient été affreuses et que vous vous soyez fait, intellectuellement, pour accoucher de ceci, l'*opération Césarienne*.

Ah! ne vous épouvantez pas de cela! Il faut beaucoup s'ensanglanter le flanc pour produire *chose qui soit César!*... et il y a réellement des qualités *Césariennes* dans ce que vous avez écrit, c'est à-dire des qualités d'un ordre tout à fait supérieur.

Je ne puis citer tout ce que j'ai remarqué d'incontestablement beau, dans une lettre, mais je mettrai, à la marge que vous avez laissée pour mes observations, les flèches du Sagittaire, à chaque endroit qui m'aura frappé, comme cela... la pointe en bas et non pas comme ceci... la pointe retournée contre vous, car mes flèches, pour vous, n'ont pas de pointe. Je ferai cela prochainement, en relisant.

Comme, aujourd'hui, je ne me permets pas le détail et que je vous juge seulement d'ensemble, je ne procède que par traits généraux et qui *vous* résument.

Ce qui vous distingue, mon cher Monsieur Bloy, c'est qu'emphatique (et je prends ce mot dans son sens le meilleur et le plus élevé) vous n'êtes jamais creux. Sous l'image toujours pompeuse il y a *toujours* de la pensée ou du sentiment. Vous avez l'imagination sérieuse et forte, et, si elle se monte, *facilement terrible*.

Votre talent a des sourcils noirs qui se hérissent par moments, comme la moustache d'Ali Pacha, quand il était en colère, mais qui ne changent pas de couleur, comme elle en changeait, cette fabuleuse moustache, car votre couleur est (et peut-être un peu trop) *uniforme*. Vous êtes monotone, comme

les sérieux et les profonds. Je vous voudrais plus de variété.

Une chose diablement rare et que vous avez, par exemple, au plus haut degré, c'est la solennité, la solennité *sans la déclamation* qui en est l'écueil. Vous avez la solennité d'Edgar Poe que Baudelaire admirait tant (je parle de cette solennité) et la puissance d'épithète. C'est naturel en vous, car je ne pense pas que vous ayez beaucoup *étudié* ou *aimé* Poe, ce qui est la même chose.

Ce que vous avez encore et ce qu'on ne peut trop admirer dans un homme de votre froide génération — de cette génération à ventre de grenouille dont j'ai le bonheur de n'être pas — c'est l'enthousiasme, la faculté qu'adorait M^me^ de Staël. Vous l'avez profond, embrasé, *continu*, sans flammes éparses, mais plus concentré que s'il s'en allait par flammes, mais mouvant comme le feu du soleil, dans son orbe, ce fourmillement brûlant qui le fait astre, même quand il n'a pas ses rayons!...

Vous avez cela, mon cher Monsieur Bloy, et vous ne vous en serviriez pas! vous laisseriez tout cela se dessécher comme l'eau des citernes! vous ne développeriez pas les facultés qui sont en vous et que je vous atteste *sur mon honneur de critique*, parce que vous avez rencontré, à l'entrée de votre vie, M. Veuillot qui vous a tout promis pour ne vous rien tenir, et à qui vous ne ferez pas, j'espère, l'honneur de croire qu'il est le Chérubin que Dieu a mis, un glaive en main, pour en chasser ceux qui ont du talent, à la porte de la littérature, quoique, sacré nom de tonnerre! ce ne soit pas un paradis!!!

Tenez, après votre *Méduse-Astruc*, si vous ne

vous mettez pas courageusement et allègrement à la besogne, je me brouille avec vous...

Tout à vous

J. BARBEY D'AUREVILLY.

## LA MÉDUSE-ASTRUC

### I

L'autre — celle de Minerve et de Jupiter — pétrifiait les monstres et transformait en blocs inertes les ennemis démesurés des Dieux de l'Olympe. Tout ce qui se dressait contre ceux-ci, hommes ou bêtes, pouvait rencontrer, à moitié chemin de leurs cieux infranchissables, le jaillissement exterminateur des yeux morts et fixes de la Gorgone décapitée.

C'était là le supplice des orgueilleux et des révoltés que la foudre n'épouvantait pas, et la Muse voilée de cette fabuleuse tradition pensa, sans doute, qu'il était digne de la colère des Dieux des mortels d'immortaliser ainsi — dans l'impertinente stupidité de leur dédain et dans la menaçante immobilité de leur geste, — ces indomptables Soulevés de la Terre qui se mesuraient, comme toujours, à leur propre insolence et que les Tonnerres vengeurs eussent pu grandir encore, — en les frappant! (1)

### II

Mais celle-ci, — cette nouvelle Méduse que notre dernier sculpteur a plantée, pour l'épouvante et la pétrification des bourgeois, sur l'égide de sa jeune gloire, — ce buste méduséen, vivant, fulgurant, formidable, n'a pas d'autre immortalité à communiquer que celle qu'il a reçue de l'artiste omnipotent

(1) C'est là un style que Buffon aurait appelé, pour la manière dont il se meut et marche : des *articulations de lion*. C'est membré et puissant de démarche. Chargé, oui, mais pas lourd.

qui, comme Dieu, l'a fait sortir d'un tas de boue et de l'homme plus étonnant encore dont il est l'image.

O Puissance mystérieuse de l'Art! lorsque tant d'âmes ne peuvent plus être pénétrées par toi, — vous le savez, artistes et poètes infortunés! — lorsqu'il existe tant de cœurs d'un si surnaturel appesantissement que rien, rien de toi ne peut plus les faire, une dernière fois, palpiter; ô sainte Vengeresse de toutes les grandeurs méprisées, — à commencer par la tienne — voilà donc ton suprême effort!

Ah! cette œuvre est encore plus belle et plus forte que la Mort, que la Douleur et que le Mépris, ce triple diadème de ceux qui cherchent aujourd'hui la beauté sur la terre, et si les hommes, un jour, ne veulent plus de toi, ô faculté divine, tu peux, en attendant, les humilier encore et, — du coup de foudre de la Méduse-Astruc, — désoler, une fois de plus, tes abjects désolateurs!

III

Et comment donc l'odieux, le vil bourgeois, cette âme basse et sordide dont le premier goujat triomphant peut se faire un tapis pour ses pieds, ce lâche et tremblant pourvoyeur de l'Envie, — de qui les outrages sont le plus vert laurier du Génie et les louanges le plus déshonorant bourbier où puisse tremper l'extrémité de la grande aile bleue des oiseaux du septième ciel; — comment voudriez-vous qu'en une telle rencontre ce ventre social ne fût pas humilié, horripilé, désolé profondément?

Il s'agit d'une œuvre de statuaire d'une beauté inouïe, effrayante, à faire descendre du ciel les quatorze Dominations qui gardaient le vieux Michel-Ange! Mes yeux l'ont plusieurs fois contemplée et

cette vision dure encore. Elle se dresse dans ma mémoire comme un rêve d'une grandeur plus qu'humaine, cauchemar de désespérante supériorité qui oppresse mon cœur de son divin accablement. Je voudrais pouvoir vous la raconter telle que je l'ai vue passer à travers mon âme. [Mais quand il faut avec de faibles mots, balbutiés par de plus faibles hommes, sculpter extérieurement nos enthousiasmes et les mystérieuses poésies de nos souvenirs ; — hélas! mon Dieu! nos pensées s'appesantissent alors sur nos pensées, notre mémoire n'est plus qu'une ruine pleine de tristesses glacées et d'échos funèbres et nos propres sens, plus ennemis et plus pesants que ces impénétrables cieux étendus au-dessus de nos têtes devant le front offensé de la Majesté divine, nos sens curieux et avides nous précipitent sur cette dure terre toute pénétrée de l'amertume des larmes que, depuis six mille ans, la douloureuse humanité répand sur elle!] (1)

## IV

Oh! combien fière, imposante et redoutable, dans sa tranquille toute-puissance, nous apparaît cette étonnante physionomie! Est-ce Lara, dans la galerie mystérieuse, maudissant son terrible cœur que la vie n'avait pas pu briser? Ou plutôt ne serait-ce pas cet indestructible Mazeppa, bondissant dans la steppe immense, traîné et déchiré dans le désert, agonisant dans les solitudes et, tout à coup, se relevant et ressuscitant comme un Dieu pour le commandement et pour la tempête des combats? C'est à peu près tout cela et c'est mieux!

[C'est le Chevalier de Dieu, dans un monde sans

(1) Tout cela est très grand, d'un beau tour poétique — et *byronien*. Vous savez ce que cela est pour moi.

Dieu ni chevalerie — dans un monde expirant de vieillesse, au milieu de la foule des mondes moqueurs harmonieusement balancés dans les espaces du ciel. C'est ce magicien de l'orthodoxie doctrinale et littéraire dont les philtres bienfaisants restituent la vie aux cœurs des poètes découragés et rajeunissent les impressions intellectuelles du passé dans tous les esprits organisés pour vibrer à la grandeur. C'est le poète et le critique à l'emporte-pièce et l'inépuisable sagittaire du trait vengeur. Catholique au milieu des incroyants, monarchiste après les monarchies, ligueur sans Ligue, gentilhomme sans roi et roi lui-même sans gentilshommes et sans popularité, demeuré fidèle à des sublimités qui ne triomphaient pas, — c'est le porte-étendard et le porte-foudre de la Vérité et de la Beauté *quand même*. Destinée de héros et prédestination du Génie! Double grandeur suprême, si la grandeur pouvait, aujourd'hui, compter pour quelque chose et si l'héroïsme et le génie pouvaient souffleter moins cruellement la délicieuse, la fière, l'enivrante égalité des temps modernes!] (1)

## V

Certes! je la connaissais bien, cette grande figure audacieuse! J'avais assez vécu, rêvé, souffert, pleuré devant elle! Cet éducateur de mon intelligence avait assez passé sur ma destinée, à travers mon cœur, pour que — venant un jour à tomber et à disparaître derrière l'horizon de ma vie — je ne l'oubliasse plus jamais et pour que — dans cette nuit mélancolique de son absence sans retour — je continuasse de le voir intérieurement, ce soleil de

(1) Ma parole, je trouve cela beau comme s'il ne s'agissait pas de moi. Ce n'est pas ce que je suis, mais c'est ce que je voudrais être. *Gentilhomme sans roi*, par exemple, c'est ce que je suis.

ma pensée! que ma triste pensée poursuivrait ainsi jusque dans la mort, comme l'ombre animée de la mort elle-même, comme un pâle miroir de cette grande vie éteinte dont elle garderait la lumière!

Et à cause de cela, si vous m'aviez dit, avant la prodigieuse vision de ce buste, que je connaissais mal les traits du grand écrivain, mon maître, vraiment je n'aurais pu le croire. Je me serais replié sur ce pauvre cœur où sa main puissante a marqué si nettement, si profondément son effigie — comme une monnaie à son usage — et j'aurais eu pitié de votre doute comme les croyants ont pitié des hérétiques et les vrais amoureux des libertins. Et cependant, vous auriez eu raison. Mais il fallait la Méduse-Astruc, avec le tonnerre et le tressaillement surhumain de sa beauté, il fallait cette poussée de génie pour déchirer le bandeau de l'habitude et me contraindre à regarder, pour la première fois — dans la lumière transfiguratrice de ce chef-d'œuvre, — sa face d'immortalité! (1).

## VI

Ah! c'est qu'aussi les grands artistes, — ces extatiques de la Gloire! — ne connaissent pas nos sensations vulgaires et l'esclavage déshonorant des habitudes de la pensée! Leur âme est comme un tremplin surnaturel où rebondissent éternellement les générations des peuples, quand elles s'élancent vers la lumière et, quelquefois aussi, quand elles se précipitent à la mort (2). Les artistes et les poètes de grande race ne sont jamais tout à fait emportés par le torrent des choses humaines. La

(1) Toujours le *nombre* et les *quatre pattes du lion* qui marche dans la puissance de ses *articulations* qui, selon moi, sont le style. Le style, c'est la *tournure* donnée par l'*organisation*.

(2) Verve trop emportée! On ne se *précipite* pas d'un tremplin.

Jeunesse et la Beauté — l'orgueil de l'amour et l'orgueil de la vie — et le roi de tout orgueil humain, l'Amour lui-même, passent devant eux comme les ombres mobiles d'une Réalité supérieure dont ils portent en eux les mystérieuses intuitions. Et, certes! on peut dire sans impiété que les Saints eux-mêmes sont à peine plus grands que ces irrésistibles Dominateurs de la vie, parce que la liberté morale est le plus puissant ressort et l'axe même de la force du genre humain. Hiérarchie prodigieuse! Saints et Poètes! L'humanité tourbillonne sur eux comme un drapeau sur sa hampe immobile, lorsque Dieu souffle sur la terre la tempête des événements. Ils ont alors leur vraie mesure au seuil de l'Infini et le genre humain éperdu se presse autour d'eux et les enveloppe comme un manteau. Manteau de gloire et de deuil tout ensemble, de joie et de tristesse, de sang et de larmes! — toute la pauvre humanité! — où chaque siècle, en accrochant et déchirant son lambeau, a fait son trou de lumière et désobstrué son rayon d'azur; manteau scintillant, dans la nuit de l'histoire, de toute la poésie des vieux peuples de la terre; vêtement d'immortelle splendeur, tissé, pour tous ces Souffrants de la Pensée, des infatigables doigts d'épines de la virginale Douleur! (1)

## VII

O l'étrange, l'admirable effet de la contemplation de ce chef-d'œuvre! de cette poignante figure de bronze qui m'a tant rappelé la terrible Méduse de ces poètes-enfants qui symbolisaient ainsi l'excès de l'épouvante et le comble de l'étonnement humain!

(1) Qui n'est pas toujours *virginale* et qui n'en est que plus *douleur*.

Je me suis trouvé semblable à un homme visité de quelque apparition surnaturelle et qui, tout frémissant encore, essaierait inutilement de la raconter et sentirait avec amertume l'impossibilité d'y parvenir. Alors ses pensées s'élèvent en tumulte et grandissent jusqu'à l'objet même qu'elles voudraient saisir et qu'elles s'efforcent désespérément de pénétrer. Telle est l'infirmité de l'enthousiasme.

Source vivante et généreuse de ce divin sentiment, jaillis et monte jusque-là, ô mon cœur! Elève-toi sur cette coupole de feu qui touche au ciel, et qui reçoit, en les réfléchissant sur la terre, les derniers traits flamboyants du grand astre du jour appesanti vers son couchant; parle, si tu peux, la langue immatérielle qui convient à ta pure essence et qui correspond à ta céleste origine; — l'esprit, le pesant esprit ne te suivra pas. Il retombera, accablé, dans l'accablante vie de son terrestre pénitencier, interrompu aux deux tiers de son plus vigoureux essor.

Eh bien! cette sublime puissance de féconder les esprits par l'éclatante et soudaine manifestation de la Beauté; cet étonnant privilège de l'Art, de s'approprier et de mettre en œuvre les essences mêmes des choses et de *créer* ainsi, — à la façon humaine — comme Dieu crée, à la façon divine; enfin, ce sceptre incontesté des plus grandes âmes étendu comme une main de Moïse, sur le front de tant de siècles combattant dans la ténébreuse plaine de l'histoire!... tout cela, j'aurais voulu le dire et j'ai bientôt senti que je ne le pouvais pas. Nous allons toujours, dans nos confuses et embryonnaires sensations, de notre cœur à notre esprit, parce que le contraire n'est pas possible, malgré l'avis de tant de sots qui voudraient nous faire croire qu'ils

sont profonds comme l'éther et inscrutables comme l'œil de Dieu! L'esprit est une impasse inexorable et, pour aller au cœur, il faut absolument frapper droit au cœur, surtout quand on a l'honneur de n'être pas Brutus et qu'on veut pourtant frapper le grand César! (1)

## VIII

Et César, ici, c'est tout ce qui porte une grande âme dans la grande agonie des civilisations mourantes de leur propre excès. C'est tout ce qui vibre et palpite encore dans cet assoupissement universel. Et le cœur de César, l'aîné et le plus terrible des deux jumeaux vagissants tombés du ventre de la Louve antique, — ce cœur superbe où se résorbent les larmes du monde et qu'il importe de frapper afin que cette rosée surnaturelle retombe sur son ingrat sillon, — c'est le trois fois noble cœur de tout être humain capable de sentir la Beauté, la Grandeur, la Gloire, filles de l'Enthousiasme et divines comme lui. Indestructible cœur créé, comme disait ce poète, pour battre sans relâche à la porte du ciel et pour tinter le long des siècles, Tantale de son propre infini, imperméable à la mort même et renaissant jusque sous le vil couteau de la canaille conjurée!...

Ah! les grandes âmes sont nécessaires au monde et il crèvera hideusement quand il n'en existera plus. Il en faut de césariennes, de despotiques, d'incommensurables, où toutes les ambitions puissent venir s'engouffrer pour se revomir; il en faut pour expérimenter le genre humain, pour exprimer dans les faits l'harmonie de leur propre domi-

(1) Je vois bien ce que voulez dire, mais il faudrait une *goutte* de lumière de plus. — Je te crois! *Note de* Léon Bloy.

nation souveraine et le bienfaisant prestige de leur grande manière d'être; enfin pour imposer — même aux sots — l'hommage définitif qui doit toujours aller, après tout, à des œuvres telles que celle-ci nommée par moi la MÉDUSE-ASTRUC et dont le seul souvenir me fait *crier* encore d'admiration!

## IX

Jamais, à coup sûr, une plus belle occasion de chef-d'œuvre ne s'était présentée, ni le spectacle d'une plus belle bataille d'âme! Depuis que les artistes, dans les tortures de leurs plus déchirantes parturitions, se tordent et se brisent sur les flancs de granit de l'impassible Sphinx de la Difficulté, — jamais, sans doute, il ne dut y avoir, pour aucun d'eux, une plus accablante vision de la faiblesse de l'Art lui-même [lorsqu'ayant enfin brisé sa chaîne et massacré son vautour il s'efforce de ressaisir le feu céleste de la vie pour quelque nouvelle besogne d'immortalité plus extraordinaire et plus surprenante encore que toutes les autres pour lesquelles la colère des Dieux jaloux l'avait cloué sur son grand mont solitaire.] (1)

Il n'y eut jamais, dans aucun siècle, et dans aucun monde, une physionomie plus mâle et plus fière que celle-ci; plus héroïque et plus calme à la fois pour résister, par son intensité même, aux enveloppantes étreintes spirituelles d'un art plus acharné et plus profond. Le statuaire de la MÉDUSE était aussi fort que la MÉDUSE était terrible, jusqu'à ce que son triomphe définitif l'eût fait paraître lui-même plus terrible encore. Mais, en attendant,

(1) Rajeunissement étonnant des vieilles images!

l'attaque et la résistance s'équilibraient avec une incroyable grandeur et faisaient à la pensée le plus prodigieux des spectacles qui puissent être contemplés.

O Buste étonnant! image silencieuse d'une des plus rares images de Dieu, quelque terrestre et vile que soit la matière dont tu es formé, tu n'en es pas moins devenu le noble signe, l'ombre intégrale de cette vie supérieure qui s'est répandue sur toi et qui t'a fécondé. Tu n'étais qu'un pauvre bloc de fange, dans l'inerte obscurité de la fange et te voilà devenu bloc lumineux dans la céleste transparence du séjour de la lumière où le génie t'a fait monter. Tu es, maintenant, comme un vase profond où ton prodigieux fabricateur, — vase d'argile lui-même et plus fragile que toi — a versé pour nous son âme immortelle comme un parfum d'un inestimable prix. Mais l'ivresse d'admiration que ton aspect nous procure, ô portrait inouï! est une sorte d'ivresse infinie parce qu'elle ne nous vient pas seulement du grand artiste qui t'a créé, mais aussi du grand gentilhomme dont tu es l'image! (1)

## X

Oh! que l'art est sublime lorsque, ramenant à lui toute son essence, il éclate dans la lumière de sa propre transfiguration, sur le Thabor resplendissant d'un divin chef-d'œuvre! Les saints docteurs ont enseigné que le Sauveur des hommes, dans sa mystérieuse Transfiguration, n'avait pas fait un nouveau miracle, mais qu'au contraire il avait interrompu, pour un instant, le prodige perpétuel de

(1) On sent le souffle lyrique qui vraiment est partout et qui *ne ballonne pas les joues* pour souffler!

sa vie divinement humaine. Eh bien! à la distance infinie qui nous sépare du Dieu fait homme, — dans notre enfoncement de ténèbres, — quelque semblable effet doit sans doute apparaître, quand la plus éminente de nos facultés ayant accompli quelque transcendant effort, cet intuitif pouvoir remonte à son principe et, pour quelques instants, dévoile sa nature...

Regardez, d'ailleurs, cette Méduse qui semble émerger de l'Infini, tant elle est puissante, inattendue, naïve dans sa force et, pour ainsi dire, projetée sur ceux qui la contemplent comme un éclair immense au plus profond d'un gouffre obscur. Vous verrez une figure incroyablement majestueuse, une physionomie de maître du monde, dans une attitude éternelle de Dominateur des intelligences. Le front est si vaste et les tempes, — cette caution de la Race — sont si larges qu'un diadème, si grand qu'il fût, n'y glisserait pas et ne tomberait pas — comme cela se voit tant aujourd'hui — sur les épaules où l'auréole de la majesté devient l'ignoble carcan des esclaves. Et la tête tout entière continue cette impression et la reproduit à chaque trait, toujours plus saisissante et toujours plus irrésistible, comme un vertige de magnificence qui se multiplie par sa propre intensité. Ce n'est pas même l'idée de la Force qui s'éveille dans la pensée à l'aspect de cette face extraordinaire, c'est l'étonnante idée de l'*Indestructibilité*. La plupart des physionomies humaines crient et vocifèrent leur propre destruction et paraissent, — aussitôt qu'immobiles — s'imbiber lentement d'obscurité et s'enfoncer peu à peu dans le néant. Mais celle-ci, au contraire, semble prédestinée à nous émouvoir et à nous agiter, comme aujourd'hui même, longtemps encore après que toutes les autres

auront croulé dans leur poussière et se seront irrévocablement dissoutes dans la nuit.

## XI

Les yeux de ce buste ne regardent pas ce traditionnel *avenir* que les plus plats bourgeois contemplent éternellement dans leurs sottes images, quand ils entreprennent de se faire durer dans la préoccupation des autres imbéciles. Ces yeux-là n'ont point de rêverie mélancolique ni de lâche tristesse. Ils tombent droit sur vous ainsi que deux lames d'une trempe lumineuse qui vous pénétreraient irrésistiblement. Et voilà le grand trait de la MÉDUSE-ASTRUC, ce qui fait qu'elle est un buste inouï et que, du fond de sa tranquillité formidable, elle déconcerte la sympathie sans enthousiasme, accable l'admiration elle-même et fait vibrer la pauvre âme jusqu'à la trépidation des os et jusqu'au jaillissement des pleurs.

Imaginez, si vous le pouvez, deux yeux de proie jaillissant de la coupole de ce front sublime et fondant sur vous et vous saisissant, — comme deux aigles noirs — dans leurs serres terribles, pour vous emporter et vous déchiqueter dans les nues (1). Je n'ai jamais rien vu de plus fort; et les plus belles œuvres de la statuaire antique — et toi-même, ô Laocoon qui fis tant palpiter ma rêveuse enfance! — n'ont pas été si fortes pour me subjuguer, avec leur étouffant Destin, que le portrait de ce chevalier chrétien livré aux bêtes modernes dans l'immense amphithéâtre social et ne demandant pas sa grâce, mais, au contraire, aiguillonnant du mépris de son attitude et du feu de ses yeux terribles, la stupide cruauté de ses bourreaux!

(1) Je voudrais bien les avoir, je sais bien qui j'emporterais.

## XII

[Pendant la dernière guerre, j'entendis, un soir, un cri effroyable. On s'éloignait du champ de bataille et la journée, selon l'ordinaire, n'avait pas été heureuse. On laissait derrière soi quelques camarades mourants qu'il n'était pas possible d'emporter dans la déroute et que la mort, plus heureuse que nous, allait emporter dans sa victoire. La neige tombait en même temps que la nuit et mêlait la mélancolie de sa blancheur à la noire mélancolie du jour expirant. La campagne, au loin, était pleine d'embûches et de menaces, et nous allions silencieux et sombres, à travers un morne bois dépouillé, autour duquel fumait encore la plaine tragique, soûle, ce soir-là, du sang de la France. Une tristesse pesante et noire — comme un pressentiment de mort exhalé de la bouche ouverte des morts — s'étendait sur nous et nous enveloppait invinciblement. Moments redoutables, heures paniques de la Guerre où les plus fiers courages se détendent et s'affaissent, après le tumulte et les agitations orageuses de la colère, dans une sourde et latente pensée de terreur !...

Tout à coup, — la nuit ayant achevé de dérouler sur nos têtes son plus sombre manteau, — un cri, un seul cri plus effrayant que tous les spectres, le cri d'une douleur suprême accouchant d'une mort désespérée, se fit entendre à côté de nous, dans ces ténèbres palpables que nos yeux démesurément ouverts n'avaient plus la force de pénétrer. Et l'effet de cette clameur fut si terrible et si soudain que notre colonne tout entière en reçut instantané-

ment la commotion et se retourna...] (1) comme si la Mort elle-même avait passé là, et comme s'il avait fallu que nous escortassions jusqu'au fond des enfers cette Reine des Epouvantements!

Aujourd'hui, je me souviens des terreurs de cette nuit épouvantable et ce cri, cet inoubliable cri d'une angoisse presque surnaturelle, je l'entends encore! Il est en moi, désormais, comme la réalité extérieure et sensible des rêves les plus poignants de la douleur, mais aussi comme une expression accomplie des pensées et des sentiments les plus hauts quand ils atteignent à une exceptionnelle intensité et qu'il n'y a plus de paroles terrestres pour les formuler. Les orages intérieurs de l'âme — qui donc, en effet, pourrait l'ignorer! — les douleurs et les joies immenses, l'admiration, l'amour suprêmes, tous les sentiments excessifs, tout ce qui nous déracine de la terre pour nous écraser contre les portes de saphir de l'éternelle patrie des cieux, tout cela est inexprimable en un langage articulé et savant, mais, à défaut de tous les langages, le cri reste toujours, le suprême cri, verbe unique du cœur, où l'âme éperdue peut encore se précipiter, quand elle est par trop bouleversée et qu'elle n'est plus capable de se contenir!

## XIII

La Douleur qui fait tant crier les pauvres hommes et qu'ils ont si poétiquement traitée de *cruelle*, alors même qu'elle ne les accablait pas, la Douleur dispose d'un si grand pouvoir, dans son gouvernement miséricordieux qu'elle est notre mesure et

(1) Tout ceci est superbe, mais si vous vous arrêtiez après ce mot : *se retourna* qui fait si bien, même à l'oreille, est-ce que ce ne serait pas plus beau et ne ferait pas *plus froid?...*

notre poids, notre mérite et notre seul espoir dans ces ombres formidables qui nous arrivent à l'agonie et qui nous enveloppent quand nous commençons de broncher dans le tombeau. La Douleur est tout dans la vie et, parce qu'elle est tout, nous puisons en elle, comme dans l'inépuisable giron de Dieu, tous les types de nos pensées et toutes les formules supérieures de la vérité. A cause de cela, l'expression suprême de la Douleur, le *Cri!* est aussi l'expression de la Joie suprême et de l'Amour qui n'a plus de mesure, que ce soit l'amour terrestre ou le divin amour, la joie du ciel ou la joie de l'enfer. Et lorsque les Poètes — ces aigles consumés dans le ciel de l'amour — s'efforcent de chanter comme la terre n'a jamais chanté, leur âme s'élance et s'échappe d'eux, comme le cri tragique de ce pauvre soldat mourant dans les ténèbres (1), et c'est alors qu'ils sont si sublimes et qu'ils s'emparent si despotiquement de nos cœurs! Le vieil Homère criait dans les ténèbres de sa clairvoyante cécité, Eschyle criait, et le Dante et toi, grand Shakespeare, ne poussâtes-vous pas des clameurs à faire tomber les immobiles étoiles de ce ciel brûlant d'où vos âmes descendaient à peine! Mais le plus fier de tous, le grand parmi les plus grands, Blaise Pascal, enfin! qu'a-t-il fait toute sa vie, sinon de crier et d'éructer son cœur vers Dieu, dans les efforts gigantesques de son génie *pascalien* aux prises avec l'infernal génie du désespoir?

## XIV

La Méduse-Astruc est un de ces cris superbes. Et vous avez compris, ô mes chers amis! comment elle en est un et pourquoi — dans ce siècle bour-

(1) Bien ramené et très touchant.

geois et grossier — elle a tant de droits à la sainte impopularité du Génie! L'auteur de la MÉDUSE est un prince de l'Art, un très grand prince dépossédé, après tant d'autres, de cette gloire prostituée qui coule présentement dans les bras de la multitude, comme un ruisseau de sang et de boue dans les rues phosphorescentes de Sodome-la-Consumée! Il sait bien qu'elle est une vile gloire qui ne se donne — comme toutes les prostituées, qu'à ceux-là qui l'avilisent encore, jusqu'au point de fluer en une déliquescence immonde au plus bas étage des cœurs. Mais le prince de la MÉDUSE est une âme fière et son planant esprit ne descendra pas au-dessous des généreux dégoûts de son cœur, — à lui. Quand il devra tomber, c'est dans l'Océan qu'il désirera de s'engloutir, dans le vaste Océan [où la lumière bénigne des horizons prochains et le regard mouillé des étoiles de la mer protégeront son agonie solitaire et la défendront contre les sottes rumeurs humaines qui pourraient la profaner!] (1).

## XV

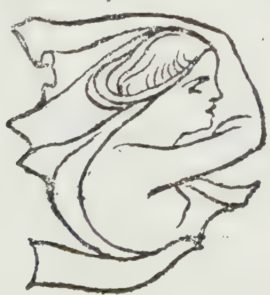
Mais dût-il mettre au jour — en attendant ce dernier de ses jours — un grand nombre de nouveaux chefs-d'œuvre, et Dieu fasse qu'il en soit ainsi! jamais, sans doute, il ne pourra refaire une beauté, une grandeur, un éclat de vie immortelle comme la MÉDUSE. Il ne le pourra pas, parce que le modèle qu'il avait choisi et qui a fécondé son génie ne se retrouvera plus jamais dans sa vie. Il ne rencontrera plus jamais, dans notre monde moderne, uniformément misérable, une figure de cette noblesse, de cette hauteur sereine, de cet héroïsme. Il n'en-

(1) Une touche à la Maurice de Guérin!

tendra plus le cri de la Méduse! ce cri muet qui vous entre par les yeux jusqu'au fond du cœur et qu'on ne peut entendre qu'une seule fois; — ce cri dans les ténèbres de la dernière heure crépusculaire du monde expirant, ce cri de l'Idéal assassiné, de la Raison violée, de toutes les grandeurs vilipendées, — ce cri du Passé jeté contre la face insolente du Monde par ce Passant de Dieu tombé par aventure au dernier des degrés de l'échelle des siècles.

Ah! que tout cela va finir tristement et de quelle mort ignoble nous allons mourir! Ce divin mensonge des grands cœurs affamés d'infini, cette illusion des joies célestes en attendant la réalité, cette explosion des saints désirs de l'immatérielle patrie dans nos âmes captives, l'Art enfin, l'art sublime va peut-être quitter la terre et son dernier effort avec son dernier cri, ce sera peut-être celui-là que j'ai voulu jeter dans vos yeux sans flammes — ô mes déplorables contemporains, — planter comme une vibration de tonnerre dans vos oreilles inattentives et qui sera toujours pour moi, même après la fin de toute poésie et de toute grandeur, la puissante, la terrible, la miraculeuse Méduse-Astruc! (1)

*Août-septembre 1875.* LÉON BLOY.



(1) Grand avenir d'écrivain... Brassez, brassez, brassez!!! puisque vous avez ce biceps.

# ESSAI SUR LA POÉSIE ARABE

—

La poésie arabe a fait fleurir des fleurs belles qui s'épanouissent au jardin de l'esthétique. De même que ses sœurs d'Occident, elle a connu la sérénité calme du pur classicisme, s'est gonflée de fougues romantiques, a subi l'angoisse d'énervements lyriques.

Ces étapes successives ne correspondent sans doute point, dans leur chronologie, aux phases identiques de nos littératures ; les cycles orientaux, nécessairement, subirent d'autres ambiances. Mais en leur perpétuelle diversité contemporaine, les grandeurs et les décadences des races sont jumelles. Au cours des âges, les milieux cosmiques engendrent des civilisations déjà écloses ou disparues sous d'autres cieux. Et n'est-ce pas pourquoi l'esprit, reflet fidèle des évolutions sociales, se modèle inévitablement sur des moules d'essence semblable, quel que soit l'ordre dans lequel ils se succèdent ?

De la trompe d'Imr El Kais et du cor de Roland ont jailli des éclats pareils, qui firent retentir des mêmes échos le col de Roncevaux et les plaines d'Arabie. — Si l'idée chrétienne suscita toute une élite latine, l'Islamisme a dicté à des disciples nombreux dont je ne veux citer qu'Abiurdi Aboulmodaffer Mohammed et Busiri Sheferdin Abou Abdallah Mohammed, des chants d'une superbe

religiosité. — Bien avant que la poésie philosophique ne fût née en Occident, Aboul Ela El Moarri et El Tograï avaient porté ce genre à la perfection. — Comme notre XVII^e^ siècle fut régi par la norme de Boileau, le Parnasse arabe eut son législateur dans la personne de Tabrizi Abou Zaccaria Yehia. — Les chants d'Antar sonnent en fanfare, telles les odes de Victor Hugo. — Gioraïr est au sentimentalisme oriental ce que les poètes de 1830 furent au nôtre. — Sauli Ibrahim a l'esprit d'un Marivaux ; Ebn El Rumi l'élégance d'Heredia. — Le mysticisme moderne s'enorgueillirait de compter dans ses rangs le génial Ebn El Farid. — La satire n'était point plus mordante sous la plume de Voltaire que sous le roseau d'Ebn Moucannès Saher Fakredin. — Toute une génération inspirée, les Ismaïl Pacha Sabry, les Mahmoud Pacha Samy El Baroudy, les Ahmed Bey Chawky, les Hefny Bey Nassif tentent aujourd'hui auprès de nous les mêmes efforts de renouvellement d'art qui inspirèrent la pléiade des récents poètes de France.

On ne saurait évidemment s'autoriser de ces comparaisons pour établir entre leurs termes, les génies arabes d'une part, ceux des pays latins de l'autre, un parallélisme parfait. Mais *abusus non tollit usum*, et c'est moins à la vaine tentative de rapprochements indivuels que je désirerais m'essayer, qu'à la démonstration de ce qui me paraît être une évidence digne d'une étude attentive : l'évolution complète de la poésie arabe, par des phases distinctes, telles celles qui modifièrent la conception occidentale de l'Idéal littéraire.

§

La poésie arabe n'a presque point d'aurore : glo-

rieusement, d'un seul bond, elle semble avoir atteint son zénith.

Ce phénomène si étrange a cependant une explication rationnelle ; il peut se déduire, comme un corollaire se déduit d'un théorème, de cet autre fait que la langue arabe elle-même n'a pas eu d'enfance. Au seuil du VIe siècle elle apparaît parfaite, complète, riche d'un vocabulaire tel qu'on ne saurait en concevoir de plus abondant. La qualité de l'outil influe sur celle du produit ; les imperfections des œuvres primitives résultent des faiblesses de l'idiome, de l'indécision de la syntaxe. Parce que la langue arabe naquit classique, la littérature qu'elle forma ignora tous tâtonnements.

Est-ce à dire qu'il faille prétendre que l'une et l'autre, et la langue et la littérature, échappant à la loi générale de la formation, aient germé du néant et affirmé une maturité soudaine?

Conclure à l'exception de ce que l'on n'est pas en mesure de constater l'application de la règle serait un procédé d'imparfaite logique. L'absence de tout monument, le manque d'unité politique, religieuse ou même de mœurs qui caractérise à ces périodes reculées la race arabe, l'altération naturelle subie par une tradition confiée à des populations éminemment mouvantes, ont souvent rendu vains les efforts tentés par le courage de l'élite arabisante et n'ont pas toujours permis de jeter la lumière de la science sur les manifestations toutes premières de la pensée orientale. Mais ces mêmes causes, précisément, autorisent à expliquer, sans toutefois entièrement l'éclaircir, l'apparition éclatante de l'idéal arabe jaillissant en robe de parade du sombre inconnu de sa vie de formation.

Ile au sein de l'Océan du monde, l'Arabie ignorait les civilisations adjacentes, vivait d'une vie uniment pastorale, dont le calme, cependant, se muait souvent en fatras guerrier, lorsque quelque rivalité futile dressait, chevaleresquement, les unes contre les autres, ces tribus aux mœurs naïves.

Ces luttes rapides, et sans cesse renouvelées, la paisible monotonie de champs et de pâturages toujours pareils, l'absence d'ambition sociale ne pouvaient d'abord susciter une littérature au sens propre de ce terme. C'est à peine si le soir d'une bataille, quelque vainqueur trouvait parfois une inspiration brève pour glorifier son triomphe en courtes strophes. Au lendemain, les nécessités matérielles, les exigences impératives de la vie au jour le jour ne permettaient guère de greffer une dissertation sur le thème fourni par l'événement de la veille.

Mais, lentement, insensiblement, une certaine évolution se produit dans cet état de choses. Nous sommes à l'époque où la dynastie d'El Mounzer règne sur Hira. Des périls communs obligent les Arabes à se grouper. Quelques établissements, des bourgades qui bientôt seront des villes naissent de ces premiers rapprochements. Le progrès matériel pointe et la culture de l'esprit, là comme partout ailleurs, s'associe au développement ethnique. Les distiques le cèdent à des poèmes de plus longue haleine. La foule se découvre un intellect qui réclame pâture. L'émulation se fait jour. Les inspirations luttent et par la lutte se perfectionnent. Chaque tribu souhaite que ses chantres soient les plus illustres et, pour l'équitable distribution de la gloire, des concours s'organisent, des prix sont créés. Au hasard des foires surgissent les métro-

poles des belles lettres. Le beau, nouveau-né, est exalté; il exalte. Et dans le firmament de la pensée arabe demeuré uniformément sombre au cours de tant de siècles, dans ce firmament que jamais n'éclairera un astre roi, se lèvent une infinité d'étoiles : et toutes sont des Soleils!

On ne saurait assez regretter que seuls de rares fragments des œuvres appartenant à ces époques nous soient parvenus ; encore est-il heureux que ces précieuses épaves permettent de reconstituer, en leurs traits principaux, la physionomie de génies qui, selon l'expression de Sylvestre de Sacy, sont de ceux qui « impriment leur caractère à un siècle et deviennent la règle des âges qui suivent (1) ». Aussi bien cette première période est la période classique, et si les Arabes la désignent sous le nom d'*El Djahiliah*, c'est-à-dire l'*ignorance*, ce n'est certes point par symbole au mérite des œuvres, mais bien pour indiquer que les hommes se trouvaient encore dans l'*ignorance* des dogmes que le Prophète devait imposer par la révélation de l'Islam.

Par abstraction seulement, le mouvement littéraire peut être isolé des événements ; ceux-ci sont, pour les belles-lettres, des causes ou des effets ; toujours quelque relation les unit. Ces principes dont la critique moderne fait une application savante et détaillée aux moindres phases des littératures d'Occident sont également et surtout légitimés par l'étude d'*El Djahiliah*.

La civilisation toute jeune alors, puisqu'à peine éclose, ne pouvait encore connaître aucun raffine-

(1) *Journal Asiatique*, juin 1826.

ment, les esprits avoir cette subtilité et cette délicatesse qui s'acquièrent seulement par l'atavisme dans l'étude. Des passions agitaient les masses, non des sentiments; l'individu subissait des impressions, mais ignorait les sensations. Et c'est pourquoi les œuvres des poètes arabes primitifs ont la même saveur âpre et forte qui caractérise leurs mœurs ; c'est pourquoi la nuance leur est inconnue ; c'est aussi pourquoi, bien que la gamme de leur inspiration coure sur un clavier étendu, c'est toujours cependant la même note qui résonne : une note au son grave et vigoureux, entier, robuste, et presque rude.

Les genres, néanmoins, font leur apparition; Abou Tamam établit une classification qui en englobe déjà dix. Cette classification n'a rien de commun avec celles des poétiques latines : elle est basée uniquement sur les variétés des sources d'inspiration. Car, soit qu'ils louent la bravoure ou l'hospitalité, soit qu'ils pleurent un défunt ou chantent les voluptés de l'Amour, les poètes d'El Djahiliah sont tous et toujours des lyriques.

Cette subjectivité n'est pas implicable au défaut d'imagination créatrice, ainsi qu'a voulu l'affirmer Renan. La poésie épique peut seulement être la résultante d'un travail de nationalité ; le drame exige une civilisation d'un certain âge, aux inévitables complications de laquelle il puisse emprunter la crise nécessaire à son intérêt. Nationalité et civilisation mûrie manquaient à l'Arabie anté-Islamique. N'est-ce pas à cette double cause qu'il faut impliquer l'absence de l'épopée et du théâtre? Et l'excessive et rapide expansion prise par le lyrisme ne s'explique-t-elle pas aisément si l'on songe à la considérable importance de l'individu dans une

société marquée des caractères qui viennent d'être indiqués?

§

Une accalmie de quelques années clôt brusquement la première période de l'histoire de la littérature arabe. C'est l'événement qui bientôt donnera à cette littérature un essor nouveau qui cause cependant cette brève interruption.

Dominant la rumeur confuse qui monte des mouvements toujours indécis, quoique plus coordonnés, des tribus nombreuses d'Arabie, au sein de cette contrée, une voix, soudain, s'élève. C'est la voix d'un inconnu, d'un conducteur de caravane. Et cette voix détaille les dogmes d'une religion nouvelle, elle énumère les devoirs de l'individu et de la famille, énonce les principes politiques et civils qui doivent régir les empires, condense la morale en maximes.

Au son des paroles dogmatiques, des multitudes se sont dressées; les populations ignares écoutent, avides. Et à l'ombre de la Kaaba, le temple dressé sur l'emplacement où vécut Adam, le premier des hommes dans les temps, Mohammed, le premier des hommes dans l'histoire, proclame sa doctrine et révèle aux siens ce qu'un Dieu seul a pu expliquer et imposer au reste de l'Univers : la règle du bien.

Riches tout à coup d'un code, d'une charte et d'une bible, les peuples arabes, jusque-là dépourvus de toute norme autour de laquelle ils eussent pu se rallier, se découvrent un vouloir commun qui les rassemble, les soulève et les lance à la conquête du monde. En quelques années ils ont envahi trois

continents : l'Afrique devenue leur entière possession, l'Europe et l'Asie à moitié subjuguées.

Dans ce galop de victoire, les esprits sont tous et entièrement à l'action ; les lettres négligées, oubliées, n'ont guère plus d'adeptes. C'est là l'interrègne littéraire que j'ai annoncé, et que l'histoire des Arabes désigne sous le nom de *Mohadran*.

Mais lorsque les triomphes ont affermi l'Islam, lorsque les guerriers doivent déposer la lance désormais inutile, leur effort toujours conquérant cherche encore un champ où il puisse s'exercer : et il aperçoit l'Étude, domaine vaste, aux multiples ressources. C'est alors la renaissance brusque au lendemain de la naissance soudaine, après une nuit brève, — une nuit d'Orient.

On a soutenu à tort que Mohammed était ennemi de la poésie et blâmait ceux qui s'y consacraient. Les historiens qui partagent cette manière de voir (ils sont nombreux, et non pas seulement parmi les auteurs d'ouvrages de vulgarisation) se basent sur l'interprétation erronée de certains passages du Coran ou d'assertions attribuées à tort au Prophète. On comprend aisément que, préoccupé de l'établissement des dogmes islamiques, Mohammed souhaita que les attentions fussent surtout captivées par le souci religieux ; la trop grande réputation d'un poète aurait pu les en distraire. Mais il n'en reste pas moins vrai, — la tradition des disciples est fortement établie sur ce point, — que le Prophète prenait goût à l'audition des poèmes et qu'il en agréait volontiers l'hommage. Ne proclama-t-il pas lui-même l'excellence d'Antar, « l'homme des anciens temps qu'il aurait le plus désiré connaître »

et ne fut-il pas le protecteur avéré de Hassan Ebn Zabid ?

La poésie ne pouvait plus d'ailleurs être l'occupation unique des Arabes. Ainsi que l'a dit le Khalife Omar Ebn El Khattab, l'un des quatre apôtres de Mohammed et le vainqueur des Perses, « la poé- « sie fut une science pour un peuple qui n'avait « point de sciences ; l'Islam fournit à l'esprit de nou- « velles matières d'étude ». Que l'on songe en effet que le Coran, base du culte oriental, est synonyme tout à la fois de théologie, de philosophie, de législation, de sociologie, de droit public, de morale, d'hygiène. Aussi la littérature mahométane est une littérature au sens global du terme, comprenant des œuvres didactiques ou spéciales à côté de celles d'imagination.

Mais si la poésie n'est plus exclusivement cultivée, elle n'en garde pas moins une place primordiale au cours de cette nouvelle période que certains ont voulu appeler classique, mais qui, par le caractère de l'inspiration d'abord, par la tournure de la forme ensuite, l'est moins assurément que l'*Ignorance*.

La vie rudimentaire du nomade sabéiste, en le plaçant en contact incessant avec la nature, en favorisant le développement libre des passions, lui imposait la qualité première du classicisme : la simplicité. Le musulman sédentaire se trouve, au contraire, mêlé aux mille mouvements et à toutes les difficultés de la vie civilisée ; ainsi son horizon gagne en étendue, mais diminue proportionnellement en hauteur. Cependant au-dessus des atmosphères et des courants créés par les causes et les évolutions matérielles, très haut, dans la zone inaltérable de l'Idéal calme et pur, certains es-

prits, insoucieux de toutes préoccupations autres, s'attacheront obstinément aux formes et aux idées premières révélées par les ancêtres. Mais ceux-là sont les exceptions : la majorité des poètes subit le contre-coup de la métamorphose sociale; la pensée se détaille; l'impression est disséquée; l'inspiration s'écarte des difficultés de l'abstrait et de l'absolu, veut être comprise de tous et en tout. Et ces poètes aussi sont très grands, leur effort digne, leurs œuvres belles de beauté vraie. Le critérium de l'appréciation est indépendant de la divergence entre les conceptions différentes, toutes deux légitimes. Toujours est-il que l'épithète de classique doit surtout servir à caractériser ceux qui, sans doute parce que venus les premiers et à un âge propice, déterminèrent les principes et, d'une envolée directe, atteignirent cette cime suprême, — le Beau, à laquelle conduisent aussi les mille chemins de détour qu'explorèrent leurs successeurs.

De même que le luxe et la somptuosité, après l'établissement de la suprématie musulmane, pénètrent les coutumes, de même ils altèrent les lettres, suscitant l'abondance des épithètes, la prolixité des images et des hyperboles. L'affinement des mœurs, la perversité de certains milieux, la promiscuité plus constante favorisent le développement des pensées subtiles, des idées et des figures ingénieuses. L'âme, en dépit de sa simplicité philosophique, apparaît amalgame complexe autant que compliqué. Dans les modes de conception comme dans ceux d'expression, le romantisme s'affirme. Bientôt son éclat est tel que Motanabbi, l'un de ses plus illustres représentants, peut dire avec une fierté légitime et cette emphase maniérée de

l'époque : « Le temps lui-même n'est qu'un des « auditeurs qui se chargent de répéter mes vers. « Les traits sortis de ma bouche parcourent l'U- « nivers entier. Une fois échappés de ma langue, « ils gravissent les sommets des montagnes et « plongent au fond des mers. »

La vitalité de cette ère nouvelle ne le cède en rien à celle d'El Djahiliah. Khalifes et Emirs, en encourageant les poètes, en les accueillant dans leurs palais, en les comblant de présents, éperonnent l'inspiration. Des protecteurs très illustres, les Haroun El Rachid, les El Mamoun, les El Hakem II sont pour les littérateurs d'Orient ce que Léon X et Louis XIV furent pour ceux d'Italie ou de France. Bagdad ou Damas aujourd'hui, demain Cordoue, deviennent, suivant les différentes émigrations du Khalifat, les capitales des lettres. Les fruits de l'inspiration sont accueillis avec l'intérêt le plus grand, excitent toutes les curiosités. Un poète du règne d'El Hakem II ayant chanté les perfections de la rose en des stances célèbres, alors qu'un contemporain, son rival en gloire, faisait paraître une ode descriptive sur la pluie, les discussions soulevées par ces deux poèmes firent naître une véritable discorde civile dans Cordoue, dont les habitants se trouvèrent divisés en deux partis, guelfes d'un Idéal et gibelins d'une Esthétique.

Seule l'Arabie, isolée à nouveau, est indifférente et inutile aux mouvements de l'esprit arabe. Après l'enfantement triple et soudain, cette mère d'une civilisation, d'une religion et d'une littérature jumelles, demeure stérile à jamais, cependant qu'autour d'elle une santé robuste vivifie les forces puissantes qu'elle a mises au monde.

Il serait hasardeux de vouloir dans cet essai, si bref si l'on songe à l'envergure de l'objet auquel il s'applique, tenter d'établir les subdivisions précises du romantisme islamique, suivre son ascension rapide vers l'apogée qu'il atteignit au IXe siècle et où il se maintient jusqu'au commencement du XIe, sa lente décadence vers l'abîme où il sombra quatre cents ans plus tard. Mais après avoir indiqué les caractéristiques générales de la poésie au cours de cette période embrassant près de huit siècles, il importe de noter ce fait qui lui est très particulier : l'emploi de la métrique et de la prosodie hors de la poésie.

Le rythme, pour l'aide qu'il apporte à la mémoire et l'harmonie dont il rehausse l'expression, parut un instrument propice à tous ceux qui se donnaient mission d'éduquer. Les grammairiens, les chroniqueurs, les géographes, les exégètes écrivirent leurs ouvrages en vers. On ne saurait cependant les considérer comme poètes, pas plus qu'on ne doit accorder ce titre à ces artisans, sorte de troubadours orientaux, qui, de palais en palais, faisaient métier d'offrir aux riches et aux puissants des hymnes louangeux. J'ai cru néanmoins devoir signaler cette extension du langage rythmé pour montrer combien il était entré dans les mœurs arabes.

§

Lorsque, sous les derniers Abassides, les Mongols et les Turcs eurent anéanti le Khalifat, ce fut avec l'asservissement de la race comme l'anéantissement de toutes ses facultés.

Pendant plusieurs siècles pas un esprit ne tente de secouer le joug pesant qui, opprimant la liberté,

écrase aussi la pensée arabe. Et celle-ci demeure silencieuse, désespérément.

L'Egypte la première relève la tête et aujourd'hui encore elle centralise presque tout l'effort intellectuel. La dynastie de Mohammed Aly, en donnant au pays sur lequel elle règne un essor civil, a favorisé le réveil de l'inspiration. Châtiée par l'éducation, celle-ci est entrée dans une ère nouvelle où la sage application des principes sacrés par les maîtres d'autrefois s'allie à l'étude des littératures étrangères. Déjà des noms illustres s'imposent à l'admiration; l'originalité perce à travers l'éclectisme adopté. Et ces pionniers du renouveau sont garants de demain.

§

Telle est, dans ses lignes générales, l'histoire de la poésie orientale, tels les caractères généraux qu'elle a successivement revêtus. Parmi ces caractères, le plus digne d'attention est la prédominance constante du lyrisme.

Les Arabes forment une race qui, d'abord très pure, s'est rapidement abâtardie par l'inévitable mélange aux peuples dont elle conquit les territoires; mais jamais cette race, voire une de ses portions, ne constitua une nation. Même aux époques de la splendeur du Khalifat, des luttes intestines, des rivalités de partis empêchèrent la constitution d'une puissance politique. Unis contre l'Occident, les Arabes ne réalisèrent jamais l'Orient un. Pour ces raisons, les considérations qui ont été exposées plus haut au sujet d'El Djahiliah sont également applicables au romantisme islamique au cours duquel l'individu continue à être l'entité la plus

importante d'une société qui n'a rien de commun avec celle de notre civilisation.

Il me faut maintenant faire mention de cette autre particularité fort anormale, peut-être unique dans l'histoire des littératures : l'invariabilité du langage. Elle constitue précisément le seul lien d'unité entre les peuples arabes qu'aucune relation économique ne relie plus. Au hasard des pays où ils s'installèrent, la langue parlée s'altéra différemment; la langue écrite au contraire demeura partout et sans cesse la même. C'est au culte légitime dont sont demeurées entourées les œuvres des premiers génies de la race, que l'on est redevable de la précieuse tradition, laquelle s'explique aussi par ce fait que l'altération de la langue du Coran, le livre très sacré, aurait paru une témérité sacrilège et comme une profanation indirecte.

C'est donc dans la langue des Moallakat que les générations d'aujourd'hui glorifient encore les objets constants auxquels s'est toujours appliquée l'inspiration orientale : les grands effets de la Nature et les passions de l'Homme, l'Ame des choses et l'Ame qui pense.

FERDINAND DE MARTINO.



# LES ARGONAUTES DE L'AIR

On apercevait la machine volante de Monson par les portières des trains qui passaient sur la ligne principale du Sud-Ouest ou sur l'embranchement qui part de Wimbledon vers Worcester Park — pour être plus exact, on apercevait seulement les immenses échafaudages qui limitaient l'essor de l'appareil. Ils s'élevaient au-dessus des arbres, allée massive de poutres de bois et de fer entrelacées, énorme filet de câbles et de cordages qui s'étendaient sur une longueur de près de deux milles. De l'embranchement, cette allée était raccourcie et en partie cachée par une colline semée de villas ; mais de la ligne principale on la voyait de profil, enchevêtrement compliqué de traverses et de barres courbées qui faisait grande impression sur les excursionnistes se dirigeant vers Portsmouth, Southampton et les comtés de l'Ouest.

Monson avait repris l'ouvrage où Maxim l'avait laissé ; il s'y était mis tout d'abord avec un parfait mépris pour les railleries ignorantes des journalistes qui avaient irrité et découragé son prédécesseur. On disait qu'il avait englouti dans ces expériences plus de la moitié de son immense fortune, et les résultats obtenus semblaient, à une génération impatiente, tout à fait insignifiants.

Quand cinq années environ se furent écoulées depuis la construction de la colossale avenue de

fer de Worcester Park et que Monson n'eut pas encore réussi à venir planer au-dessus de Trafalgar Square, les excursionnistes en route pour l'île de Wight prirent eux aussi la liberté de sourire. Les gens trop intelligents pour considérer Monson comme un fou atteint de la manie d'inventer l'accusaient, sans aucune raison, d'être un charlatan en mal de réclame.

Cependant, de temps à autre, un train matinal d'abonnés pouvait voir un monstre blanc se précipiter au long du réseau aérien de traverses et de barres et entendre les étais, les ressorts et les tampons de l'extrémité vibrer, craquer et gémir sous le choc. Alors, il y avait, tout au long du train, une efflorescence de faces multiformes et la lecture des journaux du matin laissait place à de vigoureuses discussions sur la possibilité de voler (dans lesquelles rien de nouveau ne fut en tout cas jamais dit) jusqu'à l'arrivée à Londres où cette cargaison de voyageurs se dispersait par la cité.

Ou bien encore, dans quelque train de plaisir multitudineux ramenant des bandes épuisées par un jour de repos au bord de la mer, des pères et des mères trouvaient cette construction sombre, se dressant contre le ciel crépusculaire, utile enfin pour divertir de sa maussaderie un enfant bilieux qui tressaillait soudain au passage rapide d'une immense forme noire qui, les ailes battantes, s'élevait au long des glissoires.

C'était indiscutablement une grande et fameuse tentative et un excellent sujet de conversation; cependant ce n'était tout de même qu'un essor en lisières et la plupart de ceux qui étaient témoins de ces essais n'admettaient pas que cela fût une chose volante. A cette quantité de passants, cela

semblait beaucoup plutôt quelque sorte de montagnes russes.

Monson, ai-je dit, ne se troubla guère tout d'abord des opinions de la presse. Mais peut-être ne s'était-il fait qu'une idée imparfaite du temps qu'il faudrait pour maîtriser les tactiques de l'aviation, pour ajuster définitivement le grand appareil volant à chaque rafale et à chaque mouvement de l'air; il n'avait peut-être pas non plus prévu quelles sommes lui coûterait cette lutte contre la gravitation. Mais il n'était pas aussi insensible qu'il paraissait. Périodiquement, il recevait des paquets de coupures que lui adressait en secret quelque courrier de la presse; périodiquement aussi il recevait les comptes de sa banque, et, s'il ne s'inquiétait ni du ridicule ni du scepticisme naissant, il s'émut de l'oubli croissant à mesure que passaient les mois et que l'argent s'épuisait lentement. Le temps n'était plus où Monson éconduisait le reporter entreprenant en chasse de copie. Mais quand le reporter cessa de venir le tracasser, Monson ne fut, au fond de lui-même, rien moins que satisfait. Pourtant, jour après jour, l'ouvrage continuait et les difficultés multiples et subtiles soulevées par la direction de la machine diminuaient en nombre. Jour après jour aussi, l'argent s'épuisait jusqu'à ce que la balance de son compte ne fut plus une affaire de centaines de mille, mais de dizaines de mille seulement. Et enfin vint un anniversaire.

Monson, assis dans le petit atelier des plans, remarqua soudain la date sur le calendrier de Woodhouse.

— Il y a aujourd'hui cinq ans, jour pour jour, que nous avons commencé, — fit-il brusquement.

— Vraiment? — répondit Woodhouse.

— Ce sont ces améliorations perpétuelles qui nous jouent des tours du diable, — dit Monson en mordant une punaise à dessin.

Les plans des nouvelles ailes de l'hélice d'arrière étaient étalés devant lui sur la table; il jeta la punaise de cuivre jaune dans la corbeille à papier et se mit à tambouriner avec ses doigts sur la table.

— Ces améliorations ! Les mathématiciens arriveront-ils jamais à en savoir suffisamment pour nous épargner ces raccommodages et ces tâtonnements? Cinq ans... à apprendre à coup d'échecs... quand on pouvait croire qu'il était possible de calculer préalablement toute la chose... Et les frais de tout cela! A ce prix , j'aurais pu louer pour la vie trois lauréats de la faculté des sciences... Mais ils auraient réussi seulement à trouver quelques théorèmes inutiles concernant la pneumatique. Quel temps nous avons passé, Woodhouse!

— Ces moulages prendront trois semaines, en payant un surplus, — dit Woodhouse.

— Trois semaines! — répéta Monson, qui continua à tambouriner.

— Trois semaines au moins, — insista Woodhouse qui était un excellent ingénieur, mais un piètre consolateur.

Il attira vers lui les feuilles et se mit à ombrer des lignes. Monson cessa sa musique et commença à se mordre les ongles en contemplant fixement la tête de Woodhouse.

— Combien y a-t-il de temps que l'on parle de la *Folie de Monson?* — demanda-t-il soudain.

— Oh! Un an, à peu près, — répondit Woodhouse d'un ton indifférent et sans lever les yeux.

Monson siffla entre ses dents et se dirigea vers la fenêtre. Les solides colonnes de fer qui suppor-

taient les rails élevés au long desquels la machine prenait son élan se dressaient tout auprès et l'appareil était caché par le cadre supérieur de la fenêtre. A travers ce bosquet de piliers métalliques peints en rouge et ornés de rangées de boulons, la vue s'étendait sur un joli paysage du côté d'Esher. Un train glissait sans bruit à mi-distance, son vacarme étouffé par les coups de marteaux des ouvriers. Monson s'imagina les figures railleuses aux portières des wagons. Il se mit à jurer sauvagement, à voix basse et écrasa rageusement une grosse mouche qui était venue soudain faire grand bruit contre la vitre.

— Qu'est-ce qu'il y a? — dit Woodhouse, jetant un regard surpris sur son patron.

— Je commence à être dégoûté de tout cela.

Woodhouse se gratta la joue.

— Oh! — fit-il après une pause méditative et en repoussant le dessin.

— Voilà des imbéciles... J'essaye de conquérir un nouvel élément... J'essaye de réaliser une chose qui révolutionnera toutes les conditions de la vie... et au lieu de prendre à mes recherches un intérêt intelligent, ils ricanent et font de stupides plaisanteries, m'injuriant et donnant des noms ridicules à mes appareils.

— Tas d'idiots! — articula Woodhouse en ramenant ses regards sur le dessin.

Cette épithète, chose curieuse, fit faire à Monson une légère grimace.

— Quoi qu'il en soit, je commence à être dégoûté de tout cela, Woodhouse! — répéta-t-il après un silence.

Woodhouse haussa les épaules.

— Il n'y a pas d'autre remède que la patience, je

suppose, — reprit Monson en enfonçant ses poings dans ses poches. — Je me suis mis en route... et comme j'ai fait mon lit je me couche. Je ne puis revenir en arrière. J'irai jusqu'au bout...Je dépenserai jusqu'à mon dernier sou et tout ce que je pourrai emprunter, mais tout de même, je vous l'affirme, Woodhouse, je suis bien dégoûté de cette infernale affaire. Si j'avais employé la dixième partie de cet argent à graisser la patte à des politiciens, il y a longtemps qu'on m'aurait fait baronnet.

Monson se tut. Woodhouse regardait droit devant lui avec cette expression vague qu'il avait toujours pour indiquer sa sympathie et il tapotait la table avec son porte-crayon. Monson le contempla un moment.

— Au diable, après tout! — s'exclama Monson en se précipitant tout à coup hors de la pièce.

Woodhouse conserva pendant une demi-minute son attitude sympathique. Puis, il soupira et se remit à ombrer ses plans. Quelque chose évidemment bouleversait Monson, homme charmant et généreux, mais difficile à vivre, comme tout amateur qui s'occupe de mécanique ; — il voulait que tout fût fait aussitôt commandé. Mais Monson avait habituellement plus de patience. Curieux qu'il fût aujourd'hui si irritable! Comme cette barre d'aluminium paraissait maintenant nette et ronde! Woodhouse se recula, inclina la tête de droite et de gauche pour mieux apprécier l'effet de ses ombres.

— Monsieur Woodhouse, — dit Hooper le contremaître, qui passa la tête par la porte entrebâillée.

— Eh bien? — demanda Woodhouse sans se détourner.

— Il n'y a rien d'arrivé? — continua Hooper.

— Rien d'arrivé? — répéta Woodhouse.

— Le chef vient de monter sur les échafaudages en jurant et en tempêtant.

— Oh! — répondit Woodhouse.

— Ça n'est pas dans ses habitudes. Monsieur!

— Ah !

— Je pensais peut-être.....

— Ne pensez rien, — conseilla Woodhouse en continuant à admirer ses dessins.

Hooper connaissait bien Woodhouse et il referma brusquement la porte. Woodhouse resta quelques minutes le regard fixe, puis il fit un vain effort pour se curer les dents avec son crayon. Il cessa soudain, jeta à travers la pièce ce pauvre vieux serviteur usé, se leva, s'étira et sortit à la suite de Hooper.

Le patron avait l'air agité—cela était visible pour chacun des ouvriers qu'il rencontrait. Quand un millionnaire qui a dépensé des centaines de mille francs pour des expériences nécessitant une petite armée d'ouvriers indique tout à coup qu'il est dégoûté de son entreprise, il y a presque invariablement une certaine somme de friction mentale dans les rangs de la petite armée qu'il emploie. Avant même qu'il n'indique clairement ses intentions, il y a des spéculations et des murmures ; on épie les visages et l'on interprète les vétilles. Des centaines de gens surent, avant la fin de la journée, que Monson était troublé, que Woodhouse était agité et que Hooper était ébouriffé.

La femme d'un ouvrier, par exemple, qui n'avait jamais vu Monson, décida de laisser son argent à la caisse d'épargne au lieu d'acheter une robe de velours, tant peut être grande la portée des imprécations accidentelles d'un millionnaire.

Monson éprouva une certaine satisfaction à parcourir le chantier et à se montrer désagréable envers le plus grand nombre possible de gens. Au bout d'un certain temps, il n'y trouva plus aucun plaisir et, au grand soulagement de tous, il partit à cheval à travers les chemins pour l'infinie tribulation de son maître d'hôtel.

La cause immédiate de tout cela, le petit grain de contrariété qui avait soudain précipité tout ce mécontentement à l'égard de sa chère entreprise — ce sont ces choses insignifiantes qui entraînent nos plus grandes décisions — était une demi-douzaine de remarques inconsidérées faites par une jolie fille, joliment habillée, ayant une jolie voix et quelque chose de plus que de la joliesse dans ses doux yeux gris. Et parmi cette demi-douzaine de remarques, ces mots spécialement : la folie de Monson. Elle avait cru se comporter d'une façon charmante avec Monson. Le jour suivant, elle pensait à l'effet exceptionnel qu'elle avait produit, et personne n'aurait été plus surpris qu'elle en apprenant l'effet réel de ses paroles sur l'esprit de Monson. Tout bien considéré, espérons qu'elle ne le sut jamais.

— Où en êtes-vous avec votre Machine Volante ? — demanda-t-elle.

( — Rencontrerai-je jamais quelqu'un qui aura le bon sens de ne pas me poser cette question ? pensait Monson.)

— Ce sera très dangereux d'abord, n'est-ce pas ?

( — Elle croit que j'ai peur.)

— On annonce les représentations de Jorgon ; l'avez-vous déjà entendu jouer ?

( — Après les égards dus à ma manie nous en venons à une conversation rationnelle.)

Effusions à propos de Jorgon ; alanguissement graduel de la conversation, se terminant avec ceci :

— Vous me ferez savoir quand votre Machine Volante sera prête, monsieur Monson, que je puisse considérer l'opportunité de retenir une place.

( — On croirait que je m'amuse à inventer des joujoux d'enfants.)

Mais la chose la plus amère que proféra la jolie fille n'était pas destinée aux oreilles de Monson. S'efforçant de paraître toujours brillante aux yeux du romancier Phlox, c'est à lui qu'elle adressa sa phrase malheureuse.

— Je viens de causer avec M. Monson et il ne pense à rien autre, positivement rien autre, qu'à sa Machine Volante. Savez-vous que ses ouvriers désignent la chose sous le sobriquet de la *folie de Monson ?* Le pauvre homme est tout à fait impossible et c'est très triste, réellement très triste. Je ne peux m'empêcher de le considérer comme un trésor qui a coulé bas — le Millionnaire Épave.

Elle était jolie et se piquait de belle éducation ; à vrai dire, elle avait même écrit un petit roman épigrammatique. Mais l'amertume de la chose, c'est qu'elle représentait un type : elle résumait ce que le monde pensait de l'homme qui travaillait sainement, fermement et sûrement à une révolution des ressources de la civilisation, à une transformation du progrès de l'humanité, plus extraordinaires et plus radicales qu'il ne s'en était effectué depuis le commencement de l'histoire. On ne le prenait même pas au sérieux ! Sous peu, il passerait en proverbe.

— Maintenant, il faut que je vole ! — se répétait-il en rentrant chez lui, éprouvant douloureusement la sensation d'un échec social absolu. — Il faut que

je vole! Si je n'y réussis pas bientôt, pardieu! je cours à ma perte.

Il disait cela avant d'avoir parcouru ses livres et ses fouillis de factures. Si disproportionnée que paraisse cette cause, ce fut la voix de la jeune fille et l'expression de ses yeux qui précipitèrent son mécontentement. Mais, certainement, la découverte qu'il n'avait plus même derrière lui deux millions et demi de biens réalisables fut le poison qui envenima la blessure.

Ce fut le lendemain de cette soirée que sa mauvaise humeur se déchaîna sur Woodhouse et ses ouvriers; pendant les trois semaines qui suivirent, sa mine fut en conséquence fort maussade et l'anxiété se répandit dans les localités environnantes qui tiraient grand profit de ses expériences.

Quatre semaines exactement après sa première crise d'imprécations, nous le trouvons debout avec Woodhouse auprès de la machine reconstruite, en place sur les rails élevés par le moyen desquels elle obtenait son impulsion initiale. Le nouveau propulseur étincelait d'un blanc plus brillant que le reste de la machine, et un doreur, pour obéir à un caprice de Monson, recouvrait les barres d'aluminium d'une couche d'or. Au bas de la longue avenue de cordages dorés aussi par le soleil couchant, on apercevait les signaux rouges et à deux milles plus loin une fourmilière d'ouvriers occupés fiévreusement à modifier la pente et à la relever vers en haut.

— Oui, je viens! — dit Woodhouse. — Oui, je veux bien venir; mais laissez-moi vous dire que c'est infernalement téméraire. Si seulement vous vouliez donner une autre année...

— Je vous ai déjà dit que non et je vous assure

que l'appareil fonctionne. J'ai donné suffisamment d'années...

— Ce n'est pas cela, — répliqua Woodhouse ; — nous n'avons rien à craindre de la machine, mais c'est la direction...

— N'y a-t-il pas assez longtemps que matin et soir je tourne en tous sens dans cette cage d'écureuil ? Si nous dirigeons l'appareil ici, nous le dirigerons aussi bien ailleurs. C'est simplement la peur, je vous assure, Woodhouse. Il y a plus d'un an que nous aurions pu marcher et d'ailleurs...

— Eh ! quoi ? — fit Woodhouse.

— L'argent ! — s'écria Monson en donnant une tape familière sur l'épaule de son interlocuteur.

— Ah ! diable, je n'avais pas pensé à cela, — dit Woodhouse.

Puis, parlant maintenant d'un ton tout différent de celui qu'il avait employé d'abord, il répéta :

— Je viens ! Comptez sur moi !

Monson se tourna brusquement vers lui et vit sur sa figure empourprée de soleil tout ce que Woodhouse n'avait pas l'habileté d'exprimer. Il le regarda pendant un instant, puis, d'un geste impulsif, lui tendit la main.

— Merci ! — fit-il.

— Ça va bien ! Comptez sur moi ! — répéta Woodhouse, étreignant la main tendue, tandis que ses traits prenaient gauchement une expression plus douce.

Alors les deux hommes examinèrent l'énorme appareil dont les ailes plates étaient étendues sur des supports ; ils le contemplèrent longtemps en silence. Monson, guidé peut-être par l'étude photographique de l'essor des oiseaux et par les mé-

thodes de Lilienthal, s'était graduellement écarté des formes adoptées par Maxim pour revenir à la forme de l'oiseau. L'appareil, cependant, était actionné par une énorme hélice placée à l'arrière, à l'endroit de la queue, et de cette façon le balancement qui nécessite l'ajustement presque vertical d'une queue plate était rendu impossible. Le corps de la machine était petit, presque cylindrique et se terminait en pointe. Sur les extrémités pointues se trouvaient les deux petits moteurs à pétrole de l'hélice, et les navigateurs étaient installés dans une sorte de canot : l'homme d'avant, ayant la direction, protégé contre le courant d'air aveuglant par un écran bas, muni de deux vitres en verre épais. De chaque côté, un monstrueux cadre plat, avec un bord incurvé, pouvait être ajusté de façon à se trouver dans une position horizontale ou à pouvoir être incliné vers en bas ou vers en haut. Ces ailes fonctionnaient strictement ensemble, ou, en relâchant une clavette, l'une d'elles pouvait être inclinée à un angle réduit indépendamment de l'autre. La bordure d'avant de chaque aile pouvait aussi être rétrécie de façon à diminuer sa surface d'un sixième environ. La machine non seulement n'était pas destinée à planer, mais elle était aussi incapable de voltiger. L'idée de Monson était de s'élancer dans l'atmosphère au moyen de l'impulsion initiale de l'appareil, puis de glisser à la façon d'une carte à jouer en conservant l'élan imprimé par l'action de l'hélice d'arrière. Les corbeaux et les oiseaux de mer parcourent de cette façon d'énormes distances sans presque aucun mouvement perceptible des ailes. En réalité, l'oiseau avance au long d'une sorte de montagne russe. Il glisse obliquement pendant une certaine distance, jusqu'à ce

qu'il ait acquis un élan considérable; puis, changeant l'inclinaison de ses ailes, il regagne son altitude première. Ceux même qui n'ont vu des oiseaux que dans une volière savent cela.

Mais l'oiseau pratique cet art depuis le moment où il quitte le nid. Il possède non seulement un appareil parfait, mais aussi l'instinct parfait de s'en servir. Un homme qui n'est plus sur ses pieds n'est qu'un piètre équilibriste. Même le simple artifice de la bicyclette lui coûte plusieurs heures d'efforts. L'ajustement instantané des ailes, la rapide mise à profit d'une brise passagère, la reprise immédiate de l'équilibre, les mouvements vertigineux et tourbillonnants que réclame une aussi absolue précision, il lui faut apprendre tout cela, l'apprendre avec une peine et un danger infinis s'il doit jamais acquérir l'art de voler.

La Machine Volante qui se mettra en route un beau matin, dirigée par de jolis petits leviers, avec un pont comme celui d'un cuirassé et chargé d'obusiers et de canons, est le rêve facile d'un fou ou d'un homme de lettres. Le coût de la conquête de l'empire de l'air excédera, en vies et en argent, tout ce que l'homme a dépensé pour la magnifique conquête de la mer. A coup sûr, il faudra plus de sacrifices que n'en a jamais exigé la pire des guerres qui ont dévasté le monde.

Personne ne savait ces choses mieux que ces deux hommes pratiques et ils savaient aussi qu'ils se trouvaient au premier rang sur le front d'une armée conquérante, en marche. Mais il y a encore de l'espoir, alors même qu'on désespère. Des hommes sont tués d'un seul coup dans la réserve, tandis que d'autres, qui ont été laissés pour morts dans la plus épaisse mêlée, s'échappent et survivent.

— Si nous manquons ces prairies ... — articula Woodhouse de son ton lent.

— Mon cher ami, il ne faut pas que nous les manquions, — dit Monson dont l'entrain s'était relevé peu à peu pendant ces derniers jours. — Nous avons devant nous un quart de mille carré avec les haies arrachées et les fossés comblés. Nous descendrons sans danger, soyez-en sûr !... Si non...

— Ah ! si non... — répéta Woodhouse.

Le jour qui précéda le départ, quelques journalistes eurent vent des changements apportés à l'extrémité nord de la ligne de supports et Monson fut tout égayé du ton nouveau que prirent les commentaires transmis par son argus de la presse. « L'inventeur compte tenter un nouveau départ prochainement », disaient les journaux. « Il va partir un de ces jours », se disaient les abonnés de la ligne du Sud-Ouest, les excursionnistes dominicaux et ceux, plus favorisés, qui s'en allaient jusqu'à la mer; les personnalités éminentes de la colonie artistique des environs d'Haslemere, tous, dès qu'était en vue l'échafaudage familier, remarquaient : « Il partira un de ces jours. » Et en effet par une belle matinée, au moment où passait le train de dix heures dix, la Machine Volante de Monson prit son essor.

On vit le chariot rouler rapidement au long de ses rails et l'hélice blanc et or se mettre à tourner. On entendit le bruit des roues et le choc du chariot contre les tampons qui arrêtaient sa course. Il y eut un bruissement confus au moment où la Machine Volante fut lancée en avant, au-dessus de l'entrelac des filets. Tout cela, la plupart d'entre eux l'avaient déjà vu et entendu. L'appareil parcourut, d'un essor languissant, l'espace recouvert par les filets et se releva ; alors, chaque spectateur,

selon sa personnelle habitude, cria, hurla, gloussa, jura. Car, au lieu du choc et de l'arrêt habituels, la Machine Volante, comme une flèche quitte un arc, prit son vol hors de la cage qui l'enfermait depuis cinq ans; elle s'éleva obliquement dans l'air, passa au-dessus du chemin de fer et partit dans la direction de Wimbledon Common.

Elle parut rester momentanément suspendue en l'air, puis elle diminua; ensuite elle descendit et disparut au-dessus des cimes bleues des arbres, à l'est de Coombe Hill.

Tel fut le spectacle auquel assistèrent les voyageurs du train de dix heures dix. Si l'on avait tiré une ligne au milieu du train, depuis la machine jusqu'au fourgon d'arrière, on n'aurait trouvé âme qui vive dans la partie opposée au chantier de Monson. Quand la machine traversa la ligne, ce fut une course folle d'une portière à l'autre. Ni le mécanicien, ni le chauffeur ne détournèrent leurs yeux des collines basses de Wimbledon et ne remarquèrent qu'ils dépassaient les stations de Coombe et Malden et de Raynes Park, jusqu'à ce qu'ils se fussent aperçus qu'ils traversaient, à la plus indécente allure, la gare de Wimbledon.

Depuis le moment où Monson avait mis le chariot en mouvement avec un énergique : *allez-y !* ni lui, ni Woodhouse n'avaient dit un mot. Les deux hommes étaient assis, les dents serrées. Monson avait traversé la ligne en faisant une courbe trop brusque et Woodhouse avait ouvert et fermé ses lèvres pâles, mais ni l'un ni l'autre ne parla. Woodhouse agrippa simplement son siège et respira entre ses dents, examinant la contrée bleue de l'Ouest qui arrivait vers lui, s'abaissait et disparaissait. Monson était agenouillé à son poste en avant

et ses mains tremblaient sur la roue à chaîne qui faisait mouvoir les ailes; il ne voyait devant lui, dans le ciel, rien autre chose qu'une masse de nuages blancs. La Machine monta en biais, avançant à une vitesse énorme, mais perdant à chaque instant de l'élan. La contrée sous leurs pieds cheminait avec une allure moindre.

— Allez-y! — fit enfin Woodhouse.

Avec un violent effort, Monson appuya sur la roue et modifia l'angle des ailes. La Machine parut rester immobile une demi-minute dans l'air; puis Monson vit, dans une brume bleue, les collines couvertes de maisons de Kilburn et de Hampstead bondir devant ses yeux et s'élever rapidement jusqu'à ce que le petit dôme ensoleillé de l'Albert Hall apparût dans le cadre de ses vitres. Pendant un moment il ne comprit pas pourquoi l'horizon montait de la sorte; mais comme les maisons paraissaient devenir de plus en plus proches, il se rendit compte de ce qu'il avait fait.

Il avait incliné les ailes à un angle trop grand et ils s'abattaient en pente rapide vers la Tamise. La réflexion, la question et la réponse furent l'affaire d'une seconde.

— Trop! trop! — bredouilla Woodhouse.

Monson ramena la roue d'un demi-tour en arrière et immédiatement les collines redescendirent jusqu'au bord inférieur de ses vitres. En passant au-dessus de la station de Coombe et Malden, il était à une hauteur de mille pieds; cinquante secondes après il sifflait à une effrayante allure à moins de quatre-vingts pieds au-dessus de la station de East Putney sur la ligne métropolitaine, au milieu des cris d'étonnement des voyageurs qui encombraient les quais. Monson redressa les ailes et

ils remontèrent obliquement, trop obliquement, la pente de leur montagne-russe atmosphérique au-dessus de Fulham, où les omnibus avançaient lourdement au milieu d'une foule grouillante.

La Machine redescendit trop obliquement encore et les arbres et les maisons éloignés, aux environs de Primrose Hill, bondirent à travers la vitre de Monson. Puis soudain, il aperçut,droit devant lui, la verdure des jardins de Kensington et les tours de l'Imperial Institute. Ils descendaient à toute vitesse au-dessus de South Kensington. Les tourelles du Museum d'Histoire Naturelle parurent en vue. Il y eut une seconde fatale de réflexion rapide, un moment d'hésitation. Essayerait-il de franchir les tours ou de s'écarter vers l'est?

Il fit un geste indécis pour relâcher l'aile droite, abandonna la cheville à demi desserrée et donna une frénétique poussée à la roue.

Le nez de la machine sembla bondir devant lui. La roue, que sa main avait lancée avec une force irrésistible, échappa à son contrôle.

Woodhouse, accroupi derrière, poussa un cri rauque et se pencha vers Monson.

— Trop loin! — cria-t-il.

Puis il dut se cramponner au plat-bord pour ne pas culbuter et Monson, qui avait été renversé, tombait en arrière sur lui.

Si rapide avait été tout cela qu'un quart à peine des gens qui allaient et venaient dans Hyde Park, Brompton Road et Exhibition Road vit se produire la catastrophe aérienne. Une forme ailée était apparue au loin, au-dessus des maisons vers le sud, tombant et se relevant, devenant à mesure de plus en plus distincte; elle avait rapidement descendu vers l'Imperial Institute, avait décrit un quart de

cercle, s'était précipitée vers l'Est, puis avait soudain bondi, verticalement. Un objet noir s'en détacha et descendit dans une chute tourbillonnante. Un homme! Deux hommes cramponnés l'un à l'autre! Ils tombèrent en tournoyant sur le toit du Club des Etudiants, furent séparés par le choc et rebondirent dans les massifs d'arbustes du côté sud.

Pendant une demi-minute peut-être, la proue pointue de la grande Machine continua sa course verticale tandis que l'hélice tournait désespérément. L'espace d'un bref instant, qui pourtant parut un âge à tous ceux qui l'observaient, elle était restée immobile dans l'air; puis, un jet de flamme jaune s'élança de l'engin d'arrière ; avec une vitesse de plus en plus accélérée et jaillissant à la façon d'une fusée, toute la masse enflammée vint s'abattre sur les solides maçonneries qui étaient autrefois le Royal College of Science. L'énorme hélice blanc et or toucha le parapet, s'aplatit comme un linge mouillé et la fusée s'écrasa en s'éclaboussant sur l'angle nord-ouest de l'édifice.

Mais le craquement, les jets de pétrole enflammé qui furent lancés vers le ciel par les engins brisés de la Machine, les cadavres horriblement broyés qu'on trouva dans le jardin du Club des Etudiants, les masses de parapet jaune et de briques rouges qui tombèrent sur la voie publique, l'effarement des gens fuyant en tous sens, comme des fourmis dans une fourmilière bouleversée, le galop des pompiers, la multitude accourant de partout, rien de cela n'appartient à cette histoire qui fut écrite pour relater comment la première des Machines Volantes fut lancée et vola.

Bien qu'elle ait échoué et désastreusement échoué, l'œuvre de Monson reste un monument suffisant

pour guider les prochains pionniers de l'armée des hardis expérimentateurs qui tôt ou tard maîtriseront le grand problème de l'air.

Entre Worcester Park et Malden se dresse encore cette prodigieuse avenue de ferrailles qui se rouille maintenant et menace ruine, témoignage de la première lutte désespérée de l'homme pour conquérir son droit à la possession de l'air.



# LE POÈTE LENAU
## ET LE PANGERMANISME

—

Nicolas Niembsch von Strehlenau qui n'a pris, dans tout ce long nom, que les deux dernières syllabes pour en faire son pseudonyme littéraire, naquit dans le village de Csatad (prononcez tchatade), en Hongrie, le 13 août 1802.

Le grand poète lyrique allemand, l'auteur de *Savonarola*, des *Albigeois*, du *Faust* et de *don Juan* était-il Allemand ou Hongrois? La question vous paraît simple. Non pas! Embrouillée comme elle l'a été récemment par la politique, elle est devenue excessivement compliquée et il faut étudier toute son œuvre, toute sa vie, toute sa jeunesse pour se former une idée sur la nationalité de Niembsch von Strehlenau afin de savoir laquelle, de la Hongrie, de l'Autriche ou de l'Allemagne, a le droit de revendiquer comme sienne cette gloire.

Du reste, cette question de nationalité a toujours préoccupé ses biographes. M. Roustan, dans la fort belle thèse qu'il lui a consacrée à Paris, en 1898, établit qu'il était Slave d'Allemagne, descendant de Hollandais, né dans un village allemand en Hongrie, de mère magyare; on ne se tire pas plus habilement d'affaire.

Le pays natal du grand poète allemand est, au point de vue du site et de la topographie, un des plus originaux, et je ne désigne pas ici seulement son village natal, mais encore toute la partie centrale et méridionale de la Hongrie qui l'a vu naître.

Voyons d'abord la petite patrie, le bourg où il a vu le jour et où il a passé selon les uns un an seulement, selon les autres cinq, c'est-à-dire la période de la vie où le cerveau se développe et reçoit les impressions ineffaça-

bles au point qu'elles reviennent vives et fraîches sur le tard de l'âge.

Figurez-vous un pays plat comme une nappe d'eau; comme sur la pleine mer, l'œil partout embrasse l'horizon, nulle part le moindre tertre, pas la moindre proéminence du sol, des champs de froments ou de maïs, rectangulaires, alignés à droite et à gauche, des chemins de terre ou de semblants de routes nationales défoncées, fleuves de sable, incarrossables, allant rejoindre l'horizon, droits comme des méridiens ; de ci, de là des marais, des pans de forêts, un puits, dont la longue perche de puisage, seule, trouble la monotonie, et ainsi de suite, à perte de vue sur des centaines de kilomètres. Tous les dix ou vingt kilomètres, à mesure qu'on avance, monte sur la ligne de l'horizon la flèche d'un clocher pareil au navire, dont on aperçoit d'abord la pointe des mâts, puis la voilure, puis le corps.

C'est un village qui approche, on pourrait dire qui se lève, car en effet il s'élève sur l'horizon. Tous ces villages se ressemblent; ils n'ont pas d'histoire, sont sans passé; au milieu, la route forme grande rue, deux rues parallèles courent à droite et à gauche; les maisons, toutes uniformes, toutes du même modèle, pignon sur rue, étincelantes de blancheur, sans étages, rectangulaires, flanquées d'un jardinet et d'une cour carrée, ressemblent à une théorie de tentes; le tout donne l'impression d'un campement symétriquement établi avec ce je ne sais quoi de vague, de provisoire, d'indéfini qui tient au sol sans bornes ni fin.

Ainsi est bâtie Csatàd où naquit notre poète, ainsi sont bâtis Ostern, Saint-Hubert, Seultour, Charleville, Hatzfeld, etc., villages voisins; mais ainsi aussi sont bâtis tous les autres villages de la Hongrie centrale et méridionale, depuis la frontière serbe jusqu'à Budapest; qui en a vu un les a vus tous; c'est l'uniformité, la monotonie, la nostalgie étendues, prolongées géométriquement, topographiquement, traînant dans l'atmosphère, suivant les tourbillons de sable qui vont se perdre dans

les teintes de plomb de l'horizon bas; c'est un formidable bâillement des choses et des hommes; tout a l'air de s'étirer les membres, à perte de vue, pour se replonger aussitôt dans un nouveau sommeil.

Et cette terre est riche, les récoltes sont surabondantes en ce pays; en effet, tout l'Alfœld est formé d'alluvions du Danube et du Tisza; c'est le grenier d'abondance de toute une partie de l'Europe.

Or, que Lenau restât un an ou cinq ans à Csatàd pour aller se fixer ensuite à Budapest où il passa toute son enfance, les impressions qu'il reçut sont les mêmes, car les deux points marquent à peu près les deux extrémités de l'originale région. Quiconque a vécu en ce pays, quiconque en a subi le charme mélancolique, la nostalgie de l'infini et de l'éternité que donne sa vue, comprendra qu'elle a imprimé à son âme des traces ineffaçables, non allemandes.

Pourquoi Lenau, né et élevé en pays hongrois, écrivait-il en allemand?

Voici, depuis les confins sud jusqu'à Budapest, à ce moment encore Ofen et Pest, nous sommes en pays colonisé; nous nous trouvons sur un vieux champ de bataille où chaque parcelle de terre est trempée de sang. Ici, depuis la bataille de Varna, en 1444, jusqu'à la victoire, en 1697, du prince Eugène de Savoie à Zenta, se sont brisés le flux et le reflux du monde musulman dans ses séculaires assauts contre l'Europe civilisée. Tour à tour au pouvoir des Turcs — Budapest resta turc pendant 147 ans — cette région était vide d'habitants, inutile, improductive et sans culture au moment où elle fut restituée à la Hongrie.

Le gouvernement de Marie-Thérèse, dès lors, eut recours à une gigantesque colonisation en commençant par le sud hongrois, le banat de Temesvar, pays natal de Lenau.

Cette colonisation battait son plein vers 1766-1774. L'Autriche entretenait à Kehl, en face de Strasbourg, une agence de racolement de colons; des racoleurs par-

couraient le Bar, la Lorraine française, le Wurtemberg, l'Alsace, le Palatinat, la Souabe; Français et Souabes, ces derniers en majorité, étaient embarqués sur le Danube à Passau et débarqués seulement sur le bas Danube, dans le Banat; là les Allemands, Souabes et Alsaciens fondèrent Marienfeld, Albrechtsflur, Engelbrunn, Wiesenhaid, Kreutzstätten, Charlottenbourg, Kœnigshofen ; les Français fondèrent Saint-Hubert, Seultour, Charleville ; Csatad où naquit Lenau, Trübswetter, Gottlob, Ostern furent fondées par des Français et des Allemands souabes en commun.

En amont de ces lieux, d'autres grands vides existaient des deux côtés du Danube, provoqués par les guerres turques jusques y compris la région environnant la capitale ; ils furent comblés au moyen de colons souabes; en effet, au commencement de ce siècle, Buda et Pest étaient des villes de langue allemande ; encore aujourd'hui Buda est entourée de villages et de faubourgs souabes où l'on ignore complètement le hongrois; au sud de Pest, le long du Danube, il y a également quantité de villages souabes. A la suite des longs efforts de germanisation faits par Joseph, l'idée nationale magyare était à peine revenue dans la capitale hongroise où, à côté d'une minorité magyare, tous ceux qui n'étaient pas d'origine souabe étaient du moins immigrés de Vienne ou en général d'Autriche.

Tout Allemand natif du Banat qu'il était, Lenau n'était cependant pas un descendant des colons souabes. Son père, ancien officier de cavalerie, issu d'une famille venue de Silésie, avait épousé, à 22 ans, à Pest, Thérèse Mayländer, une Pestoise qui, malgré son nom allemand, était d'origine magyare. Noceur, joueur effréné, coureur de filles, perdu de dettes, buveur, il avait quitté le service et était venu se fixer dans la colonie allemande en y obtenant un emploi dans l'administration. Il n'y semble pas être resté longtemps, car il mourut à Budapest en 1807 à l'âge de 29 ans.

A Budapest, le petit Nicolas fréquente l'école des Pia-

ristes. En 1811, sa mère se remaria à Karl Vogel, un médecin à la recherche d'une clientèle qui, en 1816, alla se fixer à Tokai, patrie du fameux vin, ville foncièrement magyare; c'est en magyar que Lenau y est élevé, dit-on.

En 1818, Lenau étant dans sa dix-septième année, son grand-père, le colonel Joseph Niembsch, le prend auprès de lui à Vienne et lui fait étudier le droit. De Vienne, il revient en Hongrie, sa mère, sur ces entrefaites, étant venue se fixer à Presbourg ; il y étudiera le droit hongrois, mais subitement abandonnera cette carrière et s'en ira à Magyar-Ovar étudier l'agronomie. Mais déjà en 1823 il quitte cet état et revient à Vienne avec sa mère. Dès lors il reste en Allemagne.

. . .

Comment la mémoire de Lenau a-t-elle failli, récemment, troubler les bons rapports d'alliés entre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne et donner lieu à des polémiques de presse qui n'ont cessé — très provisoirement du reste — que parce que les gouvernements intéressés craignaient qu'elles ne compromissent le renouvellement de la Triple-Alliance?

Pour expliquer ce fait politico-littéraire, un peu de politique, s. v. p.

La Hongrie renferme, dans la bigarrure de son ethnologie, deux sortes d'Allemands : les Saxons et les « Souabes ». Un troisième groupe, peu important, est constitué par des débordements d'Allemands autrichiens pardessus la frontière autrichienne, sur toute la frontière occidentale du pays.

Les Saxons, ou plutôt les Allemands dits Saxons, de religion luthérienne, se subdivisent en deux groupes : les Saxons de Transylvanie, immigrés sur l'appel des rois de Hongrie au XIIIe siècle et comptant environ 300.000 individus d'origine bas-rhénane. Ce sont eux qui fondèrent les riches cités minières et industrielles de Transylvanie : Hermanstadt (Nagy Szeben), Kronstadt (Brasso), etc.,

qui furent, pour ces contrées orientales, les grands foyers civilisateurs du moyen-âge; ensuite il y a les Saxons de Szepes (Zips), comptant aujourd'hui environ 50.000 individus d'origines diverses. Là, on distingue les Saxons de Szepes proprement dits, immigrés à la même époque et qui fondèrent dans les mêmes conditions les riches cités industrielles du Nord, foyers de civilisation pour tout le versant sud des Carpathes; ensuite les Gründner, immigrés, eux, au XIVe siècle et dont le dialecte, en se distinguant du saxon, a des affinités thuringiennes ou germano-lombardes. Ces derniers se sont fixés par six groupes en six villes et s'adonnent à l'exploitation des mines.

Les Souabes de Hongrie, tous fervents catholiques, sont beaucoup plus nombreux; on peut évaluer leur nombre à environ un million et demi; ils sont tous, nous l'avons dit, immigrés comme colons à la fin du siècle dernier pour combler les vides fait par les guerres turques; ils n'ont pas de foyers aussi nettement circonscrits que les Saxons; ils sont de provenance bavaro-wurtembergeoise, rhénane ou bas-alsacienne. Répandus par villes et par villages isolés ou par groupes de villages au centre et au sud, notamment des deux côtés et le long du Danube, leurs agglomérations marquent assez nettement le chemin que prirent, du XVIe au XVIIIe siècle, les armées turques dans leurs expéditions de conquêtes vers la Hongrie.

Jusqu'ici les Saxons de Transylvanie seuls professaient une espèce de pangermanisme qui, en somme, n'était qu'une manière de manifester la supériorité de leur origine au milieu dans lequel ils vivaient et à la culture duquel ils avaient contribué ; race de bourgeois prospères et riches, ne manquant ni de travers ni d'aigreur de caractère dus à leur long isolement, leur nationalisme n'avait d'autre tendance que de prouver aux Magyars que l'Allemand est d'une essence supérieure et que, outre cela, les Saxons entendaient demeurer fidèles à leurs institutions, à leurs cités, à leur langue et à leurs cou-

tumes conformément aux immunités, privilèges et franchises que leur avaient accordés les rois de Hongrie au moment de leur arrivée.

Ils se considéraient toujours, un peu ostensiblement, comme des colonies du Saint-Empire perdues parmi les peuples sauvages, et ne perdaient aucune occasion d'envoyer un salut patriotique à la mère patrie d'il y a sept siècles, même le jour de la fête de Sedan. Cependant, dans toutes les affaires importantes, leur cinq ou six députés à la Chambre faisaient cause commune avec la majorité ministérielle.

Quant aux Saxons de Szepes, aux Souabes et aux Allemands, efflorescences séculaires de l'Autriche, c'est-à-dire à l'immense majorité des Allemands de Hongrie, le mouvement pangermanique ou anti-hongrois quelconque était nul chez eux, jusqu'à ces derniers temps, et cela tout particulièrement chez les Souabes.

Récemment, cependant, et avec un surcroît d'activité précisément en vue du centenaire de la naissance de Lenau qu'on se proposait de célébrer à Csatad, les Souabes du sud de la Hongrie étaient travaillés par des émissaires, de l'argent et des imprimés venus on ne sait d'où, payés par on ne sait qui, afin de se joindre à la grande idée pangermanique qui consisterait à rassembler, sous le nom de *Alldeutschland*, en une confédération ou mieux en un Etat, tous les Allemands. Bien entendu ce nouveau système les eût obligés à manifester des idées séparatistes à l'égard de l'Etat hongrois pour lequel jusqu'ici ils avaient toujours manifesté une sympathie marquée.

Comme on n'a jamais, à ce que je sache, donné en France un exposé raisonné de l'organisation et des moyens d'action du pangermanisme, dont on a, du reste, dans ces derniers temps, beaucoup exagéré l'importance, il sera peut-être intéressant de le faire en ce moment où, à propos du centenaire de Lenau, nous avons sous les yeux les résultats d'une enquête confidentielle.

Or, les promoteurs du pangermanisme dans le sud hon-

grois sont les mêmes que ceux de toutes les autres formes de ce mouvement. En tête marche le *Alldeutscher Verband*, foyer de fécondation de toute action pangermanique.

Le *Alldeutscher Verband* ou Union pangermanique, société de défense et d'agitation politique allemande, fut fondée en 1891 à Berlin. Elle a pour but la «défense» de l'élément germanique au delà des frontières contre les dangers de l'assimilation, et la création d'une politique nationale en matière de colonies et d'émigration. Elle cherche à préserver l'esprit national des populations de race germanique fixées au delà des frontières, tout particulièrement en Autriche-Hongrie. Afin de préserver le nationalisme de ces Allemands de l'étranger contre le slavisme et l'anglo-saxonisme envahisseur, elle poursuit l'établissement de liens politiques et d'une union douanière, en premier lieu avec l'Autriche-Hongrie, et ensuite, avec les Pays-Bas, la Belgique et la Suisse.

Cette Société avait, en 1897, environ 12.000 membres; elle comptait alors 82 comités locaux, dont 28 à l'étranger; son organe officiel est *Alldeutsche Blätter;* elle a comme auxiliaires, dans la presse, toutes les feuilles chauvines, en tête la *Gazette de Francfort*, la *National Zeitung*, le *Deutsches Blatt fur Belgien*, etc., etc.

Deux autres sociétés à tendances analogues sont d'abord : le *Deutscher Schulverein in Œsterreich* (Association scolaire autrichienne) fondée à Vienne en 1880, qui comptait, fin 1892, 95.000 adhérents, 927 comités locaux et disposait annuellement de 500.000 fr. de ressources; — et ensuite le *Allgemeiner deutscher Schulverein* de Berlin, fondé en 1881, qui comptait, fin 1892, 22.000 membres, 382 comités locaux et disposait d'un budget de recettes de 60.000 francs, dont 55.000 lui viennent d'adhérents autrichiens. Les deux sociétés ont pour programme de fonder, d'entretenir ou de subventionner des écoles allemandes dans toutes les régions austro hongroises où l'élément germanique risquerait d'être submergé par d'autres nationalités.

Rentrent encore dans ce système de propagande le *Deutscher Sprachverein*, puissante société pour la purification et l'expansion de la langue allemande, et le *Gustave-Adolphe Verein*, immense société protestante qui, sous prétexte de préserver partout l'élément pangermanique, fait du pangermanisme sur le terrain religieux. Bien entendu ces deux sociétés ont leur centre d'action en Allemagne.

Les grands quotidiens français, notamment le *Temps*, ont déjà donné ces jours-ci de longs articles sur les menées pangermaniques dans le sud de la Hongrie, sur le procès de presse de Temesvar, dont les débats révélèrent tout un côté inédit de la question. Disons ici ce qui n'a pas été dit ailleurs, et surtout ce qui a trait à Lenau.

En décembre dernier on apprenait que le *Alldeutscher Verband* projetait pour l'été 1902 une excursion en Hongrie de concert avec les autres sociétés nationalistes allemandes. Il ne s'agissait pas d'une excursion corporative et officielle, mais d'un voyage en groupe à titre privé. Cela n'avait, en somme, d'autre but que de célébrer à Csatad le centenaire de Lenau, de se montrer aux populations souabes, de leur faire entendre la bonne parole allemande et de faire ainsi du centenaire du poète une puissante manifestation antimagyare et pangermanique en pleine Hongrie.

Aussitôt une campagne de presse s'engagea en Hongrie contre ce projet de voyage; dans une de ses séances, le *Alldeutscher Verband*, avec le manque de bienséance internationale qui caractérise toutes les sociétés nationalistes, avait déclaré qu'il allait en Hongrie pour se rendre compte du degré d'oppression et de tyrannie magyarisatrices dont étaient victimes les Souabes et en général les Allemands de Hongrie. La presse magyare répondait, très justement du reste, qu'il n'y avait ni oppression ni tyrannie, mais, y en eût-il, que, Etat souverain, la Hongrie ne pouvait permettre pareille immixtion dans ses affaires intérieures de la part d'une société étrangère agissant sans mandat.

En même temps, en Hongrie on éplucha l'œuvre et la vie de Lenau au point de vue national magyar; effort qui a mis à jour bon nombre de détails inédits que nous ne saurions négliger de faire connaître en France où Lenau a rencontré si peu de biographes et où sa personnalité comme son œuvre sont à peu près ignorées.

Son biographe français, Roustan, constate : « Ce qu'il y a de vif et de pétulant, d'emporté, souvent, dans le caractère de Lenau, le brusque contraste de l'enthousiasme et de la mélancolie, peut se rapporter assez justement à la patrie de sa mère, c'est-à-dire à la Hongrie. » Cela est certainement vrai, mais M. Roustan qui, en principe, refuse aux Magyars le droit de s'attribuer Lenau, aurait pu ajouter qu'un enfant né dans un pays et qui y reste jusqu'à sa seizième année, ne cessera jamais d'appartenir à ce pays et de sentir avec lui. Budapest, bien qu'envahie par l'élément germanique à cette époque, n'était point une ville allemande au point qu'on s'y serait cru à Vienne ou à Stuttgart; l'élément hongrois était au contraire partout; c'est aux extrémités sud-est de Budapest que commence la *puszta* radicalement magyare; Kecskemét, Szolnok, Szeged et les autres grandes villes magyares, toutes voisines, ont toujours entretenu avec la capitale les relations les plus intimes; toute cette région, sur presque 800 kilomètres vers l'est, a toujours été la citadelle du magyarisme; elle est absolument magyare. Malgré le mélange des langues à Pest même, Lenau ne pouvait pas ne pas y avoir sans cesse devant les yeux tous les symptômes de la vie nationale magyare

Lenau, du reste, aimait sa patrie : son souvenir l'inspirait; il doit à la vivacité des images qui se présentent à son esprit quand il en parle, comme à l'originalité imagée, parfaitement magyare de son langage, une bonne partie de sa célébrité. C'est l'enfant de la *puszta* transplanté en Germanie par suite d'un concours de circonstances indépendantes de sa volonté. Tout ce qu'il écrit sur son pays natal respire l'amour des hommes et des choses de Hongrie, ses *Schilflieder* (chants

des roseaux) et ses *Haidebilder* (chants de la steppe) sont l'expression exacte, poétisée avec génie, de ce qu'on ressent quand on se trouve au milieu de ces pays ; ce sont des chefs-d'œuvre reconnus par tous ceux qui ont subi les mêmes impressions. Dans le reste de ses œuvres, la Hongrie revient constamment sur le tapis ; il n'oublie pas de faire voyager son Ahasverus dans son pays natal ; les *Brigands de la forêt de Bakony*, les *Chants de Huszar*, les *Trois Tziganes*, la *Grue* (pas de fausses allusions, s. v. p.), le *Pauvre Juif*, *Mischka*, les *Paysans des bords du Tisza* sont, il nous semble, autant de preuves de ce que Lenau a toujours continué de vivre dans le souvenir et sous le charme de la Hongrie; étant actuellement encore très lu en Allemagne, on peut le considérer comme un des principaux vulgarisateurs de la connaissance de ce pays, vulgarisateur un peu malencontreux, parce que la Hongrie qu'il chante, la Hongrie des brigands, des « betyars », des « tabla biro » et des tziganes n'existe plus guère ; toutes ces mœurs pittoresques sont, de nos jours, plus ou moins nivelées.

Quand, en 1838, Pest vient d'être, aux trois quarts, anéanti par une inondation dont le souvenir est encore vivace tellement elle fut terrible, il accourt et, au profit des sinistrés, prend sa lyre puis chante à la barbe du vieux Danube,

> Danubius, der starke Riese,
> Hat schon längst gebuhlt um diese schöne Stadt ;
> Der Riese hat an hellen Sommertagen
> Auf seiner breiten Brust ihr Bild getragen ;
> Er trug ihr Bild gefasst in Strahlenflimmer
> Wie hat es doch so lang gezittert immer.
>
> Urplœtzlich ward vom Schlaf Danubius munter ;
> Er springt nach seiner Braut mit offnen Armen ;
> Sie jammert auf, er fasst sie ohn' Erbarmen
> Und reisst sie jauchzend in sein Bett hinunter.

D'Amérique, où il avait eu la malencontreuse idée de vouloir émigrer et d'où, n'y ayant trouvé autre chose que la vie sauvage éclairée à l'électricité, comme dit un

philosophe français, il reviendra « *Amerika müde* », dégoûté du nouveau continent, il chantera à sa Hongrie :

Wie fern, wie fern, ô Vaterland,
Bist du mir nun zurück!
Dein liebes Angesicht verschwand mir
Wie mein Jugendglück.
Nun denk ich dein, so sehnsuchtsschwer
Wo manches Herz mir so hold,
Und ströme dir in's dunkle Meer
Den warmen Thränensold.

En bon Magyar, à la manière des jeunes gens de ce pays, il emporte toujours son violon dans ses bagages ; il l'emporte même en Amérique, afin, comme il dit quelque part, de pouvoir faire entendre les airs mélancoliques de la *puszta* et la marche rakoczienne, qu'il affectionne tant, aux géants des forêts vierges.

Un vieux décret impérial défendait alors aux écrivains autrichiens de publier leurs œuvres sans le visa de la *censure ;* en 1836, se trouvant à Vienne et ayant contrevenu à cette mesure, la police le cite devant elle : « Je suis Hongrois, s'écrie-t-il, et vos lois ne sauraient me toucher, elles n'ont aucun effet en Hongrie; veuillez m'appliquer les lois de mon pays. »

Des personnes mal intentionnées avaient fait courir le bruit que Lenau reniait sa patrie : « Que leurs langues se dessèchent, répond-il, pour répandre pareille infamie; je n'ai jamais renié la Hongrie, je n'ai jamais cessé d'être Hongrois, bien qu'en Autriche on ne m'ait pas toujours su gré de mes principes. »

Or, à mesure que Lenau, à force de fouiller dans le domaine de sa vie privée, se révélait ainsi fils fidèle de la patrie hongroise, le zèle des pangermanistes pour sa mémoire se refroidissait. On eût dit que les nationalistes d'outre-Rhin lui en voulaient de chanter ainsi un pays dont, dans leurs réunions à Eisenach, à Dresde, à Riga, ils ne cessaient de médire; un peu plus, ces messieurs du *Deutschland über Alles* l'eussent décrété traître à la patrie allemande.

Enfin, dans la première moitié d'août dernier, voyant que l'opinion publique hongroise ferait très manifestement la grimace à leur venue, de plus, obéissant à des injonctions confidentielles, parce qu'une puissante société patriotique hongroise était en train d'élaborer un mémorandum à l'adresse des pouvoirs publics hongrois pour les prier d'interdire purement et simplement l'excursion des pangermanistes, celle-ci fut, en effet, contremandée, bien entendu en termes aigres-doux et avec des insinuations malveillantes cachant mal la mauvaise humeur.

Un autre coup fut porté au pangermanisme naissant. Un écrivain hongrois actuellement très en vogue, M. François Herczeg, fils de parents souabes, natif de la région qui vit naître Lenau, fit, dans le principal organe du magyarisme, le *Budapesti Hirlap* (18 et 29 mai, puis 1 et 15 juin 1902) une série de révélations concernant l'état d'esprit des populations et les menées secrètes des nationalistes allemands dans le sud hongrois. Ses articles remuèrent profondément l'opinion, car jusque-là les agitateurs avaient bénéficié du silence ; n'agissant que sur des populations rurales de villages plus ou moins obscurs, ils avaient pu travailler ignorés.

Soudain un rayon de lumière fut jeté sur leurs opérations. Voici comment ils procèdent : le centre d'agitation est le saxonisme transylvain ; les moyens d'action viennent d'Allemagne, mais par l'intermédiaire des Saxons ; les agitateurs eux-mêmes sont des Saxons. Sous prétexte de grouper des intérêts et de venir en aide aux populations rurales de même race, on fonde des banques locales dans les divers centres populeux de la région ; ces banques, à leur tour, fondent des journaux, lesquels journaux, profitant de la liberté absolue de la presse en Hongrie, travaillent les paysans en leur promettant des remèdes à tous les maux ; bien entendu, ils profitent habilement de tous les sujets de mécontentement à l'ordre du jour.

En décembre 1900 furent ainsi fondés cinq journaux dans les comitats de Temesvar et de Torontal.

Dans presque tous les villages, le journal a son correspondant, qui le répand parmi les habitants, qui renseigne la direction sur tout ce qui se passe dans les campagnes. Les lecteurs sont soigneusement tenus au courant des moindres événements d'Allemagne; le journal, de plus, fait aux grandes feuilles germaniques de copieux emprunts. En même temps que ces journaux, on avait distribué quantité de brochures et d'imprimés venant d'Allemagne.

Le procès de presse de Temesvar fit connaître des détails précis sur les chiffres des subventions; intenté à un sieur Kramer, directeur du *Deutsches Tagblatt für Ungarn*, paraissant à Temesvar, l'inculpé fut condamné à trois mois de prison pour menées pangermaniques. Vous pensez si les fêtes de Lenau s'annonçaient comme un triomphe du nationalisme allemand !

Quelques jours après Kramer, ce fut son confrère Arthur Korn, directeur du *Gross Kikindaer Zeitung*, qui fut condamné à son tour pour d'autres faits analogues. Un troisième complice, Edmond Steinacker, déjà exécuté en novembre 1888 pour faits pangermaniques, dans des conditions extrêmement pénibles, attend l'occasion d'être pris en flagrant délit.

Or, pour les fêtes de Lenau, un comité d'un caractère local fonctionnait à Csatad. On craignait à Budapest que ce comité, se composant de Souabes, ne fût contaminé; le 2 juin dernier, dans un article à sensation, le *Budapesti Hirlap* invitait, en ces termes, ce comité à montrer son pavillon :

« Nous connaissons les façons pangermaniques; nous pensons donc pouvoir nous attendre, pour le 13 août prochain, à une invasion de patriotes allemands louches. L'*Alldeutscher Verband*, n'ayant pu venir au grand jour, viendra en contrebande.

« En prévision de cette éventualité, quel est le programme du comité de Csatad ? qui seront, à la cérémonie, les représentants de la pensée hongroise ? y aura-t-il des

orateurs hongrois? entendra-t-on retentir la ville des échos de la marche de Rakoczy que le poète aimait tant? »

Le Comité répondit à peu près ce que Voltaire dit en tête de la Pucelle : « ma voix est faible et même un peu profane »; il arguait de sa bonne volonté, mais invoquait l'insuffisance des moyens; malgré 2000 feuilles de souscription envoyées partout, les fonds pour le futur monument de Lenau n'arrivaient pas; alors le grand journal lui vint en aide, et lança son appel. Koloman de Széll, président du Conseil des ministres, gendre du célèbre poète Vœrœsmarty, et Arpad de Berczik, directeur du bureau littéraire à la présidence du Conseil, un des premiers auteurs dramatiques hongrois vivants, ouvrirent la souscription qui atteignit en peu de jours un chiffre respectable; elle n'est pas encore close.

Les fêtes eurent lieu le 13 août, à Csatad. François Herczeg, Souabe hongrois que les pangermanistes appellent « le plus misérable des renégats » parce qu'il est devenu écrivain magyar remarqué, prononça le grand discours inaugural; le ministère hongrois était représenté par un sous-secrétaire d'Etat; on posa la première pierre du futur monument, on couronna une plaque commémorative de Lenau déjà existante à sa maison natale, on cria Eljen vive la Hongrie! on joua la marche de Rakoczy et l'Hymne national magyar. De pangermaniste pas de trace. Et voilà comment le centenaire d'un des plus grands poètes allemands fut une fête nationale magyare.

RAOUL CHÉLARD.



# RICHARD WAGNER
## ET LA SENSIBILITÉ FRANÇAISE

—

Il y a plusieurs clichés que n'omettent jamais les imbéciles lorsqu'ils ont l'occasion de se donner pour compétents ou lorsqu'ils veulent faire montre d'un esprit supérieur. Ils disent, par exemple : « l'art purifie tout, » ou bien encore : « l'art n'a pas de patrie». S'ils n'avaient qu'une faiblesse de l'esprit, s'ils se bornaient au psittacisme, ces personnages, nous le concédons, ne seraient guère dangereux. Mais il en est parmi eux qui ont cette sorte d'intelligence brillante et superficielle, qui n'est peut-être si agile que parce qu'elle est sans racines, si claire que parce qu'elle est vide. Ils accommodent leurs idées à toutes les formes du raisonnement. Lorsqu'ils trouvent des esprits sans culture et qui n'ont pas l'instinct de repousser ces folies raisonnées, ils ont aussitôt fait de les induire, de les chambrer. Et non seulement alors on obéit à leurs idées, on les suit, mais on proclame encore leur valeur et leur solidité De telle sorte qu'on ne peut rien entreprendre contre eux sans être accusé de paradoxe, quand ce n'est pas de mauvaise foi.

Il faut pourtant l'essayer.

Ce qui frappe le plus, dans cette définition : « *l'art n'a pas de patrie* », c'est l'imprécision qui est dans ce mot d'*art*. Qu'est-ce qu'on entend par lui? Si l'art a pour objet la beauté, sont-ce les

moyens d'obtenir cette beauté? pour ainsi dire, le métier? Ou bien est-ce le résultat, la beauté elle-même qu'on désigne, en donnant au mot art le sens d'œuvre d'art? Il me semble bien que c'est ce résultat. Lorsque les Wagnériens, pour faire admirer leur maître, disaient : « l'art n'a pas de patrie », ils ne proposaient pas, comme une simple curiosité, les moyens d'art du musicien que personne d'intelligent ne se serait refusé d'examiner. Ce qu'ils voulaient, au contraire, c'était forcer notre admiration, c'était nous faire trouver de la beauté, nous la faire aimer : leur objet s'adressait moins à notre esprit qu'à cette partie de nous plus intime et particulière, la sensibilité ; il s'y adressait si bien qu'on disait des moyens techniques que c'étaient eux qui déconcertaient et empêchaient de goûter la beauté, qu'on ne conseillait leur étude que comme un moyen détourné de nous faire admirer. Telle était donc l'intention du moment : créer et entretenir un état wagnérien. Et tout en témoignerait, s'il le fallait, d'ailleurs, depuis le mystère qu'exaltaient des chapelles, jusqu'à cette religion de l'inconscient qu'osaient desservir de soi-disant philosophes.

Il faut reconnaître pourtant que si l'on avait dit : « l'art n'a pas de patrie » dans le premier sens, c'est-à-dire : « les moyens qui contribuent à la beauté sont les mêmes en tout temps, en tout lieu », la proposition eût été mieux fondée. En effet, bien qu'avec chaque individu la nature de l'homme diffère, et à plus forte raison, avec des individus de races différentes, du moins la forme de ses activités est semblable, au degré près, et de telle façon qu'elle peut être identique entre individus de race différente. C'est ainsi qu'aucun peuple, parmi les civilisés, ne diffère de nous autant que le chinois. Il a pourtant

inventé avant nous la boussole, la poudre, l'imprimerie, et nous, nous les avons inventées sans aucun contact avec l'Orient. Autre exemple : les Coréens ont une organisation féodale, et ils ne l'ont pas empruntée. Rien, peut-être, n'indique mieux l'identité des hommes dans l'activité. Aussi bien est-ce par elle, et par elle seule, que des individus de race différente peuvent sympathiser. Au premier regard le soldat, l'aristocrate, le banquier, sont plus les hommes de leur fonction que ceux de leur patrie ; ils ont sur la vie courante, qui est la vie active, les mêmes sentiments, les mêmes idées ; ce n'est que sur des points plus délicats et plus profonds qu'ils se séparent et se haïssent : il semble que, par la fonction, toutes leurs différences se perdent dans un même effort, et que dans cette image abstraite de l'activité qui est l'acte ou la parole, il soit impossible de les distinguer. Il en est de même pour l'artiste. Pour lui, l'activité se tient toute dans les moyens qui conditionnent la beauté. Si la beauté est un développement supérieur de la vie, entre grands artistes de races différentes, la vie différera, mais non le développement ni les modes de ce développement. Nous pouvons ainsi goûter Hok'saï ou les œuvres d'art khmer si nous avons cette culture tout intellectuelle qui connaît les éléments formels de la beauté et sait les distinguer partout où ils se trouvent. Mais, en même temps, il nous est interdit d'avoir aucune émotion, du moins une émotion qui soit essentielle et se produise ailleurs que dans l'esprit. Or, ce plaisir de l'esprit est contraire aux sensations esthétiques. On peut le comparer à celui qu'on éprouve devant un système métaphysique, une machine compliquée, une planche anatomique. Par le fait même qu'il est superficiel, il est

inférieur aux émotions de l'âme. Louis XIV, qui, devant les Téniers, s'écriait : « Emportez-moi ces magots! » montrait une sensibilité plus artiste que ces dilettantes modernes qui prétendent s'émouvoir de tout.

Mais on dira, et c'est ce qu'au sujet de Wagner on a dit ou insinué : « Et bien! cette émotion véritable, il faut donc s'efforcer de l'obtenir! » Voilà, tout d'abord, qui est bien indiscret. Je ne répondrai pas, selon la philosophie scolaire, que l'émotion est un effet passif où l'effort, c'est-à-dire la volonté, n'a rien à faire : il n'y a rien dans la vie où l'activité n'ait sa part, et c'est un prétexte à fournir aux oisifs que jouir, c'est encore agir. Cependant c'est une action bien trop facile et spontanée pour qu'on ait recours à la volonté, et c'est justement parce que nous n'y sommes que peu volontaires que nous pouvons être satisfaits; si l'action, sans nul doute, a ses joies, elles viennent plus de l'ivresse que de la jouissance : le calme et la lucidité sont indispensables aux plaisirs. Mais cette joie de l'action, cette ivresse de la volonté il me semble que c'est bien assez de l'existence pour nous la donner. L'art, il faut y insister, n'est pas pour le spectateur une occupation, c'est un lit de repos : on ne jouit même de la beauté qu'à proportion des efforts de sa vie. Ainsi la sensibilité la plus fine, la plus susceptible, ne se rencontre qu'en des temps troublés comme la guerre du Péloponèse ou l'anarchie de la Renaissance. C'est qu'alors, après une tension qui pour peu mènerait jusqu'à l'énervement, on sent mieux le bienfait d'une contemplation, qui, à la fois qu'elle délasse, semble, monté comme on est, plus proche de soi. Mais aussi, c'est à ce même moment que se montre, plus exclusive, la particularité du goût :

tous ces éléments qui, dans le feu de l'action, s'unissaient, de telle sorte, par exemple, que l'Arabe avait les gestes du Germain, se dissocient alors, sans perdre pourtant leur intensité tout de suite; comme ils sont plus développés, ils se ferment mieux à ce qui leur est étranger, et cette défiance n'est pas un signe de barbarie, mais bien celui d'une culture achevée. Comment veut-on alors que nous sentions rien qui ne soit pas de nous? Même si nous y tâchions, et ce serait la pire folie, est-ce que jamais nous y parviendrions? Du fait même que ce ne serait qu'au prix de nos efforts, pourrions-nous nous mettre dans un tel état que nous jouissions naturellement et dans le calme? Car, je le répète, dans les émotions de l'art, il n'y a aucune part de la volonté ; et lorsqu'il y en a, leur objet n'est plus de l'art. L'art ne s'adresse pas à la volonté, mais à cette façon de vivre plus fondamentale qu'est la sensibilité. Et sur des patrons étrangers, on modifie peut-être son activité, matérielle ou sentimentale, mais on ne refait pas sa sensibilité, sa substance.

Lorsqu'on dit : « l'art n'a pas de patrie, » il y a de braves gens qui répondent : « mais l'artiste en a une. » C'est exactement l'inverse qui est vraisemblable : « L'artiste (comme artiste) n'a pas de patrie : c'est son œuvre qui en a une. »

§

Cependant, si quelque logicien trop absolu nous reprochait de faire à Wagner un grief de sa qualité étrangère, admise chez d'autres, nous pourrions répondre que ce n'est pas tant nous qui lui infligeons cette qualité, que lui qui s'en réclame bruyamment, abondamment. Mais nous ne le répondrions pas, parce que Wagner ne l'eût-il pas réclamée,

nous la lui aurions sûrement attribuée. Non pas sans doute qu'il y ait entre sa race et la nôtre des différences radicales : c'est bien plutôt la barbarie allemande, l'effort, le sentimentalisme qui sont ses effets, que doit contrarier notre culture française avec l'intelligence et la sensibilité qui sont ses fruits; et je n'ai tant insisté tout à l'heure sur l'exclusion de la volonté, la limitation de l'art à la sensibilité, que pour me conformer aux qualités de la civilisation. Un art, en effet, qui ne s'appuie pas sur la civilisation, — car, si c'est dans la mesure où la vie augmente que la sensibilité s'affine, y a-t-il pour la vie de meilleurs appoints que la richesse, la sécurité, la jouissance? — un art qui n'est pas régi par l'intelligence, — puisqu'il se livre tout au sentiment et à la volonté qui, dans leurs excès, lui sont incompatibles, — un tel art est forcément barbare. Et si, dans la nation qui l'a vu naître, on retrouve ces caractères, c'est tout simplement que cette nation, elle aussi, est barbare. Il est vrai qu'on peut dire, et Nietzsche l'a dit dans son fameux *Cas Wagner*, que c'est peut-être moins la nationalité qui sépare notre culture de Wagner qu'une certaine décadence, une physiologie plus normale ici, plus morbide là. Mais il est douteux qu'on puisse se ranger à cette opinion. S'il y a des analogies entre l'âme allemande et notre décadence, si cette analogie provient même de toute une décadence européenne, comme le dit Nietzsche, comment expliquer que dans tous les âges la race germanique en a présenté les symptômes? Et si cette décadence correspond à une barbarie toujours croissante, si elle est, comme la pure barbarie, pauvreté, violence et sottise, si elle est une des formes de la barbarie, et même, puisque la vieillesse est si pareille à l'enfance, si elle est la

barbarie véritable, comment ne pas s'en défendre à plus forte raison lorsqu'elle devient générale et européenne? Car un goût européen peut être excellent, et celui du XVIII<sup>e</sup> siècle le fut, s'il vient d'un effort des peuples parents pour retrouver le plus pur de leur race; mais il est détestable s'il est une communion de leurs vices. Si nous préférons à une barbarie, même nationale, une culture voisine, mais étrangère, quelle résistance ne devons-nous pas faire, par contre, à une infiltration barbare?

Ainsi Wagner est national, et il y a d'excellentes raisons pour le dire avec lui, en ajoutant qu'il est le fruit (si l'on peut dire) de la barbarie germaine. Dans la Germanie de Tacite, où les Allemands voient leur plus beau titre de noblesse, et qui est l'œuvre d'un écrivain mécontent (tels ces humanitaires qui nous donnent les Chinois pour des êtres incomparables au regard des brutes que nous sommes), on relève déjà, d'autant plus remarquables qu'ils sont d'un peintre sympathique, ces traits qui, pour les Allemands, sont d'un prix si extrême, mais qui pour nous sont si répulsifs: la pauvreté, l'ivrognerie, le mysticisme. Or, c'est l'âme d'un peuple qui conditionne le plus son existence. Nos ancêtres gallo-romains n'ont pas ainsi connu l'aisance, la mesure et la raison, à la suite d'un heureux hasard, mais parce que tout dans leurs mœurs le désirait et que tout les y conduisait; ils ont pu éprouver des désastres: ils avaient en eux de quoi les dépasser. Les Germains, au contraire, sont restés barbares parce que rien en eux ne permettait de ne plus l'être; leur civilisation, par exemple, n'était pas en retard : elle était stationnaire et primitive; ils souffraient de la pauvreté, mais ils ne trouvaient pas pour en sortir un moyen autre que le brigandage; leur ivrognerie paraît, comme

elle l'est toujours, la suite naturelle de leur misère : il leur faut, pour oublier, une ivresse violente et qui les affole ; ils ont beau se trouver dans une richesse accidentelle, c'est-à-dire, dont ils ne sont pas dignes, ils souffrent de ce mal incurable qu'est la pauvreté intérieure ; tout leur est prétexte à rêverie, à trouble, à ivresse ; ils vivent dans le respect et dans l'effroi ; ils inventent des dieux idéaux, nuageux, sans queue ni tête, dont ils ne croient pas, dit Tacite, « que, selon la majesté des dieux, ils aient un séjour précis ni qu'ils prennent rien de la figure humaine. Ce qu'ils appellent de leur nom est une chose mystérieuse et c'est la vénération seule qui la leur fait découvrir ».

On sait, et c'est admirable, combien cette espèce s'est conservée. Les Allemands d'aujourd'hui, s'ils jouissent d'une civilisation extérieure, sont restés au fond d'eux miséreux et ivrognes. Ils se délassent dans cet idéalisme monstrueux qu'est le protestantisme. Ils ont donné surtout, pour notre édification, ce tableau de leur âme : la musique wagnérienne.

§

Je ne peindrai pas tous les traits qui nous sont opposés chez Wagner : ils feraient, détaillés, la matière d'un gros volume, et, d'ailleurs, le maître de Bayreuth se répète si souvent que, par réflexion, je deviendrais fastidieux. Qu'il suffise d'indiquer les traits principaux avec ceux qu'ils choquent de nos goûts.

Il y a une qualité qui doit nous être chère entre toutes, car elle est celle qui témoigne le mieux que nous sommes les continuateurs de l'hellénisme : c'est la simplicité, la modestie dans les manières, c'est celle qui fait ce « goût » que des parvenus

imbéciles ont si fort décrié, devinant sans doute qu'il était le signe aussi certain de la valeur que leur emphase était celui de la médiocrité. En effet, être simple dans les choses de l'esprit, et par simple, n'entendons pas seulement être strict, mais sans pompe ni grâce, c'est montrer qu'on accomplit sa fonction naturellement, comme une nécessité, qu'on la croit trop excellente pour se rabaisser au mensonge de l'orner, c'est dire aussi qu'on n'en fait cas que comme un reflet de soi, que l'on ne s'estime pas que dans elle, ni surtout pas moins qu'elle ; c'est donc indiquer le plus sûrement sa supériorité. Wagner, vous le pensez bien, n'est ni simple, ni modeste, ni fier : il faut avoir trop de « qualité » pour cela ; il est d'un pays de petites gens ; il est faible et malheureux : car s'il ne l'était pas il ne ferait pas tant d'efforts pour donner l'illusion de la grandeur ; il s'agit donc pour lui, non pas de se mettre en musique, car il n'est rien et cela ne pourrait durer longtemps, mais de mettre en musique un idéal, quelque chose d'au-dessus de lui, une projection démesurée de lui-même ; il s'agit en un mot de s'atteler au cabotinage de la grandeur. Je dis de la grandeur. Il semble qu'il y a tout d'abord une opposition entre la grandeur et la conception classique de l'art ; ce n'est pas que celle-ci bannisse la grandeur : la beauté, si elle est l'achèvement parfait de la nature, la comporte inévitablement et c'est elle qui donne leur attrait suprême à la tragédie de Racine et à l'art de Raphaël ; mais une belle grandeur ne peut pas s'inventer : elle s'accompagne d'une foule de qualités qu'elle n'aurait plus si elle n'était pas naturelle ; elle n'est pas une grandeur voulue qui s'impose parce qu'elle est démesurée, qui vous terrasse d'abord

pour vous secouer et vous transporter ensuite, elle est une grandeur humaine dans laquelle on se reconnaît parce qu'elle est vraie, que l'on sent parce qu'elle *est*, que l'on voit parce qu'elle *agit*. Aussi bien n'est-ce pas cette grandeur que désire Wagner : il ne peut pas accompagner par elle la beauté, puisque sa pauvreté le rend incapable de beauté ; il a plutôt besoin de masquer son absence par le sublime, et il le fait, car si la grandeur est innée, inaccessible, le sublime, lui, est accessible et comporte toujours quelque effort. C'est ainsi qu'il vous presse par tous les moyens de faire effort, comme si l'on n'avait pas assez des efforts quotidiens ; qu'il vous promet son ivresse haletante, sans s'inquiéter si vous y consentez ; qu'il l'exagère et nous assomme par elle pour empêcher sa discussion. Car il lui faut faire croire que cet effort où il vous contraint, lui seul, Wagner, en est capable librement. Alors qu'un Racine, un Mozart offrent un ensemble de sentiments incomparable, mais qui paraissent si naturels, si simples qu'on se croit capable de les éprouver dans la vie, encore que l'on soit loin de compte, Wagner vous les donne pour difficiles et rares, comme si vous étiez des brutes : et, de fait, il vous les entonne avec la pire brutalité.

Mais de cette grandeur factice, voulue, peut-être dira-t-on qu'il y a des choses voulues qui peuvent être belles, si elles sont voulues assez fortement. Admettons-le, mais alors songeons aux efforts de l'artiste, même doué des meilleures qualités, pour créer la beauté et songeons que ces qualités, loin d'être son but, ne sont que ses moyens ! Quels efforts lui faudra-t-il, s'il doit encore se douer lui-même de ces qualités ? Ces qualités, en effet, dont la nature est d'être inspiratrices, souterraines et invisi-

bles, ne les change-t-on pas, dès qu'on les prend pour objet de la création, en une image mensongère et grossière, qui peut impressionner ceux qui les ignorent, mais dont le travesti fait rire les gens cultivés? Il leur arrive forcément à toutes ce qui, à la grandeur, est arrivé chez Wagner : elles sont imaginées, mais point réalisées; on voit bien leurs auteurs emboucher la trompette héroïque, mais jamais ils n'ont assez de force pour achever, ils sont tout de suite époumonnés. Il est vrai que Wagner a trouvé une défaite admirable. Vous vous imaginiez, bonnes gens, qu'il fallait à la beauté cet ordre, ce mouvement qu'est le style, et vous disiez avec cela que la beauté c'est la vie supérieure, que c'est une sorte de passion. Eh bien ! est-ce que la passion, au rebours du style, n'est pas désordonnée, incertaine, sans mesure? est-ce qu'elle a rien de ce cours régulier? le vrai style, désormais, ce sera le désordre et le cahot! L'on comprend alors jusqu'où Wagner peut aller. Dans son effort pour être grand et passionné, il peut s'acharner sans scrupule : on est prêt à tout admettre « puisque la passion excuse tout ». Sa laideur, son impuissance, ses répétitions, ce sont les horreurs, les égarements, les reprises de la passion. Il ahane et s'égare dans la négligence la plus absolue du rythme et de la mélodie; il ne trouve que des mouvements vulgaires, contraints; tour à tour il est hésitant et forcené. On s'extasie : c'est le langage de la nature.

Quel est le but de cet effort? n'en a-t-il pas d'autre que soi-même, comme l'aliénation? ou bien a-t-il un objet réel qui puisse l'excuser? Wagner nous répondra lui-même : comme tous les démocrates, tous les protestants, il est un champion de l'idéal. Cet idéal, je n'essaierai pas de le définir. C'est un

mystère, *secretum illud quod sola reverentia vident.* C'est ce vague à l'âme où s'adonnent certains, ce dégoût de soi, ce renoncement, cette fureur de construire avec ses propres ruines un paradis brumeux au-dessus de soi... C'est là pourquoi Wagner se travaille. Vous ressentez combien sa grandeur paraît par là plus factice encore. Ce qui la vivifie, ce n'est pas quelque chose d'humain et de possible, c'est l'irréel, c'est-à-dire le mensonge. C'est même le pire des mensonges, car Wagner ment avec sincérité, avec candeur. Il n'est qu'à demi persuadé, comme tous les idéalistes, que sa parole est véritable, profonde : il a besoin, et un besoin suprême, puisqu'il n'est rien et qu'il se force, de s'assurer qu'il est sincère : il se persuade en l'affirmant éperdument.

Voilà donc tout ce que l'effort de Wagner trahit de misère intérieure. Il a beau, pour pallier son défaut de style, invoquer la tradition, Bach et Beethoven : il n'a pour s'approcher de Beethoven que sa vulgarité et autant celle Beethoven découle de la puissance, comme celle d'un Napoléon, autant la sienne ne dépasse pas celle d'un bourgeois romantique. Mais qu'est-ce que cette tradition dont il se réclame ici et qu'ailleurs il repousse? Cette tradition nouvelle, ces règles de l'art sont-elles mieux que l'autre les génératrices de la beauté? Sont-elles autre chose que les poses diverses de l'inspiration, qui vient, elle, de la richesse intérieure? Ne sont-elles pas elles aussi rien que la peau de l'art, qu'il ne s'agit pas de gonfler, mais d'emplir?...

J'espère que je n'ai pas à dire combien tout cela est opposé à la sensibilité française : après des siècles de culture et de richesse, son existence est d'un

degré trop élevé pour supporter ce grossier étalage de qualités, surtout lorsque celles-ci sont fausses. La grandeur ne lui paraît pas extraordinaire, ni la passion inusitée. On ne tient pas cette dernière pour un état où l'on déclame, où l'on gesticule, mais, je songe à Corneille, pour une violence alliée à la raison, ou bien, je songe à Racine, pour la plus terrible des fatalités, puisqu'elle est en nous, qu'on croit la combattre et qu'on y est impuissant. Cette sensibilité, si solide, n'a au-dessus d'elle aucun idéal que soi-même. Cette sensibilité, la plus positive de toutes, a l'horreur de l'imprécis et du mensonge innocent. Comment doit-elle regarder ces aspirations, ces incohérences, si ce n'est à ses pieds? Comment doit-elle les accepter si non avec dégoût, pitié peut-être, et pour le moins avec une riche indifférence?

Cependant on nous objectera, car c'est l'argument ordinaire des wagnériens, qu'il y a dans cette musique plus que des sons, qu'il y a une signification qu'il faut essayer de comprendre. Mais comprendre quoi? et ensuite pourquoi comprendre? Lorsqu'on voit un beau cheval, de jolies personnes, un grand paysage, n'est-ce pas assez de plaisir et veut-on comprendre ce qu'ils sont en soi? Il semble qu'il doit en être de même, et davantage encore dans l'art. Lorsqu'on entend *Iphigénie*, le *Don Juan* de Mozart, on ne veut rien de plus qu'être ému sans effort. Cette émotion naturelle est justement l'objet où tend l'art par tous ses moyens. C'est elle seule qui est le sens, l'idée d'une œuvre. Lorsque l'artiste ne la donne pas, on peut dire que son œuvre est manquée puisqu'il nous oblige à faire devant elle pour la sentir tout le travail que lui-même aurait dû faire devant la nature.

Ce n'est donc pas nous qui dénions à la beauté une signification plus intime et supérieure au plaisir des sens. Mais nous discutons la façon dont cette signification doit se révéler. Lorsqu'il l'a découverte dans la nature, l'artiste doit-il la créer toute nue, abstraite des lieux où elle vivait, elle qui est inexprimable, sinon au moyen de choses semblables à celles qu'elle animait? Ou bien doit-il s'en inspirer et animer toutes les choses de sa création de façon qu'elle s'impose précise, véritable et souveraine? Wagner n'a jamais suivi cette dernière méthode. De même, comme il n'en était pas doué naturellement, qu'il recherchait à outrance la grandeur qui est un des éléments de la beauté plutôt que la beauté elle-même, de même comme sa faiblesse ne lui permet pas la création, il exaltera à outrance la signification, qui est un autre de ses éléments, faisant ainsi un idéal de tout ce qui pour les autres n'était qu'un moyen. Cependant cette essence des choses dont il se réclame volontiers, il ne peut la saisir : dans une nature si pauvre, la sensibilité, la pénétration intérieure ne sont les attributs ni de l'élévation ni de la force : ils sont ceux d'une misère qui se complaît au mystère du monde. Il inventera donc cette essence, ce mystère; il n'essaiera pas de rien énoncer. Comme il est incapable de développer une idée, de la définir d'un beau trait, comme un Mozart l'a fait, il la voudra au-dessus de lui; et quand par hasard il l'atteindra, au lieu de la préciser, il s'y noiera béatement. Il la fera encore pressentir, deviner, il appellera tout le renfort d'un sensualisme grossier, la brutalité, la couleur excessive, jusqu'à la mise en scène : on sait que, pour augmenter l'expression, il rêva de l'art communiste. C'est qu'il n'a jamais désiré émouvoir les parties délicates de nous, n'ayant rien pour les

satisfaire. Il vous noie dans un déluge de son, il vous insinue de tous côtés son idée, il vous la présente sous dix aspects dont pas un n'est exact, il vous la répète encore à satiété. Bien mieux, s'il faut pour la sentir un état d'âme d'une misère particulière, il crée cet état d'âme, il vous rend malheureux. Puis il vous offre sa panacée. Tant il a besoin que son idée soit un nuage pour mieux cacher qu'elle ne peut s'avancer avec beauté.

Il faut dire que les idées de Wagner s'accommoderaient assez mal de cette sorte de progression. Quand il ne nous emporte pas dans son délire grandiloquent et qui d'ailleurs a pour but un arrêt, l'extase, par exemple, il reprend toutes les vieilles vertus des Germains, il loue la pauvreté d'esprit : des royaumes mystérieux lui sont ouverts ; il célèbre l'absence de pensée : c'est alors que l'âme est présente et se répand dans « l'infini » ; d'autres fois encore, il chante, non pas la stabilité qui peut être une vertu des forts, mais cette stagnation à laquelle s'entendaient si bien ses ancêtres.

Mais assez, assez ! Il me semble, à vous dépeindre cela, que moi-même je deviens un brouillard où vous allez aussi vous figer. Je ne continue pas, puisqu'il ne s'agit point de critiquer en soi cet idéal humide et défaillant, ces rêves de buveur de bière, mais rien que de noter combien il nous est impossible d'y communier, combien ils sont opposés à cette vie chaude et supérieure qu'est la nôtre, à notre habitude des idées nettes. Cet effort consciencieux pour arriver à la « conscience », c'est-à-dire à s'identifier au néant du monde en soi, ou, en d'autres termes, à constater glorieusement sa misère, suppose une tare originelle que, j'espère, nous n'avons pas encore tout à fait : la vraie conscience

en effet n'est pas un regard de glace plongé à l'intérieur, mais le sentiment qu'on a de vivre dans toutes les actions et les jouissances de la vie. D'autre part, si l'on nous reproche notre incompréhension, il est des choses, croyez-le, dont il faut avoir l'orgueil de ne pas être ému. Tout ce tumulte, toute cette emphase exigent, pour être sentis, que l'on renonce volontairement à soi-même. Il vaut mieux alors être un roc qu'un esquif à la merci des flots. Il faut se défendre, s'emmurer, si l'on tient encore à soi quelque peu.

§

Il nous reste maintenant à indiquer quelques-unes des causes qui font de certains d'entre nous les admirateurs de la barbarie. Il n'est pas exagéré, je crois, de comparer la décadence à l'enfance de la vieillesse, la vie terrestre n'ayant probablement qu'une méthode. Si l'existence humaine se passe à grandir, puis à décliner, le sommet de ces deux pentes est peut-être gravi plutôt qu'on ne pense. Sans doute on acquiert avec l'âge plus de talent et de savoir. Mais qu'est-ce que ce talent, ce savoir, au prix de la vraie distinction, si l'on a perdu la orce des instincts, l'élévation des vues qui constituent cette distinction presque à elles seules.

Mais peut-être n'est-ce pas de la vieillesse que nous souffrons : il semble même que ce soit plutôt d'une enfance chétive. La démocratie, loin de confondre les races, comme l'ont cru des savants brouillons, a fait un pire dommage en ouvrant brusquement l'accès de la culture à des gens qui, vingt ans en arrière, étaient esclaves et malheureux, et là où il fallait autrefois les étapes de dix générations. Ce n'est pas, tout grossier qu'il soit, que je veuille médire.

de ce bienfait. Cependant il pourrait, si l'on n'y prenait garde, apporter plus de vraie misère que la pauvreté matérielle qu'il a diminuée. L'aisance pécuniaire, si elle contribue à la culture, ne la sert pas par elle-même, mais par les éléments dont elle facilite l'obtention; elle ne sert de rien si l'on ne sait pas les découvrir; elle ôte même, à ceux qui n'ont pas de caractère, toute chance de les trouver jamais, distraits comme ils le sont par des occupations grossières. Il est vrai, et c'est triste, que les hommes considèrent moins l'aisance comme le moyen de se cultiver que comme celui de se reposer. Peu leur importe que leur intérieur soit lamentable et chaotique, puisqu'ils ignorent jusqu'à son existence. Si par hasard ils le découvrent, ils sont si contents de le posséder que sa laideur ne peut pas les choquer. Ç'est alors que s'exalter leur semble le bien suprême. Il ne s'agit pour eux que de sentir, tout près, qu'ils ont une conscience, « une âme ». Que leurs instincts soient déréglés, désordonnés, c'est ce qu'ils ignorent et dont ils se réjouissent, parce que cette anarchie pousse à l'excès leurs sensations et que l'ordre pourrait en amoindrir la grossièreté. Il ne faut à ceux-là qu'un prétexte d'aliénation et de violence; ils le trouvent à souhait dans Wagner.

Enfin, une des causes de cet engouement est peut-être les femmes, et ce n'est pas la moins puissante: avec notre éducation germano-chrétienne qui élève la femme bien au-dessus de l'homme, nous ne sommes pas bien loin de croire que toute la nature réside en elles, qu'elles ont une intelligence exacte et saine de la vie, alors qu'elles ne l'ont au juste que pour les choses les plus minimes. Comment, alors, ne pas s'accuser de grossièreté, de platitude, lorsqu'elles nous reprochent de ne rien sentir à ce

Wagner ? Car elles, elles le sentent très intensément. C'est que la dévotion, le renoncement sont les fonctions de la femme, de même que l'égoïsme et la conquête sont celles de l'homme. C'est en même temps que plus elles sont faibles, plus elles sont pauvres, plus elles sont incapables aussi de rien donner spontanément, à la fois qu'avec modération, plus elles ont recours, pour ces dons, à la volonté et à l'effort, plus elles ont besoin de se détruire encore, puisque, pour supporter la souffrance, il nous faut tirer un plaisir de ses excès. Les femmes n'ont pas échappé, dans cette barbarie, qui est la nôtre, à l'appauvrissement général. Elles sont ainsi prêtes doublement, par leur nature et leur décadence, à se laisser transporter dans cette fausse passion, à subir, avec délices, cette brutalité qui est une contrefaçon de la force, n'étant plus assez fortes pour reconnaître la vraie force. Elles s'imaginent, les malheureuses, pour avoir un sentimentalisme criard, qu'elles sont libres, elles aussi, émancipées (Siegfried est un féministe), alors pourtant qu'elles sont dans l'esclavage le plus profond, le plus misérable, et que tout ce qu'elles bercent là dans le nuage n'est pas leur liberté, mais leur religiosité exaltée, la foule des « désirs infinis » qu'elles peuvent amasser dans leur poitrine.

§

Il est bien vrai que, pour exercer une telle séduction, si nombreux même que soient les trucs dont elle se serve, il faut mieux que du calcul, un pouvoir secret qui ressemble assez au génie ; et certes, ce n'est pas nous qui refusons le génie à Wagner. Toutefois, sur l'évidence de ce génie, nous faut-il

tomber dans une stupeur admiratrice, et perdre pour lui la sûreté de nos sensations, la finesse de notre clairvoyance? Il ne semble pas que l'admiration doive aller jusqu'au renoncement, ni le respect jusqu'à l'humilité. Jamais, dans les sociétés les mieux cultivées, on n'a eu l'idée, comme aujourd'hui, de donner aux artistes une place supérieure aux autres hommes : il a fallu sans doute que la médiocrité devienne universelle pour qu'on ne puisse plus leur égaler personne. Pourtant, l'artiste, même de génie, n'est pas si loin qu'on le croit de ceux qui savent l'admirer. Il n'en est pas distinct par la personne, mais par l'expression de la personne. La personne, en effet, est semblable à celle de tous les hommes distingués de son temps. Il n'a de plus qu'eux que le pouvoir spécial, anormal de l'objectiver, en un mot sa fonction. Pouvoir considérable, il est vrai, pouvoir qui suppose à chacune des qualités de l'artiste des réserves jamais épuisées. Mais pouvoir qui n'a, de plus que ces qualités tout humaines, que la quantité nécessaire à la fonction. Pouvoir qui n'empêche ainsi personne de sensible de discuter l'essence d'une œuvre d'art. La hiérarchie, en effet, chez les hommes, ne s'établit pas suivant leurs talents, leurs spécialités, mais uniquement suivant leur nature. Lorsque, dans une œuvre d'art, l'émotion qu'elle produit se trouve être à un rang inférieur de la sensibilité, toute la puissance, tout l'effort qu'il a fallu pour l'exprimer n'augmentent rien de son prix : on peut parfaitement et sûrement la dédaigner, tout en estimant la valeur qui l'a servie.

Mais le sens du mot « génie » s'est singulièrement faussé de nos jours. Le génie ne propose plus comme jadis des œuvres réussies avec tant d'aisance, en

apparence du moins, qu'elles font croire à des influences divines. Il nous fait assister au contraire à toutes les douleurs de l'enfantement et il réside en entier dans la façon dont il les surmonte. Autrefois, le génie était dans l'homme qui le manifestait à tout instant; il était antérieur à l'œuvre, il eût existé sans elle. On ne le trouve plus aujourd'hui que dans l'œuvre et l'on comprend ainsi que des esprits mal avertis soient abusés par la violence quoi qu'elle exprime de sensations et de sentiments inférieurs. Pourtant, peut-on dire d'un génie qui ne se montre que dans l'effort qu'il a quelque chose de plus qu'humain, qu'il est vraiment un génie? Ne semble-t-il pas plutôt qu'il soit trop humain. Assurément, l'on peut réduire à des pouvoirs humains les créations des génies les plus parfaits; et, d'un autre côté, il faut reconnaître aux plus imparfaits une énergie mieux qu'ordinaire. Mais les premiers, avant toute autre chose, sont parfaits dans leur nature et il leur suffit de s'exprimer pour que leurs œuvres soient parfaites; les autres sont imparfaits de nature et leurs œuvres reflètent cette imperfection. C'est ainsi que les génies modernes, au lieu d'avoir une force heureusement répartie aux facultés, une beauté sans éclat que la foule ne saurait comprendre, mais qui transporte les esprits de leur ordre, n'auront qu'une ou deux facultés, grossies de façon si anormale, si démesurée, qu'elles cessent, pour qui sait voir, d'être des qualités, ou bien encore n'auront aucune qualité, et s'efforceront de faire croire à elles, comme c'est le cas de Wagner, puisqu'il leur est impossible de créer, et qu'il leur faut se créer eux-mêmes. Ils n'ont plus cette force tranquille et contenue qui soutient les belles choses. Ils n'ont que la fureur volontaire, ils ne visent qu'au mons-

trueux et à l'imparfait, parce qu'ils y montrent, plus grossièrement, des qualités soi-disant surhumaines, parce qu'ils paraissent y révéler des dons qui ne viennent que de la naissance. Le génie, lui aussi, est devenu démocratique, accessible à tous : il ne désigne plus que l'énergie dans le cabotinage.

« Quand l'esprit devient commun, dit Voltaire, le génie se fait rare. » C'est bien là ce dont il faut se réjouir. Outre que tant de génies ne doivent leur élévation qu'à la nullité du monde, il s'en faut que le génie soit séparé des masses par un abîme. L'inégalité qui est entre les hommes n'est pas sans degrés; le génie paraît d'autant moins distant qu'on est soi-même distingué; il est de plus rarement solitaire. Or, de même que pour se confier à une seule idole, à un Sauveur, à César, il faut qu'une nation soit avilie tout entière, de même il faut une déchéance de tous les esprits pour qu'une hiérarchie forte mais nettement graduée ne soit plus visible entre eux. Lorsque les bons esprits sont en nombre, on voit apparaître les génies les plus simples et les plus vrais, qui sont les plus beaux. C'est aux époques de platitude que triomphent la grandiloquence, la brutalité, la fausse passion. Si l élite des Français, ou ce qu'on nomme ainsi, avait conservé les vertus de la race, qui sont essentiellement la richesse de la sensibilité, la solidité de l'esprit, jamais le succès de Wagner n'aurait pu marquer, mieux que les armes prussiennes, la défaillance de l'esprit français.

FERNAND CAUSSY.

# L'EXPOSITION DE BRUGES

Installée dans le Palais du Gouvernement, édifice moderne de style gothique, aux lignes heureuses et l'un des meilleurs spécimens peut-être de ces constructions d'art où excellent aujourd'hui les architectes de Belgique, l'Exposition des Primitifs flamands avait attiré à Bruges, cette année, un public assez nombreux pour que la vieille cité en ait perdu, momentanément au moins, sa physionomie traditionnelle de ville morte. C'était même une animation décevante un peu pour les touristes venus sur la foi des légendes et de Georges Rodenbach, et qui voyaient toujours Bruges avec des rues silencieuses, des quartiers déserts, de l'herbe poussant entre les petits pavés, « de loin en loin quelque femme au capuchon flamand rabattu, se glissant vers l'église au tintement de la cloche » — mais qui semblait plutôt réjouir les snobs, les colonies d'anglaises venues d'Ostende et la population même, qui ne dédaigna point d'en profiter pour majorer ses prix. — Il faut faire la part des circonstances. On trouvait là une occasion unique d'étudier un ensemble d'œuvres fort disséminées de coutume, gardées jalousement par les églises sous ces petits rideaux verts qui sont en Belgique la providence des sacristains, ou détenus par des particuliers cosmopolites ; et il faut bien comprendre que ce que l'affluence des étrangers faisait perdre à la ville de son charme spécial, issu non seulement de la beauté de ses paysages, mais de leur solitude, était compensé largement par le spectacle merveilleux d'art que constituait l'exposition même. — L'impression dominante, en effet, la vision que l'on emporte après quelques visites toujours trop courtes aux Primitifs de Bruges, — c'est une vision de beauté somptueuse, — l'im-

pression de beauté non plus seulement latente et promise, mais réalisée, — j'irai jusqu'à dire tangible.

Cette exposition, qui réunissait environ quatre cents tableaux et un assez bon nombre de manuscrits et d'objets d'art ancien, était loin de donner, du reste, la majorité des œuvres connues de l'Ecole flamande ou plutôt néerlandaise, de l'extrême fin du XIII^e^ aux premières années du XVII^e^ siècle. On sait combien les Musées et grandes galeries de peinture sont hostiles à ces déplacements où tout est risque pour les œuvres confiées ; et sauf quelques numéros envoyés de Liverpool, de Glascow, de Strasbourg, de la Haye, de Rouen, le catalogue ne mentionnait guère que des emprunts faits aux musées de la ville, aux divers musées, aux institutions religieuses et aux églises de la Belgique. Beaucoup de tableaux — partant à peu près inconnus — avaient été toutefois prêtés par des collectionneurs, tandis que les musées de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Tournai se réservaient des choses de premier ordre et dont la place était bien indiquée au Salon de Bruges. On pouvait regretter encore de n'y voir point figurer des productions magistrales comme le portrait de Charles-Quint, de l'hôtel de ville d'Audenarde, le Van Eyck de la Cathédrale de Gand, le retable de la Salle Maximilienne à l'hôtel de ville de Bruxelles. — Quand même, l'ensemble des œuvres exposées était suffisant pour donner aux visiteurs une idée juste de la peinture primitive flamande, et le succès de l'entreprise est venu prouver que les préoccupations d'art sont encore assez puissantes au temps où nous sommes pour attirer en pèlerinage, comme autrefois les saintes reliques, vers ceux qui conservèrent à travers les siècles la vision splendide des âges où ils vécurent, et nous transmirent, intacte, la beauté merveilleuse du passé.

§

Il convient d'ailleurs de s'entendre sur la signification du mot *primitifs* appliqué en général aux peintres du

Moyen âge et de la première Renaissance. Nulle désignation n'est plus vague en fait, et, si on le prenait au sens immédiat, plus fausse. Certes, l'art du XIIe siècle représenté par quelques débris de fresques comme celles de la cathédrale de Tournai ; les peintures de la châsse de Saint-Odile (1292) dont parle M. James Weale (1); et parmi les œuvres exposées, le tryptique de Melchior Broederlam (catal. 2), les petites peintures cependant si fines et déjà si jolies qui ornent le tabernacle abritant la statuette de Vierge appartenant à M. L. Cardon école de Broederlam, catal. 3), la Vierge aux donateurs de l'hospice Belle à Ypres (catal. 1), enfin le Calvaire sur fond d'or gaufré, peint vers 1400 et que possède l'église Saint-Sauveur de Bruges (catal. 4) — sont des œuvres primitives, les dernières d'une gaucherie charmante et où l'on peut chercher aussi bien que dans les miniatures des livres d'heures et des chroniques les premiers essais de l'art flamand. — Mais avec les Van Eyck, dont l'aîné, Hubert, meurt en 1426 ; avec son frère Jean, dont on possède toute une série de tableaux authentiques, datés de 1432 à 1440, cet art existe, entier, absolu et complet ; et il atteint de suite, par le procédé nouveau des couleurs à l'huile, par une technique spéciale qui déroute et consterne lorsqu'on ne sait de la peinture que les larges touches et les grands barbouillages des siècles qui suivirent, une fermeté et surtout une puissance d'expression qui, nous en devons convenir, ne furent dépassées jamais. — Fait à noter, enfin, cet art des primitifs de Bruges, l'art des Van Eyck, de Pierre Christus, de Thierry Bouts, de Vander Veyden, de Memling, de Gérard David, de Quentin Metsys, — de vingt maîtres dont les œuvres demeurent anonymes — si l'on fait abstraction de certaines caractéristiques de facture et de traditions d'atelier, qui permettent en somme d'en identifier très peu — apparaît dès l'origine avec ses qualités générales flamandes, à la fois idéaliste et réaliste, —

(1) *Exposition des Primitifs flamands et d'art ancien*, tableaux ; L'art dans les Pays-Bas, notice de M. W. H. James Weale, XIII.

idéaliste dans son essence, réaliste dans son expression. Ayant à traiter des sujets figuratifs d'un enseignement spirituel, il y employa les scènes, les actes, les êtres de son temps et de son milieu et ne chercha même nullement à les idéaliser. La Vierge, l'Enfant, les Apôtres, les Saints, les donateurs, — partout il n'y a que des portraits, — et des portraits d'une vérité qui frappe, d'une intensité de vie pour nous d'abord précieuse, et d'une ressemblance qu'on devine absolue.

Cette tendance au réalisme de l'art flamand, — dont la découverte n'est point récente d'ailleurs, mais qu'il fallait rappeler ici, avait été signalée également dans les miniatures, même remontant au XIII^e^ siècle. On citait à ce propos une *Histoire d'Alexandre* du Musée de Bruxelles (ms. 11040) (1), où l'enlumineur a cherché des modèles vivants, s'est essayé à copier la nature; au XIV^e^ siècle, le *Psautier* de Louis de Mâle, qu'on suppose l'œuvre de Jean de Hasselt, où l'hermine des princes, les pourfilures des robes, les broderies des manteaux et des surcots sont traités avec une exactitude jusqu'alors inconnue, et qui reflète le décor de la cour de Flandre, brillant bien avant les ducs bourguignons comme un rêve oriental. Dans l'*Alexanders historie* (ms. 9018), les épisodes les plus ordinaires de la vie quotidienne s'introduisent tout à coup dans les miniatures, à côté des compositions mystiques, des sièges de villes, des batailles, des emprises chevaleresques. — Mais appelées à couvrir de plus vastes surfaces, des panneaux entiers, à confectionner des tableaux d'autel, les peintres du XV^e^ siècle, tout en conservant le souci de finesse, d'exactitude méticuleuse des vieux rubricateurs, exagérèrent encore le procédé. Ils héritèrent de leur minutie et en même temps

(1) M. Fierens-Gevaert, *Essai sur Bruges*. Je suis heureux de reprendre quelques indications de ce petit livre à propos de l'art flamand. Les idées de M. F. Gevaert, pour tout ce qui touche aux origines et à la peinture du XV^e^ siècle, sont en général très justes. — On contestera davantage l'influence bien grande qu'il attribue aux Flamands sur l'art italien et les pages élogieuses consacrées à Rubens. — Plusieurs des manuscrits cités étaient exposés à l'hôtel de Gruuthuse.

se donnèrent la tâche de reproduire, de copier ponctuellement, même avec ses tares, ses défauts, sa laideur le modèle choisi. Les Van Eyck peignirent à la loupe et l'on peut reconnaître dans certains de leurs personnages tous les poils de la barbe, les rides de la main, — dans le polyptique de Gand les moindres pétales d'une fleurette; dans tous ces panneaux des primitifs où les étoffes, les ornements d'or, les joyaux sont prodigués, on distingue le point des broderies, le travail frêle des bijoux, le grain des lourds brocarts qui pèsent sur les épaules des femmes. — Et cet art pointilleux, incroyable de soin, compréhensible si l'on songe qu'il concernait surtout des œuvres de sainteté, exécutées avec amour et comme des actes de foi, après lesquelles un peintre ne dédaignait pas de passer des années, — l'*Adoration* coûta, paraît-il, dix ans de travail — appliqué dans la vie à des reproductions directes, à des portraits de contemporains, donna ces ressemblances qui surprennent, effort suprême de réalisation où se révèle le génie patient et profond de la race. Qu'on regarde, de Jean Van Eyck, le portrait de sa femme (1439) (catal. n° 12, Musée communal de Bruges), admirable d'expression dans sa robe rouge bordée de fourrure; le portrait du jeune homme en chaperon bleu prêté par le Gymnase d'Herrmannstadt (catal. 15); le chanoine de Paele dans le grand tableau du Musée de Bruges (cat. 10, la Vierge, l'enfant Jésus, saint Donatien, saint Georges et le donateur) (1) avec son gros visage rugueux et flasque; ce sont des êtres vivants, dont la réalité inquiète et demeure ineffaçable dans la mémoire. L'âme des personnages apparaît à travers la réalité scrupuleuse, et dans cette peinture, soucieuse avant tout de ne rien omettre qui puisse altérer le caractère d'une physionomie, le mysticisme s'arrête au moment où commence le métier. Les Vierges, les Sybilles, les Saintes ne sont ainsi que des portraits de jeunes filles flamandes, les christs, les martyres, les bourreaux, des

(1) Une réplique ou copie ancienne de ce tableau très connu est au musée d'Anvers.

portraits de Flamands (1). C'est un portrait, la petite vierge pâle à cheveux roux prêtée par le musée de Strasbourg (catal. 342 ; auteur inconnu) ; la Sybille Persane de l'énigmatique Jean Mostaert, sous le costume et les traits d'une dame de la Renaissance (catal. 220, Me Julie Hainauer, Berlin); la tête énergique du Christ de Quentin Metsys (cat. 239, M. Peyralbe, Bruxelles). Et ce réalisme, peu intentionnel sans doute, mais né de l'extrême scrupule du peintre et d'une application si curieuse, flagrant chez Van Eyck qui osa représenter Adam et Eve nus dans les panneaux du polyptique de Gand (n° 9, Musée de Bruxelles; les panneaux de Gand ne sont qu'une copie) en reproduisant des modèles vulgaires et même nous montra Eve déjà enceinte ; qui tourne à l'horrible et au cauchemar dans l'*Ecorchement du juge injuste* de Gérard David (cat. 122, Musée communal de Bruges); qui aboutira aux caricatures de Jérôme Bosch et aux godailles de Breughelle le Vieux (2) ; ce plaisir qu'éprouvent, dirait-on, les peintres de cette époque à représenter l'être vivant avec exactitude explique aussi la quantité de très beaux portraits qu'ils nous ont laissés. Ils trouvèrent là une application merveilleuse de leur art et donnèrent leur mesure. — Il faut citer au moins le *Philippe le Beau* presque enfant du duc d'Anhalt (cat. 103, auteur inconnu); le buste de femme de l'école de Van Eyck (cat. 96, M. Heseltim, Londres), jolie petite figure expressive

(1) Cf. Le grand tryptique de Quentin Metsys, *Descente de croix*, au Musée d'Anvers ; le bourreau monté sur son échelle, le tranchet au poing dans le Crucifiement du Musée de Gand (auteur inconnu, catal. 99).

(2) Jerôme Bosch est représenté par quelques-unes de ses diableries, un *Ecce Homo* et surtout un *Portement de croix* (cat. 285, Société des amis du Musée de Gand) où la laideur humaine et les passions dégradantes de la foule sont rendues avec une verve qui fait songer brusquement à Daumier. De Breughel le Vieux, le *Denombrement à Bethléem* (cat. 358, Musée de Bruxelles) dont une réplique au reste en meilleur état existe au Musée d'Anvers. C'est un bourg flamand avec de la neige ; les villageois, par groupes, se chauffent devant d'immenses feux : on tue le cochon ; dans un coin, à travers le ruisseau gelé, une femme traîne son homme, à califourchon sur un tabouret; une autre fesse son mioche, et au milieu de cela, la Vierge arrive, juchée sur son âne, avec un panier qui a l'air d'un carton à chapeau.

encadrée de linge blanc; le *Philippe le Beau* de l'église Saint-Sauveur (cat. 104, auteur inconnu) qui a bien ici la longue figure autrichienne que l'on retrouve chez Charles-Quint (1) ; le jeune homme en chaperon rouge, peint par Pierre Christus (cat. 146, M. N..., à Paris); la *Marguerite d'Autriche*, de Jean Gossart, avec sa jolie tête de béguine (cat. 224, M. Kleinberger, Paris) ; la petite flamande pâle et lippue de M. le duc d'Anhalt (cat. 108, auteur inconnu) ; de Jean Gossart encore un *Philippe de Bourgogne* (cat. 161, M. Percy Macquoid, Londres) ; le portrait d'homme en robe fourrée peint par Quentin Metsys en 1513 (cat. 351, M. André, Paris) d'une vigueur surprenante ; le très beau portrait d'homme, tout en tons bruns, prêté par M. le comte Harrach, Vienne (cat. 232, auteur inconnu) et ces incontestables chefs-d'œuvre de Memling que sont le portrait de Marie Moreel (Sibylle Sembatha) (cat. 62, hosp. Saint-Jean), les portraits de Thomas Porturini et de sa femme (cat. 57 et 58, M. L. Goldschmidt, Paris), le portrait de Martin Van Nieuwenhove (cat. 67, hôpital Saint-Jean).

§

On aurait d'ailleurs une très fausse idée du réalisme introduit dans l'art par les primitifs flamands, si l'on n'ajoutait point qu'ils évitèrent presque toujours les scènes abjectes ou triviales. Longtemps pour eux le réalisme des figures traduites ne fut qu'une expression de l'idéalisme. La vie ordinaire en Flandre s'accommodait très bien sans doute d'un mélange de foi fervente et d'épicurisme sensuel ; mais il faut arriver à Breughel le Vieux, précurseur de Teniers, pour trouver la peinture franchement populaire, les scènes de la légende chrétienne transportées au milieu de villages flamands où l'on tue le cochon, où l'on danse la kermesse, où des petits bons-

(1) Le buste de Charles-Quint enfant, terre cuite polychromée que M. Hymans attribue au sculpteur malinois Conrad Meyt et qui provient, nous a-t-on indiqué, du palais de justice d'Ypres (Musée archéologique de Bruges) est considéré aussi par certains comme une effigie de Philippe le Beau.

hommes courts, entortillés de guenilles, boivent, se battent ou lutinent de grosses commères. Par la magie du dessin, vêtu des parures merveilleuses du coloris, l'art des primitifs est avant tout séduisant et superbe. Art puissant et complet, il n'a rien sacrifié et sa minutie l'a laissé amoureux de faste, de beauté mondaine. Jamais on ne poussa si loin la joie de reproduire les vêtements somptueux, les riches étoffes, les pierreries, les armes ; l'or, les bijoux, le rouge des velours éclatent et rutilent sur leurs panneaux, et accompagnent de jolies figures féminines, se répandent sur les cortèges, les théories des saints, les adorations de mages, les cavalcades, les robes merveilleuses des princes, les dalmatiques et les chapes des prêtres. — Il faut se souvenir aussi bien de ce qu'était la vie des Flandres au xve siècle et rappeler l'époque prestigieuse des ducs de Bourgogne durant laquelle la plupart vécurent, et où tout était prodigalités, dépenses, festoyement et chière dans cette ville de Bruges abondante en richesses, en meubles et en édifices, et où les cortèges, les représentations populaires, les ébatements se succédaient par les rues tendues de tapisseries, de draps d'or, d'étoffes rares. Les corporations, les nobles, le peuple même se ruinaient à l'envi en ribelles, se prodiguaient en costumes, étendards, décors et arcs de triomphe pour les ripailles et noces magnifiques imaginées et réglées par les ducs bourguignons afin de faire oublier aux Flamands, dans la splendeur de leur règne, la liberté politique qu'ils avaient perdue. Lorsque Philippe le Bon conduisit à Bruges Louis XI encore dauphin, les fêtes de bienvenue durèrent plusieurs semaines. Le soir, on admirait « maintes somptueuses allumeries mises aux fenêtres ». Dans le jour, on ne pouvait suffire aux représentations, mystères, allégories, pantomimes, farces et *sotternyen* et les Français venus avec leur maître purent répéter en partant qu'ils n'avaient jamais trouvé « telle richesse ne telle chière ». Les noces de Philippe le Bon avec Isabelle de Portugal, en 1430, furent encore l'occasion d'un banquet à la suite duquel le duc de Bour-

gogne institua l'Ordre de la Toison d'Or, et qui demeura célèbre par l'extravagance, l'ingéniosité, la beauté, la richesse des « entremets » exécutés par les premiers artistes et artisans des Pays-Bas. — En 1440, nouvelles fêtes, prodigalités, ébats, représentations, — si réussies et si exceptionnelles que Philippe le Bon fit venir tout exprès de Bruxelles son fils Charles et sa femme la comtesse de Charolais pour admirer les inventions brugeoises. — Aux noces de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, en 1468, enfin, les pantomimes appelées *histoyres*, les joutes, les emprises d'armes ne furent qu'un prélude au banquet nuptial, plus merveilleux, plus riche en « joye, liesse, soulas, plaisir, délectation » que le légendaire Vœu du Faisan célébré à Lille en 1454. On y mangea et on y but à tas. Entre autres « entremets » on y vit paraître une baleine gigantesque. Trois cents peintres des Pays-Bas furent employés aux préparatifs de décoration. Le nom du grand Hugo Van der Goes brille à leur tête (1). Le peintre de *la Mort de la Vierge* et de *Sainte Marie Nouvelle* à Florence collaborait à ces débauches gastronomiques comme Léonard de Vinci prêtait sa géniale gaieté aux divertissements de Ludovic le More. — La noblesse vendit alors terres et châteaux pour se « harnacher d'orfèvrerie ». Tout comme la bourgeoisie, elle ne voulait plus « avoir de nouvelles que de dancer, de mommer, de jouster, et de faire grande chière ». Les perles, les émeraudes, les saphirs, les rubis, les pierres fines, les broderies d'or et d'argent étaient semés comme une pluie de petits astres sur les jupes historiées, sur les manteaux de samit, sur les chapes bordées d'orfroi, sur les cottes ornées d'animaux, de figures, de lettres; sur les souliers à la poulaine les housses des chevaux, les pennons des chevaliers, les

(1) Hugues Van der Goes, qui suivit de très près la tradition de Jean Van Eyck, est ici représenté par quatre œuvres, dont une surtout, *la Mort de la Vierge*, est de toute beauté. Ce tableau (c. 51 Musée de Bruges) est malheureusement abîmé. « Le coloris, dit M James Weale, a perdu beaucoup de son harmonie par l'enlèvement du glacis il y a une trentaine d'années »

hennins, cônes, croissants, sur toutes ces coiffures étranges, monstrueuses et charmantes dont la beauté féminine s'accommodait à merveille (1). Orfèvres, haulmiers, armuriers, brodeurs, tapissiers, décorateurs vécurent dans le paradis des artisans durant tout le siècle bourguignon et les peintres qui avaient travaillé à la réalisation de ces merveilles, enluminé les statues, les targes, les harnois de joute, donné les modèles des étoffes, des bijoux, des vêtements, des broderies, nous ont laissé le reflet de toute cette splendeur dans l'œuvre immense que nous connaissons aujourd'hui sous le nom des *Primitifs* (2). « L'or se sent partout, écrivait autrefois Eugène Fromentin à propos des peintures de Van Eyck : dessus, dessous. Lorsqu'il ne joue pas dans les surfaces, il apparaît sous le tissu. Il est le lien, la base, l'élément visible ou latent de cette peinture opulente entre toutes. » — Ce n'est point assez dire, car il n'y a pas de gamme plus forte, de couleur plus débordante, plus nourrie, plus substantielle ; et à chaque pas dans ces salles de l'Exposition de Bruges où l'on passe en revue toute la peinture flamande des xv[e] et xvi[e] siècles on est arrêté non seulement par des œuvres de haute valeur, mais en des productions secondaires par la finesse des traits, la grâce des attitudes, la beauté merveilleuse des accoutrements et des parures. — Qu'on regarde les *Trois Maries au Sépulcre* d'Hubert Van Eyck (cat. 7, M. Fr. Cook, Richemond), ce sont les costumes éclatants de guerriers orientaux que portent les soldats endormis ; dans la *Déposition de Croix* de Pierre Christus (cat. 20, Musée de Bruxelles), considéré comme son meilleur élève, la robe du vieillard qui étend le linceul ; du même, la robe et le visage délicieux de la sainte dans la *Légende de Ste Godeberte* (cat. 17, M. le baron Oppenheim, Cologne) ; le détail minutieux comme une intaille de l'aumônière et le fermoir du livre d'heures dans le très beau portrait

(1) On peut avoir encore une idée de ces vêtements somptueux par le tabart de héraut aux armes de la ville que conserve le Musée communal de Gand.

(2) Cf. Fierens-Gevaert, *Essai sur Bruges*.

d'homme prêté par M. Salting, de Londres (cat. 18). Chez Van der Weyden il faut voir les costumes fabuleux des Mages dans le *tryptique de l'Adoration* (cat. 380, M. O. Glitza, Hambourg); chez Gérard David, les robes rouge et or des évêques dans le *Départ d'un saint* (cat. 147, M. le duc de Devonshire, Chatsworth); de Jacques Cornelis, la *Conversion de saint Paul*, terrassé et tombé de cheval au milieu d'un groupe de seigneurs et d'hommes d'armes aux armures précieuses comme des corselets des pierreries (cat. 332, M. A. Verhaegen, Meirelbeke); de Jean Gossart de Maubeuge, de nouveau des Mages ruisselants d'or, d'orfèvreries, diaprés de robes féeriques dans un tableau minuscule et plutôt d'une tonalité blanc et neutre (cat. 191, sir Fr. Cook, Richemond); chez Henri Bles de Bouvignes, un des meilleurs peintres de la région Mosane, l'admirable coloris du panneau représentant *Saint Joseph désigné par sa verge fleurie comme l'époux de la Sainte Vierge* (cat. 233, sir Fr. Cook, Richemond); dans le *Christ sur la Croix* de ce peintre anonyme désigné vaguement sous le nom du « Maître de la Mort de Marie », la jolie et délicate figure de la Madeleine en robe de courtisane (cat. 347, M. Kleinberger, Paris). — Il semble même parfois qu'on n'ait traité alors des sujets religieux que pour avoir un prétexte à représenter de belles étoffes drapées, des visages féminins dont la délicieuse beauté nous demeure après leur disparition éternelle, en des scènes coutumières et choisies savamment pour les mettre en valeur. Un inconnu traduit ainsi un épisode de la Légende de sainte Marie-Madeleine; il la représenta en robe de brocart, montée sur un cheval blanc, châtelaine partant pour la chasse avec un faucon sur le poing (cat. 282, MM. Colnaghi, Londres). — Ces réalistes, enfin, épris de couleur, de vie somptueuse, mais qui au fond restaient des mystiques, d'une foi profonde et simple, nous ont laissé des Vierges d'une suavité idéale : de Quentin Metsys, le grand peintre d'Anvers, c'est la jolie vierge rousse prêtée par M. Herriman, de Rome (cat. 372), et la vierge

exquise de M. le baron Oppenheim (cat. 278) un des plus jolis visages qui aient jamais été reproduits. — Il faut ajouter à ces figures charmantes la Vierge en robe rouge laque et fichu vert qu'on attribue à Mabuse (1) (cat. 152. The Earl of Northbrook, Londres), miracle de beauté féminine, petite femme assise sur un trône de marbre orné de têtes de béliers et d'arabesques, mais où l'on sent déjà l'influence païenne de la Renaissance ; la Vierge en robe rouge, d'une finesse extraordinaire, que peignit dans un tryptique figurant la *Sainte Famille entre sainte Catherine et sainte Barbe*, le Maître dit «de la Mort de la Vierge» (cat. 260. M. F. Weber, Hambourg) ; *l'Annonciation*, de Gérard David, dont la peinture déjà plus large annonce une nouvelle école, symphonie en bleu à la fois curieuse et prestigieuse (cat. 128, musée de Sigmaringen) et le tryptique (cat. 125) de MM. de Somzée, Bruxelles, dont le panneau central, *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus*, est surtout remarquable ; et parmi tant d'œuvres qu'il est impossible de mentionner, la suite des douze panneaux de Henri Goltz, *la Cène, la Passion et la Résurrection*, curieux et jolis d'exécution et de composition (cat. 393, M. L. Cardon, Bruxelles) ; *Saint Luc peignant la Vierge* (cat. 116, auteur inconnu ; M. le comte de Wilczeck, Vienne), où l'on aperçoit, par une baie large ouverte sur le paysage, un seigneur et sa femme qui regardent couler la rivière par-dessus un parapet crénelé ; le panneau de tryptique envoyé par le musée de Glascow (cat. 100, auteur inconnu), portrait énergique d'un chanoine protégé par un saint guerrier, avec les tons chatoyants de la chape et de l'armure ; le tryptique superbe prêté par M. le vicomte de Ruffo Bonneval, Bruxelles (cat. 275, auteur inconnu), *la Vierge et l'Enfant avec sainte Barbe et sainte Catherine ; l'Adoration des Mages*, de M. Snyers, de Bruxelles (cat. 369, auteur inconnu), enfin deux tableaux du musée de Bruxelles, *la Vierge et l'Enfant entourés*

(1) Gossart ou Jean de Maubeuge (?). Vers 1470-1541. Jean Gossart accompagna Ph. de Bourgogne en Italie (1512) et depuis modifia complètement sa manière.

*de Saintes* (cat. 114, auteur inconnu), peinture exécutée vers 1489 pour l'autel de la Gilde des Trois Saintes dans l'église de N.-D. de Bruges, et une *Adoration des Mages* (cat. 135, auteur inconnu), qui est une des plus belles de la série.

§

J'ai réservé les noms de Thierry Bouts, peintre non sans talent, mais un peu sec, dont j'ai peu goûté, je l'avoue, *le Martyre de saint Erasme* (cat. 35, église Saint-Pierre de Louvain) et *le Martyre de saint Hippolyte* (cat. 37, église Saint-Sauveur de Bruges) alors que son *Calvaire* (cat. 40, M. Ad. Thiem, San Remo) apparaît une chose de premier ordre; et Memling, le peintre de l'hôpital Saint-Jean, dont l'œuvre est ici presque en totalité et se trouve un des plus grands attraits de cette exposition. Plus d'une quarantaine de tableaux entourent la châsse célèbre de sainte Ursule et lui forment une salle spéciale, où l'on peut admirer les collections des Ursulines de Saint-Jean et du Musée des Hospices parmi lesquelles ses portraits d'une individualité si puissante, le petit tryptique de *l'Adoration* et le tryptique du *Mariage mystique de sainte Catherine*, bien des fois restauré et qui demeure cependant le chef-d'œuvre absolu de la peinture gothique, et sans doute l'œuvre merveilleuse qui ne fut jamais égalée. Il n'y a vraiment ici qu'à regarder; toute idée de critique s'efface devant « ces poèmes si suaves, si détachés de la terre, si pleins d'émotion surhumaine qu'on les évoque sur-le-champ lorsqu'à travers le voile des âges on cherche à fixer l'âme complexe de Bruges même ». — Memling, en effet, « retourne à la tradition brugeoise, à la technique de Van Eyck; il reprend les tons simples, le bleu, le rouge, le vert brillants, juxtaposés sans transition artificielle, avec la franchise éclatante du vitrail ou de l'émail. Son dessin est calme et ne s'écarte point de l'ancienne convention statique. Il retourne aux origines et son art voisine intimement avec l'enluminure. Il peint

d'incomparables images et deux ans avant sa mort exécute pour couronner sa vie la châsse de sainte Ursule qui est bien la miniature la plus achevée que l'on connaisse. — Mais ce n'est pas tout dire. A côté de ces images, de ces petites scènes, tirées, semble-t-il, d'un manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne; du tryptique à fond d'or (cat. 84. Musée d'Anvers) qui représente *le Christ dans la gloire et les saints anges;* des choses éclatantes comme *l'Annonciation* (cat. 85, prince Ant. Radziwill, Berlin) où la robe rouge et or de l'archange symbolise toute la gloire du Paradis; de *l'Adoration* (cat. 60, hôpital Saint-Jean, Bruges) où, parmi les poutres de la toiture de l'étable, s'entrevoit un coin de paysage et un ciel d'une clarté et d'une fraîcheur délicieuses, — il y a les portraits, graves, énergiques, d'une vérité aussi intense que ceux de Jean Van Eyck, mais d'une peinture déjà plus grasse, plus pleine — portraits des Porturini, de Guillaume et Marie Moreel, portraits de donateurs, portrait de Martin van Neuwenhove dans le tryptique de *la Vierge à la Pomme,* qui reste peut-être le plus pénétrant et le plus humain. — Et l'on retourne enfin au grand tryptique de Sainte-Catherine et longuement on contemple cette femme agenouillée, mi-étendue, onduleuse et souple, avec son charmant visage, sa longue robe de brocart d'or, qui lève le bras vers l'enfant Jésus pour recevoir l'anneau mystique; et l'on se dit que cette peinture splendide est en même temps d'une douceur infinie; malgré la fatigue d'admirer, après de longues heures passées au milieu de ces chefs-d'œuvre, il semble qu'on ne s'en détachera point, qu'on n'a plus que l'idée d'emporter avec soi le souvenir de cette apparition de beauté et de faste; et puisqu'il faut conclure, on pense que le délicat miniaturiste de la châsse de sainte Ursule s'est ici dépassé lui-même; l'effort de la peinture ne peut aller au delà; dans la conquête de la beauté les facultés humaines ne peuvent donner davantage : et pour un peu même, si l'on me poussait, je dirais que l'œuvre des Primitifs, l'œuvre de Mem-

ling qui la couronne, rend, par comparaison, attristante la peinture moderne, toute en trompe-l'œil, en gesticulations et en effets grossiers. Ces artistes d'autrefois, dont la probité, la force calme, l'extraordinaire puissance de travail sont l'antithèse de nos truquages, de notre agitation, de notre hâte vers des succès éphémères, ont tout connu, tout employé ; ils ont atteint des résultats auxquels nous devons nous reconnaître impuissants et leur œuvre préservée atteste une fois de plus que le progrès est un mot nul. — Sans doute, la notion de l'art, depuis ces temps légendaires, a plusieurs fois changé. On a voulu faire autrement; on a cherché de nouvelles voies. Nous devons au moins convenir qu'on n'a jamais fait mieux.

Il faut s'arrêter au reste après ces visions radieuses. Nous n'avons voulu donner ici que des indications, et justement évité des dissertations sur les écoles, une énumération des peintures et des œuvres qui se trouvent dans les ouvrages spéciaux et qu'en somme on pourra toujours donner en utilisant le catalogue. Dans les notes de critique enfin, on n'évite pas une part de sentiment. Nombre de tableaux dont nous n'avons pas parlé sembleront plus remarquables au prochain. Il fallait choisir et nous ne nous sommes appliqué qu'à traduire un peu de l'émotion ressentie. On s'expliquera ainsi ce que nous avons passé sous silence. — Il resterait encore à remercier les organisateurs de cette manifestation unique ; mais ils ont eu leur récompense dans la réussite, inattendue pour bien des gens, de l'Exposition de Bruges, et sans doute ils n'en souhaitaient pas de meilleure.

§

A la série des tableaux avait été annexée une section des objets d'art déposés dans l'hôtel de Gruuthuse. Il y a peu à dire de cet ensemble qui dut sembler relativement pauvre aux visiteurs de notre Exposition rétrospective de 1900. Toutefois, on avait pris soin de nous indiquer qu'il ne s'agissait que de montrer des « spéci-

mens des pièces d'orfèvrerie, d'ameublement et de tapisserie que copiaient les Van Eyck, les Memling, les Mabuse et autres grands maîtres de l'école flamande ». De très beaux manuscrits, utiles pour l'étude comparative de la miniature et de la peinture des Primitifs, des incunables, des reliures, des étoffes anciennes parmi lesquelles le manteau de Charles-Quint que conserve la cathédrale de Tournai et de très nombreuses pièces de vêtements sacerdotaux de la collection Errera occupaient plusieurs salles dans l'habitation restaurée des sires de Bruges. Des objets d'art exposés, presque tous d'une beauté et d'une conservation remarquables, il faut citer le buste de Marie de Bourgogne (xve s., A. 39) appartenant à M. le baron de Schikler à Paris; les fonts baptismaux en cuivre (xvie s. E. 22) de l'église de Baelen-sur-Nèthe; le lutrin au pélican symbolique (xve s. E. 13) de l'église Saint-Germain de Tirlemont; le petit groupe équestre en bois de chêne (xve s. A. 9) du musée archéologique de Bruges; un saint Georges en bois doré, à M. L. Cardon, de Bruxelles (xve s. A. 8); le coffre aux archives d'Ypres (xiiie s. C. 1) en bois polychromé; un fragment de retable en pierre peinte et dorée (xvie s. A. 42), Jésus au jardin des Oliviers, appartenant aux Hospices de Bruges, puis des orfèvreries, un groupe reliquaire en or avec figures en couleur de la cathédrale de Liège (xve s. G. 44); des colliers de Gildes dont celui des orfèvres de Gand est un stupéfiant travail de patience; enfin une véritable curiosité historique, les masques et poings de justice de l'administration communale de Furnes, accompagnés de plaques en bronze portant « que Jean Galyot a été condamné à faire exécuter un poing de même métal pour avoir résisté au magistrat et l'avoir frappé au visage » (an. 1549) — ou « qu'au 20 mars 1555 Guillaume Messiaen fut condamné à livrer son masque, ayant attaqué en paroles Dieu et la loi ».

CHARLES MERKI.

# LE PETIT AMI

*(Suite)*

—

Voici maintenant Mlle Lennie, à dire vrai jamais contente et un peu lesbienne. Je pense souvent au soir que je fis sa connaissance, dans notre crèmerie de la rue Pigalle où la Perruche, ou Marcelle, l'avait amenée. Elle était assise, quand j'arrivai, un peu à l'écart, comme une qui pose, à demi renversée sur sa chaise et fumant négligemment. Tout d'abord, je n'avais pas fait grande attention à elle ; une femme de plus ou de moins... Mais en la regardant mieux, je fus surpris de sa ressemblance avec cette mère à laquelle, parmi ces femmes, je songe quelquefois. Oui, brune et le teint mat, les cheveux sur le front jusqu'aux yeux, le nez un peu arqué et la bouche un peu mince, avec des yeux très noirs et un peu troubles, c'était, le cadre en moins, tout ce portrait que j'ai chez moi de ma mère vers ses vingt-huit ans, la tête renversée sur le dossier d'une sorte de chaise-longue. Le sentiment que j'éprouvai de cette ressemblance, s'il intéresse, c'est regrettable, car je saurais mal l'expliquer. C'était tout à la fois de la timidité, de la tendresse et de l'amour. Le petit garçon que j'ai été se réveillait en moi et j'aurais voulu à la fois embrasser cette créature comme il l'eût embrassée et la prendre dans mes bras comme une demoiselle

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 153.

destinée à des plaisirs plus vifs. J'allais doucement, comme on voit. Aussi, bien des soirs avaient suivi et Lennie et moi nous étions déjà très liés que je ne lui avais encore rien dit de l'air de famille qu'elle avait pour moi. Elle habitait alors rue Victor-Massé, à deux pas, justement, de ce passage Laferrière où j'avais autrefois rendu visite à ma chère maman. Ses camarades l'avaient mise au courant de mes habitudes, et j'allais quelquefois la retrouver chez elle, le matin, vers onze heures, comme pour l'aider à se lever. Elle me souriait, dès que j'arrivais, comme à un ami un peu flâneur qui ne lui demandait jamais rien de sexuel, sans en être plus fier. Je m'asseyais sur son lit à la place qu'elle me faisait à côté d'elle et l'écoutais me raconter sa soirée de la veille ou des choses qui m'étaient égales, tout en caressant de la main ses seins l'un contre l'autre et ce qui se dessinait d'elle sous le drap froissé. Les plus chics de mes souvenirs, et si vivement que je faillis plusieurs fois devenir familier, me montaient à la tête. J'enviais, au dedans de moi-même, celui ou celle qui, une heure encore avant, était couché à côté d'elle et l'avait possédée. Beautés pour le premier venu, où je m'imaginais retrouver le corps charmant dont je suis né! Je me demandais s'il avait su l'aimer, celui-là, comme je l'aurais aimée. Elle n'avait été pour lui qu'une femme d'un soir, dont on s'amuse au meilleur compte. Une amie, encore, ça pouvait être ce que je rêvais... N'importe, moi... Que dirait-elle pourtant, si je le lui disais, si je lui disais, quand je baisais sa bouche, quel autre visage, en même temps que le sien, et peut-être avec plus d'ardeur, j'embrassais tout bas. Elle m'enverrait promener, peut-être, et pour avoir trop voulu je n'aurais plus rien. Mon Dieu! je lui donnerais des

sommes, si elle l'exigeait... Oui, mais, au fond, serait-ce tant que ça un plaisir?... Moi qui ne peux jamais faire l'amour sans être pris après d'une espèce de remords et qui reste des mois entiers à goûter la volupté d'être chaste. Il était peut-être plus sage de me contenter de ce que j'avais? Je rêvai ainsi pendant quelque temps.

Enfin, une après-midi du mois d'octobre 1897 ou 1898, j'étais assis avec cette chère catin à la terrasse, presque déserte à cette heure, d'un mauvais café du quartier latin. A cause, probablement, d'une gêne sérieuse, la toilette de Lennie, je me le rappelle maintenant, n'était pas très brillante, et son chapeau surtout, un chapeau d'été encore, en demandait vivement un autre. Après avoir bavardé au hasard, nous étions sans rien dire depuis un moment. Irrésolu comme Titus à l'égard de Bérénice, je regardais cette créature auprès de laquelle je passais si souvent des heures à la fois filiales et amoureuses, la désirant avec ardeur tout en évitant de la posséder. Sans doute, j'y mettais une certaine insistance, car elle s'en aperçut : « Ah ! me dit-elle, un peu tristement, tu regardes que je n'ai pas encore de chapeau d'hiver ! — Non, lui répondis-je, comme si j'eusse voulu plaisanter, je songe seulement combien tu ressembles à ma mère. » Ce fut tout, je ne savais qu'ajouter. Il ne semblait pas que ce que je venais de lui dire eût beaucoup touché Lennie et sans doute elle pensait beaucoup plus à un autre chapeau. Je continuais de goûter ce visage où vivaient pour moi tant de traits délicats et chers et le souvenir m'emplissait de cette journée passée avec ma chère maman, si jolie, si élégante, et qui me plaisait tant sans que j'ose lui dire. Puis, ce fut le moment de nous séparer et Lennie et moi nous

nous levâmes. D'habitude, on se lâchait sans faire de manières, devant presque toujours se retrouver le soir dans un endroit ou dans un autre. Mais allez donc être calme après un tel entretien! Et Lennie étant montée dans une voiture, je lui dis au revoir et la quittai, sans seulement penser à payer le cocher.

Le lendemain soir, quand j'arrivai auprès de mes amies, j'eus un beau succès : « Eh! bien, il paraît que tu ne t'embêtes pas! » me dirent-elles en chœur. Toutefois, je vis bien à leurs manières qu'il n'y avait rien de cassé. Quelle différence avec mes camarades du commencement, comme on voit! Il est vrai que les femmes sont si intelligentes! Quant à Lennie et moi, depuis ce jour... Mais non, il faut rester convenable.

J'ai gardé pour la fin cette délicieuse Perruche, c'est bien son tour, qui fut toute sa vie si romanesque et si légère. A quoi bon raconter comment je la connus? Ç'avait été à la fois banal et charmant. On voit une dame dans la rue, elle vous plaît, on lui parle, on ne lui déplaît pas, elle vous répond, on convient d'un rendez-vous, on couche ensemble; il y en a quelquefois pour toute la vie. Maintenant que celle-là est morte, il n'est plus, pour intéresser, que les traits délicats qui composent mon souvenir. Elle avait roulé un peu partout, et dans des endroits plutôt mal famés, comme l'ancien Scarabée du faubourg Montmartre. C'étaient des jours pas roses, comme elle disait, des jours où elle n'était pas toujours sûre de dîner, ni même de coucher quelque part. Bien souvent elle avait attendu le jour, dans ce même Scarabée, en compagnie de ses jeunes habitués, qui croyaient, ils n'avaient pas tout à fait tort, à une concurrence. Mais tout

cela était loin, elle n'en avait guère gardé que quelques expressions un peu vives et quelques gestes un peu crapules, et c'était tout de même une petite fille bien agréable. Je lui avais donné ce nom léger de Perruche, qui avait fini par lui rester, à cause de la manie qu'elle avait de toujours parler toilette. Le fait est qu'elle ne parlait guère d'autre chose. Voulait-on savoir quelle robe cet hiver on allait porter ou quel chapeau cet été serait à la mode, ou ce qui se faisait de plus récent en broderies de chemises ou de pantalons, ou en cache-corsets, on pouvait s'adresser à elle. Elle était au courant comme une demoiselle de magasin ou un commis de nouveautés, allant même jusqu'à prendre des poses de gravures de mode, pour mieux renseigner si l'on ne comprenait pas très bien. J'oubliais sa rage des brise-brise dont elle parlait aussi sans cesse. Si je l'avais laissée faire, elle se serait mise à en poser partout chez moi. Mais ces graves préoccupations n'avaient rien enlevé de sa grâce à cette pâle enfant des faubourgs, comme on dit dans le monde. Un perpétuel sourire était sur sa bouche intéressante. On pouvait la surprendre à quelque moment que ce fût, la réveiller en sursaut au milieu de la nuit ou le matin, elle vous souriait, d'un sourire toujours prêt et toujours le même. Ah! elle l'avait, le sourire! Il y avait même des gens qui trouvaient qu'elle l'avait trop. Pauvre Perruche! avec quelle pitié je caresse maintenant son image un peu obscène! Comme elle faisait peu de manières, malgré tous ses chiffons, et que se donner avait pour elle peu d'importance! Tout le contraire de cette Marthe, dont j'ai dit la solidité, elle ne pouvait vivre sans aimer et s'attachait comme un petit chien. Même ses compagnons d'une

nuit, quand elle les voyait partir le matin, les sens satisfaits et les yeux indifférents, elle s'attendrissait en songeant qu'après avoir joui d'elle tous pourtant l'oublieraient. Mais le grand jeu, c'était quand la quittait, pour se marier ou pour changer, un ami de plus longue date. Ces jours-là, elle devenait si sentimentale qu'elle ne parlait rien moins que de se jeter à l'eau. Ça ne durait pas longtemps, il est vrai, car, comme elle disait : un de perdu, dix de retrouvés; mais tout de même elle souffrait bien. « Moi qui comptais sur lui pour payer mon terme ! » disait-elle invariablement dans ces moments-là; et c'était tout un désespoir jusqu'à ce que sa tendresse se fût fixée de nouveau. Elle vous rasait alors avec son adoré Georges, tout comme elle vous avait rasé avant avec son adoré Edouard et comme elle devait vous raser après avec son adoré un tel. Il y en avait tellement, de ces adorés, de ces « ma cocotte », comme elle disait, qu'on finissait par les confondre et se figurer que c'était le même. Tous ces adorés, d'ailleurs, ne l'empêchaient pas de montrer les plus vives gentillesses avec n'importe qui. Il ne fallait pas la prier beaucoup pour qu'elle vous montrât la partie de son corps qu'on désirait voir. « Tu veux voir mon nez ? » vous disait-elle en minaudant, et ce n'était pas long et l'on voyait son nez et ce lui était si naturel que rien dans tout cela ne choquait jamais. Que dirais-je encore? Elle n'était pas jolie, jolie, ni toujours très distinguée. Son intelligence ne cassait rien non plus. Mais on ne peut pas tout avoir. Elle avait une certaine grâce, de la facilité; on pouvait la prendre par n'importe quel côté. C'était assez pour qu'on l'aimât, et on l'aimait. Je me souviens encore d'un matin où, ayant couché chez elle,

elle m'apporta mon café au lit, toute nue, l'un de ses seins au-dessus de la tasse, et l'autre au-dessus du sucrier, à peu près. On verra plus loin quel béguin sérieux elle avait pour moi et la façon plus que romanesque dont commencèrent nos amours. Quand son cœur de catin pas chère souffrait un peu ou beaucoup et qu'elle se sentait près de faire des bêtises, c'était toujours à moi qu'elle se raccrochait pour que je la console, comme à un frère aîné une petite sœur sans amant. Où nous menaient le plus souvent ces consolations, on s'en doute, peut-être? L'inconstante Perruche en sortait le visage un peu séché, les mains un peu moins serrées, s'étirant comme une jeune bête et déclarant qu'après tout « ça n'avait pas d'importance ».

« Pas d'importance ! lui répliquais-je quelquefois, ne sachant pas si elle parlait de ses chagrins ou des gestes que nous quittions. On voit bien que tu n'as pas comme moi des ambitions littéraires. »

Toutes ces créatures, celles dont je viens de parler et les autres, ce serait peut-être exagéré de dire qu'elles sont sans défauts. Par exemple, elles ne sont pas très exactes, ni toujours très franches. Elles me font des cachotteries, me demandent des conseils et font ensuite tout le contraire, pour après me retomber dessus si ça ne marche pas. Mais le plus ennuyeux, c'est qu'elles se disputent quelquefois un peu comme des filles, pour un oui ou pour un non, quitte à redevenir les meilleures amies cinq minutes après. Ce que j'en entends, ces soirs-là ! Ah ! ce n'est pas toujours rose d'aimer les femmes. Si encore elles ne s'en prenaient qu'à elles ! Mais c'est qu'il leur arrive quelquefois de s'en prendre aussi à moi, comme si j'étais pour quelque chose dans leurs histoires, ou parce que l'une d'elles a fait des

potins et que je tâche de trouver de bonnes paroles. Au commencement, j'ai honte de le dire, ça ne m'allait pas. « Si c'est comme ça... » me disais-je, et je songeais bêtement que peut-être d'autres objets pourraient occuper mieux mes soirées et ma grande âme. Heureusement, mes amies savaient me ramener à un plus juste sentiment des choses. « T'as pas fini de poser, me disaient-elles délicatement. A-t-on jamais vu ça?... Il est là, sur notre dos... Non, mais, à la fin, c'est assommant! » Cela suffisait, et je restais tranquille. Au fond, j'étais trop heureux de ne pas retourner à mes grands livres. Qu'aurais-je fait chez moi? de la littérature? J'étais bien mieux auprès de ces femmes, occupé des images charmantes qui me revenaient, de si loin. Ces créatures aussi étaient si près de mon cœur, par tant de souvenirs, et je leur ressemblais tant, tout au fond de moi-même! Ne sont-elles pas les fatiguées avant l'ouvrage, celles qui cultivent le désir sans beaucoup l'éprouver, et qui ne font de l'amour que les gestes, comme je ne fais, le plus souvent, de la littérature, que les mouvements cérébraux? Ah! savoir ne pas s'emballer, pour ne pas s'user trop vite, savoir dire des mots à droite et à gauche, sans rien livrer de son secret, comme ces femmes donnent du plaisir, sans être troublées, pour se tordre ensuite des grimaces qu'elles ont vues. Ça sert à si peu d'être généreux, bon, dévoué, reconnaissant et fidèle, — des faiblesses, tout au plus! — et pour quelques êtres délicats et fins qu'on rencontre très par hasard, la vie est plutôt si pleine de mufles, de gens grossiers et d'imbéciles, à chaque instant. Mes amies me formaient, sans s'en douter, ou plutôt elles m'apprenaient à faire de moi tout ce que je veux. Aussi, quand maintenant elles se disputent, je ne bouge

plus. Elles ont beau crier, s'en prendre à moi, parler de porte à prendre, c'est comme si elles ne disaient rien. A me voir, on jurerait même que je ne les connais pas, tant je conserve de sérénité. Tout cela n'est pas très joli, dira-t-on peut-être. Ah ! c'est qu'on ne saura pas ce que c'est que d'aimer !

J'ai aussi beaucoup ressemblé, dans les premiers temps, à des gens qu'elles avaient connus et qui, depuis, étaient morts, ou mariés, ou partis, ou elles ne savaient pas au juste. Nous parlions d'eux quelquefois, quand une chose ou une autre les leur rappelait. Quelques-uns avaient atteint une belle situation et cela les flattait, bien qu'elles ne les vissent plus. Elles prenaient, en m'en parlant, des airs penchés, évoquaient leur famille, ce qu'elles auraient pu être, si elles avaient voulu, et sans cette sacrée vie. Toujours la vieille histoire, si connue : « Fille d'un ancien officier supérieur... (comme s'il y avait de quoi se vanter !) Ma mère, une femme très sérieuse... » Ce n'est plus maintenant qu'elles se permettraient ces plaisanteries avec moi.

Je me rappelle les petites misères sentimentales que je traînais alors : coquetterie, autrefois, de mes petites amies d'enfance, — lâchage, récemment, d'une maîtresse très en forme, — et fatuité, plus récemment encore, de quelques jeunes gens dont la peau de pêche pâle et rose m'avait donné envie de les embrasser sans que j'ose m'y hasarder. Ce n'était pas de l'amour que je venais demander à ces femmes. Mes projets de littérature me fatiguaient bien assez. C'était de la grâce, de la douceur, quelque chose qui relevât la fadeur de mes journées, passées à des besognes, parmi des gens sans tendresse. J'étais servi, comme on s'en doute. Elles me racontaient leur chiqué et je leur disais mon impuis-

sance. « Si tu crois que c'est toujours gai de coucher avec des types qu'on ne connaît pas! me disaient-elles. — C'est comme moi, leur répondais-je; de loin, ça me fait envie, ma tête marche, je me dis que ce sera épatant. Et quand j'y suis, il n'y a plus rien de fait ! » Plaisir sans plaisir, chez elles comme chez moi, ajoutais-je en moi-même. Combien, dans ces moments-là, je me sentais près d'elles, moi qui n'ai jamais que des plaisirs de cinq minutes. Quelquefois aussi elles se mettaient à l'aise et chez l'une ou l'autre un sein passait, pâle et pur, dont la vue m'attendrissait. Sans pouvoir me retenir, je me levais et allais embrasser ces blancheurs charmantes. « Ah ! c'est bien toi, me disaient-elles en se déboutonnant tout de suite davantage. Tu ne peux pas voir un sein sans aussitôt... — Que voulez-vous ? m'excusais-je, on est religieux à sa manière. »

Mais tout cela, c'étaient encore des plaisirs, et j'avais aussi bien des tristesses. Je ne le dirai pas, ce serait trop long, et je n'ai déjà que trop dépouillé le vieil homme. Pourtant, qu'on en juge.

Comme je l'ai dit, il y avait quelque temps une maîtresse fort agréable m'avait quitté, séduite par les airs spirituels d'un cabot d'opérette un peu connu et qu'elle épousa par la suite. Une langueur m'en restait, bête, cette idée qu'aucune autre femme ne pourrait me remplacer celle-là, que mon regret durerait toute la vie, bref toutes les blagues habituelles. Je prenais tout cela si bien au sérieux que j'en avais fait des tas de vers, ni bons ni mauvais; c'était tout ce que l'on connaît, ça ne cassait rien et les gens qui les lisaient ne devaient pas être excités beaucoup. Il paraît pourtant qu'une dame à qui mon père donnait des leçons pour faire la

belle sur un théâtre, en déclamant des choses pompeuses et assommantes, ne les trouvait pas mal. Si je l'avais su à temps, je lui aurais donné le petit cahier dans lequel je les avais réunis sous ce titre : *Le Petit livre ridicule* et que j'ai détruit. Mais, mon chef-d'œuvre, c'était une petite prose dans le goût de la *Rêverie de Léolin*, dans l'*Eau de Jouvence*. Elle ne m'avait pas non plus coûté beaucoup de peine, tant, alors, j'écrivais facilement, mais elle avait sur mes vers ce mérite de me donner quelquefois un maintien auprès de mes amies, par exemple les soirs où, la flemme les ayant empêchées de sortir, elles se mettaient à jouer un peu aux cartes vers la fin de la soirée. Il commençait à être tard. *La rue était déserte et donnait sur la Trinité.* Ne sachant pas jouer, je me trouvais un peu seul, malgré l'ardoise et le crayon qu'elles me confiaient pour marquer les points. Les cartes s'abattaient, vives, parmi des rires, des exclamations, de petites injures même. Mes amies s'amusaient, elles ! Alors, pour m'occuper un peu, je m'emballais, comme un poète.

« Ah! les soirs de printemps, et d'hiver aussi, tout là-haut, faubourg Saint-Jacques, quand nous nous endormions ensemble, mon front d'adolescent bien calé entre ses seins. Voici la petite tache qu'elle avait sur l'un d'eux, celui de droite, je crois. Presque chaque soir, après d'autres choses, j'embrassais ce léger défaut.

« Combien d'hommes t'ont possédée depuis que tu m'as quitté? Que penses-tu de l'existence conjugale où tu te reposes maintenant de tant de changements et de tant de rendez-vous dans des bureaux d'omnibus, place du Châtelet, par exemple, quand

tu attendais ton cabot? Comment va-t-elle, cette petite fille dont je suis peut-être aussi un peu le père ? As-tu pensé quelquefois à nos plaisirs, dans cette étroite chambre d'une maison si mal habitée, ou bien as-tu tout oublié? Est-il vrai que les femmes n'oublient jamais leur premier amant? Es-tu capable encore d'aimer ?

« Puissance de l'imagination littéraire ! je la revois, en ce moment, comme autrefois. Oui, si je le veux, toi qui fus la première, tu es présente. Ton visage est rieur comme alors, tes yeux sont toujours les yeux que j'aimais, nulle ride encore à ton front sous la masse de tes cheveux d'un roux si mélangé d'or. Te souviens-tu des paillassons que tu changeais d'étage dans les maisons où nous allions? J'avais beau te gronder chaque fois, tu recommençais toujours. Et notre recommencement, le 14 juillet 1895, après plus de deux ans de séparation? Tu n'étais pas encore mariée. Ton cabot était en tournée. Depuis quelques semaines, je te faisais la cour, comme dans les premiers temps, quand j'avais dix-huit ans et toi vingt-trois. Je te reconduisais le soir chez toi, rue Baillif. Nous descendions la vieille rue Saint-Jacques, nous nous arrêtions un moment dans cette petite ruelle noire qui donnait derrière le Collège de France; nous nous embrassions là de toutes les façons, puis nous repartions, jusqu'à ta porte. Enfin, ce 14 juillet, tu te laissas faire, pour de bon. Te rappelles-tu nos amours sur le tapis de ma chambre d'hôtel, rue de Savoie ? Ça dura deux ou trois mois, puis lui revint, et alors, adieu! Corps pâle et pervers, que je t'ai désiré! Ah! ne fais pas de manières, je peux bien t'embrasser ! Après si longtemps, ça ne doit pas te troubler beaucoup! Et puis, reste un peu,

que nous causions. Quels changements en moi, depuis nos amours, quelles autres amours d'un mois, d'une semaine, d'une nuit, et maintenant c'est la grande sagesse ! Et pourtant, si tu voulais, mes meilleures caresses seraient encore pour toi. Tu ne veux pas me croire, tu hoches la tête, de l'air de quelqu'un à qui on l'a déjà faite. Ces femmes autour de moi te surprennent ? D'abord, tu ne les avais pas vues, et maintenant que tu les vois, tu ne sais que penser et tu es gênée. Il n'y a vraiment pas de quoi. Si tu savais ?... Ces femmes te ressemblent. Chacune d'elles a quelque chose de toi, l'une ta coquetterie, l'autre ta sensualité, celle-ci ton étourderie, celle-là ton inconstance, celle-là encore ta pauvre bêtise, et toutes un tour de reins qui vaut le tien. Approche-toi, assieds-toi près d'elles. Elles sont tes sœurs, elles sont ce que tu fus un moment, ce que tu aurais bien mieux fait de rester, au lieu de te marier : de chères coupes de plaisir et de mélancolie. Ce sont elles qui m'ont consolé quand je me désolais après toi avec des phrases de romans et des vers de nos meilleurs poètes, et dans leurs bras, les premières fois, c'est encore un peu toi que j'ai aimée. Même qu'il m'arriva quelquefois de les appeler par ton nom, aux moments de chaleur... Ah ! reste encore. Nous allons nous en aller. Nous prendrons une voiture. Tu diras à ton mari que tu as couché chez ta mère, ou tu rentreras quelques heures plus tard. Tu ne me feras pas croire que tu ne l'as jamais trompé. D'ailleurs, avec moi, ce n'est pas la même chose. Dis, laisse-moi t'aimer encore un peu comme autrefois. C'est entendu, n'est-ce pas? tu viens?...

« Qu'est-ce que tu dis? que tu es mariée, que tu as des enfants, que tu aimes ton mari, que ta mère

est une honnête femme, qu'il faut absolument que tu rentres... Ah! tiens, tu n'as pas changé, tu es toujours la même. »

Comme j'étais romanesque! J'aurais bien de la peine à écrire sur ce ton-là aujourd'hui. Il est vrai que la jeune personne que je célébrais si sentimentalement a bien changé. Elle n'est plus jeune, d'abord, et déjà un peu fournie à cette époque, elle est devenue depuis encore plus conjugale. Je la vois quelquefois à son balcon, quand je passe rue Notre-Dame-de-Lorette, au cinquième étage d'une maison pleine de sages-femmes. « Dire que j'ai été fou d'elle! » me dis-je en la regardant; et une petite pitié me vient pour la grosseur qu'elle a acquise. Dernièrement, j'ai marché derrière elle, par hasard, rue Saint-Lazare, rue de la Chaussée-d'Antin et rue Lafayette, pendant plus d'une demi-heure. M'a-t-elle reconnue?... Quand je l'avais dépassée, je m'arrêtais à une boutique pour l'attendre; elle venait s'y arrêter aussi. Je traversais la rue, elle la traversait. Nous avons fait cela jusqu'au coin de la rue de Châteaudun et de la rue Le Peletier. J'aurais peut-être dû lui parler, lui proposer un tour en voiture. Qui sait? cela lui aurait peut-être fait plaisir. Et puis, sa petite fille, un peu ma fille aussi, doit commencer à être charmante! Je ne lui ai rien dit, pourtant, et arrivé au faubourg Montmartre, comme je n'allais pas de son côté, je l'ai plantée là. Ça valait mieux. Il me serait bien difficile de m'emballer encore à son sujet et c'est assez d'avoir recommencé une fois. J'aurais même peut-être mieux fait de ne pas parler d'elle ici, pour ne pas exciter mes amies, et d'écrire à la place cet *Essai sur l'Onanisme* que je leur promets depuis si longtemps pour les amu-

ser. Mais, voilà! En retrouvant le papier qui contenait cette petite prose, j'ai eu deux pages toutes faites. Tandis que cet *Essai*, il aurait fallu l'écrire en entier. Pour une fois, j'ai su ne pas hésiter.

## V

La plus perdue des journées est celle où l'on n'a pas ri.

CHAMFORT.

Au moment d'en dire quelques mots, je m'arrête un peu pour revoir de loin, avec leurs lumières, leurs spectacles, leurs femmes, leurs habitués, tout leur mouvement de va et vient coloré et dur, ces endroits de plaisir où je passe quelquefois la soirée avec mes amies. Folies-Bergères, Palais de Glace, Casino de Paris, Olympia, Jardin de Paris, Marigny, et quels autres, je m'y promène des yeux comme si j'y étais réellement. Beauté de ces lieux étincelants et nets, comme de grandes glaces très éclairées. C'étaient autrefois des Elysées-Montmartre, des Ambassadeurs, des Tivolis Vauxhall, des Scatings; — autrefois encore, des Mabilles, des Casinos, des Courtilles; — très autrefois, des Fracastis, des Valentinos, des Prados; — et très, très autrefois, des Idalies, des Tivolis, des Folies, des Paphos. Tous ces noms, qui disent et évoquent une vie nerveuse et rythmée, une vie de bijoux, de musiques, de chahut, de libertinage, de légèreté, de flânerie, de chaleur et de fards, sont pleins pour moi d'un charme et même d'une émotion qui n'ont pas d'analogues.

Tant pis si des gens s'étonnent et si d'autres pensent que je finirai bien par me lasser. Ont-ils jamais rien senti de ces décors frémissants? Les livres, les soirées studieuses dans la chambre fermée, ils ne connaissent que cela, peut-être. Qu'ils s'amusent. Moi, j'en ai fini, n'y ayant rien trouvé

qui me fût du bonheur, de ce bonheur que je cherchais. Comme je me suis ennuyé, pendant près de dix ans, à lire tous ces chefs-d'œuvre, faisant semblant de m'y plaire et m'y cherchant en vain. On ne m'y reprendra pas de sitôt. D'ailleurs, nul bénéfice, même d'idées. Tout au plus le plaisir d'entrer dans la peau de tel ou tel écrivain et de jouer, un moment, le jeu célèbre de son genre. Ces livres m'offraient bien le plat labeur de leurs auteurs, et un souci puéril d'étonner les yeux, mais rien pour toucher l'âme. Tandis que ces lieux décriés, quand je me décidai à y pénétrer, m'ont tout de suite ému d'une émotion qui m'était propre, c'est-à-dire qui ne tenait par rien à l'admiration ou à l'imitation. Là, au moins, je me retrouvais et me reconnaissais, sûr, cette fois, de ne pas me tromper, tant je ressemblais à ce petit garçon que j'ai été, avec ses goûts seulement un peu agrandis, sa tendresse plus émue, sa timidité plus délicate, et sa sauvagerie même ornée d'images plus vives. Tout m'en était familier, facile, comme des choses déjà vues et auxquelles je revenais. Quels plaisirs intellectuels j'y ai trouvés aussi que je préfère garder pour moi, pour ne pas poser. Il n'y a pas à dire, le jour où je mourrai, je veux avoir à mon enterrement le quadrille des chahuteuses d'un de tous ces endroits-là.

Je me le dis souvent : la *Valse bleue* marquera une date dans ma vie; et ce que j'écris là est plus sérieux qu'on ne croit. Ce que la Perruche m'a distrait avec cet air!... Pas plus tôt levée, elle commençait : « ... *Pourquoi ne plus m'aimer, tu sais bien que je t'aime...* » A dire vrai, dans les commencements, j'avais plutôt du mal à m'habituer à ces musiques. J'étais si plein de mes grands livres, si préoccupé de si hautes questions! Mais le jour

arriva bientôt où je sentis le charme de ces airs sans importance, qui vous entrent dans la tête sans qu'on s'en doute, et qu'on fredonne sans le vouloir, en pensant à autre chose. Après tout, me dis-je, ils ont aussi leur caractère. Ils sont aussi quelque chose de la vie, de cette chouette vie, que nous gâchons tous plus ou moins, comme si ça devait durer toujours. Il n'y a pas que le grand art, le devoir et la famille. Il y a aussi la fantaisie, le plaisir et les jeunes personnes faciles et pas tenaces. D'ailleurs, à chacun sa part. A ceux-ci les grandes œuvres, d'une portée considérable, et qui valent les grands formats; à ceux-là, la vie de chaque jour, avec ses plaisirs brefs. L'important, c'est d'aller dans son chemin. Le résultat sera tellement le même... « *Pourquoi ne plus m'aimer...* » Hélas! pauvre Perruche!

Quels airs, d'ailleurs, mieux que ceux-là : *Valse des Roses*, *Beau Danube bleu*, *Amant d'Amanda*, *Tzarine*, *Marche Lorraine*, *Espana*, *Marche des Petits Pierrots*, *Polka des Anglais*, *Valse bleue*, *Froufrou*, *Marjolaine*, *Franchesa*, *Sourire d'avril*, *l'Amour boiteux*, *Tiger Lily*, et des tas, des tas d'autres, pourraient donner à ces endroits, décors et habitués, le rythme qui leur convient. Comme ils s'accordent bien à l'esprit et à la sensibilité, c'est tout un, qu'on apporte dans ces lieux : légèreté, raillerie, négligence, gestes inviteurs, consommations sollicitées : « Tu m'offres quelque chose, dis, Monsieur?... » et tantôt consenties et tantôt refusées, propositions échangées, prix débattus, adresses demandées et données, colloques où il ne manque que quelques gestes pour être tout à fait de l'amour, flânerie, paresse...

Les Folies-Bergères, surtout. Moi qu'on voit si difficilement dans la journée, à cause de mes nom-

breuses occupations : famille, correspondance, besognes, et de mes nombreuses préoccupations : notoriété, décoration, Académie, on m'y trouve souvent le soir, vers dix heures, tantôt seul, tantôt avec deux ou trois de mes amies. Je vais bien quelquefois, selon la saison, au Palais de Glace, au Casino de Paris, à Marigny, ou ailleurs. Mais, le plus souvent, c'est aux Folies-Bergères, quand je le puis, que je passe mes soirées. Et quelles soirées ! La seule chose qui m'ennuie, c'est le chemin un peu long pour rentrer chez moi, quand aucune de mes amies ne m'emmène. Heureusement, cela est rare, et presque toujours c'est à deux et dans le quartier de mon enfance que je rentre me coucher. Oui, quelles soirées, dirai-je encore, pour rattacher ma phrase. Tantôt je m'assieds ou traîne çà et là, non loin de mes amies, sans en avoir l'air. Assises elles-mêmes ou se promenant, elles font de l'œil à droite et à gauche et des sourires un peu à tout le monde. Je suis de loin le jeu souple de ces femmes, les regarde se poser comme de grandes fleurs, et prendre telle ou telle attitude selon qu'elles ont affaire à un habitué ou à un profane, à un vieillard difficile ou à un gamin pas entraîné, à un étranger ou à un type d'ici. De temps à autre j'en croise une, ou deux, ou trois. Si elles sont libres, nous nous donnons des nouvelles, bêchons un peu les têtes qui passent ; sinon, un sourire, en passant, un petit signe de la tête retournée, et nous continuons. Mon air fatigué sauve ce que cela peut avoir d'équivoque aux yeux des imbéciles. J'ai même acquis tant d'habileté que j'ai l'air d'un miché qui ne veut pas marcher.

Tantôt aussi, je m'isole, laissant mes amies faire de leur mieux, et alors, je ne pense plus qu'à moi. Je m'abandonne à mon plaisir : souvenirs d'enfance,

joie du décor, goûtant le reflet des glaces, les combinaisons des couleurs, le mouvement jamais le même des gens, et la frénésie mêlée de langueur de toute l'atmosphère. Ah ! que me plaît, ces soirs-là, mon teint pâle sous l'éclat des électricités ! Immobile à cette place que l'on sait, dans le promenoir de la salle de spectacle, je pense plus que jamais à ce gamin d'autrefois et à sa si jolie maman, me laissant bousculer par les oisifs et ne voyant rien de ce qui se passe sur la scène qu'un vague jeu mobile et lumineux. Quel petit bonheur alors, et pas à la portée de tout le monde! Et comme c'est dommage qu'elle soit mariée quelque part, au lieu d'être encore là avec moi, ma chère maman! Elle me serait une amie de plus et la plus troublante, peut-être.

Ou bien je m'installe luxueusement dans un bon fauteuil, dans le promenoir du hall, de manière à ne rien perdre des mille jeux des lumières, des couleurs et des groupes. L'orchestre répand ses airs légers, presque en sourdine pendant le spectacle, et sonores, excitants, transportants et à demi-hystériques pendant les entr'actes. Plus épris de moi-même que jamais, je jouis de tout cela sans aucun effort, parmi les fumées de mes cigarettes. Ça m'est bien égal les chefs-d'œuvre de la littérature française, dans ces moments-là. Des rêveries m'emplissent, où se mélangent des soucis d'argent et de la beauté, des idées de gloire et des modesties, des traits de talent et des phrases d'autrui, de la tendresse et du j'm'enfichisme, du scepticisme et de l'émotion. Est-ce que je m'amuse? est-ce que je m'embête ? je serais bien embarrassé de le dire. Ce qui touche au dogme, c'est que je suis parfaitement heureux. Des femmes passent et repassent,

jamais les mêmes tant elles sont souples, et jettent dans ces rêveries des couleurs claires et de la grâce, et le temps passe aussi, ah! si vite! et si doucement, pourtant! Puis il se fait tard, les gens sérieux s'en vont, la musique semble se voiler, et les lumières aussi. Il n'y a plus que quelques groupes qui se désagrègent peu à peu, quelques femmes qui fouillent de l'œil l'espace clair et luisant, et alors, quelquefois, une folie me prend, une sorte de vapeur, quelque chose comme le trouble de Phèdre : *Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!* Souvenirs, de si loin et si présents, tendresses dégringolées et dont la trace me demeure, visages aimés et perdus et que je revois toujours, morts déjà sous la terre et qui marquent que l'on vieillit, livres tant rêvés qu'on ne les écrira jamais, ces décors pleins de lumières, de miroirs, de parfums et de rythmes, et ces femmes qui sont toutes un peu abîmées à un endroit ou à un autre, et ce petit garçon d'autrefois, timide et sensible, et ces petites filles, si coquettes avec lui, et cette mère aussi, inoubliable et si chère, que sais-je encore, tout cela danse nerveusement dans ma tête comme un ballet d'images et de mélancolies, et je songe à la mort de tous ces trésors de plaisir et de tristesse qui sont de la beauté, j'en suis sûr, je le sens, et une beauté si vive, si pénétrante, qu'elle m'émeut, ah! jusqu'à en pleurer, — sans larmes, hélas! Dans ces moments-là, je n'ai jamais assez de papier sur moi pour prendre des notes. De plus, comme on va fermer, je suis presque toujours dérangé par celle de mes amies qui n'a rien fait et qui a pensé à moi. « Non, mais quoi! m'interrompt-elle, est-ce que tu viens ? » Je me lève, alors, et la suis : « Comment veut-on que je travaille ? me dis-je en moi-

même, en faisant les premiers pas ; on me dérange tout le temps ! »

Le Jardin de Paris aussi m'est cher, on verra bientôt pourquoi. Ce que j'y ai entendu de romances où *vingt ans* rime avec *printemps*, *pâquerette* avec *blondinette*, *charmes* avec *larmes*, *yeux* avec *cieux*, *etc* avec *etc*... Enfin, il faut bien passer ses soirées. Tout le monde ne peut pas aller dans les Universités populaires *enseigner* la beauté. Que de fois aussi je m'y suis distrait à me laisser glisser dans le sous-sol par le glissoir que l'on sait? Des soirs, même, je n'ai fait que cela : glisser, courir à l'escalier, remonter, revenir à la glissade, glisser... Je sens bien alors que ma maladie de cœur ne s'en porte pas très bien, et même, quelquefois, après huit ou dix tours, ça ne va pas du tout. Mais, bast ! qu'importe la vie, et n'est-ce pas vivre, après tout, ce que je fais ? Ça fait tant de plaisir à mes amies de me pousser, d'un bon coup, et de me voir dégringoler, en un clin d'œil, tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, les jambes allongées ou pendantes, les bras en l'air ou croisés sur la poitrine. Une, deux, trois... et allez donc ! Ah ! les soirées délicieuses ! Quels rires, quels éclats de voix, quels gestes pas convenables ! Comme je m'amuse ! Les gens qui nous regardent, avec leur air bête, n'en reviennent pas.

Et le concert terminé, quand trois ou quatre femmes se mettent à danser le chahut dans l'espèce de piste, autour de l'orchestre ! Quelles minutes bien spéciales j'ai passées là, sans en avoir l'air, les coudes sur la balustrade et le menton dans les mains, à regarder se déhancher ces femmes si pleines d'allure, aux mouvements vifs et harmonieux, et dont l'art est net comme des lignes. A la fin, elles

ont fini par me connaître et nous nous disons bonjour en camarades. D'où cela vient-il que ces danses remuent tant de choses en moi, et me touchent et me transportent, à l'égal d'un poème ou d'une belle symphonie? J'y ai songé souvent, durant mes stations à cette balustrade, ou dans d'autres endroits, quand je regarde d'autres chahuteuses. Dans ces moments-là, les jambes me démangent, je me sens le diable au corps et le corps plein de rythme, mon esprit aussi cabriole et chahute, et cela va si loin que je dois me retenir, de toute ma raison, pour ne pas m'élancer, élastique et prompt, sur l'étroit parquet, et mêler mes lancements de bras et mes grands écarts aux jambes en l'air et aux retroussés savants de ces créatures dont je me sens si près, par mille côtés indéfinissables : goûts, souvenirs et désirs tout ensemble. Ah! quand elles ont fini et qu'elles vont boire, en tâchant, à leur tour, d'utiliser leur cœur, il me semble quelquefois que je suis encore plus éreinté qu'elles.

C'est au Jardin de Paris qu'il m'arriva un soir un tas d'histoires avec la Perruche. Nous étions là elle, Lennie, Marthe et moi. C'était vers la fin de l'été 1899. J'étais allé passer quelques jours dans la villégiature de ma famille, cent vingt et un habitants, et assez fatigué j'avais écrit à mes amies de venir m'attendre au Jardin de Paris où je viendrais me remettre un peu en descendant du train. Très occupées ailleurs, Yvonne et Suzanne n'avaient pu venir. Quand j'arrivai, il était à peu près dix heures et demie. La première partie du concert venait de se terminer. On était répandu dans le jardin. Je me souviens encore de l'air que jouait l'orchestre ce soir-là, au moment où j'entrai, un air médiocre et bien en-

traînant, et je vois encore mes amies venir au devant de moi, en marchant un peu en mesure avec cette musique.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je jouissais à cette époque d'un certain prestige auprès de mes amies, un prestige littéraire, s'entend. Il y avait à peu près un an, était mort Jean de Tinan, qui m'était si cher. On venait de publier son dernier roman, laissé inachevé, *Aimienne ou le détournement de mineure*, et à propos de ce livre j'avais écrit sur mon camarade mort quelques pages rapides, parues dans *le Mercure* d'août. Je les avais lues à mes amies, et soit étonnement que j'eusse travaillé un peu, soit contentement de quelques mots que j'avais dits d'elles en passant, elles m'en témoignaient depuis une petite considération. La Perruche surtout ne tarissait pas sur ce sujet, prenant plus que jamais des poses de gravures de modes, et me prédisant un de ces avenirs, si je voulais travailler! « Voyons, ce n'est pas si malin que ça, me disait-elle quand elle s'y mettait. Tu ne me feras pas croire que tu n'en ferais pas autant que celui-là, tu sais bien, celui qui a écrit ce livre où il y a des gens qui s'aiment devant des tableaux. Non, s'il croit que c'est rigolo, ce qu'il a écrit! Enfin, si ça amuse Versailles! Eh bien! et celui qui a fait ce livre, donc, tu sais bien, ce livre, etc., etc. » Voilà ce que c'est que de prêter les livres des gens que l'on connaît : on s'entend dire sur eux des choses qu'on pense tout bas. Enfin, la Perruche m'encourageait beaucoup. J'avais même dû me décider à lui faire cadeau, pour la faire taire, d'un exemplaire du roman de Tinan, dans une belle reliure, avec, à la fin, les cinq ou six pages que je venais d'écrire. Encore cela n'avait-il point suffi, et, pour avoir tout

à fait la paix, j'avais dû faire appel à tout mon talent pour lui écrire une longue dédicace qu'elle me fit d'ailleurs recommencer trois fois, ne la trouvant jamais assez convenable. Si j'avais pu les retrouver, j'aurais reproduit ici ces phrases écrites tout spécialement pour cette fille charmante.

Je le répète donc : depuis cet article, mes amies prenaient des gants avec moi. C'est-à-dire que, dans les moments difficiles, elles attendaient un peu avant de me ramasser. Dire pourtant que je me louais de ce progrès serait exagéré. Je n'ai jamais eu autant de brouillons de lettres à faire que pendant les cinq ou six mois qui suivirent l'article dont s'agit. De plus, c'étaient tout le temps, de la part de mes amies, des : « Eh bien, tu ne fais pas autre chose? » Naturellement, je ne répondais pas, ou à peine ; je me contentais de siffloter, en demandant qu'on me fiche la paix. « Décidément, ça t'est difficile partout de recommencer! » me disaient-elles alors d'un ton aimable. Ah! on a bien raison de dire que la gloire ne va pas sans quelques ennuis. Il n'y avait guère que la Perruche qui ne m'accablât pas. On aurait dit qu'elle savait ce que c'est que la littérature, et que c'est surtout lorsqu'on est loin de ses papiers qu'on a envie de travailler. « Il est comme moi, devait-elle penser tout bas. Quand je suis seule, je souhaite quelqu'un pour m'aimer, et sitôt que j'ai un homme dans les bras, je voudrais que c'en soit un autre. »

Nous étions donc assis, ce soir-là, Lennie, Marthe, la Perruche et moi, au Jardin de Paris. Depuis deux ou trois semaines que je ne les avais pas vues, ce m'était tout un plaisir de les retrouver et de retrouver aussi l'un de ces décors qui me sont si chers. Nous devions certainement, les uns et les autres, pen-

ser à de très grandes choses, car nous ne parlions guère. Pour ma part, étalé dans un fauteuil, les jambes sur un autre devant moi, je songeais au profond ennui qui se dégage des livres de M. Anatole France. Lennie allumait de sa place un vieux monsieur de bonne apparence, quelques fauteuils plus loin. Marthe était assise en face de moi, la tête un peu penchée, ses mains pleines de bagues tenant son parapluie. On commençait à voir sur son visage, autour des narines, autour des yeux, près des oreilles et aux coins de la bouche, ces légères roseurs qui annoncent la fin de la beauté. Elles donnaient à ses traits une expression plus fine, plus émue aussi, quelque chose comme de la sérénité, du regret résigné, toute une douceur pénétrante. Combien cette créature m'attendrissait, à la voir ainsi fatiguée et usée. « Beauté en train de ficher le camp, plus belle et plus troublante que la beauté jeune, me disais-je en la regardant. Encore une dont j'aurai joui et qui bientôt devra se rentrer. Tout ça ne nous rajeunit pas. » J'aurais sans doute été plus loin dans ces considérations si Marthe ne s'était levée pour circuler un peu avec Lennie, pour tâcher de décider le vieux monsieur de bonne apparence qui ne paraissait pas vouloir marcher. Je restai seul avec la Perruche assise tout contre moi. L'orchestre jouait à ce moment-là cet air si entraînant de *Franchesa: Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!* etc. Chaque fois que je pense à cette soirée, je fredonne malgré moi cet air plein d'allure. Si l'on m'avait dit que la conversation que je commençai alors avec la Perruche au sujet d'un boléro qu'elle voulait s'acheter devait se terminer comme on va voir! Certainement, j'aimais bien la Perruche, je savais bien aussi que je ne lui étais pas indifférent.

Mais de là à des lyrismes! Quand j'y songe maintenant, des tas de choses me reviennent. Il devait y avoir longtemps que la Perruche cherchait cette occasion. En tous cas, je ne m'attendais guère à cet entretien sentimental où elle mit toute sa grâce.

« Tu me plais, tu sais, se mit-elle à me dire soudain, après des paroles bien différentes. Si tu voulais, on s'aimerait.

— Mon Dieu! lui répondis-je, si tu y tiens...

— Veux-tu venir chez moi, une après-midi, mais alors, sérieusement?..

— Si tu veux, oui, mais quand?...

— Je te raconterai ma vie.

— Ça sera gai!

— Tu me donneras des conseils.

— Qu'est-ce que tu paieras?...

— Et puis, quand je n'aurai personne, tu pourras venir!

— Tout de même, je ne voudrais pas...

— On sortira ensemble...

— Où?..

— Je suis une bonne fille, tu sais. Au fond, j'ai du cœur, je suis même capable de m'emballer, pour de bon. Tu m'aimeras peut-être un jour, toi aussi. Est-ce qu'on sait jamais ?...

— Ça, c'est bien vrai! Est-ce qu'on sait jamais?...

— Ça roule, dis?... »

Ces choses passionnées sont plus passées qu'on ne croit. Déjà malade depuis quelque temps, la Perruche aurait bien mieux fait de se reposer, de ne pas tant se donner à l'un et à l'autre, et de traîner aussi un peu moins la nuit, à droite ou à gauche. Tout le monde le lui disait, le médecin, ses camarades et moi. Mais non! C'était bien trop dans sa

nature de faire plaisir, son besoin d'aimer et d'être aimée était le plus fort, et, d'autre part, on se l'arrachait trop pour qu'il lui fût possible de se modérer. « J'ai à peine un instant à moi, m'écrivit-elle une fois à cette époque pour défaire un rendez-vous qu'elle m'avait donné; sitôt un parti un autre arrive. Il faudrait que je me coupe en dix pour contenter tous ces enfants. » Et une autre fois (je saute les choses intimes) : « Ce que j'avais prévu est arrivé. Mon grand gamin de Georges a manifesté tout à l'heure le désir de venir m'embrasser demain, et comme je n'ai pas de galette et que probablement il en apportera, je ne puis l'envoyer au bain. Tu vois, femme propose et l'homme dispose; ce qui me chagrine, c'est qu'après-demain je serai sans doute indisposée, etc., etc. »

Aussi arriva-t-il ce qui devait arriver : toutes ses complaisances jouèrent un mauvais tour à la Perruche. Le dimanche 29 octobre, nous étions allés tous les deux à la Comédie-Française. On jouait ce soir-là une pièce d'Hugo ou de Dumas fils, je ne sais plus au juste. J'avais dit à la Perruche que c'était assommant et elle avait voulu voir si j'avais raison. Pendant un entr'acte, vers onze heures, elle fut prise soudain de violentes douleurs dans le ventre et d'une hémorragie assez prononcée. Cela venant deux jours après ses époques terminées était assez inquiétant. Sans attendre la fin du spectacle — c'était toujours ça de gagné — nous rentrâmes chez elle, place Vintimille, où elle habitait depuis seulement quinze jours, dans une maison où il était défendu d'user trop d'eau. Elle se coucha aussitôt, et la nuit se passa ainsi, elle souffrant comme une bête blessée, et moi me promenant de long en large dans la chambre, ne sachant que

faire, et un peu embêté de cette douleur contre laquelle je ne pouvais rien. Le lendemain, le médecin vint, l'examina ; c'était une métrite, et sérieuse; il fallait lui faire un curetage. En attendant, il lui fit une ordonnance. Mais rien ne soulageait la Perruche. Je fis venir un autre médecin, puis un troisième. Pendant ce temps-là, la Perruche souffrait toujours, de la même façon, et je continuais à la soigner, à donner des nouvelles aux gens qui venaient, et à m'occuper du ménage. Mon Dieu ! que d'injections je lui ai données, que de cataplasmes je lui ai faits, que de suppositoires je lui ai mis, que de potions je lui ai fait prendre. Je me vois encore avec mon tablier blanc, mon bock, mes cachets et mes fioles. La seule chose qui la calmait un peu et que j'avais trouvée moi-même, c'était de lui appliquer sur le ventre, tant qu'elle pouvait les endurer, des serviettes trempées dans de l'eau bouillante. Ah! maintenant, je sais soigner les femmes, j'en réponds. Enfin, aucun mieux ne se produisant, il me fallut me rendre à l'avis du médecin qui me conseillait de mener la Perruche à l'hôpital où elle serait mieux pour l'opération qui pouvait la guérir. C'était le 4 novembre. Depuis six jours, cette bienfaisante créature était au lit, et je commençais à m'habituer à la voir souffrir. La veille, assis auprès de son lit, j'avais écrit, sur sa table de nuit, entre deux injections, ce court article, paru dans *le Mercure* du mois suivant, sur un ouvrage de M. Pierre Quillard. Maintenant, c'était fini. Il allait falloir quitter tout cela. Je n'aurais plus dans la maison cet air intéressant du bon jeune homme qui s'esquinte à soigner son amie. Je ne m'amuserais plus, chaque matin, en allant chercher des biscuits et du vin, à regarder, rue de Douai, au numéro 51,

chez ce coiffeur dans un rez-de chaussée, les deux petites figures de cire, si vivantes et si bien coiffées. Je ne verrais plus, en fumant des cigarettes à la fenêtre, Berlioz debout et l'air embêté, depuis si longtemps, dans son square tout entouré, à midi, de petites voitures-réclames. Pauvre chambre à coucher, si gaie et si élégante, que nous avions arrangée ensemble, la Perruche et moi! C'était bien la peine de nous être tant disputés, à chaque instant, pour tel objet qu'elle voulait placer là, et moi ailleurs! Qui savait si elle y reviendrait jamais, maintenant? Il n'y a pas à dire, ce fut un dur moment à passer.

Après le déjeuner, vers une heure, j'envoyai chercher une voiture. Aidé du cocher, j'enlevai de son lit la pauvre Perruche, et nous la descendîmes ses cinq étages, le plus doucement possible. Au milieu de l'escalier, elle défaillit soudain, et une dame de la maison, qui la savait malade, sortit sur le carré pour lui faire respirer des sels. Quel trajet, ensuite, de la place Vintimille à Lariboisière! La Perruche installée dans la voiture, sous des couvertures, je tenais dans mes mains ses mains fiévreuses et serrées. Pâle, jaunie même, les traits tirés, ses beaux yeux toujours pleins de douceur, elle me regardait sans rien dire, secouée de sanglots et de sourds gémissements. Qu'elles étaient loin notre fantaisie, notre raillerie, notre légèreté, et qu'ils étaient loin aussi nos plaisirs à peine commencés! « Ma grosse fille, lui disais-je en essayant de l'amuser, ce n'est pas rigolo, hein? » et je regardais les rues qui dansottaient à la portière, rue de Douai, rue Victor-Massé, rue Condorcet, rue de Maubeuge, etc. Enfin, nous arrivâmes. Après les formalités d'usage, près de deux heures seulement dans une

salle glaciale, on indiqua une salle, un lit, salle Bernutz, lit numéro 11, et l'on y monta la Perruche, que l'on coucha. Quand ce fut fait, j'entrai, je l'embrassai, lui dis : à demain, et partis. Cette scie de *Valse Bleue* me chantait malgré moi dans la tête, pendant que je regagnais la rue Bonaparte, où j'habitais alors.

Chaque jour, ensuite, je vins voir la Perruche. Ça n'allait pas mieux, bien au contraire. Aggravation, péritonite, que sais-je, et à quoi bon raconter tout cela en détail. Dans un lit non loin du sien, de l'autre côté de la salle, il y avait une vieille femme, malade de la syphilis, et qui geignait tout le temps. sale et ridée abondamment. Je l'ai vue mourir là sans m'en douter beaucoup. Ce jour-là, elle faisait : *ah! ah!* depuis le matin, en faisant aller sa tête de droite à gauche, et de gauche à droite, sans s'arrêter, d'un mouvement saccadé et scandé. Cela distrayait un peu les malades. On a si peu d'agrément dans une salle d'hôpital ! J'ai beaucoup songé, depuis, à ces *ah! ah!* de cette vieille femme en train de claquer. Ils n'étaient pas aussi doux, aussi pleins de merveilleux que les *ah! ah!* que ma vieille bonne me chantait jadis pour m'endormir. Ils n'étaient pas aussi tendres, aussi soupirants que les *ah! ah!* de la Perruche dans ses moments amoureux, quand elle vous appelait son chéri à n'en plus finir. Ils n'étaient pas non plus aussi vifs, aussi clairs, aussi entraînants que les *ah! ah!* de nos refrains de cafés-concerts. Mais, tout de même, ils n'en étaient pas très loin et quelque chose de crispé et de sanglotant relie encore dans mon esprit tous ces *ah! ah!* les uns aux autres. Heureux ceux qui peuvent décéder en poussant ainsi de petits *ah! ah!* inconscients et bien réglés. Avec un petit air de musique non loin

de soi, ou même sans musique, cela fait presque une chanson, une chanson pour s'endormir. Dimanche parfait que ce jour-là, après toutes les semaines si joyeuses de la vie. Et quel supérieur protocole, plutôt! Comme les autres, on a fait le pantin, on a dit des mots à droite et à gauche, on a travaillé et on a fait l'amour, on a ri, on a pleuré, traîné sa forme comme on pouvait, puis, psitt, tirez le rideau, emportez le bonhomme, la pièce est jouée. Rien n'en a tiré à conséquence et l'on est le premier à n'y plus penser.

C'est un peu comme ça que mourut la Perruche, un jour, le vingt-six novembre, vers onze heures du matin, juste à temps pour que je puisse encore aller déjeuner. J'avais été prévenu chez moi qu'elle allait très mal et dès mon arrivée la surveillante m'annonça que c'était la fin. Je m'approchai du lit de mon amie. Elle semblait souffrir à peine tant elle souffrait. et dans ses yeux charmants, où tant d'images allaient s'éteindre, il paraissait n'y avoir plus qu'une lassitude très douce. La surveillante était en face de moi, de l'autre côté du lit, pleine de couleurs et très en forme. « Quelle santé! » me disais-je en regardant cette femme dont les rondeurs intéressaient ma gravité. Il fallait voir ses clignements d'yeux, son air connaisseur, sa façon de se rendre compte des progrès du mal. « Ça va mieux, disait-elle tout haut, par habitude de chercher à tromper les malades, ça va mieux; demain, elle sera tout à fait guérie. — Je vous crois, qu'elle sera guérie demain! pensais-je tout bas. Elle le sera même beaucoup plus tôt! » Puis, à un moment, quelqu'un parla d'aller chercher l'aumônier pour administrer la Perruche. Je souffrais déjà à l'idée de voir le représentant de tous les mensonges et de

toutes les superstitions à côté de ce qui n'avait jamais été que spontanéité et que fantaisie. Avait-elle besoin de mômeries, cette créature qui en avait fait si peu dans sa vie ? Ne pouvait-on pas la laisser glisser en paix, en soupirant seulement un peu, comme si elle faisait encore l'amour ? Heureusement, la Perruche avait entendu et ne voulait rien savoir. « Je n'ai jamais fait de mal à personne, dit-elle d'un reste de voix. Je n'ai besoin de rien, je suis prête à m'en aller. » Avoir fait du mal! elle? Pauvre Perruche ! Elle aurait même pu dire qu'elle n'avait jamais fait que du bien, et à des tas de gens, encore, et pas toujours pour beaucoup d'argent ! Ç'avait même été là tout son mérite, de faire du bien, et elle payait bien d'avoir eu quelque plumage, en mourant ainsi dans un lit d'hôpital, toute abîmée et amaigrie, avec moi seulement à son chevet, et, au pied de son lit, cette surveillante, d'une santé si importante.

Ainsi elle mourut, et une malade indulgente, deux ou trois lits plus loin, déclara qu'après tout ce n'était pas une grande perte. On l'enterra le lendemain, en se promenant, sans y penser plus que ça. C'est bien vrai que les grandes douleurs sont muettes ! Pauvre Perruche ! Elle dort maintenant dans ce même affreux cimetière, en dehors de Paris, passé la barrière de Saint-Ouen, où j'ai toujours pensé qu'a dû être enterrée ma vieille bonne Marie. Ce ne fut pas peuplé, je dois le dire. Nous n'étions guère qu'une dizaine de personnes derrière la voiture ; pas un miché sérieux : rien que quelques amies, sa concierge et moi, et c'est une tombe étroite, pauvre, avec des fleurs pas souvent renouvelées, que celle de cette créature qui ne songeait qu'à briller, à plaire et à être aimée. Avec ça, c'est si

loin, que c'est toute une affaire pour y aller. J'y vais pourtant quelquefois faire un tour, seul ou avec une camarade, quand j'ai des dispositions à la mélancolie. Je me munis de petits gâteaux pour manger le long du chemin, et d'un bouquet de quelques sous pour orner un peu la tombe sur laquelle je vais sourire. Immobile un moment et l'air un peu bête devant l'entourage, le souvenir de la Perruche revit alors en moi avec tous ses accessoires. Je me rappelle ces seins si connus, que j'ai maniés et embrassés si souvent, ces bras charmants, cette bouche si adroite, ces jambes agiles, qui enlaçaient si agréablement, tout ce corps un peu voyou et toujours si complaisant. Beautés faciles, qui éveillaient la lumière et la joie, gestes gracieux, sourire perpétuel, obscénité pas déplaisante, comme c'est loin tout cela! Dire que nous avons joui l'un de l'autre, que je l'ai tenue dans mes bras, même que quelquefois ça me gênait un peu pour dormir, et que c'est fini. Je regarde cette bande de terre sous laquelle on l'a mise, voilà bientôt trois ans, dans une longue boîte bon marché. On était si peu riche, et la mort est si chère! La *Valse bleue*, au travers de toutes ces pensées, flotte et chantonne comme un leit-motiv bien approprié. Je songe à tout le travail souterrain de la mort. « Pauvre Perruche! ne puis-je jamais m'empêcher de dire chaque fois, dans quel fichu état elle doit être! Période aqueuse, sans doute. Quand ce sera la période parcheminée, ce sera mieux. Mais, en attendant, ça ne doit pas être drôle. »

## VI

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses...
BAUDELAIRE.

Je ne pourrai pas dire que je n'ai pas eu de

chance au sujet de ce livre : j'ai revu ma mère il y a quelques mois. J'en étais alors presque à la fin de mon chapitre IV et je me demandais justement, en songeant à mon chapitre V, ce que j'allais bien écrire, après tant de choses déchirantes, pour amuser un peu le lecteur. Quand j'eus revu ma mère, je ne me le demandais plus.

C'est en octobre 1901, dans une ville du nord, chez ma grand'mère, que j'ai eu ces plaisirs. J'avais été appelé là pour assister aux derniers moments d'une tante célibataire et bien malade, la même dont j'ai parlé à la page..., et le jour de mon départ je songeais que j'allais peut-être revoir là-bas, venue comme moi au chevet de la mourante, cette femme délicieuse que je n'avais pas vue depuis si longtemps. Quel contentement j'en éprouvais, mais quel ennui aussi! En écrivant mon chapitre III c'était à ma gracieuse maman de 1881 que j'avais songé, c'était elle que j'avais vue et que je voulais qu'on vît. Qui savait comment j'allais la retrouver, maintenant ? Ne serait-elle pas la dame un peu abîmée et sérieuse que je craignais tant ? Si j'allais regretter, malgré moi, d'avoir écrit sur elle tout ce que j'avais écrit, et, malgré moi aussi, être obligé d'arranger mon chapitre. Un moment, je fus pour ne pas partir.

Dès mon arrivée, ma grand'mère, que je voyais pour la première fois me parla de ma mère. Je savais déjà qu'elle était mariée, mais j'appris qu'elle avait deux enfants, qu'elle ne parlait jamais de moi, qu'elle n'en avait même jamais parlé. Elle avait été tenue comme moi au courant de l'état de sa sœur et certainement elle allait venir; mais quand?... Je me sentais si embarrassé à l'avance que je me demandais si je ne devais pas repartir.

Qu'allait-elle dire, en me trouvant là, sans avoir été prévenue? « Bast! me dit ma grand'mère, elle ne vous reconnaîtra pas. Il y a si longtemps qu'elle vous a vu! Au moins vingt ans, n'est-ce pas? Vous verrez comme elle est restée jeune. On ne dirait pas qu'elle a un grand fils comme vous. Et puis, ça s'arrangera, allez. » Et le fait est que ces trois jours passés avec ma mère furent vraiment de belles journées.

C'est le jeudi 24 octobre, vers une heure et demie, qu'elle arriva, en chemin de fer depuis quinze heures et n'ayant fait que traverser Paris, pour aller d'une gare à l'autre, venant du pays de Jean-Jacques Rousseau où sa vie est fixée à présent. C'était après le déjeuner. Je venais de reconduire une visiteuse et je refermais la porte, quand j'entendis des pas dans l'escalier et qu'on causait. Je rouvris et regardai par-dessus la rampe. Une femme montait, toute en noir, une petite valise à la main, répondant encore quelques mots à la personne qui descendait. Un profil aigu et pâle sous des frisures très brunes, cette voix chaude et scandée, cette allure rapide et souple... Tout de suite je l'avais reconnue. Je rentrai, laissant la porte entr'ouverte, prévins ma grand'mère et m'enfermai dans ma chambre. Je me rappelle encore comme je me vis pâle dans la glace en face de mon lit.

Elle entra, embrassa sa mère, alla regarder un peu sa sœur, puis revint dans la chambre de ma grand'mère pour se débarrasser et pour s'asseoir. J'entendais, de ma chambre, leur voix à chacune, celle de ma grand'mère, lente et fatiguée, et celle de ma mère, vive et impatiente, disant des mots comme ceux-ci : mon mari, mes enfants, ma maison, ma bonne. Puis ma mère désira déjeuner. A

cause de l'encombrement, on mangeait dans la cuisine. Il fallait passer, pour y arriver, par la pièce où je me trouvais. Ma grand'mère entra d'abord, montrant le chemin à ma mère qui venait pour la première fois dans la maison; puis ce fut ma mère. Assis sur mon lit, je me levai aussitôt. Ne se doutant pas qu'il y eût quelqu'un là, ma mère s'arrêta un peu, me regarda, me dit: Bonjour, Monsieur! — un peu bas, avec une petite inclination de la tête. Je lui répondis : Bonjour, Madame! — un peu bas aussi, comme à n'importe quelle dame. Une seconde, à peine, et elle était à peine passée que j'étais déjà rassis sur mon lit.

Dans la cuisine maintenant avec ma grand'mère, à deux pas de moi, ma mère déjeunait, ma grand' mère allant et venant pour la servir. Ma porte restée ouverte, elles parlaient bas toutes les deux, et bientôt j'entendis ma mère s'informer de ce jeune homme qu'elle avait vu dans la pièce à côté. « Qui est-ce? » demandait-elle en baissant tout à fait la voix. A ce même instant je me levai, en faisant exprès un peu de bruit, et quittant ma chambre, m'en allai m'asseoir auprès de la malade, tout à l'autre bout de l'appartement. Je ne voulais pas entendre quelle réponse allait faire ma grand'mère. Une demi-heure s'écoula, puis ma mère alla défaire ses bagages, dans la chambre de ma grand'mère. Je retournai auprès de celle-ci : « J'ai préféré ne pas lui dire qui vous êtes, me dit-elle tout de suite. Ça aurait pu la gêner. Nous verrons plus tard. Je lui ai dit que vous êtes un ami, quelqu'un du théâtre, qui est venu pour nous aider... » Comme c'était probable! Un ami, quelqu'un du théâtre, qui couchait dans la maison, qui circulait partout comme chez lui! Et la garde qui disait : votre neveu

— à la malade, et moi qui lui disais : ma tante. Ça ne tenait pas debout. Ma mère savait très bien qui j'étais, ma grand'mère le lui avait dit tout de suite; elle voulait seulement qu'il en fût comme si elle ne le savait pas. Après tout, moi, ça m'était égal. J'avais beau l'aimer beaucoup, je n'avais pas l'intention de la prendre de force. Comme on s'en doute, peut-être, je ne me trompais pas. Quand ma tante fut morte et que ma mère fut repartie dans sa maison, auprès de son mari, de ses enfants et de sa bonne, dans son pays de Jean-Jacques Rousseau, ma grand'mère me raconta comment tout s'était passé. Quand ma mère lui avait demandé, à mon propos : « Qui est-ce?... » elle lui avait répondu : « C'est Paul!... — Qui? Paul?... avait répliqué ma mère. — Mais, ton fils !... » Ç'avait été tout, et ma mère avait seulement voulu réfléchir sur ce qu'elle devait faire : ou se faire reconnaître, ou rester comme une étrangère. Oh! je sais, on s'étonne, on doute de cette réserve, et peut-être même on la blâme. Une autre femme, pense-t-on, eût tout de suite deviné son fils, se fût précipitée, eût été pleine de joie. Des folies, quoi! la voix du sang ! Je vois ça d'ici. Dans ma famille, c'est autre chose. On est des gens sérieux, on ne cherche pas à épater les gens, et surtout on ne s'attendrit pas comme ça, subitement, à propos de rien. Il ne peut pourtant pas y avoir que des lyriques!

Je sais bien aussi que si je n'avais rien fait pour l'y décider, elle ne m'eût peut-être rien dit, au lieu de me parler, comme on le verra plus loin, et serait repartie comme une étrangère. Après tout ce que je sais maintenant, cela est même presque certain. Mais, qu'importe! puisqu'elle a parlé, puisque j'ai pu l'embrasser... Que ne suis-je encore à

ce jeudi 24 octobre 1901, là-bas, vers dix heures et demie du soir, la tenant dans mes bras...

Au bout d'un moment, ma mère vint nous retrouver et se remit à bavarder devant moi avec ma grand'mère. Elle parla de ses deux enfants, son fils et sa fille, avec une tendresse... Puis ma grand'mère m'informa que Madame..., — car même avec moi elle ne l'appelait que par son petit nom ou par son nom de mariage, — allait prendre mon lit et que je devais m'occuper d'aller prendre une chambre dans un hôtel voisin. « Je vous demande pardon, Monsieur, de vous faire déménager ainsi, » me dit alors ma mère. « Mais, pas du tout, Madame. C'est bien le moins ! » lui répondis-je.

Dès lors, la glace était rompue. Pendant que ma grand'mère allait et venait dans la maison, ma mère me demanda des nouvelles de Paris, me parla de la Comédie, me demanda ce que devenaient des gens qu'elle avait connus autrefois. Je la mis au courant, je potinai, presque brillamment, lui disant tout le bien que je pense des illustres sociétaires, l'amusant par des tas de détails, etc. Je ne cessais pas de me demander, tout en bavardant, ce qu'elle pouvait bien penser de moi.

Après le dîner, ma grand'mère se couchant pour se reposer de toutes ses veilles avant notre arrivée, ma mère et moi allâmes nous asseoir dans la chambre de Fanny. Il y avait là avec nous la garde et la petite bonne. Ma pauvre tante, qui devait mourir le lendemain, ne cessait pas de gémir, râlant même déjà un peu. Quand ma mère était arrivée, c'était à peine si elle l'avait reconnue. De temps à autre, elle ouvrait de grands yeux fixes, à la fois ternes et brillants, regardait une seconde, puis redevenait sans connaissance. Lorsqu'elle se

plaignait plus fort, je me levais, allais à elle, lui disais: Eh! bien, ma tante? — en lui prenant la main; mais c'était bien plus pour voir ce que ferait ma mère. Ma tante ouvrait alors les yeux, comme je viens de dire, me regardait, me disait quelques mots, toujours les mêmes : « Tiens, te voilà, toi! » et c'était fini, jusqu'à la prochaine fois. Ma mère aurait bien voulu aussi que sa sœur lui parlât. Chaque fois que j'allais à son lit, elle venait me retrouver, lui parlait: « Eh! bien, Fanny? Voyons, c'est moi!... » mais toujours trop tard. Elle retournait alors s'asseoir, en me frôlant, comme exprès, me mettant ses deux mains sur les épaules, pour s'aider à passer entre le lit et le mur, sans aucune gêne, comme si nous nous connaissions depuis des tas d'années. « Voyons, me disais-je en moi-même, est-ce qu'elle serait aussi familière si elle ne savait pas qui je suis? »

Vers huit heures, ma tante s'endormit et chacun s'installa dans un fauteuil pour veiller. La garde et la petite bonne étaient assises toutes les deux devant le lit, un peu loin de nous, et bavardant entre elles. Ma mère était assise à côté de la cheminée. La lumière de la lampe posée sur cette cheminée tombait sur son visage, la faisant encore plus pâle et plus brune et rendant aussi plus éclatants encore ses yeux pleins d'une douceur israélite. J'étais assis non loin d'elle, devant la fenêtre, à demi enfoui sous des châles, dans une sorte d'ombre légère. Combien de souvenirs me revenaient à contempler ainsi, à deux pas de moi, cette femme encore désirable! C'était donc là ma mère, — la première femme que j'avais connue. Comme elle était restée jeune! Ma grand'mère avait raison : on ne l'aurait pas prise pour ma mère. Il faut bien

le dire, du reste : une mère un peu abîmée, je ne crois pas que j'aurais pu l'aimer. Depuis un instant elle me répétait de m'approcher, de venir plus près d'elle. « Voyons, approchez-vous ! » me disait-elle; mais je ne pouvais m'y décider. « C'est très gentil, me disais-je en continuant mon monologue intérieur. Mais si je suis vraiment un étranger pour elle, cela ne va guère être convenable de m'asseoir ainsi près d'elle, comme un mari ou comme un fils. Il est vrai qu'elle sait très bien qui je suis et qu'alors... » Et comme elle insistait encore je me levai, rapprochai mon fauteuil et me rassis. Nous étions si près l'un de l'autre, maintenant, que nos genoux se touchaient.

A présent que la lumière éclairait mon visage, je n'osais plus regarder ma mère. Les coudes sur les genoux, j'avais mis ma tête dans mes mains et restais sans rien dire, tout ensemble ému et indifférent, heureux et ennuyé. Je sentais sur moi les regards de ma mère, je m'imaginais les pensées qui devaient l'emplir. Surtout, je goûtais la tristesse de se retrouver ainsi, une mère et un fils, après vingt ans, elle plus très jeune comme âge, et moi un homme. Comme nous cherchions nos mots, l'un et l'autre ! Deux étrangers n'auraient pas fait mieux. C'était donc si difficile que ça de se dire : maman ! — et : mon fils? Je l'aurais prise si volontiers dans mes bras, moi ! Et un grand découragement me venait, une immense paresse, devant tant de choses à entendre, tant de choses à dire. « Après tout, j'en ai écrit l'essentiel, me disais-je, en songeant à mon manuscrit laissé à Paris. Qu'est-ce que ça me fait, tout le reste ! J'aime autant ne pas avoir de changements à faire. » Et les minutes coulaient, inemployées, ajoutant du

silence à tant de silence déjà. Ah! cette vie, — que nous ne vivions pas. Dans leur coin, la garde et la petite bonne bavardaient toujours entre elles, à voix basse. En voilà qui ne se doutaient pas quels proches parents étaient cette dame et ce jeune homme assis tout près l'un de l'autre, sans rien se dire! Sûrement, si on le leur avait dit, elles ne l'auraient pas cru. Au dehors, par la fenêtre laissée entr'ouverte, c'étaient le vent, la fraîcheur de la mer toute proche, les cris du crieur du journal de l'endroit, un tas de choses provinciales et incolores. On aurait pourtant été les voir avec plaisir tant était peu amusante l'odeur de pharmacie qu'on respirait dans la chambre. A ce moment, ma tante se réveilla, poussa une plainte plus vive. Je me levai, allai à elle, lui pris la main, lui dis : « Eh! bien, ma tante?... » par habitude, et la garde s'étant levée à son tour et s'occupant d'elle, je retournai m'asseoir auprès de ma chère maman qui n'avait pas bougé. J'étais à peine assis : « Ecoutez, Paul, me dit-elle, je sais qui vous êtes... » Et ce furent beaucoup de paroles, à voix basse, des choses de très loin, des choses de sa jeunesse, de ses premières amours, vers quinze ou seize ans. Elle me parla de mon enfance, de toute sa vie depuis qu'elle m'avait laissé, de son mari, de ses enfants. La tête dans les mains, je l'écoutais sans plaisir. Tout ce qu'elle disait me gênait, et je cherchais à la faire taire, lui répétant que je n'avais aucun besoin de savoir tout cela. Mais elle était lancée, et elle parlait, quand même. C'était bien, d'ailleurs! En une heure, toute sa vie y passa.

Penchée vers moi comme une infidèle pressée d'être absoute, maintenant elle m'expliquait son silence pendant tant d'années. Elle avait bien cher-

ché quelquefois à savoir ce que je devenais, questionnant ma grand'mère et Fanny, mais toujours sans résultat. Elle avait bien lu mon nom dans un journal, il y avait deux ou trois ans, avec l'indication du *Mercure*...Ah ! si elle avait su où m'écrire! En 1900, elle était venue à Paris, pour l'Exposition, avec son mari et ses enfants; ils avaient logé rue Madame. Comme elle serait accourue me voir si elle avait su où j'habitais! Dire que nous avions été si près l'un de l'autre, sans nous en douter... Mais nous allions nous rattraper. Elle n'avait pas à se cacher. Son mari savait très bien qu'elle avait un grand fils, elle le lui avait dit dès le commencement de leur liaison, et même, par amour-propre, elle lui faisait croire que nous nous écrivions régulièrement... Ainsi elle parlait, comme si j'eusse été encore un enfant, crédule, et qui écoute sans réfléchir. La mer l'inspirait, c'était sûr, tant de petits bateaux... A quoi bon la reprendre, pourtant. Est-ce qu'une mère n'a pas toujours raison? C'était si irréparable aussi tout ce qu'elle rappelait là, d'un ton tranquille, comme s'il se fût agi d'une autre maman et d'un autre fils ! Je ne souhaitais que mon lit, pour ne plus penser.

Quand ce fut fini ou à peu près, elle se leva, pour aller se coucher, et je me levai aussi, pour l'accompagner. Arrivés dans sa chambre, quelle étreinte ce fut, la porte à peine poussée ! « Mon chéri ! — Maman ! » Quels baisers, aussi ! En me les rappelant, en ce moment que j'écris, je me trouble, malgré moi, jusqu'à ne plus pouvoir écrire. « Comme il y a longtemps ! » ne pouvais-je m'empêcher de lui dire, tout bas, la tête sur son épaule, ému jusqu'à en désirer pleurer. Hélas ! il y avait si longtemps, et c'était si nouveau, même un peu

si inconnu pour moi de l'embrasser, que j'étais plein de maladresse. L'habitude. aussi, de mes chères catins... Et malgré moi je l'avais prise par la taille, dans mes bras, et l'embrassais dans le cou, sur les yeux, sur la gorge... Ah! si c'était à recommencer, — comme je ferais la même chose !

« Une mère ne change pas, me dit-elle ensuite en me regardant, debout devant elle, mes mains dans les siennes. On a beau n'avoir pas vu son enfant depuis longtemps, on l'aime toujours, on est toujours prête à l'aimer... Et il faudra m'écrire, tu sais, et me dire maman, et me tutoyer. Je te donnerai mon adresse, et je t'écrirai aussi. Pauvre Paul, va ! » Nous nous embrassâmes alors de nouveau. J'étais toujours si maladroit que je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque.

« Il ne faut pas m'en vouloir, vous savez, lui dis-je.

— Quoi donc ?...

— Je ne sais pas, mais, tout de même, il me semble que je ne vous embrasse pas comme une maman.

— Comment donc...?

— Comprenez, je ne peux pas vous dire. Enfin, je le sens bien, ce n'est pas tout à fait comme une mère que je vous embrasse. »

Elle souriait, il me semblait, d'un sourire un peu gêné.

Puis ce fut le moment de nous quitter, jusqu'au lendemain matin, elle se couchant et moi m'en allant dans ma chambre d'hôtel. J'ai encore la sensation de marcher dans cette déserte rue de Guise, et de monter, dans la nuit, l'escalier de cet hôtel. Ce m'était si dur de la quitter déjà, que je cherchais un moyen pour rester encore un peu.

« Couchez-vous, lui dis-je pendant qu'elle préparait ses couvertures. Je vais aller un instant dans le salon. Je reviendrai quand vous serez couchée, pour rester un peu assis à côté de votre lit. » Mais elle ne voulut pas, malgré mes insistances, disant : Non, non, — doucement, et je dus lui dire bonsoir, pour de bon, et m'en aller. « Quelle raison, me demandais-je, de ne pas vouloir que je la voie encore et l'embrasse comme déjà je l'ai vue et embrassée, il y a quelque vingt ans, dans cette chambre voluptueuse du passage Laferrière ? Comme si je n'y serais pas plus sensible, à present que je suis un homme. » Je songe maintenant que ce devait être seulement coquetterie, pour que je ne voie pas, sur sa gorge, la trace, peut-être, de ces vingt années.

La journée du lendemain vendredi fut une journée bien remplie. Quand j'arrivai, le matin, vers huit heures, j'appris que ma tante était morte, il y avait à peu près une heure. C'était la seule personne de ma famille qui eût été bonne pour moi. J'étais resté pour elle encore un enfant, encore le petit garçon d'autrefois, lent et replié : « Prends bien garde aux voitures, ne bois pas d'eau non bouillie, ne va pas dans les manifestations, ne bois pas trop de café, ne fume pas trop, ne travaille pas trop le soir, etc., etc., », m'écrivait-elle chaque semaine. Chaque année aussi elle venait me voir à Paris, m'emmenait dîner dans de sales restaurants à prix fixe, d'où je sortais malade pour trois jours, me faisait faire d'interminables promenades sur des impériales d'omnibus, chaque année les mêmes, avec force paquets, et me racontant toujours les mêmes histoires, que lui rappelaient chaque année les maisons devant lesquelles nous passions. J'ai gardé un cœur si sensible, malgré les années, que

toutes ces attentions ne m'embêtaient pas trop. Il y avait à peine quinze jours elle m'écrivait encore, soucieuse de ma tranquillité jusqu'à me cacher qu'elle était malade. Quand j'étais arrivé, ma grand'mère avait inventé un mensonge, pour que ma présence ne lui donnât pas un coup. Ah! cette pauvre femme, toute déformée, et plus vieille encore dans son lit de moribonde. Je me disais que c'était rien de la veine pour elle de n'avoir plus eu, tous ces jours passés, qu'à demi sa connaissance. Elle eût fait de trop tristes réflexions en nous voyant là tous les deux, ma mère et moi, après si longtemps, elle qui avait toujours si mal auguré de cette réunion. « Va, il vaut mieux que tu ne la revoies jamais, me disait-elle quelquefois, quand je l'amenais sur ce sujet, lors de ses voyages à Paris. Ta mère est moins sérieuse que toi, relativement. Tu n'en aurais que du chagrin. » Maintenant, elle pouvait être tranquille : quoi qu'il m'arrivât, elle n'en saurait rien. Ma maladie de cœur pouvait s'aggraver à la suite de trop de cigarettes et de trop de café, je pouvais encore une fois tomber d omnibus, comme ça m'était arrivé en 1898, je pouvais me fatiguer bêtement en essayant de faire des chefs d'œuvre, ma mère même pouvait me lâcher une seconde fois, elle n'aurait plus à se mettre en quatre pour m'aider à me débrouiller. Je la regardai un peu, étendue sur son lit. La garde était en train de lui mettre une mentonnière, et elle avait l'air, à présent, d'une énorme petite fille jaune, ridicule et bouffie. Je sentais ma bouche se plisser, malgré moi, d'une sorte de moquerie. Pauvre Fanny! J'aurais dû, j'aurais voulu l embrasser, quand même, une dernière fois. Je ne le pus. Tout cela m'était sans intérêt. C'était bien la peine de tant célébrer la mort, il y avait

quelques mois encore, dans les moindres pages que j'écrivais.

Je passai la matinée en courses, puis on déjeuna et tout de suite après ma mère et moi reprîmes nos épanchements. Je me vois encore assis auprès d'elle, dans la chambre de ma grand'mère, entre une commode et un petit bureau. De combien de choses nous parlâmes, cette après-midi et la soirée du même jour! Si je voulais les dire toutes, je n'en finirais pas. Un mot, quelquefois, réveillait dix de nos souvenirs. Ce n'était plus comme la veille, dans la chambre de Fanny. A présent, au moins, nous en étions aux choses sérieuses.

« Aimez-vous les femmes ? » me demanda-t-elle soudain, après m'avoir fait diverses questions frivoles. Comment, si j'aimais les femmes! Mais, d'abord, est-ce que je ne l'aimais pas, elle? Toutefois, cette question m'embarrassait un peu et je restais comme quelqu'un qui ne saisit pas très bien. Alors: « Enfin, avez-vous du plaisir avec elles? reprit-elle. — Mon Dieu ! lui répondis-je, en me sentant sur le chemin des attendrissements, ça dépend comme on l'entend. Certainement, les femmes me plaisent. Je crois même les aimer beaucoup. Mais le plaisir qu'elles me donnent est peut-être un peu particulier. C'est-à-dire... — Ah! m'interrompit-elle ici en riant de ce qu'elle appelait une chasteté, vous m'avez encore l'air d'un drôle de garçon! »

Il y eut un silence, comme si j'avais été froissé. Elle jouait avec la trousse attachée à sa ceinture.

« Vous ne pouvez pas savoir, lui dis-je alors pour tâcher de changer la conversation, et ça m'est aussi bien difficile à vous dire, de quelle façon j'ai pensé à vous, souvent.

— Mais si, dites.

— Non, je n'oserais pas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça fait?...

— Ah!... c'est que c'est très mal, du moins, vous le penseriez. En tout cas, il n'y a rien à faire... »

Et pour lui donner tout de même une idée de mes souvenirs, je lui rappelai notre journée de 1881 et surtout ma visite, le matin, passage Laferrière. « Vous en souvenez-vous ? lui dis-je. Moi, depuis ce jour-là, quand je pensais à vous, c'était toujours dans cette chambre que je vous voyais, au milieu de toutes vos affaires, et dans votre lit, très décolletée... vous vous rappelez... — Comme c'est curieux ! » trouva-t-elle seulement à me répondre. Et nous continuâmes à parler d'un tas d'autres choses.

Entre temps, j'allais rôder dans sa chambre, en cachette, et fouiller dans ses affaires, pour que rien ne m'échappât de sa personne. Jusqu'alors je n'avais d'elle que des souvenirs moraux, si je puis dire. Mais pendant ces trois journées passées avec elle, je me suis enrichi de bien des détails. Je sais maintenant qu'elle chausse du 32, que sa poudre de riz est au Trèfle incarnat, que son Eau de toilette vient de chez Houbigant, et qu'elle se sert de toutes petites épingles à cheveux, de ces épingles dites « neigeuses ». Cela n'a l'air de rien, je sais bien, et l'on dira même peut-être que c'est sans intérêt. Mais quand on retrouve sa mère, comme moi, au bout de vingt ans, on pense tout autrement, je prie de le croire, et la moindre découverte remplit de ravissement.

Entre temps aussi nous nous embrassions, dès que nous étions seuls ou cachés derrière une porte. Ah! la morte étendue là-bas sur son lit, dans la chambre au bout du couloir, avec sa croix

dans ses mains molles et toutes ses bougies autour d'elle, pouvait rêver tout à son aise. Nous ne pensions vraiment pas à l'aller déranger. « Embrasse-moi vite, nous sommes seuls! » me disait ma mère en me prenant par le cou avec la gaminerie d'une enfant. Et nous nous embrassions, très vivement et très bas. « Tout de même, se mit-elle à dire une fois, après nos baisers, qu'est-ce que l'on penserait de nous si l'on nous voyait nous embrasser comme ça, en cachette ? » Et une autre fois : « Tu vois, nous avons encore l'air de deux amoureux. Qu'est-ce que ça aurait été, dix ans plus tôt ! »

Ah! qu'importaient ces dix ans plus tard. Elle ne m'en plaisait pas moins, cette mère tant désirée. Je n'en revenais pas de la retrouver ainsi, à peine changée, toujours mince et vive, toujours pâle et très brune, avec ses frisures jusqu'aux yeux, comme lorsqu'elle avait trente ans et que j'en avais dix et qu'elle venait me voir dans mon cher quartier de la rue des Martyrs, plein de femmes à son image. Non, rien n'était changé. Le temps n'avait pas passé. Ce n'était pas vrai que j'étais devenu si aimé des femmes et que j'avais acquis à si bon compte tant de souvenirs. C'était bien là ma maman d'autrefois, je la retrouvais, et quand elle m'embrassait c'était encore un peu l'enfant que j'ai été qui s'émotionnait en moi et j'aurais voulu le redevenir pour tenir mieux entre ses bras. J'étais même si heureux de la retrouver ainsi qu'à la fin il me fallut lui dire mon plaisir. « Je ne m'attendais vraiment pas à vous retrouver ainsi, » lui dis-je à un moment où justement elle se laissait regarder. Elle ne comprenait pas bien. « Comment cela? fit-elle. — Oui, repris-je, je vous voyais un peu grossie, sévère, grave, une vraie bourgeoise enfin ! »

Elle riait, d'un rire gamin et délicieux, que je revois encore, comme si je l'avais encore là, devant moi. « Vous me plaisez, ajoutai-je. Je vous trouve un peu garçon. Je vous aime mieux comme ça. »

Le plus souvent elle m'appelait Paul, mais de temps à autre, quand nous étions seuls, elle m'appelait aussi son enfant, et aussi son chéri. Comme j'en étais ému, tout au fond de moi-même! A peu près comme lorsque la plus chère de mes amies m'appelle son mignon. Je détournais alors un peu la tête, pour mieux goûter, comme si j'avais été seul, la douceur de ces petits noms charmants. Si j'avais pu l'être encore vraiment, son enfant! Elle m'aurait embrassé, moi les bras autour de son cou et le visage dans sa poitrine, comme j'aimais alors qu'on m'embrassât. Dire que c'était fini, qu'il était trop tard! Comme elle devait me l'écrire par la suite, elle ne m'avait pas vu grandir, et tout d'un coup me retrouvait un homme. Moi-même je ne l'avais vue que très peu, la valeur peut-être de cinq ou six jours en tout, quand j'étais un enfant. Et à cause de cela, un peu de trouble était entre nous, d'elle à moi et de moi à elle. Ah! de moi à elle, surtout! « Ma chère Jeanne! » lui disais-je en moi-même. Et je pensais, en l'éprouvant déjà, à l'émotion que j'aurais de l'embrasser comme une maîtresse, elle, ma mère! mais une femme comme les autres, après tout. Et puis, elle m'avait vu si peu enfant. Je ne devais guère être pour elle qu'un homme, et un jeune homme encore! Et comme, tout de même, j'étais son fils, je pouvais peut-être ne pas lui déplaire?... Jusqu'à quels détails intimes de sa personne mes pensées allaient... Oui, tout son corps... Et elle que pensait-elle, là, en me regardant?... Y avait-il en elle ce même dédoublement de tendresse qu'en moi, ce

même trouble voluptueux de choses familiales et d'idées amoureuses? Qui savait? légère comme elle l'avait été et comme elle paraissait l'être encore, avec toutes ses questions... Ah! la prendre dans mes bras, sa tête sur mon épaule, et la couvrir de baisers, en pleurant, peut-être, comme un enfant, c'est cela surtout que j'aurais voulu! Mais comme un fait exprès, à chaque instant j'étais dérangé. Tantôt c'était ma timidité qui reprenait le dessus, ou quelqu'un qui survenait, ma grand'mère ou la bonne, ou un employé des pompes funèbres qui venait, en s'essayant à être triste, demander un renseignement ou prendre des mesures. Tantôt c'était ma mère qui passait soudain dans une autre pièce. Tout était à recommencer. Et puis, je réfléchissais trop. Je pesais trop le pour et le contre. Ainsi, elle m'avait dit de la tutoyer, et de l'appeler maman, quand nous serions seuls; et malgré tout le plaisir que j'en aurais eu, je n'en faisais rien. Je sentais que si je la tutoyais je finirais par lui dire des choses trop brûlantes, et comme cela, en définitive, il valait peut-être mieux l'éviter... Une fois, pourtant, j'osai lui dire *tu*. C'était le soir de ce même jour. J'allais la quitter, pour la laisser se coucher et pour regagner ma chambre d'hôtel. Elle était venue m'accompagner jusqu'à la porte, et nous étions là, sans lumière, sur le seuil. « Non, lui dis-je alors à voix basse, au moment qu'elle m'embrassait et que j'allais m'engager dans l'escalier obscur, non, malgré tout ce que je pourrais dire, tu ne sauras jamais combien je t'aime. »

Au milieu de ces plaisirs, je ne cessais pas non plus de penser à mon livre laissé à Paris. Depuis que ma mère était arrivée et que nous nous aimions

comme deux fous, je prenais des notes le plus que je pouvais. Une fois, même, elle s'en aperçut : « Qu'est-ce que vous avez donc à tirer comme ça à chaque instant des papiers de votre poche et à aller écrire dans des coins? » me dit-elle. Je ne m'en tirai qu'en lui disant que c'étaient mes dépenses que je marquais au fur et à mesure.

Quelquefois aussi ce découragement, cette paresse que j'avais éprouvée le premier soir me reprenait. Le soir surtout, quand j'étais rentré à l'*Hôtel du Sauvage*, vers minuit, et que, seul dans ma chambre sans feu, je réfléchissais à toute cette histoire. Chambre anonyme, avec ses meubles de passage, où rien n'accueillait de familier, pas même l'ombre silencieuse. Comme je me trouvais seul, malgré mon sens critique. Je sentais, en essayant de m'en amuser, qu'elle ne pesait pas lourd, la tendresse de ma mère, et qu'elle passerait avant les contributions. Dans tout ce qu'elle disait il y avait bien des phrases toutes faites... Et je me blâmais aussitôt : « Après tout, me disais-je, elle fait ce qu'elle peut, la chère femme. Il ne faut pas lui en demander trop. C'est déjà beaucoup que je l'aie revue. Est-ce sa faute si la vie a tourné ainsi pour nous deux? » Je prenais ensuite mon cahier de notes, pour le mettre au courant, en y transcrivant les notes de la journée. Il prenait déjà cinq ou six pages. J'avais presque un chapitre de plus pour mon livre. Mon Dieu! ce serait peut-être le plus clair de tous ces attendrissements. Grandeur de l'homme de lettres! On a beau être un fils, on a beau retrouver sa mère après vingt ans de séparation, du moment qu'on a un livre en train, cela passe avant tout. Il n'est pas de choses ressenties, entendues ou vues qu'on ne songe à mettre dedans

si sacrées qu'elles soient. Il est vrai que celles-là l'étaient si peu, sacrées...

Le lendemain samedi, ce furent les funérailles de ma tante. L'inhumation se faisant à Paris, il n'y avait qu'une cérémonie à l'église. Je conduisais le deuil; sur la lettre de faire-part, ma mère avait mis mon nom tout à la fin, après ceux de ses deux enfants. Quelle conduite! Pas une minute, depuis la levée du corps jusqu'au scellement du fourgon, à la gare, je ne pensai à la morte. Ma pensée tout entière n'était occupée que de ma mère. Même à l'église, je me retournais à chaque instant pour la regarder, à genoux sur son prie-Dieu, et l'air aussi bien ailleurs. Je me souviens qu'en revenant de la gare je fis se retourner une dame, parce que je chantonnais, en marchant, un passage de la Messe des morts. J'aimais bien ma tante, pourtant, et la messe n'était pas mal et je ne suis pas insensible à la musique d'église! Mais j'étais si toqué de ma mère, tous ces jours-là... Comme une compensation, maintenant, il m'arrive quelquefois de rêver de ma pauvre Fanny que je revois, guérie, et m'emmenant encore dans de sales restaurants.

Quand ce fut fini, nous revînmes à la maison. Je partais le soir à six heures, pour ramener à Paris le corps de ma tante. C'était la dernière journée que je passais avec ma mère. Plus que quelques heures, et je quitterais cette femme qui m'était si chère, et cette ville où j'avais eu le bonheur de la revoir. Comme je lui avais peu dit de ce que j'avais à lui dire, comme je souffrais en moi-même de ce départ! La reverrais-je jamais? Elle partait elle-même le lendemain. Nous devions nous retrouver le soir à la gare du Nord, pour dîner et rester ensemble jusqu'à l'heure du train qui devait la ramener dans

son pays de chalets. Deux ou trois heures dans un café, dans un fiacre et dans une gare, parmi des gens et des bagages!

On déjeuna, et ma mère et moi allâmes faire un tour dans la ville, pour nous remettre un peu de toute cette mort, avec tous ses falbalas et de tous ces invités avec leurs allures de cinquième acte. Qu'il faisait bon de marcher et respirer dans cette grande avenue où nous faisions aller nos jambes! Ah! cette démarche de ma mère, dans ses bottines à hauts talons, comme elle a gardé l'habitude d'en porter. Elle bavardait tout en marchant, et j'étais si occupé de la regarder que je m'en trompais dans mes réponses. Pourquoi fallait-il que ce fût dans cette ville que je me promène avec elle, et non pas à Paris, dans mon cher quartier de la rue des Martyrs, où les moindres choses nous auraient attendris et remplis de douceur? Si près aussi de la quitter, j'étais timide plus que jamais. Il aurait fallu l'intimité d'une chambre fermée, et les sièges profonds, où les souvenirs sont plus secrets.

Rentrés à la maison, quels tristes instants ceux qui s'écoulèrent jusqu'à mon départ! Sans quelques paquets que nous fîmes ensemble, ç'aurait été tout à fait pénible. Ma mère me fit quelques petits cadeaux, comme un vieux porte-cartes à elle, du temps de sa jeunesse, retrouvé dans un tiroir, une petite boîte de cachou, le portrait de son fils, un savon. Nous bavardâmes un peu, de choses et d'autres, sans intérêt, elle ayant remarqué, par exemple, que j'avais le pied et la main petits, trouvant aussi que je n'étais pas assez coquet. Nous nous entendîmes au sujet de notre rendez-vous du lendemain. « Je ne vous ferai pas beaucoup d'honneur dans cette vilaine toilette, » me dit-elle à cause

de ses vêtements de deuil. Puis, comme nous nous trouvions seuls : « Et tu sais, demain, il faudra se tutoyer et m'appeler maman. » Mais toutes ces gentillesses ne me distrayaient guère. Même, vers quatre heures, mes allures penchées s'accentuèrent. « Eh! bien, on a du noir ? » me dit-elle en venant à moi et en me prenant par le cou. « Ah! lui répondis-je, je regrette presque de vous avoir vue. Avant, au moins... »

Puis, le moment du dîner approcha. Nous étions seuls. Je lui mis par écrit les heures de ses trains, l'endroit de notre rendez-vous, et lui donnai mon adresse, comme elle m'avait dit de le faire. « Alors, lui dis-je à cet instant, c'est bien convenu : demain, à six heures, à la gare du Nord? » Et j'ajoutai : « A moins que vous n'ayez changé d'idée... » Elle me regarda. « A moins, continuai-je, que vous ne préfériez ne pas nous revoir... » Elle ne répondit pas, l'air mécontent et triste. Pourquoi lui avais-je dit cela, moi qui ne songeais pourtant qu'à lui plaire et à l'attendrir. « Tu ne seras pas méchant comme ça demain ? » me dit-elle alors, en m'attirant dans ses bras et en m'embrassant. Comme je fus ému, à cette minute, le visage sur sa poitrine, sous ses mains, ces mains qui ne m'ont jamais bercé ! Je lui demandai pardon, en pleurant presque, et l'embrassai aussi, peut-être un peu plus qu'il ne convenait. Je me moquais tant des convenances quand elle se montrait tendre !

Au milieu du dîner, l'heure venue de partir, je me levai pour aller me préparer. Ma mère était restée à table. Je n'avais pu lui dire que : au revoir, Madame, — à cause de la petite bonne. Elle me rejoignit, assista à mes apprêts, sans un mot. « N'oublie rien, n'est-ce pas? » me dit-elle seulement à la dernière

minute. Et je serais certainement parti ainsi, si, le premier, je ne l'avais embrassée. A mi-chemin, je m'aperçus que j'avais oublié mon chapeau de voyage. Je revins. Ma mère était déjà rentrée dans sa chambre. Elle ne se dérangea pas. Mon Dieu! elle s'était peut-être déjà couchée, pour penser plus vite à moi.

Quel voyage, ensuite, depuis six heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, dans ce train plutôt omnibus, le corps de ma tante bien tranquille derrière moi, dans un fourgon pour lui tout seul! Chaque fois que je vais en chemin de fer, je crois le recommencer. Il était vraiment temps que je revienne à Paris, et que je retrouve mon chez moi, avec toutes mes habitudes. Déjà je revoyais, en pensée, dans le jardin du Luxembourg, la pure colonne de cristal mat que le jet d'eau élève au crépuscule. Je pensais aussi à mon livre, si en retard, et à mes belles amies, à qui je n'avais pas écrit une seule fois. Chères créatures, j'allais peut-être les retrouver mères ou en voie de l'être. Quelle compensation, alors! Et, seul dans mon compartiment, je me répétais ce mot si doux de : maman, que j'avais tant rêvé de dire à ma chère oublieuse. Petites villes à peine connues vacillant dans la nuit, grands centres industriels où des cheminées fumaient paisiblement, leur journée terminée, villes balnéaires et réconfortantes où un peu de mer miroitait, plaines tachetées de marécages, bouquets d'arbres et rubans de chemins, les Boulogne, les Etaples, les Noyelles, les Saint-Valery, les Abbeville et le reste, quelle scie, tout cela! Des fragments de *Peer Gynt* chantonnaient doucement dans ma tête. Je faisais aussi la différence de mes mélancolies d'avec les chagrins d'amour. Au moins, un amoureux ordinaire, s'il a quelque lec-

ture, peut toujours se distraire en se récitant des vers empruntés à tel ou tel poète. Ayant ainsi les paroles, il se fatigue un peu moins. Mais on n'a pas écrit de vers sur le chagrin qu'il y a à être lâché par sa mère. J'avais beau chercher, je n'en trouvais pas.

Comme je guettais avec impatience les maçonneries du Sacré-Cœur!

Je ne dirai rien de mon arrivée à Paris, ni de mon attente du fourgon des pompes funèbres, jusqu'à neuf heures, chez un petit marchand de vins en face de la gare, à consommer diverses choses. Il y avait là une collection de filles et de souteneurs! Ces détails sont à éviter. A dix heures, tout était fini : ma tante était dans son caveau et j'étais chez moi. Il ne me restait plus qu'à attendre l'heure de mon rendez-vous avec ma mère. Je ne pouvais tenir en place. Vers quatre heures et demie, je partis. Quel entrain je me sentais! Moi qui d'habitude les regarde avec complaisance, comme elles me laissaient froid, les femmes que je voyais de ma voiture. Celle que j'allais retrouver les valait toutes, et j'étais prêt à la suivre, si elle se mettait à le désirer. Sans doute, nous devions seulement dîner ensemble! Mais si la fantaisie allait la prendre de m'emmener? Avec une mère, il faut s'attendre à tout. Chez ma grand'mère, elle avait été gênée. Mais maintenant que nous serions seuls... Un peu avant d'arriver à la gare, j'entrai chez une fleuriste, où j'achetai quelques fleurs, sans trop savoir comment je m'y prendrais pour les offrir à ma mère. Mais elles feraient si bien, ces violettes très pâles, sur sa toilette de deuil. Et puis, à une gaucherie près...

J'arrivai à la gare à cinq heures. Une heure à attendre. J'attendis, me promenant de long en large sur le quai, lisant les affiches : LE PUBLIC EST

PRIÉ... LE PUBLIC EST INFORMÉ... IL EST DÉFENDU..., mon bouquet à la main, et m'asseyant de temps à autre sur de petits chariots à bagages. Dire que j'ai attendu ainsi des trains jusqu'à huit heures, des trains où ma mère n'était jamais. Tout était contre moi : les trains avaient du retard, les employés ne savaient rien. Ah ! ces employés, quelle mauvaise grâce à me renseigner ! Ils avaient sans doute leur mère à la maison, eux ! J'avais fini par mettre mon bouquet dans ma poche, et peu à peu il se fanait, sous son papier de gala qui se froissait et l'idée aussi que je m'étais faite de ce rendez-vous fichait le camp peu à peu. Je ne savais plus que penser. Ou ma mère n'était pas partie, ou elle était passée sans que je la voie. Mais était-il possible qu'elle fût passée sans que je la voie et sans me voir elle-même ? A moins qu'elle n'eût fait exprès... Mais pourquoi ? C'était bien plutôt qu'elle n'était pas partie et je devais avoir une dépêche chez moi.

Je sortis de la gare, pris une voiture. Chez moi, aucune dépêche. Je continuai jusqu'à la gare de Lyon. Quand j'arrivai : huit heures trente-cinq. Le train de ma mère partait à cinquante. Je pénétrai sur le quai, me fis indiquer le train, y courus... Hélas ! c'est la vérité qu'on ne doit jamais se presser, si vif que soit notre désir, si grand que soit l'objet de notre désir, et que la sagesse c'est de demeurer, au risque de tout manquer. Je le savais pourtant bien. Pascal et Beaumarchais me l'avaient enseigné : *Posséder est peu de chose, c'est jouir qui rend heureux...* — et la vie aussi un peu et j'aurais dû mieux m'en souvenir. Ma chère maman était là, accoudée à la portière de son wagon, bien tranquille, avec l'air de regarder si par hasard son

bon jeune homme de fils ne venait pas. « Eh bien! mon garçon, qu'est-ce qu'il y a? » me dit-elle quand je fus près d'elle et que je montai dans son compartiment où elle était seule. Comment, ce qu'il y avait? Et l'on voit d'ici notre entretien. Notre entretien! comme j'exagère. De nouveau devant cette femme, ce que j'aimais le plus au monde, et que j'allais perdre encore une fois, je pus seulement pleurer et c'était ridicule, je le sais bien, un si grand garçon! Heureux encore que ma mère gardait son sérieux. Sans cela, c'eût été à se tordre et le chef de train serait sûrement venu voir ce qu'il y avait. Elle parlait de tout cela posément, comme d'un fait-divers. Après tout, ce n'était qu'un rendez-vous raté! Avec ça qu'ils étaient nombreux, nos rendez-vous! Puis elle s'assit. Visiblement, elle était à bout de forces. « Pauvre garçon, me dit-elle. Ça s'arrangera, va. On se retrouvera. Nous rattraperons cela. » Puis elle m'embrassa, une seule fois — je l'ai comptée — et me fit remarquer qu'elle était entourée d'un tas de gens de sa ville qui la connaissaient. Cette bonne parole me toucha. Justement, on commençait à fermer les portières. Je posai mon bouquet sur la banquette, à côté d'elle, lui dis adieu, et partis. Ah! je n'avais plus besoin des vers des poètes, maintenant. Aucuns n'auraient pleuré comme pleuraient mon amour, ma pensée et mes souvenirs. Avoir grandi seul, élevé par des mains étrangères... M'être tant promis de la séduire, pendant tant d'années, si jamais je la retrouvais... Incorrigible fou, serais-tu moins fou désormais.

Je me disais ces choses, et bien d'autres, en m'en revenant à pied, par tout cet affreux quartier de la gare de Lyon. J'aurais voulu aller finir la soirée dans des Folies-Bergères quelconques. Là, étaient

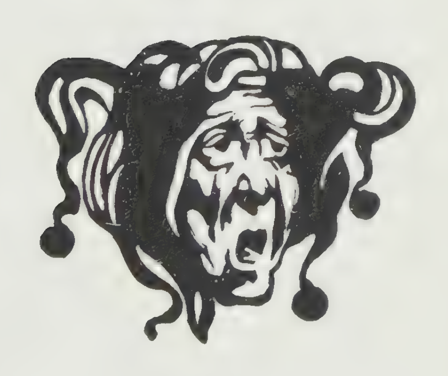
des femmes tendres ou du moins qui savent donner l'illusion de la tendresse. Décors éclatants, où tout tremble quelquefois comme mon cœur ! Mais il était si tard.

Je passai sur le pont de bois où, avant qu'il fût marié, j'allais, presque chaque dimanche, m'asseoir et bavarder avec Valéry.

J'aurais bien donné dix sous pour être orphelin depuis ma naissance.

PAUL LÉAUTAUD.

(*A suivre.*)



# REVUE DU MOIS

—

## *ÉPILOGUES*

**La Traite des Blanches.** — C'est la dernière invention des philanthropes, ces métis du christianisme et du rationalisme. Il y a un livret du dix-huitième siècle, que l'on trouve justement méprisé sur les quais, appelé le *Christianisme raisonnable.* Je ne l'ai jamais lu, mais son titre me réjouit, en même temps qu'il me fâche. Rien ne paraissait moins raisonnable que le christianisme, il y a cent cinquante ans; mais ceux-là même qui le bafouaient avec les plus belles grimaces étaient tout grisés de sa morale, tout pleins de ses maximes. Ce qu'ils prenaient pour la raison humaine n'était pas autre chose que l'enseignement évangélique dépouillé du merveilleux, séparé du surnaturel. Après un siècle et demi l'illusion demeure : et pour les rationalistes qui se croient toujours les ennemis de l'ordre chrétien, et pour les chrétiens que terrifie l'évocation de la raison. L'action chrétienne n'a jamais été plus vigoureuse. Elle se manifeste avec une sérénité grave qui indique la conscience profonde qu'elle tient de sa force. C'est le congrès pour la paix, vieille idée chrétienne, née d'une parole de Jésus, chimère des papes, rêve des mystiques ; c'est le collectivisme qui vient des catacombes et des monastères du moyen âge; c'est le benoît socialisme, où revit la candeur des songes d'égalité et de fraternité où se charmaient les esclaves de Rome et les disciples de François d'Assise; c'est la guerre à la prostitution, vieux projet de Louis IX, le saint roi.

Les hommes d'aujourd'hui qui participent innocemment à ces diverses campagnes se croient mus par des motifs très différents des motifs chrétiens : soucis de

science, de sociologie, et même d'esthétique. Illusion : il s'agit de morale, et de morale chrétienne, et rien que de cela. Que l'on observe le langage commun de ces hommes libres : ils ne disent pas *voluptueux*, il disent *débauché ;* ils ne se guident pas sur l'observation physiologique, ils expriment une idée morale, ils font tenir dans un mot unique un des commandements du décalogue. Pour piquer la curiosité grossière d'une basse clientèle, des journaux, en lettres d'un pied, annoncent des révélations sur la débauche à Paris ; et ces sots flétrissent ainsi, au nom de l'Eglise qu'ils détestent, la liberté des mœurs qu'ils caressent six pouces plus loin.

Une revue de jeunes gens, au titre charmant et orgueilleux, la *Revue Dorée,* a eu l'idée, à propos, sans doute, de cette imaginaire traite des blanches, de faire une enquête sur les courtisanes, leur rôle, leur utilité, leur place dans la vie sociale. Le questionnaire est tentant :

« Pensez-vous que l'influence des courtisanes soit favorable au développement des civilisations et que cette influence ait été réelle et efficace sur les civilisations qui nous précédèrent ?

« Croyez-vous que la présence des courtisanes dans la cité soit conforme à l'évolution des sociétés modernes ?

« Etes vous partisans de l'ingérence de l'Etat dans la vie des courtisanes ? »

L'hypocrisie arrêtera beaucoup de réponses, et la jeunesse même sera peut-être sévère. L'air que nous respirons empoisonne les centres psychiques. On peut prévoir la répétition de cette prophétie : la Cité future ne connaîtra pas la prostitution, etc. Et un père de l'Eglise n'aurait pas imaginé un avenir plus conforme à ses désirs et à sa foi. D'autres parleront des courtisanes grecques, telles que poétisées par les légendes. Si quelqu'un traitait la question au point de vue sérieux, qui est le point de vue physiologique, ma surprise serait très grande et aussi ma joie (1).

(1) La première série des réponses (parue le 20 septembre) est très

Notre code pénal, et tous les autres, est basé sur l'idée de péché. C'est l'idée de péché qui autorise le traitement particulier que les lois et les décrets infligent aux courtisanes. Une maladie contractée en commettant le péché de la chair est une maladie honteuse ; cependant qu'une maladie est noble qui a pour cause la goinfrerie. Et c'est uniquement parce que l'Eglise, qui s'est relâchée sur la plupart de ses commandements, maintient la sévérité de celui qui permet les plus piquantes ou les plus fructueuses controverses. La séparation des actes humains en actes moraux et en actes immoraux se retrouve dans toutes les civilisations ; elle n'est pas d'abord arbitraire ; elle le devient, il faut la reviser de siècle en siècle et, si on la maintient, lui planter un nouveau piédestal à la mode du jour. Celui où siège à cette heure la morale rationaliste est tout rongé et chancelant ; la parole de Dieu n'est plus un ciment ; les pierres qu'elle assemblait se reculent et tombent : le murmure de l'humanité a remplacé les trompettes de Jéricho.

Pour savoir donc si un geste est louable ou fâcheux, on n'interrogera plus le recueil des lois morales, de ces lois que Kant croyait tombées de la lune dans le cœur des hommes ; mais chacun réfléchira sur soi-même et observera son milieu. La morale est une moyenne qui s'obtient en réduisant par la coutume les tendances personnelles : développer son caractère, nourrir ses goûts, satisfaire sa sensibilité en respectant les usages du milieu et du moment où l'on vit. C'est la limite de la liberté des mœurs, comme de toutes les libertés.

L'ascétisme est une carrière qui peut paraître plus noble que la volupté ; mais des physiologies y répugnent qui ne sont pas pour cela méprisables. Si l'on permettait le mépris, il faudrait le permettre réciproque, car nous n'avons aucun moyen, je ne dis pas logique, mais probe, d'établir la gamme ascendante ou descendante, majeure ou chromatique, des goûts et des couleurs. Ce qui fait

satisfaisante. L'idée de liberté des mœurs est devenue familière à tous les bons esprits.

la supériorité de l'homme, c'est la variété de ses aptitudes. L'animal le mieux doué ne fait qu'une chose, mais la fait en perfection ; l'homme diversifie à l'infini une activité dont les résultats sont toujours incomplets ou provisoires. L'animal a trouvé ; l'homme cherche. Ceux qui voudraient que l'homme eût trouvé le veulent, inconscients de leur crime, réduire à l'animalité. « La période n'est pas accomplie; » le bien et le mal sont toujours à l'état de devenir; rien n'est réalisé et aucune des questions n'a jamais été résolue que, depuis qu'elle pense, se pose l'humanité. Chaque solution serait un pas vers la cristallisation de l'intelligence, vers la mécanisation des actes. Dans l'incertitude où il est encore du but de la vie, tout, à un moment donné, peut sembler à l'homme d'une bonté égale ; le jour où il saurait, le jour où il aurait choisi, le jour où il verrait exactement où est le bien, où le mal, il marcherait vers le bien avec la sûreté d'un hyménoptère qui paralyse sa proie, il ne se tromperait jamais, sa conscience tomberait comme le soleil du soir derrière l'horizon, et la terre, privée de son tourment et de son ferment, se serait enrichie d'un impeccable animal.

Il y a chez les hommes deux tendances générales qui déterminent deux groupes tour à tour inégaux en nombre et en force : la tendance à l'animalité, la tendance à l'humanité. D'autres mots, plus faciles à comprendre, peuvent signifier les mêmes idées : autorité, liberté. Les religions, le rationalisme, le socialisme représentent la première tendance, celle qui règne aujourd'hui. Leur idéal commun est la compression, au profit du bien, des activités qu'ils qualifient de mauvaises. Si les hommes leur obéissaient, ils perdraient du coup la possibilité d'exercer une grande partie de leurs aptitudes ; la boussole folle tendrait à se fixer, les gestes assagis convergeraient tous vers la certitude ; la nef de la civilisation saurait où est le nord et son but. Supposons qu'elle l'atteigne; supposons réalisé l'idéal chrétien, l'idéal rationaliste, l'idéal collectiviste; supposons que nous

sommes devenus des fourmis, des abeilles ou des castors. Et après ?

Mais l'homme parmi ses goûts a le goût violent de la liberté. Le siècle qui se laisse prendre aux rets d'un dogme engendre dans la douleur et dans la révolte un siècle qui brise, en riant, comme une rose, le corselet où on la croyait prisonnière. Il y a un cycle des saisons humaines; ceux qui croient fixer le printemps ou fixer l'hiver sont des sots. « Nous ne voulons pas détruire la religion ! » disait l'autre jour un des plus singuliers représentants de la maladie politique. Et comment s'y prendrait-il, le pauvre homme? Elle se détruit toute seule; elle meurt de vivre. Mais pourquoi non pas vouloir (ce qui est puéril), mais rêver sa disparition? C'est une forme légitime de l'activité. La liberté n'est pas un fait absolu; c'est un résultat; il faut peut-être plusieurs tyrannies rivales pour qu'entre leurs luttes il y ait place pour le jeu des instincts, des désirs et des actes. La vérité est l'hydre aux multiples têtes. Inutile de les couper, elles repoussent. Mais si la bête n'avait qu'une figure unique, tous les hommes trembleraient devant elle, parce qu'elle n'aurait qu'une volonté. Qu'importent ce que pensent, ce que croient, ce que font les autres, pourvu qu'on me laisse penser, sentir, agir selon ma fantaisie. L'unique devoir d'un gouvernement serait de favoriser la diversité des gestes et de les coordonner en harmonie, d'être un chef d'orchestre. On n'a jamais encore vu ces jeux simultanés, et on ne les verra jamais. Les deux grandes factions se produisent l'une après l'autre sur la scène du monde, chacune s'exaspérant dans le but de détruire l'effet produit par sa rivale. De là ce cabotinage qui accompagne toujours la possession du pouvoir.

C'est peut-être jouer un rôle que de défendre la liberté. A quoi bon ? Un homme adroit s'arrange toujours, et le commun du peuple n'a pas besoin d'être libre. C'est même un cruel fardeau que la liberté, quand une hérédité très longue n'y a pas accoutumé les épaules, comme jadis au harnois de guerre. Y a-t-il vraiment, ainsi que le

croyait Nietzsche, les maîtres et les esclaves, ayant chacun leur morale? On voit des maîtres dans chaque groupe et aussi des esclaves. Il s'agit de tendances aussi obscures et aussi inconscientes que celles qui maintiennent ou qui diversifient les formes de la vie animale. On saura qui avait raison quand il n'y aura plus de raison, soit que l'humanité devienne le troupeau définitif, soit que, délivrée de toute la superstition sociale, elle ait péri dans une ivresse anarchique. Tant que les deux tendances se balanceront, gardant au monde un certain équilibre, il faut se résigner, si l'on a pris parti, à suivre les mouvements de la machine. Le plaisir d'être opprimé, c'est de songer au jour de la revanche. Il y a des coups que l'on recevrait volontiers pour la joie de les rendre, avec férocité.

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

F.-T. Marinetti : *La conquête des Etoiles*, « La Plume », 3.50 — *Poèmes Arméniens*, traduits par Archag Tchobanian, avec une préface de Gabriel Mourey et un frontispice d'E. Chahine, Librairie A. Charles. — Emile Despax: *Au seuil de la Lande*, « Mercure de France ». — Henry Rigal : *Sur le mode saphique*, « L'Effort ».

**La Conquête des Etoiles**. — Les poètes, d'ordinaire, publient d'abord de petites chansons en de minces plaquettes; il est peu de tout jeunes hommes qui aient la patience et l'audace de construire un long poème pour leur œuvre de début. M. F.-T. Marinetti ne s'est point dispersé ; il n'a pas noté, comme d'autres, avec émoi et surprise, la voix brève des premières flûtes élégiaques et *la Conquête des Etoiles* est tout simplement un poème épique : depuis René Ghil, qui s'imposait, dès son livre initial, tout un programme de travail qui peut emplir une vie d'homme, une telle aventure n'avait pas été tentée et si l'œuvre de M. F.-T. Marinetti n'est pas exempte de nombreuses tares, elle mérite plus qu'une critique aisément plaisante de quelques détails. Et c'est, à ne considérer que l'ensemble, trois mille ans après l'auteur inconnu de la Théogonie, la lutte des Titans et de Zeus :

Au loin le gémissement terrible de la mer immense et le fracas de la terre sous les coups ; en haut le murmure du vaste ciel ébranlé ; en bas les secousses de la longue chaîne de l'Olympe

tremblant sous les pieds des Immortels... Les uns aux autres ils se lançaient des projectiles à grand bruit. La voix des combattants montait jusqu'aux astres, clameurs de colère et d'encouragement ; et ils se heurtaient en jetant le cri de guerre à travers l'espace.

Mais aux dieux et aux géants de la mythologie antique se sont substituées ici les forces élémentaires : de tous ceux qui périrent, amants méprisés des étoiles et qui s'entassent pétrifiés dans les profondeurs des eaux une haine immortelle émane contre les menteuses enchanteresses accoudées aux créneaux d'or de l'empyrée, et c'est la révolte de la Mer Souveraine, l'assaut furieux contre la forteresse des étoiles scélérates. Le dénombrement des guerriers ou des vaisseaux, ce sera, dans le poème de M. Marinetti, le dénombrement des vagues, des trombes, des cyclones, des vétérans de la mer, des licornes, des houles, des vents déments et sur la montagne amoncelée des vagues et des houles et des licornes tuées, par la rampe que creusèrent les vents dans cette masse visqueuse, les hordes de l'abîme se ruent à la mêlée, harcelées par les clameurs impérieuses de la Mer Souveraine et, sous la Nuit d'ébène, après le massacre des astres, il ne demeure

Qu'une extrême poussière d'argent et des monceaux
De limailles inépuisables et des sables noircis
Qui flottèrent un instant
Sur les ténèbres submergeantes.

Et, dans une vision dernière, apparaît, sur le dos sombre de la mer, le corps de la dernière étoile ; le poète baise doucement ses lèvres sinueuses

Pour en mourir, pour en mourir.

tandis que l'aurore éclate à l'horizon

Avec, au loin, une agonie d'éclats et de sanglots noirs.

Cette lutte furieuse des éléments ne représente sans doute, réduite aux images primitives, qu'une journée et une nuit de tempête et une aurore ensanglantée. Mais un sens allégorique se superpose aux images et le drame seul de la bataille se suffirait d'ailleurs à soi-même par le tumulte et la variété des épisodes.

Les personnages formidables vivent d'une vie énorme et monstrueuse. L'antique Poseidôn, terrible et beau, ne se peignait pas dans les cerveaux hellènes sous la figure de la Mer Souveraine :

Mirage ! Une énorme face anguleuse et olivâtre

Sortit toute ruisselante des eaux.
Une face aux méplats puissants de roches visqueuses
Sous une vaste chevelure liquide
Soulevée et jaillissante en auréole noire !
Et cette chevelure bondissant autour d'elle
Mordait le ciel ; et c'étaient des torrents
De poix, galopant en amont de l'espace,
Et ruisselant à rebours pour remonter leur lit ;
Et mon Rêve reconnut avec effroi
L'énorme face spongieuse de la Mer Souveraine !
Les prunelles flambaient en pelotes de phosphore,
Dénouant les regards tels des nœuds de couleuvres
Et sa bouche s'ouvrait en forme de ventouse.

Mais la mesure manque à cette force désordonnée et il semble que M. F.-T. Marinetti, assourdi par les typhons qu'il a déchaînés, ne perçoive plus toujours la valeur relative des mots et des sons ; il nous déplaît qu'il use de l'onomatopée, alors qu'il est capable de traduire par le langage humain les appels stridents des vagues et son

Hola hé ! Hola ho ! Stridionla ! Stridionla ! Stridionlaire !

pouvait être transposé sans dommage. Il est fâcheux aussi que les commandements, sortis des bouches effroyables, aient trop d'analogie avec les commandements de quelque colonel, voire de quelque sous-officier :

En avant les cyclones ! écrasez sous vos projectiles
Les armées sidérales qui débordent le faîte !

Et auparavant :

Les houles, en avant ! piquez les licornes !
Trombes, typhons, en avant !

M. F.-T. Marinetti, riche d'imagination, n'a pas encore acquis le goût sûr qui lui permettra de discerner et de choisir. Mais ne vaut-il pas mieux pécher par excès que par défaut ?

**Poèmes arméniens.** — Aux marges de la Perse, des terres presque inconnues du Nord asiatique et du monde syriaque et du monde helléno-persan, venu peut-être de Phrygie, le peuple arménien, avec sa langue à part dans le groupe des langues indo-européennes, fut de très bonne heure l'intermédiaire entre les civilisations diverses, par le commerce et par les guerres : placés sur la route des grandes invasions asiatiques, les Arméniens, de très bonne heure convertis au christianisme, mais dès le quatrième siècle à peu près séparés du monde chrétien, grâce à leur langue et à leur religion également différente

du catholicisme romain et de l'orthodoxie, se maintinrent à travers les siècles, sous les empereurs de Byzance, sous le flot persan, mogol et turc, en nationalité distincte et vivace. Aujourd'hui, après la plus effroyable saignée dans une détresse sans nom, ils opposent aux massacres, à l'opression, à la famine, la force obscure d'une indestructible vitalité. Et c'est merveille que, toujours écrasé et mutilé, ce peuple tragique ait eu une littérature et produise encore des historiens et des poètes. Mais peu d'Européens, à part quelques linguistes, historiens ou archéologues, connaissent la langue arménienne que Byron avait voulu apprendre au monastère de Saint-Lazare de Venise, et il n'existe de sa littérature, en français, en allemand et en anglais, que des traductions partielles, éparses dans des revues ou dans des plaquettes presque introuvables. C'est donc une forme encore de la lutte pour la vie que la publication, en français, de quelques poètes arméniens par Archag Tchobanian, avec une excellente étude de M. Gabriel Mourey. De la primitive littérature profane, rien n'a subsisté que quelques fragments épars dans les annalistes : l'apôtre du christianisme en ce pays prit le soin de faire brûler tous les manuscrits de l'époque antérieure à la révélation de la seule vérité. Voici donc d'abord des poèmes religieux de Grégoire de Narek, d'une extraordinaire luxuriance verbale (xe siècle), puis de Nababech Koutchak, qui vécut à la fin du xve siècle, d'exquis petits poèmes d'amour :

Je dormais la nuit, l'oreille de mon cœur restait ouverte ;
L'oiseau d'amour se mit à chanter ; mon cœur frémit en silence,
Il me semblait que la langue de mon âme s'était transportée dans la bouche de l'oiseau ;
Mais qui donc lui avait fait connaître les doléances de mon cœur ?

Il faut, parmi les poésies populaires, faire une place à part aux chant d'émigrés : l'Arménien est avant tout et surtout un laboureur, un habitant des campagnes, sur un sol aux saisons très tranchées, un rude hiver, un printemps plus fleuri qu'en aucune autre contrée, un été presque torride, un riche automne, lourd de fruits (de là sont venus la plupart de nos fruits de table) ; pour lui la terre natale est restée l'Eden de la mythologie biblique et il ne s'en éloigne pas sans une amère nostalgie. Aussi, en d'innombrables strophes dolentes, la poésie populaire dit la douleur de l'émigré et celle des siens :

Chante, grue, chante, puisque nous sommes encore au printemps.
Le cœur des émigrés est gonflé de sang ;
Tu ne reposes que sur des lieux verdoyants ;

Le soleil qui éclaire le monde entier est pour moi sombre comme de la fumée.
Chante, grue, chante sur les hautes montagnes,
Je suis en pays étranger et j'ai peur d'y mourir;
Ne pleure pas, ma mère, ne pleure pas; je suis en pays étranger,
Mais j'espère revoir la terre et l'eau de mon pays.

Ce sont enfin des poèmes récents ou contemporains, des chants de révolte, de colère et de sombre espoir, comme cette *Berceuse pour notre Mère l'Arménie*, de M. Archag Tchobanian, qui n'est pas une oraison funèbre, mais un appel à l'énergie :

Assez, ta berceuse est un chant de mort !
Assez, nous te chanterons une berceuse nouvelle :
Nous chanterons la berceuse de l'espoir et de la vengeance.
Et les morts tressailleront de joie sous la terre.

**Au seuil de la Lande.** — Le livret de vers d'un très jeune homme, un prélude mélancolique et pur à des œuvres plus fortes. Il n'y faut chercher aucun désir de l'effet brutal, des mots voyants, de la rhétorique violente; cela est très harmonieux et très doux, en nuances pâles. Non que M. Emile Despax s'abandonne entièrement au charme dangereux de la langueur; il en a goûté la molle joie, mais il ne renie pas d'avance l'ivresse de vivre :

Fuyons, crois moi, fuyons le silence et la lande.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le silence étouffait nos voix intérieures.
Et trop larges nos cœurs heureux battaient moins fort.
L'amour fuyait en entraînant les blondes heures
Et nous le laissions fuir dans le soir d'ambre et d'or.
Nous aurions dû, mêlés, fondus, ivres, farouches,
Frapper de cris d'amour le silence épuisé.
Mais nous n'osions pas même; hélas! joindre nos bouches :
Nous rêvions. Et c'était comme une délivrance,
Un réveil à la vie éteinte quand soudain,
Emplissant les échos de cette lande immense,
Jusqu'au fond de nos cœurs le bruit d'un char lointain
Venait à grands cahots briser ce grand silence.

**Sur le mode sapphique.** — Douze petits poèmes ornés d'une épigraphe de M. Pierre Louys : « Si un couple amoureux se compose de deux femmes, il est parfait. »

De page en page, des strophes alternées se répondent et c'est le roman de Chryséa et de Mnaïs, vol d'abeilles dans les bruyères, glycines, roses, fleurs d'amandier, tout un décor de molle Ionie; mais les plus subtiles amantes se lassent quelque soir et parce qu'un pâtre jeune et fort l'a regardée, Chryséa rêve désormais d' « amour plus puissant et meilleur ».

Cela ne manque pas d'une certaine grâce voluptueuse, encore que, si l'on n'était averti par le titre, on pût se méprendre et penser que les amours de Chryséa et de Mnaïs soient celles d'une jeune fille et d'un simple éphèbe. Mais pourquo M. Henry Rigal hasarde-t-il des manières de dire un peu barbares?

Sous le mince filet *que coule la fontaine...*

Et pourquoi aussi, selon une mauvaise prononciation, fait-il assonner des *é* fermés et des *ê* ouverts (*troublés, forêts*) et des *ô* sourds avec des *o* ouverts (*fauves, couronnes*) ?

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Michel Corday : *Les Embrasés,* Fasquelle, 3.50. — Saint Georges de Bouhélier : *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle,* Fasquelle, 3.50. — J.-H. Rosny : *Les deux Femmes,* Ollendorff, 3.50.—Hugues Rebell ; *Les Nuits chaudes du cap français,* «La Plume», 3.50. — Jean Lorrain : *Le Vice errant,* Ollendorff, 3.50. — Frédéric Boutet : *L'Homme sauvage et Julius Pingouin,* Félix Juven, 3.50 — Jean Blaize : *Bonheur en germe,* Plon, 3.50. — Jeanne Landre et Berthe Mariani : *Enfin, seules !* Juven, 3.50. — Victorien du Saussay : *Chairs épanouies, Beautés ardentes,* A Méricant, 3.50. — G. Kéronan : *En garnison,* Victor Havard, 3.50. — Louis Besse ; *L'amour à pétrole,* Chamuel, 3.50. — Edmond Haraucourt : *Les Naufragés,* Fasquelle, 3.50. — François de Nion : *Les Passantes,* «Revue Blanche», 3.50. — Philibert Audebrand : *Ceux qui font la fête,* Calmann Lévy, 3.50. — Henri de Saussine : *Le Voile de Tanit,* Ollendorff, 3 50. — Francisco de Quevedo : *Don Pablo de Ségovie,* trad. par J.-H. Rosny, « Revue blanche », 3.50.— Léonard Merrik ; *L'imposteur,* trad. par T. Wyzewa, Perrin, 3.50.— Goron et Emile Gautier : *De Cayenne à la place Vendôme, Pirates cosmopolites, Détectives et bandits scientifiques,* Flammarion, 3 vol., 10.50.

**Les Embrasés,** par Michel Corday.—Ce livre est à la fois intéressant et consciencieusement fait, mais combien il est triste dans son clair-obscur de délicate ironie! C'est une œuvre de pitié, de tendresse, et pourtant comme il désespère! Après l'avoir lu, on rêve de construire des villes spéciales pour les peupler de cas spéciaux; pour les fous *raisonnables,* pour les alcooliques intelligents, les morphinomanes dilettantes, pour tous les maniaques doués de fortune et d'esprit qui devraient s'entendre entre eux en délivrant de leur présence, un peu troublante, les pauvres gens affligés d'une bonne santé. Il faut même dès à présent songer que ce sera plus facile, un jour, de parquer les personnes saines, car il y en aura de moins en moins et on posera, sur les sommets inaccessibles, toutes les créatures soupçonnées d'un trop normal fonctionnement. Ce

cas des *embrasés* n'est pas rare, hélas ! et nous connaissons tous de ces êtres beaux,excessifs, perpétuellement épris d'eux, égoïstes comme on serait passionné, sans cesse à la recherche d'une sensation nouvelle qui leur donne l'illusion d'une surabondance de vie physique ou cérébrale. On a, pour ces malheureux plus d'admiration que de pitié, certainement, et on s'occupe moins de les guérir que de les copier. Ce sont eux, oui, qui tiennent le siècle et sont la maladie de notre ère. Les poitrinaires en 1830. Les tuberculeux aujourd'hui. Cela commence par la *dame aux camélias*... je pense que cela finira par la fin de tout un monde, puisqu'ils sont légions. Au Mont-Arvel, le docteur Esther leur interdit l'amour. Dans les salons de la pensée ardente, ils donnent le ton et indiquent la meilleure façon de vivre — qui est de mourir en beauté.Comme l'auteur des *Embrasés*, je les aime et,à toucher du doigt leurs plaies vives (dont quelques-unes sont bien imaginaires),je ressens une commotion électrique; mais n'ayant pas le courage, médicalement parlant, de les soigner, je voudrais couronner toutes les Alpes de leur sanatoriums princier. Cette aristocratie du mal physique m'épouvante pour les vivants. Il faut leur construire des forteresses, leur offrir un moyen féodal de nous fuir,car... ils sont la pieuvre,et depuis longtemps Sparte avait compris... en leur décernant dès leur plus bas âge la palme du martyre. Le mal qu'ils font, les tristes héros, c'est surtout l'exemple qu'ils donnent parmi la tourbe des humbles mortels, je veux dire parmi ceux qui ont la dure mission de vivre longtemps sans inspirer aucune pitié ! Qu'on me pardonne de citer du Rachilde ici, mais j'ai dit,je ne sais, où et il y a bien des années, que la vie n'était qu'une maladie mortelle. Depuis on m'a souvent volé cette calinotade en l'embellissant, et elle me remonte au cerveau maintenant dans toute son horrible nudité canaille. La vie n'est déjà qu'une longue maladie qui se terminera fatalement par la mort... et nous *mourrons vieux*. Ceux qui sont aimés des dieux meurent jeunes. Ils passent et ils s'en vont aimés, disputés, pleurés... Les autres sont des condamnés au bagne à perpétuité, au bagne de l'indifférence! Ces embrasés de passion qui étouffent un soir de clair de lune dans des spasmes voisins des voluptés, ce sont les aristocrates de l'humanité, ils sont à part. Ils ont des mains blanches, vierges d'œuvres mauvaises et quoi, qu'ils fassent, ils sont les gens qu'on salue respectueusement. De cela, pour cela, ils sont bien dangereux et il faudrait les mettre en un Eden des plus cadenassés. Sans imiter le docteur

Esther qui leur interdit l'amour, je voudrais qu'on les achevât par l'amour. Et que, semblables aux princes du sang, ils eussent le droit, l'unique droit de s'épouser entre eux. J'ai entendu un jour une petite femme délicieuse me murmurer avec dépit : « C'est si vulgaire de ne pas avoir de névrose! j'ai cessé de lui plaire parce que je me porte bien. » Elle parlait d'un poète qui n'aimait que les jolies filles facticement ou réellement embrasées. Pâleurs, yeux caves, mains décharnées, toux du matin ou évanouissements du crépuscule enveloppés de l'étoffe Liberty, l'étoffe par excellence maladive et tombante comme branche de saule pleureur!... Le livre de Michel Corday est un bon livre. Il est tendre et persuasif sans aucune perversité. Il faut, comme résultat de cet effort héroïquement littéraire vers une vérité, nous inquiéter de plus en plus du sort de cette aristocratie : *les malades*. Il faut leur bâtir des palais... le plus loin possible de nos chaumières. Il faut qu'ils aient leur vie rapide et prestigieuse, dorée de belles et pures lumières naturelles. Nous autres, nous avons bien le temps de nous décomposer sous les lampes à verres fumeux! Ce n'est pas pour nous que nous travaillons, n'est-ce pas?... et dans quelques petits siècles il y aura enfin le sanatorium pour gens sains, les derniers, les plus purs, les plus... vulgairement atteints de bonne santé. Ceux-là seront gardés comme des malfaiteurs à leur tour, et, en termes d'une obscurité symbolique, on parlera de leurs ancêtres, ceux de Sparte, qui jetaient au cloaque les enfants mal venus.

**Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle**, par Saint-Georges de Bouhélier.—Ceci ressortit à la clinique passionnelle et criminelle. Mon devoir est d'affirmer que l'auteur présumé n'y est pour presque rien, du moins il nous le déclare dans sa préface très documentée. Lucie (ou les malheurs de la vertu) est une petite fille détournée de ses devoirs par un séducteur aussi naïf qu'elle est vierge. Cette jeune femme devenue femme galante dans un pays où il y en a déjà beaucoup, l'Allemagne, rentre en France afin d'apprendre mieux son métier et, se doublant d'une femme de lettres, elle écrit ses mémoires à Saint-Lazare pendant les loisirs d'une prévention pour meurtre. Elle a tué le premier séducteur, Albert (ou les malheurs du jeune placier), qui n'est pas plus coupable qu'aucun autre séducteur de vingt ans de ce genre. Maintenant pourquoi Lucie, fille perdue et criminelle, écrit-elle comme on écrivait du temps du chevalier Desgrieux? Je n'en sais rien... ni l'auteur non plus, pardon, le traducteur. Tout

ce drame se passe de nos jours et puisqu'il s'agit d'une étude de mœurs modernes, il n'y avait pas d'inconvénient, je pense, à l'écrire en un style moderne, à supposer qu'il y en ait un. Nous devons nous imaginer que cette fille perdue aura trouvé, un jour de bâillements et de vague à l'âme, une Manon Lescaut traînant sur le canapé, elle se sera émerveillée devant cette forme à la fois si ingénue et si perverse, elle aura cru que c'était là le dernier cri... et l'aura... mimé. Ça manque de nerfs, un peu. Malgré les morceaux risqués, c'est furieusement calme. A citer une très jolie scène d'études entre deux filles perdues et non moins criminelles qui s'apprennent le vice sans en être plus vicieuses pour cela. Excellent, tout le morceau. Lucie Legris me paraît de *l'orient* dont on fabrique les Liane de Pougy. A l'hypocrisie des femmes du monde cela joint une certaine gaminerie (j'allais dire, ô Willy, gamianinerie) qui peut plaire à des mâles ordinaires, mais... ça manque de race. Elles sont nées pour s'asphyxier dans une arrière-boutique de mode. Cependant, M. de Bouhélier a bien fait de ramasser ces cahiers dans la boue et de les épousseter de son mouchoir parfumé à la bergamote du XVIIIe siècle. En lisant, on regrette Manon et c'est toujours ça de gagné, en dehors de toute école.

**Les Deux Femmes**, par J.-H. Rosny. — Une jeune fille porte en elle le germe d'une maladie cérébrale, qui n'est pas tout à fait la folie, mais guère moins : elle a peur de mourir et cette forme de la santé, qui s'appelle l'instinct de la conservation, s'est exagérée en elle au point de devenir une manie dangereuse. Un jeune homme, après l'avoir adorée en confiance (et *fatalement* comme tout se passe dans les œuvres des Rosny), se détache d'elle pour, lui, le mari d'une très jeune femme, s'éprendre de sa... belle-mère, créature pleine de vie et de bon sens. Ce roman d'une âpre ironie est un bon petit soufflet donné à la déesse Névrose, toujours prête à détrôner Isis, la puissance de la Terre. Il est court, d'un joli ton de paysage, à la fois factice et touchant la nature du côté scientifique, il est Rosnyen, quoi! Mais c'est agréable de savoir que ces très forts écrivains peuvent daigner plaire par de faciles tours de force.

**Les Nuits chaudes du Cap français**, par Hugues Rebell. — Il faut donc en prendre son parti ! La dame créole qui nous fait ce récit est, après tout, la seule coupable dans ces longues théories d'horreurs noires et rouges. Elle use du fouet, elle use du prêtre, elle use du vice et userait la patience du

lecteur, si le lecteur, étant une fois prévenu, pouvait s'impatienter. (Il demeure entendu que l'auteur est le père de cette dame ; alors, le mieux est de l'admettre dans notre famille !) Avant la révolte des nègres, il y avait une sorte de fermentation, comme dans le sucre, qui devait tolérer les pires fadeurs jointes aux pires hystéries. La passion, mitigée de maternité, que cette singulière femme a pour la pauvre petite Antoinette est d'un caramel inquiétant. On suce des pastilles qui sentent un peu le musc dont se servait le Marquis. Cette *divine* créole est intéressante par sa trop réelle simplicité d'âme... et si vous aimez la plume de paon, que dis-je, les bouquets de plume, on en a mis partout ! Ce que l'on fouette de femmes là-dedans... avec ou sans fleur ! C'est extraordinaire. La vérité ? Je vais avoir le courage de vous l'avouer aux lieu et place d'Hugues Rebell. Eh bien ! On savait s'amuser au Cap en 1791.

**Le Vice errant**, par Jean Lorrain. — Au nom de la littérature, ce n'est nullement regrettable d'avoir formulé le Noronsoff. Il entre dans ce type de dernier byzantin tant de vanités puériles, tant de névroses sincères ou simulées, tant de petitesses et de grandeurs, modernes ou antiques, amusantes ou dangereuses que cela devait tôt ou tard s'incarner, se fondre en un seul type moitié slave, moitié italien, montrant les deux races un peu pourries sous leur véritable jour ; mais l'effrayant de tout ceci, du résumé de tous ces jolis microbes épars dans le sang ou dans la boue, c'est que quelqu'un va chercher à nous copier le Noronsoff après son invention, car je le veux inventé de toute pièce par Jean Lorrain pour sa plus belle gloire. Nous allons voir naître de minuscules Noronsoff aux lumières tamisées des cinq à sept de nos plus célèbres mondaines, et il y en a déjà pas mal en germe dans les ruisseaux de nos rues sombres. Ce qui me console, c'est que, manquant de fonds et surtout de généalogie, les Noronsoff d'après... *mixture* seront très ridicules.

**L'Homme sauvage et Julius Pingouin**, par Frédéric Boutet. — Un homme sauvage qui habite un étage de maison parisienne qu'il a transformé en forêt vierge, ce n'est pas banal... Cependant cela peut marcher durant quelques années, jusqu'au jour où le lustre d'un plafond dégringole sur la table d'un honnête père de famille avec un accompagnement de cataracte vaseuse. (Voyez piscine de l'hippopotame !) Un huissier se présente avec les sommations d'usage. Une porte bardée de fer s'ouvre pour engloutir les différents représentants de la

force nationale requis contre la faiblesse d'un simple particulier voulant vivre à sa guise, et la dite porte se referme, telle une gueule de serpent boa. Les dignes personnages sont condamnés aux pires tortures. L'huissier doit gratter les démangeaisons du changement de peau d'un terrible reptile et un vague ministre tuer les puces d'une ourse désagréablement exigeante. (Je passe une vertueuse concierge obligée d'épouser un singe.) Les différentes péripéties de cette existence infernale sont relatées par un huissier, du doux nom de Cormoran, pendu à un crochet comme une enseigne de la misère sociale. Enfin, ces gens sont délivrés par un ballon venu d'Amérique et l'honneur du gouvernement est sauf après un siège qui rappelle, de loin, celui du fort Chabrol. Les aventures de Julius Pingouin, parti à la recherche de la toison d'or (?) sur le bateau mouche n° 318 sont de la même excentricité. Un peu plus de vraisemblance (l'invraisemblable doit toujours être *vrai*) dans les déductions logiques de ces plaisanteries et un peu moins de noms à la Paul de Kock, ce serait très bien. La ferme école sociale égalitaire, où chacun regarde, à la numéroter, la pomme de terre que son voisin récolte, est une jolie chose.

**Le Bonheur en germe**, par Jean Blaize. — Un romancier qui n'aime que le possible, celui-là. Modeste étude d'un jeune homme ordinaire et maladif, qu'une jeune Miss apprivoise, fait aller à bicyclette jusqu'au mariage. C'est d'un ton honnête qui ne doit pas plaire à tout le monde. Intéressant tout de même. Chercher à ne rien inventer est une habileté et il n'y a, souvent, que cette habileté-là qui compte en art.

**Enfin, seules !** par Jeanne Landre et Berthe Mariani. — Deux jolies et méchantes petites bonnes femmes se racontent leurs amours. Elles y mettent presque aussi longtemps qu'à les vivre. Toutes deux sont dames patronesses et bien vues par leur directeur de conscience. Elles font des aumônes comme jadis elles faisaient des bêtises. Elles demeurent à Charenton et se souviennent de leurs folies sans trop de repentir. On parle de tout un passé qui est si loin! Il y a prescription. Elles effeuillent des anecdotes comme des fleurs sur la tombe de leur histoire et l'on voit tourbillonner les pâles figures des demi-mondaines mortes pour le plaisir, en trop soupant, les mots des grands esprits du siècle, les cœurs de quelques jeunes gens qui sont, aujourd'hui, des vieux arrivés et aussi beaucoup de louis d'or. Les vieilles petites bonnes femmes finissent par se brouiller en se rappelant trop de choses et

elles s'en vont chacune de leur côté : enfin, seules ! ce qui est la suprême bouderie, l'approche de la mort, la vieillesse. Mme Berthe Mariani, ex-présidente d'une société dénommée : *les rieuses,* montre, dans sa collaboration avec Jeanne Landre, que la plus jeune est toujours celle qui a le plus d'audace. *L'éternel masculin,* le dernier roman sans collaboration, en manquait malgré son si joli titre... mais on ne peut tout oser quand on n'a pas beaucoup vécu.

**Chairs épanouies, Beautés ardentes,** par Victorien du Saussay. — Feuilleton à la dynamite. Trombe d'amour et volcan de voluptés. Belle édition illustrée d'une tête de femme aux yeux prometteurs qui donnent envie de voir le reste.

**En garnison,** par G. Kérouan. — L'officier au cœur tendre et aux sentiments chevaleresques perdu dans un trou de province et victime des mauvaises langues. Sur la couverture, trois harpies dont la seule vision ferait frémir. Comme bouquet d'artifice, un compte-rendu-apothéose de l'incendie du bazar de la Charité et la jeune femme odieusement calomniée va se précipiter dans la Seine, poursuivie par le souvenir d'un enfer bien plus terrible.

**L'Amour à pétrole,** par Louis Besse. — Un père passe à toute vitesse sur le corps d'un homme, brave garçon qui est justement le frère du séducteur de sa fille, autre brave garçon passant sur le corps... de la vertu sans y avoir bien réfléchi. Complications et entêtement furieux du père qui ne veut pas légaliser le mariage à la vapeur. Tout finit par s'arranger à la longue. Il y a des dessins que l'on serait en droit de croire faits à la suie de pétrole, tellement ils sont obscurs. Qui nous délivrera du texte visant le dessin alors que le contraire s'imposerait !

**Les Naufragés,** par Edmond Haraucourt. — De style sobre, j'oserais dire : académique dans le bon sens du mot, d'allure paisible, de l'allure du promeneur qui flâne sur un gazon ras de parc en fumant un excellent cigare, ces nouvelles plaisent dans leur décente enveloppe de juste philosophie. Edmond Haraucourt ne cherche point les grands effets et n'écrit point aux ronflements des phrases (lequel ronflement indique souvent que le véritable esprit du conteur se repose sur de vains lauriers !). Il se sert du calme de sa plume pour obtenir des visions plus nettes et des psychologies plus franches. Il charge très peu, ne détruit pas l'humanité des personnages pour les faire plus humains selon le procédé lassant de certains déformateurs. A lire, pour s'en rendre compte, *le Témoin,* où

l'on présente en liberté l'âme bourgeoise de M. Tout-le-monde. Ce témoin constate le crime du coin de son œil prudent et il fait ce que beaucoup feraient peut-être en pareil cas. Qui n'a pas été témoin de son petit crime une fois en sa vie? *La Marâtre* aussi est une belle chose, saine jusque dans sa malsaine jalousie. Et Mme Hélène rappelle Flaubert par quelques côtés sombres de son drame froid. L'auteur sait bien que les :

Courages morts, projets défunts, rêves déçus,
Tout disparaît ; le flot qui passe les efface,
Et le grand flot des jours repasse par-dessus...

**Les Passantes**, par François de Nion. — Jolies ou effrayantes silhouettes de femmes qui se donnent la main d'un bout de la société à l'autre pour environner le pauvre homme désarmé de leur fuyante et décevante ronde. A détacher de ces mobiles, trop mobiles physionomies, la *Bonapartiste*, celle qui veut posséder son *petit homme* comme les autres... dames du soulagement aux tentations, dirait l'abbé Prout, et qui fait la singulière emplette du portrait du jeune prince tué par les Zoulous, croyant que cette photographie d'un très jeune homme en habit noir est celle de n'importe qui. C'est drôle et triste à la fois.

**Ceux qui font la fête**, par Philibert Audebrand. — Souvenirs d'un temps où la critique était encore amène. Anecdotes sur des gens de lettres disparus et croquis amoureux de mœurs non très modernes, parce que plus convenables, certainement, que celles dont nous avons le reflet dans les livres du jour.

**Le Voile de Tanit**, par Henri de Saussine. — Dialogues politiques entre un anarcho-socialiste et une lady dans le mouvement malgré des préjugés; il y a aussi un abbé, un marquis et un député art-nouveau. Le milieu de ces pages est le morceau symbolique où un père tue le fils novice qui touche au voile et a eu l'audace de prétendre que le dit voile ne brûlait pas.

**Don Pablo de Ségovie**, par Francisco de Quévédo. — Le traducteur, J.-H. Rosny, a bien conservé la forme glorieusement ironique du temps de l'Espagne de Cervantès. Ces débuts affamés de ce pauvre Pablo, fils d'une entremetteuse jeteuse de sort et d'un honorable voleur, sont douloureusement amusants. Les brimades dont il fut la victime ridicule et touchante ne diffèrent pas sensiblement de celles qui firent punir toute une école française, il n'y a pas encore deux années. Pablo comédien, poète, bretteur et *galant de nonnes* comme

il s'intitule lui-même, est un digne homme de lettres dont la franchise est le meilleur défaut.

**L'Imposteur**, par Léonard Merrik. Il y eut, en France, une époque littéraire point encore trop lointaine où l'on comptait une demi-douzaine d'*Imposteurs*. Ce titre avait séduit tour à tour des poètes et des prosateurs qui se battaient (le mot n'est pas trop fort) sur le dos de leur couverture. Voici donc un nouvel imposteur venant d'Angleterre et plus modeste d'allure. Il s'agit, non du Christ réincarné ou d'un philosophe éconduit, mais d'un brave garçon pauvre qui prend la place d'un vieux camarade mort grâce à une vague ressemblance. Tout va bien jusqu'à l'amour, mais une jalousie gâte le bel ordre de cette existence supposée meilleure que celle du disparu et vient tout révéler. La femme, après un mouvement d'indignation, reconnaît que son mari porteur d'un nom volé n'en est pas moins son mari et elle l'empêche de se tuer pour de bon. Ce roman, traduit soigneusement par T. de Wyzewa, est agréable à lire.

**De Cayenne à la Place Vendôme, Pirates cosmopolites et Détectives et bandits scientifiques**, par Goron et Emile Gautier. Feuilleton intéresssant, mais grande inégalité de style. Tantôt une série d'inventions scientifiques qui se fourvoient dans une série de drames pas trop *Petit-Journal* et tantôt une succession de phrases médicales s'enchevêtrant dans les « abîmes insondables » et les « misérables, rends-moi mon enfant » de feu Ponson du Terrail.

Après tout, c'est plus drôle que certaine littérature pure... au moins pour les vieilles dames éprises de catastrophes.

RACHILDE.

## *HISTOIRE*

Pierre de Nolhac : *Louis XV et Marie Leczinska*, Calmann-Lévy, 3.50. — Casimir Stryenski : *La mère des trois derniers Bourbons*, Plon, 7.50. — *Le maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange*, 1668-1678, Calmann-Lévy, 7.50. — Frédéric Masson : *Mémoires du comte de Moriolles*, Ollendorff, 7.50 — Etienne Lamy : *Mémoires d'Aimée de Coigny*, Calmann-Lévy, 7.50. — A. Dry : *Reims en 1814, pendant l'invasion*, Plon, 7.50. — Vicomte de Reiset : *Souvenirs du lieutenant général de Reiset*, Calmann-Lévy, 7.50. — Abel Chevalley : *Victoria, sa vie, son règne*, Delagrave, 3.50.

**Louis XV et Marie Leczinska**, par M. Pierre de Nolhac. C'est l'histoire du mariage et du ménage royal, depuis les premières négociations jusqu'aux incidents du voyage de Metz,

qui rendirent publique et définitive la séparation des époux. La curieuse suite d'intrigues est connue qui plaça sur le trône de France la fille du roi dépossédé de Pologne, et la fit passer de l'humble commanderie de Wissembourg aux splendeurs de Versailles. Le livre de M. Gauthier-Villars sur le *Mariage de Louis XV* en avait révélé les dessous déjà indiqués par Duclos. Il est plaisant de penser que Marie Leczinska ne fut reine de France que parce que Mme de Prie avait d'abord songé à la donner pour femme à son amant M. le Duc, assurée qu'elle n'avait point en elle une rivale de conséquence. Les pourparlers étaient en train, quand M. le Duc, par haine et crainte du duc d'Orléans, se mit sur les bras une bien autre affaire. Le feu régent avait pensé faire un double coup de maître, en installant sa fille à la cour d'Espagne, et en faisant venir à Versailles, comme fiancée du roi et reine future, la fille de Philippe V. Mais cette enfant, qui n'avait que six ou sept ans en 1725, charmait en vain la cour et la ville par sa vivacité précoce et sa grâce enfantine: M. le Duc songeait avec angoisse qu'elle ne pourrait avant dix ans au moins donner un dauphin à la France, et que si d'ici là le roi, de santé encore incertaine, venait à mourir, le rival haï de Condé, le duc d'Orléans, fils du régent, deviendrait son roi et son maître. Il en tremblait. Une soudaine maladie de Louis XV brusqua sa peur. Il se décida à renvoyer l'infante, malgré l'énormité de l'offense. Philippe V écuma, et la guerre faillit éclater. Mais M. le Duc, échappé de ce danger, se trouva dans l'embarras le plus ridicule. Il avait fait dresser une liste de quatre-vingt-dix-neuf princesses en âge d'épouser le roi, et après des éliminations successives, aucune alliance ne semblait possible. M. le Duc avait, on peut le croire, pensé dès l'abord à sa sœur, Mlle de Vermandois. Mais celle-ci détestait Mme de Prie, et Mme de Prie, qui lui rendait fèves pour pois, n'eut pas de peine à persuader au Duc qu'un tel choix indignerait la France et l'Europe, qui ne verraient plus dans le renvoi de l'infante qu'une manœuvre égoïste. Pour sortir d'embarras, on songea à cette petite Polonaise d'Alsace, qui devait devenir duchesse de Bourbon. Mme de Prie songea qu'elle pourrait tout sur une reine qui lui devrait sa couronne, et le duc de Bourbon eût renoncé à vingt fiancées plus séduisantes pour sortir de l'impasse où sa précipitation l'avait fourvoyé.

Un certain chevalier de Vauchoux, qui était le correspondant de Stanislas, continua au sujet du roi les négociations commencées pour le ministre.

Quand Mlle de Clermont s'en va chercher à Strasbourg la future reine de France, Mme de Prie est avec elle, et on peut supposer qu'elle ne perd pas son temps. Tant de soins devaient être inutiles. L'enfant royal était marié depuis quelques mois à peine que son caractère fermé, sournois, dissimulé se fit connaître d'une façon frappante. Il chasse le duc et exile Mme de Prie, qui va mourir dans son château de Courbépin, enragée. L'ascendant dominateur qu'avait sur l'enfant royal son précepteur, le vieux Fleury, se révèle en même temps : ascendant dont on chuchote sans le pouvoir qualifier. Toute la soumission, toute la docilité que la reine avait accepté d'avoir pour les auteurs de son élévation, elle les reporte sans se faire prier sur le vieux ministre. C'est chose moitié attendrissante, moitié agaçante que de lire les lettres humbles et flatteuses que cette jeune femme écrit à ce Tartufe macrobite, qui, quand vient pour elle l'heure des épreuves conjugales et de l'abandon, sourit avec une indulgence ecclésiastique aux infidélités de l'époux. Au ministre perfide qui laisse Stanislas se débattre dans l'affaire de Pologne, l'enfonce, le noie, pour le repêcher dédaigneusement et en faire l'usufruitier souverain d'un duché qui reviendra à la France.

Sort encore heureux pour ce vieux niais ébloui de la grandeur de sa fille, qui passe à côté de tout sans rien avoir, et répand son âme bonasse et bavarde en d'innombrables lettres aussi dépourvues de jugement que de dignité.

Et c'est, après les multiples naissances des princesses et du dauphin, le défilé des maîtresses royales que fournit l'inépuisable famille de Mailly-Nesle et dont M. de Nolhac caractérise nettement les traits, depuis la bonne et molle Mailly jusqu'à la nerveuse Châteauroux. Elles défilent, discrètement introduites par le serviable Richelieu. Et conséquemment les scrupules religieux du roi, de Pacques en Pacques luttent avec ses caprices multiples. Et la pauvre Marie Leczinska se résigne, s'enferme dans l'amour maternel, dans l'aimable et vive société de quelques modestes fidèles, cependant que grandit, soigneusement élevée pour la couche royale, une autre fille de finance qui doit venger Mme de Prie.

**La Mère des trois derniers Bourbons**, par Casimir Stryenski. — Ce fut la belle-fille de Marie Leczinska, et l'on peut croire que le choix de cette belle-fille ne fut pas sans quelque amertume pour la fille de Stanislas. Marie-Josèphe de Saxe en effet était fille d'Auguste III, qui avait enlevé à Leczinski le trône de Pologne. Mais il n'est grâce et cajolerie que

la jeune femme ait négligée pour se faire pardonner ce tort paternel, et elle y réussit pleinement auprès d'une belle-mère exempte d'ailleurs de rancune. M. Stryenski insiste sur le caractère affectueux, bourgeoisement familial, de l'attachement qui unissait tous ces personnages royaux. Louis XV lui-même, mari imparfait et père médiocre pour son fils, fut un père excellent pour ses filles, un beau-père sans pareil pour sa bru. Celle-ci eut fort à faire pour conquérir l'affection de son mari, resté fort chagrin de la mort de sa première femme, une infante d'Espagne, et, au demeurant, lourd, envahi par la graisse et dominé par le parti dévot. Cependant il était, au bout de plusieurs années de patience, fort attaché à sa femme. Celle ci avait un frère, Xavier, turbulent et médiocre personnage dont elle s'efforça vainement de faire un roi de Pologne. De nombreuses correspondances, inexplorées jusqu'ici entre la dauphine et son frère, ont fourni à M. Stryenski une foule d'éclaircissements nouveaux sur le caractère de la princesse et sur sa vie à la cour de Versailles. Marie-Josèphe a passé, aux yeux de presque tous les historiens, pour hautaine, maussade, d'esprit médiocre et livrée à la plus indiscrète dévotion. M. Stryenski prend chaleureusement le parti de son héroïne, et s'efforce de la montrer sous un jour très différent.

**Mémoires du comte de Moriolles**, publiés avec introduction par M. Frédéric Masson. — Le comte de Moriolles fut un des nombreux émigrés qui se trouvèrent à l'étranger dénués de toutes ressources. Il sut trouver toutefois des occupations assez lucratives. Après avoir été précepteur d'une jeune Polonaise qui lui fut confiée à l'âge de six mois, il fut chargé de l'éducation d'un fils naturel du grand-duc Constantin. Ce sont les souvenirs relatifs à ce prince qui forment la partie la plus intéressante du volume. Le récit est d'ailleurs embrouillé et confus. Moriolles assista à l'insurrection polonaise, et il n'en donne aucune idée précise. Le grand duc Constantin, fou sanguinaire et fantasque tyran, apparaît comme à peu près raisonnable. On doit croire de la part du narrateur à un scrupule, honorable en somme, qui l'empêche de peindre avec une exactitude trop cruelle l'homme dont il avait vingt ans mangé le pain, à raison de 33679 roubles annuels. Mais ces appréciations n'ont qu'une valeur historique médiocre. Il qualifie d'ailleurs de glorieuse retraite la fuite lamentable de Souvarov à travers les Alpes en 1799, et il rapporte, d'après Constantin, des propos prêtés à Louis XVIII et bien peu vraisemblables. Il s'agit d'un éloge de Na-

poléon, que le gros monarque matois put se formuler peut-être à lui-même, mais qu'il n'a sûrement pas communiqué à un prince étranger.

**Mémoires d'Aimée de Coigny,** publiés par M. Etienne Lamy. — On se tromperait si on s'attendait à lire la vie de la « jeune captive » racontée par elle-même. D'ailleurs, Aimée de Coigny, duchesse de Fleury, n'a que peu de traits communs avec la plaintive héroïne de Chénier. Elle avait vécu avant d'entrer en prison, et elle est sortie pour vivre encore. Le petit écrit qui sert de prétexte au gros volume de M. Lamy est un mémoire adressé à M. de Boisgelin, un de ses derniers amis, et où elle entremêle des souvenirs sur les contemporains et des considérations sur le régime politique qui pourrait convenir à la France sortie de la Révolution.

**Reims en 1814, pendant l'invasion**, par M. A. Dry. — C'est une monographie fort bien faite, avec beaucoup de méthode et de netteté. Les personnages et les faits sont caractérisés pour des traits précis. En somme, ce livre est une très utile contribution à l'histoire de la campagne de 1814. Mais il est permis de ne pas partager l'indignation qu'inspire à l'auteur l'indifférence des Rémois pour ces souvenirs. S'il est une campagne qui montre le néant de la gloire militaire, c'est celle de 1814. Depuis quatre-vingts ans les historiens ne tarissent pas d'éloges sur le génie déployé par Napoléon, et cependant de défaite en défaite nous voyons les alliés arriver à Paris avec la régularité fatale d'un fleuve. Ils avaient des chefs formés à la guerre : un pour le moins, Blücher, était un soldat passionné ; mais le dernier des moujiks eût suffit à leur stratégie ; il n'y avait qu'à remplacer par des bataillons nouveaux les bataillons détruits et à reprendre vers le couchant la marche interrompue. On ne fait pas la guerre sans hommes et Napoléon avait dépensé tous ceux que la France depuis dix-huit ans lui avait fournis sans compter. Les soldats qui restaient, il les avait laissés dans les forteresses allemandes. Ces Marie-Louise dont M. Dry célèbre la valeur, et qui au dire de Napoléon fondaient comme neige, c'étaient des enfants que leur âge vouait à la mort. Ces gardes d'honneur étaient des jeunes gens de famille qui avaient tout fait pour n'être point soldats, — certains s'étaient rachetés jusqu'à six fois de la conscription — et qui furent héroïques comme bien d'autres héros, lorsqu'il leur fut impossible de faire autrement. Quant aux habitants mêmes de Reims, ils montrèrent, pour défendre leur cité, le zèle le plus modéré.

On conçoit donc que leurs descendants se soucient peu de perpétuer le souvenir d'épreuves pénibles, qu'ils ont vu, d'ailleurs se renouveler.

**Le maréchal de Luxembourg et le Prince d'Orange, 1668-1878**, par M. Pierre de Ségur. — C'est le second volume que l'auteur consacre à son personnage et je crois qu'il est difficile de mieux faire comprendre et par un type plus parfait, l'homme de guerre français de la seconde moitié du XVIIe siècle. Rompu aux habiletés d'une guerre méthodique et où le soin du détail et l'exécution faisaient beaucoup pour le succès, intrépide et payant de sa personne, ambitieux et l'œil ouvert sur les intrigues de la cour comme sur les mouvements des ennemis, tour à tour souple ou cassant vis-à-vis du ministre — ceci n'est que du grand seigneur et du chef qui se soit nécessaire — hautain et jaloux de son rang vis-à-vis des rivaux, adorateur respectueux de la majesté royale, passant tout au soldat en campagne, à part les défaillances du courage, jovial, gaiment cruel, et prenant aux massacres et aux pillages une sorte de plaisir goguenard et narquois, comme si sa belle-humeur s'allumait aux incendies qu'il ordonnait. C'est ce laisser aller, cette gaillardise au milieu du sang et des ruines qui le distinguent des guerriers d'époques plus hypocrites, où la guerre finit par avoir honte de ses besognes Ici rien de semblable. Piller, violer, voler, brûler, paraissent à Luxembourg et à Louvois son correspondant d'excellentes et joyeuses plaisanteries. Pour un rien, ils inviteraient les victimes à en rire avec eux. C'est apparent surtout dans la correspondance qu'ils échangent en 1672. M. de Ségur, qui est de son temps et qui s'intéresse à la réputation de son héros, voudrait bien nous faire croire et croire lui-même « qu'il se plaît à faire parade d'impossibilité, et dérobe son émotion tantôt sous un masque impassible, tantôt sous une railleuse grimace ». Mais il faut avouer que s'il jouait un personnage d'humeur insensible, il le jouait avec un terrible naturel.

Tout aussi féroce et parfaitement dédaigneux de la vie humaine, apparaît son tenace adversaire Guillaume d'Orange. Mais il est infiniment moins jovial et plaisant. Il a le massacre triste et le carnage morose. Aussi heureux en politique qu'il était habile, il est moins chanceux à la guerre, ce dont il enrage, car nul homme n'y fut plus acharné, et plus ardent persécuteur d'une victoire qui lui échappa toujours. Il la voulait assez âprement pour la chercher par tous moyens,

même par une attaque faite en pleine trêve et au mépris des traités. Battu, il n'en témoigne pas autrement de confusion. La fortune,qui lui tenait rigueur jusqu'au bout le fit mourir au moment où les défaites réitérées de Louis XIV allaient lui faire boire à longs traits le vin de la vengeance et savourer l'abaissement de son ennemi.

Le livre est fort intéressant, il contient encore bien des portraits de personnages accessoires mais curieux, comme cet étonnant allié de Louis XIV, Galen prince-évêque de Munster, prélat adonné à la pyrotechnie, qui passait à perfectionner l'art de l'artillerie tout le temps qu'il ne passait pas à guerroyer. Les abords de Munster retentissaient sans cesse d'explosions effroyables : l'évêque vivait au milieu d'un ouragan de feu. Au sac des villes terrifiées, menant d'impitoyables chenapans, il était inexorable.

**Souvenirs du lieutenant-général vicomte de Reiset.** — C'est le troisième et dernier volume de ces souvenirs et de beaucoup le plus intéressant. On sait les polémiques auxquelles a donné lieu l'histoire de Georges Brown. Mais tout le livre est rempli de tableaux curieux. Reiset savait voir et raconter S'il n'avait été général de division et lieutenant commandant des gardes du corps, il aurait pu gagner sa vie comme reporter.

Rallié à Louis XVIII dès l'abdication de l'Empereur, il lui resta fidèle en 1815. Il fit le voyage de Gand et dépeint la petite cour qui s'y était installée. Je ne crois pas que la mort du duc de Berry ait été racontée nulle part de façon plus saisissante. Le récit de l'accouchement de la duchesse, de la naissance de l'enfant du miracle, est aussi des plus curieux. Et il faut lire encore le départ et le dernier voyage, en France, de Charles X.

**Victoria, sa vie, son règne**, par M. Abel Chevalley. — « La vie de la reine Victoria, dit l'auteur, son rôle dans l'évolution politique de l'Angleterre contemporaine, tels sont les deux objets de cette étude. » M. Chevalley a pu s'acquitter de la lourde tâche qu'il définissait ainsi. Le livre est trop complet, trop nourri de faits pour qu'il y ait profit à essayer de le résumer, il faut le lire. L'étude psychologique de la femme y va de pair avec le récit des actes politiques de la souveraine et de la part qu'elle prit aux grands événements de son temps et de son pays. A tous elle fut mêlée, s'intéressant passionnément aux uns, sanctionnant les autres avec plus ou moins de répugnance, indifférente à aucun. M. Chevalley étudie avec une

complaisance particulière le prince Albert, en qui il voit un type achevé de monarque constitutionnel. Il ne laisse pas ignorer les crises qui faillirent à deux reprises, à l'avénement de la reine d'abord, puis, vers 1871, détruire le loyalisme traditionnel des Anglais et il montre par quelles voies ce loyalisme fut, au contraire, consolidé. Ce livre sera d'une lecture utile à ceux qui s'imaginent que le gouvernement de l'Angleterre est exclusivement représentatif, et que le souverain est un personnage tout de décor, dont le caractère et les vues personnelles n'ont aucune influence sur la polititique du pays.

MARCEL COLLIÈRE.

## *PHILOSOPHIE*

*Le Problème des causes finales*, par Sully-Prud'homme et Charles Richet; in 18, 176 p. Alcan, 2 fr. 50. —*Les Premiers Principes*, par Herbert Spencer, traduction nouvelle, par M. Guymiot, sur la 6e édition anglaise; in-8, 505 p. Schleicher, 10 fr. — *Essais de critique et d'histoire de philosophie*, par S. Karppe, in-8, 224 p. Alcan 3 fr. 75. — *Réflexions sur Nietzsche,* par Paul-Louis Garnier; in-8, 44 p., librairie de l'Ermitage. — *De la réalité du monde sensible*, par Jean Jaurès, nouvelle édition, in-8, 430 p. Alcan, 7 fr. 51.

Un article de M. Charles Richet, paru en 1899 dans la *Revue scientifique*, et intitulé « l'Effort vers la vie et la théorie des causes finales », a provoqué de la part de M. Sully-Prud'homme d'intéressantes observations, sous forme de six lettres traitant de la question des causes finales dans ses rapports avec l'esprit scientifique et la méthode expérimentale, l'anthropomorphisme et le Darwinisme, le problème du libre arbitre. M. Richet a répondu par quelques éclaircissements, et M. Sully-Prud'homme les a commentés en les confirmant par de judicieuses remarques. Cette correspondance forme le recueil publié aujourd'hui sous le titre indiqué ci-dessus. On aurait pu croire la notion de cause finale définitivement rayée de la biologie. On voit qu'il n'en est rien.

La finalité reste un principe d'explication, à la condition de ne plus la prendre dans un sens anthropomorphique. L'hypothèse de la sélection est insuffisante. En présence des difficultés qui vont en grandissant à mesure que la science progresse, nous sommes tentés de dire qu'il y a quelque loi cachée sous les adaptations de toute nature, qui révèlent de la part de l'organisme vivant un constant effort vers la vie plus par-

faite, plus intégrale et plus libre Cette loi cachée n'est pas la sélection , la sélection n'est qu'une partie du problème, et il faut chercher au delà. Et c'est ainsi qu'on revient aux causes finales, à « l'idée directrice », dont parlait Claude Bernard. Il y a de la finalité dans le monde des êtres vivants ; et l'adopter comme principe de recherche, plutôt que comme hypothèse proprement explicative, c'est faire une hypothèse féconde. De plus, ajoute M. Ch. Richet, c'est une hypothèse justifiée ; car chaque pas fait en avant dans les sciences biologiques montre que, pour chaque organisme, il y a une adaptation sans cesse en éveil ; pour chaque danger, une mesure préventive ; pour chaque organe, une fonction régulière. Jamais la loi de finalité ne s'est trouvée en défaut dans les êtres vivants. Enfin, c'est une hypothèse presque nécessaire, parce que jusqu'ici on n'a pu la remplacer par aucune autre ; si elle n'est métaphysiquement ni démontrée, ni démontrable, elle est une forme commode d'exposition et un guide précieux pour l'investigation.

Mais ceci dit, qu'on s'abstienne de métaphysique. La raison organisatrice de la vie est à la raison de l'homme ce que le combat des espèces est à la morale humaine. La comparaison est de M.Sully-Prudhomme,et elle nous parait ingénieuse. C'est bien montrer par là que l'idée de cause finale, en biologie, ne peut être d'un usage scientifique qu'en l'appliquant concurremment avec une description strictement physique et mécaniste des faits qu'elle est destinée à éclairer provisoirement.

§

Les **Premiers Principes**, d'Herbert Spencer, ont paru vers 1865. La sixième édition anglaise de cet ouvrage date de 1900; elle apportait aux éditions précédentes plusieurs changements notables, des additions et des suppressions. Une traduction nouvelle sur ce texte définitif est donc utile, et elle ne fait pas double emploi avec la première traduction de Cazelles,qui conserve tout son intérêt. Le lecteur français pourra ainsi comparer les deux étapes de la métaphysique spencérienne. Dans la préface de l'édition définitive, Spencer se déclare plus que jamais convaincu de la vérité qu'il annonça, voici quarante ans déjà : « Jamais, écrit-il, les objections présentées par les autres, ni mes propres réflexions, n'ont pu me faire éloigner des principes généraux que j'ai exposés. » Bel exemple de foi philosophique.Et il est remarquable que l'apô-

tre de l'évolution ait lui-même si peu évolué. La religion de l'Inconnaissable, du rideau tiré derrière lequel il y a quelque chose, est maintenant pourvue de ses livres canoniques.

§

Dans les **Essais de critique et d'histoire de philosophie**, de M. S. Karppe, nous notons une étude instructive sur les rapports de Philon et de la patristique, et sur les origines du dogme chrétien. Il serait difficile, sinon impossible, de déterminer exactement la part précise de Philon le Juif dans la formation de la dogmatique chrétienne, faute de documents suffisamment éclairés par la critique. Mais il y a entre lui et le christianisme des traits communs singulièrement importants : l'idée nouvelle, par exemple, d'un être intermédiaire entre Dieu et l'Univers, non plus seulement sous la forme abstraite de l'idée platonicienne, mais sous la forme concrète d'une personne ; ensuite, la conception de l'état de péché de la race humaine et la notion du devoir qui lui incombe de se libérer de ce péché. Ce sont là des éléments organiques, constitutifs du christianisme à sa naissance, et ce sont des conceptions philoniennes. Quoique le *Logos* philonien incline plus vers le panthéisme, tandis que le Verbe du Nouveau Testament demeure sur le terrain théiste, quoique le Dieu philonien soit plus près des dieux du paganisme, tandis que le Dieu du nouveau Testament est le Dieu vivant, personnel, concret de l'Ancien Testament, néanmoins Philon a laissé une trace profonde dans la formation même du dogme chrétien. Plus tard, les Pères ont fait d'innombrables emprunts à ses écrits, et le courant puissant de son allégorisme a continué à couler à travers l'Eglise chrétienne. Et c'est ainsi que le symbolisme initial d'un Juif hellénisant, que son éclectisme poussait à chercher à accorder l'Ecriture avec les doctrines que sa culture littéraire et philosophique lui préconisait, a peut-être été la cause première des controverses des théologiens ultérieurs, des schismes et des luttes violentes qui en ont été les conséquences. Et M. Karppe conclut : « On pourrait écrire une œuvre intéressante, qui serait intitulée : Le rôle du contresens dans l'histoire de la pensée humaine et dans l'histoire de l'humanité. La logique n'a tenu jusqu'à présent qu'une place de figurante. Le premier rôle est dévolu au sophisme. Et le grand coupable n'est pas l'esprit humain qui se trompe, mais l'humanité qui veut être trompée. »

§

**Les Réflexions sur Nietzsche**, de M. Paul-Louis Garnier, renferment, en quelques pages d'une dissertation élégante et ornée, des appréciations critiques justes, et une utile protestation contre « l'emballement » nietzschéen.

Dans une première partie, l'auteur s'en prend à l'individualisme du Surhomme. « Pour certains, dit-il, Nietzsche vint à son heure ; son âpreté à reconquérir la liberté de l'être, à l'affranchir du sentimentalisme humain comme de la vraie culture moderne, enchantait ceux qui ne se situaient point en leur place dans l'évolution présente. » Nietzsche fut le sauveur des *inactuels*. Au lieu de l'idéal du surhumain, de l'individu solitaire, enivré d'orgueil et de mépris, ennemi de l'unité qui l'englobe, M. Garnier nous propose une félicité moins dure, une attitude moins rebelle à toute résignation, celle à laquelle nous conduit l'espoir en une philosophie de l'unité. Se résoudre à l'énergie obscure et simplement humaine, et respirer, avec les *petites vérités*, le parfum de la vie. Notre époque de science positive et de commencement de libération sociale est bien la jeunesse de la terre. Soyons donc heureux d'être dans cette jeunesse. « Nous marchons à petits pas vers la santé, vers l'équilibre, et la robustesse salubre ; il n'est point un aspect de la vie individuelle ou collective qui ne tende à l'affirmer : faut-il donc qu'il y en ait d'assez fous, d'assez prématurément personnels, d'assez pressés pour se croire faits comme des Titans ? »

Dans une seconde partie, M. Garnier examine les idées nietzschéennes sur l'Origine de la Tragédie. Ces audacieuses intuitions du monde antique, il en admire la justesse partielle et la fougue extraordinaire. Mais il fait ses réserves. Les philosophes ne sont pas qu'un produit de la décadence hellénique. Après tout, le succès leur a appartenu, ils ont eu le dernier mot, ce sont eux qui ont forgé des chaînes à la volonté pour des siècles. L'atmosphère qui émane des premiers penseurs de l'Ionie, des rationalistes d'Athènes et de Corinthe, des géomètres et des thaumaturges de la Grande-Grèce et du monde alexandrin, nous enveloppe encore aujourd'hui, alors que nous ne savons plus rien de ce qu'ont pu être le délire dyonisiaque et la révélation apollinienne, s'ils ont jamais correspondu à la réalité. Il ne faut point, d'ailleurs, s'aviser de réfuter scientifiquement la théorie historique de Nietzsche ; elle ne

supporterait pas l'analyse ; il suffit d'en jouir esthétiquement, comme de l'expression rare et magnifique d'une individualité qui, rebutée par le monde moderne, a cherché par delà l'ancien la cité idéale où déployer son rêve.

§

La réédition de la thèse de doctorat de M. Jaurès, sur **la Réalité du monde sensible**, nous fournit l'occasion de constater, quoique partant de tout autres points de vue, les mêmes tendances que chez M. Paul-Louis Garnier. L'ouvrage de M. Jaurès est conçu selon la méthode classique ; c'est une sage et souvent heureuse réfutation de l'idéalisme, notamment de l'idéalisme naturaliste de Schopenhauer. Ce qu'il y a d'interessant dans ce travail d'école, écrit à une époque où son auteur n'était pas encore entré dans la lutte ardente qui absorbe aujourd'hui ses brillantes facultés, c'est la préoccupation de condamner des doctrines qui seraient de nature à paralyser l'action et à éteindre en nous les sentiments altruistes et sociaux. L'ascétisme, la négation des apparences mêmes de la vie répugnent à M. Jaurès ; et, s'il trouve parfois dans sa culture philosophique de judicieux arguments métaphysiques à leur opposer, on sent que c'est son cœur, son tempérament éminemment généreux et combatif, qui lui dictent, avec quelque partialité, il est vrai, ses réponses les plus décisives. Le panthéisme paraît bien être la base des idées exposées dans ce travail; mais il n'a rien du panthéisme brahmanique ou bouddhique ; c'est la conviction profonde de communier avec la vie universelle, et avec la conscience absolue qui est la réalité par excellence, et qui est, par cela même, bonne en soi. « Et dans la conscience absolue et divine, ce n'est pas seulement le ciel grandiose et étoilé qui trouve sa réalité et sa justification, mais aussi la modeste maison où, entre la table de famille et le foyer, l'homme, avec ses humbles outils, gagne pour lui et les siens le pain de chaque jour. » Telle est la conclusion du livre. Elle en exprime l'esprit, caché sous la savante ordonnance de discussions scolastiques, avec une émotion qui, avant toute critique, éveille d'abord la sympathie et le respect.

LOUIS WEBER.

## *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES*

**Une traduction du « Satyricon ».** — Pétrone est à la mode. On hésitait, il y a quelques années, à prononcer son

nom ; il arrivait, quelquefois, qu'un professeur de rhétorique, rougissant un peu de sa hardiesse, dictât, comme texte de version un fragment du poème sur la guerre civile, et balbutiât le nom de l'auteur. Ceux qui se piquaient d'érudition savaient que, quelque part, dans le livre de Pétrone, est contée l'Aventure de la matrone d'Ephèse. Certains, même, n'ignoraient pas que Tacite a fait un beau récit de sa mort, et ils se doutaient vaguement qu'il ne faut attribuer le *Satyricon* à l'élégant contemporain de Néron qu'avec beaucoup de réserves.

Or, un sacristain pompeux, sorti de je ne sais quelle église de Pologne, s'avise d'écrire un épais roman sur la Rome des Césars. Avec une ignorance solennelle de l'histoire, il fait s'y coudoyer les personnages les plus hétérogènes ; sa pauvre imagination enfante un livre d'une déplorable médiocrité. Mais voilà bien longtemps qu'on recommande, dans les pensionnats pieux, la lecture de *Fabiola ou l'Eglise des Catacombes;* l'œuvre de Wiseman est un peu défraîchie ; il faut rajeunir le répertoire. Le fatras polonais parut au bon moment. D'une platitude la protection cléricale fit un chef-d'œuvre; on tira de *Quo vadis* des exemplaires innombrables, et, pour en être un des héros, Pétrone devint glorieux.

D'ailleurs, les âmes pures que délecte *Quo vadis* ne lisent pas aujourd'hui le *Satyricon* plus qu'elles ne faisaient autrefois. Elles parlent de Pétrone, sans connaître une ligne du livre qu'on lui attribue et elles auraient horreur de ce livre, car c'est un livre de scandale. Son auteur ne craint pas la violence des peintures. Aussi, pendant longtemps, n'osa-t-on pas traduire le *Satyricon :* les pâles essais d'hommes dont l'unique souci fut d'atténuer les audaces du texte qu'ils prétendaient rendre ne peuvent guère, en effet, être qualifiés de traductions. Nul, avant M. Laurent Tailhade, n'avait traduit le *Satyricon* en français.

Ceux qui voudront savoir comment on douta que le livre fût vraiment de Pétrone, comment les diverses parties en furent successivement découvertes, comment des faussaires plus ou moins adroits tentèrent de le compléter n'ont qu'à lire l'intéressante préface que M. Jacques de Boisjolin a mise à la traduction de M. Laurent Tailhade. Et, bien instruits de la solution qu'on donne, maintenant, aux problèmes du *Satyricon*, ils goûteront un plaisir parfait à connaître les aventures d'Encolptis, d'Ascyltos et de Gion.

Un traducteur devrait toujours savoir avec quelque précision la langue qu'il traduit et la langue en laquelle il traduit;

or, le plus souvent, les traducteurs savent vaguement la langue qu'ils traduisent, et ignorent complètement celle en laquelle ils traduisent. Le cas de M. Laurent Tailhade, qui, sachant le latin et le français, traduit en français un roman latin est exceptionnel.

Que M. Tailhade soit un de nos meilleurs écrivains, il est banal de le répéter. Et, si l'on étudie la manière dont sa phrase est construite, et les procédés qu'il emploie pour renouveler, sans cesse, la richesse de son vocabulaire, on se convainc qu'il est bon latiniste. M. Laurent Tailhade est, parmi les écrivains français d'aujourd'hui, celui, peut-être, qui est resté le plus latin. Aussi n'a-t-il éprouvé aucune gêne à calquer sa phrase sur la phrase originale, et le *Satyricon* français garde, jusqu'au scrupule le mouvement du *Satyricon* latin.

Le langage de M. Laurent Tailhade est toujours pittoresque. Il a fait preuve, pour rendre le latin de Pétrone, d'une singulière ingéniosité. Il dit, dans son avis prémonitoire : « Quand Pétrone fait parler des drôles venus de la plus sordide populace, du maquerellage et du stellionnat à la richesse en même temps qu'aux « bons principes » ; quand il met en scène des mignons opulents, retraités et pieux; quand il note les épanchements d'un prêteur à la petite semaine tombé (déjà!) dans la dévotion et le patriotisme, tenant par avance les discours du Père Lemmius, on a cru expédient de faire à l'argot moderne les plus larges emprunts, qui, seul, renferme des équivalents topiques aux entretiens de ces voyous. » Et, pratiquant ce système, M. Tailhade a obtenu les résultats les plus heureux. Il faut voir avec quelle verve il rend les propos tenus au festin de Trimalchio. Ces ivrognes effrontés parlent au naturel. On n'est pas choqué le moins du monde de voir M. Tailhade traduire : « *Homo bellus, tam bonus, Chrysanthus, animam ebulliit* » par : « Un brave type, un ami, Chrysanthus, a tourné de l'œil. » Je pourrais multiplier les citations analogues : il y a, dans le *Satyricon* de M. Laurent Tailhade, beaucoup d'expressions imprévues, mais je ne crois pas qu'il y en ait une seule dont il ne puisse justifier l'emploi.

M. Laurent Tailhade a rendu possible à ceux qui ignorent le latin la lecture d'un livre très curieux. L'auteur du *Satyricon* n'eût-il créé que le personnage de Trimalchio, il mériterait d'être glorieux. Jamais le bourgeois heureux de sa bassesse, fier de l'argent mal acquis et sottement dépensé, incapable de comprendre quoi que ce soit de noble et de pur, mais prêt à acclamer tout ce qui est vil et stupide n'a été

peint avec plus de vigueur et de franchise. Trimalchio est immortel; il régnait au temps de Pétrone, il règne aujourd'hui; il règne sans courage, et il lui arrive d'avoir peur. Quand des écrivains hardis lui disent son fait, il les prend en haine, et, à la moindre occasion, il se venge d'eux, cruellement. M. Laurent Tailhade a connu déjà la vengeance de Trimalchio; mais son fier génie n'est pas abattu, et, sans faiblir, il continue sa tâche. Quand Trimalchio condamne, ce n'est pas sur le condamné qu'il y a de la honte.

A.-FERDINAND HEROLD.

## *LES REVUES*

*La Grande Revue :* le docteur Max Nordau, sur M. Maurice Barrès et Paul Verlaine. — *La Renaissance latine :* paradoxe de M. Paul Adam sur « l'Œuvre du Feu » et quelques ouvriers d'art actuels. — *La Revue des Deux-Mondes :* poésies de Mlle Lucie Félix-Faure. — Memento.

M. le docteur Max Nordau récidive. Il va publier, sous le titre : *Vus du dehors* un volume d'études littéraires dont une trentaine de pages ont été insérées dans **la Grande Revue** (1er septembre). Elles traitent de Balzac, M. Maurice Barrès, Paul Verlaine et Alexandre Dumas fils; — elles les maltraitent.

Parce que des personnes dont il était question dans *Dégénérescence* ne surent pas reconnaître par assez de dédain le droit de M. Nordau à parler en médecin des gens de lettres et des artistes, — ce livre suscita les polémiques vives qui font le succès de scandale. Il eut des partisans, en dehors des hommes de science et des écrivains, car il apportait surtout une forme nouvelle de la calomnie. En somme, M. Nordau écrit du bout d'une seringue et son crâne a pris la forme du bonnet pointu de Diafoirus. Après quoi, on peut lui accorder qu'il n'a « aucune rancune à satisfaire » et « peut, sans effort, juger avec sérénité ». Reste à savoir s'il remplit sa promesse d'apporter au lecteur français ces « aspects nouveaux » des auteurs qu'il étudie *du dehors*.

Il y manque totalement dans l'étude consacrée à Balzac. On la résumerait en une ligne : l'auteur de *la Comédie humaine* fut un visionnaire et non un observateur, — ce que nous n'avions plus à apprendre ! Mais M. Max Nordau nous apprend pourtant que « l'observation n'a aucune importance pour la création poétique ». Et le redoutable docteur précise : « Qu'est-ce que l'observation peut nous fournir ? Des mots et

des gestes. Photographie et phonographie.... L'observation donne peut-être l'anthropométrie du Dr Bertillon père, elle ne donnera jamais une création poétique. »

Il importait de transcrire cela pour présenter le critique avant de le montrer dans ses variations légères sur M. Maurice Barrès et sur Paul Verlaine.

Le talent a justifié chez le premier l'impatience de parvenir, si elle lui a coûté de ne pas toujours choisir les moyens avec le même goût délicat qui ordonne ses ouvrages. M. Nordau constate avec retenue le charme de leur forme élégante et claire, puis il trace de l'auteur ce portrait sévère :

« Il n'y a rien d'authentique en lui que la vanité, ou, pour nous exprimer avec plus d'égards, que l'ambition. Il veut être entendu et vu. Il veut se faire valoir à tout prix. C'est là son droit, le droit de toute personnalité ayant conscience de sa valeur. Mais il aspire à la gloire par des moyens peu élevés. Si Alcibiade n'avait fait que de couper la queue à son chien, Plutarque ne l'aurait pas rangé parmi ses hommes illustres. M. Barrès en est resté jusqu'ici à l'amputation de la queue de son chien. Il a encore à remporter sa victoire d'Abydos. Dès sa première apparition sur la scène publique, il a été un dandy de chaque mode du jour politique et esthétique, parfois avec élégance, plus fréquemment avec une exagération caricaturale. Il a été successivement un pschutteux du décadentisme, de l'anarchisme, de la négation de la morale et de la loi, du boulangisme, de l'antisémitisme et du chauvinisme. Il débuta en avocat hardi de l'individualisme le plus effréné (*Sous l'œil des Barbares*), s'achemina à une glorification prétendue aristocratique, mais en réalité ineffablement populacière, de la plus basse sensualité (*le Jardin de Bérénice*), puis à un anarchisme criminellement égoïste (*l'Ennemi des lois*), pour aboutir actuellement à une exaltation sans mesure du patriotisme sous sa forme la plus étroite et la plus béotienne : l'autochtonisme borné, la haine de l'étranger. Le Saül antisocial s'est transformé en Paul de la raison d'Etat. Espère-t-il, par hasard, que le chemin de Damas mène, en se prolongeant, au Palais Bourbon ? Lui dont le subjectivisme n'admettait aucune restriction, il n'accorde plus, dans *les Déracinés*, le moindre droit à la personnalité, et ne l'admet plus que comme servante soumise de la collectivité, sévèrement limitée de tous les côtés. L'individu souverain, libre de tout égard et son propre but à lui même, devient une cellule privée de toute autonomie dans l'organisme social, cellule

qui ne travaille pas pour soi, mais pour l'organisme et qui périt dès qu'elle est arrachée à son association organique. »

Dans la discussion des idées, la personnalité de M. Nordau n'est pas très évidente. Elle transparaît avec violence lorsqu'il s'exprime sur la génération de Français « nés entre Sadowa et Sedan », et rien qu'à cette façon de situer la génération entre ces deux faits. Cependant, on ne lira pas sans intérêt une appréciation allemande de la théorie développée dans *les Déracinés*.

« L'auteur affirme que l'homme, pour arriver à son plein développement, doit rester enraciné dans le sol héréditaire. Il le condamne à une existence de polype ou de végétal. C'est la manière de voir des conservateurs de tous les pays, qui se prononcent contre la liberté du domicile, voire contre la liberté du choix de la carrière, et qui tiennent pour la résidence immuable, pour l'hérédité des professions, pour le système des castes fermées. Cette manière de voir se laisse défendre par des raisons d'opportunité, lorsqu'on répond affirmativement à certaines questions préjudicielles : à celles de savoir, par exemple, si l'individu existe pour l'Etat, et non l'Etat pour la protection de l'individu et la création de conditions favorables au plein épanouissement de celui-ci ; si le but de la civilisation doit être la fade et médiocre satisfaction de la foule moyenne, et non la possibilité d'un libre développement des natures d'exception ; et ainsi de suite. Mais la manière de voir opposée peut alléguer en sa faveur des raisons encore plus nombreuses et meilleures. L'enracinement des hommes conduit à la stagnation universelle et à un rapide abrutissement. Il a pour résultat un état de choses tel qu'il existe chez les Chinois, les Hindous et les hommes du premier âge. Le mouvement accélère l'évolution et le progrès, en plaçant l'individu dans des conditions nouvelles qui le contraignent à l'effort d'une adaptation personnelle. L'enracinement et la migration ont tous deux leurs mauvais côtés. Celui qui reste au nid croupit dans le marais de l'habitude et élève la routine à la dignité d'une religion environnée de vénération; mais il demeure, en règle générale, rigoureusement honnête, parce que sa vie entière se déroule sous les yeux des mêmes témoins qui constituent son monde. Celui qui quitte le nid a nécessairement un certain élan de créateur; mais comme il tombe parmi des inconnus dont l'opinion lui importe peu, la crainte de leur regard ne l'astreint ni à la loi ni à la convention, et

il résiste plus difficilement à la tentation de quitter le chemin droit. »

Pour Verlaine, la manière dont M. Max Nordau le définit vaut d'être rapportée. Ce critique est de l'école Ardisson : il exhume, souille, et prétend souffrir d'exécuter sa besogne. « Que l'on ne m'impute ni de l'onction ni de la tartuferie, si j'affirme que je me suis senti très malheureux, — écrit-il, — lorsque j'ai dû, dans *Dégénérescence*, étudier Verlaine. » Ni onction, ni tartuferie, assurément : M. Nordau est un irresponsable, un maniaque, un maladif *chercheur de tares* ressemblant à celui dont M. Catulle Mendès a conté l'histoire. Scientifiquement, l'homme normal est un être moyen en tout; dans la vie, il s'adapte aux fonctions machinales et devient volontiers gendarme. Un poète? Verlaine! A quoi cela peut-il correspondre? A quel écartement de la normale doit-on le situer? M. Nordau répond sans précision que la nature de Verlaine était « composée d'ombres et de rayons », et il ajoute : « si j'examine bien la vie de Verlaine, non à mon point de vue, mais au sien, je trouve qu'en somme il a été heureux. » C'est féroce! Suit un développement qu'on lit avec une irritation croissante jusqu'à ce que, soudain, de par l'imagination folle du docteur, Verlaine nous soit représenté narrant « à la façon d'un Romain de la décadence », et « plutôt à envier qu'à plaindre ».

Hugo nous a montré le critique taillant sa plume, incertain encore de ce qu'il écrira, et s'écriant : « Si j'éreintais le soleil! » M. Max Nordau revient à Verlaine en grinçant des dents et il ne pardonne point aux jeunes poètes d'avoir glorifié l'auteur de *Sagesse :*

« Nous savons, il est vrai, comment fut fabriquée la gloire tardive de Verlaine. Jusqu'à la fin de son âge mûr il composa dans son coin, sans que, à part quelques amis, âme vivante y fît attention. Un recueil était imprimé après l'autre à petits tirages qui restaient à peu près entièrement pour compte à l'éditeur furieux ; nul acheteur ne songeait à échanger ses bons deniers contre le papier de Verlaine, et nul critique ne lui faisait l'aumône d'une ligne soit d'éloge, soit même de blâme. Il avait dépassé la quarantaine, quand soudain on le découvrit. Ses Christophe Colomb et Amerigo Vespuce furent Jean Moréas et Maurice Barrès. Ces deux bruyants jeunes coqs firent un tapage assourdissant autour de leur trouvaille. Dans les cafés à papotage de la rive gauche, dont les cataractes de

verbiage ont été la source des nouveaux courants littéraires parisiens, du décadentisme, du symbolisme, du romanisme et du mysticisme, M. Moréas et M. Barrès proclamèrent Verlaine le plus grand poète du siècle; M. Charles Morice contresigna le décret de nomination dans les revues éphémères de ses cénacles; l' « également poète » comte Robert de Montesquiou-Fézensac colporta la nouvelle gloire dans les salons peuplés des plus notables coiffures à la Botticelli, et ainsi Verlaine devint, en peu de temps, le grand homme de tous les compréhensifs qui cherchaient au Chat-Noir un « frisson nouveau »...

« Sans doute, le désir de blesser les grandeurs vivantes universellement reconnues, de les déprécier, si possible, est un des mobiles qui déterminent l'institution de ce culte de héros pour rire; mais l'autre mobile, au moins aussi efficace, des envieux ameutés est aussi la juste compréhension que les imbéciles et les radoteurs singeant le génie à la manière de Hello, de Villiers de l'Isle-Adam, etc., sont la chair de leur chair, et qu'ils exaltent leur propre impuissance effrontément prétentieuse à un rang auguste, en tressant des couronnes à leurs maîtres et modèles en incapacité artistique.

« L'enthousiasme tardif pour Verlaine fut donc en réalité arrangé artificiellement par les compagnies franches qui, il y a douze à quatorze ans, firent irruption de Montmartre et du Quartier Latin dans la littérature française, et qui, culbutant, écrasant, massacrant tout sur leur passage, prirent d'assaut la presse boulevardière, envahirent jusqu'aux grandes revues, et sont déjà sur le point de planter leur gonfanon de pirates sur la coupole du Palais Mazarin. »

En fin de compte, Verlaine a bien écrit trois ou quatre bonnes pièces de vers, acquiesce le docteur Max Nordau, et « pas davantage ». C'est formel, — et *vu du dehors,* avec une étrange prétention! Il est vrai que le « tombeur » de Verlaine et de Villiers-de-l'Isle Adam ressuscite plus loin Alexandre Dumas fils : « académicien, grand officier de la Légion d'honneur, le dramaturge le plus en vue d'un des peuples à la tête de la civilisation .. une grande nature, etc... ».

*Non hic piscis omnium.*

§

M. Paul Adam excelle dans l'improvisation où il répand les idées qu'il n'a pas insérées dans ses romans substantiels — avec une générosité qui marque sa puissance. Une de ses

constantes préoccupations est d'utiliser les exemples extraits de la vie quotidienne à prouver la pérennité des grandes traditions. Elles l'éblouissent, il évoque les âges nébuleux de leur origine; puis, le tableau réalisé, il accumule les documents contemporains qui démontrent, sous l'apparence du progrès réalisé et du raffinement des usages, que les hommes demeurent, comme leurs ancêtres, assujettis à trois ou quatre symboles de la Force. Dans *l'Œuvre du Feu,* que publie **La Renaissance latine** (15 septembre), M. Paul Adam constate que l'adoration symbolique de la croix continue à travers les siècles l'adoration primitive du Feu :

« Renverser la croix en l'honneur de la science, c'est — écrit-il, — démentir toutes les allégations de cette science qui reconnaît, à l'exemple des religions, le mouvement et la chaleur pour principes de la vie universelle; c'est le plus absurde non-sens que puisse consacrer une action humaine, celle de municipalités anticléricales. Si l'on prétend combattre le médiocre enseignement des prêtres chrétiens et leurs théories bornées, mieux vaut-il démontrer, par des commentaires relatifs à la croix, que toutes nos religions découlent d'une seule, depuis les temps préhistoriques; que leurs variations furent toujours superficielles, et que le même symbole désigna leur principe immuable à travers les siècles.

« En effet, les théologiens certifient que la croix figurée sur la chaire de Saint-Ambroise, à Milan, est la première que, parmi les disciples des apôtres, on honora. La tige verticale se prolonge vers la gauche de l'adorateur par deux lignes courtes formant avec les extrémités, haut et bas, deux angles droits. De même le bras horizontal se prolonge aux bouts, par deux lignes courtes dirigées vers le sol et formant, avec ses extrémités, deux angles droits. Les zélateurs tracent encore cette même marque sur le front des jeunes bouddhistes; on la traçait depuis le sixième siècle avant l'ère chrétienne, bien avant les prédications de saint Ambroise. Or, cette figure symbolise le premier instrument façonné avec l'intention de produire l'étincelle immédiate dans la caverne de la horde. Au milieu de la tige verticale se trouvait une fossette dans laquelle on échauffait, par une brusque rotation, la pointe fixée sous le bras horizontal. Aux quatre angles des bouts on engageait les doigts pour maintenir immobile, d'une main, la tige verticale, et imprimer, de l'autre main, au bras horizontal, le mouvement giratoire capable d'échauffer, puis d'enflammer les parcelles de bois. »

Les théosophes ont dressé un catalogue assez riche des analogies qui donnent à toutes les religions une origine unique dans l'adoration du Feu. M. Paul Adam en est informé mieux que personne et il proclame la réincarnation de Krishna dans le Christ. Cette déclaration est moins neuve que les raisons d'y souscrire proposées en ces termes par M. Paul Adam, et moins inattendue surtout que ses conclusions logiques et paradoxales :

« Mais la parenté de Jésus avec l'Agni, avec le Feu solaire, se démontre mieux encore par la date de Noël. Elle survient après l'agonie de l'astre, quand, au solstice d'hiver, il a subi la période la plus courte de sa vie diurne, quand il a paru près de s'affaiblir jusqu'au terme fatal. Tout à coup la durée de la lumière quotidienne, au lieu de continuer à s'amoindrir, se reprend à croître. Le dieu renaît. Un chant d'allégresse monte des basiliques. Mille cierges allumés célèbrent la nouvelle naissance du Feu. On s'embrasse. On s'étreint. On se félicite. C'est la fête du solstice. La mort de Dieu est conjurée. Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur qui va nous tirer de la nuit... « du péché...» ajoutèrent les chrétiens ignorant leurs origines mentales.

» Le solstice d'hiver a lieu quatre jours avant Noël ; celui d'été, quatre jours avant la Saint-Jean. La fête de Pâques est réglée d'après l'équinoxe, puisqu'elle se célèbre le dimanche qui suit la pleine lune, après l'équinoxe du printemps. Il semble donc très probable que Noël et la Saint-Jean sont deux solennités fort antiques qui, primitivement, coïncidèrent avec les solstices. Personne n'ignore le mouvement rétrograde des points équinoxiaux. La précession des équinoxes est annuellement égale à cinquante secondes, comme Newton le devina. Or, les quatre jours d'écart constatés entre les solstices et les dates de Noël, de la Saint-Jean, correspondraient à une période de sept mille années environ, d'après certains calculateurs. Noël tombait au solstice, il y a sept mille ans.

» Nous avons conservé la coutume des cadeaux qui consistaient alors en poteries et aliments cuits au Feu, présents du dieu. A l'époque des étrennes nous échangeons toujours des bonbons et des vases ornés. Les dons du Pur, nous les colportons chez nos amis et dans notre parentage.

» Parce que nos pères aryens se réjouissaient de la naissance de l'Agni, nous choisissons entre les trésors des boutiques les vases somptueux de Gallé, les grés flambés de Carriès, et de Delaherche, nous ouvrons, anxieux de satisfaire

les goûts difficiles, le grand livre de Roger Marx sur la décoration française, et nous feuilletons les pages où sont dessinées, photographiées, gravées, les œuvres dernières du Feu, du dieu Pur, les objets que créa l'art nouveau des Engrand, des Alexandre Charpentier, des Baffier, des Majorelle, des Carabin, des Wiener, des Tiffany, inspirés par les imaginations de nos peintres Besnard, Toulouse-Lautrec, Vuillard, Valloton, Ibels, Séruzier.

» La prodigalité de l'antique dieu ne tarit pas. Depuis l'Exposition de 1889 jusqu'à celle de 1900, il inspira tout un singulier effort dont l'esthétique scrupuleuse inscrit les phases. Il y a dix ans, M. Falize commença de montrer ses vaisselles plates, ses plats d'argent ciselé et repoussé, non plus selon les formules du XVIII^e siècle ou de l'Empire, mais selon celles des talents originaux les plus récents. Gallé déjà ciselait le cristal de ses aiguières pansues, qu'il sait aujourd'hui fleurir de corolles épanouies, de pétales merveilleux, de tiges élégamment infléchies et colorées dans la substance de l'émail. Cela n'imite plus et achève de conquérir une grâce propre à devenir l'exemple de l'avenir. M. Lalique, l'orfèvre, a rempli les vitrines de ses bijoux étranges où des corps de femmes graciles se contournent et se lèvent dans l'or mat qui sertit la perle, le rubis, le brillant, le saphir. Et les millions récompensent le novateur qui fit caracoler une cavalerie d'émail autour des bracelets majestueusement barbares. »

« Un art naît », déclare M. Paul Adam et, reconnaissant la manière intelligente dont M. Roger Marx s'est acquitté de ses fonctions d'Inspecteur des Beaux-Arts, « menant les artistes au labeur », — il termine :

» Il (M. Roger Marx) a mis plus étroitement l'homme et le Dieu Pur en contact. Il a servi la Beauté, comme ces prêtres des vieux collèges égyptiens qui enseignaient la règle aux architectes et aux maçons des Pyramides, en répandant sur eux la lumière d'Osiris, personnification du Soleil.

» L'œuvre du Feu ne s'arrête point. Son signe commande aux esprits qu'enfantèrent les longues séries d'ancêtres adorateurs de l'Agni. En vain, des barbares ignorants et sacrilèges abattent les croix, ses symboles. En vain, les cabaretiers anti-cléricaux obtiennent de leurs députés l'expulsion des institutrices catholiques. Le dieu continue sa carrière et distribue ses bienfaits à nos races civilisatrices. Donc vénérons-le avec intelligence même par l'entremise des rituels religieux qu'il inspira tous, et qu'il nous faut observer, en dépit de l'i-

gnorance monstrueuse propre aux divers clergés. Saluons l'Agni védique dans l'ostensoir de nos processions; et le héraut de Prométhée, dans le prêtre recouvert de sa dalmatique où brille l'Agnos essentiel. En même temps que le Christ souffrant sur l'autel de notre cathédrale, remercions Rama, Krichna, le Buddha, les Esséniens précurseurs. Soyons catholiques, c'est-à-dire universels par l'esprit qui se plaît à concevoir tous les dieux dans le Seigneur étincelant, tous les Prométhées sur les croix, où ils saignent par le flanc ouvert. Le catholicisme ainsi révélé c'est l'âme latine elle-même, l'âme de fraternité qui sut, vers le temps des croisades, réunir toutes les armées de l'Europe en une seule nation fidèle au même insigne du Feu Créateur.

» Il vit, le dieu, telle une de ces idées platoniciennes, que la science sociologique recommence à découvrir : êtres supérieurs dont les peuples sont les humbles organes, les bouches et les bras multiples, les forces objectives, dépendantes et transitoires. L'idée du grand Agni védique se perpétue, pensée positive et immortelle, malgré les injures infimes de quelques politiciens, qui se croient des philosophes, niaisement. »

§

Mlle Lucie Félix-Faure, qui a publié un livre sur Dante, — fait paraître à **la Revue des Deux Mondes** (1er septembre) des poésies intitulées : *Laurier-Rose*, *Les lis*, *La jeune dame pâle à Dante Alighieri*, *Fantômes*, etc... Les amateurs de curiosités s'y reporteront. Pour les personnes qui jouissent de loisirs trop brefs, signalons uniquement le juste sentiment de la hiérarchie qui a inspiré ces vers :

Oh ! la beauté des feux espacés sur la mer,
Feux terrestres éclos sur une onde sereine,
Fanaux qui fleurissez, la nuit, l'espace amer,
Oh ! la beauté des feux espacés sur la mer !
La lune les *préside*, en haut, comme une reine...

MEMENTO. — **L'Occident** (septembre). — M. R. Narsy : *Sur l'incapacité de lire : Syllogisme*, poèmes de M. A. Mithouard. — *Le rapport des Beaux-Arts*, par M. F. Bracquemond. — *Les élèves de Ingres*, par M. Maurice Denis.

**La Revue des Deux Mondes** (1er septembre). — *La Grande Mademoiselle*, par M. Arvède Barine. — *R.-L. Stevenson, voyageur et romancier*, par M. G. Bonet-Maury. — *L'œuvre critique de Taine*, par M. F. Brunetière.

**La Renaissance latine** (15 septembre). — Divers, en-

quête sur *l'Avenir des peuples latins d'Amérique.* — Une nouvelle de Mme Rachilde : *Le cœur du moulin.*

**Minerva** (15 août). — De M. E. Gebhardt : *Grandeur et misère d'un préfet de police du XIVe siècle.* — M. Pottecher : *La vengeance d'Aphrodite.* — M. J. Bainville : *Un scepticisme nouveau. M. Remy de Gourmont.* — (1er septembre). M. L. Fiedler : *L'Impératrice Frédéric.*

**La Quinzaine** (1er septembre). — M. V. du Bled : *Les Salons de la monarchie de Juillet.*

**La Plume** (1er septembre). — Des poèmes de MM. G. Pioch et J. Canora, — et de Lenau (M. H. Pâris, traducteur). — *Chronique des peuples martyrs*, par M. Iann Morvran. — *Le carnet des œuvres et des hommes,* où M. E. Pilon transcrit et commente une lettre de M. Paul Adam.

**L'Ermitage** (septembre). — M. A. Retté : *Communions dans la forêt.* — G. Le Cardonnel : *Le dernier couple.*

**Revue hebdomadaire** (13 septembre). — M. Jean Carrère : *Les mauvais maîtres : Stendhal-Beyle.*

**Les Annales de la jeunesse laïque** (septembre) publient *les Noces Corinthiennes* de M. A. France; *la Profession de foi d'une jeune laïque*, par M. G. Elber; le *Cri des jeunes*, par M. Clovis Hugues; le *Manuel du Libre-Penseur,* par M. Jules Lermina.

**La Revue blanche** (15 août). — *Les congrégations et la Révolution,* par M. G. Dubois-Desaulle. — *Conséquences du travail féminin*, par M. H. Dagan. — (1er septembre.) *A Paterson*, par M. Zo d'Axa. — *Les congrégations en Bretagne,* par M. A. de Croze. — *La prostitution et la police,* par M. E. Skandha.

**La Revue de Paris** (1er septembre). — M. Marcelin Berthelot : *Les cités de Guêpes.* — M. Jean Viollis : *Petit-Cœur.*

**La Nouvelle Revue** (1er septembre). — M. A. Raffalovitch : *Syndicats et trusts.*

**Revue universelle** (1er septembre). — M. H. Desmarest : *la Houille Blanche.* — *Le Roman et la science,* par MM. Marius-Ary Leblond.

**Revue bleue** (13 septembre). — M. Ch. Giraudeau : *Nos ambassades.* — M. J. Ernest-Charles : *Quelques jeunes : Louis Dumur, P. de Querlon, J. de la Hire.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Une supercherie littéraire: Le *Paradoxe sur le comédein* (*Le Temps*, 1er septembre). — La critique de nos textes classiques (*Le Temps*, 8 septembre; le *Petit Temps*, 14 septembre). — Le véritable nom de François Villon (*Le Petit Bleu*, 9 septembre). — Memento.

M. Ernest Dupuy vient de découvrir que le célèbre *Paradoxe sur le comédien* n'est point de Diderot, mais de son infidèle exécuteur testamentaire, Naigeon. Les professeurs de belles-lettres et les amateurs éclairés qui admiraient en cet opuscule le génie de Diderot vont-ils tenir bon et admirer dorénavant le génie de Naigeon? Point. Signé Diderot, c'était un feu d'artifice; signé Naigeon, c'est un lumignon. O incertitude des jugements humains!

Voici l'histoire, contée par M. Larroumet qui y joint d'intéressantes réflexions: « Le respect des textes et des pièces authentiques, poussé jusqu'au scrupule, est une vertu de notre temps. Encore s'en faut-il que cette forme de la critique scientifique soit généralement pratiquée. Tout récemment, n'avons-nous pas vu des éditeurs donner comme authentiques des Mémoires fameux et longtemps attendus, puis obligés de reconnaître que la rédaction primitive avait été modifiée profondément, ou même refaite par ses dépositaires? Ne voyons-nous pas des historiens, en possession de documents originaux, ne les publier que dans la mesure où cette publication ne compromet pas ce qu'ils appellent les « intérêts respectables » et les « saines doctrines »? Comme si l'histoire n'avait pas droit à toute la vérité et pouvait tenir compte d'autre chose que de la vérité! Personne n'est obligé de publier les papiers dont il est détenteur, mais, s'il les publie, il doit les publier intégralement.

Encore si ces altérations et suppressions n'avaient d'autres mobiles qu'une erreur critique ou l'esprit de parti! Mais il est arrivé souvent que la soif du gain y était pour beaucoup. C'est bien, semble-t-il, pour en tirer de l'argent que La Beaumelle a exploité les lettres de Mme de Maintenon. Un soupçon du même genre plane, comme on va le voir, sur la publication par Naigeon des papiers de Diderot.

Naigeon mourait en 1810 et le *Paradoxe sur le comédien* n'était publié qu'en 1830. Pourquoi?

L'ouvrage avait été vendu à un libraire qui le publia avec plusieurs autres de Diderot, cinq volumes en tout, par un

certain Jeudy-Dugour, naturalisé russe sous le nom de Gourof. Le tout avait certainement été recopié pour Dugour-Gourof, en Russie, à la bibliothèque de l'Ermitage. On sait, en effet, que, du vivant de Diderot, la grande Catherine lui avait acheté, pour une somme de 40.000 francs, ses livres et ses manuscrits, à condition qu'il les garderait jusqu'à la fin de sa vie. Un peu plus de trois ans après la mort du philosophe, l'impératrice réclamait et se faisait envoyer ce qu'elle avait ainsi payé. Dugour-Gourof n'a donc eu qu'à copier au palais impérial de Saint-Pétersbourg, où son conservés cette bibliothèque et ces papiers, la matière des cinq volumes d'œuvres inédites de Diderot qui furent publiées à Paris en 1830 et 1831, et dont le *Paradoxe*, livré le premier au public, était présenté par le libraire comme « un faible échantillon qui pouvait toutefois faire juger du reste ».

Le *aPradoxe* aurait donc été envoyé à Saint-Pétersbourg avec les autres papiers de Diderot par Naigeon, leur dépositaire. De 1795 à 1798, Naigeon avait publié, selon la mission reçue de son maître, les œuvres complètes du philosophe, avec un certain nombre d'œuvres inédites. Pourquoi n'avait-il pas compris dans cette édition la matière des cinq volumes publiés de 1830 à 1831 et qui contiennent de l'excellent Diderot, comme la *Correspondance avec Mlle Volland* et le *Rêve de d'Alembert?* Peut-être se proposait-il de les donner plus tard et la mort ne lui en aura pas laissé le temps. Pour le *Paradoxe,* étant ce qu'on va voir qu'il est, je ne serais pas étonné qu'il n'ait pas osé. En ce cas, il aurait cru pouvoir offrir sans danger une rhapsodie à la grande Catherine, qui n'y regarderait pas de trop près; il lui aurait semblé imprudent de présenter comme du Diderot à ses contemporains une série de plagiats trop reconnaissables pour des lecteurs qui avaient encore très présents à l'esprit les ouvrages pillés.

Notons ici un point d'importance capitale. En réclamant la bibliothèque et les papiers de Diderot, la grande Catherine avait commis une grosse imprudence, qui étonne chez une telle femme, à laquelle on ne saurait reprocher un excès d'estime pour l'humanité. Elle invitait les héritiers et amis de Diderot, s'ils avaient entre les mains des manuscrits du philosophe, autres que ceux qu'elle avait achetés, à les lui envoyer, et, comme de juste, ajoutait-elle, ceux qui lui apporterait un écrit nouveau seraient payés proportionnellement à leur apport.

N'était-ce pas offrir une prime aux faussaires?

Il est trop admissible, depuis la découverte de M. Dupuy, que Naigeon répondit à cette invite en fabriquant le *Paradoxe sur le Comédien* et, sans doute, en dénaturant, gonflant, maquillant d'autres ouvrages de son maître, dont l'authenticité ou, du moins, l'intégrité, ne résisterait probablement pas à une enquête aussi attentive et aussi bien conduite que celle de M. Dupuy sur le *Paradoxe*.

Il est vrai que M. Dupuy a été mis sur la voie du faux par une rare bonne fortune, et que l'on ne saurait en espérer une semblable pour tous les ouvrages posthumes de Diderot. Il y a déjà quelques années, bouquinant sur les quais, en bon lettré, l'auteur des *Parques*, de *Bernard Palissy* et de *Victor Hugo*, mettait la main sur un manuscrit du *Paradoxe* et l'achetait. Après examen et enquête, il constatait que ce manuscrit était celui-là même qui figurait au catalogue de la vente des livres de Mme Dufour de Villeneuve, sœur de Naigeon, sous le titre de : *Paradoxe, copie d'un ouvrage de Diderot, de la main de M. Naigeon*.

La physionomie de ce manuscrit était étrange : « Une inspection, même rapide, dit M. Dupuy, ne permettait pas de ne voir dans ces pages de l'écriture de Naigeon qu'une copie de la minute de Diderot, ou qu'une rédaction exécutée sous sa dictée. Le manuscrit, d'aspect fort net en certains endroits, était, dans d'autres, encombré de ratures et de surcharges ; les marges de quelques-unes des pages étaient presque entièrement occupées par des additions à la rédaction primitive. » M. Dupuy acquérait bientôt la conviction qu'il se trouvait en présence d'un remaniement de Naigeon et d'un remaniement de « caractère audacieux ».

La matière première sur laquelle Naigeon a opéré est une courte dissertation, un simple article, comme nous dirions aujourd'hui, écrit par Diderot en 1770 et par lui envoyé à son ami Grimm, qui en faisait deux lettres pour sa *Correspondance*. Cet article, écrit de verve et d'un seul jet, d'une forme vive et d'une logique serrée, avait été inspiré à Diderot par un petit livre sur l'art théâtral, qui venait de paraître à ce moment-là, un petit livre qui n'était pas bon et que le philosophe, tout impulsif et spontané, avait éprouvé le besoin de réfuter en quelques pages. On trouvera cet article dans les œuvres de Diderot sous le simple titre d'*Observations sur l'art du comédien*.

De cet article, Naigeon s'empare pour en changer l'esprit et la forme, pour le gonfler moitié par un délayage de son cru,

moitié par une quantité de petits plagiats. Il en gâte la pensée et le style, il en fait le plus incohérent mélange d'idées et d'anecdotes, un centon souvent inintelligible; il inscrit en tête de son travail le titre de *Paradoxe sur le Comédien*, le met au net, garde par devers lui sa minute — celle-là même qu'a retrouvée M. Dupuy — et envoie la copie à Saint-Pétersbourg où elle est encore, et où Dugour-Gourof en a tiré une seconde copie, pour la livrer en 1830 à l'admiration des critiques français. Car le travail de Naigeon a été longtemps admiré, sous le nom de Diderot; il l'est encore et le sera sans doute longtemps, malgré la découverte de M. Dupuy, car rien n'est aussi long à détruire que le culte d'un faux chef-d'œuvre. »

Assurément, tant que le *Paradoxe sur le Comédien* sera publié sous le nom de Diderot, il sera admiré et discuté; plus tard, quand la notion nouvelle aura pénétré dans les dictionnaires et les manuels, il tombera dans l'oubli ou dans le mépris. Mais cela arrivera-t-il jamais? C'est une autre question. Il y a des erreurs invincibles. Les *Monita Secreta* des Jésuites, les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* sont assurément des ouvrages apocryphes. Cela contrarie-t-il leur fortune? Quoi de plus apocryphe que le Sophocle ou le Shakespeare que l'on offre aux badauds de la Comédie-Française? Cela empêche-t-il les fins lettrés de trouver en ces œuvres baroques d'abondants motifs d'admiration?

§

Un correspondant du *Temps*, M. A. Salles, nous met en garde contre les éditions de Montaigne, qu'il juge toutes défectueuses. Il en donne un exemple caractéristique.

D'autre part, la Société des humanistes français a relevé de singulières fautes dans le texte courant de certains poètes modernes. Le *Temps* résume :

« J'ai sous les yeux un bulletin de cette société. Il remonte à plusieurs mois déjà, mais la lecture en est instructive. Il s'agit du texte de Lamartine, et des *Premières Méditations poétiques*. Comment? Les *Méditations* de Lamartine poseraient des problèmes au philologue, à l'éditeur? Parfaitement. En voici quelques exemples tirés d'une note de M. Amédée Hauvette.

Dans la pièce intitulée *l'Isolement*, Lamartine a écrit :

Il contemple la terre ainsi qu'une ombre errante...

C'est la leçon de l'édition princeps. Mais, à partir de 1845, la plupart des éditions impriment :

... ainsi qu'une âme errante.

M. Hauvette pense qu'il ne s'agit pas là d'une retouche, mais d'une simple faute. La vision du typographe a été faussée par la présence, deux vers plus haut, des mots : « mon âme indifférente ». Et voilà que Lamartine a été victime, lui aussi, d'une de ces erreurs purement matérielles qui déparent si souvent le texte des anciens.

Dans la pièce intitulée *l'Homme,* on lit (édition princeps) :

Ou semé dans les airs la nuit et la lumière.

Une édition au moins — celle de 1866 — donne :

.... la vie et la lumière.

Evidemment ce n'est pas là une leçon absurde. Mais combien inférieure à la première, qui forme antithèse et qui, cela est très vraisemblable, exprime la pensée même du poète (1) !

Voici qui est plus surprenant. Le texte de l'édition princeps a manifestement tort. Cette édition porte, dans la pièce intitulée *la Prière :*

Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore.
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore...

M. Hauvette fait remarquer que « partout autour de toi », leçon reproduite par toutes les éditions, est indéfendable. Cela n'a aucun sens. Il faut lire :

Partout autour de *soi*...

Cet hémistiche s'oppose alors, d'une façon très satisfaisante, au premier hémistiche du vers suivant. Notre cher maître, M. Tournier, eût applaudi à cette correction si simple et si ingénieuse, qui se trouve, au surplus, confirmée, ainsi que l'a rappelé M. Henri Bernès, dans le même numéro du *Bulletin de la Société des humanistes français,* par la *Correspondance* de Lamartine. Là, dans une lettre à son ami Virieu, Lamartine donne des fragments de la *Prière*, avant qu'elle eût été imprimée, et on lit, comme M. Hauvette l'avait conjecturé :

Partout autour de soi te découvre et t'adore.

Si l'on réfléchit que les *Premières Méditations* ont été

(1) En corrigeant ces épreuves, je vois que M. Hauvette doit avoir raison. Le typographe, victime d'une illusion d'optique, avait composé *vie* dans le vers même où on l'a corrigé par *nuit.*

recueillies et publiées par des amis de Lamartine, on s'explique très aisément qu'un pareil non-sens ait pu s'introduire dans la première édition, et passer de là dans toutes les autres. Mais la même faute aurait pu se produire si Lamartine avait édité lui-même ces *Méditations.* Avec quelque soin que l'on corrige ses épreuves, il échappe des fautes, qui demeurent très longtemps sans frapper l'auteur. Des vers lyriques sont, en outre, faits pour être dits, plutôt que pour être lus.

« La parole intérieure s'en empare, plutôt que l'œil, et pourvu qu'ils chantent à l'oreille de l'âme, le lecteur ne pèse pas le sens de chaque syllabe. »

Tout cela est très exact. Cependant le premier vers cité doit être rectifié ainsi :

*Je* contemple...

§

Un érudit a donné au *Petit bleu* de curieuses notes sur François Villon, le pauvre grand poète, dont on ignore toujours le nom véritable. La dernière hypothèse, assez intéressante, est due à l'abbé Reure.

« Le nom patronymique de Villon serait de Montcorbier, et celui des Loges ne serait qu'un premier surnom. Ce nom de Montcorbier est historiquement des plus saisissables; il appartient à une famille du Bourbonnais; il se retrouve à l'époque où Villon étudiait, sur le registre des procureurs de la Nation de France pour la Faculté des Arts : ce serait une preuve assez forte qui viendrait à l'appui de la thèse que va soutenir également l'abbé Reure :

« En 1431, à l'époque même où naissait François de Montcorbier, dit des Loges, dit Villon, le fief de Montcorbier et le château des Ponters appartenaient à une branche, — probablement la branche aînée, — de la noble maison de Montcorbier. M. Longnon, considérant la très humble condition du poète, hésite à le rattacher à une famille de noblesse authentique ; il lui semble plus sage de croire simplement que le premier de ses ancêtres qui porta le nom de Montcorbier était natif de ce canton reculé. »

J'irai, pour mon compte, un peu plus loin.

L'abbé Reure établit alors un relevé de la situation des Montcorbier propriétaires de Montcorbier et de Ponters, de fonds à Sail, de la petite seigneurie de Villars, dans le Forez. En 1451, vivait un Girard de Montcorbier qui serait un parent du poète.

Je suis d'avis, avec M. Longnon, qu'il est difficile d'admettre que François des Loges soit légitimement apparenté à une famille de médiocre noblesse sans doute, mais qui cependant possédait de beaux biens au soleil, et qui même entretenait un capitaine en son château des Ponters. Mais il pouvait lui appartenir comme fils ou petit-fils d'un bâtard de la même famille. C'était presque alors une habitude, dans les nobles maisons, d'avoir un ou deux bâtards. Sans sortir du même temps et du même pays, j'en pourrais citer dix exemples.

A trois kilomètres et demi de Villars, et à peu près du côté où nous avons vu les Montcorbier conserver encore au milieu du quinzième siècle, des fonds séparés de cette terre, est une petite ferme qu'on appelle les Loges. Elle a été en grande partie reconstruite; cependant il reste de la première bâtisse une chambre couverte en chaume, évidemment très ancienne, encadrée dans une maison d'habitation et une grange plus récentes.

La métairie des Loges appartenait-elle aux Montcorbier de Villars et des Ponters. A la vérité, je n'en sais rien; mais le voisinage de leur domaine de Villars et de leurs terres de Sail suffit à montrer que ce n'est pas invraisemblable.

On peut supposer que Jean de Montcorbier, capitaine de Crozet, outre Philippe et Girard Ier, ses enfants légitimes, nés d'Alix de Guiardon, eut un fils naturel, X. de Montcorbier, et qu'il lui abandonna cette chétive locaterie des Loges, dont il prit le nom : on l'appelait « Montcorbier des Loges », pour le distinguer de ses frères « Montcorbier de Villars » et « Montcorbier des Ponters ». Après s'être débarrassé, pour quelques écus sonnants, de sa maison des Loges, qui ne pouvait le faire vivre, il alla chercher à Paris une fortune qu'il n'y trouva pas. Il y eut un fils auquel il transmit, faute de mieux, son double nom, et qui fut François de Montcorbier, ou des Loges, surnommé Villon.

On pourrait encore penser, en donnant un autre tour à notre conjecture, que Jean de Montcorbier ne possédait pas la métairie des Loges, mais qu'il eut A. de Montcorbier, père de Villon, d'un commerce illégitime avec une fille qui habitait aux Loges.

X. de Montcorbier y aurait été élevé par sa mère, et en aurait porté le nom, selon un usage très commun au moyen âge, avec celui de son père naturel.

Rien enfin n'empêcherait de croire, sans changer le fond principal de l'autre hypothèse, que le père de Villon était seulement le petit-fils d'un Montcorbier.

Tout cela n'est-il qu'un roman ? C'est en effet très possible, et j'ai assez formellement déclaré que je ne surfais pas le prix de mon idée.

§

Memento : *Les Primitifs flamands à Bruges et l'art français*, par Henri Bouchot (*Eclair*, 14 sept.). — Revendication pour l'art français de la priorité sur les Flamands.

Note de M. A. Beaunier sur les « merveilleux *Chants de Bretagne* » de Gabriel Fabre (*Figaro*, 17 août).

Le *Mirage démocratique*, par Paul Bourget (*Gaulois*, 15 septembre). — Etude tout à fait sérieuse (qui en douterait ?) et remarquable.

*Lettre d'un vieux Parnassien : Verlaine, Mallarmé, Rimbaud font-ils partie du bloc de la tradition ?* (*Petit Bleu*, 15 septembre). — Singulière question, résolue par la négative. Peut-être ces poètes furent-ils des Martiens ? Consulter M. Wells.

*Le vrai roman de Paul et Virginie*, par Adolphe Brisson (*Le Temps*, 19 août et 6 septembre).

R. DE BURY,

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Au cours de son étude sur la renaissance des lettres françaises en Belgique, publiée en 1896, dans la *Revue des Revues*, M. Emile Verhaeren faisait ces constatations mélancoliques auxquelles ce qui se passe aujourd'hui prête le caractère d'une prophétie : « Notre milieu n'est point favorable aux artistes, comme l'Italie ou la France. Les préoccupations de bien-être matériel, d'existence grosse et cossue, de gain et de thésaurisation y dominent généralement. L'art n'y est point considéré comme une des hautes raisons d'être de la vie et l'on s'en passe sans qu'on ait conscience que sa disparition constitue une déchéance. L'intermittence dans la production esthétique explique le manque de tradition nationale. Il n'y a point de guirlande tressée aux murs de l'histoire. Seulement, de temps en temps, y surgissent des trophées. L'art tant en Flandre qu'en Wallonie n'apparaît que par poussées et s'alentit rapidement. »

Sommes-nous entrés, littérairement, dans une de ces périodes d'alentissement, sinon d'éclipse totale dont parlait Verhaeren ? Je serais tenté de le croire étant donné surtout le ma-

laise et le découragement qui règnent dans notre petit monde littéraire. Les plus vaillants, les aînés, ceux dont l'exemple servait de phare et de drapeau aux nouveau-venus et les guidait aux œuvres solides et fécondes, à travers des océans d'indifférence ou des tempêtes de philistinisme, — font entendre des paroles de lassitude et de dégoût Ma dernière chronique vous donnait un reflet de cette situation. Depuis, dans la presse, on n'a cessé de s'en occuper. Le *Messager de Bruxelles* a consulté les principaux intéressés sur ce qu'ils pensent du sort des littérateurs en Belgique, et c'est à ce journal que Camille Lemonnier donnait le chiffre dérisoire de 200 volumes comme étant celui auquel atteint la vente en Belgique du meilleur roman d'un auteur belge universellement connu et fêté. Deux cents exemplaires à répartir entre près de sept millions de Belges! Avouez qu'il y a là de quoi inquiéter et faire hésiter les jeunes gens d'ici qui seraient tentés de vouloir vivre de leur plume.

La preuve est faite. Le public belge pour les écrivains belges écrivant le français n'existe pas. Quantité de bons poètes et romanciers de Belgique, reconnus et fêtés comme tels par toute l'Europe, même édités à Paris, traduits dans une quantité de langues, autant d'artistes originaux dont les ouvrages s'écouleraient par plusieurs éditions dans n'importe quel autre pays où le sort les aurait fait naître, ce pays fût-il une simple province dépouillée de son autonomie politique, comme la Pologne, par exemple, fût-il aussi petit et aussi peu peuplé que le Danemark, — ne parviennent pas à vendre plus de deux cents de chacun de leurs livres à leurs honnêtes, intelligents et très aisés compatriotes!

Pourtant, par une production brillante et incessante entre ces années 1880 et 1900, une pléiade d'écrivains s'était chargés, pour l'honneur de leur patrie, de donner un démenti réitéré au jugement exprimé sur les facultés littéraires de notre race par Hippolyte Taine, dans sa *Philosophie de l'Art* :

« Aucun de leurs livres, énonçait-il, n'est devenu européen comme ceux de Burns et du Camoens... Aujourd'hui leur littérature est presque nulle. Ils manquent de ces esprits créateurs qui ouvrent sur le monde de grandes vues originales ou enchâssent leurs conceptions dans de belles formes capables d'un ascendant universel... Ni leurs œuvres anciennes ni leurs œuvres modernes ne manifestent le besoin et la faculté de contempler le monde abstrait par delà le monde sensible, et le monde imaginaire par delà le monde réel. »

A mesure que notre littérature s'enrichissait coup sur coup de remarquables recueils de vers ou de prose, le maître s'empressa, avec une bonne grâce charmante, de faire amende honorable envers nos écrivains dont plus d'un garde encore précieusement les lettres admiratives datées de son ermitage de Menthon Saint-Bernard, et sans doute fût-il revenu publiquement de son erreur dans une édition remaniée de ses substantiels essais.

Néanmoins une chose n'est demeurée que trop juste dans cet ouvrage, c'est l'appréciation de Taine sur l'esprit illitéraire et anti-spéculatif de notre public. En effet, aucun des beaux livres qui valaient de si éclatants suffrages à leurs auteurs à l'étranger n'obtenait de succès en Belgique. Jamais il n'y a même eu d'exemple de pareil phénomène : d'une part, une floraison inouïe de poètes et, d'autre part, une complète stérilité, une atrophie absolue des facultés admiratives chez leurs compatriotes. Je ne crois pas qu'aux époques et dans les milieux les plus béotiens il se produisît jamais une si totale incompatibilité de goût et d'intelligence entre les artistes et l'unanimité de leurs compatriotes.

Il n'y a donc pas de public pour les livres français en Belgique et après la tentative de la *Jeune Belgique* il ne faut pas espérer qu'il y en ait jamais. Que feront ceux qui nous suivent? Iront-ils à Paris, comme on le leur conseillait? Se feront-ils charcutiers, restaurateurs, brasseurs ou cabaretiers. bons métiers autrement rémunérateurs que celui des lettres, comme le leur recommandait un pince-sans-rire?

Depuis ma dernière lettre j'ai beaucoup réfléchi sur cette grave question de l'avenir des écrivains belges dans leur pays et, malgré tout, je persiste à engager nos jeunes littérateurs à endurer jusqu'à la dernière extrémité la méconnaissance nationale plutôt que de prendre le chemin de l'exil volontaire.

Que de petits arrivistes se ruent sur Paris avec des convoitises et des fringales féroces, en véritables cambrioleurs et crocheteurs du succès, et qu'avec l'aide de la bourse paternelle ou au moyen de quelque réclame scandaleuse ils se fassent du jour au lendemain un nom sur les boulevards et dans les alcôves : tant mieux ; ils ont la gloire qu'ils briguaient, qu'ils méritent et qu'il n'y a pour leur envier que leurs pareils ; à ceux-là nous souhaitons bon voyage et bon vent arrière, comme disent ici nos gavroches. Leur industrie livresque n'a d'ailleurs rien de commun avec l'art.

Mais chaque fois que je vois s'éloigner de notre pays, et cela sans esprit de retour, un vrai, un bel artiste de l'écriture et de la pensée, je me sens pris d'un indicible serrement de cœur comme si fauvettes et rossignols migrateurs, accoutumés de nous quitter vers l'automne, disaient cette fois un suprême adieu aux bocages natals et comme si nous ne possédions plus que des campagnes aux fontaines et aux sources taries où languiraient et s'égosilleraient jusqu'à la mort nos doux oiseaux de luxe et de beauté!

Ainsi que je le disais l'autre jour, il y a parfaitement moyen de vivre et d'écrire en Belgique, mais à condition de se faire éditer et lire à Paris. C'est le cas pour quelques-uns des meilleurs auteurs belges.

Mais, — et ici je reviens au point délicat touché en passant dans une dernière chronique — pour les jeunes Belges-Flamands, pour les nouveaux venus ou les débutants de naissance, de race, d'éducation et de milieu essentiellement flamands, il y aurait lieu de prendre un parti héroïque et logique : adopter le néerlandais, leur langue maternelle, pour leur langue littéraire ; écrire en flamand. Outre qu'ils trouveront à présent en Belgique plus de lecteurs que leurs confrères de langue française, ils auront quelque chance d'être accueillis à La Haye et à Amsterdam.

En ce cas, nous objectera-t-on, pourquoi vous et vos amis flamands de la *Jeune Belgique* n'écriviez-vous pas en flamand dès 1880, lors de votre entrée dans la carrière?

J'eus déjà l'occasion de répondre à cette objection, mais je crois bon de répéter ici ce que je disais il y a une couple d'années :

En 1880, il y avait d'excellentes raisons, je dirai même d'impérieuses, d'inéluctables raisons pour nous déterminer, Rodenbach, Verhaeren, Giraud et moi ; et, plus tard, Maeterlinck, Van Lerberghe, Demolder, d'autres encore, à écrire en langue française (1). D'abord, quoique de naissance et de nom flamands (2), tous ces écrivains avaient été élevés en français, le français étant la langue parlée exclusivement depuis 1830 (sous prétexte d'élégance et de bel air et grâce à de stupides préjugés entretenus en pays flamands par les gouvernants et la haute bourgeoisie !) par leur caste et leur entourage. Plusieurs même firent leur éducation à l'étranger,

(1) MM. Elskamp, Virrès, Pierron, Ruyters, Rens, Dons, etc., etc.
(2) M. Albert Giraud s'appelle Keyenberg de son véritable nom.

notamment à Paris; en ce qui me concerne je fus élevé jusque vers ma dix-septième année dans un pensionnat de la Suisse. A l'âge où leur vocation se déclara, il aurait donc été matériellement impossible à ces jeunes gens d'écrire en langue néerlandaise. Toute leur éducation eût été à refaire.

Ces raisons auraient suffi je pense pour qu'ils fissent choix du français comme instrument et comme moyen d'expression artistique, mais d'autres motifs encore et non les moindres, car ceux-ci étaient d'ordre moral, déterminèrent les *Jeune Belgique* flamands à faire œuvre d'écrivains français.

Et ces motifs les voici :

A cette époque la langue flamande — le fait même de l'éducation exclusivement française donnée à ces auteurs comme à tous les jeunes bourgeois de la classe aisée, en est une preuve— était loin de jouir de la considération et de la faveur qu'elle a reconquises aujourd'hui, grâce aux efforts persévérants de nationalistes parfaitement logiques et équitables. De plus, et ceci soit dit un peu à la décharge de leurs adversaires, en 1881 la majorité des *flamingants* entretenait des idées gallophobes réactionnaires et puritaines. Si les jeunes poètes venus de Gand, de Louvain ou d'Anvers avaient voulu écrire en flamand, le protestantisme et la bégueulerie des Flamands d'alors étaient tels que nos *Jeune Belgique* n'auraient pas trouvé un éditeur assez courageux pour imprimer et lancer convenablement leurs ouvrages. Jamais, dans tous les cas, jamais ils ne seraient arrivés jusqu'au public. Récemment, mon confrère, le poète de langue flamande Pol de Mont, avec qui je m'entretenais de ces poignantes et brûlantes questions, me citait comme preuve du moralisme outré sévissant alors chez les Flamingants, l'indignation et l'opprobre qu'avait soulevés un de ses livres de vers dans lequel il chantait, au pays de Rubens et de Jordaens, sous des couleurs un peu sensuelles, la joie de vivre et d'aimer. Dire que mon pauvre petit roman *Kees Doorik* fut trouvé trop naturaliste ! A ce moment-là des gaillards qui parlaient une langue pimentée jusqu'à la gravelure et qui gesticulaient à faire rougir un Karageuz s'effarouchaient devant la moindre allusion écrite aux saines et nobles œuvres de la chair. Le digne, le brave Henri Conscience qui m'honorait de son amitié et qui n'était pas un cafard, lui, crut devoir me prémunir contre mes tableaux un peu montés de ton. Mais lui-même, l'écrivain chaste et idyllique par excellence, n'avait-il pas dû consentir, pour être lu et recommandé, à

expurger ses pages sentimentales de quelques très anodines gaillardises (1)?

Dans ces conditions on se représente l'accueil qui nous attendait au cas où nous aurions voulu écrire nos livres, tels que nous les sentions et les pensions, en nous servant du flamand. Ceux des Flamands qui admiraient nos œuvres *en catimini* n'auraient jamais osé les traduire de crainte d'être excommuniés et mis à l'index.

Par leurs idées,par leur culture générale, il est certain que les *Jeune Belgique* étaient en avance considérable sur leurs compatriotes d'éducation flamande et même sur les confrères de leur génération écrivant le flamand. Même dans leurs écrits du début, les artistes ralliés par l'intrépide Max Waller sous la devise: *Ne crains*, faisaient œuvre d'avant-garde, de renouveau philosophique et esthétique. C'étaient les superbes et érotiques *Rimes de Joie* de Théodore Hannon,les truculentes et grasses *Flamandes* d'Emile Verhaeren, les troublantes et perverses magnificences de *Hors du Siècle* d'Albert Giraud, les délices démoniaques de *Ténèbres* d'Iwan Gilkin et combien d'autres crânes poèmes encore ! Ces artistes tenaient comme de juste à se faire lire et même à se faire lire du plus grand nombre de leurs contemporains. Or, en ces temps où les bureaucrates, les puritains, les tartufes de leur poil compromettaient ou enrayaient la cause flamande et allaient jusqu'à censurer des écrivains aussi peu subversifs qu'un Con science, ces jeunes écrivains, lyriques et passionnés comme les peintres des XVIe et XVIIe siècles,n'auraient jamais été compris ou même lus par ceux de leurs compatriotes ne sachant que le néerlandais, et comme ils tenaient avant tout à s'interpréter intégralement, à dire, même à crier ce qu'ils se sentaient l'impérieux devoir, la conscience de publier, ils eurent tout intérêt à s'adresser à l'humanité en général et, à cette fin, ils se servirent du français.

J'ajouterai qu'ils n'eurent pas trop à s'en plaindre et que c'est de l'étranger que leur sont venus les encouragements, la renommée et les seules ressources matérielles. Non seulement ils sont édités et lus à Paris, mais on a traduit leurs œuvres en allemand, en anglais, en italien, voire en tchèque, et en polonais.

Donc, non seulement en 1881 les *Jeune Belgique* flamands

(1) Ainsi il fit disparaître les couplets d'une ronde archaïque un peu frondeuse, de son premier roman *In't Wonderjaar* (l'année des merveilles).

étaient incapables d'écrire le néerlandais, mais eussent-ils su et pratiqué suffisamment cette langue, jamais leurs livres ne seraient arrivés à l'oreille du public.

Aujourd'hui les temps sont changés. Dans nos provinces flamandes il existe un public de langue flamande, plus lettré qu'il y a vingt ans, et, de plus, l'éducation de ce public a été faite par des écrivains flamands nouveaux, issus précisément, la chose mérite d'être constatée, du mouvement artistique inauguré en 1881 par les jeunes Flamands de langue française.

Oui, il importe de le constater, à l'honneur de la *Jeune Belgique*, et de l'aveu même des jeunes écrivains flamands d'aujourd'hui, ce furent les efforts, les conquêtes et les hardiesses du mouvement entrepris dans le domaine intellectuel belge par Max Waller et ses amis, qui stimulèrent et provoquèrent une rénovation parallèle dans les lettres flamandes, notamment chez les écrivains et penseurs du groupe de *Van Nu en Straks*.

Aujourd'hui les cafards et les sectaires du flamingantisme ont été débordés par les nouvelles couches. Le nouveau mouvement flamand ne revêt plus le caractère odieusement gallophobe de ses chefs d'autrefois (1). Il s'ouvre largement à la haute culture française comme à celle de l'Allemagne, de l'Angleterre et des autres civilisations voisines.

Ceci me permet donc de déclarer en toute conviction et en toute sincérité qu'aujourd'hui, si je savais le flamand et si j'étais en âge de débuter dans les lettres, je ne serais plus arrêté par les considérations qui me guidaient en 1881 ; je me servirais avec prédilection de cette vraiment belle langue dans laquelle écrivirent les Vondel et les Bilderdyck et dans laquelle excellent aujourd'hui les Styn Streuvels et les Pol De Mont.

On comprendra alors pourquoi, après l'édifiante expérience de ces derniers vingt ans, en présence des récriminations et des plaintes de considérables écrivains belges de langue française à propos de l'indifférence de notre public belge de soi-disant culture française (ce public se borne à mal lire vos feuilles boulevardières, vos grivoiseries, et à aller applaudir les inepties de vos petits théâtres, quitte à s'exprimer dans le langage des personnages présentés de façon si amu-

(1) Ce fanatisme et cet ombrage s'expliquaient jusqu'à un certain point, par réaction, après l'inconcevable persécution dont la langue flamande avait été l'objet de la part de presque tous les ministères qui s'étaient succédé depuis 1830.

sante dans les livres de M. Courouble), j'engage carrément les jeunes Flamands, encore indécis, à ne plus compter sur un public français en Belgique, mais à se tourner d'un autre côté, à s'appliquer d'une autre façon. Oui, ce qu'ils auront de mieux à faire sera de cultiver le flamand, leur langue maternelle, qu'ils mettent leur orgueil à la parler, à l'écrire de mieux en mieux, de manière à pouvoir s'adresser directement à leurs compatriotes ainsi qu'à leurs frères de race de la Néerlande, des Indes et de l'Afrique Australe. Quelle que soit la renommée universelle dont jouissent plusieurs de nos grands poètes flamands de langue française, j'estime que quelque chose de très précieux et de très délicieux manque à leur satisfaction totale. S'ils ont pour eux l'universalité des lecteurs, ils ne sont pas encore parvenus jusqu'à leurs lecteurs naturels. Or rien ne vaut la joie d'être lu et compris par ceux-ci, par ceux à qui on songeait plus spécialement en écrivant, par ceux qui vous ont fourni vos modèles; d'être lu et aimé dans le milieu et dans le cadre évoqués par vos poèmes ou vos proses, de communier directement par votre art avec le peuple et la race, — souvent les simples et les humbles — qui vous inspirèrent cet art !

Et en écrivant ces lignes je songe en dehors des frontières de Flandre et de Néerlande à ce petit peuple de race néerlandaise aussi, qui confondit le monde par son héroïsme et sa noblesse ; à ces paladins d'une nouvelle Iliade. Nos jeunes Flamands ne compteraient-ils pour rien le plaisir d'être lus et compris notamment par ces admirables Boers, leurs illustres frères d'Afrique? Les vertus de ces burghers, leur attachement à la langue de leurs pères, le lustre sublime que cette poignée de Bataves a prêté à la race néerlandaise, auront sans doute fait réfléchir beaucoup de nos jeunes Flamands du peuple et de la petite bourgeoisie et leur aura rendu doublement cher cet antique et viril idiome thiois qui, après avoir été celui des Marnix de Sainte-Aldegonde et des Maerlandt, est aussi la langue des héros du Transvaal. Pour chanter dignement ce peuple homérique il conviendra même de le chanter dans cette langue énergique et harmonieuse entre toutes...

En résumé, le mouvement littéraire de la *Jeune Belgique* fut entrepris par une élite. Ce mouvement avait réuni un groupe de personnalités originales et vivaces comme on en aura rarement rencontré dans aucun pays. Cette petite armée s'était recrutée dans tous les coins de la Belgique, mais l'élément

flamand y était en majorité et l'emportait aussi par la puissance et l'originalité sur l'élément wallon (1). Il ne manqua à cette élite, peu à peu célèbre par delà les frontières, que d'être encouragée et réconfortée par les sympathies d'un public belge. Malgré des trésors de talent et même de génie elle ne rencontra pas dans son pays le nombre des lecteurs français qu'il lui aurait fallu. Voilà comment en ayant doté la littérature française de quelques beaux livres et en étant parvenus à se faire admirer en France et partout, ces auteurs furent à peu près ignorés au pays qu'ils illustraient par leurs œuvres. Et pourtant, la joie des plus fêtés de ces artistes n'aurait été complète que s'ils avaient été lus et appréciés par ceux de leur pays! Souhaitons aux nouveaux écrivains flamands, à ceux qui écrivent en flamand, la réputation universelle et surtout la valeur et l'originalité de quelques-uns de ces *Jeune Belgique;* mais souhaitons-leur aussi cette sympathie, cette ferveur ou même ce simple intérêt qui furent refusés aux meilleurs poètes français de Belgique dans leur pourtant si chère patrie!

Je crois avoir expliqué les principales causes de cette incroyable méconnaissance.

D'abord ils étaient venus trop tôt. Poètes raffinés ils se doublaient souvent de penseurs hardis. La masse insensible à la lettre de leur art en eût encore moins compris l'esprit. Grâce à nos stupides politiques, si le bourgeois belge d'Anvers, de Gand et de Bruxelles ne savait plus le flamand, il ne savait pas encore le français. De là le fatal isolement de notre élite littéraire au milieu de la bourgeoisie belge. Sensibles et doués comme l'étaient ces artistes, jugez à quel point les meilleurs et les plus solides des leurs ressentirent cet isolement, qui les faisait eux, les filiaux, les aimants, les patriotes par excellence! — sans compatriotes au sein même de leur patrie!

GEORGES EEKHOUD.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Paul Ernst : *Altitalienische Novellen.* Leipzig Verlag der Insel, 2 vol. M. 6. — Monty Jacobs : *Maeterlinck, eine kritische Studie,* Leipzig, Eugen Diederichs, M. 2. — Paul Holzhausen :

(1) La Wallonie a produit des poètes exquis et très doux pour ne citer que MM. Fernand Séverin, Mockel, Gérardy, Delchevalerie, et aussi des conteurs ou des fantaisistes délicieux, tels que : MM. Delattre, Dommartin, Krains, Stiernet, Georges Garnir, Maubel, Des Ombiaux, Goffin, Chainaye, Demblon, etc., etc.

*Napoleons Tod*, Francfort, s. l. M.. N. Diesterweg, M. 3. — Fernand Baldensperger : *Gottfried Keller, sa vie et son œuvre*, Paris, Hachette, fr. 8. — Revues : *Die Kultur*. — *Die Zeit*. — *Die Insel*. — *Das litterarische Echo*. — *Die Kritik*.

Si l'on en juge d'après la multiplicité des œuvres étrangères non contemporaines que l'on essaye maintenant d'acclimater en Allemagne, nos voisins de l'Est tendraient à élargir leur horizon intellectuel. M. Franz Blei en a fait, non sans stupeur, la remarque dans un récent article de la *Zeit* (13 septembre). Il vaut évidemment mieux traduire Carlyle et Taine, Pater et Ruskin, Stendhal et Barbey d'Aurevilly que d'offrir au lecteur allemand, sous des couvertures singulièrement bariolées, des nouvelles de Marcel Prévost ou d'anciens contes d'Emile Zola. Répandre les *Confessions d'un mangeur d'opium* de Quincey (trad. Moeller-Bruck, chez J. Bard à Berlin) ou les *Poèmes en prose* de Baudelaire (*Œuvres complètes* chez J.-C.-C. Bruns, à Minden), c'est faire œuvre de diffusion très louable. Mais ces éditeurs, ces traducteurs zélés ne se font-ils pas illusion, ne vivent-ils pas dans un rêve qui les ramène cent ans en arrière, à une Allemagne encore soucieuse d'idéal et de culture de l'esprit ? Le public les suivra-t-il sur cette voie hasardeuse ? Très ironiquement, pour répondre à ces questions, M. Fr. Blei évoque l'état d'âme de quelques singuliers utopistes qui parlent d'une « Renaissance allemande ». « Comme réveillé d'un mauvais rêve, dit-il, l'Allemand de 1902 se détourne des soldats de Chine vêtus de kaki, tout aussi bien que des entrepreneurs nationaux-libéraux en costumes civils, pour se souvenir des ancêtres de son intelligence. Editeurs, auteurs et traducteurs, qui s'attendaient à ce réveil, servent de guides dans cette galerie des choses d'autrefois. L'Allemand la traverse, touché jusqu'aux larmes, et s'empresse alors, enthousiasmé de lui-même et de son passé, de supprimer son armée permanente — il conserve cependant les lieutenants, car ils sont bons danseurs — ; il ne se sert plus de ses vaisseaux de guerre que pour transporter les statues des « princes de la poésie et de la pensée » ; il ne fait plus de commandes à Krupp qui est forcé d'émigrer en Russie ; il ne subventionne plus les journaux officieux, mais la revue « *Die Insel* », et il donne, d'une façon générale, un exemple merveilleux de sa retransformation en « peuple des penseurs ». Il ne hurle plus « Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! » mais — dans de meilleures occasions — se contente d'incliner la tête, pour montrer les beaux yeux bleus que l'on sait. Ce-

pendant que les éditeurs de tous ces livres extraordinaires se redressent fièrement et disent : Certes, si nous n'avions pas édité ces beaux livres de culture, l'Allemand continuerait à être un barbare. Mais, hélas! les éditeurs, les auteurs et les traducteurs sont provisoirement les seuls idéalistes allemands et, pour que les autres Allemands le deviennent également, je ne vois point d'autre remède, si ce n'est que les autres Allemands se fassent, eux aussi, soit éditeurs, soit auteurs, soit traducteurs de pareils livres messagers de culture. Je ne suis pas prophète, bien que j'aie fait, dans mon jeune âge, une année de service dans le parti démocrate socialiste, et il me serait impossible de dire exactement quels seront, pour les Allemands, les résultats de ces efforts en vue d'une culture allemande. Nous ne possédons pas d'autre mesure que l'expérience historique. Or, cette expérience nous dit clairement que « le peuple des poètes et des penseurs » n'est qu'une légende... »

Je ne ne sais pas si M. Fr. Blei voudrait envelopper dans sa charmante satire l'intéressante tentative de M. Paul Ernst. M. Paul Ernst, que nous avions déjà vu occupé à des travaux moins heureux, réunit, en deux volumes, un choix de vieilles nouvelles italiennes. Ces **Altitaliænische Novellen** sont un recueil des meilleurs conteurs italiens depuis la fin du treizième siècle jusqu'au dix-septième siècle. Les traductions sont en une langue agréablement archaïque, où le style des vieilles chroniques se mêle à une simplicité voulue, mais difficile à réaliser. Une introduction qui s'intitule pompeusement *la Badia de Fiesole* doit communiquer au lecteur l'atmosphère dont s'imprégna le traducteur. Sauf deux ou trois phrases elle est pédantesque et inutile. Il était superflu de créer, par la simulation d'un cénacle d'auditeurs, un lien artificiel entre les différentes nouvelles. Pour faire sa sélection dans les innombrables recueils de contes plus ou moins célèbres, M. P. Ernst n'avait qu'à suivre son goût personnel. Mais il a écarté par principe, sans d'ailleurs en avertir le public, tout ce qui pouvait choquer la bienséance. Ce puritanisme contribue plutôt à donner une image inexacte de ces siècles admirables où la liberté du langage égalait la liberté des mœurs. Mais, tels qu'ils sont, et avec les restrictions que je viens de faire, les deux volumes de M. Ernst doivent être chaudement recommandés. Le premier tome débute par quatre récits tirés des « cent vieilles nouvelles », puis ce sont six contes du Florentin Francesco Sacchetti qui mourut vers 1400. Les légendes de

saint François, les fragments de sermon de Bernardin de Sienne (1426) alternent avec des contes de Florentins inconnus, d'autres de Giovanni Sercambi de Lucque (1347-1427), de Giovanni da Prato (1360-1430), de Francesco Maria Molza de Modène (1489-1544) et d'autres. Le second tome est presque entièrement consacré au seizième siècle, où brillent encore les Florentins : Grazzini, Sebastiano Erizzo, Antonfrancesco Doni, etc. La place d'honneur est tenue par Matteo Bandello, évêque d'Agen, dont M. Ernst traduit trois contes. — D'un format élégant et commode les *Nouvelles italiennes* ne tarderont pas à être considérées en Allemagne comme ouvrage de bibliothèque. Le principal mérite en est aux éditeurs de la *Insel* qui ont réalisé là un petit chef-d'œuvre de typographie. Le ton chamois de la couverture rembrichée s'harmonise parfaitement avec le vert foncé du titre encerclé d'or. Le bel effort pour régénérer l'art du livre commence enfin à porter ses fruits !

En parlant des éditeurs utopistes qui voudraient préparer une Renaissance allemande, M. Fr. Blei visait surtout la maison Diederichs de Leipzig, car c'est bien elle qui pourra passer plus tard pour le Poulet-Malassis de ce singulier néo-romantisme. L'esthétisme anglais et le symbolisme français ont trouvé là des agents de diffusion dont l'empressement ne va pas sans une sorte de naïveté barbare. En même temps, par des rééditions, quelques vieux romantiques allemands étaient tirés de l'oubli. Mais l'auteur *de fond*, l'auteur par excellence de M. Eugène Diederichs est Maurice Maeterlinck. Il a préparé avec amour une édition des *Œuvres complètes* du grand poète belge qui compte déjà une douzaine de volumes. La traduction en a été faite par les soins de M. d'Oppeln Bronikowski. Pour lancer **Maeterlinck** parmi le public allemand, voici une étude critique qui pourra en aider grandement la compréhension. M. Monty Jacobs, l'auteur de cet essai, étudie tout d'abord le romantisme ancien et le romantisme nouveau et il montre la différence qu'il peut y avoir entre un Novalis et un Hugo von Hofmannsthal. Il approfondit ensuite l'œuvre de Maeterlinck et montre comment, en surmontant le fatalisme, « l'art de la mort » peut devenir un « art de la vie » : « Dans l'art de Maeterlinck l'âme parle à l'âme, immédiatement, sans le détour de l'intelligence. Les êtres qu'il a créés ne sont pas des hommes en chair et en os. Le monde de la réalité n'est pas leur demeure. Mais ils sont pénétrés et envahis d'une vérité qui est plus précieuse que la réalité du monde exté-

rieur. Ils ne sont pas poussés par les passions qui de tous temps agitèrent le génie des poètes tragiques. L'amour, la haine, la colère, le désir n'occupent pas le premier plan des apparences (?). Car Maurice Maeterlinck ne veut pas éveiller par son art tel ou tel état d'âme. Pour lui l'état d'âme est le but même de l'art. Les forces obscures qui, sous le seuil de la conscience, font effort pour prendre forme, ces forces que l'on ne fait que pressentir et rêver, mais que l'on ne saurait comprendre, ces forces sont l'objet de ses œuvres d'art. »

§

M. Paul Holzhausen, en attendant qu'il achève son étude sur Heine et Napoléon, continue ses recherches de détail, minutieuses et passionnées sur la légende napoléonienne. La mort de l'Empereur et le retentissement qu'elle eut en Europe, c'est un des chapitres les plus poignants de la grande épopée. Mais M. Holzhausen, dans **Napoléons Tod**, néglige toute considération sentimentale. Il veut faire œuvre d'historien pur et, simplement, nous montrer un « reflet » de l'opinion publique de 1821, en se basant sur les journaux et les œuvres littéraires de l'époque. On connaît le revirement qui s'était opéré en France de 1815 à 1821, je n'insisterai donc pas sur cette partie du livre de M. Holzhausen, bien que là aussi il nous donne des choses inédites ou peu connues. Ce qu'il nous dit par contre de l'opinion allemande jette un jour tout nouveau sur la période réactionnaire au commencement du siècle. Les guerres d'indépendance avaient rempli l'Allemagne d'un enthousiasme indescriptible. Mais 1815 avait brisé l'élan de 1813. L'admirable effort de la jeunesse allemande aboutissait au plus sombre despotisme. Gœthe s'était contenté de hausser les épaules et, par ses épigrammes, il sut plus tard justifier son attitude. « Le tyran est à Sainte-Hélène, mais, au lieu d'un, nous en avons maintenant cent. » L'ère de Metternich devait faire réfléchir l'Allemagne. Alors on se mit à regretter le conquérant et les guerres de l'Empire apparurent comme une ère de liberté. M. Aulard pourrait faire là une jolie comparaison (voir la *Revue bleue* du 12 juillet). Les Chamisso, les Lamey, les Mahlmann, les Grillparzer, plus tard les Heine et les Zedlitz, d'autres encore, en prose et en vers, chantèrent la gloire et la mort de l'Empereur. Mais cet enthousiasme, fait de piété et de regret, correspondait à l'état d'esprit de tout un peuple et c'est ce que les documents de

M. Holzhausen nous font comprendre dans leur précision dépouillée d'artifices.

Je tiens à recommander à mes lecteurs, en m'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt, le volume que M. Fernand Baldensperger a consacré à la vie et aux œuvres de **Gottfried Keller**. On ne connaît pas assez en France le génial romancier suisse qui mourut il y a une dizaine d'années. Pourtant quelques-unes de ses œuvres sont traduites. *Roméo et Juliette au village* fait partie du programme d'agrégation, et plusieurs articles ont déjà mis en relief sa personnalité intéressante. Nietzsche tenait les *Gens de Seldwyla* pour un des cinq ou six livres allemands qui soient *lisibles*. L'étude de M. Baldensperger peut être considérée comme définitive. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Un livre français consacré à un sujet doit rendre à tout jamais inutiles les travaux allemands sur le même sujet. Il doit ordonner, serrer, préciser, mettre en relief. L'optique de M. Baldensperger rend Keller transparent; désormais nous le voyons vivre et agir, nous saisissons la trame de son œuvre, et nous y distinguons des fils nouveaux, guides précieux pour comprendre l'âme de l'Allemagne d'autrefois.

§

Une nouvelle publication bi-mensuelle paraît depuis le mois de juillet à Cologne. Elle a pris le titre **Die Kultur** et explique ses tendances dans l'article-programme de son premier fascicule. On voudrait pousser l'intellectualité allemande vers une façon d'universalisme qui ressemble beaucoup aux aspirations de notre dix-huitième siècle. Mais est-ce bien là ce que l'on peut appeler de la « culture » ? Le sens du mot n'est nullement fixé. Jadis on se basait sur la fameuse graduation établie par Guillaume de Humboldt (dans la préface de son traité *Ueber die Kauri-Sprache)* que cite le conte de Gobineau et à quoi se réfère aussi l'éditeur de cette revue, mais sans citer sa source Humboldt définit tour à tour la civilisation, la culture et la *Bildung*, comme les trois degrés d'une même aspiration humaine. C'était une précieuse indication que l'Allemagne a peu comprise. Loin de signifier, comme le voulait Humboldt,« l'élévation isolée des intelligences individuelles », la *Bildung* s'identifiait de plus en plus avec l'*instruction*. Le grand savoir passe encore aujourd'hui en pays allemands pour de la haute culture et c'est la cause de bien des malentendus. Les deux sentences dont « *Die Kultur* »

épigraphie son premier numéro ne me paraissent pas probante, non plus : l'une, celle de Fichte, appelle la culture un « culte du moi », l'autre, celle de Gœthe,— « tout ce qui est grand *cultive*, aussitôt que nous en avons la perception »,— n'envisage que les œuvres d'art. Il n'y a pas là de quoi expliquer pourquoi un pêcheur napolitain ou un gamin de Paris *représentent* une culture supérieure à celle d'un professeur allemand. Une caste de savants aux aptitudes brillantes n'élève pas le niveau d'un peuple. C'est l'harmonie entre la vie quotidienne et la façon de sentir qui importe. Gobineau en avait l'intuition lorsqu'il cherchait « ce que l'angle de son rayon visuel s'efforce d'embrasser »,et il appelait civilisation « l'ensemble de la puissance, aussi bien matérielle que morale, développée dans les masses ». Mais à quoi bon courir après une définition que tout le monde en Allemagne devrait avoir sur les lèvres. Nietzsche la formula il y a trente ans, lorsqu'il lança sa violente attaque contre les *philistins de la culture*. Le directeur de la *Kultur* aurait bien dû s'en souvenir.Il aurait pu réfléchir à la destinée de son peuple, « le peuple des poètes et des penseurs », dont c'est le propre de donner naissance de temps en temps à quelques grands hommes,mais qui, dans son ensemble demeure profondément *incultivable*. Peut-être se serait-il alors rappelé que Nietzsche disait encore qu'*être allemand c'est cesser d'être allemand*, et il en aurait déduit : « *Es giebt keine deutsche Kultur*. » — Malgré son titre surérogatoire, « *Die Kultur* » n'en promet pas moins de devenir une revue intéressante. Elle s'est installée à Cologne, en plein centre catholique.Au sommaire du premier fascicule figure une conférence de son directeur,M. S. Simchowitz,sur le poète Richard Dehmel. Cette conférence, tenue à une soirée littéraire,a soulevé quelques objections de la part de celui-ci. Il les formule dans une longue lettre où l'etc. d'une politesse finale est remplacé bizarrement par : « au milieu de son devenir, votre R. Dehmel. ». M. B. Rüttenauer parle de l'art de l'Allemagne du Sud aux expositions de Carlsruhe; M. A. Luther rend compte des réformes scolaires en Russie; M. Félix Vogt de la dernière saison théâtrale de Paris.

**Die Zeit** de Vienne (6 septembre) consacre son article de tête à la *question polonaise en Prusse*. Avec un cynisme qu étonne quelque peu, dans une feuille autrichienne, M. Strah étudie les différentes méthodes de germanisation. La nécessité d'écraser l'esprit polonais ne fait pour lui aucun doute et il ne se demande pas un instant si la Prusse se trouvera à la

hauteur d'une pareille tâche. Selon lui, et c'est ce qu'il faut retenir de son article, le sentiment national de la Posnanie s'est réveillé parce que, préalablement, l'instituteur allemand y avait répandu la culture germanique. Ce « dressage de l'esprit » créa des classes moyennes qui se joignirent à la noblesse pour lutter contre la germanisation. Concluons donc, avec la logique qui convient, bien qu'elle ne soit pas celle de M. Strahl : tout individu qui, dans ces provinces malheureuses, passera par la férule allemande, sera un champion de plus pour la cause polonaise. — Dans le même fascicule, M. K.E. Schmidt explique qu'il n'y a aucune raison pour que les comédiens allemands ne viennent pas à Paris. On ne s'intéressera pas à eux et par conséquent personne ne leur fera d'opposition. Toute discussion paraît donc absolument oiseuse.

**Die Insel** persévère dans ses belles tendances de grande littérature cosmopolite. En juin, elle nous avait donné une très complète étude sur Diderot, due à la plume de la Suédoise Ellen Key (laquelle étude fut depuis lors reproduite par la *Zeit*), et un essai de Franz Blei sur le comédien japonais Otojiro Kawakami. Le fascicule de juillet débute par l'article d'Arthur Symons sur Walter Pater et se termine par du Francis Jammes. Une tragédie en trois actes de Frank Wedekind s'intitule « *La boîte de Pandore* ». L'auteur nous introduit dans le monde un peu spécial qu'illustra récemment l'aventure de Germaine Nicoud. Du Café concert à la Cour d'assises nous assistons aux scènes les plus... particulières. Le premier acte se passe en Allemagne, le second à Paris, le troisième à Londres. Le dialogue varie selon les lieux. La scène chez Madelaine de Marelle est presque entièrement écrite en un français, ma foi, fort littéraire, et chez les escarpes de Londres on parle l'anglais qui convient. Ça ne doit pas être banal à la scène.

Tous les périodiques ont fêté, de la façon coutumière en de pareils cas, le centenaire du poète Lenau. Dans les **Internationale Litteraturberichte** (nos 17 et 18), M. Marcel Arpad a recherché le « génie magyare » de son œuvre.

**Das litterarische Echo**. — 1er juin : Paul Wiegler, *Peter Altenberg* (avec portrait). — 15 juin : Otto Hauser, *Baudelaire en Allemagne*. — 1er juillet : S. Zweig, *Johannes Schlaf;* Ed. Hœber, *Tchechow dramaturge*. — 15 juillet : livraison consacrée à la littérature des pays du Rhin. — 1er août : K. Bienenstein, *Knut Hamsum* (avec portrait). — 1er septembre : W. Holzamer, *César Flaischlen* (avec por-

trait). — Revue périodique et très complète sur le mouvement littéraire dans tous les pays.

M. H. Fuchs étudie, dans **Die Kritik** (août), « *l'Homosexualité dans le drame du présent et de l'avenir* ».

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Henry James : *The Wings of the Dove*, cr. 8°, 576 p., 6s., Constable. — G. S. Street : *A Book of Essays*, cr. 8°, vi-309 p., 6s., Constable. — H.-G. Wells : *The Sea Lady*, cr. 8°, 301 p., 6s., Methuen. — Maurice Hewlett : *Earthwork out of Tuscany*, cr. 8°, xvi-205 p., 5c., Macmillan. — George Borrow : *Isopel Berners*, introduction et notes par Thomas Seccombe, xi-363 pages, 2s. 6d, Holder and Stoughton. — Herbert W. Paul : *Matthewn Arnold* (English Men of Letters), cr. 8°, viii-188 p., 2s., Macmillae. — Edition Tauchnitz : Mark Twain : *A double barrelled Detectiv. Story* ; Edna Lyall : *The Hinderers* ; W. H. Trowbridge : *A Girl of the Multitude*. — J.-N. Psichari et H. Pernot : *The Language Question in Greec*, traduit par Chiensis.— Revues : *Blackwood's Magazine*. — *Fortnightly Review*. — *Cornhill Magazine*. — *Monthly Review*.

Le nouvel ouvrage que Mr. Henry James offre au lecteur sous le titre de **The Wings of the Dove**,est un des romans les plus remarquables qui aient été publiés ces dernières années en Angleterre ; il est bien composé, solidement construit, admirablement écrit, et cependant il n'est pas d'une lecture facile Mais est-ce là un défaut ? Sans chercher le paradoxe, on pourrait presque affirmer que la lecture de toutes les œuvres durables exige un effort, ou tout au moins une attention soutenue. Pour ne parler que des contemporains en Angleterre, les œuvres de George Meredith ou de Thomas Hardy rentrent dans cette catégorie, et pourtant ces deux écrivains sont mis au premier rang des auteurs actuels, et on les place sans hésiter à côté des plus grands parmi ceux qui ont illustré la langue anglaise. Il ne faudrait pas croire d'après cela que pour être remarquable un roman dût être ennuyeux : six cents pages de grande valeur et d'un intérêt considérable peuvent être difficiles à lire, alors que trois cents pages faciles à lire seront parfaitement ennuyeuses et sans valeur. Il faut lire lentement et par petits fragments chaque fois,comme les choses que l'on savoure, le nouveau roman de M. Henry James ; et cela sans craindre de rencontrer les familiarités, les libertés bon enfant que certains auteurs prennent avec le lecteur, tel le monsieur qui dans la rue surgit inopinément, vous prend par le bras,

vous en raconte une bien bonne et disparaît vous ayant fait trouver la route moins longue.

Il n'est guère possible de résumer ce livre ni de donner aucun schéma de l'intrigue ou des événements. Il est des choses qui ne supportent pas la réduction.

Quant à discuter et à critiquer longuement certaines manières ou opinions de l'auteur, ce serait malaisé dans le peu d'espace dont nous disposons et il faut nous borner à adresser des éloges au romancier dont le présent volume est peut-être l'œuvre la meilleure qu'il ait produite jusqu'ici.

Mr. G. S. Street, au seuil de son **Book of Essays**, invoque des précédents pour s'excuser d'avoir réuni sous une même couverture une série d'essais et d'articles qu'il a groupés en trois divisions : dans la première, *London*, l'auteur esquisse une suite de tableaux séduisants présentant la physionomie de certains quartiers de la grande ville tels qu'il les voit et selon les impressions qu'il en ressent ; c'est toujours à ce point de vue subjectif qu'il envisage la Cité, le Strand, St-James, Piccadilly, Bayswater, St-John's Wood, Kensington, Hammersmith et les banlieues ; il ne cesse d'être homme de lettres et c'est en cette qualité qu'il examine les choses et s'analyse lui-même : mais quelles jolies pages nous valent ces émotions. La deuxième partie du volume s'intitule : *Books and Men* et l'auteur nous entretient tour à tour de Byron, d'Horace Walpole et de Charles II, des lettres de George Selwyn, de lady Sarah Lennox, d'Anthony Trollope. En dernier lieu, nous retrouvons dans six articles variés tout le talent personnel fait d'humour, de paradoxe, de verve et de finesse, de l'auteur de l'*Autobiography of a Boy*.

**The Sea Lady**, dont Mr. H.-G. Wells nous raconte les aventures, est une astucieuse sirène qui par un singulier hasard vient s'échouer, au grand ébahissement des baigneurs, sur la plage de Sandgate, près de Folkestone. Elle est recueillie dans une maison charitable, et à propos des divers incidents que sa présence occasionne, Mr. Wells se livre à une satire amusante des conditions dans lesquelles les malheureux humains doivent vivre. L'inconstant Chatteris, délaissant la sage, la prudente, la raisonnable Adeline, modelée de toutes pièces par les livres, pour suivre l'impossible, l'illusoire, la captieuse sirène, personnifie la pauvre humanité se débattant entre la raison et l'imagination, la réalité et la chimère. Sans doute, certains lecteurs de Mr. Wells préféreront leur auteur quand il donne libre cours à sa fantaisie scientifico-romanes-

que comme dans *la Machine à explorer le Temps, la Guerre des Mondes, l'Ile du Docteur Moreau, les Premiers Hommes dans la Lune*, etc., mais la présente élucubration n'en a pas moins un réel intérêt et nous rappelle les tribulations d'un ange égaré ici-bas, telles qu'elles nous sont narrées dans *The Wonderful Visit.* Une fois de plus, Mr. H.-G. Wells nous montre les inépuisables ressources de son imagination.

Tous ceux que séduisirent le beau talent de Mr. Maurice Hewlett et qui admirèrent *The Little Novels of Italy, The Life and Death of Richard Yea and Nay*, et *The New Canterbury Tales*, seront sans doute très heureux de savoir qu'ils peuvent maintenant se procurer l'introuvable volume qui s'appelle *Earthwork out of Tuscany :* les éditeurs Macmillan viennent d'en faire une réimpression et de l'inclure dans leur intéressante *Eversley Series*. Mr. Hewlett préface pour la troisième fois son ouvrage qui fut à diverses reprises peu et mal compris et déclare éprouver, à son sujet, avec toutes ses anxiétés, un peu de l'orgueil de la poule qui conduit sa couvée de petits canards à l'eau, les voit s'embarquer sur les flots et doit les laisser à leurs jeux nautiques, craintive, mais sentant bien aussi qu'ils accomplissent un plus fameux exploit que ses propres mérites de poule n'auraient pu espérer leur gagner. Il ne faut pas séparer ces essais : chacun d'eux est indispensable aux autres. Sans eux, on ne saurait comprendre l'auteur dans son subséquent développement. C'est à peine si nous oserions indiquer des préférences pour les fragments intitulés : *Eye of Italy, The soul of a Fact, Quattrocentisteria*, etc., sans toutefois prétendre les séparer en rien du reste, et nous admirons le sanctuaire de divinités terrestres que, dans sa piété païenne, l'auteur a arrachées des ruines de temples abolis et replacés sur leur autel — son autel.

Entre maints auteurs intéressants à étudier, George Borrow serait sans aucun doute celui qui, à la fois dans sa vie et dans ses œuvres, offrirait le plus de sujets d'étonnements. Non pas qu'il faille découvrir en lui un génie méconnu ; des livres comme *Lavengro* et *The Bible in Spain* sont populaires en Angleterre et le nom de George Borrow n'est ignoré de personne. Il vécut la vie des gypsies, et Lovengro, « le maître des mots », est le nom qu'il se donna dans la langue des Romanichels. Avec une extraordinaire facilité il apprit un grand nombre de langues et de dialectes, travailla quelque temps chez un libraire éditeur, voyagea en Russie, en Espagne et

ailleurs pour le compte de la Société Biblique, et il raconta ses aventures avec un souci extraordinaire de vérité et sans jamais inventer ni créer de personnages. Mais il suffit de lire par exemple **Isopel Berners**, dans la ravissante édition Hodder, pour se rendre compte qu'il n'eut pas tort de dédaigner le secours de son imagination. Parfois, certes, il gâte les meilleures pages par des fautes inattendues et ses prétentions philologiques sont souvent déconcertantes, mais il n'en reste pas moins qu'il soit une des plus curieuses et des plus intéressantes figures littéraires du XIXe siècle en Angleterre.

Le dernier volume paru dans la nouvelle série des *English Men of Letters*, publiée sous la direction de John Morley, par la maison Macmillan, est cette fois consacré à Matthew Arnold. En quatorze chapitres entre lesquels on ne sent pas toujours un lien suffisant, Mr. Herbert W. Paul a tenté de dire tout ce qu'il faut pour apprécier l'homme, son œuvre et son influence. Ce n'était pas une petite tâche et si, selon certains, l'étude de Mr. H. W. Paul laisse sous certains côtés à désirer, elle est néanmoins des plus utiles pour arriver à bien comprendre toute la portée de l'enseignement de Matthew Arnold, sa philosophie, ses idées sur l'éducation, la théologie, la critique et la politique. Parmi les prochains volumes de cette collection, à signaler ceux sur Ruskin, Tennyson, Browning, Jane Austen, etc.

Dans les récents volumes publiés par l'édition Tauchnitz on trouve : *A double barrelled Detective Story*, par Mark Twain ; *The Hinderers* par Edna Lyall ; *A Girl of the multitude*, par W. R. H. Trowbridge.

De Calcutta, nous parvient une brochure : *The Language Question in Grecce*, contenant trois essais par J. N. Psichari et un par H. Pernot, traduits en anglais par « Chiensis ».

Les Revues. — Dans le *Blackwood's Magazine*, deux nouveaux chapitres du beau roman de Joseph Conrad : *The End of the Tether*, et de curieuses *Esquisses monténégrines*.

Mr. H.-G. Wells continue dans la *Fortnightly Review* ses intéressantes études sur le présent et l'avenir ; cette fois c'est : *Mankind in the Making* ; le reste du numéro est consacré à des questions économiques, politiques et littéraires.

A l'imitation du *Choix d'une Carrière* de M. Gabriel Hanotaux, le *Cornhill Magazine* commence une série de *Prospects in the Professions* par un examen de ce qu'offre sous ce rapport *The Royal Navy*. Plus loin le Viscount St-Cyres consacre une excellente étude à *Martin Tupper*.

Du Kipling : *Below the Mill Dam*, dans la *Monthly Review*, avec quelques bonnes pages de R. A. Streatfeild sur *Samuel Butler*, l'auteur de *Erewhon;* la suite des articles d'Arthur Morrison sur les *Peintres du Japon* et un examen de la situation des Franco-Canadiens dans l'Empire Britannique par Mr. Henri Bourassa, membre du Parlement canadien.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES PORTUGAISES*

Theophilo Braga : *Histoire de la Littérature portugaise; Filinto Elysio e os dissidentes da Arcadia ; Bocage sua vida e epocha litteraria* (Livraria Chardron-Porto). — Evolution du roman portugais. Eça de Queiroz ; Abel Botelho ; T. de Queiroz ; Carlos Malheiro-Dias. Renaissance du roman historique. Les conteurs : Trindade Coelho ; Julio de Lemos ; Julio Brandão, etc. *Notas d'um pae* (*As creanças*) de Bernardino Machado (Magalhaes e Moniz-Porto). — Divers.

Colossale et toute bâtie de pure méthode scientifique, en même temps que de lyrique sérénité, culmine au-dessus des passagères dissidences d'école l'œuvre universelle de Theophilo Braga, la plus pure gloire du Portugal contemporain. D'éclat et de valeur elle est digne de traverser toutes les frontières; car il ne fut nulle part de cerveau plus vaste, plus compréhensif et plus fécond que celui d'où elle jaillit en salutaires paroles un quart de siècle durant.

L'œuvre totale de Theophilo Braga, tant littéraire et poétique (nous nous réservons d'y revenir) que philosophique et scientifique, embrasse plus de cent volumes publiés, tous dérivés d'un plan fondamental qui ondoie, à travers le développement de l'Humanité tout entière, selon l'évolution particulière de la civilisation portugaise. La réédition définitive de cette œuvre, y compris le poème cyclique de *La Vision des Temps*, est en cours. Nombre de volumes et opuscules antérieurement publiés ont été complètement remaniés, notamment ceux dont la composition précède l'an 1870, alors que leur auteur n'avait pas encore réussi à fondre, dans la donnée positiviste d'Auguste Comte, la double influence de Vico et de Hegel chère à sa jeunesse. A elle seule, l'*Histoire de la Littérature portugaise* doit comprendre 32 tomes. Parmi ceux où l'inédit forme une large part, l'un traite des *Historiens portugais;* un autre des *Romans de chevalerie ;* un autre a pour titre *les Culteranistes* (Adeptes du style précieux à la mode espagnole); celui-là s'occupe des *Arcadies* de Lis-

bonne ; tel autre, l'un des derniers à paraître, s'intitule *Joao de Deus et les modernes lyriques*, etc.

Parmi ceux qui ont paru déjà, le volume concernant la vie et les œuvres de *Bernardim Ribeiro et les Bucoliastes* est l'un des plus remarquables ; tels également les deux tomes de *Gil Vicente* et *Sà de Miranda* ayant trait aux origines du théâtre portugais.

Les deux derniers venus au jour : *Filinto Elysio et les dissidents de l'Arcadie; Bocage, sa vie et son époque,* se rapportent au XVIII<sup></sup>e siècle portugais, quand, à la suite de la réaction violente provoquée par la chute du marquis de Pombal et le retour des Jésuites, commencèrent de s'infiltrer là-bas, en dépit de la persécution, les idées françaises de l'Encyclopédie.

A cette époque remonte également l'éclosion de l'*Arcadie ultramarine* des *Poètes mineiros* au Brésil, lesquels peuvent à bon droit passer pour les initiateurs de l'autonomie brésilienne. Là jaillit, clair et spontané, le lyrisme de Gonzaga, tout de tendresse et de grâce, comme celui de ses héritiers intellectuels : Gonçalvez Crespo, Castro Alves, Casimiro d'Abreu, Fagundes Varella, etc., pour ne parler que des morts. Le 24 décembre 1779 également fut fondée l'*Académie royale des sciences* de Lisbonne, par l'initiative directe du duc de Lafoès. Contemporainement, surgit une *Académie des Belles-Lettres* ou *Nouvelle Arcadie,* qui devait un peu plus tard servir à mettre en lumière le talent de Bocage, l'un des rares, avec Camoëns, dont le peuple de Portugal ait conservé le nom dans sa mémoire.

Les prochains volumes de la collection s'occuperont de *Garrett et du romantisme*.

Au seuil du temple magnifique ainsi constitué par l'*Histoire de la Littérature portugaise*, Theophilo Braga place en manière de péristyle cette monumentale étude d'ethnologie qui a pour titre : *la Patrie portugaise : le Territoire et la Race*. Il y envisage, dans tous ses détails et avec une sûreté merveilleuse d'investigation, la formation de la nationalité portugaise, à travers les vicissitudes de sa longue histoire, depuis l'ère préhistorique jusqu'à l'invasion arabe. Ainsi se succèdent en s'amalgamant sur le sol lusitanien les apports séculaires des diverses races : ibériques et ouraliennes d'abord, liguriques et celtiques ensuite, sans oublier les colonisations phéniciennes, carthaginoises, romaines et la conquête des Wisigoths.

Puis viennnent les déductions psychologiques et l'analyse du tempérament portugais, d'une émotivité si particulière. De cette œuvre habilement conçue et méthodiquement exécutée, avec toutes les ressources d'un cerveau remarquablement enclin à concevoir les idées générales, se dégage cette conclusion : le Portugal,en dépit des influences subies et des luttes soutenues,demeure,de par la nature de son sol,son orientation géographique et le caractère de ses habitants, un organisme autonome, réfractaire à l'unification politique de la péninsule. Sa situation au bord de la mer le désignait aux aventures de navigation et de découverte : par là même il fut l'un des facteurs importants de la marche de l'Humanité, et le mérite génial des *Lusiades* est d'avoir su fixer en vers immortels toute l'âme et tout le destin de la Race.

§

Ici se pose une restriction, qui est par elle-même, au point de vue de la critique générale, tout un problème. En dehors des individualités d'exception dont la valeur et la volonté, selon l'opinion sans doute excessive du grand historien Oliveira Martins, prirent à tache de créer et développer la nationalité portugaise, en dehors de colosses comme Camoens, d'intuitifs comme Garrett, d'élégiaques inspirés comme Joào de Deus, y a-t-il une véritable culture portugaise ?

Oui, si l'on interroge certains arts, l'architecture par exemple.

Mais les esprits chagrins ont d'avance répondu : Peut-être naguère y en eut-il une. On ne sait plus. En tout cas, de nos jours, il y a surtout une culture française en Portugal. Elle suffit à une certaine moyenne de lettrés ; mais ni le peuple, en son for, ni les vrais artistes ne s'en contentent. Selon la définition de Nietzsche, « la culture est avant toutes choses « l'unité de style artistique dans toutes les manifestations vi- « tales d'un peuple. Savoir beaucoup de choses, ce n'est ce- « pendant ni un moyen nécessaire de culture, ni une marque « de cette culture. Cela s'accorde même avec le contraire de « la culture : la barbarie, ce qui veut dire le manque de style « ou le pêle-mêle chaotique de tous les styles . »

C'est que sans doute l'intelligence, en matière d'art, ne suffit pas seule : il faut d'abord *sentir*. Les idées sont des rayons de lumière dont la réfraction est différente selon les tempéraments où elles plongent. De la qualité de l'émotion s'engendre la qualité de l'œuvre d'art.

« Dans la marche historique de n'importe quel peuple »,dit Théophilo Braga, » il existe un travail continu de synthèse, « de coordination plus ou moins consciente de toutes ses éner- « gies pour conformer ses actes à ses sentiments et idées pré- « dominants. Subordonnée au milieu social, par son origine et « par sa destination, la Littérature reflète toutes les modifica- « tions successives de ce milieu. Comme tous les autres phé- « nomènes sociologiques, elle est assujettie aux lois naturelles « d'ordre *statique* ou de conservation et de progrès ou d'ac- « tion *dynamique*. Sans la connaissance des éléments stati- « ques des littératures (la Race, la Tradition, la Langue, la « Nationalité), il est impossible de comprendre leur origine « et leur mode de formation ; sans l'appréciation des conditions « dynamiques, on ne saurait évaluer ce qui appartient à l'in- « fluence individuelle des écrivains de génie. »

Peut-être est-ce le cas ici de citer à leur tour les excellentes paroles proférées, à travers certains points de vue discutables d'esthétique, par Marquès Braga au cours de son *Essai de psychologie du peuple portugais*, paru, comme j'ai dit, à l'*Instituto :*

« En la période de profonde déchéance que nous traversons, « où s'éploie une littérature abâtardie et puérile, loin des « sources vives de la tradition et par conséquent condamnée « à végéter stérilement, sans but ni destin social, dans l'ad- « miration servile de l'étranger, il convient de rappeler que « les plus grands de nos poètes ont été ceux qui le mieux « réussirent à comprendre l'âme populaire. Aussi bien, Joao « de Deus, la plus haute figure de nos jours, ne s'affilia t-il à « aucune école ; jamais il ne voulut s'asservir à l'imitation des « modèles étrangers ; il ne connut que le cœur de notre race « et sut goûter la douceur pleine de musique du folk-lore por- « tugais. »

Faut-il croire cependant, avec Gœthe, que les éléments étrangers soient nécessaires à faire ressortir nettement la caractéristique nationale ? Camoens était né d'un Espagnol, Garrett avait dans les veines du sang irlandais et Bocage était fils de France.

Mais cette âme populaire, évoquée jadis par le vieux Gil Vicente et qui, de siècle en siècle, en dépit des académies, parvint à se susciter d'immortels aèdes, ne sut jamais entièrement s'affranchir. D'époque en époque, en vertu d'un dualisme indiqué par Schlegel, les deux écoles rivales de Gil Vicente et du classique Sà de Miranda continuent de s'opposer l'une à

l'autre, perpétuant ainsi une querelle, celle des vulgaristes et des puristes, que toutes les nations néo-latines ont connue et dont la Grèce moderne, quoique étrangère quelque peu à notre domaine, nous offre aujourd'hui le spectacle vivant.

C'est que les Pays du soleil sont l'empire de la Mode et de l'Extériorité. Là, nul artiste n'a le droit de s'abandonner à soi-même ; personne, d'ailleurs, n'en aurait l'audace. De là ce sens inné des contrastes et du ridicule, source de motifs dramatiques ou de satire, ce respect que chacun doit garder d'apparence aux formules adoptées, la toute-puissance du milieu social et l'inutilité des révoltes individuelles, tout ce par quoi se caractérise l'âme latine. Car on peut bien démontrer qu'il n'existe pas à proprement parler de race latine, on ne peut faire autrement que de convenir qu'il y a des mœurs latines, un esprit, un goût latins, conservés dans le coffret gothique du catholicisme et dont l'esprit révolutionnaire ne peut tout au plus que dérober la clef ou la contrefaire.

§

Littérairement, cette âme latine, évoluée en Portugal, offre deux aspects en apparence contradictoires, deux faces de la même médaille : l'élégie et la satire ; tout le génie ardent et passionné, convulsé presque, d'un Camillo Castello Branco, ce conteur extraordinaire, véritable Lope de Vega du roman et dont la voix éteinte chante encore comme un regret au-dessus du Portugal actuel, assoiffé de son vieil idéal que les mains impies détournent de ses lèvres.

Eça de Queiroz voulut — et lui-même avoue qu'il y peina — tirer son œuvre de la réalité vive et faire entrer la littérature de son pays dans le courant moderne de l'analyse et de l'expérimentation. En un tel cerveau génial, la réaction produisit un miracle : l'union de la Fantaisie à l'Ironie. Nul plus que lui, par conséquent, n'excelle à susciter l'*émotion de pensée;* mais il est peu de Portugais qui ne préfèrent, j'en suis sûr, le *Mandarin*, dont Eça s'excusait comme d'un caprice, au *Crime du Père Amaro* ou au *Cousin Bazilio*. Pour les mêmes raisons, des récits d'intrigue ou de passion comme la *Maria da Fonte* ou l'*Amor de Perdição*(*Amour de perdition*) de Camillo plairont toujours sans restriction.

Précisément paraissent également chez les éditeurs Lello et Irmão de Porto les *Contes* d'Eça de Queiroz. Le Maître, comme on sait, en écrivit de délicieux, qui sont peu répandus. J'en sais quelques-uns, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler

ici, et notamment un *Conte Indien* que je n'hésite pas à comparer aux meilleurs de l'auteur d'*Akédysséril*.

Il n'empêche que des écrivains convaincus et consciencieux comme le romancier naturaliste Abel Bottelho, auteur du *Barão de Lavos*,du *Livro d'Alda*, études de pathogénie sociale, ne continuent de répondre à certaines préoccupations et inquiétudes d'époque, d'autant plus ardentes en Portugal que le besoin de foi ne s'y tempère d'aucun vrai remède ou palliatif.

« Il plonge les mains en pleine vie humaine », a dit de lui Guy de Cadaval ; « il en va chercher toutes les tumeurs pour « en exprimer le pus. »

Après *Amanhã* (*Demain*) vont paraître de lui *Os Lazaros* (*Les fils de Lazare*), dont le titre dit assez le sujet. Certains considèrent Abel Botelho comme l'un des premiers romanciers portugais depuis la mort d'Eça ; beaucoup toutefois lui préfèrent, avec assez de raison, je pense, Bento Moreno (Teixeira de Queiroz), auteur d'adorables contes rustiques, en même temps que de romans où la force et la précision s'allient heureusement à l'émotivité : *Amour divin*, pathologie d'une sainte, *O Sallustio Nogueira*, étude de politique contemporaine où s'éploie jusqu'au suicide final de l'héroïne l'histoire d'une séduction, *Amours, amours*, ont depuis longtemps consacré la réputation de l'écrivain.

Il faut reconnaître, par ailleurs, que l'œuvre nouvelle de Carlos Malheiro-Dias est mieux conforme aux plus récentes formules, tout en s'accommodant aussi bien des aspirations intimes de la race.

Si Abel Botelho vient après Zola, Carlos Dias vient après Paul Adam et Perez Galdos. A ses deux derniers romans,les *Telles d'Albergaria* et la *Passion de Maria de Céo*,se peuvent appliquer les paroles que Binet-Valmer proférait naguère, ici-même,à propos de la résurrection du roman historique :

« Pour certaines gens, le roman n'est plus une œuvre ai-« mable ou belle de sa seule beauté : il est une « action » ou « bien une contribution à l'étude historique et sociale de cer-« taines époques. »

Ainsi, dans la *Passion de Maria do Céo,* au milieu d'une documentation scrupuleusement exacte et fertile en détails, se joue, — puisque l'auteur s'adresse à un public portugais, — une adorable élégie. Mais que nous sommes loin de Walter Scott et du *Sargento-mor de Villar*, du vieil Arnaldo Gama, si vivant certes jusqu'aujourd'hui !

De la prose imagée, sensuelle, un peu maniérée parfois du eune romancier, s'exhale un parfum de soleil, où quelque chose de brésilien paraît flotter. Mais comme sont notés subtilement les gestes, les costumes, les attitudes, les travers mêmes, autour de l'anecdote qui sert de thème !

Le même souci de détails précis, le même arrangement de faits, non plus simplement étudiés, mais strictement observés et rythmés en quelque sorte autour d'un motif comme de ballade populaire, fait le charme des contes de terroir, auxquels les *Meus Amores*, de Trindade Coelho peuvent servir de modèle. Tels ceux qu'il intitule en son nouveau recueil *Amores novos*, et surtout *Amorinhos*, semblent parfois transcrits directement de la bouche du peuple, pour ne citer que *Vœ Victis*, *O Conto da Infeliz desgraçada* et la *Parabola dos Sete Vimes*.

Les *Amores Velhos* sont d'essence plus objective. Ce sont de parfaites études de mœurs, notamment *Sultão*, la *Comedia da Provincia*, œuvre d'un peintre achevé, d'une délicatesse exquise de pinceau.

Le talent de l'auteur a fait école parmi les jeunes : tel Julio de Lemos, dont il convient de remémorer les *Campesinas*.

Mais Camillo, dès avant Teixeira de Queiroz lui-même, n'avait-il pas donné l'exemple avec ses *Novellas do Minho*, de plus longue haleine il est vrai, mais combien vivantes ! D'une note plus élégiaque et dans un genre moins pictural sont les contes inclus à la *Pharmacia Pires* de Julio Brandào, l'exquis poète du *Jardin de la mort*, et dont on annonce la *Maria do Céo*. Comme celle de Guilherme Gama, sa palette toute en nuances est trempée de clair de lune. Chez lui nulle mise en scène : juste ce qu'il faut de littérature pour pourvoir aux nécessités du récit.

Simplicité, tendresse, émotion, le secret de son dire tient en ces trois mots que les Portugais expriment d'un seul, en y joignant celui de souvenir : « *A Saudade* ». Les figures de femme évoquées par le poète appartiennent toutes à ce type d'idéale pureté que sut fixer si bien naguère, dans le marbre ou le bronze, le génial ciseau de Teixeira Lopes.

Parfois cependant Julio Brandào ne dédaigne point l'ironie, témoin le *Sonho do Capucho*.

Cette sincérité de notation, qui tend de plus en plus à s'emparer de la nouvelle génération, à la suite chez les uns d'une meilleure culture scientifique, chez les autres d'une intuition plus vive et plus aiguë, fait le charme des *Notas d'um pae* (*Notes d'un père*) que Bernardino Machado publia naguère

à l'*Instituto* et qu'il vient de réunir en volume. C'est là une sorte de registre impressionniste à la manière de Taine, où perçent les préoccupations didactiques. Mentionnons en terminant le *Sonho de Perfeiçao* (*Rêve de Perfection*), roman de Jayme de Magalhaès Lima; la traduction de l'*Electra* de Galdos par Ramalho Ortigao, dont on se rappelle la collaboration aux *Farpas* d'Eça de Queiroz; et les *Etudes économiques* de Bazilio Telles, d'une grande sûreté de pensée.

Quant aux revues, déplorons leur peu d'importance, et souhaitons que l'initiative des meilleurs nous vaille bientôt la surrection d'une *Revista de Portugal*, où fleurissent, pour notre agrément, tout ce que la terre lusitanienne a gardé de vertu héroïque et de foi en l'Art rédempteur.

PHILÉAS LEBESGUE.

## *LETTRES SCANDINAVES*

**Niels Henrik Abel.** — On sait que les grands génies mathématiques sont précoces. Souvent aussi sont-ils très naïfs. La connaissance des hommes et de la vie, qui ne peut s'acquérir que par lente expérience, est inutile à leur développement, et d'ailleurs gênerait plutôt leur esprit concentré. On ne peut cependant pas citer beaucoup d'exemples — s'il en est un second — d'hommes ayant ouvert des voies nouvelles, et dans plusieurs directions, avant 25 ans. Tel est le cas de Niels Henrik Abel, mort à 26 ans, en 1829. Il a contribué, avec Cauchy, à rétablir la rigueur du raisonnement mathématique, en ce qui concerne les développements en séries infinies. Il a démontré l'impossibilité de résoudre les équations algébriques générales au delà du quatrième degré au moyen de radicaux, et préparé les travaux de Galois, autre génie précoce. Il a fondé la théorie des fonctions elliptiques. Enfin ses recherches profondes dans le calcul intégral l'ont conduit au théorème qui par execellence porte son nom. On a, outre celui-là, bien d'autres théorèmes d'Abel, et des fonctions abéliennes, et des équations abéliennes.

On vient de fêter à Kristiania le centenaire de sa naissance, et l'Université de Kristiania a publié à cette occasion un ouvrage, précédé d'une belle cantate de Bj. Bjœrnson, et composé d'une introduction historique par le Dr Elling Holst, de la correspondance d'Abel et de ses amis, d'une suite importante de documents réunis par M. Carl Stœrmer, et d'une étude sur son œuvre mathématique par le Professeur Sylow. Com-

me c'est en français que Abel a publié ses travaux, l'Université de Kristiania a publié en même temps une traduction française de ce *Mémorial*, qu'elle a confiée à M. P. G. la Chesnais.

Le soin pieux avec lequel on a recueilli tout ce qui concerne Abel devrait être imité plus souvent. Il ne s'agit pas ici d'éloge académique, ni de panégyrique quelconque. C'est une documentation précise et complète. En y ajoutant l'ouvrage connu du Professeur Bjerkners, qui a réuni tout ce qu'on pouvait encore apprendre par tradition orale il y a une vingtaine d'années, la personnalité d'Abel ressort très nettement, dans sa familière simplicité, son extrême modestie, sa délicatesse naïve et ses joies enfantines. Comme il aurait joui de son bonheur, et l'aurait fait rayonner sur les autres, s'il avait été heureux! Mais le malheur s'acharna contre lui, la misère le poursuivit, son mérite, pourtant reconnu, ne lui fit pas attribuer à temps une position digne de lui et qui l'aurait peut être sauvé, et la piété qui lui est aujourd'hui témoignée est d'autant plus grande qu'elle est un peu une réparation, en même temps qu'une occasion de se parer d'Abel comme du plus bel ornement de l'Université norvégienne.

Le mauvais sort d'Abel est singulier. On peut aisément s'imaginer que bien des êtres exceptionnellement doués périssent sans avoir pu se révéler au monde ni à eux-mêmes. Il y a aussi des génies incompris, rebutés et découragés avant qu'ils aient pu se développer et produire. Le cas d'Abel est tout autre. Au moment de sa mort, tout le monde mathématique l'admirait. Legendre appelait son œuvre *monumentum œre perennius;* Gauss estimait inutile, après lui, la publication de ses propres travaux sur les fonctions elliptiques; Humboldt s'entremettait pour le faire nommer professeur à l'Université de Berlin : c'était la gloire. Et pourtant il est mort chargé de dettes, pauvre *docent* provisoire à l'Université de Kristiania, avec un traitement réduit de 2.200 fr. Il est vrai que cette gloire d'Abel fut une révélation en Norvège; on ne croyait pas posséder un homme en faveur de qui les mathématiciens de l'Institut feraient une démarche aussi singulière que d'inviter le roi de Norvège et de Suède à lui trouver quelque fonction à l'Académie de Stockholm. Et ce rayonnement du nom d'Abel commença trop tard, pendant sa dernière maladie. Cependant, sans le croire un si grand génie, les professeurs de l'Université de Kristiania l'estimaient depuis longtemps, le connaissaient, le choyaient, le recommandaient de

toutes les manières. Avant même qu'il fût étudiant, on attendait son entrée à l'Université, et même plusieurs se cotisèrent pour l'aider jusqu'à la première occasion qui permit de demander une pauvre bourse en sa faveur.

Comment se fait-il donc que le jeune Abel, aimable, sympathique à tous et ne portant ombrage à personne, objet de bonnes volontés actives et durables, reconnu dès l'âge de 16 ans pour un homme qui pourrait bientôt faire honneur à la jeune université de Kristiania et à son pays, n'ait pas obtenu de bonne heure une situation suffisante et surtout bien assurée? Ce n'est certes pas que l'on fût alors trop indifférent, en Norvège, au développement de la science et des institutions universitaires. Il n'y avait guère qu'une quinzaine d'années que l'Université avait été fondée par une foule de souscriptions venues de petites bourses. Mais le pays était pauvre, l'Etat s'organisait péniblement, tout crédit était minutieusement disputé, même à l'Université, et l'Université, de son côté, était timide, ne se fiait pas à son propre jugement : aucun mathématicien de Norvège n'était capable alors de vraiment apprécier l'importance des conceptions d'Abel. Le conseil de l'Université envoya Abel à l'étranger, surtout peut-être pour remettre aux grands savants de l'Europe, et particulièrement de l'Académie des sciences de Paris, le soin de porter sur son talent un jugement autorisé, pour lequel il se sentait lui-même incompétent. Le Conseil espérait ainsi sans doute l'argument décisif qui aurait brisé les résistances du ministère des Finances à ses propositions. En attendant cet argument, le Conseil sait bien affirmer le grand mérite d'Abel, mais ses demandes sont suppliantes, et non formulées avec l'autorité qui fait céder. Les notes officielles adressées par le Conseil de l'Université aux ministères de l'Instruction publique et des Finances ont beau être rédigées avec un enthousiasme qui étonne dans des documents de cette nature, les ministères ne se sentaient pas la main forcée.

Grande est la différence entre la situation d'alors et celle d'aujourd'hui à l'Université de Kristiania, qui depuis lors s'est développée dans toutes les branches et qui a été particulièrement brillante dans le domaine mathématique. Avant la mort de Sophus Lie et de Cato Guldberg, il n'y avait pas à Kristiania moins de quatre mathématiciens de renom universel, avec Bjerknes et L. Sylow. Ce dernier est plus spécialement le successeur d'Abel dans les travaux qu'il affectionnait le plus, savoir : l'étude des équations algébriques.

L'espoir du conseil de l'Université de Kristiania était naïf. Le jeune mathématicien norvégien fut reçu aimablement par les professeurs allemands, froidement par les professeurs français, utilement à peu près nulle part. Une partie très intéressante de sa correspondance est précisément le récit de ses visites : récit trop rapide, mais alerte, bien observé, avec un sens amusant du détail caractéristique et du ridicule. Ses appréciations généralisées se ressentent, naturellement, de l'accueil qui lui fut fait. Il se loue de la simplicité, de la bonhomie allemandes. Par contre il se plaint très vivement de l'immense réserve des Français envers les étrangers. « Il est difficile de faire avec eux des connaissances intimes, et je n'ose en espérer de telles. Chacun travaille pour soi-même, sans se soucier des autres. » Selon lui, cela vient d'un prodigieux orgueil. Les Français ne demandent aux étrangers que des choses pratiques. Eux seuls sont capables de faire quelque chose de général. Tous veulent instruire, et personne apprendre. Abel travailla beaucoup à Paris, mais il l'eût fait aussi bien à Kristiania, où du moins il aurait vécu au milieu d'un cercle d'amis, et il ne retira de son séjour aucune utilité. Ce fut un peu par sa faute. Il était modeste et timide. Les visites qu'il faisait à des savants lui paraissaient comme des indiscrétions. Il eût pu, sans doute, revenir voir Legendre et s'imposer à l'attention du vieux maître. Legendre était un homme accueillant et généreux, qui plus tard rendit avec joie pleine justice à Abel, à propos des travaux par lesquels celui-ci dépassait de bien loin ses propres conceptions. Abel lui fut un jour présenté au moment où il allait monter en voiture ; Legendre n'y fit pas attention, et, malgré une seconde rencontre, à l'Institut, ne se rappela pas l'avoir vu, deux ans après, lorsque, par une voie indirecte, l'importance de l'œuvre d'Abel lui fut révélée.

Une seule fois dans tout son voyage, qui dura un an et demi, Abel rencontra la chance : ce fut à Berlin, le jour où il alla voir Crelle, « cet homme excellent », ainsi qu'il le désigne constamment dans ses lettres. Crelle était un personnage : conseiller privé, très actif, influent ; Abel, pauvre, négligé, gauche, parlant mal l'allemand, n'ayant rien publié encore (en dehors de ses travaux de débuts en norvégien) que son théorème sur l'impossibilité de la résolution algébrique de l'équation du cinquième degré, dont il avait écourté la rédaction française pour épargner les frais, eut d'abord quelque peine à se faire comprendre, et il sembla que la visite aboutirait à

« une conclusion fâcheuse ». Cependant Crelle demande à Abel ce qu'il avait lu en mathématiques; les voilà bientôt lancés dans une longue conversation sur des sujets non encore traités; un ton de confiante familiarité s'établit ; et dès la fin de cette première entrevue, il est entendu que Crelle va fonder le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, devenu depuis si célèbre sous le nom de *Journal de Crelles!* Ainsi Abel aurait un sûr débouché pour toutes les idées mathématiques déjà formées dans son esprit ; les premiers volumes du *Journal* sont pleins de ses mémoires. Rarement on trouverait, au théâtre, une transformation de situation aussi rapide que celle-là. Si pareille scène avait eu lieu à Paris, d'où elle aurait eu un rayonnement tout autre, jusqu'en Norvège, les difficultés qu'Abel rencontra bientôt à son retour auraient été plus facilement aplanies.

Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans le volume publié par l'Université de Kristiania, c'est de connaître Abel lui-même. Il était gai et très enfant, il avait une nature aimante, confiante et câline. Dans la maison de Mme Hansteen, femme du Prof. Chr. Hansteen, l'un de ceux qui l'ont le plus efficacement protégé, il aimait s'asseoir sur un tabouret bas, aux pieds de cette charmante femme, qu'il appelait sa « maternelle tutrice ». Malgré sa misère personnelle, les soucis que lui donnait sa famille, dont il était en partie le soutien et le protecteur, les ennuis de sa situation de fiancé, l'inquiétude de ne pouvoir publier tout ce qu'il avait dans l'esprit, jamais il ne fut amer; ses plus grandes tristesses le rendaient seulement silencieux et concentré, et n'attristaient son entourage qu'en raison de la sympathie qu'on lui portait; sitôt qu'il apercevait un espoir meilleur, ou qu'il avait achevé quelque travail dont il était satisfait, toute sa belle humeur revenait, il était de nouveau le boute-en-train aux grâces enfantines qui faisait des niches et que tout le monde aimait.

Par nécessité, il dut, dans sa courte vie, adresser beaucoup de demandes et de pétitions, qui remplissent la section des Documents dans le mémorial. Elles sont rédigées de la manière la plus simple et la plus modeste. Rarement on trouverait un homme plus dénué d'envie et moins personnel. Un trait bien caractéristique à cet égard se trouve dans la lettre qu'il écrivit de Berlin à son ancien maître Holmboe, devenu son disciple. L'unique chaire de mathématiques pures de l'Université de Kristiania était vacante. Au moment où il apprit que Holmboe était nommé à cette chaire, à laquelle il

pouvait déjà prétendre, il était précisément en train de lui écrire, et de lui exposer ses idées sur le manque de rigueur dans la mathématique de l'époque; il s'interrompit aussitôt pour le féliciter de la manière la plus vive, puis reprit son développement mathématique.

C'est surtout cette qualité que Crelle admirait en lui, et dont il parle dans sa notice sur Abel avec insistance : « La jalousie du mérite d'autrui lui était tout à fait étrangère. Il était bien éloigné de cette avidité d'argent ou de titres, ou même de renommée, qui porte souvent à abuser de la science, en en faisant un moyen de parvenir. Il appréciait trop bien la valeur des vérités sublimes qu'il cherchait, pour les mettre à un prix si bas. Il trouvait la récompense de ses efforts dans leur résultat même. Il se réjouissait presque également d'une nouvelle découverte, soit qu'elle eût été faite par lui ou par un autre. » Son extrême modestie apparaissait jusque dans le mode d'exposition de ses découvertes. Car s'il savait très bien, par la parfaite clarté de sa composition et de sa rédaction, mettre en valeur les résultats obtenus, par contre, les moyens nouveaux et les méthodes de raisonnement qu'il mettait en œuvre, sources de recherches futures, étaient employés par lui sans qu'il prît garde à leur nouveauté.

Lorsque l'on songe à cette modestie et à ce désintéressement, sa mort apparaît d'une beauté dramatique. Lorsqu'il comprit que la mort pouvait le prendre si jeune, son inquiétude principale fut pour la science, qui allait perdre tout ce qu'il n'avait pas encore rédigé. La maladie lui laissa quelques jours de répit, pendant lesquels il put se lever, et il en profita pour écrire en hâte un mémoire de plus.

Il avait encore d'autres soucis. Sa fiancée le soignait avec dévouement, mais sans espoir. Il la confia à son ami Keilhau. Celui-ci, qui ne la connaissait pas, lui écrivit, après la mort d'Abel, pour lui proposer de l'épouser. La jeune fille autorisa Keilhau à venir la voir, et bientôt le premier acte des nouveaux fiancés fut de visiter le petit cimetière de campagne de Froland, où reposait l'ami commun. Ils résolurent d'élever un monument très simple sur sa tombe, et de faire prendre part aux frais uniquement le petit nombre de ceux à qui ce soin pieux serait agréable. « Ainsi, du moins dans sa tombe, notre ami ne mendiera pas. » Dans la lettre écrite par Keilhau à Boeck, l'un des participants, pour l'informer de son projet, et où il déclare qu'il comptera pour deux (parce qu'il représente sa fiancée), il décrit ainsi le pays : « Le cimetière entoure la

simple église succursale, située sur une colline, à un détour du Nidelven. Sur les falaises, en remontant la rivière, on aperçoit, çà et là, quelques fermes. Du reste, le pays est une contrée sauvage, presque uniquement couverte de sombres forêts de sapins, et tout à fait dépourvue de l'aspect imposant propre à nos grandes vallées. Pourtant c'est là justement que notre ami a trouvé un dernier asile si touchant. Cet asile sera rarement visité par un digne appréciateur de son génie ; mais cela pourra bien arriver parfois dans le cours des années, et alors ce sera lui qu'on viendra visiter. Que ce voyageur trouve alors un signe sûr et impérissable, au but de son pèlerinage ! »

PEER EKETRÆ.

## *VARIÉTÉS*

**Pages de maîtres.** — Une galerie d'œuvres admirables va être dispersée ou, tout au moins, définitivement séquestrée sans que Paris ait eu le moyen d'en jouir. C'est la collection lentement réunie par M. Ravaisson-Mollien père (1).

Mantegna, Raphaël, Luini, Michel-Ange, Le Corrège, Giorgione, Véronèse, Rubens, Van Dyck, Philippe de Champaigne, Téniers, Van Goyen, Steen, Rembrandt, Poussin, Claude Lorrain, Chardin, Moralès, Vélasquez, Murillo, Holbein... — plusieurs des plus grands noms de toutes les écoles, en des œuvres presque toutes importantes.

Une exposition publique de ce précieux cabinet eût été désirable, occasion de joie et d'étude, de développement... Jusqu'à quel point (soit dit, dans la circonstance, en toute courtoisie) les détenteurs de merveilles d'art, initialement comme à jamais dédiées au monde par le génie, ont-ils le

(1) Félix Ravaisson-Mollien (1813-1900), né à Namur, chef-lieu du département de Sambre-et-Meuse. Il s'occupa d'abord d'études philosophiques et c'est le « culte de la raison », comme on disait de son temps, qui l'induisit à l'adoration de la beauté. Il l'aima et la rechercha dans toutes ses manifestations ; il fut peintre, sculpteur, musicien et si, comme producteur, il ne laisse pas une trace éclatante, il eut, comme critique d'art, une influence. Ingres et Delacroix, ses amis, l'écoutaient. Personne ne connut mieux que lui l'Antiquité et la Renaissance. C'est lui, — et ce seul titre à notre gratitude devrait suffire à préserver ce nom de l'oubli — c'est Félix Ravaisson-Mollien qui reconstitua la victoire de Samothrace.

Conservateur des Antiques et de la sculpture moderne au Louvre, il mourut doyen des deux Académies des Inscriptions et Belles-lettres et des Sciences morales et politiques.

droit d'en intercepter, au profit d'eux-mêmes ou du prochain acquéreur, le rayonnement?..

— Le devoir de le propager s'impose à chacun selon ses forces qui fut admis à contempler : et je voudrais fixer ici le souvenir de quelques-unes des plus notables pièces de ce musée, avant la vente.

§

Quelques-unes seulement. Le soin d'être complet ne me tente ni ne s'impose : cette collection de plus de cent numéros — toiles, panneaux, marbres, pierres et bois — comporterait mal aisément un catalogue raisonné. Elle n'a pas d'unité. Malgré tant d'expérience, le goût du collectionneur ne fut pas infaillible et des choses moyennes voisinent ici avec des chefs-d'œuvre, d'aucuns compromis par les retouches. Et le significatif despotisme d'une préférence personnelle n'a pas présidé à cet assemblage. On sait telle collection plus intéressante encore par la passion dont elle témoigne que par la valeur des œuvres. Elle fut subjective à quelqu'un qui fit d'elle en quelque sorte une œuvre encore singulièrement émouvante, le portrait de son âme. Tel n'est pas le cas.

Les circonstances, le hasard, les ventes, les voyages, les particuliers avantages qu'une position officielle dans l'administration des richesses artistiques d'une grande nation offrait à un homme d'érudition et de goût ont collaboré avec l' « Amour du beau » en général et la dévotion universelle à la gloire, simplement; jusque dans son privé, l'honorable conservateur du Louvre échappait aux caractères exclusifs et arbitraires qui marquent une sympathie personnelle, un choix, une recherche d'un certain ordre : il tint la balance, cette image classique ne semblera pas hors de propos, égale entre toutes les époques et toutes les écoles, jaloux de procéder à coup sûr, s'adressant donc aux plus grands noms, ne les agréant même guère que du consentement universel et de l'épreuve des années.

Il est remarquable que cet ami des plus grands artistes, ses contemporains, leur garda sa galerie close. A peine un Delacroix sans importance, un Decamps. Sauf ces deux exceptions, les plus jeunes maîtres du lieu ont cent ans, — Hogarth, Chardin, Boucher, — 1698, 1643, 1703... Ce culte du passé, touchant en quelque point, a ses torts, ses tares. Il se complique ordinairement de la recherche des authenticités nominales; ce problème de *l'attribution* n'a que trop occupé

M. Ravaisson-Mollien. Il affirme ce Titien, il atteste ce Rembrandt, — et il se trompe. Qu'il fut imprudent, cet amateur curieux des signatures, de n'avoir pas saisi au passage des chefs-d'œuvre exécutés sous ses yeux! Mais sa religion réfléchie voulait se prémunir contre toute hétérodoxie, les audaces contemporaines l'inquiétaient, la « patine du temps » le rassurait. Les amateurs, entre les plus éclairés, ne savent pas tous que les « audaces contemporaines », si par exemple c'est Delacroix qui ose, sont des retours aux principes et que la meilleure façon d'honorer Phidias, c'est d'aimer Rodin.

§

Et je le sens bien tout de même qu'elle a son importance, historique, et esthétique, et de psychologie générale, cette recherche des attributions. Elle est un épisode de la lutte acharnée de l'homme contre le temps, cette lutte que si étrangement nous nommons la gloire. Une œuvre belle se désigne d'abord, aux premiers témoins, par un nom; puis, peu à peu, il s'écarte, s'abstrait et finalement s'exhale d'elle comme un soupir. L'espèce dispute l'œuvre à l'individu et il est vertigineux de constater que, plus le chef-d'œuvre est évidemment souverain, moins il est personnellement attribuable. Et cela est juste; il fallut, en effet, pour le produire les forces entières de tous les temps condensés en un siècle, et c'est par une fiction qu'elles parurent se réduire au geste d'une seule main. Cela est surtout patent pour la poésie et l'architecture. Cela est vrai aussi pour la peinture et la statuaire. Un instant vient où les générations, héritières d'un grand homme, comme lui se dégagent, instruites par lui, des préoccupations vaniteuses, égoïstes, et s'élèvent au pur amour de la vie et de la beauté. C'est alors que les grandes signatures s'effacent. Mais plus tard des hommes aux yeux moins ouverts, aux esprits moins largement remplis étant moins compréhensifs, cherchent à justifier une admiration qui ne sait plus où prendre les sûres références de la vraie Tradition et que l'Instinct abandonne, — et ils se penchent au bas du tableau pour y chercher les traces du Nom. C'est le temps des experts, des myopes, celui-ci.

Je dis que je vois l'intérêt de cet ordre d'études et l'un des principaux tableaux de la galerie Ravaisson-Mollien m'y conduit.

La Vierge, dans ses bras l'Enfant, debout entre deux an-

ges musiciens, dans un sanctuaire d'architecture romane. — Le catalogue dit : Van Eyck.

Il est presque absurde de supposer, à notre date, qu'un tableau des Van Eyck puisse exister sans que la reproduction exacte, la description minutieuse en aient été longtemps faites, sans qu'aucune trace en subsiste dans les plus officielles chalcographies. C'est, pour mon compte, avec scepticisme que j'accueillis le renseignement. Mais devant l'œuvre une émotion profonde m'attendait. Ce panneau, très probablement détaché d'un polyptique dont les autres éléments sont épars, semble bien réunir, dans sa figure principale tout au moins, les caractéristiques du génie des Van Eyck. C'est bien là d'abord la gravité majestueuse qui désigne essentiellement leur vision.

On affirme volontiers, on a répété à satiété que les peintres du Nord ne sont pas mystiques. Taine l'a dit, d'autres l'on redit. Le réalisme flamand offusque notre premier regard. Ces femmes sans beauté, c'est-à-dire dans lesquelles nous ne trouvons pas les traits d'élection de *notre* type de beauté, qui sont grandes et sans grâce, qui n'ont pas le charme, ces compositions qui sont si voisines de la vie quotidienne réduite à sa plus essentielle simplicité, ne nous semblent pas des moyens dignes d'exprimer les mystères divins. C'est au génie italien que nous les demandons, — flattés par l'apprêt sensuel, en effet si séduisant, dont il les environne, et aveuglés à ce point par lui qu'alors qu'il s'interpose entre eux et nous massivement, nous croyons les pénétrer grâce à lui. Cette présentation sensuelle, si latine, est bien autrement incompatible avec l'intelligence mystique que le réalisme flamand. Il ne s'agit pas ici de décider lequel est le plus haut des deux arts ; sans doute ils s'égalent et le choix entre eux correspond probablement aux qualités ethniques du passant. Mais songez : objectivement, les mêmes sujets s'imposent aux peintres chrétiens du XVe et du XVIe dans le Nord et dans le Midi. Les peintres du Midi réduisent l'objectivité au sujet même (1), et tout en empruntant pour l'exprimer les ressources naturelles ils les subjectivent, ils les imprègnent et les saturent de leur propre

(1) Il va de soi que des observations aussi générales comporteraient, dans le détail, de nombreux tempéraments ; les vérités *de masse*, de synthèse, semblent souvent démenties par l'analyse, qui est la seconde opération de l'esprit ; mais c'est toujours la synthèse, car elle est l'opération dernière comme elle était la première, qui triomphe à la fin comme au commencement.

personnalité. A l'objectivité du sujet les peintres du Nord ajoutent celle de la nature. C'est par là qu'ils étonnent et souvent blessent la sensibilité latine. Leur pinceau semble indifférent. Ils tiennent un compte égal des hommes et des choses : un visage, une nature morte. Ils ne prennent pas parti, ils composent à peine, on croirait qu'ils se gardent d'intervenir. Cependant ils pensent, et ces mains que nous ne sentons pas frémir sont les instruments dociles et pourtant fervents de cette pensée. Dans la nature à laquelle ils restent extérieurs, en quoi ils ne voient point l'humble matière dont l'esprit latin est la superbe matrice, ils retrouvent et poursuivent un mystère apparenté à celui du dogme lui-même, à l'interprétation divine de la vie, un reflet de Dieu et non pas une dépendance de l'homme. Ils ne se croient point, il leur serait impossible de se croire le droit de déformer les êtres et les choses pour les réinformer selon un personnel idéal de douceur, de suavité, de grâce et de beauté. Ils sont des témoins respectueux qui regardent profondément. Les Latins sont des conquérants. La conception méridionale n'exclut pas la grandeur, mais risque la mièvrerie. La conception septentrionale exclut la grâce ou ne la comporte qu'accidentellement ; quand elle ne procède pas du génie,elle rencontre aisément la rudesse, la grossièreté, la trivialité.

Chez Van Eyck elle fait oublier l'absence même de la grâce, elle atteint plus haut, elle atteint tout en haut, et ce mot — majesté — s'impose à notre parole quand c'est de ce maître que nous voulons parler. Pas plus dans ses ouvrages incontestés que dans ce panneau probablement authentique ne cherchez l'être humain beau en soi, la femme « délicieuse », l'enfant « ravissant », cette fleur enfin de la vie humaine qui devant Raphaël, devant le Corrège, mêle à notre admiration l'attendrissement sensuel du plaisir. Le Jésus que tient dans ses bras, dans ses longues mains, la Vierge entre les anges n'est pas joli ; il ne correspond point du tout au christianisme anthropomorphique et latin qui a produit tant d'images du Beau-Dieu. Il n'est qu'un enfant, à peine formé, la très humble apparence à laquelle Van Eyck nous affirme que l'Etre suprême se réduisit pour l'amour des hommes, d'autant plus sublimement divin que plus modestement humain. Mais la Mère sait QUI est le Fils ; elle le tient avec un respect infini couché contre son sein comme en un sanctuaire ; les longues mains font la croix sur le petit corps qu'elles touchent à peine, — et Lui, de ses deux bras levés, nimbe le sein maternel.

La tête de la Vierge, un peu large, très simple, reproduit les traits habituels du type féminin des peintres flamands : l'ovale puissant, la saillie des pommettes, le gonflement des paupières supérieures, l'ampleur du front en dôme, entièrement libre ; et les cheveux épandus jusque sur les épaules forment au visage et à la poitrine un cadre sans recherche : à peine ondulent-ils en accompagnant la ligne droite du manteau. Au contraire, les deux anges — d'une exécution beaucoup moins intéressante que celle de la figure principale — ont des chevelures frisées et leur front s'historie de mèches brunes et blondes. Il y a dans ces deux petits personnages ailés quelque effort vers la grâce et voire la joliesse ; mais c'est précisément ici que presque toujours échoue Van Eyck, réserve faite de l'ange merveilleux de l'Annonciation dans le panneau extérieur de l'Adoration mystique (1). Ces angelots ont du moins l'intérêt d'accentuer la dignité simple de la Vierge, la grandeur de son attitude et jusqu'au caractère sculptural des vastes plis de la robe et du manteau. Les lignes douces et graves de l'abside, dont toute une partie se maintient dans ce clair-obscur déjà cher au premier en date, au père des peintres flamands, ferment bien le fond selon les lois qui gouvernent, chez les Van Eyck et leurs successeurs, l'esthétique du Paradis. Et la perspective naïvement méticuleuse, et la tonalité rouge-brun du manteau, chantante et un peu sourde à la fois, et la construction soigneuse, idéalement réelle, des mains féminines, tout ici, en vérité, dénonce bien ce premier des maîtres, cette « peinture qui fait oublier tout ce qui n'est pas elle et donnerait à penser que l'art de peindre a dit son dernier mot, et cela dès la première heure » (2).

Un Van Eyck inconnu de la critique et du public ! Voilà, certes, un événement artistique d'une singulière importance. Je me garde d'affirmer rien, mais je dis : il est possible, et j'ajoute que la question mériterait l'examen des spécialistes, des compétents. Un tableau des Van Eyck, c'est une page maîtresse de l'histoire de l'art ; l'attribution ici est exceptionnellement grave et c'est mon excuse d'y avoir tant insisté.

§

Une Sainte Famille attribuée à Quentin Metsys et une Vierge à l'enfant de Raphaël, du Raphaël des premiers instants, jus-

(1) Polyptique de Gand.
(2) Fromentin.

tifieraient, s'il était besoin, le parallèle tout à l'heure esquissé entre l'Italie et la Flandre ; d'autant mieux peut-être que, précisément en cet instant le plus mystique de sa pensée, Raphaël ne semble pas aussi éloigné qu'il le fut plus tard — la Vierge à la chaise, par exemple, —d'une pure spiritualité picturale. Mais il s'en faut que les préoccupations du peintre soient initialement et naturellement orientées à cette spiritualité. L'élément plastique, la composition, aussi l'existence individuelle des personnages, en dehors et au-dessus de l'idée qu'ils devraient incarner, le requièrent d'abord, puis le retiennent. Vêtue d'un riche manteau étoilé et brodé d'or, le buste droit, la tête doucement levée, la Vierge assise tient sur ses genoux l'enfant et lui présente une colombe. Certes, l'attitude a une parfaite modestie, l'œil est limpide, — mais il nous regarde ; la main gauche de Marie tient à l'épaule l'enfant nu : les mains maternelles sont chargées de l'enfant, le regard lui est étranger. Et l'enfant aussi est distrait de la mère. Il n'y a point là de tendresse. Il n'y a point là davantage de divinité, malgré l'aspect très noble des deux personnages et leur double auréole.

Au contraire, chez le Flamand tout est intime et mystique. La mère et l'enfant appartiennent l'un à l'autre et l'enfant endormi, sans noblesse, sans grâce, est, peu s'en faut, dans les bras de sa mère, ce qu'il était dans son sein. Mais tout révèle les intentions du peintre. Le mouvement de Marie et de Jésus décrit une ligne courbe qui s'accomplirait en forme d'œuf si la tête de Joseph — une énergique tête au regard triste, au front embroussaillé, à la longue barbe juive — ne s'y inscrivait pour l'élargir en cercle. Comme chez Raphaël, le bébé est nu ; mais, avec des mains bien plus fines et délicates, la mère évite de toucher le corps divin et c'est dans un lange d'une blancheur sacrée, c'est dans le corporal qu'elle tient l'hostie. Et les deux têtes rapprochées, tendant l'une vers l'autre, protégée, protectrice, font une parfaite harmonie. Ni l'une ni l'autre n'ont d'auréole, toutes deux sont d'une réalité, d'une familiarité évidentes : mais cette nourrice au sein nu est plus chaste que la noble madone italienne richement vêtue ; mais ce bébé aux genoux repliés vers les coudes, ce quasi-fœtus avec le développement exagéré de la tête et ses joues gonflées, est plus émouvant que l'élégant *bambino*. — Naturellement, la vierge de Quentin, à travers ses paupières baissées, n'a de regards que pour son fils, et c'est le père, le gardien, le vigilant, qui surveille l'horizon.

Ces deux tableaux sont des pièces très précieuses. Surtout peut-être le Raphaël, en dépit des préférences que je viens d'indiquer, et au point de vue de l'histoire de l'art, a une importance capitale. Il n'y a rien au Louvre qui marque cette date dans l'œuvre du maître.

§

Un autre tableau de la première manière aussi, assure-t-on, de Raphaël, plus intéressant encore, porte sur le catalogue ce titre : Orphée et Eurydice. Guère plus que les attributions, les désignations de sujets ne nous intéressent. Un beau pâtre assis sur un roc, le visage imberbe et demi-féminin, la chevelure au vent, le front couronné de lauriers, des yeux extraordinairement larges, abîmes où semble se résorber toute la vie ; l'attitude nonchalante, et lyrique pourtant, d'un bel animal humain, à peine vêtu ; on devine un corps d'androgyne ; de la main gauche il appuie à son genou une flûte de Pan, l'autre main s'étoile à la ceinture. Un peu en arrière, pour se reposer aux épaules du jeune homme ou pour le caresser, une toute jeune femme avance ses mains, d'un geste câlin et noble, tandis que le torse reste droit, et les deux têtes charmantes, à droite, à gauche, sur un fond de paysage où de solides taureaux aux cornes aiguës suivent et précisent de leurs courbes celles de douces collines lointaines, font symétriquement, à gauche, à droite, chacune un angle léger. La couleur est ici pour autant que le dessin, et il serait du reste curieux de vérifier le procédé matériel employé par le peintre.

Ce petit tableau (28 de hauteur sur 20 de largeur) est-il de Raphaël ? Qu'importe ! C'est une très belle, très décorative et très rare chose.

§

Mon intention ne saurait être de tout dire, et pourtant j'aurais aimé m'arrêter longuement à telle esquisse du Corrège, à tels tableaux de Rembrandt — une Sainte Famille, dans l'intérieur vaste d'une maison voûtée ; la lumière émane du berceau, éclairant St Joseph ; la Vierge se silhouette en ombre noire sur cette nappe de clarté ; — de Luini, de Fra Bartholomeo, du Giorgione, de Veronèse, du Guerchin. Un Christ de Moralès, d'une désolation intense, une fillette de Velasquez, une « Apparition de Jésus à St Antoine » de Murillo, des enfants et des moutons du même ; deux très admirables portraits d'Holbein...

L'esquisse du Corrège dont je parlais, deux têtes d'anges, étude pour la fameuse fresque de la cathédrale de Parme, serait une révélation pour qui ne connaîtrait de ce peintre prodigieux que sa manière aimable, — le sommeil d'Antiope, Io se donnant à Jupiter ou la Léda. Ici c'est l'audace qui parle, l'énergie, la vigueur. De ces deux anges en plein ciel, l'un, qui fend l'air d'un élan tout-puissant, les cheveux dans le vent, le visage ailé lui-même d'un vaste rire, semble une force de la nature, un élément, la joie vivante; et l'autre, dont la tête seulement nous est visible, pensif, attentif, le front lumineux, pourrait se nommer la Méditation.

Il faudrait indiquer encore une superbe réplique de l'Esclave, de Michel-Ange, deux bas-reliefs du XVe et du XVIe siècle, des antiques et notamment un torse, style et marbre grecs, parfaitement beaux, des dessins de Rembrandt, de Rubens, de Michel-Ange, du Titien, de Filippo Lippi, de Passignano...

CHARLES MORICE.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

GÉOGRAPHIE. VOYAGES. — Emile Berr : *Chez les autres* (notes de voyage); Fasquelle, 3.50. — Henri Mager : *Le monde polynésien;* Schleicher, 2 fr. — Adolphe Retté : *Fontainebleau;* la Ville, le Palais, la Forêt; « La Plume », 1.50. — Jean Star : *Tonkinades;* Calmann-Lévy, 3.50. — Baron du Gabé : *Impressions d'un Français dans les Echelles du Levant;* Plange, 3.50.

HISTOIRE. — Général Lamiraux : *Etudes de guerre. La manœuvre de Soult,* 1813-1814, avec 15 croquis; Lavauzelle, 8 fr.

LITTÉRATURE. — Marie de Berneray : *Rose Harel, servante-poète;* Caen, Ch. Valin. — L'abbé Reure : *Simple conjecture sur les origines paternelles de François Villon;* Champion.

POÉSIE. — A.-H. Aurenche : *La Voie douloureuse,* roman poème; Lyon, Effantin. — Paul Brunette : *Vers la Cité meilleure;* « Revue Mauve », 1.25. — Paul Maryllis : *Rives d'Olt;* Bordeaux, Durand. — Henry Rigal : *Sur le mode sapphique;* « L'Effort », 0.50.

PUBLICATIONS D'ART. — J.-K. Huysmans : *L'Art moderne,* nouv. édition; Stock, 3.50.

ROMANS. — Paul d'Aigremont : *L'Amour vainqueur;* Tallandier, 3.50. — Alphonse Allais : *Le Capitaine Cap;* Juven, 3.50. — Philibert Audebrand : *Ceux qui font la fête;* Calmann-Lévy, 3.50. — M. de Bare : *Education de maîtresse;* Offenstadt, 3.50. — A. Brown : *Les Faiseurs de pluie;* Tallandier, 3.50. — Frieda de Bülow : *Le Vertige des Tropiques,* trad. de l'allemand par Pierre de Pardiellan; Berlin, Fontane, 3.50 — Comte de Comminges : *Une Demi-Carrière,* roman militaire; Simonis Empis, 3.50. — Hector

France : *Le Beau Nègre;* Carrington, 3.50. — Jeanne Landre et Berthe Mariani : *Enfin, seules;* Juven, 3 50. — Pierre Maël: *Autour d'un crime*, II. *La Vengeance;* Flammarion, 3.50. — Saint Georges de Bouhélier : *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle;* Fasquelle, 3.50. — Guy de Téramond : *La Glorieuse canaille;* Simonis Empis, 3.50. — Léon Tolstoï : *Œuvres complètes, III. Les Cosaques. L'Incursion. La Coupe en forêt*, trad. par J.-W. Bienstock; Stock, 3.50. — Lew-Wallace ; *Ben-Hur*, roman des temps de Jésus-Christ, trad. par Maurice Strauss; Carrington, 3.50. — Oscar Wilde : *La Maison des Grenades*, contes, trad. par Georges Khnopff; « La Plume », 3.50.

Sciences. — Camille Flammarion : *Les Eruptions volcaniques et les tremblements de terre;* Flammarion, 3.50. — Dr P. Janet : *Les obsessions et la parasthénie;* Alcan, 18 fr. — Fr. Paulhan : *La Volonté;* Doin, 4 fr.

Sociologie. — Dr L. Fiaux : *La Prostitution réglementée et les pouvoirs publics;* Alcan, 5 fr.

Théâtre. — Maurice Pottecher : *La tragédie de Macbeth*, trad. de Shakespeare (8e spectacle du théâtre de Bussang); Ollendorff.

Divers. — Judex : *De quelques condamnations littéraires à propos d'un livre sur la flagellation;* Carrington, 3.50.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Balzac et les juges de Chicago. — Cocos de génie. — Bjœrnson et Ibsen. — Une Langue auxiliaire internationale. — *Les Poèmes.*

**Balzac et les juges de Chicago.** — *L'Européen* rapporte qu'une brave dame de Chicago vient d'être scandalisée par l'immoralité de Balzac :

« La digne matrone, qui s'appelle Mrs. Jerome, souscrivit à une édition de la *Comédie Humaine* qui devait être publiée par volumes périodiques. On lui affirma que ces ouvrages étaient une *lecture de famille*, mais sans doute eut-elle des soupçons, car avant de les confier aux mains innocentes de son mari et de ses enfants, la prudente acheteuse en lut elle-même quatre volumes. On ne nous dit pas lesquels, mais ce qu'elle y trouva fut si abominable qu'elle renvoya les malheureux livres et déclara ne plus vouloir verser le reste de la souscription. La contestation fut portée devant un tribunal assisté d'un jury. On leur fit la lecture des passages incriminés et susceptibles de pervertir le foyer familial; et après avoir écouté avec la plus grande attention, les membres du tribunal prononcèrent un jugement déclarant indigne d'être accueillie dans les maisons américaines la *Comédie Humaine* de Balzac. »

§

**Cocos de génie.**— Loridaine, le héros du *Coco de génie*, de Louis Dumur, envoie à l'Odéon le manuscrit d'une tragédie qu'il a signée, et qui est simplement *Athalie*. Le directeur de l'Odéon ne lui répond rien.

Il paraît, d'après *le Figaro*, que le directeur d'un théâtre du boulevard, se décidant à ouvrir un manuscrit qui attend depuis longtemps la lecture, « s'aperçoit qu'il est noirci de lignes inégales qui ressemblent à des vers, et incontinent dicte à son secrétaire, à destination de l'envoyeur, une lettre, où, parmi des phrases hyperboliques sur la beauté de l'œuvre, il prend prétexte de son incontestable noblesse pour exhorter son auteur à la présenter à la Comédie-Française.

» La réponse de l'auteur en question n'a pas tardé. Elle a été concise, péremptoire, foudroyante comme une éruption de volcan, conçue dans la manière des grands capitaines. Elle était à peu près ainsi conçue :

« Vos compliments m'ont donné la plus haute idée de votre goût. Je regrette malheureusement de ne pas pouvoir profiter de votre conseil, bien qu'il soit excellent, car la pièce que je vous ai envoyée est depuis longtemps au répertoire de la Comédie-Française, où elle est connue sous le nom de *Tartufe*. »

Autre histoire de *Coco de génie* rapportée par *le Temps* :

« Un journal d'enseignement, qui paraît en Angleterre, organisait, il y a quelques semaines, un concours littéraire. Le sujet de la composition fut. « Les montagnes et leur beauté. » Or, c'est un des thèmes favoris de l'illustre Ruskin, dont les Anglais sont si fiers. Ils en sont fiers, mais ils ne le lisent plus assez. Un des concurrents se contenta de recopier quelques pages de Ruskin, belles entre les plus belles. Le jury littéraire ne s'aperçut de rien. Il donna la note 41 (sur 100) à la copie de feu Ruskin. Le gagnant du concours eut 97. D'après le jury, cet obscur lauréat vaut plus que deux fois Ruskin. Tous nos compliments.

» Il ne nous déplaît pas de connaître les observations du jury anglais sur l'œuvre recopiée de Ruskin : « Le style a trop de raideur. Descriptions sans vie et trop journalistiques. »

§

**Bjœrnson et Ibsen.** — Un nouveau drame de Bjœrnson, *Une Femme hypocrite*, paraîtra le 28 octobre ; le même jour, aura lieu la première représentation au Théâtre National de Kristiania.

Henrik Ibsen fera également paraître cet automne un nouveau volume, contenant notamment deux ouvrages de jeunesse encore inédits : *Kæmpehœjen* et *Oluf Liljekrans*, ainsi qu'un certain nombre d'articles de critique, de discours et de poèmes.

On annonce aussi, pour plus tard, la publication d'un choix de lettres d'Ibsen. Ceux qui seraient en possession de telles lettres sont priés de bien vouloir se mettre en rapport avec le fils du poète, le Dr Sigurd Ibsen, dont l'adresse est : Hôtel des ministres norvégiens, à Stockholm.

§

**Une Langue auxiliaire internationale.** — Le nombre des sociétés qui avaient donné leur adhésion à l'Association pour l'adoption d'une Langue auxiliaire internationale s'élevait à 105 à la date du 14 juillet. Cette association a été fondée par les délégués de plusieurs des congrès scientifiques réunis à Paris en 1900. Un plan d'action proposé par l'un de ces délégués, M. Leau, docteur ès-sciences, représentant de la *Société philomatique de Paris,* fut adopté, et une déclaration fut rédigée qui détermina les conditions que devrait remplir la future langue internationale et fixa la marche à suivre pour la réaliser.

Voici le texte de cette déclaration ;

« Les soussignés, délégués par divers Congrès ou Sociétés pour étudier la question d'une Langue auxiliaire internationale, sont tombés d'accord sur les points suivants :

« 1° Il y a lieu de faire le choix et de répandre l'usage d'une Langue auxiliaire internationale, destinée, non pas à remplacer dans la vie individuelle de chaque peuple les idiomes nationaux, mais à servir aux relations écrites et orales entre personnes de langues maternelles différentes.

» 2° Une Langue auxiliaire internationale doit, pour remplir utilement son rôle, satisfaire aux conditions suivantes :

» 1re *Condition.* — Etre capable de servir aux relations habituelles de la vie sociale, aux échanges commerciaux et ax rapports scientifiques et philosophiques ;

» 2e *Condition.* — Etre d'une acquisition aisée pour toute personne d'instruction élémentaire moyenne et spécialement pour les personnes de civilisation européenne;

» 3e *Condition.* — Ne pas être l'une des langues nationales.

» 3o Il convient d'organiser une Délégation générale représentant l'ensemble des personnes qui comprennent la nécessité ainsi que la possibilité d'une Langue auxiliaire et sont intéressées à son emploi. Cette Délégation nommera un Comité composé de membres pouvant être réunis pendant un certain laps de temps.

» Le rôle de ce Comité est fixé aux articles suivants.

» 4o Le choix de la Langue auxiliaire appartient d'abord à l'Union internationale des Académies, puis, en cas d'insuccès, au Comité prévu à l'article 3.

» 5o En conséquence, le Comité aura pour première mission de faire présenter, dans les formes requises, à l'Union internationale des Académies, les vœux émis par les Sociétés et Congrès adhérents et de l'inviter respectueusement à réaliser le projet d'une Langue auxiliaire.

» 6o Il appartiendra au Comité de créer une Société de propagande destinée à répandre l'usage de la Langue auxiliaire qui aura été choisie.

» 7o Les soussignés, actuellement délégués par divers Congrès et Sociétés, décident de faire des démarches auprès de toutes les Sociétés savantes, commerciales et de touristes, pour obtenir leur adhésion au présent projet.

» 8o Seront admis à faire partie de la Délégation les représentants de Sociétés régulièrement constituées qui auront adhéré à la présente Déclaration. »

§

« **Les Poèmes** ». — La revue *Les Poèmes* nous prie d'annoncer qu'elle n'est point, comme on l'a cru en voyant parmi ses collaborateurs ordinaires plusieurs poètes de l'Ecole Française, l'organe attitré de la « Foi nouvelle ». Elle est ouverte à tous les groupes et n'appartient à aucun.

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



# ENQUÊTE

SUR

# L'INFLUENCE ALLEMANDE

—

Les peuples, comme les hommes, échangent des idées. Et de même qu'un homme interprète et déforme, selon son tempérament propre, la pensée d'autrui, un peuple choisit, si l'on peut dire, et s'assimile une partie des idées que lui offrent les autres peuples. La pensée française, depuis plusieurs siècles, s'est ainsi nourrie de conceptions étrangères et se les est appropriées en les transformant.

Au cours du dix-neuvième siècle, il semble qu'elle ait subi surtout l'influence allemande. Dans le grand désordre intellectuel qui suivit la Révolution et l'Empire, il est difficile de distinguer les causes qui contribuèrent à la formation de l'esprit romantique. La principale fut peut-être ce désordre lui-même. Il n'y avait plus que des ruines au milieu desquelles M. de Chateaubriand se désespérait magnifiquement. Mais l'Allemagne, vue d'après le livre de M^me^ de Staël, eut une action qui se mêla à celle de Rousseau, dans une mesure difficile à définir, pour développer le penchant au sentimentalisme. Après tant de guerres et tant de bouleversements, on se

mettait à rêver. L'Allemagne fut la patrie du rêve. Elle en fournit aux Français le prétexte et la substance. A son école, ils s'essayèrent à concevoir l'infini, le divin, l'absolu et autres transcendances dont ils ne s'étaient jamais souciés.

Nous n'avons généralement pas le goût de la métaphysique. Toute la nôtre se résume dans le doute de Montaigne : « Que sçay-je? » Nous nous arrêtons là. Le reste est viande creuse. Et, pour apprendre à raisonner, les matières plus tangibles ne manquent pas. Les romantiques, maladroits à subtiliser sur des abstractions, s'en tinrent à la métaphysique du sentiment.

Ce fut l'âge d'or de la poésie lyrique : épanchements sublimes, cœurs débordant de passion, emphase et rhétorique. L'un des rares hommes — faut-il dire le seul ? — qui aient gardé, en ce temps-là, des habitudes d'observation et du jugement, Stendhal, à qui toute cette littérature parut fade et niaise, avait une telle impression de cet esprit venu d'outre-Rhin qu'il disait couramment *bête comme un Allemand*. Il s'agissait toujours de l'Allemagne de Mme de Staël. On admirait Schiller, on ignorait Gœthe. Victor Cousin faisait, au nom de Kant, la guerre au scepticisme.

Un Victor Hugo, comme la foule, n'approfondit pas. Il va aux bords du Rhin et regarde. Pour lui, comme pour elle, l'Allemagne reste un pays pittoresque et moyen-âgeux où il y a de petites villes calmes, encadrées de forêts ; les mœurs y sont simples et douces, le travail facile, les âmes pures et enivrées de bonne musique. Les jeunes femmes, sans être jolies, ont des yeux bleus innocents et, en ce bon temps, l'innocence tient lieu de beauté. Un Edgard Quinet découvre toutes les vérités et

l'infini, et le divin, et l'absolu, dans les yeux candides de Minna.

Mais, en 1831, Henri Heine vient à Paris. Par ses articles à la *Revue des Deux-Mondes* et les traductions de ses amis Gérard de Nerval et Saint-René Taillandier, l'influence allemande se précise. Peu à peu elle se spécialise.

La philosophie allemande, la critique allemande, la science allemande sont étudiées sérieusement. Quelques années plus tard, elles métamorphosent le jeune Renan, elles captivent le jeune Taine, qui écrit le 24 mars 1852, dans une lettre à Ernest Havet : « J'essaie de me consoler du présent en lisant les Allemands. Ils sont, par rapport à nous, ce qu'était l'Angleterre par rapport à la France au temps de Voltaire. J'y trouve des idées à défrayer tout un siècle. » Il vante à Prévost-Paradol la *Philosophie de l'Histoire* de Hegel, où il voit « des pyramides d'idées à casser les jambes de tous les Français qui voudraient les escalader ». Il continue, tout ce printemps 1852, à lire Hegel « pour se distraire ». Mais, s'il admire longtemps encore, il critique dès l'époque des moissons : « C'est une belle chose, quoique trop hypothétique et pas assez précise. » Et, avant que vendanges soient faites, la même année, il se défend : à lire Hegel, « c'est miracle si on ne devient pas barbare ». Par ces citations, tirées de la correspondance récemment publiée, on voit l'un des meilleurs esprits français accepter l'œuvre allemande, s'y abandonner avec passion, en faire son profit, puis souligner, dans la manière de concevoir, les différences qui résultent des disparités de traditions, de langage et de race.

Après 1860, il devient plus difficile de suivre le

développement de cette influence germanique en France. Ce qui est sûr, c'est qu'elle gouverne l'Ecole normale — j'entends la partie littéraire de l'Ecole normale — et s'implante dans toute l'Université. Et pendant que cette pénétration s'accomplit, on continue à ignorer, — à tous égards, — la véritable Allemagne. Les désastres de 1870 furent une révélation. Ils bouleversèrent les idées de Taine et de Renan. Nous en avons les témoignages de leurs amis d'alors. Taine se remit au travail. Renan, qui avait moins de fonds, fut bien près du découragement. On connaît sa réponse au bouillant Déroulède : « Jeune homme, la France se meurt, ne troublez pas son agonie. »

Ce pessimisme, cette dépréciation des forces françaises, est un sentiment assez commun depuis trente ans. Ce fut la maladie de la fin du siècle. Après la défaite, on a pansé les plaies. Il reste la fièvre. Pour réconforter, tous les aliments ont paru bons.

Mais nous ne savons guère où nous en sommes. Nous avons imité surtout nos vainqueurs ; nous avons imité puérilement des choses que nous connaissions mal et nous avons continué à ignorer ce qui aurait pu nous être utile. Nous ne sommes pas renseignés sur nos emprunts, ni sur les déchets qui nous embarrassent. S'il y a encore une influence allemande, nous ne savons généralement ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle vaut.

Dans le corps social moderne, tout se tient et se ramifie. Chaque spécialité a son importance et un bon cerveau humain suffit à peine à l'étude d'une spécialité. De là les difficultés d'un examen personnel. Les bonnes études ne manquent pas sur le développement industriel et commercial de l'Alle-

magne. Mais cette prospérité, peut-être trop tôt vantée, est un résultat. Elle a des causes matérielles et d'autres dont on dit que ce sont des causes morales, parce qu'elles paraissent plus complexes, obscures, enchevêtrées ici et là, dans le milieu social, entre hommes de tempéraments divers qui s'instruisent et se complètent. De ces causes et de la culture intellectuelle par laquelle tout cela s'exprime, on ne sait presque rien en France.

Ces réflexions et un récent discours de l'empereur Guillaume II, célébrant en termes pompeux la mission civilisatrice qu'il assigne à son peuple, nous ont amené à interroger quelques philosophes, littérateurs, savants et artistes français et étrangers.

Nous leur avons adressé la lettre et le questionnaire suivants :

*Dans un discours récent, l'empereur Guillaume II a proclamé de nouveau la prétention de l'esprit germanique à « une suprématie mondiale ».*

*Il semble pourtant qu'une réaction se produise contre l'influence intellectuelle allemande qui fut si forte sur des maîtres tels que Renan et même Taine, en France, et sur la plupart des esprits de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.*

*Les victoires de 1870 ont valu à l'Allemagne un ascendant universel. Les Français vaincus eux-mêmes faillirent reconnaître cette prépondérance et crurent devoir s'instruire chez leurs vainqueurs.*

*Revenus d'outre-Rhin, les jeunes Français s'interrogent, se félicitent de quelques procédés féconds de travail acquis dans les universités allemandes, mais beaucoup avouent une déception.*

*De nombreux symptômes indiquent un déclin de cette autorité que l'on avait accordée à la culture germanique.*

*Il y a deux ans, le célèbre critique danois Georges Brandès, faisant une série de conférences en Hongrie sur les différentes civilisations européennes, préconisa le génie français, à la grande colère des journaux de Berlin, de Leipzig et de Hambourg.*

*Aujourd'hui, des statistiques établissent que les étudiants anglais commencent à déserter les universités allemandes et à venir s'instruire à Paris.*

*Enfin, en Allemagne même, Nietzsche, après Gœthe et Schopenhauer, a parlé de ses compatriotes avec dédain.*

*On croit intéressant de faire une enquête auprès de quelques savants, philosophes, littérateurs et artistes français et étrangers dans le but d'obtenir des témoignages compétents auxquels un examen personnel ne saurait suppléer. On entreprend cette enquête sans parti pris, seulement pour éclairer l'opinion et aussi les Allemands, s'il est possible, sur leur propre valeur.*

**Que pensez-vous de l'influence allemande au point de vue général intellectuel ?**

**Cette influence existe-t-elle encore et se justifie-t-elle par ses résultats ?**

Nous avons étendu notre enquête à toutes les différentes manifestations intellectuelles. Nous la divisons en sept groupes selon la matière au sujet de laquelle nous avons interrogé plus spécialement chacun de nos correspondants :

I. *Philosophie, Littérature ;* II. *Sociologie et Economie politique ;* III. *Sciences ;* IV. *Art militaire ;* V. *Beaux-Arts ;* VI. *Musique ;* VII. *L'influence allemande hors de France.*

Nous adressons ici aux écrivains, aux savants, aux artistes qui ont bien voulu nous envoyer leur témoignage l'expression de notre gratitude.

JACQUES MORLAND.

## I. — PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE

### Mme Adam

L'influence politique et commerciale de l'Allemagne a été croissant depuis 1866 et 1870, son influence *intellectuelle*, au contraire, n'a cessé de décliner. Pour constater l'influence de l'Allemagne sur des esprits français il faut remonter à Renan et à Taine, c'est-à-dire de 1850 à 1870.

La réaction qui s'est produite en Europe contre l'influence allemande remonte à trente ans. Elle n'a commencé à produire ses effets que vers 1889 et l'on peut affirmer que, durant ces vingt dernières années, on ne pourrait citer un seul penseur, un savant, un médecin qui se soit formé à une école allemande, tandis que Brandès a pu citer en les choisissant dans tous les pays d'Europe des savants, des artistes qui se sont formés au contact de l'influence française.

C'est une erreur complète d'attribuer un ascendant *intellectuel* à l'Allemagne victorieuse de 1870.

L'Allemagne avait une supériorité reconnue dans l'art de la musique. Son indigence aujourd'hui est presque complète sous le rapport des productions musicales dramatiques et symphoniques. Elle possède Richard Strauss et ce n'est qu'un musicien intéressant, les autres sont de pures médiocrités.

On sait la place qu'a occupée, que réoccupera la musique française, par sa haute valeur, son originalité puissante et le nombre des œuvres qu'elle crée.

Très peu de Français, depuis 1870, sont allés s'initier aux arts allemands; ils ont parcouru l'Allemagne pour apprendre la langue allemande, voilà tout. On ne peut citer un seul jeune Français depuis trente ans qui ait été assez admirateur de la culture allemande pour s'en pénétrer comme M. Demolins voudrait le faire pour la culture anglaise, cette dernière un peu remise à son point d'ailleurs par Rudyard Kipling.

Tout ce que de jeunes Français ont pu faire ç'a été d'aller dans certaines universités, ou dans certains hôpitaux et

d'y faire des expériences de quelques semaines, au plus de quelques mois, pour certaines choses spéciales qui n'indiquent pas du tout la croyance à un ensemble de culture supérieure.

Les voyages deviennent, depuis cinq ou six ans, de plus en plus habituels parmi les jeunes Français durant le cours de leurs études et par cela seul on peut en voir circuler en Allemagne un plus grand nombre qu'il y a une vingtaine d'années. Ils voyagent et regardent. C'est aux voyages, et non à la culture allemande qu'ils demandent un perfectionnement d'instruction.

Les neuf dixièmes de ces jeunes Français rapportent une impression d'infériorité intellectuelle chez nos vainqueurs et les trois quarts souvent de l'hostilité contre la culture allemande.

Je n'ai jamais rencontré, parmi les jeunes Français que je connais, d'esprit amoureux de la pensée allemande, comme nous en présente Maurice Barrès (Lettre de Roemerspacher, dans l'*Appel au soldat*).

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de valeurs commerciale, industrielle, militaire, etc., où les avis sont partagés, valeurs qui provoquent chez quelques-uns de réels enthousiasmes.

Malgré un certain nombre de pangermanistes qui, en Allemagne, dans le domaine politique, persistent, surtout à propos des Slaves, Polonais et Tchèques, à vanter et à utiliser comme arme politique et comme instrument d'oppression féroce, la supériorité de la culture allemande, personne n'y croit chez les Allemands des classes élevées.

Dans beaucoup de journaux et de livres allemands on voit qu'une partie de l'élite de la nation a la conscience très claire d'une infériorité de culture.

Des penseurs européens et même allemands n'ont cessé de constater depuis dix ans la décadence des universités allemandes, surtout au point de vue des grands travaux historiques, philologiques, d'exégèse, etc., qui avaient fait la gloire de la culture allemande après 1830.

Il apparaît donc clairement que la puissance commerciale et industrielle, voire même la puissance politique, ne sont pas du tout liées à la valeur intellectuelle.

Il est bien entendu que les Allemands gémissent de leur infériorité, la déplorent, font d'énergiques efforts pour retrouver une influence intellectuelle qu'ils ont à cette heure perdue et bien perdue.

*

## M. Michel Arnaud

Il ne faut pas exagérer ce que fut hier l'influence allemande, pour le plaisir de rabaisser ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle sera demain. Nous pouvons nous ouvrir aux idées étrangères : nous ne courons pas, nous n'avons pas couru le danger d'être conquis :

1° Notre littérature est demeurée autonome. Elle n'a pas emprunté à l'Allemagne ce que celle-ci avait emprunté jadis au classicisme français : un système de formes toutes faites, contraires à son esprit et à ses traditions. Nos romantiques, admirateurs de la poésie germanique, l'ont trop mal comprise et trop peu connue pour l'imiter. Elle a simplement avivé leur désir d'un art large et libre. L'esprit français s'est enrichi, mais il revient de plus en plus à sa forme d'équilibre. Depuis vingt ans, tandis que les œuvres russes et scandinaves modifiaient un peu notre conception du roman et du drame, les pièces même d'un Hauptmann n'ont guère excité chez nous qu'un intérêt de pure curiosité.

2° En science, en philosophie, chaque nation à son tour prend la tête du mouvement européen, quand elle vient de frayer la voie qui mène à des vérités neuves. Depuis l'époque de Lessing et de Herder jusqu'au milieu du dernier siècle, les Allemands ont tenu l'avance en tout ce qui regarde les recherches philologiques et la spéculation abstraite. Il fallait bien se mettre à leur école. Un Renan, un Taine, ne pouvaient rester élèves d'un Lemaître de Sacy ou d'un Cousin. L'étroitesse de la discipline positiviste les a rebutés. Aussi bien les doc-

trines de Comte ne pouvaient être alors aussi fécondes qu'elles le deviennent à présent. Le relativisme critique et l'évolutionnisme idéaliste s'imposaient à la fois par leur vérité propre, et comme transition nécessaire entre la métaphysique et la sociologie. Kant et Hegel représentent un stade de la pensée humaine que sans eux nous aurions moins vite dépassé. D'ailleurs, Renan a donné de Hegel une interprétation très personnelle, et Taine ne lui doit presque rien qu'il ne pût aussi bien prendre et qu'il n'ait pris d'abord chez Spinoza.

La guerre nous a brusquement révélé la force que les Allemands devaient à leurs méthodes; mais nous ne les avons pas servilement copiées. Notre enseignement primaire, notre enseignement secondaire ne sont pas calqués sur ceux des Allemands. Leur enseignement supérieur était un modèle à suivre pour l'organisation du travail intellectuel. Ils avaient compris que, dans les sciences morales comme dans les sciences de la nature, les efforts individuels produisent peu, sans une coopération bien réglée. Nous le comprenons enfin, ainsi qu'en témoignent *l'Année psychologique*, *l'Année sociologique* et mainte œuvre collective; mais les revues, les recueils, les savants manuels allemands font encore une bonne part de notre information. L'exemple d'un Wundt nous rappelle comment l'esprit doit se mouvoir des détails les plus spéciaux aux idées les plus générales.

3° Jamais tant de Français n'ont su la langue allemande; jamais tant de Français n'ont voyagé en Allemagne; jamais nous n'avons été mieux au courant des publications allemandes; jamais l'échange des produits et l'échange des pensées n'ont été plus actifs entre les deux pays. Nous commençons à donner autant que nous recevons; mettons en cela seulement notre fierté, et ne prétendons pas que le temps de l'influence allemande est fini. A part Nietzsche (qui, tout de même, n'est pas complètement un Français), le nouvel Empire n'a produit ni grand créateur, ni grand initiateur; et Guillaume II se flatte, s'il croit faire éclore à son gré les génies. Mais

il y a là-bas, en dehors des sphères officielles, beaucoup d'esprits inquiets et vivants; un génie peut s'y lever demain. En attendant, nous ne ferions pas mal de mettre Gœthe à la place qui lui revient; parmi les classiques de tous les temps, je ne connais pas de plus sûr éducateur...

★

## M. Jacques Bainville

Aux Français qui ne touchent pas le sol allemand sans ressentir l'humiliation d'y être des vaincus, c'est une première satisfaction de constater que notre or fait prime et que l'on considère notre crédit. C'en est une autre, et assez enivrante pour des « intellectuels », que de remarquer à tout instant les hommages rendus à la culture française et de relever dans les journaux et chez le libraire mille petits faits qui attestent et la supériorité de nos lettres et la triste indigence de la littérature allemande d'aujourd'hui. Je me souviens que quelques jeunes hommes, qui se trouvaient en 1898 dans une ville de l'Empire lorsque mourut le prince de Bismarck, et que cet événement avait inclinés à de douloureuses pensées, sentirent un singulier réconfort en voyant que les théâtres, fermés en signe de deuil, avaient annoncé pour ce soir-là presque uniquement des pièces françaises et que Molière, Dumas fils et Bizet devaient nourrir le public allemand de notre poésie, de notre art, de nos idées, le jour même où disparaissait notre vainqueur.

Il n'y a donc pas à parler d'une influence de la littérature allemande sur la nôtre, puisque c'est nous qui fournissons le théâtre et le roman de nos voisins, puisque c'est nous qu'on imite et qu'on n'est jamais las de traduire. Je crois qu'on n'en saurait dire autant quand on se place au point de vue que vous appelez philosophique. Ce n'est pas à vous, Monsieur, qui avez contribué à le faire connaître, qu'il faut révéler l'influence de Nietzsche. Je retiens les bons coups qu'il a portés à la détestable espèce des moralistes, à l'église humanitaire

et à la gnose démocratique : ils ont fait réfléchir un certain nombre de Français, car c'est en France qu'ils trouvaient le mieux à s'appliquer. N'estimez-vous pas encore que des penseurs comme Dühring et comme Edouard de Hartmann en justifiant et en enseignant l'antisémitisme et l'antilibéralisme apportent un précieux secours à d'excellents théoriciens que leur renom réactionnaire fait souvent délaisser chez nous? La grande lignée des historiens allemands, de Mommsen à Treitschke, n'a-t-elle pas aussi communiqué à quelques-uns de nos compatriotes l'amour de la grandeur nationale, et ne leur en a-t-elle pas appris les conditions, qui sont l'ordre et l'autorité? Et pour ceux qui savent voir, comprendre et juger est-ce que les institutions allemandes, et surtout le spectacle de la monarchie prussienne et de son œuvre, ne constituent pas la plus haute leçon de philosophie politique? A mieux connaître l'étranger, on devient nationaliste et l'on cesse d'être républicain : demandez-le plutôt au « cosmopolite » que fut M. Paul Bourget. Cela arrive surtout aux Français un peu avertis des choses d'Allemagne. C'est en ce sens que je distingue une action des idées allemandes en France et que je crois légitime de dire qu'elles exercent une influence parmi nous.

★

## M. Maurice Barrès

Je dois d'abord vous féliciter sincèrement sur la manière dont vous posez la question. Oui, comme vous le pensez, il y a lieu de se demander si l'influence allemande agit encore sur la pensée française et si la civilisation générale peut profiter de cette action.

Je vous signale d'abord que de tels sujets débordent les colonnes d'un journal et *la compétence de votre correspondant*.

Cependant il m'est donné de voir chaque année une expérience douloureuse très propre à éclairer un côté du problème. J'ai pu mesurer en Alsace la récolte que donne la semence allemande sur un terrain français. Je commu-

niquerai mes observations au public. Permettez-moi de choisir mon jour. Un tel travail ne peut être mené en cinq jours, ni même en cinq années, bien que toute ma vie m'y ait préparé.

Aujourd'hui, et pour ne pas vous désobliger quand vous ramenez l'esprit public vers ce qui doit faire le centre de mes préoccupations, je veux cependant proposer deux ou trois notes aux réflexions de vos lecteurs. Naturellement, tout ce que je vais dire sur la déformation des intelligences françaises par l'esprit allemand doit s'entendre comme une appréciation moyenne. Les exceptions ne contredisent pas la règle. Mais y a-t-il des exceptions? Les grands Allemands, Gœthe, Heine et (si vous voulez) Nietzsche, ont eu besoin de se soumettre à l'influence française. Les Taine, les Renan, qui subirent l'action allemande, ne s'y gâtèrent-ils point? Ce sont des questions que j'écarte, pour n'examiner que les cas les plus nombreux. Et notez ceci, qui est très important : je me place au point de vue de la population des Alsaciens-Lorrains formés par une longue culture antérieure française et qui doivent se défendre...

Un étudiant français se diminue sous l'enseignement allemand qui développe surtout la mémoire au détriment des autres facultés. Notre cerveau français, s'il est fatigué, encombré, perd ses qualités de finesse. Notre vue va moins droit au centre de son objet. Nous cessons d'être des faiseurs de clarté. Notre génialité, je veux dire notre logique inventive, s'émousse.

L'élève allemand n'a pas d'idée personnelle, pas de vue d'ensemble, aucune perception du sens intime des choses. Il ne *sent* pas la beauté, il en *apprend par cœur* les éléments comme des règles. Oui, tout est pour lui dans les règles et les exceptions. Des faits, des dates, des lois, des formules, l'échafaudage, jamais la vie des choses sentie vivante. Un immense et savant appareil, mais leur cœur, leur imagination ne vibrent pas.

Le maître allemand est spécialiste, *classeur*. Il ne voit jamais la science comme une conception des choses.

Elle est la mise bout à bout de ses innombrables et consciencieuses fiches.

De telles questions, Monsieur, sont fort difficiles à éclairer dans un si bref résumé. Et puis il faut toujours qu'un lecteur se demande par rapport à quoi la vérité qu'on lui présente est vraie. Je vous donne des indications vraies pour des cerveaux annexés par la force, ou demi-annexés par le prestige du vainqueur (1). Au reste j'admets l'utilité de la manière allemande, du « travail exact », pour réagir contre certains excès de la « manière oratoire » française. Mommsen oppose le document à notre histoire littéraire. C'est bien, mais après tout ces deux qualités d'histoire sont également arbitraires Le flot incessant des phénomènes, des faits le long des siècles n'est qu'un amas incohérent de matériaux que l'historien est appelé à mettre en ordre. Pour parler exactement, c'est l'homme, c'est l'historien qui crée le fait historique et il considère comme digne d'être recueilli ce qui a éveillé son intérêt. Eh bien ! il est légitime pour un Français d'écrire l'histoire qui conserve réellement la qualité de l'excitation que lui ont donnée les événements.

Quoi qu'il en soit, la méthode de travail à l'allemande triomphe actuellement en histoire et en philologie. On prétend l'introduire partout. Que donne-t-elle, par exemple, en médecine ? On me dit qu'elle n'y paraît point appropriée à notre tempérament. Elle n'aide point et elle ne supplée point le génie inventif français.

Irons-nous, Monsieur, jusqu'à jeter un regard sur la métaphysique et sur ce fameux idéalisme des Allemands ? L'Allemand doute toujours, ne s'arrête pas à une conception. (De là son protestantisme qui compte autant de sectes que de fidèles.) Ce doute, pour un Français, c'est du vague, du flottant, du nébuleux, du mal défini. En

(1) Il faudrait rappeler ici plusieurs pages des *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, que M. Maurice Barrès consacra au Problème Alsacien-Lorrain, et aussi cette dédicace à Léon Daudet (p. 387) dans laquelle il marque plus spécialement sa position de Lorrain défenseur de la latinité dont son petit pays fut l'éternel bastion et ses compatriotes les premiers soldats. — J. M.

effet, c'est de la pensée pas fixée. Une telle manière d'être se retrouve naturellement dans leur langue si embrouillée, inexacte, flottante. Ah! que je plains nos jolis cerveaux messins, nos solides cervelles alsaciennes empoisonnées par ces brouillards intellectuels, par cette langue et par cette pensée. Quant aux vrais Germains, ils disent avec orgueil : « Mais ce doute éternel, c'est la condition même du progrès : nous ne nous arrêtons jamais où nous nous trouvons; nous cherchons toujours plus loin ; nous sommes des vérificateurs éternels. »

Tout de même on a entendu un professeur allemand dire dans un moment de bonne foi : « C'est très curieux. Dans chaque congrès, après que chacun a parlé, on est las et on attend l'orateur français pour que, grâce à la magnifique clarté de sa langue, il resserre et présente le tout. Sans le Français, on se quitterait dans le vague. »

Vous pensez peut-être que, sans se soumettre à l'éducation des Allemands, un Français peut profiter de leurs travaux. En effet, les ouvrages des Allemands, surtout dans le vaste domaine de la critique, attestent la sûreté et la variété de leur érudition. On ne peut nier le savoir et la patience d'un grand nombre de leurs auteurs. Malheureusement, chacun de leurs ouvrages produit une forte impression de chaos. Le lecteur perd de vue à chaque instant le lien général et il se trouve ainsi empêché de profiter de beaucoup de renseignements précieux en eux-mêmes, mais trop mal distribués ; il doit se diriger dans un gigantesque désordre de noms, de dates et de faits et quand il voudrait profiter d'un livre, il doit d'abord faire le travail d'auteur et organiser ces notes accumulées.

★

## M. Edmond Barthèlemy

Bien que, selon Hobbes, « veritas in dicto non in re consistit », c'est tout de même aller un peu vite que d'augurer la possibilité d'une suprématie « mondiale » de l'esprit germanique. « Mondiale », ici, n'est guère

mieux qu'un mot (à moins d'être finalement quelque chose de pire pour ceux qui se plaisent à l'adjectif). Les Romains disaient « orbis »; les Anglais disent « empire » : les premiers avec raison; les seconds, on ne sait. Quant aux Allemands, libre à eux de se prendre à contempler sous l'angle de l'universel la vieille idée prussienne d'hégémonie : mais il y a là quelque chose de gratuit et d'emphatique qui ferait sourire leurs deux grands hommes réalistes, Frédéric II et Bismarck.

Plus particulièrement, les influences allemandes d'ordre intellectuel sont, selon nous, de moins en moins appréciables. De Gœthe à Richard Wagner, les influences que nous reçûmes se trouvent, à l'heure actuelle, classées, c'est-à-dire qu'elles ne sont plus militantes et que le point de vue historique est le seul qui convienne ici. Wagner, sans doute, peut continuer d'évoluer dans nos mentalités, mais le germanisme et l'universalisme du sublime Titan ne vont pas, tant s'en faut, dans le même sens. Shakespeare, tout « roi du saxonnat » qu'il soit, est-il le véhicule d'une influence particulièrement anglaise?

En tout cas, de ce que nous avons reçu, il ne s'ensuit pas que nous devions recevoir encore, et continuer dans un sens une fois donné. L'œuvre internationale de transcription de la philosophie allemande, dont hier encore s'enthousiasmait Taine, on ne sait trop guère où elle en est aujourd'hui du moins en France. Qui la continue chez nous? Doit-on nommer M. Renouvier, ou plutôt M. Ribot? Le criticisme affirmatif de M. Renouvier semble plutôt en retard, si les équivalences physiologiques de M. Ribot au contraire ont tout l'air d'une conséquence extrême : tellement extrême que le point de départ est perdu de vue et que nous assistons à un renouvellement total des doctrines primitives. Et nous retombons ici sur des choses bien françaises. Ce renouvellement, on y procède d'une manière toute française, ainsi que ceci se marque çà et là, non seulement dans les œuvres documentaires, mais dans la littérature d'idées, où se joue un libre et

clair scepticisme digne de la meilleure tradition classique. Nous retrouvons plus que jamais cette culture française dont Nietzsche ne découvrait l'équivalent nulle part ailleurs, pas même chez ses compatriotes.

La littérature d'observation et d'imagination, d'un autre côté, a, depuis assez longtemps déjà, depuis la fin du dernier règne, repris en Allemagne un certain essor. Il n'apparaît point toutefois que nous en ayons été influencés. Les belles œuvres d'Hermann Sudermann, de Gérard Hauptmann, etc., ont été appréciées ici comme il convenait; mais elles n'ont pas, que nous sachions, modifié le goût, et sous ce rapport elles restent bien en arrière des œuvres d'Ibsen, dont l'influence aussi a fait son temps.

Au surplus, depuis la période classique d'échanges intellectuels qui s'étend de Gœthe à Wagner, tout a bien changé en Europe. Et, à l'heure présente, les conditions sont telles, à notre avis, qu'il n'y a plus guère lieu de dresser une échelle internationale d'influences, et qu'aucun pays, fût-ce l'Angleterre ou l'Allemagne, ne saurait se vanter de dégager et d'imposer sa culture. La Démocratie a tout envahi et tout bouleversé. Elle a tout artificiellement uniformisé. Qu'on se méfie dans ces conjonctures, fût-on l'Allemagne, des rêveries unitaires « mondiales » : c'est se livrer d'une certaine façon à l'immense et chaotique flux démocratique, où l'idée elle-même de patrie risque de périr en s'y élargissant à l'excès ; c'est se confier à une force inconnue, que l'on croit diriger et qui vous emporte à son gré. — Que chaque nation garde jalousement son patrimoine, sans trop vouloir faire de prosélytisme. Telle est, selon nous, la conduite la plus certaine à tenir, en attendant mieux.

★

## M. Léon Bélugou

Les idées directrices du XIXe siècle ont été fournies au monde par l'Allemagne, et il ne semble pas qu'elles aient achevé de dérouler toutes leurs conséquences : par

exemple, à prendre les choses d'une façon un peu large, Nietzsche apparaît comme un moment dans le développement de la pensée de Gœthe. A cet égard donc et en ce sens il est permis de dire que l'influence germanique dure encore, en dépit d'éclipses passagères et surtout apparentes.

Ce qui tend à disparaître, c'est la forme particulière d'engouement qui s'est produite chez nous un peu après 1870; notre zèle de disciples ne garde pas toujours la mesure; mais voici que nous nous guérissons peu à peu de notre admiration enfantine pour le pédantisme d'érudition; nous prisons déjà moins le cuistre, et si le radotage creux et onctueux de la philosophie néokantienne conserve encore du prestige, c'est que notre enseignement d'Etat a besoin d'une théologie huguenote au service de son anticléricalisme.

En ce qui regarde les méthodes pédagogiques, sur lesquelles vous me faites l'honneur de m'interroger plus spécialement, nos voisins déploient plus de bonne volonté qu'ils ne remportent de succès. Nous nous persuadons volontiers que la « crise de l'enseignement » est un mal français; c'est une erreur. La disconvenance, comme dit Taine, de l'éducation et de la vie, est un fait général et le problème de l'éducation se pose aujourd'hui d'une façon pressante hors de France comme chez nous. Ce problème, les Allemands l'ont abordé avec leur génie de lourdeur méthodique, de patience infinie et scrupuleuse. Herbart et ses continuateurs ont entrepris de fonder l'éducation sur une connaissance scientifique de la nature morale et mentale de l'enfant. Ces idées commencent à se faire jour parmi nous et leurs adeptes ont créé, à l'instar de Berlin, une société pour l'étude psychologique de l'enfance.

On peut louer l'intention, mais la tentative elle-même est vouée par avance à un échec certain. Les Allemands que nous prenons ici pour guides sont embourbés plus encore que nous dans l'ornière où nous pataugeons. Eux aussi admettent sans discussion que la culture intellec-

tuelle — littéraire ou scientifique, selon les préférences des théoriciens — possède une valeur éducative d'espèce unique, et que la mesure et la qualité du savoir font toute la différence entre les hommes. On n'a pas encore sondé toute la profondeur d'absurdité que recouvre la formule herbartienne de l'*éducation par l'instruction :* comme si un sot instruit en était moins un sot ! On s'en avisera tôt ou tard, et l'on ira chercher dans les enseignements mieux compris de Gœthe ou de Rousseau la parole vivifiante et le secret d'une méthode mieux adaptée à son but.

Voilà, cher Monsieur, une pauvre réponse aux questions que vous avez bien voulu me poser. J'en sens moi-même tout le premier le vague et l'insuffisance ; mais pour être précis et point trop incomplet en pareille matière il faudrait une longue étude que vous me pardonnerez aisément de n'avoir pas écrite.

★

## M. Victor Bérard

Il est indiscutable que l'influence allemande a eu dans toutes les branches de notre travail les plus heureux résultats.

Il est certain que ces résultats sont obtenus aujourd'hui et qu'il nous reste seulement deux choses à emprunter de l'Allemagne : son respect absolu de la vérité scientifique et sa confiance inébranlable en la puissance intellectuelle.



## M. Alfred Binet

Directeur du laboratoire de psycho-physiologie à la Sorbonne.

Je ne me sens pas la compétence nécessaire pour traiter dans son ensemble la question de l'influence allemande sur la science française : je ne puis parler en connaissance de cause que de psychologie.

Nous devons à l'Allemagne de nous avoir prouvé avec Weber, Fechner et Wundt, qu'il est possible de faire

l'expérimentation sur les choses morales. C'est l'Allemagne qui a inventé la psychophysique, la psychométrie, et qui a créé les premiers laboratoires de psychologie. Les études des auteurs allemands ont porté principalement sur les formes inférieures de l'esprit, la sensation et le mouvement. Beaucoup de résultats importants ont été acquis. Maintenant, depuis quelques années, on trouve que cette psychologie de la sensation est insuffisante; on voudrait porter l'effort plus haut, vers les formes plus complexes. C'est une orientation nouvelle qui commence à se dessiner, et à laquelle nous autres Français nous avons pris, je m'imagine, une part importante.



## M. Georges Brandès

(Copenhague.)

Il est exact qu'on a été fort mécontent de moi dans la presse allemande à cause d'une phrase prononcée un jour à Budapest. J'avais dit : « On m'a demandé de vous parler en allemand, et bien que cette langue ne soit ni votre langue *favorite*, ni la mienne, je crois que c'est la langue dans laquelle nous nous comprendrons le mieux. »

On est en Allemagne à tel point chauviniste qu'on s'étonne qu'un Danois n'ait pas d'autre langue favorite que sa langue maternelle; on ne permettrait pourtant pas à un écrivain allemand de préférer une autre langue à la sienne.

Votre question donne beaucoup à penser et est des plus difficiles.

Je crois savoir que, dans les mathématiques, les Français tiennent toujours la première place et que, dans les sciences naturelles, ils sont tout à fait au même niveau que les Allemands. Mais je serais enclin à croire à une supériorité des universités allemandes quant à l'instruction méthodique. Peut-être le professeur allemand saitil mieux qu'un autre faire d'un élève à intelligence moyenne un travailleur de valeur. L'instruction fran-

çaise me paraît plus propre aux talents, toujours rares.

Pour tout ce qui a de près ou de loin rapport à l'art — l'art d'écrire de l'histoire, l'industrie artistique, etc. — la supériorité française me paraît indubitable. Le directeur d'un musée norvégien disait un jour : « Qui regarde une fourchette allemande s'il y a à côté une fourchette française ? » Et je trouve qu'il avait raison.

Je suis un admirateur de beaucoup d'artistes allemands, je suis l'admirateur et l'ami de tous les meilleurs écrivains de l'Allemagne et de l'Autriche allemande. Mais je ne trouve pas que, si l'on prend les deux littératures en bloc, on puisse comparer le roman allemand au roman français, ni le drame allemand au drame français, bien que celui-ci ne soit pas, pour le moment, à un instant de floraison. On ne peut pas non plus comparer aucun sculpteur allemand à Rodin.

Il ne faut pas oublier qu'en France l'art et la littérature se développent librement, tandis qu'en Allemagne une influence de haut lieu se fait sentir et toujours davantage. La sculpture à Berlin est la sculpture préférée de l'empereur. L'empereur récompense des œuvres littéraires et refuse des récompenses données à des écrivains par leurs confrères (le cas de Hauptmann). Il y a peu de temps, l'empereur a fait une manifestation publique contre l'art moderne. Il y a toujours des chances pour qu'un art indépendant soit supérieur à un art de cour.



## M. F. Brunetière

de l'Académie Française.

Quelle rage a-t-on, Monsieur, de procéder à ces *Enquêtes* qui n'apprennent rien à personne! et comment des « écrivains » ne voient-ils pas l'idée singulière qu'elles encouragent le public à se former de l'écrivain ? Vous me demandez ce que je pense de « l'influence allemande au point de vue intellectuel et plus spécialement au point de vue littéraire, philosophique et moral » ? Je vous le dirai très volontiers, Monsieur, si, toute affaire

cessante, vous me procurez quelques années de loisir et de tranquille méditation, que j'emploierai tout entières à étudier la question. Moins heureux, sans doute, que quelques-uns de mes confrères, je n'ai pas en effet sur toutes les questions, même littéraires, qui se posent à la curiosité publique, une collection de réponses toutes faites. Je ne suis pas de ces machines comme on en voit dans les gares, et d'où l'on tire à volonté, en y mettant deux sous, un cahier de papier à cigarettes, ou une tablette de chocolat, une opinion motivée sur Shakespeare, ou un jugement sur le Prince de Bismarck. Je les admire, mais je n'en suis pas une! L'opération est plus lente chez moi. Et j'entends bien qu'elle est plus rapide chez quelques autres, mais... vous en avez pour vos deux sous.

C'est avec infiniment de peine, ou plutôt de tristesse, que je vois s'introduire parmi nous ces mœurs littéraires nouvelles, et entre autres méfaits de la presse quotidienne celui-là n'est pas le moindre, à mon humble avis. Tout le monde aujourd'hui parle de tout sans rien avoir appris; et cette prétention qu'on trouvait autrefois exorbitante, et si ridicule, est devenue le fond de la mentalité contemporaine. Sur quelque sujet que vous interrogiez un homme plus ou moins public, il a toujours une réponse toute prête, et, supposé qu'il n'eût pas d'opinion à lui, il s'en fait une dans les vingt-quatre heures.

« L'influence allemande se justifie-t-elle par ses résultats? » On vous répondra, Monsieur, dans quelque cent ans, et, avant ce terme, quiconque l'essaiera ne vous dira rien qui vaille! Car, comment le pourrait-on, et en vertu de quel don de prophétie? Et s'ils n'ont pas ce don, qui est rare parmi nous, que diable voulez-vous qu'ils vous disent, qu'ils nous disent?

Excusez-moi donc, Monsieur, si je ne puis répondre aux questions que vous me proposez qu'en vous répondant que je n'y répondrai pas, et je n'y répondrai pas, parce que, quand je le voudrais, je n'y pourrais vraiment rien répondre. Je vous souhaite plus de succès auprès

de mes confrères. S'il y en a deux ou trois, mettons une demi-douzaine, qui vous répondent des choses intéressantes, je tâcherai d'en faire moi-même mon profit, et, en attendant, je vous prie d'agréer, avec tous mes remerciements de l'honneur que vous m'avez voulu faire, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

★

## M. Léon Daudet

J'ai pour la culture allemande, sous toutes ses formes, la plus vive admiration, mais je pense aussi que cette culture est actuellement en baisse et cela, comme patriote, ne me déplaît pas.

Appartenant moi-même à la génération qui suivit la guerre, j'ai vu de près l'engouement croissant pour la métaphysique allemande, pour les méthodes de laboratoire allemandes, pour la musique allemande. Il est notable que, seule, la littérature de nos voisins demeura un peu en retard et l'on ne citerait pas chez eux, dans la période récente, un romancier de grand don ni un auteur dramatique original. Hauptmann, Sudermann n'ont d'importance que par la pénurie de talent autour d'eux. Chez nous ils ne compteraient même pas.

Il semble que le génie germanique, si ardent et si impétueux quand il se manifeste en un Wagner, un Nietzsche, un Virchow, lutte et peine dans les intervalles contre une gangue de pédantisme, de suffisance, de satisfaction à bon marché qui n'a pas sa pareille en Europe. Cette situation particulière a son image dans la phrase allemande qui, chez les meilleurs auteurs, tâtonne toujours douloureusement avant d'atteindre sa cîme de clarté. Le verbe ainsi traduit l'esprit et ses alternatives. Nous savons, par des études et statistiques récentes, qu'industriellement il en va de même en ce grand pays, financièrement aussi.

L'Allemagne a marché plus vite que ses finances ne le lui permettaient. Maintenant elle marque le pas pour attendre le numéraire.

Bismarck redoutait beaucoup en 1871 ce qu'on appelle *le dépérissement des armées victorieuses*. L'Allemagne connaît aujourd'hui ce dépérissement des nations victorieuses qu'amènent l'orgueil trop prolongé de la victoire et la cessation de l'effort. Elle n'est plus en tension, donc elle est en retrait, et cela semble être sa loi historique qu'elle maintienne peu de temps sa prééminence une fois conquise.

L'Allemagne est une énorme masse hétérogène que la politique et la volonté de quelques hommes de génie ont faite homogène. Elle se meurt lourdement et sentencieusement. En tout, son vice principal est qu'elle manque d'art et de mesure. C'est la grande originalité de Gœthe d'avoir prôné et glorifié une chose si contraire au tempérament de sa race : l'*eurythmie*. Elle s'empêtre dans le secondaire et les scrupules d'érudition.

Ce qui est, je crois, hors de conteste, c'est que l'ombre en ce moment tombe vite sur ce pays si lumineux il y a vingt ans. Elle tombe sur les laboratoires, sur les jeux de la pensée pure, sur le réel et sur le rêve. Quels sont les travaux remarquables qui ont paru récemment en Allemagne sur la structure et les fonctions du cerveau, par exemple, sur le développement embryologique (les dernières recherches de Weissmann sont, si je ne me trompe, antérieures à cette toute récente période), sur la biologie générale, sur les procédés même d'investigation en histologie et en anatomie pathologique?

Dans un autre ordre d'idées la science historique elle aussi se tait de l'autre côté du Rhin.

J'en suis fâché pour l'empereur Guillaume II, mais son mot sur la suprématie mondiale tombe mal. Il a parlé quinze ans trop tard.



## M. Deherme

Directeur de *la Coopération des idées.*

L'impérialisme est la maladie de l'Allemagne, qui l'épuise après l'avoir abêtie. On n'agit plus sur les peuples

avec de l'artillerie, ni même avec des tarifs douaniers. Il faudrait voir cela de quelques siècles.

L'Allemagne, grisée par ses victoires, a voulu, intensément, dominer le monde. Elle a voulu la force. Mais elle s'est grossièrement trompée : elle a cru que ce qui manifestait la force, parfois, était ce qui la constituait toujours. Or la poudre ne remplace pas le cerveau, l'or ne supplée pas le travail, l'orgueil ne nourrit pas l'âme.

Enfiévrée de nos milliards, elle s'est appliquée à développer son commerce, son industrie. Elle n'y a que trop réussi, et, après les crises agricoles, la voilà aux prises avec les plus graves difficultés financières. C'est le chômage, les faillites, les krachs dans les villes, la ruine dans les campagnes.

Ce n'est pas tout. L'Allemagne, croyant naïvement à la réalité de ses victoires, à leur efficacité, s'est formé une armée incomparable. Elle s'est imaginé que par là elle commanderait à tous les peuples ; et elle ne peut même plus contenir le sien.

La France doit beaucoup à l'Allemagne, pour sa métaphysique, son romantisme, son idéalisme. Kant, Gœthe, Hegel sont, dans l'humanité, parmi les plus lumineux. Et ce serait contre la France de n'avoir point subi cette influence.

Notez ceci, Monsieur : la plus grande Allemagne est l'Allemagne vaincue, et pesez l'erreur mortelle où la pousse son orgueil impérialiste.

« L'empire allemand tuera l'esprit allemand », dira son dernier philosophe, — mais de décadence comme Schopenhauer et Hartmann — Fr. Nietzsche. La guerre n'inspire plus les poètes.

Rudyard Kipling est un anachronisme, et la décadence de l'Angleterre est visible. L'évolution a suscité des incompatibilités nouvelles. Il faut choisir entre de Moltke et Pasteur, entre le travail organisé et les jeux de la Bourse.

L'Allemagne a choisi. Et sa philosophie n'est plus que de l'érudition, sa science n'est plus que de l'analyse. Un

grossier fanatisme matérialiste mesure son abaissement mental. Quand elle y échappe, ce n'est que pour tomber au spiritualisme d'Etat, ou aux pratiques fétichistes, les tables tournantes. Cependant, à Strasbourg même, où tout ce qui est français est proscrit, on fait à l'Université un cours sur Auguste Comte et le positivisme. La France, Monsieur, est en train de reprendre l'Alsace et la Lorraine, — et ce serait tôt fait, si nous n'étions affligés d'un parlementarisme dissolvant et d'une coterie tyrannique de politiciens parasites. Karl Marx, il est vrai, est important. Mais dans le socialisme seulement, — et le socialisme est français. D'ailleurs, Karl Marx est Juif. De plus, à bien chercher, ce qu'il y a d'original dans Marx, c'est le brutal fatalisme économique ; et ce qu'il y a de vivant, d'intelligent, c'est la place qu'il restitue au travail, sa théorie de la valeur, — ce qu'il doit à notre Proudhon. Bernstein et Kantzky sont des rhéteurs qui disputent sur des textes, l'ombre d'un grand sophiste.

Le socialisme sera de plus en plus une conscience. Je veux dire, avec plus de précision, qu'il y aura deux socialismes : celui des politiciens qui jouent des haines, des appétits, des ignorances populaires, et celui, essentiellement éducateur, du prolétariat conscient et organisé. Le premier est allemand, il s'appuiera sur la « conception matérialiste de l'histoire », il est pessimiste, pédant, sectaire, fataliste, catastrophique ; le deuxième est français, il est utopiste, c'est-à-dire idéaliste agissant, il compte sur l'individu, sur la liberté, il est organique. Nous échapperons à l'influence nocive du socialisme allemand dans la mesure où nous travaillerons à favoriser l'action positive du prolétariat, créatrice de liberté et organisatrice d'ordre.

L'Allemagne n'est coupable que de s'être trompée. Un peuple ne peut pas ne pas vouloir exalter toutes ses forces. C'est même un devoir d'humanité, — comme c'est un devoir social, pour l'individu, de donner de soi tout ce qu'il peut.

Vous le voyez, la question qui se pose aux nations

civilisées est celle-ci : quelle est la force d'un grand peuple?

Votre enquête n'aura pas été vaine, si elle fait quelque lumière là-dessus.



## M. Eugène Demolder

L'influence « mondiale » de l'Allemagne existe. La suprématie industrielle de ce pays est évidente aussi. Elles minent et rongent partout la puissance anglaise qui, pourrie, tombera sans doute aux mains des races neuves de la Germanie et des Etats-Unis d'Amérique. L'Allemand est un colon patient, pratique et laborieux. Il ne fait pas, comme les Français, de conquête brillante, mais il rend sa possession profonde et féconde. Ainsi, nécessairement, l'Allemand apportera dans le monde entier de son esprit et de ses mœurs.

En Europe, l'industrie allemande a envahi tous les marchés et son développement s'est amplement prouvé lors de la dernière exposition de Paris, en 1900.

Mais l'art allemand, la littérature, la philosophie ? La peinture allemande (j'excepte les Uhde, les Lieberman et quelques autres peu nombreux) est lourde, d'un académisme épais; elle est sans grâce, sans couleur, sans accent et sans force. Il en est de même de la sculpture; bien que l'empereur Guillaume, en un discours stupide, l'ait comparée à la sculpture grecque, elle n'en est pas moins d'une odieuse médiocrité. La grande tradition qui a produit les Dürer, les Holbein, les Cranach et les maîtres sculpteurs de Nuremberg, les Vischer, les Kraft, est morte avec eux. Et ce n'est pas Guillaume II, ce caporal-cabot, qui la fera revivre.

Cependant une poussée nouvelle et assez curieuse s'accomplit dans les générations récentes : mais elle est visiblement imprégnée d'art français et d'art belge. Claude Monet, Pissarro, Rops, Courtens font école dans les pays d'outre-Rhin, ainsi que Rodin et Meunier. Ils enlèvent

quelques jeunes peintres et sculpteurs aux néfastes enseignements des académies et des professeurs des « Dusseldorf » allemands.

Quant à l'architecture, j'ai vu dans différentes villes de Saxe et de Bavière des constructions inspirées par le vieil art germanique et qui, dans une note moderne, révélaient un goût élégant. Mais généralement (on l'a vu suffisamment à l'Exposition de 1900 !) l'architecture allemande est d'une pompe vulgaire, d'un style massif.

En musique, Wagner a eu une influence dans le monde. En France cette influence ne me semble pas bien profonde, elle se borne à quelques jeunes compositeurs de très grand talent. Mais le peuple français n'est pas assez musicien pour l'éprouver complètement. Il y a un abîme, au point de vue de la musique, entre l'Allemand et le Français. La musique fait partie de l'âme allemande même : pour le Français, c'est un passe-temps agréable. L'Allemagne entière résonne constamment du bruit de très bons orchestres, qui exécutent de la très bonne musique. En France, il faut chercher : c'est trop souvent l'odieux café-concert et la musiquette de pacotille.

En littérature, comme les lettres françaises furent jadis influencées par celles d'Espagne, elles le furent, à la période du romantisme, par le sentiment allemand. Quand une grande lumière se fait en un pays, des rayons tombent fatalement dans le pays voisin. C'est un bien. Ces influences réveillent des éléments endormis ou ressuscitent des forces mortes ou sourdes dans la région qui reçoit la lumière. La poésie française a dû certaines notes lyriques aux lieds d'Allemagne. Shakespeare et Schiller ont renouvelé les traditions du drame français qui se desséchait dans les vieilles formules. De telles révolutions montrent les effets salutaires de ces infiltrations d'idées à travers les frontières. Le génie littéraire français, après avoir absorbé ces éléments étrangers, n'en a conservé que plus de vie ; et aujourd'hui c'est le naturalisme de Flaubert et de Zola qui, à son tour, a exercé son influence sur la littérature allemande, plus

assez forte, à l'heure actuelle, pour envoyer de ses lueurs à ses voisines.

La philosophie et la science allemandes ont exercé et exercent encore une réelle influence. Je crois que c'est leur système de méthode, très sérieux, qui rend les Allemands supérieurs. Ce sont de patients et minutieux investigateurs. Ils sont dans le monde philosophique et scientifique les abeilles qui recueillent. Ils fouillent tout, ils rangent, étiquettent, comparent faits matériels et moraux. Il leur manque souvent l'esprit de clarté et de synthèse qui est propre aux Français. Les qualités des deux races, réunies, formeraient des intellectualités supérieures ; il est donc bon qu'elles s'influencent l'une l'autre. Le monde de connaissances de toute espèce que l'Allemagne amoncelle aujourd'hui est vraiment extraordinaire. La France peut puiser à ce grenier d'abondance et l'éclairer de son propre génie.

En résumé, la suprématie mondiale que Guillaume II voudrait assurer à l'Allemagne n'existerait, à mon avis, — en dehors de la force militaire, car l'empereur d'Allemagne qui a un caractère de soudard, me paraît toujours frapper sur son sabre en prononçant ses discours vaniteux, — qu'en matière de colonisation et d'industrie. L'empire d'Allemagne constitue une grande force matérielle. Y luira-t-il une force intellectuelle qui produira un art et une littérature d'une originalité assez puissante pour « dominer » le monde? Je ne vois pas actuellement le moindre indice qui serve de base à pareille prétention.

★

## M. Louis Dimier

Il est hors de doute que l'autorité de l'Allemagne a favorisé chez nous l'anarchie romantique, et mêlé son influence à celle de l'exécrable Rousseau, dont (comme Marie-Antoinette) raffolait Schiller. Même les idées romantiques sont-elles, à le prendre en gros, autre chose que les idées allemandes, ou plus généralement saxonnes,

subitement affranchies, vers la fin du dix-huitième siècle, de la discipline classique gréco-latine, qui jusque-là régna sans encombre sur une Europe intellectuelle aussi docile que pacifiée?

N'omettons pas cependant ceci, que les idées et les mœurs littéraires du romantisme, peut-être parce qu'elles y étaient chez elles, n'ont pas opéré chez les nations saxonnes la même œuvre de destruction qu'en France.

C'est mon opinion très arrêtée que notre révolution littéraire de dix-huit cent trente, dont on souffre à voir que nos maîtres de rhétorique enseignent encore le culte aux écoliers, fut un mouvement rigoureusement et exclusivement destructeur. Je tiens pour vérifiée la parole de Veuillot : « Le romantisme a emporté la place, il n'y demeurera pas, il n'y laissera rien. » Du moins si après lui quelque chose demeure, et si nous n'allons pas tout nus, cela n'est-il dû qu'à quelques débris d'ancienne culture, pièces épargnées d'un si noble édifice, dont quelques amis du genre humain ont rebâti en hâte quelques cabanes, et nous ont reformé une figure de cité intellectuelle.

Songez-vous, cher Monsieur, en quel état nous fûmes vers le milieu du siècle écoulé, après que la tempête eut passé? Imaginez-vous ce temps, où Dumas père et Sue faisaient figure de premiers écrivains français, Thiers et Michelet de grands historiens, Cousin de grand philosophe, Houssaye de grand critique d'art, Scribe de grand dramaturge, Auber de grand compositeur? Cependant mille de nos compatriotes ne craignent pas de prôner tous les jours, sous le nom de culture française, des choses si misérables. Je lis, sous la plume de plusieurs, que Dumas père était un esprit bien français, un esprit bien français Thiers pareillement. A celui-ci ne contestez jamais que nos qualités bien françaises de clarté, de logique, de précision, de mesure (j'en passe) brillent éminemment dans *Bataille de Dames* et dans les *Demoiselles de Saint Cyr;* à cet autre accordez tout de suite que de musique bien française il n'est que le *Châlet*

et les *Dragons de Villars*. Or je déclare que, si telle est la veine nationale qu'il s'agit d'opposer à la culture allemande, si l'on ne veut restaurer que cela, s'il n'est question de reconnaître notre génie héréditaire que dans ce comble de platitude, de vide, de légèreté et d'ignorance, qui succéda chez nous aux violences du romantisme, germanophile et germanomane je reste.

Pourquoi germanophile? C'est qu'à l'espèce de reconstruction à laquelle, dès le second Empire, on vit quelques bons esprits s'employer, on ne peut contester que l'Allemagne ait servi.

Oui, l'Allemagne, cause entre plusieurs des destructions originelles, n'a pas laissé plus tard de faire sentir des influences réparatrices ; ressemblant en cela à la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites. Je ne dis pas qu'elle ait guéri tout le mal, ni même la plus grande partie peut-être, aussi bien tout entier n'était-il pas son œuvre, mais elle y a fait du bien, personne n'en doute. Sainte-Beuve tout seul nous a refait une critique; sans aucun secours de l'Allemagne, les Goncourt nous ont remis en train de juger raisonnablement des arts; il n'y a dans la partie saine de Flaubert rien que de français par l'origine; mais qui peut nier qu'entre Michelet et Fustel de Coulanges la science allemande a passé ? C'est par Kant, s'il vous plaît, que nos écoles ont rappris à philosopher, et il a fallu Wolfgang dit Pasdeloup, il a fallu Schumann et Wagner pour nous renseigner la musique.

Remarquez que je dis *rapprendre* et *renseigner*. Grâce à Dieu nous ne datons pas de Scribe. Si nos pères se sont donné le tort d'aimer la *Muette de Portici*, c'est à Gluck et Rameau que se portaient nos grands-pères. J'ai ouï dire que Descartes avait recueilli dans le temps assez d'approbations dans le pays de Cousin, et qu'avant le *Consulat et l'Empire*, un certain *Esprit des Lois* et une certaine *Histoire des Variations*, les *Mémoires* d'un certain cardinal de Retz avaient marqué quelque capacité de nos compatriotes à écrire l'histoire. Mais enfin,

quand brilla sur la France affranchie le soleil de l'ère philippienne, tout cela avait péri, par la volonté de certains courtauds de boutique, lesquels avaient lu Scott, méprisaient fort Boileau, et se vantaient de ne connaître point de différence entre une vache et une génisse. A Weimar la grande-duchesse Amélie n'eût pas souffert pareilles façons. Auprès des idées allemandes, que répandait en France le livre aussi médiocre que vanté de Mme de Staël, toutes tournées, comme j'ai dit, à notre destruction, subsistèrent en Allemagne même les qualités des Allemands. Ces qualités se firent connaître ensuite à ceux qui de plus près y regardèrent. L'exemple n'en fut pas perdu. Un grand respect de la science, la passion de savoir, l'économie et la méthode, une organisation de l'étude vaste et patiente, une probité extrême dans l'investigation, semblèrent autant de nouveautés chez un peuple dont la mode nous imposait l'admiration. L'Allemagne chez nous avait été funeste ; l'Allemagne chez elle nous fut utile. En prolongeant à quelques égards une influence que je tiens pour fâcheuse, mais dont le pire effet était chose accomplie, le commerce de l'Allemagne contribue sur quelques points particuliers à la réparation de notre esprit national.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Voilà ce qui doit nous écarter d'un snobisme antigermanique non pas moins sot et plus stérile que le germanique dont nous sortons.

C'est qu'en effet la culture française ne peut retrouver des droits à primer dans le monde, qu'autant que nous l'en rendrons digne, et ne négligerons rien de ce qui put l'enrichir.

La vérité, l'intelligence claire et profonde de la nature, une méthode courte et bien déduite, un tour de pensée favorable, qui fait d'une langue l'instrument désiré de l'investigation morale et philosophique, sont chose précieuse à tous les hommes, dont il ne faut que tenir débit pour se voir concéder l'empire des esprits. L'esprit français, en tant que tel, n'a pas de droit sur les

esprits des hommes, mais seulement s'il dépasse les autres à l'égard de ces avantages, et les précède dans la culture qui convient à l'Europe civilisée.

Ce fut tout justement son rôle d'autrefois, dont nous avons le droit d'être fiers ; mais un devoir avec cela nous incombe : c'est d'en tirer la salutaire leçon.

L'Allemagne croit, et nous la laissons dire, et plusieurs d'entre nous l'assurent avec elle, que les idées de Weimar, l'esthétique de Lessing, et le pathétique de Schiller ont marqué un progrès dans le monde des esprits. C'est là ce qu'en bloc il ne faut point accorder. Non, l'Europe littéraire et pensante, non, la république des lettres, pour user de la vieille expression, n'a point gagné à ce change, et n'a pas dû souhaiter de passer des mains de la France latine à celles de l'Allemagne romantique.

Je ne dis point France et Allemagne tout court. Je répète que la France en son temps n'eut le pas sur l'Europe qu'à cause que la culture classique donnait chez elle ses meilleurs fruits, et prenait tout son merveilleux essor. C'est au nom de cette culture, non au nôtre, que notre règne s'établit. L'Italie avant nous l'avait eu. Il nous revint quand l'Italie faiblit. Un temps fut que l'Angleterre était tout près de le prendre, toujours au nom des mêmes traditions, dont la fleur et la perfection tour à tour passait d'un peuple à l'autre.

On ne songeait point alors à les changer, ni, sous prétexte que l'un ou l'autre en portait le précieux dépôt, à s'insurger par patriotisme contre une discipline si salutaire. Toute l'émulation des nations en ce temps-là n'allait qu'à se rendre la première dans une culture commune. Cette culture avait façonné l'Europe. Elle est plus ancienne que nous mêmes, plus ancienne que Rome, plus ancienne qu'Athènes peut-être. Nous la nommons gréco-latine, mais au vrai elle se confond avec la culture de l'humanité elle-même. On n'en a point vu de seconde. Elle a défié toute concurrence, monopolisé tout ce qui se tentait de profitable par le monde : tous les

efforts utiles et de quelque poids ont été d'abord attirés par la masse sans cesse accrue de cet antique trésor. Tout ce qui demeurait en dehors n'a, de mémoire d'homme, réussi qu'à mériter le nom de barbare.

L'Allemagne romantique, en brisant cette chaîne, n'a point évité ce sort commun. La fantaisie d'un temps et d'une race, substituée à la tradition du genre humain, devait engendrer dans les esprits le trouble et la confusion que nous voyons. C'est en vain qu'on voudrait alléguer quelques profits incontestables. Tout ce que cet empire nouveau a marqué d'avantages se fût sans doute accompli sous l'ancienne discipline, par l'apport naturel des ans. Ni le sérieux, ni la méthode n'ont manqué aux anciens savants de France, et à ceux qui par toute l'Europe s'accordaient à la culture française. Sous cette culture, quelle raison de douter que l'histoire eût fait ses découvertes, que la philosophie se fût avancée, que la paléographie et la grammaire, la géologie et la médecine, la chimie et la mécanique eussent poursuivi les mêmes progrès? Et quant à l'art seul quel déchet, quel effroyable gaspillage de talents! C'est un trait mémorable du siècle. Jamais on ne vit auteurs plus inégaux, plus sujets au mélange du meilleur et du pire, jamais tant et de si profondes éclipses ne se firent sentir dans les œuvres du génie. Il est vrai qu'une rare critique tourne ce reproche en éloges, et trouve dans de telles imperfections la bonne marque du sublime; assurant qu'il n'est de grand homme que sujet aux plus lourdes fautes, et capable de donner galamment à ses heures le spectacle d'un copieux et parfait ridicule. Idées saxonnes, idées allemandes, qu'il ne s'agit pas de louer cette fois; ombres d'idées plutôt, contradictions internes, où devait conduire le mépris des règles prêché comme le premier moyen d'atteindre le beau dans tous les genres.

Et voyez la contradiction. Tandis que cette anarchie prévalait d'un côté, du côté de la science au contraire une superstition de la preuve la plus matérielle, du fait et du chiffre, s'établissait. Toutes les études dont la mo-

rale et la matière humaine fait le fond, longtemps réputées le domaine de la pénétration et de la finesse, s'encombrèrent d'analyses et de statistiques, où l'esprit géométrique prétendit régler tout, par une imitation servile et tyrannique des sciences exactes. L'ivresse d'une telle méthode alla jusqu'à défendre de passer outre aux constatations et aux classements. D'extraordinaires savants firent gloire de s'en tenir là, toutes conclusions et généralités réputées désormais téméraires. Mais, comme une pareille règle n'est pas selon la nature, un excès imprévu naquit de cette contrainte. La métaphysique prit sa revanche dans des théories audacieuses, à la fois tranchantes et pleines de nuages. Cette témérité de conclusions, jointe à cette servilité de considérants et de preuves, fit le caractère de cent mauvais ouvrages, que la mode allemande nous imposait.

Tenez pour certain que des erreurs si graves et si contraires n'ont eu de cause que l'oubli des anciennes traditions. L'équilibre de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie, le juste accord d'une méthode réglée et des initiatives de l'intelligence, dont se compose une perfection de raison indispensable en toute matière, est le chef-d'œuvre de l'art humain. Cet équilibre ne s'improvise pas. Il tient à un tour de pensée, à de longues habitudes, fruit d'expériences contraires, où les siècles se sont instruits. Il était le précieux apanage de la culture gréco-latine. On le trouve dans sa perfection chez Machiavel et chez Bossuet, chez Cicéron et chez Swift, chez La Bruyère et chez Leibnitz, chez Montesquieu et chez Hume, chez Pascal et chez Reynolds, chez Gœthe et chez Boileau.

L'Europe moderne a perdu cet équilibre, ce point de perfection, cette droiture de sens, condition d'un progrès sans reproche. L'Allemagne n'est pas celle qui saura nous le rendre, quoique toute prête sans doute à s'y ranger, vînt-il de notre côté, comme je crois qu'il se peut.

Ne croyons pas que la culture germanique entête même les Allemands. Il est des supériorités qu'on ne demande qu'à reconnaître, des avantages dont on ne

veut que profiter. Dans Leibnitz et dans Gœthe, l'Allemagne possède des gloires classiques éclatantes. L'Angleterre d'avant quatre-vingt-neuf était de formation latine. Les nations de la Baltique, Suédois, Danois, Finnois, nations raffinées et savantes entre toutes, font en secret mille réserves sur les erreurs du siècle. Je ne dis rien de l'Italie, mère à jamais glorieuse de la culture classique chez les modernes. Tout ceci fait que nous pouvons espérer, en reprenant conscience des traditions passées, de devenir l'instrument d'un renouveau de la discipline latine en Europe.

Tout incertain et chancelant encore, je le vois chez nous plus avancé qu'ailleurs. J'en ai marqué plus haut les signes anciens déjà. Oui, le mépris frivole que nous affichâmes jadis de notre ancienne culture a disparu ; oui, nous avons cessé de croire trop fermement au bienfait de l'individualisme et de l'anarchie intellectuelle. Il ne s'en faut que de peu, et ce peu viendra peut-être, pour qu'en littérature, en art, en philosophie, en histoire, en politique, qui sait? les traditionnelles et salutaires doctrines soient de nouveau comprises et recherchées. La déchéance de Michelet et d'Hugo dans l'admiration publique, la résurrection de Bossuet, l'éclipse que subit dans ces dernières années l'apologie furieuse du Moyen-âge et de la grossièreté gothique dressée en concurrence des meilleurs écrivains dont se glorifie notre langue, la renaissance des études cartésiennes sont autant de signes qui peut-être témoignent d'un nouveau droit de notre nation à reprendre son ancien rang dans la vieille république des lettres.

Encore une fois cela se peut, et cela est souhaitable, je dis pour le monde tout entier ; mais cela ne sera que si nous le voulons, et si, par l'abandon d'erreurs qui n'ont pas entièrement cessé de nous plaire, nous savons y mettre le prix.

## M. A. Espinas

Professeur à la Sorbonne.

Il se fait en Allemagne, il se fera «toujours» (ce qui est *toujours* pour une vie d'homme) d'excellents travaux en histoire de la philosophie, en sociologie et en psychologie; le travail scientifique est fortement organisé chez nos voisins comme l'industrie : nous ne pouvons songer à nous passer de leurs productions scientifiques. Il n'y a pas là de question : dans chaque spécialité, les travailleurs sont obligés de se tenir au courant et il leur faut se procurer les travaux allemands comme les autres.

L'organisation des Universités est une autre affaire. Là, la concurrence est légitime. Nous commençons à pouvoir la soutenir. Certains enseignements nous manquent encore. Ainsi un Américain est venu l'année dernière pour étudier l'Esthétique à Paris. Il n'a pas trouvé une seule chaire répondant à ses besoins. Il est allé en Allemagne, où ces chaires sont nombreuses.

La Psychologie n'a en France que deux laboratoires; elle en a plusieurs en Allemagne, une vingtaine en Amérique, etc...

★

## M. Alfred Fouillée

Membre de l'Institut.

Je ne répondrai que sur un point à votre questionnaire concernant l'influence allemande. Chez nos voisins d'outre-Rhin la philosophie est aujourd'hui en souffrance. L'enseignement philosophique, qui, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, avait dans les gymnases d'Allemagne, constamment gagné en importance en fut supprimé grâce au ridicule engouement produit par l'essor des études philologiques. Cette suppression de la classe de philosophie sembla d'abord peu dangereuse parce que les quatre cinquièmes des élèves, en Allemagne, suivent les cours des universités et que le gymnase n'y est guère considéré comme se suffisant à lui-même. La mesure en

question n'en fut pas moins fatale, et la compensation attendue des universités s'est montrée absolument insuffisante. Les mesures prises, depuis, pour rétablir un peu de philosophie en première n'ont pas atténué les conséquences de cette mutilation des humanités. Selon les rapports présentés chez nous au ministre de l'Instruction publique par plusieurs de nos agrégés de philosophie qui avaient été envoyés en mission en Allemagne, tels que MM. Elie Halévy et Th. Ruyssen, tous deux auteurs d'excellents ouvrages, « on éprouve douloureusement, chez les étudiants des universités d'Allemagne, le défaut d'une culture philosophique préalablement reçue dans les établissements d'instruction secondaire ».

Un fait général frappe tous les observateurs : « la décadence des études philosophiques en Allemagne et son retentissement fâcheux sur toutes les parties du travail universitaire. » Les professeurs de philosophie dans les universités n'ont que peu d'élèves, auxquels ils font un cours trop élémentaire. M. Ruyssen a vu des professeurs interrompre un développement pour écrire au tableau noir l'orthographe des mots très simples et très connus : utilitarisme, monisme, Locke, Montesquieu. La philosophie, cette science universelle, la philosophie, sur laquelle doit reposer de plus en plus la morale chez des peuples où s'affaiblissent les croyances religieuses, la philosophie, qu'avaient illustrée en Allemagne les Leibnitz, les Kant, les Hegel, les Schopenhauer, la philosophie est descendue là-bas à l'état de « spécialité » et n'a plus aujourd'hui de nouveaux représentants illustres. En même temps ont baissé toutes les hautes recherches spéculatives, soit dans les sciences morales, soit même dans les sciences physiques ou naturelles. Le militarisme, la *Nationalœconomie* et le matérialisme historique triomphent. L'utilitarisme envahit tout : l'industrialisme ramène tout à terre. Les laboratoires scientifiques sont sans doute admirablement organisés, mais c'est surtout la technique que l'on y considère : de ce côté, les Allemands gardent leur haute supériorité. Mais le grand moteur des

recherches, l'esprit de désintéressement et de curiosité universelle, se paralyse de plus en plus. La pratique finira par tuer la théorie et par se condamner ainsi elle-même à mort. « Avec le temps, disait un professeur allemand à M. Halévy, un abîme profond se creusera entre les facultés spéciales, que ne relie plus la philosophie ; et les facultés elles-mêmes deviendront de simples institutions de dressage, où l'on apprendra l'art de gagner son pain. »

Virchow réclame « la rentrée de la philosophie au gymnase ». Hœckel écrit : « La culture philosophique négligée se venge ici de la manière la plus cruelle. » J'ai reçu à Menton la visite de jeunes professeurs allemands, belges, anglais, qui me racontaient les déceptions qu'ils avaient éprouvées dans les universités allemandes : ils reconnaissaient combien est supérieur l'enseignement philosophique de la Sorbonne, du Collège de France, de l'Ecole normale. Rien de comparable, en Allemagne, à nos agrégés de philosophie et à nos docteurs en philosophie.

Malheureusement, les réformes à rebours que l'on va inaugurer chez nous vont, non pas seulement rabaisser en France les humanités anciennes et modernes, — qui demeurent toujours florissantes dans les gymnases allemands, — mais dépeupler nos classes de philosophie et compromettre les études philosophiques, c'est-à-dire ce qu'il y avait en France de plus vivant et de vraiment supérieur.

Emprunter aux Allemands ce qu'ils ont de mauvais (abus de la philologie, manie de l'érudition vaine dans l'histoire et dans la critique littéraire, négligence actuelle à l'égard des études philosophiques), et ne pas leur emprunter ce qu'ils ont de bon (culte des humanités, amour de la discipline et respect de la règle), voilà ce que n'ont pas cessé de faire, depuis une trentaine d'années, nos réformateurs de l'enseignement secondaire, plus compétents en politique courante qu'en éducation. La fausse égalité des sanctions, — réel privilège en fa-

veur des études moins élevées et plus faciles, — va peupler nos facultés de droit et de médecine, déjà trop encombrées, d'élèves de « sciences » sans culture littéraire et philosophique ; en même temps, dans nos lycées, les classes d'humanités (très peuplées en Allemagne) et les classes de philosophie deviendront de plus en plus désertes. Nous aurons alors en France les maux dont on se plaint en Allemagne, sans avoir les biens en compensation.

Nos praticiens semblent, au nom de la fausse égalité et de la démocratie mal entendue, avoir adopté pour devise : tout niveler et tout abaisser. C'est aux universités, c'est aux facultés de droit et de médecine, c'est aux grandes écoles qu'il appartient maintenant de se défendre, en se montrant sévères et en assurant de justes avantages aux élèves qui auront reçu une culture supérieure. Si elles ne le font pas (comme le font elles-mêmes les universités allemandes), nous sommes menacés d'un abaissement de tous les niveaux qui serait fatal pour notre pays. Ayons la légitime ambition de garder nos supériorités.

★

## M. Jules de Gaultier

A se placer au point de vue de l'organisation de la recherche scientifique et de la distribution du savoir, il faut reconnaître que nous aurions peut-être à emprunter utilement aux méthodes allemandes.

A se placer au contraire au point de vue de la culture supérieure et de la perfection de l'appareil à penser, il faut conclure, sans fausse modestie nationale et dans l'intérêt du développement ultérieur de la mentalité humaine, à la supériorité de l'esprit français. On peut trouver ailleurs autant et plus d'élan, on ne trouvera nulle part un pareil pouvoir de convertir en substance intelligible et de réduire aux lois de l'esprit les diverses données du monde sensible.

Si l'on considère l'Allemagne, on y voit, d'une façon

curieuse, l'instinct de connaissance subordonné à l'instinct vital. L'exemple de Kant est typique qui, ayant exposé, en une suite de profondes analyses, ce qu'il faut tenir pour le dogme de la pensée contemporaine, soit, la relativité de toute connaissance possible, maquille sa *Critique de la raison pure* et invente cet en-cas, la *Critique de la raison pratique*, dans le but de sauver la morale qu'il crut compromise si on ne pouvait la fonder sur la raison. Une partialité nationale bride chez leurs historiens la passion de connaître, et leurs savants eux-mêmes se montrent soumis à cette discipline des nécessités vitales. L'un des livres du professeur Virchow porte ce titre qui paraîtra singulier à tout esprit français : *les Devoirs des sciences naturelles dans la nouvelle vie nationale de l'Allemagne.* On voit un de leurs chimistes se préoccuper des inconvénients que pourraient présenter pour l'humanité la découverte et la divulgation d'un gaz. Un Hœckel, dans son dernier livre, *les Enigmes de l'Univers*, aborde la science avec des préoccupations de romancier et montre, à la place de la foi théologique, une foi de même ordre en l'existence d'une vérité objective.

Soucis humanitaires, préoccupations nationales, réclamations d'une sensibilité métaphysique qui en est encore à sa puberté, autant d'influences qui, en Allemagne, opposent un veto à l'émancipation complète de l'intelligence.

Au contraire, cette passion de connaissance, qui se montre en Allemagne subordonnée aux intérêts de la vie, ne supporte chez nos grands hommes aucun frein. Un Pascal, qui procède en ceci d'un Montaigne, les barrières religieuses ôtées, professe en morale un nihilisme de même ordre que celui d'un Machiavel, un nihilisme précurseur de celui de Nietzsche qui, à cet égard, accepte aussi pour ancêtre un La Rochefoucauld ou un Montesquieu. Or, il est naturel qu'une passion intellectuelle poussée à ce point que l'on peut s'étonner de voir vivre et durer les peuples qu'elle possède, ait du moins

pour effet de créer une race d'esprits merveilleusemen propres à jouir du spectacle du monde et à le découvrir. C'est, semble-t-il, sous l'empire de cette passion maîtresse que s'est formée en France, par voie de spécialisation, une accommodation supérieure de toute une part de l'activité à la fonction intellectuelle.

En fait, notre suprématie s'est affirmée dans le domaine mental dès le XII<sup>e</sup> siècle avec nos conteurs qui mettent au point de l'art les récits et les légendes, unique nourriture littéraire de l'Europe de ce temps. Elle se maintient au Moyen-Age et rivalise durant la Renaissance avec celle du génie italien. Enfin, cet effort ininterrompu aboutit à notre art classique du XVII<sup>e</sup> siècle, où l'on voit bien que, s'ajoutant au génie personnel de nos grands hommes, au génie d'un Descartes, d'un Corneille, d'un Molière, d'un La Fontaine, d'un Bossuet, triomphe, à la suite d'une série d'expériences accumulées, un pouvoir organique de penser propre à la race et transmissible. C'est cette tradition intellectuelle qui s'est perpétuée en l'œuvre presque contemporaine d'un Flaubert, où la perfection continue, le sens de la mesure et tout ce qui est héritage nous masquent seuls le génie individuel. Nietzsche a nommé la forme française « l'unique forme d'art moderne » (*Humain, trop humain*). Il n'en voyait d'autre à lui comparer que la grecque. Faut-il rappeler qu'il nous a donné dans *Par delà le bien et le mal* ce témoignage : « la noblesse européenne, celle du sentiment, du goût, des mœurs, la noblesse enfin dans l'acception la plus élevée du mot est l'œuvre et l'invention de la France. »

Cette suprématie de la mentalité française qui se manifeste surtout dans les domaines de l'art et des mœurs jusque vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, — parce qu'elle tient à une appropriation parfaite de l'intelligence à sa fin, — éclate, à compter de cette date, et en raison d'une orientation nouvelle de l'esprit humain, dans le domaine de la recherche scientifique. Tandis qu'après comme avant *la Critique de la raison pure*, qui consacre le suicide de la

métaphysique en tant que science et inaugure le règne de la science positive, l'Allemagne, à l'exemple de Kant lui-même, continue de tenter des constructions métaphysiques de l'univers, l'esprit français se récuse. L'absence en notre pays de grands systèmes métaphysiques au cours de ce siècle est, sur ce point, caractéristique. Tandis qu'au cours de sa *Critique des systèmes de morale contemporains* M. Fouillée, en de claires analyses, réduit à néant les arguments du Kantisme, un Guyau nous montre la possibilité de fonder la morale sur des données purement physiques. M. Taine, M. Ribot et son école se restreignent à l'étude psychologique et physiologique de la faculté de connaître et cet esprit critique qui aboutit à amputer la philosophie de ses branches gourmandes laissait prendre, dès la fin du XVIII[e] siècle, un magnifique essor aux sciences proprement dites. Des hommes tels que Lavoisier, Cuvier, Laplace, Ampère, Lamarck, Bichat, Pasteur, qui fondent des sciences nouvelles, sont, dans leurs domaines respectifs, des sommets de la pensée humaine et il reste à nommer après eux toute une pléiade d'hommes considérables, Gay Lussac, Magendie, Claude Bernard, Broca, Biot, Thénard, Dumas, Chevreul et, parmi tant de contemporains, M. Berthelot. Que peut-on opposer à ces noms-là en Allemagne où, quand on a cité Gœthe pour ses vues admirables sur l'évolution de la plante, Helmholtz, Virchow, Herz, Hœckel, on demeure en présence d'une légion de savants appliqués et patients dont l'œuvre, certainement utile, ne nécessite pas toutefois des facultés supérieures.

Au point de vue de la science positive de même qu'au point de vue des créations d'art, c'est donc à nos grands hommes et non à ceux des autres pays qu'il nous est utile de demander des méthodes de pensée. Il semble au contraire que les Allemands auraient à gagner à jeter dans le moule de la pensée française une énergie mentale qui s'est prouvée de grand ordre, naguère, dans le domaine mathématique avec des hommes de la grandeur de Képler, Copernic, Euler, Herschell, Leibnitz — que la

philosophie dispute à la science, — récemment encore, dans le domaine de la philosophie pure avec Kant, Hégel, Schopenhauer et Nietzsche. Si l'œuvre de ceux-ci était retranchée, un accord grandiose viendrait à manquer dans la symphonie de la mentalité humaine.

Les métaphysiques, il est vrai, n'ont de valeur légitime qu'à la condition qu'on les prenne pour ce qu'elles sont, pour l'expression transcendante d'une sensibilité, la même qui trouve à s'assouvir selon ses modes plus directs dans la poésie et dans la musique. Or, il semble bien que les métaphysiciens allemands, avant Nietzsche, aient méconnu cette destination et qu'ils aient cru, construisant leurs systèmes, jeter les fondements d'une science véridique sur laquelle régler la conduite. C'est là une tare du point de vue intellectuel, mais il faut considérer d'une part que la poésie métaphysique n'aurait pas été écrite sans doute, si ceux qui l'ont rédigée en strophes abstraites n'avaient été dupes de cette illusion, il faut noter d'autre part, à l'avantage de l'Allemagne, qu'avec Nietzsche, l'idée de vérité, que les philosophes avaient jusqu'alors poursuivie, est parvenue à se nier et que la pensée de ce grand esprit constitue le plus puissant antidote contre le rationalisme à forme théologique instauré par Kant. A ce titre, contre l'influence allemande de Kant, il nous faut accepter l'influence allemande de Nietzsche comme souverainement efficace et bienfaisante.

Il faut enfin noter, pour conclure, que si l'intelligence, en Allemagne, n'est pas parvenue, comme en France, à se dépouiller, dans l'exercice de sa fonction propre, d'une sensibilité qui la limite, ce mélange d'intelligence et de sensibilité n'en a pas moins donné, avec Gœthe, Schopenhauer, Nietzsche, des hommes d'un haut génie dont l'œuvre, largement humaine, est faite pour nous stimuler et conquérir notre admiration.

## M. Henry Gauthier-Villars (Willy)

Avant de répondre à vos questions déblayons, d'abord, vos prolégomènes, et mettons au rancart les opinions de MM. Brandès, Guillaume II, Gœthe, u. s. w., invoquées par votre tendancieux topo, astucieusement.

Le Kaiser à qui nous devons la mode des moustaches crevant le ciel, *schneidig*, est bien forcé de proclamer, après boire, la prépondérance de sa race. Semblablement la suprématie de la France, quel sous-préfet de Combes aurait le culot de ne point l'affirmer, palabrant devant le plus chétif des comices agricoles ? C'est le métier qui veut ça. Sachons négliger ces pasteurs de peuples.

Gallophobes ou gallomanes, les raisons des littérateurs ne valent pas davantage. Schopenhauer, dites-vous, Henri Heine, vingt autres, ont « parlé de leurs compatriotes avec dédain ». Oui. Et des nôtres, donc ! Seul, Rudyard Kipling nous traite de singes aussi délibérément que le pessimiste dénommé Arthur. Vous faut-il d'autres exemples ? On n'a qu'à se baisser.

Parmi les prôneurs de la France, il y a Nietzsche, je sais bien, ce Nietzsche encore si mal connu chez nous, malgré les admirables traductions d'Henri Albert ; mais n'était-il pas déjà obnubilé par la folie quand il vénérait pêle-même Loti, Gyp, Maupassant, Meilhac, et ce scribe sournois d'Anatole France, dont Remy de Gourmont a si bien mouché « la fausse ingénuité d'inguérissable envieux ! » Quelle autorité reconnaître à ce loufetingue allemand assez germanophage pour lire Schopenhauer avec plus de plaisir dans la traduction Burdeau que dans le texte original, assez Wagnerophobe pour exalter *Carmen* aux dépens du *Ring* — en vertu d'un bas méridionalisme qui le poussa bientôt à chérir (übermensch digne des überbrettl) l'aimable opéra-comique de Bizet moins que les vaseuses cantilènes du Lido : *La Biondina in gondoleta*.. Si M^me^ Fœrster l'avait prolongé de

quelques mois encore, jusqu'à quelles bamboulas d'Ouollofs Nietzsche aurait-il dégringolé !

Et Brandès ? Ah oui, Brandès ! Il peut bien entonner le los du génie français en Hongrie, ou ailleurs ; il peut bien réunir deux douzaines de gendelettres parisiens pour lui passer la main dans le dos, à l'issue d'un banquet à 7 fr. 50 par tête (cigares non compris), mais prouver quoi que ce soit, ça lui est défendu. S'il lui plaisait de décréter, demain, que nous sommes un peuple de moules, vous sentiriez-vous atteint par cette excommunication ? Non ? Alors, n'invoquez pas le dire de l'« Immoraliste » de Copenhague qu'on appelle, entre loucherbems esthétiques, le Gide à danois.

Cela réglé, examinons si l'influence allemande s'exerce fortement sur nous. Non, guère plus que la scandinave ou la monégasque. Rien n'impressionne durablement « l'esprit français » ; sur cette toile cirée, tout coule. Ce n'est peut-être pas un mal, en somme, car je me demande ce que nos carcassiers iraient apprendre chez ces confectionneurs de second ordre, Hauptmann et Sudermann ; quel Pâris d'entre les portes-lyres boches — Bierbaum ? Wollzogen ? — serait fichu de départager les trois rivales : Lucie Delarue-Mardrus, Anne de Noailles et Renée Vivien ; pourquoi les félibres s'amuseraient à potasser le père W. Kreiler ; et ce que gagnerait Forain à décalquer les croquis du *Simplicissimus*...

Sur nos musiciens et nos érudits l'influence allemande fut grande ; elle diminue. Peu à peu, l'obsession wagnérienne se dissipe. Sans parler de Gabriel Fauré, qui ne l'a jamais subie (et dont l'Allemagne, pour le dire en passant, a un mal de tous les diables à comprendre l'originalité divinement modulante), voici que nos compositeurs s'affranchissent. *L'Étranger* de Vincent d'Indy ne doit rien à la Tétralogie qui n'abrite plus, sous son ombre dangereuse, ni les Dukas, ni les Guy Ropartz. Les meilleurs de nos musiciens modernes se recommanderaient plutôt de César Franck, ou, comme Debussy, des maîtres russes. J'ajoute que, pour imiter les épigones

wagnériens, Richard Strauss, Schilling, ou les raseurs issus de Brahms, il faudrait à nos compatriotes une rude santé !

L'érudition allemande qui nous a tant servi, qui nous a débarrassés de certains commentateurs honteusement superficiels, bâcleurs de gloses ineptes et rapides, la lente et profonde érudition allemande semble en baisse. Une nouvelle école s'est levée, formée par les imitateurs d'outre-Vosges aux investigations patientes, mais moins attachée qu'eux aux infiniment petits des manuscrits peut-être apocryphes moins hypnotisés par les chiures de mouches. Le *Præco* de Philadelphie, qui publie d'excellentes éditions latines, fulminait récemment (août 1902) contre les textes « speculationibus philologorum in Germania sœpe puerilibus obfuscatos, convulsos ac deturpatos ». Et aïe donc, qu'est-ce qu'ils prennent pour leur coryza, les philologues « in Germania » !

J'aurais encore beaucoup à dire, mais voici déjà cinquante lignes. Si je voulais répondre congrument, il faudrait cinquante pages, et cinquante heures pour les écrire, et ne pas flâner !

★

## M. André Gide

Je ne peux me résigner à formuler sur « l'influence allemande » une opinion, car je ne peux réussir à en avoir. Jeune encore, il est vrai que je fus fort requis par l'Allemagne, mais, après tout, ce que Gœthe, Heine, Schopenhauer, Nietzsche, m'ont appris de meilleur, c'est peut-être leur admiration pour la France.

Je crois que le cartésianisme français (*id est :* le classicisme français) est la seule discipline assez neutre, assez générale, pour être proposée à des esprits les plus divers. Je crois aussi que les qualités qui permettaient à la France de se poser en éducatrice de l'esprit européen se perdent, hélas ! (ou se perdaient) de jour en jour. Je crains, hélas ! que l'Allemagne ne s'en aperçoive plus que la France. Mais, dussions-nous l'apprendre de l'Alle-

magne, je crois qu'un peu de clairvoyance de l'esprit français sur lui-même est le commencement du salut.

★

## M. Remy de Gourmont

L'influence littéraire de l'Allemagne sur la France est aujourd'hui entièrement nulle; l'influence philosophique est en décroissance.

Il ne semble pas qu'il y ait dans l'Allemagne contemporaine quelque chose qui réponde à ce que nous appelons littérature, mouvement littéraire, lutte pour une forme d'art verbal et un mode de penser. Il y a des savants, des critiques, des historiens, des conteurs, des poètes, des vaudevillistes et des spécialistes, chacun remplissant germaniquement sa fonction, et voilà tout. Mais je ne sais : peut-être y a-t-il une littérature allemande, et qu'on nous la cache?

Pour la philosophie, l'influence de Kant décroît ; celle de Nietzsche augmente et celle de Schopenhauer n'est pas tout à fait morte. C'est qu'il avait été nourri de la pensée française et que nous retrouvons en ses écrits un peu de notre esprit et un peu de notre méthode. Les mêmes causes ont fait aimer Nietzsche dès qu'il a été connu. Son renversement des valeurs n'est souvent que le développement d'une idée pascalienne. Mais enfin il est allemand, bien que les Allemands ne le goûtent ni ne le comprennent, et son influence, qui est dès maintenant indéniable, s'exercera de plus en plus sur tous les esprits échappés au christianisme, c'est-à-dire revenus à la santé intellectuelle.

Ainsi notre philosophie, allemande depuis Kant, restera sans doute allemande, grâce à Nietzsche. Mais les Nietzschéens ne semblent pas avoir l'esprit servile des Kantiens; *Par delà le Bien et le Mal* est bien moins pour eux un évangile qu'une introduction à des évangiles futurs, multiples et hardis en contradictions. Nietzsche bien compris est un principe de liberté et de royauté individuelle. L'impératif catégorique de Kant a

fait de la philosophie depuis cent ans la servante du christianisme ; on enseigne d'ailleurs identiquement les mêmes *vérités* morales dans les lycées et dans les séminaires. Nietzsche nous apprend à nous détacher de tout et d'abord des vérités morales, lesquelles ne sont autre chose, en réalité, que les vérités de la morale chrétienne rationnalisées par Kant.

En attendant que Nietzsche prenne le dessus ou qu'il se révèle une philosophie française dominatrice, Kant demeure le maître de la métaphysique et de la morale universitaires. C'est un grand mal. Hostile à notre sourire et à notre scepticisme religieux, sa doctrine, déformatrice et corruptrice, est, pour nous, un véritable poison intellectuel.

★

## M. Pierre Lasserre

La question que vous me faites l'honneur de me soumettre ne pourrait se traiter valablement que dans un livre. D'autre part, elle comporte une solution vive et décidée que j'ai assez à cœur, et que je m'en voudrais de taire. Mais je ne puis, dans la hâte forcée et le peu d'espace de cette lettre, en indiquer les considérants qu'à bâtons rompus. Prenez ceci pour propos de conversation d'un homme qui possède assez bien la matière, mais n'a pas organisé ni mis à point l'expression de son jugement.

A mon sens, le genre de suprématie que l'empereur Guillaume s'est récemment avisé de réclamer pour l'Allemagne est le seul auquel elle ne puisse prétendre. Elle a la suprématie militaire. Atteindra-t-elle à la suprématie industrielle et commerciale ? Dans l'ordre du savoir, elle peut régner sur bien des spécialités. Mais quant à diriger en Europe le goût artistique et littéraire, les grands mouvements d'opinions morales et philosophiques, quant à exercer cette hégémonie intellectuelle générale dont vous parlez, l'esprit germanique m'en semble tout à fait incapable.

Seulement ce qui ôte à cette constatation beaucoup de

son importance, c'est qu'une telle hégémonie ne paraît plus devoir être de bien longtemps exercée par personne. L'Europe intellectuelle tout entière entre en démocratie. Personne n'y primera plus. Les facultés exquises, les œuvres de luxe et de loisir des races et des nations artistes perdront de plus en plus de leur valeur. Bouleversée dans ses anciens arrangements par les révolutions industrielles et économiques du siècle, en train d'en prendre de nouveaux, il ne faut pas en vouloir à la masse de l'humanité civilisée de ne penser qu'à l'utilité et à la vertu. Les générations de « primaires » qu'on nous propose partout n'auront plus aucun sens de ce qui pouvait faire taxer l'esprit germanique de barbarie ou d'infériorité. Le développement des usines, des chemins de fer et surtout des institutions de prévoyance jugera de tout. Le problème que vous soulevez ayant cependant une signification pour quelques personnes encore, pour quelques humanités retardataires et délicats impénitents, on en peut disserter dans une revue consacrée à la littérature.

En France, en dépit d'une certaine mode d'enthousiasme à son égard vers 1848 (mais de quoi n'était-on pas enthousiaste en 1848?) je doute que l'Allemagne ait rien introduit de profond, de durable dans le courant des idées et des sentiments. Songez à l'infiltration castillane dans notre littérature au commencement du XVII^e siècle — à l'infiltration anglaise au milieu du XVIII^e avec Richardson, Diderot et Rousseau. De la part de l'Allemagne, rien de comparable. Pourquoi? Parce qu'il y a dissonance profonde et comme incompatibilité de rythme entre l'imagination et la sensibilité françaises et allemandes. *Parce que le rapport de nature de l'esprit germanique à l'esprit français est tel que le premier peut bien être excité et fécondé par le second, mais que le second ne saurait s'assimiler le premier qu'avec une infinie discrétion, sous peine d'en être corrompu.* Les idées d'essence germanique en entrant trop pleinement dans une intelligence française ne l'en-

richissent pas, mais menacent de la décomposer et de la stupéfier. Tous ceux de nos écrivains qui se sont soumis de trop près à l'influence allemande ont eu beau continuer d'écrire dans notre langue; ils se sont retranchés de la littérature française. Tous ceux qui ont emprunté à l'Allemagne leur conception directrice et leur méthode ont jargonné, sont illisibles. Dans une admirable étude sur Amiel, M. Paul Bourget a montré par une analyse pathétique la stérilisation fatale d'un esprit forcé par sa double origine intellectuelle de couler les notions de Hegel dans les formes de la syntaxe et de la logique françaises et se tuant à ce labeur.

Je crois qu'un ouvrage sur l'histoire et la nature de l'influence germanique en France au XIXe siècle devrait aboutir à une conclusion à peu près équivalente à ceci: l'Allemagne n'a été pour ceux de nos poètes et philosophes de talent qui l'ont pratiquée qu'un *excitant de l'imagination*. Le génie germanique, tel qu'il en a exalté quelques-uns, n'a presque rien de commun avec le génie germanique tel qu'il est. C'est une des créations de l'imagination passionnée et fiévreuse des romantiques français. C'est l'Allemagne pittoresque des *Burgraves*. Renan jeune lui-même a surtout vu l'Allemagne philosophique et savante à travers les feux de sa propre incandescence intellectuelle. Elle fut ma maîtresse, écrivait-il. Mais c'est souvent l'excessif appétit d'un adolescent qui fait toute la séduction de sa première maîtresse. Renan qui, jusqu'au moment où il fut libre, n'avait puisé qu'une bien pauvre nourriture tant à l'humanisme mondanisé et à la rhétorique fade de l'abbé Dupanloup qu'à la scolastique de Saint-Sulpice — se jeta sur le gros pain et le gros vin que la métaphysique et l'exégèse allemandes lui offraient en pâture. Ce fut la griserie du panthéisme, de l' « éternel devenir », philosophie lourde et grossière pour estomacs voraces, car elle permet de jouir de toutes les idées et de toutes les choses à la fois et d'ingurgiter, en quelque sorte, l'univers d'une seule bouchée. Combiné avec l'ébullition des idées démocra-

tiques et humanitaires de 1848, cela donna *l'Avenir de la Science* qui fut comme la purgation de cet esprit. Filtré, clarifié par ce puissant jet d'écume, il s'éloigna de plus en plus de ces conceptions où tout s'embrouille dans un enivrant chaos et alla vers une philosophie de soleil où tout se distingue et se met à sa place, vers la Grèce et l'Italie.

Si j'ai insisté sur Renan, c'est qu'il est le « cas privilégié » de l'influence germanique en France. Ce fut, à quelques nuances près, l'histoire de Taine aussi.

Depuis 1870, on pourrait dire que les puissances officielles se sont mises chez nous au service de l'influence allemande. Cette erreur — inévitable dans les années qui suivirent la défaite — mais dont il serait, hélas ! plus que temps de revenir, est d'origine militaire. L'Allemagne nous avait battus. Ne fallait-il pas lui emprunter ses méthodes? Le vrai me semble être plutôt qu'il faut connaître à fond les moyens de l'adversaire, mais que nous ne pouvons lutter que par les moyens — d'ailleurs adaptables et perfectibles toujours — que commande et auxquels nous limite notre naturel. Mais ce qui paraît aujourd'hui un peu comique, c'est les conclusions qu'on tira de la victoire allemande quant aux méthodes d'enseignement supérieur. « Tout à la mode germanique », telle eût pu devenir la devise de nos Facultés des Lettres. N'étaient-ce pas la philologie, l'exégèse, l'érudition consciencieuse qui nous avaient écrasés à Sedan? Les philologues et les érudits l'insinuaient, cependant que d'autres, vous savez lesquels, nous recommandaient « le génie religieux de l'Allemagne »... Cette superstition eut tout au moins le bon effet de discréditer l'enseignement oratoire, bavard et « spirituel », façon Villemain et Saint-Marc Girardin. Mais faudrait-il aller jusqu'à déprécier le talent? Ne contestons pas aux Allemands leur grande vertu intellectuelle, la patience. Ce sont de prodigieux assembleurs de matériaux. Les seuls répertoires complets se font aujourd'hui chez eux? C'est entendu. Servons-nous de leurs répertoires. Mais

que valent les matériaux historiques sans le génie littéraire (le mot ne me fait pas peur) qui les dresse en un spectacle de vie émouvant ?

Que valent les matériaux philologiques sans le goût, sans le feu, et les ailes du commentateur ?

Génie psychologique, goût, sans ces qualités il n'y a pas de critique, il n'y a pas d'histoire. Ce sont qualités françaises. Ce ne sont pas en tout cas qualités germaniques. Faut-il en croire Nietzsche qui disait qu'il y a plus de psychologie dans un feuilleton du *Petit Journal* que dans le plus savant livre allemand ? « Vous lisez trop de livres allemands », écrivait-il à Heinrich von Stein, écrivain mort jeune à qui on veut faire aujourd'hui une gloire et de qui je connais, à propos de Gœthe et de Schiller, des pages du plus abominable charabia métaphysico-esthétique. Nietzsche vise assurément cette opacité, ce maniement appesanti des idées, cette égale prise au sérieux de toutes choses qui rendent à un Français vif et cultivé la conversation presque impossible avec un esprit de type vraiment germanique. « Heureusement, me disait quelqu'un, qu'en Allemagne on trouve les Juifs pour causer. » Il est vrai. Le défaut de l'Allemand, c'est que son besoin de définitions n'a pas de bornes. Celui qui se plaît aux livres allemands ne se plaît pas à Sainte-Beuve. N'est-ce pas tout dire ?

J'ai toujours entendu louer « pour leurs qualités et leurs méthodes françaises » d'exposition les professeurs allemands qui ont du succès. Tel Kuno Tisher d'Heidelberg. Les professeurs français, chez qui les qualités germaniques dominent découragent, au contraire, tout auditoire.

Quant au « goût » allemand, j'ose avancer qu'il n'y a pas dix professeurs d'Université allemande qui aient le flair de ce qui, pour un lettré français, met une distinction quasi infinie entre un roman de George Ohnet et un roman de Flaubert.

Une dernière remarque : certains admirent le caractère populaire de la littérature allemande dans l'arrière-

pensée de dénigrer la nôtre pour son caractère aristocratique. Ce qu'il serait honnête d'ajouter à cette observation, c'est le mépris où les plus fortes têtes allemandes, Frédéric II, Gœthe, Schopenhauer, Nietzsche ont tenu l'intelligence et le goût de leurs compatriotes. Personne n'oserait reprendre à son compte leurs âpres et insultantes sentences.

En résumé, je ne crois pas que l'influence de l'esprit germanique sur l'esprit français ait jamais été profonde. — Je tiendrais cette influence pour funeste. Trop accentuée, elle prouverait que nous avons fait un pas vers la barbarie ou du moins la rusticité. Je n'y mets aucun chauvinisme. Je ne vous ai pas le moins du monde présenté une apologie de la France. Je n'ai en vue que la sauvegarde des qualités sans lesquelles nous ne serions plus rien. Ouvrons toutes grandes les barrières qui nous séparent de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre même. Du côté allemand, laissons passer Gœthe avec grand honneur, Schopenhauer comme un brutal et un impoli qui a bien de l'esprit, Nietzsche, quelques bons dictionnaires; puis fermons.



## M. Jules Lemaître

de l'Académie Française.

Très sincèrement, et après y avoir réfléchi, je ne sais que vous répondre. Il y a trente ans, quand j'entrais à l'Ecole Normale, la critique allemande nous en imposait beaucoup. Aujourd'hui, je ne sais.

L'influence de la littérature allemande est nulle, et pour cause. J'ignore quelle est l'influence de la philosophie allemande. Reste la musique...

En somme, il me semble que nous avons subi l'influence allemande surtout avant 1870. Aujourd'hui, nous subissons la *force* allemande : mais il me semble que, *intellectuellement*, l'Allemagne n'a plus guère d'action sur nous.

## M. H. Lichtenberger

Professeur à l'Université de Nancy.

Il serait à tout le moins maladroit de nous mettre aujourd'hui trop docilement à l'école de l'étranger, puisqu'aussi bien la culture française paraît être — pour diverses raisons — « en hausse » dans l'opinion européenne et spécialement dans l'opinion allemande. « Je ne crois qu'à la culture française,» dit Nietzsche. Et pour peu qu'on ait voyagé ces derniers temps en Allemagne on se convainc qu'il existe réellement un courant de sympathie et d'estime assez sincère pour notre art et nos idées. Soyons donc résolument Français ; ne nous croyons pas tenus d'admirer de parti pris tout ce qui nous vient de l'étranger ni de nous incliner trop modestement devant la « supériorité » des Allemands ou même des Anglo-Saxons ; gardons-nous bien, surtout, du funeste travers de dénigrer sans merci tout ce qui se fait, se dit ou se pense chez nous. Rien de plus légitime.

A une condition, toutefois. C'est que nous ne cessions pas, sous prétexte de cultiver notre génie national, de nous tenir au courant de ce qui se fait hors de chez nous. Ne nous avisons pas de prendre à la lettre les paradoxes de Nietzsche proclamant « qu'il y a trop de bière dans l'intelligence allemande » ou que « l'Allemagne est le grand pays plat d'Europe » ; ne nous avisons pas, surtout, d'en conclure qu'on peut désormais se dispenser de lire Gœthe et Kant, Fichte et Hegel, Schopenhauer et Nietzsche, ou qu'il est superflu de se mettre au courant du mouvement d'idées et de s'initier aux méthodes de travail des universités d'outre-Rhin. — Je ne sais pas s'il est vrai que les étudiants anglais commencent à délaisser les universités allemandes ; ce n'est en tout cas pas une raison pour que nous fassions de même ; et je n'ai, du reste, pour ma part, jamais rencontré un seul de nos étudiants qui ait regretté le temps passé par lui en Allemagne.

Un Nietzsche n'a pas craint, au lendemain de nos désastres, de proclamer hautement que la culture française est, comme la culture grecque, une « réussite » merveilleuse dans les annales de l'humanité et qu'à cet égard la France a bien mérité de l'Europe; il a étudié avec un sincère enthousiasme notre langue, nos écrivains, nos penseurs; en est-il pour cela moins original, moins « allemand »? A notre tour, nous pouvons bien reconnaître sans nous diminuer que la culture allemande est, elle aussi, un facteur éternel et permanent de la civilisation européenne. Le temps consacré à nous assimiler les éléments de cette culture ne sera jamais du temps perdu, — bien au contraire.

Ibsen oppose quelque part la loi des hommes à la loi des trolls, la loi des êtres libres qui commande : « Sois toi-même » à la loi des créatures égoïstes et bornées qui dit: « Suffis-toi à toi-même ». Suivons la première, jamais la seconde.

★

## M. César Lombroso

Professeur à l'Université de Turin.

Peut-être que maintenant l'Angleterre a un plus grand nombre de philosophes géniaux et de génies scientifiques que l'Allemagne ; et l'Amérique du Nord aussi commence peut-être déjà à supplanter les Anglais.

Mais, dans tous les cas, je suis toujours pour ceux qui accueillent et non pour ceux qui repoussent les influences étrangères; car il n'y a pas de bornes politiques autour de la science. Et même, lorsqu'un pays commence à élever des bornes en se croyant supérieur à tout, il finit par devenir inférieur en n'utilisant plus les produits des autres, — voir la Chine avec sa muraille en comparaison du Japon.

En méprisant l'influence étrangère, en refusant d'adopter les découvertes étrangères, on finit par repousser même ses propres découvertes et à tomber dans l'atrophie.

C'est ce qui menace maintenant l'Allemagne qui, dans la bouffissure de sa récente grandeur, méprise trop tous les produits des autres pays.

★

## M. Maurice Maindron

La question que l'on veut bien me poser est de celles auxquelles on ne peut répondre aujourd'hui d'une manière exacte, sous peine de se faire autant d'ennemis que de lecteurs. L'indépendance d'esprit est, par le temps qui court, le plus dangereux des biens. J'essayerai cependant de formuler ma pensée en toute liberté et de parler sans amitié ni haine de ces deux expressions géographiques que l'on appelle la France et l'Allemagne. J'emploie à dessein le terme « d'expression géographique » pour bien indiquer que je prétends parler, comme un étranger le ferait de nations autres que la sienne, en cherchant à garder une sincère et sérieuse équité !

La France et l'Allemagne sont aujourd'hui deux groupements considérables d'individus où l'on parle dans chacun une même langue officielle. L'uniformité en est plus développée en Allemagne. Car il y a plus de rapports entre un Bavarois et un homme des bords de la Sprée, qu'entre un Provençal et un Bas-Breton. Ceci soit bien entendu ; la question de patriotisme devant être — sans que je la discute un seul instant — et que je cesse de la respecter — tenue en dehors d'une appréciation philosophique.

La France, avant tout latine, et comme telle administrative et fiscale, n'a fait que développer ses institutions d'Etat pour se donner à une tyrannie anonyme qui ne lui laisse que des apparences extérieures de la liberté. L'Allemagne, traditionnelle et féodale, fidèle à son tempérament ethnique, est essentiellement libérale et asservie. L'autre Allemagne, c'est-à-dire l'empire allemand, est un être de raison, bien que son existence soit une question de fait. Cette Allemagne captive de politique et de guerre, est la chose et le bien du Roi de Prusse, dont

le royaume procède moins des grands chevaliers Teutoniques que des émigrés bannis par la révocation de l'Edit de Nantes. Asile de tous les ferments susceptibles de travailler aux désorganisations internationales, cette Prusse fut le refuge naturel de tous les ennemis de la France, au nombre desquels Voltaire et les Encyclopédistes doivent figurer comme les plus acharnés. Œuvre de la patience et de l'opiniâtreté d'une race digne entre toutes d'exercer le pouvoir absolu par ses qualités politiques, la Prusse des Electeurs se dresse comme la bête de proie qu'un grand poète a montrée fouillant les flancs de la licorne, emblême de l'intelligence qui est la noblesse de l'âme. La douce Allemagne fut vite mâtée. Sa haute culture, fruit de siècles de décentralisation, est le seul bien que lui ai laissé le vainqueur. Pour le reste, elle perdit tout successivement.

N'ayant ni force centralisée, ni caractère national, elle fut la proie de l'Aigle de Brandebourg, dont la figure nous montre qu'il a le bec et les serres plus développés que le cerveau. Depuis longtemps, elle n'était plus, si l'on peut dire, qu'un réservoir de soldats à enrôler, d'artistes, de philosophes et de savants à honorer, à consulter ou à lire. La renaissance allemande est une gloire de l'humanité, et de cette renaissance aux temps modernes, la série est ininterrompue de génies et de talents; Albert Dürer et Gœthe sont frères à travers le temps, leur compréhension de toutes choses est une caractéristique de l'Allemagne. Le type du savant, du philosophe spécialiste et officiel, plaie de notre pays, si l'on en excepte un Claude Bernard ou un Berthelot, esprits généralisateurs et ouverts à l'art, est plus franchement prussien. Le grand Hermann von Helmholtz a été chirurgien militaire, quelque chose persiste en son œuvre de son ancienne profession, comme le levain calviniste du vieux réfugié français a aigri l'âme du chancelier Dubois-Raymond. Ce n'est point l'Allemagne qui s'est ruée sur la Ville Eternelle avec les lansquenets de Fronsberg ou les bandes de Philibert de Chalon, prince d'Orange,

c'est le même esprit méthodiste qui soufflait il y a deux ans, à un homme de lettres scandinave plagiaire de Flaubert, l'invective passionnée du protestant acharné contre la culture latine.

Et ce sentiment de haine qui a poussé le barbare du nord contre les cours d'amour du Languedoc, qui a poussé les Scandinaves à nous haïr, est des plus naturels. Rejetés pendant longtemps hors du grand courant de l'humanisme qui rafraîchit de son onde limpide la France et l'Allemagne à son sortir d'Italie, l'âpre Europe gothique considéra comme les maléfices du diable ces fleurs de civilisation que les humanistes cueillaient aux champs retrouvés de l'antiquité classique.

Aucune littérature ne vaut qui ne sorte de l'humanisme. Nul écrivain, nul poète de génie qui n'ait reçu sa parcelle de l'héritage méditerranéen. Avec la France, aucune terre ne tint à plus haut prix que l'Allemagne le culte de l'antiquité classique. L'humanisme était plante trop délicate pour pousser hors de l'Italie, de l'Allemagne et de la France de bien vigoureux rameaux. Quand la race saxonne — je ne dis pas allemande — couvrit le globe du réseau de ses entreprises et de ses aventuriers porteurs de bibles, saints révoltés et pratiques qui fondèrent les Etats-Unis, la grande civilisation franco-germanique fut profondément atteinte. A l'empire de l'imagination venait se substituer la tyrannie des faits. Fatalement internationale, la science prévalut et elle abaissa toutes les barrières; et l'on vit commencer le règne de l'égalité où les savants de l'école spencérienne essayent d'établir un gouvernement théocratique dont l'abominable et hypocrite philosophie d'Auguste Comte serait le seul code et civil, et religieux.

La portée de l'art au point de vue social est une doctrine d'Etat jacobine, qu'elle émane du Vandale Savonarole ou de nos modernes moralistes politiciens. Ce qui perd notre malheureux pays, c'est cette manie utilitaire qui veut tirer de toute manifestation de la pensée un avantage social immédiat. L'Allemagne, qui a produit

les songe-creux du socialisme théorique, est responsable devant l'humanité de cette déviation de la sagesse. Nous avons copié servilement, puis amplifié par cet esprit d'envie que le bas peuple possède au plus haut degré. En règle, le peuple et ses pasteurs tirent à soi pour abaisser et non pour se grandir. Quand ils comparent, c'est pour se mettre assez bas pour humilier le concurrent en le situant dans une position égale. S'il faut tout dire, la supériorité actuelle de l'Allemagne tient dans son esprit égalitaire et féodal tout différent de notre esprit soi-disant démocratique et qui est celui de la nation la plus jalousement aristocratique de la terre, nation ayant de qui tenir pour descendre des bons Gaulois. Mais il ne faut pas confondre l'esprit en général conciliant et facile de l'Allemand avec celui du Prussien. Ce serait là se réserver plus d'une cuisante méprise. Aussi l'Empereur Guillaume qui est, quoi qu'on dise, un grand souverain, parle-t-il comme Roi de Prusse quand il dit: « l'esprit germanique ». Cet esprit germanique est — sauf son respect — en dehors de son action. L'influence intellectuelle allemande, celle de la vieille Allemagne libérale, ne serait point à mépriser, celle de la Prusse est à redouter comme jacobine et calviniste.. A l'esprit de l'Université elle travaille à unir celui de la caserne.

Parlons moins d'universités en France. L'instruction des programmes est en partie viande creuse. A de rares exceptions près les professeurs nous ont peu fourni de grands hommes. Nous mourons sous une avalanche de diplômes. Encore un coup et chaque Français avec son rouleau de parchemin sera un mandarin chinois! Honorons et chérissons la grande Allemagne féodale, libérale et artiste, et, comme telle asservie. Tenons en défiance la Prusse despotique, gallophobe et sectaire, la Prusse Saxonne dont le patron naturel devrait être le fiévreux et sombre Calvin. Tenons en défiance aussi cette tendance qui nous pousse à tout copier servilement chez les étrangers, que ce soit la mode de donner la main comme le ci-devant prince de Galles, aujourd'hui roi

d'Angleterre, que ce soit celle d'abandonner l'étude du grec et du latin pour celle de l'allemand, que ce soit celle encore du féminisme sous toutes ses formes américaines, que ce soit celle, enfin, de vouloir faire adopter nos usages à des gens dont nous sommes fatigués de copier les façons... Et c'est ici le cas.

Mais je m'arrête, il y aurait trop à dire, et la phraséologie n'a jamais liquidé une question, à moins qu'elle n'emprunte la bouche d'un démagogue écouté par les foules. Et le témoignage des foules n'est point à invoquer, car, ainsi que nous l'apprend Flaubert, dans *Bouvard et Pécuchet*, elles ne sont point là pour répondre. Au reste, les questions d'art ne sauraient se résoudre autrement que par les œuvres, l'art n'ayant d'autre but que de se suffire à lui-même. Dire que l'art allemand est inférieur ou supérieur à l'art français est une puérilité trop naïve. Dans les questions artistiques comme dans l'Inde brahmanique, c'est affaire de caste. On ne va pas voir chez le voisin comment il observe ses rites, car chacune des cérémonies que ce voisin célèbre est pour l'homme de l'autre caste un objet de réprobation et de scandale. *Primum laborare, deinde philosophari*, telle est la philosophie la meilleure. Travaillons sans tant nous occuper de nos voisins, car qui connaît trop à fond les œuvres d'une école est amené — à moins qu'il n'ait des dons rares de la nature — à s'en inspirer de bonne foi. Ce qui fait la grandeur et la force des Saxons — que ce soit sur la Tamise ou la Sprée — c'est le contentement de soi-même, l'amour de sa vigne et de son clocher. Je commence la lecture du dernier roman de l'admirable Rudyard Kipling, je suis frappé par son amour de la grandeur anglaise, par son loyalisme, comme on dit là-bas. Soyons français et loyaux, même en littérature, et n'oublions pas que l'admiration excessive est sœur de la pâle envie, et oublions encore moins que l'Allemagne et la Prusse sont deux choses absolument distinctes.

Je terminerai en disant que l'Allemagne actuelle

jouit sur nous d'une supériorité indiscutable : elle possède des gens qui lisent autre chose que ces calembredaines, fabriquées par la littérature française courante sur la question soi-disant sociale. En Allemagne, on trouve des éditeurs pour tous les livres sérieux, autres que les romans mondains, et on trouve des lecteurs qui achètent ces livres. Tandis que chez nous, quand on veut publier un livre sérieux, on en est réduit à aller chercher ses éditeurs à Berlin, ou à lier partie avec un libraire de Leipzig pour publier à Paris une adaptation d'allemand en langue vulgaire... C'est ce que je prouverai quand on voudra.



## M. Masson-Forestier

En fait d'idéal directeur, les Allemands d'aujourd'hui me semblent vivre sur un fond de vieilles idées à nous.

La Révolution fit de ce peuple un adepte de nos idées. Grâce à elle, il allait être délivré de ces principicules qui avaient vendu ses fils aux Anglais comme du bétail, pour les guerres de Flandre et d'Amérique. Descendants des émigrés français de l'Edit de Nantes, savants, écrivains, professeurs, artistes, tous l'acclamaient : « Elle est ce qu'on a vu de plus beau, s'écriait Hégel, depuis que le soleil brille au firmament. »

Mais les violences, le pillage pendant la Terreur, la corruption du Directoire effaraient déjà l'Allemagne quand Napoléon apparut. Il apportait l'ordre. Elle s'éprit de lui. Après les Polonais, il n'eut pas de plus dévoués auxiliaires que ses régiments allemands, témoins les cuirassiers de Caulaincourt à la Moskowa : « Cette armée où nous servions, osait dire Fischer dès 1820, combattait pour la cause de l'Humanité que, durant des siècles, on avait opprimée et avilie. »

Au contraire, en 1870, les Allemands ne nous ont apporté aucune idée, personne n'ayant cru qu'ils venaient *délivrer* l'Alsace.

Sans doute, leur victoire a prouvé qu'un peuple dis-

cipliné — (c'est-à-dire qui s'aime jusqu'à consentir aux plus dures abdications individuelles en faveur de la collectivité) — doit triompher, mais, cette leçon, nous-mêmes l'avions donnée, en 1793.

Elle n'a profité ni à la France ni à l'Autriche, plus dissociées que jamais, mais l'Allemagne, appliquant les mêmes méthodes à la paix comme à la guerre, en a fait bénéficier son commerce, sa navigation, son industrie. C'est que l'Allemand est, de sa nature, singulièrement *associable*. Observez-le. Les dimanches matin d'été, au lieu de ces maigres familles qui chez nous partent chacune de leur côté à la campagne, là-bas vous voyez se grouper d'énormes *sociétés de familles*. Au Chili, une splendide colonie germanique, ce ne sont que *verein* (1). A peine débarqué l'immigrant allemand est incorporé dans un *verein*, qui l'aide, le pousse, l'établit.

L'Allemand devient ainsi plus *fraternel*, tandis que nous devenons plus *égalitaires*. La première de ces tendances rend aisé le devoir social, la seconde paralyse tout, nul ne se résignant aux fonctions subalternes.

Et quelle idée met en branle l'activité et l'initiative allemandes ? La conscience d'une mission. Cette mission l'empereur Guillaume Ier la définit un jour en ces termes : « Disciples des huguenots français, nous sommes les gardiens et les champions de leur esprit, de sorte que la nation qui va sortir de nos flancs ne sera qu'une nouvelle France *calviniste*. » Par ce mot trop étroit, le vieil empereur entendait une nation chrétienne (où l'on s'aimera les uns les autres) d'esprit cultivé, qui, au lieu de ne rechercher que des résultats matériels, gardera un idéal de moralité et de charité sociale.

De là leur campagne contre *le paupérisme* (mutualités puissantes, retraites obligatoires, etc.), contre *l'alcoolisme*, contre *la pornographie*, contre *la phtisie* (Allemagne, 87 sanatoriums; France, 2.)

Et, chose que ne voient pas les gens à courte vue, à

(1) *Verein*, club, association.

mesure que l'Allemagne reprend et vivifie nos idées elle se rapproche davantage de nous. Exemples :

En Chine, fraternisation cordiale des contingents allemands et français.

En Allemagne, création successive dans toutes les villes de cercles dits français, foyers de nos idées, de nos mœurs, de notre littérature.

Succès croissant de notre théâtre, de nos expositions d'art.

En Alsace, assimilation lente par l'élément indigène (plus français que lui) de l'élément immigré.

Sur les bords du Rhin, affluence progressive de touristes français. Nombreux jeunes Allemands venant s'instruire en France. Allemands accourus en masse à notre Exposition universelle.

Tout cela a bien une signification !

Ah ! si quelque bon Français consacrait deux ou trois cent mille francs, à la création d'une œuvre d'*action française en Allemagne*, comme l'évolution s'accentuerait ! L'ascendant de notre supériorité de culture, franciserait le Germain, à la façon dont jadis Athènes vaincue hellénisa Rome.



## M. le Dr Mardrus

Je ne pense, précisément, rien du tout sur cette question de l'influence allemande, au point de vue littéraire. Les tendances de mon esprit ne sont ni allemandes, ni anglo-saxonnes, ni latines, mais *françaises* simplement. Il m'est donc impossible, en toute sincérité, d'être impartial dans une question de ce genre. Quant à l'influence allemande, voire même hottentote, au point de vue *moral*, je lui préfère, et de beaucoup, celle de mon amie Schahrazade.



## M. Camille Mauclair

Il me semble que l'influence allemande, actuellement,

peut être considérée comme rétrospective. Elle existe encore et existera, mais sa période active est suspendue. Musicalement, la France est dégagée du wagnérisme et de tout son corps de théories relatives à la fusion des arts au théâtre. Les principes polyphoniques de Wagner sont de plus en plus considérés comme séparables de ses conceptions symboliques. L'influence énorme de César Franck a contrebalancé sagement celle de Wagner en ramenant à la sonate, au lied, à la symphonie les musiciens hypnotisés par le drame lyrique. *Louise* et *Pelléas et Mélisande* ne sont plus sous l'auguste joug. Littérairement il n'y a pas d'écrivain sérieux dans l'Allemagne actuelle : seuls quelques critiques distingués émergent d'une foule de romanciers sentimentaux, et les quelques poètes de valeur, Liliencron, Hoffmannsthal, George, etc., se ressentent vivement de notre symbolisme. C'est nous qui influençons profondément l'Allemagne en ce domaine. Quant à la science, je n'ai pas qualité pour en décider, mais enfin j'ai ouï dire que ni dans la médecine ni dans la chimie, ni dans l'exégèse nous n'avions à nous humilier devant les Müller, les Virchow, les Rœntgen, les Hæckel. Nos sociologues valent bien les marxistes, ils sont à même de leur rendre influence pour influence en leur inspirant le désir d'un sectarisme moins étroitement négateur de la sensibilité. Quant à la philosophie, tout dépend de la date à laquelle vous feriez remonter votre question, et une date, en idéologie, ne correspond que rarement à une époque précise de la pensée. Mais je ne vois pas que l'influence schopenhauérienne ait été si lourde qu'on s'est plu à le dire : et Schopenhauer, c'est une éthique très large, très malléable, cela n'a rien de dogmatique. C'est une influence qui s'est capillarisée, elle s'est peu à peu mêlée à de très diverses manières de penser.

Si nous en venons à Nietzsche, ce grand poète, ce grand moraliste, ce génie lyrique et destructeur, qui a si prodigieusement épousseté la vieille scolastique et fait circuler le courant d'air des cimes pures et glacées dans

la philosophie jargonnante, ce terrible clairvoyant qui a nettoyé la pensée comme l'impressionnisme a fait de la palette, celui-là influence, et toute la génération actuelle vibre à sa voix. Mais il est plus près de l'anarchisme que de toute autre catégorie, il est antisocial, et l'Allemagne s'en effare, et Dieu sait comment il parle de l'esprit allemand! Comme Heine, Schopenhauer et Gœthe, il hait la prussianisation, et il n'aime guère la benoîte torpeur des provinces confédérées. Au fond, il est très vrai qu'après 1870 les Français ont compris qu'on ne gagne rien à se croire le premier peuple du monde, et qu'il faut regarder au dehors; et il y a eu un très utile mouvement d'étude de l'outre-frontière. Il a d'ailleurs valu à ceux qui l'ont fait les pires injures de la part des chauvins qui n'avaient rien oublié ni rien appris, et qui ont mis toutes les entraves possibles aux études de ceux qui s'enquéraient de l'étranger. Mais ce mouvement ne n'est pas occupé que du « Teuton Wagner ». Il s'est influencé des poètes et essayistes anglais, du roman russe, du drame scandinave, beaucoup plus que de l'Allemagne dont le choc l'avait mis en mouvement. Pour dire un mot de la peinture, notre impressionnisme réagit sur l'Europe entière au point qu'il sape à la base le préraphaélisme anglais et qu'il ruine complètement la peinture allégorique allemande. Non, vraiment, je ne vois pas en quoi l'Allemagne des Guillaume, si pédante, si militarisée, si inférieure à la belle Allemagne de Beethoven et de Gœthe, ne mériterait pas à nouveau les sarcasmes de Heine en prétendant à une « suprématie mondiale ». Elle est au contraire très au-dessous de son ancienne intellectualité, et si le monde officiel le nie, j'ai de bonnes raisons de croire que la jeunesse le sait et en souffre : car elle est vivace, mais on l'anémie à plaisir.



## M. Jean Moréas

L'Allemagne est un grand et beau pays. J'ai longtemps voyagé en Allemagne : ses poètes et ses philosophes, du

moins ceux de son bon temps, qui n'est pas celui d'aujourd'hui, me sont encore chers. Mais j'aime l'ordre en tout et, certes, ce n'est point à l'Allemagne de guider le monde.



## M. Charles Morice

Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

Il manque à Guillaume II, pour être un homme d'Etat de qui les déclamations ne soient pas négligeables, la notion même (elle est peut-être interdite aux juges, aux kaisers et aux tsars) des conditions essentielles de la vie moderne des peuples.

Car il n'est pas raisonnable, en ce siècle, philosophiquement et historiquement il n'est plus permis de parler de la suprématie d'une collectivité nationale quelconque sur les autres. Qu'à la suite de conflagrations partielles se produisent des agglomérations artificielles, éphémères, et, entre deux ou trois peuples et un quatrième des relations de clients à maître, cela sera sans doute toujours possible. Mais un groupement durable des races autour de l'une d'elles, qui, plus forte, les tyrannise, les protège et leur sert à toutes de type, c'est un phénomène dépassé.

Peut-être, dans des milliers d'années, si l'humanité perd les secrets d'éluder le temps et de tromper l'espace, si elle renonce à la géographie de Reclus pour retourner à celle de Ptolémée et se laisse à nouveau persuader que la terre est plate, — peut-être alors verra-t-on se redresser l'antique pyramide des Etats : l'un d'eux en haut et tous les autres au pied du privilégié.

Si non, non.

Berlin n'est pas le centre du monde parce que le monde — entre autres causes, et celle-ci suffit — n'a pas, n'a plus et ne peut plus avoir de centre. Aujourd'hui, où que se produise un événement important, que ce soit à Reykjavik, à Papeete ou à Paris, à la Martinique ou dans la République d'Orange, il a immédiatement sur tous les points du globe à la fois un retentissement pro-

fond. Chaque Etat, selon ses désirs et ses capacités, en tire aussitôt des conclusions personnelles, et il n'est point de lieu unique, central, où personne avant d'agir se sente tenu d'aller chercher des ordres ou des armes.

La surface civilisée du globe est maintenant comparable à un réseau de cordes toutes vibrantes et où les nœuds de vibration sont innombrables. Ils sont inégaux et on en compte plusieurs d'énormes : c'est la coexistence de ceux-ci qui est le grand trait caractéristique du monde moderne.

Ou Rome ou Carthage doit être détruite pour que Carthage ou Rome prospère; or, il faut que Rome triomphe, puisqu'elle est chargée de répandre, un jour, sur l'Occident les flots d'or de la pensée grecque — (c'est-à-dire asiatique).

Actuellement, chaque race, chaque groupe harmonique de races a sa mission – (et c'est la même pour toutes) : l'apport de ses qualités propres à la réalisation d'un type commun d'humanité, dont l'idéal est désormais accessible à l'espèce entière. En quoi donc les qualités positives d'une race, son énergie spirituelle, sa force morale, sa résistance physique seraient-elles pernicieuses aux autres races ? Loin de là ! Chaque peuple, Dieu merci ! est devenu tributaire de tous les autres, chaque homme, de tous les hommes, et c'est pourquoi les « nœuds de vibration énormes » — Paris, Londres, New-York, Saint-Pétersbourg — en correspondance constante, réciproquement s'attirent et se repoussent, se contre-balancent et s'équilibrent au lieu de s'entre-détruire, en vertu de lois que personne n'a précisées, mais qu'on pressent analogues à celles des corps célestes.

On sent, donc, comme il est vain de parler de « suprématie » ! Ce mot appartient à une langue morte, ou, s'il a gardé quelque vie, elle s'est spécifiée, à la fois, et généralisée. Le rêve de l'empire du monde est, au point de l'histoire où nous sommes, de devoir strict pour tout vivant — qui compte individuel ou collectif. Et, pour tou-

cher du doigt son rêve, il suffit que chaque vivant S'ajoute au trésor acquis de la Tradition.

Vous entendez bien : le but est commun (c'est un Type Idéal d'Homme), les moyens sont harmoniques, les éléments, différents : cultivez donc harmoniquement vos différences vers le but, et chacun de vous sera le premier ou plutôt le seul, et aucun de vous ne tiendra la place d'un autre ni ne pourra être suppléé par personne. Il n'y aura plus ni interrègne ni intérim.

Cultivez vos différences — selon le sens traditionnel de votre histoire, peuples, de votre hérédité, hommes.

Je ne crois pas qu'il y ait plus essentiel conseil à donner aux contemporains. Que l'Allemagne garde la suprématie mondiale de — la bière, voulez-vous ? nous n'aurons rien à lui envier si nous savons garder, nous, celle du vin ; nous sommes perdus si, au lieu de cultiver la vigne, nous prétendons disputer à l'Allemagne le houblon. Je veux bien, du reste — je le désire, même, et c'est le vœu de l'histoire — qu'on trinque, d'une rive à l'autre du Rhin, et que toutes les chopes ne soient pas sur la rive droite, ni de l'autre côté tous les rouges-bords... (Vous entendez que ceci est symbolique, et je crois même que ce symbolisme-là n'a rien d'obscur).

Hélas ! On n'a peut-être jamais aussi peu qu'à cette heure « cultivé ses différences », en France et partout. Pour les corps le même habit et la même maison, pour les esprits une seule préoccupation (gagner de l'argent), et peu à peu, sous l'action délétère de l'uniformité et de la conformité, l'humanité s'en va des hommes après s'être retirée des choses. Ames et bibelots, tout se fabrique à la grosse et à la hâte, et au meilleur marché. Ce serait à désespérer, si nous n'avions pour consolation cet enseignement de la science et du temps : les races sont impérissables !

Au moment où on les croyait détruites, tout à coup elles refleurissent dans leur intégrité !

C'est de ce phénomène renaissant que nous sommes, tout à l'heure, les témoins. On a tout fait, dans le monde

contemporain, pour effacer les différences des races (et même des individus). Et voici que de toutes parts se ranime l'esprit régional! Vous pouvez beaucoup en attendre, c'est le thésauriseur des énergies de l'avenir, de l'heureux avenir, — du lointain avenir...

Pour le peuple, ou pour l'homme qui, au nom de son peuple, réclame la suprématie alors que les conditions de la vie sont — ce qu'elles sont, je pense qu'il se trompe, je lui souhaite de se tromper.

L'influence de l'Allemagne présente — non plus celle ni de Gœthe, ni de Wagner — est nulle, parce que l'existence même de ce pays, je dis son existence politique et militaire, est exclusive de la vérité, celle-ci étant l'emploi de toutes les forces à la réalisation d'un type vrai de l'homme, qui n'est ni l'avare ni le tueur. L'Allemagne est orientée au négatif; c'est pourquoi elle n'a point de grands poètes.

★

## M. Maurice Muret

Je ne crois pas que la pensée française contemporaine procède de la pensée allemande, je n'aperçois pas les influences germaniques qu'auraient pu subir nos grands écrivains contemporains français. Si je cherche à déterminer quels écrivains étrangers ont influé sur la pensée française contemporaine, il me semble découvrir les noms suivants : Ruskin, Tolstoï, Ibsen, Nietzsche. Sur ces quatre écrivains, un seul est Allemand : Nietzsche. A-t-il d'ailleurs exercé une bien grande influence sur nos penseurs ? C'est là un point qui mériterait d'être élucidé. J'ai cru longtemps, par exemple, que Maurice Barrès procédait directement de l'auteur d'*Ainsi parla Zarathoustra*. Or je tiens de M. Barrès lui-même qu'*Un homme libre* était écrit depuis longtemps lorsqu'il s'avisa de lire Nietzsche pour la première fois.

Détail à noter : si ceux des écrivains français chez qui nous croyons reconnaître l'influence de Nietzsche se sont formés en dehors de ce philosophe, on n'en saurait

dire autant de Nietzsche lui-même. Il a marqué lui-même à quel point sa pensée était tributaire de La Rochefoucauld. Chez Corneille, enfin, dans ses dernières pièces (*Suréna*), nous trouvons une doctrine qui rappelle fort celle que proclama le *Surhumain*.

Quant à la valeur morale que pourrait avoir l'influence de Nietzsche, je ne la crois pas très bonne *en soi*. Nietzsche est un individualiste exaspéré. Or, notre monde contemporain n'a qu'un penchant trop marqué à sacrifier l'intérêt social à l'intérêt individuel. J'aime par contre chez Nietzsche les sérieux avertissements, les « castoiements » qu'il adresse à la démocratie contemporaine. J'aime chez Nietzsche le théoricien de l'ordre et le défenseur de l'autorité légitime, l'apôtre de la hiérarchie et de la discipline.

En dehors de Nietzsche, je ne vois guère de penseur allemand ayant exercé à un degré quelconque une influence sur nos écrivains. Le transformisme est peut-être né en Allemagne (dans le cerveau de Gœthe) ; mais c'est en France et en Angleterre que cette hypothèse féconde est devenue une philosophie, un système qui a renouvelé la science.

Quant à l'enseignement tel qu'il se donne dans les universités allemandes, voici — fondé sur deux ans d'expérience — ce que je puis vous en dire. Cette opinion n'a d'ailleurs d'autre valeur qu'une valeur personnelle. C'est simplement le résultat de mon séjour outre-Rhin ; il me semble que la grande qualité des érudits allemands — disons plus généralement des étudiants allemands — est la patience, la minutie. Ils sont admirables lorsqu'il s'agit de dépouiller des textes innombrables et dépourvus d'intérêt. Ils sont capables de soulever sans dégoût des nuages épais de poussière à l'effet de trouver une date sans importance ou un nom d'ailleurs insignifiant. Ce sont d'admirables collecteurs de matériaux, les bibliographies qu'ils dressent sont généralement très complètes, mais ces matériaux ainsi amassés, ils ne savent pas les mettre en œuvre. Ne leur demandez pas

de caractériser en quelques mots une œuvre, un homme, une époque. Ils se noieront dans le détail. Ils obscurciront leur tableau à force de le retoucher et de le surcharger. Une expression allemande trahit fort bien ce vice national; cela s'appelle *ne pas voir la forêt par la faute des arbres.* Les professeurs allemands vous inculquent le respect de la science, l'art de travailler avec soin, une méthode minutieuse et patiente; mais ce qu'il y a de plus intéressant et de plus essentiel dans l'ouvrage d'un érudit allemand, ce sont les notes mises au bas des pages.

Il n'est que juste, d'ailleurs, de remarquer que les adeptes de la méthode historique sont soumis aux passions humaines tout comme les érudits qui passent à leurs yeux pour moins consciencieux et moins profonds. Qu'est-ce que l'*Histoire Allemande* de Treitschke? Un panégyrique systématique et aveugle de la Prusse. Treitschke a compulsé des documents en masse, mais, *instinctivement*, il choisissait parmi eux ceux qui étaient favorables à sa thèse. Cet homme de science s'est comporté envers les faits comme un polémiste de journal.

Au point de vue pratique, je crois que la leçon, telle que l'entend un professeur français, est très supérieure à la leçon telle que l'entend un professeur allemand. Je compare par exemple dans mon souvenir les leçons de feu le professeur Ebert à Leipzig et les leçons de M. Gebhart à la Sorbonne. Tous deux m'ont enseigné la littérature italienne. Eh bien ! j'ai conscience d'avoir appris et retenu beaucoup plus aux leçons de M. Gebhart. Il y avait de l'art dans ses leçons : une idée dominante, un fil conducteur. La leçon d'Ebert manquait de tout cela. Il vous citait pêle-mêle des noms, des œuvres, des dates, des références (la moitié de sa leçon consistait en une *bibliographie* du sujet), mais on n'était guère plus avancé après qu'avant. Les derniers ouvrages parus sur la matière vous en apprenaient autant. Je ne sais quel professeur français disait qu'une leçon doit consister à illustrer, à inculquer deux ou trois faits seulement, ou

deux ou trois idées, que toutes les paroles du professeur doivent concourir à ce but. Voilà ce que les professeurs allemands n'admettent pas. Et voilà pourquoi ils sont si ennuyeux.

Vous parlez de Georges Brandès et de son éloge de la civilisation française. Permettez-moi de vous dire que M. Brandès est, en l'occurrence, un juge assez suspect. M. Brandès loue dans la pensée française uniquement le rôle destructeur de toute autorité qu'elle a joué parfois. Sans doute, Voltaire, Rousseau, Proudhon sont de grands hommes. Mais M. Brandès a le tort de ne vouloir considérer que ceux-là dans notre littérature. C'est parce que l'influence de ceux-là lui paraît l'emporter sur celle des écrivains traditionnalistes ou conservateurs (ou simplement libéraux) qu'il préconise la civilisation française. La pensée française, ces mots ne signifient aux yeux de M. Brandès que la pensée cosmopolite-radicale-socialiste-humanitaire.

M. Brandès n'aime la France que parce qu'elle lui semble se convertir de plus en plus à l'idéal de M. Jaurès. Or, si c'est bien là une partie de la France et du patrimoine intellectuel français, ce n'est pas là toute la France, ni toute la tradition française.

En résumé, je crois qu'il est bon que les Français apprennent à connaître l'Allemagne et les Allemands. Il existe entre ces deux peuples peu d'affinités, mais leur génie se complète mutuellement. Ils ne peuvent que gagner à échanger leurs idées, à se mieux connaître. Mais, en dehors d'une méthode de travail, je ne crois pas que les Français aient rien à apprendre des Allemands. Cette méthode de travail, elle est d'ailleurs appliquée déjà par maint professeur français (M. Gaston Pâris, pour ne citer que celui-là).

★

## M. Max Nordau

Dans le domaine de la civilisation, je ne crois pas au nationalisme, mais uniquement à l'invidualisme. Aucun

peuple n'a jamais eu une influence intellectuelle, philosophique, morale sur aucun autre peuple. Cette influence est uniquement exercée par des idées et des œuvres qui sont toujours des productions individuelles et ne sont jamais des productions collectives, nationales.

La question me paraît trop haute pour permettre des scurrilités. Sans cela, je remarquerais seulement ceci : c'est un lieu commun que de dire que la Grèce a été l'éducatrice de l'humanité blanche ; or, parmi les Hellènes, il y a certainement eu des imbéciles, et parmi les Barbares il doit y avoir eu des gens d'esprits et de talents variés ; ce n'étaient sûrement pas les imbéciles Grecs qui ont imprimé leur cachet à l'âme de leurs compatriotes d'abord, de l'humanité blanche en général ensuite.

Toujours ce sont les grandes invidualités exceptionnelles qui impressionnent le monde, non à cause de leur nationalité, mais à cause de leur originalité personnelle. Voltaire et Rousseau ont dominé la pensée du XVIIIe siècle. Parce que français ? Non. Parce que auteurs du « Contrat social » et du « Dictionnaire philosophique ». Les guides spirituels du XIXe siècle ont été Hegel, Feuerbach et Humboldt, Auguste Comte et Pasteur, Herbert Spencer et Darwin. Aucun de ces géants ne saurait être identifié avec un peuple. Leur demander : « Quelle est votre nationalité ? » serait le fait d'un commissaire de police remplissant la formule d'un passeport pour l'étranger, non celui d'un penseur étudiant l'évolution de l'humanité.

On peut passer pour un grand homme dans son pays en incarnant supérieurement ses particularités ou en flattant seulement quelque préjugé, manie, vice ou tendance, soit momentanée, soit permanente. Mais cette grandeur-là est une illusion optique qui s'évanouit à la frontière. On devient aussi grand homme en ajoutant au nombre des vérités que possède l'humanité, en augmentant la somme de ses connaissances. Cette grandeur est réelle et elle est reconnue partout. Tous les

peuples sans exception subissent l'influence des grands hommes de cette espèce, de n'importe quelle nationalité qu'ils soient.

C'est très bien de faire des phrases sur l'influence philosophique, morale, etc., de tel ou tel peuple dans des harangues de réunion publique. Sur un plan de discussion plus élevé, on ne saurait parler d'une influence pareille, car elle n'existe pas.

La propagation des modes, des coutumes, des goûts, de la langue d'un peuple est fonction de sa puissance militaire, politique et économique; celle de sa philosophie, de sa science, de sa morale ne l'est en aucune manière.

★

## M. Georges Palante

Il me semble que ces qualités allemandes : conscience scientifique, objectivité, souci de multiplier les points de vue, peur d'être incomplet,.. ont été surfaites. Ces qualités sont estimables, mais ne suffisent pas à caractériser une intellectualité supérieure. Ce qui a fait apprécier ces qualités chez nous et ailleurs, c'est qu'elles flattent la médiocrité, qui est la même partout, en lui présentant des modèles accessibles (la science allemande, les procédés de travail allemands) et en lui donnant une haute idée d'elle-même.

Je crois par contre qu'il est impossible de déprécier un autre genre d'influence exercé par l'Allemagne. C'est celle qu'elle doit à ses grandes individualités philosophiques, notamment sur le terrain de la critique des idées sociales et morales.

C'est l'Individualisme intense de ces penseurs (un Schopenhauer, un Nietzsche, un Max Nordau) qui est le secret de leur influence. Ils ont réagi comme Ibsen l'a fait ailleurs contre le sens trop social des races latines; ils ont créé et mis au premier rang de la culture un sens antisocial et antimoral qui vient à son heure dans notre époque fatiguée des mensonges sociaux. L'immoralisme de Nietzsche est l'expression aiguë de cette tendance.

Je sais que nombre d'étudiants allemands voient et glorifient dans Nietzsche l'apologiste de la force brutale et de l'impérialisme allemand. Cela ne prouve rien ; il y a des philistins partout.

Le Français, avec ses qualités supérieures de noblesse et de distinction que Nietzsche lui attribue avec raison, le Français a peut-être trop de délicatesse, presque de politesse, pour bouleverser violemment les délicates valeurs morales.

L'individualisme outrancier des moralistes et immoralistes allemands est un grand facteur d'influence. C'est par là qu'ils sont de « bons Européens » et qu'ils contribueront à la future conscience européenne.

★

## M. Fr. Paulhan

En principe, je crois qu'il est excellent pour un peuple de se pénétrer des idées, des méthodes, des procédés de travail de ses voisins. Non qu'il doive les imiter naïvement, mais afin de s'en servir dans la mise en activité de ses facultés propres, pour la réalisation de son idéal particulier, et peut-être pour la préparation d'un idéal général qui les unirait tous. Il peut ainsi élargir ses idées et s'enrichir de nouveaux sentiments.

L'Allemagne, en ce siècle, a certainement exercé sur nous une grande influence dont nous profitons encore plus ou moins indirectement. Nous lui devons beaucoup, à mon avis, en ce qui concerne les sciences philosophiques : 1° pour la philosophie de la religion, l'exégèse et la critique religieuse ; 2° pour certaines vues générales sur l'univers et le goût de la spéculation métaphysique ; 3° pour la diffusion de la psychologie strictement expérimentale, la création des laboratoires de psychologie, la conscience et la méthode dans la recherche scientifique. Je ne veux certes pas dire que tout ce que nous avons acquis de ce côté nous le devions à l'Allemagne, mais seulement qu'elle nous a aidés à l'acquérir. Hegel, Strauss, Schopenhauer, Wundt et quelques autres ont

certainement des droits à notre reconnaissance. Nietzsche est aujourd'hui en passe de devenir influent, et ce ne sera pas un mal si nous savons nous servir de ses idées. C'est là le point. Je ne dis rien ici de l'histoire et de l'érudition en général.

Ainsi je crois à l'influence de l'Allemagne en France et je pense que cette influence, malgré quelques inconvénients, a été bonne et peut l'être encore. C'est à nous à nous arranger pour cela, à savoir la diriger au mieux de notre génie propre qu'elle peut servir, et qu'elle peut parfois exciter par le contraste même. Il n'est pas très rare qu'une influence étrangère nous aide à mieux prendre conscience de nous-mêmes et même à mieux apprécier ce que nous faisons. Si Darwin n'avait pas vécu, Lamarck serait peut-être moins connu en France.

De tout cela à la « suprématie mondiale » il y a loin. L'influence est ou doit être réciproque. J'ajouterai que si les Allemands ne savaient pas profiter de ce qu'ils peuvent trouver de bon chez nous, cela serait fâcheux pour eux, mais ne nous autoriserait pas à faire de même.

Il ne faut pas, du reste, s'étonner ni s'inquiéter si l'empereur allemand a « proclamé de nouveau la prétention de l'esprit germanique » à cette suprématie. Qu'on le proclame ou non, tout esprit tend à se répandre, à s'universaliser, à conquérir le monde. Cela est naturel.

Mais il est naturel aussi que le monde ne se laisse pas conquérir. Les idées étrangères qui pénètrent chez un peuple y trouvent d'autres idées, des habitudes mentales, des sentiments auxquels elles doivent s'accommoder Elles se transforment ainsi en se répandant. Sans doute l'influence exercée de cette façon par un peuple sur un autre peut varier beaucoup en importance. En ce moment, je ne pense pas qu'aucun peuple puisse mener intellectuellement tous les autres. Mais quelques-uns contribuent plus efficacement que les autres à la constitution d'un ensemble de connaissances, d'idées, de sentiments, de méthodes, d'œuvres diverses qui sera l'expression intel-

lectuelle de l'humanité au xxe siècle et qui n'empêche pas chacun d'avoir son génie propre et ses méthodes préférées. Parmi les quatre ou cinq nations qui travaillent le mieux en ce sens, il faut certainement compter l'Allemagne, et l'Angleterre aussi, et la France pareillement, — si mes préjugés de Français ne m'abusent pas. Assigner les rangs avec précision ou entrer dans de plus grands détails exigerait une étude beaucoup trop longue et supposerait bien des connaissances particulières, bien des informations que je ne possède pas.



## M. Joséphin Péladan

Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense de l'influence allemande? Je ne connais qu'une influence wagnérienne, grandissante et bienfaisante.

Sans Wagner, l'Allemagne n'aurait aucun prestige esthétique, actuellement.

Votre questionnaire prétend que cette influence fut forte sur Renan et Taine. Le fantaisiste de la *Vie de Jésus* invoqua l'autorité allemande pour justifier ses romans exégétiques: ce fut un artifice. L'historien des *Origines de la France* est, avec beaucoup plus d'envergure, un disciple des Goncourt, pour la méthode.

Le commerçant allemand, par son application, son esprit d'ordre et d'acharnement réfléchi, doit certainement aboutir à de grandes victoires économiques, sous la conduite de son *Emporocrate* Guillaume II. Mais la littérature allemande ne pourrait pas nous montrer un livre égal aux poésies de Mme Mathieu de Noailles, ni une peinture aussi magistrale que celle d'un Aman Jean.

Kant est bien peu de chose à côté d'un Lacuria, d'un Eliphas Lévy, d'un Saint-Yves.

Au commencement du siècle, il y eut le *second Faust* et vers la fin le *Parsifal*.

Ces deux choses sont immenses, uniques et capables d'influencer toute une civilisation.

En dehors d'elles, je ne vois rien que d'ordinaire et comme partout Fafner-soldat, Bechmesser-professeur et Alberich-roi.



## M. Pierre Ponnelle

Ancien professeur à l'Université de Wiborg.

Il y a trente ans, l'éducation allemande reposait encore sur les principes de Fichte et de Schleiermacher. La famille et l'école formaient la jeunesse au culte du beau, donnant à la pensée des bases philosophiques et religieuses capables d'éveiller les plus nobles sentiments dans le cœur de l'enfant.

Aujourd'hui, des cheminées s'élèvent en tous les coins de l'Allemagne comme autant de phares annonçant au visiteur qu'une évolution colossale s'est produite dans le pays de Gœthe et de Schiller. La patrie des Minnesaenger se transforme en usine; on délaisse les chaires d'esthétique pour les laboratoires techniques; à l'heure actuelle, l'Allemagne industrielle dispute les vastes entreprises à l'Amérique du Nord et à l'Angleterre. L'influence scientifique et morale qu'on veut lui attribuer est son moindre souci; elle met la science au service de son industrie; se procure des colonies, une marine pour répandre au loin ses produits fabriqués et son influence politique. Voilà son ambition.

L'Empereur, lui-même, en ses « discours à la nation allemande », donne le pas aux études modernes et relègue au second plan le domaine classique. D'où prépondérance de la réalschule sur le gymnasium; de l'école polytechnique sur l'université; du comptoir industriel sur la chaire de philosophie. Seule, la pédagogie psychologique paraît survivre au nivellement du « struggle for life ».

Des richesses s'accumulent, les conditions matérielles de la vie s'améliorent, mais le socialisme montant s'introduit dans les masses par l'irréligion. Il oppose à l'idéalisme allemand une conception moins élevée de la

vie, des appâts trompeurs, un bonheur fictif. Le réalisme triomphe : l'ouvrier renie sa noble origine et sa destinée; parmi le peuple la morale a vécu.

★

## Mme Rachilde

Si, dans un récent discours, l'empereur Guillaume II a parlé, pour l'esprit germanique, « d'une suprématie *mondiale* », il s'est servi d'un adjectif emprunté aux romans de Paul Bourget, lequel Bourget est en train de passer de mode, chez nous. Donc, leur empereur est en retard... sur l'esprit français.

Les victoires de 70 ont valu à l'Allemagne le droit de se ficher de nos successifs gouvernements républicains. C'est la seule humiliation que cette nation, très surannée de manières, peut à juste titre nous infliger. Des hommes et des milliards se remplacent, mais certains ridicules sont ineffaçables. Donc, moralement, sinon littérairement, les Allemands sérieux, je veux dire les empereurs, ne s'occupent plus de nous.

Revenus d'outre-Rhin, les jeunes étudiants français s'interrogent.., se félicitent... et avouent une déception ? Oui : La cuisine !

Le principal symptôme du déclin de l'autorité germanique c'est que nous n'avons plus peur d'eux (et, eux, encore moins de nous !) En France, depuis la Révolution, on adore ce dont on a peur — la Raison, par exemple, — et il faut bien avoir le courage de l'écrire. Le don définitif de l'Alsace et de la Lorraine a calmé tout le monde dans les deux camps. Puisqu'on a moins peur, on adore moins. C'est logique.

M. Georges Brandès, un critique danois, préconisa le génie français et fit tonner les journaux allemands, toujours bons chiens de garde, mais, sans la musique de Wagner, jamais un Français n'aurait pu comprendre quoi que ce soit aux littératures ibséniennes. Il faut d'abord qu'un grand vent souffle pour faire tomber certains fruits lourds dans la main des naïfs.

Aujourd'hui, les étudiants anglais viennent à Paris, désertant les universités allemandes? C'est, sans doute, que chez les peuples vaincus il y a de touchantes, quoique peu flatteuses, confraternités. Maintenant, ils sont probablement attirés aussi par l'importation des bières brunes et des filles blondes. (Une nouvelle statistique des *mœurs* annonce que la plupart des prostituées du quartier Latin sont d'origine prussienne. Viennent, après, les Belges, ces Allemandes du midi).

Nietzsche a parlé de ses compatriotes avec dédain? Il n'y a pas de grand homme qui ne puisse parler de ses compatriotes avec dédain et les grands hommes français ne font point exception, je pense. (Il faut, d'ailleurs, une forte dose d'optimisme pour aimer ses inférieurs).

Les Allemands sont plus sérieusement instruits que nous, mais il leur manque d'être fous, en général. Jamais un peuple posé, raisonnable et sain, n'aura de véritable influence sur le peuple français, sinon à coups de triques. Nous serons tour à tour germaniques, scandinaves, anglomanes, anglophobes et nous reviendrons toujours à la glorieuse paresse latine qui est notre essence : tout entendre, ne rien retenir et chanter sur n'importe quel air les louanges de n'importe qui lorsque nous le redoutons.

Ça pouvait s'appeler de la courtoisie quand on était les plus forts.

A présent, c'est grotesque. On a l'air d'un peuple de domestiques.

Au point de vue de l'influence morale, *ils* ont pris les canons et *ils* les gardent.

Cette influence-là il aurait fallu la leur reprendre pour discuter, *ensuite*, sur l'influence intellectuelle!

★

## M. Ch. Renouvier

Membre de l'Institut.

J'aurais plus de place à vous demander qu'il ne convient, pour répondre à la bonté que vous avez de me

mettre au nombre des personnes auxquelles vous faites l'honneur de les interroger dans votre intéressante enquête.

J'aurais, en effet, à esquisser, tels que je les vois, les mouvements successifs d'action et de réaction de l'esprit public de notre nation, de 1799 à 1870, après l'avortement de la grande réforme de ses institutions et de ses croyances, que s'étaient proposée les auteurs de la Révolution française.

*Le malheur du XIXe siècle a été de ne pas faire moralement suite au XVIIIe.* Après la révolution manquée, après la tourmente des passions, est venu le règne du sabre, avec cet enivrement des victoires qui devait avoir pour fin l'irrémédiable défaite. Je parle de celle du premier Empire, que le second a aggravée.

Entre temps, deux révolutions politiques (1830-1848) auxquelles leurs conséquences légitimes furent refusées par l'égoïsme et la peur des mêmes classes dirigeantes dont les fautes avaient causé les soulèvements populaires; enfin une troisième révolution avec une troisième république qui éprouve une peine infinie à durer pour porter ses fruits de justice, et cela toujours par le vice d'une aristocratie : aristocratie autrefois *du sang,* disait-on, aujourd'hui *du sac,* comme on dit dans le peuple.

La France ancienne, morale et politique, était en ruines à la veille de la Révolution de 1789. La France nouvelle ayant perdu, après dix ans d'efforts, la voie qu'elle s'était ouverte, n'a cessé de lutter contre ses ennemis intérieurs pour la retrouver. Mais ses hommes d'Etat ont constamment réagi contre l'esprit de la Révolution, même quand ils croyaient y revenir *jusqu'à un certain point;* et ses philosophes, ses historiens surtout, — Cousin, Guizot, Thiers, Thierry, Michelet, Quinet, Renan, Taine, — les *génies* du XIXe siècle, ont été des *esprits dévoyés,* ils ont tous, plus ou moins, cherché leurs inspirations à l'étranger; et l'Allemagne a fait valoir auprès d'eux ses titres à la profondeur des conceptions et à la savante étude du passé. Les élucubrations métaphysiques des Allemands,

spécialement de l'école hégélienne, ont aussi trouvé chez nous des admirateurs, vers le milieu du siècle, et la doctrine déterministe, aujourd'hui dominante, y a pris son importance philosophique. On dit *déterministe,* on aurait dit autrefois, et très justement, *fataliste.*

Nous avons donc emprunté à l'Allemagne ce fatalisme qui préside à ses conceptions d'histoire et de morale, non moins qu'à ses hypothèses métaphysiques de l'absolu. Nos historiens ont coutume d'expliquer les événements passés comme ayant été inéluctables, à raison de leurs antécédents, et en cela toujours justifiables. De là le respect des anciennes gloires, si mêlées qu'elles soient aux erreurs et aux crimes; et de là le conseil de s'incliner devant les faits à venir, comme qu'ils se produisent, et cette opinion que les Allemands, plus que jamais, recommandent à notre acceptation : que le droit rationnel ne saurait être juge du fait, qui dépend, lui, du droit universel des choses, toutes liées et solidaires entre elles.

L'esprit allemand a faussé l'esprit français. Il a ramené ou confirmé chez nous l'esprit traditionnaliste, que les Allemands appellent *historique,* qui est, depuis cent ans, l'esprit de réaction contre le rationalisme du XVIIIe siècle et de la Révolutien.

La réhabilitation du passé, la substitution des maximes empiriques de l'histoire au droit, en un mot le désaveu des souverains principes de critique et de morale ont été d'un puissant secours pour la renaissance et pour le constant progrès du cléricalisme au cours du XIXe siècle, en dépit de quelques apparentes interruptions temporaires de ce progrès. Hier encore, l'influence des moines et leur nombre étaient plus grands en France qu'à la fin du XVIIIe siècle. Eux-mêmes ne croient subir aujourd'hui qu'une suspension passagère et accidentelle de leur autorité morale.

Il est remarquable, et il n'est pas à notre honneur, qu'en essayant d'imiter les méthodes historiques des savants allemands nous ayons négligé ce qu'il y avait réellement de bon et d'important à reconnaître dans leur

sérieux esprit critique et scientifique. Qu'avons-nous fait de cette conquête, — c'est le nom bien mérité, — de l'exégèse biblique et évangélique à laquelle des travaux méritoires, et l'œuvre, quoique malheureusement sujette à caution, à bien des endroits, de Renan, ont tenté de nous initier? Nos penseurs et les esprits cultivés de nos classes dirigeantes se sont désintéressés de cette source d'instruction et de réforme mentale sur des points essentiels pour une civilisation *laïque*. A plus forte raison, n'avons-nous pu songer à introduire dans notre enseignement universitaire l'histoire vraie de l'Eglise et ses dogmes. Nos professeurs sont obligés, et il ne leur en coûte rien, de maintenir l'obscurantisme, suite d'un respect de commande pour nos superstitions nationales et pour la fausse grandeur de notre passé catholique et monarchique.

Nous avons donc, en acceptant l'influence allemande, imité les défauts sans acquérir les qualités des penseurs savants dont nous cherchions à appliquer les méthodes. Nous avons, en dernier lieu, depuis 1871, porté nos imitations mal entendues jusqu'à la puérilité. Nous avons écouté les pédants qui attribuaient nos défaites à l'ignorance de la langue allemande, ou de la géographie ou de telle autre chose technique, quoique la cause en fût dans l'incapacité des généraux que l'Empire avait formés ; et nous avons imaginé d'augmenter le nombre des professeurs dans les collèges, et le bourrage des écoliers déjà trop chargés de besogne et de matières indigestes. Il serait temps que la France, se détournant de ces minuties, mais cherchant surtout à rentrer en possession de son génie, cessât de ménager, à l'exemple des Allemands, l'esprit de tradition, conservateur d'institutions désormais sans vie, et reprît avec ardeur et conviction la lutte du droit rationnel et des vérités de raison contre le prétendu droit historique et les croyances absurdes.

## M. Albert Réville

Professeur d'Histoire au Collège de France.

*(De l'Influence allemande au point de vue général intellectuel et plus spécialement au point de vue des méthodes en histoire.)*

L'Allemagne littéraire et scientifique a exercé incontestablement une grande influence sur les nations civilisées pendant tout le cours du XIXe siècle. Il ne faut ni l'exagérer ni la déprécier, on ne doit que la constater. Il est très juste de distinguer spécialement son influence en histoire de celle qu'il faut aussi lui reconnaître en littérature et dans les sciences proprement dites. Nous avons aussi influé sur elle à ces deux égards. C'est en histoire, l'histoire étant une science aussi bien qu'un art que son action a été le plus sensible, non seulement en France, mais encore en Angleterre, en Hollande, en Suisse, en Italie, aux Etats-Unis et dans les autres pays de civilisation.

Elle le doit surtout à l'indépendance et à l'opulente érudition qui constituent le sous-sol de ses recherches historiques. La documentation allemande est toujours soignée, laborieuse, consciencieuse et sûre, dût-elle parfois se manifester sous des formes bien lourdes. Nous autres, en France, nous avons trop souvent traité l'histoire comme un genre littéraire et pas assez comme une science *sui generis*. On s'ingéniait trop chez nous à raconter bien plus qu'à raconter vrai, et on se laissait trop dominer par l'*a priori* politique ou religieux. Quand on voulait contrôler les dires de tel ou tel de nos historiens, on était continuellement arrêté par l'insuffisance des renvois aux sources. Les auteurs semblaient avoir peur d'effrayer leurs lecteurs en étalant trop d'érudition.

D'autre part, l'historien allemand risque souvent de disparaître dans ses propres notes et il échoue plus souvent encore dans l'art de les dominer, de les agencer, de les fondre en un récit qui se lise avec aisance et plaisir. Il n'est pas assez artiste, le nôtre l'est souvent trop.

Il en est résulté ceci, que l'historiographie allemande n'a pas beaucoup pénétré chez nous la masse des lecteurs, mais qu'elle s'est imposée aux historiens sérieux, cherchant avant tout à saisir autant que possible le réel et le vrai dans la masse confuse des documents de toute espèce. C'est par les historiens de profession, consciencieux et laborieux, qu'elle a pénétré dans l'histoire telle qu'elle se fait aujourd'hui chez nous, et le mérite lui restera.

Je crois toutefois pouvoir poser en fait que, toutes choses égales d'ailleurs, simplement par l'effet des qualités inhérentes au génie des deux nationalités, toutes les fois qu'un Français en sait autant qu'un Allemand sur un domaine déterminé, il est plus en état d'en tirer une œuvre satisfaisant à la fois le goût et l'amour du savoir. C'est qu'il est naturellement plus artiste et l'art consiste essentiellement dans le sentiment des proportions, des perspectives et des harmonies.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces jugements généraux sont toujours exposés à des démentis formés par l'existence même d'individualités exceptionnelles. Je me flatte pourtant de l'idée que, si j'en avais l'espace et le temps, je pourrais étayer celui-ci d'exemples et de faits très démonstratifs.

Je ne sais si cette influence de la science historique allemande se perpétuera. Que devons-nous désirer, en définitive, si ce n'est que la science avance et s'enrichisse partout, la science historique aussi bien que les autres? La liberté de la pensée et le labeur assidu sont partout les indispensables conditions de ce progrès auquel doivent contribuer toutes les nations de la civilisation. Aucune sur ce domaine ne saurait se passer des autres. Quant à la question spécialement posée, nous résumerons notre opinion en disant qu'il dépend uniquement de l'historien français d'égaler et même de dépasser son émule allemand, c'est de le valoir en érudition; moyennant quoi il le dépassera en exposition.

## M. Th. Ribot

Directeur de la *Revue Philosophique.*

J'hésite à vous répondre, n'ayant pas voyagé en Allemagne depuis une dizaine d'années et pensant que rien ne remplace le contact direct des hommes et des choses.

Pourtant, il me semble qu'en raison de son essor industriel et commercial il y a une tendance marquée dans ce pays à orienter les sciences spécialement vers la pratique. Ceci n'est pas sans danger; car l'histoire montre que la recherche désintéressée, la spéculation en apparence purement théorique est la source d'où tout découle et, d'une manière inattendue, devient fertile en applications.

En ce qui concerne les études d'ordre philosophique, il est hors de doute que le grand mouvement qui a rempli presque tout le dix-neuvième siècle, de Kant à Hartmann, en passant par Schopenhauer, s'est arrêté depuis au moins vingt ans. Nietzsche, dont l'influence sur les contemporains est très grande, peut à peine compter pour un génie allemand : d'ailleurs c'est plutôt un penseur qu'un systématique. La génération actuelle, recrutée surtout dans les Universités, bien qu'elle compte quelques « Epigones » fort estimables, paraît vivre surtout de reliefs et abandonner les hautes spéculations personnelles.

Mais il faut reconnaître que dans tout ce qui touche à la pratique, psychologie, pédagogie, sciences sociales, etc., l'Allemagne contemporaine accomplit un labeur considérable, abonde en livres, mémoires et recherches de toute sorte et de toute portée.

Je note aussi, chez beaucoup d'auteurs, une tendance à composer avec plus d'ordre et de clarté, à se débarrasser des abstractions inutilement obscures, à savoir élaguer et circonscrire un sujet.

Ce que j'admire, en tout cas, c'est une qualité que je souhaiterais plus fréquente chez les Français : la patience, la ténacité, l'abnégation avec laquelle beaucoup d'Alle-

mands travaillent des questions souvent très minces et très ingrates, sans d'autre souci que de les épuiser et de ne laisser, du moins pour quelque temps, rien à faire après eux.

★

## M. J.-H. Rosny

L'influence allemande, considérable jadis au point de vue philosophique, a été toujours très faible et très intermittente au point de vue littéraire.

Elle n'existe guère aujourd'hui. La science allemande, quoique très féconde et très inventive, ne se distingue pas de la science en général. La philosophie allemande a cédé le pas au positivisme et à l'évolutionnisme. La littérature allemande est appauvrie depuis longtemps. Reste Nietzsche. Il agit sur une élite, mais sans pénétrer bien profondément, et dans un sens plutôt rétrograde.

★

## M. Saint-Georges de Bouhélier

Si l'on se contentait de prendre aux étrangers — d'Allemagne ou d'ailleurs — les vérités qu'ils apportent, ce serait parfait. Nous avons appris de Newton les lois de l'attraction ; Darwin nous a instruits des métamorphoses des espèces, etc. De même, il y a en philosophie, en poésie et en art, des esprits dont les découvertes sur l'*Homme* ne peuvent qu'être extrêmement bienfaisantes.

Par malheur, en littérature on ne tire pas des grands artistes que leurs beautés intérieures, on imite aussi leur forme ; on essaie de transcrire leurs tours ; on s'applique à copier leurs procédés, tout ce qui est propre à une race et intelligible d'elle seule. C'est ainsi qu'il y a quelques années, incontestablement, des Allemands comme Gœthe, Wagner, etc., exerçaient une action que l'on dut combattre parce qu'elle menaçait l'esprit national. Wagner surtout s'était emparé avec tant d'autorité de la plupart de nos nouveaux compositeurs qu'il était devenu une espèce de péril pour la prospérité de l'école fran-

çaise. L'imitation de son art sévissait vraiment par trop!

J'ai été de ceux qui, dans le cercle des jeunes gens, ont réagi de toute leur force pour renouer la tradition, maintenir nos vertus uniques et poursuivre enfin les recherches de nos ancêtres dans le sens de la raison.

Aujourd'hui le triomphe est absolument complet.

Sur tous les points nous nous sommes ressaisis et je ne crois pas quela pensée allemande ait le moindre empire en France. Du moins, je puis vous apporter le témoignage qu'aucun jeune écrivain de ma génération n'en est marqué.

Bien plus, il me semble que l'art français est en train de reprendre son rayonnement à l'extérieur. En particulier, vous pouvez voir que toute la nouvelle dramaturgie allemande, représentée par Hauptmann, Sudermann et d'autres, est née du Théâtre Libre; et les *Tisserands*, la pièce la plus marquante d'Hauptmann, n'est en somme qu'une adaptation mise à la scène du roman de *Germinal*. Enfin, Gustave Charpentier vient d'apporter en Allemagne la nouvelle foi de notre art et l'on me dit que *Louise* est en train de déraciner là-bas comme en France les vieux héros des mythes héroïques de Wagner.

Quant à Nietzsche, il n'a jusqu'à présent pas fait sentir chez nous son influence. C'est, d'ailleurs, un grand esprit, le plus grand que l'Allemagne ait connu depuis Wagner.



## M. G. Sergi

Professeur à l'Université de Rome.

L'Allemagne a exercé une grande influence philosophique sur les idées du siècle passé, par Kant et par les philosophes qui l'ont suivi. Quand la philosophie métaphysique fut à son déclin, et que la philosophie positive naquit avec Comte, puis la philosophie scientifique avec Spencer et Darwin, l'Allemagne perdit son influence qui fut conquise par l'Angleterre.

L'Angleterre avec ses deux génies, Spencer et Darwin, a fini par exercer une grande influence dans tous les domaines scientifiques depuis les sciences naturelles jusqu'à la philosophie; et l'Allemagne même a subi cette influence, de sorte que tout son travail philosophique et scientifique a été sous la dépendance de l'évolutionnisme anglais.

La France n'a malheureusement pas profité des résultats des travaux de Geoffroy Saint-Hilaire et de Lamarck, les fondateurs de la philosophie évolutionniste, à cause de l'immaturité des temps et du moindre développement des doctrines.

Au point de vue des sciences particulières, l'Allemagne a eu de grands succès et une grande influence, spécialement dans la philologie comparée, dans la physiologie, dans l'anatomie et l'embryologie comparées. Mais aujourd'hui, à mon avis, elle ne possède plus la première place et toutes les nations sont plus ou moins sur le même rang.

Les Allemands ont de grandes qualités, la persévérance dans l'étude scientifique, la faculté de l'analyse et de la division du travail; mais ils n'ont pas *la espansività simpatica*. Leur influence jusqu'à présent est due plus à la quantité et à la continuité de leurs travaux qu'à une diffusion facile et naturelle de leur pensée.

★

## M. Emile Verhaeren

Pour répondre aux questions que vous posez, il faudrait s'engager dans le dédale d'un long article; — je n'en transcris que les conclusions.

Les influences étrangères subies en France ne se limitent pas à l'influence allemande. Cette dernière n'est d'ailleurs en décroissance que pour ceux qui n'y regardent point de près. Elle subsiste grâce à l'idéalisme universellement répandu parmi les écoles philosophiques récentes — l'une d'elles n'a-t-elle point adopté comme titre « le Néo-Kantisme »?

En outre, les doctrines de Nietzsche se glissent peu à peu à travers toute la littérature nouvelle. Aussi bien, pourquoi déplorer ces diverses influences — la scandinave, la russe ou l'allemande — puisque la pensée française les modifie, les nuance, et souvent les enrichit, dès qu'elle les adopte et les consacre

L'Europe entière travaille, à cette heure, à quelques grandes idées qui sont ou seront la vie de demain, et si la France accapare quelques trésors de ses voisines, celles-ci ne se font pas faute d'emprunter largement à la France.

L'Art français — peinture, sculpture, gravure, — devient l'art de tous ; la science française conquiert partout des zélateurs.

L'Europe ne sera bientôt plus qu'un immense pays dont les nations actuelles seront les provinces et la variété continuera à bigarrer quand même cette vaste unité.

★

## M. Francis Vielé-Griffin

En déclarant qu'il n'y a qu'une *culture* occidentale : la Culture française, on n'énonce pas une opinion personnelle, on constate un fait d'évidence.

Il serait difficile de prêter aux paroles de Guillaume II un poids qui les mît en équilibre avec celles de Gœthe, de Schopenhauer, de Nietzsche, voire de M. Brandès. La France de toutes les gloires, de tous les arts, de toutes les idées et de tous les actes, force virile de l'Occident et raison d'être de l'Europe, n'a plus même souci de ces effusions vaniteuses ; elle s'en passe, peut-être, trop ostensiblement — c'est une coquetterie d'affinée.

Le manque d'originalité allemand est flagrant : la soudaine mise en valeur industrielle de l'empire, dont on s'est laissé éblouir, est le fait de l'initiative des Allemands américanisés, formés par les méthodes d'outremer. Intellectuellement, artistiquement, elle a tout à

apprendre de nous — je dirai plus : elle le sait et que nous sommes prêts à l'éduquer.

Ce qu'il nous faut, c'est une longue paix, le loisir de façonner à notre Culture cette race femelle, notre épouse historique, saine, poétique, moralement et intellectuellement molle, dont l'immigration progressive est moins à redouter qu'à souhaiter, car on en modèlera une Europe française, un *Occident*, digne de son antique hégémonie.



## M. E. M. de Vogüé

de l'Académie Française.

La courtoisie nous fait une loi de ne jamais contredire les gens, Allemands ou Français, sur la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

Souffrez que je m'en tienne à cette loi.



## M. Louis Weber

Secrétaire de la Société Française de Philosophie.

La question sur laquelle vous me faites l'honneur de me consulter n'est pas de celles que l'on peut aisément traiter en quelques mots, avec l'exactitude et l'impartialité voulues. L'influence en France de la philosophie allemande au cours du dernier siècle est si considérable et s'est exercée dans tant de directions qu'il faudrait, pour l'analyser dans ses multiples incidents et dans ses résultats divers, retracer l'évolution de nos idées et faire l'histoire comparée de nos doctrines en remontant au moins à quatre-vingts ans en arrière.

Je ne puis donc, pour satisfaire à votre désir, que vous donner une opinion sommaire, sans chercher à la motiver et à la justifier comme il conviendrait, par des raisons et des faits dont le simple exposé dépasserait de beaucoup les limites d'une interview.

La philosophie allemande a été, soit directement, soit indirectement, l'éducatrice de la plupart de nos penseurs et de nos moralistes depuis la Révolution.

Directement, pour ceux qui, comme Cousin, Taine, Renan, ont puisé chez les philosophes kantiens l'inspiration première et les idées maîtresses de leurs doctrines ou qui, comme Renouvier, Boutroux, Lachelier, Liard, Darlu, et bien d'autres contemporains, ont pris Kant lui-même et l'idéalisme critique comme guide. Indirectement pour la foule des écrivains et des universitaires qui ont tiré des précédents les éléments de leurs conceptions métaphysiques ou sociales.

Nul ne nie la puissante action de Taine et de Renan, par exemple, sur l'intellectualisme français jusqu'à ces dernières années. Or, quelle qu'ait été la prédilection avouée de Taine pour la psychologie anglaise, il n'est pas douteux que son premier maître a été Hegel, et que le rationalisme germanique a été la matrice initiale où s'est formé le génie de l'auteur des *Origines de la France contemporaine*. Quant à Renan, la question même ne se pose pas. Sa religion de la Science est d'inspiration hégélienne, selon toute évidence. En ce qui concerne la philosophie universitaire, voici déjà longtemps qu'elle est à l'école allemande. Il suffit pour s'en convaincre de songer que la philosophie universitaire sort de l'Ecole Normale, et que là les leçons les plus écoutées, depuis trente ans, ont été celles des Lachelier et des Boutroux, purs disciples de Kant. Aujourd'hui, une réaction contre le Kantisme sous toutes ses formes se produit dans les milieux intellectuels. Mais que trouvons-nous encore à l'origine de ce mouvement, que l'on pourrait appeler naturaliste, pour l'opposer au rationalisme kantien ? Nous découvrons Schopenhauer et Nietzsche, deux Allemands encore plus Allemands peut-être, par l'énormité de leurs paradoxes et la nébulosité de leur dialectique, que les Kant, les Hégel, chez lesquels l'influence du XVIIIe siècle et des encyclopédistes français est, somme toute, assez discernable. Si nous comparons l'action de la philosophie anglaise à celle des penseurs allemands, nous sommes tout d'abord portés à croire que la première a été plus générale parce qu'elle s'est plus facilement répandue dans

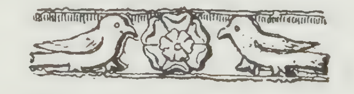
le grand public, grâce notamment à la fortune qu'ont eue chez nous les livres d'un merveilleux vulgarisateur, Herbert Spencer. Mais ce n'est qu'une apparence superficielle. *Le catéchisme qu'ont appris tous ceux qui enseignent aujourd'hui la philosophie dans les établissements publics est extrait de Kant et de ses disciples.*

Le credo laïque et scientifique de nos professeurs, le credo positiviste (bien que le mot et l'idée soient de source nationale) repose presque entièrement sur la philosophie allemande du commencement du XIXe siècle. — Cette influence, si étendue et si persistante, tend-elle à diminuer ?

Oui, parce que les idées ont en partie vieilli, et que la science, toujours jeune, ouvre de nouveaux horizons. Mais non parce que des doctrines d'autres pays, exprimant l'esprit d'autres races, se sont imposées et vont supplanter l'esprit germanique. La philosophie, comme tout ce qui vit, est condamnée au mouvement, sous peine de mort.

Or, de l'autre côté des Vosges, voici longtemps déjà que ce grand feu est éteint, que les doctrines ne se sont pas renouvelées, et que la pensée spéculative est en stagnation. L'influence allemande tend à diminuer, parce qu'elle se fait plus lointaine, et que chez nous, il semble que nous nous reprenions à penser vraiment par nous-mêmes. C'est à la condition qu'une philosophie proprement française se reconstitue avec les éléments étrangers qu'elle aura transformés en se les assimilant, que l'influence allemande disparaîtra. Mais nous n'en sommes pas encore là, il faut bien le dire.

(*A suivre.*)



# ÉMILE ZOLA

—

> Καί μοι μὴ ἄχθεσθε λέγοντι τἀληθῆ. Οὐ γὰρ ἔσθ' ὅστις ἀνθρώπων σωθήσεται οὔθ' ὑμῖν οὔτ' ἄλλῳ πλήθει οὐδενὶ γνησίως ἐναντιούμενος καὶ διακολύων πόλλ' ἄδικα καὶ πράγμενα ἐν τῇ πόλει γίγνεσθαι, ἀλλ' ἀναγκαιόν ἔστι τῷ ὄντι μαχούμενον ὑπὲρ τοῦ δικαίου καὶ εἰ μέλλει ὀλίγον χρονον σωθήσεσθαι, ἰδιωτεύειν, ἀλλὰ μὴ δημοσιεύειν.
>
> (Platon, *Apologie de Socrate*, XIX.)

Dans l'une des plus anciennes cantilènes de la légende germanique, deux guerriers, venus au même carrefour par des routes différentes, engagent un duel sans merci et tandis qu'ils frappent de l'épée, en un dialogue rapide, ils se demandent : « Qui es-tu ? d'où viens-tu ? » et les deux combattants frénétiques se reconnaissent père et fils, au seuil de la mort.

Je ne sais s'ils laissèrent alors tomber leurs armes ou si l'acharnement de la lutte les emporta jusqu'au meurtre mutuel. Souvent les simples hommes, qui vivent de la vie commune à tous et qui ne sont point du monde épique, se croient aussi étrangers et ennemis ; puis quelque soir, à des carrefours tragiques, ils se reconnaissent de même lignée et ils comprennent tristement qu'en se portant des coups, qu'ils voulaient parfois mortels, ils meurtrirent leur propre chair et firent couler leur propre sang. C'est une loi presque sans exception dans l'histoire des lettres qu'à vingt ans de

distance les fils méconnaissent leurs pères et renient leurs vrais aïeux et parmi ceux qui les précédèrent ils distinguent mal d'abord de qui ils procèdent.

Émile Zola n'échappa point à la loi commune : il eut contre lui, comme il était naturel, les écrivains et les hommes qui considéraient l'ensemble des choses, selon des principes directeurs tout différents de ceux qu'il avait lui-même élus ou acceptés ; mais d'autres qui appartenaient cependant à sa parenté intellectuelle tardèrent à l'apercevoir : M. Anatole France ne fut pas le seul « à adresser au puissant écrivain des reproches sincères et pourtant injustes ; » et il en est beaucoup, moins illustres, qui battirent aussi leur coulpe, quand ils virent clair en eux-mêmes et autour d'eux.

Dans la préface de *La Fortune des Rougon*, datée du 1er juillet 1871, au lendemain de la guerre et de la Commune, Emile Zola indiquait le dessin général de l'œuvre énorme qu'il commençait : du Coup d'Etat à Sedan, l'histoire d'une famille de proie, aux vastes appétits, issue du peuple, s'irradiant dans la société, selon les lois de l'hérédité physiologique et les conditions du milieu et par l'action et la réaction des individus et des masses humaines où ils évoluent l'histoire « d'un règne mort, d'une étrange époque de folie et de honte ». Les douze cents personnages, protagonistes et comparses de cet ample drame étaient dès cette époque conçus en puissance, avec leurs tares originelles, leurs passions, leurs gestes, leurs souffrances et leurs joies.

Comme la plupart des écrivains de la fin de l'Empire, Emile Zola avait subi profondément l'influence des théories darwiniennes : la première traduction

française complète de l'*Origine des espèces*, celle de Mme Clémence Royer avec la préface où sont dégagées par cette femme de génie les conséquences philosophiques de l'hypothèse darwinienne avait paru en 1862. Peu à peu, car l'infiltration des idées est lente et imperceptible, la doctrine perpétuée et renouvelée de l'antique matérialisme ionien envahissait les esprits; et plus immédiatement accessibles, offrant à l'imagination une forme rajeunie de la vieille fatalité, les lois de l'hérédité et de la concurrence vitale semblaient en même temps permettre au romancier d'observer les hommes d'après une méthode scientifique et de reconstituer ses créatures fictives sur le plan de la nature en déterminant leurs actes selon des lois nécessaires. La prétention eût été excessive en sa rigueur théorique : il ne l'ignorait pas et jamais il n'eut l'impertinente arrogance qu'on lui attribua gratuitement de penser que ses constructions imaginaires fussent équivalentes à des expériences scientifiques.

Il voulait seulement que les êtres animés par lui d'une vie factice se conformassent autant que possible aux conditions réelles de l'existence présente. Jamais il ne lui vint à l'esprit d'écrire, sous couleurs de romans, des traités didactiques, mais bien des œuvres littéraires où la fiction était subordonnée à la connaissance imparfaite encore que nous avons du monde. Il n'avait pas consenti à entendre l'amère et décevante parole des Elohim, dans le jardin d'Eden, lorsqu'ils dirent à l'Adam mythique qui avait goûté le fruit de l'arbre défendu : « Voici que tu es devenue semblable à l'un de nous. » Comme Pauline de *La Joie de Vivre*, l'inconnu ne l'inquiétait pas : car il ne peut être que logique; et il croyait fermement qu'il n'y a point de mal à savoir.

Il n'estimait pas qu'ayant vu il lui fût permis d'altérer dans ses livres la vision qu'il avait eue des choses et que, pour satisfaire à la tradition de mensonge honorée et glorifiée par la majeure partie de l'humanité, il lui fallût taire le vrai.

Ce fut son premier crime, et capital.

Il heurtait violemment les préjugés, ruinait le prestige des maîtres, ne flattait pas les esclaves : chacune de ses œuvres fut accueillie par des cris de colère et il fut dénoncé comme un ennemi public qui calomniait les puissances d'autorité, l'armée, l'église, les magistrats, les bourgeois, les paysans, les ouvriers et l'espèce humaine en général; Muffat, Trublot, le banquier Devillard, le procureur Delcambre, Coupeau, Nana l'accusèrent de corrompre les mœurs et il fut rendu responsable des défaites militaires, de krachs financiers, de tous les désastres et de tous les vices qu'il avait impartialement décrits.

Cependant, même dans la douleur et l'abjection, la vie lui paraissait magnifique et sacrée. Jusque dans *la Joie de Vivre*, au milieu de l'effroyable détresse physique et morale des pauvres êtres désemparés, Lazare halluciné par la peur de la mort et la haine de la vie, Mme Chanteau agonisant dans la terreur du poison, le troupeau déchu des gens de la côte, brûlés d'alcool, rongés de maladie et de misère, et le lamentable chien hématurique, et le goutteux Chanteau, tordu de douleurs constantes et la bonne Véronique, qui se pend par débilité mentale, parmi les sanglots et larmes, consciente de sa vie gâchée, Pauline exulte encore d'un amour farouche de la vie : elle ressuscite l'enfant quasi mort-né et gonfle ses poumons chétifs du souffle sauveur; elle ne connaîtra pas la maternité ; ses flancs demeureront inféconds comme un jardin fermé; elle aura ce-

pendant, elle aussi, créé de la vie. Ainsi déjà quand une balle abat la petite Miette porteuse du drapeau rouge sur l'esplanade de Saint-Roure, ce n'est pas la souffrance seule qui secoue son corps de vierge à peine adolescente; c'est l'immense regret de sa chair ardente qui haletait vers l'amour, le désespoir « de partir avant les noces » pleurant sa virginité inutile, touchante sœur de l'Iphigénie hellénique qui dit adieu à la sainte lumière du soleil, avant l'hymen et les torches nuptiales.

Emile Zola avait foi en l'effort humain. Si, au premier regard, le monde s'était montré à lui livré à la lutte perpétuelle, à l'écrasement des faibles par les plus forts ; s'il avait vu que nulle part dans la nature il n'y a place pour l'égalité et la justice, il ne pensait pas que dans le règne de l'homme le mal social fût éternel ; dans toutes ses œuvres, de *La Fortune des Rougon* à *Vérité*, des figures de révoltés étaient dessinées avec une secrète sympathie, que ce fussent des rêveurs ou des hommes d'action, fondateurs des cités futures, destructeurs impitoyables des cités présentes. Non qu'il éprouvât de la haine pour ceux qui jouissent en apparence de la détresse d'autrui : lorsque le père Bonnemort, hébété et dément, étrangle Cécile, fille de l'actionnaire Grégoire, tous deux sont innocents, dignes d'une même pitié, victimes d'une organisation mauvaise où, du chef d'Etat au dernier des mendiants, tous sont solidaires de l'universelle misère ; tant qu'un homme souffre dans son empire et par lui, le plus puissant des potentats est captif de cette souffrance et menacé par la haine qu'elle enfante nécessairement ; et tous apprennent à comprendre qu'une autre vie est possible, où l'accord humain remplacerait la lutte stupide et cruelle.

Ainsi dans l'œuvre de Zola s'ébauchait lentement la figure d'une société nouvelle fondée sur la science, l'harmonie et la justice, sans dogmes révélés, sans lois arbitraires. Il ne donnait à l'homme dans le monde que sa place naturelle; il ne le détachait pas du milieu où il vit et hors duquel il ne peut vivre. Mais à travers le prodigieux pullulement des formes qu'il avait appelées à la lumière, des machines qu'il douait d'une vie semblable à la vie des hommes, des végétaux et des sèves, des bêtes fraternelles, des individus et des foules se ruant vers les jours futurs, sur les routes de Plassans et dans la forêt de Germinal, une aurore de bonheur et de joie souriait aux horizons prochains.

Les maîtres de l'heure présente ne veulent point abdiquer : l'actionnaire Grégoire, de très bonne foi, s'étonne que les mineurs lui en veuillent «parce qu'il vit en brave homme de leur travail » et à ses heures de sollicitude pour les ouvriers, le pape de Rome leur rappelle impitoyablement qu'il y aura toujours deux classes, des riches et des pauvres, et que cela est « non seulement nécessaire, mais fort avantageux tant pour les individus que pour la Société (1) ».

Aussi, par instinct ou par raisonnement, tout ce qui se réclame de la tradition et de l'autorité on avait dès longtemps découvert dans l'écrivain le révolutionnaire latent; cependant tant qu'il se contenta de publier des romans, les injures et l'animadversion publique ne se manifestèrent point plus âpres contre lui que contre d'autres : et même par son labeur obstiné, par une célébrité infâme aux yeux de ses ennemis il leur avait imposé une sorte de respect

(1) Cf. Encyclique *De conditione opificum* (16 mai 1891).

et d'admiration. S'il avait disparu avant d'écrire, le 13 janvier 1898, la lettre *J'accuse*, le sens profond de son œuvre eût été moins clairement compris par eux ; s'il n'avait été épris que de la vérité et de la justice futures ils lui eussent pardonné peut-être : il n'avait jamais pris part directement à la vie publique et comme il était en possession de la fortune, il ne paraissait pas immédiatement dangereux.

En proclamant une vérité particulière et en demandant la réparation d'une certaine iniquité, il souleva contre lui une formidable tempête de haines et de calomnie. Il joua avec une sérénité imperturbable son repos, son honneur, sa vie. C'est alors vraiment qu'il devint l'ennemi du peuple : son acte, plus décisif que le labeur de trente années, avait d'autres conséquences que de sauver du bagne où il était torturé depuis cinq années un capitaine juif innocent de tout crime ; c'était un acte révolutionnaire accompli par quelqu'un qui ne faisait pas profession de politique, et qui obligeait tout homme pensant à se décider à son tour : le pyrrhonisme apparent ne fut qu'une manière subtile de ne se pas déclarer ouvertement contre le héros parmi la meute inélégante qui hurlait dans les rues, dans les tribunaux, dans la presse servile.

L'homme est mort par une trahison du destin : il n'avait pas désarmé et ne s'était pas repenti. S'il l'avait fallu grandir, les pieux apologistes de la Sainte Eglise Romaine y auraient contribué, selon leurs forces ; ils l'ont déjà honoré dans la légende autant que les premiers hérésiarques et les plus récents philosophes qui méritèrent leur haine ; pour eux, Hugo était fou depuis cinquante ans quand il s'en alla dans une apothéose : Emile Zola, comme

Voltaire et comme Ernest Renan, est mort de la mort d'Arius, éclaboussé d'excréments et de déjections.

Il est bon, pour un juste, d'être inscrit ainsi sur la liste glorieuse des réprouvés, et si le silence de l'irrévocable nuit ne scellait pas sa bouche, le Maître disparu pourrait répéter, en son légitime orgueil, l'ironique parole de Socrate aux juges athéniens qui venaient de le condamner : « Je m'en vais donc subir la mort à laquelle vous m'avez condamné; mes accusateurs subiront les reproches d'infamie et d'iniquité auxquels la vérité les condamne. Pour moi, je m'en tiens à ma peine et eux à la leur. »

PIERRE QUILLARD.



# LA VIE DE BARBEY D'AUREVILLY[1]

—

Barbey d'Aurevilly est une des figures les plus originales de la littérature du dix-neuvième siècle. Il est probable qu'il excitera longtemps la curiosité, qu'il restera longtemps l'un de ces classiques singuliers et comme souterrains qui sont la véritable vie de la littérature française. Leur autel est au fond d'une crypte, mais où les fidèles descendent volontiers, cependant que le temple des grands saints ouvre au soleil son vide et son ennui. Ils sont un peu dans les lettres ce que sont dans la vie les *mœchi* de Sainte-Beuve, les *adultères*. On les tient à l'écart de la famille, on craint de les approcher, mais on les regarde et on est content de les avoir vus. Ce ne sont pas des monstres; au contraire, on les trouve trop beaux et trop libres. Lentement, avec de persévérantes précautions, les ecclésiastiques et les professeurs les écartent des bibliothèques, les cachent dans les armoires : bien en lumière, en pleine poussière, brillent la morale et la raison.

Mais il y a toujours un clan qui se rit de la morale et qui mésestime la raison. Ces méchants, qui nous conservèrent Martial et Pétrone, préfèrent aujourd'hui Baudelaire à Lamartine, d'Aurevilly à George Sand, Villiers à Daudet, Verlaine à M. Sully-

(1) Eugène Grelé : *Jules Barbey d'Aurevilly, sa vie et son œuvre*, d'après sa correspondance inédite et autres documents nouveaux. Avec une préface de M. Jules Levallois. Première partie : *la Vie*. Caen, L. Jouan, éditeur, 1902, in-8.

Prudhomme. Cela fait qu'il y a deux littératures, l'une qui s'accommode aux tendances conservatrices, l'autre aux tendances destructrices de l'humanité. Et ainsi rien n'est jamais tout à fait conservé, ni tout à fait détruit ; chacun gagne à son tour à la loterie et cela fournit aux hommes cultivés d'éternels sujets de controverse.

Barbey d'Aurevilly n'est pas un de ces hommes qui s'imposent à l'admiration banale. Il est complexe et capricieux. Les uns le tiennent pour un écrivain chrétien, en font une sorte de Veuillot romantique ; d'autres dénoncent son immoralité et sa diabolique audace. Il y a de tout cela en lui ; de là des contradictions qui ne furent pas seulement successives. On voit bien qu'il fut d'abord athée et immoraliste ; mais quand une crise l'eut rejeté vers la religion, il demeura immoraliste ainsi qu'en sa première phase, et cela parut singulier. On ne sut jamais bien, ni peut-être lui-même, si son catholicisme baudelairien coïncidait avec une foi très profonde. « Il croit croire, » avait-on dit de Chateaubriand. Barbey d'Aurevilly était peut-être au contraire tellement assuré de sa croyance qu'il prenait avec elle toutes sortes de libertés, même celle de lui être infidèle. C'est aussi qu'il avait étudié assez profondément l'histoire pour avoir appris que les meilleurs catholiques et les plus utiles à leur religion et à leur parti furent en même temps de grands païens.

La race d'où il sortait est une des moins religieuses de la France, quoiqu'une des plus attachées aux pratiques extérieures et traditionnelles du culte. L'influence du sol, du climat, est ici nettement visible : les Danois demeurés dans leur pays ont incliné, avec les siècles, vers une religiosité sombre,

toute repliée dans l'obscurité de la conscience ; ils portent leur foi en leur cœur comme le paysan portait un serpent dans son giron. Devenue Normande, cette race naïve s'est épanouie au scepticisme avec une prudente lenteur. D'une incrédulité intime, elle manifeste une foi publique, presque uniquement sociale. Elle tient peu au prône, mais beaucoup à la messe, qui est une fête ; elle aime ses églises et se désintéresse des curés. Ayant construit quelques-unes des plus belles abbayes et cathédrales de France, elle oublia de les pourvoir de moines et de chanoines, de rentes et de terres. Bien avant la révolution, les abbayes étaient désertes. A la mise en vente des biens du clergé, encore plus que les paysans désintéressée de la religion, la noblesse acheta, sans hésitation, sans trouble : les chefs de la race donnaient l'exemple du scepticisme.

Très peu religieux, le Normand (on entend la Basse-Normandie, la région qui forma Barbey d'Aurevilly) ne supporte l'autorité que lointaine, invisible; il est profondément individualiste, d'un patriotisme fort modéré. Aimant la terre, il s'en détache pourtant facilement, car un autre goût le porte aux aventures. Il allait volontiers guerroyer au loin ; à cette heure il y va faire du commerce. D'une assez grande curiosité d'esprit, il goûte l'instruction et toutes les activités intellectuelles ou qui gravitent autour de l'exercice de l'intelligence. La région d'entre Valognes et Granville, qui fournit quelques-uns des plus hardis imprimeurs des XV[e] et XVI[e] siècles, s'est fait du commerce des livres un véritable monopole; parmi les écrivains la proportion des Normands est toujours énorme.

Ces caractères généraux se retrouvent assez précis en Barbey d'Aurevilly. Comme le Normand

moyen, il est dénué de religiosité profonde, mais attaché à certaines formes et traditions religieuses; il est individualiste jusqu'au scandale, ne supporte de l'autorité que l'idée qu'il s'en fait; d'abord plein de tendresse pour sa terre natale, il la quitte sans regret, pour revenir plus tard l'aimer encore; né dans un milieu où la culture est toute de tradition, il sent le besoin de notions plus nouvelles et part à leur conquête, avec l'imprévoyance d'un chevalier d'aventure. Comme il est armé très sommairement et que son caractère est des moins souples, la lutte sera longue. Il lui faudra cinquante ans pour toucher d'une main tremblante une gloire incertaine.

Barbey d'Aurevilly naquit en 1808 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, non loin de Valognes, d'une de ces familles bourgeoises où l'ancien régime recrutait infatigablement son aristocratie. Le roi conférait la noblesse comme aujourd'hui la croix, mais avec plus de sobriété et à meilleur escient; on décorait la famille en même temps que l'homme, on intéressait à la grandeur de l'Etat un groupe dont chaque année augmenterait l'importance. Des charges vénales assuraient la noblesse; on pouvait aussi l'acheter, et c'est cela encore qui rattache le plus étroitement les mœurs d'aujourd'hui à celles d'avant-hier. La noblesse de Barbey d'Aurevilly date exactement de l'année 1765; il en est de plus récentes. Sa grand'mère fut une La Blaierie, sa mère une Ango (les Ango s'étaient déjà alliés avec les Barbey), elle-même petite-fille, très probablement, de Louis XV. Voilà donc une ascendance heureusement variée : de solides paysans et des aristocrates du Cotentin, les armateurs dieppois, les Bourbons. En faut-il tant pour faire un Barbey d'Aurevilly?

Peut-être. Les races pures donnent des produits plus unis.

Ernestine Ango n'aimait que son mari, ne voyait que lui. Théophile Barbey, sombre, muet, vit forclos dans sa religion royaliste. L'enfant n'est choyé que par sa grand'mère La Blaierie; elle a connu le chevalier des Touches et lui en conte les aventures. L'autre influence qu'il subit est celle de son cousin Edelestand du Méril, qui a sept ans de plus que lui. C'est de ce futur maître de l'érudition médiévale qu'il reçoit l'initiation littéraire : elle est romantique, tempérée par Corneille et par Racine que lui fait aimer son précepteur, M. Groult. Il a quinze ans, il envoie des vers à Casimir Delavigne, qui lui répond (1). Ensuite on le dépêche à Stanislas où « il perd la foi » et, excellente compensation, gagne l'amitié de son condisciple, Maurice de Guérin, alors très loin du christianisme, et qui n'y retourna peut-être jamais que dans les illusions de sa sœur (2).

De 1829 à 1833, Barbey d'Aurevilly étudie le droit à Caen, fait la connaissance de Trébutien, fonde une « revue républicaine », la *Revue de Caen*, cependant que son frère lui oppose une revue royaliste, le *Momus Normand*, publie son premier conte, *Léa*, et soutient une thèse « d'une platitude rare de pensée et de style », sur *les Causes qui suspendent le cours de la prescription.* A cette époque, il commence à s'intéresser à la politique; il est républicain et *communaliste :* « Déployons donc la bannière municipale! Que les communes nouvelles se lèvent,

(1) Vers et réponse furent imprimés sur l'heure à Paris par les soins d'un ami de la famille : *Aux Héros des Thermopyles*, élégie par M. Jules Barbey, précédée d'une lettre de M. Casimir Delavigne à l'auteur; Paris, librairie de Sanson, au Palais-Royal, 1825.

(2) M. Georges Esparbès prépare à Toulouse un *Maurice de Guérin* qui viendra tout naturellement se joindre au *Barbey d'Aurevilly* de M. Grelé.

comme se levèrent, au XIIe siècle, les vieilles communes françaises!... »; il préconise le suffrage universel, entend que l'on pousse à sa conclusion « le mouvement social commencé en 89 et continué en juillet 1830 ». Comme on veut le marier, il s'échappe muni d'un petit héritage personnel, s'établit à Paris, voyage, revient, rêve, rime, blasphème, écrit des poèmes en prose et un roman singulier, *Germaine*, qui ne verra le jour qu'en 1884, sous ce titre, *Ce qui ne meurt pas*. La politique, qui va le reprendre, l'ennuie comme presque tout le reste; ses seules joies sont de sensualité : un « bel animal » le console de ne plus croire à rien, de ne s'intéresser à rien. Un retour momentané à Saint-Sauveur lui prouve qu'il a même perdu l'amour de son sol natal : « La patrie, écrit-il dans son *Memorandum*, ce sont les habitudes, et les miennes ne sont pas ici, n'y ont jamais été. » Cependant, ses idées républicaines l'abandonnent; lui qui, par principe, n'a voulu porter que son vieux nom tout bref, « Barbey », y ajoute maintenant le « d'Aurevilly » auquel il a droit; il se souvient que son arrière-grand-père acheta jadis une charge et un titre d'écuyer. Etait-ce une preuve de sagesse et de raison? C'est possible, car il faut user dans la vie de tous ses avantages, fuir la modestie comme un vice, et, si l'on veut arriver, paraître tout d'abord ce que l'on deviendra.

Maurice de Guérin va se marier; cela le fait réfléchir: « Qui n'a pas besoin d'un foyer? Byron n'en médisait tant que parce qu'on avait détruit le sien. » Le romantique traverse une telle crise de sagesse qu'il consent à écrire dans le *Journal officiel de l'Instruction publique*, que dirige son ami Amédée Renée. Il se discipline: « Je crois, dit-il en

août 1837, que je me refroidis intérieurement, ce serait tant mieux; la poésie des passions ne me touche guère plus. » Dès l'automne, il collabore à l'*Europe*, soutenant la politique de M. Thiers. Le voilà entré dans le journalisme; il n'en sortira qu'à sa mort, après y avoir passé plus de cinquante ans.

Dès lors sa vie a deux faces: celle du polémiste; celle de l'écrivain. Elle va même se compliquer davantage, puisque sur ses idées acquises de paganisme et d'immoralisme va se regreffer la vieille maladie traditionnelle, la religion. Le premier *Mémorandum* s'achève sur ces mots: « Mourez ici, dernières folies d'un cœur brisé! » Un travail intérieur et sur lequel on n'a que des renseignements assez vagues se fit en Barbey d'Aurevilly de 1838 à 1846. Pendant qu'il se donne avec fièvre au journalisme, au moment même de ses plus violentes querelles avec la *Quotidienne*, il fait une rencontre qui semble avoir influé sur ses idées. Eugénie de Guérin est venue voir son frère; Barbey la regarde et l'écoute avec une curiosité profonde et troublée dont on trouve la trace dans son second *Memorandum;* mais, dit M. Grelé, il fut en réalité plus ému qu'il ne l'avoue. « Il n'oublia jamais la sœur de son cher Guérin. Il eut pour elle une sorte d'admiration muette, toute intellectuelle d'abord, puis très probablement sentimentale et passionnée. De son côté Eugénie — l'adorablement laide Eugénie, dont la laideur fascinait — ne resta point indifférente... (1) » C'est là le commencement de la crise; elle s'accentua à la mort de Maurice, qui fut pour lui un coup très douloureux. Mais elle n'éclata pas

(1) Page 146. Un peu plus loin, M. Grelé corrige justement Sainte-Beuve, qui semble n'avoir rien compris à l'impression que firent l'une sur l'autre ces deux âmes originales.

encore. Barbey d'Aurevilly a la force de chercher une diversion et il la trouve dans le travail : il achève l'*Amour impossible* et commence *Une vieille Maîtresse*. Son *Brummel* l'occupe aussi ; il essaie de le placer à la *Revue des Deux-Mondes*. Buloz « se prosterne pour refuser », mais il refuse ; c'est Trébutien qui l'éditera à Caen, en un précieux petit volume. *L'Amour impossible* n'avait eu qu'un succès assez vague ; l'auteur s'en console en voyant s'entr'ouvrir devant lui la lourde porte du *Journal des Débats*. Entre deux livres, il est allé à Dieppe, faire élire le candidat de l'opposition ; il est fier de sa victoire, se proclame pompeusement « un Warwick électoral ».

La position de Barbey d'Aurevilly dans les lettres est à ce moment assez équivoque. Ce mélange de littérature et de médiocre politique déroute. Si on insistait on trouverait d'autres motifs de surprise : une collaboration trop accentuée, trop prise au sérieux à des journaux de mode. Il y a là beaucoup de souplesse, il y en a trop. S'intéresser au même moment à Brummel et à Innocent III, non pas en passant, comme dans une causerie, mais longuement, profondément, c'est singulier. Barbey était plus près de Brummel ; mais il se croyait plus près d'Innocent III. Cette méprise lui fera écrire bien des choses inutiles, sinon dangereuses pour sa réputation.

Mais si son talent était, à cette époque, trop maniable, son caractère l'était fort peu. S'il se galvaude, c'est avec insolence ; il malmène le public, qui se fâche, le journal se ferme et la médiocrité de sa fortune l'oblige à s'enquérir d'une nouvelle tâche. Un écrivain n'est pas une abstraction ; il faut lui tenir compte des obstacles extérieurs que la vie lui

suscite et aussi des obstacles intérieurs, des nœuds, des rugosités et des épines qui font l'écorce de certains talents. On a pris thème du dandysme qu'affectait Barbey d'Aurevilly pour le présenter tel qu'un homme surtout occupé à étonner ses contemporains. Je crois que, caractère très complexe, très sensible en même temps que très orgueilleux, il voulut à la fois plaire et déplaire. Il y a dans sa tenue une extraordinaire maladresse. Ecrivain ou dandy, il manque très souvent ses effets, par trop de fièvre, trop de sincérité. Car cet individualiste est sincère jusqu'à la folie. Ses excentricités sont invincibles. Se plier à la mode, qu'il s'agisse du vêtement, des idées ou du style, il ne le fera jamais. On vient de l'appeler, avec un dédain qui n'est que de l'étourderie « un romantique attardé ». Quand on meurt à quatre-vingts ans la plume à la main, on est nécessairement « un attardé ». Il faudrait se demander la figure qu'aurait faite dans les lettres Théophile Gautier, s'il eût vécu et écrit jusqu'en 1892. Barbey est né six ans après Victor Hugo, trois ans avant Gautier : il a vingt-deux ans en 1830, quand Musset en a vingt. Cet attardé du romantisme est le contemporain exact des grands romantiques. La critique littéraire est fort inutile, donc fort méprisable, si elle néglige les données scientifiques élémentaires, qui sont les faits et les dates. N'est-elle pas méprisable, la diatribe contre Barbey où ce qu'il y a de successif dans sa vie est groupé en rond autour de ce point central, « romantique attardé »? Dans ce système, un poème publié en 1830 est un argument aussi bon que le roman écrit en 1880; ainsi abstraits du moment et du milieu les faits disent ce que l'on veut; leur signification n'est réelle que si on les considère dans leur ordre de causalité.

Mais la méthode du « rond » est plus expéditive et plus favorable au développement de la sottise et du parti pris. Le livre de M. Grelé est cependant un bon guide pour n'y pas tomber ; il est scientifiquement construit, il est successif : chaque acte y est mis à sa place vraie dans la série. Ce n'est pas la facile dissertation critique, c'est le recueil logique et prudent des faits dont la suite compose une vie.

Le Barbey d'Aurevilly d'après 1846 est très différent de celui des premières années. C'est à ce moment qu'une nouvelle contradiction s'ajoute à toutes celles qui se battent dans cet organisme violent. Il devient catholique. A l'influence obscure d'Eugénie de Guérin est venue se surajouter celle, plus certaine, de Raymond Brucker, ce prototype, sans génie, de Louis Veuillot. On a retrouvé la foi (Brucker aussi était un converti), on veut le prouver, on fonde une *Société Catholique* pour la régénération de l'art religieux et une *Revue du monde catholique* pour la régénération de la pensée religieuse. La révolution de 1848, qui évoluait cependant sous les auspices du clergé, fit chavirer ces deux barques. Barbey suit le mouvement. Les vingt mille affiliés au *Club des ouvriers de la Fraternité* le choisissent pour président; il prononce des discours, invective le peuple, se sauve loin de cette mascarade, va retrouver sa « vieille maîtresse ». Car, comme le note justement M. Grelé, « s'il pense en catholique il a toujours l'imagination païenne ». Ce livre, commencé il y a trois ou quatre ans, il va l'achever selon le ton initial, mais en lui ajustant un autre cadre : c'est en Normandie que cette histoire romantique va s'enraciner. A cette époque, on trouve dans sa correspondance avec Trébutien

le programme, tel qu'il le remplira, de ses contes et de ses romans sur la Basse-Normandie. C'est d'Aurevilly qui a créé en France le « roman de terroir »; rien de pareil, ayant une valeur littéraire, n'existe avant *le Chevalier Destouches*, *l'Ensorcelée*, *le Prêtre marié*. La province que peint Balzac n'est pas une province particulière, et plus, un coin limité de pays connu, senti, aimé depuis l'enfance; Balzac veut conter la Province comme il conte Paris et il place ces deux termes en un état d'opposition qui est devenu traditionnel et banal. Barbey d'Aurevilly ne regarde qu'un canton, mais il y embrasse tout, terre, mer, et ciel, villages et cités, noblesse, bourgeoisie, paysans, pêcheurs. Sans doute, il ne se contente pas de ses souvenirs, il se documente, une lettre à Trébutien en fait foi, mais ce qu'on lui apportera de nouveau, il est en mesure de le juger, de le contrôler. Il dit les mots nets, là où Balzac s'embrouille dans une périphrase; il est du crû; il n'a pas appris à quarante ans le langage de ses « poissonniers », il le sait d'enfance.

Ces romans, d'abord ébauchés, n'acquièrent que lentement leur forme définitive. Barbey, qui travaille beaucoup, poursuit deux séries divergentes, ses romans normands auxquels il destine ce titre général, *l'Ouest*, et les *Œuvres et les Hommes*, où il entend juger la pensée, les actes et la littérature de son temps. Ce n'est que bien plus tard qu'on lira sur des volumes ces mots trop orgueilleux, mais la première pierre de ce monument fragile est posée dès le mois de mai 1851; cela s'appelle les *Prophètes du passé*. La *Vieille Maîtresse* avait paru le mois précédent. Trébutien, homme simple, image du public candide, est surpris. D'Aurevilly réplique :

« Le catholicisme est la science du bien et du mal... Soyons mâles, larges, élevés, opulents comme la vérité éternelle. » Il se flatte que le roman n'est pas une œuvre moins catholique que le livre des *Prophètes;* il voudrait faire comprendre que la peinture de la passion n'est pas l'apologie de la passion. Ce sera la théorie de Baudelaire et sa défense inutile devant une magistrature stupide. Hypocrite chez Baudelaire, cette opinion avait chez Barbey une certaine sincérité, qui garda intact son individualisme jusque dans le mysticisme religieux. Il y a décidément une différence entre sa religion et celle de Châteaubriand : Barbey d'Aurevilly ne croit que ce qu'il veut croire.

La période du second empire est assez favorable à l'auteur, toujours légitimiste, mais rallié des *Prophètes du passé*. Il collabore au *Pays*, publie le *Journal* d'Eugénie Guérin, défend noblement les *Fleurs du Mal* (1), que Sainte-Beuve abandonna à leur sort.

Très inférieur à Sainte-Beuve dans la critique, cela est l'évidence même, Barbey n'est pas sans clairvoyance. L'homme qui, en 1856, met à leur vraie place et Baudelaire et Augier (2), rend cette année-là un grand service à la pensée française. Dans le même temps, il venge Balzac que la *Revue des Deux-Mondes* a traité à peu près avec la même équité qu'elle traitera quarante-cinq ans plus tard Barbey d'Aurevilly lui-même. On a la rancune

(1) Une lettre à Trébutien nous apprend que Barbey, en mai 1854, préparait un recueil des *Pensées et Maximes* de Balzac. Un recueil analogue avait été publié deux ans auparavant, sans nom, préface, ni notes : *Maximes et Pensées de H. de Balzac ;* Paris, Plon frères, éditeurs, 1852. Le choix, très bien fait, donne, en son raccourci, une idée très intéressante de la pensée de Balzac. Qui en est l'auteur ?

(2) Augier, dit il, « heureux comme l'indignité ».

longue dans les vieilles villes mortes. L'un de ces timides bravaches s'appelait Poitou ; celui d'hier à nom Doumic. Hélas ! rien ne change : un sot trouve toujours un sot qui le remplace. L'histoire littéraire, comme l'autre, pourrait peut-être s'écrire une fois pour toutes. Il n'y aurait que les noms propres à changer : « J'ai reçu cette semaine, écrit d'Aurevilly, le 1er février 1857, en cadeau et hommage, un beau médaillon, en bronze, de Balzac, encadré en chêne, d'un grand style. C'est le médaillon de David d'Angers, Mme de Balzac me l'a envoyé avec une fort belle lettre, en me remerciant de ma défense de son mari contre les ruades sans fers du *Poitou.* »

Barbey, qui avait le premier, à propos de la *Légende des siècles*, si justement caractérisé Hugo, en l'appelant un « génie épique », s'indigna de l'insolente réclame qui chantait les *Misérables* ainsi qu'un produit industriel. Il écrivait dans le *Pays ;* les républicains et les royalistes, alors très unis, crurent que le fier critique obéissait à un ordre du pouvoir : il fut fort malmené. La même haine qui avait poursuivi le mysticisme précurseur du peintre Galimard (1) persécuta Barbey d'Aurevilly. L'imagination restreinte de la jeunesse républicaine l'écrivait « idiot » sur toutes les pierres disponibles. Ce fut un bon moment de popularité à l'envers. On discuta la valeur et l'opportunité des syllabes naïves. Un article fâcheux sur Gœthe, mais qui visait Sainte-Beuve, augmenta l'attroupement : deux maladresses faisaient plus pour Barbey d'Aurevilly que trente ans de belle et courageuse littérature. Le procès que lui intenta la *Revue des*

(1) Que Chassériau et Gustave Moreau n'ont fait que perfectionner.

*Deux-Mondes*, ridiculisée dans une chronique parue au *Figaro*, acheva d'assurer l'autorité d'une signature que l'on redoutait. Condamné sur une plaidoierie de Gambetta, qui demeura son ami et le lui prouva plus tard, quand il fut question de poursuivre les *Diaboliques* (1), d'Aurevilly se vengea du monde officiel en publiant (2) ses *Quarante Médaillons de l'Académie*, — que l'Académie ne lui pardonna jamais. Au milieu de tout ce tumulte, il se justifiait en achevant un de ses plus beaux romans, *le Chevalier Des Touches* (1863).

Les opinions littéraires de Barbey d'Aurevilly sont assez sûres quand il s'agit des romantiques; il fut injuste pour quantité de jeunes gens. Son attitude agressive contre le *Parnasse contemporain* s'expliquerait peut-être par l'apparence académique ou du moins cénaculaire qu'affectait l'assemblée de ces nouveaux poètes. Le vieil individualiste qui eût accueilli avec joie un Verlaine ou un Heredia isolés les méconnut parmi une trop nombreuse troupe. Mais que c'est difficile! Comment deviner Villiers de l'Isle-Adam dans le jeune homme sentimental qui balbutie? Tout de même la conque du *Parnasse* avait une sonorité nouvelle; il fallait s'en apercevoir, écouter, attendre. Quand il se produit une soudaine éclosion de trente-sept poètes, et qu'un Théophile Gautier s'est fait le guide de la poussinée, le critique, même s'il ne comprend pas, s'il ne sent pas, est tenu à quelque prudence. Barbey d'Aurevilly se fâcha, on ne sait pourquoi, et

(1) *Les Fleurs du mal, Madame Bovary, les Diaboliques*, ces trois titres sont aussi le nom de trois rudes victoires remportées par la liberté d'écrire sur l'autorité morale. La première fut incomplète; la dernière fut remportée sans bataille publique, par la fuite des agresseurs.

(2) En collaboration avec, probablement, Théophile Silvestre.

proféra des bêtises. La polémique, où se mêla Verlaine, fut ridicule ; mais il demeura, en quelques sensibilités, une rancune qui chercha et trouva sa revanche.

Malgré ces erreurs, son renom de critique grandissait singulièrement, si bien qu'il hérita, en 1870, du rez-de-chaussée de Sainte-Beuve, au *Constitutionnel.* Mais voici un événement plus important : en novembre 1874 paraissent les *Diaboliques*, sur le chantier depuis plus de vingt ans. Cela, c'est la floraison du génie de Barbey d'Aurevilly : *Les Diaboliques*, si elles étaient de Balzac, seraient le chef-d'œuvre de Balzac. Nous avons partout la passion éloquente, expansive ; ici c'est la passion aux lèvres fermées, aux gestes nuls. Tragédies, avec quoi on ne saurait faire des tragédies, autrement que mimées, et encore ! Les défauts des *Diaboliques* nous sont devenus sensibles, depuis Flaubert ; remis à sa vraie date, à celle de sa naissance, un conte tel que *les Dessous de cartes d'une partie de whist* n'a pas d'autres imperfections que celles qui nous gâtent également *El Verdugo*, ou *la Grande Bretèche.* Mais il faut réagir contre une délicatesse qui n'est peut-être que de la sensiblerie esthétique et accepter, et goûter telles qu'elles sont, ces prodigieuses histoires d'amour, de haine ou de mensonge, *le Rideau Cramoisi* ou *le Bonheur dans le crime.*

L'auteur des *Diaboliques* et de l'*Ensorcelée* possède le vrai caractère du romancier, caractère très rare : il s'intéresse profondément à la vie ; et cela encore le rattache à Balzac. Pour eux, les amours des hommes, leurs gestes, leurs paroles sont des choses sérieuses, même quand elles sont bouffonnes. La société est leur absolu ; ce sont des sociologues.

Flaubert est un physicien : la vie lui est indifférente; c'est une matière qu'il mesure et qu'il pèse. Le romancier vulgaire, qui foisonne, est purement anecdotique, même quand il amalgame à ses récits, en doses immodérées, la drogue morale, sociale ou humanitaire. La sociologie peut s'occuper à classer les actes humains selon leur bienfaisance ou leur nocuité; la physique des mœurs expose avec froideur le résultat de ses observations et de ses calculs. Barbey d'Aurevilly manque de sang-froid ; la passion le trouble et fait un peu trembler ses mains ; mais il se raidit, respire, achève l'expérience. Sa faiblesse est d'en interpréter les résultats; mais comme la religion où il se guide n'est pas optimiste, ses admonestations du moins ne sont pas vulgaires.

*Les Diaboliques* furent poursuivies sur la dénonciation du *Charivari* (1). Le trait est à retenir pour qui voudra peindre la justice moderne. Elle n'est plus arbitraire ; c'est convenu ; elle est pire, elle est bête. Le ministre était un certain M. Tailhand ; Arsène Houssaye et Raoul Duval, d'un côté, Théophile Silvestre et Gambetta de l'autre, s'interposèrent. Il y eut, je crois, un compromis (2); on en trouve la preuve dans la note que l'éditeur Lemerre mit en tête du septième volume des *Œuvres* de Barbey d'Aurevilly : « *Les Diaboliques* ne pouvant être réimprimées dans une édition isolée et spéciale... » Depuis, on a passé outre et d'ailleurs *les Diaboliques* de Lemerre se sont toujours vendues séparément. On ne sait de qui la parole eut le plus de poids ; Tailhand céda aux deux groupes, au même moment, heureux, en bon politique, de con-

(1) Grelé, p. 350.
(2) Sur lequel M. Grelé ne fournit aucun renseignement.

tenter à la fois deux amis et deux ennemis. Il est assez curieux de voir Gambetta solliciter en faveur d'un écrivain catholique un ministre réactionnaire : « Vous êtes de ceux, écrivait-il alors à d'Aurevilly, que la politique elle-même ne peut faire oublier. »

Continuant à diviser ses forces, l'auteur des *Diaboliques* jugeait toujours « les œuvres et les hommes », admirant les *Origines* de Taine, dépréciant l'*Assommoir*, raillant les bas-bleus, méconnaissant avec le même emportement *Gœthe* et *Diderot* ; mais c'est une *Diabolique*, la dernière, *Une Histoire sans nom*, qui le fit entrer au port, par-dessus le banc de sable, comme une lame puissante dont la barque est soulevée et lancée en avant. C'était en 1882. A l'âge de soixante-quatorze ans, après plus de cinquante ans de littérature, Barbey d'Aurevilly arrivait à la gloire. Le spectacle est beau, car dans la longue vie qui allait finir lumineuse, on pouvait relever des erreurs ou des colères, mais pas une bassesse, pas une lâcheté ; et c'est tout entier que l'opinion l'acceptait enfin, sans que ni l'écrivain ni l'homme lui eût sacrifié ni une idée ni un sentiment. En même temps que le public, les intelligences les plus diverses viennent à lui : il est admiré à la fois par Goncourt et par Fustel de Coulanges, par Caro et par Banville, par Huysmans et par Ernest Havet. M. Bourget était son miroir familier.

Il passa les six dernières années de sa vie à reviser son œuvre critique et mourut le 23 avril 1889, pendant que l'on imprimait pour la première fois son poème, *Amaïdée*, écrit en 1834 « sous le regard de Maurice de Guérin ». Il mourut apaisé, mais encore farouche, rêvant à de profondes solitudes, ayant dit : « Je ne veux personne à mes funérailles. »

REMY DE GOURMONT.

## *UNE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI*

—

# MADAME CLARA VIEBIG

—

Lorsqu'il y a cinq ans mourut le vieil écrivain Théodore Fontane quelques critiques d'outre-Rhin constatèrent, non sans tristesse, que l'Allemagne avait perdu son dernier conteur. C'était tout un morceau du passé qui s'en allait. Ce descendant de réfugiés français aux allures de gentilhomme du Brandebourg, à vrai dire, n'était pas une expression moderne. Mais il ne fallait pas voir en lui, non plus, l'un des représentants de cette Germanie ancienne que nous imaginons volontiers rêveuse et désintéressée. Son talent s'inspirait d'un génie tout particulier, car il subsistait en quelque sorte comme le dernier vestige d'une Allemagne à part qui, sans être l'Allemagne des Classiques, n'en était pas moins un génie d'autrefois, déformé depuis lors, en voulant marquer de son empreinte les autres pays de l'Empire nouveau : je veux dire la Prusse de Frédéric le Grand.

Ironique et bienveillant, le vieux Fontane avait assisté aux efforts de ce nouvel Empire vers une littérature qui lui fût propre. Il possédait profondément le sens des réalités. Quand vinrent les premiers succès du drame naturaliste son œil limpide s'illumina d'une petite flamme d'orgueil. Cependant il se peut bien qu'à cette approbation se mêlât quelque regret. Comment, était-ce *cela*, la littérature de *leur* nouvel Empire ?... Et si le dernier livre de Fontane fut un livre serein et optimiste, ce n'en fut pas moins celui d'un homme désenchanté du présent, tourné vers le passé.

Si l'on passe en revue ces quinze dernières années de

littérature réaliste allemande, ce qui frappe à première vue, c'est sa singulière inconsistance. Inégale dans ses productions, sans esthétique définie, elle flotte au hasard des influences étrangères. Quelques œuvres fortes méritaient d'être signalées, mais elles déconcertent par leur isolement. Nul lien commun ne les unit. On voudrait les voir s'inspirer d'un goût particulier et c'est en vain que l'on y cherche un *idéal allemand.* La génération toute récente, avec son aspiration à l'art pur, son mysticisme et son allure néo-romantique, déroute davantage encore. Ce n'est plus là une littérature née dans un jeune Empire actif et débordant de santé, c'est un esthétisme de cénacle, où s'isolent des jeunes gens qui se désintéressent de la vie publique.

Pourtant ces qualités allemandes dont les lettres contemporaines, en Allemagne, ne donnent qu'une expression fragmentaire, un écrivain les possède au plus haut point, les résume en quelque sorte, pour en donner une formule précise : j'ai nommé Mme Clara Viebig.

## I

Sans doute, on imaginerait volontiers une littérature allemande remontant à ses racines historiques, reprenant au moment où le génie germanique s'épanouissait dans sa plus belle floraison. Qu'aimions-nous dans l'Allemagne d'autrefois ? L'universalisme, la compréhension des choses profondément humaines, le sens de l'évolution, l'inquiétude philosophique, que sais-je encore ? Nous nous plaisions à voir tout cela incarné dans le génie de Gœthe et *le démon de Faust* était devenu le symbole de l'idée allemande. C'est du vieil Olympien de Weimar que devait partir une renaissance littéraire. L'Allemagne, pensait-on, sera *gœthienne* ou elle ne serait pas.

Or, pour que ce développement dans un sens largement humain pût avoir lieu, il aurait fallu que la politique du pays fût en harmonie avec sa littérature. Mais Bismarck n'avait-il pas déclaré du haut de la tribune du *Reichstag* que, pour vivre, l'Allemand devait avant tout chas-

ser le démon de Faust? Il lui fut obéi à tel point que c'est à peine un paradoxe de dire : l'Allemagne d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec la Germanie d'autrefois, si ce n'est le sol. Depuis la paix de Westphalie l'Allemagne agonisait. Iéna lui porta le dernier coup. Humiliée et réduite, cependant, elle sut être grande. L'âme allemande (ou ce que nous appelons ainsi) naquit des décombres et elle trouva dans la littérature classique d'il y a un siècle son expression tardive. Que restait-il du vieil Empire germanique ? A peine quelques regrets.

Mais la Prusse vivait, la Prusse grandissait et s'élargissait. Et plus elle grandissait, plus « l'âme allemande » devenait irréelle jusqu'à ce qu'elle fût pareille à un fantôme. Maintenant on en parle aux petits enfants pour les effrayer, et si parfois on la voit rôder encore, c'est la nuit, le long du vieux mur d'un château féodal et dans les gazettes démodées, séparatistes et ennuyeuses.

« Les traditions, des contes de nourrices, il n'en faut plus, » est-il dit dans l'un des livres de Mme Viebig (1).

Un gouffre sépare le nouvel Empire de l'Allemagne d'autrefois. On a beau invoquer la légende de Barberousse, annonciateur des gloires futures, le gouffre est là, plus profond même que celui creusé par la Révolution entre la France ancienne et la France moderne. Les sujets du roi de Prusse sont d'autres hommes que les citoyens du vieil Empire. La *race* a subi des modifications profondes. Vainement lui demanderait-on de se rattacher au passé. C'est devenu chose presque impossible tant les conditions sont changées. Des œuvres stériles naîtraient de ce retour en arrière. Car l'Allemand d'aujourd'hui oppose à l'intelligence de ce qui jadis l'avait fait grand une incapacité presque *physiologique*.

Dès lors, la littérature allemande ne saurait être *gœthienne*. Accepter résolument le nouvel état de choses, renoncer aux aspirations mal définies, secouer le joug d'un irréalisable idéal, pour vivre dans le présent. Tel sera son programme.

(1) *Die Wacht am Rhein*, page 181.

Si j'ai dit tout cela à propos de Mme Clara Viebig, — je l'ait dit imparfaitement, car il faudrait donner d'autres arguments encore et de plus solides — c'est qu'entre tous les écrivains contemporains, cette romancière féconde présente le meilleur exemple d'une œuvre anti-traditionnelle. Dans cinq ou six romans, dans plusieurs recueils de nouvelles qui, s'ils ne sont pas tout à fait des chefs-d'œuvre, méritent cependant d'attirer l'attention du public français (1), elle nous a donné l'image d'une Allemagne que nous ignorions presque totalement et aussi un document intéressant sur son âme d'Allemande moderne, positive et sans rêves.

Avec une cruauté toute féminine, Mme Clara Viebig, plus que tout autre, a tué *Faust* en elle. Sans s'arrêter aux problèmes insolubles, elle va droit devant elle, considérant la vie avec un robuste optimisme et un courage tranquille. Chez elle nul souci du compliqué, nulle inquiétude de vivre, mais une profonde compréhension des misères humaines, une pitié sans borne pour les humbles. Si, dans son dernier livre, un roman historique et patriotique, elle fait un retour sur l'Allemagne d'autrefois, c'est pour surmonter cette Allemagne, pour n'en glorifier que ce qui, depuis cinquante ans, a préparé *la force* d'aujourd'hui.

Son style est fruste comme les êtres qu'elle fait mouvoir devant nous. Apre et rude, lorsqu'elle met en scène les êtres demi-sauvages des campagnes, il se fait faubourien et presque canaille, quand ce sont les petites gens des grandes villes qu'elle évoque. A peine si elle respecte les lois de la syntaxe. Par des mots violemment ajustés les uns aux autres, les impressions naissent. La vulgarité des dialogues crée la couleur locale et c'est de la situation même que ce dégage l'émotion forte. Un caractère est mis en relief par un mot saillant, par la notation d'un geste. Nul souci de descriptions littéraires. Toujours une prose improvisée (donc sans traditions)

(1) *Le Temps* et le *Journal des Débats* ont déjà publié, en traduction, des ouvrages de Mme Clara Viebig.

qui s'adapte au sujet. Des livres entiers sont écrits en *style direct*, sans à peine une transposition. Les phrases courent sur le papier, tantôt veules et inconsistantes, si c'est l'âme des déshérités qu'elles reflètent, tantôt heurtées et raboteuses quand elles encadrent des vociférations de brutes. Mais dans cette langue non épurée, je dirais presque barbare, il y a de la couleur, de l'abondance et de la variété.

Comme presque tous les romanciers de sa génération, Mme Clara Viebig a subi la tyrannique influence du naturalisme français. C'est à croire que ces procédés simplistes dont nous ne nous soucions plus guère, ont trouvé là un terrain favorable, un climat plus propice qui leur permît une sorte de rajeunissement. Mainte page de Mme Clara Viebig fait songer au symbolisme un peu gros d'Emile Zola. Si toutefois les *procédés* sont français ou peut-être russes, le *cliché* qu'ils servent à développer est bien un produit allemand et c'est une lumière allemande qui servit à l'*impressionner*.

## II

Par toute son éducation Mme Clara Viebig était prédestinée à être une Allemande d'aujourd'hui. Dans une petite autobiographie publiée par une revue de Berlin, le *Litterarisches Echo*, elle a expliqué les influences qui marquèrent son développement. Née à Trèves, où s'écoula sa première enfance, elle grandit à Düsseldorf, passa ses années de jeune fille dans une propriété agricole de Posnanie et vint enfin se marier à Berlin. Cette déracinée sut se trouver des racines partout. Ses ancêtres étaient parmi les dominateurs de cette Pologne où sa famille revint, quand mourut son père qui était conseiller de gouvernement. Elle connut ainsi presque tous les aspects de l'Allemagne du Nord. Vivant avec le peuple, elle parla tous les dialectes et tous les patois, et elle sut s'en servir dans ses livres d'une façon heureuse. Par un singulier don de vision elle saisit l'âme éparse dans les régions les plus différentes, mais le meilleur de son

affection allait à ces provinces rhénanes, où elle s'était éveillée à la vie.

Pour symboliser ces attaches diverses, elle a paraphrasé un conte célèbre en Allemagne, celui des *Trois fiancées*, qui lui rappelle toujours, dit-elle, que ses patries sont au nombre de trois et qu'elle ne saurait dire laquelle des trois elle préfère. C'est d'abord Trèves, la vieille cité romaine, « où le christianisme et la paganisme se marchent presque sur les pieds », Trèves, avec ses vieilles cloches sonores dont les sons résonnent, bien au delà de « cette chère Moselle, *claire et lente* », pour se perdre au loin dans les montagnes de l'Eifel.

Puis c'est Düsseldorf, la ville des jardins, baignée par les flots majestueux du Rhin, la ville active et joyeuse, où semblait s'être concentrée toute la gaîté rhénane — petite ville cependant aux traditions vénérables, car la grande industrie d'aujourd'hui ne l'avait pas encore bouleversée. Et enfin la campagne, en Posnanie, plaine immense de sable, de blé et de navets, avec, au loin, la silhouette bleue des forêts de pins. « Ma troisième amoureuse, à première vue, n'est pas une beauté, il faut apprendre à la connaître de plus près. Elle m'a parlé, en polonais et en allemand. J'ai appris à savoir le fouet à la lanière de cuir... qui cingle d'une façon si sensible le dos voûté des *Polaki*, tout aussi bien que j'ai connu le régime patriarcal et bon qui est celui des terres allemandes où depuis cent ans ma famille possède ses biens... »

« A l'ouest et à l'est, et sur les bords du Rhin inférieur habitent mes trois fiancées. A chacune des trois appartient mon cœur, à chacune des trois je dois beaucoup de bonheur, mais à toutes les trois réunies je dois ce que je place le plus haut — mon art. »

« J'en ai peut-être une quatrième encore, termine Mme Viebig,... c'est Berlin. Mais que dis-je, avec Berlin je suis... mariée. »

Parler des livres de Mme Viebig, c'est évoquer toutes ces petites patries. Elle a débuté dans les lettres par des contes dont les montagnes de l'Eifel furent le décor, Ber-

lin lui servit souvent de cadre et son dernier livre est un pieux hommage aux rêves de Düsseldorf. Seule la Pologne (peut être est-ce pour se modeler mieux encore sur sa patrie ?) ! seule la Pologne fut traitée avec ingratitude. La mauvaise part lui est échue. Deux ou trois nouvelles éparses dans un recueil (1) nous dépeignent, sans tendresse, un pays de brutes et d'ivrognes où la stupidité égale l'ignorance.

Trois romans de Mme Clara Viebig, les derniers qu'elle ait publiés, en nous montrant la diversité de son talent, nous feront apprécier de plus près ses trois autres « amours » (2).

## III

Un mot courut pendant quelques mois les cercles littéraires en Allemagne et fit la fortune des gazettiers. On ne pouvait pas ouvrir un journal, une revue, sans le voir analysé et commenté, apprêté à toutes les sauces. Ce mot de formation bizarre était « *Heimathkunst* », l'art de la terre natale, de la petite patrie. Il était temps, disait-on, de réagir contre l'abus que l'on avait fait en littérature des mœurs de la grande ville. Cultiver l'art du terroir c'était revenir à la simplicité. On croyait qu'en découvrant la campagne on ferait du même coup un retour aux mœurs rustiques d'autrefois et qu'en ces arrivistes de Berlin se révélerait, du jour au lendemain, l'âme idyllique d'un jeune pasteur de campagne.

A d'aussi pauvres niaiseries l'œuvre de Clara Viebig était le mieux faite pour répondre. Justement le *Village des femmes* paraissait vers cette époque. C'était bien là une sorte de glorification de la terre et, loin de dépeindre des mœurs idylliques, c'était la plus violente apothéose de l'instinct naturel.

(1) C. Viebig, *Die Rosenkranzjungfer und anderes*. Berlin, F. Fontane u. Co, 1901.

(2) C. Viebig, *Das Weiberdorf*, Berlin, F. Fontane u. Co, 1900 C. Viebig, *Das tägliche Brot*, 2 vol. Berlin, F. Fontane u. Co, 1901. — C. Viebig, *Die Wacht am Rhein*, Berlin, F. Fontane u. Co, 1902.

Sur ce plateau de l'Eifel, au pied des cratères éteints, une population singulière cherche à garder sa place sous le soleil, au milieu d'une nature sauvage. Le village d'Eifelschmitt est pauvre, car le sol âpre et dur se refuse à la culture. Aussi les hommes, pour gagner leur pain, s'en vont-ils au loin dans les villes industrielles de Westphalie. Deux fois par an, ils reviennent pour peu de jours. Alors la joie règne au village, une joie débordante et folle qui remplit d'une sorte de délire ces contrées infécondes. Le reste du temps les femmes sont seules et soignent, tant bien que mal, les enfants nés aux hasards de ces réunions hâtives. Mais voici Pierre Miffert, serrurier de son état, fainéant et homme à tout faire. Une légère claudication le retient au village. Il aime surtout ses aises et, si l'exil lointain lui paraît trop dur, le travail de la maison ne le tente guère davantage. Et, tandis que les hommes sont loin, il s'amuse comme coq en pâte, maître souverain d'une extraordinaire basse-cour. Car toutes ces femmes sont là à choyer leur « *Pittchen* », comme elles l'appellent, jusqu'à ce que le retour des maris les fasse se souvenir, pour peu de temps, qu'elles sont, elles aussi, des épouses.

M^me^ Clara Viebig nous présente avec beaucoup de discrétion ce tableau un peu risqué des mœurs villageoises. Si ses procédés sont purement naturalistes, elle sait cependant glisser sur les situations, éviter l'expression crue. Voyez cette description d'une fin d'orgie, qui me paraît un bon spécimen de sa facture et de son style :

Ce n'était plus de la danse, c'était de la fureur. Il n'y n'y avait plus ni mesure, ni cadence. On tournait au hasard, sautant dans un pêle-mêle sauvage. La Babette s'agitait au milieu de tout cela. Lorenz était horriblement ivre. En la faisant tourbillonner, ils se heurtaient à tout ce qui était sur leur chemin, les hommes, les bancs, le comptoir. Enfin il fit une chute avec elle. Personne ne l'aidait à se relever ; on trébuchait par-dessus son corps, car chacun avait trop à faire de s'en tirer lui-même. A peine si quelqu'un pouvait encore se tenir sur ses jambes.

Ceux qui pouvaient marcher gagnaient furtivement la porte

avec leur « *Schatz* ». Un couple après l'autre se glissait autour du tonneau, le long du mur de l'écurie pour se perdre dans la ruelle obscure, bordée de haies.

Et plus loin s'étendaient les prairies nocturnes, baignées de rosée, noyées dans un crépuscule plein d'appréhension. Une infinie pureté est dans l'air, une infinie pureté au ciel ; les étoiles, avant de pâlir, scintillent encore d'une clarté surterrestre. Une infinie pureté passe sur les montagnes, une infinie pureté monte de la vallée. La nature, retenant son souffle, s'agite et frémit devant l'infinie pureté du matin.

Ecoutez ! Voici le premier chant du coq dans le village ! Il sonne comme une fanfare, comme le son d'une trompette proclamant une joie nouvelle. Le deuxième jour de la kermesse se lève.

Ces antithèses nous sont familières. Mais si le naturalisme français fut pessimiste et désanchanté, une singulière joie de vivre se dégage des livres de Mme Viebig. La pitié y apparaît robuste et sereine. L'Allemande a su trouver la touche des vieux maîtres hollandais pour brosser ces petites peintures de mœurs rustiques.

Une intrigue attachante traverse les pages savoureuses du *Village des femmes*. Ce *Pittchen*, mauvais garçon, qui court, boit et bat son épouse légitime, par besoin de confort, se fait faux monnayeur et répand dans toute la contrée ses gros *thalers* coulés dans du métal d'église. Quand les gendarmes viennent le chercher, les femmes défendent avec acharnement le seul coq du village. Mais dans le lointain des cris se font entendre que l'écho répercute. Les femmes hésitent, lâchent leur proie. Ce sont les hommes, les hommes !

Les voici !

Ce cri unique venait comme d'une seule bouche.

Ce n'étaient plus là des femmes nombreuses. Ce n'était plus qu'une seule femme, *la* Femme. Et *cela* se retournait brusquement, oubliant tout, précipité, dans une course furieuse, à la rencontre de l'Homme.

Ainsi se termine le livre par une façon de petite apothéose un peu étriquée. Les dialogues qui y tiennent la plus large place sont écrits dans un dialecte bizarre,

encore peu étudié par les philologues. J'y relève quantité de mots français déformés par des gosiers barbares : *Gu* (goût), *Filu*, *Visach*, *Antgré* (entrée), *Kaprizig*, *bredullich* (bredouille), *tutswit* (tout de suite), *Quiviva*, etc... Ce ne sont certes pas là de lointaines réminiscences des origines celtiques et romaines de ces populations, mais bien plutôt des bribes françaises rapportées par les soldats de l'empire revenus dans leurs villages.

Le parti de Mme Viebig sait tirer du langage vulgaire est peut-être chez elle ce qu'il y a de plus original. Malheureusement, à force de vouloir faire de la couleur locale, elle s'imprègne tellement des divers jargons que ceux-ci débordent dans les passages purement descriptifs et leur donne un je ne sais quoi de défectueux et de peu solide. Cette tare d'un style faubourien est gênante, surtout dans cet autre roman qui met en scène les petites gens de Berlin.

## IV

Que dire de ce livre tendencieux et triste qui s'appelle *le Pain Quotidien* ? C'est le roman naturaliste avec tout ce qu'il a de décevant. Parce qu'il dépeint la vie des servantes berlinoises, on l'a comparé au *Journal d'une femme de chambre*. Mais entre les pages frivoles de M. Octave Mirbeau et la tristesse monotone des épisodes contés par Mme Viebig, il y a trop de *distance* pour que l'on puisse hasarder un parallèle. On chercherait en vain chez l'écrivain allemand des cris de révolte et des blasphèmes contre la Société. Comme pour indiquer d'avance la portée de son livre, elle l'a épigraphié d'une phrase de l'*Oraison dominicale :* « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien et pardonne-nous nos offenses. » Mme Viebig s'en expliqua d'ailleurs, lorsque son roman parut en feuilleton dans une gazette des familles berlinoise : « J'ai essayé, dit-elle, de rendre avec tendresse tous ces sentiments féminins qui ne trouvent pas d'expressions chez ces pauvres êtres muets, ces femmes qui n'ont pas le loisir de s'adonner à une

autre pensée, si ce n'est le souci du pain quotidien... Je voudrais montrer combien, en général, il est difficile de « servir » et quelle grande responsabilité il y a à se « faire servir ». Un rapprochement purement humain est nécessaire, pour combler l'abîme qui sépare maintenant, plus profond que jamais, les domestiques et les maîtres. Mais, avant tout, j'ai voulu exprimer combien est triste au fond cette existence, où la pauvreté intellectuelle s'allie à la pauvreté physique, et combien il est nécessaire pour nous de tout comprendre afin de beaucoup pardonner. »

C'est donc, avant tout, une œuvre de bonté que Mme Clara Viebig voulait écrire. Son admirable don d'observation la servit à souhait dans ses peintures des mœurs prolétariennes. Nous apprenons à connaître là une vie de Berlin — le Berlin des humbles et des pauvres d'esprit — que nous n'avions encore trouvé nulle part, de façon aussi complète et aussi vraie, dans toute la littérature moderne allemande.

Raconter par le menu le sujet du *Pain quotidien* serait fastidieux. Aussi bien l'imagine-t-on facilement d'après les modèles français qui sont dans la mémoire de tous. Deux pauvres filles arrivent de la campagne, descendent chez une parente qui tient une petite boutique de comestibles, affreux trou noir, humide et sans air, où végète une famille. Elles trouvent des places dans le quartier, tantôt bonnes, tantôt mauvaises ; elles reviennent et repartent, remuées et secouées par leur pauvre vie de misère. L'une d'elles, débrouillarde et coquette, tourne mal, l'autre, gardant tous ses instincts de paysanne, ne tourne mal qu'à moitié et finit par épouser son séducteur, le fils même de cette parente boutiquière qui rêvait pour lui d'autres destinées. La cave à légumes où les bonnes viennent jacasser, où les enfants grouillent et se corrompent lentement, forme le thème central de cette répugnante symphonie. Vous connaissez la recette. Nous l'avons vue ailleurs, cinquante fois, aux tristes jours de *Pot-Bouille*...

L'âme vaillante de Mme Viebig n'a pas hésité devant la tâche ingrate d'accumuler les petits faits. Parfois elle semble même s'y complaire. De cela, sachant qu'elle poursuit un but social, nous ne saurions lui faire un reproche. Mais entre le document et l'œuvre d'art, il y a la vision de l'artiste. Plus un sujet est banal plus il y a du mérite à le traiter avec perfection. Voyez *Un cœur simple* du grand Flaubert ! L'expression supérieure fait oublier la pauvreté de cette petite chose qu'est l'âme d'une servante.

Mme Viebig volontairement a renoncé au style. Elle écrit une langue sans passé. Son mépris de la composition, son insouciance de l'œuvre parfaite rendraient ses livres illisibles, si l'on n'y voyait déborder sans cesse les inventions originales de son admirable tempérament d'artiste.

## V

Fallait-il une justification du courageux optimisme de Mme Viebig, de son renoncement à un passé qui l'eût écrasée peut-être? Elle vient de nous le donner. Tandis qu'à Düsseldorf une exposition industrislle étalait aux yeux du monde les résultats d'une œuvre économique dont l'Allemagne contemporaine a le droit d'être fière, elle montrait, dans ce même cadre de la vieille ville rhénane, l'élaboration intellectuelle et sociale de cette Allemagne matérielle et dominatrice.

Comment l'Allemagne d'autrefois est-elle devenue l'Etat moderne, la *plus grande* Allemagne? Les guerres et les conquêtes dont nous parlent les livres d'histoire y eussent-elles suffi ? Pour que l'unité fût possible, ce qui importait avant tout c'était de changer l'âme des citoyens. Dans son roman de Düsseldorf, Mme Clara Viebig nous montre cette lente évolution. Cinquante années dans la vie d'une petite ville et l'unité allemande est faite. C'est seulement l'œuvre de deux générations.

*Die Wacht am Rhein* débute vers 1830. Le sergent-major prussien Frédéric Rinke a épousé la fille de Peter

Zillges, l'aubergiste de l'*Oiseau multicolore*.—Comment, s'écrie toute la petite ville, donner une aussi jolie fille à un étranger, à un de ces insupportables Prussiens, à un luthérien par-dessus le marché !... Rinke est l'incarnation parfaite du caporalisme prussien, ses vertus sont des vertus de soldat, et durant toute sa vie il obéira à ces cinq préceptes dont il fera sa devise : « la fidélité, la bravoure et l'obéissance, le devoir et l'honneur ». Sa femme, une douce fille blonde du Rhin d'autrefois, ne sera pas heureuse. Mais elle donnera beaucoup d'enfants à ce coucou prussien qui vient pondre ses œufs dans le nid rhénan. L'aînée des enfants, Joséphine, aura toutes les qualités de son père, avec la douce sentimentalité de sa mère. La nichée des garçons qui se succèdent rapidement sera élevée dans la crainte paternelle. Toute la famille habite la caserne et c'est au foyer le même dressage implacable qu'à l'exercice.

Dix-huit années s'écoulent ainsi. Ce sont les premiers jeux d'enfants, dans les étroites rues de la vieille ville, sur la place du marché, autour de la statue vénérable du vieux Jan Willem. Toute l'existence intime de la petite cité se déroule devant nous : les fêtes, les réjouissances publiques, ce *Zinte-Maertens Abends* si joliment couleur locale, où les petites lanternes des jeunes gens se poursuivent par les rues nocturnes. La souriante Joséphine a sa première amourette, vite réprimée, pour le petit lieutenant du régiment de son père...

La seule consolation dans la vie morose de la mère et une grande joie pour les enfants, ce sont les visites aux grands-parents Zillges, où derrière les tables de l'auberge on goûte aux sucreries de grand'mère en écoutant grand-père causer dans son fauteuil. Quel contraste entre cette salle confortable où tout respire l'aisance et les murs nus du petit logement de la caserne !

Le vieux Zillges aimait à se souvenir du passé. C'était toujours avec un ton de regret qu'il parlait des choses glorieuses qu'il avait vues de ses propres yeux.

Pierre Zillges était fier d'avoir bien connu Napoléon.

N'avait-il pas vu l'Empereur de si près, en 1811, lors de son entrée à Düsseldorf, qu'il aurait pu le saisir par le pan de son habit...

On connaissait Napoléon d'homme à homme, car on avait été français très longtemps. Et les soldats de l'Électeur palatin ou les Autrichiens qui, avant eux, avaient occupé la ville avaient mené leur train avec plus d'insolence que les troupes de la division Lefebvre. Et à qui donc la ville devrait-elle le nouveau port, et les belles plantations du jardin royal, où les citoyens aimaient à se promener avec leurs femmes et leurs enfants? et l'*Annasberg ?* et le *Napoleonsberg ?* et la large *Alleestrasse?* Seulement à Napoléon. Sans lui on nicherait encore dans l'étroite forteresse, et Dieu sait quelle garnison on aurait sur le dos.

Oui, Napoléon ! Quel homme c'était ! Que Dieu l'ait en sa sainte garde !...

Mais viennent les premiers bruits de changements politiques : 1840 et la fameuse chanson de Becker... Le sous-officier prussien frémit d'impatience. Ah ! si cela allait recommencer comme en 1813, alors que son père battait les Français ! Hélas ! au lieu de marcher à l'ennemi, c'est dans ce pays même qu'il faut se battre. L'Allemagne, reprise de sa « sentimentalité historique », déplore le drapeau noir-rouge-or, le symbole de l'Unité. C'est Quarante-huit, la « folle année » !

Düsseldorf continue à détester la Prusse et son « prince mitrailleur », comme on appelait alors le prince héritier Guillaume, qui fut plus tard l'Empereur Guillaume. Rinke sacre contre ces « têtes carrées rhénanes », mais cet homme fruste et dur, « prussien sur toutes les coutures », fait son devoir sans phrase. Hélas ! encore hélas ! cela devait aller de mal en pis. Quand, un an après, le 9 mai 1849, il rencontre son propre fils, en face de lui sur les barricades, c'en est trop pour lui. Il recule et préfère le suicide au déshonneur.

Grand-papa Zillges, à moitié aveugle dans son fauteuil, ne comprend plus rien aux événements du dehors. Et il répète toujours sa vieille litanie : « Que nous veulent les Prussiens ?... L'Allemagne?... La patrie?... Nous sommes des citoyens de Düsseldorf !...»

Ainsi nous suivons toutes les étapes de la pensée néo-allemande de ce siècle. De 1849 à 1866 il y a une lacune volontaire dans le roman de Mme Viebig. Les années passent, et nous assistons sans transition au réveil du patriotisme prussien. Joséphine, mariée à un brave garçon de gendarme, est veuve déjà... Sa mère, elle aussi, la « belle Tring », malgré ses quarante ans sonnés, après la catastrophe qui emporta le sous-officier, a épousé en secondes noces un ami d'enfance. Elle s'appelle maintenant « Madam » Schnakenberg. Avec son mari, elle visite, en 1867, l'exposition universelle de Paris...

Dans cette génération de bourgeois, le sacrifice à l'idée prussienne n'est pas encore accompli. Quand, au début de l'année 1870, le roi Guillaume visite Düsseldorf, M. Schnackenberg, dans ce jargon bas-rhénan que Heine déjà trouvait affreux, fait encore cette réflexion qui est loin d'être chaleureuse ;

Eh bien oui ! Un homme tout à fait charmant, un homme bien aimable ! C'est heureux que *celui* de Bismarck ne soit pas venu avec lui, cela aurait pu devenir désagréable... Je m'en vais au *Hibou* pour fêter le roi, moi aussi. Mais on dira tout ce que l'on voudra, ce qui est vrai est vrai, Napoléon possède un équipage plus noble. Il a plus de *savoir-vivre*, celui-là. — Ce n'est d'ailleurs pas étonnant de la part d'un de ces Prussiens...

Mais voici l'année fatale, je veux dire l'année glorieuse... Düsseldorf envoie ses enfants à la guerre. C'est, après des semaines d'anxiété, l'enthousiasme de la victoire... Joséphine pleure un fils, mais elle soigne les blessés français... Puis c'est la paix. Je m'arrête...

Henri Heine, cet enfant terrible de Dusseldorf, avait persiflé les premiers élans du patriotisme néo-allemand (voir surtout *Deutschland*, ch. V). Dans la *Wacht am Rhein* de Mme Viebig, qui abonde en curieux détails d'intimité, l'un des plus jolis épisodes est la visite de Joséphine, triste et enamourée, à la pauvre maison de la Bolkerstrasse, où le poète du *Buch der Lieder* passa son

enfance. Que de fois, en feuilletant le petit livre de vers doré sur tranches, cadeau du chaste amoureux, la fille du sergent-major Rinke avait-elle rêvé d'infini, tandis que la molle brise qui soufflait du Rhin lui semblait chuchoter les accents langoureux de la *Lorelei*...

Mais oubliant tout cela, elle s'est souvenue de la devise paternelle. Sereine, avec son pauvre cœur brisé, elle avait fait son devoir.

L'Allemagne, secouée de son rêve par la main brutale du sous-officier allemand, ne chante plus la *Lorelei*.

HENRI ALBERT.



# LE COMPAGNON

CONTE

—

Il y avait une fois un fils de paysan, qui rêva qu'il épouserait une Princesse bien loin de chez lui, et elle était rouge et blanche comme du lait et du sang, et si riche qu'il n'y avait pas de limite à sa richesse. Lorsqu'il se réveilla, il lui sembla qu'elle était encore debout devant lui, en chair et en os, et elle lui parut si belle et charmante qu'il ne pourrait pas vivre sans elle. Et il vendit ce qu'il avait, et s'en alla par le monde pour la chercher. Il s'en alla bien loin, et plus loin encore, et en hiver il arriva dans un pays où tous les chemins étaient tout droits, sans aucune courbe. Lorsqu'il eut marché en ligne droite pendant trois mois, il arriva dans une ville, et devant la porte de l'église il y avait un grand glaçon avec un cadavre dedans, et tous les gens qui sortaient de l'église crachaient dessus, en passant. Le garçon fut étonné, et lorsque le prêtre sortit de l'église à son tour, il lui demanda ce que cela voulait dire.

— C'est un grand criminel, dit le prêtre; il est puni pour son impiété, et exposé là pour être la risée de tous.

— Qu'est-ce donc qu'il a fait? demanda le garçon.

— Dans la vie il était marchand de vin, dit le prêtre, et il mélangeait le vin avec de l'eau.

Le garçon trouva que ce n'était pas un acte si

épouvantable, « et s'il l'a payé de sa vie, ajouta-t-il, on pouvait bien le mettre en terre chrétienne, et le laisser en paix après sa mort ». Mais le prêtre dit que cela ne pouvait se faire en aucune manière, car il faudrait des gens pour briser la glace et l'en dégager, il faudrait de l'argent pour payer la terre chrétienne à l'église, le fossoyeur devrait avoir son salaire pour préparer la tombe, et le propriétaire de l'église pour les cloches, et le sonneur pour le chant, et le prêtre pour la cérémonie.

— Crois-tu que quelqu'un payera tout cela pour un pécheur puni? demanda-t-il.

— Oui, dit le garçon, pour faire mettre l'homme en terre, il payerait même la bière des funérailles sur le peu qu'il avait.

Le prêtre ne voulait tout de même pas, mais lorsque le garçon arriva avec deux hommes, et demanda en leur présence s'il pouvait refuser la cérémonie, il répondit qu'il ne le pouvait pas.

Ils brisèrent donc la glace et dégagèrent le marchand de vin, et le mirent en terre chrétienne; ils sonnèrent les cloches et chantèrent pour lui, et le prêtre jeta les pelletées de terre, et ils burent la bière des funérailles, en sorte qu'ils pleurèrent et burent ensemble; mais lorsque le garçon eut payé la bière des funérailles, il ne lui resta plus beaucoup de skillings dans la poche.

Il se remit en route; il n'était pas encore allé loin, lorsqu'un homme le rejoignit, qui lui demanda s'il ne trouvait pas triste de marcher ainsi seul.

Non, le garçon ne trouvait pas cela, car il avait toujours à quoi penser, répondit-il.

L'homme demanda s'il ne voulait pas avoir un serviteur.

— Non, dit le garçon, je suis habitué à être mon

propre serviteur; aussi n'en ai-je nul besoin, et quand bien même j'aimerais en avoir un, je n'ai pas le moyen d'avoir un serviteur, car je n'ai pas d'argent pour l'entretenir et le payer.

— Tu as besoin d'un serviteur, je le sais mieux que toi, dit l'homme, et tu as besoin d'un serviteur sur qui tu puisses compter à la vie, à la mort. Si tu ne veux pas de moi comme serviteur, tu peux me prendre comme compagnon ; je te promets que je te serai utile, et cela ne te coûtera pas un skilling; je m'entretiendrai moi-même, et je n'ai pas besoin de nourriture ni d'habits.

Soit, dans ces conditions, il voulait bien l'avoir pour compagnon; et depuis lors, ils voyagèrent ensemble, et l'homme, le plus souvent, marchait devant et montrait le chemin.

Lorsqu'ils eurent traversé beaucoup de pays, par-dessus collines et plateaux, ils arrivèrent devant une montagne. Là, le compagnon cogna et demanda qu'on ouvrît. La montagne s'ouvrit devant eux, et lorsqu'ils eurent pénétré loin dedans, la femme-trold s'avança avec une chaise et les invita :

— Veuillez-vous asseoir, vous devez être fatigués, dit-elle.

— Assieds-toi toi-même! dit l'homme.

Ainsi elle dut s'asseoir, et lorsqu'elle fut assise elle n'en bougea plus, car la chaise était telle qu'on ne s'en pouvait lever quand on était dessus. Alors ils se promenèrent dans la montagne, et le compagnon regarda autour de lui, tant qu'il vit une épée accrochée au-dessus de la porte. Il voulut absolument l'avoir, et il promit à la femme-trold, si elle lui donnait l'épée, de la délivrer de la chaise.

— Non, s'écria-t-elle, demande-moi n'importe quoi! Tu auras ce que tu voudras, mais pas cela,

car c'est l'épée des trois sœurs! (elles étaient trois sœurs qui possédaient l'épée en commun).

— Eh bien, tu peux rester assise là jusqu'à la fin du monde, dit l'homme.

Mais lorsqu'elle entendit cela, elle dit qu'il aurait l'épée, s'il la délivrait.

Il prit l'épée et l'emporta, et laissa quand même la femme-trold sur la chaise.

Lorsqu'ils eurent marché très loin par-dessus des montagnes arides et des plateaux désolés, ils arrivèrent encore devant un escarpement. Là, le compagnon cogna et demanda qu'on ouvrît. Ce fut comme la première fois. La montagne s'ouvrit devant eux, et lorsqu'ils eurent pénétré loin dedans, une femme-trold s'avança vers eux avec une chaise, et les pria de s'asseoir, car ils devaient être fatigués, dit-elle.

— Assieds-toi toi-même, dit le compagnon.

Et, de même que sa sœur, elle n'osa faire autrement, et une fois sur la chaise, elle resta assise. Le garçon et le compagnon se promenèrent dans la montagne, et celui-ci ouvrit toutes les armoires et les commodes, tant qu'il trouva ce qu'il cherchait; c'était une pelote de fil d'or. Il voulait absolument l'avoir, et il promit à la femme-trold que, si elle voulait lui donner la pelote, il la délivrerait de la chaise. Elle répondit qu'il pouvait prendre tout ce qu'elle possédait, mais qu'elle ne voulait pas perdre la pelote, car c'était la pelote des trois sœurs. Mais lorsqu'elle entendit qu'elle resterait assise jusqu'au jour du jugement, s'il n'avait pas la pelote, elle dit qu'il pouvait la prendre tout de même, s'il voulait la délivrer. Le compagnon prit la pelote, mais laissa quand même la femme-trold sur la chaise.

Puis ils marchèrent pendant bien des jours sur des plateaux et à travers les forêts, et ils arrivèrent encore devant un escarpement. Ce fut exactement comme les deux premières fois : le compagnon cogna, la montagne s'ouvrit, et, dans la montagne, arriva une femme-trold avec une chaise, qui les pria de s'asseoir, parce qu'ils devaient être fatigués. Mais le compagnon dit : « Assieds-toi toi-même », et elle s'assit. Ils n'eurent pas traversé beaucoup de chambres, qu'ils aperçurent un vieux chapeau, accroché à une patère derrière la porte. C'était ce que voulait le compagnon ; mais la femme-trold ne voulait pas s'en séparer, car c'était le chapeau des trois sœurs, et si elle le donnait, elle deviendrait tout à fait malheureuse. Mais lorsqu'elle entendit qu'il lui faudrait rester là jusqu'à la fin du monde, s'il n'avait pas le chapeau, elle lui dit qu'il pouvait le prendre, à condition de la délivrer. Lorsque le compagnon eut le chapeau, il la pria de rester assise, comme ses sœurs.

Au bout d'un certain temps, ils arrivèrent à un détroit. Le compagnon prit la pelote de fils d'or, et la lança si fort contre la montagne de l'autre côté du bras de mer qu'elle revint jusqu'à lui, et lorsqu'il l'eut jetée plusieurs fois, elle devint un pont. Sur ce pont ils traversèrent le détroit, et lorsqu'ils furent arrivés de l'autre côté, l'homme dit au garçon de remettre les fils en pelote le plus vite qu'il pourrait, « car si ce n'est pas fait vite, les trois femmes-trolds vont arriver et nous mettront en miettes, » dit-il. Le garçon se mit à pelotonner le plus vivement qu'il put, et il ne restait plus que le dernier fil, lorsque les femmes-trolds arrivèrent en courant ; elles volèrent dans l'eau, virent le passage

devant elles, et se précipitèrent sur le bout du fil ; mais elles ne surent pas le saisir, et se noyèrent dans le détroit.

Lorsqu'ils eurent encore marché quelques jours, le compagnon dit :

— Nous allons arriver au château où se trouve la Princesse que tu as vue en rêve, et lorsque nous y serons, tu entreras et tu diras au roi ton rêve, et l'objet de ton voyage.

Ils arrivèrent, et le garçon fit comme il avait dit, et fut assez bien reçu ; on lui donna une chambre, et une pour son serviteur, et à l'heure du repas, il fut invité à dîner à la propre table du roi. A la vue de la Princesse, il la reconnut aussitôt, c'était bien elle que son rêve lui avait promise. Il lui dit son désir, et elle répondit qu'il lui plaisait, et qu'elle l'épouserait volontiers, mais qu'il devait d'abord subir trois épreuves. Lorsqu'ils eurent dîné, elle lui remit des ciseaux d'or, et lui dit :

— La première épreuve est celle-ci : prends ces ciseaux, garde-les, et rends-les-moi demain à dîner ; ce n'est pas une épreuve bien difficile, je pense, dit-elle avec une vilaine grimace, mais si tu ne le fais pas, tu perdras la vie, c'est la loi, tu seras condamné, roué, et ta tête piquée sur une perche, comme les prétendants dont tu peux voir les crânes par la fenêtre.

Des têtes d'hommes étaient ainsi piquées autour du palais, comme on voit en automne des corneilles posées sur des pieux.

Il doit y avoir quelque piège là-dedans, se dit le garçon. Mais la Princesse était si gaie et si vive, et batifola si bien avec lui, qu'il en oublia les ciseaux et lui-même, et, tandis qu'ils se trémoussaient et

faisaient du bruit, elle lui subtilisa les ciseaux sans qu'il s'en aperçût.

Lorsqu'il monta dans sa chambre, le soir, et raconta ce qui s'était passé, ce qu'elle avait dit, et la paire de ciseaux qu'il devait garder, le compagnon demanda :

— Tu as bien les ciseaux qu'elle t'a donnés ?

Il chercha dans toutes ses poches, mais il n'y avait pas de ciseaux, et le garçon devint plus qu'inquiet lorsqu'il comprit qu'il ne les avait plus.

— Bon, bon, rassure-toi, je vais voir si je ne peux pas te les rapporter, dit le compagnon.

Et il descendit à l'étable. Il y avait là un bouc grand et gros, qui appartenait à la Princesse, et ce bouc volait dans l'air beaucoup plus vite qu'il ne marchait sur terre. Il prit alors l'épée des trois sœurs, lui donna un coup entre les cornes et demanda :

— Quand la Princesse ira-t-elle trouver son bien-aimé cette nuit ?

Le bouc bêla, et dit qu'il ne pouvait pas le dire, mais lorsqu'il eut reçu un second coup, il dit que la Princesse devait venir à onze heures. Le compagnon mit le chapeau des trois sœurs, et par là devint invisible, et il attendit son arrivée. Alors elle prit le bouc et le frictionna avec un baume qu'elle avait dans une grande corne, et elle dit : « En haut, en haut, au-dessus des toits et des flèches d'église, au-dessus de la terre, de l'eau, des monts, des vallées, vers mon bien-aimé qui m'attend dans la montagne cette nuit ! » Au moment où le bouc partit, le compagnon se précipita sur sa croupe, et l'on alla comme le vent ; le voyage ne fut pas long. Naturellement, ils arrivèrent à une montagne ; la Prin-

cesse frappa, et ils entrèrent chez le trold, son bien-aimé.

— Voilà qu'il est venu un nouveau prétendant qui veut m'épouser, il est jeune et beau; mais je ne veux pas d'autre que toi, ajouta-t-elle en câlinant le trold de la montagne. Alors je lui ai donné une épreuve, et voici les ciseaux qu'il devait garder, garde-les maintenant, toi!

Et ils rirent ensemble avec autant d'abandon que s'ils avaient déjà fait attacher le garçon à la roue.

— Oui, je le garderai, et en prendrai grand soin, et je dormirai dans les bras de la fiancée, pendant que les corbeaux mangeront les entrailles de ce garçon, dit le trold.

Et il déposa les ciseaux dans un coffret de fer à triple serrure; mais au moment où il lâcha les ciseaux, le compagnon les prit. Aucun d'eux ne pouvait le voir, car il portait le chapeau des trois sœurs, et le trold referma le coffret sur rien, et il cacha les clefs dans le trou d'une de ses molaires, préparée à la manière des trolds. « Il aura de la peine à les trouver là », se dit-il.

Comme il était plus de minuit, elle rentra chez elle. Le compagnon monta sur le bouc avec elle, et ils ne furent pas longtemps en route.

Au dîner, le garçon fut prié de descendre à la table du roi; mais la Princesse faisait de vilains gestes, et elle était si belle et si fière qu'elle ne voulait presque pas regarder du côté du garçon. Lorsqu'ils eurent mangé, elle se composa une vraie figure de fête, se fit douce comme miel, et demanda:

— Tu as bien, sans doute, les ciseaux que je t'ai prié de garder hier?

— Oui, je les ai, les voici, dit le garçon, et il

les leva en l'air et les laissa retomber sur la table, qui trembla.

La Princesse n'aurait pas pu être plus en colère s'il les lui avait jetés à la figure. Mais elle se fit câline et tendre tout de même, et dit :

— Puisque tu as si bien veillé sur les ciseaux, il ne te sera pas difficile de garder ma pelote de fils d'or, et d'en avoir soin, pour me la rendre demain à dîner ; mais si tu ne l'as pas, tu perdras la vie et seras condamné, c'est la loi.

Cela n'est pas bien difficile, se dit le garçon ; il prit la pelote de fils d'or et la glissa dans sa poche. Mais elle se mit à plaisanter et batifoler avec lui de nouveau, si bien qu'il s'oublia et oublia la pelote, et tandis qu'ils se trémoussaient et faisaient du bruit, elle la lui vola, puis le fit partir.

Lorsqu'il fut monté dans la chambre et eut raconté ce qu'ils avaient dit et fait, le compagnon demanda :

— Tu as bien la pelote de fils d'or qu'elle t'a donnée ?

— Oui, je l'ai, dit le garçon ; et il mit la main à la poche où il l'avait mise ; mais non, il n'avait pas de pelote, et il fut de nouveau si inquiet qu'il ne savait que devenir.

— Bon, bon, rassure-toi, je vais tâcher de l'avoir, dit le compagnon ; et il prit l'épée et le chapeau, s'en alla chez un forgeron et lui fit mettre deux cents kilos de fer à son épée. Puis il vint à l'étable, donna au bouc un coup entre les cornes, qui le fit sursauter, et demanda :

— A quelle heure la Princesse va-t-elle trouver son bien-aimé cette nuit ?

— A minuit, bêla le bouc.

Le compagnon se coiffa du chapeau des trois

sœurs, et attendit. Le Princesse arriva en courant avec la corne de baume, et frictionna le bouc. Puis elle dit, comme la première fois : « En haut, en haut, au-dessus des toits et des flèches d'église, au-dessus de la terre, de l'eau, des monts, des vallées, vers mon bien-aimé qui m'attend dans la montagne cette nuit ! »

Au moment où le bouc partit, le compagnon se précipita sur sa croupe, et l'on alla comme le vent. Naturellement, ils arrivèrent à la montagne du trold, et lorsqu'elle eut frappé trois coups, ils entrèrent chez le trold, son bien-aimé.

— Comment as-tu gardé les ciseaux que je t'avais donnés hier, mon ami ? dit la Princesse. Le prétendant les avait et me les a rendus.

Le trold répondit que c'était tout à fait impossible, car il les avait enfermés dans un coffret à triple serrure, et avait caché la clef dans le trou de sa molaire ; mais ils l'ouvrirent, pour voir, et le trold n'avait pas de ciseaux dans son coffret. Et la Princesse raconta qu'elle avait donné au prétendant sa pelote de fils d'or, mais qu'allons-nous faire, s'il sait jouer de tels tours ?

— La voici, dit-elle, car je la lui ai reprise.

Le trold était embarrassé ; ils y réfléchirent un moment, et imaginèrent de faire un grand feu, et de brûler la pelote ; ainsi ils seraient bien sûrs qu'il ne pourrait l'avoir. Au moment où elle la jeta au feu, le compagnon guetta le mouvement, et la saisit, et aucun d'eux ne le vit, car il portait le chapeau des trois sœurs. La Princesse resta un certain temps chez le trold, et comme le matin approchait, elle rentra chez elle ; le compagnon monta sur le bouc avec elle, et l'on fut vite rentrés.

Lorsque le garçon fut invité à venir dîner, le

compagnon lui donna la pelote de fils d'or. La Princesse était encore plus belle et plus fière que la veille, et lorsqu'ils eurent fini de manger, elle serra fortement les lèvres, et dit :

— Je ne compte guère ravoir ma pelote de fils d'or, qu'hier je t'ai donnée à garder?

— Si fait, dit le garçon, tu l'auras ; la voici. Et il la jeta sur la table, qui trembla, et le roi bondit en l'air.

La Princesse devint aussi blême qu'un cadavre, mais bientôt elle reprit un air aimable, et dit que c'était très adroit ; elle n'avait plus qu'une petite épreuve : « si tu es assez habile pour me procurer demain, à dîner, la chose à laquelle je pense, tu m'épouseras et je serai à toi », dit-elle.

Le garçon se sentit comme condamné à mort, car il lui semblait qu'il n'était pas possible de savoir à quoi elle avait pensé, et encore plus impossible de le lui procurer, et lorsqu'il fut rentré dans sa chambre, il n'y eut presque pas moyen de le calmer. Le compagnon lui dit qu'il pouvait être tranquille, qu'on en viendrait bien encore à bout comme les deux premières fois, et le garçon finit par se rassurer, et se coucha pour dormir.

Alors le compagnon se hâta d'aller trouver le forgeron, et lui fit mettre quatre cents kilos de fer à son épée, et, quand ce fut fait, il vint à l'étable, et donna au bouc, entre les cornes, un coup qui le fit sauter d'un mur à l'autre.

— Quand la Princesse ira-t-elle rejoindre son bien-aimé cette nuit? demanda-t-il.

— A une heure, bêla le bouc.

A l'heure dite, le compagnon était dans l'étable avec le chapeau des trois sœurs sur la tête, et après que la Princesse eut frictionné le bouc, et lui eut

dit, comme d'habitude, de voler par les airs vers son bien-aimé qui l'attendait dans la montagne, ils s'envolèrent de nouveau, avec le compagnon assis sur la croupe; mais cette fois il n'eut pas la main légère, car il frappa la Princesse, un coup par ci, un coup par là, tant qu'elle en fut toute abîmée. Ils arrivèrent au mur de la montagne, elle frappa à la porte, qui s'ouvrit, et ils entrèrent chez son bien-aimé.

Là, elle se plaignit à lui, elle gémit lamentablement, elle ne savait pas qu'il pût y avoir des temps si mauvais; c'était comme s'il y avait eu quelqu'un qui la frappait et qui frappait le bouc, et sûrement elle devait être jaune et bleue sur tout le corps, tant le voyage avait été pénible; puis elle raconta que le prétendant lui avait aussi rendu la pelote de fils d'or; comment cela avait pu se faire, ni elle ni le trold ne pouvaient l'imaginer.

— Mais sais-tu quelle idée j'ai eue? demanda-t-elle.

Non, le trold ne pouvait pas le savoir.

— Eh bien, je lui ai dit qu'il fallait m'apporter demain, à dîner, la chose à laquelle je pensais, et c'était ta tête. Mon ami, crois-tu qu'il pourra me la procurer? dit la Princesse en câlinant le trold.

— Je ne le crois pas, dit le trold, et à sa réponse il se mit à rire et à s'esclaffer comme un lourdaud, et tous deux pensaient bien, le trold et la Princesse, que le garçon serait attaché à la roue, et que les corbeaux lui arracheraient les yeux, avant qu'il pût procurer la tête du trold.

Vers le matin elle dut rentrer chez elle, mais elle avait peur, dit-elle, car il lui semblait qu'il y avait quelqu'un derrière elle, et elle n'osait faire seule le voyage; le trold devrait bien l'accompa-

gner. Soit, le trold va l'accompagner, et il sort son bouc, car il en avait un pareil à celui de la Princese, et il le frictionne et lui met du baume entre les cornes. Lorsque le trold fut assis, le compagnon s'accrocha par derrière avec lui, et l'on partit à travers l'air, pour le palais du roi ; mais en chemin le compagnon tapa sur le trold et sur le bouc à coups répétés de son épée, si bien qu'ils baissaient de plus en plus, et à la fin ils furent presque sur le point de s'enfoncer dans la mer, au-dessus de laquelle ils volaient. Voyant qu'il faisait si mauvais temps, le trold accompagna la Princesse jusqu'au palais du roi, et attendit dehors, pour être sûr qu'elle rentrait sans encombre. Mais au moment où elle ferma la porte derrière elle, le compagnon trancha la tête du trold, et courut à la chambre du garçon.

— Voilà, dit-il, à quoi pensait la Princesse.

Bon, tout allait bien, comme on voit, et le garçon fut prié de venir à table, et après le dîner, la Princesse fut douce comme une fauvette.

— Tu as peut-être ce que j'ai pensé ? demanda-t-elle.

— Oui, certes, je l'ai, dit le garçon, et il sortit la tête de dessous le pan de son habit, et la jeta sur la table, si bien que la table et toute la vaisselle furent renversées.

La Princesse était comme une morte, mais elle ne put nier que c'était bien ce qu'elle avait pensé, et maintenant il devait l'épouser, comme elle avait promis. On fêta le mariage, et il y eut grande joie dans tout le royaume.

Le compagnon prit le garçon à part, et lui dit qu'il devrait fermer les yeux et faire semblant de dormir pendant la nuit des noces, mais que s'il

tenait à la vie et voulait l'écouter, il ne fallait pas sommeiller un instant, avant d'avoir débarrassé la Princesse de la peau de troldqui l'enveloppait ; pour cela, il fallait la fouetter avec neuf balais de bouleau neufs, et la frotter avec du lait dans trois vases ; d'abord il la laverait dans un vase avec du petit lait vieux d'un an, puis il la frictionnerait avec du lait caillé, et enfin il la rincerait dans un vase de lait frais ; les balais étaient sous le lit, et il avait placé les vases dans un coin ; tout était prêt. Le garçon promit de lui obéir, et de faire comme il avait dit.

Le soir des noces, ils se mirent au lit, et le garçon fit semblent de dormir. La Princesse se leva sur son coude, regarda s'il dormait, et le chatouilla sous le nez. Le garçon dormait toujours. Elle lui tira les cheveux et la barbe. Il dormait comme une souche, à ce qu'elle crut. Alors elle tira un grand coutelas de sous l'oreiller, et voulut lui couper la tête ; mais le garçon se redressa, lui fit tomber des mains le couteau, et la prit par les cheveux. Puis il la fouetta avec les balais, tant qu'il n'en resta pas une brindille. Cela fait, il la jeta dans le vase de petit lait, et là il put voir quelle sorte d'animal elle était ; elle était noire comme un corbeau sur tout le corps ; mais après l'avoir lavée dans le petit lait, frictionnée avec le lait caillé, rincée dans le lait frais, la peau de trold disparut, et elle fut douce et ravissante comme elle ne l'avait jamais été.

Le lendemain, le compagnon dit qu'ils devaient partir. Oui, le garçon était prêt à partir, et aussi la Princesse, car la dot était préparée depuis longtemps. La nuit, le compagnon transporta dans le palais du roi tout l'or et l'argent, et toutes les richesses laissées par le trold dans la montagne, et

le matin du départ, c'était tellement plein partout dans le palais qu'on ne pouvait avancer ; la dot valait plus que tout le pays du roi, et ils ne savaient comment emporter tout cela. Mais le compagnon savait toujours s'en tirer. Le trold avait encore laissé six boucs qui savaient voler. On les chargea et surchargea tellement d'or et d'argent qu'ils durent marcher sur terre, et ne purent s'envoler avec, et ce que les boucs ne furent pas capables de porter dut rester dans le palais du roi.

Ensuite, ils voyagèrent bien loin, et plus loin encore, mais à la fin les boucs furent si fatigués qu'il ne purent pas aller plus loin. Le garçon et la Princesse ne savaient que faire, et le compagnon, voyant qu'ils ne pouvaient s'en tirer, prit toute la dot sur son dos, mit les boucs par-dessus, et porta le tout si loin qu'il n'y avait plus qu'une grande lieue jusqu'à la maison du garçon. Là, le compagnon dit :

— Maintenant il faut que je te quitte; je ne peux pas rester avec toi plus longtemps.

Mais le garçon ne voulait pas le quitter, il ne voulait le perdre à aucun prix. Soit, il continua une lieue encore avec eux, mais il ne pouvait les accompagner plus loin, et le garçon eut beau le prier et le presser de venir jusque chez lui et d'y rester, ou tout au moins de prendre part à la fête du retour chez son père, le compagnon dit qu'il ne le pouvait pas. Alors le garçon lui demanda ce qu'il voulait pour l'avoir accompagné et aidé.

— Si tu y tiens, que ce soit la moitié de tout ce qui te viendra en cinq ans, dit le compagnon.

— Bon, tu l'auras, dit le garçon.

Après son départ, le garçon laissa toute sa richesse, et rentra chez lui les mains vides. Il y eut

grande fête du retour, dont on entendit et demanda des nouvelles dans sept royaumes, et lorsqu'elle fut finie, ils durent charroyer tout l'hiver, tant avec les boucs qu'avec les douze chevaux que possédait son père, avant de rentrer tout l'or et tout l'argent.

Au bout de cinq ans, le compagnon revint et voulut sa part. L'homme avait bien tout partagé en deux parts égales.

— Mais il y a une chose que tu n'as pas partagée, dit le compagnon.

— Quoi donc? dit l'homme ; je croyais avoir partagé tout.

— Il t'est venu un enfant, dit le compagnon ; il faut aussi le partager en deux.

Oui, c'était juste. Il prit l'épée; mais au moment où il la levait pour fendre l'enfant, le compagnon la saisit par la pointe, et il ne put frapper.

— As-tu été heureux lorsque je t'ai empêché de frapper? demanda le compagnon.

— Oh, jamais je n'ai été aussi heureux, dit l'homme.

— Moi, j'ai été aussi heureux, le jour où tu m'as délivré du glaçon, dit-il. Garde tout ce que tu as, je n'ai besoin de rien, car je suis un esprit.

C'était le marchand de vin qui était dans un glaçon à la porte de l'église, et sur qui tout le monde crachait : et il s'était fait son compagnon et l'avait aidé, parce qu'il avait donné ce qu'il avait pour lui donner la paix et le faire mettre en terre chrétienne. Il avait obtenu de l'accompagner pendant une année, et l'année était écoulée, lorsqu'ils s'étaient séparés la dernière fois. Et il avait obtenu de le revoir, mais maintenant il fallait qu'ils se séparent à jamais, car les cloches du ciel l'appelaient.

P. CHR. ASBJŒRNSEN.

*Traduit du norvégien* par P.-G. LA CHESNAIS.

LA

# DERNIÈRE DEMEURE DE BALZAC

ET

# THÉOPHILE GAUTIER

—

Sous le titre de : *la Dernière maison de Balzac*, le *Gaulois du dimanche* (supplément du *Gaulois*) a publié, dans son numéro des 4-5 octobre dernier, une série d'illustrations relatives à cette maison, exécutées d'après les photographies prises sur place par M. Alphonse Callery. Elles sont accompagnées par lui d'une notice, où se sont glissées de fâcheuses inexactitudes. Nous allons en indiquer quelques-unes.

D'abord, Balzac ne goûta jamais, après son mariage, les : « quelques années de bonheur » dont parle M. Callery, et cela par l'excellente raison qu'il mourut moins de six mois après l'avoir contracté.

« L'hôtel de Balzac » ne dut jamais non plus : « être mis en vente », par la non moins bonne raison qu'en 1882, lors du décès de M^me^ de Balzac, il était déjà la propriété de sa voisine, la baronne Salomon de Rothschild.

En effet, de la main à la main et sous condition de n'entrer en possession qu'après la mort de la vendeuse, M^me^ de Rothschild l'avait antérieurement acquis, dans l'intention bien arrêtée de le raser un jour pour agrandir son jardin. Et c'est ce qui fut fait. La clause dont il s'agit avait été stipulée au profit de M^me^ de Balzac, afin que les créanciers de sa fille ne pussent s'emparer de l'immeuble le jour où, sans cette vente anticipée, cette dernière en serait naturellement devenue propriétaire ; puis, afin de permettre à la veuve de l'illustre écrivain d'y mou-

rir sans être personnellement inquiétée. Ce qui s'y passa ensuite ne se produisit donc pas après un « départ » de Mme de Balzac, mais bien lorsqu'elle eut cessé de vivre.

Balzac avait installé ce logis en 1847-1848, c'est-à-dire *quarante ans* avant que M. Callery, s'il faut l'en croire, n'y pénétrât. Mais ne s'abuse-t-il pas en pensant l'avoir visité en 1888? Mme de Balzac étant morte au mois d'avril 1882, en 1888, sa résidence n'avait-elle pas été démolie depuis un certain temps déjà ?

En ce qui concerne la description qu'en a donnée Théophile Gautier, quoi qu'en dise M. Callery qui la juge imaginaire, et lui attribue d'avoir : « créé une véritable légende », elle est absolument exacte relativement au moment précis auquel elle se rapporte, c'est-à-dire à l'époque où Balzac habitait ce petit ermitage. Or, *quarante ans plus tard*, M. Callery n'a parcouru cette même demeure qu'entièrement démeublée après le passage d'une nuée d'avides créanciers, qui l'avaient dévastée de fond en comble, arrachant les tapis, l'étoffe des tentures, les cuirs de Cordoue, et jusqu'aux boiseries recouvrant les murailles! Il faut ajouter aussi, qu'antérieurement à la mort de Mme de Balzac, des ventes clandestines, opérées pendant plusieurs années, avaient peu à peu fait disparaître du domicile les objets et les meubles les plus précieux. Ceux que les émules de Gobseck purent néanmoins y saisir, en avril 1882, ont été sur-le-champ vendus publiquement à l'Hôtel Drouot. Il s'y trouvait, entre autres, les armoires-bibliothèques, incrustées d'écaille et de cuivre en style de Boulle, attestées par Théophile Gautier, — dont, en conséquence, M. Callery révoque en doute l'existence, — et qui pourtant subsistent encore, ayant été acquises par M. Jules Brivois, le bibliophile et bibliographe bien connu !

Nous possédons nous-même une importante série de petites aquarelles, exécutées pour Mme Hanska avant son mariage avec le maître. Elles représentent la plupart des pièces de l'habitation, telles qu'elles étaient décorées et meublées au moment où Théophile Gautier les décri-

vit. Ces aquarelles sont charmantes. Toutes indiquent non seulement la couleur des tentures, pour chaque appartement, mais en reproduisent aussi les principaux meubles. Deux d'entre elles, notamment, fournissent la preuve que l'escalier, ainsi que Théophile Gautier l'annonce, était bien réellement orné de grands vases en porcelaine de Chine.

L'auteur des *Emaux et Camées* n'a pas été, d'ailleurs, le seul écrivain admis, du vivant de Balzac, dans la maisonnette de la rue Fortunée, et plusieurs publicistes ont, de même que lui, parlé des objets d'art, des tableaux, et des curiosités qu'elle renfermait. On peut lire, entre autres, dans le numéro d'août 1846 du *Musée des Familles*, le curieux article de Léon Gozlan, consacré à deux meubles historiques retrouvés par Balzac. A cette date, ils étaient installés chez lui, à Passy ; mais ils le suivirent rue Fortunée. Le dessin des deux meubles est intercalé dans l'article de Gozlan. Il serait bien intéressant de savoir en quelles mains ces précieuses épaves se trouvent actuellement.

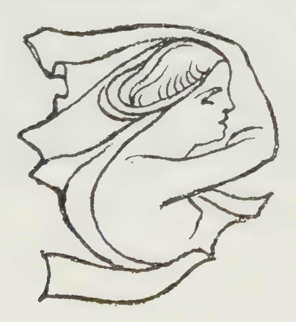
Quant à la lettre citée dans la notice de M. Callery, — lettre écrite non par : « une fille de Mme de Balzac », mais bien par sa fille *unique*, — elle est postérieure à la mort de Balzac. Le : « plus cher des amis » n'est donc pas le célèbre romancier, mais le peintre Jean Gigoux et l' : « Octavie », nommée ensuite, n'est autre que la baronne de Lowenthal, encore vivante aujourd'hui, mère de l'ex-duchesse Decazes, — récemment remariée au prince Joseph Lubomirski, — et de la marquise de Beauvoir.

Faisons remarquer, enfin, que les colonnes dont parle M. Callery, actuellement conservées dans le jardin de la baronne de Rothschild, ne firent, semble-t-il, jamais partie de la Chapelle Saint-Nicolas acquise par Balzac. C'est sa veuve, — ou sa belle-fille, — déjà presque à bout de ressources cependant, qui entreprit un jour de faire reconstruire cette chapelle, dans des proportions beaucoup plus considérables, dit-on, et sur un emplacement

un peu différent de celui du petit temple primitif. Mais le nouvel édifice demeura inachevé, faute d'argent pour le terminer. C'est de ce dernier bâtiment que proviendraient les colonnes en question, et Balzac, en ce cas, ne les aurait jamais aperçues. Ce point resterait à déterminer positivement.

A l'heure présente, tant de légendes, de renseignements douteux, de récits apocryphes, surgissent chaque jour relativement à presque toutes les grandes personnalités disparues, qu'il est, croyons-nous, utile de ne pas laisser s'accréditer à leur sujet, sous quelque forme que ce soit, des faits incertains et entièrement contraires à la réalité. Or, ainsi qu'on l'a vu, et malgré l'absence de toute documentation ou argumentation décisive à l'appui, Théophile Gautier, — dont l'impeccable précision, aussi bien à propos de ses analyses d'œuvres d'art et de ses études d'appartements qu'à propos de ses tableaux de voyages, n'avait jamais été contestée, — Théophile Gautier vient cependant, et pour la première fois, d'être représenté comme ayant *imaginé ce qu'il a décrit*, rien ne valant : « pour lui, l'éclat d'une belle période, pas même la vérité. » Nous avons donc cru opportun de protester immédiatement, en rappelant, — surtout à l'occasion d'un travail prétendûment rectificatif, mais néanmoins, et malgré l'évidente bonne foi de M. Callery, si complètement inexact en ce qui touche l'auteur du *Capitaine Fracasse*, — avec quelle persévérance le grand styliste se montra jusqu'à sa dernière ligne, le plus véridique et le plus scrupuleux des peintres ayant employé pour outil une plume au lieu d'un pinceau !

V^te DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.



# LE PETIT AMI

(*Suite*) [1]

—

## VII

Je t'aimais inconstant, qu'eussé-je fait, fidèle!
RACINE.

Je pense doucement en ce moment à ce que se dit peut-être le lecteur : « Maintenant, le train pour la Suisse est parti. Ce jeune homme est rentré chez lui et il doit être consolé. Nous en avons fini avec sa chère maman et nous allons le revoir avec ses belles amies. » Le lecteur est un peu pressé.

Le lendemain de cette soirée si drôle, — je lui dois pourtant ces dernières phrases, à la page avant, qui ne me paraissent pas mal, — j'écrivis à ma mère une lettre à la fois émue et moqueuse, désabusée et tendre, etc. ; pour la première fois, je voulais que ça comptât : « Ai-je tort, ai-je raison de vous écrire, lui disais-je après lui avoir fait quelques reproches sur sa bonne tenue de la veille ; je me le suis demandé un moment avant de commencer cette lettre. Si j'écris, pensais-je, je vais peut-être ennuyer, car je ne pourrai pas écrire sans tendresse ; si je n'écris pas, on ne manquera pas d'en profiter pour m'accuser d'indifférence. Alors, j'ai voulu vous écrire, une dizaine de lignes... » Quand je signai, c'était la sixième page.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 153, 154.

Le plus touchant, c'est que, le même jour, ma mère m'écrivait aussi, un mot seulement, à la hâte, disait-elle, pour m'assurer encore de son affection. Comme si c'était nécessaire! « Cher fils tant aimé, pourquoi faut-il qu'un contre-temps si fâcheux soit arrivé pour me priver des si douces heures que je me réjouissais de passer avec toi... Ecris-moi longuement, traite-moi en amie, aime-moi, ta place était toute prête dans mon cœur... Merci pour tes fleurs, quelle tendre attention ! et comme elle m'a touchée... Mon cher grand, reçois les tendres baisers de ta mère qui ne t'a jamais oublié et à laquelle ta présence a mis un rayon de soleil dans le cœur. » Elle doit lire de bien mauvais livres, me disais-je en relisant cette dernière phrase.

Je lui répondis dès le lendemain, et, alors, commença entre nous toute une correspondance. « Il ne faut pas m'en vouloir de ma façon d'être de dimanche, m'écrivit ma mère dans sa deuxième lettre. Songe que j'étais entourée de personnes de... me connaissant, que tu es un homme et que je ne parais pas mon âge... J'ai désappris l'expansion, car je ne suis pas la femme heureuse que tu crois... Mes baisers étaient embarrassés, dis-tu; mais tu es un homme, encore une fois, et je ne t'ai pas vu grandir... Que de choses, cher grand fou, auxquelles il faut faire attention... » Comment, voilà qu'elle se plaignait, à présent! Aussi: « J'ai bien de la peine à ne pas vous croire heureuse, lui dis-je en lui répondant. Vous avez un mari très bien, deux enfants que vous aimez; il vous tombe de plus, tout à coup, un grand sentimental de fils qui vous écrit, sans rougir, des lettres de six pages. Si ce n'est pas le bonheur, qu'est-ce donc qu'il vous faut ? »

Oui, toute une correspondance. Ma mère m'écrivait et je lui écrivais, elle me répondait et je lui répondais, et ça dura tant que ça put, c'est-à-dire pas longtemps. Mais qu'importe! Nous avons pu, avec ces lettres, nous montrer l'un à l'autre la mère et le fils que nous sommes. Quelle mère, surtout! En m'écrivant pour la quatrième fois, elle me renvoya la moitié du bouquet de violettes que je lui avais donné à son départ : « Je l'ai gardé comme un souvenir, disait-elle. Je le partage avec toi, mon chéri, pour te prouver encore et toujours que tu es près de mon cœur. » Et dans ses autres lettres, au hasard: « Ah! que rien ne gâte notre si joli roman d'amour, mon cher fils!... Quand nous avons déjeuné, je me mets quelquefois sur ma chaise-longue, et, feignant de dormir, je songe, à qui? tu le devines bien, à toi! que j'espère revoir bientôt... Je fais toutes sortes de rêves... Je te vois ici, moi t'allant voir le plus possible et te faisant venir en cachette chez moi... D'autres fois, c'est à Paris, chez toi, pouvant nous voir et nous embrasser en toute liberté... Rêves que tout cela, qui tristes ou gais ont tous le même but... Mais mon imagination est une folle que j'ai parfois grand'peine à maîtriser, et je ne lui en veux pas... Si factice que soit le bonheur qu'elle me procure, c'est encore du bonheur... Quand serons-nous ensemble une journée... J'aimerais tant à causer avec toi autrement que par lettres pour te demander une foule de choses trop difficiles à écrire... Cela viendra peut-être plus tôt que tu ne le crois, et je tâcherai d'être encore ta jolie maman, orgueilleux flatteur que j'aime... » J'oubliais son cœur de mère, dont elle me parlait aussi beaucoup.

« Vos lettres, les fleurs que vous m'envoyez, lui

écrivais-je de mon côté, en faisant de mon mieux pour garder la mesure, vous ne pouvez savoir quel plaisir elles me causent... Quand je pense à vous un peu trop longtemps, ma pensée se trouble un peu, il me semble... Non, vous ne pouvez pas savoir... Je vous vois alors beaucoup moins éloignée, vous êtes tout ensemble ma chère maman et une créature adorable... Ah! si je vous avais près de moi, dans ces moments-là!... Qui sait ? pourtant; je ne vous dirais peut-être rien, comme là-bas, chez ma grand'mère, quand je fus si gauche... Vous ne m'en voulez pas, dites ?... Les femmes aiment si peu les timides!... Si vous saviez de quelle manière, depuis dix ans, je pensais à vous... Et vous, pensez-vous à moi? Quand vous vous penchez vers votre fils pour l'embrasser ou pour le gronder, dites, pensez-vous à cet autre fils, retrouvé si par hasard, et qui vous aime comme un enfant et comme un homme, plus comme un homme, peut-être!... Ah! il faisait, ce matin, le même brouillard que ces quelques jours du mois d'octobre que j'ai vécus avec vous !... Vous rappelez-vous, le soir du jour de votre arrivée, dans votre chambre, quand je vous ai demandé de vous coucher et de me laisser revenir un peu après ?... Vous n'avez pas voulu, vous cachant méchamment de moi comme d'un enfant qui ne sait pas ce que c'est qu'une femme... Le voudrez-vous un jour, maintenant que vous savez combien je vous aime ?... Je sais bien, vous allez me faire encore de la morale... Comme c'est gai, pourtant! Dire que je ne vous verrai jamais qu'ainsi, par intervalles plus ou moins éloignés, presque en passant, comme un voyageur qui, à peine arrivé, sent déjà monter en lui la mélancolie des bagages. Si encore c'était tout de suite!

Mais comment serons-nous, alors? Serez-vous encore un peu ma jolie maman de 1881, dont je suis resté si fou, et ne serai-je pas, moi, plus embarrassé? »

Ainsi je lui écrivais, deux ou trois fois par semaine, jamais les mêmes mots, mais toujours la même ardeur, avec, de temps à autre, de légers reproches, de légers soupçons, inquiet de la moindre chose, désolé du moindre retard. Quand j'y songe, maintenant, je me dis que c'est peut-être un bien que tout soit fini entre nous. La pensée de cette femme ne me quittait pas. Je restais des heures entières à songer à elle, aux circonstances de sa vie, à notre réunion si inattendue et si pleine de contrainte, à son existence, là-bas, avec son mari et ses deux enfants. Non, la vie ne nous avait pas seule séparés, ni personne rien fait pour nous empêcher de nous revoir, comme elle disait. Elle avait beau s'ingénier à mille tendresses, on ne devient pas tendre ainsi du jour au lendemain, et au fond d'elle-même, j'avais dû toujours lui être indifférent. Tant d'années avaient passé depuis le petit enfant qu'elle avait laissé! Elle était bien excusable... Analyse, analyse, je peux dire à présent que je m'en suis donné. Chacune de ces lettres, qui me rendaient si heureux, m'était, à chaque fois, une nouvelle occasion de poser au connaisseur. Ces phrases charmantes, où passait même quelquefois une certaine coquetterie, pour ne pas dire plus, ces mots si caressants, qui remuaient en moi jusqu'au souvenir de mon enfance, je me disais que ce n'était chez elle que petite pitié, sorte de devoir, quelque chose comme une compensation qu'elle voulait me donner. « Correspondre avec toi est vraiment difficile avec la déplorable habitude que tu as de lire entre

les lignes des choses qui n'existent pas », m'écrivit-elle même une fois quand ça commença à aller moins bien. C'est que c'était si peu vraisemblable, tout ce qu'elle m'avait dit chez ma grand'mère, ce fameux soir de confidences, et tout ce qu'elle m'écrivait maintenant, quand le goût la reprenait des explications ! Que je ne l'aurais jamais revue si je n'étais allé auprès de Fanny ; que son distingué mari, loin de nous croire en correspondance, devait bien plutôt souhaiter que nous ne nous revissions jamais ; que peut-être même elle devait se cacher pour lire mes lettres comme pour m'écrire, cela c'était bien davantage. J'en avais des preuves, du reste, dans ce que m'avait dit ma grand'mère : « Jamais Jeanne ne nous a parlé de vous », et dans ce que ma mère lui avait écrit sitôt rentrée chez elle (ma grand'mère, l'excellente personne ! m'avait montré la lettre) : « Tu peux me parler de Paul dans tes lettres. Mon mari a lu le faire-part, je lui ai dit que c'était un neveu à Fanny. » Ah ! oui, la flotte s'augmentait plutôt !... Et cependant, se pouvait-il qu'il en fût ainsi ; le temps effaçait-il jusqu'au sentiment maternel ; ces lettres, que je lisais et relisais, se pouvait-il que seules les eussent dictées la compassion, la nécessité, l'idée, pour ainsi dire, de gagner du temps ?... Ce qu'elles disaient était si tendre quelquefois, paraissait si vrai, si profondément jailli d'un cœur à regret silencieux pendant tant d'années !... Ah ! la vérité, dont j'étais sûr, dont je me plaisais à être sûr, — et que je m'efforçais de ne pas savoir ! Une fois, ma mère termina sa lettre en me disant adieu, un mot qu'on dit là-bas, paraît-il, comme ici on dit au revoir, sans que ça implique aucune idée de séparation. Ne le sachant pas, je fus inquiet plus que jamais. Je craignais tant de

la perdre encore, je sentais si bien aussi que je la perdrais encore! « Jamais adieu, lui écrivis-je; que ce soit le plus tard possible. Que n'ai-je encore vingt ans ! que n'ai-je encore dix ans ! Cela me ferait dix ans, vingt ans de plus ! »

Toute cette correspondance, je l'ai là, sous les yeux, en écrivant ce chapitre : d'un côté, les lettres de ma mère, et,de l'autre, les copies de mes lettres à moi. Quelles choses vives et pénétrantes elles contiennent les unes et les autres, même les dernières,pourtant un peu convenables! Que de mon chéri, de mère adorée, de cher grand fou, de femme très aimée, cher cœur plein de tendresse, image pleine de souvenirs ! Ça fera vraiment quelques pages très bien dans quelques années, s'il n'y a pas moyen avant. J'avais d'abord songé à les reproduire dans ce livre, pour m'éviter l'ennui de copier des citations, ce que j'ai fait en courant et peut-être bien mal ; puis, j'ai réfléchi, j'ai eu des scrupules : pour les trois francs qu'on le paiera, ce livre en contient assez, — et j'ai remis ces lettres à plus tard. Ce sera mieux, du reste, quand un peu de temps aura passé. J'aurai peut-être acquis d'ici là un peu de talent et le goût des jolies phrases, quoique maintenant ça me paraisse difficile ; ma chère capricieuse ne sera probablement plus; je pourrai alors parler de nos amours comme il convient d'en parler, et sans avoir l'air de faire une scène. Et puis, après avoir tant écrit, car j'espère bien qu'on va me faire des commandes, les sujets finiront par me manquer et je serai bien content de retrouver toutes ces lettres. Quelle charmante préface je vois déjà à ce livre, celui qui m'aura coûté le moins de peine, et pourtant... — et que j'écrirai, retiré de la circulation, parmi quelques

belles amies un peu sur le retour! Assurer que ce sera pour les jeunes filles, non, peut-être; mais ça me fera toujours un peu d'argent. J'ai tant de bouquets à rendre à ma mère ! Ce sera le moment, alors !

Il y a pourtant deux de ces lettres qui auraient eu leur place ici, comme un petit supplément à mon chapitre III. C'est vers le milieu de notre correspondance que ma mère fut amenée à me les écrire. Elle avait vu traîner chez ma grand'mère ce bouquin si poétique que j'ai publié en 1900 avec mon si grand ami Van Bever et elle avait appris ainsi que je faisais de la littérature. Cela l'avait-il flattée, je n'en sais rien, mais, rentrée chez elle, elle m'avait tout de suite écrit de lui envoyer un exemplaire de ce livre. Une belle carte-postale, illustrée de son portrait : « Mon cher Paul, voulez-vous, je vous prie, dire à ma mère d'emporter votre volume de poésies. Je n'ai pas pu le lire à tête assez reposée, pour l'apprécier comme il le mérite, j'en suis sûre. » Nous étions si occupés de nous aimer! On a beau dire, il y a tout de même de bons moments dans la vie! Sans trop savoir pourquoi, je n'avais pas tout de suite satisfait à son désir, puis, un jour, sans l'en prévenir, lui avais envoyé ce livre, en y joignant, sans avoir l'air d'y toucher, deux ou trois de ces *Essais* que j'ai publiés dans le *Mercure*, quand j'avais de l'esprit. S'il faut le dire, cet envoi n'était pas tout à fait désintéressé. Quelques jours auparavant, j'avais déplu à ma mère à cause de quelques phrases trop émues dans l'une de mes lettres et ç'avait même été de sa part des tas de manières à ce sujet : « Je dois t'avouer, m'avait-t-elle écrit que je suis souvent inquiète du genre d'affection que tu me témoignes. Ta correspondance, que je

me faisais une joie de garder, est parfois si équivoque qu'elle en deviendrait dangereuse et que je vais, je crois, la détruire... Si tu étais raisonnable, tu me renverrais toutes mes lettres (elle les trouvait donc équivoques aussi?) et notre correspondance ne daterait qu'à partir de celle-ci... » Ah ! oui, des lettres sur la pluie et sur le beau temps, tout à fait comme une mère et comme un fils, m'étais-je dit, et je n'avais pas été raisonnable, je m'étais contenté de lui écrire, d'arranger les choses, elle n'avait pas insisté, et cet envoi de littérature, après tant de gentillesses, me semblait un excellent moyen de me montrer plus gentil encore, en attendant de recommencer.

Elle fut ravie, et me l'écrivit, et en des termes si chaleureux que je me disais en lisant sa lettre : Enfin, ce n'est pas trop tôt, j'ai trouvé un public ! « Quel plaisir m'a procuré cette lecture, m'écrivait-elle, et comme je voudrais qu'il y en eût encore ! » Allait elle me reprocher mon manque de vigueur, elle aussi? Ah ! les mères... Mais le plus curieux : « Quelle facilité tu as pour écrire ! continuait-elle ; (un petit essai d'ironie, sans doute?). Si j'étais de toi, je ferais un roman de ta vie. Le sujet en est fertile, et, bien traité, tu pourrais faire ta fortune avec lui seul. N'y as-tu donc jamais songé?.. »

Des gens qui me connaissent ont beau me soutenir qu'il n'y avait rien là de si renversant, moi je persiste à trouver au moins curieux que ma mère m'ait parlé, sans en rien savoir, de ce livre que j'étais justement en train d'écrire. Un roman de ma vie ! Et moi qui avais toujours cru que la vie n'était pas un roman, — une clownerie, tout au plus. Décidément, nous étions bien la mère et le fils. Nous nous connaissions plutôt peu, c'est vrai ; nous

étions plutôt l'un pour l'autre à peu près deux étrangers. N'empêche, pourtant, que nous avions eu tous les deux la même idée, moi un peu avant, elle un peu après, voilà tout. C'était si touchant, que je me sentais devenir filial.

« Est-ce au courant de la plume, lui écrivis-je, que vous est venu ce que vous m'écrivez d'une sorte de roman de ma vie, ou y avez-vous pensé sérieusement ?... Que de choses je vous dirais là-dessus, si je ne craignais de vous voir redevenir sévère. Pourtant, y avez-vous bien réfléchi? Le peu que je vous ai laissé voir dans mes lettres de ma façon de vous aimer n'a guère eu d'autre résultat que de vous faire faire des manières. Que serait-ce, alors, et que penseriez-vous, si je publiais un livre où je me serais laissé aller à tous mes sentiments, uniquement préoccupé d'être sincère et de me faire plaisir? Sans doute, nous serions seuls à savoir le vrai de l'histoire et que vous êtes ma mère et que je suis votre fils! Mais, tout de même, qu'est ce que vous diriez? Ne me répondez pas maintenant, je préfère; ce sera pour un autre jour. Il faut bien, d'ailleurs, que ce soit vous qui ayez commencé à me parler de ma littérature. Mon meilleur ami même n'en sait jamais rien. Les rares fois qu'il m'est arrivé qu'on me parlât de ce que j'ai fait, je n'ai jamais pu m'empêcher d'éclater de rire. Je finirais par en faire autant avec vous, vous savez. Mieux vaut pas, n'est-ce pas? »

Ce ne fut néanmoins pas pour un autre jour. « Ce n'est pas à la légère que je te disais de faire un roman de ta vie, me répondit-elle tout de suite, et si je comprends bien, ou tu y as déjà pensé ou tu as peut-être commencé. *Quoi que ce soit qu'il contienne* (c'est elle-même qui a souligné), *rien ne me*

*fâchera, sois-en sûr.* J'aime bien mieux te répondre tout de suite, car mes idées ne changeront pas, et d'ailleurs, ainsi que tu le dis, personne ne me reconnaîtra à Paris, étant oubliée de tous, et ici, à..., on ne peut me soupçonner... Réponds-moi à ce sujet, il m'intéresse fort, et quoi que ce soit que tu veuilles dire, ose tout, tant pis, aussi bien dans tes lettres que dans ce roman, si tu te décides à le faire, ce que je te conseille. Pense donc! pas d'effort d'imagination à faire, écrire au courant de la plume, une histoire! Et puis, tu sais, quand même tu aurais à dire un peu de mal de moi, ne te gêne pas, je ne serai pas fâchée. Mes fâcheries, en tous cas, ne seront jamais bien longues. J'en serai quitte, si c'est bien nécessaire, pour te faire de la morale... Quand on va à confesse, on dit tout, on est absous, et... on recommence! Tu feras de même, et moi aussi! »

Quand je te disais que ma mère était une mère adorable! Je ne pouvais faire autrement maintenant que de lui dire ce qu'il en était, c'est-à-dire que j'écrivais en effet un livre fort approchant de celui qu'elle me conseillait d'écrire, et c'est ce que je fis, en deux mots, bien entendu, me bornant à lui parler du chapitre de mon enfance, — car, pour le reste, elle le verra toujours assez tôt, me disais-je. Ça m'allait d'autant mieux que, depuis que nous nous étions revus, il m'était revenu des tas de choses sur mon enfance et que je craignais des lacunes dans mon chapitre, surtout quant au nombre de fois que nous nous étions vus. Je ne voulais pas le recommencer, c'eût été assommant, ni y faire des changements, ce qui l'eût tout défait. Mais si ma mère voulait bien m'aider, si elle voulait bien aussi m'écrire ses souvenirs! Quelle riche collaboration ce

serait! Il y aurait ainsi un peu plus d'elle dans ce livre, et j'aurais aussi quelques pages de plus pour mes nouveaux chapitres, et quelques pages sur moi, encore! Et tout de suite je lui écrivis, lui donnant un canevas, lui expliquant ce que je voulais, etc. Combien j'aurais préféré l'avoir près de moi cette mère unique, je m'en flatte, pour lui lire, en sautant adroitement les endroits à sauter, ces pages que maintenant elle ne lira peut-être jamais!

Au bout de quelques jours, après avoir bien réfléchi et cherché dans sa mémoire, comme elle disait, elle me répondit deux belles lettres de huit pages, sans toutefois m'apprendre grand'chose de nouveau, ce qui m'a décidé à laisser ces lettres avec les autres. Combien de détails adorables et touchants, cependant, et quel plaisir elles me firent, ces deux lettres où ma mère m'entretenait avec complaisance de ces années délicieuses, de 1874 à 1882, dont je ne peux jamais lire ni écrire les chiffres sans émotion. Il me semblait voir revenir de loin sur son visage, comme ils m'étaient revenus à moi-même, aux heures où je les écrivais, tous ces souvenirs charmants de mon enfance et de sa jeunesse. Ah! la chance, pour une mère, d'avoir un fils comme moi, qui, encore un jeune homme, écrit déjà ses souvenirs. Avec ça que madame avait dû s'embêter à regarder ainsi, au fond de tant d'années, encore plus aimables et plus ornés, le petit garçon si peu embarrassant et la jolie maman si rare que tous deux nous avons été. C'était le bon temps, alors, le temps des coquetteries, des libertés et des souplesses. On venait voir son fils entre deux voyages, dix minutes ou une journée, et l'on repartait faire des blagues, ayant contenté son affection. Quel plaisir de se rappeler tout cela, sans aucun effort, son écrivain de fils ayant

fait un petit guide, — maintenant qu'on était une femme sérieuse, ou à peu près ! Aussi, elle avait eu beau se dévouer en m'aidant un peu dans ma littérature, au point d'écrire presque aussi bien que moi. Le plus obligé des deux n'était peut-être pas son fils ?

J'avais toutefois bien fait de me dépêcher, comme on va voir.

Le jour de l'an, pour la première fois de ma vie, je lui écrivis pour lui souhaiter la bonne année. « Comme il est tard dans ma vie pour commencer ces soins charmants ! » me disais-je. Si je m'étais écouté, j'aurais acheté, pour lui écrire cette lettre, une grande feuille de papier à fleurs comme celles dont je me servais pour écrire mes compliments, quand j'étais enfant. Cette fois encore, elle avait écrit en même temps que moi, et le lendemain je reçus sa lettre, où elle m'envoyait mille tendresses. Décidément, ses deux lettres au sujet de mon livre, ses deux autres lettres de souvenirs, et cette lettre de bonne année !.. C'était donc fini tout à fait sa fâcherie au sujet de mes lettres ? Mais quelques jours après elle m'écrivit de nouveau, une longue lettre, où elle voulait me parler sérieusement, disait-elle. Sérieusement?... Et je m'installai confortablement pour lire cette lettre. Ah ! il n'y avait pas de mon chéri, dans celle-là, aucun bouquet ne l'avait précédée ni ne devait la suivre, et ça chauffait, comme on dit : « ... Donc, mon cher Paul, après une décision sur laquelle je ne reviendrai pas, avait écrit ma mère, je te prie de me renvoyer toutes mes lettres, y compris celle-ci... J'ai déjà détruit toutes les tiennes ; notre correspondance recommencera dès que je les aurai reçues, affectueuse et tendre de mon côté, sois-en sûr, et du tien, plus calme, je l'espère. Ne me demande pas

de les garder, ce serait inutile, je les veux toutes... » et patati et patata.

Que faire? me fâcher, prendre le même ton? Jamais de la vie! Bien plutôt répondre sans répondre, m'expliquer de mon mieux, chercher encore une fois à raccommoder les choses... Ma mère finirait peut-être par oublier ses grands airs!.. J'aurais vraiment mieux fait de ne pas me donner tant de peine, car, pour toute réponse à ma lettre, ma mère se contenta de recopier, ou à peu près, sa lettre précédente. Elle savait le moyen de ne pas se fatiguer, elle! Je laissai passer quelques jours, et le lendemain de mon anniversaire, sans un seul mot au sujet de ses lettres, je lui écrivis pour lui dire qu'il y avait eu trente ans, la veille, que j'étais né. « Comme c'est loin, tout cela, n'est-ce pas? » lui disais-je. J'avais d'abord écrit : Comme c'est vieux..., — puis j'avais recommencé, pour ne pas attrister, même très légèrement, cette créature fantasque, si chère malgré tout. Dix jours s'écoulèrent, puis elle me répondit, une lettre où elle me disait *vous*, comme à un amant qu'on se prépare à lâcher, et signée seulement d'une initiale : « Vous savez très bien le motif de mon silence. Tant que vous ne m'aurez pas renvoyé mes lettres, sans en excepter une seule, je ne vous répondrai plus, et c'est la dernière fois que je vous avertis... » (Que les gens sensibles se rassurent : ma mère exagérait et devait m'écrire encore quelquefois.) De mon anniversaire, de la naissance du petit garçon d'autrefois, pas un mot. Ça ne lui avait donc rien fait, alors? *Mère des souvenirs*... Ah! — tu parles!

Maintenant, adieu les phrases, par lesquelles on gagne du temps, par lesquelles, quand on a de la chance, on attendrit, par lesquelles, quelquefois, on

se fait aimer. Il fallait me décider, et répondre, et rendre ces lettres, les lettres d'une mère, tout ce que j'avais jamais eu d'elle, tout ce que j'en aurais jamais... il y avait bien aussi la vie, sans doute, qu'elle m'avait donnée!... mais, zut!.. Deux trois soirs j'y songeai, toutes ces lettres devant moi, comme un archiviste, et je souriais, je puis dire, de mon sourire des grands jours. Après tout, puisqu'il le fallait! Et je refusai...

Aujourd'hui encore je ne regrette pas cette réponse, ou plutôt je m'en fiche comme de l'an quarante. Et pourtant, tout ce qui l'a suivie... Des sentiments charmants en sont en moi désolés pour toujours. Ma mère m'écrivit encore une lettre, sans mon nom nulle part, et signée encore seulement d'une initiale : « A partir de cette lettre, disait-elle, vous n'entendrez plus parler de moi. » Tout commençait à me devenir égal, je n'avais plus de courage, les choses pouvaient aller comme elles voulaient, et je ne répondis que quelques mots : « ... Quelle pitié, — le sentez-vous? — de voir gâcher ainsi des jours de la vie! terminai-je très littérairement. Enfin, n'y pensons plus. *Good bye, we must part!* comme on chante dans une pièce anglaise. Nous recommencerons peut-être un jour! »

Un mois, peut-être moins, peut-être plus, — j'ai trop la flemme maintenant de remuer encore toutes ces lettres pour m'en assurer, — se passa, puis, un beau jour, ma mère, — saurai-je jamais pourquoi? — inventa contre moi des choses, m'accusa... Moi qui, pendant dix ans, sachant où lui écrire, ne lui avais jamais écrit, ne me reconnaissant pas le droit de troubler son oubli! C'était vraiment à décourager d'être un bon fils! « Je ne regrette qu'une chose, m'écrivit-elle dans cette même lettre, c'est de vous

avoir donné dans mes lettres, et par devoir, l'illusion d'une affection que je ne pouvais ressentir, ne vous connaissant pas... » Ah! c'était donc vrai que j'étais un psychologue, puisque, dès le premier jour... Enfin, c'était toujours ça! Désormais, ce serait mon fort, la psychologie, et, pour commencer, j'écrivis à ma mère une lettre, mais une lettre! passant en revue tout ce qu'elle m'avait dit, tout ce qu'elle m'avait écrit depuis que nous nous étions revus, fouillant tout, remettant tout au point. Ah! j'ai eu du talent, dans cette lettre! Ma plume n'allait pas assez vite, j'avais les larmes aux yeux et je riais aussi, et ce que j'écrivais me ressemblait. Ce jour-là, j'aurais mieux fait d'aller me coucher. Ma lettre était à peine mise à la poste que je la regrettai. J'aurais pu entrer la redemander aussitôt, je sais bien. Mais me décider, comme ça, tout de suite, m'est toujours impossible; il me faut toujours examiner le pour et le contre, pendant des heures, pour les moindres choses, et ce ne fut qu'après déjeuner que je me décidai à essayer de ravoir ma lettre. Toute cette après-midi de ce lundi de Pâques, 31 mars 1902, que je passai à courir de tel et tel bureau de poste à l'Hôtel des Postes, pour demander qu'on arrêtât ma lettre, je m'en souviendrai quelque temps. Mais c'était congé, les employés manquaient, tout fut inutile, et ma mère reçut cette lettre. Malgré mon ton sérieux, j'ai beau me moquer de tout : j'ai peut-être manqué, ce jour-là, à ma fonction de fils?

Si encore ma mère ne m'avait pas répondu! Mais quatre jours après sa réponse m'arriva, une grosse lettre, deux ports! J'étais alors en plein travail et je n'avais pas le temps de m'amuser. Je donnai cette lettre à lire à quelqu'un de confiance, pour

savoir si tout de même je pouvais me risquer. On m'assura qu'il valait mieux pas, qu'avec ma riche sensibilité ça pourrait me faire écrire dans ce livre des choses tristes, etc., et cette lettre très recachetée, je la laissai... Je ne l'ai pas encore ouverte. Elle est là, dans mon tiroir, avec le timbre de la ville :..., et la date: 4 avril 1902. Je l'ouvrirai plus tard, quand je publierai les autres ; j'aurai ainsi la surprise de l'épilogue. Je ne l'ouvrirai même peut-être jamais... A quoi bon maintenant, plus tard, jamais? Quelquefois, le soir, quand je fais le clown dans mes souvenirs, je la prends, la pose sur ma table, devant moi, et le front dans les mains sur elle, je pleure intérieurement. Comme je voudrais pouvoir pleurer pour de bon ! Quelquefois, aussi, je m'endors dans mes pensées.

Ainsi finit notre si joli roman d'amour, comme avait dit au commencement cette mère délicieuse, et il y a des chances pour que nous ne nous revoyions jamais. Je lui écrivis encore deux ou trois fois, de mois en mois, pour lui demander de ses nouvelles, pour la supplier d'oublier nos misères : « Ne voulez-vous donc pas pardonner à votre enfant ?... » Elle ne m'a pas encore répondu. Après tout, c'était trop beau. Nous nous étions retrouvés, j'avais pu l'embrasser, entendre sa voix ; elle m'appelait son enfant, son chéri, et j'espérais la revoir. De son côté, elle ne cessait pas de penser à moi, regrettait de n'avoir pu être une bonne mère pour moi, comme elle l'avait été pour ses autres enfants, et rêvait aussi de me revoir, pour être de très près ma grande amie, celle à qui l'on dit tout... Je l'aimais tant que je ne savais comment lui dire toute ma tendresse et lui répétais souvent la même chose, comme les poètes de chez Lemerre. Ah ! la vie à

l'envers. D'habitude, c'est par sa mère que l'on commence, seins charmants, dont on est avide. Puis, l'on grandit, on devient un homme, et d'autres amours nous font un peu négliger le premier. Moi, c'était tout autre chose. Je l'avais retrouvée après les folies, après les légèretés, après les élans à demi inconscients. Quels profonds plaisirs étaient devant nous!... Et elle aussi déployait tout son talent. Elle m'écrivait de chics lettres, m'envoyait des fleurs, me donnait ses portraits, m'expédiait des tas de friandises. Elle s'endormait chaque soir en lisant mes livres, me disait-elle. Mes livres ! Elle exagérait, peut-être ? Que ne lui avais-je crié mes misères, quand j'étais un enfant, vers mes douze ou quatorze ans ! Elle m'aurait secouru. Pauvre petit ! Ah ! oui, pauvre petit !... Encore une fois, ça ne pouvait pas durer. C'était forcé que ma mère se reprît et redevînt une madame pleine de principes et de respectabilité, après avoir été ma vraie maman, rieuse et familière, ne faisant pas de manières et se laissant aimer. Ah! le mariage ! Je n'aurai plus de bonnes lettres, plus de fleurs, plus de chocolat, de gâteaux, etc., et déjà quelque chose manque à ma tendresse et à ma gourmandise, je serais bien embarrassé de dire à laquelle des deux le plus. Madame est là-bas, digne et froide, jouant à la mère de famille pour de bon et boudant comme une coquette à qui l'on n'a pas voulu céder. Grosse bête, va ! Ne recevant plus rien d'elle, je n'oserai plus lui écrire. Les années passeront, nous vieillirons l'un et l'autre, chacun de notre côté, sans plus rien nous dire, et un jour, l'un de nous apprendra que l'autre est mort. L'apprendra-t-il, même ? Déjà, sur ma cheminée et sur ma table de travail, les portraits de ma mère se recouvrent

d'une poussière fine et légère qui me la fait chaque jour moins éclatante et plus lointaine. C'est un présage, c'est sûr, car, enfin, chez moi, c'est bien épousseté. La poussière des années aussi descendra sur nous peu à peu, faisant gris nos cheveux, les faisant blancs ensuite, assombrissant nos yeux, pénétrant notre cœur, jusqu'à la cabriole finale, — et cela, plus vite et plus tôt encore pour la chère capricieuse. Visage adoré, qui plus une seule fois ne se sera tourné vers moi... All right, — puisqu'il le faut.

D'ailleurs, c'est bien ma faute. Cœur trop sensible, sentiments trop vifs, yeux trop épris, que j'ai trop écoutés! Aller croire que je pourrais l'aimer de loin, en cachette, en fils dont on ne parle pas, péché de jeunesse, boulette d'une nuit trop vive!... J'aurais dû être plus raisonnable. C'est vrai qu'elle est une mère des plus exceptionnelles; toutes les personnes qui la connaissent le disent, paraît-il, et il n'est peut-être pas jusqu'au lecteur qui maintenant ne le pense aussi. Mais un enfant de si vieille date !... Il y a des limites à tout, que diable! Aussi, pourquoi lui en vouloir ? J'aime bien mieux continuer à l'aimer, surtout que je ne pourrais pas faire autrement, il y a trop longtemps que je l'aime, un pareil sentiment ne fiche pas le camp en un jour. Même aux moments où je voudrais ne songer qu'à ses rigueurs, je songe seulement à ses tendresses. Ce que c'est que d'avoir de l'imagination ! Et malgré tout, elle demeure pour moi la maman de mon enfance, jolie et légère, que j'ai aimée tout bas pendant si longtemps, — image charmante, pleine de souvenirs, comme j'avais d'abord écrit et que j'ai oublié de supprimer. Si rare qu'elle était, elle était encore plus gentille que ma maman d'aujourd'hui,

que mon grand amour a fâchée et qui a fait la prude, sans rime ni raison... Ah! c'est donc vrai que lorsqu'on a du chagrin on écrit quelquefois des choses qui ne sont pas mal?

Il vaut probablement mieux aussi qu'il en soit ainsi. Si nous nous étions revus, ça se serait peut-être mal passé? Quand je dis mal passé... Que de fois, déjà, je l'ai imaginée seule avec moi, dans ce même abandon que ce fameux matin du passage Laferrière! Dernièrement, même, la nuit du 21 au 22 août, j'ai rêvé d'elle ; nous dînions ensemble dans un endroit que je ne connaissais pas et je l'embrassais sur ses bras nus. Si elle était venue me voir, elle aurait certainement logé chez moi, ou j'aurais été tout le temps fourré chez elle. Qui sait alors où m'aurait entraîné mon ardeur ? J'aurais peut-être tenté de lui ravir l'honneur, comme on dit? Ah ! mais... Oui, il vaut vraiment mieux qu'il en soit ainsi.

Nous avons été deux grands amateurs d'ironie, de sensibilité et de désintéressement. Nous nous sommes écrit tous les deux de grandes phrases tendres, sans peut-être y croire beaucoup, pour au bout faire la pirouette en souriant un peu plus fort. Ce n'est déjà pas si mal, par le temps qui traîne!

Ce qui m'ennuie, c'est que je souffrirai peut-être un jour de tout cela. Si près que c'est encore de moi, ce ne m'est guère que de très petites choses. Mais le temps passera, ces petites choses mûriront en moi, et cette entrevue, cette correspondance et cette rupture prendront peu à peu dans mon cerveau la même place vive et émue que mes souvenirs d'enfance et l'image de ma décédée Perruche. Un jour viendra où j'en pleurerai tout seul dans mon coin, le même jour, probablement, que je publierai

nos lettres, quand ma chère maman sera déménagée et que je saurai écrire pour amuser. Ah! rigolons toujours, jusque-là !

C'est la vie, du reste. On joue comme ça de petites pièces, tantôt sentimentales, tantôt ironiques, à deux ou plusieurs personnages, et il faut bien l'avouer, souvent le rideau tombe au moment où l'on s'y attend le moins. Heureux encore quand ce ne sont pas des drames, et qu'il n'y a personne de mort, et qu'on s'est borné à la comédie, comme ma mère et moi. C'est toujours du ridicule en moins. On rentre alors dans la coulisse, pour cacher un peu son air bête et pour refaire son visage, si, oh ! tout à fait par hasard, on a pleuré. Comme il eût mieux valu n'en jamais sortir, et rester là, à sourire doucement des gestes pathétiques et des tirades des grands rôles ! Mais, vivre... Et son visage refait tant bien que mal, on recommence, malgré soi...

Quand j'aurai fini mes métaphores ?

En attendant, je fais mon compte dans cette histoire, et si mince qu'il soit il me va encore. J'ai eu e bonheur de revoir ma mère, et j'ai maintenant plus vifs en moi le souvenir de son visage, le son de sa voix, sa façon de prononcer certains mots, comme *maman*, *Fanny*, avec un accent grave sur l'a, et la vision de son aspect pas ordinaire. A ce point que lorsque je rencontre dans la rue une femme qui lui ressemble, j'en suis un peu troublé et me mets à la regarder et à la suivre, au risque de passer pour ce que je ne suis pas, comme il y a encore quelques semaines, devant le Gymnase, une jeune femme d'allures assez légères. Nous allions du même côté, et j'ai marché à côté d'elle le plus longtemps que j'ai pu, la regardant à chaque ins-

tant avec plaisir, détail par détail, analysant la ressemblance. Elle devait certainement croire que j'avais des intentions; de temps en temps elle me regardait avec encouragement, s'arrêtait un peu... Si je n'avais pas été aussi pressé! J'y ai gagné aussi ces deux chapitres VI et VII, — qu'est-ce que j'aurais écrit, sans ça! — dans ce livre qu'elle me conseilla d'écrire et qu'elle ne lira jamais, car, le lui envoyer, à quoi bon? Et pourtant... *Quoi que ce soit qu'il contienne... quoi que ce soit que tu veuilles dire...* Elle n'aurait pas à se plaindre, je crois? Il me reste également tout ce paquet de lettres, — les siennes et les copies des miennes, un livre pour plus tard! — dans lesquelles je me suis bien rattrapé de mon manque d'éloquence pendant ces quelques jours passés avec elle. Encore cinq six bouquets séchés, dans le fond d'un tiroir, avec des étiquettes de colis, les portraits de ses enfants, et c'est à peu près tout, oui, — car, pour le chagrin, ce n'est pas la peine d'en parler. Ah! ça ne vaut pas des rentes, bien sûr! Mais trouvez-moi beaucoup d'enfants qui puissent en montrer autant. Aussi, ce que je ne regrette pas mon voyage!...

...Jouez-moi tout de même un petit air, que je n'y pense plus!

## VIII

> Souvent la fin d'un livre est fort inférieure au reste.
>
> STENDHAL.

Plus que quelques pages et j'aurai fini. Je reprendrai alors mes soirées avec mes amies, comme avant d'écrire ce livre, en me préparant doucement à écrire autre chose, probablement une suite à ces souvenirs, s'ils ont plu, et les poches pleines de

coupures de journaux. Ça ne me fait pas de peine, comme on pense. Pourtant, je ne suis pas tout à fait gai à l'idée de quitter bientôt ces pages où j'ai raconté, avec un peu trop de sérieux peut-être, tant de souvenirs qui me sont chers et évoqué tant d'images charmantes, depuis le petit garçon que j'ai été jusqu'à ma lâcheuse de maman, en passant par mes petites amies d'enfance et mes grandes amies d'aujourd'hui. Que vont-elles devenir, toutes ces choses, aux mains du lecteur ? Saura-t-il les aimer comme je voudrais qu'on les aime, dans le ton qui convient, avec émotion et raillerie ? Et moi-même, les ai-je bien racontées comme il fallait ? Il me semble, maintenant que je touche à la fin de ce livre, que je saurais mieux l'écrire, et si je m'écoutais, je le recommencerais bien volontiers.

Mais je ne ferais pas mieux, ou moins mal, c'est sûr, et ce livre restera tel qu'il est. Je n'ai déjà mis, du reste, que trop de temps à l'écrire, et l'éditeur aussi a assez attendu. Combien d'autres, à ma place, même plus indifférents que moi quant à la forme, l'auraient achevé depuis longtemps. Heureux auteurs, qui font des livres comme on fait des additions. Seulement, je me demande où est pour eux le plaisir. Moi, c'est justement parceque je me suis occupé avant tout de mon plaisir que j'ai été un peu long à écrire ce livre. En racontant toutes ces choses, ah ! si vraies et si bien de moi ! chacune d'elles m'arrêtait au passage, et je posais la plume, comme devant le photographe, pour y songer tout un moment. J'ai passé ainsi une considérable soirée, quelquefois à rêver sur un souvenir ou deux, à regarder en souriant telle ou telle figure que je revoyais. « Quand ce sera écrit, me disais-je, ce sera fini. Tant que c'était en moi, c'était de la vie. Tout

à l'heure, ce ne sera presque plus à moi. Jouissons-en donc encore une fois. » Quelle apothéose, aussi ! Maintenant que je le relis, je ne trouve pas dans ce livre seulement vingt pages qui me contentent. Il doit être pourtant comme tous les livres : des passages éternels et des passages assommants ?

De plus, malgré la promesse que je m'étais faite de jouer au travailleur jusqu'à ce qu'il fût fini, j'ai laissé bien souvent ce livre en plan pour aller voir un peu mes amies et faire une cure avec elles dans un endroit ou dans un autre, parmi des musiques, des gens et des lumières. Elles auraient douté de moi, si j'étais resté aussi longtemps sans aller les voir, et j'aurais risqué d'être remplacé. Or, la vie s'avance ; travailler devient fastidieux, à la fin ; de femmes en femmes, il est bon de s'assurer un âge mûr et une vieillesse un peu tranquille. Et puis, j'avais besoin, ces derniers temps, de me consoler un peu de mes ratages avec ma mère. Au moins, mes amies ne font pas de manières, elles ! Un coup d'œil significatif, un court colloque, et l'on va s'aimer. Comme si ça ne valait pas mieux ! D'ailleurs, ces quelques soirées, deux ou trois fois par semaine, n'étaient pas du tout du temps perdu pour ma littérature. Beaucoup de mes amis feraient peut-être même des livres moins embêtants s'ils savaient fournir ainsi, de temps à autre, quelques relâches à leur génie. Pendant que je traînais spirituellement avec ces femmes, mon travail continuait dans ma tête, presque malgré moi. Personne ne s'en doutait, pas même elles, assez occupées sans ça, du reste, ni tel ou tel camarade que je rencontrais, tant j'avais l'air de m'amuser. N'empêche que quelques-unes des phrases les plus sensationnelles de ce livre me sont venues ainsi, dans des cafés ou dans des

promenoirs, pendant que je flânais ou bavardais, en regardant, quelquefois sans les voir, des visages de femmes pénétrants et fatigués. Même, qui sait? Ce livre aurait peut-être été tout à fait bien si je ne l'avais écrit qu'avec de telles phrases, et je n'ai peut-être pas perdu assez de temps à « attendre le moment du génie », comme disait Stendhal? Lui, pourtant, regretta un jour d'avoir passé trop de temps à l'attendre. Mais qui ne voudrait l'avoir un jour, ce regret, et avoir écrit de tels livres! On n'écrit bien, on n'a d'idées que dans les moments d'émotion et de plaisir. Vouloir écrire quand on n'est pas ému et heureux, c'est bien souvent perdre son temps à ne rien faire de bon. J'espère que je suis intéressant, maintenant!

Si encore je n'avais failli ainsi, que par échappées, à ma résolution de poser au romancier à grands tirages! Mais depuis que j'ai terminé mon chapitre VII, quinze jours au moins se sont écoulés, que j'ai passés rue Laferrière, chez une nouvelle amie que je me suis faite récemment, en traînant, comme j'ai dit plus haut, et par l'intermédiaire de mes amies; il y avait si longtemps que je leur avais dit de me trouver quelque chose dans cette rue-là! J'étais resté si ému après avoir raconté toutes les choses un peu maternelles et beaucoup filiales qui composent ce chapitre, que je voulais laisser passer un peu de temps avant de me mettre à celui-ci. Sans cela, j'aurais été capable de m'égarer dans les larmes et de ne pas terminer ce livre avec le sérieux nécessaire. J'ai donc pris tout le paquet de pages déjà écrites, et, profitant de l'indisposition périodique de ma nouvelle amie, — je parlerai d'elle plus longuement un de ces jours, — je suis allé m'installer chez elle, pour les mettre au net, ajouter une idée

générale par ci par là, et goûter encore une fois ces plaisirs racontés. Travail léger, flâneur, qu'on fait sans y penser beaucoup, à peu près comme une femme, au moment de sortir, après s'être avivé les yeux d'un peu de noir et les lèvres d'un peu de rouge, se met sur le visage un peu de poudre de riz. Ecrire, d'ailleurs, n'est-ce pas un peu farder à sa manière les mots de tout le monde?

J'ai songé souvent, pendant ces quinze jours si réconfortants, à ce que dit Lucien dans son *Eloge d'un appartement.* C'est pourtant vrai que certains cadres disposent mieux que d'autres au travail! Je ne parle pas, bien entendu, de ce travail vulgaire qui consiste à prendre une plume, de l'encre et du papier et à écrire ce que l'on veut écrire. Pour ce travail-là tous les endroits sont bons, même ces affreux cabinets d'auteurs à la mode, encombrés comme des bazars, qu'on nous représente dans les photographies de nos contemporains chez eux. Je parle de ce travail, le seul vrai, qui consiste à ne rien faire, à penser seulement à ce que l'on veut faire, à le distribuer en soi, à le voir en soi, par fragments et en entier, etc., etc. La mise au net de mes chapitres ressemblait un peu à cela. Assis sûr la chaise-longue de ma nouvelle amie, je travaillais avec ardeur, m'arrêtant toutes les cinq minutes pour me reposer, en caressant des yeux tout ce décor jeune et léger qui m'entourait, depuis la petite table de laqué blanc sur laquelle j'écrivais, jusqu'à l'affiche des Folies-Bergère, Cléo de Mérode dansant, qui était fixée au mur avec des épingles. A deux pas de moi, c'était la cheminée, avec des photographies, une pendule de poche, des enveloppes de lettres, une broche et des rubans qui traînaient, et, de l'autre côté, le lit bas et toujours prêt où je posais mes

feuillets au fur et à mesure. Dans une petite pièce voisine, par la porte ouverte, c'était la toilette, avec ses flacons, ses pots, ses brosses, ses mille accessoires de coquetterie et de métier, puis la psyché, un peu plus loin, où je m'admirais de ma place, important et flemmard devant mes papiers. Mon amie, autour de moi, ne faisait rien, si ce n'était beaucoup de bruit, remuant à chaque instant, et disant de temps à autre des choses spirituelles comme, par exemple : « Dis-donc, est-ce qu'on sortira ce soir ?... » ou : « Alors, c'est vrai, c'est de toi, tout ce qu'il y a là-dedans ?... » tout en fredonnant d'une façon charmante la *Polka des Anglais*, vraiment bien de circonstance.

Comme on le voit, cet intérieur professionnel, dans un autre genre, était bien loin des célèbres cabinets de travail, académiques et laids, avec tous leurs livres, la vaste table, l'escabeau roulant et le haut pupitre. Mais j'ai fini de trouver que ça fait bien contre les murs, des livres. J'aime mieux le papier clair, avec deux ou trois dessins dans des cadres minces, et cette chambre de femme me plaisait, où j'écrivais sur une petite table légère, en compagnie de cette créature à peine vêtue, et sans aucuns livres autour de moi. Sur cette même chaise-longue sur laquelle j'étais assis, ma récente amie, dans les jours ordinaires, devait certainement faire l'amour et un peu de chiqué avec des messieurs divers, sans y attacher, non plus qu'eux, beaucoup d'importance. Un peu de satisfaction, un peu d'argent, et chacun s'en va content, ne pensant déjà plus aux gestes qu'il vient de faire. Dehors, c'était la rue délicieuse entre toutes, avec ses maisons libertines, d'où partout, des fenêtres aux persiennes mi-closes vers le passant, de petits

pssts vifs et pleins de promesse. Tout cela me donnait du talent et j'aurais voulu n'avoir pas écrit mon livre, pour l'écrire là, à côté de cette jeune femme allongée et facile dans son peignoir, à deux pas de cette maison où, ce matin de 1881, j'allai visiter si ingénuement ma jolie femme de mère, et au beau milieu du quartier de mon enfance, encore si peu changé... Non! mais est-ce que je vais recommencer?

En tous cas, je l'aurais recommencé, ce livre, ou je l'aurais écrit là, que je n'aurais pas fait plus attention au style. Ça m'est bien égal qu'il soit mal écrit et, j'avais autre chose à faire, en l'écrivant, que de perdre mon temps à soigner mes phrases. D'ailleurs, bien finies pour moi, les chinoiseries de l'écriture. Les grandes machines de style, avec le perpétuel ronron de leurs phrases, m'ont à jamais dégoûté de la forme. Pauvres livres, si harmonieux, si l'on veut, et si assommants! Dans les livres que j'aime, il n'y a pas de rhétorique, il y a même bien des imperfections, mais celui qui les a écrits valait tous les Flaubert du monde. Ah! la beauté, l'intérêt pénétrant, souvent, de certaines de ses phrases mal faites, mais laissées dans leur vérité, mais pas truquées par l'art!

Je peux le dire, on trouvera que je pose si l'on veut : quand j'écris quelque chose, le mal, c'est de trouver ma première phrase, mais après je ne fais plus attention aux phrases, j'écris en ne voyant que mon idée, et comme ça vient. Une phrase ne me plaît pas, j'en refais une autre, voilà tout. S'il se trouve par hasard dans ce livre quelques phrases pas mal, je n'y suis pour rien, c'est qu'elles sont venues ainsi, et je ne sais même pas si je ne préfère pas les autres, avec tous leurs défauts, parce

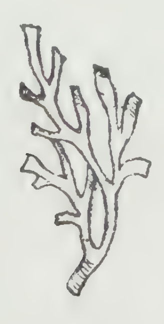
qu'elles sont quelquefois mieux l'expression d'un sentiment, la nuance d'un souvenir. Plus je vais, et plus je pense qu'on ne devrait peut-être commencer à écrire que vers quarante ans. Avant, rien n'est mûr, on est trop vif, trop sensible, pour ainsi dire, et surtout on aime encore trop la littérature, qui fausse tout. Mon bonheur, ç'aurait été d'écrire ce livre comme des *Lettres*, ou comme des *Mémoires*, les seuls écrits qui comptent, avec de petites phrases exactes, courtes et sèches, comme des indications de catalogue, ou à peu près. J'en suis un peu loin, je le sais. Les encouragements de ma mère m'ont peut-être aussi engagé dans une mauvaise voie? Ridicules attendrissements, si inutiles ! Détestable ironie aussi... Ce sera pour la prochaine fois ! alors. Du reste, je referai peut être un jour ce livre, en une cinquantaine de pages ; je vois si bien ce qu'il faudrait y enlever. Et cependant... Ce livre ne me plaît pas, c'est entendu, ou du moins, s'il me plaît un jour, il me déplaît trois lendemains Il n'en est pas moins vrai que j'ai senti les choses que j'y raconte de la façon exacte dont je les ai dites. Ma nature est ici en conflit avec mon goût, voilà tout. C'est très amusant.

Je commence néanmoins à croire, mieux vaut tard que jamais, qu'il est temps que je termine ce chapitre, parfaitement inutile, du reste, malgré toutes les choses intelligentes qu'il contient. J'aurais pourtant voulu dire quelques mots sur la vérité de ce livre, où le plus possible j'ai donné des noms, et des dates, à ce point même que bien des personnes dont j'ai parlé, surtout au chapitre de mon enfance, vont peut-être faire la tête. Sans doute, à l'égard de mes amies, de petits détails

manquent, je n'ai pas donné leur nom et leur adresse. Mais si je l'avais fait, des tas de gens se seraient sûrement précipité chez elles et elles s'éreintent assez sans ça. Et puis, ce livre n'est tout de même pas, même de très loin, l'*Indicateur des grues de Paris*. J'aurais voulu aussi m'amuser un peu du reproche qu'on me fera peut-être d'avoir parlé dans ce livre de la créature étonnante qui m'a donné le jour et d'avoir utilisé si vite ma joie de l'avoir revue et notre correspondance. Mais mieux vaut finir. J'ai fait assez de morale dans mes autres chapitres pour me dispenser d'en faire encore dans celui-ci. Surtout, les critiques littéraires m'en voudraient certainement si je continuais à dire à leur place tout ce qu'il y a à dire de ce livre. Je ne veux pas mécontenter ces messieurs dont les articles sont si utiles.

PAUL LÉAUTAUD.

Août 1902.



# REVUE DU MOIS

## ÉPILOGUES

**M. Emile Zola**. — Un écrivain célèbre vient de mourir, dont la fortuite disparition a troublé certaines âmes politiques; la sensibilité littéraire s'y intéresse fort peu. M. Zola, depuis longtemps, depuis plus de dix ans, « n'écrivait plus »; il gâchait du mortier humanitaire. Après avoir affirmé une puissance au moins de travail et de constance, il se survivait afin, peut-être, de démontrer qu'en art le travail et la constance ne sont rien, que l'œuvre est tout. Un roman par an : n'est-ce que cela? On a vu mieux et plus. On a vu moins, aussi : il y a d'heureuses stérilités. Le travail n'est beau que lorsqu'il est une cause de beauté; il n'est estimable que lorsqu'il est nécessaire. Mais croire que l'assiduité à l'écritoire supplée au génie! On écrit toujours trop, même quand on a beaucoup de choses à dire; M. Zola avait le travail long et les idées courtes. Ses premiers romans offrent quelque variété; il étudie avec soin des cas de psychologie, il s'élance comme un cheval fou dans les plaines lyriques, il ironise, un peu salement, mais avec une belle sûreté de main, les grossières mœurs du menu peuple de Paris, il essaie enfin de peindre en fresque l'épopée des ouvriers et il en reste quelques fragments qui sont beaux. On a reconnu *Thérèse Raquin*, *la Faute de l'abbé Mouret*, *l'Assommoir*, *Germinal*, et deux ou trois autres œuvres, moins curieuses; il les répéta, affaiblies et brouillées, travaux on dirait d'atelier, analogues à ces « répliques » avec variantes où s'enrichissent les artistes en vogue Il gagna beaucoup d'or, et même la paix que ses provocations ne troublaient même plus, car quelle peut bien être, se disait-on, la valeur de l'opinion littéraire du riche fabricant qui vient de livrer *Lourdes?*

Vers 1893, M. Zola croit entendre que des jeunes gens, pas tous sans talent, se tournaient, en dégoût de lui-même, vers la rêverie mystique. « Ils veulent du mysticisme, dit-il, je vais leur en faire, Moi ! » Et on vit naître cette pauvre chose qui a nom *le Rêve*. L'œuvre blanchâtre fut nécessairement un de ses plus grands succès d'argent ; les familles pieuses burent avec joie cette douce jatte de lait que venaient de leur traire les grosses mains scatologiques de *Nana* et de *Pot-Bouille*.

Si les derniers romans de M. Zola donnaient infatigablement la sensation du déjà vu et surtout du déjà lu, cela ne doit pas faire méconnaître ce que les premiers contenaient d'original dans la méthode, très rarement dans le style. Ils sont généralement construits selon une assez bonne logique ; l'auteur a le sens du feuilleton, de la gradation d'intérêt ; il organise à merveille les mises en scène ; il donne à ses personnages, procédé de Walter Scott, de Dickens et de Daudet, des manies et des tics d'où ils tirent une vie apparente. *L'Assommoir* est très curieux et même amusant, et presque toujours écrit, même dans les parties basses, avec goût. C'est dû à l'ironie, à la manière de voir qui, là, plonge de haut ; l'auteur, outre qu'un livre quasi technique l'a bien documenté, connaît son milieu ; il l'a vécu et c'est pourquoi on le sent vivre le long de ses pages. Mari de la fille d'un restaurateur de faubourg et qui servait elle-même Coupeau et Gueule-d'or, il a frôlé, au moins sur la table grasse, la manche de chemise des compagnons. Sans les aimer, il ne les déteste pas ; sans les estimer, il ne les méprise pas ; sa sympathie est moyenne, inclinée vers le dédain : de là l'ironie, qui fait de ce livre le seul livre relativement supérieur de M. Emile Zola. Sous presque toutes ses autres œuvres, il demeure comme écrasé, soit qu'il n'ait rien compris au sujet : *Nana ;* soit que la masse à soulever ait vraiment été trop lourde : *Rome ;* mais là encore, la cause du ratage est surtout dans l'ignorance et dans l'aveuglement. Prendre le train, aller passer trois mois à Rome et croire qu'on a vu

Rome, senti Rome, compris Rome! Il y a des ignorances heureuses; il y en a de lamentables. Qu'un touriste ingénu se vante de connaître Rome pour y avoir, durant quelques semaines, obéi à Baedecker, cela est inoffensif; mais non si ce touriste est un écrivain de réputation qui, s'étant infatué lui-même, va infatuer tout un public docile. Connaître Rome! Stendhal ne s'en vantait pas.

Le caractère littéraire de M. Zola, ce fut décidément l'infatuation. Il était persuadé que nul objet d'étude ne pouvait résister à ses violents acharnements. Il s'y jetait comme à l'eau un homme déterminé à apprendre à nager sur l'heure, et, s'il ne s'est jamais noyé, on peut dire qu'il a barboté abondamment. L'infatuation, c'est un des noms péjoratifs de la foi. M. Zola avait foi en lui-même à un degré presque délirant. Ses formules de littérature, de sociologie, de politique étaient également péremptoires. Jamais il ne douta; jamais sa brutale assurance ne connut la moindre crise. C'était bien l'accusateur. Le ton de ses polémiques littéraires différait fort peu de celui dont il colora le manifeste fameux qui accrut jusqu'à la démence les discussions nées de l'affaire. On fut, ici ou là, surpris de la violence des litanies « J'accuse »; il avait accusé avec la même sauvagerie tous les écrivains à peu près du dix-neuvième siècle. De Chateaubriand à Verlaine, aucun, sinon quelques utiles contemporains, n'échappa à ses invectives. Quel grand cœur, et que de haine il pouvait contenir! Souvenons-nous de son mot favori : *Mes Haines!*

Grand par la haine, grand par l'orgueil, grand par la constance de l'effort : soit, et c'est tout. Il faut réserver avec une jalouse piété le titre de « grand écrivain ». Il nous appartient, à nous qui écrivons et qui jugeons : ne le laissons décerner qu'à ceux dont nous pouvons être totalement fiers. Les grands écrivains sont les maîtres d'école de l'humanité; les uns apprennent aux petits enfants à épeler leurs lettres; les autres apprennent aux hommes à épeler leurs pensées. Ils ne pensent pas pour nous, mais ils pensent devant nous,

et c'est à les regarder à l'œuvre que l'on apprend à penser à son tour. Un Gœthe, un Flaubert; non je ne puis, dans le sentiment où je prononce ces deux noms, dire : un Zola. Que d'autres trouvent les motifs qui pourraient excuser un tel abus; pour moi, je les ignore et je ne veux pas les chercher.

Mais, cette réserve essentielle une fois faite, il n'est aucunement question de contester la place très grande que gardera Emile Zola dans l'histoire littéraire de son temps. Encore que son influence ait été à peu près nulle même sur ses disciples, encore que le meilleur et le seul véritable roman naturaliste soit les *Sœurs Vatard*, encore que du groupe de Médan il ne soit, pour les lettrés, que le second ou peut-être le troisième, M. Zola demeurera longtemps pour la foule des amateurs le représentant d'une phase de notre littérature. Quand on a été célèbre de son vivant, il en reste toujours quelque chose : que la gloire dure ou qu'elle meure, il faut expliquer cela. Si ce n'est plus le travail de la critique esthétique, c'est celui de la critique psychologique : l'œuvre disparue, il n'en est que plus curieux d'étudier les causes de sa popularité momentanée.

Si cette appréciation semble pessimiste, qu'on la confère avec l'enthousiasme lacrymatoire dont les journaux débordèrent. Alors on la trouvera d'une froideur assez raisonnable. Je me souviens qu'Alphonse Daudet fut pareillement favorisé d'une apothéose prématurée. La cime où l'on veut à ce moment poser M. Zola, les thuriféraires d'alors la réservaient à M. Daudet.

« L'œuvre de Daudet, disait un journaliste enivré de deuil et d'admiration, flamboie au sommet de l'Humanité, la guidant, l'enseignant, la consolant et la vengeant, torche superbe, inextinguible, etc... » — «... Il est dans l'histoire des lettres un des plus admirables créateurs d'humanité que nous ayons eus... » — « Il a vidé la large coupe de l'Humanité, où bouillonnait la liqueur dangereuse, mortelle de la vie... » — Il est « le Penseur » (avec une majuscule); oui, « plus qu'un

maître de l'humanité », il est le « Penseur surhumain, tel que l'a sculpté Michel-Ange au tombeau de Laurent II, dominant l'aurore et le crépuscule, et au-dessous de sa statue il faudrait graver ces mots : Ici est la vie de l'Humanité ».

C'est toujours le même jeu, tant est bref le champ où évolue l'imagination des sots. Changez le nom, et vous avez un résumé fidèle de l'opinion des derniers amis de M. Zola sur l'écrivain qu'ils méprisaient il y a quelques années, alors qu'il n'avait pas accumulé sur son œuvre les lourdes et froides pierres des *Trois Villes* et des *Quatre Evangiles*.

Pour moi, j'écris aujourd'hui sur M. Zola ce que j'en ai toujours pensé. Son intervention politique n'a point troublé mon jugement. Qu'elle ait été justifiée, et je l'admettrais, cela n'augmente pas la valeur esthétique du *Ventre de Paris*. Il faut juger séparément les œuvres et les hommes, et surtout ne pas incorporer à l'idée d'art les idées parasites de moralité, de vérité, de justice. C'est la méthode chrétienne. Elle mène à des classements singuliers où la vertu de Fénelon est additionnée avec son mérite littéraire. Qu'un parti béatifie M. Zola. Celui qui n'est d'aucun parti, observateur sévère de la vie, séparera donc dans ce personnage l'œuvre artistique de l'œuvre sociale et il les connaîtra successivement, comme s'il s'agissait de l'activité de deux hommes différents. C'est une attitude difficile ; on ne la conseille qu'à ceux qui se rient des injures et considèrent avec pitié, quand ils en font le tour, les grimaces de l'une et de l'autre face du vieux Janus. L'Affaire d'ailleurs est un coefficient qui cessera très vite de majorer la réputation littéraire de M. Emile Zola. Les livres restent, en ce sens qu'ils s'offrent perpétuellement à la curiosité ; les actes disparaissent, car l'histoire est longue et la mémoire des hommes est brève. Alors on se trouvera en présence d'une collection de tomes énormes et il s'agira de s'y plaire ou d'y bâiller, que l'auteur ait été un scélérat ou le plus vertueux bonhomme.

Et si M. Zola s'était trompé, ce que l'on saura probablement quelque jour, ou si son acte, d'apparence désintéressée, cachait par hasard quelque souci de réclame, ce que l'on ne saura sans doute jamais, cela diminuerait-il, pour un esprit solide, la puissance lyrique, un peu désordonnée, de la *Faute de l abbé Mouret?* Celui à qui leurs gestes politiques a fait mésestimer le talent de M. Anatole France ou celui de M Barrès me donne une pauvre idée de sa physiologie cérébrale. Sans doute l'intelligence n'est que la fleur de la sensibilité; mais quand la fleur est épanouie, elle acquiert le devoir d'une fonction particulière. Il faut nécessairement, pour y voir un peu clair dans la vie, dissocier les idées et les sentiments. Si, purgée du sentiment, l'idée de M. Zola, grand écrivain, s'évanouissait tout à coup, fumée au-dessus de la cornue, cela serait fâcheux, mais nullement irréparable. Il est trop tôt pour faire l'expérience; on la fera quelque jour. D'ici là, nous nous consolerons en songeant qu'un médium se propose de soutirer du corps astral du défunt évangéliste, et cela au moyen des pieds complaisants d'un guéridon, le quatrième tome de son œuvre dernière. Cette manifestation d'une religion naïve s'accorde bien avec les tendances du célèbre apôtre dont la religiosité s'affirmait avec une terrible emphase.

Cette drôlerie pieuse, si elle est menée à bien par un imbécile ou par un charlatan, cela corrigera, du moins, par le rire, ce qu'il y eut de pénible dans le drame final où il n'était question que d'excréments et de cabinets d'aisances. Le malheureux! S'il avait pu se traîner jusqu'aux cabinets, il était sauvé! Il est dur, cet arrêt du destin, tel que le proféra un médecin naïf et solennel.

REMY DE GOURMONT.

## *LES ROMANS*

Marcel Batilliat : *Versailles-aux-fantômes*, « Mercure de France » 3.50.— H.-G. Wells: *Les Pirates de la mer*, traduit par Henry-D. Davray, « Mercure de France », 3.50. — Comte de Comminges : *Une demi-carrière*, Simonis Empis, 3. 50. — Leo Claretie : *Le roman d'un agrégé*, Librairie Molière, 3.50. — Henri Gréville : *La demoiselle de Puygarrou*, Plon, 3.50. — Oscar Wilde : *La mai-*

*son des grenades* traduit par Georges Knopff, « La Plume », 3.50. — Hector France : *Le beau nègre,* Carrington, 3.50. — Guy de Téramond : *La glorieuse canaille,* Simonis Empis, 3 50 — Bertol-Graivil : *Main droite, main gauche,* Simonis Empis, 3 50. — Serge Basset : *Lisez donc ça !* Felix Juven, 3.50. — Frieda de Bulow : *Le vertige des tropiques,* traduit par Pierre de Pardiellan, 3.50. — Lew Wallace : *Ben-Hur,* traduit par Maurice Strauss, 3.50. — Pierre Maël : *Le mystère, la vengeance,* Ernest Flammarion, 7 fr. — J. T. : *Inscriptions amoureuses pour Dana.* Tabourin, Athènes.

**Versailles-aux-fantômes**, par Marcel Batilliat. Jamais, en aucun temps, les jeunes poètes n'eurent davantage l'amour des époques disparues. Jamais, peut-être, ils ne furent à la fois si vieux et si naïfs. C'est une marque, un signe de noblesse d'âme, cette passion fervente de la chimère aux cheveux blancs, mais c'est aussi l'empreinte de certains fers, le poids d'une chaîne à traîner, cet esclavage de la mort. Le passé, pour seulement qu'il est le passé, les fait prisonniers. Ils n'aiment pas. Ils regrettent et se consument en des retours de cœur qui leur donnent le vertige, car le cœur est surtout créé pour la marche en avant, il précipite l'homme, pas jusqu'à le tuer, mais jusqu'à lui montrer les autres sommets qu'il faut atteindre. La mode est aux sentiments à froid. Je pensais cela en lisant le joli roman de Marcel Batilliat et je me disais qu'un livre qui vous permet de penser quelque chose est sûrement un bon livre... pourtant ce bon livre me faisait peur. Voici deux jeunes filles qui sont dans un parc, au soleil couchant, comme deux fleurs pleines de rayons. Elles aiment, non point le soleil éternel, l'amour ou la nature, mais le souvenir de ceux qu'éclaira ce même soleil couchant. (Il n'existe, heureusement, point de jeunes femmes semblables.) Et ces deux petites filles, brodant du contour de leurs jupes claires; les sombres pelouses de Versailles, songent à autre chose, ô monsieur Coulangheon, qu'à rire et à s'amuser. Elles ne claudinisent pas. Ce sont des chastes dont les cœurs ne sont pas encore descendus dans le ventre. Elles aiment des corolles, des insectes, des oiseaux ; elles aiment, non leur corps, mais leur sourire, leur geste, leurs paroles. Et il survient un beau jeune homme qu'elles s'offrent l'une à l'autre comme des vieilles dames se passeraient une bonbonnière. Cillette est une morte déjà, arrière petite-fille de l'orgueil fauché sous Marie-Antoinette ; Simone agonise, car elle n'est pas jalouse, et elle ne sépare pas son ami de son amie. Elle n'est pas l'exclusive au sang rouge qui en voudrait voir couler. Si Marcel Batilliat ne la divinisait pas dans son aveuglement généreux

de poète, cette Simone serait presque banale. Et il arrive ce qui doit arriver, le beau jeune homme épouse Simone parce que son instinct devine, flaire, une bonne future mère en la fiancée très pure. Alors Cillette comprend que les fantômes ne suffisent guère à la charnelle vision du cœur, ce cœur qui bat toujours comme un dont le pas sonnerait en montant un escalier, et elle rêve d'agir à son tour, de saisir sa chimère à bras le corps, de l'emporter au pays des chimères pour toute l'éternité. (Ah ! que je n'aime guère que cet enlèvement se fasse en automobile !) Cillette extermine Jean, l'inventeur d'un accumulateur idéal : « une caisse de petit volume dans laquelle s'entrecroisent des torsades de plomb, isolées les unes des autres et accouplées dans des manchons de porcelaines ». Mais, jeune personne très vierge et jeune poète très vieux, c'est justement pour la petite caisse en question que Pégase devient farouche, rue et est bien forcé de tuer cet ingénieur ingénu ! Vous voulez unir un passé-pastel à un pointillisme balbutiant, absolument gauche ! Ça ne va plus. Eh ! oui, sacrebleu, il faut d'abord tuer les morts, puis, ensuite, les ingénieurs... alors les temps seront vraiment nouveaux ! Le moyen, un peu vif, d'Ubu roi : *tuer tout le monde et s'en aller*, est encore le meilleur. Sans cela, ça finit mal, en dépit de tous les talents, de toutes les grâces. Il faudrait tout tuer avant qu'arrive le règne de l'automobilisme, car, pour avoir voulu marcher trop vite, voici que le cœur tourne, il revient sur lui-même, le directoire après 93, il bâtit des *Versailles-aux-fantômes*, s'alanguit en des vertiges délicieux, des écritures exquisément artistes (oui, ma chère !), nous leurre, nous ensorcelle, nous momifie... parce qu'il n'entend plus sonner, sur l'escalier des tombes, la charge rouge de l'éperon du sang.

**Les Pirates de la mer**, par H.-G. Wells. L'auteur de ces contes n'est ni un romancier ni un savant, pas même un inventeur de nouveaux procédés scientifiques : c'est simplement un homme de génie. Il prend n'importe quel sujet, la pieuvre, par exemple, cette vieille pieuvre de Victor Hugo, dont on croyait avoir tout dit en déclarant que c'était *mou* : « Chose horrible ! C'est mou (1) ! » Et il en parle comme d'une chose inconnue. Et en effet, sous sa plume, cela devient un autre monstre, d'une toute autre importance. On voit les pêcheurs et les barques disparaître, aspirés du plus profond des eaux. On voit aussi les yeux de la mer qui nous regardent troubles

(1) Les *Travailleurs de la Mer*.

et pourtant humains par les yeux de ces êtres, roses de corps, se rapprochant des porcs. Dans Wells, on n'explique rien, tout s'entend à l'avance et on a déjà peur que l'on ne comprend pas encore pourquoi. On ne sait ce dont on parle, mais l'esprit perçoit des mots couverts où il y a cependant une limpidité rare d'expressions. Wells est un génie *français*. (Je prie messieurs les nationalistes de ne pas s'emballer!) Il a, au suprême degré, l'art de la déduction logique dans l'impossible.

*L'Etoile* est peut-être la plus belle page du métier d'écrivain qu'on puisse écrire de nos jours. On sent, là-dedans, s'enfler et hurler de terreur une marée montante de peuples et cela part d'un petit point, très précis, plus brillant de nuit en nuit dans l'espace. Au roulement des phrases en cataractes, on s'aperçoit de la plus proche splendeur de l'astre. Les mots sont simples, ils arrivent se grouper autour du fait comme les loupes grossissent complaisamment l'objet. Tout est à sa place comme sous des vitrines de collectionneurs. C'est calme et non pas froid, mais le montreur de cette étonnante lanterne magique ne se disperse point en tirades inutiles. Il dit ce qu'il voit et l'effroyable, c'est qu'il ne voit que des choses que nous ne pouvons voir que par lui. Il est un *œuf de cristal* d'où sortent des êtres et des pays en dehors de notre planète. Il joue de la peur comme un Edgard Poe qui serait très maître de sa volonté. Rien n'est laissé à l'amertume des absinthes et quand les bougies s'éteignent dans la *chambre rouge*, on devine de quel éteignoir il s'est servi. Et puis, il est chaste, il est au-dessus de toutes les passions à cause de la bonne santé géniale dont il jouit. Il refait des mondes avec des mains pures. Voilà pourquoi Henry Davray doit laisser muettes les Anglaises amoureuses ou non...qui ne sont pas ses filles, d'ailleurs! C'est assez qu'il nous donne Wells, écrivain français (encore que messieurs les Anglais aient tiré les premiers...à grand nombre d'exemplaires!)

**Une demi-carrière**, par le comte de Comminges. Le spirituel Saint-Marcet devait faire un bien mauvais militaire! Enfin, le voilà dans le civil, sa culotte rouge trempée d'encre, ses éperons taillés en bec de plume. Il écrira! Macbeth, tu seras roi! Tu as étranglé ta carrière et tu as bien agi, car elle t'aurait certainement étouffé. Le premier devoir de tout bon soldat est de faire la guerre. Si on ne peut tuer l'ennemi, on peut toujours combattre pour sa propre défense M. de Péguilhan n'est ni un ulcéré, ni un blagueur. Civilement, on le devine encore en tenue, de la belle tenue, des commandants de

race. (Le soldat détestable est celui qui n'a jamais su commander, de naissance.) Il est poli, discret, affable et d'une légèreté philosophique.

L'affaire? bien, quoi, il s'en fiche, s'en contre-fiche. On en parlait, à son mess, comme des écoliers travailleurs parleraient des vacances de jadis. Il est aussi naturellement *cravache sur la botte* qu'un autre serait très convaincu de l'innocence. « Nous savions bien que le travail n'en deviendrait pas plus court, ni les récréations plus longues ! » Chers petits agneaux ! (Aucune confiance dans cette feinte!) Péguilhan tient seulement à ce que ses chaussures soient vernies à l'os. Beaucoup de gens tiennent à leur vernis et s'y mirent. Il est bien certain que Péguilhan n'est pas plus rosse qu'un pur-sang de l'hippique, mais au moins autant. La belle, la charmante rosserie! Maintenant, il y a l'amour pour la belle Gorgone, Mme de Muret, qui produit le *Mercure de France* sur la table de son salon et lit Georges Ohnet au boudoir. Délicieuse, cette bourgeoise *em... mercurée* jusqu'à la gauche et qui voudrait enrêner le pur-sang, littérateur jusqu'aux sabots! Pas commode! Ne s'emballe jamais parce qu'il a plus que le loisir d'arriver. Je crois bien! Galope dans un fauteuil depuis les croisades. « L'a du fond et marque! » pour employer le langage de Cassegrain. Le pauvre diable de Delmat crève simplement, lui, devant la Gorgone impassible. Il y a des races qui se dévorent l'une l'autre en les personnes des deux meilleurs amis. C'est la loi! Et Péguilhan donne sa démission en *portant les motifs*. Ils sont durs pour l'armée du jour, les motifs! Plus terrible encore la charge sonnée en regard du flot montant des socialistes. Les guerriers de race, les soldats nés, n'ont que faire dans une armée enlisée, muette ou seulement piétinante. Leur poste est aux directions politiques pour essayer la lutte, une fin dernière un peu convenable. (L'est naïf, mon lieutenant, interjetterait Cassegrain!) Et M de Péguilhan s'en va-t'en guerre du côté des parvenus. J'ai dans l'idée que quand il fera panache, ce sera curieux.. mais nous serons beaucoup de rêveurs qui conserveront, sous verre, ce joli mot d'un ex-porteur d'éperons : « L'heure du dîner, comme celle de la mort, arrive toujours en chaussons de lisières. » Et j'ajoute que les socialistes qui lui feront vider les arçons auront très probablement fabriqué les dits chaussons de lisières où vous savez. Votre seul tort, voyez-vous, mon gentilhomme, c'est de trop tenir à l'honneur du nom, au vernis à l'os de vos bottines. Puisque vous deviez faire de la politique et

les combattre sur leur *propre* terrain, au lieu de débuter dans les lettres, vous feriez mieux de passer par la correctionnelle.

**Le Roman d'un agrégé**, par Leo Claretie. Triste roman que celui de ce jeune bourgeois sans cesse trébuchant entre le bien à faire et le mal qui le tente. Il n'est pas très sot, pas très intelligent, pas très honnête. C'est un juste milieu qui tourne, un moyeu de roue sans rayon ! Il finit par tomber la tête la première dans un crime imbécile à moitié fait, mal préparé, surtout. Et il se sauve avec la caisse, la petite cassette d'une belle amie généreuse. Il n'a pas les moyens de porter longtemps cette charge accablante et il s'efforce de se tuer sans pouvoir y réussir. Ce portrait de mi-partie est soigneusement peint.

**La Demoiselle de Puygarrou**, par Henri Gréville. Mme Gréville est morte depuis très longtemps. Elle fut assez heureuse dans sa vie privée et publique, assez aimée de toutes les lectrices des journaux de mode, race de femmes intelligentes s'il en fût, pour que les vérités soient relativement légères, sous le rapport de l'ombre, au marbre blanc de sa tombe. Nous pouvons déclarer en toute conscience que ce roman n'est ni meilleur ni plus mauvais que les autres. C'est toujours la même façon de dérouler un faux monde, spécialement fabriqué pour gens riches, des fausses jeunes filles héroïques et ressemblant à des gravures anglaises, de faux ingénieurs pauvres capables de sauver la famille par une découverte extraordinaire, et, de place en place, scintille une trouvaille, une riposte heureuse, un trait spirituel, quelque chose comme un petit insecte joli se promenant sur une belle étoffe raide pour tenture de salon. On dirait que Mme Gréville voyait les milieux dont elle entretenait ses lecteurs comme une institutrice regarde les surtouts d'argent du bas bout de la table, de biais, et sans les jeux de lumière de l'inattendu. Quelqu'un lui avait donné l'ordre de se taire... et vraiment elle n'a jamais rien dit. C'est fort honnête. Pour mon humble part j'aime la littérature de cette dame comme j'aime la soupe : je sais bien qu'il faut que j'en mange et que tout le monde en doit manger, mais je préfère les petits anchois, même sans beurre.

**La Maison des grenades**, par Oscar Wilde. De jolis contes, un peu mièvres, l'abus du genre infante. (Il y a toute une galerie d'infantes dans la littérature ultra moderne.) Des soieries, des gemmes, des cours d'amour où les rois ont la

pointe de philosophie amère qui doit relever le ragoût un peu fade de leurs petits couchers. Rien de plus pur et de plus gracieux que ce soi-disant pervers écrivain qui s'appelait Oscar Wilde. On sent une âme bonne et tendrement éprise de la beauté, surtout par-dessus tout du joli, palpiter dans ses petits récits à la fois poétiques et naïfs. Des contes de fumeur d'opium qui n'ose pas encore fumer. Cela s'attriste à nos yeux de cette grande estompe d'une mort de martyr tellement imméritée...

**Le beau nègre**, par Hector France. Quel gros volume! et comme il répond bien aux plus nobles aspirations de la foule : viols, supplices variés, oppressions du plus noir par le plus blanc, pression du plus noir sur les plus blanches, tirades émancipatrices, grand tralala socialo-rastaquouériste. En plus, c'est tellement mal écrit qu'on se révolte en pensant que des gens des rues peuvent penser un instant qu'Hector France est le frère d'Anatole, le meilleur des écrivains français d'après ceux qui écrivent ! Il y a pourtant d'un Hector France un certain *homme qui tue* qui a servi de type à beaucoup de *contrelarmistes* du jour.

**La glorieuse canaille**, par Guy de Téramond. Des récits de guerre, de terre et de mer. C'est un peu vif pour des jeunes filles, mais c'est parfois aussi monté en panache que du d'Esparbès, et c'est là un compliment que j'entends faire.

**Main droite et main gauche**, par Bertol-Graivil. Histoires parisiennes. Joueurs, joueuses, amuseurs, amuseuses, trompés et séduites. Ce monde-là est illustré comme Paris, par des affiches de Chéret.

**Lisez donc ça !** par Serge Basset. Non! je vous en prie, je vous en supplie, ne lisez pas cela, parce que c'est certainement un brave garçon qui a écrit ça, lors de son retour des grandes manœuvres, et que vous seriez obligé de lui dire que vous en connaissez d'aussi raides : l'histoire de la valise, vieille comme le monde... des casernes, et l'histoire des bottes, déjà contée, en plus élégant, par Adrien Vély, auteur de *Saint-Gratien*.

**Le Vertige des tropiques**, par Frieda de Bulow. Ce roman allemand relate un cas de clinique intéressant : la monomanie des grandeurs tourmentant de pauvres braves gens qui ne sont pas destinés aux rayons du soleil ardent des tropiques, encore moins à ceux de la gloire militaire. Ils s'aigrissent, s'irritent et traiteraient les nègres comme des chiens si

on le leur laissait faire. Des remarques de fine psychologie sont mêlées à ces observations presque médicales et il en résulte un ouvrage fort attachant, une étude précieuse de mœurs nouvelles éclairant bien des brutalités coloniales encore inexplicables de la part de personnages déclarés sains d'esprit... au moins dans certaines administrations françaises, sinon allemandes.

**Ben-Hur**, par Lew Wallace. Seconde traduction du roman anglais du temps de Jésus-Christ. En ai déjà rendu compte.

**Autour d'un crime : le mystère, la vengeance**, par Pierre Maël. Gros et très passionnant feuilleton. Empoisonnement, tentative de viol, coup de fusil, coup de tonnerre, coup de théâtre. Une petite objection : dans la justice moderne, quand on a informé autour d'un crime et qu'on est allé jusqu'à l'autopsie du cadavre de l'empoisonné, selon la sacramentelle formule, *la justice doit suivre son cours,* on ne peut pas, pour des motifs d'ordre romantique, envoyer le prévenu se faire pendre ailleurs. A part cette légère invraisemblance, ce feuilleton est d'une belle tenue feuilletonnesque.

**Inscriptions amoureuses pour Dana**, traduites par M.J.T. Il paraît que l'on a trouvé, sur le territoire de Delphes, un temple dédié à Aphrodite (merci, mon Dieu, il y avait longtemps que j'attendais celle-là !) et tout rempli de délicates petites ordures grecques du style de celle-ci :

— Comme c'est chaud, Dana ! C'est chaud comme un four !
— C'est un four.
— Mais qu'est-ce qu'on y fait cuire, Dana ?
— La vie !

Le traducteur s'appelle J.T.

J'entrevois, aux faibles lueurs de l'intelligence qui peut bien me rester après d'aussi savantes lectures, des colloques modernes genre café d'Athènes, dans ce haut goût :

— Comme c'est froid, Dana ! C'est froid comme un puits !
— C'est un puits.
— Mais qu'est-ce qu'on y descend, Dana ?
— Les sots !

Ou bien :

— Comme c'est grand, Dana ! C'est grand comme la mer !
— C'est la mer. (Variante : Et ta sœur !)
— Mais qu'est-ce qu'on y met pour la combler, ô Dana ?
— Des poissons...

Ou mieux :

— Comme c'est noir, Dana ! C'est noir comme une cheminée !

— C'est une cheminée.

— Mais qu'est-ce qu'on peut y mettre pour l'allumer, Dana ?

— De la braise !

. Avis aux amateurs. Ceci est un nouveau jeu de salon, le *jeu grec*. (On est prié de ne pas tricher !)

RACHILDE.

## *SCIENCE SOCIALE*

*L'Année sociologique*, sous la direction de M. E. Durkheim, 5e année (Alcan). — Dr Gustave Le Bon : *Psychologie du socialisme*, 2e édition (Alcan). — Léon de Seilhac : *Syndicats ouvriers, Fédérations, Bourses du travail* (A. Colin). — Louis Rivière, *Mendiants et vagabonds* (Victor Lecoffre). — Edouard Vaillant : *La Législation ouvrière et l'hygiène* (Clément). — J. Grave : *Guerre, Militarisme* (Temps nouveaux). — Léon Tolstoï : *Appel aux dirigeants* (Fasquelle); *Qu'est-ce que la Religion ?* (Stock). — Charles Mayet : *Voyage autour de l'octroi de Paris* (A. Colin). — Abbé Millot : *Que faut-il faire pour le peuple?* (Victor Lecoffre).

Le cinquième volume de l'**Année sociologique** mérite la même attention que ses prédécesseurs. Il est fort utile de trouver réunies les critiques, même faites sous un angle un peu spécial, de tous les livres d'idées sociales parus au cours de l'année expirée. Les gens du monde, comme disait Renan, y apprennent à admirer et à respecter l'énorme travail qu'exige la recherche de la vérité. Les gens de science y trouvent de nombreux motifs d'être prudents dans leurs affirmations et relatifs dans leurs conclusions. Les gens de lettres y puisent le moyen de paraître à peu de frais versés dans les arcanes les plus abstrus. Il n'y a guère que les gens de pratique qui sont un peu désappointés, mais que viennent-ils faire dans ce docte palais des théories ? Tous les autres, loin de trouver qu'il y a là trop de tintamarre et de brouillamini, trouveront peut-être qu'il n'y en a pas assez, et qu'il vaudrait mieux, le nombre des études de sociologie grandissant toujours, publier dans un volume à part les mémoires originaux qui occupent le quart environ de l'*Année sociologique*, et consacrer l'espace gagné à étendre la sphère des sept sections, ou encore à dresser une bibliographie rétrospective des publications sociologiques antérieures à 1893.

§

M. Gustave Le Bon vient de publier de sa **Psychologie**

**du socialisme** une seconde édition remaniée de fond en comble et augmentée d'un intéressant chapitre sur les Trusts. Je regrette que l'auteur n'en ait pas profité pour adoucir un peu son antilatinisme. Voilà beaux jours que cet excellent Béranger chantait : « Redoutons l'Anglomanie. Elle a déjà gâté tout. » (Car ce sont des vers.) D'abord, est-il bien certain que la décadence latine soit irrémédiable? Il faudrait auparavant être sûr qu'elle existât. Laissons là, puisque nous sommes trop intéressés dans la question, la France, qui doit pourtant avoir un sacré tempérament pour résister à ses gouvernants! Mais l'Italie décade-t-elle? Elle vient, en moins de dix ans, de retirer de l'étranger les deux tiers de sa dette (1), près de quatre milliards, cela n'est pas mal. L'Espagne a sans doute fait piètre figure dans la guerre de Cuba, mais les défaites, qui prouvent tant contre les généraux et les ministres, ne prouvent guère contre les peuples; la pauvre Espagne souffre du même mal que nous, la vermine politicienne; le jour où elle aura passé ses sublimes au sublimé, elle sera stupéfaite de son rajeunissement. Quant aux républiques sud américaines, qui sont le grand cheval de bataille de nos antilatinistes, j'oserais faire remarquer d'abord que leurs habitants ne sont pas latins, mais métis de Peaux-Rouges et d'Espagnols lesquels ne sont d'ailleurs pas Latins, ni peut-être même Aryens; ensuite que ces républiques ont été intoxiquées par le prestige des Etats-Unis qui, je le disais dans ma dernière chronique à propos du livre de M. Boutmy, sont responsables de leur longue anarchie; enfin qu'aujourd'hui les quatre grands pays (en comparaison de qui on peut bien négliger Colombie et Vénézuéla, car ils constituent les cinq sixièmes de l'Ibéro-Amérique) : Chili, Plata, Brésil et Mexique, sont dans une situation très prospère et très ascendante. Telle petite république comme l'Uruguay vient de donner un exemple dont peu d'autres pays seraient capables : ses députés ont renoncé à une partie de leur indemnité pour améliorer le budget; je ne vois pas bien notre bonhomme Tourgnol dans la chambre uruguayenne. A moins qu'on veuille mettre aussi les choses d'Haïti sur le dos du latinisme, il ne faut donc pas trop invoquer l'Amérique du Sud pour prouver la mort des dieux méditerranéens.

On pourrait reprocher, d'autre part, à M. Gustave Le Bon, d'avoir fait, au lieu d'une psychologie du socialisme, une

(1) Bulletin de la Chambre de commerce française de Milan, août 1902, p. 813.

psychologie comparée des divers socialismes nationaux, ce qui n'est pas la même chose. Mais, à ne rien céler, une psychologie du socialisme abstrait serait elle-même abstraite, et si l'on s'amusait à la faire, ça ne pourrait être que *cum grano salis*. Par quoi se caractérise le socialiste? Ce n'est ni par son amour des humbles, ni par sa haine des supérieurs ; d'autres que lui ont ces passions. Ni par son désir du bien social général, sinon tout le monde serait socialiste. Peut-être est-ce par la réunion de trois conditions psychologiques, une sensibilité aiguë sur certains points, un rétrécissement du champ d'observation, une volonté impulsive et impérative, l'un de ces trois facteurs conditionnant les deux autres, suivant les jours ou suivant les cas. Au point de vue intellectuel, je ne connais pas de socialiste qui ne soit un rétréci, fût-il d'ailleurs technicien, érudit, artiste ou logicien ; car on peut être tout cela et ne voir qu'un côté des choses. Le socialiste fait ses jeux icariens la tête dans un sac. Il bondit d'axiome en axiome : que le bonheur consiste à consommer le plus de produits possible, qu'on ne peut augmenter la production qu'en augmentant l'intensité de la main-d'œuvre, qu'on ne rendra le travail plus facile et plus productif qu'en le régularisant par une réglementation d'ensemble, que la justice se réalise par la tendance à la similitude, et ainsi de suite, sans qu'il semble se douter un moment de l'effroyable complexité des choses humaines, et que chacun de ses axiomes est juste aussi vrai que la douzaine de contre-axiomes qu'on peut lui circumposer. C'est que le socialiste est en science sociale toujours un ignorant, et, hélas ! un ignorant hystérique ; il est à la fois niais et hagard, de quoi ahurir un fauconnier. Aussi faut-il, tirons de cette psychologie une éthique, se défier toujours de lui, et, sans flatter sa manie, ne pas l'irriter, car il devient facilement dangereux comme tous les sensitifs impulsifs à idées étroites; mais il ne faut d'ailleurs ni le dédaigner, ni le mésestimer, ni le condamner; comme l'a dit Shakespeare, il y a toujours quelque âme de bonté dans les choses mauvaises.

§

D'ailleurs, il y a tant de socialistes et de socialismes ! C'est un pavillon qui, à couvrir toutes les marchandises, finit par ne plus avoir de signification. Négligeons-le donc pour sonder les cargaisons. Voici, par exemple, celle de l'organisation ouvrière, **Syndicats ouvriers, Fédérations, Bourses du Travail**, que nous pouvons examiner en détail grâce à

M. Léon de Seilhac. Il y a là d'immenses efforts, très confus encore, mais en train de se débrouiller. Il est juste et bon que les ouvriers prennent conscience de leur force, de leur rôle et de leurs droits, et il fallait la sottise tyrannique de nos grands hommes de 89 pour le nier. Ce n'est qu'en 1884 qu'a été desserré le licol que ces tristes farceurs avaient passé au bon peuple souverain; rien d'étonnant si, en une génération, la classe ouvrière n'a pas réalisé tous les espoirs; étant donnée surtout la façon dont la clique politicienne c'est jetée sur le mouvement pour le corrompre et le faire tourner à son profit; c'est déjà beau que les ouvriers aient fait tant de bonnes choses et n'en aient pas fait davantage de mauvaises. On s'est moqué, combien sottement d'ailleurs! du laissez-faire laissez-passer des anciens économistes. Comme les choses iraient mieux, pourtant, si on « laissait faire » en chaque question les intéressés, ici les ouvriers laborieux et sérieux, sans vouloir les gêner comme avant 1884, ou les diriger comme depuis!

Et voici celle de la désorganisation accidentelle ou involontaire, **Mendiants et vagabonds**, que nous permet d'étudier M. Louis Rivière en un livre qui est le premier d'une Bibliothèque d'économie sociale d'apparence sérieuse que publie la maison Lecoffre. Ici encore beaucoup d'efforts, très désintéressés, très intelligents et assez efficaces. La simple énumération de ce qu'ont fait particuliers et corps élus tiendrait un long paragraphe. Rien que pour l'enfance : écoles et patronages, classes de garde et cantines scolaires, écoles professionnelles et œuvres de jeunes ouvrières; services de l'Assistance publique, placement en provinces, refuges, écoles de préservation et de réforme ; Société de protection de l'enfance abandonnée ou coupable, Sauvetage de l'enfance, Patronage des jeunes libérés, Comité de défense des enfants traduits en justice, Protection des engagés volontaires, Répression de la traite des Blanches, Patronage familial, chacune de ces œuvres ayant autour d'elle bien d'autres œuvres similaires. Et à ce qu'on a fait pour l'enfance, il faudrait ajouter ce qu'on a fait pour la vieillesse, pour le chômage, pour le reclassement, pour l'amélioration. Et, malgré tout, malgré les efforts admirables et les résultats réels, la misère ne diminue pas et la délictuosité augmente. Les marchands d'orviétan relèvent la tête !

Et voici celle de la réorganisation sanitaire que M. Edouard Vaillant expose dans **La Législation ouvrière et l'hy-**

**giène**. L'hygiène obligatoire, c'est la prochaine machine à décerveler les pauvres bougres. Quand on se sera aperçu, ce qui ne tardera guère, que l'instruction forcée est la plus pyramidale sottise qu'on ait imaginée, et qu'elle n'est pas même bonne à conserver l'assiette au beurre aux mains qui s'y cramponnent, on s'éprendra de l'antisepsie préventive et répressive, et ce sera suave. Les milliards qu'on a dépensés pour parfaire d'innombrables bouvards et d'indéfinis pécuchets, on les redépensera pour entretenir à foison des beuveurs très illustres et des vérolés très précieux. Les études que vient de publier le docteur Daremberg dans *les Débats* ne sont pas très enthousiasmantes sur le compte des sanatoria antituberculeux, ces groupes scolaires de l'avenir. Mais tant que les Inquisiteurs d'Etat ne s'en mêleront pas, laissons faire les hygiénistes, et même aidons les ; il faut sacrifier d'avance aux dieux puissants pour qu'ils ne deviennent pas trop féroces. *Le Précis populaire d'hygiène populaire* du docteur Plicque (chez Plon) sera un excellent guide pour ce rituel.

§

Puisque Kitchener et Botha viennent de fermer le temple de Janus, c'est le moment de parler de l'auteur de *la Guerre et la Paix*. Mais auparavant, que soit signalé le premier volume de la Bibliothèque documentaire de M. Jean Grave, **Guerre-militarisme** qui reproduit 400 pages de citations antibelliqueuses de toutes mains. Certaines sont inattendues : « Les moutons de Panurge et les hommes sont les seuls animaux qui poussent le servilisme et la sottise jusqu'à se jeter à l'eau dans le seul but de suivre leurs chefs. » Cette platitude devient savoureuse quand on apprend que son auteur eut droit à vingt et un coups de canon. L'harmonie préétablie qui marquait le père Humbert pour la répression des escroqueries désignait le sieur Lanessan pour le commandement de nos soldats. Mais revenons à Tolstoï. Les **Appels aux dirigeants** renouvellent ses fréquentes et éloquentes objurgations aux ministres, officiers, membres du Saint-Synode, pour que cesse avant tout d'être obligatoire le service militaire qui peut obliger à donner la mort celui dont la conscience approuve le « Tu ne tueras point » et le « Qui frappe par l'épée périra par l'épée ». Et ce genre d'objurgations ne laisse pas que d'être troublant. Tolstoï raconte ailleurs qu'il arrêta net un vieux factionnaire qui rudoyait de pauvres diables : « As-tu lu l'Evangile? » Le vieux factionnaire se gratta la tête. Il est vrai

qu'au bout d'un moment il répliqua. « Et toi, as-tu lu la consigne? » Mais même dans l'Evangile on trouve de tout, et aux citations de Tolstoï, le bon cosaque aurait pu répondre par le : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » En fait l'Eglise a canonisé les chrétiens de la Légion fulminante aussi bien que tels chrétiens qui refusaient par scrupule d'en faire partie. Dans les Actes de Théodore, martyr, que citait jadis ici Rèmy de Gourmont, le centurion dit au réfractaire : « Mais tous ces légionnaires-là sont chrétiens ; fais comme eux ! » Ce centurion était troublant aussi. Si on pouvait être sûr que le conscrit ne refuse pas le service militaire par lâcheté, il faudrait respecter ses scrupules. Comme on ne peut pas en être sûr, il faut les négliger. Autant il est admissible qu'on soutienne son opinion personnelle envers et contre tous en matière de prière intime, autant il est inadmissible qu'on le fasse en matière de religion, de lien spirituel ; autrui y a voix au chapitre autant que soi. Tolstoï lui-même s'en rend si bien compte que dans **Qu'est ce que la religion?** il cherche une formule assez large pour abriter toutes les religions connues et même toutes les philosophies, ce qui ne plaira, je le crains, ni aux unes ni aux autres, et que, pour son cas particulier, il se montre désolé des excommunications qui le frappent. Et sans doute l'incohérence est un peu pénible de voir ce vieillard qui depuis tant d'années couvre de sarcasmes et d'injures tous les « humbles » métropolites et popes de son église de naissance, s'étonner et s'irriter de ce que ceux-ci finissent par lui dire : Eh bien ! c'est entendu, nous ne sommes pas du même bateau. Mais ceci devrait le convaincre qu'il y a dans toute œuvre humaine, même religieuse, un élément social qu'il faut harmoniser avec l'élément individuel.

§

Revenons sur terre. Nous ne tarderons pas à y rencontrer nos bons amis les gabelous, rats de cave et autres suppôts du Croc à phynances. Tout a été dit depuis *n* mille ans qu'il y a des contribuables, et qui paient, sur les plaisirs variés de l'octroi : ouvrir ses malles, payer, retourner ses poches, repayer, voir trouer ses hardes, casser ses fiasques, violer ses dessous, tripayer ; aussi lira-t-on avec un frisson de volupté **le Voyage autour de l'octroi de Paris** de M. Charles Mayet qui vous fait revivre ces délices. Comment l'idée a-t-elle pu venir à ce voyageur de chercher à nous en priver? Il propose de donner aux villes qui auront supprimé leurs octrois le produit des

contributions directes pour les faire rentrer dans leurs 333 millions évanouis, et de dédommager l'Etat par la surtaxation de l'alcool. Heureusement que le présent et pressant et progressant déficit exigera pour lui seul le produit de cette surtaxation, et que nous continuerons, tout en payant notre tord-boyaux dix fois plus cher, à nous colleter et nous injurier avec les athlètes du Croc à phynances octroyennes. Il n'y aura rien de changé en France, il n'y aura que quelques jurons de plus et quelques doublons de moins.

§

Et dire que certaines gens se posent la question : **Que faut-il faire pour le peuple ?** et qu'au lieu de répondre : Augmenter les impôts, ils ont le front de dire : Les diminuer, favoriser les initiatives, développer les bonnes volontés, réprimer les abus, les vols, les parasitismes ! L'abbé Millot est un de ces paradoxaux personnages. En un gros livre de 500 pages il condense un véritable manuel de la question sociale, très sage et très personnel, comme il arrive souvent à ceux qui font leur apprentissage scientifique un peu tard, bonne condition pour ne pas suivre trop aveuglément des maîtres parfois bien piteux, et suffisamment au courant de toute cette littérature spéciale que Carlyle trouvait lugubre. Il me semble même que l'appareil d'érudition du livre aurait pu être diminué, les réserves ou les corrections fondues dans le texte, les simples références supprimées, les bibliographies rejetées en fin de chapitres. Par contre, on souhaiterait voir invoqués plus souvent des écrivains comme G. Le Bon et Tarde, et on s'étonne de ne voir citer nulle part Benjamin Kidd et Maurice Hauriou. Ce sera sans doute pour la prochaine édition, car le livre, bien intitulé et bien rempli, mérite une longue carrière.

HENRI MAZEL.

## *ARCHÉOLOGIE, VOYAGES*

L. de Combes : *La Vraie Croix perdue et retrouvée* (éditions de *l'Art et l'Autel*. — Ch. Brossard : *Géographie pittoresque et monumentale de la France*, t. IV : *La France du Sud-Ouest*, Flammarion, 25 fr. — Ch. Aubert, *Les Nouvelles Amériques*, Flammarion, 4 fr. — Azal. *Sylves noires*, H. Daragon.

L'archéologie sacrée s'est enrichie, ces derniers mois, d'un très curieux ouvrage de M. L. de Combes sur **la Vraie Croix perdue et retrouvée**, tome d'un aspect bizarre avec sa couverture lie de vin — nous évitons des comparaisons

malséantes — mais qui est un modèle de critique saine et de discussion loyale en des matières toujours difficiles à traiter. On sait les controverses qui se sont élevées et se raniment périodiquement sur l'authenticité et l'emplacement des Lieux Saints, la valeur historique et archéologique des reliques de la Passion que tant d'églises ont prétendu posséder. Nous avons rappelé ici même, à propos d'un livre du sâr Peladan sur la Palestine, les doutes de certains savants que l'arrangement actuel du Golgotha et du Saint-Sépulcre choquèrent au point de leur faire rechercher ailleurs les lieux témoins de la mort du Christ. M. de Combes suit la tradition générale de l'Eglise, ce qui est peut-être plus ingrat encore que de la combattre, le sol de Jérusalem ayant été bouleversé nombre de fois, et, lors de la fondation d'Ælia Capitolina par Hadrien, recouvert à l'endroit même où l'on place le drame divin par vingt pieds de maçonnerie sur lesquels l'empereur fit établir une esplanade avec un bois sacré et des chapelles contenant les statues de Jupiter et de Vénus. Mais justement, en voulant faire disparaître les emplacements vénérés par les premiers disciples du Christ, Hadrien nous en aurait conservé la situation exacte. Lorsque, en 327, l'impératrice Hélène vint à Jérusalem pour faire les recherches nécessaires, il lui suffit de faire enlever la maçonnerie, détruire le bois sacré et l'esplanade pour retrouver le Saint Sépulcre et, à peu de distance, le monticule du Golgotha. Restait la partie la plus difficile de la tâche, la découverte des instruments du supplice, mystérieusement disparus depuis la Passion et que l'Augusta, d'accord avec l'évêque de Jérusalem, Macaire, voulait rendre à la vénération des fidèles. — C'est ici qu'il faut tenir compte des indications archéologiques fournies par les études diverses du tracé de l'enceinte militaire de ce côté de la ville. Au mur primitif allant en ligne directe du palais d'Hérode au portique occidental du temple, Ezéchias et Manassès avaient ajouté une nouvelle ligne de fortifications englobant les faubourgs qui constituaient la ville basse d'Acra; d'après les recherches de MM. de Saulcy, Guérin, Olivier, Zanecchia, les fouilles de M. Pierroti en 1859 et de M. de Vogüé en 1862, le mur de la deuxième enceinte partant du palais d'Hérode décrivait une ligne brisée, percée de la porte d'Ephraïm, de la porte Judiciaire ou ancienne porte et de la porte des Poissons, et venait rejoindre la Tour Antonia. Ce tracé laissait hors de Jérusalem le Golgotha qui dressait son léger monticule à environ vingt pas des fossés. — Après la mort de Jésus,

les croix furent jetées par les Juifs, que leur loi forçait à faire disparaître les bois du supplice, dans une excavation située au pied du Golgotha, qui passait sous les murs et se prolongeait à une certaine distance sous la cité. Cette excavation servait de réceptacle aux ordures de la ville et la Vraie Croix demeura enfouie sous les détritus et les immondices de Jérusalem jusqu'en l'année 327.—D'après la tradition, on trouva à une profondeur qui correspond à peu près à neuf mètres au-dessous du pavé de l'église actuelle, — car, pour aller à la chapelle de Sainte-Hélène on descend environ sept mètres, et treize degrés encore pour gagner la chapelle de l'Invention — la Vraie Croix et le titre portant en caractères hébreux, grecs et romains, les indications qu'y avait fait mettre Ponce-Pilate. Le miracle intervint alors, car, pour distinguer la Croix du Christ de celles des larrons — qui risquaient d'être honorées à la place de celle du Sauveur — on la fit toucher, selon les uns, à une femme qui se mourait et « aussitôt se retrouva active et vigoureuse et parcourut sa maison en glorifiant la toute-puissance de Dieu », — selon les autres à un jeune homme mort de la veille et qui ressuscita. L'Impératrice, en possession de cette relique, du titre et des clous qui avaient servi au crucifiement, — l'histoire, à vrai dire, est plutôt muette de détails sur cette dernière invention — on fit des parts diverses et qui furent envoyées de proche en proche à toute la chrétienté. Jérusalem garda des fragments de la croix; Constantin fit faire un mors pour son cheval avec un des clous et en mit un autre après son casque; à Rome on construisit après la mort de l'Augusta et sur ses propres domaines la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem qui servit de châsse à de nombreux débris; Trèves prétendit posséder la tunique inconsutile du Christ et le couteau employé dans la Sainte Cène. La part de Besançon, enfermée dans un coffre, tomba dans l'eau du Doubs, la barque qui la portait ayant fait naufrage, et fut perdue. Quant aux fragments de la Croix, divisés, subdivisés à l'infini, chacun en sollicitant un morceau, il est rare de trouver une église importante qui n'en possède pas; nous en avons vu quelques-uns et nous devons à la vérité de dire qu'ils n'étaient pas toujours de la même couleur. — Le reste du volume est consacré à discuter l'authenticité du *titre* conservé à Rome dans la Basilique de Sainte-Croix, les objections des adversaires de la découverte de sainte Hélène — dont le buste, entre parenthèse, se trouverait encore à l'église Saint-Leu de Paris — et les légendes que firent naître

au cours des âges des événements aussi merveilleux. Les faits sont étudiés avec une patience minutieuse, déduits avec une sagacité qui donne au livre de M. de Combes un intérêt véritable, et après tout nous pouvons convenir que les choses qu'il rapporte ne sont pas plus à rejeter pour leur invraisemblance que bien d'autres qu'on publie journellement. — Les histoires de reliques, par malheur, ont un côté puéril qui peut nous faire considérer la dépense d'érudition nécessaire pour un ouvrage comme celui de M. de Combes avec un peu de regret ironique. Il n'y a là que des curiosités de la croyance humaine. Nous nous gardons certes des Collin de Plancy et des Paul Parfait, dont la verve trop souvent ignorante s'évertua sur la pluralité des corps saints, les plumes de l'ange Gabriel ou la Sainte Larme d'Allouagne ; nous nous croyons même un fils assez soumis de l'Eglise, et toutefois nous ne pouvons omettre de rappeler le Saint Nombril que posséda jusqu'au XVIII^e siècle l'église N.-D. en Vaux de Châlons-sur-Marne. L'évêque Louis de Noailles, scandalisé d'une telle sottise, le voulut voir en 1702 et fit jeter « cette cochonnerie ». Tout Châlons cria, la relique étant d'un bon rapport, et il faillit même y avoir une émeute pour le Nombril de Notre Seigneur (1).

§

Le tome IV de la **Géographie pittoresque et monumentale** que publie chez Flammarion M. Ch. Brossard est consacré à **La France du Sud-Ouest**, et comprend les anciennes provinces du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois, du Limousin, de la Guyenne, de la Gascogne et du Béarn. Nous avons signalé déjà, à propos des précédents volumes, les défauts inhérents à la composition et au plan même de l'ouvrage que nous aurions souhaité plus complet et, pour ainsi dire, définitif. Il constitue quand même un album monumental de premier ordre. La région Sud-Ouest de la France a d'ailleurs une physionomie architecturale très particulière. C'est dans le Poitou et l'Angoumois qu'il faut étu-

(1) Camus-Daras, *Essais sur Reims*. — Collin de Plancy, qui n'indique au reste pour référence qu'une « note donnée sur les lieux », rapporte une histoire un peu différente. Le nombril aurait été un prepuce, et l'évêque, considérant qu'il y avait là un culte scandaleux *surtout de la part des femmes*, le fit voir et *goûter* à un chirurgien. On trouva que c'etait « une poussière de sable » et le chirurgien en garda le nom de *croque-prépuce*.

dier une des formes les plus caractéristiques de l'art roman et il est à regretter que, par suite du grand tirage de cette publication, les planches relatives aux édifices si curieux de Poitiers soient justement presque toutes sacrifiées. Les monuments religieux du Sud-Ouest n'ont pas enfin la beauté et la grandeur de ceux qui furent élevés dans nos provinces septentrionales, de la Loire jusqu'à la Manche et l'Océan ; beaucoup d églises, basses et longues avec un gros clocher trapu sur la croisée, semblent la reproduction d'un type semblable, celui des églises de Saint-Maurice, de Lusignan, de Solignac, ou répètent les lignes générales de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers (Saint-Jouin de Marnes, Airvault), et de la cathédrale d'Angoulême (Echillais, Plassac, Gensac-la-Palud, Petit-Palais). L'art gothique s'est mal acclimaté dans la région et même les monuments de Bordeaux et de Saint-Emilion que l'on se plaît à citer, viennent très loin après ceux de la Normandie et de l'Ile-de-France. Mais ce qui doit être étudié ici, c'est l'iconographie romane, les églises fortifiées, les détails d'une sculpture spéciale dans les porches, les tympans, la statuaire, l'ornementation du roman fleuri. — Ce tome contient au reste de nombreuses planches intéressantes pour l'archéologue et nous avons plaisir à citer : la place et le portail de l'église, à Saint-Macaire, et le portail gothique de la cathédrale de Bazas (Gironde), la tour de Vésone, la maison fortifiée et les vieilles maisons de la rive droite de l'Isle à Périgueux, le cloître célèbre de Cadouin et les vieilles maisons de Sarlat (Dordogne), les vieilles maisons et la cathédrale de de Cahors (Lot), le cloître et l'église de Marmande (Lot-et-Garonne), le cloître de Moissac, les vieilles maisons de Bruniquel et l'hôtel-de-ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), le porche si bizarre de l'ancienne église de Mimizan et la crypte de Hagetmau (Landes), les stalles de la cathédrale d'Auch et le cloître de Larroumieu (Gers). — Il faut ajouter les planches coloriées qui reproduisent de jolies choses pittoresques comme la chapelle ogivale de Ménigoute et le château de Bressuire (Deux-Sèvres), les ruines de l'abbaye de Maillezais (Vendée), les ponts de Limoges, la vieille porte d'Uzerche (Corrèze), le château de Villandrant et le donjon de Lesparre (Gironde), la curieuse vue d'ensemble de l'église Saint-Front à Périgueux, la chapelle du château à Jumilhac-le-Grand et les remparts de Domme (Dordogne), la rue Hortebadail à Figeac (Lot), les ruines du château de Bonaguil à Saint-Front (Lot-et-Garonne), la vieille rue prise à Varen (Tarn et-Garonne), l'é-

glise fortifiée des Templiers à Luz (Hautes-Pyrénées), et le vieux pont d'Orthez (Basses-Pyrénées).— C'est en somme un beau livre d'images et un recueil de documents qui sera fort apprécié.

§

M. G. Aubert, conseiller du commerce extérieur, médaille d'or de la Société de géographie commerciale de Paris et gros négociant commissionnaire — en quincaillerie, je crois — relate dans **Les Nouvelles Amériques** un voyage entrepris pour les besoins de son trafic et se mettre en relations personnelles avec sa clientèle. Il vit New-York, où une course de fiacre vaut trois dollars et un « appartement pour jeunes mariés » 250 dollars par jour, où l'on boit de l'eau et où la cuisine n'est faite que de sauces et de croûtons ; Chicago, où les fabriques de viande lui causèrent de l'enthousiasme ; la République Mexicaine, dont il piocha laborieusement la situation économique. A Cuba, il recueillit quelques détails sur la guerre et l'occupation yankee, séjourna dans le doux farniente de la Havane et visita des plantations de tabac et des fabriques de sucre. De là, il gagna la Colombie, pays merveilleux où la Révolution est endémique et dont les villes maritimes sont bâties de vastes bicoques coloniales et de maisonnettes en tôle ondulée ; le commerce lui parut dans le marasme et il ne put arriver jusqu'à ses nombreux correspondants ; ayant essayé de remonter la Magdalena, les insurgés libéraux, en effet, sans respect pour un conseiller du commerce extérieur, accueillirent par une copieuse fusillade le navire qui le portait ; il y eut un mort, plusieurs blessés et l'on se hâta de retourner à la côte. De Colon à Panama, visite du canal auquel on travaille toujours vaguement ; puis ce furent les bizarres républiques, encore d'une civilisation rudimentaire, de Costa-Rica, Nicaragua, Honduras, San Salvador ; séjour à Guatémala où tout le monde fait la fête et des dettes à ne jamais payer. Nous trouvons à la suite une étude sur les plantations de café et tout serait pour le mieux s'il n'y avait ces satanés Indiens, paresseux et ivrognes qui ne veulent plus travailler pour quarante centimes par jour, et, traités à coups de fouet, poussent l'insolence jusqu'à se débarrasser, en leur tirant une balle dans le dos, des administrateurs trop enclins à sévir. Le voyageur revint par San Francisco, fit la connaissance d'une dame américaine qui vendait du pétrole et se sentit si bien entraîné « vers cette question » qu'il termine par

un chapitre documenté sur les entreprises pétrolifères de Californie. — Tout cela est présenté dans un style très commercial et qui nous fit souvent penser à la gageure de quelque fin humouriste, parmi des descriptions de bateaux, des toasts et des plaintes sur la mangeaille, et bourré de tableaux, de chiffres, de dissertations et de conseils sur les affaires à entreprendre. — Mon Dieu, nous ne trouvons pas mauvais qu'un négociant aille se renseigner sur place et au retour sermonne des confrères dont la routine n'est plus à démontrer. Mais il ne faudrait peut-être pas confondre un rapport fait aux Chambres de commerce avec une œuvre d'art et se mettre à écrire des livres dans le jargon des ordres de Bourse. Celui de M. Aubert, c'est chose entendue, apporte des renseignements utiles; il prêche d'exemple et le malheur c'est que nous n'ayons pas nous même une maison de quincaillerie à faire prospérer. Ces histoires ainsi ne nous intéressent pas, et je doute que le public ordinaire, qui prend de temps à autre un volume pour se changer du bureau ou du magasin, s'y attarde longuement.

A la fin des *Nouvelles Amériques* se trouve une vue panoramique de New-York qui m'a laissé rêveur. Jamais, dans aucun pays et à aucune époque, on n'a construit les maisons sous la forme d'aussi hautes cages à mouches. Il faudrait seulement savoir si la cage à mouche représente l'idéal de l'architecture et ce que l'on peut trouver de mieux comme habitation humaine.

§

Il me reste quelques lignes à donner aux **Sylves Noires** publiées sous la signature *Azal*, suite de poèmes en prose dont quelques-uns sont fort beaux et où l'auteur a essayé de rendre la poésie spéciale des pays d'Afrique, leur soleil éclatant, la torpeur et le mystère des forêts équatoriales, la vie primitive et comme animale qui reprend l'homme, même l'Européen, dès qu'il a quitté la côte où toute la civilisation est représentée par des hangars et des carènes de rebut, des maisons aux murs blindés de boîtes de conserves, et dans les quartiers indigènes des stations, des cabanes en débris de vieilles caisses, et des cours palissadées de douves pourries où grouille une population misérable, affublée de quelques loques rejetées par les blancs. — A peine dans l'intérieur, cependant, les villages noirs se retrouvent intacts et gardés aux coutumes des anciens jours par quelques vieux chefs à visage silencieux.

Les huttes groupées dans une clairière, parfois sur un monticule de sable se profilent, sombres sur le ciel en des silhouettes barbares. Sous les gigantesques bombax, les chaumes blonds semblent des ruches au soleil ; et là vivent des hommes simples, sobres, polygames et indolents, de grands enfants curieux qui se nourrissent d'une poignée de grains et de quelques fruits, dont les mœurs commandées par le climat sont restées celles des plus anciens âges dont on ait conservé le souvenir.— C'est la vie de ces peuplades, sur le rivage maritime et dans les lagunes, dans les solitudes et la brousse du continent que nous retracent ces poèmes fait d'observations menues et souvent amusantes, d'impressions ressenties et d'indications adroitement données. On voudrait citer des scènes de marché, de cases, de ripailles, de chasse, de fêtes ; des pages sur Gorée, Dakar, Saint-Louis. Je trouve, pour moi, de réelles promesses dans les *Sylves Noires* et je souhaiterais retrouver les qualités qui s'y révèlent en une œuvre entière, qui nous ferait connaître ces pays un peu mieux que les sèches relations des explorateurs et que l'auteur me semble très capable de réaliser.

CHARLES MERKI.

## *QUESTIONS COLONIALES*

La tragi-comédie dont la Martinique a fourni l'effrayante action et le superbe décor avec l'éruption de la Montagne Pelée n'est point terminée. Il faut en parler encore.

A la fin du mois d'août, nouveau cataclysme à l'heure précise où l'Institut délibérait sur l'action des forces souterraines. M. de Lapparent, prudent, déclarait : « Nous ne savons rien, et nous ne pouvons rien prévoir. » M Lacroix, sa mission terminée, déposait de vagues conclusions dont la Presse s'emparait aussitôt pour dire que le volcan était rentré dans l'ordre.

Entre temps, sous les galeries de l'Odéon, les ouvrages scientifiques ou de vulgarisation pour gens du monde, relatifs aux volcans, étalaient leurs dos d'actualité.

Nouveau cataclysme : la quatrième page des grands quotidiens à peine la mentionne ; M. Lacroix repart à la Martinique, avec une nouvelle mission, tendant cette fois à mieux éclairer le gouverneur sur les velléités éruptives du sous-sol de sa colonie. « Savoir, c'est prévoir », dit la sagesse des nations. On envoie en conséquence, là-bas, un savant qui s'effor-

cera de prévoir les catastrophes futures. Pauvre savant !

Quel courage ! Quelle présomption, et aussi quelle inconscience magnifique !

Dernière note comique de la tragédie : il est question de refondre la statue de Schœlcher, le doux humanitaire de 1848, qui a fondu au cours de la grande éruption.

C'est l'ironie des choses. L'utopiste qui, en poursuivant l'affranchissement de la race noire, a causé la ruine économique des îles, en dépit de la Montagne Pelée, aura la fragile éternité du bronze.

Quelle belle chose, la reconnaissance de l'humanité pour ses malfaisants bienfaiteurs !...

§

Il s'est fait un certain bruit, le mois dernier, autour de l'accord franco-siamois. Les mêmes organes qui ont reproché à M. Camille Pelletan, ministre de la marine, miraculeusement sauvé des eaux d'un étang orageux, son attitude agressive, après boire, vis-à-vis de l'Italie, ont fortement blâmé M. Delcassé pour les intentions pacifiques qu'ont traduites une fois de plus les bases du nouvel accord.

Pour être à peu près impartial, il faut reconnaître que la convention franco-siamoise présente de réels avantages pour l'Indo-Chine. Elle consacre la reconnaissance de notre influence dans le bassin du Mékong, et nous fait acquérir définitivement Bassac et Melou-prey. Mais si ces avantages sont réels, les désavantages ne le sont pas moins : évacuation de Chantaboun, de Battambang et de Siem-réap ; restriction de nos droits sur les grands lacs ; mauvaise délimitation de la région de Luang-Prabang, dont le roi devient à la fois sujet siamois et sujet français, — situation très difficile même pour un Siamois ; — etc., etc... et il y en à d'autres encore qu'il serait trop long et ennuyeux de citer.

Quoi qu'il en soit, cet accord a, paraît-il, pour unique but de rétablir la tranquillité, même au prix de quelques concessions, dans une région depuis longtemps troublée.

Les Anglais, sans faire la moindre concession, — au contraire — obtiennent cette tranquillité, et s'adjugent, en plus, quelques territoires au sud de l'isthme de Krà.

Puissent les bonnes intentions de notre ministre des Affaires étrangères porter leur fruit, et les événements nous prouver que les Anglais ont tort d'être trop habiles !

§

Pendant que se concluait cet accord — imparfait, — le nouveau gouverneur général de l'Indo-Chine voguait vers Saïgon et Haïphong.

M. Beau inaugurera son règne, en inaugurant le 3 novembre l'Exposition de Hanoï.

M. Doumer, avant que son successeur ne quittât la France, a jugé utile de lui donner, à la fin d'un banquet cordial, quelques conseils sur la meilleure façon de gouverner une grande colonie. « Assurez votre liberté d'action ; ne souffrez pas qu'on restreigne vos pouvoirs », a-t-il déclaré en substance.

Puis, terminant son allocution, il a affirmé sa conviction « qu'un homme même médiocre, qui est sur place, fait de meilleure besogne qu'un homme de génie qui décide à Paris ».

M. Beau, à qui la fréquentation des mandarins de Pékin a appris la diplomatie, acquiesça à la suggestion de son prédécesseur, sans préciser pourtant s'il revendiquait pour soi la médiocrité en question.

Cruel, parfois, M. Doumer!...

§

Un décret du 1er octobre dernier a remanié l'organisation de la Côte occidentale d'Afrique. C'est une adaptation à l'Afrique du système instauré en Indo-Chine : création d'un budget général pour les dépenses et emprunts d'intérêt commun, et maintien des budgets particuliers des colonies du Sénégal, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey réunies en un seul faisceau.

Le gouverneur général de l'Afrique occidentale cesse d'être gouverneur du Sénégal. Il est seulement et uniquement le « gouverneur général ». Sa résidence est à Dakar, et non plus à Saint-Louis. Dakar, au bord de l'Océan, visité par de nombreux courriers, est bien placé.

Les pays de protectorat, détachés du gouvernement du Sénégal, joints aux territoires du haut et du moyen Niger, sont groupés en une unité administrative et financière, sous le nom de territoires de la Sénégambie et du Niger, administrés par un secrétaire général, et par un délégué spécial résidant à Kayes.

C'est là une conception nouvelle que les Anglais ont prati-

quée depuis longtemps aux Indes, où tous les territoires neufs relèvent directement du vice-roi.

Le gouverneur général, dépositaire des pouvoirs de la République française (article 2 du décret) a seul droit de correspondre avec le Gouvernement. Il a un budget qui lui est propre, — équivalent embryonnaire du budget général indochinois, — qui supportera les crédits affectés aux dépenses d'outillage industriel et commercial communs aux colonies groupées.

Chose remarquable et digne d'éloges, le Gouverneur général a peu ou point de personnel en dehors du conseil de hauts fonctionnaires qui l'assistera dans son œuvre de direction générale.

En somme, c'est là une réforme dont il serait difficile d'apprécier dès maintenant la portée. Il convient d'attendre les résultats.

Elle ne vaudra, en tous cas, que par les hommes qui en assureront la réalisation. Mais il est à craindre qu'elle ne constitue jamais qu'une unité bien factice, et que démentiront trop aisément la superficie énorme et l'éloignement des divers territoires qui la composent.

§

Un autre décret, du 5 juillet 1902, a réorganisé le Congo français et a adjoint au commissaire général un commissaire spécial du Gouvernement, pour suivre plus particulièrement l'étude des questions économiques et pour représenter l'administration dans ses relations auprès des sociétés concessionnaires. Avec le commissaire du gouvernement au Chari, cela fait trois commissaires pour la même colonie. Cette multiplication de hauts fonctionnaires aidera-t-elle ce malheureux pays à sortir de l'impasse financière où l'ont jeté les missions de toutes sortes qui ont succédé à la mission Marchand?

C'est bien douteux...

§

En attendant, pour consoler les esprits chagrins qui proclament à tout instant notre manque d'aptitude pour la colonisation, voici quelques lignes extraites de la *Gazette de Hambourg :*

« Le manque d'énergie du gouvernement allemand dans les affaires coloniales éclate d'une manière remarquable dans les discussions du Reichstag. Pendant que les Anglais nous

soufflent une nouvelle parcelle du monde, nous laissons végéter nos colonies ! »

Est-ce pas rassérénant, et dirait-on pas lire un article de journal parisien?...

§

— Sans bruit, la Nouvelle-Calédonie vient de changer de gouverneur. M. Picanon remplace M. Feillet. — Le crime de ce dernier serait, paraît-il, d'avoir concédé à perpétuité la possession à un tiers de plusieurs tribus canaques, ce qui a été considéré, à Paris, comme un rétablissement non dissimulé de l'esclavage. Faute impardonnable et il convient d'admirer l'humanité vigilante du gouvernement qui a évité un tel scandale. Au demeurant, l'île n'en continuera pas moins de prospérer avec ses huit mille forçats libérés, dont Jacques Dhür, dans le *Journal*, a décrit la vie charmante et auxquels, je ne sais plus quel chroniqueur omniscient, genre Paul Adam, proposait récemment d'adjoindre une sélection d'Apaches énergiques qui pourraient étaler là-bas sans contrainte et réaliser leurs virtualités de « surhommes », comme dirait M. Alfred Jarry.

§

Bibliographie. — M. Paul Leroy-Beaulieu vient de faire paraître une nouvelle édition de son ouvrage : *La Colonisation chez les peuples modernes*, recueil précieux pour gens du monde et journalistes désireux d'acquérir sans grande peine une culture coloniale. — C'est un replâtrage hâtivement fait des précédentes éditions, complété tant bien que mal par des suppléments où l'auteur se félicite de voir réalisées beaucoup de ses prédictions d'il y a vingt ans. Heureux prophète !

— Beaucoup plus intéressant que ces deux gros volumes indigestes, est un article non signé, paru dans la *Revue de Paris* du 15 septembre dernier. L'auteur, personnalité militaire en vue, a intitulé « l'Effort colonial » cette étude magistrale de notre politique coloniale. C'est un vrai programme pour l'avenir, en même temps qu'une synthèse hardie des résultats acquis.

A signaler : la nouvelle et très juste distinction des colonies en 3 classes : colonies de consommation, de production, et d'attente, qui nous change un peu des classifications vieilles et non adéquates à la réalité de M. Leroy-Beaulieu et

une très juste critique du système des concessions gratuites dans les colonies riches et peuplées, d'où les colons devraient être écartés pour laisser toute liberté aux indigènes. — C'est un paradoxe plus séduisant que maintes vérités éphémères.

— Du Docteur Barot, un *Guide pratique de l'Européen dans l'Afrique Occidentale*, manuel riche en renseignements utiles, et rédigé par un colonial averti doublé d'un savant.

— De M. Henri Moreau, un livre d'actualité : *Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada.* C'est une biographie intéressante de ce Canadien, descendant de Français, ami de la France et loyal sujet de l'Angleterre, qui parla si joliment de son pays dans un discours récent : « Au mois de mai, les prairies reverdissent et le soleil resplendit sur les moissons d'été. Vraiment, le Canada est unique pour sa beauté. Il l'est aussi par ses institutions politiques. Il est indépendant, et jouit d'une entière liberté politique, civile et religieuse. »

Doux pays que son laurier n'empêche point d'être heureux!

— De M. Boutmy, *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain*, qui contiennent un chapitre consacré à l'Impérialisme, américain et anglais. L'auteur, constatant les dangers futurs et même présents de la réalisation de la doctrine de Monroë, compte sur le respect de soi-même de la démocratie américaine pour éviter, à la vieille Europe, de douloureux mécomptes. Est ce là une garantie bien sérieuse? M. Boutmy étudie aussi l'Impérialisme britannique depuis sir Charles Dilke, inventeur de la Greater Britain, jusqu'à M. Chamberlain. — Ce dernier, dans un discours prononcé en 1895, déclarait : « C'est un fil ténu, a slender thread, qui unit les colonies à l'Angleterre, mais je me souviens d'avoir visité des usines électriques où, à travers un fil ténu, passait un courant capable de mouvoir les machines les plus puissantes ». — Sans doute, mais les résultats plutôt piteux de la conférence intercoloniale de Londres devraient faire comprendre à M. Chamberlain que, lorsque la tension du courant est trop élevée, le fil rougit et se brise...

— La librairie Leroux vient de publier le cinquième volume de l'importante série consacrée à la mission Pavie en Indo-Chine (1877-1885). Ce volume est le développement des voyages de M. Lefèvre-Pontalis dans le Haut-Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie. L'ouvrage, accompagné de huit cartes et de nombreuses illustrations, est richement édité

et contient de précieux documents pour les amateurs d'art laotien.

— De M. Albert Cousin, un ouvrage accompagné de 48 photogravures, intitulé *Tanger*. C'est un rapide et intéressant voyage d'études à travers le Maroc, où sont dépeintes, d'un style précis et agréable, l'histoire, la géographie, la religion, les mœurs et les ressources diverses de ce pays, voisin de notre Algérie et encore si mal connu.

— De M. Pierre Bertrand, un numéro de la *Dépêche coloniale illustrée* tout à fait remarquable, consacré au ministère des affaires étrangères.— Les vicissitudes de ce département avant sa fixation définitive en 1853, au quai d'Orsay, y sont narrées avec esprit. — L'auteur se donne un certain mal pour faire croire au lecteur qu'il se fait beaucoup de travail, entre 4 et 5 heures, dans l'officine de M. Delcassé et que la « Carrière » a été calomniée par M. Abel Hermant.

— De M. Colrat de Montrozier, un volume amusant, intitulé *Deux ans chez les anthropophages et les sultans du Centre-Africain*.

L'auteur, parlant de Monrovia, montre « à quel piteux résultat on est arrivé en prenant au sérieux ces grands enfants de nègres ». Ce livre est à lire à l'heure où l'introduction de la justice française à la côte d'Afrique commence à engendrer le chaos et l'anarchie,et au moment où un magistrat du Sénégal vient de s'entendre faire cette exquise réponse par un noir électeur qu'il interrogeait sur son ascendance :

« Je descends des Gaulois. »

— Dans les annales de l'Institut colonial de Marseille, d'intéressants articles du professeur Heckel, sur certaines cultures coloniales.

— Enfin et, pour terminer, dans la *Renaissance latine* du 15 août dernier, les mines d'or de l'Indo-Chine, par M. de Saugy ; dans *Minerva*, du 15 septembre, la fin d'une étude de l'œuvre de M. Doumer, par Thât, panégyrique bien informé, mais partial ; dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 août, « la France et la plus grande France, un essai de programme »,par M. Joseph Chailley-Bert, et dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française* d'août dernier, un article très actuel de M. Robert de Caix, sur la « question du Siam ».

CARL SIGER.

## *LES REVUES*

*La Revue dorée :* Enquête sur la courtisane Quelques réponses. — *Nouvelle Revue :* Le Debussysme et l'évolution musicale, par M. Raymond Bouyer. — *Revue des Deux-Mondes :* à props d'un article de M. René Doumic sur Barbey d'Aurevilly. — Memento.

La rédaction de la *Revue dorée* a posé à quelques personnes les trois graves questions ci-dessous :

*I. — Pensez-vous que l'influence des courtisanes soit favorable au développement des civilisations et que cette influence ait été réelle et efficace sur les civilisations qui nous précédèrent ?*

*II. — Croyez-vous que la présence des courtisanes dans la cité soit conforme à l'évolution des sociétés modernes ?*

*III. — Etes-vous partisan de l'ingérence de l'Etat dans la vie des courtisanes ?*

« Courtisane », cela est aussi suranné que pourrait le sembler le mot « lorette ». Le terme ne répond plus exactement à une fonction sociale. Un président de tribunal ne l'emploiera pas, encore que la magistrature soit conservatrice. Il dira « fille » aux assises et en correctionnelle. Au civil, il nuancera le « Madame » conventionnel. L'esprit géométrique d'Aurélien Scholl inventa : « horizontale ». De la plume poisseuse des échotiers du boulevard sortit une foule de synonymes adoptés par la province où l'on dira longtemps encore : « dégrafée », — « belle de nuit » ou « momentanée ». « Demi-mondaine », cela situe exactement une femme, évoque un tarif, des toilettes luxueuses et tous les âges. A Pithiviers, ceux qui connaissent la grande vie emploient volontiers un collectif : « le bataillon de Cythère » et le pharmacien de l'endroit sait les ravages causés par cette armée d'immatriculées et d'irrégulières.

Le temps a supprimé des détails qui seraient indispensables à une parfaite compréhension de la vie antique. C'est pourquoi la simple putain de l'ancienne Rome, d'Athènes, de Babylone, d'Alexandrie, peut sembler avoir agi sur les civilisations. Or, son souvenir nous est transmis par un mot d'historien, les témoignages poétiques de la rancune et de la gratitude. Son influence fut strictement périssable, car la plus active ne l'a point exercée sur un si grand nombre d'hommes qu'on le puisse apprécier au milieu d'une population.

Vraiment, la courtisane importe à ses amants surtout : les idées générales émises à son sujet risquent d'équivaloir,

en vérité, à la justesse de l'expression sinistre : « fille de joie » pour désigner de malheureuses filles sans goût ni dégoût.

La réponse de M. Paul Adam à l'enquête se résume dans cette formule : « Toutes libertés aux courtisanes. Tous honneurs aux mères. »

Et M. Maurice Barrès, qui a écrit une plaquette délicieuse sous le titre : *Toute licence sauf contre l'amour*, — dit, ne retenant que la troisième des questions posées : « Oui, la visite me paraît une bonne mesure. »

Il faudrait au moins « dix années d'études » à M Marcel Boulenger pour réunir les documents qui lui permettraient de traiter la première question. Toutefois, il ose se prononcer sur les autres et, par exemple :

« J'ai seulement vu à Paris les niais les plus avérés tomber dans la neurasthénie s'ils aimaient des jeunes filles, dans le romantisme ou le désespoir s'ils s'adonnaient aux adultères, tandis qu'ils s'accommodaient d'une liaison avec une courtisane. Ils y sont plus grossiers, mais plus virils; plus spirituels, plus gais au moins. C'est encore le temps le moins bête de leur vie. Qui niera en outre que la nécessité de mentir n'abrutisse à la longue ? Avec les courtisanes, on vit en général plus librement, et par conséquent avec une tendance à sourire. Le sourire doit être un bien pour la cité. »

M. Félicien Champsaur, notre sur-Balzac, voit là une bonne occasion d'annoncer son prochain roman, après quoi il affirme : « Oui, la Femme est l'Incitatrice, comme elle est aussi parfois, dans les familles et dans les Etats, la Dévastatrice. »

« Incitatrice » et « objet d'hygiène » voilà, d'après M. René Jean, ce que doit être la courtisane et, dans un bel élan juvénile, il conclut : « il est réconfortant de pouvoir constater que beaucoup d'épouses honnêtes jouent, elles aussi, le rôle bienfaisant des courtisanes. Quant à l'Etat, partout où son ingérence s'est manifestée, elle n'a été que malfaisante. Souhaitons que nos législateurs laissent en paix les dispensatrices de volupté qui, plus qu'eux, travaillent à la grandeur, à la prospérité de leur pays et, par conséquent, de l'humanité. »

On n'a pas assez souvent le régal de lire la prose M. Charles Léandre. Quelque jour, il illustrera ce texte un peu solennel et c'est un autre sourire que provoqueront ses dessins :

« J'avoue que je n'ai jamais réfléchi bien longuement sur la question intéressante *des courtisanes*.

» On dit que la courtisane est indispensable à la société telle qu'elle est organisée — il faudrait, sans doute, pour qu'elle devînt inutile, changer le caractère et le tempérament des hommes ? En effet, voyez passer cet élégant Monsieur, grave ou satisfait, les joues rasées ou la moustache victorieuse. C'est un magistrat, un fonctionnaire, marié, père de famille, honoré et sévère pour autrui,... suivez-le, quelques minutes encore.. tout à coup tomberont son élégance et sa dignité pour faire place à l'instinct de la bête. Changez cela?...

» La vérité est dans l'Idéal ! Si je m'élève un peu au-dessus de notre monde si étrange, si corrompu et si grand à la fois, je vois une société meilleure où l'union générale des corps et des cœurs existerait sans marchandage. Je vois une race superbe exempte des maux et des vices qui tuent la nôtre... »

M. André Lebey voit dans Phryné un modèle inaccessible à Mme L... de P... Ensuite, il accuse le régime républicain....

Selon M. Georges Lecomte, Dumas fils disait que, « après la guerre de 1870, tous nos maux venaient de la prostitution ». Ainsi armé d'une opinion de bonne marque, M. Georges Lecomte part en guerre au cri de : « Chassons de la République la courtisane, ou plutôt les mœurs de courtisanes ! »

Ci, un billet de M. Jean Lorrain :

« C'est comme si vous me demandiez si le luxe est favorable au développement des civilisations.

» Il n'existe que dans les civilisations développées et son influence est à la fois utile et néfaste.

» Il corrompt le peuple et favorise les arts. Sortez de là.

» Quant à l'ingérence de l'Etat dans quoi que ce soit, je la trouve toujours arbitraire, maladroite, injuste et même odieuse. »

M. le comte Robert de Montesquiou reproche à la courtisane contemporaine de « manquer de transcendance ». Hein ? mon Dieu, oui ! Il voudrait une Pompadour protectrice des arts, vante tout de même un peu Cora Pearl et, nul ne saura jamais pourquoi, menace : « Il ferait beau voir, sitôt après avoir expulsé les douces servantes du Seigneur, que les mêmes proscripteurs s'en prissent aux prêtresses d'Eros ! »

Pour M. Edmond Pilon, la courtisane est le préservatif de la respectabilité des femmes honnêtes contre les désirs mâles, — et M. Pilon songe avec mélancolie au temps du Directoire.

Mme Rachilde répond que les courtisanes eurent la meilleure influence sur la civilisation des Egyptiens, des Grecs et des Romains. Elle défend de confondre le « titre de courtisane » et la « profession de fille » — ce qui « serait commettre, au nom de la pudeur, une faute de goût sinon de français », — puis termine :

« Les courtisanes devraient, sous tous les régimes, représenter des femmes supérieures aux autres dans le sens de la liberté d'esprit. On aurait besoin, en France, d'un collège spécial (*féministe*, bien certainement) où l'on dresserait des jeunes filles, parfaites sous tous les rapports, à savoir aimer, c'est-à-dire à savoir régner sur les hommes, à *les élever* aussi bien pour leur propre joie que pour le bonheur de leur foyer futur.

» Les hommes sont *à élever* de dix-huit à trente ans.

» La démocratie vulgaire du temps présent ne leur apprenant plus que le besoin de l'argent quotidien, ces femmes pourraient peut-être, en leur passant délicatement la main sous le menton, leur lever la tête vers l'idéal du faste éternel qui est la gloire de la beauté sous toutes ses formes.

» Je ne suis pas pour l'ingérence de l'Etat dans la vie des courtisanes, mais plutôt pour le contraire.

»... Seulement il y a les catholiques avec leur amour du laid, les protestants avec leur passion du froid, et les juifs avec leur délire social...

» Alors nous pouvons attendre longtemps l'heure de Périclès. La vraie sagesse est morte avec Aspasie. »

Ayant rappelé un de ses livres parus et dûment annoncé le titre d'un prochain ouvrage, M. Jules Bois certifie la bonne influence de la courtisane sur les civilisations passées et l'hospitalité des bayadères dans l'Inde moderne. Il voit dans la prostitution « un mal inévitable, mais bien moindre que les maux qu'elle permet d'éviter »; et, pour lui, « si l'Etat intervient dans la vie des courtisanes — en a-t-il le droit, ceci est une autre question ? — ce ne doit pas être seulement pour protéger ceux qui les fréquentent, mais aussi celles qui deviennent, en quelque sorte, des fonctionnaires publics ».

Lisez cette fine réponse de M. Henri de Régnier :

« Si vous voulez bien entendre par courtisane, non celles qui, humbles catins ou grues serviables, vivent, comme on dit, de leur corps, mais une personne qui, par un ingénieux usage de sa beauté, en tire du luxe et de la puissance, je crois bien que vous n'en trouverez guère aujourd'hui, surtout si vous y

ajoutez que la courtisane doive joindre à l'attrait de ces charmes naturels celui de l'esprit et unir en elle l'intelligence à la volupté.

« La courtisane, ainsi définie, a sinon cessé d'exister, au moins changé d'existence. C'est dans le mariage qu'elle a trouvé la liberté et la sécurité de son métier et c'est sous la nouvelle figure de femme du monde que nous la rencontrons le plus souvent. Elle y a conservé les mêmes qualités qu'autrefois, mais là, elle est à l'abri de « l'ingérence de l'Etat » qui ferait bien mieux de s'occuper de ses finances, de son commerce et de son armée que de nos plaisirs et de nos sens. »

M. Péladan écrit :

« Courtisane, féminin de courtisan, suppose une cour et partant une aristocratie : or, la restauration de la monarchie me semble improbable et la courtisane éprouverait une concurrence victorieuse en la mondaine actuelle qui parle, pense, rit et aime en *argot.* »

Et ce paradoxe de M. Gaston Salandri :

« L'Etat doit-il s'ingérer dans la vie des courtisanes ? Oui, si l'Etat, qui actuellement les tolère, voulait en faire des prêtresses et aiguiller décidément notre civilisation dans le sens de la beauté et de la grâce. Alors une des plus importantes fonctions de l'Etat consisterait dans le choix et l'éducation des formes pures qui seraient appelées à donner au peuple l'émoi sacré de la perfection. Mais il faudrait que le geste et le langage fussent beaux comme le corps. Les courtisanes seraient payées par le budget afin qu'elles n'eussent point de bas soucis et que leur front fût toujours souriant. Et nous aurions ainsi, au sein de la ville, une Cythère officielle, délicate et charmante au lieu du Moulin-Rouge, qui nous déshonore. A cet arrangement, la Cité gagnerait en grâce, et nous aurions une civilisation originale orientée vers la beauté terrestre. »

M. Remy de Gourmont, qui, le mois dernier, parlait ici même de l'enquête sur la courtisane, a envoyé les lignes suivantes à *la Revue dorée:*

« I. L'influence des courtisanes sur la civilisation a toujours été très grande, elle a été particulièrement heureuse depuis le christianisme, correctif excellent à l'esprit ascétique. Sans les courtisanes, qui gardent la tradition des voluptés et des raffinements, l'amour ne saurait être que sentimental ou bes-

tial. Joli thème d'article à faire dresser les cheveux sur la tête aux néo-chrétiens de tout poil.

» II. Je crois bien que la présence des courtisanes dans la cité est conforme à l'évolution, etc. La preuve c'est qu'elles ne furent jamais si nombreuses. Ce n'est pas une institution qui s'en va.

» III. L'ingérence de l'Etat est mauvaise partout, qu'il s'agisse de l'enseignement ou du commerce, des religieuses ou des courtisanes. Mais la liberté des mœurs est peut-être encore de toutes les libertés sans aucune exception la plus précieuse. »

Familier et concis, M. Pierre de Querlon écrit :

» C'est comme pour les bonnes sœurs, mon cher ami. Je voudrais que l'Etat respectât toutes les femmes de bien et de joie.

» Certainement, il serait plus pratique, au point de vue social, qu'il n'y eût que des *maisons mères ;* mais il est inhumain d'empêcher une femme libre (c'est-à-dire sans *autorisation* ou *carte*), de faire la charité ou l'amour. »

Willy sera partisan de l'ingérence de l'Etat dans la vie des courtisanes, le jour où il pourra dire : « L'Etat c'est moi ! », et M. Marcel Batilliat fait des souhaits... Mais, soupire-t-il, « il faudrait que toutes les jeunes femmes nouvelles fussent pareilles à Laïs, à Phryné, à Glycère... ».

D'un véritable article de M. Maurice Maindron, — nous extrayons ce qui suit pour en faire apprécier sinon la bonne humeur, l'esprit :

«... A la vérité, le mot de courtisane ne signifie rien ; et, pour tout dire, n'est même plus employé dans le langage courant. On appelle ordinairement « *fille* » toute femme qui exerce plus ou moins ostensiblement le métier de « traire les hommes » et qui en vit. Ces femmes ne sont pas réunies en corps de métier — quoique leur bannière ait flotté aux obsèques de Victor Hugo — sans quoi l'Etat les frapperait immédiatement d'un impôt. J'entends par l'Etat l'assemblée de déclassés qui prend notre argent dans nos poches sous divers prétextes et expulse les religieuses des hôpitaux pour complaire aux protestants et aux francs-maçons unis pour cette épuration confraternelle. La courtisane, au sens qu'on donne à ce mot, n'existe que dans la littérature et suivant le génie ou l'esprit de l'auteur, s'appelle Leontium, Laïs, Phryné, Aspasie, Frédégonde, Agnès Sorel, La Truie, Gabrielle d'Estrées, Mme de Montespan, Théroigne de Méricourt, Mme Tallien,

Joséphine de Beauharnais, Mlle Duchesnoir, Mme George Sand, ou telle dame qui nous accorde ou nous refuse ce que nous lui demandons, sont nommées drôlesses, grandes dames, belles âmes ou esprits affranchis de vains préjugés. Je ne parle pas des actrices, car il est des immunités pour les coulisses et foyers subventionnés où fréquentent les abonnés et les ministres.

» Quant à l'utilité sociale des filles, elle se ramène à cette fonction de faire passer l'argent des mains des imbéciles entre les mains des aigrefins. Mais elles n'ont pas le monopole de l'industrie. On parle aussi quelquefois de leurs qualités éducatrices. Pour se convaincre de ces qualités, il suffit de voir ce que les filles font des hommes qui séjournent autour de leurs jupons. Elles forment l'homme à la sécheresse de cœur, à la prudence humaine, à la servilité qui en découle, à la bassesse d'âme, en un mot elles le modèlent sur leur image. Car, ennemies des supériorités véritables, et surtout de l'indépendance, les filles emploient pour abêtir l'homme des procédés de dompteur. Quand elles ne peuvent s'en prendre à la bourse, elles s'en prennent au cerveau...

» En somme, dans notre société qui s'en va dans l'abjection, le pharisaïsme et la lâcheté, sous le masque de l'hypocrisie saxonne, la femme est maîtresse de son corps. Et je ne vois pas pourquoi l'on se livre à tant de déclamations sur l'usage ou l'abus qu'elle en fait. L'Etat n'a d'autre devoir et d'autre droit, en la matière, que d'assurer l'ordre de la rue. Mais comme le prouvent tant de prouesses actuelles des Hélènes du ruisseau et des chevaliers grecs et troyens du trottoir, il exerce mal ses devoirs et ménage par trop ses bataillons électoraux. Il n'use de son droit que pour nous accabler d'impôts dont la répartition est basée sur le seul bon plaisir, et dont les fruits ne servent que peu à réprimer les essaims nocturnes qui travaillent le coup du père François. Et ce n'est là que le commencement. Je vous le dis en vérité : Quand on aura démoli les fortifications, Paris sera plus dangereux la nuit que les carrières de Montrouge sous Louis XV. Il appartiendra complètement aux « courtisanes » et aux bergers Pâris. »

Enfin, le grave Helvétius décrétait d'utilité publique la femme galante, en ce qu'elle fait de ses richesses « un usage communément plus avantageux à l'Etat que les femmes les plus sages. »

Au début de *Splendeurs et misères des courtisanes*, Balzac prête à Blondet, ce « condottière de plume », un discours dont

on peut détacher quelques lignes en manière de conclusion à l'enquête divertissante de la *Revue dorée :*

« La Torpille est la seule fille de joie en qui s'est rencontrée l'étoffe d'une belle courtisane ; l'instruction ne l'avait pas gâtée, elle ne savait ni lire ni écrire : elle nous aurait compris. Nous aurions doté notre époque d'une de ces magnifiques figures aspasiennes sans lesquelles il n'y a pas de grand siècle. Voyez comme la Dubarry va bien au XVIII^e siècle, Ninon de Lenclos au XVII^e, Marion de Lorme au seizième (?), Imperia au XV^e, Flora à la République romaine qu'elle fit son héritière et qui put payer la dette publique avec cette succession ! Que serait Horace sans Lydie, Tibulle sans Délie, Catulle sans Lesbie, Properce sans Cynthie, Démétrius sans Lamie, qui fait aujourd'hui sa gloire? »

§

M. Raymond Bouyer. (**La Nouvelle Revue** 15 septembre et 1er octobre) consacre au *Debussysme* et à *l'Evolution musicale* (1901-1902) une étude intéressante où l'on note cette remarque :

« Tous les novateurs les plus récents de la musique vocale ont été *Debussystes*, comme M. Jourdain prosateur, sans le savoir, depuis feu Moussorgsky, le Slave, notant religieusement le cri de la souffrance humaine, jusqu'à nos mélodistes peu mélodiques, le Gabriel Fauré de la *Bonne Chanson* verlainienne, le Torre Alfina des étranges poèmes, le Gabriel Fabre des rêveries également inspirées par les frissons de la forêt chère à Maeterlinck... Et, déjà, les dialogues du fier *Fervaal* ou du *Rêve* n'avaient plus le coup d'aile mélodieux de la mélopée wagnérienne. C'est l'évolution dans le chant et dans l'orchestre, parallèlement. Et le fait, remarquable, ici pour tous ceux qui se plaignaient du vertige enivrant du drame musical, c'est qu'on entend les paroles; bien que ces paroles soient amorties comme dans une chambre de malade, on ne perd pas un mot; l'orchestre, en effet, a consenti le sacrifice de son panache, et la distraction serait sans excuse en présence des voluptés plutôt sévères de cette intarissable fluidité mystique, mineure... »

M. Raymond Bouyer montre une grande finesse dans ces lignes de critique comparée :

« Au sortir de Wagner, après le Delacroix des crépuscules sonores, Claude-Achille Debussy grelotte musicalement comme le *Pauvre pêcheur;* après la pêche miraculeuse de

Bayreuth, son ascétisme musical est taxé de la neurasthénie malingre. Comme il ne fait point saillir ses muscles à la Michel-Ange, il nous ramène vers Giotto... A quand les Byzantins, les fonds d'or? — Debussy ne serait-il pas le proche parent de ces peintres frileux du Champ-de-Mars, *ingristes* sans scrupules de contour, amoureux des *gris,* palettes atténuées, chétives, discrètes, murmurantes, septentrionales, glacées comme un soir d'hiver, qui imposent aux yeux des Parisiens complaisants le règne nouveau du silence et la neige triste de Bruges-la-Morte? La poésie défunte de Rodenbach a, parmi nous, des continuateurs. De subtiles « correspondances » ont rapproché leurs noms :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent...

« Le Sidaner et Debussy semblent des peintres d'intimité, des musiciens du pianissimo : leur procédé divise les tons dans la pâleur diffuse; et leur songe doit se complaire aux atmosphères poudroyantes qu'allume au fond du jardinet la lampe amicale... »

§

Il y a des petits chiens qu'on n'habitue jamais à la propreté et des criticules affligés de la manie de compisser les grands morts.

M. René Doumic, l'an dernier, souillait à sa mesure Paul Verlaine. Aujourd'hui (**Revue des Deux-Mondes** du 15 septembre) il fait son possible pour salir Barbey d'Aurevilly. C'est le même procédé : le criticule s'approche, flaire, tourne, lève la patte, revient humer et, satisfait, il signe.

M. Doumic avait les plus personnelles raisons de maltraiter d'Aurevilly, qui fut un grand écrivain et un critique superbe. Critique, ses haines et ses enthousiasmes robustes ont pu dépasser le but; mais, toujours, là même où l'injustice le grise, l'emporte, il étonne par la précision et la nouveauté d'une remarque, l'exactitude d'un rapport, le choix sûr de l'exemple, au milieu des traits hardis, de la grandiloquence, dans la langue la plus vivante et la plus colorée. Il dénigra Victor Hugo et loua prodigieusement Amédée Pommier. Mais l'erreur ne compte plus, elle-même noyée dans le torrent qui roule du haut d'une indignation que seules de grandes causes pouvaient provoquer...

Si, du moins, M. Doumic s'efforçait de renseigner ses lecteurs! On le voit, affairé, user de la petite médisance, repriser les commérages, flattant le déplorable goût du public pour les

historiettes, — au lieu de tenter une explication. Il y a des volumes, un style, des idées! Que M. Doumic touche à cela, il calomnie et, vite, revient à l'auteur, à sa personne, à ses préférences, à ses faiblesses d'homme. Définir la construction de la phrase chez Barbey, l'art de ses romans, la philosophie de sa critique outrancière, M. Doumic n'y est point préparé par les travaux d'autrui. Il préfère reprocher à l'écrivain l'inauthenticité de sa noblesse, son indiscipline comme garde national, un catholicisme tiède et des tendances républicaines avant vingt ans! Il lui reproche de s'être ennuyé à Caen et le raille de n'y avoir pas été un grand débauché : — « le libertinage de l'honnête garçon fut surtout libertinage d'imagination ». L'enthousiasme, il faut que M. Doumic n'en ait jamais été capable, pour manifester une telle incompréhension de celui que pouvait susciter chez un jeune provincial de 1838 la lecture de *Manfred.* A peu qu'à propos de Barbey d'Aurevilly, Laclos ne soit éclaboussé d'une goutte de l'encre « doumicienne » ; mais entre mille griefs faits au talent, celui-ci vaut la transcription :

« Ce raffinement malsain (le satanisme) a reçu chez nous son expression la plus complète dans la poésie de Baudelaire : *aussi*, lorsque les *Fleurs du mal* parurent, Barbey d'Aurevilly s'empressa-t-il de se ranger parmi les plus chauds partisans de leur auteur. »

Là-dessus, reconnaissons que M. Doumic accorde tout de même à Barbey d'Aurevilly « des dons d'écrivain ». Toutefois s'il constate que « ce disciple de Brummel n'avait pas convaincu de son élégance les boutiquiers dans les glaces de qui il se mirait en passant » — la jolie phrase, et qu'élégante! — ne semblera-t-il pas que M. Doumic applique la mentalité du pire de ces boutiquiers, dont il invoque le témoignage, à une besogne vaine et peu honorable.

Memento. — **La Nouvelle Revue** (1er octobre). — *L'au-delà et les Forces inconnues*, par M. Jules Bois. — *La littérature des grandes villes*, de M. Gustave Kahn.

**Minerva** (15 septembre). — *La baie de Falesa*, conte de Louis-Robert Stevenson. *Le tremblement de terre et le théâtre*, par M. A. de Lorde. — (1er octobre) Général Bonnal : *De la méthode dans les hautes études militaires en Allemagne et en France*. — M. H. Bordeaux : *Vie singulière d'une sainte moderne*.

**La Revue blanche** (1er octobre). — *Question de forme,*

par M. F. Le Dantec. — *Poèmes*, de M. A. Retté. — *Les primitifs allemands, à Bruges*, par M. Ch. Saunier.

**La Revue de Paris** (1er octobre) commence un curieux roman de G. Rovetta : *Loulou*, — et publie *Le Sang de Marsyas*, un admirable poème de M. Henri de Régnier.

**La Grande Revue** (1er octobre) donne la première traduction française d'une nouvelle d'Edgar Poe : *Le rendez-vous;* — De M. Camille Mauclair : *Introduction à une esthétique et à une critique d'art unitaires*.

**La Quinzaine** (1er octobre). — De M. H. Lardanchet : *Les enfants perdus du Romantisme : J.-P. Veyral (1810-1814).*

**L'Occident** (octobre) — De M. A. Mithouard : *Du héros chez Poussin.* — *L'Ancêtre*, poème de M. E. Ducoté.

**Revue des Deux-Mondes** (1er octobre). — M. F. Brunetière : *La métaphysique positiviste.* — M. A. Bossert : *Le « Faust » de Gœthe. Ses origines et ses formes successives.*

**Revue bleue** (4 octobre). — M. H. Dagan : *Examen de quelques idées féministes.* — Mme Marie Krysinska : *New-York d'Eté.*

**Les Poèmes** (no 3, octobre-novembre-décembre). — Un fragment de l'*Iphigénie* de M. Jean Moréas. — Des pièces de vers de MM. Boschot, Boissier, Guerber, Gosser, etc.

**Revue universelle** (1er octobre) — De M. Robert de Souza : *La protection des paysages.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Les Opinions successives (*la Libre Parole*, 6 octobre 1902). — — Les Débuts de M. Emile Zola (*le Petit Temps*, 12 octobre). — La vraie Boule-de Suif (*le Temps*, 6 octobre). — La véritable Recette du roman feuilleton, d'après Ponson du Terrail (*le Gaulois*, 9 octobre).

Dans le but, probablement, de dénigrer M. Anatole France, *la Libre Parole* a publié en dyptique un fragment d'un ancien article et un fragment du récent discours prononcé sur la tombe de M. Emile Zola. On reproduit cette double citation à titre de curiosité psychologique, pour montrer l'influence singulière et prépondérante de la sentimentalité politique sur le sentiment littéraire, pour prouver une fois de plus combien tous nos jugements sont fragiles, précaires, momentanés, et aussi pour créer un précédent mémorable au droit que tout

homme a de se contredire. Le jour que M. Anatole France reviendrait à son opinion première sur M. Zola, il n'y aurait pas plus lieu de s'en étonner qu'il n'y a lieu de s'étonner aujourd'hui d'une conversion radicale.

Voici le premier morceau :

« Que M. Emile Zola ait eu jadis, je ne dis pas un grand talent, mais un gros talent, il se peut. Qu'il lui en reste encore quelques lambeaux, cela est croyable ; mais j'avoue que j'ai toutes les peines du monde à en convenir. *Son œuvre est mauvaise, et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés.*

» Certes, je ne lui nierai point sa détestable gloire. *Personne, avant lui, n'avait élevé un si haut tas d'immondices. C'est là son monument dont on ne peut contester la grandeur.*

» Jamais homme n'avait fait un pareil effort pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon, tout ce qui est bien.

» *Jamais homme n'avait à ce point méconnu l'idéal des hommes.*

» Il y a, en nous tous, dans les petits comme dans les grands, chez les humbles comme chez les superbes, un instinct de la beauté, un désir de ce qui orne et de ce qui décore, qui, répandus dans le monde, font le charme de la vie. M. Zola ne le sait pas.

» *Il y a dans l'homme un besoin infini d'aimer qui le divinise. M. Zola ne le sait pas.*

» Bien des faiblesses même, bien des erreurs et des fautes ont leur beauté touchante. Leur douleur est sacrée. *La sainteté des larmes est au fond de toutes les religions. Le malheur suffirait à rendre l'homme auguste à l'homme. M. Zola ne le sait pas.*

» Il ne sait pas que les grâces sont décentes, que l'ironie philosophique est indulgente et douce, et que les choses humaines n'inspirent que deux sentiments aux esprits bien faits : l'admiration ou la pitié.

» *M. Zola est digne d'une profonde pitié.* »

Voici le second :

« L'œuvre littéraire de Zola est immense...

» Aujourd'hui qu'on en découvre dans son entier la forme colossale, on reconnaît aussi l'esprit dont elle est pleine. C'est un esprit de bonté. *Zola était bon. Il avait la candeur et la simplicité des grandes âmes. Il était profondément moral.* Il a peint le vice d'une main rude et vertueuse.

» Dans ses romans, qui sont des études sociales, il poursuivit d'une haine vigoureuse une société oisive, frivole, une aristocratie basse et nuisible, *il combattit le mal du temps : la puissance de l'argent.* Démocrate, il ne flatta jamais le peuple et il s'efforça de lui montrer les servitudes de l'ignorance, les dangers de l'alcool, qui le livre imbécile et sans défense à toutes les oppressions, à toutes les misères, à toutes les hontes. Il combattit le mal social partout où il le rencontra. Telles furent ses haines. Dans ses derniers livres, il montra tout entier son amour fervent de l'humanité. Il s'efforça de deviner et de prévoir une société meilleure.

» Il voulait que, sur la terre, sans cesse un plus grand nombre d'hommes fussent appelés au bonheur. Il espérait en la pensée, en la science. Il attendait de la force nouvelle, de la machine, l'affranchissement progressif de l'humanité laborieuse.

» *Ce réaliste sincère était un ardent idéaliste.* Son œuvre n'est comparable en grandeur qu'à celle de Tolstoï. *Ce sont deux vastes cités idéales élevées par la lyre aux deux extrémités de la pensée européenne.* Elles sont toutes deux généreuses et pacifiques. Mais celle de Tolstoï est la cité de la résignation. Celle de Zola est la cité du travail.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» *Envions-le:* il a honoré sa patrie et le monde par une œuvre immense et par un grand acte. *Envions-le,* sa destinée et son cœur lui firent le sort le plus grand : *il fut un moment de la conscience humaine.* »

§

On est toujours curieux de savoir comment débutèrent les écrivains célèbres, quels furent, au premier moment, leurs idées et leur style, s'il y avait dans ces prémisses des promesses, si déjà « Napoléon perçait sous Bonaparte », ou si au contraire ni Napoléon n'y était visible, ni même Bonaparte. Les débuts de M. Zola, cela s'appelait les *Contes à Ninon*, et cela faisait prévoir un Monselet, peut-être, plutôt qu'un Zola. Son premier article de journal est charmant et attendri ; c'est un hymne à la charité à propos des mendiants du jour de l'an.

*Le Petit Temps* conte les circonstances qui en permirent la publication :

« Sait-on où Emile Zola écrivit sa première chronique parisienne? Au *Petit Journal*, en 1865. Il avait vingt-cinq ans. Le romancier n'était pas riche à cette époque. Il était employé

chez Hachette et rêvait d'une collaboration à un journal, afin d'assurer son existence matérielle et de faire son œuvre. Grâce à la protection d'Eugène Paz, qui était alors secrétaire général du *Petit Journal*, ce rêve modeste put se réaliser.

Au reste, voici le texte de la lettre qui accompagnait l'envoi de la première chronique de Zola à Eugène Paz :

« *Librairie de L. Hachette et Cie, boulevard*
« *Saint-Germain, 77*.

« Paris, 10 janvier 1865.

« Cher Monsieur,

« Dès que vous m'avez quitté hier, il m'est venu une idée. Je viens de la mettre sur le papier et je vous envoie le tout.

« Ce n'est pas un portrait. Toutefois, les pages ci-jointes me semblent convenir au *Petit Journal*. Vous en jugerez mieux que moi qui suis trop intéressé dans la question.

« Vous savez quel est mon idéal : être accepté comme collaborateur régulier, avoir un nombre fixé d'articles par mois et toucher un traitement fixe. Voyez si votre amitié pour moi peut vous faire obtenir toutes ces belles choses.

« Je vais sur-le-champ me mettre à écrire une autre chronique. Dites-moi au plus tôt tout ce que l'on pense de la première, et si elle est acceptée.

« Je vous permets toutes les observations possibles et vous serai même obligé, si vous voulez bien me conduire dans ce métier inconnu où je crains de faire quelque faux pas. Pourtant j'ai l'espérance de marcher droit et ferme.

« Vous portez César et sa fortune : conduisez-les à bon port.

« Mille fois merci à l'avance et croyez-moi votre tout dévoué.

« ÉMILE ZOLA.

« Ne considérez pas l'article au point de vue de l'actualité, c'est une simple fantaisie sur un fait qui n'est pas trop éloigné de nous. Voilà tout. »

L'article a paru. Zola est enchanté et avec une touchante spontanéité, le même jour, il remercie son protecteur en ces termes :

« *Librairie de L. Hachette et Cie, boulevard*
*Saint-Germain, 77*.

« Paris, 21 janvier 1865.

« Cher Monsieur,

« Me voici donc chroniqueur, grâce à vous. J'ai à vous re-

mercier de toutes les démarches que vous avez faites en ma faveur. Vous êtes vraiment un homme influent, et il est bon d'être votre ami Je vous serre la main vigoureusement et je vous prie de croire à ma reconnaissance.

« Je regrette de ne pas vous avoir vu hier, nous aurions un peu causé des dispositions à prendre pour l'avenir. Ne m'aviez-vous pas parlé d'une visite que je devrais faire ?

« Je vous enverrai toujours une seconde chronique, dans quelques jours. Il s'est glissé une faute d'impression dans la première : *sont assis* pour *se sont assis*, ce qui défigure un peu la phrase. Ah ! les coquilles !

« Je ne reçois toujours pas mon *Petit Journal*. Auriez-vous perdu ma carte ? Mon adresse est : 142, boulevard Montparnasse.

« Mille fois merci de nouveau, et croyez-moi votre tout dévoué. »

De la chronique elle-même, voici un morceau, la fin :

« La petite fille est dans la rue. Elle marche gaillardement, avec des pauses subites, s'arrêtant aux carrefours, sous les porches des églises, sur les ponts, partout où va le peuple. Son père et sa mère la suivent, graves, ne sollicitant pas eux-mêmes la pitié publique, ils semblent rendre visite à la foule et lui présenter leur fille.

« L'enfant arrête les jeunes et les vieux ; elle s'adresse de préférence à ceux qui portent des paquets, et ses yeux bleus leur disent dans une caresse : « Vous qui venez de dépenser un louis pour faire la joie d'une de vos sœurs, ne me donnerez-vous pas un pauvre petit sou pour mes étrennes ? »

« Comment ne pas écouter la prière muette de son sourire ? Les pièces de cuivre tombent dru dans sa main. Elle ramasse sou à sou ses étrennes, ici et là, et elle éprouve ainsi jusqu'au soir les plaisirs de ce jour qui semblait ne pas s'être levé pour elle.

« Le soir, les pauvres gens ont du feu et du pain. L'enfant, fière, a compté son trésor, et elle a pu un instant se croire aimée de toute une ville.

« Oui, le 1er janvier, c'est nous les heureux, qui sommes les parents, les amis des petites mendiantes. Nous avons charge de leur faire oublier leur misère, de leur donner notre pitié et nos consolations.

« Croyez-moi, l'année prochaine, emplissez vos poches de gros sous... Allez par la ville et distribuez vos étrennes aux malheureux.

« Vous reviendrez riches de bons regards, de bonnes paroles. Vous sentirez en vous toute la joie de ces enfants pâles que vous aurez fait sourire, et, au retour, vous embrasserez plus tendrement les enfants heureux qui tendent les mains, eux aussi, mais sans honte et pour des jouets de 25 francs! »

§

M. Edouard Perrée connaît l'histoire authentique de *Boule-de-Suif :*

« Quelle que fût l'origine de chacun de ses contes, il eût été possible à Maupassant, on le sait, d'inscrire en marge le nom exact de la plupart de ses personnages, avec celui du hameau, du bourg, théâtre de l'action.

» Ses modèles ont vécu ; d'aucuns existent même encore. De ceux-ci il serait prématuré de lever les masques, mais, le temps étant accompli, nous pouvons parler de celle qui fut *Boule-de-Suif.*

» Boule-de-Suif » était le surnom que des adorateurs déçus avaient donné à une femme de mœurs galantes, Adrienne Legay.

» Née vers 1848, à Eletot, une commune de 850 habitants du canton de Valmont, à 8 kilomètres de Fécamp, elle était venue à Rouen tenter la fortune. A vingt ans, on la voit maîtresse d'un officier de cavalerie qu'elle quitte bientôt pour un négociant...

» Lorsque fut déclarée la guerre franco-allemande, le négociant appelé parmi les mobilisés dut se rendre au Havre. Adrienne resta à Rouen. Cependant on ne s'était pas dit adieu et, puisqu'il était interdit au soldat de revenir au chef-lieu, Adrienne allait le voir fréquemment. Cela lui fournissait même l'occasion de servir les camarades du mobilisé, en se chargeant de rapporter de vive voix à leurs familles les nouvelles qu'ils lui confiaient.

» C'est au cours de l'un de ces voyages que se placerait l'épisode inséré dans *les Soirées de Médan*... Devons-nous l'accepter sans restriction? L'héroïne, Adrienne Legay, ne cessa de protester contre le dénouement : « C'est faux ! disait-elle, c'est une vengeance de M. Guy, parce que j'ai refusé de l'écouter. Il ne me plaisait pas, et puis... est-ce que je savais qu'il deviendrait un homme célèbre ? » Où est la vérité ?

» L'auteur n'ayant pas eu l'intention de faire œuvre d'historien n'avait à s'inquiéter que de la forme ; une femme se sacrifiant pour la tranquillité de ses compagnons de voyage qui

ensuite la renient : c'était d'un effet de contraste habile que l'écrivain pouvait imaginer au besoin.

» Quant aux témoins cités, la plupart, comme le comte Hubert de Bréville, le marchand de vins Loiseau, le filateur Carré-Lamadou, ne sont plus. On aurait la ressource d'interroger le brave Cornudet, toujours fidèle à ses principes humanitaires, et qu'il est facile de reconnaître sous son pseudonyme transparent ; mais nous doutons fort qu'il se prête à une interview, s'étant, à ce propos précisément, brouillé avec Guy de Maupassant, à la famille de qui il est allié. Au surplus, était-il du voyage ? Car il ne faut pas oublier que l'auteur était un excellent metteur en scène, glanant des types, à droite et à gauche, et les coordonnant selon qu'ils lui semblaient propres à interpréter telle ou telle scène dont il avait recueilli le motif par ailleurs.

» Reste donc la parole d'Adrienne. Connaissant le sentiment public au lendemain de l'Invasion, il lui eût été imprudent d'avouer des relations avec un « Prussien ». Cependant rien n'autorise à conclure contre elle, si l'on en croyait sa conduite pendant l'occupation de Rouen.

» A l'annonce que le prince héritier Frédéric Guillaume se proposait de faire une entrée solennelle dans la ville, nombre d'habitants avaient arboré des drapeaux noirs et des tentures de deuil à leurs fenêtres. Cette manifestation fut le prétexte d'un placard que les Allemands affichèrent sur tous les murs :

« COMMUNICATION

» Le commandant en chef prie la commandature royale de faire part à la mairie que, par le fait d'arborer des drapeaux noirs, il ressort clairement combien de maisons à Rouen sont encore libres pour le logement militaire, et qu'environ 10.000 hommes pourraient y trouver place.

» Pour épargner des marches aux troupes des environs de Rouen, il est à prévoir que plusieurs bataillons entreront en ville demain.

» Ces troupes seront logées pour la plus grande partie où sont arborés des drapeaux noirs. Il ne faudra donc pas de billets de logement.

» Rouen, 10 mars 1871.

» Pour le commandant en chef, le lieutenant-
» colonel et chef d'état-mojor.
» Signé : Von Burg. »

» Le résultat de cette menace fut d'entraîner ceux qui hési-

taient, Adrienne Legay comme les autres. Elle possédait un vieux châle noir, elle en fit un emblème. La réponse ne tarda pas. Le jour même, elle recevait douze soldats à loger. Mais son parti fut vite pris... elle mit la clef sous la porte et changea de logis. »

Boule de-suif finit, comme d'autres, par acheter quatre sous de charbon. Elle mourut abandonnée de tous ses amis, reniée par son fils adoptif, un jeune homme qui, une fois tiré d'affaire, crut de son devoir de mépriser la vieille courtisane.

§

M. Ernest Blum tient de Ponson du Terrail lui-même la véritable recette du roman-feuilleton; et il nous la donne en une de ses amusantes chroniques du *Gaulois*.

— « Pour faire cent feuilletons, voyez-vous, il faut plus d'imagination que vous ne paraissez en avoir; il faut surtout n'avoir pas de sujet.

— » Ah!

— » Ou en avoir un très simple et qui ne gêne pas : tenez, puisque vous voulez vous lancer dans la partie, je vais vous en donner un de sujet avec lequel vous pourrez aisément pondre une trentaine de mille lignes. C'est une histoire vécue qui est arrivée hier dans ma propre maison. Le propriétaire, qui aime à toucher ses loyers lui-même, est venu rendre une visite à un aimable bohême qui demeure tout là-haut; le bohême, mauvaise paye, n'a pas payé et le propriétaire a remporté sa créance en maugréant; en descendant l'escalier, il a fait un faux-pas, a degringolé deux ou trois étages et naturellement il est retombé sur ses pieds — un propriétaire retombe toujours sur ses pieds — et voilà!

— » C'est tout?

— » C'est tout!

— » Et avec ça je peux pondre trente mille lignes?

— » Parfaitement. D'abord, le propriétaire sera mort de sa chute et, bien entendu, on accusera le bohême de l'avoir poussé exprès dans l'escalier; le bohême sera arrêté; au cours de l'instruction on appprendra qu'il est fils naturel, mais fils naturel de qui? On cherchera, la veuve du propriétaire cherchera aussi, et, en fouillant dans les papiers du décédé, elle découvrira que l'innocent bohême — car, bien entendu, il sera innocent — est justement un enfant illégitime du propriétaire.

« Malheureux ! ira-t-elle lui crier dans sa prison, tu as assassiné ton père ! »

Et l'histoire, partie de rien, se complique merveilleusement en roulant sur elle-même, jusqu'au mariage final précédé de la punition du traître.

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

Comédie Française : *Gertrude*, pièce en quatre actes, de M. Alfred Bouchinet (4 octobre). — Odéon : *Arlequin roi*, drame en quatre actes, de M. Rudolph Lothar, adaptation de M. Robert de Machiels (1er octobre); reprise de *Monsieur le Directeur*, comédie en trois actes, de MM. Alexandre Bisson et Fabrice Carré (2 octobre). — Vaudeville : *Sa Maîtresse*, pièce en quatre actes, de M. Henry Bauer (13 octobre). — Bouffes : *L'Armée des Vierges*, opérette en trois actes, de MM. Ernest Depré et Louis Hérel, musique de M. Emile Pessard (15 octobre). — Théâtre d'art international : *Le Triomphe*, pièce en quatre actes, de Roberto Bracco, traduction de MM. Sansot-Orland et Roger Le Brun ; *le Voyage de Sganarelle au pays de philosophie*, pièce en un acte, de Ludwig Holberg, adaptation de MM. Auguste Monnier et Georges Montignac (15 octobre).

On goûte, à entendre **Gertrude**, un plaisir modéré. Certes, M. Alfred Bouchinet, qui, je crois, n'avait encore rien donné au théâtre, a su, dans son dernier acte, exciter chez certains spectateurs une courte émotion ; on pleure, aux détails matériels du départ de Gertrude : elle, la servante maîtresse, sacrifie sa paix et son bonheur pour assurer la paix et le bonheur du fils de son vieux maître. Et, pourtant, on ne peut, hélas ! s'intéresser vraiment à aucun des personnages de *Gertrude :* tous sont, à l'excès, dénués d'intelligence. Il ne faut pas exiger des auteurs dramatiques qu'ils ne fassent agir et parler que des gens intelligents, mais on est vite fatigué de n'avoir devant soi que de tristes imbéciles ; et la débilité intellectuelle des héros de *Gertrude* touche à l'invraisemblable. Pas un ne songe à dire le mot sensé, à faire le geste raisonnable qui les délivrerait de leurs vaines angoisses. Et l'on garde de *Gertrude* le souvenir d'une pièce où ne manquent pas les adresses banales, mais qui, par la niaiserie de ceux qu'on y met en scène, est d'une rare insignifiance.

MM. Leloir et Dessonnes, Mmes Du Minil et Régnier font de louables efforts pour rendre intéressants leurs personnages ; M. Pierre Laugier dessine, du sien, une spirituelle caricature, et c'est peut-être à cause du merveilleux naturel que

lui prête Mme Thérèse Kolb que Gertrude réussit, çà et là, à émouvoir.

Le drame de M. R. Lothar, **Arlequin roi**, a obtenu du succès en Allemagne et en Italie. Il est conçu dans la manière romantique, et — si, du moins, la traduction française en est exacte — il est écrit d'un style quelque peu archaïque, pompeux à la fois et vulgaire. L'intrigue d'*Arlequin roi* est assez ingénieusement imaginée ; il y a, au second acte, une scène curieuse, et le dénouement du drame est amené avec une louable habileté. Malheureusement, il ne semble pas que M. Lothar ait voulu seulement, par une fable romanesque, amuser quelques instants les spectateurs. Il a eu des visées plus hautes ; *Arlequin roi* prétend au symbole. Les héros du drame répètent, en les déformant un peu, des aphorismes de Bismarck, et l'on se demande, quelquefois, s'ils ne viennent pas de lire quelques pages de Nietzsche. La princesse Gisa a, sans doute, fréquenté chez certaines héroïnes d'Ibsen. Et puis, M. R. Lothar n'observe pas très strictement la logique des caractères. Il est une scène, au moins, où le prince Tancrède, partisan rigide de la raison d'Etat, profère des paroles étranges dans sa bouche : il est peu naturel qu'il fasse, devant le roi, la critique de ses propres idées. M. Lothar n'évite pas toujours les réminiscences, même d'œuvres illustres : comme Ruy Gomez suppliait Hernani de lui céder le droit de tuer Don Carlos, Gisa supplie Colombine de lui céder la place pour le meurtre de Bohémond. Les prétentions de M. R. Lothar l'ont fait alourdir certaines parties de son drame, en traiter d'autres trop brièvement. Et le spectacle d'*Arlequin-roi* ne donne pas tout l'amusement qu'il aurait pu.

On comprend que des acteurs italiens se soient enthousiasmés à l'idée de jouer le rôle d'Arlequin : ils doivent y réussir merveilleusement. M. Henry Krauss n'y fait guère que prouver une extrême bonne volonté. M. Vargas indique avec intelligence le personnage de Bohémond. Mme Tessandier a, en reine aveugle, des attitudes belles et nobles, et Mlles Maille et de Raisy sont agréables à voir.

Il y a, dans *Arlequin-roi*, des figurants habillés singulièrement : le Vatican aurait-il liquidé un lot de vieux uniformes de gardes-suisses ?

Le vaudeville de MM. Alexandre Bisson et Fabrice Carré, **Monsieur le Directeur**, peut se revoir sans ennui. Cette

pièce légère est conduite avec adresse, et, si elle manque un peu de fantaisie et d'imprévu, elle évite du moins la laideur et la grossièreté. M. Albert Lambert, en vieil employé aigri, y est parfait; M. Noblet prête à son rôle une finesse à quoi les auteurs, peut-être, n'avaient pas songé; MM. Coste et Séverin, Mmes Mitzy-Dalti, Emma Bonnet et Dortzal tiennent comme il sied leurs divers personnages.

M. Henry Bauer fut, longtemps, critique dramatique. Longtemps, il dépensa une fougueuse énergie contre les pièces qui lui semblaient écrites d'après des formules anciennes : il fut cruel aux auteurs de mélodrames et de vaudevilles ; et il défendit, avec une généreuse rudesse, les œuvres où il trouvait quelques tendances à la nouveauté. On n'a pas oublié ses campagnes en faveur des pièces qu'on traitait de naturalistes, aux premiers temps du théâtre Libre, ni celles en faveur des pièces qu'on traitait de symbolistes, aux premiers temps de l'Œuvre. M. Henri Bauer a voulu prouver qu'il pourrait, lui aussi, être auteur dramatique, et il a écrit une comédie-drame, comme on disait aux soirs où étaient glorieux Scribe et M. Legouvé, **Sa Maîtresse.**

La première pièce de M. Henry Bauer est digne d'intérêt. Il semble que l'auteur ait voulu, sans cesse, rappeler au spectateur qu'il n'était, après tout, qu'un débutant. De sa part, c'est de la modestie ; une modestie qu'on ne saurait trop louer. Lui, à qui une longue pratique des premières a fait connaître tout le théâtre contemporain, lui que de nombreuses lectures ont initié, sans doute, aux idées des plus récents romanciers, il a voulu oublier Becque, il a voulu oublier les Scandinaves et les Russes, car on ne peut le soupçonner d'avoir voulu les imiter. Il s'est efforcé de nous faire croire qu'il était inexpérimenté, en donnant à des scènes d'inégale importance des développements égaux. Plusieurs des scènes capitales du drame sont traitées avec une violence sommaire. M. Henry Bauer n'a pas évité l'expression froidement abstraite de ses idées. Et le dénouement du drame qui, dans la conception, est noble et grand, garde, dans l'exécution, je ne sais quoi d'étriqué, qui le rend faible et mesquin.

M. Henry Bauer a toujours cherché à bien écrire : dans *Sa Maîtresse*, le souci du style est manifeste. Certains couplets gardent la trace des soins excessifs qu'ils ont coûté à l'auteur, et même, dans de courtes répliques, les personnages affectent d'employer des tournures distinguées. Ils parlent sans simplicité, sans aisance.

Mais les défauts de *Sa Maîtresse* sont compensés par d'incontestables qualités : M. Henry Bauer n'a pas tenté de séduire le public par de vains agréments. Il n'a pas craint de le choquer; les brutalités ne lui ont pas fait peur. Il s'est dit qu'il y avait des paroles généreuses qu'il fallait toujours répéter, quelque banales qu'elles fussent devenues, et il les a répétées. M. Henry Bauer, auteur dramatique, a la même vigueur que M. Henry Bauer, critique.

Quelques-uns des rôles de *Sa Maîtresse* sont fort bien tenus dans cette pièce. Mmes Blanche Toutain, Cécile Caron et Juliette Darcourt, MM. Lérand et Marié de l'Isle font, entre autres, preuve de grand talent.

Il est difficile de rêver une plus pauvre pièce que **l'Armée des Vierges**. Et, malgré la musique experte dont l'a orné M. Emile Pessard, malgré le jeu élégant et spirituel de Mlle Diéterle, malgré la verve constante de Mlle Madeleine Guitty, on ne peut éprouver, à ouïr le livret de MM. Ernest Depré et Louis Hérel, qu'un cruel ennui.

Le théâtre d'art international a inauguré ses représentations par celle du **Triomphe**, pièce italienne de M. Roberto Bracco; le choix est heureux, et le *Triomphe* vaut la peine d'être connu. Le principal personnage en est, physiologiquement et moralement, étudié avec le plus grand soin, et le conflit qu'il provoque entre ses besoins et ses rêves, conflit dont il est la première victime, donne matière à un drame puissant. Çà et là, des épisodes pittoresques, justifiés d'ailleurs et sagement développés, varient avec bonheur le ton grave de la pièce.

Mme Barbieri, MM. Bour, Leubas et Bernard ont fort bien tenu les principaux rôles du *Triomphe*.

Je ne vois pas quelles raisons ont poussé le même théâtre à jouer **le Voyage de Sganarelle au pays de philosophie** : je ne sache rien de plus lourd que cette maladroite imitation de Molière.

A. FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Le *Wagnérisme*. — Musique *à programme* et musique de casino.

L'état peu avancé de la saison musicale m'accorde le loisir de noter quelques réflexions corroborées d'observations estivales. L'intéressante enquête, dont le *Mercure* commence

précisément la publication, leur confère, par aventure, un certain caractère d'actualité. Car c'est d'une conception de l'art « allemande », — ou qui apparaît aujourd'hui spécialement telle grâce à la renommée de son plus fameux champion, — que je voudrais signaler les conséquences au point de vue purement musical. Au cours de ces chroniques, j'ai eu mainte fois l'occasion de citer quelques aphorismes célèbres de Wagner : « La musique est l'art de l'expression. — La musique est un *moyen*. » L'activité poétique ou littéraire était un champ prédestiné pour la semence wagnérienne. Il en naquit toute une littérature, et l'Evangile de Bayreuth obtint pendant quelque temps un succès à peu près universel. Chez nous, il semble qu'on se reprenne peu à peu. La bonne parole ne nous parvint du reste qu'au travers de traductions incomplètes ou par le canal encombré des commentateurs. Outre l'incommensurable armée de leurs exégètes, les Allemands, eux, possèdent le texte sacré, authentique et définitif en dix volumes et supplément. L'adresse, sans doute inconsciente, de Wagner fut, par surcroît, de surexciter à son profit l'amour-propre national. Son influence est demeurée si profonde chez ses compatriotes que d'aucuns la subissent à leur insu. Il n'y a plus guère, en Allemagne, d'antiwagnériens au sens primitif du mot. Mais on y rencontre, en apparence plus peut-être que partout ailleurs, des partisans décidés de cette « musique pure » si malmenée par le Maître dans ses écrits. Or, ces « classiques » impénitents ne se contentent pas, tout en admirant le génie de Wagner, de faire de justes réserves musicales au sujet de son œuvre lyrico-dramatique, ils condamnent aussi, comme impure *a priori* et entachée de regrettable « objectivisme », toute manifestation de ce qu'on a qualifié « musique *à programme* », — se révélant par là wagnériens sans le savoir.

Dans son *Histoire de la musique au XIXe siècle*, un des musicographes les plus sérieux de l'Allemagne contemporaine, M. Hugo Riemann définit, comme « l'essence » de la musique à programme, « l'exploitation préconçue de la possibilité d'éveiller chez l'auditeur, à l'aide des éléments de l'expression musicale, certaines associations d'idées déterminées ». Il est ainsi naturellement amené, en présence d'une composition de ce genre, à rechercher surtout, sinon exclusivement, dans le programme la cause, le sens et le contenu de la musique. Et on n'est plus qu'à moitié surpris, quoique tout de même un peu ébouriffé, en le voyant classer indistinctement,

sous la commune « bannière » de l'art objectif, des musiciens aussi divers, aussi dissemblables que Berlioz, Liszt, Saint-Saëns et... César Franck. Il y a quelques mois, j'ai essayé de montrer ici même combien le préjugé contre la musique à programme fut fatal à l'évolution de la forme symphonique en Allemagne, en s'opposant à l'action de Liszt sur ceux à qui elle eût été le plus précieuse, en détournant de ses innovations justement les esprits portés vers les formes de la « musique pure ». Nous venons de constater à quelle aberration du jugement ou, tout au moins, à quelle classification superficielle aboutit un historien de la valeur de M. H. Riemann, sous l'influence de ce même préjugé. Il y a là, dans les deux cas, un exemple frappant de ce qu'on pourrait assez bien dénommer « *wagnérisme* ».

En effet, sans que peut-être ils y aient jamais pris garde, le principe des détracteurs absolus de la musique « à programme », de ceux qui font de cette épithète le dénominateur commun et péjoratif de toutes compositions accompagnées d'un texte ou d'un titre tendancieux, est cette hypothèse expressément « wagnériste » : *que la cause finale de l'œuvre d'art soit de provoquer quelque effet chez autrui*. L'art serait une sorte de langage, un intermédiaire idéal entre les hommes ; il serait essentiellement un *moyen ;* il aurait un but autre que soi-même. Le moteur secret et indispensable du génie serait la foule du présent ou les multitudes de la postérité. Ce serait à elles que l'œuvre d'art *s'adresse ;* c'est *pour* elles qu'un Shakespeare ou un Beethowen auraient conçu, porté et enfanté leurs chefs-d'œuvre.

En se plaçant à un point de vue *purement musical*, la conséquence immédiate de l'adoption de ce principe est de reléguer à un rang inférieur tout ouvrage agrémenté d'un programme. Si la production de l'œuvre d'art a pour motif primordial et essentiel l'intention de l'artiste de susciter chez autrui l'impression du beau, on ne peut se soustraire à cette conclusion, qu'en exploitant l'intervention d'éléments étrangers, un musicien dénature plus ou moins, par ce mélange, la beauté propre à son art autonome, et adultère d'autant l'effet du beau spécifique que son œuvre *musicale* a pour but de faire naître chez l'auditeur. Et, puisque c'est à cet auditeur que s'adresse nécessairement l'œuvre d'art, on n'a pas le droit de dissocier les parties hétérogènes qui la constituent, de faire abstraction du programme verbal juxtaposé au discours sonore par la volonté de l'auteur, pour ne plus considérer de son œuvre que

la partie purement musicale. On s'explique ainsi comment M. H. Riemann en arriva, sans embarras, à faire de César Franck, ce pur musicien, un disciple de Berlioz et un sectateur de la « musique à programme ».

Mais la médaille a un singulier revers. Emprunté au magasin d'accessoires pseudo-moyenâgeux du romantisme, le wagnérisme est une rapière à deux tranchants, d'un maniement plutôt scabreux entre les mains des défenseurs de la « musique pure ». Que ceux ci le veuillent ou non, le wagnérisme apparaît avant tout la justification de la critique dite « subjective ». Si l'art est essentiellement un moyen de communication entre les hommes, rien ne semble plus légitime, plus naturel, en face d'une œuvre de musique pure, que le désir de traduire par des mots les impressions que cette œuvre *a pour but* du susciter. On comprend alors comment ce point de départ initial entraîna le même Hugo Riemann, sinon à chausser les bottes de sept lieues de Wagner sur la piste de l'interprétation symbolique, du moins, cherchant un sens corrélatif humanitaire dans les œuvres de musique pure de Beethoven, à reconnaître en celui-ci : «... l'épique puissant, qui ne parle pas en tant qu'individu et de soi-même, mais bien comme le héraut de l'humanité, et exprime par des formes toujours nouvelles l'énigme de l'existence ; la grande voix proclamant la force souveraine de l'âme humaine qui, même terrassée par un implacable destin, ne cède pas et tombe fièrement avec la pleine conscience de sa valeur... » — sans que l'éminent écrivain aperçût qu'après avoir excommunié la musique à programme il gratifiait lui-même l'œuvre entier de Beethoven d'un programme posthume.

Le principe de la prédestination altruiste de l'œuvre d'art, conception que le mot « wagnérisme » me paraît merveilleusement exprimer, accule ainsi à une apparente contradiction. Il conduit à prendre à la lettre *tout* commentaire tendancieux et à méconnaître par là *a priori* le contenu purement musical de toute composition à programme, tandis que, d'autre part, il incite à découvrir dans les ouvrages de musique pure, un contenu extra-musical. Depuis un demi-siècle, la musicographie critique et historique allemande porte les stigmates toujours plus marqués d'un état d'esprit de cette espèce. La « profondeur » bien connue de nos voisins (*deutsche Tiefe*) s'est engluée au piège wagnériste.

C'est peut-être simplement l'heureuse insuffisance d'une semblable « profondeur » de l'intellect qui, sur le même su-

jet, induisit Saint-Saëns à cette remarque ingénue : « La musique, en elle-même, est-elle bonne ou mauvaise ? Tout est là. Qu'ensuite elle soit ou non *à programme*, elle n'en sera ni meilleure ni pire. » (*Harmonie et mélodie*, p. 160). Cette petite phrase contient beaucoup plus de choses qu'elle n'en a l'air. L'évidence de sa conclusion s'impose tout de go. Mais, en n'accordant plus au programme qu'une importance facultative, accessoire, en faisant fi de l'intention préméditée du compositeur qui adjoignit ce programme à sa musique, en séparant l'œuvre d'art en deux parties dont l'une est tenue pour négligeable, puisque c'est exclusivement de la qualité de l'autre que doit dépendre la beauté, la valeur, l'intérêt de l'ensemble et l'impression y ressentie, on annule, sciemment ou sans y songer, tout rapport effectif et nécessaire entre l'artiste et l'auditeur. On considère alors l'œuvre d'art objectivement, comme un phénomène extérieur au même titre que tout autre phénomène.

Et telle apparaît bien, en effet, l'exacte nature de l'œuvre d'art. Objectivation de la personnalité de l'artiste, objectivation égoïste, indifférente, quelquefois brutale et, le plus souvent, inconsciente, la véritable œuvre d'art a pour caractère propre et distinctif la *sincérité*, — ce mot étant pris dans le sens le plus absolu, c'est-à-dire impliquant, de la part de l'artiste, non seulement le dédain le plus antisocial, mais l'oubli parfait de toutes contingences, l'absence de toute préoccupation et de tout but hors le libre épanouissement de ses facultés instinctives. Le véritable artiste crée parce qu'il y est poussé par une force virtuelle et incoërcible, parce que sa fonction est de créer; et il crée comme il doit créer. C'est la plante humaine qui produit son fruit. Que des effets de cette force il résulte sur nous une commotion, que nous puissions savourer ce fruit, cela ne change rien aux conditions du phénomène. A moins d'admettre que le parfum de la fleur *ait pour but* de nous délecter, que la gloire du soleil *ait pour but* de nous octroyer le jour et la vie, il est malaisé de concevoir une prédestination en quelque sorte sociale, utilitaire de l'œuvre d'art. On ne peut contester pourtant que de très grands artistes ne se soient figuré, ne se figurent créer leurs chefs-d'œuvre *pour* leurs semblables. C'est une noble illusion, mais c'est une illusion dont témoigne leur œuvre même, émanation nécessaire et égoïste de leur personnalité. Et si, cette œuvre accomplie, ils l'estiment d'un bel et utile exemple, s'ils pensent qu'elle puisse être une source d'émotions

élevées et salutaires, ce sentiment n'a plus rien de commun avec l'acte de la création artistique. Il devient un jugement individuel dont l'exactitude, subordonnée à des lois de rapports réciproques, varie selon les éventualités et est, par conséquent, toute relative. L'habituelle médiocrité des compositions « de circonstance » atteste suffisamment l'inaptitude des meilleurs artistes mêmes à créer dans un but déterminé, sans risque de défaillance passagère. Mais nul plus que l'homme de génie n'est incapable de mesurer la portée de son acte créateur, de l'adapter à un rôle certain, de le destiner par avance à quelque objet. La plus colossale erreur d'évaluation du genre nous est certes fournie par Wagner lequel, dans le dessein intéressé d'écrire un opéra devant être joué au Brésil par une troupe italienne, se mit à l'ouvrage et accoucha de... *Tristan*. Lui-même raconte comment, le jour où il révéla à quelques amis son œuvre à peine achevée, lorsqu'il leur fit part de son intention première, sa voix se perdit au milieu d'un éclat de rire homérique.

En classant parmi ces illusions de l'artiste jusqu'au programme annexé à son œuvre musicale, la proposition de Saint-Saëns reconnaît en outre le caractère subalterne, superficiel du *sujet* de l'œuvre d'art. Le sujet ramené à sa condition de *moyen* tout éventuel, on pénètre sans effort au-delà de cette vaine apparence, on atteint au contenu artistique de l'œuvre d'art, dans l'espèce, au seul contenu artistique de l'œuvre musicale : la musique. Si M. H. Riemann avait poussé jusque-là, il eût probablement remarqué quelque différence entre Berlioz et César Franck, et peut être bien qu'il eût reculé devant l'énormité de parler, comme tant d'autres, d'une « École Berlioz-Liszt ». Peut-être aussi les néo classiques allemands auraient-ils tiré quelque avantage de l'examen musical des *Poèmes Symphoniques* et de la *Faust*-ou *Dante-Symphonie*. Mais il leur eût fallu d'abord échapper au « wagnérisme », considérer l'œuvre d'art comme un phénomène objectif, indépendant des effets multiples qu'il peut produire sur les sensibilités diverses, étranger au but même à quoi son créateur eut l'illusion de le destiner.

Au point de vue purement musical, il semble que l'illusion wagnériste puisse constituer un danger pour l'artiste, en détournant son génie de sa fonction native, en faussant le ressort de sa productivité. On peut supposer que, sans le mirage de la signification poétique qu'il y attache, M. Richard Strauss eût reconnu de lui-même l'insignifiance d'un grand

nombre de ses inspirations ; que la volonté qu'il a d'exprimer de l'extraordinaire, de provoquer de hautes émotions, l'aveugle, comme autrefois Berlioz, et l'abuse sur la qualité des moyens employés dans ce but. Mais est-ce bien sûr? L'un ou l'autre eût-il été capable d'un art différent? L'imperfection musicale de leurs ouvrages est-elle bien le fait du programme, de leurs préoccupations objectives? Il est permis d'en douter, en comparant leurs compositions amorphes à d'autre musique « à programme », en constatant la musicalité et la forme admirables de telles œuvres de Liszt, de Franck ou de Debussy, par exemple. Le wagnérisme apparaît ainsi moins un danger qu'un indice. Illusion chez l'homme de génie, il est, pour l'artiste moins puissant, une ressource inconsciemment exploitée. Et, si le génie même a ses degrés, en descendant ceux du talent, nous voyons le wagnérisme devenir une issue, un procédé, puis un artifice. Il reste toujours un moyen. Au dernier échelon, l'étiage industriel, ce n'est plus qu'une manœuvre.

L'opéra nous offre l'expression la plus naïve du wagnérisme musical, et c'est là que nous en rencontrons aussi les manifestations les plus niaises ou serviles. Au théâtre, lieu de plaisir, il est souvent difficile de découvrir l'aiguille du talent ou du génie dans la botte de foin sonore quotidiennement proposée à l'appétit du grand public. Tout y est agencé pour la séduction du spectateur. L'habileté des interprètes et de la mise en scène, la richesse, parfois la réelle beauté des décors, servent à souhait le musicien wagnériste. C'est là qu'il fait le plus longtemps illusion. Le milieu est adéquat à son art. Celui-ci n'est qu'un des moyens, quelquefois le plus inférieur, associés aux fins du résultat poursuivi, le succès. Mais, que vienne à manquer quelqu'un de ces moyens subsidiaires, le spectateur est obligé bon ou mal gré de faire abstraction, comme Saint-Saëns, de quelque partie de l'ouvrage coopérant à l'effet; il est privé d'un ou de plusieurs des éléments de cette séduction favorable au succès ; le charme est compromis ou rompu. L'œuvre se trouve restreinte à son contenu artistique absolu, à ce qui, en elle, existe indépendamment de tout but autre que soi-même, indépendamment de son effet projeté, indépendamment même de son sujet ; et la dose y intégrante de wagnérisme se trahit soudain comme au contact d'un réactif. Depuis quelques années, j'ai assisté à Royan, pendant les mois d'été, à des représentations lyriques variées et d'une tenue, en somme, fort convenable. Mais si un

casino réunit rarement une troupe homogène, il possède encore moins souvent un magasin de décors assorti. Ceux du casino de Royan étaient en nombre limité ; quelques-uns manquaient de fraîcheur autant que de pittoresque. D'une pièce à l'autre, on les reconnaissait sans peine, cadre impassible et gênant d'un répertoire intelligemment renouvelé. Dans ce milieu dépareillé, la musique était réduite à ses propres forces. Oh! entendus ainsi, la sensiblerie bête de *Mignon*, la fadeur ou la fausse emphase d'un *Werther*, le clinquant vide de *Paillasses!* *Carmen* m'avait inspiré toujours une insurmontable antipathie. J'en vis là clairement les raisons, dans cette perpétuelle succession de morceaux « à effet », relevés d'une instrumentation roublarde et du fignolage diplômé d'une écriture de Prix de Rome. Vous rappelez-vous qu'au 3e acte, à la fin d'une romance de Micaëla, en *mi* bémol, on se heurte au thème de *Manon?* C'est très caractéristique. Par contre, *le Barbier* brûlait les planches au feu d'une jeunesse éternelle et, — dois-je avouer que ce fut à mon corps défendant? — sur cette petite scène dépourvue d'un décor de cathédrale, où Marguerite devait prier debout au milieu d'une place de Séville, je discernai pour la première fois la beauté musicale du tableau de l'église de *Faust*. En maint endroit de l'ouvrage, je trouvai des preuves éloquentes de la qualité *artistique* supérieure — encore que relative — de l'œuvre de Gounod.

D'autres considérations nous permettent de « situer » un artiste dans l'évolution de son art, de déterminer les caractères spéciaux de sa personnalité, d'en apprécier les éléments transmués en son œuvre. C'est quasiment *a priori* que le degré de wagnérisme perçu dans cette œuvre nous apprend si, intégrale ou intermittente, cette personnalité existe. La tare wagnériste est un exposant qui classe l'œuvre d'art à son rang véritable. Cette œuvre déchoit à mesure et dans la même proportion que l'exposant s'élève et que la tare devient plus visible. C'est la disgrâce de l'artiste incomplet, c'est le châtiment de l'artiste vénal ou chercheur de succès. Une fonction altruiste, sociale, de l'œuvre d'art est, en effet, si profondément antiartistique, que nous en ressentons une instinctive répugnance. Dès que nous remarquons que l'artiste *s'adresse* à nous, qu'il *veut* nous plaire, nous étonner, voire nous intéresser, son œuvre s'en avilit pour nous aussitôt et à notre insu. Et si notre sensibilité s'est laissé surprendre d'abord par la caresse des accents, si notre esprit est tombé dans le tra-

quenard d'un travail de mandarin, nous ne tardons pas à distinguer la vanité de ce « métier » captieux ou de ces complaisances, nous voyons s'écailler ce fard. Il est des chefs-d'œuvre qui ne connurent pas, qui ne connaîtront jamais ce qu'on nomme le succès. Cependant ils « restent ». Mais s'il y a peu d'exemples qu'une œuvre confectionnée spécialement *pour* le public survive à la génération à qui elle s'adressa, il arrive fréquemment que sa fortune est plus éphémère encore. On a prétendu, peut-être par une généralisation téméraire, que le temps ne respecte pas ce qu'on a fait sans lui. Il semble que la foule même méprise ce qui fut fait pour elle. D'ailleurs, sans cet instinct de la foule ou, si l'on veut, d'une élite assez nombreuse et fort mêlée, l'immortalité des chefs-d'œuvre ne devient-elle pas presque une énigme ? Les connaisseurs sont rares ; les commentateurs, infidèles ; les analystes, ennuyeux ; leurs travaux, peu répandus. L'œuvre d'art est plus souvent sentie que comprise. Et peut-être est-ce bien vraiment de cet instinct seul que résulte à la longue et s'impose ce qu'on appelle « le jugement de la postérité ».

JEAN MARNOLD.

## *ART MODERNE*

**Dans les Ateliers.**— En attendant que les artistes viennent à nous, et puisqu'ils tardent un peu,— il y a déjà des premières, il n'y a pas encore d'expositions —je commencerai ces études sur l'art moderne par quelques feuillets dénoués, notes qui pressentent l'actualité, qui la devancent : en attendant que les artistes viennent à nous, je vais les chercher dans leurs ateliers. Il n'est certes pas de plus sûr moyen d'investigation d'art et quel dommage qu'on ne puisse se promettre de l'employer avec suite, systématiquement ! L'atmosphère personnelle du lieu où l'homme travaille, le commentaire réciproque de ses œuvres propres, l'indication significative des rares toiles ou plâtres de maîtres ou d'amis acceptés par lui dans l'intimité quotidienne de sa pensée, tout ici nous le *dit,* et jusqu'à des détails matériels qu'on oserait à peine préciser, mais qui ont leur valeur, tout ici nous révèle le sens d'un ensemble d'efforts : après avoir écouté ici nous entendrons mieux, demain, quand le peintre et le sculpteur, en public, affronteront le coudoiement souvent offensif des expositions collectives ou la solitude, dangereuse aussi pour d'autres motifs, des expositions particulières.

S'il ne m'est pas matériellement possible, dans les limites de chroniques gouvernées par les circonstances, de pratiquer d'une façon ordinaire cette méthode « préventive », la meilleure de toutes, j'entends du moins y recourir, en fait et sous les yeux du lecteur, toutes les fois qu'il me sera permis : on pourra deviner, même quand je ne le dirai pas, que je n'ai point négligé d'aller d'abord vérifier à leur centre originel les rayons lumineux dont seulement les extrémités, souvent un peu dispersées et obscurcies, atteignent le public.

Sans programme, donc, comme au hasard — à la veille des grands et petits Salons qui ne vont plus se faire attendre — ces premiers épisodes d'une *Tournée d'ateliers* dont je n'annonce pas une suite périodique, régulière...

§

Qu'il me soit permis de prendre une précaution.

Une critique n'aurait guère d'utilité profonde, qui ne serait pas ouverte, inclinée à l'avenir, qui ne s'efforcerait pas de voir et d'expliquer dans quel sens va évoluer la Tradition pure ou s'il faut nous résigner à subir un passage de ténèbres et de stérilité. Dans l'intérêt donc universel, et non pas seulement des « producteurs », nous devons le plus attentivement étudier la jeunesse qui exprime.

Ce n'est pas toujours au petit nombre des années qu'on reconnaît la jeunesse : « *C'est nous qui sommes les jeunes,* disait Puvis de Chavannes à Rodin : *les soi-disant jeunes gens ont notre âge, en plus du leur, tandis que nous n'avons, nous n'avons plus enfin, que le nôtre !* »

Pourtant, il est normal que la jeunesse des années, chez les artistes, — et c'est pourquoi ma tournée d'ateliers me conduira le plus souvent chez des artistes jeunes d'années — soit précieusement significative par l'indication même des maîtres auxquels ils ont choisi de s'ajouter, — pour plus tard, en pleine possession de soi, s'en séparer délibérément et sans ingratitude. La jeunesse sincère dénonce les vrais initiateurs ; soit au positif, en déduisant de l'enseignement des grands ses extrêmes conséquences, soit au négatif, en démentant les leçons qu'elle a reçues de faux maîtres.

§

**Charles Guérin**. — Ce mot, — faux maître — paraîtra excessif, injuste, s'il désigne Gustave Moreau, de qui Charles Guérin fut l'élève. La noblesse et la grâce de Moreau restent les charmes qui justifient l'admiration de plusieurs, dont je

fus. Surtout il conquit les littérateurs. Je ne rature point pour ma part — si je n'ai pas le droit de m'assurer qu'on s'en souvienne, encore moins ai-je celui de l'oublier — les louanges dont j'accompagnai, jadis, son nom. Mais enfin Moreau n'est pas le révélateur d'une vision, l'initiateur d'une compréhension personnelle selon les lois appropriées d'un art défini. Il n'est point nécessaire dans l'histoire de la peinture, et toujours davantage verra-t-on s'écarter de lui ceux qui, artistes ou écrivains, toujours davantage comprennent l'essentielle et féconde équivalence d'Ingres et de Delacroix.

On sait, toutefois, de ses élèves, qu'il fut un bon éducateur, habile à découvrir la logique spéciale d'un tempérament et à le conduire à son but selon ses lois. Il put ainsi rendre à des natures, même contraires à la sienne, d'inappréciables services, s'oubliant jusqu'à les détourner de le suivre, — et c'est ce qu'on voit bien chez le jeune peintre que je visitais hier; Charles Guérin n'a rien de son maître. Même le sens de la décoration, chez lui, est étranger à la manière de Moreau. Un seul trait (non le plus rassurant) commun entre le vieux et le jeune peintre : tous les deux font de la richesse avec des moyens matériels de richesse, — perles, diamants, métaux — et par là introduisent dans leur art un dangereux élément de luxe, d'autant pire que plus multiplié.

Mais incomparablement l'élève est plus peintre que le maître. Principalement séduit par l'art décoratif, il procède de la ligne et surtout de la valeur, au point de négliger, trop à mon sens, de renouveler l'aspect immédiat des êtres et des choses. Ce peintre de jardins promène une pensée extrêmement, sinon excessivement fidèle à elle-même sous des frondaisons et parmi d'ornementales sculptures toujours, ou peu s'en faut, identiques. Une certaine uniformité naît, au premier aspect, de ces préférences si nettes et auxquelles on sent que l'artiste ne s'est pas défendu de céder. J'entends bien que cela n'a pas beaucoup d'importance. Son effort réel, l'individualité de sa marque, son plaisir et le nôtre sont dans la variété incontestable et très délicate des relations heureuses où de franches couleurs se fondent dans une harmonie, on dirait, d'indéfinies nuances. Rien là du procédé des impressionnistes, et pourtant l'effet obtenu vaut le leur; encore que ce plein air reste singulier, participant de la nature par la légèreté de l'atmosphère, par l'abondance transparente de la lumière, et toutefois évoquant par les arrangements, par la composition, une esthétique de décor.

On a remarqué, l'an dernier, au Champ de Mars, l'une de ces *Promenades dans un jardin*. Je n'ose pourtant dire qu'on l'ait bien vue. L'artiste lui-même, en constante évolution, ne se tient pas pour satisfait, et cette toile qui lui valut de notables suffrages, il la reprend, la refait: ce sera demain une œuvre nouvelle. Je ne voudrais pas jurer que ce système soit sans péril ni que l'art de Guérin comporte cette patiente insistance, cet approfondissement jaloux d'une vision qui semble plutôt, je me trompe peut-être, se limiter à de brillantes surfaces. Cette preuve de sincérité n'en est pas moins remarquable et je ne m'étonnerais pas qu'elle signifiât, dans la destinée du jeune peintre, une étape nouvelle et plus haute. Jusqu'ici Guérin garde quelque froideur et c'est sans doute que, trop uniquement épris de la joie de voir, trop uniquement peintre, qui sait? il n'a pas encore dans la nature cherché l'homme. La sensibilité de ses yeux est toute physique. Les femmes qui passent sous ces beaux ombrages ne sont guère, comme eux-mêmes, que d'aimables lignes et de beaux tons, à peine plus agités Je le crois, c'est dans le sens d'une émotion plus humaine qu'il peut grandir, et il paraît s'y diriger. Une composition, seulement esquissée et dont j'ai presque scrupule à parler, montre dans un paysage deux femmes, l'une somptueusement parée, assise, et l'autre nue, debout. Ici l'humanité prendra et retiendra toute l'attention, la composition se résoudra en elle comme elle en émanera. Et ces êtres vivants, sans toutefois mentir au type harmoniquement conventionnel jusqu'à présent élu par l'auteur, ne comporteront plus le mode de peinture trop égal qui ne lui permit pas toujours de différencier assez nettement les diverses matières et de donner, par exemple, plus de vie et d'éclat à la peau qu'à la perle et au marbre, plus de solidité inflexible au marbre et à la perle qu'au végétal.

§

**Albert Trachsel.** — Cet architecte, qui est un écrivain, ce peintre, qui est un philosophe, s'inscrit dans la catégorie d'humanité la plus rare qu'il soit. Je ne dis pas que, dans toutes les voies si différentes où il s'essaie, il apporte dès maintenant une parfaite maîtrise. En aucune, du moins, il ne répéta quiconque. Jeune encore, il impose le sentiment d'une force riche, personnelle, d'une extraordinaire énergie heureusement associée avec cette délicatesse innée sans laquelle il n'y a point d'art. Ce qui est plus précieux encore peut-être,

on sent en lui la conception fondamentale d'une synthèse vaste, la fièvre d'exprimer — tout ! en des gestes qui puissent retentir haut et profond. Je n'ignore pas, et je suppose que Trachsel s'en doute aussi, le danger de ces ambitions énormes. Plusieurs n'ont rien fait pour avoir trop voulu faire, et le malheur de ceux-là mêmes qui ont su communiquer le frisson d'une vision presque surhumaine fut presque toujours de laisser une œuvre trouble, difficile à pénétrer, devant quoi la postérité s'accoude rarement aussi longtemps qu'il faudrait pour la comprendre toute. Par ses architectures de rêve — cet album des *Fêtes réelles* qui, voilà plusieurs années déjà, enthousiasma quelques esprits pour en déconcerter davantage, — Albert Trachsel fit à l'avance l'épreuve mélancolique de cette incompréhension générale, réservée aux entreprises immenses. M'est avis qu'il peut s'en consoler ; ses constructions imaginaires, d'une logique supérieure et rigoureuse, conservent les couleurs du génie.

Mais je veux bien qu'elles soient trop étrangères à la nature simple, vérifiable, qu'elles témoignent d'une trop considérable somme accumulée d'intellectualité pure, qu'elles manquent de plasticité immédiate, qu'entre elles et la sensibilité générale un moyen terme fasse défaut ; — on n'en pourra dire autant des paysages très simples qu'il rapporte de son pays. Plus rien, là, du despotisme arbitraire d'un songeur qui se sert des lignes algébriquement, en quelque sorte. Ces claires et fraîches vues du Léman témoignent d'une adoration presque naïve de la nature. Elles sont d'un peintre, sensible, sincère et fin, — et beaucoup s'étonneront de cette simplicité extrême, de ce procédé si direct, si docile, de cette apparente abdication de la pensée, chez un esprit si essentiellement spéculatif, sans voir que précisément ceci explique et permet cela, repose de cela. Plus encore : cette fidélité de l'œil qui se résout à regarder ce qui est, en effet, visible, nous est un gage de la fidélité de la pensée quand elle s'élève à l'intellection de ce qui est, en effet, quant au principe du moins, purement et seulement intelligible.

La sobriété de cet art interdit toute description. Ce sont des variations dont on ne se lasse point sur un thème unique : le lac et ses bords, à des instants divers des deux crépuscules. Dans des dimensions très restreintes, c'est grand. Quelquefois la terre n'est là qu'à titre de légère valeur et moins pour distancer le ciel et l'eau que pour laisser au regard le moyen d'en mesurer l'étendue. Il y a une tendresse évidente,

touchante, dans cette prédilection exclusive pour un paysage familier. Sur le mur peu orné de l'atelier parisien de Trachsel, le lac de Genève multiplié lui fait une baie ouverte au delà de l'exil.

Une exposition double, qui nous donnerait d'une part cette suite de paysages, et, en face, les *Fêtes réelles*, permettrait, si je ne me trompe, de saisir les deux points extrêmes d'une vision qui peut aller d'autant plus loin dans le rêve qu'elle est plus solidement fondée sur la réalité.

§

**Mademoiselle Koublikoff.** — On sait comme il est peu fréquent que les Russes nous apportent une note neuve d'art. A y regarder de près, l'éducation spirituelle de ces Orientaux est loin d'avoir été aussi rapide qu'on a prétendu. Même en littérature, c'est leur génie propre qui apparaît le moins. Nous n'avons pas marchandé l'admiration à leurs romanciers. Je garde, certes! un culte fervent à Dostoiewsky et à Tolstoï. Mais si j'aime l'intensité de leurs passions, leur générosité, la vibration perpétuelle de leur intelligence, en un mot la qualité de leur humanité, c'est surtout la nature, en eux, c'est *leur nature* qui m'attire : leur génie d'écrivains me reste caché, quant à la langue tout entier, et à demi quant à la forme de leurs œuvres, cette forme étant le roman qui n'est qu'à demi de l'art. Quand ils font effort franchement littéraire nous nous en apercevons assez vite, — car nous nous reconnaissons aussitôt ; alors, en effet, ils imitent les Occidentaux ; que s'il existe une vraie littérature, russe, nationale, c'est sans doute dans les livres de Gogol qu'il faudrait la chercher, mais pour mille motifs il nous est à peu près impossible de l'apprécier.

La peinture russe est encore beaucoup moins significative de la Russie que la littérature russe, et c'est là surtout que les caractéristiques de la race semblent empêchées de se produire. L'imitation les paralyse (l'imitation de nous), trop bien servie par une formidable puissance d'assimilation.

Il est donc trop tôt pour demander à l'art des Russes une expression soit ethnique soit individuelle de l'âme russe. Elle ne semble guère se connaître elle-même. Ses conditions sociales ont prolongé son enfance et, tout en la privant de certaines des plus délicieuses qualités de l'enfant, notamment la naïveté, ont intensivement cultivé en elle le plus essentiel des instincts de l'enfant, l'imitation.

C'est par là que nous intéressent la plupart des artistes

russes dont Paris abonde, — par là aussi qu'ils nous déconcertent un peu, — et je puis répéter d'eux à tous les âges ce que je disais des jeunes artistes français : le choix des maîtres qu'ils imitent constitue pour nous un précieux renseignement, susceptible de nous éclairer nous-mêmes sur notre art, de nous désigner les formules fécondes, celles qui rejoignent l'avenir au passé.

Je ne connais pas d'effort, à ce point de vue, plus intéressant que celui de Mlle Koublikoff. De Saint-Pétersbourg, où elle faisait, comme tout le monde, des académies parfaites, à Paris, elle a franchi, en vérité, plus de verstes et de kilomètres que n'en compte l'indicateur de l'Express-Orient. Sans le connaître et à travers seulement les œuvres et les paroles d'artistes que l'aimaient, Mlle Koublikoff a aussitôt compris Paul Gauguin, et, tandis que jusqu'alors ce qu'elle faisait était à peu près insignifiant, elle s'est du même coup initiée au langage de la nature. Elle subit l'influence de Gauguin, mais elle ne l'imite pas. Sa peinture, et notamment une nombreuse série de récentes études corses, a maintenant une signification, un intérêt, une saveur propres.

Influencer un artiste sans le déposséder de soi-même : à ce trait, on reconnaît les vrais maîtres. Combien sont-ils auxquels le maître de Tahiti ainsi communiqua les clartés dont il est le foyer inextinguible !

CHARLES MORICE.

## *ART ANCIEN*

**Fumistes du XVIIIe siècle.** — La mort tragique de l'auteur des Rougon-Macquart fait, de toutes parts, disserter longuement sur les cheminées mal construites. Il est curieux de retrouver sur ce sujet, dans le Portefeuille des Bâtiments du Roy, les pièces les plus imprévues. Les attributions du Surintendant étaient des plus variées, et le même homme qui décachetait la lettre de Coypel, la plainte de Chardin ou le billet de Fragonard, avait également à s'intéresser aux correspondances que je vais citer.

La « cheminée qui fume » est un des fléaux du XVIIIe siècle.

Elle fumait avant, elle fume depuis; mais jamais, je crois, à aucune époque, on ne s'est évertué, avec autant d'acharnement que d'insuccès, à trouver le remède. Dans tous les mondes, à la cour, à la ville, dans le peuple, des gens à idées surgissent qui vont immédiatement porter leurs trouvailles à Mon-

seigneur le Directeur et Ordonnateur général des Bâtimens du Roy, Jardins, Arts, Académies et Manufactures Royales.

Voici, tout d'abord, ce qu'en 1692 un de la grande bande du roi fait présenter à Villacerf. C'est un placet magnifiquement calligraphié en bâtarde sur une petite feuille de hollande :

« A Monseigneur le marquis de Villacerf,

« Surintendant des Bâtimens.

« Bernard, ordinaire de la Musique du Roy a un de ses amis qui prétend avoir trouvé le secret infaillible d'empescher la fumée des cheminées en toute sortes de lieux et tems. Il offre d'en faire les épreuves par tout où l'on voudra, et demande une récompense honneste pour découvrir ce secret au cas qu'il réussisse, si mieux on ayme luy accorder un Privilège pour le pratiquer comme une chose très utile au public. »

Le marquis met simplement en haut : « à garder ».

Maintenant, c'est Marigny qui reçoit cette lettre :

« Monsieur,

« L'abbé Laget ayant trouvé le secret pour empêcher les cheminées de fumer par l'invention d'une machine qu'il a composée à cet effet par le moïen de laquelle les cheminées et les appartements seront garantis non seulement de la fumée mais encore du vent, de la pluye, de la neige, des orages, etc. On aura par ce moyen une cheminée dans son appartement sans en ressentir les incommodités inséparables, ce qui servira non seulement pour la proprетté mais encore pour la santé; car personne n'ignore que la fumée gâte les meubles, qu'elle est nuisible à la vie et que le vent d'une cheminée est incommode surtout aux personnes infirmes et malades, principalement en hyver. Cette machine la bouche entièrement, ne laissant que les petites issues obliques pour le passage de la fumée. Et comme des personnes de considération m'ont dit que le Roy notre maître en aura le premier besoin dans toutes les cheminées du château de Versailles et des autres Maisons Royalles, qui fument surtout en hyver lorsqu'il y a du vent, le zèle que j'ay toujours eu pour son service et pour celuy de l'Etat m'a fait travailler a en chercher le remède. L'ayant trouvé, j'ay cru qu'il était de mon devoir de vous en donner avis le premier, comme étant le Directeur général des Bâtimens du Roy. Je me regarderay comme toujours heureux de pouvoir vous être utile et de travailler à votre gloire. J'espère que vous voudré bien agréer mes sentiments et me faire don-

ner un privilège exusif pour que puisse jouïr du fruit de mon travail à Paris. C'est la grâce que j'ose espérer de votre bonté d'autant que je n'ay pas du bien de la Fortune. Je suis abbé, mais je ne suis pas prêtre et je n'ay point encore de bénéfice.

« J'ay l'honneur d'être avec respect,

« Monsieur.

« Votre très humble et très obéissant

« serviteur

« L'abbé Laget.

« A Paris, ce 10 août 1763.

« Mon adresse est rüe Traversière-Saint-Honoré,

« chez M. Lemoyne perruquier à Paris. »

Le frère de la Pompadour consulte Gabriel. Celui-ci lui répond, le 24 août :

«... J'estime qu'il faut luy procurer la liberté de faire chez le Roy une expérience à ses frais et dépens, sous la promesse de lui rembourser lesdits frais et de luy donner une récompense. Cette précaution que je propose de faire cette expérience à ses frais, est que nous avons été dupes plusieurs fois de ces sortes de propositions et notamment à Choisy il y a quelques années, qui ont coûté beaucoup d'argent sans aucun succès ».

L'architecte propose Versailles ou le « petit cabinet des Jeux, à la Muette ».

Le directeur des Bâtiments dépêche alors à Soufflot, cet « abbé sans bénéfice ».

« M. l'abbé Laget. A Paris le 31 août 1763.

« Si vous voulés, Monsieur, vous donner la peine de voir M. Soufflot, je le préviens par ce courrier que je consens que vous fassiés à vos dépens dans l'arrière cabinet du Roy à la Muette l'essay de la machine que vous m'annoncés comme infaillible pour préserver les cheminées de la fumée, et de vous dire que vos frais vous seront remboursés au cas de réussite, et que je verrai ensuite à vous procurer une récompense, si on peut en faire un usage utile dans les maisons Royales. J'ai l'honneur d'être M. V. T. H. et T. O. S.

« Le marquis de Marigny. »

Je n'ai pu connaître le résultat de l'expérience.

Il n'en est pas de même pour l'invention du ferblantier Le Bœuf.

Marigny recevait, un matin d'août 1765, la missive suivante :

« Monsieur,

« J'ay sçu d'hier seulement, du sieur Le Bœuf ferblantier du Roy, que lundi passé il eut l'honneur de vous présenter icy une Tourelle à soupapes, petite machine nouvelle de mon invention, propre à garantir les cheminées de la fumée.

« Je m'assure qu'il l'a fabriquée luy-même d'après quatre que j'ay fait construire et poser sur deux maisons royalles suivant les dispositions de M. Gabriel.

« J'apprends, mais trop tard, que vous avez eu la bonté de me demander, et que vous m'auriez vû sans peine vous faire moi-même cet hommage. A cet égard, Monsieur, l'incertitude où j'étois sur le succès de mon ouvrage a été l'unique cause qui m'ait retenu jusqu'à ce moment.

« Me trouvant éloigné de la Cour, permettez-moy d'implorer par écrit aujourd'huy l'honneur de votre protection pour cet essay phisique.

« Il y a quelques années que je me fis connoître par des ouvrages de théâtre. De nouvelles vües m'ont fait changer d'occupations et d'objets. Mon principal seroit sans doute de tâcher de me rendre utile et de plaire à des personnes éclairées et bienfaisantes comme vous.

« Depuis mon retour de Saint Hubert et de Versailles, où la construction des Tourelles m'a coûté trois semaines de séjour, j'ay imaginé une autre petite machine différente de ma première... Si vous le désirez, Monsieur, on pourroit placer sur une cheminée de la Meute cette nouvelle machine, ou bien la Tourelle qui vous a été présentée. Il paroîtrait seulement essentiel dans les deux cas que je pûsse veiller à l'ouvrage.

« Je suis avec respect,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« Mailhol.

« A Paris ce 21 juillet 1765.

« Mon adresse rüe Bourbon-le-Château, hôtel de Suède près l'Abbaye. »

Marigny met en tête : « 14 aoust 1765. Je ne l'ai point demandé. On m'a apporté sa machine que j'ay trouvé très ingénieuse, et dont on ne pourra connoître l'utilité qu'après cet automne.

« En attendant, restons-en là. »

Le 6 février 1766, Mailhol rappelle au directeur des Bâtiments que la machine a été « expérimentée aux yeux de MM. Soufflot et Coustou », et qu'il attend une récompense. En

juillet 1708 il renouvelle sa demande; il est alors retiré à Saint-Papoul, en Languedoc.

Marigny, qui a parfaitement oublié Mailhol et sa « Tourelle » demande des explications à de Marne, qui les lui donne:

« Je croyois avoir répondu à la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'adresser du 9 août dernier, au sujet d'une machine que le sieur Mailhol a construite à Saint Hubert à une cheminée de l'appartement du Roy pour empescher qu'elle ne fume.

« En voicy le résultat : cette opération a ôté une grande partie de la fumée, mais non pas totallement, nous l'avons laissé en place jusqu'au premier voyage du Roy. La première nuit le Roy n'a point dormi par le bruit que fait cette machine, il en a esté de même de la seconde et le Roy me donna ordre à son lever de la faire ôter, depuis ce tems elle est au magazin. Nos étangs commencent à bien se remplir... »

Dépenser trois années en démarches, en suppliques, en attentes, en supplications et en expériences, pour en arriver à empêcher le roi de dormir pendant deux nuits...

Je trouve ensuite, au compte des « dépenses imprévues » pour l'année 1772 une somme de 240 livres, payée le 4 mai au « sieur Bony de la Vergne, ingénieur, à compte des dépenses qu'il a faites pour l'essay de son secret contre la fumée des cheminées ». Il touche pour la même raison, le 28 février 1773, 637 livres 10 sous.

Voici, maintenant, dans les papiers d'Angiviller un long mémoire d'un sieur Gorgy, secrétaire du comte de Maillebois qui a « trouvé le moyen, à très peu de frais, *d'empêcher les cheminées de fumer dans toutes les positions et circonstances possibles, sans le secours de constructions apparentes et surtout sans employer aucun procédé capable de refroidir les appartements* ».

L'auteur a soumis son invention à la « Société libre d'émulation établie à Paris pour l'encouragement des inventions qui tendent à perfectionner la pratique des arts et des métiers utiles ». Il joint à son mémoire le rapport élogieux qu'en ont fait MM. Zumelin, Dufourny et de Bernières.

Au secrétaire du comte de Maillebois succède, en 1784, un certain Adam, officier de la reine, qui demeurait « chez Bouchy, tapissier, rue Dauphine ».

Sa lettre à d'Angiviller commence ainsi : « Une longue combinaison du poids de l'air, et des épreuves multipliées m'ont

conduites à la découvertte du secret de suprimer entièrement la fumée des appartemens qui en étoient infectés... » Le directeur des Bâtiments l'adresse à Heurtier, « inspecteur général des Bâtiments de S. M. »

Heurtier répond que les cheminées ne fument plus à Versailles « et qu'au reste le Sr Adam annonce trop d'ignorance dans ses raisonnemens pour que l'on puisse raisonnablement luy rien confier dans le château ».

Et je passe le mémoire de Sr Jouve, artiste, qui a trouvé « le moïen d'arranger les anciens poëles de manière à faire moitié moins de dépence : ils gardent leur chaleur plus de douze heures après l'extinction du feu... » ; celui du « Sr Roze de Chantoiseau, directeur du bureau d'indication des artistes célèbres, rüe des Bourdonnays, à l'hôtel d'Ons-en Bray », qui « se flatte d'avoir trouvé un procédé simple et facile et peu dispendieux pour préserver de la fumée ». Non lui-même, mais « un homme de mérite » qui a remis cette invention à son bureau. Et, comme il est « chargé par Etat d'indiquer les plus habiles artistes en chaque genre » il l'indique au comte. Il y a encore la lettre du « Sr Cardon, sculpteur » qui annonce le « dépôt à l'Académie des sciences et à celle d'architecture » du moyen infaillible qu'il a trouvé, —et la lettre d'un « Sr Maurice, machiniste, petite Place, chez la dame Blanchard »...

VIRGILE JOSZ.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Paul Rouaix : *Histoire des Beaux-Arts en trente chapitres*, H. Laurens, 15 fr. — H. Hymans : *Gand et Tournai*, H. Laurens, 4 fr. — J.-K. Huysmans : *L'art moderne*, Stock, 3 fr. 50. — Edmond Rocher : *Les fleurs passionnées*, Les Cahiers humains, 125, rue d'Alésia, 5 fr. — A Guillaume : *Almanach de 1903*, Simonis Empis, 0 fr. 50. — Les Revues : *Gazette des Beaux-Arts ; Revue de l'Art ancien et Moderne; L'Art décoratif; Art et décoration; Revue des Arts décoratifs; La chronique des Arts; Bulletin de l'Art ancien et moderne ; La Plume; L'Occident; L'Ermitage; La Critique; La Revue du Bien; La Revue des arts graphiques; L'Assiette au beurre; Le Rire; le Sourire; La Vie en Rose; L'Art moderne; lé Studio; Deutsche Kunst und Dekoration; Innen-Dekoration.*

Les Livres. — **L'Histoire des Beaux-Arts**, par M. Paul Rouaix, est un important précis en deux tomes. L'érudition y est vulgarisée avec une concision bien ordonnée et nous voyons se développer les grandes évolutions d'art des origines à nos jours en un résumé logique et clair. M. Paul Rouaix sait expliquer en peu de mots — et c'est un art diffi-

cile — ce que nous savons du passé. Il initie sans effort le public aux merveilles de l'antiquité grecque, romaine et égyptienne, aux manifestations du génie oriental comme à la riche floraison du moyen-âge. On peut même lui accorder quelque confiance jusqu'aux temps modernes. Mais là s'arrête sa compréhension. On pourrait, en supprimant de son œuvre ce qui concerne la période contemporaine, distribuer ces deux volumes aux élèves des lycées, et ils leur rendraient de grands services parce que M. Rouaix sait accommoder à une sauce agréable les opinions qui ne sont plus à discuter.

Lorsqu'il s'agit de faire œuvre de critique personnelle, il faut bien dire qu'il est perdu. Il n'a pas su discerner l'admirable apport du mouvement impressionniste. Il cite Manet et Degas dans un chapitre où il parle de Bouguereau, de Lefebvre, de Gérôme, de Meissonier, de J.-P. Laurens, de Cabanel, de Lenepveu, de Merson et de Jules Breton. Il néglige l'effort révolutionnaire des Monet, des Sisley, des Renoir, des Pissarro; il glisse sur Puvis de Chavannes et ne cite même point ces deux admirables génies de la peinture contemporaine : Carrière et Besnard. Dans la statuaire il a pour idéal la sculpture polychromée de M. Gérôme. Je comprends qu'il avance alors que « le *Saint-Jean* de Rodin justifierait l'horrible mécanicien de la statue d'*Alexandre Dumas* par Gustave Doré ». Selon lui, la nouvelle école, « c'est le triomphe de l'artificiel », parce qu'il n'a pas su voir qu'au contraire elle était l'admiratrice passionnée de la nature dont elle étudie les modèles avec une constante ferveur. Et qu'est-ce que M. Rouaix oppose à l'art de Rodin ? Le *Lion de Belfort* de Bartholdi, cet amas informe qui selon lui, « rappelle et surpasse en valeur le *Lion de Lucerne* de Thorwaldsen ». Décidément il était temps que le volume se terminât!

La librairie H. Laurens publie une collection des *Villes d'Art célèbres* des plus captivantes. Nous avions déjà eu *Venise* ainsi que *Bruges et Ypres*. Aujourd'hui c'est M. Hymans qui nous convie à goûter l'essence même de deux des plus belles cités de la Belgique, **Gand et Tournai**. De ces deux villes émane un délicat parfum d'antiquité. A Gand, sur les canaux languides, autour des vieilles maisons et des églises, comme une paix fluide baigne et ensevelit les choses. A Tournai, il y a davantage de vie présente, mais non moins de beautés pour les archéologues. M. Henri Hymans est un excellent cicerone de ces villes d'art. Il nous guide au travers de leurs trésors avec une précision d'érudit dont la

science n'altère pas la sensation. De nombreuses illustrations choisies avec discernement nous font faire le voyage en chambre. Le lecteur ainsi se souvient agréablement et voit s'évoquer ses souvenirs, ou, lorsqu'il n'a point parcouru les sites décrits, se trouve incité à les visiter un jour.

L'éditeur Stock réédite sous le titre de **l'Art moderne** les Salons de M. J.-K. Huysmans de 1879 à 1882, et l'on a grand plaisir à relire ces pages courageuses et souvent divinatrices. M. J.-K. Huysmans est de ceux qui ont combattu passionnément pour faire pénétrer dans l'art contemporain l'amour de la vérité et de la lumière. Aujourd'hui que ceux qu'il défendait ont triomphé, — malgré les derniers bataillons d'une « vieille garde » qui persiste à ne pas se rendre, sans avoir l'excuse de l'héroïsme — il était bon de faire revivre sous les yeux du public les luttes passées. Ainsi s'aperçoit-on du chemin parcouru dans l'opinion grâce à quelques critiques ardents et sincères, grâce aussi à la force intrinsèque qui émane des véritables créations originales. Je suis heureux de cette occasion d'envoyer à M. Huysmans un hommage à sa pensée loyale, à son attitude indépendante et généreuse comme à son geste hardi et si souvent justicier.

*Les Cahiers humains*, nouvelle bibliothèque créée par M. Paul Redonnel, commencent la publication d'une série de lithographies en couleurs d'Edmond Rocher : **Les Fleurs passionnées.** Toute une flore sexuelle et sexuée, pistils phalliques et corolles vaginales, pollen fécondant et équivoques enchevêtrements de feuillages. Des fleurs animées d'une sorte d'animalité possèdent des femmes curieuses et affolées que M. E. Rocher a dessinées avec beaucoup de charme. L'ouvrage sera complet en dix fascicules.

**L'Almanach Guillaume**, pour 1903, vient de paraître, en tout point pareil à celui de 1902.

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (1er octobre). — La très intéressante exposition des Gobelins au Grand Palais est étudiée par M. J. Guiffrey avec sa compétence en ces matières. — J'ai déjà signalé les très intéressants comptes-rendus de l'*Exposition des Primitifs Flamands à Bruges*, par M. H. Hymans; le troisième article vient de paraître accompagné d'une très belle reproduction en hors-texte du portrait de *Pierre Bladelin, chambellan de Charles le Téméraire*, par Roger van der Weyden. — Quelques notes documentaires sur *François Guérin*, par M. Casimir Stryienski, avec une curieuse reproduction d'une pièce appartenant au

baron Edmond de Rothschild et représentant *la marquise de Pompadour et sa fille Alexandrine*. — M. Charles Saunier a eu la bonne fortune de découvrir un *dessin inconnu de la « distribution des aigles » de Louis David*. *La Gazette des Beaux-Arts* reproduit ce précieux document avec d'ingénieuses notes de M. Saunier. Au même numéro, suites des articles sur *le Versailles de Mansart*, par M. Pierre de Nolhac, sur *le Mouvement d'art en Suisse*, par M. Daniel Baud-Bovy, et sur *l'Ecole de Fontainebleau et le Primatice*, par M. de Müntz.

**La Revue de l'Art ancien et moderne** (10 octobre). — M. Camille Mauclair a écrit sur le peintre Gustave Ricard, au talent robuste et élevé, une étude d'une profonde compréhension dans laquelle il situe à sa place exacte dans l'évolution picturale le psychologue et le rêveur dont les portraits ont matérialisé pour toujours quelques fugitives vibrations morales. Au sommaire du même numéro la suite d'un article sur M. Emile Gallé, par M. de Fourcaud. Belles reproductions d'œuvres de Ricard en hors-texte.

**L'Art Décoratif** (septembre). — Jacques-Emile Blanche, par Camille Mauclair.

(Octobre). — Quelques pages averties de M. Henri Frantz sur *les aquarelles de Francis Auburtin* (14 illustrations). — *L'Exposition de Turin*, par M. Gustave Soulier. — M. Albert Thomas étudie l'œuvre d'un artiste sincère et d'une pure inspiration, M. Camille Lefèvre dont la sculpture n'est jamais vide de pensée. — Le *Salon des Industries du mobilier*, par M. G.-M. Jacques.

**Art et Décoration** (septembre). — Cette revue a eu l'excellente idée de consacrer un numéro spécial à l'*Exposition d'Art décoratif moderne de Turin*, cette importante manifestation où nous n'avons pas, malheureusement, fait très bonne figure. Il est bon de montrer les efforts de nos voisins et d'empêcher nos artisans de se leurrer en une perpétuelle confiance dans notre supériorité artistique, supériorité violemment battue en brèche sans que l'on semble ici sans douter. Si l'on n'y prend garde, demain nous aurons perdu ce dernier prestige.

**Revue des Arts Décoratifs** (juillet). — Article très documenté sur *la Décoration des instruments de musique*, par M. Albert Jacquot.

**La Chronique des Arts** (11 octobre). — Quelques lettres inédites sur *le Voyage de Tocqué en Russie*, exemple

caractéristique du mode d'engagement des artistes français dans les cours étrangères au XVIIIe siècle.

**Le Bulletin de l'Art ancien et Moderne** (6 septembre). — A propos du rapport de M. Gustave Geffroy sur la gravure à l'exposition de 1900 :

« Que l'auteur s'y montre le connaisseur averti, de qui la critique serrée et sûre fasse autorité, cela ne saurait surprendre, et nul ne s'étonnera de trouver en ces quelque vingt pages, à côté des tableaux récapitulatifs qui sont le bilan du passé, des conclusions sévères, mais profitables aux artistes, à qui elles devraient servir de *credo* pour l'avenir. Certes le XIXe siècle n'a rien à envier à ses devanciers pour ce qui est de l'art de l'estampe : en graveurs au burin, en aquafortistes originaux ou de production, il a son imposant bataillon de talents; la gravure sur bois y marqua une renaissance inoubliable; enfin une branche nouvelle, la lithographie, s'y développa vite jusqu'aux chefs-d'œuvre. Mais une autre invention encore — la photographie et les procédés de reproduction qui s'y rattachent — s'y fit une place de jour en jour plus large, jusqu'à paraître menacer la gravure. Et d'aucuns gémirent, car ils voyaient la gravure entrer en agonie : comme si un instrument mécanique, tout parfait qu'il soit, pouvait remplacer l'œil et la main d'un artiste dans l'interprétation des chefs-d'œuvre de la peinture! Certes, écrit M. Gustave Geffroy, il faut savoir gré au procédé photographique de son exactitude, très appréciable en bien des cas; mais « la gravure est un grand art, le plus ancien, le plus vénérable de tous les arts, car ne peut-on soutenir que les intailles préhistoriques sont comme les premières tentatives de l'art de graver tout autant que de l'art de sculpter? La gravure, plus durable que la peinture, court le monde en œuvres admirables, apparaît aux murailles, s'enfouit aux cartons, s'unit aux livres. Elle a un grand rôle qu'elle ne peut abdiquer ». Et il ajoute : « Il faut donc s'intéresser aux graveurs », non seulement aux aquafortistes originaux, mais aussi aux burinistes de reproduction, car l'interprétation est une des grandes raisons d'être de cet art; il faut encore revenir à la collaboration du graveur sur bois, si l'on veut voir cesser la crise qui sévit en ce moment sur le livre illustré.

« Tels sont les devoirs des amateurs; mais les artistes ont les leurs, eux aussi : il est essentiel de répéter qu'il appartient aux graveurs de sauver la gravure Et le rapporteur termine par cette flèche du Parthe que les intéressés ne médite-

ront point sans profit : « Ils ont travaillé exclusivement pour le marchand, et non pour l'amateur, et non pour eux-mêmes. Aujourd'hui ils s'aperçoivent qu'il faut revenir à l'art pour résister à toutes les tentatives qui les assaillent. Tant mieux si la leçon est salutaire, si ces excellents artistes ont pris conscience de leur tradition et de leur originalité ».

**La Plume** (1er septembre). — M. Eugène Montfort écrit quelques bonnes pages sur M. Valère Bernard.

**L'Occident** (juillet à septembre). — M. Maurice Denis, un artiste de talent, publie une série de pages des plus captivantes sur les *Elèves d'Ingres*.

(Octobre).— M. Adrien Mithouard nous parle de Poussin en des termes d'une parfaite psychologie :

« De l'italianisme où tant d'autres se perdent, il n'eut pas la peine de se défendre; car ce qu'il demandait aux marbres et à la colonne trajane, ce n'étaient point tant des formes et des motifs qu'une certaine façon d'être un homme. Les paysages de Poussin, tel le *Diogène* ou l'*Apollon et Daphné*, montrent de belles masses d'arbres, épaisses et s'étageant comme on en voit dans ces pays de la Seine dont il était né. Mais c'est de Rome qu'il avait appris cette noble façon de les construire, de sorte que le paysage dont il faisait un site éternel de la pensée humaine, devînt aussitôt l'éternel monument dont le temps respectera la forme jusque dans le dernier effacement des couleurs...

« Oui, c'est pour être occidental avec sérénité qu'il se fit un peu romain. Tout posséder, de tout ce qui est dans la nature prendre la mesure et l'empreinte scrupuleuse, tout savoir examiner, mais tout vouloir placer avec jugement, peindre opiniâtrement ce qu'on veut peindre et se contenter de le peindre, ordonner un sujet autour d'une impression dominante, choisir attentivement chaque détail convenable, ne rien exprimer qu'en mettant une ligne ou une couleur à tel endroit où on l'a su rendre nécessaire, mais laisser ignorer tant de labeur et sans qu'il en coûte de le laisser ignorer, agencer les formes avec tant d'aisance qu'une telle abondance et tant de fécondité soient dissimulées par une touchante exactitude, ne laisser voir jamais sa force que dans un charme, tout tempérer de façon qu'on parle « vivement à l'âme et doucement aux yeux », ne rien demander à la mysticité ni à l'idéalisme, mais se fier largement à un bon sens magnifique et à une bonne foi émouvante, avoir l'esprit si vertueux que tout cela s'accorde en des ouvrages superbement naïfs, être religieuse-

ment beau à force de se posséder, être comme une grande musique humaine, voilà Poussin. Il dut à Rome de demeurer sans défaillance à ce point de perfection, de s'y retenir dans une maturité éternelle et d'être enfin un tel artiste d'une façon olympienne, avec un sourire héroïquement grave. »

**L'Ermitage** (octobre). — *Bruges et les Primitifs flamands,* par Jean Clary.

**La Critique** (5 septembre ) — *Le mobilier contemporain,* par Emile Sedeyn.

**La Revue du bien** (1er septembre). — Le charmant poète Henri Degron,dont les poèmes ont la douceur des laques et la délicatesse des kakemonos, décrit quelques dessins pris au Japon par M. Félix Régamey.

**La Revue des Arts graphiques** (27 septembre). — M. Paul Bluysen regrette la disparition de l'école typographique Gutenberg de Paris, la chambre patronale des imprimeurs en ayant décidé la suppression par mesure d'économie.

**L'Assiette au beurre** (6 septembre.) — *Guillaume II,* dessins d'Ostoya, texte naturellement mordant, par Laurent Tailhade.

(20 septembre). — M. E. Cadel a croqué quelques pitoyables faces d'opprimés et de miséreux dans le fascicule intitulé *la Chasse.*

**Le Rire** (passim). — Dessins d'Hermann Paul.

**Le Sourire**(passim). — Dessins de Huard et de L. Georges.

**La Vie en Rose** (17 août). — Numéro spécial, texte et dessin par Louis Morin : *A la mer!* « Rapport du délégué de la ligue contre la licence des plages », spirituelle diatribe contre notre Bérenger national.

**L'Art moderne** (10 août et suivants). — M. L. Mæterlinck discute *les Origines de l'art national en Belgique.*

**Le Studio** (septembre). — *L'Art moderne hollandais : l'œuvre de Josef Israels,* par Jan Veth (16 illustrations).

**Deutsche Kunst und Dekoration** (nos 3 à 6). — Consacrés à l'exposition internationale de Turin, ces fascicules, par leur nombreuse documentation illustrée,sont d'un précieux enseignement sur le style décoratif moderne en formation et sur l'apport des diverses nationalités dans cet ordre d'idées.

**Innen-Dekoration** (octobre). — Numéro consacré au *Musée de Hagen en Westphalie,* musée dont l'organisation intérieure a été faite par M. H. Van de Velde, dont l'œuvre est reproduite sous divers aspects.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Fritz Mauthner : *Beitræge zu einer Kritik der Sprache ;* I vol, *zur Sprachwissenschaft*, II vol., *Sprache und Psychologie*, Stuttgart, J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger, les 2 volumes M. 27 — Hermann Bahr : *Premièren*, Munich, Albert Langen, M. 4. — Hermann Bahr ; *Der Krampus*, *ib.*, *id.* M. 3. — Hermann Bahr : *Der Apostel*, *ib. id.* M. 3.

**Beitræge zu einer Kritik der Sprache** —Je ne saurais mieux donner une idée de l'œuvre imposante de M. Fritz Mauthner qu'en évoquant ce bréviaire d'anarchie que fut, il y a cinquante ans, l'*Unique et sa propriété*. De même que Max Stirner, qui voulut pousser jusqu'à ses dernières conséquences la souveraineté absolue du *moi*, M. Mauthner s'est attaché à une seule pensée, dont la démonstration fait l'objet de tous ses soins : l'isolement absolu de l'individu devant le *néant de toute parole humaine*. Schopenhauer avait conçu vers vingt-huit ans son système du monde et sa vie tout entière se passa à le rendre intelligible, à en faire éclater l'évidence aux yeux de tous. Absorbé ailleurs, par son labeur de romancier fécond et original, par les besognes diverses d'un journalisme presque quotidien (il est critique dramatique du *Berliner Tageblatt*), M. Mauthner s'est révélé grand écrivain avant que fussent connues ses spéculations de philosophe pessimiste. Mais, aux heures de loisir, dans le silence d'une habitation de campagne, il s'est appliqué à parachever lentement l'œuvre de sa vie. Pendant quinze ans, ce fut pour lui un réconfort devant les déboires multiples, une raison hautaine d'aimer la vie et de mépriser une gloire facile. Et, s'il commence aujourd'hui à la livrer au public, c'est parce que la cinquantaine a sonné et qu'il ne voudrait pas, comme Copernic, se faire apporter sur son lit de mort (1543) un ouvrage qui, selon lui, doit rénover la pensée humaine.

Des *Contributions à une critique du langage* deux volumes ont paru à quelques mois d'intervalle. Le premier traite de la linguistique, le second du langage et de la psychologie. Ce sont plus de 1400 pages grand in octavo. Deux autres volumes doivent suivre encore, l'un étudiera la logique et la grammaire, l'autre donnera une histoire de la critique du langage, sous forme d'histoire de la philosophie.

M. Mauthner voudrait débarrasser l'humanité du fétichisme des mots. « Toutes les misères de la solitude, dit-il, ne viennent que du langage humain » (I p. 38). Et ailleurs : « Grâce à la langue, les hommes ont été mis dans l'impossibilité abso-

lue d'apprendre à se connaître. » Nous ne pouvons rien comprendre à rien parce que sans cesse l'expression verbale s'interpose entre les objets et nous-mêmes. « Toute parole est un préjugé», avait déjà dit Nietzsche, et le jeune Taine (cité par M. Chevrillon) notait avec découragement que « la forme littéraire est une première déchéance de l'idée ». Mais le scepticisme de M. Mauthner va plus loin encore. Ce ne sont pas les mots qui obscurcissent les idées, *les mots sont les idées mêmes*. Toute notre connaissance ne repose que sur la parole. Sans paroles point de mémoire, point de raison, point de jugement. Kant, dans sa *Critique de la raison pure*, avait placé au-dessus de l'expérience les jugements synthétiques *a priori*. La *Critique* de M. Mauthner affirme l'irréalité des concepts universaux. Notre conception du monde n'est, selon lui, que l'ensemble des mots de notre langue. Or, l'ensemble des mots, c'est la mémoire (et *vice versa !*) « La logique et la grammaire ne sont que des mythologies modernes du langage humain » (II, 74).

Avec une variété infinie, M. Mauthner reprend et retourne ainsi son idée fondamentale. Les exemples affluent de tous les domaines du savoir humain. Il analyse, il discute les ouvrages de linguistique, les découvertes des sciences naturelles, les systèmes de philosophie, puis, par de longs détours, il revient sans cesse à son objet pour lui donner un relief nouveau. Ce n'est plus une critique de la raison pure, c'est une critique de la raison en général, qui aboutit à une sorte de nihilisme serein. Nos sens nous sont venus du hasard, et c'est le hasard qui nous fait associer des objets semblables, grouper des idées. « Tous nos jugements ne sont que des tautologies. »

L'auteur fait appel à M. Michel Bréal : « L'abus des abstractions, l'abus des métaphores, tel a été, tel est encore le péril de nos études... il ne faut pas cesser de protester contre une terminologie, qui, entre autres inconvénients, a le tort de nous dispenser de chercher les causes véritables » (*Essai de Sémantique*, 3). Mais abus des abstractions ne signifie pas encore « néant de l'abstraction » et, après tout, la meilleure réfutation de l'ouvrage de M. Mauthner c'est de constater qu'il l'a écrit. Nous imaginons difficilement le monde privé de la parole, tel qu'il le préconise, à moins qu'il ne rêve d'un avenir, où un autre mode de communication nous fera percevoir des subtilités inconnues de l'âme humaine.

Dans ces notes hâtives, j'ai pu montrer seulement le sens général de l'œuvre de M. Mauthner. Quand elle sera complète,

en quatre volumes, elle méritera ici une longue étude plus approfondie, où l'on en démontera l'ossature compliquée. Chroniqueur brillant, M. Mauthner écrit par aphorismes rapides, presque sans plan visible, et c'est avec une peine infinie que l'on discerne la ligne conductrice de son travail.

Peut-être pourrait-on ramener cette dissociation du langage, telle que nous la donne le critique allemand, à l'une de ces « illusions » dont M. Jules de Gaultier a exposé le mécanisme. Le « bovarysme des phénomènes mentaux », quel beau thème de spéculation! Malgré leurs dissemblances profondes, et dans la méthode, et dans la portée générale, il était intéressant de lier l'un à l'autre ces deux systèmes de philosophie négative, parus presque simultanément, à une époque où les œuvres de pensée pure jouissent du plus grand discrédit public.

. Mais un autre rapprochement s'impose. Dans la *Sprachkritik* de M. Mauthner j'espérais trouver, à première vue, des recherches sur la langue allemande, considérée au point de vue du style. La forte argumentation de M. de Gourmont appliquée à des œuvres littéraires allemandes, quelle révélation pour nous! Notre intelligence de la pensée germanique s'en serait singulièrement accrue. Rien de tel, cependant, dans l'ouvrage de M. Mauthner. Tout au contraire, si, pour lui, il n'y a pas de « raison », il n'y a pas de raison non plus pour bien écrire. « Le langage n'est pas une œuvre d'art admirable »... il ne saurait en être une « parce qu'il n'est pas la création d'un seul individu » (vol. I, p. 25); et ailleurs, lorsque, dans un chapitre spécial, nous est expliquée l'origine de la langue écrite (vol. II, pp. 549-603), loin de reconnaître à l'écriture la vertu d'avoir fixé les traditions de la langue, on lui reproche bien plutôt d'avoir engendré la mauvaise littérature.

Nietzsche accusait les Allemands de ne connaître que le *style improvisé* (*Le Voyageur et son ombre*, aph. 95), et peut-être l'inconsistance de la langue ne déguise-t-elle que trop souvent, chez eux, des œuvres mal pensées. M. Mauthner écrit dans un style sobre et net, sa forme est sans cesse ironique, et il y a chez lui je ne sais quel détachement supérieur qui n'a rien de persuasif. Il espère à peine être écouté, car ses « Funérailles » à lui sont un véritable Anéantissement.

§

**Premièren.** — L'habile virtuose qu'est M. Hermann Bahr se plaît à nous offrir chaque année un recueil de ses meilleurs

articles. Voici les comptes-rendus des plusimportantes représentations théâtrales qui ont eu lieu à Vienne de l'hiver 1900 à l'été 1901. C'est une véritable encyclopédie de l'art dramatique contemporain, car l'écrivain autrichien connaît aussi bien les scènes de son pays que les théâtres étrangers. Ce qu'il écrit est toujours original et vaut la peine d'être retenu.

Mais M. Bahr, auteur dramatique, commence à affermir, lui aussi, sa réputation. Deux de ses pièces ont été jouées à Vienne, avec succès. **Der Krampus**, comédie en trois actes, met en scène les mœurs d'autrefois dans la capitale autrichienne. Nous sommes en 1775 et ce sont de braves petites gens qui se meuvent avec lenteur dans un cadre vieillot. On lit Klopstock et *Werther* et aussi Goldoni, mais on commence aussi à prévoir qu'un temps nouveau balayera bientôt toute cette grâce et que ce sera fini de la douceur de vivre.

**Der Apostel** est un drame politique où l'on conspue la politique. Un ministre veut y être idéaliste et finit par se mettre à dos tout son parti. Le peuple lance des pierres à celui qu'il y a peu de temps encore il vénérait comme un « apôtre ». Le thème nous est familier. Il fallait tout le talent de M. Bahr pour tirer des situations nouvelles d'un sujet qui fut si souvent traité.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Zola jugé par les Anglais. — Le troisième centenaire de la Bodléienne. — Une nouvelle revue : *The World's Work*. — Le roman français en Angleterre : *A Century of French Romance*. — Le roman anglais en France : *The Continental Library*, de l'éditeur Fisher Unwin. — Réimpression de *The Garner of old English Literature*, du professeur Arber. — L'emploi de l'histoire dans le roman et le drame *If I were king*, drame, par Justin Huntly Mc. Carthy et roman du même, 1 vol., cr. 8°, 265 p., 6 s., Heinemann — Tauchnitz Edition : Arnold Bennett : *The Grand Babylon Hôtel*; Helen Mathers : *Honey*; Henry Seton Merriman : *The Vultures*; Marie Corelli : *Temporal Power*. — Les Revues : *Review of Reviews*. — *Cornhill Magazine*. — *Fortnightly Review*. — *Monthly Review*. — *Academy and Literature*. — *Saturday Review*, etc.

Les temps sont changés : nous avons eu maintes fois, depuis un an ou deux, l'occasion de le constater et sans doute il nous sera donné bientôt d'être les témoins d'une transformation radicale de l'Angleterre et de ses habitants. Témoin, les jugements de la presse anglaise au lendemain de la mort de Zola. Ce n'est plus aujourd'hui qu'on infligerait dix-huit mois de prison à Vizetelly pour avoir traduit les Rougon-Macquart.

Depuis cette heureuse époque de sévérité, Zola a joué dans une fameuse affaire un rôle considérable et retentissant qui lui a valu, sans restriction, les sympathies des pays étrangers. En Angleterre, en Suisse, en Hollande, partout où sévit l'austérité protestante, on a considéré l'œuvre de Zola sous un jour nouveau ; l'estime ou l'admiration que l'on eut pour l'homme firent trouver à son œuvre une beauté et une grandeur qu'on lui avait jusqu'ici refusées. On fit bon marché des trois objections ordinaires que lançait à Zola la critique hostile : la première, la grossièreté trop fréquente de ses personnages, est admise mais avec toute sorte de circonstances atténuantes; et l'on proclame que l'éclat de son génie est assez vif pour ne pas souffrir de ces ombres; la seconde, son manque d'humour, est nettement contredite et l'on ajoute que nul ne fut jamais moins que M. Zola disposé à considérer une plaisanterie comme une fin en soi, mais qu'on ne saurait nier son humour; enfin on repousse le reproche de pessimisme en arguant qu'il n'était ni pessimiste ni optimiste, mais seulement un homme de science observant fidèlement et racontant de même. En somme, il rédigea le procès-verbal de l'organisme social et il fut le grand poète, en prose, des masses en mouvement.

§

La bibliothèque bodleienne, d'Oxford, ou simplement la Bodléienne, comme on l'appelle communément, paraît être pour ceux qui la connaissent et pour ceux aussi qui n'en ont qu'entendu parler, un de ces rares lieux de silence et de paix où l'on se recueille pour rêver et penser entouré de ces volumes aux belles reliures qui renferment tout ce que l'esprit humain a maîtrisé de connaissances et de savoir. Il y a trois cents ans que Thomas Bodley fondait, dans le local qu'elle occupe encore aujourd'hui, la bibliothèque qui devint universellement connue sous son nom et voici qu'on célèbre le troisième centenaire de cet événement par des fêtes auxquelles on convie savants et profanes de toute catégorie. C'est une mode nouvelle en Angleterre que de telles solennités et l'on semble y céder assez volontiers depuis quelque temps; l'on pouvait se demander si c'est bien utile et si des habits noirs ne seront pas déplacés dans ces vieux murs et ces antiques jardins. La Bodléienne s'est accrue jusqu'à présent par des dons et ses richesses proviennent presque exclusivement de legs généreusement somptueux. Jamais on n'a laissé sortir

un seul volume des salles où on les consulte ; toujours on a laissé intactes les vastes collections léguées par des bibliophiles tels que Laud, Selden, Rawlinson, Gough, Douce, Sutherland, etc., et cela explique que, sans de grandes ressources particulières, sans patronage royal, impérial ou papal, sans allocations officielles, la Bodléienne soit devenue une des plus riches et des plus grandes bibliothèques du monde. L'atmosphère de cette poétique demeure des livres doit sûrement favoriser la longévité car, depuis trois cents ans, on ne compte que douze bibliothécaires qui se soient succédé à l'administration de la Bodléienne et la plupart furent des savants fameux.

§

Dans son essai sur la découverte de l'avenir publié dans cette revue même il y a quelques mois, H. G. Wells constate que l'esprit de la plupart des gens est préoccupé du passé, s'appuie pour ainsi dire sur le passé afin d'attendre plus confortablement l'avenir; peu nombreux sont ceux qui, regardant le passé comme mort selon qu'il convient, tendent les efforts de leur imagination vers le futur afin de le préparer et de le prévoir. L'aventureux penseur prétend, d'autre part, qu'on abandonnera de plus en plus le passé et que tout l'effort qui s'emploie à la reconstitution d'époques abolies se reportera plus fructueusement vers la préparation et la prévision de l'avenir. Et voici que, comme pour confirmer ces dires, une revue nouvelle annonce son apparition sous le titre de *The World's Work* et elle est consacrée aux progrès réalisés dans toutes les manifestations de l'activité humaine. Elle se renseignera à toutes les sources, aura recours à toutes les collaborations et nul doute que son large programme ne lui attire de précieuses et nombreuses sympathies. Elle est dirigée par un des hommes les plus éclairés de ce temps, Mr. Henry Norman, membre du Parlement Anglais. Tous les mois, il y paraît une chronique consacrée à un examen de la « marche des événements » dans le monde. C'est en somme une énorme entreprise puisque cette revue sera publiée simultanément en Angleterre, en Amérique, en Allemagne et en France. C'est Mr. William Heinemann, le plus entreprenant des éditeurs, qui s'est chargé de son lancement et nul doute qu'il ne réussisse pleinement. La revue est superbement illustrée et son prix est de un shilling; elle ne s'adresse pas à un public spécial mais à tous ceux qui s'intéressent à ce qui se fait dans le monde entier, à l'histoire des nations dans son actua-

lité, aux conquêtes de l'esprit humain et à l'évolution des idées.

§

Quoi qu'en disent ceux qui, platement, flattent la manie nationaliste, impérialiste, chauvine, ou bien y cèdent, il est utile de se connaître entre nations, d'avoir de peuple à peuple des relations courtoises et amicales si possible. Rien, selon nous, ne contribue plus efficacement à ce résultat que la connaissance réciproque des littératures et des arts entre des contrées diverses. Nous acceptons tant de préjugés, nous répétons tant de sottises les uns sur les autres qu'il faut encourager tous ceux qui essaient de rendre plus faciles les relations entre gens de langue différente. On prétend que nous connaissons mal nos voisins, raison de plus pour lire leurs auteurs puisque nous sommes peu enclins à les aller voir chez eux. Mais nous connaît-on mieux à l'étranger? Si les Anglais, par exemple, se bornaient, dans leurs relations avec nous, à la lecture de nos romans, ils se feraient — et cela arrive parfois — une pauvre idée de nous. Un *french novel*, de l'autre côté du détroit, est nécessairement une œuvre immorale, licencieuse, pornographique, et c'est sans doute ce qui a incité Mr. Edmund Gosse à donner, de concert avec l'éditeur Heinemann, *A Century of French Romance*, c'est-à-dire douze volumes devant représenter les diverses phases du roman au XIX^e siècle. Les douze volumes choisis sont illustrés et accompagnés de portraits-notes par Octave Uzanne ; ce sont : *La chartreuse de Parme*, de Stendhal, avec introduction critique de Maurice Hewlett; *Colomba : Carmen*, de Mérimée, introduction d'Arthur Symons ; *Mauprat* de George Sand, introduction par John Oliver Hobbes ; *La Tulipe Noire*, de Dumas père, intr. par Richard Garnett ; *la Dame aux Camélias*, de Dumas fils, intr. par Edmund Gosse ; *Madame Bovary*, de Flaubert, intr. par Henry James; *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, intr. par Andrew Lang ; *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*, de Balzac, intr. par Henry James ; *le Roman d'un Jeune Homme Pauvre*, d'Octave Feuillet, intr. par Henry Harland ; *le Nabab*, de Daudet, intr, par le prof. Trent ; *Renée Mauperin*, des Goncourt, intr. par James Fitz Maurice Kelly ; *Pierre et Jean*, de Maupassant, intr. par le comte de Crewe. Et voilà. En manque-t-il? Sont-ils trop?

§

Mais on ne nous lit pas qu'en traductions en Angleterre et

l'ordinaire in-18 à couverture jaune est familier à tout un public lisant le français. En France, et sur le continent, on lit aussi beaucoup les romans anglais dans le texte, et tout le monde connaît les petits volumes blancs qu'on appelle communément des Tauchnitz. Cependant, cette collection ne renferme pas toujours le livre qu'on voudrait lire et l'on ne se soucie pas de débourser fréquemment six shillings (sept francs cinquante) pour lire un roman et l'on y renonce. Ce en quoi l'on a grand tort, car pour un prix moindre que celui des Tauchnitz on peut se procurer les œuvres que ne renferme pas la fameuse collection. On trouvera, par exemple, dans le catalogue de la *Continental Library* de l'éditeur Fisher Unwin, un très grand nombre de volumes à lire, par des auteurs tels que John Oliver Hobbes, Louis Becke, H. de Vere Stacpoole, E. Nesbit, William Barry, Joseph Conrad, Benjamin Swift, George Moore, C.-F. Keary, W.-R.-H. Trowbridge, etc., au total plus de cent trente volumes, élégamment brochés et fort bien imprimés.

§

Il est souvent fort difficile, pour ceux qu'intéressent la littérature et l'histoire de l'Angleterre, de connaître une quantité de choses qu'on ne peut trouver que dans les bibliothèques, après de longues et fastidieuses recherches Aussi nous est-il agréable de signaler maintenant une réimpression que la maison Archibald Constable entreprend de *The English Garner* du professeur Arber. *The Garner of Old English Literature* fut primitivement édité en huit volumes, de 1877 à 1896, et il contient des réimpressions de vieux livres, de brochures rares, de traités historiques, de longs poèmes, de sonnets, d'odes et de ballades, qui n'existaient auparavant qu'à quelques exemplaires inaccessibles pour la plupart des lecteurs. Certains de ces ouvrages se recommandaient par leur intérêt autant que par leur rareté; d'autres, parce qu'ils jetaient une nouvelle clarté sur d'obscurs passages de l'histoire politique ou sociale de l'Angleterre; ceux-ci, parce qu'ils étaient l'œuvre inconnue de grands auteurs; ceux-là, parce qu'ils révélaient de curieux *à-côté* de la vie et des mœurs en Angleterre, et parmi une telle richesse et une telle variété de matières le lecteur le plus exigeant peut trouver quelque chose à son goût. Le *Garner* est cité par toutes sortes d'auteurs, philologues, historiens, biographes, critiques, par les dictionnaires même, comme un modèle de référence, offrant

les textes fidèles des plus rares spécimens de la littérature des XVIe et XVIIe siècles. Cette fois, le *Garner*, dont les huit volumes étaient quelque peu désordonnés et chaotiques, est réédité en douze volumes dont le contenu est méthodiquement arrangé en quatre groupes : historique, géographique, social et littéraire, avec des tables et des index. Voici quel est le contenu de la collection : I, *Tudor Tracts*, avec introduction et notes par A.-F. Pollard ; II, *Stuart Tracts*, introduction et notes par C.-H. Firth ; III, *Late Stuart Tracts*, par George A. Aitken ; IV-V, *Voyages and Travels, mainly of the Seventeenth Century*, introduction par C. Raymond Beazley ; VI, *Social England in the Seventeenth Century*, introduction par Andrew Lang ; VII, *Critical Essays and Literary Fragments*, introduction par Churton Collins ; VIII-IX, *Elizabethan Sonnets*, introduction par Sidney Lee ; X, *Shorter Elizabethan Poems*, introduction par A.-H. Bullen ; l'arrangement des deux derniers volumes n'est pas encore définitif, néanmoins on les annonce comme suit : XI, *Longer Elizabethan Poems*, introduction par A.-H. Bullen ; XII, *Fifteenth Century Prose and Verse*, introduction par Alfred W. Pollard. On aura ainsi, réimprimées, entre autres curiosités, la fameuse *History of John Bull* d'Arbuthnot ; les meilleurs fragments politiques et les satires de Daniel Defoe ; les *Nine Daies Wonder* de Kemp ; l'*Advice to a Young Reviewer*, de Copleston ; des relations de voyages aux Indes et de captivité à Alger et dans le Levant ; *The Sad Decay of the Long Bow* ; les *Short Memorials*, de Fairfax ; la *Capture of Dunkirk* de Morgan ; etc.

§

Walter Scott et Alexandre Dumas père, pour ne parler que de ceux-là, ont pris à l'histoire tout ce qu'il leur a fallu pour échafauder des romans extraordinaires que l'on lisait jadis avec fureur — et qu'on lit encore maintenant, quand on ne trouve pas mieux — ou pire. A plusieurs reprises, Louis XI fut le protagoniste dans des œuvres de ce genre, et récemment M. Paul Fort rédigeait en ballades françaises le *Roman de Louis XI*. Cette fois, c'est un Anglais, Mr. Justin Huntly Mc.Carthy, qui s'empare du terrible et rusé roi de France et lui fait jouer un rôle assez inattendu. Ce fut d'abord dans un drame, dont Mr. Osman Edwards, dans *l'Européen*, rend compte en ces termes : « Mettre François Villon pendant huit jours à la place de Louis XI ! Telle est l'idée audacieuse de

Mr. Justin Huntly Mc. Carthy, qui, ayant abandonné depuis quelques années la politique pour la littérature et l'Angleterre pour les Etats-Unis, vient de soumettre enfin aux critiques de Londres cette pièce, dont le succès a été énorme, dit-on, à New-York. Quelques juges, très jaloux de l'honneur du drame poétique et très ferrés sur l'histoire, trouvent pas mal de défauts dans un essai, qui n'atteint ni à la beauté d'un grand poème ni à la vérité d'un grand drame historique. Mais le public, qui aime le romanesque, qui adore le sentimental, et qui se moque de plus hautes qualités, y a fait très bon accueil. L'auteur suit sa fantaisie avec beaucoup d'adresse et beaucoup d'esprit en tout ce qui concerne la forme, car son style dénote un homme de lettres accompli, mais pour le fond je vous prie d'oublier ce qu'ont écrit le sieur de Commines et sir Walter Scott. Ce royaume, dont Villon devient roi, n'est pas assurément la France du quinzième siècle, mais un pays bleu, où se passent des aventures extraordinaires. »

Le roman est tiré de la pièce et il en suit pas à pas les péripéties ; c'est dire qu'il est extrêmement dramatique et que les scènes s'y succèdent avec une vivacité surprenante. Mais, comme le dit Mr. Osman Edwards, il faut soigneusement oublier ce que l'on peut savoir d'exact sur Louis XI et sur Villon. Le poète des *Testaments* devenu duc de Moncorbier et grand connétable de France, vainqueur des Bourguignons et du cœur de la belle Catherine de Vaucelles, sont des nouveautés assez déconcertantes et l'on regrette, ma foi, que la réalité n'ait pas été conforme à la fiction.

§

Les derniers volumes insérés dans la Collection Tauchnitz sont : *The Grand Babylon Hotel*, par Arnold Bennett ; *Honey*, par Helen Mathers ; *The Vultures*, par Henry Seton Merriman, et, en deux tomes, *The Temporal Power*, de Miss Marie Corelli, dont les œuvres sont interdites à la critique.

**Les Revues.** — La *Review of Reviews* de septembre publie d'intéressants articles sur les généraux boers et sur le tribunal international de La Haye.

Dans le *Cornhill Magazine* d'octobre, Mr Richard Garnett étudie, dans ses *Alms for Oblivion*, les écrits de Charles Brockden Brown ; et l'écrivain des *Prospects in the Professions* examine les chances d'avenir dans le barreau. A lire aussi, une nouvelle de W. E. Norris : *Mr. Brough's Client.*

La *Fortnightly Review* publie : *The Conditions of Success*

par Max Nordau; *The Bodleian Library*, par J.-B. Firth, et la deuxième partie de *Mankind in the Making*, par H.-G. Wells.

La *Monthly Review*, qui maintient sa promesse d'être l'une des meilleures revues de Londres, donne une douzaine d'articles fort intéressants, entre autres : *Lessons of the War*, par le Lieutenant Général sir E. Y. Brabant ; la seconde partie de *The French-Canadian in the British Empire*, par Henri Bourassa, membre du Parlement canadien ; *Mr. Marconi's Recent Invention*, par le prof. Worthington; *Rodin*, par Sturge Moore; *A portrait of Saint Francis of Assisi*, par Sir Martin Conway ; *Rodolphe Tœpffer*, par Fuller Maitland; *West Irish Folk Ballads*, par Lady Gregory, et un poème *Marama, the Moon-God*, légende des mers du Sud, par Arthur H. Adams.

Dans *The Academy and Literature*, dans *The Saturday Review*, etc., des notes, articles, critiques, comptes-rendus, trop nombreux pour être mentionnés en détail.

HENRY-D. DAVRAY.

## *VARIÉTÉS*

Velléités alsaciennes. — Emile Strauss : *La nouvelle Alsace*, Paris, Bibliothèque de la *Critique*, 2 fr. — *Revue alsacienne illustrée*, 4 fascicules par an, Strasbourg, J. Noiriel (F. Staat, successeur), 15 fr.

Durant ces mois d'été quelques journalistes parisiens à court de copie parcoururent l'Alsace en quête de notations pittoresques et de documents politiques plus ou moins fantaisistes. Je ne renchérirai pas sur leurs apitoiements faciles. Mais il m'a semblé intéressant de ramasser ici quelques notes touchant des problèmes qui se rattachent aux destinées vitales de nos provinces perdues. Aussi bien l'examen d'une superbe publication d'art, reçue régulièrement aux bureaux du *Mercure*, m'en fournit-il l'occasion.

A feuilleter distraitement les collections de la *Revue alsacienne illustrée* chacun s'est extasié sur le luxe de la typographie, la qualité du papier et l'agrément des pages harmonieusement distribuées. Veut-on ensuite s'intéresser aux vignettes, arrêter le regard sur la beauté particulière des hors-texte, on retiendra le crayon souple d'un Seebach, le sens décoratif d'un Charles Spindler, le dessin ironique d'un Paul Braunagel. Ailleurs des séries de reproductions mériteront

un examen plus attentif : ce sont des monographies d'artistes alsaciens, Gustave Doré, Théophile Schuler, Schutzenberger, Henner. Plus près de nous Rupert Carabin, Ringel d'Illzach, par des objets d'art qui nous sont familiers, évoqueront un modernisme que nous aurions mauvaise grâce à blâmer.

Mais, sous cette apparence somptueuse, sous ce luxe tranquille et de bon aloi, il faut démêler un sens précis que la lecture seule peut donner, une lecture attentive et perspicace qui saura deviner, entre les lignes, ce que le texte souvent ne dit pas. Ce sens, si vous le voulez, sera le *sens alsacien*. D'autres provinces en France peuvent avoir leurs revues régionales, cultiver leur idiome ou leur patois, glorifier leurs grands hommes. Leur littérature paraîtra peut-être supérieure à celle que produisent les régions de l'Est. Aussi personne ne s'avisera-t-il de comparer la langue d'un Mistral aux accents barbares du dialecte alsacien. L'intérêt de la *Revue alsacienne illustrée* n'est pas là. A Quimper, à Toulouse, à Avignon, la vie provinciale a pu se développer sans entraves avec une lente régularité, tandis que l'annexion détruisait le Strasbourg d'autrefois. Les Alsaciens cependant, soumis aux conditions nouvelles, ou dispersés aux quatre coins de la France, ont conservé l'amour du sol natal. Avec une émotion que les circonstances rendent plus touchante, ils pourront chanter les vers du poète provençal :

J'aime ma province plus que ta province,
J'aime la France mieux que tout.

Alsaciens de France et Alsaciens d'Alsace, un lien impérissable les unit : le culte d'un même passé. Chercher dans le fond commun d'un petit peuple ce qui est capable de raviver et d'exalter son énergie, rendre sensibles les choses d'autrefois, montrer ce qu'elles ont d'éternellement vivace, dégager de tout cela une règle féconde qui puisse affermir dans ses vues une génération hésitante, quelle plus belle tâche saurait-on assigner à une publication périodique ? « Il faut que nos raisons d'aimer notre terre et nos morts nous soient intelligibles », est-il dit dans un prospectus de la *Revue*, avec une nuance toute barrésienne. « Il nous faut comprendre de quelle manière nous pourrions le mieux dégager, maintenir et prolonger la tradition alsacienne. »

Que peut-on augurer, sous la férule allemande, d'une Alsace revenue à sa conscience ? « La force naît par la contrainte et meurt par la liberté », c'est devenu presque banal de le prétendre. Mais l'opiniâtreté de ce petit peuple, résis-

tant sans écarts violents, selon son tempérament propre, surprend tous les jours davantage. L'amputation douloureuse de l'Année terrible avait fait jaillir au loin la sève alsacienne. Ce pauvre tronçon, amoindri et appauvri, privé de son meilleur sang, menaçait de dépérir. Désespérer, cependant, ou, d'autre part, se réjouir, ç'eût été compter sans sa vitalité admirable ! La *bouture alsacienne*, violemment séparée de la plante française, a su, malgré tout, se refaire des racines !

Il ne faudrait pas demander à la *Revue alsacienne* de nous donner, maintenant déjà, les fruits originaux d'une littérature personnelle. Créée par l'effort désintéressé de quelques hommes énergiques — je nommerai surtout l'admirable artiste qu'est Charles Spindler de Saint-Léonard, — sans l'appui d'un public indulgent, elle sut, pendant quatre ans, réaliser ce prodige : vivre et persévérer. Ses préoccupations, on le comprendra, furent, avant tout, historiques. Les documents ne manquaient pas. Pendant plus de deux siècles les destinées de l'Alsace ont été mêlées à celles de la France. Il fallait retracer ces souvenirs glorieux. Mais il convenait aussi de rappeler le passé germanique des provinces de l'Empire. On le fit sans ménagement, prêt à répondre à toutes les objections, de quelque côté qu'elles puissent venir. Les trésors d'art du pays, oubliés ou peu connus, furent présentés au public. On rechercha les vieux costumes. M. Maurice Barrès montra aux Alsaciens l'exemple de Mistral et du *Musée Arlaton* et contribua ainsi à créer une *Collection ethnographique alsacienne*. Actuellement M. Jules Guiffrey (de l'Institut) étudie dans la revue une série de quatorze précieuses tapisseries du dix-huitième siècle représentant la *Vie de la Vierge*, qui appartiennent au chapitre de la Cathédrale de Strasbourg... Mais de nombreux Alsaciens ont « fait leur chemin » au dehors. Il fallait les donner en exemple à leurs compatriotes et esquisser d'après eux « quelques aspects de l'âme alsacienne moderne ». M. André Girodie l'a rappelé dans le dernier fascicule (juillet) au début d'une de ces *Biographies* : « Georges « Spetz servit à définir l'amour du sol natal, de son esprit, de « ses traditions et de son goût artistique. Edouard Schuré « nous révéla comment l'âme alsacienne pouvait se mouvoir « dans le mysticisme... Léon Boëllmann fut le héros des « luttes où cette âme était en prise avec le concept de Wa- « gner et de César Franck. François Rupert Carabin parut, « tel l'écolâtre d'autrefois, lié par un pacte avec le démon de

« l'art moderne. Martin Feuerstein et Théophile Schuler, ar-
« tisans féconds, montrèrent l'abondance des sentiments que « suggèrent les aspects de leur pays. Demain Th. Deck dira « comment, grâce à l'éclectisme de l'intellectualité alsacienne, « l'art et l'industrie peuvent aller ensemble et se prêter un « appui réciproque. Voici Eugène Müntz, prototype de la men-« talité alsacienne, analyste précis de l'art et, disons le mot, « trait d'union entre l'esthétique allemande et l'histoire de « l'art, tel que Taine voulut qu'elle fût en France... »

Ce *culte des illustrations* provinciales qui, ailleurs, ressemblerait beaucoup à un étroit esprit de clocher, se justifie ici par une raison supérieure : le maintien d'un vigoureux lien social entre des isolés et des exilés.

§

L'exemple l'a montré plus d'une fois, nulle entreprise ne saurait réussir en Alsace, si elle ne s'appuie sur les traditions profondément enracinées dans le pays. C'est donc aussi le culte du passé qui a fait à Strasbourg le succès du *Théâtre alsacien.* Mais ici nous entrons dans l'histoire contemporaine. Le grand public strasbourgeois, comme toute bourgeoisie aisée, se soucie peu de littérature. Mais aimant le théâtre, après s'être abstenu pendant trente ans d'assister aux représentations allemandes (bien qu'il fît exception pour l'Opéra classique), il fut heureux de voir monter des spectacles où il pût aller. Durant une première saison d'essai, on eut la chance de monter quelques bonnes pièces. Le public y prenait goût et le courant s'établissait. Si quelques philologues allemands s'intéressèrent à la création du *Théâtre alsacien* parce qu'on y cultivait un dialecte aléman, ils ne furent pourtant pour rien dans son succès. Les malheureux ! ils ne s'étaient pas aperçus que, dans l'une des pièces du début, c'était leur tête qu'on se payait. La presse locale, elle aussi, prodigua ses encouragements, tandis que les officieux s'attendrissaient sur le loyalisme des « frères reconquis ». La confusion fut telle que l'on commit l'insigne maladresse de partir en tournée, pour donner une série de représentations... à Berlin. On revint au bout de quinze jours, couvert de lauriers, mais l'oreille basse, et les poches vides. Deux années d'économies y avaient passé. Ce fut une leçon salutaire, mais un rude coup dont l'entreprise ne devait plus se relever. Depuis lors on continue à jouer de grosses bouffonneries avec un succès mitigé, devant un public assez mêlé...

En dehors des pièces d'Erckmann-Chatrian, qui, traduites en dialecte, trouvèrent là leur cadre véritable devant un public chaleureux, la scène alsacienne ne put mettre au répertoire qu'un seul auteur qui était en même temps un de ses directeurs, Gustave Stoskopf. Ses pièces, quelle que soit la vulgarité qu'on puisse leur reprocher parfois, dureront, parce qu'elles donnent l'essence même de l'âme populaire en Alsace. Doué d'une puissante verve comique, Stoskopf, qui fit ses études artistiques à Paris — il fut camarade d'atelier d'Henry Bataille à l'Académie Julian, — s'habitua à regarder avec un œil de peintre, indulgent et amusé, les travers de ses compatriotes. Il saisit le détail pittoresque et le mot drôle, ses dialogues sont vivants, ses personnages se tiennent et l'on aurait pu attendre de lui une rénovation de ce que les Allemands appellent la « tragédie bourgeoise », si sa bosse de vaudevilliste ne lui jouait pas sans cesse les plus mauvais tours. La plaisanterie burlesque, la sentimentalité pleurarde dans le fait divers le plus plat, assaisonné du sel le plus gros, tout cela lié d'une vieille ficelle, que la bêtise populacière d'un bas public rend à jamais inusable, voilà ses dernières productions.

Mais cet écrivain inégal, qui se ressaisira, je l'espère, avait, dès le début du *Théâtre alsacien*, réussi une manière de chef-d'œuvre. Je n'insisterai pas sur la valeur littéraire de *Monsieur le Maire* (*D'r Herr Maire.* — Strasbourg, 1898). C'est une image exacte de la vie alsacienne dans les campagnes des environs de Strasbourg, vingt-cinq ans après l'annexion. Et c'est, fixé d'une touche très fine, un moment précis dans l'évolution d'un peuple. Au commencement du dix-neuvième siècle, un certain Daniel Arnold, que Gœthe sut apprécier, avait donné, dans son *Lundi de la Pentecôte* (1815), une peinture un peu partiale des coutumes alsaciennes. Le *Maire* apparaît, sans que Stoskopf s'en doutât, comme la contre-partie exacte de la comédie d'Arnold. Le vieux poète strasbourgeois s'était inspiré des tendances germanisantes qui sévissaient alors parmi quelques intellectuels alsaciens. Son personnage ridicule est un licencié épris de modes françaises. Tout au contraire, l'auteur du *Maire* dirige ses pointes contre les maîtres d'aujourd'hui et il n'y a point figure plus grotesque que celle de ce docteur Freundlich, philologue en quête d'expressions pittoresques que l'on traîne de l'auberge à l'écurie, pour le déshabiller enfin en scène, afin qu'apparaisse, visible aux yeux de tous, le néant complet de son linge de corps !

Nous verrons, je crois, cet hiver *Monsieur le Maire* sur une

de nos scènes parisiennes. On pourra juger alors du comique supérieur de ce petit tableau de mœurs locales. Déjà l'une des pièces de Stoskopf, arrangée pour *Déjazet*, tint l'affiche pendant de nombreux soirs au cours de la saison dernière. C'était la plus éclatante revanche pour la déconfiture de Berlin.

Inconsciemment, j'ose le croire, Stoskopf a montré dans *le Maire* la verve alsacienne s'amusant aux dépens de l'envahisseur allemand. Cette tendance n'étonnera personne. Pour l'annexé, le maître d'outre-Rhin sera toujours un sujet d'étonnement gouailleur. Sans pousser son esprit jusqu'à l'analyse, il le jugera différent de lui-même, inférieur. Peut-être faut-il voir là une des raisons qui fait que, même sur le vulgaire paysan, sur l'ouvrier inculte, les coutumes allemandes ont si peu de prise. Ce sont là des questions extrêmement complexes. Pour les résoudre il faudrait aborder la psychologie des races qui se trouvent en présence.

§

Lorsqu'il y a cinq ans le *Mercure* publia une enquête sur la question d'Alsace-Lorraine, il me sembla pouvoir affirmer que le principal obstacle à la germanisation était l'impuissance des immigrés allemands en face d'une puissance vivante: la culture française. Ce point de vue, alors nouveau et mal défini, ne fut guère remarqué que par un critique de la *Gazette universelle de Munich* qui s'en étonna. Depuis lors cette impression n'a fait que s'affermir, pour se transformer, sur une certitude presque scientifique. Une civilisation supérieure ne saurait être absorbée par une civilisation incertaine et mal fixée, telle l'allemande. L'Alsace, pour celui qui sait observer, est un merveilleux terrain d'étude. Deux influences s'y combattent, l'une active jusqu'à l'arrogance, l'autre timide, plutôt passive. Et c'est l'élément passif qui absorbe l'elément actif! Infaillible pierre de touche, l'Alsace fait briller dans tout son éclat l'or de la civilisation française, alors que se ternit l'alliage impur d'une civilisation de pacotille.

Deux cents ans de culture française avaient fait de l'Alsace un pays prospère et conscient de lui-même. L'Allemagne ne lui a rien apporté. Rattachée à un milieu nouveau, avec des conditions économiques différentes, notre province ne pouvait qu'être entravée dans sa marche en avant. Sa vieille prospérité rendait peu sensible, pour elle, l'essor industriel des

pays allemands. Mais elle souffre doublement de la crise qui sévit actuellement, parce qu'elle subit le contre-coup d'un mouvement dont elle n'avait même pas profité.

L'Allemand, au contraire, établi en conquérant sur le sol alsacien, subit, au bout de quelques années, l'influence de son milieu nouveau. L'esprit alsacien va dès lors le marteler et le façonner à sa guise. Son fils, né peut-être dans le pays, qui maintenant commence à atteindre l'âge d'homme, jugera en frère ce peuple qu'on lui commandait de dominer. Un peu plus et il s'efforcera de *sentir* comme lui. Dans deux générations, si l'aisance lui vient, il parlera français...

Mais les périodiques néo-allemands, avec la gravité qui leur est particulière, continuent à signaler périodiquement les progrès de la germanisation en Alsace. Certaines revues ont même institué une rubrique spéciale, où elles analysent régulièrement les productions de la «littérature alsacienne». Les amusements de quelques dilettantes, habiles à « trousser » le couplet en idiome indigène, y sont enregistrés et jugés comme des œuvres d'art. Et pour peu que l'un ou l'autre des immigrés (ils sont plus de cinq mille à Strasbourg) ait quelque teinture de lettres, on s'empresse de lui prêter l'étiquette de « poète alsacien », s'il ne l'a déjà prise lui-même. C'est ainsi que, des efforts d'une demi-douzaine d'arrivistes juméniles est née, du jour au lendemain, la « jeune Alsace ». Une revue allemande que pourtant nous savions assez circonspecte, la *Gesellschaft*, de Munich, alla même jusqu'à annoncer qu'elle publierait tout un fascicule consacré aux prétendus annexés. Mais quand arrivèrent les manuscrits la déception fut grande et l'on dut se contenter de dissimuler cette copie malencontreuse parmi des productions d'une insuffisance moins notoire. Quelques Allemands perspicaces ne s'y trompent d'ailleurs pas. M. M.-G. Conrad ne disait-il pas récemment (dans ce *Stürmer* auquel je reviendrai) qu'à Strasbourg tout lui paraissait étrange et étranger, inaccoutumé et incompréhensible. « Et c'est peut-être une des raisons, ajoutait-il, qui fait que Strasbourg ne me comprend pas moi, et me montrera toujours un visage étranger. »

Ecrire, en réservant le point de vue politique, sur l'Alsace artistique et littéraire, me paraît prématuré. M. Emile Strauss l'a fait non sans habileté. Mais sa brochure ne sera parfaitement intelligible que pour ses compatriotes. D'autres lecteurs feront peut être des questions insidieuses et M. Strauss sera mal préparé pour y répondre.

Encore une fois, qu'adviendra-t-il de l'Alsace nouvelle? Politiquement un petit Canada peut-être. Loin de trop espérer, elle sait très bien qu'elle ne devra conter que sur elle-même. Mais la vieille énergie de sa race ne se trouvera point en défaut. Soyez certains qu'elle durera.

HENRI ALBERT.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

ARCHÉOLOGIE. — A. Perrault-Dabot : *L'Hôtel de Bourgogne et la Tour Jean sans-Peur à Paris ;* Laurens, 2.50.

ESOTÉRISME. — Jules Bois : *L'au delà et les forces inconnues,* préface par Jean Izoulet, Ollendorff, 3.50. — Jean des Esseintes : *Méthode pratique pour l'Incubat et le Succubat ;* Gaillac, Dugoure.

HISTOIRE. — P. Allard : *Julien l'Apostat,* t. II et III ; Lecoffre, 6 fr. — U. Robert : *Philibert de Chalon ; Lettres et documents ;* Plon, 2 vol., 20 fr. — Cæcilia Vellini : *Comédienne et carmélite, étude historiographe sur Mademoiselle Gauthier, actrice de la Comédie-Française, puis religieuse carmélite à Lyon, sa vie, son temps, ses œuvres ;* Charles.

LITTÉRATURE. — Paul Bastier : *La mère de Gœthe,* d'après sa correspondance ; Perrin, 3.50. — Beaumarchais : *Pages choisies,* avec une introd. de Paul Bonnefon ; Colin, 3.50. — Louis Bertrand : *Gaspard de la nuit,* nouvelle édition, imprimée sur l'édition d'Angers ; « Mercure de France », 3.50.— Henri Brémond : *Ames religieuses ;* Perrin, 3 50. — Albéric Cahuet : *La liberté du Théâtre en France et à l'Etranger ;* Dujarric, 5 fr. — H. de La Ville de Mirmont : *Etudes sur l'ancienne poésie Latine ;* Fontemoing, 5 fr. — Anatole Le Braz : *La légende de la Mort chez les Bretons armoricains ;* Champion, 2 vol. 10 fr. — Leconte de Lisle : *Premières Poésies et Lettres intimes,* préf. de B. Guinaudeau ; Fasquelle, 3.50. — Paul Mariéton : *Une Histoire d'Amour : Les Amants de Venise ; Georges Sand et Musset ;* Ollendorff, 3 50. — Madame de Stael : *Pages choisies,* avec une introd. de S. Rocheblave ; Colin, 3 50.

PÉDAGOGIE. — Boyer d'Agen : *L'Ecole Sainte-Geneviève de la rue des Postes ;* Rudeval. — Lucien Le Foyer : *La liberté de l'Enseignement ;* Giard et Brière, 0.30. — H. Vuibert : *La réforme de l'enseignement secondaire expliquée aux familles ;* Nony.

PHILOSOPHIE. — P. Kovalevski : *La Psychologie criminelle ;* Vigot, 6 fr. — Pierre Lasserre : *La Morale de Nietzsche ;* « Mercure de France », 3.50. — Frédérie Nietzsche : *Le Voyageur et son ombre,* opinions et sentences mêlées (Humain, trop Humain, 2e partie), trad. par Henri Albert ; « Mercure de France », 3 50. — Ossip-Lourié : *Nouvelles pensées de Tolstoï ;* Alcan, 2.50. — Gaston Richard : *L'Idée d'évolution dans la nature et l'histoire ;* Alcan, 7.50. — *Essai d'une philosophie de solidarité,* conférences et discussions présidées par Léon Bourgeois et Alfred Croiset ; Alcan, 6 fr.

POÉSIE. — Jean Aubry : *Mains d'ombre, mains de lumière ;* Le Havre, Librairie Artistique. — Henry de Braisne : *Voix dans l'Om-*

*bre;* Librairie des Mathurins, 3 fr. — Dr Abdullah Djevdet bey : *La Lyre turque*, préf. de Gustave Kahn ; Thomas, 3 fr. — Henri de Régnier : *La Cité des Eaux ;* « Mercure de France », 3.50. — Sibil O'Santry : *La Guirlande des Jours ;* « Mercure de France », 3 fr. — Paul Souchon : *Elégies parisiennes ;* « L'Effort ».

Publications d'art. — Alphonse Germain : *Le Sentiment de l'Art et sa formation par l'etude des œuvres ;* Bloud, 3.50. — Alphonse Germain : L'*Art chrétien en France, des origines au XVIe siècle ;* Bloud, 0.60. — Alphonse Germain : *L'Influence de Saint François d'Assise sur la civilisation et les arts ;* Bloud, 0.60.

Romans —L. Bascan : *Légendes normandes ;* Delagrave, 3.50.— Serge Basset : *Lisez donc ça !*, contes joyeux et autres ; Juven, 3.50. —Marcel Batilliat : *Versailles-aux-fantômes ;* « Mercure de France », 3 50. — Valère Bernard : *Bagatouni*, trad. du provençal par Paul Souchon ; « La Plume », 3.50. — Bertol Graivil : *Main droite et Main gauche*, préf. de Georges Courteline ; Simonis Empis, 3.50. — Théodore Cahu : *La montée des Races : Yvonne Godel et Cie ;* Flammarion, 3 50. — Guy Chantepleure : *Ames féminines ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Louis de Chauvigny : *Adveniat ;* Juven, 3 50. — Léo Claretie : *Le roman d'un Agrégé ;* Librairie Molière, 2 fr. — Pierre Darko : *Le Journal de Mora ;* Victor Havard, 3.50. — Henry Fèvre : *Les beaux mariages ;* Fasquelle, 3.50. — Anatole France : *Madame de Luzy ;* Ferroud, 25 fr. — Paul Ginisty : *Lendemains d'amour ;* Fasquelle, 3.50. — Henry Gréville : *La demoiselle de Puygarrou ;* Plon, 3.50. — A. Keller : *Amours antiques ;* Borel, 3.50.— Paul et Victor Margueritte : *Les Deux Vies ;* Plon, 3.50. — C. Montfort : *Le Journal d'une saphiste ;* Offenstadt, 3.50. — Lucien Muhlfeld : *L'Associée ;* Ollendorff, 3.50. — Frédéric Plessis : *Le Chemin montant ;* Fontemoing, 3 50. — Madame Ratazzi : *Dernière folie ;* Libr. des Mathurins, 2 fr. — J. Rude : *Monsieur le Cardinal ;* Soc. d'Edit. scient. et litt. — André Theuriet : *La Sœur de lait ;* Flammarion, 3.50. — Jean Thorel : *Gillette ;* Fontemoing, 3.50. — Marcel Tinayre : *La Maison du péché ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Touny-Lérys : *Mimi et Nina ;* Toulouse « Gallia », 2 fr. — H.-G. Wells : *Les Pirates de la Mer*, trad. par Henry-D. Davray ; « Mercure de France », 3.50.

Sciences. — Stanislas Meunier : *La Géologie générale ;* Alcan, 6 fr. — Dr P. Tourtourat : *Benjamin Franklin et la médecine à la fin du XVIIIe siècle ;* Soc. d'Edit. scient. et litt., 2.50.

Sociologie. — Dr Max Nordau : *Le Sionisme ;* « L'Echo Sioniste », 0.25. — E Rignano : *La Sociologie dans le cours de philosophie d'Auguste Comte ;* Giard et Brière, 2 fr. — Joseph Siren : *Le socialisme dualiste ;* chez l'Auteur, à Saint-Georges.

Théatre. — Archer de Lima : *Le Réveil*, tragédie-poème. — Henry Maubel : *Théâtre : Les Racines ; l'Eau et le Vin ;* Fischbacher, 3.50. — Adolphe Mony : *Théâtre de Société ;* Plon, 3 50.

Voyages. — Albert Ier, prince de Monaco : *La Carrière d'un Navigateur ;* Plon, 3.50. — Baron E. de Mandat-Grancey : *Aux pays d'Homère ;* Plon, 4 fr.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Société anonyme du *Mercure de France :* Assemblée générale ordinaire annuelle. — Le monument Baudelaire. — Le monument Vicaire. — Publications du *Mercure de France.* — Après Balzac, Zola. — La Littérature quotidienne : Collection de Marcel Schwob.

**Société anonyme du Mercure de France.** — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le dimanche seize novembre prochain, à quatre heures de l'après-midi, au siège social.

ORDRE DU JOUR :

Rapport du Conseil d'administration.

Rapport du commissaire aux comptes.

Emploi des bénéfices.

Nomination du ou des commissaires aux comptes pour l'exercice 1902-1903.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de *trois* actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président
du Conseil d'administration,
A. VALLETTE

§

**Inauguration d'un Monument à la Mémoire de Charles Baudelaire.** — Le Dimanche 26 octobre, on a inauguré, au cimetière Montparnasse, un monument dédié à la mémoire de Charles Baudelaire. La cérémonie, en l'absence de M. Jean Aicard, malade et excusé, fut présidée par M. Jules Troubat, l'honorable critique et bibliothécaire.

M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts, prit la parole au nom du ministre de l'Instruction publique, et M. Jules Troubat au nom du comité ; enfin M. Maurice Quentin intervint au nom de la Ville de Paris. Chacun de ces trois orateurs semblait, à lui-même et pour nous, découvrir Charles Baudelaire. Le premier, dont le discours, qu'il eut la bonté de craindre un peu long, fut toutefois goûté, ne laissa pas de nous apprendre ce qui nous réunissait en ce jour, puis il usa de tous les moyens de consoler notre ignorance. Nous eûmes ensuite un commentaire sur les « frissons », et nous goûtâmes encore ce charmant hors-d'œuvre.

Après avoir rappelé le mot de Hugo disant à Baudelaire qu'il avait créé un « frisson nouveau », M. Dayot ajouta :

« Je ne me livrerai pas ici à une analyse des frissons, et je ne chercherai pas à catégoriser d'une façon absolue celui qui traverse et anime toute l'œuvre de Baudelaire, frisson qu'il rapporta peut-être de sa longue et fraternelle intimité avec Edgar Poe, et qui se prolonge aussi, comme un écho fidèle, avec le murmure d'une symphonie faite des sensations les plus rares et les plus aiguës, à travers les poésies des Mallarmé, des Corbière, des Verlaine, des Rimbaud, des Rollinat, des Samain, des Tailhade, des Francis Jammes... et de bien des pages des Goncourt, de Villiers de l'Isle-Adam, de Mendès, de Loti, d'Huysmans, de Jean Lorrain et de Barrès lui-même. »

M. Jules Troubat, qui connut Baudelaire, fut ému en bons termes. Il sut nous émouvoir. Son trouble, à la vérité, lui fit parfois lire son texte de travers, et jusqu'à prononcer :

« Il (Baudelaire) se plaisait à être méconnu : on le lui rendait bien. »

Mais qu'importe ! Grâce à M. Troubat nous pûmes enfin apprécier l'amitié *réelle*, sinon vive, que Sainte-Beuve portait au grand poète indulgent.

Des souvenirs plus attendris, de M. Troubat, nous amenèrent ensuite à cette atroce vision des dernières années de Baudelaire :

« Il n'avait déjà pas le travail commode ; l'improvisation ne venait pas ; il se tourmentait trop pour cela ; on l'accusait d'être paresseux, de ne pas assez produire, alors qu'il n'avait que le « travail » lent. Je tiens de lui qu'il s'était fait enfermer dans les bureaux de la *Revue européenne*, en 1861, pour y écrire son article, si quintessencié, si conçu d'après lui-même, sur Wagner, qui était l'une de ses admirations les plus sincères. Il fallait entendre son cri — et il ne pouvait plus s'exprimer que par un cri, lorsque l'aphasie lui eut coupé la parole — au seul nom de Wagner prononcé devant lui.

» Mme Manet, qui était une grande musicienne, venait lui jouer des pages du maître, dans sa chambrette de la maison de santé Duval, près de la barrière de l'Etoile, et l'apaisait. Ses facultés se réveillaient, et il n'avait plus que son cri, son invariable cri, tantôt plaintif et douloureux, tantôt violent et passionné, pour exprimer ses sympathies ou ses répugnances »

M. Maurice Quentin, au nom du Conseil Municipal, causa

de tout un peu, ni bien ni mal, à coup sûr l'œil sur sa moustache.

Enfin — ce par quoi on aurait dû commencer, et peut-être continuer — Mme Berthe Bady récita des vers du poète : *Le Chant d'automne* et la *Mort des Amants.*

Le Monument est l'œuvre très remarquable d'un jeune sculpteur, M. José de Charmoy. Baudelaire, dans son linceul et la tête découverte, est étendu sur une pierre tombale, à l'arrière de laquelle s'élève une stèle de granit supportant une figure allégorique : le *Penseur*,— à quoi nous reconnûmes le beau masque tragique, dramatisé encore, de M. de Max.

Assistaient à l'inauguration : MM. Rosny, Albert Sorel, Gabriel Fabre, Mme Rachilde, MM. Henry Bauer, Jean Veber, Edmond Lepelletier, Ch. Guérin, Mme Jeanne Jacquemin, Mme Berthe Bady, M. et Mme Paul Fort, MM. Jean de Mitty, Edward Diriks, Marcel Batilliat, Maurice Magre, Fernand Caussy, Gaston Dubreuilh, André Ibels, Marc Legrand, Sainte-Marie, Maurice du Bos, Georges de Lys, M. et Mme Alcanter de Brahm, MM. Maurice Cremnitz, Cazals, H. Fleischmann, Crinon, etc.

§

**Le Monument Gabriel Vicaire.** — Le 23 octobre, on a inauguré au Luxembourg, dans la partie comprise entre la rue de Fleurus et la rue Férou, le buste de l'auteur des *Emaux Bressans*, sculpté par M. Injalbert.

Plusieurs discours furent prononcés. M. Allombert, président du comité, nous assura que les *Emaux* du poète étaient surtout *bressans*. Rien ne saurait rendre la surprise du public invité à entendre ces discours révélateurs.

Puis des artistes de la Comédie-Française, Mmes Moreno, Geniat, Jane Rabuteau, Lecomte, MM. Truffier, Dehelly, vinrent dire des vers de Vicaire.

§

**Publications du « Mercure de France ».**

La Cité des Eaux, par Henri de Régnier, 3.50.

Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, IIe partie), de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3.50.

La Morale de Nietzsche, par Pierre Lasserre, 3.50.

Les Pirates de la mer, de H.-G. Wells, traduits par Henry-D. Davray, 3.50.

Versailles-aux-Fantômes, roman, par Marcel Batilliat, 3.50.

Gaspard de la Nuit, *Fantaisies à la manière de Callot et de Rembrandt*, par Louis Bertrand, nouvelle édition, 3.50.

La Guirlande des Jours, poèmes, par Sybil O'Santry. Vol. in-16 raisin tiré à petit nombre sur papier vergé (3 fr.) et à 7 ex. sur grand vélin d'Arches (6 fr.).

§

**Après Balzac, Zola.** — On lit dans l'*Eclair* :

On criait jadis à la mort des rois de France : « Le roi est mort! Vive le roi ! » Félicien Champsaur, le maître écrivain moderniste, semble hériter des gros tirages d'Emile Zola. Son beau roman, etc., etc.

§

## La Littérature quotidienne

(*Collection de M. Marcel Schwob*)

Une forte odeur de gaz se dégageait de la chambre. Il ouvrit la fenêtre et pratiqua la traction rythmique,mais tous ses efforts furent vains (*Le Journal*, octobre 1902).

M. Marcellin Boule, qui l'a étudié avec son talent ordinaire, a pu restaurer une mâchoire inférieure entière avec ses deux mandibules (*Le Petit Temps*,octobre 1902. Compte-rendu de l'Académie des sciences).

L'on ne peut plus se tromper sur l'état de l'atmosphère politique. Décidément les alizés n'inclinent plus leurs antennes du même côté. Le vent, dans les hautes couches, va changer de direction (*Le Temps*, Premier-Paris, 20 octobre 1902).

Dès lors, fatal et maudit, l'œil cave et le cheveu en saule pleureur, portant son histoire en écharpe, il marche dans la vie, enveloppé et nimbé par le regard admiratif et apitoyé des femmes (Gustave Larroumet. *Le Temps*. Feuilleton dramatique, 20 octobre 1902).

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo, 7



# VICTOR HUGO

## MAITRE ÈS-JEUX FLORAUX

### D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

—

La vieille académie toulousaine des Jeux Floraux, devenue par la grâce de la centralisation une ordinaire académie provinciale, conserve néanmoins, avec le prestige de son antiquité, la gloire d'avoir, la première, couronné Victor Hugo. Et nous savons à quel point le poète fut sensible à ce premier succès : pendant cinq ans, jusqu'à l'époque où la renommée bruyante vint définitivement lui faire oublier le théâtre de ses débuts littéraires, il ne cessa de s'intéresser aux travaux de ses lointains collègues.

M. Edmond Biré a retracé les lignes essentielles de ces premiers essais académiques de Hugo. Cependant, jusque dans leurs moindres détails, la vie du jeune maître ès-jeux floraux et ses amitiés juvéniles nous ont paru offrir un tel intérêt que nous avons tâché de les présenter avec un soin plus minutieux encore.

L'Académie des Jeux Floraux, dispersée par la Révolution, avait été reconstituée en 1806 avec l'aide de quelques fidèles Toulousains : elle comprenait en majorité des Royalistes impénitents qui attendaient dans les lettres ou le barreau qu'une Restauration récompensât leur fidélité. Aussi, avaient-ils pris un prétexte pour ne pas donner suite à un concours littéraire exceptionnel projeté en 1811, sur *la Naissance du Roi de Rome;* mais en 1814, après avoir accueilli avec joie l'approche de Wellington, ils s'empressèrent de proposer aux concurrents l'*éloge de Louis XVI* : les Cent-Jours vinrent les punir de s'être trop hâtés. C'est pourquoi ils attendirent jusqu'en 1819 pour organiser un nouveau concours conforme à leurs opinions : un lis d'or fut promis au poète qui célébrerait dignement *le Rétablissement de la statue de Henri IV.*

Victor Hugo connaissait les concours de l'Académie des Jeux Floraux. L'année précédente, son frère Eugène avait obtenu un souci d'argent réservé pour son *Ode sur la mort du duc d'Enghien.* Ç'avait été la seule pièce couronnée en 1818.

On dirait d'une très mauvaise Messénienne :

J'entends sur ces créneaux frémir l'airain des heures...
Où vont ces coursiers et ces chars ?
Soldats, que cherchez-vous vers ces sombres demeures ?
Arrêtez ! Arrêtez !.. Tout fuit à mes regards.

Cependant, au milieu des périphrases compliquées et des figures traditionnelles, on sent le Romantisme poindre : Eugène atteste un goût très vif pour les peintures funéraires, « l'hymne des tombeaux », les ombres sanglantes, les bourreaux, « les géants des ténèbres » et les enfers. Au moment où le crime est consommé, saint Louis apparaît, ouvrant le ciel au duc d'Enghien : le

chêne de Vincennes lui répond du fond des bois, et, naturellement, les assassins sont frappés d'épouvante. Cette pièce ne dut qu'à son sujet l'honneur d'être couronnée. Citons une strophe, où passe comme un essai maladroit de la poésie des *Odes*, de ses antithèses et de ses images :

Sur sa poitrine intrépide
Plaçant un pâle fanal,
Dont la lumière homicide,
Guidera le plomb fatal,
Ils reculent, et, dans l'ombre,
A peine une lueur sombre
Brille à leurs yeux inhumains ;
Et le héros immobile
Présentait un cœur tranquille
Au fer qu'apprêtaient leurs mains.

Victor Hugo avait-il concouru, lui aussi, en 1818, et avait-il été moins heureux que son frère? On pourrait le supposer. Après son échec de 1817 à l'Académie française, peut-être avait-il tenté de prendre une revanche aux Jeux Floraux. Mais on ne sait rien de précis là-dessus : il n'apparaît dans les recueils qu'en 1819.

On sait dans quelles circonstances le poète se décida à concourir, cette année-là ; obéissant à un désir de sa mère malade, il composa l'ode prescrite.

Son frère Eugène n'avait pas essayé d'obtenir le lis d'or ; mais, encouragé par son succès de l'année précédente, il avait présenté, suivant ses goûts, une seconde Ode funèbre *Sur la mort de S.A.S. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé*. Hugo devait avoir cependant des concurrents sérieux et il ne faut pas manquer de rappeler que Lamartine a, lui aussi, ambitionné le lis d'or. Une de ses lettres à Aymon de Virieu nous l'apprend : car les recueils

de l'Académie des Jeux Floraux n'en portent aucune trace. Les braves mainteneurs, avec une sérénité parfaite, ne se doutèrent jamais que le génie était passé deux fois près d'eux en 1819.

Il leur arriva de Paris, avant le 15 février, de volumineux manuscrits. Hugo ne s'était pas contenté, en effet, de leur adresser son ode sur le Rétablissement de la statue d'Henri IV. Il avait accompagné cet envoi, sur lequel il comptait principalement, de quelques autres pièces. Ces manuscrits étaient très soigneusement présentés. Le poète avait cru devoir les faire suivre d'une foule de notes explicatives. Ainsi, à propos de ces vers de l'Ode d'Henri IV :

> Le tigre en se jouant cherche à dévorer l'ombre
> Du cadavre qu'il a rongé,

il ajoute au bas de la page :

« Suivant M. Le Monnier, le tigre des déserts du Sahara, non content d'avoir dévoré ses victimes s'acharne encore sur l'ombre de leurs squelettes. M. de Borda s'exprime sur le même sujet de la manière suivante : « J'ai vu des tigres d'Afrique, amenés à Damas et enfermés dans l'immense arène de Magis-Patar, dévorer avec la plus révoltante férocité les bœufs et les hyènes qu'on leur donnait tout vivants, et, leur premier appétit satisfait, passer des journées entières à guetter l'ombre des carcasses de ces animaux. Il est probable que le mouvement de l'ombre présentait à ces tigres une apparence de vie dans ce qui n'avait pas même une apparence de corps. »

A ces vers :

> Trajan domine encor les champs que de Tibère
> Couvrent les temples abattus,

il annote :

« La colonne Trajane s'élève près de l'emplacement où furent le Sacrum Tiberinum et la Via Capræensis (*Antiq. de la ville de Rome*). »

Comme plus tard, pour *Ruy Blas* ou *les Burgraves*, il ne veut pas risquer d'être incompris ni surtout d'être accusé de travailler « de chic ».

De même, une autre pièce, *les derniers Bardes*, porte comme note principale :

« Edouard, roi d'Angleterre, ne put pénétrer en Ecosse qu'après avoir taillé en pièces tous les guerriers écossais. Alors les Bardes se réunirent sur des rochers (que j'ai supposés être ceux de Tremnor, aïeul de Fingal), et là, ils maudirent solennellement Edouard et son armée à leur passage ; puis se précipitèrent dans l'abîme au fond duquel défilaient les bataillons anglais. Fait historique suivant les uns, fable suivant les autres. Mais la poésie comme la peinture a le droit de s'emparer de tout sujet douteux. »

Ces précautions eurent d'heureux résultats : le lis d'or exceptionnel fut décerné à M. Victor-Marie Hugo, résidant à Paris, né à Besançon le 25 mars 1802 (*sic*). Le poète obtint en même temps une amaranthe d'or réservée, pour son ode : *les Vierges de Verdun*, qui portait l'épigraphe suivante :

Et les vierges de la vallée d'Oahram vinrent à moi, et elles me dirent : chante-nous parce que nous étions innocentes et fidèles. — Gud-Eli, poète persan.

Il changea plus tard cette épigraphe et la remplaça par ces quatre vers d'Alexandre Guiraud :

Le prêtre portera l'étole blanche et noire,
Lorsque les saints flambeaux pour vous s'allumeront,
Et, de leurs longs cheveux voilant leurs fronts d'ivoire,
Les jeunes filles pleureront.

D'ailleurs, ces poésies ont subi de nombreuses retouches qui ne sont pas toutes très heureuses.

Enfin, cette même année, le poème de Hugo, *les derniers Bardes*, fut imprimé au recueil ; il fut lu, avec les autres pièces simplement mentionnées dans la séance publique du 1er mai.

C'est le 3 mai que se célèbre annuellement la Fête des Fleurs, avec un cérémonial suranné que l'on n'a jamais essayé de rajeunir et d'imprégner d'un peu de beauté.

En 1819, la cérémonie eut lieu, comme toujours, au Capitole, dans la salle des Illustres. Aujourd'hui décorée par les peintres, sculpteurs et architectes toulousains, cette salle, alors toute blanche, s'ornait seulement des bustes des vieux Capitouls. Au fond, sur une estrade, l'Académie siégeait, ayant heureusement pour relever la laideur des habits noirs, à droite et à gauche, sur des gradins, des groupes charmants de Toulousaines.

Dans ce cadre, le comte Jules de Rességuier prononça l'*éloge* de Clémence-Isaure, morceau traditionnel et obligatoire. Ce fut une très courte allocution, où le mainteneur rappela comment Clémence-Isaure avait restauré dans le midi le culte des Muses. Il était de règle alors de croire dur comme fer à l'existence de l'hypothétique fondatrice des Jeux Floraux.

« L'éloge de Clémence-Isaure, disait-il, brille avec les rayons de la gloire sur le front du vainqueur et s'exhale comme un encens de poésie avec les parfums de sa jeune couronne. »

Songeait-il à Victor Hugo ? En tout cas, il ne pensait pas dire si juste.

Après cet éloge, où perce un romantisme dis-

cret, quatre mainteneurs, suivant l'invariable règlement, allèrent chercher les fleurs d'or et d'argent qui avaient été exposées dès le matin sur le maître-autel de la basilique de la Daurade, où sont censées reposer les cendres de Clémence-Isaure. Pendant ce temps, M. Jean-Joseph-Thérèse Pinaud, conseiller à la Cour royale de Toulouse, secrétaire perpétuel, présenta son rapport sur le concours.

Ce mainteneur, en pleine faveur politique, était né vers 1773. Il avait été enrôlé dans les armées de la République, puis emprisonné comme suspect. Élève à l'École Normale, disciple de Bernardin de Saint-Pierre, ensuite avocat sous l'Empire, il avait été élu à l'Académie des Jeux Floraux en 1809; il y avait remplacé au secrétariat perpétuel M. Poitevin-Peitavi. Dans son rapport, il fut tout spécialement aimable pour Hugo, qui en fut très touché, et lui voua dès lors une véritable affection.

Un autre mainteneur prit la parole après M. Pinaud : c'était la gloire du Gay-Savoir à cette époque : Alexandre Soumet.

Il avait trente-quatre ans. Maître ès-Jeux depuis 1815, grâce aux cinq fleurs qu'il avait conquises, lauréat de l'Académie française, il avait été élu mainteneur le 31 juillet 1818 au fauteuil qu'avait occupé jadis Lefranc de Pompignan. Auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, il s'était retiré à Toulouse pendant les premières années de la Restauration. Mais il ne rêvait que de regagner la capitale, ce qu'il fit d'ailleurs quelques mois plus tard. Ce jour-là, il lut un *Chant de guerre* extrait de sa future épopée de *Jeanne d'Arc*.

Cependant, les commissaires de l'Académie, dûment harangués par l'abbé Marceille, curé de la Daurade, rentraient au Capitole, rapportant les

fleurs (1). Le lis d'or exceptionnel, qui représentait deux violettes d'argent réservées aux précédents concours, avait une valeur de cinq cents francs; l'amarante d'or vaut quatre cents francs. Cette dernière fleur a été accordée assez rarement : Houdard de la Mothe, Chênedollé, Soumet, parmi les écrivains notoires, l'avaient déjà obtenue. Elle a depuis couronné des odes d'Amédée Pommier, de Stéphen Liégeard et d'un certain nombre d'inconnus.

Victor Hugo n'était pas venu à Toulouse recevoir son prix. Ce fut le marquis d'Ayguesvives, mainteneur, qui lut *le Rétablissement de la statue d'Henri IV*. Cette ode produisit une immense impression et fut coupée en plusieurs endroits par des applaudissements frénétiques auxquels les opinions politiques de l'assistance n'étaient pas étrangères.

A côté de Hugo, on remarquait, dans le recueil de 1819, Alexandre Guiraud, qui s'essayait à la poésie larmoyante avec une élégie exécrable que la politique fit encore récompenser du souci d'argent : *l'Exilée de Hartwell;* il recevait aussi une violette d'argent, réservée, pour son ode : *A mon jeune Ami.*

— La journée fut triomphale pour Hugo : le nom du jeune poète de dix-sept ans était sur toutes les bouches, et Soumet, à peine arrivé à Paris, voulut faire sa connaissance. Aussi, en 1820, le poète fit un nouvel envoi.

Si, pour la première fois, l'année précédente, nous ignorons que l'attention de l'Académie ait été

(1) Ces fleurs étaient l'œuvre de Matignon, orfèvre à Paris, rue du Mail. Elles sortent aujourd'hui des ateliers de Froment-Meurice.

attirée sur les pièces du poète (1), il est permis de supposer que, cette fois, Soumet avait vu les poésies envoyées et les avait recommandées à Jules de Rességuier. L'académie des Jeux Floraux inscrit, en effet, dans ses statuts la règle du secret absolu des noms des concurrents : comme nous le verrons plus loin, elle a le bon esprit de ne pas la respecter toujours, — ce qui lui permet ainsi de diminuer le nombre des maldonnes.

Quoi qu'il en soit, le 3 mai suivant, *Moïse sur le Nil* obtint non point le prix du genre, mais encore une amarante d'or réservée (2). On lui avait préféré *le Siècle de Louis XIV*, ode de M. Dieulafoy, de Toulouse, parce que cette dernière pièce avait plus de mouvement et ne s'attardait pas à des descriptions. Ne serait-ce pas plutôt parce que ce Moïse parut d'un Royalisme bien pâle ?

Deux autres œuvres de Hugo : *le Jeune banni*, *Raymond à Emma*, héroïde, et *les deux Ages*, idylle, pièces d'une faiblesse insigne, furent cependant mentionnées.

Dans ce même concours de 1820, le lis d'argent fut décerné à Mme Tastu.

— Victor Hugo, trois fois couronné d'or, avait le droit de réclamer ses lettres de maîtrise. Aux termes des statuts, d'un autre côté, les trois fleurs qu'il avait obtenues dans le genre lyrique lui interdisaient à l'avenir de concourir pour les odes. Dans une lettre à M. Pinaud, du 13 avril 1820, il

(1) Qui sait cependant si Eugène, lauréat de l'année précédente, n'avait pas recommandé à quelque mainteneur, et son envoi et celui de son frère ? Rien ne paraît plus vraisemblable, pour qui connaît un peu les coutumes de l'Académie.

(2) L'Académie des Jeux Floraux a bien donné le prix du genre à une ode de Moïse sur le Nil : mais c'était en l'an de grâce 1900 et l'ode ainsi couronnée, était non plus de Victor Hugo, évidemment, mais de M. Joseph Larribau (?) de Confolens.

se demande avec modestie « si les essais infruc-« tueux qu'il a tentés dans les autres genres ne « l'avertissent pas de sortir des rangs » ; et il ne dissimule plus « ses désirs cachés jusqu'alors, mais « conçus depuis longtemps, de faire partie du corps « des Jeux Floraux ».

Dix jours après, le 28 avril, l'Académie le nomma maître ès-Jeux. Voltaire et Marmontel l'avaient été jadis. L'adolescent avait pour collègues de maîtrise les personnages les plus divers : M. Pilhes, ancien ami de La Beaumelle, M. l'abbé Sicard, disciple de l'abbé de l'Epée, M. le comte Daru, pair de France, une certaine M^me^ Balard, M. l'amiral-comte de Rochegude et Raynouard, l'auteur des *Templiers* (1)!

§

Hugo, une fois maître ès-jeux, ne pouvait plus obtenir de récompenses aux Jeux Floraux : néanmoins, il s'intéressa plus que jamais aux travaux de ses lointains amis.

Le 12 février 1821, Mgr de Clermont-Tonnerre, cardinal-archevêque de Toulouse, pair de France, avait pris possession du seizième fauteuil, en remplacement de M. Philippe-Vincent Poitevin-Peitavi, tour à tour avocat et professeur. Jules de Rességuier prononça l'éloge du défunt, en un discours qui est le juste hommage rendu à l'un des restaurateurs de l'Académie. Depuis 1806, Poitevin-Peitavi avait infatigablement entassé éloges sur rapports, résumption de travaux sur lectures publiques, et, comme

(1) Cet amusant méli-mélo a persisté dans l'Académie, où nous relevons pêle-mêle, dans la liste des maîtres ès-jeux actuels : MM. Fiston (Cyrille), Coppée (François), David (Gaston), Rostand (Edmond), Janet (Paul), Brunetière (Ferdinand) et M^me^ Carmen Silva, à Bucharest (Roumanie).

Guillaume de Ponsan dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle et M. A. Duboul, de nos jours, avait écrit l'histoire des Jeux Floraux.

Jules de Rességuier fit parvenir son discours à Hugo par l'entremise de Soumet, alors à Paris. Voici comment le jeune poète lui répondit :

Monsieur et cher Confrère,

Vous m'avez le premier donné ce titre dont je suis fier. Permettez-moi donc d'en user. Si vous voulez me considérer comme digne de le porter, ce sera entre tous les remerciements que je vous dois un remerciement de plus à vous faire.

Il y a déjà longtemps que j'aurais dû vous écrire en reconnaissance du charmant cadeau que notre excellent Soumet m'a fait en votre nom. Votre discours, marqué au coin de cette imagination brillante empreinte sur toutes vos compositions, m'a fait connaître parfaitement ce respectable M. Poitevin-Peitavi et c'est à vous que je dois d'avoir à estimer en même temps un homme vertueux et un bon ouvrage de plus. Je vous en remercie. J'ai fait dire quelques mots de votre charmant discours dans le dernier numéro du *Conservateur littéraire*. Je compte en parler plus au long dans la livraison suivante. Votre prose élégante ne dérogera pas en entrant dans un recueil que vos jolis vers ont déjà enrichi.

Et, après lui avoir recommandé divers concurrents aux Jeux Floraux, il terminait ainsi :

Alexandre Soumet vous dit les choses tendres. Il fait ici des vers admirables et se porte mal. Apollon n'est le dieu de la santé que pour ceux auxquels il n'est pas le dieu des vers.

Veuillez bien continuer, monsieur et cher Confrère, à nous envoyer des vers charmants et d'excellente prose, et recevez l'expression de la haute considération, de la

profonde estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être
Votre très dévoué et très indigne serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO

21 mars 1821. Paris.

Mon adresse est rue Mézières, n° 10, faubourg Saint-Germain, celle de M. A. Saint-Valry, qui me prie de vous la transmettre, est également à Paris, *rue des Fossés de M. le Prince*, n° 22, faubourg Saint-Germain.

C'était, en effet, l'époque où Hugo avait quitté le troisième étage de la rue des Vieux-Augustins, où la santé de sa mère ne se rétablissait pas. Dans son nouveau logement, il y avait un jardin et il espérait que la convalescence de Mme Hugo y serait hâtée.

Les concurrents qu'il avait recommandés à ses collègues de Toulouse ne furent guère favorisés : Alfred de Vigny, comme Lamartine, n'obtint même pas un sourire de la provinciale Clémence-Isaure : il avait envoyé son exquise *Symétha*, qui fut laissée dans l'oubli. Un poème et un discours de M. Gaspard de Pons, embrasés sans doute d'une trop grande ferveur romantique, furent également rejetés. En cette année-là, en effet, l'Académie, commençant à s'effrayer des audaces des novateurs, avait offert un prix de neuf cents francs au meilleur discours sur ce sujet : « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de romantique et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique ? » Un certain M. de la Servière obtint ce prix avec une étude sérieusement classique, et M. Pinaud, dans son rapport, malgré les tendances d'une partie de ses collègues, ne put se prononcer que pour le juste milieu. Seul, parmi les protégés de Hugo, M. Joseph Rocher vit un de ses poèmes imprimés

au recueil... Mais, par malheur, ce n'est pas celui qui avait été recommandé !

Le maître ès-jeux n'en voulut pas cependant à Jules de Rességuier. Ce dernier avait envoyé à Soumet, pour qu'il la fît passer au *Conservateur littéraire*, son élégie intitulée : *la Consolation d'une mère*. Soumet, de plus en plus intime avec Hugo, la lui communiqua. Aussitôt le jeune poète d'écrire au Mainteneur la lettre suivante :

... Il me tarde, monsieur le Comte, d'en venir à une élégie pleine de charme et de grâce que m'a montrée Alexandre Soumet. J'ai reconnu, dans *la Consolation d'une mère*, ce talent enchanteur qui vous distingue, de joindre l'élégance au naturel et la simplicité à la finesse.

... L'orgueil est le péché des anges.

Quand on a fait ce vers il est permis d'être ange soi-même, du moins par le côté du péché.

Cette jolie pièce était destinée au *Conservateur littéraire*, à ce que m'a dit Alexandre. Mais, comme le *Conservateur* s'est réuni aux *Annales*, ces dernières en profiteront et, en ma qualité d'ancien rédacteur du *Conservateur*, je suis un peu jaloux des *Annales*.

Cette réunion des deux recueils m'a fait plaisir en me débarrassant d'un travail permanent qui me fatiguait depuis longtemps. D'un autre côté, je n'aurai plus un journal à la disposition de mes amis comme l'était le *Conservateur*, et cette privation compense de reste le plaisir.

Malgré le peu de cas qu'elle avait fait de ses recommandations, l'Académie n'était pas oubliée par son Maître ès-jeux. Il avait composé pour une de ses séances son ode de *Quiberon*. Il en parle ici :

J'ai envoyé, il y a trois semaines, à M. Pinaud mon ode de Quiberon, par une occasion qui s'est offerte.

N'ayant point encore reçu de réponse, j'ignore si le commissaire a été fidèle et si elle est parvenue? — Seriez-vous assez bon pour vous en informer auprès de M P. et me rappeler en même temps au souvenir de ce respectable ami des lettres à qui j'ai, sans le connaître, voué comme à vous le plus profond et le plus inaltérable attachement.

Adieu, monsieur et cher Confrère, pardonnez à cette illisible écriture et permettez-moi d'achever ce que vous avez commencé, c'est-à-dire de vous embrasser comme Alexandre, me glissant à la faveur de votre ancien ami, comme le roitelet sur l'aile de l'aigle.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération

Votre très dévoué et très obéissant serviteur.

VICTOR-M. HUGO.

En envoyant son ode à M. Pinaud, il lui avait dit qu' « elle avait été faite pour l'Académie » et qu'il s'était refusé à en laisser imprimer même des strophes détachées, pour qu' « elle pût entrer entièrement inédite dans le recueil ». Cette pièce fut, suivant son désir, lue publiquement le 3 mai 1821.

Le 25 du même mois, l'Académie décerna à Chateaubriand le titre de maître ès jeux et chargea Victor Hugo de lui remettre ses lettres de maîtrise. Le poète s'acquitta avec empressement de cette mission; il répondit qu'il se joignait « à tous les amis des lettres pour féliciter l'Académie de la glorieuse acquisition qu'elle venait de faire en ajoutant le nom de l'auteur du *Génie du Christianisme* sur la liste de ses membres ».

La douleur était venue frapper à la porte de l'Enfant sublime : le 27 juin, M[me] Hugo succombait. Les deux lettres qu'il écrivit à cette occasion à Jules de Rességuier sont fort émouvantes. Voici la première :

Paris, 14 juillet 1822.

Monsieur et bien cher Confrère,

Les journaux vous ont peut-être appris mon affreux malheur. J'ai perdu ma mère.

Depuis longtemps j'aurais à me reprocher de n'avoir pas répondu à votre très honorable marque d'amitié, sans la maladie, sans la mort qui me l'ont enlevée...

Vous n'avez pas connu, monsieur le Comte, cette noble mère dont je ne vous parle pas, parce que je n'en saurais parler dignement, mais je ne doute pas que vous ne partagiez ma douleur, et vous me plaindrez beaucoup, si vous me plaignez comme je vous aime.

Votre cordialement dévoué serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO.

La douleur du poète était profonde. En réponse à une lettre de condoléances de son ami toulousain, il écrit cinq mois après :

Monsieur le Comte et bien cher Confrère,

Je serais trop honteux pour oser encore vous écrire si ma conscience n'était apaisée par tous les embarras qui m'ont jusqu'ici empêché de répondre à votre tendre et aimable lettre. Il faut me plaindre pour toute la douleur que j'ai éprouvée et tous les ennuis qui sont venus m'assaillir. Pourquoi faut-il qu'après les grandes souffrances de l'âme viennent encore une foule de petits chagrins insipides, de mesquines contrariétés qui ne permettent même pas de se reposer dans le désespoir ? J'ai eu bien des dégoûts de ce genre, mon cher et excellent ami (permettez-moi de réclamer ce titre que vous m'avez donné et qui m'est bien précieux) ; j'ai passé par tous les degrés de cette grande échelle de malheur ; et cependant, jamais, dans les peines les plus vives comme dans les soucis les plus monotones, je n'ai songé sans une véritable douceur aux consolations de votre amitié que je mérite si peu, et à laquelle je tiens pourtant comme si je la méritais.

Les peines domestiques, les affaires de famille tourmentent et aigrissent depuis six mois une plaie qui sai-

gnera longtemps; vous, mon bien-aimé Confrère, qui n'avez pas connu ma noble et admirable mère, vous ignorez tout ce que j'ai perdu; mais vous ne pouvez rien imaginer qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je pense que vous ne m'en avez pas voulu un seul instant de ce long silence; vous êtes si bon; votre indulgence est si délicate et si généreuse que je ne serais pas justifié, si cette justification n'eût été un épanchement.

Je profite d'une occasion que m'offre notre cher Alexandre Soumet pour vous faire passer avec cette lettre les trois volumes du *Conservateur littéraire*. C'est un de mes exemplaires dont je vous prie d'excuser l'extérieur inculte. Je suis bien confus de la négligence qui vous a fait attendre si longtemps ces malheureux volumes. J'aurais fait cesser ce retard plus tôt, si j'étais bon à quelque chose; mais je ne suis bon à rien, si ce n'est à vous aimer.

Vous avez sans doute fait de bien jolis vers que je ne connais pas. Si vous étiez assez bon pour m'en envoyer, j'en serais reconnaissant comme d'une faveur, et touché comme d'une preuve d'amitié.

Adieu, mon cher Confrère, permettez-moi de me croire et de me signer le plus dévoué de vos amis.

VICTOR.

Mes respectueux hommages, s'il vous plaît, à Mme la Comtesse. Alexandre vous embrasse comme moi.

Paris, 7 novembre 1821.

On voit combien augmentait l'affection de Hugo pour Jules de Rességuier. En janvier, il lui écrivit de nouveau :

Paris, 17 janvier 1822.

Monsieur le Comte et cher Confrère,

Il y a deux mois environ je vous écrivis et vous envoyai la collection entière du *Conservateur littéraire* par une occasion que notre ami Alexandre Soumet m'avait offerte. Je me justifiais dans cette lettre du long silence auquel mes affaires et mes chagrins m'avaient

bien malgré moi condamné. J'ignore si vous l'avez reçue et je m'empresse de saisir un moment de calme et de loisir pour m'informer, non de cet envoi qui ne vaut pas la peine de nous occuper plus longtemps, mais de votre santé et de votre amitié, deux choses bien précieuses pour moi et dont je ne sais, en vérité, laquelle m'est la plus chère. Si vous me le demandiez, je ne pourrais que répondre comme cet enfant : *Je les aime le mieux toutes les deux.*

Mais un autre poète prenait une grande place dans l'admiration de Hugo. Soumet, à ce moment, était un dieu pour lui. Et il nous est difficile à distance de nous expliquer l'enthousiasme sans bornes excité par ce pâle versificateur :

... Alexandre, qui est toujours malade ou paresseux, a cependant terminé son *Saül* que je préfère à sa *Clytemnestre* que je préfère à tout ce qui a paru sur notre scène depuis un demi-siècle. J'attends avec bien de l'impatience la représentation de l'une ou l'autre de ces belles tragédies, qui est fixée au mois de mars au plus tard. Je désirerais vivement que *Saül* fût joué le premier ; cet ouvrage, entièrement original, sévère comme une pièce grecque et intéressant comme un drame germanique, révélerait du premier coup toute la hauteur de Soumet. Le jour du triomphe d'Alexandre sera pour moi un bien beau jour.

Il n'oubliait pas, cependant, l'Académie et lui annonçait pour sa fête des fleurs *le Dévouement dans la Peste*, ode, qui « du moins, disait-il, ne renfermerait aucun sentiment politique ». Ceci semblerait indiquer que l'on avait un peu redouté aux Jeux Floraux la couleur de *Quiberon :* dans le recueil de 1821, la seconde strophe a été omise.

C'est en 1822 que Hugo recommanda au concours ce M. Durand, Holmondurand, Durand de Vaudraulmont ou Durangel dont il désirait le suc-

cès plus vivement qu'il n'avait souhaité, l'année précédente, celui d'Alfred de Vigny. Il réussit enfin à faire triompher son candidat : son ode, *le Détachement de la Terre*, obtint l'amarante d'or. A. de Saint-Valry, que Hugo avait recommandé sans succès en 1821, obtint cette fois le lis d'argent pour son élégie : *Prière d'un jeune homme à la Vierge.*

En remerciant Jules de Rességuier de ses démarches, Hugo lui écrivait :

Permettez-moi, cher ami, de vous reparler maintenant du plaisir que m'ont fait vos lettres à la lecture desquelles je reviendrai souvent. Je vous relirai toutes les fois que je sentirai le besoin d'entendre une voix de consolation et d'amitié. J'ai peine à croire comme vous que nous ne nous soyons jamais vus ; deux âmes se parlent de loin. D'ailleurs, on peut aimer un ami, comme on aime les choses du ciel, qu'on adore et que nos yeux ne connaissent pas.

Nous avons partagé, Alexandre et moi, toute votre peine et toute votre joie, à la nouvelle de la maladie et du rétablissement de Mme de Rességuier. Ce sont deux événements qui ont bien fait de nous arriver ensemble. Soumet me charge de vous adresser avec toutes ses amitiés tous ses hommages pour votre chère convalescente. Permettez-moi d'y ajouter les miens, et mes respectueuses félicitations.

Alexandre m'a montré votre *Pèlerin* et j'ai pensé que si

« le plus heureux mortel
A toujours quelque chose à demander au ciel »,

ce n'est pas vous sous le rapport de la grâce et du charme du talent. Moi je demanderai de lire et de recevoir souvent de pareils vers. J'espère que ce vœu, que j'adresse au ciel, sera entendu d'un ami.

Adieu, je vous remercie de toutes vos commissions qui sont d'agréables occupations, puisqu'elles viennent de vous. Vous entendez que je vous en remercie? Je suis

confus de vos éloges que je ne mérite pas et bien heureux de votre amitié que je mérite, si l'amitié paie l'amitié. Dans l'échange qui a lieu entre nous, *vous gagnez en quantité ce que vous perdez en qualité.*

Pardon pour toutes mes trivialités et tout mon griffonnage. Je vous enverrai mon ode, quand vous voudrez. Vous, de grâce, accablez-nous de vers, de prose et de commissions. Je vous aime comme j'aime Soumet, comme Soumet vous aime.

VICTOR.

Avez-vous reçu toute la collection du *Conservateur littéraire* en décembre ou novembre dernier?

Soyez assez bon pour me rappeler au souvenir de M. Pinaud, cet excellent juge auquel je dois tant. N'oubliez pas Durand près de lui.

Ce Durand ne manquait pas de talent. Ses vers rappellent beaucoup la poésie mélancolique et harmonieuse de Lamartine. On sait que, en 1823, il obtint une amarante d'or, réservée, pour *la Gloire*, ode. Il fit même mentionner cette année-là une *ode à Victor-Hugo*, premier en date des dithyrambes innombrables écrits à la gloire du poète qui fut son ami et son chaleureux protecteur.

Pour en revenir au concours de 1822, la distribution annuelle des fleurs allait être rehaussée par l'ode de Hugo : *le Dévouement.* En l'envoyant à Jules de Rességuier, sous le titre de *Barcelone*, i lui disait :

... Vous, mon bien cher ami, vous ne m'envoyez jamais de vers. Vous ne m'écrivez plus. Mais je suis sûr que vous m'aimez toujours un peu, moi qui vous aime tant. Adieu.

VICTOR.

J'ai fait mettre à la poste un paquet pour vous et un autre pour M. Pinaud auquel je vous prie de rappeler mon souvenir.

J'ai changé de demeure. Mon adresse est maintenant rue du Dragon, n° 30. F. S. G. Mille pardons pour tout ce griffonnage.

Il demeurait là, en effet, alors avec un de ses cousins, étudiant en droit, dans deux pièces louées en commun tout en haut de la maison. C'est là que la gloire allait venir le chercher et l'enlever aux *sacrés bosquets* de Clémence-Isaure.

§

Jules de Rességuier avait reçu cette ode de *Barcelone :* il la présenta à ses collègues et proposa à l'auteur de lui donner le titre choisi d'abord : *le dévouement dans la Peste* (1). Hugo lui écrivit pour le remercier de ses conseils et lui rendre compte d'une commission littéraire qu'il avait faite pour lui aux *Annales*. C'est la dernière de ses lettres où il lui parle des Jeux Floraux.

Paris, 19 avril 1822.

Mon cher ami, quoique depuis neuf mois je sois rouillé avec les *Annales*, je me suis empressé de remplir votre commission avec le plaisir que j'éprouve toujours à faire quelque chose pour vous. C'est un service que vous m'avez rendu et dont je vous remercie en vous priant d'envisager toujours ainsi les diverses commissions dont vous pouvez avoir à me charger à l'avenir.

Pour ce qui regarde les *Annales*, je compte voir votre réclamation dans le prochain numéro, quoiqu'elle ait passé par mon canal.

Mais un travail important l'occupait alors : la fièvre du premier volume commençait à s'emparer de lui :

(1) C'est, en effet, ce titre qui fut choisi à cette époque et pour cette circonstance ; c'est celui qui figure sur le Recueil des Jeux Floraux, et non point *le Dévouement*, ainsi que l'a dit M. Biré : ce titre ne fut adopté que plus tard, pour la publication des *Odes*.

Je travaille beaucoup en ce moment. Tous ces perfides amis se sont mis dans la tête qu'il fallait que je publiasse un volume d'*Odes* et je leur obéis cruellement. Je corrige, et quand j'ai fini il n'y a plus à corriger que les corrections. Je ne sais rien d'insipide comme ce genre de travail.

Cependant, il n'oublie pas ses amis, et c'est toujours avec la même grâce qu'il félicite Jules de Rességuier de la publication de son *Pèlerin* :

J'ai relu votre *Pèlerin* dans les *Annales* avec un nouveau plaisir. C'est une charmante élégie. Je ne connaissais pas cette ballade de Walter Scott, je suis charmé que la connaissance se soit faite par vous.

Adieu, cher et aimable ami. Croyez que le jour où je pourrai voir si vous ressemblez à l'image physique que je me fais de vous, vous serrer réellement la main et vous embrasser autrement que par la poste, ce jour-là, je serai bien heureux.

VICTOR.

Mes hommages respectueux à Mme de Rességuier. J'ai rempli votre douce commission auprès de Soumet. Recevez-en une pareille pour M. Pinaud auquel je n'écris pas de peur de l'importuner dans un moment où le concours doit tant l'occuper.

Pensez à moi, le jour de la *Fête des Fleurs!*

Certes, l'on pensa à lui, le 3 mai. La lecture de son Ode fut l'attrait de la séance.

Pour la dernière fois, il avait pris part aux travaux de l'Académie.

Dans sa lettre suivante à Jules de Rességuier, où il le félicite encore de ses vers, on sent que sa grande préoccupation actuelle est la publication de son volume :

Paris, 26 mai 1822.

J'étais à la campagne, mon cher Jules, quand votre

aimable lettre et votre ode charmante sont arrivées chez moi. J'ai lu avec un vif sentiment de plaisir et de reconnaissance cette petite pièce remplie de grâce et de douceur, dans laquelle je n'ai trouvé qu'une stance ou pour mieux dire qu'un mot de trop. Cette stance cependant m'est bien précieuse parce qu'elle m'a prouvé que mon souvenir était quelquefois près de vous, même au sein de l'inspiration poétique.

J'ai remis d'après vos instructions cette ode à Soumet. Je lui ai montré votre lettre, et, certes, c'était un excellent titre pour obtenir ces vers enchanteurs de Michol que vous me demandez. Je vous les enverrai avec mon recueil qui paraîtra sous peu de jours et auquel ils serviront de passe-port.

Vous trouverez dans ce recueil une vieille petite ode adressée à l'Académie des Jeux Floraux, qui vous offrira quelques traits affaiblis de ressemblance avec votre *Clémence-Isaure*. Cette rencontre m'a fait plaisir et m'a donné bonne opinion de mes vers.

Adieu, mon bien cher ami. J'ai reçu dernièrement un mot de vous dans la lettre de M. de La Martinière. Remerciez-le bien. J'ai fait pour son ode tout ce que je puis, mais il ne me doit aucune reconnaissance. J'ai fait comme pour vous. Adieu. Je vous remercie encore une fois de vos vers. Je les aime. Ils me font croire bien plus à votre amitié qu'à mon talent.

VICTOR-MARIE HUGO.

Je n'ai pas encore reçu le recueil des Jeux Floraux. Si vous trouvez l'occasion de me rappeler au souvenir de M. Pinaud, mandez-lui en même temps que j'attends encore le recueil, s. v. p.

J'enverrai des exemplaires de mon recueil chez Dalles, libraire de l'Académie de Toulouse. C'est M. Decampe et Soumet qui m'ont donné ce conseil (1). Qu'en pensez-vous?

(1) Ce Dalles était, depuis le 8 avril 1806, l'imprimeur des Jeux-Floraux. M. Decampe, mainteneur depuis 1816, fut tour à tour professeur et inspecteur d'Académie à Toulouse, recteur de l'Aca-

Les *Odes* paraissent en juin. Cette première édition contient les pièces simplement mentionnées aux Jeux Floraux : *les derniers Bardes*, *Raymond à Emma* et *les deux Ages* qu'il avait intitulée : *Idylle*. Ces pièces disparurent avec raison des éditions subséquentes.

Le poète est débordé d'occupations. Il faut l'excuser. Il n'a pu voir Soumet. Sa correspondance est toujours aussi aimable, mais plus brève, plus affairée :

Paris, 20 juillet 1822.

Vous devez bien m'en vouloir, cher ami, de n'avoir reçu que mon recueil quand je vous promettais des vers ravissants de Michol; mais vous savez un peu comment est notre Alex. Soumet; il fait d'admirable poésie et ne se doute pas que ses amis puissent en être avides. Maintenant, il est à Passy et moi à Gentilly. Il court sans cesse à cause des répétitions de *Clytemnestre*. La muse seule sait où le trouver. Moi, je me lasse d'attendre, pour vous écrire, ces vers tant de fois promis. Je vous écris. Prenez donc cette lettre en patience, en attendant la prochaine qui vous apportera sans doute avec elle son absolution poétique.

Votre ode charmante a vu le jour dans les *Annales* et j'ai été aussi confus de votre amitié que fier de votre talent.

De plus, l'adolescent si humble et si modeste d'il y a deux ans, commence à comprendre quelles sont sa force et sa valeur. Déjà, sa fierté indomptable se révèle dans la seconde partie de sa lettre :

Nos journalistes n'ont point encore honoré d'un article mon pauvre recueil. Ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations, des louanges. Je ne puis croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes.

démie de Lyon et directeur du collège de Sorèze. Il mourut à Toulouse, le 13 septembre 1861.

En attendant, le volume se vend bien au delà de mes espérances, et j'espère songer avant peu à une nouvelle édition.

Adieu, mon excellent Jules, mon bien cher ami. Pardon de vous envoyer ainsi coup sur coup des vers et de la prose. Je voudrais bien être à même de ne rien vous envoyer, je vous embrasserais bien tendrement.

VICTOR.

En même temps que ses préoccupations littéraires, d'autres ennuis venaient assaillir le poète. La levée de quarante mille hommes l'appelle à faire partie de l'armée.

Alors, il écrit à M. Pinaud, lui demandant de certifier ses succès littéraires et son titre de maître ès-jeux qui suffiront à l'exempter du service militaire :

La loi ne saurait, dit-il, accorder plus de privilèges à un simple lauréat de l'Institut ou même de l'Université qu'à un membre de l'un des plus anciens et des plus illustres corps de l'Europe.

Cependant, Jules de Rességuier allait comme Soumet abandonner Toulouse pour entrer au Conseil d'Etat et fonder à Paris *la Muse française* avec Hugo, Soumet, Lamartine, Saint-Valry, etc. Dans la séance publique du 30 juin, il fit ses adieux aux mainteneurs en leur lisant un conte oriental intitulé *l'Arabe*. De longtemps, il n'allait plus figurer aux Jeux Floraux.

Durand, ayant appris cette nouvelle, la communiqua à Victor Hugo qui en fut rempli de joie. Il écrivit immédiatement à Jules de Rességuier, saluant d'avance son arrivée et le remerciant de ses félicitations au sujet des *Odes* :

6 septembre 1822.

Qu'est-ce que Durand m'écrit donc, mon ami ? Faut-il

croire à ce bonheur? Vous allez venir à Paris et je n'en sais rien par vous! Heureusement, j'ai à Marseille un ami pour m'informer de ce que fait un autre ami bien cher à Toulouse. Ecrivez-moi du moins, Jules, pour me confirmer cette bonne nouvelle. Je l'ai déjà donnée à Soumet comme certaine. J'ai de la crédulité pour tout ce qui me fait plaisir.

Cependant, je ne crois pas à toute votre aimable lettre. J'ai vu avec joie qu'elle était pleine de louanges parce que toute cette louange était de l'amitié. Il y a dans cette lettre un épanchement qui m'a bien touché. Vous m'y parlez d'un ange que notre Alexandre m'avait déjà fait connaître, d'un ange qui vous aime et que j'aime de vous aimer.

J'ai envoyé votre lettre à Guiraud, qui était déjà reparti pour Limoux quand je l'ai reçue. Je n'ai point osé joindre à un si agréable envoi une lettre de moi.

Jules de Rességuier arrivait à Paris juste à temps pour assister au triomphe de Soumet. Hugo revient sur sa vieille admiration pour le maître de la pléiade :

Soumet va être joué presque à la fois aux deux théâtres, c'est-à-dire qu'il va obtenir deux triomphes. Il a fait à son chef-d'œuvre, *Saül*, de très beaux changements. Vous verrez, je vous promets que vous serez aussi heureux de la beauté de l'ouvrage que de la gloire de l'auteur. *Saül* et *Clytemnestre* sont à mes yeux les deux plus belles tragédies de l'époque et ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de notre scène, en rien.

Adieu, cher et excellent ami. Soumet a été charmé de votre mot. Au reste, il va vous écrire et vous dira tout cela beaucoup mieux que moi.

Moi, je ne sais que vous dire combien je vous aime, et comment je vous embrasse. Présentez mes respects à Mme de Rességuier. Si cette lettre pouvait ne plus vous trouver là-bas?...

VICTOR.

Je ne reçois point de nouvelles de M. Pinaud. Rappelez-moi, je vous prie, à son bon souvenir auquel je tiens infiniment.

M. Pinaud n'oubliait pas cependant le conscrit embarrassé. Il avait transmis à l'autorité compétente la déclaration relative à l'appel sous les drapeaux du jeune poète. Quelques mois plus tard, Hugo reçut son exemption : ses succès aux Jeux Floraux lui avaient permis d'éviter le recrutement. Le 8 janvier 1823, il écrivit au secrétaire perpétuel pour le remercier chaleureusement à ce sujet.

Telles furent à peu près ses dernières relations avec l'Académie toulousaine. L'année suivante, il lui fit hommage de la nouvelle édition de ses *Odes*, et ce fut tout.

C'est, en effet, à Paris même que Jules de Rességuier allait continuer auprès de lui la protection affectueuse des Jeux Floraux. Dans son salon, rue Taitbout, il allait réunir, jusqu'en 1833, le groupe romantique : Lamartine, Alfred de Vigny, Mme de Girardin, Charles Nodier, Emile Deschamps, Mme Tastu, Beauchesne, Reboul et les deux Alexandre, comme on les appelait, Soumet et Guiraud.

Cette pléiade élégante et distinguée accueillait avec joie le poète des *Odes et Ballades*. Par son culte des traditions aristocratiques, son amour désintéressé de l'Art et son exquise urbanité, elle remplaçait avantageusement auprès de lui la vieille académie provinciale qui avait encouragé ses premiers essais.

Rien ne le rattachait plus à « Toulouse-la-Romaine » où il n'était d'ailleurs jamais venu personnellement « cueillir la poésie en fleurs ». Le fidèle M. Pinaud l'avait quittée, lui aussi. La fortune lui

souriait : nommé au siège de Procureur général à la Cour de Metz, en 1824, il avait donné sa démission de secrétaire perpétuel, qui fut acceptée le 25 février 1825. Dans sa nouvelle position, il rendit de si grands services qu'il était désigné pour faire partie du prochain ministère de Charles X en 1830... Pauvre M. Poirier, qui devait être pair de France en 1848! La révolution de Juillet brisa la carrière de M. Pinaud — comme elle brisa l'influence politique des Jeux Floraux. Il mourut à Toulouse, le 12 janvier 1843.

Les trois grands amis de Hugo à l'Académie des Jeux Floraux l'avaient donc eux-mêmes abandonnée. D'ailleurs, la force des choses l'en éloignait, lui aussi. Il avait à conquérir d'autres couronnes.

Le maître ès-Jeux et Clémence-Isaure s'oublièrent, s'oublièrent complètement. Et la rupture fut si profonde et si irrémédiable que, le 3 mai 1902, ce n'est qu'accidentellement qu'a été prononcé le nom du poète dont la France entière célébrait le Centenaire, et qui demeure la persistante gloire des concours des Jeux Floraux.

ARMAND PRAVIEL.



# L'INVITATION AU BONHEUR

—

A Emile Despax.

*Voici la mer d'azur aux îles de porphyre*
*Et les enclos de fleurs où, ce soir, le zéphire*
*Apaise le murmure enivré des abeilles,*
*Et les vergers où l'on dépose les corbeilles*
*Quand le chant du berger qui rentre, flûte aux lèvres,*
*Se mêle au bêlement des brebis et des chèvres,*
*Et voici sur le ciel la masse des montagnes*
*D'où les torrents glacés roulent vers les campagnes,*
*Baignant les noirs cyprès avant les lauriers roses,*
*Et les cloches qui font trembler les maisons closes*
*En rappelant au port les plus lointaines voiles,*
*Et voici la nuit bleue où tournent les étoiles.*

*O toi qui d'un pas dur foulas toutes les routes,*
*Reste en ces lieux et, las, laisse dormir tes doutes*
*En écoutant gémir sur les toits à tourelles,*
*Dans le hameau voisin, les molles tourterelles.*
*Les flots suivant sans fin les flots sur le rivage*
*Berceront de leurs pleurs ton âme trop sauvage.*
*Croyant que tu t'endors sur le sein de ta mère,*
*Ne crains pas sur ta bouche une saveur amère.*
*La brise souffle ici du pays de la fable.*
*Regarde l'invisible, écoute l'ineffable.*

*L'âme des dieux anciens habite dans ces îles*
*Qui vibrèrent jadis du pipeau des idylles.*
*N'as-tu pas entendu le cri de la sirène*
*Dont la croupe a heurté quelque rude carène*
*Dans cette ombre, et qui saigne en pleurant sur la plage?*
*Ce que tu sens frémir tout bas dans le feuillage,*
*C'est peut-être la joie obscure des dryades*
*Qui vont boire à la main de leurs sœurs les naïades.*
*Pan siffle au fond des bois, et la danse des faunes*
*Va bientôt se nouer en ronde autour des aunes.*
*Tout vit, et chaque fleur est l'image du monde.*
*Crains, en parlant trop haut, que Dieu ne te réponde,*
*Et va vers le bonheur comme vers le silence.*

*Sur la colline proche un orme se balance.*
*A son abri, l'auberge au toit de tuiles vertes*
*Abandonne au passant ses portes large ouvertes.*
*Mais crois-moi, reste ici parmi les bonnes herbes*
*Dont tu feras ta couche. Arrache-les par gerbes.*
*Choisis le romarin, la lavande et la menthe*
*Dont fleureront tes mains, comme si ton amante*
*Venait de leur livrer toute sa beauté nue.*
*La nuit sur ton sommeil sera la bienvenue.*
*Tes songes seront ceux des gueux et des poètes,*
*Et quand grisolleront au ciel les alouettes,*
*Tu riras au soleil, sentant jusqu'à ton âme*
*Sa flamme te brûler comme un baiser de femme.*

*L'air rêche du matin fripera tes paupières*
*Quand tu iras, buttant un peu parmi les pierres,*
*Rafraîchir ton réveil à l'eau de la fontaine*
*Qui coule en murmurant parmi la marjolaine.*
*Tes cheveux seront pleins de l'or des feuilles mortes,*

*Et tout ton corps exhalera les odeurs fortes*
*De cet automne chaud qui roussit et ravage*
*Les étoiles du ciel et les fleurs du rivage.*
*A genoux, le front bas, comme un pauvre qui prie,*
*Lave tes yeux au clair de la source fleurie,*
*Et quand tu sentiras jusqu'au creux de tes paumes*
*Battre un sang plus vif, va par l'éteule et les chaumes,*
*Vers le hameau d'où, bleue à peine, la fumée*
*S'exhale des toits d'or vers l'aurore enflammée.*

*Tu seras accueilli sur le seuil des demeures*
*Dont l'ombre peu à peu décroît avec les heures,*
*Par les hommes qui vont, une rose à l'oreille,*
*Aux champs, à la prairie, aux jardins, à la treille,*
*Par les femmes tournant vivement la quenouille*
*Qui, fil par fil, sous leurs doigts prestes se dépouille*
*Au doux bourdonnement du rouet des grand'mères,*
*Par les petits enfants aux beaux yeux éphémères*
*Qui serreront autour de toi leur brusque ronde*
*Comme s'il n'était pas de souci par le monde,*
*Ni d'hiver à venir, ni de lourde vieillesse.*

*Oublie alors le nom même de la tristesse.*
*Laisse-toi, tout ce jour, séduire par la vie*
*Qui te sourit, et chante, et danse, si ravie*
*Qu'on dirait qu'elle a bu tous les vins de l'automne.*
*Donne un peu de ta joie à chacun, comme on donne*
*Les fruits d'une corbeille ou les fleurs d'une gerbe,*
*Sans trop se soucier s'il en tombe dans l'herbe.*
*Ayant jadis pleuré, tu peux rire sans honte.*
*Qu'aux baisers du bonheur ta bouche reste prompte,*
*Et cache à tous l'horreur secrète de tes larmes.*

*Trop tôt tu frapperas, voyageur qui t'alarmes,*
*Aux maisons de la ville où l'on souffre et l'on pleure.*
*Serait-elle prochaine ou lointaine, cette heure ?*
*N'y pense même pas. Aime cette contrée*
*Où la vie au beau sang de la mort se recrée.*
*Ecoute le berger qui passe, flûte aux lèvres,*
*Parmi les bêlements des brebis et des chèvres,*
*Et le murmure épais des dernières abeilles*
*Dans les enclos de fleurs, les vergers et les treilles,*
*Et le bruit endormeur des vagues, et les cloches*
*Qui répondent aux voix des pêcheurs dans les roches.*
*Tu verras l'invisible et diras l'ineffable.*
*Tu ressusciteras tous les dieux de la fable,*
*Et délaissant alors les champs et les chaumières,*
*Marchant, les bras au ciel, les yeux pleins de lumières,*
*Parmi le sable jaune ou l'herbe qui verdoie,*
*Tu crieras au soleil tout l'excès de ta joie,*
*Comme le faune roux et le fauve satyre*
*Qui chantent vers la mer aux îles de porphyre !*

STUART MERRILL.



# UN AMI SINGULIER

—

J'étais à New-York quand ma sœur fut assassinée à Bordeaux, dans des circonstances qui demeurèrent mystérieuses. Je ne les connus d'ailleurs qu'à mon retour et quand j'allai porter à mon beau-frère mes sentiments de condoléances. Mes amis me renseignèrent sur les détails de l'événement ; ils étaient peu honorables. M^me^ Juliotte, dont la réputation était demeurée jusqu'alors irréprochable, trompait, paraît-il, son mari, avec un entrain digne d'une meilleure cause, et se rendait trois fois par semaine dans un hôtel meublé où la rejoignait un jeune homme. Ce fut là qu'on la découvrit, un soir. A demi enveloppée d'un peignoir mauve, sous lequel elle était nue, elle gisait sur le lit en désordre. Elle avait un poignard enfoncé dans le cœur, et l'on remarqua avec étonnement que ses épaules délicates, son dos et sa gorge étaient sillonnés de longues traces rouges, comme si on les avait battus avec un fouet ou une badine flexible. Un baillon de soie fermait sa bouche, et une chaînette de cuivre lui maintenait sous les reins ses mains étroitement liées. Il y avait près de la fenêtre, dans un vase ancien d'un très grand prix, un bouquet de lys qui épuisait avec une lente douceur son odeur insistante et voluptueuse. Le cadavre de ma sœur gardait tous ses bijoux, sauf une bague, qui lui venait de notre mère. Inutile d'ajouter que l'on ne

retrouva jamais l'assassin. Et l'enquête de la police ne révéla guère que les mœurs de Mme Juliotte. Toute la ville apprit ainsi qu'elle avait eu plusieurs amants. Le dernier l'avait tuée. Mais pourquoi? Les circonstances du crime déroutaient les policiers habitués à des assassinats très simples, fruits d'une imagination vulgaire. Etait-ce un acte de vengeance? Un accès de folie? Comment le savoir? Ma sœur, dont j'avais toujours admiré le caractère prévoyant, brûlait chaque lettre après l'avoir reçue. On ne ramassa pas dans son secrétaire un seul billet qui pût renseigner l'instruction sur son passé et sur ses amis.

Muni de ces renseignements, je ne m'étonnai point outre mesure de l'accueil un peu froid de M. Juliotte. Il considérait certainement comme fâcheux l'accident survenu à sa femme, mais il ne lui pardonnait pas de l'avoir trompé, et surtout de telle manière que sa honte fût publique. Et il m'en gardait aussi rancune, grâce au préjugé courant, mais si humain, qui veut que les membres d'une même famille soient solidaires et responsables de la faute d'un seul. Je ne m'attardai donc point à Bordeaux et regagnai Paris au plus vite.

Là, mes travaux historiques, mes recherches sur les origines de la Renaissance, mes relations et diverses amours accaparèrent mon temps. J'oubliai peu à peu la fatale aventure survenue chez les miens. Avec le temps, les douleurs les plus vives ne deviennent plus que des notions. Elles se mêlent tristement à cette liste de souvenirs et de pensées, qui constitue notre mémoire et qui lui donne ce mélancolique aspect de catalogue de faits et d'idées, également flétris et ternes.

Cinq ans après, je fus présenté chez Mme de

Plessis, à un homme encore jeune, qui revenait d'Egypte. A l'énoncé de mon nom, il eut un léger mouvement de curiosité et se montra de suite fort aimable. Il s'appelait Henri Longuelannes. Il me plut par un certain air déplaisant, qui le rendait antipathique à tous. Elégant et d'une indolence hautaine, il avait cet air fier, taciturne et froid, qui éloigne les indiscrets, c'est-à-dire tout le monde. J'eus de la peine à lui attribuer un âge. Il pouvait avoir vingt-cinq ou quarante ans. Sa figure, d'une pâleur jaunâtre, avait le ton d'un vieil ivoire ; la peau en paraissait lisse de loin, mais de près de nombreuses éraillures la traversaient ; elle semblait griffée par la vie. La nuance étrange de ses yeux gris allait du bleu profond au vert trouble. Ses cheveux blonds bouclaient sur les tempes. Une grosse barbe cachait son menton et couvrait une cravate d'autant plus riche qu'on ne l'entrevoyait que rarement sous cette abondance de poils. Au toucher, ses petites mains se révélaient molles, glissantes, comme inconsistantes, toujours humides et toujours glacées. Il avait constamment un sourire d'hémiplégique, qui laissait sérieux un côté de la bouche et relevait l'autre, d'un rictus ironique et gouailleur. Il me parla de l'Egypte avec un lyrisme contenu qui m'intéressa. Je souhaitai le revoir. Nous nous liâmes.

Mon nouvel ami devint pour moi un compagnon précieux. Bien que ses connaissances artistiques et littéraires fussent immenses, ce n'était pas un spécialiste. Sa curiosité générale de la vie nourrissait sa conversation d'aperçus profonds et neufs, qui indiquaient une expérience sûre des hommes, de leurs sentiments, de leurs philosophies, des pays, des mœurs variées des peuples.

Je le voyais fréquemment dans un rez-de-chaussée qu'il habitait auprès du parc Monceau. Il possédait là une bibliothèque gigantesque, pleine de tout ce que la pensée humaine a accumulé depuis sa naissance. Des statuettes assemblaient sur les meubles les merveilles de la sculpture grecque, italienne et moderne. Des cadres de chêne enfermaient contre les murs quelques-uns des chefs-d'œuvre de la peinture. Pourtant son goût était tyrannique. Des peintres comme Raphaël ou Rubens n'y figuraient pas. Par contre, des reproductions de Van Dyck, de Reynolds, de Gainsborough, de Lawrence et de Watteau s'y trouvaient en très grand nombre ainsi que des photographies du Sodoma, de Vélasquez et de Goya. Ses préférences avaient des coïncidences mystérieuses que je m'expliquais mal. Il adorait positivement certains Van Dyck et en discourait avec exaltation. Il y voyait, je crois, une psychologie spéciale, un certain désespoir méprisant, toute une philosophie de l'élégance, dont je goûtais, avec stupeur, le charme irritant et pervers.

Il me disait en face de Charles I[er] :

— Regardez donc si ce roi ne sait pas qu'il sera décapité. Considérez ce dédain, cette indifférence supérieure d'être promis à la mort injuste et brutale. La tête hautaine, qui s'avance, semble prête à se détacher du cou. La main, qui s'appuie à la hanche, le poignet retourné, a la paume ouverte et les doigts en dehors, comme si Charles voulait montrer son éloignement pour toute possession.

— Savez-vous ce qui constitue le caractère aristocratique? me disait-il, un autre jour. C'est le détachement. Toutes les physionomies vraiment nobles que les peintres nous ont révélées indiquent un dédain absolu des liens vulgaires qui enchaînent

les autres hommes. Aussi expriment-elles toutes la nonchalance et l'insolence. Considérée à ce point de vue, l'aristocratie est essentiellement destructrice. Elle pousse son dégoût du banal et du vulgaire jusqu'à mépriser ce que les gens appellent les « choses sérieuses », elle détruit les valeurs ordinaires de l'humanité normale, elle s'affranchit de ce qui fait sa joie. Mais elle est triste, car, en s'élevant ainsi, elle ne sait pas se créer de nouvel idéal. Son mépris est stérile et l'ironie lui devient un refuge contre la sottise. Voyez lord Philippe Wharton! Admirez cette raideur aisée et surtout la raillerie discrète de ces yeux à peine plissés et de cette bouche ambiguë. N'a-t-il pas l'air de tout avoir à profusion et d'en sourire?... Réfléchissez, au contraire, que ce qui constitue le caractère bourgeois, c'est un attachement passionné à ce que l'on possède, c'est un servilisme absolu envers ses idées, ses lois, ses biens, ses terres, sa vie et la vie d'autrui, puisque c'est soi-même et sa propre lâcheté que l'on respecte en autrui... Et ne trouve-t-on pas dans le caractère aristocratique, avec l'affranchissement de ce qui est un bien pour l'homme, un attrait pour le risque, le danger, toute espèce de mal pour soi-même et pour autrui? Plutôt que cet égoïsme bas, qui a peur du mal et qui redoute la souffrance, je préfère cette noblesse qui ne craint pas d'imposer des souffrances à autrui et de se les imposer à soi-même, par horreur du bien-être et de la paix débile. Et la vieille race n'était-elle pas estimée surtout parce qu'elle savait mourir? J'admire même la coquetterie excessive de certains hommes, coquetterie qu'on leur reproche tant d'ordinaire! Ces soins exclusifs pour des ornements sans durée sont un affront pour les propriétés durables. C'est

par Van Dyck — et cela vous étonnera peut-être —que je suis arrivé à tout cet ordre de réflexions que je vous expose quelquefois. Ces indolentes attitudes, ces yeux las et hautains, cette fatigue qui penche en avant les têtes trop lourdes sur des cous trop frêles, ces mains oisives et incomparables, ces riches étoffes sont une leçon toujours prête à qui veut étudier certains paysages de la vie morale.

Nous causions ainsi de longues heures. Peu d'hommes m'ont intéressé autant que ce mystérieux Longuelannes. Il rendait chaque chose plus profonde et cherchait entre l'art et les sentiments de bizarres analogies et de déconcertantes coïncidences. Parfois son ironie était telle que je craignais d'être la dupe d'un mystificateur très intelligent. Cet amour de la souffrance et de la destruction, signe d'une âme libre et d'un caractère élevé, il prétendait le trouver dans le Saint-Sébastien do Sodoma, dans certaines phrases de la quatrième symphonie de Schumann, qui expriment une douleur si profonde qu'elle s'achève dans une jouissance atroce et délirante, dans de nombreuses pages de Chopin. Il le découvrait encore chez des écrivains et des sculpteurs, il l'observait autour de lui, et toutes ses théories, découlant de ce singulier principe, paraissaient essentiellement opposées à toutes les lois de la Société.

— Mais vous-même, lui dis-je, un jour, seriez-vous capable d'agir ainsi? Je vous vois riche et heureux. Pourriez-vous vous affranchir?

Son visage grave devint plus grave encore. Il passa une de ses mains dans sa barbe et me répondit:

— Une fois, j'ai su mépriser ce que j'avais... ce

que j'avais de plus cher... j'ai détruit mon bonheur irréparablement... *par volonté*... Ce fut un effort énorme et qui m'a laissé longtemps brisé... Je ne saissi j'en serais de nouveau capable aujourd'hui...

Sa voix s'adoucissait et se faisait plus lasse; il parut s'abandonner à l'émotion, mais l'instant d'après, son orgueil reparaissait, il marchait de nouveau dans la pièce, avec son air hardi et fier, et ses phrases avaient encore cet accent métallique et définitif, qui donnait à chacune de ses paroles un retentissement.

La vie d'Henri Longuelannes était extrêmement dissimulée ; je ne savais rien d'elle; il avait des occupations qu'il ne confessait jamais, il ne causait point des femmes, ni de l'amour. J'étais allé chez les Plessis demander quelques renseignements sur lui. On ne l'y connaissait qu'à peine. M^me^ de Plessis l'avait rencontré à Bâle; comme elle adorait les objets d'art et que Longuelannes collectionnait les camées et les intailles, ils s'étaient liés aisément. Il vivait avec opulence, sans qu'on connaisse sa fortune, on ne lui savait pas de famille et on ignorait son pays natal.

Il y avait environ six mois que j'étais en rapport avec Longuelannes, lorsque je lui parlai de Bordeaux, un soir où nous causions de la psychologie des différentes provinces de France.

— Connaissez-vous Bordeaux? lui demandai-je sans attacher d'ailleurs aucune importance à ma question.

— Non, me dit-il, je n'y suis jamais allé.

Je passai outre. Ce ne fut guère que trois semaines après que je m'aperçus qu'avant de me répondre il avait paru hésiter et que sa phrase, au lieu d'avoir ce jet net et brusque qui caractérisait son débit avait

été comme précédée d'un bégaiement, il est vrai, presque imperceptible.

A la fin de l'automne, Longuelannes fit une courte absence. Il me parla d'une collection d'intailles, qui se vendait à Londres. J'appris, avec étonnement, qu'à la même époque une amie de Mme de Plessis l'avait rencontré à Biarritz. Sa méfiance et ses cachotteries m'irritèrent contre lui, mais ma mauvaise humeur, lorsque je le revis, ne résista pas à son charme. Il me parla de Londres avec une connaissance si sûre de ses moindres quartiers et de leurs mœurs que je doutai fort qu'on l'eût rencontré ailleurs. Je lui dis pourtant : « Quelqu'un vous a vu à Biarritz, y êtes-vous allé ? » Il parut très contrarié et grommela : « C'est insupportable. J'ai passé un jour à Biarritz et voici déjà des potins. Je n'y ai fait qu'une promenade au sortir de Bordeaux, où j'avais des gens à voir. »

— Eh bien? lui demandai-je, comment l'avez-vous trouvé?

— Qui?

— Mais... Bordeaux donc...

— Oh! je le connaissais déjà.

Il avait répondu à la hâte, sans réfléchir. Je levai si rapidement la tête qu'il dut se rappeler aussitôt son affirmation précédente, car une fugitive rougeur courut à ses joues. Lui si prudent, comment avait-il pu se laisser aller à une telle étourderie! Il se remit pourtant très vite et continua à parler. De mon côté, je n'insistai pas davantage.

Mais sa réponse me troublait. Pourquoi m'avait-il d'abord menti? Pourquoi m'avait-il caché qu'il connaissait Bordeaux? Quelle importance avait pour moi un détail aussi insignifiant? Et une idée folle, absurde, ridicule, une idée saugrenue et

presque inconsciente, une idée que j'aurais dû accueillir par un éclat de rire, me traversa l'esprit. L'assassin inconnu de ma sœur ne serait-il pas Longuelannes? J'aurais dû chasser avec honte une pensée aussi gratuitement injurieuse, aussi infâme sur un homme parfaitement honorable et qui était mon ami. Pourquoi, au contraire, la creusai-je davantage? Je m'enfonçai avec d'âcres délices dans des réflexions, qui me faisaient l'effet d'un bain de boue bouillante. Il me semblait que je m'avilissais dans cette basse suspicion, mais que dans cet avilissement je finirais par rejoindre l'assassin de Renée Juliotte. Et tout cela était d'autant plus ridicule que jamais je n'avais cherché à faire découvrir cet assassin, et que d'ailleurs il m'était indifférent qu'on le punît ou non.

J'éprouve une certaine honte à avouer qu'à partir de ce jour-là le plaisir que j'avais d'ordinaire à fréquenter Henri Longuelannes se doubla de l'intérêt passionnant qu'il y a à démêler un secret dans la trame d'une existence, qui le rend invisible. Lorsque je me trouvais en face de ce beau jeune homme aux yeux gris, à la barbe épaisse et dorée, il m'était impossible d'accorder la moindre créance a mon soupçon monstrueux, mais sitôt que je l'avais quitté, mes doutes revenaient en foule et s'étayaient de cent raisons, qui, toutes, n'étaient pas déraisonnables.

Mes méditations aboutissaient toujours à ceci : pourquoi Longuelannes m'avait-il caché son séjour à Bordeaux, pourquoi avait-il hésité avant de me répondre, pourquoi avait-il dissimulé avec tant de soin son nouveau voyage dans la Gironde, pourquoi enfin ce mouvement de curiosité, quand on m'avait présenté à lui? Il m'était totalement inconnu, je

suis un homme obscur, on lui avait donc parlé de moi. Mais qui?

J'écrivis à un de mes amis de Bordeaux pour avoir de plus amples documents sur le dernier amant de ma sœur. La logeuse du garni où ils se rendaient et une bonne seules l'avaient vu. Elles le représentaient comme un jeune homme imberbe et blond, très insignifiant d'aspect. Evidemment, la distinction trop affinée de Longuelannes n'aurait jamais pu frapper ces esprits vulgaires, mais cela ne prouvait rien. Et il aurait fallu être fou pour voir dans le fait qu'il portait toute sa barbe le désir de modifier son air de tête.

A la longue, ce soupçon devenait intolérable. Et quand je dis soupçon, je devrais dire idée fixe, car ce souci avait tout d'une idée fixe, la gratuité du point de départ, la constante préoccupation, le perpétuel rongement. Et parfois, je songeais qu'il y avait peut-être là une sorte d'intuition psychologique ou d'instinct animal, pareil à celui qui fait reconnaître par chaque bête l'ennemi inné de sa race.

Fatigué de cette inquiétude sans repos, je demandai, un soir, à Longuelannes :

— Puisque vous avez habité Bordeaux, vous avez dû connaître ma sœur...

Il hocha la tête négativement.

— Mme Juliotte. (Je fixai mes yeux sur les siens.)

— Non, dit-il, avec calme.

— Qui a été assassinée. Vous avez dû entendre parler de cela? (Je ne le quittais pas du regard.)

— Oh! j'ai passé si peu de temps à Bordeaux!

Il me répondait avec une tranquillité parfaite, dont le naturel me bouleversait. Impossible de rien savoir. Il ne s'était pas troublé une seconde, il n'avait

pas cherché à cacher son regard; pas d'affectation de franchise, non plus. Il n'avait pas eu l'air de se douter que je puisse le soupçonner. Devant sa physionomie paisible, je dus battre en retraite, décontenancé.

Mais il me questionna délicatement pour connaître les détails de ce crime; il me demanda pourquoi je ne lui en avais jamais parlé, il s'indigna contre un tel méfait, me plaignit discrètement, et j'eus beau multiplier mes allusions à « un jeune homme blond, imberbe, très élégant, certainement bien élevé, peut-être même de grande culture », il ne se départit pas de son flegme.

Je revins, cependant, à la charge, un autre soir. L'amour du feu de bois était une des passions de mon ami, extrêmement frileux, d'ailleurs. Comme il estimait que les quelques bûches qui brûlent dans une cheminée ne répandent pas assez de chaleur, un petit poêle était dissimulé dans son salon, ce qui ne l'empêchait pas, assis devant le foyer, de tisonner des branches de pin pour le plaisir de voir danser les flammes souples.

J'avais dirigé la conversation vers ce souci du détachement dont Longuelannes faisait si volontiers l'apologie. Après une heure de discussion ardente, quand je vis mon partenaire très enflammé par mes contradictions, mes réticences et mes railleries, je m'écriai :

— Mais enfin, vous, Longuelannes, s'il fallait faire le sacrifice d'un amour à votre théorie, le feriez-vous? Admettez qu'une femme vous aime et que vous l'aimiez, sauriez-vous vous arracher d'elle, ou mieux encore croiriez-vous nécessaire d'accomplir cette œuvre cruelle?

Il articula lentement :

— Qui sait?... Mais pourquoi ne pas se débarrasser de tout ce qui nuit à notre développement? Une femme et un amour sont bien peu de chose...

Ces paroles m'épouvantèrent. Je m'obstinai :

— Quoi? Vous tenez tant que ça à vous libérer? Une affection sincère remplit la vie... Vous la videriez volontairement de tout ce qui en fait le charme? Mais à quoi bon une telle libération? N'exaltez-vous donc en vous que l'orgueil?

— Je n'aime pas me sentir de chaînes.

— Mais pour s'en débarrasser, comment faire? continuai-je, en m'exaltant. On ne quitte pas aussi aisément une femme qui vous tient au cœur. Il faudrait la supprimer entièrement, sinon son souvenir empoisonne... Pour s'affranchir, il est donc presque nécessaire de la tuer?

Longuelannes, penché vers le feu, tisonna plus fébrilement les branches.

Plusieurs s'écroulèrent dans un brasier qui crépita. Des flammes échevelées jaillirent, mourantes, nombreuses, colorées.

— Pourquoi pas? répondit Longuelannes.

Je m'élançai vers lui.

— Mais vous, Longuelannes, vous, dites-moi que vous n'auriez pas le courage d'agir ainsi. (Mes paroles étaient haletantes, je tremblais.) Vous ne possédez pas, grâce à Dieu, une force aussi épouvantable. Vous vous amusez, mon ami. Jamais vous ne pourriez tuer une femme...

— Qui vous dit que je le puisse, dit-il, avec un semblant d'humeur, — mais qui vous assure que je ne l'ai pas fait ou que je ne le fasse jamais?

Un côté de sa bouche était sérieux, l'autre riait. Il se penchait vers moi avec un regard ambigu comme ses lèvres. Se moquait-il de ma crédulité?

Ou bien, soupçonnant mon soupçon, s'amusait-il à me narguer? J'eus l'impression que tout cela était une comédie, une comédie ridicule et un peu répugnante. J'eus honte de moi et pris congé.

J'aurais pu alors cesser de voir Longuelannes. Comment expliquer que je ne le fis pas?

Mon amitié demeurait, malgré tout, sincère et profonde. Et puis, passionné, comme je le suis, pour l'intelligence et pour l'art, je ne pouvais rester indifférent au charme de sa société. Et ce charme était si fort que je n'eus pas un jour le moindre sentiment de haine et d'éloignement envers cet homme, qui peut-être était l'assassin de ma sœur. Enfin, ma curiosité abolissait tout sens moral. Ce secret toujours poursuivi, jamais atteint, cette atmosphère de mystère m'exaltaient et rendaient ma vie plus « vivante ». Je me disais volontiers que je ne continuais à le voir que dans l'espoir de tout apprendre, mais je me le disais plus que je ne le croyais. J'exagérais mes soucis d'investigation pour excuser mon inexcusable conduite... Et pourtant, s'il m'avait avoué lui-même le crime que je supposais, j'aurais été fort embarrassé. Je ne l'aurais certes pas dénoncé, mais je ne l'aurais plus revu. Et Longuelannes m'aurait manqué...

Un an passa, sans rien ajouter de nouveau à notre singulière histoire. Parfois, j'oubliais presque les délires de mon imagination ; parfois aussi il avait, en me considérant, une expression si bizarre, si ironique, si perspicace que je m'en sentais rougir. Je prenais l'air d'un coupable, lui, celui d'un accusateur. Et nous discourions interminablement comme par le passé.

Une après-midi, Henri Longuelannes m'annonça qu'il allait me montrer des pierres taillées que je ne

connaissais pas encore, car, ajouta-t-il, il n'exhibait que peu à peu toutes ses collections. Il y avait chez lui un grand nombre de bahuts et d'armoires, hermétiquement clos, et dont les serrures compliquées, faites d'après ses dessins, attisaient mon trouble désir d'inquisition.

Il prit dans sa poche une clef drôlement ouvragée et ouvrit un tiroir. Il en sortit de nombreux camées ; beaucoup étaient romains ; plusieurs, teintés de nuances différentes, m'enchantèrent. Je les admirais, quand on vint brusquement appeler mon ami pour une affaire pressante. Quelqu'un l'attendait dans le corridor et, s'impatientant, parlait fort ; j'ai dit que son existence était profondément mystérieuse. Il sortit à la hâte, avec un regret visible ; il déplorait de laisser le tiroir ouvert, mais n'osait tout de même pas me faire l'injure de me le fermer sous le nez.

J'en profitai pour regarder avec soin les camées, les médaillons anciens, les éventails du dix-huitième siècle, les bagues. Dans un coin, un écrin de velours attira mon attention. Je l'ouvris, et je poussai un cri d'étonnement et presque de terreur. Il y avait là la bague de ma sœur, celle qu'on n'avait pas retrouvée à son doigt et que notre mère lui avait laissée. C'était une pierre d'un gris pâle, qui tournait au mauve et qui se creusait d'un Apollon, de profil, gravé sur un fond de rayons.

A ce moment, Longuelannes rentrait. Voyant l'anneau dans mes mains, il pâlit légèrement. Je vis à la contraction de ses mâchoires qu'il rappelait à lui sa volonté et son empire sur soi-même. Je m'avançai vers lui, je balbutiai :

— Voici la bague de ma sœur... Comment est-elle ici ? Où l'avez-vous.... où l'avez-vous... prise ?

L'émotion me rendait certainement grotesque. Il me jeta un regard railleur et répondit :

— Je l'ai achetée à Bordeaux, chez un marchand de bric-à-brac... (Il s'appuya à un meuble, en prenant une pose affectée, insolente et hautaine pour ajouter :) Croyez-vous que ce soit vraiment votre sœur qui l'ait vendue?

Il était trop fort pour moi. J'essayai de sourire. Il ferma le tiroir avec soin comme pour me punir de mon indiscrétion, puis il m'offrit gracieusement la bague, puisque, me dit-il, c'est un souvenir de famille... Et je l'ai acceptée!

Depuis lors, mon hypothèse est une certitude. Mais je n'ai pas cessé de voir Longuelannes. Notre amitié l'un pour l'autre est devenue plus étroite. Il sait que je l'ai soupçonné, que je le soupçonne encore. Il en rit. Je m'attache à lui, désespérément pour tâcher de mieux le connaître... Après tout, peut-être a t-il trouvé cette bague chez un brocanteur? J'ai une certitude, oui, et j'en doute. Je doute de ma certitude, et mon doute l'affermit. Une foi que l'on ne discute plus devient moins vivante, on ne s'occupe plus d'elle, elle s'affaiblit. Je ne quitte plus Longuelannes; nous sommes liés l'un à l'autre. Nous nous voyons tous les jours, nous causons pendant des heures, nous voyageons ensemble, notre commun secret nous rend indissolubles. Et notre affection se développe normalement. Est-ce grâce à ce commun secret, ou en dehors de lui? Je l'ignore. Que pense ma sœur de cette amitié si elle voit d'un au-delà quelconque les rapports de son frère et de son assassin? J'espère qu'elle est assez détachée des choses de cette terre pour que cela lui soit indifférent. Je m'obstine donc à fréquenter Longuelannes avec l'espoir qu'il me dira un jour toute la

vérité, mais de cette vérité que ferais-je et à quoi me servirait-elle ? Heureusement que Longuelannes est très habile, il ne m'avouera rien, et ce qu'il y a de consolant dans mon cas, c'est que cette vérité que je cherche, je ne la connaîtrai jamais.

EDMOND JALOUX.

1-3 mai 1902.



# WATTEAU MUSICIEN

—

Crozat s'est à peine réinstallé à Paris, mettant en ordre ses richesses, classant les merveilleuses trouvailles qu'il rapporte d'Italie, que le vieux la Fosse meurt. Sa veuve et Mlle d'Argeneu ne quitteront pour cela l'hôtel de la rue de Richelieu. Mais un atelier y est dès lors vacant... Voilà le financier privé de son peintre, privé du très précieux artisan qu'on va voir travailler, dont la présence réchauffe et vivifie, en quelque sorte, ces beautés un peu mortes parfois qui gisent dans les bordures... Crozat pense à Watteau.

C'est pour Jean-Antoine le salut.

« ... ainsi Mr Crozat luy ayant proposé de prendre un logement chez luy, il profita d'autant plus volontiers de cette offre, qu'il espéroit pouvoir travailler plus tranquillement... » Et Julienne ajoute : « ... il faut convenir que, depuis ce temslà, les tableaux de Watteau se ressentirent des lumières qu'il avoit été à portée de prendre dans ce Cabinet précieux. »

Ah ! ce ne sont pas seulement les peintures et les dessins du « grand curieux » qui devaient mener le peintre à son œuvre maîtresse, qui devaient porter à son épanouissement l'exquis, l'inimitable et le puissant génie...

La disgrâce des choses qui veut que Watteau soit si importuné en ses logis divers qu'il n'y ren-

contre jamais cette plénitude de calme, de silence et de repos lent favorables au rêve, cette disgrâce est, cette fois, bienfaisante : Watteau chez Crozat, c'est le faisceau des derniers rayons chauds qui lui parvient, ce sont les derniers voiles qui se déchirent, lui découvrant les horizons suprêmes. C'est l'ultime révélation qui lui est faite.

Et cette bénéficence, il la goûte heureusement loin de deux fâcheux, et non des moindres, — il la goûte loin de Mariette et de Caylus.

Ici, je vais encore à l'encontre de l'opinion reçue, je vais à l'encontre des biographes qui tous, à l'envi, silhouettent, dès le début, auprès de Watteau et de Crozat les figures de Mariette et de Caylus.

Or, il est bien impossible à Mariette de sévir présentement chez Crozat : à cette époque, il est en Allemagne, où, sur la recommandation du prince Eugène, il classe les estampes de l'Empereur Charles VI. De Vienne il passera à Venise où il se liera avec Zanetti, à Bologne, où il rencontrera Zanotti, à Florence où il fera la connaissance de Bottari; à Rome enfin, et ne sera de retour à Paris qu'en 1720 : Watteau, à cette date, est à Londres.

D'autre part, je sais que Caylus a écrit :

« Cependant *M. Crozat*, qui aimoit les artistes, lui offrit sa table et un logement chez lui... Ce fut là que nous lui préparions, *M. Hénin*, cet ami dont j'ai parlé ci-dessus, et moi, un nombre infini de dessins, d'après les Études des meilleurs maîtres flamans, et de ces grands Païsagistes Italiens, et que nous avancions assés pour qu'en y donnant quatre coups il en avoit l'effet. C'étoit le servir selon son inclination : car il aimoit en tout à l'avoir promptement... »

Quand le comte lit cela à l'Académie, le 3 février

1748, ceux dont il parle sont morts, et il sait bien que personne ne pourra le démentir. Et rien n'est plus faux que cette histoire de Caylus et de Hénin travaillant avec Watteau chez le financier.

Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre un peu M. de Caylus à cette époque.

On se souvient du départ précipité de Riza, l'ambassadeur persan, emmenant sur l'*Astrée*, et au fond d'une caisse, la fille de la marquise de Roussy... Comment l'état de grossesse de Mme d'Epinay obligea Riza de débarquer à Copenhague; comment il gagna péniblement Dantzig par des chemins noyés de neige; comment la marquise le rendit père d'un fils superbe ; comment il repartit avec sa maîtresse et son petit Persan, et à la suite de quelle aventure ils furent volés sur les routes de Pologne; comment, après mille peines, ils parvinrent à Erivan pour y trouver le Khan restitué, et pourquoi Riza s'empoisonna, et pourquoi Mme d'Epinay se fit Musulmane, — voilà des incidents réels et peu banaux qui eussent, certes, fourni à Lesage une fort honnête « seconde partie » à cette histoire de Mlle Petit, qu'il eut le plus grand tort de dédaigner...

Or, cette fin de mission, mouvementée et pittoresque à souhait, eut pour résultat immédiat la retraite de M. des Alleurs, notre ambassadeur auprès de la Sublime Porte. Le poste, convoité par le chevalier de Canilly, par Ferriol, par d'Andrezel et par M. de Mimeur, est naturellement donné au marquis de Bonnac, qui ne demandait rien, et qui est prié de partir immédiatement pour Constantinople.

Il y a huit mois, en juin 1716, que Caylus est à Paris et qu'il s'y ennuie : il part avec Bonnac... Et,

tandis que Jean-Antoine s'installe rue Richelieu, c'est Smyrne, l'excursion à Ephèse, l'aventure du brigand Caracayoli, Constantinople, le mont Ida... Puis, au retour, à peine prend-il le temps de rassurer sa mère, qu'il repart pour l'Angleterre et la Hollande, d'où il ne revient qu'en 1719, époque à laquelle il est seulement admis chez Crozat... Il y a longtemps que Watteau en est sorti.

Alors, et l'ami Hénin, et les dessins « avancés » pour qu'on y donne « quatre coups », et le choix judicieux des études, et enfin ce parrainage sur l'œuvre auquel le comte tient si fortement et par-dessus tout ?

Imaginations...

Restent ces petites chambres que Caylus a en différents quartiers de Paris, « ces petites chambres que j'eus en différents quartiers de Paris, qui ne nous servoient qu'à poser le modelle, à peindre et à dessiner » et où il éprouve avec Watteau « et avec un ami commun que le même goût entraînoit », voici Hénin indubitablement, « la joie pure de la jeunesse jointe à la vivacité de l'imagination, l'une et l'autre unies sans cesse aux charmes de la Peinture. Je puis dire que *Wateau* si sombre, si atrabilaire, si timide et si caustique partout ailleurs, n'étoit plus alors que le *Wateau* de ses tableaux. C'est-à-dire l'auteur qu'ils font imaginer, agréable, tendre et peut-être un peu berger »... Lisez, pour ces petites chambres-là, sous les grands mots du comte, des réduits discrets où, en homme prudent, il s'essaye à la peinture et au dessin, avant que de se produire publiquement. Il les habite le plus qu'il peut, mais, entre deux voyages, au hasard de ses haltes. Watteau est prévenu, Watteau arrive, entr'aperçoit les chevalets et le fameux « modelle »,

se délasse là de son actuel logis, cause de son art avec d'aimables gens qu'il voit peu souvent, chez lesquels, à défaut d'une vision juste, il rencontre une grande culture et un grand éveil : le crépuscule vient vite, on laisse très naturellement les crayons et les couleurs, et la soirée s'achève à philosopher doucement...

Chez Crozat, Watteau ne subira ni Mariette, ni Hénin, ni M. de Caylus ; il a laissé ses obsédants tracas, et c'est aussi libre et apaisé qu'il pouvait l'être avec sa fièvre et son inquiétude, qu'il pénètre pour la seconde fois chez le Trésorier de France.

Lors des *Saisons*, il n'est venu demeurer en cet hôtel, il n'a rien su des réceptions, des intimités ; il y a entr'aperçu le maître, il y a connu le vieux la Fosse qui lui a bien montré les collections ; mais, malgré sa grande envie, il les a à peine vues, très gêné au milieu de ce faste par son obscurité et par la hardiesse même de son entreprise. Et c'est étranger à cette grosse maison qu'il s'est appliqué à sa tâche, repartant chaque jour avec le petit monde qui s'y embesoignait dans le même temps que lui, repartant avec les maçons et les charpentiers...

Or, Watteau chez Crozat c'est Fragonard à la villa d'Este, c'est pour le peintre l'heure infiniment précieuse, non l'heure providentielle où des voix parlent et disent le secret de la Vie et celui de la Beauté, non l'heure dispensatrice de viatique des forts, celle-là a depuis longtemps sonné pour lui, — mais l'heure plus rare encore dans une carrière, celle où, autour de soi, tout est accalmie et quiétude, où rien n'existe qui puisse retarder ou compromettre l'accomplissement du projet rêvé, l'heure où Watteau va enfin pouvoir vivre une vie indispensable à la complète éclosion de son génie.

Autour de lui, dans un décor presque blanc où les moulures fines se perdent sous les rocailles, l'or moulu des corniches, des girandoles et du bois des sophas ourle de feux mats et les plafonds où l'Olympe rose se joue, et les glaces diamantines, et les verdures fleuries, foisonnantes de chasseurs et de bergères. Dans ce décor, sur les tables aux marqueteries pâles, sur les consoles découpées dans le satin amarante ou cerise des essences précieuses, sur les brèches blondes des cheminées, tout ce que l'aurore du XVIIIe siècle a d'exquis dans sa volute, dans le profil de sa gorge rompue de roses, tout ce que le rinceau garde de robustesse entre les mains de Boulle, de Cressent, de Thomas Germain, de Philippe Caffiéri, toute l'éloquence qu'il faut laisser au métal, toute l'élégance tout l'imprévu qu'il faut demander aux contours, toute cette légère et féerique harmonie dans laquelle les grands délicats vivaient et que Watteau pressentait, mais qu'il n'avait encore touchée de la main, toute cette harmonie résonne délicieusement autour de lui.

Il n'a qu'à ouvrir les yeux et à se laisser vivre dans le décor blanc où les gens qu'il salue « lui témoignent de l'intérêt » puisque, maintenant, il a un nom. Le chatoiement des familiers est un haut régal : Gardes du trésor royal, Fermiers généraux, grands seigneurs, habits à pans bouillonnés, perruques à rosettes, cadenettes poudrées, de la Vieuville à Adine, de Bajarville de Saint-Louis à Legendre, de Pâris à Choiseul et à Evreux, ces élégants, ces délicats, ces « hommes de goût » ne se distinguent souvent que par le nœud de leur épée dont le triolet de rubans se soufre, se cendre ou se carmine, suivant qu'ils sont pour le nonce, pour Philippe d'Orléans ou pour le roi. Mais, ici, ils

s'entretiennent peu de ces trois personnalités, — et ils les oublieraient presque tout à fait si, de temps à autre, au retour de Vincennes, les lèvres encore rouges des brioches brûlantes de Fléchmer, quelque marquise, ou quelque présidente, ne venait demander qui était aux Tuileries avec M. le Régent lorsqu'on mit le roi nu et si on a reconnu cet homme et cette femme en masques qui furent tués à coup d'épée, l'autre matin, au sortir du bal de l'Opéra...

Parfois, d'aucuns se détachent et d'un mouvement plus naturel viennent vite à Watteau : c'est ce gros et remuant personnage à la perruque in-folio, au yeux étonnés et au nez énorme, à qui Crozat vient de confier l'orangerie de Montmorency, ce fils de Johan Oppen Oordt le chimiste du roi, Oppenordt l'inventeur de la coquille et du style à la mode, le « Borromini français », qui a cependant bien de la peine à se faire passer pour Parisien avec son habit de gros bourracan et ses allures d' « homme du Nord » : on retrouvera, peint par lui, un portrait de Jean-Antoine assis devant un bureau et maniant le compas (1) ; c'est encore Jean-Sylvain Cartaud, que la maison de Montmorency préoccupe aussi, Cartaud qui est parfois accompagné de Nicolas Bailly, le garde des tableaux du roi et du sculpteur Legros.

Chacun est attiré en cette maison par l'exquise urbanité du maître, par la richesse toujours nouvelle des collections. Mais Crozat sait, plus sûrement,

(1) Vente de Vignères, mars 1875 : « Portrait à mi-corps, enfermé dans un cartouche décoré d'enfants porteurs d'attributs et surmonté d'un aigle tenant dans ses serres une trompette de la Renommée, lavé au revers du titre des FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES par Oppenort, qui a écrit au bas : *Antoine Watteau, Peintre du Roy, de l'académie de peinture, d'après nature, par son ami Gille-Marie Oppenort, Ecuier, Directeur général des Bâtimens et Jardins de Sa Majesté.* »

retenir sa petite cour : à l'heure de la collation, tandis qu'on grignotte les massepains d'amandes, les confitures sèches, que les gobelets s'emplissent de vin de Canarie, Mlle d'Argeneu laisse glisser son écharpe brodée, pose son éventail et chante de sa voix expressive un récit de Campra, un air d'ATHIS, à moins que ce ne soit le duo des AMOURS DÉGUISEZ avec Paccini, ou qu'Antoine le flûtiste, Rebel, et les petits violons ne donnent la sérénade, ou que l'internonce lui-même ne se risque sur l'archiluth...

C'est que Crozat le jeune est également un curieux de musique. Son goût s'est affiné encore en ce bienheureux voyage d'Italie : il s'est fait admettre aux lundis célèbres du cardinal Ottoboni, les grands offices de la Sixtine n'ont pas eu d'auditeur plus fervent, il n'a eu garde de manquer la chapelle des *Poveri di Giesu Cristo* non plus que les violons, les orphelines de la *Zabetta*, de la *Margarita*, de *l'Anna-Maria* des Hospitalettes où le régal se rehaussait d'une jeune religieuse pour batteur de mesure, d'une religieuse qui conduisait l'orchestre à grands battements d'ailes, belle d'une beauté d'ange sous son habit blanc, et, ce qui est bien du pays et bien du siècle, la coquetterie délicieuse et perverse d'un ardent bouquet de fleurs de grenade à l'oreille...

Crozat aura été le premier à oser aimer ouvertement la musique italienne (1) ; Mme de Prie ne vien-

(1) C'est lui qui organisa, à Paris, le premier concert spirituel, donné le 18 mars 1725 (dimanche de la Passion). Ce concert commença par une suite d'airs de violon de Lalande, un *caprice* du même auteur, et son *Confitebor* ; on joua ensuite le concerto de Corelli intitulé la *Nuit de Noël*, et on termina par le *Cantate Domino* de Lalande : « On avait commencé à 6 heures du soir et fini à 8, avec l'applaudissement général de l'assemblée, qui fut très nombreuse. »

En 1727, le concert italien est repris à Paris, dans un salon du palais des Tuileries, « avec dix-huit instruments et deux voix de femmes, MM. Crozat et Gaudin en font les frais. »

dra que plus tard, et la comtesse d'Evreux, et la marquise de Castellani, et Mme de la Mésangère... C'est surtout cette musique qu'il fait entendre à Watteau, cette musique pleine de langueurs, d'une suavité, d'une émotion inconnues et nouvelles.

Depuis Médée, Watteau ne connaît que ce que l'opéra a pu lui donner : la « joie voilée » de Lulli, le mugissement de la tempête d'Alcyone, les sourdines d'Armide et les airs de vitesse des ballets. Si tous les arts en France se désorbitent du Grand Siècle, sur lequel l'impénétrable nuit se fait si vite, la musique seule semble, un moment encore, vouloir rester ce qu'elle était sous le vieux Louis XIV : à part ce petit cénacle de Crozat où d'autres notes retentissent, ce sont toujours les mêmes cris de la Lemaure et de Mlle Antier, c'est toujours la même gavotte, la même passacaille qui ravissent : Panthée, les Festes de Thalie ne sont que le pâle et amoindri reflet de ce qu'on jouait au temps où le maître à danser osait faire instruire contre les hautbois et les clavecenistes qui le gênaient par trop, au temps où Baptiste Anet ayant bravement joué une sonate de Corelli devant le roi, celui-ci, abasourdi, faisait venir en hâte un violon de sa bande et lui demandait un air de Cadmus pour se remettre...

Non, sans s'excuser d'un :

— Que voulez-vous, Messieurs, voilà mon goût !...

Ce goût n'est pas pour nous surprendre; la Bruyère l'a marqué : « Tout ce qui s'éloigne trop de Lully, de Racine et de Le Brun, est condamné. »

Mais, à défaut du roi ?...

Autour de nous, cependant, deux puissances se sont déchaînées, formidables, révolutionnantes, —

celle d'Haëndel, à peine en sa fleur et déjà rayonnante de cette phrase claire, de cette phrase ailée qui lentement s'envole pour planer dans une majesté calme d'une incomparable grandeur; celle de Bach, ouragan désordonné et sublime qui s'est déchiré aux cimes, broyant et sa mélancolie et son ampleur dans un même éclat fulgurant.

Ah! cela nous importe peu !... Plus tard, alors que le chantre de RADAMISTE se sera tu à son tour, comme le titan de la PASSION, leurs noms nous parviendront, péniblement; et Voltaire, Diderot, Rousseau ergoteront sur leurs œuvres immortelles, — sans les comprendre.

C'était une entreprise audacieuse que de faire exécuter sur les petits violons de Médard, au vernis criard et au son médiocre, les sarabandes d'Arcangelo Corelli, ces sarabandes chaudes de passion, de murmures amoureux et de fleurs, dorées du soleil de là-bas, palpitantes, émues et tragiques comme un poème de l'Arioste, sonates nées au temps où Stradivarius signe ses grands instruments à la robe rouge et fraîche, aux éclisses bellement ondées. Il eût fallu, pour les retrouver telles que Crozat les avait entendues, ce Francisco Géminiani qui les joue en ce moment au roi Georges tandis que Haëndel est au clavecin, il eût fallu ce jeu-là pour retrouver l'audace tendre et fleurie de Scarlati, le cantique de Durante, l'esprit de Carrissimi, le madrigal sensuel de Lotti le Vénitien, le motet si ardemment profane que Tartini écrit à l'ombre des Minorites d'Assise, — enfin toute cette griserie mouillée de larmes, étincelante de rires, mais surtout et avant tout suprêmement caressante et débordante de grâce, imprégnée parfois d'une tristesse, d'un éloignement de crépuscule infiniment

doux dont Crozat a ressenti le délicieux frisson.

Il est permis de mesurer l'émoi, le ravissement de Watteau aux variations de la FOLLIA, à l'air des FOLIES D'ESPAGNE, par les compositions qui en naquirent. Mais c'est là le moindre résultat, si on mesure le réconfort précieux que cette musique apporte au peintre, et dont la suite de l'œuvre se ressentira. Cette musique, c'est pour Watteau, à qui l'Italie manquera toujours, un peu des harmonies qu'il y eût trouvées, un peu du jour clair, de la belle vaillance des lignes dans le soleil, un peu de l'impudeur superbe des femmes de Naples et de Venise. Tandis que résonnent les instruments et les voix, des audaces, des courages qu'il ne se soupçonnait sourdent en lui, il se sent pris du désir de réaliser ce qu'il avait cru ne jamais pouvoir tenter, ce que, dans la résignation de son petit état, il avait jusqu'alors relégué au nombre des chimères cruelles...

Comme c'est bien au sortir du salon de musique de Crozat qu'il a crayonné, saisi cette femme qui écoute si parfaitement et dont il a noté le mouvement alors que, captivée par la langueur de la phrase ou l'élégance du menuet, elle se penche instinctivement vers les exécutants. Sur un coin de la feuille, de la même pierre rouge et du même crayon noir, il détache cette silhouette d'homme jouant de la flûte (1). Et cet autre *Flûteur* de la collection Groult, comme il l'a pris sur le vif, le soir où il trillait sa partie, et comme l'étincellement des lumières est amusant, au bois de l'instrument, aux mains et aux joues du musicien.

Le flûteur est un des personnages de Watteau.

(1) British Museum.

En dehors des compositions connues, ne le retrouve-t-on pas dans ce tableau qui était en Angleterre et que nous fait seulement connaître une aquarelle de Rochard? N'est-ce pas lui qui est entre la femme assise qui joue de l'éventail et le guitariste du *Lorgneur* (1) que possédait Julienne?

Toutefois, il semble que le particulier mouvement des bras du flûtiste n'ait pas trop incité Watteau à le traiter seul, comme il a traité le guitariste. Le joueur de l'instrument aux sons si doux qu'on ne peut les percevoir bien que, dans le calme de la nuit, le musicien, complice obligé de toutes les entreprises galantes, ah! celui-là, il l'a isolé et volontairement fait revivre. Il s'en est emparé: c'est un des protagonistes du grand et sub til débat qu'il peint que ce personnage négligeable en apparence, que ce diseur de riens dont la langue s'entend si bien, que ce brodeur de menutés dont l'éloquence persuade si vite... Le voici sur le banc de pierre à l'orée du bois, du bois aux bruissements mélancoliques et aux brouillards d'ambre,égrenant,comme un appel,une brunette amoureuse et interrogeant le lointain dans l'espoir d'y découvrir l'amante,—qu'il attend en veste de satin, en collerette et en manchettes de dentelle, chaussé d'escarpins relevés de nonpareilles qui éclatent dans l'herbe comme des fleurettes: c'est le *Guitariste* du Musée de Vienne.

N'est-ce pas lui encore qui est le personnage principal du *Concert* appartenant à l'empereur d'Allemagne et qu'on a laissé se perdre presque entièrement, où vivaient dans une échappée superbe d'eaux, de collines et de bois, les écouteuses

(1) G. Scotin, sculp.; au moment où Mariette écrit l'*Abecedario*. le tableau est chez Coypel.

chères à Jean-Antoine, des enfants jouant avec un chien, et où des groupes galants rompaient la ligne des seconds plans, à la manière des Vénitiens ?

Mais Watteau l'a pris dans trop de compositions ce guitariste, et je dois renoncer à les énumérer. Seulement, dans la *Leçon de musique* de la collection Wallace, la préoccupation est si évidente qu'il me faut placer ici ce chef-d'œuvre. Le mot n'est pas trop fort, et voilà bien un des plus purs joyaux de l'écrin de Watteau. Le faire en est admirable. C'est celui de la plénitude des moyens ; c'est une superbe œuvrette, dirait-on, — s'il était des œuvrettes avec Watteau. Ce petit panneau, orchestré par la palette de la *Finette* et de l'*Indifférent*, n'est que joies claires, chevelures indécises, carnations d'aurore de visages enfantins, sang à peine plus chaud d'une toute jeune femme. Et il n'y a, ici, nulle variation amoureuse. Voilà qui met cette œuvre très à part dans l'œuvre. Jusqu'à maintenant, avec un entêtement et une volonté étranges, on a voulu mêler à ceci le madrigal ou la déclaration; il suffit, pour se convaincre de la lourdeur du contresens, de regarder simplement le tableau, sans préoccupations et sans clichés apprêtés : il suffit de considérer ce groupe exquis de la sœur aînée qui tient le cahier de musique, du frère qui suit le chant, de l'amusement clair des deux bambins dont le candide regard rayonne sans encombre, et de s'arrêter enfin à l'air perdu du musicien qui, d'une main éloquente comme Watteau seul peut en peindre une, tourne ses chevilles et cherche la justesse de ses quartes...

S'il faut une excuse à la bévue des critiques qui, jusqu'ici, ont trouvé je ne sais quel parfum de

galanterie à ce chef-d'œuvre qui fleure si candidement, elle est assurément dans les pitoyables vers qui Louis Surugue a burinés au-dessous de sa gravure de 1719 :

Pour nous prouver que cette belle
Trouve l'hymen un nœud fort doux
Le peintre nous la peint fidelle
A suivre le ton d'un époux.

Ces enfants qui sont autour d'elle
Sont les fruits de son tendre amour,
Dont ce beau joueur de prunelle
Pouroit bien goûter quelque jour.

Surugue a été bien puni : sa planche est à la hauteur des deux quatrains.

Cependant, il est un instrument dont les notes graves et aux tristesses singulières touchent plus particulièrement Watteau, un instrument qui l'émeut entre tous, dont les cordes chantent et vibrent sous des sourdines qui parfois étouffent les sons sous des sanglots, parfois les irisent seulement d'un crêpe violet qui pimente d'un petit deuil les andante, les menuets et les airs de tambourin. Cet instrument-là c'est la basse de viole, et il n'a eu garde de l'oublier dans le *Concert* de Sans-Souci, et il en fait jouer par Julienne.

Mais son goût personnel se double, en ce moment, d'une rencontre assez piquante : cet instrument est à la mode. Il a même engagé un homérique combat dont je retrouve les traces dans les papiers du temps :

« La seule Basse de Viole a déclaré la guerre au Violoncel qui a remporté la victoire, et elle a été si complette que l'on craint maintenant que la fameuse Viole, l'incomparable Sicilienne, ne soit vendue à quelque inventaire à un prix médiocre, et que quelque luthier profane ne s'avise d'en faire

une enseigne... la Basse de Viole est donc reléguée maintenant dans les cabinets des vieux partisans de l'ancienne musique, qui, après s'être amusés toute leur vie, semblent vouloir perpétuer leur goust en inspirant à leurs enfants, et surtout aux jeunes demoiselles, de préférer par décence le pardessus de Viole aux autres instrumens, comme s'il étoit moins honnête de mettre un violon sur l'épaule qu'un pardessus entre les jambes. »

Ce triomphe du violoncelle ne fut si incontestable, si j'en juge par cette Défense de la Basse De Viole contre les entreprises du Violon et les prétentions du Violoncel :

« Le Violoncel qui jusque-là s'étoit vu un misérable cancre, haire et pauvre diable, dont la condition avoit été de mourir de faim, point de franche lippée ! maintenant se flatte qu'à la place de la Basse de Viole, il recevra maintes caresses. Déjà, il se forge une félicité qui fait pleurer de tendresse... » Et il y en a, comme cela, un épais cahier...

Rien de surprenant, alors, que Watteau ayant à faire le portrait d'un « M. Bougi, conseiller au parlement de Rouen », ne représente ce personnage considérable jouant de la basse de viole dans son jardin. Seulement, cette fois Jean-Antoine s'est trompé et il lui fait tenir l'archet de la main gauche. Cela a dû être assez indifférent au conseiller qui, probablement, de sa vie n'approcha une basse d'aussi près que dans cette toile où le peintre fit si bonne mesure au magistrat en mettant auprès de lui sa femme, ses cinq enfants, son nègre, son jardinier et un flûtiste qui n'est rien moins que le cousin ou le beau-frère (1).

(1) Le *Concert champêtre*, Audran sculp., d'après « le tableau

Le fond du portrait de « M. Bougi » est celui du portrait de Julienne; l'ordonnance en est exactement la même : le ciel, une éclaircie dans le fourré, et dans cette éclaircie le haut d'un marbre qui se profile. Il faut remarquer, à ce propos, combien Watteau est parfois pauvre et embarrassé pour ses fonds, alors qu'il n'a recours aux arbres, aux collines basses ponctuées de fabriques. Cela, parce qu'il n'a musé dans cette Rome qui n'est qu'un vaste décor aux multiples et imprévus aspects, parce qu'il n'a couru dans sa campagne aux sites merveilleux et aux ruines superbes, et qu'il ignore les villas de Frascati, la nymphée d'Albano et l'enchantement de Tivoli; il n'y a acquis cette aisance des lignes et des masses architecturales, il ne connaît cette diaprure des pierres et des marbres sans laquelle il est difficile de varier ingénieusement les jeux de fonds.

Aussi, ne se hasarde-t-il dans cette voie qu'avec une extrême timidité qui se traduit immédiatement par un peu de gauche et d'embarrassé, comme dans cette *Vuë d'hyver* où s'enchevêtrent confusément des portiques, des escaliers, un vase sur son piédestal, un pont, un château-fort, une église, bien des choses encore qui gênent et altèrent la grâce et la vie des petits patineurs.

C'est l'oreille pleine de cette musique évocatrice qu'il aborde les maîtres que Crozat a réunis. D'instinct, il va droit aux Vénitiens. Ce n'est pour lui

peint par Watteau, haut de 1 pied 10 pouces sur 1 pied 7 pouces. » Pour Bougi, j'ai trouvé deux personnages portant ce nom et qui pouvaient servir de modèles à Watteau : Guillaume-Joseph de Croissy, seigneur de Bougy, conseiller au parlement de Rouen, et qui épousa Anne de Bailleul le 12 août 1705, et Jean-Jacques Révérend de Bougy, dit le marquis de Colonges, brigadier des armées du roi et dont la fille se maria en 1714. Le *Crispin assis*, la main sur la garde de son épée (n° 57 des Figures de Différents Caractères), n'est autre que « M. Bougi ».

la révélation, comme on l'a écrit partout, car il les a vus déjà, au moins au Luxembourg, à côté de la fulgurance de Rubens. A la vérité, il ne les a qu'entr'aperçus. Deux raisons à cela : le peintre d'Anvers l'hypnotisait, et il ne lui eût été loisible de volontairement s'en détacher pour se tourner vers d'autres; puis, son œil n'était encore assez roué pour être avide de jouissances plus subtiles. Maintenant, avec sa fatigue déjà grande et cette lassitude nécessaire, il les retrouve les grands enchanteurs, chauds de soleil, de morbidesse et de force superbe, non dans l'amoncellement de la galerie de la reine, où ils semblaient se noyer, mais ici, dans l'intimité et la quiétude d'art de ce logis. Il y a là, parmi les Italiens, des Lombards, des Toscans, des Ferrarais, avec, au moins, une de leurs dominantes expressives : il reste avec les Vénitiens. Il semble qu'il soit né d'eux et qu'ils le réclament. Et doucement, dans le loisir et la lenteur des heures choisies, dans le loisir et l'isolement de la précieuse retraite, il communie en eux, il pénètre les grandes lumières de Véronèse, le tournoiement de ses brocarts, la désinvolte magnifique de ses personnages; il pénètre l'ambre chaud des chairs palpitantes du Titien, cette perfection humanisée dans l'harmonie de ses corps de femmes qui irradient les crépuscules aux frondaisons alourdies, ces crépuscules qu'éclairent la caresse des longs regards moites...

Et devant ces libertés magistrales et ces audaces, il comprend qu'il lui faut encore élargir sa touche, moins découper ses lumières par vermiculures, rompre plus audacieusement ses dessous, éclairer et envelopper de frissons le bois qu'il aime tant, voir parfois plus simple, oser souvent plus large,

charger de moins de figures l'atmosphère de ses toiles. Cela, c'est l'initiale et brutale leçon comprise en un instant... Mais, il y a l'autre, celle qu'il cherche à entendre, celle qu'il veut déchiffrer, le secret qu'il veut surprendre, le secret de la grâce attirante, le mystère de la beauté profonde épandue dans l'œuvre, de la beauté insaisissable et victorieuse qui le tient là, angoissé, muet, avec un grand trouble d'impuissance et de faiblesse... Contemplations dont il sortira inconsciemment plus fort, tout à fait grand à son tour, puisqu'on retrouve dans ses propres ouvrages un émoi aussi insaisissable et une grâce aussi victorieuse que chez Véronèse ou chez le Titien.

VIRGILE JOSZ.



# POÈMES

—

## I

## LE RETOUR

*Tu contemples longtemps la maison solitaire,*
*Et l'enclos, et les champs, et l'horizon des bois,*
*L'âme émue à l'aspect de l'humble coin de terre*
*D'où tant de souvenirs se lèvent à la fois....*

*Ton âme... C'est ici qu'elle est née, ô poète,*
*Et que la Solitude et l'Ombre, jour par jour,*
*L'ont façonnée, avec leur tendresse muette,*
*Dans ce loisir heureux qui convient à l'amour.*

*Tout te favorisait! Il semblait que ta vie,*
*Qui s'éveillait ainsi sous leurs yeux indulgents,*
*Dût accomplir son cours sans gloire et sans envie,*
*Comme un songe, parmi l'innocence des champs...*

*Tu t'en souviens! C'était l'enfance de Virgile!...*
*Un long rêve devant de nobles horizons*
*Où les ans ramenaient une éternelle idylle*
*Dans le déroulement des jours et des saisons.....*

*Mais non! Tel n'était point l'arrêt des dieux propices.*
*Il leur a plu qu'un maître austère, le Malheur,*
*Te ravît, tout tremblant, à ces tendres nourrices,*
*Et que sa main d'airain te meurtrît dans ta fleur.*

*Ne te plains pas! Un soir de doute et de souffrance,*
*Celle pour qui ses soins t'ornaient à ton insu,*
*La Muse, amante auguste, est entrée en silence,*
*Attestant que les dieux ne t'avaient pas déçu.*

*La Gloire, sa compagne, est venue après elle;*
*Va, tu peux désormais braver les jours ingrats :*
*Le laurier qu'elle a mis sur ta tête mortelle,*
*Le souffle froid du temps ne le flétrira pas...*

*Quel regret, cependant, t'éloigne de son faste?*
*Quelle tendresse, éclose au fond de ton orgueil,*
*Te fait chercher si tard la demeure humble et chaste*
*Dont un pas immortel a consacré le seuil?*

*Ah! retourne plutôt vers la rumeur des villes!*
*Tu ne trouverais plus à l'ombre de son toit*
*La tranquille douceur de tes jours juvéniles :*
*L'esprit qui l'habitait l'a quittée avec toi.*

*La nuit tombe, noyant la figure indécise*
*De ce qui fut ton champ, ton verger, ta maison;*
*Les cyprès du jardin gémissent sous la bise;*
*Et tout n'est plus qu'oubli, que deuil et qu'abandon...*

*Résigne-toi... Telle est la leçon des années;*
*Laisse à des cœurs moins fiers les regrets superflus,*
*Et rentre avec une âme égale aux destinées*
*Dans ce monde où la lutte éprouve leurs élus.*

## II

## SOLITUDE

*Je vis au fond des bois, dans un songe adorable...*
*Les jours s'en vont... Le temps s'écoule, irréparable;*
*Et ceux qui m'attendaient ne m'auront pas connu...*

*Qu'importe?.... Si, vraiment, ma gloire vous est chère,*
*Ne la dissipez point, cette ombre tutélaire;*
*Laissez-moi m'en aller comme je suis venu.....*

*Car mon cœur, dont la vie a respecté l'enfance,*
*Est de ceux qu'un regard trouble comme une offense;*
*Et je me suis caché parce que j'étais nu.....*

## III

## LA LUMIÈRE

*Regarde... Comme aux jours ingénus d'autrefois,*
*L'aube glisse en silence à la cime des bois,*
*Et se répand, avec sa douceur souveraine,*
*Telle qu'un flot de vie et de joie, sur la plaine,*
*Où le vent matinal frissonne dans le blé.*
*Tout est tranquille, heureux et comme émerveillé.*
*Il semble qu'après tant de jours pareils, la terre*
*Accueille comme un tendre et radieux mystère*
*Le retour familier de l'antique clarté.*

*Tu connais ta misère et ton indignité.*
*Puisque les immortels, dans leur pitié profonde,*
*Ont permis que la gloire et la beauté du monde*
*Réjouît un instant tes yeux, toi qui mourras,*

*Saisis-la, comme un don qu'ils ne te devaient pas,*
*Cette heure où tu fleuris sous le soleil d'Homère.*
*Tu ne rentreras que trop tôt, âme éphémère,*
*Dans la muette horreur du pays odieux*
*Où ne pénètre point le jour, présent des dieux.*

## IV

## BONHEUR

*Tu marches devant toi sans savoir où tu vas...*
*Une aube de printemps s'éveille... A chaque pas*
*Tu tressailles, ému par la beauté du monde,*
*Et, parfois, tu ne sais quelle douceur profonde*
*Envahit brusquement ton être tout entier,*
*Pour rien, pour une fleur qui borde le sentier.*

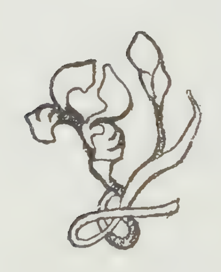
*Un merveilleux espoir t'illumine peut-être?....*
*Tu songes, en marchant, au bonheur qui va naître,*
*Et, malgré toi, ton rêve embellit l'horizon?...*
*Mais non!... Aucun désir n'aveugle ta raison.*
*Tu t'es trop pénétré de l'antique parole*
*Pour oser convoiter, dans un orgueil frivole,*
*Ce qu'on ne peut saisir en étendant la main;*
*Et, tout borné qu'il soit, content de ton destin,*
*Tu jouis simplement de la douceur de vivre.*

*Es-tu triste? Le monde est là comme un beau livre:*
*Celui qui sait l'ouvrir avec humilité*
*Devient heureux, fût-il le plus déshérité.*
*Tu l'épèles déjà, ce radieux poème,*
*Et la joie, et le calme, et l'oubli de toi-même*
*Rentrent bientôt, avec un vertige sacré,*

*Dans ton cœur, ton grand cœur un moment égaré,*
*Qu'habitaient le désir et le regret moroses ;*
*Tandis que la splendeur incomprise des choses*
*Peu à peu se dévoile à tes yeux ingénus...*

*Es-tu las? Tu t'assieds dans l'herbe du talus,*
*Devant les monts, les bois et la plaine fleurie ;*
*Et, le regard au loin, dans une rêverie*
*Qui franchit à son gré la distance et le temps,*
*Tu revis en esprit les lumineux instants...*
*Pourquoi connaîtrais-tu la langueur et le doute?*
*Rien n'est perdu. Tantôt tu reprendras ta route*
*Avec un cœur si pur, si jeune, si fervent,*
*Qu'il s'émerveillera de tout, comme un enfant...*

FERNAND SÉVERIN.



# ENQUÊTE
SUR
# L'INFLUENCE ALLEMANDE

(*Suite* [1])

—

## II. — SOCIOLOGIE ET ÉCONOMIE POLITIQUE

### M. Durkheim

Professeur à l'Université de Bordeaux.

Personnellement, je dois beaucoup aux Allemands. C'est en partie à leur école que j'ai acquis le sens de la réalité sociale, de sa complexité et de son développement organiques. A leur contact j'ai mieux compris l'exiguïté des conceptions de l'école française dont je n'entends pas, d'ailleurs, rabaisser l'importance par cela seul que j'en reconnais, après d'autres, le simplisme excessif.

Voilà pour le passé. Pour le présent, j'ai l'impression très nette que, depuis quelque temps déjà, l'Allemagne n'a pas su renouveler ses formules. La production reste abondante, plus abondante que chez nous. Mais je ne vois pas se produire d'impulsion nouvelle dans l'ordre des sciences sociales. Les études de sociologie, qui jouissent actuellement chez nous d'une vogue presque excessive, n'y comptent presque pas de représentants. Le fait me paraît d'autant plus remarquable que, quand je débutai, il y a dix-huit ou vingt ans, dans les études que je poursuis, c'est de l'Allemagne que j'attendais la lumière.

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 115.

L'Allemagne a cessé d'être un pays vibrant aux nouveautés venues de l'étranger. Je sais bien qu'elle est saturée par sa propre production. Je me demande cependant si ce n'est pas aussi le signe d'une certaine incuriosité, d'une sorte de repliement sur soi, de pléthore intellectuelle qui s'oppose à des progrès nouveaux.



## M. Charles Gide

Je suis bien mal qualifié pour répondre à la question que vous m'adressez, car je ne sais pas l'allemand.

Néanmoins, cela ne m'empêche pas de rendre témoignage au grand œuvre accompli par la science allemande dans le domaine de l'*économie politique*. Nous lui devons tous beaucoup pour le double service qu'elle a rendu. Le premier, c'est d'avoir renouvelé l'enseignement dogmatique de l'économie politique par la méthode historique. Le second, c'est d'avoir ruiné l'optimisme classique et la citadelle où il s'enfermait : le laisser-faire. Ce qu'on appelle « la législation ouvrière », qui est en train de faire le tour du monde, est en grande partie son œuvre.

On peut dire que l'histoire des doctrines économiques a passé par trois phrases : la première, à la fin du XVIII[e] siècle, a été française; la seconde, de la fin du XVIII[e] siècle au milieu du XIX[e] siècle, a été anglaise; la troisième est allemande et elle n'est pas encore clôturée.

Il est probable que celle-ci aussi ne durera pas toujours. Néanmoins il ne semble pas que ce soit la France qui soit à la veille de reprendre l'hégémonie dans ce domaine.

En tout cas je n'ai pas remarqué, malheureusement, que les étudiants anglais, ni les américains, ni les italiens, aient commencé déjà à déserter les universités allemandes pour venir dans les nôtres. Il faut reconnaître d'ailleurs que ce n'est pas tant faute d'hommes, mais surtout faute de ressources, que nos universités ne peuvent offrir une variété d'enseignements comparable à celle des universités allemandes.

★

## M. Vacher de Lapouge

L'incontestable infériorité de la culture française pendant le XIXe siècle a été due à deux causes : la destruction des Universités par la Révolution et la légèreté, pour ne pas dire la paresse intellectuelle de nos compatriotes, qui affectaient un superbe dédain pour les recherches patientes et approfondies.

Pendant les trois premiers quarts du siècle, la culture allemande, restée en possession d'un outillage complet d'enseignement et munie de méthodes sans cesse perfectionnées, a exercé sans conteste une suprématie mondiale dans l'ordre de la science et de l'érudition. Ses Universités ont fourni une prodigieuse quantité de travailleurs dont les plus mauvais rendaient encore des services, parce que l'insuffisance de leur mentalité était compensée par la précision des méthodes. Pendant ce temps, nous n'avions en France qu'une petite quantité de travailleurs, souvent autodidactes, presque toujours outillés d'une manière rudimentaire, qui suppléaient au contraire par le talent au défaut de dressage et de méthodes rationnelles. En dehors de cette petite phalange du talent ou du génie, rien que des amateurs, souvent voisins du ridicule par la fantaisie de leurs travaux, et un public ignorant.

Cet état de choses a changé depuis la guerre.

En Allemagne, le commerce, l'industrie, la marine, le corps d'officiers absorbent la plus grande partie des activités qui se seraient tournées vers les recherches intellectuelles. Malgré la multiplication des chaires, le perfectionnement des laboratoires, l'augmentation du nombre des étudiants, le développement de la culture allemande est fort ralenti. Les Allemands cessent d'être le peuple savant, l'unique peuple savant, pour prendre la suite d'affaires de l'Angleterre.

En France, l'œuvre récente de la Révolution est en partie réparée par les efforts de Duruy, de Dumont, de Liard et de leurs collaborateurs. Les Universités nouvelles ont été créées sur le modèle de celles d'Allemagne et

enseignent les méthodes qui ont dressé les travailleurs allemands. Le nombre des hommes de talent n'est pas augmenté, mais celui des travailleurs qui suppléent aux idées personnelles par les méthodes est devenu très grand. La foi dans la supériorité allemande l'a emporté sur la légèreté d'esprit qui naguère faisait prévaloir chez nous le dilettantisme. La production de travaux très sérieux est devenue forte et approche de celle de l'Allemagne; seulement les lecteurs continuent à manquer. Tandis qu'en Allemagne le nombre des personnes capables de lire ces travaux sérieux, et qui les lisent, est infiniment grand, chez nous il existe un abîme sans fond entre l'élite intellectuelle et la nation, et c'est surtout pour l'étranger que nos hommes les plus distingués produisent.

L'imitation de l'Allemagne, toutefois, n'a pas toujours été heureuse. Il en a été ainsi chaque fois qu'elle a eu pour résultat de développer plutôt que de corriger nos vices mentaux, la légèreté, l'amour du superficiel et celui des raisonnements à perte de vue. L'exemple le plus remarquable se rapporte à la question qui m'est spécialement posée. Dans l'ordre des sciences sociales l'imitation de l'Allemagne a déterminé une perturbation durable dans une évolution très bien commencée.

L'économique est, de toutes ces sciences, celle qui a le moins souffert. Elle a subi le contre-coup du Marxisme, c'est-à-dire de théories qui mêlent le sentiment à la science, mais n'en est pas moins restée florissante. L'histoire des institutions, religions comprises, a plutôt gagné dans ses principales parties à l'application des méthodes rigoureuses de l'érudition allemande. L'exception porte sur les institutions des peuples non civilisés, qui ne s'étudient pas dans les archives. Létourneau est mort sans continuateurs. L'anthroposociologie, bien française puisque les travaux de Durand de Gros (1867-1869) et de Broca (1872) précèdent de vingt ans les premiers mémoires d'Ammon, ne prend pas un essor appréciable. Ce résultat est dû en partie, à l'impopularité de ses conclusions, si incompatibles avec les tendances démocratiques,

mais aussi au développement de la sociologie philosophique.

La sociologie, synthèse philosophique des sciences sociales, est dans les futuritions très lointaines, ces sciences étant encore dans l'enfance. Pour le présent, l'antagonisme est complet entre les aptitudes exigées pour la philosophie et pour les sciences sociales. Il s'est développé cependant en Allemagne une philosophie sociale très fuligineuse, dont le principal caractère est de ne pas s'occuper des faits d'une manière directe, et de se perdre dans des raisonnements à l'infini et des constructions fictives. Importée chez nous, greffée sur le sentimentalisme à la Rousseau et sur les survivances spiritualistes de la libre pensée à la mode, cette philosophie a donné lieu à une vaste production.

Ce genre de littérature, très facile, car, dédaigneux des faits, il n'exige guère de connaissances, a complètement submergé, discrédité les études sociales. Il n'en a pas moins reçu la consécration officielle, car des chaires lui ont été attribuées dans quelques universités, Bordeaux, Toulouse, et même au Collège de France, et cette consécration, qui donne aux yeux des ignorants le crédit d'une science à de simples exercices de rhéteurs, retardera longtemps le retour aux études exactes.



## M. Anatole Leroy-Beaulieu

Membre de l'Institut.

Je ne crois pas, quant à moi, à la « suprématie mondiale » de l'esprit germanique, non que le génie allemand et la science allemande me semblent en déclin, mais tout simplement parce qu'aucun peuple aujourd'hui ne saurait prétendre à l'hégémonie intellectuelle.

Il n'y a plus de culture souveraine qui s'impose à l'admiration et à l'imitation de tous les peuples. C'est la chose d'un autre âge que le monde moderne ne reverra sans doute plus. Ils commettent un anachronisme, les Allemands qui n'en ont pas conscience. Ils se laissent sé-

duire par l'amour-propre national et ils sont la dupe de vaines théories sur les races, ceux d'entre eux qui revendiquent comme un droit la suprématie de la *deutsche Cultur*. Ni les peuples latins, ni les jeunes peuples slaves, ni les peuples grandissants d'outre-mer ne sont disposés à reconnaître cette suprématie. Le monde civilisé devient de plus en plus vaste; il est presque aussi présomptueux d'y prétendre à la royauté intellectuelle que d'y convoiter la domination universelle.

Les nations contemporaines tiennent non moins à l'indépendance spirituelle qu'à l'indépendance politique. Elles repoussent tout ce qui ressemble à un vasselage intellectuel; peut-être même sont-elles, à cet égard, d'une susceptibilité outrée.

La science, comme la civilisation moderne, a plusieurs foyers; c'est une des choses qui font la supériorité, non la complexité, du monde contemporain.

Certes, l'Allemagne est un des plus grands et un des plus brillants de ces foyers. Il serait inique, il serait mesquin de notre part de ne pas le reconnaître. Aucune nation ne possède autant de travailleurs, autant de servants dans tous les domaines; là aussi, elle a pour elle, les gros bataillons, avec l'esprit de méthode et l'esprit de discipline. Et cela n'est pas seulement vrai des sciences d'érudition, ou des sciences morales; cela l'est aussi des sciences physiques et chimiques; et c'est, vous le savez, une des choses qui ont le plus contribué au prodigieux développement de son industrie.

Aussi ne saurait-on s'étonner que les universités allemandes attirent encore de nombreux étudiants du dehors. Nous aussi, nous voyons nos écoles fréquentées par des étrangers dont le nombre devrait grandir encore. Ce qui les attire chez nous, ce n'est pas uniquement le prestige de la science et de l'art français; c'est aussi une certaine sympathie pour notre génie national, pour les idées de Liberté et de Justice que la France s'est longtemps fait gloire de personnifier dans le monde. Nous possédons ainsi, sur la jeunesse des divers pays, une sorte d'aimant

qu'il serait criminel de laisser rouiller entre nos mains. Si nous voulons l'attirer à nous, il faut que la France reste une terre de liberté, ouverte à toutes les inspirations généreuses, un pays qui puisse servir de modèle aux jeunes démocraties d'Europe ou d'Amérique, et non pas un peuple qui se laisse déchirer par l'esprit de secte et par les doctrines de haine.

★

## M. E. Levasseur

Membre de l'Institut.

J'ai reçu à la campagne dans une solitude où je suis venu travailler à l'*Histoire des classes ouvrières en France* votre questionnaire.

Mais il dépasse la portée de mes connaissances et je ne saurais vous donner une réponse qui méritât d'être publiée.

J'aurais même beaucoup de peine à répondre à la question si elle portait sur la France, quoique j'essaie, autant que possible, de me tenir au courant des publications concernant les sciences morales et politiques ; mais en réalité je n'y suis à peu près que pour les sciences économiques.

Quant à l'Allemagne, j'y connais quelques savants professeurs et je lis des travaux dont plusieurs m'ont beaucoup instruit, en économie politique et en statistique; mais l'ensemble du mouvement économique y est trop étendu pour que je porte un jugement.

★

## M. Henri Mazel

De la plage où je me trouve, loin de mes livres et de mes notes, je ne peux vous envoyer qu'une impression d'ensemble.

Assurément l'Allemagne n'est plus ce qu'elle fut au emps de Kant, de Gœthe et de Beethoven, ni même ce qu'elle était au temps de Schopenhauer, de Heine et de Wagner ; mais elle tient encore dans le monde de l'es-

prit sa place qui est une des premières. Il serait puéril ou mesquin de le nier. On ne voit pas ce qui, dans les arts ou les sciences, lui reste étranger. Et parmi les grands penseurs de ces dernières années, je ne sais s'il y en a un dont l'influence ait été plus profonde, plus intense, plus bouleversante, et peut-être, à tout prendre, plus bienfaisante que Nietzsche.

Pour la sociologie, sur laquelle vous voulez bien m'interroger plus spécialement, il ne me semble pas toutefois que ce soient des auteurs de langue allemande qui « fassent » la science, comme leurs devanciers la faisaient au temps où ils créaient la mythologie comparée, la linguistique et tant d'autres sciences qui furent la gloire de l'Allemagne. Ses sociologues actuels n'ouvrent pas non plus de directions nouvelles, comme ceux qui, à une époque plus rapprochée de nous, réagissaient au nom de la réalité historique et nationale contre les excès d'abstraction des économistes anglais, ou qui tiraient de ces lois abstraites tout un système de réorganisation sociale conçue d'ailleurs dans le sens le plus opposé à celui des individualistes de Manchester. Mais ils n'en constituent pas moins un remarquable bataillon de travailleurs consciencieux et personnels, qui, dans le vaste champ des sciences sociales, ne laissent rien d'inexploré ou d'inindiqué. Nos sociologues les plus originaux ont dans les pays de langue germanique des pendants, s'il m'est permis de parler ainsi. Tels professeurs de Vienne se sont efforcés, tout comme M. Tarde, de réintroduire la psychologie dans la science sociale. Tel savant badois a fondé ce qu'on a appelé l'anthroposociologie en même temps que M. de Lapouge. Tel professeur de Gratz a insisté non moins que M. Le Bon sur l'importance des oppositions ethniques. Tel professeur d'Iéna a montré comme M. de Tourville le rôle social du facteur topique. Plusieurs ont cherché, comme M. Hauriou, à concilier les anciens systèmes philosophiques avec les nouvelles théories de science. Et il serait injuste de ne voir là que des échos ou des reprises en mineur. Mais, malgré tout

ce n'est pas du côté des Allemagnes que vinrent les derniers et les plus féconds mouvements d'idées en matière sociologique. Ce sont surtout des Italiens qui, par leurs études de psychiatrie, ont donné une impulsion nouvelle à la criminologie. Ce sont surtout des Anglais qui ont contribué à la science du folklore, des religions primitives, du totémisme. Ce sont surtout des Américains qui ont procédé en grand dans leurs écoles à des enquêtes de psychologie collective. Ce sont surtout enfin des Français qui ont le plus, semble-t-il, approfondi les questions de race, de milieu, d'action intermentale. A ce point de vue il ne paraît pas que nous ayons dégénéré depuis les temps d'Auguste Comte, de Tocqueville et de Le Play; les continuateurs de ces grands esprits sont dignes d'eux, et ce que Joseph de Maistre appelait la magistrature de la France en Europe est avec eux en bonnes mains.

Je crains qu'il en soit tout autrement dans le domaine des réalisations politico-sociales, qui est le laboratoire de la sociologie. Quand on a étudié d'un peu près les résultats obtenus dans presque tous les autres pays, l'effort discipliné et fructueux de l'Allemagne, la vie un peu confuse mais riche d'avenir de l'empire austro-hongrois, la variété sage et hardie à la fois des cantons suisses, et à plus forte raison l'admirable expansion des pays de langue anglaise, la mystérieuse croissance des pays russes, tout jusqu'à la saine et libérale prospérité de la Belgique, et au progrès continu des grands Etats, naguère encore si décriés, de l'Amérique latine, on ne peut s'empêcher de rougir de l'œuvre de nos politiciens à nous depuis un quart de siècle.

★

## M. Arthur Raffalovich

Correspondant de l'Institut.

Je suis intimidé par l'ampleur de la question que vous me posez. Dans le domaine des idées économiques, l'influence allemande a été considérable au XIXe siècle. Pour ceux qui sont au courant des choses, il suffit de nommer Carl Marx, Ferdinand Lassalle, Schultze Delitzsch, Fr.

List, Lujo Brentano, Schmoller, Roscher, etc., c'est-à-dire les théoriciens du socialisme révolutionnaire, le grand initiateur de l'aide de soi-même par l'association et la coopération, le théoricien du protectionnisme éducatif et temporaire, en même temps que le protagoniste de l'union douanière, de la construction des chemins de fer et de l'unification (pas encore faite) du réseau national; parmi les contemporains, Schmoller est le représentant de l'école historique, c'est-à-dire de l'opportunisme; Lujo Brentano, qui professe à Munich, est le plus brillant, le plus séduisant des professeurs d'économie politique, qui, après avoir étudié la question ouvrière en Angleterre et être revenu avec des tendances interventionnistes, est aujourd'hui l'adversaire des agrariens, le défenseur des droits des classes ouvrières à la vie à bon marché et à l'entente entre les intéressés. L'influence allemande a été grande; à la suite du prince de Bismarck, l'enseignement universitaire, à quelques exceptions près, obliqua vers le socialisme de la chaire, vers la justification de l'intervention de l'Etat, vers l'assurance obligatoire; sentimentalisme et croyance à l'omnipotence de l'Etat y ont contribué, et des hommes d'Etat comme le prince de Bismarck, qui voulait augmenter les ressources financières de l'Etat par le relèvement des droits de douane, favoriser l'agriculture alliée à la grande industrie, qui espérait se concilier les ouvriers en organisant l'assurance contre la maladie, les accidents, la vieillesse, dont une partie des charges allait retomber sur les patrons, des hommes d'Etat comme M. de Bismarck ont accueilli avec satisfaction le concours des professeurs et des théoriciens. Quelques hommes de talent et de mérite, comme Ludwig Bamberger, Barth, Brœmel, ont résisté et actuellement, alors qu'il s'agit du renouvellement des traités de commerce, il y a un noyau solide de partisans de la liberté commerciale, ce qui ne veut pas dire du libre échange absolu. De même dans le parti socialiste, une évolution importante s'est faite, des gens à l'esprit scientifique comme Bernstein ont renoncé à toute une série de vieux clichés sur la paupérisation indéfinie. Les Allemands, dans le

domaine pratique, ont su unir de la façon la plus intelligente la science théorique et l'application à l'industrie c'est grâce aux fortes études dans les universités ou dans les écoles supérieures de toute nature que la chimie, l'électricité ont pu prendre un aussi grand essor. Pour les postes inférieurs, un enseignement professionnel sérieusement organisé a fourni à l'industrie les sous-officiers dont elle a besoin pour encadrer les milliers d'ouvriers. — Il y a encore aujourd'hui (et il en sera sans doute longtemps ainsi) beaucoup à apprendre et à prendre chez les Allemands, mais cela ne doit pas signifier la copie aveugle des institutions et des procédés allemands.



## M. Eugène Rostand

Membre de l'Institut.

Je ne saurais essayer de répondre à l'interrogation posée qu'en me restreignant, parmi les sciences morales et politiques, à celles qui font l'objet de mes travaux, les sciences *économiques et sociales*. A ce point de vue, il me semble qu'on ne pourrait plus considérer l'influence allemande comme prépondérante.

Beaucoup d'économistes et de sociologues allemands ont affecté, de notre temps, de dédaigner comme des théories vieillies les lois naturelles, l'activité humaine libre, le progrès par l'individu ou l'association : tantôt prêchant un « droit social », ou inclinant à fournir des justifications aux non-sens du socialisme, tantôt montrant dans l'Etat pour en étendre sans mesure les fonctions l'agent unique du progrès ; les uns cédant à cette tendance de l'intellectualisme actuel qui cherche du neuf quand même, les autres subissant les répercussions de la politique ambiante. Peu à peu, il est apparu aux esprits vraiment scientifiques que, malgré une prodigieuse dépense de subtilités, parfois pédantesques, il y avait sous ces affirmations doctrinales hautaines souvent du sophisme, ou des idées connues, ou des généralisations sans base et sans preuve.

La science française s'en est préservée, en demeurant attachée à la méthode d'observation ; elle n'a pas perdu dans des ingéniosités de psychologie économique ou de scolastique le contact du réel, des faits, du bon sens, la vue nette des lois économiques et morales. On a tenté d'en amoindrir le crédit avec les mots d'école classique, ou libérale, ou manchestérienne. Mais la vérité est qu'elle ne consiste pas du tout en ce dogmatisme étroit : elle est large, éclectique, vivante, elle suit tout ce qui est évolution des faits et réalité. Je vous assure que les noms de Levasseur, de Paul Leroy-Beaulieu, de Frédéric Passy, de Foville, de Cheysson, d'autres encore, valent ceux d'un Wagner, d'un Schmoller, d'un Brentano.

Même en Allemagne, on revient à nos idées générales. Je vous citerai ces fortes paroles du professeur Reinhold : « La liberté est le moyen le plus efficace, le seul souvent, de résoudre les problèmes sociaux et économiques. Il ne faut jamais oublier que toute contrainte économique et sociale implique une contrainte politique; que, lorsqu'il s'agit de déterminer les conditions de l'existence de communautés extraordinairement compliquées, il n'existe aucune formule universellement admise comme répondant à un idéal sain ; qu'il n'est pas de volonté capable de réaliser une formule de ce genre, pas de pouvoir susceptible de l'imposer sans devenir intolérable : que, comme Kingsley le dit avec une simplicité incomparable et tout anglaise, il est impossible d'améliorer le cœur humain par des actes du Parlement.... Et d'autre part l'*histoire, celle de l'Angleterre en particulier, montre ce que, dans les limites de la fragilité humaine, on peut obtenir par la liberté. On ne saurait dire de quelles forces merveilleuses et cachées dispose la liberté; c'est un mystère insondable de la vie organique.* Lorsque le pédantisme ou la force entravent son plein développement, ils *détruisent des germes dont la fécondité eût dépassé toute imagination.* — Est-ce à dire que je sois un partisan pur et simple de l'école du « laissez-faire » ? Non. Je reconnais à l'Etat le droit

comme le devoir d'intervenir dans le « libre jeu des forces » qui écrase le faible. Mais je voudrais mettre en garde contre les espérances exagérées qui ont cours sur ce qu'il est possible d'atteindre en ce domaine. Puis j'insiste pour que l'on ne vienne pas, de nos jours, imposer au peuple les réformes sociales par quelque loi, émanation d'une volonté extérieure, alors qu'elles doivent être réalisées par un acte de volonté, inspirées par la nécessité et par la conscience de ceux qu'elles touchent de plus près. »

Je ne vous parle pas du marxisme, longtemps admiré, et qui s'effondre : les aveux de Bernstein ne sont que des enregistrements, ils avaient été précédés par les démentis des faits, *que l'école française avait tous prédits* en ses profondes analyses.

Que l'influence de l'économie allemande ait décrû en Europe, c'est ce que trahit aussi l'amoindrissement du prestige des lois sociales qui en sont sorties. Ainsi les lois d'assurances obligatoires fascinèrent pendant une dizaine d'années les gouvernements, les parlements, les congrès spéciaux ; maintenant chaque pays se ressaisit dans le dessein de rechercher des solutions appropriées à son tempérament ; vous en avez la preuve dans la loi française du 9 avril 1898, dans la votation populaire suisse du 20 mai 1900 par laquelle cette démocratie si avancée repoussa une législation de contrainte copiée sur l'allemande, dans la loi belge de 1900 et la loi italienne de 1901 sur les retraites, dans le projet de loi belge actuel sur l'assurance-accidents.

Nous avons d'ailleurs toujours beaucoup à apprendre de l'Allemagne. Il ne faut pas s'y tromper, l'étatisme s'y concilie infiniment plus qu'on ne le croit chez nous avec le développement de l'association libre et les autonomies locales. Je me borne à vous donner comme exemples l'admirable floraison de la coopération de crédit, le libre jeu des corporations professionnelles même dans l'assurance obligatoire, le libre emploi décentralisé des caisses d'épargne qui devrait faire réfléchir les avocats attar-

dés de notre régime de concentration et d'adduction exclusive à la Dette d'Etat.



## III. — SCIENCES

### M. le Dr Charrin

L'influence allemande a été excellente, elle nous a poussés à organiser avec plus de soin nos laboratoires, à les multiplier ; elle nous a appris à analyser, à creuser les questions.

Elle existe encore, quoique moindre chez nous en raison du développement des laboratoires. A l'étranger (Italie, Russie, etc.) elle est considérable; beaucoup d'étrangers font leur éducation en Allemagne.



### M. Armand Gautier

de l'Académie des Sciences.

Les grands hommes sont de tous les pays : Galilée, Képler, Newton, Leibnitz, Descartes, Lavoisier, Pasteur..., pour nous en tenir à l'ordre scientifique, sont des génies que peuvent revendiquer tous les peuples, parce qu'après s'être approprié les conceptions qui leur étaient transmises par la civilisation de leur temps, ils ont agrandi, à leur tour, le domaine universel des idées générales.

Partout et de temps à autre, de tels esprits sont venus illuminer la pensée humaine, mais partout on n'a pas également su marcher à la lumière de leur flambeau.

Pour poursuivre les vérités et les applications dont le génie n'apporte souvent que le germe, il faut la réunion de deux facteurs : la compréhension de l'idée et la poursuite méthodique de ses conséquences.

La compréhension de hautes vérités, de leur portée et de leurs conséquences ne se fait pas dans tous les cerveaux. C'est le propre d'un petit nombre d'hommes sortis des nations cultivées et appartenant à des races plus ou moins affinées, de déduire des principes les suites pro-

chaines ou éloignées, et d'en tirer les merveilles qui constituent la science et font progresser la civilisation. Ces hommes, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et notre pays au premier rang, les ont toujours fournis proportionnellement à leurs besoins. Dans aucun pays mieux que dans le nôtre on ne trouve, pour toutes les branches du savoir humain, la vivacité et l'originalité des conceptions, la perspicacité qui conduit aux nouvelles applications, le goût de la clarté, la précision des méthodes et des résultats.

Mais la profondeur et la clarté des conceptions ne sont pas les seuls facteurs du progrès. Il faut généraliser, redresser ces conceptions grâce à l'expérimentation méthodique, à un travail continuel de vérification qui, vérifiant point par point l'exactitude de chaque conséquence théorique, permet de ne pas s'égarer à travers le domaine des applications pratiques définitives. C'est ici que l'Allemagne l'emporte par ses qualités natives ou acquises sur toute l'Europe civilisée. Elle est organisée pour ces recherches scientifiques par ses publications méthodiques, ses laboratoires, son corps enseignant, par la répartition logique du travail à exécuter, par la sélection des aptitudes qui se font déjà dès le gymnase, par la décentralisation et la concurrence des principaux centres d'instruction, par l'esprit de libéralisme qui préside à la vie de ses Universités et aux prérogatives de leurs membres, par l'absence des Ecoles d'Etat, venant chaque année comme chez nous verser dans l'armée des jeunes gens distingués qui auraient pu servir leur pays plus pratiquement. L'Allemagne patriote et sage s'est organisée pour *tout étudier méthodiquement*, la chimie, la physique, comme le socialisme et les échanges commerciaux, en étudier les lois et en tirer parti.

Depuis l'instituteur qui apprend à lire, jusqu'aux créateurs de la spectroscopie ou de l'ophthalmoscopie, jusqu'au juriste qui codifie le droit international ou à l'explorateur qui s'enquiert des besoins des nouvelles contrées qu'il découvre, c'est une véritable franc-maçonnerie,

qui reçoit de l'estime et de la confiance générale qu'elle inspire, une force incomparable, une puissance de production qui tient lieu de génie.



## M. Alfred Giard

de l'Académie des Sciences.

Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle les facilités de communications entre les différents peuples civilisés ont été tellement accrues, le nombre des journaux et des publications scientifiques s'est si largement augmenté, les recherches faites dans les divers points du globe ont été si rapidement divulguées en tous lieux qu'il est bien difficile de démêler les influences réciproques des travailleurs d'origines variées dans le mouvement des esprits et d'attribuer à une nation quelconque une action prédominante sur les progrès de la pensée humaine.

D'autre part, il faut bien distinguer entre l'influence profonde des grands novateurs qui souvent ne se fait sentir qu'à longue échéance, et dans bien des cas s'exerce d'abord hors de leur pays natal, et l'action plus immédiate qui résulte soit d'une bonne organisation scientifique, soit d'applications brillantes de profondes théories ignorées du vulgaire, soit enfin de diverses causes sociales ou politiques.

Pour ne parler que des sciences de la nature, les seules dans lesquelles je puisse revendiquer quelque compétence, il me paraît indiscutable que, pendant la première moitié du dernier siècle, la France tint sans conteste le premier rang. Il me suffira de rappeler à l'appui de cette affirmation le mot célèbre de Goethe en 1830!

Le mouvement commencé dès le XVII<sup>e</sup> siècle en Italie (Fabrice d'Acquapendente, Redi, Malpighi) se continua pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle en Italie et en France (Spallanzani, Réaumur, Buffon) pour aboutir à la magnifique série d'hommes éminents qui s'étend de Lamarck à Claude Bernard.

Mais il serait injuste de prétendre que les autres

nations n'ont pas contribué à préparer cet épanouissement.

Sans parler du Suédois Linné et du Hollandais Swammerdam, les Anglais avaient eu Harvey, les Allemands C. F. Wolff dont, il est vrai, les découvertes géniales ne portèrent leurs fruits qu'après une longue période d'opposition.

D'ailleurs, l'Allemagne ne tarda pas à prendre le rôle directeur que nous avions tenu si longtemps et à donner au développement de la science dans la deuxième partie du xix^e siècle une impulsion dont il serait puéril de nier l'importance.

Ce ne fut pas à vrai dire grâce à la production d'esprits initiateurs de race allemande; Darwin était Anglais, K. E. Baal était Russe, Raspail et Pasteur, Français; l'Allemagne ne peut revendiquer ni A. Kowalevsky, ni Berthelot, ni Van t'Hof, ni Lebel...... Parmi les grandes découvertes scientifiques modernes, on ne peut citer peut-être comme étant purement d'origine germanique que celles qui ont trait à la spectroscopie et aux divers ordres de radiations (Frauenhofer, Kirchoff, Lenerd, Roentgen).

Chose singulière (et très instructive à noter!), si l'on considère le nombre énorme de laboratoires où l'on s'efforce dans les universités allemandes de perfectionner la technique histologique, les découvertes les plus notables dans cette branche de la science ont été faites par deux latins, Golgi et Ramon y Cajal, et par un Hongrois, Apathy.

Comme nous, hélas ! et peut-être plus que nous, les Allemands n'ont pas toujours compris la valeur des hommes de premier ordre qui naissaient parmi eux. Pallas et Wolff trouvèrent en Russie, grâce à la grande Catherine, des encouragements qu'ils auraient vainement attendus de leur pays natal ; Schwann est mort en Belgique ; Carl Vogt en Suisse.

A quoi donc attribuer l'imposante grandeur scientifique de l'Allemagne et l'action éducatrice qu'elle exerce en conséquence en une époque où la science, et en par-

ticulier les sciences biologiques, sont en train de renouveler le vieux mobilier de la philosophie?

Une bonne part dans cette situation brillante revient sans doute à l'admirable organisation des Universités allemandes, à leur mode de recrutement (système de l'appel); à la générosité du pays qui donne sans compter lorsqu'il s'agit d'accroître ou de créer des établissements scientifiques : laboratoires, musées, jardins zoologiques ou botaniques, stations biologiques, lacustres, maritimes, etc.

« Dans l'état actuel des sciences biologiques, écrivais-je en 1879, n'importe qui, avec quelques efforts et un peu de chance, pourra accumuler rapidement de nombreuses découvertes dans le domaine des faits. C'est ainsi qu'en organisant le travail des laboratoires les Allemands sont arrivés en ces derniers temps à une énorme production scientifique. Il est plus difficile d'avoir des idées; il n'est même pas sans péril d'avoir certaines idées. »

Eh bien, là encore est une des causes de la position éminente qu'a prise la science allemande. La liberté de la pensée scientifique est la première condition de tout progrès. A l'époque où j'écrivais les lignes que je viens de rappeler, il n'était guère facile à un homme de science français ou même anglais de se déclarer évolutionniste. Et l'obstacle ne venait pas seulement chez nous des préjugés religieux momentanément consolidés par des gouvernements réactionnaires : il fallait surtout triompher de l'opposition systématique d'une gérontocratie de la science, dernier débris de l'école de Cuvier qui, grâce à la centralisation excessive de notre organisme politique, put enrayer pendant plus d'un quart de siècle le mouvement des esprits.

En Allemagne, grâce à l'autonomie des diverses Universités, chaque professeur est maître absolu de la tournure à donner à son enseignement, et les élèves peuvent, en passant d'une université dans une autre, entendre enseigner les doctrines les plus diverses et parfois les

plus antagonistes. Ainsi se créent des courants qui passionnent l'opinion, font naître des publications nombreuses et des journaux scientifiques répondant à toutes les tendances, qui trouvent non seulement de la copie, mais aussi des lecteurs nombreux et par suite des éditeurs d'une intelligente générosité.

Ces excellentes conditions matérielles et morales ont singulièrement favorisé l'expansion de la culture allemande bien au delà des limites de l'empire.

A côté de l'œuvre de Lamarck et de Darwin, quelques pages assez nuageuses de Kant et de Gœthe comptent bien peu pour l'établissement de la théorie de la descendance modifiée et de la formation des espèces par création naturelle. Mais Haeckel, dont l'esprit clair et méthodique, le sens esthétique et la puissante imagination rappellent à tant d'égards le génie français, nous a révélé Lamarck dédaigné par ses contemporains et inconnu de la plupart de nos compatriotes. Il a puissamment contribué avec Fritz Mueller à mettre en lumière le principe énoncé par Serres de la récapitulation du développement de la race par celui de l'individu, principe qu'il a justement appelé la loi fondamentale de la biogénèse. Ses nombreuses publications sur les Radiolaires, les Eponges, les Méduses, etc., éditées avec luxe et magnifiquement illustrées, ont développé le goût des recherches océanographiques. Sa *Morphologie générale*, sa théorie de la *gastrule*, son *Anthropogénie* sont plus et mieux que des œuvres de haute vulgarisation et, parti d'une chaire de la petite Université d'Iéna, le monisme haeckelien s'est répandu dans tous les milieux scientifiques, exerçant une action puissante sur les penseurs du monde entier.

En même temps, sans quitter le terrain objectif, les élèves du maître éminent que fut Johannes Mueller, devenus maîtres à leur tour dans les diverses Universités allemandes, contribuaient largement à défricher le vaste champ de l'embryogénie et de la zoologie rationnelle, organisaient des voyages d'exploration pour l'étude du plankton de toutes les mers du globe et créaient à Naples

sous la direction d'Antoine Dohrn, le grandiose laboratoire international de zoologie où les travailleurs de tous les pays (le nôtre excepté!) viennent s'instruire par un contact mutuel et puiser aux sources de la science allemande l'enseignement des méthodes nouvelles de la biologie expérimentale.

Et cependant, au milieu de cette apparente prospérité, il me semble apercevoir des signes de décadence prochaine, tout au moins le début d'une période d'arrêt dans la marche en avant et de trouble dans les esprits. Par la *Critique de la raison pure*, Kant avait tué la métaphysique. En tout cas, elle n'avait plus rien à voir avec la science. Les Néokantiens l'ont ressuscitée. Quelle que soit la valeur de leurs chefs, l'école néodarwiniste (ou plutôt ultra-darwiniste) de Weismann et l'école néovitaliste de Roux, Driesch, Herbst, etc., nous ramènent aux logomachies et au charabia soi-disant philosophique du temps d'Oker et de Spix.

Une autre cause non moins active de décadence pour la science allemande est l'impérialisme et à ce point de vue nous sommes amplement vengés de nos défaites de 1870 par les conséquences que la victoire a eues pour le vainqueur. La décentralisation qui permettait à un Helmholtz de se développer à Heidelberg aussi bien qu'il l'eût fait à Berlin et qui faisait naître dans les diverses Universités à l'envi les unes des autres les instruments de travail les plus perfectionnés, l'émulation qui en résultait entre les divers foyers intellectuels du pays furent, nous l'avons dit, les principaux facteurs du progrès de la culture germanique de 1830 à 1870. Aujourd'hui l'impérialisme semble avoir pris à tâche de ruiner au profit (?) du royaume de Prusse les forteresses scientifiques édifiées si laborieusement et avec tant de succès par l'Allemagne féodale sur tout le territoire germanique.

Je ne citerai qu'un fait dont je fus vivement frappé. L'an dernier, après le congrès international de zoologie de Berlin, une excursion finale nous conduisit à Hambourg et à Helgoland. Au milieu de bien d'autres objets

dignes de fixer l'attention, j'admirais le magnifique Musée d'histoire naturelle de Hambourg qui pourrait faire envie à plus d'une capitale de l'Europe. Quel ne fut pas mon étonnement, en quittant ce splendide établissement, de rencontrer, à quelques centaines de mètres de distance, sur la plus belle place d'Altona, un palais gigantesque, tout récemment construit et déjà presque meublé, où l'empire d'Allemagne est en train d'installer un Muséum destiné à concurrencer celui de la ville libre de Hambourg. En de pareilles circonstances, la concurrence perd évidemment toutes les vertus salutaires que l'on peut à bon droit lui attribuer quand elle s'exerce d'autre façon et j'avoue que ce nouveau Muséum m'a rendu rêveur. J'y ai vu comme un défi au bon sens, quelque chose de bien français au point de vue administratif, le *Mane Thecel Phares* de la science allemande sous la forme prussienne.



## M. le Dr J. Grasset

Professeur à l'Université de Montpellier.

Je crois l'influence allemande encore grande, et utilement grande, au point de vue scientifique.

Seulement cette influence ne peut s'exercer que sur le côté analytique, expérimental, de la science. L'esprit scientifique français n'a rien à emprunter à personne pour la méthode et pour la synthèse. Voilà pour l'influence de droit. — En fait, cette influence allemande dépasse les limites, par notre faute, au point de vue de l'enseignement. Nous avons fait tout ce que nous avons pu, à Paris notamment, pour écarter et décourager l'étudiant étranger.

Autrefois l'internat de Paris fournissait des professeurs au monde entier. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Au dernier Congrès de Moscou, nous avons été peinés d'entendre le délégué de Tokio faire son discours en allemand : c'était un élève de l'université de Berlin. — En somme, il y a une influence allemande bonne et utile qu'il faut conserver ; il y en a une autre inutile et fâ-

cheuse qu'il faudrait tâcher de restreindre ou de conjurer.

★

## M. L. Hallion

Chef du Laboratoire de Physiologie pathologique
des Hautes Etudes au Collège de France.

La question sur laquelle vous me faites l'honneur de me demander un avis est curieuse à étudier, difficile à résoudre. Il existe, en matière de production scientifique, des dissemblances marquées entre les deux pays, et il sera intéressant d'en demander la raison soit au génie propre des races (1), soit à l'organisation du travail chez l'un et l'autre peuple. Mais l'inégalité de valeur globale sera plus difficile à apprécier que les différences de quantité et de forme. N'est-il pas difficile déjà de mettre en balance le mérite respectif de deux savants?

Très imparfaitement renseigné sur l'ensemble d'un aussi vaste sujet, incapable, dans ce pays où je suis actuellement en vacances, de me documenter sur quelques points importants, je n'oserais, certes, émettre une opinion bien décidée ; je vous communiquerai simplement, ne fût-ce que pour témoigner l'intérêt que je prends à votre enquête, quelques impressions que j'ai éprouvées et quelques réflexions que j'ai pu faire chemin faisant, lorsque j'ai eu l'occasion de parcourir la littérature scientifique allemande, dans le domaine de la biologie.

J'ai été naturellement frappé de voir combien sont abondantes sur la plupart des sujets les publications de langue allemande. Ce fait a plusieurs causes. D'abord, la population de langue allemande, qui déborde les frontières de l'Allemagne, est d'un chiffre relativement élevé.

(1) Outre l'influence de la race, il y a celles de l'éducation, des habitudes sociales, de la langue, qui peuvent être envisagées à part. Il serait curieux de comparer, d'un pays à l'autre, la production scientifique d'une même race, la race israélite, qui compte dans la science contemporaine un grand nombre de représentants. Cette étude ferait ressortir, je crois, l'influence considérable du milieu dans le façonnement et la mise en valeur des qualités intellectuelles.

Mais je crois qu'en outre les travailleurs adonnés à la recherche scientifique sont plus nombreux là-bas que chez nous, toutes proportions gardées. Peut-être aussi chacun d'eux, en moyenne, y produit-il davantage. En tout cas, dans la bibliographie scientifique les travaux allemands surabondent.

On est dès lors tenté, à première vue, d'attribuer à l'Allemagne une participation prépondérante au progrès de la science contemporaine. Mais en pareille matière, plus qu'en toute autre, la qualité prime la quantité, et voilà ce qui rend l'évaluation difficile. Fixer la hiérarchie des qualités qui coopèrent à l'œuvre scientifique ; en doser les proportions respectives chez l'Allemand et le Français ; attribuer, par exemple, au premier plus d'esprit de suite, plus de minutie dans le labeur, et au second plus de lucidité dans la conception, un sens critique plus sûr, plus difficile à satisfaire ; mettre en parallèle d'autres dissemblances encore, ce serait, en fin de compte, établir une équation dont les termes, dépourvus de commune mesure, se prêteraient mal à une solution rigoureuse ou même approximative.

Un autre mode d'estimation paraît moins hasardeux. Parcourez l'histoire générale des sciences depuis quelque cent ans ; soulignez suivant leur importance, c'est-à-dire suivant leur degré de nouveauté, de justesse et de fécondité les découvertes réalisées et les idées émises ; cela fait, supprimez alternativement, en imagination, les travaux allemands et les travaux français : je crois bien que la suprématie de la science française se démontrera par là très nettement. Supposez éteintes les lumières qu'ont allumées les Lavoisier, les Bichat, les Pasteur, — pour citer quelques noms parmi tant de grands noms, — et vous verrez se couvrir d'ombre, dans le domaine actuel de la science, des territoires immenses. Considérez ces grands découvreurs de mondes, et supputez combien il faudrait assembler d'explorateurs de second ordre pour faire équilibre à leur gloire.

Si la France peut, comme je le pense, revendiquer une

part énorme dans l'édification de l'œuvre scientifique, on doit conclure que les travailleurs français, inférieurs par le nombre, l'ont emporté par la qualité du travail accompli; on peut alors regretter d'autant plus leur infériorité numérique, et se préoccuper d'en chercher la raison. Celle-ci pourrait bien être, pour une part, dans les conditions qui sont offertes au travail scientifique dans les deux pays.

En France comme en Allemagne, les recherches de science pure, c'est-à-dire celles auxquelles se livrent des hommes qui s'intéressent à la poursuite de la vérité sans se préoccuper de tirer de leurs découvertes un profit matériel pour eux-mêmes,sont subventionnées presque uniquement par l'Etat; rarement elles sont suscitées ou soutenues par l'initiative privée. Les savants sont donc, en immense majorité, des fonctionnaires; c'est dans les universités et écoles supérieures,dans les laboratoires qui en dépendent,que la science a ses ateliers de production. Or,il en est de la production scientifique comme de toute autre : elle sera d'autant plus abondante et plus parfaite que les travailleurs seront mieux choisis, mieux outillés, mieux stimulés à la besogne. L'organisation officielle de l'enseignement supérieur doit donc, nécessairement, jouer ici un rôle important. L'Allemagne, à ce point de vue, n'aurait-elle pas quelque avantage ?

Le budget dont disposent les universités allemandes est relativement élevé. On ne sait pas suffisamment en France quels sacrifices énormes se sont imposés nos voisins, depuis un demi-siècle, pour favoriser chez eux le développement de la science. Si les progrès de leur industrie nous ont frappés par leur évidence, n'en devons-nous pas chercher la cause, ou plutôt une des causes, dans les progrès de la science allemande ?

C'est là une notion qu'il ne serait pas superflu de vulgariser chez nous. L'électeur français approuve et encourage les dépenses nécessitées par l'enseignement primaire, dont l'utilité immédiate lui apparaît aisément ; il serait bon qu'il sût ou entrevît jusqu'à quel point les

foyers de pure investigation scientifique, loin d'être assimilables à des objets de luxe, peuvent indirectement devenir des sources de profit pour l'ensemble d'une nation.

S'il est clair que la production est influencée, comme il a été dit, par le choix des travailleurs et le traitement qu'on leur réserve, il ne saurait être indifférent d'examiner, à ce point de vue, l'organisation des universités allemandes. Celles-ci, en dépit de la centralisation politique, continuent à jouir, comme au temps où elles appartenaient à des Etats distincts et rivaux, d'une autonomie remarquable, que nos universités ont perdue et qu'on cherche heureusement à leur restituer ; elles recrutent elles-mêmes leurs membres officiels, elles disposent d'une grande liberté dans la gestion de leur budget propre. Le traitement d'un professeur n'y est pas assujetti à un tarif immuable : il varie suivant la valeur qu'on attribue à ce professeur et suivant le nombre d'élèves qui assistent à ses leçons.

S'agit-il de pourvoir à une chaire vacante dans une faculté, les professeurs assemblés procèdent à une élection. Indépendamment de toutes les considérations d'un ordre élevé qui leur commandent de faire un choix judicieux et équitable, ils y sont incités aussi par leur intérêt personnel, car il leur importe que le nouveau promu, par le prestige de son enseignement et de ses travaux, attire à l'université un grand nombre d'étudiants, source de bénéfices pécuniaires pour l'ensemble des maîtres. Ce sera un « privat docent », c'est-à-dire un candidat au professorat qui aura entrepris, à peu près librement, des leçons que les étudiants auront librement suivies et dont ils auront par leur affluence même attesté les mérites ; ce pourra être un simple praticien, travaillant en dehors des milieux officiels, qui aura fondé sa réputation sur des découvertes notoires. En définitive, la fonction du professeur officiel consiste à enseigner la science, et surtout à contribuer par lui-même à ses progrès ; or, conformément à la logique, pourront aspirer au grade de professeur tous ceux qui auront fait preuve en quelque sorte

expérimentalement, c'est-à-dire par l'exercice préalable de la fonction même, des aptitudes requises pour la bien remplir.

En France, à part quelques exceptions sur lesquelles je ne saurais m'étendre, c'est le concours, c'est-à-dire un examen portant sur un programme déterminé et soumis à un règlement rigoureux, qui constitue pour l'enseignement scientifique supérieur le mode fondamental de sélection. Appliquée à l'obtention de certains grades inférieurs, ce genre d'épreuves est exempt d'inconvénients graves, mais il prête sérieusement à la critique lorsqu'on le fait servir au recrutement des hauts emplois. L'érudition, l'art de bien dire y jouent un rôle excessif ; la sûreté du jugement, l'esprit de curiosité, la sagacité dans la recherche ne sauraient guère s'y faire valoir ; ces qualités supérieures ne se révèlent que par des travaux personnels, de longue haleine, exécutés avec le libre choix de la voie et des moyens : c'est à l'ouvrage que l'on connaît l'ouvrier, et non pas au discours. Il faut dire que, chez nous, les programmes des concours supérieurs se sont améliorés, en attribuant aux travaux antérieurs du candidat une cote particulière. Il n'en est pas moins vrai que les épreuves du concours placent nécessairement le concurrent dans des conditions artificielles, qu'elles exigent par cela même un entraînement artificiel prolongé dans lequel se consomment beaucoup de temps et beaucoup d'efforts. Le système allemand a pour double résultat de constituer, pour le futur maître, un meilleur exercice de préparation et d'encourager exclusivement un labeur immédiatement utile, qui contribue par lui-même à grossir la production scientifique (1).

En Allemagne, ce n'est pas seulement chez l'aspirant

(1) Sans doute y aurait-il grand avantage à séparer très franchement deux catégories de maîtres. Les uns, auxquels on demanderait essentiellement des aptitudes pédagogiques, seraient chargés de l'enseignement théorique ; les autres qu'on pourrait dispenser de toute aptitude à l'art du rhéteur, s'occuperaient exclusivement de pratiquer et diriger des recherches personnelles. Mais cette dissociation n'étant pas établie ou l'étant au désavantage du chercheur, l'objection précédente garde toute sa force au point de vue qui nous occupe.

c'est aussi chez le maître officiellement nommé que se trouve encouragé le zèle au travail. Considérez, en France, le titulaire d'une chaire de faculté. Il est, autant dire, inamovible ; son avenir est prévu, ses appointements sont réglés par des tarifs préétablis. Qu'il enseigne bien ou mal, qu'il travaille peu ou prou, qu'il exerce sur le progrès, directement par ses recherches ou indirectement par la direction qu'il donne à ses élèves, une influence nulle ou féconde, il n'en gagnera ni plus ni moins.

Sans doute le sentiment du devoir, l'amour-propre, le goût du métier sont des stimulants : mais n'est-il pas utile, en pratique, comme il est d'ailleurs équitable, en droit, que la rémunération matérielle même se proportionne au service rendu ? En Allemagne, la situation de professeur d'université est sujette à des oscillations que détermine le libre jeu de l'offre et de la demande ; un bon professeur se voit sollicité, à l'occasion, par les multiples universités, intéressées soit à le conserver soit à l'accaparer ; il pourra mettre en balance les bénéfices, d'ordre moral ou matériel, qui lui sont promis ici ou là et opter suivant ses préférences. De là une émulation permanente.

En définitive, il me paraît que la production scientifique est plus encouragée en Allemagne qu'en France. Je comparerais volontiers l'esprit allemand et l'esprit français à deux terres d'une inégale fertilité foncière, dont l'une, grâce peut-être à une organisation du travail mieux entendue et plus conforme aux lois naturelles, grâce encore à des sacrifices plus larges, compense, par une plus grande somme de labeur et un outillage plus parfait, l'infériorité relative de sa fécondité.

De quel côté, en définitive, est à cette heure le rendement le meilleur ? Cela est difficile à déterminer. Mais il me semble que le rendement est allé croissant, depuis un bon nombre d'années, en Allemagne plus vite qu'en France. Ce fait seul nous commande un sérieux effort, si nous voulons que le premier rang, dans les rivalités pacifiques de la science, nous demeure incontesté.

Les quelques considérations que je vous soumets demanderaient des développements ; elles voudraient être appuyées sur des documents précis ; du reste, je me demande si une connaissance plus approfondie et plus générale du sujet ne m'amènerait pas moi-même à modifier ma manière de voir sur certains points. C'est donc sans aucune prétention que je vous envoie, de la province où je passe actuellement mes vacances, les réflexions que votre question me suggère.

Ce qui me paraît, en tous cas, mériter la plus grande attention, c'est que les différences constatées entre l'Allemagne et la France, au point de vue qui vous occupe, ne résultent pas exclusivement du génie propre des deux peuples.

Le travail scientifique, du fait qu'il est subventionné par l'Etat, organisé en service public, se ressent nécessairement des conditions que lui imposent les institutions officielles. Dira-t-on que les institutions elles-mêmes procèdent du génie national ? Cela est vrai. Toutefois, il faut observer que certaines institutions politiques ou autres ne se sont pas développées sous la libre influence des forces naturelles, mais ont été établies sur les raisonnements tantôt justes, tantôt contestables, d'un individu ou d'un groupe d'individus. C'est pourquoi, si les qualités générales d'une nation sont à peine susceptibles d'être transformées par une évolution lente, les institutions d'un pays sont, par contre, réformables. Un raisonnement juste, et surtout l'observation attentive et impartiale des faits, peuvent conduire à changer un système résultant d'une erreur passagère.

Aussi l'étude à laquelle vous vous livrez peut-elle non seulement mettre au jour des vues intéressantes, mais comporter en outre une grande utilité pratique.



## M. le Dr P. Hartenberg

Malgré les prophéties de l'Empereur Guillaume, il ne semble pas que l'esprit germanique soit appelé à une

suprématie mondiale, du moins dans les domaines philosophique et scientifique, parce que cet esprit manque précisément des qualités qui favorisent l'extension des doctrines et des systèmes.

En effet, la plupart des travaux allemands, sauf quelques exceptions, pèchent par un défaut qui est capital, à mon sens, pour la vulgarisation des idées et des faits : c'est le manque de composition et d'ordonnance. L'auteur expose ses idées les unes à la suite des autres, avec une logique et une honnêteté parfaites, mais en les présentant toutes sur le même plan et avec la même valeur, sans les grouper autour d'une idée centrale, ni mettre en relief les éléments principaux pour effacer les éléments secondaires. Ainsi défile devant nos yeux une série de vues successives et fragmentaires, où chaque détail est excellemment traité, mais dont nous ne rencontrons pas ce tableau d'ensemble, simplifié et coordonné qui fixe, en traits larges et nets, la question dans la mémoire.

Or, pour frapper le public, même cultivé, pour le réduire et le convaincre, il faut lui offrir cette vision totale, simple, claire, harmonieuse que le cerveau accepte et enregistre presque spontanément et sans effort. C'est ce don naturel de la composition et de la synthèse qui fait défaut si souvent aux auteurs allemands, que l'on trouve, en revanche, comme une des qualités essentielles de notre intelligence française. Nos voisins d'outre-Rhin sont d'ailleurs les premiers à nous reconnaître cette qualité : « Il est curieux, m'écrivait un savant allemand dont je venais d'analyser les travaux dans une revue, comme ma propre pensée me paraît plus expressive sous votre plume. Nos idées allemandes ne deviennent véritablement « viables » que lorsqu'elles ont passé par la France. » N'est-ce pas l'histoire de bien des doctrines et de bien des systèmes ? Et l'esprit français apparaît ainsi, d'une façon assez inattendue, comme un des véhicules de l'influence intellectuelle allemande.

Au point de vue scientifique, l'Allemagne a surtout perfectionné les recherches de laboratoire dont les étu-

des patientes et minutieuses convenaient bien à sa mentalité. Si ces dernières se sont répandues assez vite en certains pays, en Russie, en Amérique, en Italie même, il faut convenir qu'elles ont remporté en France un succès bien moindre. En psychologie, par exemple, les expériences de psycho-physique, inaugurées par Fechner et par Wundt, n'attirent dans les laboratoires parisiens de la Sorbonne et de l'Ecole des Hautes-Etudes qu'un nombre restreint d'élèves, encore d'origine étrangère pour la plupart. En médecine, après l'ère brillante de la bactériologie et le triomphe de Pasteur et de son école, une réaction énergique se dessine en faveur de la clinique contre le laboratoire. Beaucoup de bons esprits commencent à comprendre que, s'il est utile et intéressant de connaître le microbe, il est non moins utile et intéressant d'observer le malade et que les phénomènes qui naissent dans les bouillons de culture ne sont pas exactement assimilables à ceux qui ont pour siège l'organisme vivant. On revient ainsi peu à peu aux pures traditions de l'école française, à l'ancienne clinique des Laënnec et des Trousseau, où les qualités françaises de perspicacité, de jugement rapide, d'intuition sûre, d'exposition claire et élégante peuvent se déployer avec avantage au lit du malade.

En définitive, il ne semble pas que l'influence germanique doive accaparer, pour elle seule, la direction de la pensée humaine et il ne faut voir dans le discours de l'empereur Guillaume qu'une aspiration purement verbale, tout à fait légitime et respectable d'ailleurs dans la bouche du souverain allemand.



## M. C. A. Laisant

Docteur ès-sciences,
Examinateur à l'Ecole Polytechnique.

Je pense que l'influence allemande au point de vue scientifique est considérable et qu'elle est particulièrement heureuse pour la France, l'esprit allemand et l'es

prit français se complétant à merveille, car chacun d'eux apporte à l'autre les qualités qui lui manquent.

L'influence allemande, à mon avis, existe encore et se justifie. Mais je crois, en outre, que la science est destinée à devenir de plus en plus internationale, et qu'aucun pays, aucune race, ne saurait prétendre au monopole intellectuel, surtout dans le domaine scientifique.



## M. le Dr Gustave Le Bon

J'ai longuement traité vos questions dans mes deux derniers ouvrages *Psychologie du socialisme* et *Psychologie de l'Education*. S'il faut répondre en deux mots, je me bornerai à vous dire que l'influence scientifique, industrielle et économique des Allemands est tout à fait immense. Cela tient à la très grande supériorité de leurs méthodes d'enseignement sur les méthodes livresques et mnémotechniques des Latins.

L'influence philosophique est au contraire très faible. Il n'y a guère que Nietzsche qui ait passé le Rhin depuis vingt ans et encore a-t-il bien peu d'influence chez nous. Les Allemands ont aujourd'hui de grands savants, de grands industriels, mais très peu de grands littérateurs, et encore moins de grands philosophes.



## M. Edmond Perrier

de l'Académie des Sciences
Directeur du Muséum d'histoire naturelle.

Au point de vue des sciences naturelles, la science allemande est méthodiquement organisée pour la recherche des faits ; elle a rendu sous ce rapport les plus grands services ; mais elle n'a pris qu'une faible part à l'édification des doctrines ; celles qui lui sont propres sont demeurées nébuleuses.

En ce qui concerne notamment la grande doctrine de l'évolution des formes vivantes, la méthode d'explication des transformations des êtres qui emporte avec elle

la démonstration de leur réalité a été donnée par Lamarck; Darwin constate les résultats auxquels a conduit la diversité des formes vivantes, sans expliquer cette diversité, ce qui est cependant le point capital; quant à Hæckel, s'il a étonné les philosophes par l'énergie de ses affirmations et l'absolu de ses formules, il s'est borné à colliger la longue série des ressemblances que les animaux présentent entre eux en les interprétant d'après ses idées préconçues sans chercher à donner des bases physiologiques à la doctrine. Il est curieux de constater combien l'œuvre de ces hommes de science est conforme à l'idée qu'on se fait généralement de l'esprit des trois races française, anglaise et allemande.

Dans la recherche des faits, les Allemands ont pris une place incontestablement prépondérante et la somme de travail qu'ils fournissent est remarquablement supérieure à celle que fournissent les Français. Cela peut être attribué, en partie, à l'extrême modestie des situations faites aux savants français, à l'absence de tout avancement sérieux, basé sur le travail, à partir du jour où ils deviennent titulaires d'une chaire et à la croissante parcimonie avec laquelle les récompenses même purement honorifiques sont distribuées aux plus méritants d'entre eux. Ce sont, par conséquent, des causes occasionnelles qui interviennent pour affaiblir l'organisation du travail scientifique français. Les choses sont si bizarrement agencées chez nous que les professeurs des plus petites Universités de province n'ont plus même aucun intérêt à briguer les chaires du Collège de France et du Muséum qui ont été créées pour les plus grands esprits de notre pays.



## M. le Dr Pozzi

Sénateur.

La science médicale en France et en Allemagne est sensiblement au même niveau actuellement.

L'influence française a augmenté considérablement depuis les travaux de Pasteur, *le grand Français.*

Il n'y a ni rivalité, ni hostilité entre les savants du monde entier : il y a seulement émulation. Elle s'affirme par la rapidité et l'impartialité avec laquelle les travaux des divers pays sont partout analysés et appréciés, — et par la multiplication des congrès internationaux.

La science n'est ni française, ni allemande, ni anglaise : elle est *mondiale*, désormais.



## M. R. Quinton

Assistant du Laboratoire de Physiologie pathologique du Collège de France.

Vous me faites l'honneur de me demander ce que je pense, au point de vue général, et, en particulier, au point de vue scientifique, d'une prétendue supériorité universelle de l'esprit allemand. Le champ de l'esprit humain est un peu vaste pour autoriser un avis personnel sur la question générale. Dans le domaine des sciences, un seul groupe, le groupe des sciences biologiques, ne m'est pas complètement étranger : je vous demanderai la liberté d'y limiter ma réponse.

Les principales sciences biologiques sont : la chimie, l'anatomie comparée, la paléontologie, la zoologie, l'embryogénie, l'histologie, la physiologie, la microbiologie. Or un homme fonde la chimie : Lavoisier ; un homme fonde l'anatomie comparée et la paléontologie : Cuvier ; un homme fonde la zoologie philosophique : Monet de Lamarck ; un homme fonde l'embryogénie : Geoffroy Saint-Hilaire ; un homme fonde l'histologie : Bichat ; un homme fonde la physiologie : Claude Bernard ; un homme fonde la microbiologie : Pasteur. A Lavoisier, nous devons toutes les connaissances que nous possédons sur la constitution fondamentale du monde ; à Cuvier, les méthodes et les lois qui ont permis la classification des êtres aujourd'hui vivants et la reconstitution de ceux qui peuplaient le globe aux époques disparues ; à Lamarck, la grande pensée de l'évolution ; à Geoffroy Saint-Hilaire, la notion du parallélisme entre les transformations em-

bryonnaires et les transformations antérieures des espèces ; à Bichat, la révélation des tissus organiques ; à Claude Bernard, l'introduction du déterminisme dans les phénomènes physiologiques ; à Pasteur, la conception de la maladie, en même temps que la découverte, par la seule induction, de tout un univers invisible. Ainsi, *les connaissances fondamentales sur lesquelles repose notre conception même du monde vivant ont une origine qui est française.*

Dans le labeur effectué derrière ces pionniers, dans chacune des voies ouvertes par leur génie, l'Allemagne s'inscrit sans doute pour une part fort large : son penchant naturel pour les choses de l'esprit, ses qualités de méthode, de patience, et aussi l'organisation de ses universités, à mode de recrutement si rationnel, l'ont dotée d'une admirable phalange d'hommes de second ordre, au moins égale à celle que possède la France. Mais la hiérarchie la plus élémentaire ne permet pas de confondre : les hommes de premier plan, les seuls à compter dans l'histoire de l'esprit, ceux auxquels nous devons les grandes vues sur le monde, les grandes généralisations qui ont donné un sens aux phénomènes, ceux dont l'influence enfin fut capitale, puisque tous les autres n'ont fait simplement que marcher derrière eux, sont (et le fait est des plus remarquables au point de vue ethnique) de nationalité presque exclusivement française. Gœthe, Darwin seraient seuls à excepter. Encore l'œuvre du premier se réduit-elle à quelques aperçus géniaux, mais insuffisants, que la personnalité de l'écrivain a peut-être seule sauvés (nous n'avons pas compté parmi les grands Français Hameau, dont les intuitions furent cependant autrement complètes et serrées que celles de Gœthe); celle du second, au principe de la sélection naturelle, le fond de l'œuvre relevant de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire. Le simple examen des faits nous met ainsi, dans le domaine des sciences biologiques, en présence d'une suprématie incontestable de l'esprit français.

Cette suprématie est d'autant plus intéressante qu'elle n'est pas le résultat d'une culture scientifique plus développée en France qu'en Allemagne. La culture scientifique allemande est, au contraire, plus étendue que la nôtre ; le nombre, l'importance et le tirage des recueils biologiques allemands en font foi. Cette suprématie a sa raison profonde dans la complexion même de l'intelligence propre à la race. C'est ce qu'une connaissance approfondie des deux esprits, français et allemand, met en évidence.

L'Allemagne, en effet, admirablement douée, chez ses représentants supérieurs, sous le rapport de la sensibilité et de la volonté, l'est moins avantageusement sous le rapport de l'intelligence. L'intelligence ne forme jamais chez l'Allemand un *organe différencié ;* elle demeure toujours et étroitement unie à la sensibilité. L'intelligence, chez l'Allemand, n'a pas le pouvoir de s'exercer seule, librement ; sa fonction n'est pas indépendante. L'intelligence et la sensibilité forment un *organe indifférencié ;* il en résulte que l'une ne peut jamais s'exercer sans l'autre, l'intelligence toujours viciée dans sa fonction par la sensibilité. De ce fait, tout témoigne : impuissance chez les plus grands penseurs allemands à traiter une question générale en n'y faisant intervenir que les faits précis et spéciaux qu'elle comporte ; intrusion constante de préférences personnelles, instinctives, philosophiques ou morales ; débordement de la personnalité de l'auteur ; violence dans la discussion, tout l'être intéressé à une solution plutôt qu'à une autre ; facilité à prendre un désir pour une réalité ; foi impulsive dans la certitude ; absence de la faculté critique, c'est-à-dire intelligente, la faculté sensible emportant tout.

C'est ainsi qu'un Français, même de culture moyenne, ne peut entrer dans l'intimité des meilleurs penseurs allemands, sans être aussitôt dépaysé par une ardeur dans la dialectique, par une violence dans l'affirmation, par un ton combatif général, par une participation passionnée de l'auteur à la thèse pourtant imperson-

nelle qu'il devrait défendre, par une soumission de l'esprit à des notions d'ordre sentimental sur lesquelles la critique ne paraît pas avoir de prise, par une confusion des genres les plus tranchés, science et religion par exemple (se rappeler le mot de Napoléon à Gœthe lui-même : « Je m'étonne qu'un homme comme vous, monsieur Gœthe, n'aime pas les genres tranchés ») etc., en un mot, par tout un appareil de sensibilité, qui n'a que faire dans un débat d'intelligence. Ce défaut est sans conséquence pour tous les travaux de détail où l'esprit ne se propose que d'éclaircir des points particuliers ou de découvrir de simples faits isolés. L'Allemand peut exceller dans ces travaux, et il y excelle en effet. Mais dès qu'il s'agit de s'élever à une conception générale des phénomènes, c'est-à-dire de les coordonner, non pas selon notre bon plaisir, nos goûts ou nos préjugés, mais selon leur nature elle-même, laquelle réside en eux, et nullement dans notre esprit et moins encore dans notre cœur, l'intelligence de l'Allemand, viciée de sensibilité, le dessert aussitôt. Les éternelles considérations personnelles, instinctives, nationales, philosophiques ou morales interviennent dans ses jugements ; l'intelligence pose tout au plus l'équation du problème, la sensibilité la résout. C'est dire le degré de valeur de la solution. Les innombrables systèmes métaphysiques qui constituent la philosophie allemande n'ont pas d'autre origine : l'équation du monde posée, chacun, selon sa sensibilité propre, l'a résolue. Les sciences biologiques ne sont pas indemnes de ce débordement : c'est par milliers qu'il faudrait compter les hypothèses gratuites et parfaitement négligeables que ces sciences, sur toutes les questions dont elles traitent, doivent au génie allemand.

Chez le Français, au contraire, l'intelligence forme un *organe différencié*. Il y a scission absolue entre elle et la sensibilité. L'intelligence a le pouvoir de s'exercer seule, librement ; sa fonction est indépendante. La sensibilité peut être aussi vive que possible, avec tout son cortège de passi[illegible] personnelles, ataviques, morales,

systématiques ou religieuses; jamais, chez les représentants supérieurs de la France, elle n'intervient dans l'exercice de l'intelligence. Les domaines sont tranchés. Tout, chez nos grands auteurs, écrivains ou hommes de science, en fait foi : sujets toujours limités au domaine qui leur est propre, la personnalité intime ou morale de l'auteur n'apparaissant jamais sous son œuvre; effacement complet de cette personnalité derrière le sujet ou les faits dont il traite (exemple : Racine, Pasteur, rien de leur œuvre ne pouvant révéler l'âme religieuse que les biographies nous font connaître); faculté d'aborder les domaines les plus voisins de la sensibilité sans que l'intelligence se départe jamais de son indépendance parfaite (Montaigne : « Je parle de moi comme d'un tiers, comme d'un arbre »); détachement de tout intérêt personnel (Claude Bernard, à ses élèves : « Démolissez-moi »); passion exclusive de connaître; doute constant des systèmes les mieux établis, même par des travaux propres (Lamarck, de ses découvertes : leur « ressemblance à des vérités »); puissance critique et investigatrice toujours en éveil, la sensibilité comportant seule des états de certitude et d'arrêt. On conçoit les avantages qui résultent pour l'esprit, au point de vue scientifique, d'une pareille scission entre l'intelligence et la sensibilité : pas d'opinion préconçue, pas d'asservissement aux notions qui n'ont qu'un fondement traditionnel ou sentimental; impartialité et par conséquent minimum d'inexactitude dans l'observation; pas d'obstination dans l'erreur; parole laissée aux faits seuls; conceptions générales tirées de leur seule nature; seuls arrêts temporaires de l'intelligence sur des hypothèses fondées. Tout concourt, comme on voit, à créer une aptitude spéciale de l'esprit pour le travail supérieur qu'exige de lui la haute spéculation scientifique.

C'est dire ce qu'a de naturel la suprématie de l'esprit français dans les sciences biologiques, qui sont les plus spécieuses de toutes, celles où les grandes traditions humaines, religieuses et sentimentales, ancrent l'erreur avec

le plus de force, et où l'intelligence ne possède pour se conduire aucun des principes directeurs, propres aux sciences mathématiques, par exemple.



## M. le Dr Tuffier

Au point de vue chirurgical cette influence a existé, elle a été justifiée. Actuellement elle n'existe plus.

Nous n'avons à envier aux Allemands que leur organisation. La hiérarchie nécessaire à toute constitution sociale ou scientifique en est la base et leur assure seule leur large place dans le monde chirurgical.



## IV. — ART MILITAIRE

## Le Comte de Comminges

Bien que mon expérience personnelle en tactique et stratégie soit assez insuffisante pour enlever toute gravité à ma réponse si je la tirais de mon propre fonds, je crois pouvoir vous renseigner sur ce que pensent des officiers supérieurs (au propre et au figuré) que j'ai eu l'honneur de fréquenter pendant ma carrière militaire.

*De l'influence allemande au point de vue de l'art militaire.* — Cette influence a longtemps été prépondérante. La dure leçon de 1870 nous a fait réfléchir et travailler. Apprendre, n'est-ce pas? c'est comparer. Nous avons donc incessamment comparé, avec les nôtres, la tactique et la stratégie de nos voisins. Le général Pierron, dont les avis font autorité, a ainsi terminé un de ses livres sur la question (1) :

« Si on nous demandait quel est notre sentiment sur l'évolution que nous avons signalée dans la doctrine stratégique et tactique de l'Etat-major allemand, nous répondrions qu'elle nous paraît fondée, non sur des élucubra-

(1) *La Stratégie et la tactique allemandes au début du XXe siècle* (1900), chez Ch. Lavauzelle, édit.

tions théoriques, mais sur des faits bien observés; et *qu'elle doit servir de base dans les guerres de l'avenir*, jusqu'à ce que de nouveaux éléments viennent exercer leur influence et exiger une nouvelle transformation. »

On voit, par cette citation, en quelle sérieuse estime sont tenues par un de nos meilleurs maîtres ès-arts militaires les doctrines allemandes.

Quant aux « nouveaux éléments » qui pourraient déplacer cette influence, peut-être se trouveraient-ils dans les exemples de la guerre anglo-boer. Il serait cependant imprudent de l'affirmer d'enthousiasme.

Pour en revenir aux Allemands, j'ajouterai que l'influence littéraire allemande a été nulle sur l'âme militaire française.

D'autre part, les tendances nouvelles de l'armée allemande sont très discutées. On s'occupera toujours des élèves de M. de Moltke, mais avec une admiration plus défiante.

Il semble qu'il y ait un retour vers cette idée que le caractère français et le caractère allemand sont assez dissemblables pour que les mêmes lois d'art militaire ne puissent leur être intégralement appliquées à tous deux.

En résumé, l'influence militaire allemande a été grande dans le monde militaire français; elle paraît décroître.

Elle peut cependant durer encore bien longtemps, aussi longtemps que l'Allemagne sera, *avant tout*, une puissance militaire, ayant l'esprit militaire.

En résumé encore, quelles que soient les influences *extérieures* auxquelles les armées sont soumises, les nations n'ont que les armées qu'elles méritent.

★

## Le Général de Galliffet

Ancien Ministre de la Guerre.

Au point de vue de l'art militaire et de tout ce qui en est la conséquence, j'estime que nous avons pour *beaucoup de choses* trop subi l'influence allemande et pas assez pour certaines autres.

*

## M. Charles Malo

Directeur de la *Revue de cavalerie.*

L'influence des Allemands, en matière militaire, a été à peu près nulle même autour d'eux jusqu'en 1866. Elle a commencé à se répandre à partir de Sadowa ; elle est devenue prépondérante après leurs victoires de 1870-1871, et, vers la fin du XIX[e] siècle, a fini par dominer presque exclusivement. Aujourd'hui, on la subit plus ou moins docilement dans les deux mondes et il n'est pas douteux qu'elle doive subsister jusqu'à ce que quelque nation voie surgir un grand capitaine ou seulement un organisateur de génie qui fera prévaloir, sinon d'autres principes et d'autres méthodes, du moins une manière différente de les comprendre et de les appliquer.

Comment s'est exercée cette influence et quels en ont été les résultats? Pour s'en bien rendre compte, il convient de distinguer entre ce qui concerne l'art de la guerre proprement dit et ce qui regarde l'organisation militaire.

C'est surtout à ce dernier point de vue que l'influence allemande aura été considérable — immense même, on peut le dire. Mais quant à avoir été bienfaisante, c'est une autre affaire! Ne doit-on point à l'Allemagne le service militaire obligatoire et universel, cette conception non moins anti-militaire qu'anti-sociale et anti-économique, non moins funeste aux armées, qu'elle a dénaturées et *alanguies*, qu'aux nations, qu'elle a écrasées de toutes les sortes de charges désorientées et dévoyées? Ce n'est pas que l'obligation générale du service ait été inventée sur les bords de la Sprée; la Révolution française avait eu recours avant les Hohenzollern à cette suprême ressource des grandes crises; mais on s'était bien gardé chez nous de faire la règle de ce qui était et ne devait être que l'exception. Il appartenait à la Prusse de transformer un expédient de circonstance en état normal, au point de justifier pleinement la fameuse

boutade : « Ce n'est pas une nation qui a une armée; c'est une armée qui a une nation! »

Comment les autres peuples en sont-ils venus à adopter à leur tour un système dont ils s'étaient si longtemps, et à juste titre, défiés — voire même un peu moqués? — Cela tient, d'une part, à ce qu'ils n'ont pas su démêler les causes véritables des succès qui les avaient éblouis, et, d'autre part, à ce qu'ils ont manqué d'organisateurs capables de les doter d'institutions mieux appropriées à leurs mœurs et à leurs besoins propres — ou n'ont pas voulu les suivre. Ils savent aujourd'hui ce qu'il leur en coûte; ils commencent à sentir quelles entraves en résultent pour la vie et la prospérité nationales; mais, pour qu'ils se rendent un compte exact de toutes les conséquences de la lourde faute qu'ils ont commise, il faudra une grande guerre, car ce n'est qu'alors que pourront être mises en pleine lumière celles de la substitution des foules armées aux armées véritables et de la préférence aveuglément accordée au nombre au détriment de la qualité.

Seulement, il faut bien prendre garde à une chose : c'est que, de cette *perversion* réelle des institutions militaires dont l'Allemagne a pris l'initiative et donné l'exemple, c'est l'Allemagne qui souffre et souffrira toujours le moins, non seulement parce que l'organisation qu'elle a créée pour son propre usage ne s'adaptait pas mal, en somme, à son état politique, social et moral particulier, mais encore parce que, en la lui empruntant généralement, on a oublié de lui emprunter aussi la persévérance, l'esprit de méthode et l'esprit de suite qu'elle a mis à la développer — et plus encore l'attention intelligente avec laquelle elle a su en atténuer les inconvénients à tous les points de vue, y compris le point de vue militaire.

En ce qui concerne l'art militaire proprement dit, l'influence des Allemands a été bien moins étendue et surtout bien moins profonde qu'il ne paraît à première vue. Partout, il est vrai, on s'est mis à instruire les

armées d'après les méthodes allemandes, et, en stratégie comme en tactique, prévalent universellement les principes et procédés suivis en Allemagne. Mais principes, procédés et méthodes ne sont pas autre chose que ceux de Napoléon Ier, plus ou moins bien adaptés aux effectifs et aux moyens de guerre modernes. En ce sens, on peut dire que M. de Moltke et son école auront rendu un important service à toutes les armées, en commençant par la nôtre : ils ont remis en honneur les grandes traditions napoléoniennes qu'on avait fini par oublier, sinon par méconnaître complètement, et incité tout le monde à remonter comme eux, aux vraies sources de l'art. Où ils se sont fait illusion, en revanche, c'est lorsqu'ils se sont imaginé qu'ils étaient les seuls prophètes autorisés du « Dieu de la guerre » et que le texte de son Evangile ne pouvait se passer de leur commentaire et de leurs interprétations. Pendant quelque temps, on les a crus sur parole, tant leur assurance et surtout leurs succès imposaient à tous. Mais bientôt, en apprenant à mieux mesurer la distance qui sépare le génie du simple talent, on a compris qu'il valait beaucoup mieux s'instruire auprès du Maître lui-même qu'auprès du meilleur de ses élèves, s'inspirer de l'original plutôt que de la copie, si bonne que pût être celle-ci — au moins dans certaines de ses parties. Aussi est-il plus exact de dire qu'on fait aujourd'hui comme les Allemands et non pas qu'on les imite : on s'est mis, non plus à leur école, comme au début, mais à la même école qu'eux — ce qui n'est pas tout à fait la même chose — et l'on y travaille d'une façon indépendante et personnelle. Et quoique, chez nous, il se rencontre encore des gens, voire des généraux en vue, pour prêter plus d'attention aux « enseignements » qui paraissent résulter des manœuvres allemandes qu'aux leçons qui découlent sûrement des campagnes du Premier Empire, on peut tenir pour certain que, lors de la..... grande distribution de prix finale, les lauriers iront à ceux qui auront le plus médité et le mieux compris les préceptes et les exemples de notre grand Capitaine.



## V. — BEAUX-ARTS

### M. A. Bartholomé

Votre lettre m'arrive au sommet d'une montagne. A l'altitude où je me trouve en ce moment, on réfléchit peu ; à l'altitude où se trouve l'empereur d'Allemagne, on réfléchit mal sur certaines questions.

Lorsqu'il annonce officiellement au monde la suprématie allemande dans toutes les branches de l'intelligence, il accomplit un devoir d'empereur, il n'a aucun scrupule d'examen, il joue un rôle. Il n'y a rien là qui puisse nous étonner.

Cependant, il y a peu de temps je lisais un discours qu'il fit *sur la sculpture !* Cela était assez nouveau pour un souverain, mais je crois bien que cette nouveauté fut le seul mérite de la tentative.

La précision du fait rend peut-être excusables des réponses d'artistes, car cette fois l'empereur est sorti des généralités officielles et politiques.

Vous me demandez ce que je pense et je puis le dire en deux mots.

Non seulement l'empereur d'Allemagne ne comprend rien à la sculpture, mais il ignore entièrement le mouvement d'art qui s'est produit en Allemagne depuis quelques années.

Pendant que sa confiance officielle s'attarde sur des artistes qui ne tiennent aucune place dans l'opinion des artistes, de jeunes talents ont surgi qui préoccupent vivement les écrivains d'art, et les conservateurs de Musées qui sont en Allemagne très fréquemment des hommes très instruits, très renseignés et très perspicaces.

Et lorsque l'empereur affirme la suprématie de la sculpture allemande, il est au moins curieux de constater qu'il ignore entièrement tout ce qui fait la gloire de la sculpture allemande contemporaine.

Fut-il mieux renseigné lorsqu'il parla de philosophie, de science ou d'industrie, je ne me permettrais pas d'en

juger, mais pour ce qui est de la sculpture, je suis certain qu'aucun Allemand renseigné ne voudrait me contredire.

J'aimerais encore ajouter deux mots.

La France vient de traverser une grande époque d'art qui n'a eu son équivalent ni en Allemagne, ni dans aucun autre pays.

Une époque qui a compté des hommes comme Ingres, Delacroix, Corot, Millet, comme Rude, Carpeaux, Barye est une grande époque. Ce siècle de France n'a vu dans aucun pays quelque chose de comparable et tous les pays en ont largement profité. Il est enfantin de le méconnaître et j'ai idée que l'empereur d'Allemagne est le seul étranger qui ne s'en soit aperçu.



## M. Fantin-Latour

Tout ce que je puis témoigner, c'est mon admiration pour Lenbach et Menzel!



## M. André Fontainas

Je ne crois pas que deux individus puissent coexister sans subir, volontairement ou non, leur réciproque influence. Je ne crois pas que deux nations puissent coexister sans subir, volontairement ou non, leur réciproque influence. C'est vous dire que je pense en même temps que l'esprit français ne peut échapper à l'influence de l'esprit germanique; que l'esprit germanique ne peut échapper à l'influence de l'esprit français.

On appelle esprit français la réunion d'un certain nombre de tours de pensée qu'on croit propres à l'expression française d'une idée: ne serait-il pas possible d'en retrouver les éléments, épars, ou différemment groupés, dans l'esprit de tous les autres peuples? J'en suis fervemment convaincu, pour ma part, et il n'existe qu'un seul esprit humain, le même chez tous les peuples qui ont atteint un degré analogue de culture et de civilisation.

Peut-être, en dernière analyse, l'humanité ne vit-elle que sur une seule idée fondamentale, indestructible, tandis que se diversifient à l'infini les modes de l'exprimer, partiellement ou tout entière. En est-il dont la valeur soit supérieure à celle des autres ? Je n'ai pas la présomption d'en décider.

§

Dans le domaine de l'Art plastique, les Allemands ont recherché, durant le cours du XIXe siècle, l'expression grave, solennelle, noble, au moyen de figures sans souplesse, dont le caractère rectiligne est, avant tout autre, frappant. C'est aussi que leur but était, toujours, d'enseigner et d'imposer, en l'exaltant, une règle à l'esprit (règle généralement de tendance moralisatrice, religieuse), ou l'admiration patriotique des vieux souvenirs historiques ou légendaires de la Germanie ancienne. L'art est un mode d'enseignement.

En France, dans la même période, l'art est de fantaisie individuelle. On recherche le particulier, le caractéristique, l'impromptu des attitudes et des groupements, etc... Art de primesaut original, de perception souvent immédiate et passagère, insoucieux de tous enseignements moraux ou civiques. Delacroix (*la Bataille de Taillebourg*, *les Croisés*, etc.), Puvis de Chavannes, dans la *Vie de Sainte-Geneviève*, trouvent un prétexte à faire de belle peinture, mais ne se préoccupent que secondairement de l'intérêt historique. Chez Cornelius, par exemple, même chez Böcklin (d'une âme si pareille à celle des préraphaëlites anglais) le souci d'instruire et de moraliser est primordial : ils parlent aux yeux comme un professeur de théologie s'adresse à la conscience : même but, avec des moyens différents.

Je ne crois donc pas que, durant le XIXe siècle, l'influence germanique ait sérieusement compté sur le développement de l'art français; les tendances étaient trop opposées. Les rapports seraient plus réels entre l'art anglais et l'art allemand (de Watts à Stuck et de Lawrence à Lenbach que de rapprochements !). Mais, actuellement ?

— Oh! il se fait, certes, un travail de pénétration mutuelle : je vois de jeunes peintres allemands s'en venir peu à peu aux méthodes impressionnistes, èt je ne puis croire que parmi les meilleurs dessinateurs français il ne s'en trouve pas qu'ait émerveillés — et, par conséquent, influencés — l'art des collaborateurs du *Kladderadatch* ou de *Jugend*, l'art, surtout, incomparable et prodigieux du vieux Wilhelm Busch.

Je crois à l'excellence de toute influence, de quelque provenance qu'elle soit, pourvu qu'elle soit acceptée avec réflexion et utilisée à propos.



## M. Ch. Léandre

L'empereur d'Allemagne me fait l'effet d'être ce que nous appelons « un méridional du Nord ». Il se *vante* (avec beaucoup d'accent!). Pour bien juger l'Allemagne, il faudrait l'avoir habitée, étudiée de près... et je n'ai pas quitté Montmartre!

Ce pays, au point de vue scientifique, a grandi merveilleusement, au dire même de nos savants. C'est admis. Mais au point de vue artistique, il m'a suffi de voir ici quelques échantillons de l'art allemand pour me faire cette opinion : que l'Allemagne est loin d'occuper, dans le monde, le premier rang dans les arts!

Sa supériorité intellectuelle et son influence me paraissent donc être une douce illusion.

Mais qui ne se croit pas supérieur à son voisin?



## M. Yvanhoé Rambosson

Je crois qu'au point de vue intellectuel nous n'avons qu'à gagner au contact des civilisations voisines. La pénétration réciproque du génie des diverses nationalités ne pourra qu'aboutir à la formation de l'âme universelle et d'un génie plus totalement humain. Il faut donc souhaiter aussi ardemment les échanges cosmopolites de la pensée que ceux des industries et du commerce. Quant

à la spéciale influence allemande, il ne me paraît point qu'elle soit chez nous plus prépondérante qu'une autre. Nous avons eu la chance jusqu'ici de prendre aux cultures étrangères des éléments nouveaux sans compromettre la pureté naturelle de l'intelligence française. Je crois que nous continuerons et que nous aurons peut-être longtemps encore l'honneur d'être le peuple le plus représentatif d'humanité générale.

Au point de vue artistique, sur lequel vous appelez mon attention, l'influence allemande a été et reste nulle chez nous. A peine les lois de la concurrence commerciale ont-elles, par une fabrication plus courante et meilleur marché, forcé notre « article de Paris » à moins de bon goût.

En ce qui concerne l'*art nouveau*, le *modern style* européen, les Allemands ont bien été parmi les premiers enthousiastes et les premiers fabricants, mais leurs productions sont, pour la plupart, d'une lourdeur et d'un géométrisme inesthétique tels que les Alexandre Charpentier, les Gaillard, les Félix Aubert, les de Feure, les Dampt, les Emile Gallé, les Bracquemard, les Carabin et tant d'autres, qui sont l'honneur des tentatives récentes, auraient garde de les imiter.



## M. Auguste Rodin

Je regrette de ne pouvoir répondre à votre désir, mais n'ayant été à même d'étudier que très superficiellement la sculpture de l'Allemagne, je ne saurais en parler en toute connaissance de cause.



## M. Fritz Thaulow

Depuis dix ans je n'ai pas vu l'Allemagne...

J'adore l'art français et je crois que Paris est comme le centre de l'étang où les pierres sont jetées qui mettent l'eau en mouvement en cercles concentriques qui s'élargissent en faiblissant, — les vagues de l'art.



## M. Octave Uzanne

A votre question sur l'influence intellectuelle, et plus spécialement morale, que les œuvres allemandes ont pu exercer dans le monde, il me paraît assez difficile de répondre en quelques mots.

En dehors de Goethe, Schopenhauer, et plus récemment de Nietzsche, je cherche quel sillon profond ont pu tracer en Europe les écrivains germaniques philosophes, esthéticiens et autres.

Schopenhauer, qui eut une réelle influence sur l'esprit philosophique mondial, il y a un quart de siècle, était *essentiellement nourri du génie français* à ce point qu'on pourrait affirmer qu'il ne fut en quelque sorte que le paraphraseur de Voltaire, de Chamfort et de Rivarol.

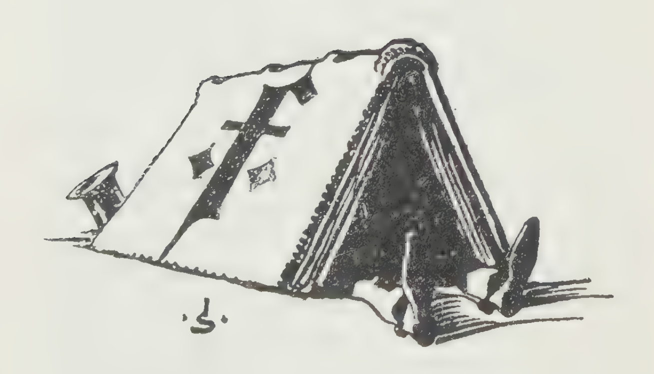
Artistiquement, les Allemands ont été, depuis plus d'un siècle, les *influencés*. Lenbach est peut-être le seul peintre qui ait eu une technique personnelle. Mais les Böcklin, les Sattler, les maîtres munichois et autres montrent tous ostensiblement de quelles origines latines ils ont sorti leur pseudo-talent très discutable.

Je ne crois pas à la *suprématie actuelle* de l'Allemagne dans le domaine intellectuel, artistique et moral; toutefois, l'empereur Guillaume II, en s'efforçant de paraître y croire, eut grandement raison d'exciter la vanité germanique, car les sujets de Sa Majesté *Touche-à-tout* sont plutôt humbles, défiants d'eux-mêmes, trop prompts à ridiculiser leur propre pensée pesante et à vanter, à un degré que nous ne saurions croire, l'excellence française dans la domination du monde par la plume, le verbe et les arts graphiques.

J'estime cependant qu'une évolution assez hâtive peut se produire, et que le militarisme, très en baisse outre-Rhin, va peu à peu faire place à une grande éclosion artistique et littéraire. L'Empereur et Roi la doit pressentir puisqu'il fait en sorte de pousser à la culture intensive de cette floraison en germe. Déjà, aux yeux de ceux

qui savent voir, se révèlent en Allemagne des états d'esprit nouveaux; des œuvres architecturales, littéraires et autres témoignent d'un génie qui s'efforce à l'Individualisme. Ce ne sont encore que des tendances, mais avant que ce siècle n'ait vingt ans, ces tendances se seront sans doute transformées en une renaissance germanique dont l'éclat nous stupéfiera peut-être.

(*A suivre.*)



# LA MOUETTE

—

Tout ce qui vit aime errer et changer.
A moi aussi ce jeu est nécessaire.
RICHARD WAGNER, *l'Or du Rhin.*

## I

Quand la grande porte capitonnée retomba sur lui et que le Cirque fut devant ses yeux, tout grouillant de foule, tout sanglant de velours pourpre et de lumière, Pierre eut un instant de détresse.

Après le décor des Champs-Elysées, si discrets dans le blême éclairage de mars, le spectacle brutal de cette salle de feu l'oppressa douloureusement comme une vision de fièvre.

Une rumeur déferlait, s'apaisait, renaissait, battait les murs, montait en vapeur de sons jusqu'à la précieuse ceinture de vitraux qui filtrait là-haut un peu de soleil orange et de jour indigo. Et sur le murmure humain sautillaient des notes d'instruments : caquets de violons, nasillements cornés de hautbois, roulades de flûtes prétentieuses, chants somptueux de violoncelles qui s'attardent et se traînent comme une lourde étoffe de soie.

C'était Paris, le Concert, la Foule, toutes ces entités nouvelles pour lui qui revenait de loin, pour lui qui, pendant deux ans, n'avait connu que la nature, la solitude et le silence.

Et maintenant, assis dans le large fauteuil, ramassé sur lui-même comme dans un geste de

défense, il regardait vivre et bouger le cratère bouillonnant où s'allumaient des braises rougeoyantes de chapeaux, des étincelles de corsages incarnadins.

Il s'appliquait à ne reconnaître personne, à percevoir la foule comme un tout indivisible, désireux qu'il était de rester à l'écart et de goûter paisiblement le spectacle de la fourmilière.

Peu à peu, une impression de solitude lui venait, les choses changeaient d'aspect ; il n'était plus au Cirque d'Eté, au milieu d'une humanité bruyante, mais dans quelque forêt pleine de gazouillements. Dans la cohue des sons, une flûte modula un trille très purde loriot, et le leurre fut parfait, quand, dans la vaste enceinte, le silence s'appesantit soudain sur la foule attentive, et que de l'orchestre montèrent les premières notes aériennes des *Murmures de la forêt*.

Ce furent le vent dans les feuilles, le friselis de l'eau qui court, la joie fugace et inquiète des oiseaux, toutes les voix multiples de la nature qui se mêlaient, s'enchevêtraient, se résolvaient en un brouillard impalpable, en une exquise et insaisissable rumeur dont il fallait sentir, sans le pouvoir comprendre, l'effet harmonisant. Ce furent les bois peuplés de mythes, pleins de sequins de soleil et d'ombre glauque où cortégient des êtres de féerie. La légende de Siegfried se tissait note à note, ainsi qu'un splendide brocart, et c'était le récit du grand drame où luttent les forces élémentaires, du drame poignant où l'homme faible triomphe des monstres et des destins.

Soyeuse, lumineuse, douce et forte, la fable musicale se déroula, l'enveloppa, le ravit hors du temps et du lieu, et lorsqu'elle s'éteignit enfin, il demeura joyeusement endolori et tellement heureux que cette humanité tout à l'heure lointaine lui sembla main-

tenant plus proche et plus sympathique pour avoir comme lui vibré à la divine chanson.

Comme son regard errait sur le cercle des loges tout vaporeux de dentelles et de plumes, avec des fulgurances de gemmes, des douceurs de carnations et de fourrures, il reconnut, debout derrière deux dames, la silhouette de Janville, fortement dessinée dans la clarté d'un lustre.

Cette tête d'oiseau de proie aux yeux profonds lui rappela soudain avec intensité les heures exquises de musique, les fiévreuses soirées passées jadis dans l'intérieur de ce millionnaire mélomane où tant de chefs-d'œuvre avaient palpité et vécu.

De tous ceux qu'il avait connus avant son voyage de deux ans, Janville était peut-être le seul qu'il revoyait avec plaisir. Déjà vingt faces pâles avaient défilé devant ses yeux, qui jadis lui avaient été amies et qui lui paraissaient maintenant de froids masques impersonnels pour lesquels son esprit ne gardait pas même une curiosité : têtes de snobs au rictus figé, artistes en quête d'admirateurs, tout le guignol banal et sans imprévu dont il connaissait trop les ficelles.

Janville, lui, tranchait sur la vulgarité du cadre. C'était le chercheur d'extases, le méprisant des formes, un des rares hommes riches qui ne se fussent pas laissés emprisonner dans le cocon des traditions et des usages. C'était l'éternel voyageur toujours en marche vers des horizons vierges, toujours enthousiasmé de quelque bibelot, de quelque auteur inconnu, de quelque musicien ou de quelque île enchantée.

C'était aussi le généreux dispensateur des joies, l'organisateur des plus pures orgies d'art que ses contemporains aient goûtées. Dans la vieille pro-

priété qu'il habitait derrière les Invalides, il avait fait construire un *hall* de musique, sonore et clair, où les toiles des maîtres modernes alternaient avec les plus beaux fragments de la statuaire antique.

C'est là qu'il donnait des concerts de Mozart, de Bach ou de Lulli. C'est là surtout qu'avait résonné pour la première fois à Paris le râle tragique, tendre et passionné du prélude de *Tristan.*

Janville, indifférent, regardait lui aussi d'un air un peu dédaigneux le flot houleux des visages ; parfois il se penchait vers sa femme ou son amie, répondait à une question, disait un nom et reprenait son attitude hautaine. Pourtant il aperçut Pierre et, après un mouvement de surprise, lui fit un signe d'appel en désignant la place libre de la loge.

L'entr'acte allait finir. Déjà autour du diadème de vitraux une ombre courait, fermant les fenêtres une à une avec un bruit sec de déclic. Pierre dut se décider rapidement, il quitta son fauteuil, erra un moment dans l'ombre des couloirs et se retrouva bientôt dans la lumière, dominant cette fois la cuve en rumeur, de la loge où Janville l'accueillait chaudement.

— Enfin, vous voilà ! Savez-vous bien que nous étions inquiets ? Nous commencions à croire que vous aviez trouvé un de ces paradis terrestres qui font oublier Paris, et nous le regrettions... pour nous. Puis, se tournant vers l'étrangère : Permettez-moi, Madame, de vous présenter M. Pierre de Civray, le plus errant des musicographes, un intime dont nous ne savons rien depuis deux ans.

Et, comme M<sup>me</sup> Janville gloussait drôlement des reproches aimables et que Pierre s'inclinait devant les deux femmes, Janville nomma M<sup>me</sup> Ringsby.

Fiévreux, les coups de baguette du chef d'orches-

tre faisaient taire les causeries dans la nef soudain silencieuse.

De longues traînées d'orange et d'outre-mer tombaient des vitres ensoleillées, luttaient contre le halo doré des ampoules électriques, s'en allaient incendier l'écaille des violoncelles.

De nouveau le murmure s'éleva de la colline de l'orchestre, et, dans l'atmosphère recueillie, la *Symphonie Pastorale* s'éveilla joyeuse et fraîche comme une aube.

Assis derrière Mme Ringsby, Pierre se trouvait maintenant très loin de l'état d'âme que la solitude dans la foule hostile lui avait créé tout à l'heure. Comme un lumineux écran vers lequel son attention se tendait, le profil fuyant, la nuque nacrée de l'inconnue ressortaient vivement dans la nuit sombre du velours. Un lobe d'oreille diaphane finement duveté avait des tons chauds de cœur de rose, et le corps tout entier, sous l'opulence des étoffes, gardait une souple élégance de liane.

C'était une symphonie radieuse de beauté féminine ; pas une tare n'apparaissait; et, peu à peu, tandis que les phrases musicales contournaient leurs volutes et fluaient dans l'air tiède, le mystère de ce profil grandissait, emplissait le cerveau de l'artiste, prenait un sens étrange et redoutable d'inconnu et de symbole, et les deux symphonies se mêlaient et s'enlaçaient dans sa mémoire d'inséparable façon.

Aux courtes pauses qui scandaient la *Pastorale*, Mme Janville, avec une pétulance de moineau, se répandait en exclamations admiratives, pépiait son plaisir, demandait des nouvelles de Pierre, se faisait dire, en phrases hachées qu'elle écoutait à peine, son voyage en Thuringe, son travail sur

Wagner, ses projets de séjour à Paris. M^me^ Ringsby, inattentive au voisinage, semblait vouloir s'abstraire dans la contemplation de la salle.

A la longue, cette attitude intriguait Pierre. Ce profil qui se détournait, ce corps voilé de lourds tissus gardaient un anonymat inquiétant. Une âme noble et silencieuse, dédaigneuse des parlers puérils, semblait vivre derrière ce masque impassible.

— Et votre livre sur Wagner, avance-t-il? demanda Janville.

— Oui, il est presque terminé. J'ai tenu à l'élaborer lentement, religieusement, et, pour cela, j'ai quitté mes habitudes de Parisien comme on quitte ses sandales au seuil d'une mosquée. Je suis allé d'abord m'imprégner du génie des paysages, m'emplir des rêves qui flottent dans les brumes des lacs suisses et sur les canaux vénitiens, ensuite je suis rentré chez moi à Verneuil, j'ai pensé longuement, j'ai tâché de comprendre, et je n'ai quitté la plume que quand j'ai cru voir l'œuvre assez forte pour vivre d'elle-même. Maintenant, je me repose ; j'ai encore des recherches à faire ici... et puis j'étais sevré de musique depuis trop longtemps.

Nonchalamment, M^me^ Ringsby s'était retournée vers eux et regardait Pierre avec un demi-sourire exquisement impertinent.

— Savez-vous que c'est très beau, Monsieur, dit-elle, de vivre en anachorète pour une question d'art, à notre époque?

— Oh! la question d'art n'est qu'accessoire, il y a plutôt là une question de goût personnel.

— Encore avez-vous su choisir le meilleur des dieux familiers pour orner votre retraite. Je suis certaine que ces deux années passées avec les héros de la Tétralogie ont dû être pour vous comme un

rêve merveilleux, et si loin de notre petite mesquinerie courante !

— Il est de fait, dit Janville, que nous ne savons pas assez nous donner des idoles et nous recueillir dans leur culte. Nous éparpillons nos forces et notre vie aux mille riens de l'existence vulgaire, nous n'avons d'autre but que le bal de demain, le dîner que nous donnerons, l'habit que nous allons essayer ; et nous considérons la beauté et la pensée comme des hors-d'œuvre qu'on goûte du bout des lèvres sans les prendre au sérieux.

Ils restèrent un moment silencieux, puis Mme Ringsby reprit :

— C'est une chose qu'on voit trop rarement : un homme jeune et libre se retirant de la foule pour aller élaborer une œuvre de beauté dans un paysage harmonieux. Presque toujours, les sujets qui mériteraient d'être traités par des Buffons en manchettes devant des Alpes roses ou des océans vastes sont disséqués ingratement dans l'ombre des bibliothèques ; ils en conservent comme un goût de renfermé, comme un parfum d'indigence.

— Je crois qu'il peut y avoir dans une mansarde des enthousiasmes suffisants pour élaborer des œuvres énormes et splendides, dit Pierre, mais je crois, comme vous, Madame, que c'est enlaidir ou diminuer certaines choses que d'en penser ou d'en écrire autre part que dans la noble et libre nature.

— Paris est le jardin de la pensée et de la beauté, lança Mme Janville, il ne saurait y avoir de grâce ou de légèreté hors des fortifications.

Comme le silence se faisait dans la salle, on ne lui répondit pas. Mme Ringsby sourit à Pierre et

leur attention se perdit de nouveau dans l'harmonie qui baignait toutes choses.

## II

Sous le manteau gris des cendres, le feu rougeoyait encore et chantonnait doucement. Des yeux d'or s'allumaient, s'éteignaient; un écroulement révélait un brasier; il y avait dans l'âtre des visions de villes dévastées et des gaîtés de fêtes nocturnes.

Enseveli dans le divan profond, Pierre se laissait gagner par la mélancolie de ce jour doux et terne. Ses yeux allaient des vitraux glauques de la fenêtre aux rayons chargés de livres qui peuplaient de pensées les murs de la pièce assombrie.

Sur le bureau, là-bas, bien éclairé, le manuscrit de l'œuvre délaissée mettait une tache lumineuse.

Mais toutes ces choses familières lui semblaient étrangères; il se sentait seul, sans force, désenchanté.

Le livre commencé, dans lequel il vivait si bellement depuis deux années, avait perdu son charme captivant et viril. La bibliothèque était froide et close, le feu mourait, l'harmonium, dans l'ombre, avait un éclat funèbre de catafalque.

Tout à la joie de produire, d'édifier page à page l'histoire merveilleuse d'une âme géniale, il avait depuis longtemps oublié cette langueur morbide des oisifs, et maintenant il s'étonnait de la retrouver en lui, il s'en effrayait et en cherchait les causes.

Rien dans le présent ne lui semblait désirable ni digne d'un effort. Une sorte de nostalgie l'attirait hors du lieu et du temps, sans qu'il sût vers quel avenir ou quel passé voguait son âme désemparée.

Il voulut parcourir les années révolues, explorer

le chemin déjà fait. Successivement, les paysages de jadis défilèrent devant lui, sans qu'il pût découvrir le site ensorcelé où sa force et sa joie étaient demeurées prisonnières.

Les châteaux du roi Louis passèrent avec leurs donjons glacés de lune et leurs eaux nacrées ornées de cygnes neigeux. Il revit la noblesse des forêts profondes, le sublime jaillissement des arbres noueux et sombres vers des ciels pâles et translucides. Ce furent des fleuves aux larges boucles, de romantiques vallées peuplées de burgs, des lacs sublimes cerclés de monts titanesques, tous les vastes décors où naquirent dans le cerveau du Maître: *Tannhœuser*, pèlerin douloureux, *Lohengrin*, lumineux errant, *Parsifal*, glorieux chercheur d'aventures.

Et son esprit suivait les traces de ces immortels voyageurs et s'en allait, longeant les fleuves, gravissants les monts, traversant les bois, mais sans trouver le but cherché.

Puis, c'était Venise, toute rose sous le soleil, Venise, la cité de l'eau, la fin de la terre qui agonise en lagunes, les dernières demeures des hommes vers le mystérieux Orient. Venise, où le Maître inquiet, après tant de voyages et de poursuites, venait mourir lui aussi, ayant accompli par le monde la trajectoire de son destin.

Il avait vu toutes ces choses, il s'en était imprégné; peut-être quelque repli de ces royaumes romanesques gardait-il son cœur et sa pensée, mais il ne le reconnaissait point.

Une lourde voiture passa faisant trembler les vitres et tinter quelque part le cristal sonore d'une coupe. Il se retrouva au coin de l'âtre, solitaire et triste, et soudain, comme ses yeux tombaient sur

un cornet rempli de violettes, il comprit la raison de son trouble et le pourquoi de sa souffrance : l'ombre gracieuse de Mme Ringsby naquit soudain, discrète, énigmatique, dans son cadre de fourrures et de velours épais.

Et le fuyant profil fut là, rose avec une ombre bleue sous les cils. Et la nuque désirable, le parfum ténu qui flottait encore en sa mémoire prirent une réalité hallucinante.

C'était donc là-bas dans l'ardente fournaise où le hasard l'avait conduit qu'il avait perdu sa force et sa quiétude. L'idée le fit sourire. Etait il possible, en effet, que la banale rencontre d'une jolie femme ait pu rompre soudain le rythme de sa vie et l'équilibre de sa pensée ? Il se démontra la dangereuse inanité du rêve silencieux qui avait crû en lui, à son insu. Il se leva, marcha de long en large, happant au passage les papiers qui jonchaient sa table, les fiches où de brèves notes résumaient les travaux passés : « *mai 1852. Wagner s'installe pour l'été* « *sur la montagne qui domine Zurich, et là, dans* « *la vision grandiose du lac et des Alpes de Glar-* « *nis, il travaille au Ring avec joie.* »

Les mots n'avaient aucun sens. Il prit dans ses doigts fiévreux le souple torse d'un « Narcisse » de bronze, le reposa, s'en fut vers l'harmonium où traînait une partition d'Oberon. Là, dans le noir, il s'arrêta. La bibliothèque, vue de ce coin, prenait un aspect nouveau et fuyant. Un sabre japonais laissait couler sur la tenture un cordonnet de soie luisant et vermillon comme un filet de sang. Le balancier de la pendule jetait à chaque battement un petit éclair d or fugitif, une palpitation de lumière.

En somme *Elle* avait dit des choses insignifiantes, des phrases comme il s'en prononce par milliers

dans ces loges de concerts où bavardent des snobs. Et pourtant, chaque mot lui paraissait maintenant infiniment précieux et rare. Il revoyait ce front noble, ces grands yeux purs pleins de sapience, tout ce visage voluptueux et majestueux à la fois qu'il ne pouvait comparer à nulle autre face entrevue, à nul de ces magiques portraits qui, du fond de leur cadre, torturent le cœur des hommes.

Il allait et venait. Un moment, il suivit dans la rue le manège d'une petite bouquetière dont le masque mobile prenait tour à tour des expressions angéliques et lassées, puis des duretés mauvaises de facies criminel.

La fraîcheur de la vitre sur son front lui fut douce. Il resta là un instant à regarder ce Paris vaporeux, tendre et discret de tons comme un pastel. Des femmes passaient : velours, fourrures et violettes; il rentra.

Maintenant, sous ses doigts l'ivoire du clavier glissait, s'enfonçait, respirait comme une chose vivante et, dans l'ombre plus épaisse, la musique épandait son philtre prestigieux.

Il reprit conscience plus tard, dans la nuit close, sans pouvoir se souvenir des flots troubles que son cerveau avait roulés.

Son valet de chambre entrait avec le courrier. Le feu jaillit aux ampoules de verre, éclairant le plateau où gisait, avec les journaux, une brève lettre de Janville.

« Voulez-vous venir demain vers 10 heures? On fera un peu de musique et j'aurai grand plaisir à bavarder avec vous. »

Il pensa qu'elle y serait, et, parmi les feuillets épars du manuscrit, il répondit immédiatement qu'il acceptait.

III

Personne moins que Janville n'affectait les allures d'aimable amphitryon. Chez lui comme ailleurs, il était simplement cordial, un peu hautain, souriant, effacé. Dans le grand hall où il donnait de la musique et qui enroulait son large escalier jusqu'au faîte de l'hôtel, on le voyait souvent accoudé à une rampe, ou bien affalé dans un divan, et ressemblant plutôt à quelque invité gouailleur et désintéressé qu'à l'hôte accueillant qu'il était.

Quand il aperçut Pierre qui se frayait un passage en bas, parmi les invités, il alla à sa rencontre et, le prenant sous le bras, l'entraîna vers le palier du premier étage aménagé en loggia.

— J'ai cédé le bâton, aujourd'hui, lui dit-il en riant ; cela me donne le droit de me moquer des autres et de m'amuser un peu de mes invités.

Ils s'assirent dans l'ombre et allumèrent des cigarettes. Derrière le filigrane de la rampe, ils voyaient s'agiter tout le manège des réceptions et des présentations. Vue de haut, cette cohue mondaine avait d'amusants papillotements et comme des vagues de soie claire et de plastrons éblouissants.

— Voyez donc ma femme, là-bas, disait Janville, est-elle assez à son affaire ? Elle aura des mots aimables pour chacun ! Et l'air délicieusement ravi avec lequel elle me dira tout à l'heure : « Des soirées comme celle-ci me tuent ! »

— A quelle heure commencera le concert ? demanda Pierre.

— A dix heures et demie, comme toujours. C'est Bernethal qui conduira. Nous avons répété toute la semaine dernière, et je crois que ça marchera bien.

Des gens entraient, se dirigeaient vers la maîtresse de maison, assise avec quelques dames à sa place accoutumée, sous un velarium ramagé. C'était des présentations, des saluts cassés d'Anglo-Saxons; des obséquiosités souples et un peu félines de maestros italiens. Quelques figures connues s'efforçaient de garder la pose classique dont tout Paris leur avait concédé le monopole; on voyait Lagache, le grand chroniqueur, chercher un coin commode où jouer « nos contemporains chez eux ».

— N'est-ce pas Anderssen, qui s'incline là-bas devant Mme Janville? demanda Pierre. Je l'ai aperçu à Bayreuth, l'an dernier, et ce que j'en connais me le rend assez sympathique.

— Oui, dit Janville, c'est un musicien fin, délicat. Ses symphonies ont une grâce veloutée, des valeurs précieuses de pastel grisâtre. C'est de la musique de blond, un peu estompée et diaphane comme ces céramiques de Copenhague, où l'on découvre à la longue toute la profondeur des mers et l'immensité des purs ciels boréaux.

Comme Pierre s'attardait à regarder évoluer le calme Scandinave, il entendit Janville qui disait: « Mme Ringsby est en avance, elle ne fera pas de bruit de chaises après le commencement du concert. » Pierre sentit en lui une singulière tiédeur, ses yeux s'amincirent. Il vit Mme Ringsby qui traversait les groupes et qui allait à pas harmonieux vers Mme Janville.

Le raccourci ne lui enlevait rien du charme majestueux qu'il lui avait vu la première fois. Ses belles épaules nues s'enchâssaient précieusement dans un velours héliotrope, et la main qu'elle tendait sur son passage à quelques favorisés ressortait parmi les étoffes avec une blancheur d'ivoire.

On lui fit une place sous le dais, elle s'assit dans l'ombre, et Pierre suivit attentivement les gracieux gestes qui la courbaient vers une interlocutrice dans le tremblotement des gemmes.

— Elle est bien jolie, M^me^ Ringsby, dit-il à mi-voix ; vous la connaissez depuis longtemps ?

— C'est une amie d'enfance de ma femme. Son mariage avec un Anglais l'avait tenue éloignée pendant plusieurs années, sir Edward Ringsby étant diplomate et toujours en exil. Elle est veuve depuis deux ans, et vient parfois nous donner la fête de sa beauté et de son talent de musicienne.

Sur l'estrade, où trônait le grand piano de concert, un domestique allumait les bougies des pupitres.

— Il faut que je me sauve, dit Janville, on va avoir besoin de moi en bas, et ce serait un peu trop cynique de ne pas assister aux soirées que je donne. Restez-vous ici ou descendrez-vous dire bonjour à ces dames ?

Pierre hésita une seconde : le désir lui vint de demeurer à l'écart du monde, peut-être aussi de rester maître du destin, puis : « Je vais avec vous », dit-il. Et ils descendirent.

Quand il fut perdu parmi les groupes, il n'eut plus cette sensation de vision planante et généralisatrice. Les visages reprirent leur sens particulier. Il reconnut des gens, dut contourner des obstacles, se frayer un chemin, et le contact de la foule lui fut pénible.

— Voilà M. de Civray qui va nous apporter ses lumières ! s'écria M^me^ Janville en l'apercevant. N'est-il pas vrai que la cithare est un des plus vieux instruments de musique ?

— Les Grecs la frôlèrent, dit-il en s'inclinant ;

mais ne me demandez pas l'année de son invention, j'ai horreur des dates.

— Asseyez-vous un peu là qu'on vous voie, continua-t-elle. Vous avez tellement vagabondé loin de nous que vous devez être fatigué et qu'on a besoin de refaire connaissance avec vous.

— Oh ! je n'ai pas beaucoup changé : tel je suis parti, tel me voilà. J'ai un peu travaillé, un peu pensé, beaucoup vu, mais les voyages n'ont pas formé ma jeunesse et je suis tout aussi détestable qu'au départ.

— Oui, oui, il a fallu encore l'attrait de la musique pour vous décider à sortir ce soir ; c'est pour le programme que vous venez !

Il se défendit en banalités. Un silence tomba pendant lequel on entendit le son fin d'une chanterelle qu'on accordait.

— Mais je m'oublie ! s'écria Mme Janville. J'ai à placer mes hôtes. Voulez-vous tenir compagnie à Mme Ringsby en mon absence ?

Elle s'éloigna, légère, dans un frou-frou de taffetas et ils se trouvèrent isolés dans la douce pénombre du vélarium, tout au fond de la salle.

— Ces Janville sont vraiment drôles, dit-elle, ils ont soixante invités et l'on n'a pas encore vu le maître de maison. N'ont-ils pas l'air d'être en visite ? Ils sont toujours ainsi.

— C'est si rare et si délicieux qu'on viendrait chez eux rien que pour cela. Il y a dans leur salon une sorte d'aimable anarchie qui rend le Monde supportable. Ne vous semble-t-elle pas grotesque cette coutume de se réunir en cercle et de discourir à tour de rôle sous la présidence autocratique d'une maîtresse de maison ?

— Oh ! c'est bien vrai. Ici, rien de tout cela :

des petits coins, des papotages; on entre, on écoute un Prélude, on s'esquive ou l'on s'attarde sans contrôle et sans contrainte, la seule loi est d'être libre. J'aime beaucoup cela.

Elle éploya nonchalamment son éventail; des paillettes voltigèrent comme des lucioles bleues autour de ses épaules nacrées; elle parut un moment indifférente à l'entourage et à lui-même, absente, énigmatique et belle comme un marbre. Puis, après quelques secondes, elle le regarda gentiment :

— Clotilde m'a longuement parlé de vous, l'autre soir. Elle m'a dit vos travaux, vos voyages; cela m'a intéressée comme un roman. Est-ce que vous aimez vraiment si peu le monde et Paris?

Il écoutait chanter sa voix pure et chaude comme une note grave de viole. Il se sentait heureux d'être là, dans ce coin, près de cet être harmonieux. Le jaillissement soudain d'une gerbe de trilles sous les doigts du pianiste Euler l'empêcha de répondre.

Tandis que les notes bondissaient, métalliques, et semblaient grimper en farandole jusqu'au vitrail polychrome du hall, Pierre, enfoncé dans son fauteuil, se laissait penser au rythme du piano. Il avait donc tout près de lui cette femme dont il ne savait rien et dont une seule apparition avait pu étouffer sa joie et tarir sa force. Il la détaillait lentement, cependant qu'attentive elle semblait suivre de l'œil l'enroulement des volutes de sons.

Elle ne lui parut point redoutable; sa beauté n'était pas de celles qui émeuvent perfidement et profondément dès l'abord. Elle ne lui avait rien dit qui pût le troubler ou l'inquiéter. Elle était là tranquille, belle et grave et tout entière possédée par la voix forte du piano.

Il ne comprenait plus sa détresse de l'autre jour, cette impression dramatique d'inéluctable fatalité que le souvenir de cette femme avait éveillée en lui, et, dans son égoïsme de penseur et d'artiste, il éprouvait une allégresse à se sentir délivré d'une suggestion mauvaise. Certes, ce profil se détachait purement sur la tenture d'étoffe, ce cou conservait, en dépit des perles trop lourdes, une grâce souple de tige, mais c'était œuvre d'art, rien de plus. « J'ai bien fait de venir, pensa-t-il, le sphinx était plus maléficieux de loin que de près. Me voici calme, sans fièvre, maître de moi ; je sens que je partirai guéri et de nouveau prêt au labeur. »

Le piano s'apaisait, étouffait ses dernières notes sous le feutre de la pédale et les applaudissements discrets montaient du parterre d'aigrettes scintillantes.

De nouveau, les regards de Mme Ringsby semblèrent revenir de loin. Elle se tourna vers lui, gracieuse. De ses yeux émanait une lumière étrange. Dans la pourpre des lèvres, les dents luisaient, très blanches. C'était un autre visage, une face vivante, présente, pensante qui le subjugua soudain, l'attira, le baigna d'une onde de joie et de sympathie. Il sourit aussi ; il lui sembla qu'ils étaient de très anciens amis et qu'entre leurs esprits les paroles n'étaient presque plus nécessaires.

— Vous ne m'avez pas répondu, lui dit-elle.

— Je vous ai fait une longue réponse pendant tout le temps de la sonate, mais vous n'étiez pas là et vous ne l'avez point entendue.

— Eh bien! redites-la-moi.

— Je vous disais que je n'aime pas la société, c'est vrai, parce que, pour l'homme qui pense, les

rapports sociaux sont vite réduits à quelques lois, à quelques formules banales et lassantes. Restent les exceptions ; mais alors les aimer n'est plus aimer la société, et je ne suis pas mondain pour éprouver ce soir un plaisir très fin à converser avec vous, dans ce petit coin dont nous avons le privilège momentané.

— Ah! Ah! vous faites des madrigaux silencieux. Savez-vous bien que c'est de la restriction mentale, cela?

Elle restait les yeux fixés sur lui, souriante et belle. Tout son air démentait la puérilité des paroles prononcées.

Soudain, le grand lustre s'éteignit ; il n'y eut plus sur l'estrade, au loin, qu'une théorie de luminaires encapuchonnés et de blêmes pages blanches qui diffusaient une lueur argentée.

Autour d'eux, l'ombre s'était épaissie et Pierre ne percevait plus que le fantôme joli encore de sa voisine, le svelte cou et la face pure qui luisaient vaguement comme un albâtre diaphane sur le velours nocturne.

Dans le silence précurseur, il entendait le frôlement soyeux de l'éventail qu'elle agitait, et les paillettes bleues, couleur de lune, dansaient maintenant leur ronde de feux follets autour de la mystérieuse divinité.

« *C'est ainsi que le destin frappe à notre porte.* »

Brutales les quatre notes tombaient dans la nuit en un appel angoissant, se répétaient plus bas comme un écho, et la symphonie en *ut* mineur commençait, tendre, impétueuse, hallucinante comme un songe plein de visions. Bientôt ils connurent cette stupeur exquise que verse Beethoven, cette sorte d'ivresse cérébrale qui mêle le réel à la fiction

et permet de goûter à la fois la minute présente et le passé fortement évoqué, ainsi qu'en un rêve de hachisch.

Longtemps ils sentirent couler autour d'eux le formidable fleuve de l'harmonie, et, parfois, dans le chuchotement apaisé des instruments, Pierre distinguait le battement menu de l'éventail, hâtif et doux comme un vol d'oiseau, comme la pulsation d'un cœur en émoi.

Quand la musique cessa, ils se retrouvèrent dans la lumière flamboyante du lustre, les yeux agrandis, avec cette fatigue délicieuse que laissent la lecture goûtée et la musique comprise.

Elle se pencha vers lui : — Ne trouvez-vous pas que les symphonies de Beethoven font penser à quelque sévère statue de Michel-Ange, énorme et méditative ? Elles ont la froide et poignante beauté du marbre où frissonne à peine une draperie.

— Oui, dit-il, j'ai souvent éprouvé cette impression. Le son et la ligne se complètent, se confondent : Beethoven sera l'évocateur de Parthénons marmoréens, Wagner mettra en nous la joie de l'eau fluide et le frisson des arbres. Il y a au Louvre, dans les salles claires qui regardent la Seine, derrière le cristal des vitrines, de petites statuettes qui dansent légèrement en éparpillant autour d'elles les innombrables plis de leurs tuniques. Elles lèvent les bras, fléchissent leurs torses, tournent silencieusement depuis des siècles sur leurs sandales dédorées. Elles sont la Musique. En elles chante l'âme joyeuse et tendre de la Grèce, leur geste suffit à ressusciter l'harmonie qu'enfantèrent jadis les longues flûtes de roseau et les crotales d'ivoire.

— Vous me donnez, dit-elle, le désir de voir ces

salles lumineuses et ces frêles statuettes, qui donnent de si beaux rêves. Je vous envie de connaître de tels refuges contre la banalité contemporaine et la laideur générale ; vous devez y aller souvent .... peut-être y trouvez-vous la sérénité bienheureuse.

— Oui, dit-il, ce sont mes oasis, j'y prends des forces pour la route, j'y renouvelle ma provision d'eau pure et de dattes parfumées.

Elle l'écoutait en souriant et elle eut un petit mouvement d'impatience lorsque M$^{me}$ Janville revint vers eux, ardente et jacasseuse : « Eh bien que pensez-vous de Bernethal, sent-il assez finement Beethoven, est-il assez vaporeux, assez viennois du XVIII$^{e}$ ? »

Disloqué maintenant, le parterre d'étoffes neigeuses et de plastrons glacés s'en allait en morceaux comme un iceberg désagrégé.

Pierre souffrit de l'invasion qui mettait fin à leur intimité. Il sentait que tout était changé maintenant de lui à elle, que sa pensée ne pouvait plus l'aller trouver, l'envelopper, la pénétrer. Le bruit, le mouvement, la lumière leur créaient une nouvelle ambiance. Il semblait à Pierre que les allées et venues des gens les fouettaient de vagues sonores, brisaient et dispersaient en lambeaux cette calme atmosphère où ils venaient de s'entretenir doucement, de même qu'un vent brutal emporte et lacère les fumées bleues d'une cigarette.

Le kaléidoscope recommençait à tourner ; des faces passaient, requérant l'attention ; le pâle Anderssen défilait avec sa petite femme évaporée, le critique Lagache cortégiait avec des grâces de dindon, et, dans l'air parfumé, sonnaient des rires artificiels.

« Monsieur de Civray était en train de me dire de fort jolies choses sur les statuettes de Tanagra et la musique des Grecs. »

Mme Janville s'était assise en proclamant qu'elle était morte de fatigue, ce qui ne l'empêcha pas, après s'être exclamée sur la joliesse de la théorie, de se relever tout à coup et de disparaître vers le buffet.

— Voulez-vous que j'aille pour vous à la conquête du traditionnel foie gras ? demanda Pierre.

— Non, restez ici. Racontez-moi plutôt votre travail sur Wagner. Vous vous y êtes vraiment absorbé au point de perdre contact avec ce monde et vos amis?

Les grands yeux se posaient sur lui, très doux ; un bon sourire donnait un air d'accueil à cette jolie figure intelligente. Il se sentit prêt aux confidences, à cette franchise qu'on a rarement avec soi-même, jamais avec ses proches et qu'on offre parfois subitement, comme cela, au premier venu, dans un coin de salon, parce qu'on a senti près de soi une sympathie compréhensive.

Au moment où il allait peut-être commencer à se traduire un peu, il vit les beaux yeux glisser, s'en aller explorer là-bas, aux confins de la salle, un chaos d'êtres inconnus, se poser sur des gens, errer, puis revenir vers lui.

Ce petit rien insignifiant l'empêcha de parler.

Ils continuèrent de s'entretenir de choses indifférentes, des gens qui passaient, de Janville, qu'on apercevait seul dans un coin examinant, avec un sourire indéfinissable, la foule qui papillotait là. Ils le virent prendre le marteau d'un gong auprès duquel il se trouvait et faire monter soudain l'appel grave du bronze dans la salle sonore. On se rassit, la nuit

retomba, les fantomatiques lucioles de l'orchestre brillèrent de nouveau, discrètes et soyeuses, comme un parterre d'étranges fleurs phosphorescentes et le prélude de *Tristan* murmura, grandit comme un orage qui vient, éclata en lourds sanglots tragiques, en longs et déchirants frissons de cuivre qui se prolongeaient dans les âmes et propageaient l'angoisse divine.

Ainsi l'heure coula, rapide et précieuse, la soirée s'acheva et Pierre se retrouva dans l'obscurité des rues silencieuses où son fiacre roulait. Un souvenir un peu flou lui restait de cette musique et de cette femme, et les mots de Beethoven chantaient dans sa mémoire :

« *C'est ainsi que le Destin frappe à notre porte.* »

IV

Pierre avait écrit jusqu'à dix heures dans le gai soleil qui tombait en nappe sur sa table, incendiant l'encrier de cuivre, mettant sur le papier des blancs crus de murs de mosquée ou de neige vierge.

Après la tristesse de l'hiver, l'empire déprimant du gris, cette brusque irruption du printemps lui avait rendu toutes ses forces et sa lucidité et son goût du labeur.

Vaillamment, joyeusement, il avait brassé l'œuvre, construit tout un chapitre, classé de nombreuses notes qui attendaient depuis des mois dans le chaos des cartons. Et, brusquement, en feuilletant des lettres inédites du poète Herweg, il avait découvert un renseignement qu'il cherchait en vain depuis deux ans sur le séjour de Wagner à Zurich.

Il s'arrêta tout plein de ce bonheur subtil que donne l'étude heureuse ou la chasse féconde.

Dehors, au-dessus des maisons, régnait un grand

ciel bleu, profond, translucide, embué d'une fine vapeur d'or.

Il désira marcher, agir, connaître des horizons plus vastes, dépenser dans l'effort son ardeur juvénile.

Rapidement, il s'habilla. Tandis qu'il allait et venait dans sa chambre, accompagné par les volutes bleues du tabac, tous les menus objets des vide-poches, toutes les photographies pendues aux murs lui remémoraient de bonnes heures enfuies, des fêtes et des victoires, des faces aimées et des paysages précieux, tout un passé charmant qui lui donnait l'âpre désir de joies nouvelles et de carrières inexplorées.

Bientôt il se trouva sur la place d'Iéna, hésitant sur le chemin à prendre. L'avenue d'Iéna descendait vers les jardins, bordée de somptueux palais, toute blanche derrière la dentelle verdissante des arbustes. L'avenue du Trocadéro montait doucement vers les minarets fuselés qui jaillissaient tout roses dans le soleil. Il s'achemina vers les hautes tours songeant au temple qu'on avait voulu faire là pour donner à Paris l'orgie des musiques divines. Le grand château fantastique était désert et froid, inutile et perdu sur sa colline comme ces formidables ruines incaciques dont les hommes ignorent les antiques destins.

En haut, l'avenue Henri-Martin fuyait vers le Bois dans un fouillis de tendres frondaisons, légères comme des vapeurs, où toute la gamme des jaunes et des verts puérils se déclinait et se répétait joliment.

Tout proche, le cimetière dressait son mur de rempart, jetait au ciel quelques cyprès de bronze vert,

et c'était, dans ce coin, comme une fin des choses, comme une barrière posée à la limite du réel.

Il pénétra sous les voûtes froides du Trocadéro et, soudain, la lumineuse vallée apparut, fouillée, burinée, pleine de détails. Les jardins dévalaient, s'enfonçaient là-bas vers le fleuve scintillant qui charriait dans ses eaux mouvantes toutes les soies et toutes les nacres polychromes du ciel triomphal. C'était l'Espace, la libre carrière ouverte aux sens et à l'esprit, la fin de l'odieuse geôle de pierre qui, dans la ville, rétrécit tout, limite les essors, oblige la pensée, comme la vue, à suivre les chemins tracés, les allées banales.

Toute activité humaine semblait absente du paysage. Il ne restait que la couleur des choses, les lignes harmonieuses des arbres, l'éclat lointain de l'eau fuyante.

Cette descente vers le fleuve dans la lumière matinale lui parut avoir un sens profond, être un de ces actes insignifiants et décisifs par quoi débutent les phases importantes de la vie. La solitude, l'espace, l'atmosphère de renouveau qui flottait, parfumée, sur les pelouses humides le prédisposaient à la méditation.

Il se vit seul au monde, libre par la force de son vouloir, fort, jeune, maître de lui et de son art, et une joie d'orgueil l'emplit. Puis, les buts dignes de sa convoitise passèrent devant ses yeux. Il explora tour à tour les paradis qui tentent les hommes et provoquent les efforts : la gloire, le goût du beau, l'attente de la Femme.

Et soudain l'image de M^me Ringsby naquit, effaça tout le reste, régna, omnipotente, dans son cerveau.

Là était la grande énigme, l'obscur problème.

Son travail, ses espoirs, sa force et sa jeunesse

venaient aboutir et se noyer dans le formidable désir de l'*Inconnue*. Il s'apercevait que, depuis des semaines, toutes les heures du jour, toutes les pages du livre étaient ornées de ses traits, imprégnées de son souvenir comme d'un parfum tenace. Et maintenant il allait vers elle, il la cherchait dans la candeur juvénile du ciel, dans la fragrance des fleurs, dans la luisance de l'eau. Il eut un peu honte de lui. Il essaya de réagir, de s'arracher à l'hypnose amoureuse dont il connaissait les dangers.

Sur les quais, la magie de la lumière extériorisa violemment son attention. Le soleil déversait sur le fleuve comme une pluie de métal en fusion, une grêle de flammèches qui ricochaient, tremblaient, rejaillissaient en aigrettes polychromes, en houppes de feu. Près de la rive, dans les coins d'ombre il y avait des nappes huileuses, sombres, profondes, où l'eau reprenait sa couleur et son calme, des plaques moirées à la Thaulow; et c'étaient comme des trous de nuit dans le grand miroir bougeur qui coulait et riait et flambait follement.

Bientôt la place de la Concorde s'ouvrit, immense, comme quelque table gigantesque et neigeuse où les fontaines et les colonnes rostrales mettaient des surtouts et des ornements.

Quand il entra dans l'ombre du restaurant, il éprouva la sensation d'une claustration brusque. Le plafond bas, l'exiguïté de la salle où des nappes à plis roides se pressaient l'une contre l'autre, l'errance silencieuse des garçons muets et glabres, tout venait augmenter cette impression d'écrasement et de contrainte. Un jour blême se glissait par les vitres de la rue, allumait sur les pièces d'argenterie des éclats précis et sourds, comme

dans les toiles de Téniers le spectre des lucarnes au flanc des cruches de grès.

Tout en déjeunant, tandis que, autour de lui, glissaient les silhouettes discrètes des valets, il se retrouva en tête à tête avec ses pensées familières. Rapidement, le cycle fut parcouru des images de chaque jour et, impérieuse, l'idole reparut comme émanée de l'ombre.

Il la vit emmitouflée de fourrures, les yeux luisants dans la fraîcheur rosée de la peau, tout le bas du visage caché par un bouquet de violettes. Elle marchait, se cambrait, passait sur un paysage hivernal d'arbres grêles et de blancheurs.

Puis c'était, dans l'atmosphère tiède et ambrée du concert, toute la chair offerte sous les lumières, le cou mat et soyeux exquisement teinté de rose sous les oreilles, la somptueuse chevelure.

Des syllabes sonnaient dans son souvenir souples, chaudes, terminées en pizzicati de violes ou bien sur une note argentine et grave d'alto.

Il la possédait toute, en connaissait chaque geste, chaque harmonie, et il s'étonnait que deux courtes entrevues eûssent pu si bien graver en lui la mouvante et vivante figure. Il en éprouvait un pèu d'effroi et de surprise. Plusieurs fois, il avait aimé fortement, il avait vécu le stade passionnel avec son ascension fiévreuse, son summum triomphant, sa chute douce ou tragique; mais il lui semblait qu'aucune de celles qui jadis l'avaient empli de leur image ne s'était imposée aussi despotiquement dès le début.

Près de lui, des gens mangeaient, seuls pour la plupart. C'étaient des facies prognathes d'hommes d'action, des regards clairs qu'aucun rêve n'obscurcissait. Il les envia. Il se sentit inférieur, plus

vulnérable, plus tendre. Il savait qu'il devait recevoir de la vie des blessures plus cruelles. Et, malgré tout, il se réjouissait d'être un instrument plus sonore, plus sensible, un faiseur d'art, même dans les choses de son cœur.

Après le déjeuner, il projeta d'errer sur la rive gauche, dans les rues ombreuses où sont des marchands d'estampes et de vieux ciboires bossués.

Il traversa les Tuileries désertes, vétustes, avec leurs grands jets d'eau qui s'élancent, retombent, et s'éparpillent dans le vent en lumière pulvérulente.

Après avoir parcouru les vieilles voies qui s'enfoncent vers le Pays latin, avoir musé devant maintes échoppes rembranesques où viennent surgir à la blafarde lumière de la rue des brocarts élimés, de frêles épées dorées, avec, de temps en temps, la petite idole, antique déjà, d'un Napoléon de bronze vert, il se retrouva sur les quais en face de l'Ecole des Beaux-Arts. Une file de voitures élégantes indiquait qu'une cérémonie mondaine s'y déroulait.

Il se souvint alors qu'une exposition de portraits s'ouvrait ce jour-là. Un moment il balança entre la curiosité de voir une de ces toiles dont on se souvient à jamais et le désir d'aller dans le tiède soleil, le long des auvents de bouquinistes, devant le grand Louvre bleuâtre qui montait là-bas dans une vapeur de gloire. Et, comme il hésitait, il vit venir sous les arbres une mince silhouette de femme gainée dans une robe de drap beige.

Il reconnut M^me^ Ringsby à sa démarche alerte et souple, et prit plaisir à la regarder vivre inconsciente sous ses yeux, dans son attitude véridique. Sa jolie tête s'encadrait d'un toquet de velours et

d'une petite fourrure de martre qui enserrait strictement le cou et donnait au teint une valeur précieuse d'ivoire rosi.

Presque aussitôt, elle le vit et s'avança la main tendue, très libre, en femme indépendante et maîtresse d'elle-même.

— Bonjour, monsieur de Civray, lui dit-elle gaiement. Vous êtes aussi venu voir les portraits ?

— Ma foi, Madame, je n'étais pas venu pour eux et je ne savais que faire ; mais maintenant, je les verrai avec plaisir si vous voulez me permettre de porter votre catalogue.

Elle entra, il la suivit. Tout en montant le sombre escalier où des Titans brossés à Rome déroulent leurs formes terribles et dépaysées, il la regardait devant lui, si libre qu'elle évoquait quelque personnage de Walküre dégagée des faiblesses de la femme sans en avoir perdu la grâce.

— C'est le soleil qui m'a conduite ici, disait-elle ; j'étais sortie pour voir mon vieux Paris et je ne me suis rappelé cette exposition qu'en arrivant à la porte.

Elle s'était arrêtée devant le portrait du roi de Rome par sir Thomas Lawrence, et, cambrée, la tête un peu inclinée à droite, dans un geste de rapin, elle regardait cette petite figure blonde et rose penchée anxieusement, ce grand front que surmontait l'inutile couronne du cadre.

— Ces Napoléons ont eu de beaux enfants, dit-elle. Ne trouvez-vous pas que celui-ci ressemble beaucoup à l'autre, qui mourut obscurément chez les Zoulous ? Ces deux petits ont eu de curieuses destinées. Il semble pourtant qu'ils auraient fait des princes charmants et de jeunes empereurs romains fastueux et plastiques.

— Ou de jolis Nérons grands conducteurs d'épopées. Mais il n'est rien de plus vain que de refaire l'histoire, si ce n'est de la faire.

Ils parcoururent les salles, bavardant, critiquant, riant comme de vieux amis. Il se sentait très à l'aise auprès d'elle, comme auprès d'un camarade, tant elle avait peu des restrictions glaçantes de la femme du monde.

De fins pastels de Latour faisaient revivre M^me^ de Pompadour en bergère à houlette. Ils s'arrêtèrent devant cette nudité poudrée, fardée, guillotinée d'un mince ruban de velours noir.

— Est-ce assez synthétique? disait-elle. Ceci vaut mieux que vingt livres de mémoires. Ces cheveux blancs, cette peau d'enfant, ce chapeau de paille orné de roses ne vous renseignent-ils pas mieux sur l'âme de ce temps que tous les Michelets du monde?

— Oui, l'art est la seule expression éternelle de l'histoire. Nous ne connaissons plus les Phéniciens que par leurs fresques. Praxitèle cisela pour nous l'histoire grecque tout entière. Un Quentin de Latour, un Fragonard ou un Watteau sont des immortaliseurs plus sûrs qu'un Voltaire ou qu'un Homère. Cela tient peut-être à ce que les hommes ont parfois changé de cnémides et de pétases au cours des temps (ce que les artistes relatent), mais se sont toujours ressemblés pour le reste.

Ils allaient parmi les salles qu'emplissait un murmure ouaté de foule. Une fine poussière voletait, s'allumait dans les grandes zones obliques de soleil qui tombaient du vitrail. Tout Paris était là, se pressait, se tassait, glissait aisément comme une grande machine aux rouages bien huilés. Il y avait des présentations, des reconnaissances, des adieux.

Dans les coins, des dames faisaient salon, agglo-méraient autour d'elles leurs familiers. Les serre-ments de mains, les effets de torse, les révérences, tous les rites sociaux précis et souples s'accomplis-saient presque en silence, avec la facilité que donne l'habitude de la danse et de l'escrime.

Il parut à Pierre que tous ces gens se ressem-blaient trop. Le factice des sentiments exprimés, des admirations modulées le choqua violemment.

Il regarda Mme Ringsby, qui était maintenant en contemplation devant un énigmatique portrait de femme d'Ambrogio de Predis. Elle ne disait rien. Son visage, penché légèrement, se perdait dans le flou soyeux de la fourrure. Tout son corps, exacte-ment dessiné par l'étoffe neutre, avait une attitude curieuse, une allure attentive qui lui plut infiniment.

Il la jugea supérieure au milieu. Il l'estima pour cet isolement noble dans une extase, pour son silence, pour la lumière voilée de son regard, pour un pli de sa lèvre qui disait l'habitude de la pensée et de la critique.

Déjà elle se retournait souriante. « C'est beau, cela, n'est-ce pas ? Nous n'en parlerons pas ; il fau-drait, pour rendre certaines impressions, un voca-bulaire qui n'eût pas traîné partout. »

— C'est vrai, dit-il, et pourtant il me semble qu'avec vous je pourrais parler sur tous les sujets, en confiance, sans employer ces odieux clichés si commodes qu'on met dans les phrases vides comme de l'étoupe dans les oiseaux naturalisés. Oui, avec vous je me sens très libre, je n'ai aucune envie de paraître, de mentir, de causer en périodes redon-dantes sur des lieux communs.

— C'est que je suis moi-même très libre, très affranchie et que je n'aime guère non plus tous les

petits papotages dont on ne pense pas un mot. Tenez, je crois que nous avons épuisé tout ce qu'il y avait de bon ici; si vous n'avez rien de mieux à faire, menez-moi donc voir danser dans les vitrines du Louvre, ces petites femmes grecques dont vous me parliez l'autre jour. Je désire beaucoup les connaître, et il me semble qu'on a besoin de leur être présenté.

Ils sortirent en fendant la foule de plus en plus dense. Dans l'escalier, ils entendaient encore le murmure de ruche qui emplissait la salle. Bientôt ils se retrouvèrent dans la lumière des quais, dans l'air fluide et transparent où les choses semblaient avoir une gaîté nouvelle,une vie plus intense après cette mort glacée des portraits peints.

Ils se dirigèrent vers le pont des Arts. Au faîte de l'Institut les hautes urnes flambaient dans le soleil et leurs flammes de pierre semblaient être à la fois ardentes et immobiles.

En gravissant les marches elle lui dit : « Ne trouvez-vous pas détestables cette passerelle de fer aux lignes précises, ces réseaux qui semblent une clôture de basse-cour ? »

— Oui, ce serait laid si on le voyait, mais tout cela n'existe pas. On plane sur ce pont, on marche sur les eaux; on voit loin et sans entrave, et c'est ici que, le soir, la Seine a le plus de lumières, de gondoles illuminées, de reliquaires en feu glissant au fil de l'eau.

Ne pensez-vous pas qu'un pont dans une cité est un peu comme une belle montagne, comme un observatoire de beauté?

Les habitants des villes n'ont presque pas de spectacles nobles ; ils cheminent tout le jour dans d'obscurs ravins de pierre, dans la boue ou dans la

poussière; mais traversent-ils un pont, voici que leur horizon se magnifie, que le ciel leur est révélé : ils rêvent un peu, pensent plus largement. Les villes qu'un fleuve traverse sont patriciennes. C'est peut-être le Tibre qui fit Rome et la Seine divine qui inspira tout ce que Paris a produit d'artistes enthousiastes et de géniaux visionnaires.

Bientôt ils éveillèrent du bruit de leurs pas les pompeux échos du Louvre.

Par les vitres claires une lumière dorée entrait, glissait sur les parquets luisants, allait donner aux statuettes de terre cuite l'illusion d'un chaud après-midi de Hellade.

Ils s'arrêtèrent d'abord devant une des baies par où l'on voit la Seine et les Beaux-Arts, et l'Institut au dôme sombre, et goûtèrent en silence l'heure vermeille où Paris, dans le cadre de la fenêtre, se parait de tons savoureux, surgissait prestigieux comme un tableau splendide sous la fluide blondeur du vernis. Pierre voyait aussi, dans cette poussière lumineuse, vivre le souple corps de sa compagne, sobrement dessiné par le drap clair de son vêtement. Elle était différente de ce qu'elle était tout à l'heure dans la pénombre de l'autre salle; ses cheveux s'allumaient maintenant de reflets métalliques et ses foururres semblaient boire le soleil, s'en éclairer profondément comme un sous-bois où glisse l'oblique lumière du soir.

Il pensa : « Depuis quelques heures seulement je connais cet être, et déjà ses aspects pour moi sont innombrables et contradictoires. Je ne l'ai pas encore vu se ressembler à lui-même à cinq minutes d'intervalle. Cette femme participe du ciel et de l'eau. Elle doit être douce, éblouissante, éteinte, calme ou splendide suivant les heures et les saisons. »

M[me] Ringsby le regarda. « Voici que je viens de connaître un Paris nouveau, dit-elle; je crois que je comprends beaucoup de choses inexplicables qui tiennent dans ces vieilles pierres là-bas et dans tout ce tableau. »

Puis : — Venez voir les statuettes maintenant.

— Nous y sommes, dit-il.

Ils se retournèrent. Le monde prodigieux de la Grèce antique s'ouvrit à eux. Derrière la glace froide et pure des vitrines, des mimes et de fluettes danseuses couronnées de roses courbaient leurs torses, levaient leurs bras, déployaient toute la savante magie de la danse, chantaient en gestes eurythmiques les merveilleuses litanies du corps humain. De petites figures nues ou vêtues d'illusoires tuniques s'agitaient follement, faisaient tenir dans leur argile fin toutes les gaietés, tous les printemps, et la jeunesse éternelle, et le rythme des vieilles chansons tanagréennes. Et de leurs chevelures bouclées qu'avivait encore un peu de chrome semblait s'élever la subtile vapeur des huiles avec l'arome agonisant des violettes.

— La Beauté règne là, disait Pierre; on n'a rien fait de mieux, on n'a rien fait de plus vrai. Voyez cette femme assise dans les mille plis de sa tunique, n'est-ce pas la pensée humaine dans sa forme la plus pure ? Et quel philosophe ou quel savant désirerait un plus noble frontispice à ses œuvres que cette petite tête penchée, où médite la plus grande âme qu'ait encore réalisée notre espèce?

La frise des vendangeurs les retint un moment, puis les petits amours encapuchonnés, puis d'autres femmes toujours gaînées de laine fine qui marchaient, dansaient, rêvaient en des attitudes nobles et simples.

Et, tandis qu'ils parcouraient ainsi la carrière des siècles et que les âges morts revivaient pour eux, Pierre rapportait toutes ses impressions à sa compagne. L'antiquité et sa splendeur, les roses de Tanagra, et la moire fuyante de la Seine, et le ciel parisien de vieux vermeil, tout cela venait aboutir, comme en quelque triptyque flamand, à la figure charmante et mystérieuse qui errait parmi ces choses comme le muet génie de tous les temps.

## V

Dans la poudre mauve et rousse du soir venant, les Champs-Elysées s'étendaient calmes, presque déserts. Les allées fuyaient, ombreuses comme des cloîtres; les pelouses gardaient encore dans leurs gazons et dans leurs fleurs un peu de soleil discret. Une lassitude pesait sur tout. Le vaste fleuve de l'avenue ne roulait plus ses milliers de véhicules vers le grand arc buriné là-haut dans la pourpre. Les bruits se faisaient plus distincts, plus richement sonores. Un grelot de cab jetait une note de cristal dans l'atmosphère. Des silhouettes de promeneurs vaguaient lentes et comme amollies par les fragrances printanières, l'ombre douce et la paix élyséenne de l'heure.

Pierre descendait l'avenue Gabriel. Il projetait d'aller vers l'eau, et de connaître la triomphale sensation d'une course à l'avant d'un bateau vers le soleil couchant.

Au moment où il arrivait à l'angle de la place, il s'entendit appeler de la terrasse du cercle. Ennuyé, il levait la tête, regrettant de n'avoir pas pris un autre chemin, quand il reconnut Servière, le désœuvré et curieux et potinier Servière, qu'il n'avait pas vu depuis son retour. Accoudé à la

balustrade du jardin, il était là, souriant, aimable et seul, contre son habitude.

— Dites donc! voilà vingt ans qu'on ne vous a vu au cercle. Montez-vous un instant? Il fait délicieux ici. Sonnez à la petite porte si vous ne voulez pas passer par les salons.

Un moment après, ils étaient tous les deux assis dans les fauteuils du jardin, et Pierre regardait sans rien dire ce masque chiffonné, fendu de deux petits yeux brillants, et qu'éclairait la blême lune d'un monocle.

Il avait toujours eu une sympathie amusée pour ce fou de Servière, si drôle et si peu méchant, malgré ses airs de tranche-montagne et ses plaisanteries au curare. Après des mois d'isolement et de vie cérébrale intense, loin du Paris des potins et des futilités mondaines, il retrouvait tout à coup cette tête fine et cet œil en vrille, et ce lui semblait être une reprise de possession plus complète que tout le reste, une rentrée intégrale dans le parisianisme qu'il avait abdiqué.

— Eh bien! mon petit, disait Servière, vous n'êtes pas allé élever des bœufs en Argentine ou faire votre Daphnis dans la banlieue. Ça m'intriguait de ne plus vous voir nulle part. J'ai essayé d'avoir de vos nouvelles, personne ne savait rien, et comme vous finirez un jour ou l'autre par disparaître comme ça, pour de bon, à l'anglaise, je me demandais si c'était pour cette fois-ci.

Pierre s'occupait à projeter des graviers du bout de sa canne.

— Eh! non, vous voyez, dit-il, je suis encore revenu.

— C'est que vous n'avez pas trouvé le paradis. Moi, je ne le cherche pas, c'est plus simple.

— Oh ! mais moi non plus, dit Civray. Je cherche quelquefois des aspects nouveaux du vieux monde, des coins d'où l'on voit les choses autrement, ou bien la solitude loin des bavards comme vous; mais je sais bien qu'il faut se tourner et se retourner toute la vie sur son lit de roses, sans espoir de trouver la bonne position.

— Vous avez vu du monde depuis votre retour?

— Personne, sauf Bernier , le sculpteur, et les Janville, rencontrés par hasard.

— Eh bien, voulez-vous que nous descendions jusqu'à l'hôtel Righi , nous prendrons le thé en regardant des têtes.

Pierre se fit prier, il ne désirait pas être vu.

— Nous nous mettrons dans un coin, dit Servière; je vous promets un incognito de grand-duc.

Ils partirent. Tout le long du chemin, Servière raconta des histoires, fit des portraits, évoqua des attitudes, des façons d'être, des couleurs d'âme fugitives et insaisissables que seul un psychologue comme lui pouvait comprendre et noter.

Et ce bavardage traduisait une heure fugace de Paris, un de ces *moments* qui ne ressemblent à aucun autre et forment de petits cosmos à part, des anneaux séparés dans la chaîne des temps. Quand ils arrivèrent à l'hôtel Righi, les lumières s'allumaient déjà, versaient leurs flammes, donnaient leur vie aux étoffes soyeuses, aux pierres étincelantes tandis que, par les hautes fenêtres, entrait encore un peu de jour violet.

Ils s'assirent à l'écart et tandis que le thé fumait dans les tasses diaphanes, Servière présentait à mi-voix les inconnus de la salle, tous ces masques éphémères qui surgissent un soir sur la scène pari-

sienne, passent et disparaissent comme les étoiles mobiles d'un ciel.

Dans ce hall d'hôtel en vogue, comme en un carrefour où se croisent les routes du monde, venaient évoluer toutes les élégances et toutes les races, toutes les fortunes et toutes les futilités. Des princesses russes et des accapareurs anglo-saxons, des infantes et des marchands de champagne, tout Gérolstein et tout Chicago venaient s'y rencontrer, se regarder, prendre le ton. L'hôtellerie de Venise que rêva Voltaire était réalisée, les rois modernes, que le carnaval parisien attirait, attardaient là quelques instants leur nostalgie.

— Voici la belle Mme Vernier, dit Servière.

Pierre tourna les yeux vers l'entrée, une fine beauté blonde s'encadrait dans la porte. Il ne la reconnut pas tout d'abord, mais, quand elle eut fait quelques pas, il se remémora la petite Suzanne Dormille, l'infatigable petite flirteuse aux yeux hardis qui, plus d'une fois jadis, s'était complue à l'intriguer dans les coins de salons où ils *causaient* des valses. Elle avait maintenant plus d'ampleur, plus de vraie beauté, mais c'était toujours la fluette Suzanne aux grâces androgynes, et c'était bien la même voix d'autrefois qui demandait maintenant au cavalier servant qui la suivait :

— Aurons-nous une table? C'est abominablement plein votre serre de psychologie.

Mme Ringsby était avec les nouveaux arrivants. Elle passa, sans les voir, tout près de Pierre et de Servière, et fut s'asseoir assez loin de leur table, dans un coin en retrait.

— Vous reconnaissez Suzanne? dit Servière. Après trois ou quatre ans de flirt à outrance elle a épousé ce grand niais de Vernier et elle affiche

maintenant une liberté d'allures qui cache, paraît-il, l'existence la plus régulière, la plus popote du monde. Voici également, avec elle, la très jolie Mme Ringsby. Toutes deux sont accompagnées de Gervoix, le romancier, le grand homme en fonction du salon Vernier, celui qu'on soigne en ce moment.

Bellâtre et élégant, Gervoix souriait là-bas entre les deux femmes et faisait les honneurs du cabaret.

— Un type, ce Gervoix continua Servière, il est bien de l'époque. Il y a eu avant lui d'autres gens de lettres arrivistes, mais je crois qu'il résume toutes les qualités du genre et les porte à la perfection. Il a été chroniqueur mondain, romancier mondain, conférencier mondain. Il sera académicien mondain quand il voudra, et vous voyez qu'il a le physique de l'emploi. C'est lui qui inventa cette chose nouvelle : les voyages esthétiques, les exodes de femmes du monde vers le Parthénon ou les cataractes du Nil. Arrivé au but, on se groupe autour de lui et il explique, il commente, il brode ; il dissèque Phidias, il fait marcher et parler Chéops comme un pantin. C'est le petit Ruskin de ces dames, le saint Jean annonciateur du beau. Avec cela, toujours moderne et chic, il s'habille à Londres, lance des complets de voyage qui auraient fait jaunir Brummel, et doit tenir une comptabilité méthodique d'ho.nme d'affaires.

Dans l'air tiède où le souchong vaporisait son arôme, le rire fin de Mme Vernier sonna. Pierre observa le trio : Gervoix pontifiait, ironique et sérieux ; il semblait tenir entre le pouce et l'index un petit argument qu'il ne lâchait pas, qu'il tournait, et retournait, et montrait à la ronde, tantôt

penché vers Suzanne et tantôt vers Mme Ringsby, heureuse et souriante.

— Quand il ne dresse pas ses tréteaux au pied de quelque Himalaya ou de quelque Acropole, il opère dans le monde, et vous le voyez là dans l'exercice de ses fonctions. Je parierais qu'il bèche la première d'hier, ou qu'il persifle agréablement un Rodin qu'il ne saurait comprendre.

Tandis que Servière parlait, Pierre sentait en lui-même déferler un flot d'amertume. Une brume semblait planer entre lui et Mme Ringsby, une brume trouble qui la déformait, la changeait complètement, laissait paraître des traits, des expressions qu'il n'avait point pressentis.

Etait-ce bien cette même femme qu'il avait vue, grave et souveraine d'elle-même, dans la nef où chantait l'âme énorme de Wagner? Etaient-ce bien ce même cou souple, ce même front, ces mêmes yeux purs qui allaient maintenant vers Gervoix en une attitude condescendante et amusée? Etait-ce ce même cerveau qui pouvait goûter et comprendre les génies, percevoir l'âme grecque dans les plis d'une tunique de danseuse tanagréenne, qui s'extasiait maintenant à la parade d'un paillasse indigne, et semblait se complaire en sa compagnie?

— Il a un auditoire de choix aujourd'hui, reprit Servière; la très lancée Suzanne et la très admirée Mme Ringsby, retour de Londres.

— Vous avez des détails sur elle? demanda Pierre d'un air détaché.

— Non. Je sais ce que tout le monde sait, c'est-à-dire pas grand'chose. Elle est Française, née d'Ormoise. Elle est de la promotion de Suzanne et vous avez dû la faire valser jadis. Elle s'est mariée en Angleterre, il y a 4 ou 5 ans, et la voilà

de retour maintenant, s'appelant Mme Ringsby, veuve, je crois, libre en tout cas, très voyageuse, très inquiétante avec ses allures de bel oiseau migrateur qui disparaît, revient, glisse sur le ciel de Paris, s'y fixe ou bien s'envole plus loin. Je l'ai rencontrée à Algesiras, à Palma de Majorque, à Bayreuth, dans les salles de l'Ermitage, parfois seule, parfois avec une amie, parfois avec quelque Gervoix respectueux et empressé. C'est une de ces femmes sur lesquelles on ne peut rien dire. Elle est reçue partout. Je crois qu'elle a encore de la famille à Paris, mais vraiment on sent en elle un être complet qui se suffit et réalise sa vie sans que les comparses lui soient indispensables. Voyez quelle différence entre ces deux femmes : Suzanne est tout yeux et tout oreilles, elle boit le philtre que distille Gervoix, elle ne discute pas, elle pense à peine, elle reçoit des sons et rend de l'enthousiasme comme un petit distributeur automatique ; au contraire, Mme Ringsby se tient en écuyère attentive mais critique, et je l'ai vue à plusieurs reprises sourire, pour elle seule, des mines de Gervoix. Evidemment elle le voit autrement, le pèse, en prend et en laisse, et doit en prendre très peu.

Pierre écoutait avec plaisir ce que disait Servière; il lui était très reconnaissant de lui montrer Mme Ringsby sous un jour plaisant. Il était tout disposé à interpréter favorablement son attitude. Néanmoins, la vue du conférencier lui devenait insupportable; il exprima son désir de se retirer et Servière sortit avec lui.

— Allons-nous dîner au cercle ensemble ? demanda Servière.

— Non, dit Pierre, je rentre chez moi, j'ai de la besogne qui m'attend.

Ils se quittèrent.

Pierre remonta lentement les Champs-Elysées. Il ne pensait pas ; son cerveau avait une existence machinale, il goûtait la couleur des choses, l'odeur des plantes, le grondement sourd de la ville. Il se remémorait un relent fin de citron qui flottait là-bas dans le salon de l'hôtel Righi, et le satin chiné de la cravate de Gervoix, et l'allure languide et complaisante de Mme Ringsby.

ALAIN MORSANG ET JEAN BESLIÈRE.

(*A suivre.*)



# REVUE DU MOIS

—

## *ÉPILOGUES*

**Les bouilleurs de cru**. — La question des bouilleurs de cru est une des plus pittoresques parmi celles où l'on voit le conflit éternel entre les droits particuliers et les empiétements de l'Etat. Les hommes qui se font appeler politiques la considèrent avec attendrissement d'un point de vue bigle, électoral et fiscal. S'ils contrarient les bouilleurs, ils perdent d'excellents bulletins de vote ; s'ils ne les contrarient pas, la monnaie manquera pour payer les suffrages qui se paient. Cela matagrabolise leurs pauvres cervelles.

Le droit du bouilleur de cru à bouillir son cru est absolu.

Voici ce que c'est. Un propriétaire ou un fermier, le possesseur, par contrat, achat, ou héritage, d'un coin de terre est libre de le cultiver ou non, ou d'y cultiver tout ce qui lui plaît, et des produits du sol tirer tout ce que ces produits veulent bien donner. Il fait du blé, il fait de l'herbe, il plante la vigne, il plante le pommier. Il récolte le grain, la paille, le foin, le raisin, la pomme; il transforme ces choses en farine, en pain, en bœufs, en vin, en cidre, en alcool. En alcool, non : cela est défendu. Le motif est simple. L'alcool industriel est frappé d'un impôt très lourd ; si l'alcool de cru se fabrique librement, l'impôt tombe. L'impôt est une nécessité et l'un vaut l'autre. Il n'est pas plus déraisonnable de taxer l'alcool que le tabac, la bougie, les parapluies, les pianos ou les bicyclettes. Un impôt est sage dès qu'il rend ce qu'on lui demande. Le droit des bouilleurs, qui est absolu, s'évanouit dès que la loi le déclare nul. La loi, qui

est une des formes de la force, a le pouvoir d'annihiler le droit comme elle a le pouvoir de le créer. Il n'y a pas de droit contre la force et la force est le droit suprême d'où sortent et où rentrent tous les droits. Il est donc tout à fait logique d'enlever au détenteur du sol, si tel est le besoin de l'Etat, l'un ou l'autre de ses droits seigneuriaux sur la nature. On respecte toutes ses activités et il transformera en alcool jusqu'à l'herbe et jusqu'au fumier, si cela lui convient ; on supprime celle-là, et tout l'alcool qui sortira de son alambic sera taxé de même que celui que vomissent, également délétère ou favorable, les alambics des usines.

Si la lutte était entre ces deux principes tout nus, droit du détenteur terrien, droit de l'Etat, l'un ou l'autre l'emporterait successivement selon que l'Etat serait dominé par les paysans ou les citadins. Mais les deux principes sont habillés. Ils ont revêtu des intérêts versicolores. Ce sont des arlequins, rouges devant pour amuser le peuple, noirs dans le dos pour rassurer la bourgeoisie. Alors la liberté des bouilleurs de cru est un droit, un privilège, une faveur, une tolérance, tout à la fois ; c'est un privilège si l'on harangue l'ouvrier, c'est un droit si l'on entretient le paysan. En attendant de trouver le mot neutre et où se résolvent toutes les contradictions, on s'arrange. Limiter un droit, ce n'est pas le nier. Le paysan fera librement autant d'eau-de-vie qu'il en faut pour se soûler bravement ; cette vendange alcoolique, il en crèvera, mais il la boira ; s'il la veut vendre, le fisc intervient. Le privilège des bouilleurs de cru, c'est qu'ils ont la mauvaise ivresse à bon marché. C'est le privilège officiel. Obligeants, ils en font profiter leurs amis et leurs ennemis. Quand la bouillerie est en train, on ne l'arrête pas naïvement aux quantités permises et l'eau-de-vie de fraude, l'eau-de-vie qui vole l'Etat, l'eau-de-vie que l'on avale comme un gain, inonde les campagnes abruties.

La liberté complète, avec un droit modéré, serait beaucoup moins dangereuse. L'alcool débité au tonneau

à deux sous le verre finirait par être méprisé comme toutes les choses communes.

Le moyen d'établir un impôt continu et certain sur la production libre de l'alcool est des plus simples. Il faut taxer, non pas le produit, mais l'instrument de production, l'appareil à distiller: d'abord chez le fabricant, au moment de sa vente: ensuite annuellement, chez celui qui le détient. Mais ces alambics devraient être d'une fabrication spéciale et ingénieuse, munis d'un compteur dont le fisc seul aurait la clef. Ceci serait peu de chose pour un mécanicien adroit. Le paysan qui aurait détraqué le compteur, qu'on le privât pendant une ou plusieurs saisons de la jouissance de son appareil, et bientôt ces petites horlogeries seraient infiniment respectées.

L'alcool est important. On a vanté la houille blanche ; elle n'est pas transportable et ne le sera jamais qu'à de courtes distances. L'alcool, c'est la nature entière transformée en force motrice. Si c'est, ou non, un des moteurs de l'énergie humaine, ou si c'est pour l'homme un excitant dangereux, je laisse cela aux disputes. Un savant distingué, M. Arsène Dumont, dans un livre curieux, *la Morale basée sur la démographie* (1), a découvert une relation évidente entre le degré de civilisation des peuples et leur consommation alcoolique. Les peuples sobres sont en général inférieurs aux peuples où l'alcool est d'un usage fréquent. On ne voit pas, du moins, que l'habitude des boissons fermentées ait une influence fâcheuse sur l'énergie, sur l'attention. M. Arsène Dumont croit même que l'ivresse n'est sérieusement nuisible que si elle se renouvelle fréquemment. Cette nocuité est en tout cas minime chez les travailleurs musculaires. « La nature, qui ne tient nullement à ce que l'homme soit chaste, ne tient pas davantage à ce qu'il soit constamment et uniformément sobre. » Et encore : « Il faut à l'homme un champ d'expansion pour sa fantaisie ; la monotonie d'une existence trop régulière et toujours sem-

(1) *Bibliothèque internationale des sciences sociologiques.* XII. — Paris, Schleicher frères, 1901, in-18.

blable à elle-même diminuerait l'énergie de ses facultés. Le vin et l'alcool ont leur utilité comme stimulants pour l'esprit et le cœur, l'imagination et la sympathie. » M. Arsène Dumont s'est très bien rendu compte que le discrédit où l'on veut jeter non seulement l'alcool, mais le vin, a une double source : théologique et médicale.

Les sociétés de tempérance sont menées par des pasteurs protestants dont l'idéal sémitique est la sobriété et l'obéissance religieuse du Bédouin. Les médecins, venus à l'aide de ces pauvres moralistes, connaissent de l'alcool les pires effets. Ils ont fini par croire que leur hôpital est un miroir du monde et que tout ouvrier qui entre chez le marchand de vin finit fatalement par entrer à l'hôpital, parmi les délirants. Le goût de la généralisation, extrêmement développé chez les savants français, gâte souvent leurs raisonnements. Ceux-là seuls sont à écouter qui savent se retenir sur ce penchant et qui ne font entrer dans la conclusion que les faits mêmes qui ont été le point de départ de leur discours. La France est d'ailleurs un pays relativement très sobre. Sur le même niveau que l'Allemagne (1), il n'y a de moins amateurs que nous d'alcool que les Norvégiens, les Espagnols et les Italiens.

« L'alcool, selon la conclusion de M. Arsène Dumont, paraît plutôt favorable que nuisible à l'activité intellectuelle et économique des nations. Il tend plutôt à augmenter qu'à diminuer la vitalité et la nuptialité. » Il a aussi-nul ne le nie, des influences mauvaises ; mais tout se paie : une dépense d'énergie est nécessairement suivie d'une dépression. Ce que l'alcool fait gagner d'un côté, il peut, en partie du moins, le faire perdre de l'autre. Jusqu'ici, les statistiques ne permettent aucune conclusion précise ; mais les apparences ne justifient, ni le pessimisme des médecins, ni l'audace des ligueurs suisses et anglais, porte-paroles à la fois de la morale suran-

(1) France, 4,6 ; Allemagne 4,4 ; Belgique, 9,6 ; Suisse, 6, 1 ; Suède, 8, 1 ; Danemark, 16, etc.

née de l'évangile et des intérêts financiers des planteurs de thé de Ceylan.

L'alcool n'est point haïssable. C'est une force nouvelle qu'il faut savoir dompter et utiliser. Laissons l'homme jouer un peu avec ce démon. Comme d'autres maladies, l'alcoolisme est une pierre de touche ; ceux qui succombent, leur vie ne valait pas peut-être la peine d'être vécue.

Et que les bouilleurs de cru aient la paix. Mais qu'ils paient leur part d'impôt, qu'ils paient leur plaisir. Nous avons assez des nôtres, qui sont chers.

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Henri de Régnier : *La cité des Eaux*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Sybil O' Santry : *La Guirlande des jours*, « Mercure France », 3 fr. — F. A. Cazals : *Le Jardin des ronces*, précédé d'un poème d'Albert Mérat et d'une préface de Rachilde, « La Plume », avec privilège d'Ubu roi, 3 fr. 50.

**La Cité des eaux**. — Pompeux, volontaires et symétriques, le palais, les bassins et le parc de Versailles survivent en leur gloire triste et défaillante au Roi dont le caprice magnifique, insoucieux de l'or dilapidé et des existences d'hommes sacrifiées aux fouilles et aux bâtisses, érigea, au milieu des bois cette merveille d'art emphatique. Les eaux captées des campagnes voisines et lointaines ne jaillissent plus en nobles gerbes qu'en de rares jours de gala populaire ; dans les allées rectilignes, l'œil royal ne se complaît plus aux perspectives savantes et peu à peu la vie élémentaire transforme les arbres et les statues ; la mousse ronge les tritons et les dieux ; voici que le poète, en écoutant les voix mortes du passé, entend bruire plus fortes, plus impérieuses, les voix éternelles des sources et tandis que disparaissent lentement les mirages de bronze et de pierre, incorruptibles, les seuls dieux qui ne périront point, s'abreuvent aux eaux toujours vives .

Salut. ô vous, amis des sources forestières !
Nul ne vous a sculpté des visages d'airain.
Ni des torses de bronze ou des hanches de pierre :
Aucun marbre immortel ne vous a fait divins.

Le chêne vous ébauche en son tronc énergique.
Vous êtes à la fois partout où la forêt
Pousse des profondeurs de la terre magique
Son aspect surhumain où le vôtre apparaît.

Elle vous a prêté ses formes et ses forces;
Votre souffle est en elle et le sien vous émeut,
Et par vos muscles sourds qui bombent les écorces,
Chaque arbre porte en lui la stature d'un dieu.

Et le présent Versailles, reconquis par la nature jadis vaincue, figurerait, autant que les allégories ne sont point misérables et insuffisantes, le génie même de M. Henri de Régnier. Parce que souvent il usa des formes symétriqnes en des sonnets et des odelettes où, selon une rigoureuse alternance, les images et les mots se correspondent noblement, on a affecté de croire que désormais les constructions d'une technique sévère et froide jamais en défaut occuperaient dans son œuvre la place tenue autrefois par les libres frondaisons et que les eaux n'y chanteraient plus d'un murmure non asservi. Ceux-là qui parlaient ainsi ne lurent point les vers de M. de Régnier avec le désir de les comprendre; ils s'en fièrent à des propos déjà entendus et presque traditionnels, dès le temps des *Episodes* et des *Poèmes anciens et romanesques*. Nul poète, parmi ceux de notre âge, ne fut plus souple, plus varié, plus docile aux conseils divers des saisons et des heures; mais nul non plus ne fut plus ingénieux à découvrir dans les choses la mesure et l'eurythmie, cachées et par ce double don, il trouva, alors que d'autres cherchaient encore, en ses premières chansons, la note juste et pure et il se peut rendre, sans vaine jactance, ce témoignage :

Là bas près du pin rouge et rauque, dans le vent,
C'est là que je me vois et de là que j'entends
Encore dans l'air pur au matin de ma vie,
De ma flûte, monter de mes lèvres unies,
Sonore, harmonieux, humble, tremblant et beau,
Mon premier souffle juste à mon premier roseau.

Il lui est permis de regarder derrière lui vers la jeunesse aux yeux clairs pour lui demander encore la même inspiration dans la lutte de chaque jour contre l'idée et contre les mots rebelles. Les voix anciennes ne se sont pas tues en lui, elles sonnent toujours plus graves, plus amples et plus persuasives peut-être à qui les veut entendre d'une oreille consentante. *Le sang de Marsyas*, où triomphe la mémoire de Stéphane Mallarmé, *Pan*, *La Course* — cet admirable poème où de l'ombre du souffle, de la vie épaisse autour du songeur enfermé en sa maison de marbre naît, surgit et bondit dans l'azur : la course éperdue du Centaure — et les stances mélancoliques de *la Colline* et des *Cloches* ne sont point du poète d'un seul chant et d'un seul ton, non plus que dans *L'Oubli suprême*,

l'appel au repos n'est de quelqu'un pour qui la vie multiple fut indifférente et sans signification :

Toute ma vie en moi toujours chante et bourdonne;
Ma grappe a son abeille et ma source a son eau ;
Que m'importe ce soir, que m'importe l'automne
Si l'été fut fécond et si l'aube fut bonne,
Si le désir fut fort et si l'amour fut beau.

Ce ne sera pas trop du temps sans jour ni nombre
Et de tout le silence et de toute la nuit
Qui sur l'homme à jamais pèse au sépulcre sombre
Ce ne sera pas trop, vois-tu, de toute l'ombre
Pour lui faire oublier ce qui vécut en lui.

**La Guirlande des jours**. Dans quelque seigneuriale forêt parmi l'aboi des meutes qui hurlent encore à la lune, inassouvies même après la curée, une adolescente, inquiète et fiévreuse, hésite entre la rêverie mystique, l'ivresse mauvaise du sang versé, le désir qui hante et mord la chair jeune, anxieuse de volupté. Il est malaisé, en un livret de vers signé d'un nom nouveau, de faire le départ équitable des influences subies et de l'apport personnel; derrière le décor romantique, sous les mots déjà trop entendus ou d'une fausse rareté, on devine une pensée farouche et fière qui ne s'attardera pas longtemps au bric à brac du vocabulaire précieux et qui s'exprime déjà avec certitude :

Mes hanches blondes ont la courbe d'une lyre,
La source a tressailli de refléter mon corps,
L'eau garde au fond du cœur l'image qui s'y mire,
Entre ses plis mouvants ma beauté tremble encore

Et de m'être penchée jusqu'au miroir limpide
(Car j'ai bu à genoux en mouillant mes cheveux)
L'eau connaît la saveur de mes cheveux humides.

Celui qui passera pour s'y désaltérer
Sera hanté par moi qu'il n'aura pas connue...
L'eau garde au fond du cœur l'ombre de ma beauté.

**Du Désir aux destinées**. André Chénier avait rêvé de faire dans l'*Hermès* un poème philosophique où fussent résumées les certitudes et les croyances de l'homme au XVIII^e^ siècle, ce que fut, pour Epicure et Démocrite, le *de Natura rerum ;* dans la préface de son livre, M. Robert d'Humières esquisse le plan d'un grand poème, qu'il écrira peut-être, et où le monde serait représenté comme il apparaît aux philosophes monistes; il montre « au poète hiérophante de l'avenir » les routes nouvelles que lui ouvrirait une théorie de l'univers où l'antique dualité de l'esprit et de la chair, du

désir et du sort se résorberait en une harmonieuse unité, où la conscience de l'individu se reconnaîtrait, au moment de sa fulguration éphémère, identique à la conscience de l'univers qui n'est point différent d'elle en substance mais seulement par le défaut d'une révélation incomplète. En un beau poème, *Carmen sæculare*, il a paraphrasé sa préface, par une sorte de contradiction avec lui-même, puisqu'il y dit que tout didactisme est déchéance ; et ce n'est pas là où, nécessairement, les formules abstraites et le vocabulaire technique offusquent et cachent parfois tout à fait la poésie désintéressée et « inutile » qu'il faut apprendre à le connaître et à l'apprécier, mais bien dans cette suite de sonnets, indépendants en apparence les uns des autres, épars dans l'espace et le temps, des origines aux jours présents, des paysages de l'Inde et des mers australes aux campagnes françaises, et qui expriment chacun l'harmonie d'un instant ou d'un site, imaginaires ou réels ; et dès aujourd'hui, après avoir chanté alternativement la petite danseuse Naïs et l'abbé de Rancé, il peut dédier à ceux qui viendront l'œuvre accomplie :

Quand vous n'aurez plus froid, quand vous n'aurez plus faim
Aux temps du Maître juste et de la Bête heureuse,
Pour vos morts et les miens, notre heure douloureuse,
Souvenez-vous de moi, nos frères de demain.

Dites à la Beauté que je l'aimai plus belle
Du fond d'un siècle épais scellé d'or et de fer,
Où l'esprit adorant et l'inquiète chair
N'honoraient qu'en secret sa jeunesse immortelle.

Et qu'elle songe près de l'amant joyeux
(Ce sera moi toujours et je l'aimerai mieux !)
Au blasphème joli dont je baisais l'injure

A ses pieds paresseux que devança mon sort
Afin qu'en entendant mon nom que l'oubli mord,
Elle se presse, heureuse, à ma lèvre future.

**Le Jardin des Ronces.** — Dans les plus récentes éditions des *Odes funambulesques* et des *Occidentales*, Théodore de Banville joignit au texte primitif des notes devenues nécessaires pour quiconque n'avait pas connu le jeune Paulin Limayrac, ni la trinité d'acteurs, Néraut, Tassin et Grédelu ; les extraordinaires et quasi-générales fantaisies rimées de M. Raoul Ponchon demanderont de leur éditeur futur un travail d'exégèse presque surhumain : et il faudrait déjà un appendice et un commentaire à certaines chansons de M. F. A. Cazals. Quelques-unes datent de 1889, treize ans, long espace de temps dans la vie falote des modes et des écoles

littéraires : depuis les soirs du *Soleil d'or*. Beaucoup de fantoches ont disparu qui reçurent de l'auteur, au bon endroit, le coup de pied qui convenait et, comme l'écrit Rachilde en sa probe et juste préface, avec sa loyauté d'*honnête homme*, impénitent « Cazals lui-même « le pauvre F.-A.-C. » est devenu sérieux ».

Dessinateur et chansonnier en un temps où les caricaturistes sont légion, où les faiseurs de chansons foisonnent, M. F.-A. Cazals a saisi surtout les gestes ridicules de la gent des lettres : l'espèce politique l'intéressa peu ; au contraire, il connut de près — beaucoup n'émergèrent pas de l'irrémédiable bohême — les personnages les plus tumultueux du lyrisme, aux heures où, semblables au commun des hommes, ils se délassaient des poèmes achevés ou futurs en buvant des alcools variés dans divers cabarets historiques :

Au fond de la salle le Saint Graal
S'emballe sur le père du *Pal* ;
Et tous ces noms de Dieu d' mystiques
Pratiquent l'Ethique et l'Esthétique
Ah ! Ah ! Ah ! Oui vraiment
L' *Procope* est un café charmant.

Les gens sont portraiturés par lui avec un singulier irrespect et les propos qu'il tient ne sont pas toujours conformes aux usages des Pharisiens vertueux. Mais nul homme de vrai talent ne fut plus qu'égratigné par ce sagittaire qui dégonflait impitoyablement d'une flèche aiguë les idoles en baudruche et si Saint-Amand ou quelque autre des bons poètes du *Parnasse Satirique* eût approuvé telle incontestable obscénité, la froide gravelure chère aux porcs bien élevés ne se hasarde pas au *Jardin des Ronces*. Maintenant qu'il s'est laissé imprimer et qu'il a livré aux disputations hargneuses les œuvres légères, improvisées, parfois charmantes qui le firent notoire et à d'aucuns redoutable, il est bon de dire que Paul Verlaine peignait bien quand il dessinait de lui en quelques lignes une fine et stricte silhouette et ajoutait : « Il ne chansonne d'ailleurs que pour de ses pairs et quelques intimes et prétend rester inédit. Ça le regarde. Mais quel dommage... ».

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Raymond Marival : *Le Çof*, « Mercure de France », 3.50. — Rudyart Kipling : *Les Bâtisseurs de ponts*, traduits par Louis Fabulet et Robert d'Humières, « Mercure de France », 3.50. — Daniel Borys :

*Le Galon*, « La Plume » 3.50. — Achille Essebac : *l'Elu*, Ambert, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Les deux Vies*, Plon, 3.50. — Lucien Muhlfeld ; *L'Associée*, Ollendorff, 3.50. — Paul Reboux : *Josette*, Ollendorff, 3.50. — Gyp : *La Fée*, Per Lamm, 3.50. — Marcelle Tinayre : *La Maison du Péché*, Calmann-Levy. 3.50. — Jean Grave : *Malfaiteurs !* Stock, 3.50. — J. Esquirol : *Cherchons l'hérétique !* Stock, 3.50. — Pierre d'Espagnat : *Avant le massacre*, Fasquelle, 3.50. — Pierre Darko : *Le Journal de Mora*, Victor Havard, 3.50 — Paul Ginisty ; *Lendemains d'amour*, Fasquelle, 3.50. — A. Giron et A. Tozza : *L'Augustule*, Ambert, 3.50. — Boleslas Prus : *Anielka*, traduit par B. Noiret, Perrin, 3.50. — José de Alencar : *Le fils du Soleil*, traduit par X. de Ricard, Jules Tallandier, 3.50. — Rachilde : *Monsieur Vénus*, Genonceaux et Cie, 3.50.

**Le Çof**, par Raymond Marival. Les tragiques événements de Margueritte ont appris aux Français colonisateurs que le Kabyle est un enfant à qui l'on ne peut faire nulle peine, même légère. Ces gens ont des traditions, plus belles que les nôtres, ils ont des idées sur la morale que nous ne possédons plus. Ils tuent les voleurs, massacrent les femmes adultères, ont foi dans la parole jurée, violent de temps en temps les dites femmes et la dite foi (exceptions qui confirment la règle), enfin, se conduisent comme des hommes libres, non pas comme des automates ou des rêveurs de psychologies compliquées. Moi, je trouve cela très bien, si Raymond Marival n'ose pas le déclarer trop haut. Le Çof est un parti... tout à fait pris et il y a généralement deux partis de ce genre dans chaque village. Or, un village partagé entre deux çofs ne peut guère ne pas brûler à la première querelle. Je ne vois pas que l'influence de la civilisation française puisse jamais détruire les partis pris pour les querelles d'allemands ou de juifs dans n'importe quelle contrée un peu sauvage, alors que dans le centre de Paris aucune police n'arrive à empêcher une bande d'Apaches, ou une bande de banquiers, de magistrats, de tuer, de violer, de filouter ou de vendre la justice au plus offrant et dernier enchérisseur. L'auteur de ce roman de mœurs nous montre, en un style aussi métaphorique et aussi gracieux que le langage des femmes de l'Orient, la différence de point de vue qui peut exister entre le Kabyle instruit et le Français non moins éclairé par la lumière électrique des bureaux administratifs. Je trouve que l'avantage demeure toujours au Kabyle, car il est logiquement beaucoup plus cruel que l'autre, surtout plus expéditif. Il semble sans pitié pour des fautes qui conduisent bien souvent nos commerçants ou nos financiers aux plus hautes dignités sociales. Maintenant ils entourent de quelques

précautions leurs compagnes et leurs jeunes progénitures femelles, ce qui n'est pas du luxe dans les pays chauds, encore moins du superflu dans les contrées chauffées par des Salamandres. Il est regrettable de savoir que la petite Miassa ne jouira pas de ses droits de jolie femme française, ce qui n'aurait pas peu contribué au relèvement des mœurs kabyles. La lecture de ce roman est gaie, en dépit des scènes de carnage qu'il retrace, mais on y sent la vie, l'ironique vie reprendre toujours le dessus des morts et des tombes pour laver le sang à la grande eau de ses jolis ruisseaux clairs; des averses de lumière y baignent les plus noirs forfaits d'une naïveté adolescente. Ce sont des enfants, ces farouches Kabyles, de pauvres enfants qui obéissent à des lois venues de plus haut que celles des préfets et des juges de paix. Ils sont sous le soleil, très directement. Pour les rendre moins ardents, il faudrait les mener en France. Si en Kabylie on a souvent de vilains hivers, il existe encore cependant des étés possibles. En France, les Kabyles ne se révolteraient plus que devant la triste uniformité des saisons. Ni l'odeur des fleurs ni la beauté des filles ne leur incendieraient le cerveau, et les querelles seraient toujours arrangées par un maître des cérémonies. Par exemple, je ne sais pas si leurs mœurs y gagneraient. A-t'on pensé à coloniser la France, à infuser un sang plus vif à un peuple endormi sous la neige des paperasses, des prospectus, des affiches, des journaux, des lettres, de beaucoup trop de lettres?

**Les Bâtisseurs de ponts**, par Rudyard Kipling, traduits par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Ce grand Anglais fidèle à l'anglomanie aristocratique nous donne, en de rapides récits, des aperçus de la vie des Indes modernes où les grands ponts se perpètrent sans l'assentiment des crocodiles. La ligne rigide, et belle malgré sa rigidité, de l'altière discipline, des canaux de l'hygiène, de la vie correcte, du devoir, de l'obéissance, traverse tout ce pittoresque avec une netteté vigoureuse, étincelante; mais la jungle reparaît, tire ses dieux de la boue des inondations et les replace, tout fumeux de quelque rêve opiacé, sur les anciens autels. Les animaux murmurent, les eaux sapent et frappent les digues... tout est emporté y compris les bâtisseurs de ponts. Ils tourbillonnent un peu, grisés par l'horreur de leur situation, sans oublier que le pont doit, selon la justice de la géométrie bien appliquée, demeurer debout. La foi dans leur propre droiture les sauve. Le pont, que l'opium seul pouvait faire vaciller à leurs yeux mouillés d'embruns et de tendresse pour ses œuvres vives,

reparaît dans l'aurore de son apothéose. La mère Gunga en est réduite au silence ; elle se retire après avoir fait, comme toutes les très vieilles femmes, beaucoup plus de bruit que de besogne. A lire, après *les Bâtisseurs de ponts*, une idylle charmeuse et pleine d'un mystérieux sourire qui s'appelle: *la Cité des songes.* Toute une théorie occultiste s'y trouve habilement et curieusement développée.

**Le Galon**, par Daniel Borys. Comme il est utile, au fond, que les vieilles institutions soient remplies de désordres et d'abus ! Que deviendraient donc les écrivains de talent devant une société parfaite et des rouages administratifs fonctionnant selon la plus saine logique ? Voici un livre sur la marine, le haut personnel marin qui ne marche pas mieux, paraît-il, que le personnel non moins haut des armées de terre. Il est délicieusement écrit, plein de fleurs délicates encadrant l'idylle des amours de Lucien avec sa tendre petite dame aux camélias, et c'est aussi une rude critique de la vie à bord des navires en rade. Ce n'est pas exagéré sous le rapport du ton et c'est très soigné comme écriture. Je pense que tout y est exactement révélé. Oui, la vie réglementaire est dure pour les hommes qui ressemblent à Lucien. Mais on ne peut répondre d'eux nulle part. Les Lucien sont des gens que la ligne droite du galon exaspère, non pour sa trop uniforme continuité, mais aussi pour ce qu'elle impose de stricte imbécile observance. Lucien se tue pour un acte de véritable malhonnêteté. Je ne prétends pas que le vol, ou l'emprunt forcé ne puisse être excusable. Cependant... je suis de l'avis du vieux chien grognant qui s'appelle Perceval. Un crime, surtout dans ce genre d'existence, ce n'est qu'un crime, et il n'y a pas de psychologie qui puisse l'excuser sur le mode lyrique. Le malheur, c'est que les Lucien de tous les mondes, avec leur nature d'élite, leur cerveau débordant de justice et de bonté intelligente, ne se rencontrent pas moins, devant le fameux miroir qui les dédouble en braves cambrioleurs. Ce que je n'aime pas dans les revendications sociales ou simplement morales, c'est cette inévitable fraternité de l'homme torturé par les idées avec l'homme ordinairement torturé par la faim. Si nous sommes tous égaux devant les moyens à employer, je ne vois pas beaucoup de différence dans les buts poursuivis... et sur ce petit chemin-là on va loin. Je ne veux pas enlever à Lucien tout le mérite de sa faute, mais j'ai vraiment respiré quand je l'ai vu mort. Une façon de prouver à l'auteur de ce livre,

d'ailleurs tout à fait remarquable, quel intérêt je prenais à la lecture de son œuvre, si sincèrement vivante.

L'Elu, par Achille Essebac. «L'homme appelle vices les plaisirs qui lui échappent et vertus les infirmités qui lui arrivent.» Serait-ce pas plutôt, malgré la sagacité du vieil Alphonse Karr, que les vices sont surtout les plaisirs qui finissent par nous donner des infirmités ? L'auteur de *Dédé*, de *Luc*, de *l'Élu* promène la curiosité de ses lecteurs dans les sentiers fleuris d'un jardin terriblement mystérieux, et, sans la grande maîtrise de sa plume, Achille Essebac mériterait les fagots. Pourtant je ne vois pas bien le devoir littéraire dans l'adultère à perpétuité. Je n'ai pas à défendre *l'Élu*, troisième tome d'une épopée *uraniste*, seulement. Je sens venir des critiques pour le procès de tendance. « C'est un parti pris ! » déclarent déjà quelques bons camarades qui en sont à leur dixième histoire d'adultère sentimental... ou pire. Moi qui m'imagine naïvement que tous les goûts sont dans la nature (bis ! crierait F. A. C. Cazals dans son *Jardin des ronces*) je ne saisis pas l'impudeur qu'il peut y avoir à insister sur des amours, pardon, des amitiés absolument réelles, tous les jours découvertes chez nos meilleurs amis et dont la divulgation n'a rien de plus particulièrement... malpropre. *L'élu* est un petit gosse italien, qu'une horrible fille est en train de dévorer vif (ces goûts-là sont aussi dans la nature...) et qu'un jeune Français d'une sensibilité raffinée remet dans le droit sentier de la vertu. Les excès de vertu mènent généralement où vous savez. Le petit gosse retourne, comme le toutou de l'écriture, à son vomissement et il en meurt...de honte dans les bras de son vertueux ami. Entre temps on nous déshabille une série de jeunes modèles italiens à faire frémir pas mal de Bérenger. Le déshabillage d'Achille Essebac est d'une science exquise, pas le moins du monde révoltant. C'est de l'art et du meilleur. Il peint comme il voit et il voit chaste. Je suis certain que les gens très convaincus de ce qu'ils disent sont chastes. Et la délicieuse vénalité de tout ce joli monde ne choque pas. Ils se vendent comme les plus pures des jeunes filles pour une dragée ou un verre de sirop. Ce sont de petits animaux si gracieux que leurs gestes les plus effrontés sont encore naïfs et tolérables. Mais c'est égal, quelle collection de petits vases d'élections tout débordants des éternelles complaisances que l'on veut bien y mettre ! Au point de vue purement psychologique, il y a une étude intéressante sur la chasteté chez l'homme. Djino, l'amant de cœur de la Sanguisuga, est un adolescent

calme et pur en dehors des heures d'oubli. Ça ne trouble pas plus sa vie cérébrale que la bête pourrie ne trouble l'eau d'une source claire lorsqu'elle gît tout au fond. Il n'y a que les femmes qui mêlent leur sang à la volupté et s'en corrompent. Djino a oublié. Quand il se rappelle, c'est encore comme une vierge tombant sur son premier péché. Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! C'est bien ravissant.

**Les deux Vies**, par Paul et Victor Margueritte. Après les événements de Margueritte, nous aurons l'incident Margueritte à la Chambre... qui aime, entre autres turpitudes, à effeuiller des fleurs sur les sujets les plus brûlants. Le divorce doit-il être prononcé à la volonté d'un seul conjoint et doit-on modifier la loi en l'honneur de cette extraordinaire absurdité ? Moi, pour mon humble part, je suis comme ceux qui ne fument pas : il m'est tout à fait indifférent que les cigares de la régie soient mauvais. Le divorce à la volonté du preneur, c'est, je pense, l'union libre dans toute sa poétique nudité. Alors, je ne comprends guère ce que peut faire une loi en présence du désordre le plus légitime. Je ne pense pas qu'on se marie à notre époque pour faire l'amour. (Encore qu'on épouse volontiers des grues expertes de l'un ou l'autre sexe.) On se marie pour garder un capital, prévoir des enfants, associer des efforts. Il faut supposer que les deux associés ont un intérêt à s'unir légitimement... sans cela ils demeureraient tranquillement chacun chez eux, ne s'expédiant des petits bleus que pour l'heure agréable. (Je ne crois pas aux vierges traînées de force à l'autel.) Donc permettre à des gens de se séparer pour une expression malsonnante ou une simple lubie des sens, c'est aller contre leur propre désir, qui est de demeurer, pour la raison sociale, dans le même logis. Non seulement ils seront désolés de se voir pris au mot, mais on est capable, à force de faciliter leur fugue, d'attirer leur attention du côté de l'amour : à se savoir toujours sur le point de se séparer, ils finiront par s'aimer pour de bon, et leurs principaux intérêts, fortune ou enfants légitimes, souffriront de ce nouvel état d'âme. Une fois pour toutes : l'amour n'a rien à voir dans le mariage. L'amour n'est ni une fonction, ni une formalité, ni une habitude. Il y a ceux qui aiment et ceux qui ont une situation légitime. Il ne faut pas séparer les gens qui sont déjà libres de ne pas s'aimer... et il convient de laisser les vraies querelles aux vrais amoureux. Il y a, dans la France actuelle deux sacrements également respectables : le mariage et l'adultère. L'un ne va pas sans l'autre et cela suffit pour

tous les goûts. Le divorce, tel qu'on le voudrait instituer, ce serait la possibilité d'épouser tous ses amants. Ah! non! Ils sont trop. Et, d'autre part, si on supprime la possibilité de trahir, de faire l'honneur à son époux de le redouter comme une épée de Damoclès, qu'est-ce qui va rester de bon dans l'existence! Et quel roman écrirons-nous désormais? Je vous le demande! Quelle rage de tout vouloir essayer et réglementer comme un boulevard moderne avec des arbres dont les racines doivent avoir tant de pieds de diamètres! Mais... si je vous parlais des *deux vies*... Eh bien, il y a une dame de quarante ans qui aime un jeune homme de trente et qui n'ose pas se l'offrir parce que, malgré la mort de son mari, un très piètre Monsieur, elle n'a pas encore divorcé avec le souvenir de l'autre homme Elle renonce, par vocation, je pense, encore plus que par vertu (le renoncement est une volupté incontestable). La fille épouse un second piètre Monsieur et volontairement, malgré sa mère. Ce Monsieur la trompe et elle lui fait l'honneur d'y faire attention. Alors toute la série des complications prévues. Le généreux dévouement qui s'offre, enlève la jeune femme avec sa petite fille... et la mère demeurant seule pour pouvoir mieux renoncer. Ce livre est extrêmement bien fait pour plaire aux femmes qui ne savent pas ce qu'elles veulent... ou font semblant de ne pas savoir. Les deux Margueritte sont des romanciers tendres et propres; ils changent trois fois de caleçons au cours d'un chapitre et admettent la possibilité du violent amour comme le jet nécessaire de la douche après l'escrime. Je commence à avoir peur d'eux, comme j'aurais peur de diplomates à double face. C'est des braves gens! ainsi ceux de Reischoffen! Mais ils perturbent imperturbablement. Ils plaignent les faibles, consolent les femmes qui pleurent et s'attendrissent sur les belles cocues. Et dans leurs accents très sincères, il y a une quiétude extraordinaire. On dirait qu'ils savent d'autres choses qu'ils ne diront jamais... parce qu'ils ont reconnu que ce n'était pas la peine. Ce sont les magistrats de la littérature. Le pittoresque d'une cause les intéresse plus que sa justesse. Ils plaident la forme sans trop s'inquiéter du fond. S'imaginent-ils que les femmes sont à plaindre... à n'importe quelle époque? Elles qui roulent les hommes depuis les débuts de toute société?... O candeur! Candeur perfide, je veux le croire.

**L'Associée,** par Lucien Muhlfeld. En voilà une, de belle trahie, qui au moins est heureuse de l'être et se satisfait de l'amertume de sa vie. Ce livre-ci me semble plus proche de

la vérité en matière d'union ou d'association. Cette femm aime son mari. Elle le garde tel qu'il est, bien mieux elle l'améliore. Supérieure à lui par l'habileté de son intelligence, elle le renforce de sa persévérance au travail et elle le conduit à tous les honneurs. Je ne trouve pas cette femme malheureuse et elle ne voudrait pour rien au monde qu'une loi intervînt pour lui permettre de prendre la porte... car elle la prendrait dans un instant de découragement et le regretterait ensuite. Ce caractère de femme dévouée... à son amour,n'es pas rare, mais les écrivains semblaient l'avoir un peu dédaigné jusqu'ici. Les études de mœurs médicales et mondaines sont d'une grande précision. On reconnaît des types, non déformés. Ce livre est moral,il enseigne le droit chemin aux associées. Il ne faut pas que pleurer ou rire dans la vie conjugale, il faut aussi travailler. Plus haut et plus fort qu'un amour qui doit fatalement sombrer dans la lassitude, le besoin d'estime est dans l'homme vis-à-vis de *sa femme*, de celle qu'il pense honorer de son nom. Que ne permettrait pas à son associée constante, le mari un peu las de diriger la barque? Je crains, pour l'auteur de ce roman, qu'il soit trouvé seulement trop raisonnable, malgré ce qu'il contient de dures vérités.

**Josette**, par Paul Reboux. La mode est aux petites dames caméliesques, réhabilitables ou pas. Elles meurent invariablement de la tuberculose et sont touchantes dans leur fin toujours éperdûment amoureuse.Elles se vendent pour subvenir aux besoins passagers de leur petit honnête homme et elles sont tellement pleines de grâces que leurs confessions posthumes attendrissent les pseudo-belles-mères. L'œuvre de Paul Reboux est écrite simplement, sans recherche du vilain et du bas côté de la situation, mais, dans sa fraîcheur d'idylle, elle peut suffire à dégoûter les jeunes hommes bien portants des petites tuberculeuses en mal d'amour. Je n'ai pas la prétention de croire qu'une petite prostituée n'est pas plus pure ni plus intéressante que n'importe quelle grande dame bien portante et de cuisse légère, mais pour aimer les sanies je crois qu'il faut un estomac particulier... aux écrivains de notre époque ; dans la vie,ça se passe tout autrement. Il y a le dégoût, plus fort que la littérature. J'ai connu un étudiant en médecine qui aimait et soignait une demoiselle de félicité et qui en avait l'horreur physique à un tel point qu'il me parlait un jour de *l'achever*... cela si naturellement (puisqu'elle devait mourir quand même) que je n'eus pas le courage de le blâmer. Il est naturel de s'attacher davantage à ce qui finit, mais cela

n'a pasplus de valeur que ce qui continue ! Maintenant, il y a un très grand médecin qui prétend que les prostituées malgré elles, c'est toujours de la blague... et à part la belle création de Mlle Bady dans *Résurrection*, j'imagine malsain l'art d'aimer les bouches qui recrachent leurs baisers d'aventures.

**La Fée**, par Gyp. Le type de cette jolie petite créature, dont le but bien déterminé est de faire perdre la tête à tout individu mâle, ne paraît pas trop exagéré. Ce ne sont pas les photographies qui la rendront plus nature, mais les alertes conversations l'entourant de leurs phrases qui volent en volants tapés par des raquettes. Gyp a le mot, le sourire et la cruauté simple de la vie. Quand un rustre, arrivant pour la morale de l'histoire, viole cette flirteuse enragée, la marquise de Clagny dit, tout doucement : « Laisse, c'est la justice ! » et c'est même la meilleure façon, marquise, de croiser les races risquant de dégénérer faute de sang vigoureux.

**La Maison du Péché**, par Marcelle Tinayre. La maison du péché est un petit pavillon mystérieux, une *folie,* comme on disait jadis. On y a péché, on y péchera de nouveau. Le pauvre jeune M. de Chanteprie est un martyr. Il aime sa mère la dévote et il tient encore à communier aux jours fériés. Il y a une nourrice, quelque peu sorcière, qui voudrait le voir se dégourdir et elle se résigne au triste, mais toujours si divin rôle d'entremetteuse. On fait la dînette dans la petite maison et on y reste après la dînette, car il pleut au moment précis de sauver son honneur. (Quel honneur résiste à une goutte de pluie !) Le pauvre martyr meurt de ne pas avoir su garder son péché et la pécheresse, encore plus martyre que lui, ne le reverra plus. Il meurt durant que sa mère, toujours pénétrée de son devoir, murmure de pieux *de profundis*. Ce roman, malgré un brin de convenu fleurissant sous les pas des dévotes et des dévots de province, est fort attachant, consciencieusement écrit.

**Malfaiteurs** ! par Jean Grave. Je ne connais rien de plus doux et de plus moral que le sentiment qui anime tous les héros de cette idylle. Ils veulent la récompense de leur travail et rien au delà. S'il y a de mauvais pères égoïstes, ils sont les personnages de comédie et ont les cruautés d'usage. Mais les filles pratiquent l'union libre comme de bonnes petites bourgeoises. On sent que ces demoiselles se donnent pour la vie. Plus tard, ce n'est donc pas elles qui tromperont... ce sera la vie. Les malfaiteurs sont, là-dedans, sous la forme de

quelques vilains députés. Pouraient-ils être, mon dieu, sous une autre forme?

**Cherchons l'hérétique!** par J. Esquirol. C'est qu'il l'a fait comme il l'a dit! Il a cherché l'hérétique, sous les ordres de Savère, durant 372 pages. C'est un roman instructif, très intéressant, mais il faut du courage pour le lire. Il n'est pas fait pour la foule, et la fraîcheur des amours de Jacques et de la petite Jeanne ne suffirait point à désaltérer la soif de certains lecteurs toujours en quête de source impure. Lyon est une ville extraordinaire. Ce qui me plaît dans ce récit sans pose, c'est qu'on y administre le fouet à des tas de prétendus catholiques nageant en pleine hérésie encore plus par lourde ignorance que par réelle conviction. J'ai possédé une grand'-mère qui évoquait les esprits (lisez : démons) au sortir de la messe où elle avait communié et qui se fâchait lorsque je la traitais d'*hérétique,* histoire de lui manquer de respect. J. Esquirol remet les choses au point. Dieu soit loué. Et Savère aussi.

**Avant le massacre**, par Pierre d'Espagnat. Ce très beau jeune homme parcourut la Macédoine et nous donne, en récits colorés chaudement, l'impression d'une nation moderne encore peuplée de héros. Il en mourut grâce au climat meurtrier et à l'insouciance de sa belle jeunesse devant les dangers des voyages. Il ressort de tout ce qu'il a vu et très étudié dans ses pérégrinations, que les Slaves ou *slovènes* révoltés sont ou seront écrasés sous l'autorité turque. Les Arméniens, les Macédoniens, tous, tous... L'Ottoman a pour lui la force, l'autorité sans réplique du sabre... Et un recéleur prévoyant et adroit : *le juif!* Ah! je crois qu'ici même dans cette revue, on avait comparé le massacre des Arméniens à la persécution morale que l'on faisait subir aux israélites en France! Je dois avoir un peu rêvé.

**Le journal de Mora**, par Pierre Darko. Histoire d'un petit Chambige beaucoup plus sot et beaucoup plus révoltant. Il tue tout le monde, surtout les femmes, sans trop savoir pourquoi. Il est surtout d'une écriture dévergondée, ce pauvre maniaque.

**Lendemains d'amour**, par Paul Ginisty. « L'amour... oui... mais il y a le lendemain! » disait M^me^ d'Epinay avant même M. Ginisty, directeur de l'Odéon. Les lendemains de victoire au second théâtre français doivent être encore plus troublants, je pense. Ce sont là jeux et nouvelles de prince... qui raffole des vieilles lettres trouvées dans les meubles de

Boule. Dame! Quand on est directeur d'un théâtre, on ne peut se permettre le lendemain d'amours qu'en vieux style. Décor, toujours décor... et noblesse obligent.

**L'Augustule**, par Aimé Giron et Albert Tozza. Le monde aux barbares. Mérovée, Ursus, Gohar, Odoacre dans la taverne des Dioscures, à Rome ; Thargélie, l'Augusta Honoria se disputant un assez vilain chef de brigands. Et une idylle de petits enfants renonçant à la pourpre. Luxueusement édité, ce livre a de belles pages, la mort de Thargélie jetée aux ours, par exemple.

**Anielka** par Boleslas Prus. Un auteur polonais plus fort que celui de *Quo vadis?* Merci, mon Dieu!

**Le Fils du soleil**, par José d'Alencar. Très curieux feuilleton paru en 1857 d'où on a tiré un opéra et qui fut la source de très belles exagérations romantiques dans le roman d'aventures. M. J. de Ricard a voulu respecter l'écriture de l'époque, et, en traduisant ces littératures portugaises... terriblement portugaises, n'y a voulu rien ajouter de sa finesse personnelle. C'est d'une rare probité, car il dut y avoir des tentations.

**Monsieur Vénus**, par Rachilde, préface de Maurice Barrès. — Ce mauvais livre fut la plus grande, je devrais dire la seule folie de mes vingt ans, et, vingt ans après, de la part d'un éditeur trop consciencieux, voici qu'il me retombe sur l'épaule comme reparaîtrait, sous une tape amicale, la marque du fer de l'ancien forçat. Je n'ai jamais renié mes œuvres, mauvaises ou bonnes. Je ferai semblant de croire que je suis ravie de cette réédition. Ce volume n'est, d'ailleurs, pas plus mal écrit que n'importe quel volume léger de la vingtième année de beaucoup d'auteurs sérieux en vogue. Il faut tout de même une certaine virtuosité cérébrale pour composer, sans document préalable, l'histoire d'une mystification psychologique. Maintenant, le bruit court qu'il existe de nombreux *Monsieur Vénus*, dont je puis me déclarer le père naturel, ce qui tend à prouver que tout ce qui sort d'un cerveau « infâme et coquet » est aussi proche que possible de la vie véritable. Il y a des écoles de renoncement à la virilité en littérature... et autres lieux. Je fus bon prophète. Mais, chose bien étrange, c'est moi qui ai reçu toutes les injures, toutes les malédictions, et eux qui bénéficient de mes studieux efforts de novateur! Aux *Monsieur Vénus* du jour, courant les ruelles ou les rédactions, personne ne songe plus à distribuer deux ans de prison, mille francs d'amende et les glorieux anathè-

mes de M. Fouquier (dont le bon Dieu veuille détenir solidement la belle âme). Que les mœurs ont changé ! L'actuel *Monsieur Vénus* de Rachilde est habillé de vert, pudiquement, comme un noble de la coupole, par M. Grasset, qui joint à sa science du vitrail pour cathédrale l'art de coller des feuilles de vignes aux meilleures plaisanteries pornographiques. Sans lorgnon il est difficile de lire le titre, tout éteint qu'il se trouve être sous une épaisse frange de myrte. De tout ce luxe d'édition et de précautions il ne dépasse qu'une faveur verte rappelant, de loin et en plus étroit, la chaste renommée de l'homme aux rubans verts. M. Genonceaux, l'éditeur d'*Isis*, de Villiers de l'Isle Adam, a voulu demeurer d'une probité élégante et de bonne compagnie, selon sa coutume, tout en illustrant ma trop célèbre turpitude ; mais atteindra-t-il les vingt-cinq mille, comme jadis un éditeur belge moins amateur d'honnêteté artistique? j'en doute. Ce n'est pas impunément que l'on déguise une terreur de barrière en académicien!

RACHILDE.

## *LITTÉRATURE DRAMATIQUE*

Henri Mazel: *Archytas de Métaponte*, drame en 3 actes ; Société du Mercvre de France, 3 fr. — Maurice Pottecher : traduction (partielle) de *Macbeth ;* Ollendorff. — *Congrès de Paris 1900 : Histoire comparée des littératures ;* librairie Armand Colin. — Emile Bernard : *la Passion*, mystère en un acte, en vers ; le Caire, imprimerie Roditi. — Louis Ernault : *la Tentation de vivre*, poème dramatique en 3 actes ; librairie de l'Art Indépendant, 3 fr. — Maurice Quillot : *la Matrone d'Ephèse*, comédie en 1 acte et en vers ; librairie Molière. — Cœcilia Vellini : *Comédienne et Carmélite, étude historique sur Marie-Jeanne Gauthier, de la Comédie Française. — La Revue d'Art Dramatique, la Vrille.*

L'aristocratie de Métaponte est, sous les armes des Barbares, tombée au champ de bataille ! **Archytas**, le jeune héros eupatride, tient seul tête, du misérable reste des sénateurs, à l'impure bourgeoisie des plébéiens : menée par l'agitateur Cylon, elle s'empare néanmoins d'un pouvoir qu'elle n'a point payé de son sang, et elle exile le jeune et fier obstiné, dont la mère, dans un accès de rage, se tue pour créer entre lui et la ville une haine éternelle.

... Comme Ulysse, la tempête le jettera nu sur le rivage de Crotone ; comme Nausicaa, l'y découvrira Théano, la fille de Pythagore, maître de la contrée.

Pythagore ! Quel frémissement dans ce nom pareil au souffle de Zeus sur les forêts et les moissons!... le recueil de Sylvain

Maréchal a élevé notre adolescence. O préceptes mystérieux et calmes comme la parole de Gœthe, sûrs comme celle du Vinci, et même vous, *Vers Dorés*, encore qu'apocryphes, dans la douceur de qui la même sagesse vient mourir, tel en ses derniers rayons un long jour d'été. Nous te cherchions, sagesse, à combiner les nombres et la fameuse table décimale des chiffres dits arabes ; ne devinerions-nous point par quelle voie le Maître avait deviné et le double mouvement de la terre et sa sphéricité et tant de lois astronomiques, musicales, géométriques et esthétiques ? Que pouvait enseigner cette fameuse « Analogie » ?... Et nous voyions passer, le même signe du doigt sur la lèvre, le pythagoricien Eschyle et le pythagoricien Epicharme avec qui naît la comédie (cette œuvre dorienne), puis le cortège des grands Statuaires, maint lyrique, maint penseur, et les théories des Orphiques reformées...

A défaut de cet imposant ensemble (que l'anachronisme eût permis ; M. Mazel ne prend-il pas la liberté, très louable, de faire périr Pythagore à Crotone ?), nous apercevons autour du Sage, — précurseur de nos fondateurs d'ordres, — groupés, dans une rencontre saisissante, Miltiade, Tarquin le Superbe et Coriolan.

Hélas ! voici — véritable contre-partie à *l'Esclave* de Massinger — la révolte victorieuse de la canaille crotoniate : elle a tué le pieux athlète Milon, elle vient égorger son maître. Car Pythagore a voulu mourir seul pour tous et a renvoyé ses disciples : *αὐτος ἔφη*.

A son tour, Archytas, que suit Théano, répandra la grande parole. Zamolxis, le chef barbare, qui voulait d'abord tuer l'apôtre et violer sa femme, finit par ramper à genoux devant son captif. Et ses Druides écoutent avec un ravissement naïf l'enseignement — un peu trop chrétien — qu'on leur apporte... Trop mystiques aussi, les raisons ou plutôt l'absence de raisons claires pour lesquelles cet Hellène, ayant obtenu de Zamolxis qu'il épargne Métaponte assiégée, se livre aux citoyens, qui, croyant tenir en lui le traître, auteur des désastres, le mettront en pièces. Sans doute, il a voulu par là donner aux Barbares, comme suprême enseignement, l'exemple de son sacrifice volontaire. Mais nul sacrifice n'a de valeur qu'en proportion de son utilité : celui de Socrate obéissait aux Lois évoquées et celui du Sauveur lui-même — de qui les phrases incomparables passent, comme par pressentiment, sur les lèvres d'Archytas, — ce Sacrifice par excellence n'a rien dans sa transcendance que d'inexorablement logique.

Toutefois, pour demeurer trouble, la fin du drame de M. Mazel n'en est pas moins poétique et très haute. Qu'on ne l'allègue pas contre lui ; il pourrait répondre par la fin, si déconcertante, de *Coriolan :* ici aussi le héros se livre, ici aussi une grande destinée finit sous une meute. Mais ceci, c'est de la vie, c'est du Shakespeare.

Et les directeurs ne se soucient point, n'est-ce pas? de jouer du Shakespeare.

Fort bien. Seulement, à de ces gens-là pourquoi donnes-tu, Public, outre le prix de ta place, une subvention ? Ne pourraient-ils te représenter, faute d'elle, les pièces, sans décors ni littérature, des théâtres boulevardiers ?

Ou c'est donc que, faute d'elle, ils n'y feraient point recette. Mais alors ?...

§

Quel péché originel pèse sur eux, qu'un poète — car M. Pottecher est un poète — ne puisse se mettre de leur partie sans que le Démon, aussitôt, lui pousse la main vers l'acte abominable ?

Il y a 3 pas dans le crime de **Macbeth**. Tuant son Maître, il a commencé le déséquilibre, qui menace désormais sa tête révolutionnaire. Tuant l'Egal et rival auquel il a donné le trop dangereux exemple et ouvert (vient-il d'apprendre) la voie prévue par la Providence, il pare simplement, dans son duel avec celle-ci. Tuant, alors, d'un Inférieur la femme et surtout *l'Enfant*, absolument inoffensif et ignorant de tout, Macbeth atteint le point culminant de son action, le crime fatidique d'où il plaît, à Celui qui seul a droit de punir et sait punir, que le châtiment réagisse enfin, à toute allure fantastique, miraculeuse, angélique !

Etouffer cette bouche enfantine sera donc le jeu atroce qui donne au dénouement sa valeur. Que les meurtriers entrent : ils nous mûrissent pour lui.

Il n'a pas plu à M. Pottecher de les y voir travailler. « Au reste, pirouette-t-il, les scènes que l'on a supprimées (comme celle du meurtre de lady Macduft) » — il veut dire du meurtre de l'enfant Macduff, car on doit tuer la mère dans la coulisse, elle, et hors de notre vue — « ont toujours paru pouvoir l'être, non seulement sans dommage pour l'action, mais utilement pour l'effet du drame, et on les laisse de côté non seulement en France, mais en Allemagne et en Angleterre. »

Hé ! pareille unanimité ne suffirait-elle pas à vous avertir qu'il s'agissait là de la scène indispensable ?

La traduction — partielle — de M. Pottecher (il y manque le rôle d'Hécate en entier, la scène de Lennox et d'un Seigneur, etc.) est, à quelques *enjolivements* parnassiens près, bonne. Nous en avons, comme pour beaucoup de chefs-d'œuvre, d'excellentes et complètes. Mais il s'agit de les répandre. C'est ce que *M. Redard* a demandé au **Congrès de 1900 (Histoire comparée des littératures)** : et son but, surprenant d'abord, serait de faire, de Shakespeare, un lien entre les pays de langue française. Il les hausserait du moins au niveau où respirent ceux de langue anglaise et de langue allemande : dans les premiers, on a Shakespeare complet (à savoir la poésie moderne) pour 25 sous, et il n'y a pas de ville dans l'Europe centrale, que ce soit Cassel, Weimar, Zurich, Dresde, Mannheim, Berne ou Prague, dont le théâtre ne joue, *chaque hiver*, entre *6 et 10 pièces* de Shakespeare.

Faute de quoi, nous en restons, sachez-le, à la tragédie de Voltaire, avec son anémie, ses « thèses », son décor par acte et son unité d'action au sens administratif du mot. Notre soi-disant fanatique Théophile Gautier voulait, nous rappelle *M. Lacretelle*, que Dumas fît à ce même *Macbeth* les « retouches exigées par la perspective théâtrale », laquelle Will ignorait apparemment. Stendhal « tenait *la Tempête* pour une œuvre médiocre ». Et ainsi de suite. O honte ! ô honte !

Mais, devant ce même Congrès, *M. Brunetière* ne reprochait-il pas à Sénèque le Tragique ses défauts « énormes et presque repoussants ! » Qu'en dis-tu, Pierre Corneille ?

§

— Est-il nécessaire de toucher au théâtre ? se demande plus d'un, découragé par l'outrecuidance du bourgeois contemporain. Une pièce écrite, nul ne la lit. Etre joué deux soirs ou à ses frais, à quoi bon ?

— En effet... Et l'art dramatique, cependant, s'est mis en marche dès l'invention de la prolepse. Tout dialogue le contient, même celui d'Homère et celui de *Pot-Bouille*. Platon en fit le cap de la philosophie. Et nul ne méditera fructueusement les Evangiles, s'il ne les *représente* sur la scène de son cerveau (dont les méninges valent bien le derrière de Mlle X...). De là, inlassablement depuis saint Grégoire de Nazianze jusque dans cette année si pleutrement matérialiste, des **Passions** !

Celle de M. Emile Bernard a de beaux accents :

Car le peuple a voulu le sang d'un innocent,
Car le peuple a voulu prouver qu'il est le maître.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

JÉSUS

J'ai soif!

MADELEINE

Je n'ai point d'eau, je n'ai que mon amour...
Buvez mes pleurs... J'en ai le cœur si plein et si lourd...

JÉSUS

J'ai soif!

MADELEINE

Ah, ne pouvoir les porter à ses lèvres,
Ces larmes!...

Un tableau flamand de la bonne époque (xv$^e$ siècle) et de grave musique accompagnent le poème.

Je voudrais qu'un Concours annuel fût institué avec cet unique sujet : *la Passion*. Il relèverait notre art dramatique, en obligeant les auteurs de renoncer à surprendre au moyen d'une intrigue prétendue inédite et semblable à ces contorsions de la statuaire moderne. N'est-ce point d'ailleurs autour de ce sujet que, tant de fois, luttant avec loyauté, les grands architectes, peintres et sculpteurs ont approché la perfection?

M. Emile Bernard a eu tort seulement d'appeler son œuvre un mystère. Les mystères — ou mieux : *mistères* (*ministeria*) — étaient les mises en scène somptueuses de la Sainteté par un peuple de riches. Il a plutôt écrit l'un de ces sobres et simples *Jeux*, qui cédèrent un jour la place aux pathétiques *Miracles*, les drames du Péché.

§

Et voici un miracle : **la Tentation de Vivre**, par l'âpre et profond Ernault.

— Est-il possible, dans la haine de Dieu, d'accomplir un miracle, au sens religieux du mot? a-t-il demandé aux Evangélistes. Alors St Matthieu, avec tristesse, lui a répondu : — *Oui* (X, 1, 4); car Judas, sacré apôtre, a reçu ce terrible privilège. — Mais quand il a vendu le Christ, il a dû, en reniant la divinité, douter du don reçu? — Logiquement. — Mais, en ce cas, puisque nécessairement les apôtres n'ont pu céder, en toutes circonstances, aux sollicitations innombrables d'une foule affamée de prodiges, quand elle a vu s'en séparer Judas, elle a dû se tourner vers lui, au moins une fois?

Rien de plus vraisemblable! Or, comme, entre la trahison

et le suicide du traître, il n'y eut que le commencement de la Passion, c'est pendant ces heures où tout semble en suspens (chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode) que Judas aurait subi une double et contradictoire tentation : accomplir le miracle refusé par la première Eglise des Onze, en haine d'elle, — mais du coup, expérimenter, dans le même temps que le pouvoir accordé, *la preuve de la divinité de Jésus!*

Avouez que s'il l'essaya et réussit, son fameux suicide devient encore plus effrayant. Voilà le drame qu'Ernault a osé dans son *Miracle de Judas* — dont personne, que je sache, n'a daigné parler !...

Aujourd'hui, avec la **Tentation de Vivre**, il retourne en quelque sorte son sujet.

A quoi Judas avait-il expérimenté son fatal privilège? Point d'occasion plus saisissante qu'une résurrection ; et d'autre part l'amour de la vie, pour nous et pour qui nous aimons, est le plus général et le sollicita certainement avec le plus d'instance. Amour de la vie! ô père de nos lâchetés, Ernault t'a, alors, affronté directement, et, le mot de ton énigme, le cherchant, il l'a arraché soudain de son âme théologique: *Possession!* Etre libre, c'est *ne plus être attaché* à rien (ou, ce qui revient au même, qu'à Dieu, cette négation du siècle). Etre *possédé*, au contraire, être du démon, c'est tenir et être tenu à tout, tyran esclave d'un frénétique vouloir-vivre. Sophocle avec *Antigone*, Euripide avec *Alceste* ont, de plus en plus près, serré ce problème — car la splendeur de l'hellénisme n'irradie que de sa course si spontanée, hors des ténèbres primitives, par Homère et Socrate, vers le Verbe Jésus... Mais ne parlons point grec à des néo-barbares ; un moderne stigmatise chaque paroxysme de l'âme avec un même mot ; hystérie. Soit : Lia, l'affolée de vivre, sera ce que nous nommons une hystérique.

Seulement, chacune de ses convulsions va, de clinique, se faire significative.

Avec la foule lâche des humains fouaillée par le désir de vivre éternellement, Lia donc, accompagnée de son père, Nhâram, et de son fiancé, l'apostolique Manué, assiège dans sa retraite un Ressuscité thaumaturge à son tour, le fils de la veuve, Ephraïm. Or, nous sommes en l'année 150. Il vit toujours, car

Le Miracle mourrait ?
Quand Jésus l'éveilla, Satan s'est-il caché

Dans la main de Jésus pour clore la paupière
Qu'elle rouvrait ?

dit Lia, qui aurait raison... 150 ans plus tôt.

En effet, sous la nouvelle Loi, la mort n'est plus la triste descente dans ces Limbes où Achille envie si amèrement la vie du plus humble pêcheur. La mort, c'est l'Epouse divine! c'est le seuil illuminé! Et vers elle, dans une autre retraite, le Ressuscité source de guérison sans nombre se dérobe à toutes les mains tendues des implorants.

Lia néanmoins, toujours aidée de son père et de son fiancé, découvre ce nouvel asile: ils n'y atteignent que pour voir expirer le Saint, sous les yeux triomphants du seul immortel sur terre, Ahasver, le maudit en qui s'incarne l'orgueil de vivre. Comme il insulte au trépas! comme il célèbre sa propre force inépuisable! Il va

tel
Qu'un guerrier, les deux poings sonnant sur sa poitrine.

En vain Lia réplique-t-elle :

Tu n'es pas immortel, tu ne peux pas mourir.

Elle l'envie et désespère : car elle craint la mort! Or, de cette crainte ou haine (n'est-ce pas tout un : φοβεῖν ?) sourd l'Egoïsme, donc la cupidité et charnalité, donc l'envie et jalousie, toute Haine enfin et le Meurtre, son fils théâtral :

Je veux qu'on m'aime
Et moi, même, *surtout* quand j'aime, je ne veux
Pas aimer. C'est mourir, aimer.....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ma vie étouffe et boit la vôtre!!

Et la pureté, la sérénité de l'amour chez Manué lui échappe : Lia nomme cette douceur indifférence; elle soupçonne, injuste, Manué de la tromper, puis, ne trouvant d'autre rivale, dresse sa jalousie contre Dieu. Et la « possession » s'exaspérant la mène enfin jusqu'au geste de meurtre... Ici en effet nous veut conduire toujours notre peur de l'au-delà.

Mais l'âme d'Ephraïm, apparue, fera refluer la foule prise du même vertige; elle ressuscite (suprême miracle) Manué pour le consacrer au seul amour charitable, Dieu, et daigne exorciser Lia par le désir contrit de la bonne mort.

Drame étrange, écrit comme en rouges éclairs sur la nuit du tombeau. Son obscurité a *le grand tort de n'être pas visible*. Elle ne réside ni dans la rhétorique (comme chez Mallarmé), ni dans le vocabulaire, mais dans les idées, pour ce

qu'inaccoutumées, et que le poète laconique dit, certes, avec simplicité, mais sans développement ni commentaires — dont n'a cure la Postérité !

GEORGES POLTI.

*P.-S.* — J'ai encore reçu **la Matrone d'Ephèse**, de M. Maurice Quillot ; mais je ne puis croire qu'on n'ait pas joué œuvre si aimable. — Quiconque suivit, dans **la Revue d'Art Dramatique**, les articles de Mme C. Vellini au sujet de **la Gauthier** apprendra avec plaisir la publication de son étude complète sur cette fille droite et passionnée, dont la pauvreté fit une actrice célèbre, que l'on a vue fatiguer le maréchal de Saxe dans la lutte aux poignets, rouler comme oublies des assiettes d'argent, se travestir en cocher pour courir au fond de l'Allemagne verser une rivale d'amour avec son carrosse dans la boue, et qu'un beau jour de ses trente ans, en pleine beauté, le Christ reprit pour en faire une Carmélite; or le récit de sa conversion, déjà publié par Laplace, a les mêmes accents réalistes qu'*En route!* — **La Vrille** insérera toutes les réclamations d'auteurs contre des directeurs de théâtres.

## *HISTOIRE*

Lieutenant-colonel Clerc : *Capitulation de Baylen, Causes et Conséquences,* Fontemoing, 7.50. — Marcel de Baillehache : *Prétendants,* Edition du « Carnet », 7 fr. — André Bonnefons : *Un allié de Napoléon, Frédéric-Auguste,* Perrin et Cie, 7.50. — Léonce Grasilier : *Le Baron de Kolli,* Ollendorff, 7 50. — Charlemagne Tower (Mad. Gaston Pâris, trad.) *Le marquis de Lafayette et la révolution d'Amérique,* Plon, 10 fr. — Gustave Faguiez : *le Duc de Broglie,* Perrin et Cie, 3.50. — *Mémoires du lieutenant général de Suremain,* Plon, 7.50. — Maurice Herbette : *Une ambassade turque sous le Directoire,* Perrin et Cie, 3.50. — René Blache, *Bonchamps et l'insurrection Vendéenne,* Perrin et Cie, 3.50. — Georges Moussoir : *L'homme-femme, Mlle Savalette de Lange,* Editions du « Carnet », 3.50. — *Annales internationales d'histoire,* Armand Colin. — Gustave Michaut : *La Comtesse de Bonneval,* Fontemoing, 2 fr. — J. Ernest Charles : *Waldeck-Rousseau,* Edition de la « Revue Bleue ».

**Capitulation de Baylen**, par le Lt-Colonel Clerc. — En étudiant d'après les archives françaises et, ce qu'on avait guère fait jusqu'ici, d'après les archives espagnoles, les circonstances de la capitulation de Baylen, M. le colonel Clerc s'est proposé d'établir les responsabilités suivant les faits, et non comme l'ont fait jusqu'ici de nombreux écrivains, d'après les allégations toujours intéressées des personnes plus ou

moins mêlées à l'affaire. Il n'hésite pas à conclure que la responsabilité essentielle incombe à l'organisateur de la guerre, à celui qui prétendait la diriger de Bayonne. Déjà, en racontant ce désastre militaire, Lanfrey concluait : Napoléon seul en fut le véritable auteur en empêchant l'armée d'Andalousie de repasser la Sierra-Morena, comme Dupont et Savary le lui demandaient. Mais M. Clerc remonte plus haut; il voit la cause initiale du malheur de Dupont dans la façon même dont fut engagée l'affaire espagnole. Napoléon voulait se rendre maître de l'Espagne et il voulait économiser une guerre : la fraude de Bayonne n'eut pas d'autre objet. Comptant que les troupes qu'il faisait passer en Espagne n'auraient à jouer qu'un rôle de parade et d'intimidation, il ne donna aucune importance à leur composition. Il ne voulait à aucun prix toucher à l'ensemble de la grande armée, comme s'il eût prévu l'attaque de l'Autriche dont il affecta de se montrer si étonné. Ce serait mal le connaître pourtant que de supposer qu'il avait des doutes sur la solidité de son œuvre à Tilsitt et sur la loyauté de son nouvel allié russe. Quoi qu'il en fût, il ne voulut demander aucun contingent aux armées d'Allemagne, et les corps de troupe qui dès 1807 passèrent les Pyrénées étaient composés de la plus bizarre façon avec des conscrits de la classe 1808 levés par anticipation, et encadrés par de vieux officiers et gradés fatigués, mécontents de quitter les garnisons de l'intérieur où ils comptaient terminer leur carrière. Tout cela s'organisait sur les routes, à l'aventure, en légions de réserve et en régiments provisoires. Les régiments de cavalerie étaient formés de détachements provenant de vingt dépôts différents. Cette cohue fut divisée en deux portions : la première fut le premier corps d'observation de la Gironde que Junot reçut l'ordre d'emmener à Lisbonne avec la plus grande rapidité. Il exécuta cet ordre si ponctuellement que ce fut à la tête de 1500 hommes exténués, sans vivres ni bagages, qu'il pénétra dans la capitale du Portugal, et qu'il aurait été anéanti, s'il se fût heurté à la moindre résistance. L'autre partie, 2e corps de la Gironde, forma l'armée de Dupont.

Si Napoléon ne se trompait guère en comptant que les Espagnols seraient satisfaits d'être débarrassés de Godoï en perdant leur vieux roi, il était dans la plus profonde erreur en supposant qu'ils accepteraient sans peine une souveraineté étrangère. L'affaire du deux mai aurait dû lui ouvrir les yeux. Mais il se méprit complètement sur l'importance et les conséquences de ce mouvement. Il croyait avoir mis la main sur

l'Espagne en saisissant tous les organes du gouvernement: il allait avoir à compter avec une puissance qu'il n'avait jamais encore connue en France, ni rencontrée à l'étranger, la haine collective et l'énergie d'un peuple. Les insurrections lui semblaient d'heureux incidents, propres à le débarrasser de la canaille turbulente. On sait qu'il ne considérait que les armées régulières, et il s'inquiétait peu de celle de l'Espagne, dont il s'exagérait d'ailleurs la faiblesse.

Aussi, à la nouvelle de l'insurrection de l'Andalousie, dès qu'il sut que la junte de Séville organisait une armée, il n'hésita pas à lancer Dupont sur Cadix avec une seule division française que devaient soutenir un détachement de l'armée du Portugal et des brigades suisses au service de l'Espagne. Dans la pensée de l'Empereur, le total devait être de 20.000 hommes. Il commit là une double erreur, la première, qui était habituelle chez lui et quasi volontaire, une erreur numérique; la seconde, absolument exceptionnelle une erreur géographique.

On sait combien, tout en cherchant à être lui-même aussi exactement renseigné que possible sur les effectifs réels de chaque moment, il avait l'habitude de jongler avec les chiffres non seulement dans ses bulletins, mais, ce qui est plus grave, dans les ordres de marche et de bataille. Il lui arrivait souvent, quand il avait fixé à un chiffre déterminé les forces d'un général, de maintenir ce chiffre, bien qu'il le sût pertinemment exagéré. Du moment qu'il avait assigné à ce général tel nombre d'hommes, celui-ci devait les avoir, et les avait. Peut-être Napoléon finissait-il par le croire. Dans les ordres de la campagne de 1814, le cas est particulièrement fréquent. En fait, Dupont entra dans l'Andalousie avec 12.000 hommes seulement.

L'erreur géographique n'est pas imputable à l'empereur, qui était un géographe excellent et qui, à la lecture des cartes, devinait les pays avec une sûreté de coup d'œil remarquable. Mais si on réfléchit que la cartographie de l'Espagne n'est pas encore achevée à l'heure présente, on se représentera facilement ce qu'elle pouvait être en 1808. Si Napoléon put avoir connaissance de la Sierra Morena et de l'âpre défilé du Despéna Perros, aucun document ne pouvait lui révéler la nature de la Manche, le désert qui s'étend entre Aranjuez et la Caroline. Il ne pouvait, de Bayonne, se douter que, pour maintenir les communications entre Madrid et une armée parvenue en Andalousie, il fallait presque une autre armée. Et cependant quand il eut envoyé à Madrid Savary pour remplacer Murat

malade et excédé, il prétendit le diriger sans cesse et n'écouta pas les avis que Savary, plus près des choses, lui donnait à bon escient.

Quant Dupont, arrivé à Cordoue, dut reconnaître qu'il avait en face de lui une véritable armée, qu'il lui était impossible d'atteindre Cadix, que sa situation à Cordoue était des plus critiques et que pendant plusieurs jours toute communication avait été coupée entre lui et Madrid, il implora des secours. Savary mit en route les deux divisions Gobert et Védel qui rétablirent les communications. Et il ordonna à Dupont de tenir à Andujar, où il s'était replié en sortant de Cordoue.

Mais Napoléon ne laissa pas les deux divisions mises en route rejoindre à temps Dupont. Napoléon ne pensait pas à Dupont, ne voulait pas voir Dupont en danger, négligeait l'armée qui opérait contre Dupont. Il ne songeait qu'à la partie que jouait beaucoup plus près de lui Bessières, auquel il avait confié une partie de sa garde, avec la mission de battre Cuesta et l'armée de Galice, et de conduire Joseph à Madrid. Le même phénomène qui lui faisait tenir pour négligeable l'armée d'Andalousie lui grossissait celle de Galice. Il tremblait que, Bessières battu, Cuesta ne marchât sur Madrid : « La vraie manière de renforcer le général Dupont n'est pas de lui envoyer des troupes, mais d'en envoyer au maréchal Bessières. » Et Berthier ajoutait aimablement : « N'ayant jamais commandé en chef, il est naturel que la plupart des grandes combinaisons de l'Empereur vous soient nouvelles. »

Savary en effet comprenait peu comment les troupes envoyées vers l'Ebre empêcheraient Dupont d'être battu sur le Guadalquivir, et l'événement ne fut pas pour lui ouvrir l'entendement aux *grandes combinaisons*.

Quand le désastre est arrivé, Dupont devient, aux yeux du maître, responsable de tous nos malheurs en Espagne : son rôle, qui était naguère insignifiant, devient capital.

Nous ne pouvons pas suivre M. le colonel Clerc dans le récit circonstancié qu'il fait des combats et de la capitulation. Si Dupont s'est trouvé par la faute du commandement général dans une situation fort critique, il aggrava encore son cas par la plus maladroite indécision. Il semble en outre avoir été fort mal secondé par Védel, chez qui Clarke soupçonnait un de ces mauvais vouloirs dont les généraux de l'empire donnent si souvent la preuve vis-à-vis de leurs collègues.

En revanche, malgré l'article formel du traité qui stipule

le droit pour chaque général d'emmener deux fourgons, pour chaque officier d'état-major un fourgon, en dehors de toute visite, article qui ne fut pas respecté d'ailleurs, M. Clerc combat la légende accréditée par Napoléon lui-même d'après laquelle Dupont n'aurait capitulé que pour sauver l'énorme butin pris à Cordoue. Les arguments principaux sont : 1° le fameux convoi qu'il s'agissait de sauver, le convoi de 800 voitures, est une légende : le nombre des voitures capturées, d'après le rapport espagnol, n'est pas supérieur à l'effectif ordinaire des équipages d'un corps d'armée ; 2° on ne retrouve, dans les documents espagnols, nulle trace des trésors que les vainqueurs n'auraient pas manqué de recouvrer, ayant visité et confisqué, après la capitulation, tous les bagages des vaincus. Il n'est pas admissible que les chefs et soldats chargés de ces opérations se soient tout approprié, car l'attention était éveillée par l'article relatif à la recherche à faire des objets sacrés pris dans les églises.

L'auteur s'étend longuement sur la mauvaise foi dont firent preuve les généraux et fonctionnaires espagnols, tant dans la conclusion que dans l'exécution du traité. Mais les Français aux ordres d'un souverain qui venait de machiner la trahison de Bayonne ne pouvaient pas être bien exigeants sur ce point. D'ailleurs, en s'engageant à rapatrier par mer les 18.000 hommes de Dupont et de Védel, Castanos avait pris un engagement qu'il était hors d'état de remplir. Les Anglais, maîtres des ports et de la mer, n'avaient pas à connaître d'une convention où ils n'étaient pour rien, la moindre réflexion en eût convaincu les généraux français. Ceci ne va pas à excuser l'affreuse inhumanité avec laquelle ces prisonniers furent traités à Cabrera.

On sait quel fut l'effet moral produit dans toute l'Europe par la capitulation de Baylen. M. Clerc signale une autre conséquence aussi funeste pour le régime impérial. C'est à dater de ce moment que l'abus fait de la conscription devient absolument effréné. De tout temps depuis le commencement des guerres révolutionnaires, le recrutement avait été arbitraire. A la fin de l'empire, s'adressant à un pays épuisé, il ne connaissait plus aucune règle ni aucune mesure. Or c'est à partir du sénatus-consulte du 10 septembre 1808, nécessité par les événements d'Espagne, que les rappels des classes antérieures ne donnant plus rien, les appels par anticipation ruinent absolument l'avenir, pour aboutir aux armées d'en-

fants de 1813 et au néant qui, en 1814, laissa la France désarmée devant l'invasion.

**Prétendants**, par M. Marcel de Baillehache. Avant de présenter au public les portraits de Charles-Edouard Stuart, de Louis-Napoléon Bonaparte et de Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de Chambord, M. de Baillehache explique qu'il divise les prétendants en militants, et platoniques. Charles-Edouard, Louis-Napoléon, sont des exemples de prétendants militants, le comte de Chambord un type accompli du prétendant platonique. Il semble que l'histoire moderne donne raison aux seconds, car elle présente bien peu de cas où les efforts d'un prétendant aient été couronnés de succès. Charles-Edouard, qui est le prétendant par excellence, après des succès qui ne firent illusion qu'à ses aveugles partisans, est obligé de s'arrêter, de rétrograder avant même d'avoir subi d'échec ; dès qu'on l'attaque sérieusement il est vaincu, s'échappe à grand'peine, abandonnant ses fidèles qui périssent sur l'échafaud. M. de Baillehache objectera Louis-Napoléon. Mais Louis-Napoléon n'a pas réussi comme prétendant, il a réussi comme chef d'État parjure. Que ce parjure ait eu d'ailleurs l'assentiment plus ou moins formel des cinq millions d'électeurs qui l'avaient porté à la présidence, c'est à peu près évident, autrement il aurait échoué. Comme prétendant, Louis-Napoléon n'avait à son actif que les deux tentatives de Strasbourg et de Boulogne, la première où il pouvait se croire quelque possibilité de succès, la seconde tout à fait ridicule. M. de Baillehache affirme que ces deux échecs contribuèrent à la popularité surprenante que le prince trouva en 1848. Il est permis de n'en rien croire, et de penser que seule la fascination qu'exerçait son nom sur les foules, lui valut cette popularité en dépit, et non en raison de ses tentatives. On ne voit guère en ce siècle réussir qu'une entreprise de prétendant, pour peu de temps c'est vrai, mais d'une façon aussi rapide que complète : c'est celle de Napoléon en 1815.

**Un allié de Napoléon, Frédéric-Auguste**, par M. André Bonnefons. — M. A. Bonnefons, en grand détail et avec une sympathie qu'il ne cherche pas à dissimuler, dessine la figure de ce prince prudent et bien intentionné, qui, devenu à son corps défendant l'allié de Napoléon, lui dut de transformer en royaume ses états héréditaires, et lui resta fidèle au moment où la politique des conquérants armait contre lui, à son premier revers, toutes les forces de l'Allemagne. Frédéric-Auguste

eut alors à lutter contre le sentiment public de tout son peuple. C'est en vain qu'allié fidèle jusqu'à la dernière extrémité il voulut maintenir ses troupes à la disposition de l'empereur. On sait qu'il lui eût rendu un meilleur service en les tenant éloignées d'une armée qu'elles trahirent sur le champ de bataille même. Le sentiment allemand s'éveillait trop fort en ce moment pour qu'elles pussent combattre d'autres Allemands au profit de l'oppresseur de l'Allemagne. Au moins Frédéric-Auguste ne fut-il pas au nombre des souverains qui exploitèrent ce sentiment pour la lutte et le trahirent après la victoire. L'histoire générale trouvera dans le livre de M. Bonnefons une contribution utile ; notamment pour toute la période de négociations qui suivent l'armistice de Pleswiz et qui auraient sauvé l'empire et l'empereur, si celui-ci avait consenti à être sauvé.

**Le baron de Kolli**, par M. Léonce Grasilier. — M. Grasilier s'est fait une spécialité d'étudier les aventuriers politiques qui foisonnèrent sous le Consulat et sous l'Empire ; l'édition qu'il a donnée des mémoires de Desmarets en présentaient de curieux. Il y était déjà fait mention de Kolli, dont la vie mouvementée est retracée ici avec plus de détails. C'était un merveilleux escroc, nommé en réalité Louis Collignon. Il avait proposé au ministre anglais de tenter l'enlèvement de Ferdinand VII, captif à Valençay. Venu en France pour risquer l'aventure, il fut cueilli par Desmarets et mis au secret où il resta jusqu'à la fin de l'empire. Desmarets et Fouché s'amusent à envoyer à Valençay un faux Kolli pour voir si Ferdinand était averti du complot : ce qui mena le gouvernement anglais à désavouer Kolli.

**Le marquis de Lafayette et la révolution d'Amérique**, par M. Charlemagne Tower, traduit par Mme Gaston Paris. — Je me borne à signaler cet important ouvrage, dont le tome premier seul est paru dans la traduction française.

**Le Duc de Broglie**, par M. Gustave Faguiez. — C'est un éloge académique où l'auteur a entremêlé ingénieusement la vie de son héros et celle des personnages dont il a écrit l'histoire, en sorte que Constantin voisine avec M. Thiers et que l'histoire de la guerre de la succession d'Autriche côtoie celle du seize-mai.

**Mémoires du lieutenant-général de Suremain**, publiés par son petit-fils. — Un ouvrage d'émigré qui savait voir, et qui remplit en Suède des fonctions importantes. Utile pour l'histoire de la Suède pendant la période révolutionnaire et impériale.

**Une ambassade turque sous le Directoire**, par Maurice Herbette. — Curieux tableau de l'engouement qu'excita à Paris le premier ambassadeur turc qu'on y vit après la Révolution. Engouement qui gagna les femmes et tout le monde élégant et ne tarda pas à faire place au plus complet oubli. Portraits et textes curieux.

**Bonchamp et l'insurrection vendéenne**, par M. René Blachez. — Monographie intéressante, où ce qu'il y a de trop connu dans cette période historique, est relevé par une comparaison entre la guerre du Bocage et celle du Transvaal.

**L'homme-femme, Mlle Savalette de Lange**, par M. Georges Moussoir. — Une nouvelle chevalière d'Eon, avec moins d'intrigue politique et de panache. Ce personnage habita Versailles comme l'autre et était également un homme. Le portrait publié ne donnait pas l'envie de vérifier cette question.

**Annales internationales du congrès d'histoire de Paris 1900**. — Dix-huit savants congressistes y ont collaboré. Les Hongrois et les Slaves sont en majorité.

**La comtesse de Bonneval**, par M. Gustave Michaut. — C'était la femme, hélas! bien honoraire du fameux pacha de Bonneval. Les lettres montrent une âme charmante et tendre, digne d'un mari moins illusoire.

**Waldeck-Rousseau**, par M. Ernest Charles. — L'auteur nous dit, en avant-propos : « J'ai voulu être impartial, encore impartial, impartial exclusivement;... si on aperçoit que l'auteur de ce petit livre est un adversaire politique de M. Waldeck-Rousseau, il faudrait conclure que l'impartialité n'est pas de ce monde et regretter qu'elle en soit encore absente. » A lire l'ouvrage, on s'aperçoit que M. Ernest Charles a l'ironie un peu directe.

MARCEL COLLIÈRE.

## *LES REVUES*

*Revue bleue :* Le mouvement féministe jugé par un aliéniste, M. le Dr Toulouse. — *Minerva :* D'un emploi inattendu des livres, en 1812. — Balzac et ses éditeurs. Toujours à propros d'une édition expurgée de *la Comédie humaine*. Qu'on ne retranche pas seulement ; qu'on « remplace ». Exemples de phrases excellentes à intercaler. — *L'Ermitage :* le vrai Shakespeare, d'après M. Frank Harris. — Memento.

Si les observations de M. le Dr Toulouse sont exactes — lire : *Le mouvement féministe apprécié par un aliéniste*, la **Revue bleue** (1er novembre), — elles ne sont point consolantes

et si elles manquaient d'exactitude, ce qu'il faudrait contrôler, elles prouveraient un parti-pris curieux chez leur auteur. Le Dr Toulouse a beau prévenir dans les quelques lignes d'avant-propos de son travail : « Cette méthode, qui consiste à juger les gens raisonnables par les fous, ne paraîtra étrange qu'à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les recherches physiologiques, où les cas morbides éclairent les phénomènes normaux avec la plus grande intensité, » — malgré soi, on est enclin à se méfier. Le commerce quotidien des fous invite tout doucement à la manie. Et plus d'un aliéniste, par habitude ou système, remarque un signe morbide, l'indice de l'aliénation mentale, où simplement une personne agit très sensément avec fantaisie. A la rigueur, l'état de folie pourra sembler celui de la perfection; par exemple, chez l'individu qu'il pourvoit, imaginativement, de richesses ou d'honneurs, selon qu'il rêvait d'or ou d'autorité aux heures de raison. Perdre la notion du nombre est, paraît-il, une marque indiscutable de folie, physiologiquement. L'homme qui, dédaignant l'usage de ce moyen de comparaison : le chiffre, réussirait à vivre en société, propcserait cependant le plus bel exemple de sagesse à l'imitation des hommes. La méthode a remplacé le bonnet noir des médecins et, comme de celui-ci naguère, ils en encombrent aujourd'hui leur chef soucieux, pour imposer un talent bien plus fait de divinations que de science; et le plus grand d'entre eux peut bien être surtout le plus favorisé du hasard. Le Dr Toulouse déduit du singulier au général et retourne aisément de la conception élargie à l'observation particulière, ce qui donne de la vivacité aux propos d'un improvisateur, mais démontre la fragilité de la thèse écrite.

Celle-ci est amusante plutôt qu'instructive. Elle surprend de la part d'un professionnel, d'un savant. On l'attribuerait presque à un vulgarisateur informé à demi, — du genre de M. Brieux.

« Ce qui est le plus caractéristique de l'esprit féminin, — lisons-nous, — c'est le petit nombre et la nature des idées délirantes qu'il utilise dans la folie. L'idée de grandeur, par quoi se manifeste souvent et énergiquement — quoique d'une manière absurde — l'ambition virile, est rare chez la femme aliénée, et ne se montre guère que dans les affaiblissements intellectuels, les démences. Et alors c'est une conception misérable, terre à terre, où la toilette, les bijoux, un héritage secret, une particule nobiliaire sont les éléments des idées orgueilleuses.....

» J'ai été un jour frappé de ce fait que, sur 100 malades placées dans le quartier des malades les plus agitées de mon service et maintenues là pour leur irritabilité et leur excitation continuelle, presque toutes avaient été signalées dans leurs certificats comme ayant manifesté des idées de persécution. Cette proportion ne se retrouve pas dans les quartiers similaires d'hommes.

» Mélancolique, persécutée, — voilà donc ce que devient généralement la femme quand elle est aliénée. On retrouve là, grossie par le mal, son caractère foncier : car elle est une *boudeuse* dans les années de sa domination sexuelle et elle s'aigrit quand les hommages des hommes la fuient. »

Mais voici une observation de M. le Dr Toulouse qui vaut d'être méditée. Il entre moins de femmes que d'hommes, 95 contre 100, dans les asiles d'aliénés. Or, il y a généralement plus de femmes présentes dans ces établissements. C'est donc que la folle meurt moins vite que le fou. Mais, écrit le Dr Toulouse :

« La femme aliénée sort plus rarement de l'asile que l'homme et cela pour une autre raison qu'il faut indiquer : ayant moins de valeur économique, elle est moins souvent réclamée par sa famille. Les sentiments affectueux sont souvent dirigés par le calcul. La femme fait tous ses efforts pour retirer de l'asile le mari, dès que celui-ci manifeste quelques lueurs de lucidité et exécute quelques gestes d'activité normale. C'est que le mari a une valeur économique plus grande qu'elle. Il représente l'argent en espèces, alors que la femme ne représente guère que les soins au foyer, ce qui peut facilement se remplacer. »

Vraiment, voilà qui est peu à l'honneur de notre belle espèce !

§

Au début très intéressant d'un article de M. H. d'Alméras : *Balzac et ses éditeurs* (*1822-1850*) publié dans **Minerva** (1er novembre), nous trouvons cette note savoureuse :

« En 1812, Napoléon, trouvant lui-même son blocus continental trop rigoureux, l'avait quelque peu adouci en créant le système dit des licences qui permettait de réimporter d'Angleterre des denrées coloniales en important des marchandises manufacturées représentant une valeur au moins égale. Voici comment on procédait d'ordinaire : on chargeait à bord d'un vaisseau, et au prix de publication, des livres soldés ; et com-

me le bénéfice de l'opération consistait non dans la vente de ces livres, mais dans l'importation des denrées coloniales, — le café, vendu douze sous à Liverpool, valait 8 francs à Paris — comme, d'autre part, les livres étaient frappés de droits énormes en Angleterre, on s'empressait de les jeter à la mer dès qu'on avait perdu de vue les côtes de France. Ainsi disparurent dans les flots, et malheureusement avec quelques beaux livres à gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle, des tragédies, des poèmes didactiques, des éditions entières des œuvres de Delille, Michaud, Népomucène Lemercier, Chênedollé, Parseval de Grandmaison, etc. On évalue à vingt millions de francs le prix fort des volumes « sacrifiés par Mercure à Neptune », pour parler le langage du temps.

» Allégés de tout ce fatras, enrichis par la vente imprévue de ces bouquins qui moisissaient dans leurs caves ou leurs greniers, les éditeurs sortirent peu à peu de cet état de stagnation qui avait caractérisé, sous le Premier Empire, le commerce des livres. »

M. d'Alméras reproduit un « papillon », la « prière d'insérer » que Balzac rédigea lui-même pour la mise en vente de la *Peau de Chagrin :*

« Les *Contes philosophiques* de M. de Balzac ont paru cette semaine chez le libraire Gosselin. La *Peau de Chagrin* a été jugée comme ont été jugés les admirables romans d'Anne Radcliffe. Ces choses-là échappent aux analyses et aux commentateurs. L'avide lecteur s'est emparé de ces livres. Ils jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poète; ils animent la campagne, l'hiver; ils donnent un reflet plus vif au sarment qui pétille. Grands privilèges du conteur ! C'est qu'en effet c'est la nature qui fait les conteurs. Vous aurez beau être savant et grand écrivain; si vous n'êtes pas venu au monde conteur, vous n'obtiendrez jamais cette popularité qui a fait *les Mystères d'Udolphe* et *la Peau de Chagrin :* les *Mille et Une Nuits* de M. de Balzac. J'ai lu quelque part que Dieu mit au monde Adam le nomenclateur en lui disant : *Te voilà homme !* Ne pourrait-on pas dire qu'il a mis aussi dans le monde Balzac le conteur, en lui disant : *Te voilà conteur !* Et, en effet, quel conteur ! Que de verve et que d'esprit ! Quelle infatigable persévérance à tout peindre, à tout oser, à tout flétrir ! Comme le monde est disséqué par cet homme ! Quelle analyse ! Quelle passion et quel sang-froid !... »

Aujourd'hui, que de faiseurs de livres s'expriment avec cette faconde et même dépassent le grand modèle ! mais ils restent des

réclamiers et passeront sans rien laisser de leur importun tapage...

Mme Béchet et Charles Gosselin furent-ils de maladroits libraires ou le public n'aima-t-il pas les livres de Balzac? Ceux-ci se vendaient mal et le romancier traita avec l'éditeur Werdet dont il écrivait, en 1836, dans la préface du *Lys dans la Vallée :* « il est non seulement un habile éditeur, mais encore un homme plein de droiture et de cœur; il a en plus de la délicatesse et de l'honneur. » Werdet avança beaucoup d'argent à l'auteur, sans réussir à vendre plus de treize cents volumes, où Balzac escomptait une vente de 2000.

M. d'Alméras explique très justement la cause de l'insuccès des œuvres de Balzac :

« Le public liseur, dans notre pays, a toujours eu une sorte de répugnance pour les œuvres vigoureuses, *cérébrales*, qui lui imposent un trop grand effort de réflexion. Celles de Balzac, tant qu'il vécut, n'eurent jamais beaucoup de lecteurs. On leur préférait des romans moins touffus, plus légers, et dont l'intrigue n'était pas comme noyée dans des développements fort remarquables, mais que la futilité française jugeait ennuyeux et inutiles.

» Même aujourd'hui où la réputation du maître du roman contemporain a été imposée à la foule par l'élite, il est permis de constater qu'on l'admire infiniment plus qu'on ne le lit. »

Mais la sympathie envers les éditeurs conduit un peu loin le collaborateur de *Minerva :*

« L'idée récente d'un libraire de donner au public une édition des œuvres de Balzac, expurgée des longues descriptions, des réflexions morales ou politiques, de tout ce qui n'est pas le récit et le drame, a pu paraître bizarre : elle est en réalité très pratique et peut être aussi très utile, en ce sens qu'elle met à la portée des lecteurs d'une faible culture et d'une médiocre intelligence, qui forment évidemment la majorité, des chefs-d'œuvre qui, laissés dans leur état primitif, n'existeraient pas pour eux. »

Pratique? Utile? En vérité, M. d'Alméras se fait des « chefs-d'œuvre » une idée originale, s'ils peuvent ne rien perdre à être tronqués! Donnera-t-on un livre de Balzac à Mme Pipelet, à charge par elle de marquer d'un trait rouge les pages qui ne l'auront pas satisfaite? Et, d'après ce critérium, croira-t-on imprimer un *chef-d'œuvre* à l'usage des gens incultes et inintelligents?

Il y a des barbouilleurs spécialisés, pour la provision de cette clientèle : ces gens-là s'entretiennent fort bien et se comprennent. Ainsi de M. Armand Rousseau dont *le Matin* publie un « roman historique » : *la Seigneurie de Malaizes-Orfosses*. L'auteur, poussant au plus noir un portrait de Catherine de Médicis, lui reproche : sa cruauté, — son **barbarisme** *hypocrite!!!* M. A. Rousseau s'est compris et ses lecteurs l'ont compris. Tout est bien.

Si, d'aventure, les « longues descriptions », les « réflexions morales ou politiques » d'un Balzac gênaient le public, peut-être faudrait-il, non seulement expurger, mais ensuite, après les amputations, insérer un texte à la portée de cette « majorité », — comme on pose un nez d'argent, après ablation du vrai. Il y a les écrits de M. A. Rousseau dont au besoin nous signalerons, — pour les voir utiliser à la mise au point nécessaire, « très pratique » et « très utile », des romans de Balzac, — les fragments ci-dessous empruntés, par hasard, vraiment par hasard ! au feuilleton n° 25 du 13 novembre 1902 :

*Pour remplacer une description « longue » de Balzac :*

« Le voyageur qui parcourt la grand'route de Paris à Orléans et qui, à quelque distance au sud de Neuville-aux-Bois, au lieu dit le Poteau, oblique vers la droite, arrive, après environ trois quarts d'heure de marche, dans l'intérieur d'une des plus plus petites bourgades de France.

» Une église couverte de tuiles et surmontée d'un clocher pointu tout ce qu'il y a de plus moderne ; au pied de l'église, un cimetière entouré d'une haie vive ; deux beaux bâtiments neufs, l'un qui porte le nom de mairie et sert aussi de maison scolaire, l'autre, dont les contrevents sont constamment fermés et qui est attribué au logement du curé ; puis, à gauche, une suite d'habitations comprenant sept ou huit feux, voilà ce qui constitue le bourg de la commune de Bougy. »

*Pour tenir lieu des « réflexions morales ou politiques » de Balzac :*

« Rien n'échappe à l'action du temps. Les hommes naissent enfants pour mourir vieillards, les provinces deviennent empires pour finir duchés, les donjons et les châteaux succombent sous l'effort des ans et comblent les fossés qui les entouraient jadis.

» Début, apogée, décadence sont les mots qui résument la vie d'ici-bas, et tout ce qui a vécu, tout ce qui vit et tout ce

qui va naître, a vu, voit ou verra ce *Mane, Thecel, Phares*, écrit sur la muraille de l'éternité. »

Et même, si le dialogue balzacien dégoûtait ces intéressantes gens de « faible culture » et de « médiocre intelligence », il y a le dialogue fin, vif, essentiel à la péripétie, de l'œuvre populaire :

— » C'est bien vieux, un cheval de vingt-cinq ans !

— » Alors, continua la jeune fille sans prendre garde à la réflexion d'Hermand, vous dites que cette brave Badine était la monture préférée de mon oncle ?

— » Et c'est pour cela qu'il voulut la voir mourir de vieillesse dans ces écuries ; elle avait une nourriture spéciale, un enclos particulier, une écurie à elle.

— » Vraiment ! M. de Malaizes aimait ses vieux serviteurs.

— » Hélas ! oui. La jument lui a survécu, le pauvre homme !

— » Et mon père continue le même régime à Badine ?

— » Peuh ! fit tout bas Hermand, ce n'est pas dommage ; il va réserver son avoine pour meilleur bétail.

Etc., etc., etc... »

Quelqu'un qu'on surprendrait « détériorant »... la chapelle expiatoire (boulevard Haussmann) serait poursuivi conformément à la loi. Ainsi, même les monuments nationaux déplorables sont protégés ! Et l'œuvre de Balzac est à la merci du premier gratteur !

Après le fameux article de M. Octave Mirbeau sur l'illustre M. Cuir qui se proposait un « arrangement » de la *Comédie humaine*, il est stupéfiant que cette idée sacrilège et saugrenue trouve encore un défenseur, et plus stupéfiant qu'un attentat à l'intégrité de Balzac soit excusé sous le couvert de *Minerva*, « revue des Lettres et des Arts ».

§

**L'Ermitage** (novembre) achève la publication du *Vrai Shakespeare*, par M. Frank Harris (traduction Henry-D. Davray). C'est la notation des probabilités psychologiques qui, d'après l'œuvre du *gentle* Will, permettent de tracer un caractère d'homme dont le réel caractère de Shakespeare a pu ne pas s'éloigner. M. F. Harris, dans ce travail, se montre si intelligent, si habile à n'observer qu'afin de déduire, qu'il pourrait bien, employant la même méthode, tracer de son modèle un second portrait très différent et donner aux lecteurs la même illusion d'exactitude.

« Cette affection particulière de Shakespeare pour les fleurs, la musique et les livres, — écrit M. F. Harris, — le lyrisme avec lequel il célébrait l'amour, nous permettent d'avancer que ce qui distingua Shakespeare fut une intense féminité naturelle. Il ne fut pas un gentilhomme de campagne, corpulent, le poing lourd et le front bas, mais un poète, artiste et penseur, aux idées élevées et au cœur plein de bonté. De même que la femme est par nature aristocrate, aimant les conventions et les distinctions de toute sorte, ainsi fut Shakespeare ; cette tendance naturelle s'accrut chez lui à cause des circonstances de l'époque et de la nature de sa profession...

» Shakespeare poussa à un tel degré d'obséquiosité son respect pour ses supérieurs de rang et de titre qu'on peut bien l'accuser d'avoir fait le sycophante. L'opportune louange du *royal Dane*, par Hamlet, est une flatteuse offrande à l'épouse danoise de Jacques Ier.

».... Il est presque certain qu'il ne fut ni vigoureux ni robuste de corps, et une délicatesse de constitution peut très bien avoir cette délicatesse mentale, cette sensitivité qui redoute la rudesse et la violence et trouve plus aisé de céder sur des points défendus ou indifférents que de maintenir résolument un refus. Il nous incombe donc de prouver tout d'abord que Shakespeare était d'un physique délicat et d'une sensitivité intense — bref, un névropathe, pour nous servir d'un terme moderne. Il n'est de Shakespeare aucune particularité physique plus sûrement attestée que l'insomnie. De bonne heure, à un âge où, pour la plupart, les hommes dorment comme des enfants, sans effort et presque sans conscience des bienfaits du sommeil, Shakespeare connaissait toutes les misères de l'habituelle insomnie. Car comment expliquerait-on autrement le long soliloque du roi Henry IV ? Si nous attribuons ce panégyrique du sommeil à la vieillesse affaiblie du roi, comment expliquer le fait que Henri V, robuste et jeune encore, se plaint de façon presque identique ?.....

» Il ne but jamais que fort peu sans doute, et ce peu il put le supporter quand il était jeune ; mais quand il avança en âge et qu'il eut perdu de sa prime vigueur, il fut obligé d'avouer qu'il avait *very poor and unhappy brains for drinking*. De là à dire que *boire est une coutume plus honorable à violer qu'à observer*, il n'y a qu'un pas. J'irai même jusqu'à accorder une complète créance à la version de la mort de Shakespeare, laissée par le Rev. John Ward. On sait que Ward fut vicaire de Stratford on Avon, de 1648 à 1679. Le

manuscrit original publié en 1830 par Charles Severn contient ce fameux passage : *Shakespear*, *Drayton and Ben Johnson* (sic) *had a merry meeting and it seems drank too hard for Shakespear died of a feavour* (sic) *there contracted*. Que peut-il y avoir de plus naturel? Shakespeare, de santé chancelante, s'était probablement retiré à Stratford quatre ans auparavant. Quatre ans à Stratford! Rien d'étonnant à ce qu'il ait accueilli avec joie Drayton et le robuste Ben, et quand ceux-ci le pressèrent de boire il céda assez volontiers. Trop volontiers, comme le résultat le prouve. Mais combien naturelle, combien humaine toute cette histoire. Elle est plus que croyable ; elle s'impose comme inévitable....

» Peu de temps après qu'il eut écrit *Jules-César*, il arriva à Shakespeare une série d'infortunes, qui ruinèrent probablement sa santé et l'amenèrent à deux doigts de la folie. Il conta ses malheurs dans une série de drames, de *Hamlet* à *Timon*, qui ont pour thème principal ses propres déceptions et désillusions. Dans presque chaque pièce de cette période, il se révèle franchement dans la personne du protagoniste, et de temps en temps comme, dans *Troilus et Cressida* et plus particulièrement dans *Timon*, il dépose le masque dramatique et la pièce entière devient un long poème de souffrance. Aussitôt qu'il eut recouvré quelque tranquillité et une santé relative, Shakespeare se remit aux œuvres dramatiques, mais de ce moment il ne prit plus la fiction dramatique aussi sérieusement qu'avant. Il est curieux de constater que dans les œuvres de sa dernière période, Shakespeare persiste à idéaliser à l'excès ses personnages aux dépens de leur réalité. Shakespeare avait alors peint tous les caractères que l'expérience lui avait révélés, et il ne prenait plus le même intérêt à la vie et les sources de son invention étaient taries. Aussi, pour que ses œuvres ne soient pas dépourvues de réalité, en était-il réduit à se dépeindre lui-même, comme il le fait d'une surprenante façon dans ses deux derniers drames : *Cymbeline* et la *Tempête*. Posthumus et Prospero sont les deux portraits les plus complets que nous ayons de Shakesparc à la fin de sa carrière, et un examen approfondi du personnage de Posthumus obligera à reconnaître qu'il ne possède aucune caractéristique que ne possède déjà Hamlet, et que certains de ses traits les plus accusés se retrouvent dans Jacques, Brutus et Macbeth. »

§

MEMENTO. — **Revue des Deux-Mondes** (15 octobre). —

Lire la très remarquable étude de M. Gilbert Augustin-Thierry :*Le Complot des libelles* (1802), — et une correspondance inédite de *Prosper Mérimée.*

**La Renaissance latine** (15 novembre). — De M. H. de Régnier : *Beyle et Barbey.* — Marcel Boulanger : *Tybalt et Syndon.* — La suite du grand travail historique de M. A. Lebey : *Napoléon III et l'Idée latine.*

**La Nouvelle Revue** (1er novembre). — *L'amour romantique et l'amour moderniste*, par M. Gustave Kahn.

**Revue bleue** (1er novembre). — M. Maurice Barrès : *Le 2 Novembre en Lorraine.*

**La Grande Revue** (1er novembre). — *Hommage à Emile Zola*, par F. Labori. — *Pourquoi les dogmes ne renaissent pas?* par M. Gabriel Séailles.

**La Revue latine** (25 octobre). — *Du choix d'une carrière*, à propos du livre de M. Hanotaux, par M. E. Faguet.

**La Plume** (15 octobre et 1er novembre). — *Enquête sur E. Zola.*

**La Quinzaine** (1er novembre). — *Mgr Dupanloup éducateur*, par M. l'abbé J. Trésal.

**Revue hebdomadaire** (3 novembre). — *Les origines historiques des personnages de « Ruy Blas »*, par M. G. Labadie-Lagrave. — *La Race de Balzac*, par M. de Beaurepaire-Froment.

**La Revue de Paris** (1er novembre). — *Le second rang du Collier.* par Mme Judith Gauthier. — M. Georges Gaulis : *Bulgarie et Macédoine*, Par *** : *Les manœuvres navales de 1902.*

**L'Occident** (novembre) publie des pages saisissantes de M. Paul Claudel.

**L'Humanité nouvelle**, après une interruption de presque deux ans, reparaît en octobre. Au sommaire : *Le Trust* par M. Th.-Elmer Will, des *Sonnets* (!?!) de M. V.-Emile Michelet, *le Gouffre*, nouvelle de M. Léonide Andreef, la *Situation politique en France*, par M. Marcel Sembat.

**L'Acacia**, revue d'études maç.·., exclusivement rédigée par des ff.·. maç.·., a publié en octobre son premier fascicule. Le Tr.·. Ill.·. F.·. A. Blatin y étudie *la Représentation proportionnelle* et le F.·. E. Vidal-Naquet montre, pour notre divertissement, l'esprit le plus inventif en traitant de *Dieu et le libre arbitre.*

**La Bavarde**, organe bi-mensuel, paraît depuis le 25 octobre. On nous prévient : « Le but de cette publication est

d'avoir 10.000 abonnés ». Elle en aura bientôt cent mille et davantage, si M. Félicien Champsaur y collabore régulièrement, car M. Champsaur a le génie du négoce.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

La pitié de Tolstoï (*Le Gaulois*, 19 novembre). — Balzac et Laurent Jan (*Le Temps*, 20 novembre). — Emile Zola posthume (*Le Temps* et *le Petit Bleu*). — *Memento.*

*Résurrection* a inspiré à M. J. Lorrain des réflexions très justes. Il rappelle d'abord (ou exhume) cette curieuse page tirée du moins connu des romans de Daudet, la *Petite Paroisse :*

— « Vous lui en voulez, vous ? de quoi ? demanda le curé abasourdi comme tout le monde.

— » Je lui en veux d'avoir mis la pitié russe à la mode.

— » La pitié russe !... qu'entendez-vous par là, mon cher abbé ?

— » J'entends cette pitié injuste qui ne va qu'aux coquins et aux gourgandines, qui nous attendrit exclusivement sur les détresses du bagne et autres mauvais lieux, comme si le malheur n'était touchant que dans le crime et dans l'abjection. C'est ce que j'appelle la pitié russe. Nous avons tous connu de braves femmes d'ouvriers, s'éreintant à soigner le ménage et les enfants, supportant sans se plaindre les privations et les coups ; et quand Dostoïewsky jette son Rodion aux pieds d'une fille perdue, qui symbolise à ses yeux toute la misère humaine, je trouve qu'il déshonore la misère et calomnie l'humanité.

» La voix du prêtre, dépouillée de ses hésitations, montait, harmonieuse et forte. A mesure, son regard comme son geste prenaient de l'assurance, une large envergure de prêche ; et Lydie, qui ne la connaissait que pour avoir vu de loin reluire et se rétrécir au loin sa soutane râpée, s'expliquait maintenant l'enthousiasme de sa belle-mère et du vieux Mérinet.

» Vous savez qu'elle vient de chez nous, cette pitié-là, monsieur l'abbé, dit Jean Delcrous... Elle date de 48 ; vous la trouverez dans les romans de Victor Hugo, de Mme Sand, d'Eugène Suë. Les Russes n'ont fait que nous l'emprunter en la raffinant pour leurs nerfs compliqués (1). N'empêche

(1) Il y a là une illusion bizarre, la sensibilité des Russes étant au contraire fort simpliste en comparaison de celle des vieux civilisés.

que la Sonia de Dostoïewsky est de la famille de Fantine. »

M. Lorrain illustre ainsi cette appréciation :

» C'est cette prose de l'auteur de *Sapho* que je me remémorais l'autre soir, à l'Odéon, pendant la première de *Résurrection.*

» La veille, à la répétition générale, j'en avais déjà eu la hantise, maintenant la tirade me revenait, plus précise et plus obsédante encore.

« En scène Mlle Berthe Bady, hagarde, les yeux pleins d'une stupidité hallucinante, nuançait et graduait avec une sincérité, qui en fait depuis hier une de nos premières comédiennes, le douloureux personnage de la Maslowa. C'était à l'acte de la prison, dans la détresse de l'ignominieux enfer du quartier des femmes, au milieu des tignasses dépeignées, des gestes maniaques et des cris hystériques d'un bétail d'idiotes et de folles.

» Après les œillades obliques et les obséquiosités câlines d'une fille accueillant le client, la Maslowa, ivre d'eau-de-vie, venait de cracher à la face du prince Nekludoff toute l'ordure de sa vie et les hoquets de sa haine... Et devant cette âme à jamais morte, devant cette brute humaine vautrée dans son vice et fermée à toute idée de résurrection, un obscur sentiment de revanche, un farouche élan de socialisme développé au contact des théories de Tolstoï, nous animait contre le trop tardif sauveur de la Maslowa, ce chimérique et utopiste prince Dimitri, victime de l'esprit mystique de sa race, car n'est-il pas lui-même dans le roman comme dans la vie bien plus l'occasion que l'auteur de la déchéance de la Maslowa ?

« Et cette scène, je me souvenais de l'avoir déjà vue au théâtre et, qui mieux est, jouée par la même comédienne, Mlle Berthe Bady, avec une douleur et une rage poignantes, c'était la scène de Fantine dans *les Misérables,* la scène atroce du poste de police où la lamentable fille, traînée pour avoir souffleté un muscadin — le cruel épisode de la boule de neige mis entre les épaules de la racoleuse par un dandy de la ville — invective et menace M. Madeleine, le maire, et le grand usinier du pays, qui, en chassant la fille-mère de sa fabrique, l'a jetée à la débauche; et cet effroyable fantoche qu'est Fantine, Fantine sans dents et sans cheveux, car elle a tout vendu pour payer les mois de nourrice de son enfant, Fantine, dans un paroxysme de fureur, crache au visage du magistrat qui l'a perdue ; et c'est la même colère de peuple et la même rancune de brute insultant et bavant à tort et à travers dans un

flot de gouaille et d'immondices, et M. Madeleine outragé sent une immense pitié l'envahir pour cette fille: il est pris à la fois d'attendrissement et de remords, car M. Madeleine, c'est l'ancien Jean Valjean, le forçat, comme Fantine et comme la Maslowa sont la pitoyable pécheresse, comme le prince Dimitri Nekludoff dérive à la fois de Rodion de *Crime et Châtiments* et du prince Rodolphe des *Mystères de Paris;* ce romanesque et beau prince allemand dont la silhouette a empli pendant trente ans le rêve des grisettes... le prince Rodolphe, toute une époque littéraire disparue et dont l'idylle avec Fleur de Marie, l'idéale des tapis-francs de la Cité, fleurit même pendant quelques pages dans les préaux de Saint-Lazare.

» Le quartier des femmes de la prison de Moscou, les dortoirs de la maison préventive du faubourg Saint-Denis, presque les mêmes décors, la Goualeuse, la Maslowa, Sonia et Fantine, presque les mêmes héroïnes. Rodion, Rodolphe et Nekludoff, chevaliers errants des bas-fonds et archanges de la Rédemption, presque les mêmes personnages. »

Et, conclut M. Lorrain, Tolstoï, bon cordonnier évangélique, ne ressemelle pas que des bottes.

Malheureusement il a coordonné ses emprunts avec génie et, soutenu par les esprits religieux du monde entier, il lui a été donné d'empoisonner les générations. C'est un grand malfaiteur, car il a redonné au christianisme primitif et servile une force dont on ne le croyait plus capable depuis des siècles... Voltaire! Voltaire! Que ceux qui ont dit du mal de Voltaire se mettent à genoux! C'était tout de même un bon préservatif contre la bêtise.

§

Laurent-Jan, ce nom est demeuré parce qu'il est impossible de raconter, sans l'y mêler étroitement, la vie de Balzac. C'était, a dit Gozlan, « son meilleur ami », « son bras droit », reprend M. Philibert Audebrand, dernier témoin vivant de cette fière époque. Laurent-Jan, dont M. Joseph Galtier vient d'esquisser le portrait, était de son métier dessinateur et décorateur, et, par surcroît, écrivain ; « cela lui permettait de juger la littérature en sa qualité de peintre, et la peinture en sa qualité de littérateur ». Il opérait dans *le Charivari*, alors très lu, journal de la littérature mordante, « rosse », comme on dit aujourd'hui. Il était méchant et spirituel; on le craignait, et il craignait Balzac, tout en lui tenant tête.

Gozlan, dans son *Balzac en pantoufles*, conte cette anecdote que je cite d'après M. Galtier :

« Balzac n'admettait sur sa table que du thé incomparable, introuvable, fabuleux. Il n'en donnait jamais aux profanes et rarement à ses amis. « Aux fêtes carillonnées seulement, l'escortait la boîte kamtschadale... » Ce thé avait une histoire. « C'étaient des jeunes filles vierges qui le cueillaient avant le lever du soleil et le portaient en chantant aux pieds de l'empereur. » L'empereur en avait accordé quelques poignées à l'empereur de Russie, d'un ministre duquel Balzac tenait sa provision précieuse.

« Le dernier envoi, celui d'où procédait le thé jaune d'or, donné à Balzac par M. de Humboldt, avait failli rester en route. Il était arrosé de sang humain. Des Kirguises et des Tartares Nogais avaient attaqué la caravane russe à son retour, et ce n'est qu'après un combat très long et très meurtrier qu'elle était parvenue à Moscou, sa destination. C'était, comme on le voit, une espèce de thé des Argonautes. L'histoire de l'expédition, que nous abrégeons beaucoup, ne finissait pas absolument là ; celle de ses étonnantes propriétés y faisait suite : trop étonnantes ! Si l'on prend trois fois de ce thé d'or, prétendait Balzac, on devient aveugle ; il faut se consulter. Aussi lorsque Laurent-Jan se disposait à boire une tasse de ce thé digne de figurer dans les endroits les plus bleus des *Mille et une nuits*, il disait :

« — Je risque un œil, servez ! »

Laurent-Jan, outre quelques études critiques, n'a guère écrit qu'un petit recueil d'aphorismes ironiques intitulé *Misanthropie sans repentir*, édité par Hetzel en 1856. M. Galtier en parle ainsi :

« Après quelques recherches infructueuses, j'ai fini par découvrir un exemplaire de *Misanthropie sans repentir*. C'est un petit volume in-16, publié chez Hetzel, ami de Balzac, et qui porte la date de 1856. Nos aînés l'ont lu sans doute, mais je me suis assuré que les hommes de notre génération ne le connaissaient guère. C'est ce qui me permet d'en détacher quelques parties piquantes.

« Laurent-Jan s'y complaît à jongler avec des paradoxes. Par exemple, il traite du *Despotisme des lunettes*.

« Il est vrai que certains hommes poussent l'effronterie jusqu'à noircir leurs verres, toujours pour y mieux voir. *Noircir*, entendez-vous ! Il en est même, chose triste à regarder, qui exagèrent ce luxe de défiance en se calfeutrant vert jusqu'aux

oreilles. Est-ce assez d'imposture? Est-ce assez se railler des gens?

» A ces hommes-là, nous demanderons ce qu'ils penseraient d'un sourd qui se boucherait les oreilles afin de mieux entendre.

» Du reste, la nécessité où se trouvent tous ceux qui portent des lunettes de regarder par-dessus ou par-dessous quand ils ont réellement intérêt à y voir est une preuve sans réplique de leur duplicité.

« Non, le but de ces hommes perfidement habiles n'est pas d'y voir *plus*, mais d'être vus *moins*. »

« Et plus loin :

« Dire qu'un regard est faux est du reste une sottise : il est très franc, au contraire, puisqu'il dit lui-même : *Je suis faux*. »

« Voilà la note. Laurent-Jan excelle dans l'aphorisme, l'axiome court, léger, jeu de pensées ou jeu de mots, toujours original et souvent même profond. Exemples :

« Toute vertu est doublée d'un vice. Etre vertueux c'est s'habiller à l'endroit.

« Pour bien juger les femmes honnêtes, il faut beaucoup connaître celles qui ne le sont pas.

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu *hais*.

« Il est une chose qu'une femme pardonne moins qu'un manque de respect en public : c'est trop de respect en particulier. »

«Je ne saurais mieux terminer qu'en citant quelques articles du décalogue intitulé ; *Ce que c'est qu'une femme qui sort*. Ce décalogue est le morceau principal, le chef-d'œuvre de Laurent-Jan :

« I. Toute femme seule qui, sans s'inquiéter du soleil, de l'ombre, du temps et du chemin, va légère et sérieuse, droit devant elle, et qui, sans avoir l'air de se hâter et sans paraître voir personne, déjoue tout le monde, est à coup sûr une femme qui sort.

« II. Semblable aux anges qui traversent les tempêtes sans éteindre leur nimbe de feu ni mouiller leurs blanches ailes, une femme qui sort a toujours autour d'elle une auréole de beau temps.

« Par le plus triste ciel, la pluie s'écarte de son front et le pavé s'avance blanc sous son pied qui l'effleure à peine. Quelque temps qu'il fasse, une femme qui sort arrive donc toujours où elle va — parfaitement immaculée. Au retour, il est vrai,

l'auréole a disparu, mais ce n'est alors qu'une femme qui revient.

« V. Une femme qui a sa voiture à elle ne commence à sortir que du moment où elle en descend. Toute femme qui, partie à pied, prend une voiture de place, est une femme qui sort du moment où elle y monte.

« VI. Avant d'arriver où elle ne veut pas être vue, une femme qui sort va toujours où elle veut qu'on la voie.

« VIII. Une femme qui sort prend toujours le côté opposé où elle va.

« X. Un sot salue une femme qui sort, un fat l'évite en souriant, un galant homme ne la rencontre jamais. »

« En vérité, ne vous expliquez-vous pas maintenant l'amitié de Balzac pour ce La Rochefoucauld de chez Tortoni ? »

§

On lisait dans *le Temps* du 27 octobre :

« Le comité d'un groupe de recherches physio-psychiques nous adressait, hier, une façon de prospectus qui contenait la « nouvelle spirite » qu'Emile Zola écrirait *Justice,* l'offre de mettre gratuitement à la disposition des personnes qui en feraient la demande un appareil *médium-autographe* pour correspondre avec leurs parents et amis défunts, enfin l'invitation à assister, le soir, à l'Institut de sociologie, rue des Boulangers, à une expérience sur Emile Zola.

« Nous nous sommes rendus à cette invitation. Une porte à claire-voie, un escalier tortueux et étroit donnent accès à la salle d'expériences. Quant nous frappons à la porte, un homme coiffé d'un béret, vêtu d'une blouse noire sur laquelle s'étale une barbe déjà blanche, vient nous ouvrir. On dirait d'un vieux photographe. Il est seul avec une jeune personne dans une pièce carrée, faiblement éclairée d'une bougie ; une tringle d'où tombe un rideau divise la salle en deux parties.

— « C'est bien ici l'Institut de sociologie ?

— « Oui, Monsieur, répond l'homme à la barbe blanche.

— « Ne donnez-vous pas une expérience sur Emile Zola ?

— « Il n'est encore venu personne. Vous êtes le premier et l'unique spectateur. Mademoiselle, le médium que voici, allait se retirer, mais puisque vous vous êtes dérangé...

« Sur ces mots, le médium s'installe à une petite table en bois et y impose ses mains maigres. La communication ne s'établit pas très vite. Zola n'a pas l'habitude, déclare le spirite. Soudain la table s'agite, se penche. Nous posons des

questions. Zola répond qu'il connaît notre nom, mais il ne veut pas l'épeler. Nous lui demandons ensuite s'il a retrouvé Renan. La table sursaute furieusement. La réponse est fort nette. « Oui, Zola a déjà rencontré Renan », affirme le médium. — « Demandez-lui donc s'ils s'entendent bien, s'ils sont d'accord. » La table fait quelques mouvements qui signifient, paraît-il, que les deux hommes illustres ne sont pas en communion d'idées.

« A ce moment, les mains du médium reculent et quittent la table.

— « Voyez, la table fuit. Ce n'est pas moi qui retire mes mains. Zola est en train de partir.

« Le spirite se penche vers la table et, en agitant sa main, adresse quelques paroles de remerciements à Emile Zola. « Il faut être poli avec les esprits, dit-il. Les catholiques, d'ordinaire, récitent des prières en prenant congé de leurs interlocuteurs supra-terrestres. Vous vous étonnez que Zola ne soit pas resté plus longtemps en communication avec nous. Les esprits sont parfois bizarres. Croiriez-vous que certains d'entre eux ont perdu la mémoire. C'est vraiment inouï. Nous en interrogeons qui prétendent vivre encore. Tenez, Mlle Henriot, la victime de l'incendie des Français, répondait qu'elle appartenait toujours au Théâtre-Français. L'autre jour, j'ai eu une grande conversation avec Zola. Il m'a appris qu'il écrirait *Justice*. »

« Comme nous demandions au spirite pourquoi il qualifiait son institut de sociologique : « Vous n'apercevez pas les rapports du spiritisme et de la sociologie ? Eh bien ! la religion étant sur le point de disparaître, il faut que le peuple croie aux puissances surnaturelles. Le spiritisme doit remplacer le christianisme. La démocratie sera spirite ou ne sera pas. »

« Nous ne disons pas le contraire, mais pour amener la démocratie au spiritisme, l'Institut sociologique aura besoin de soirées plus suivies que celle où nous avons été « l'assemblée ».

Mais, plus récemment, le *Petit Bleu* (16 novembre) nous a appris que feu M. Zola refusait d'écrire *Justice*, soit qu'il en eût assez de la copie, soit qu'il se méfiât de l'intermédiaire. Le médium contristé s'est mis en campagne au pays astral, cherchant une influence capable de faire revenir le romancier sur sa décision fâcheuse. Il la trouva. C'est Renan lui-même.

« Il va guider Zola, lui apprendre les choses de l'autre monde », — et, qui sait? peut-être collaborer.

Memento. — *Les effigies de Balzac*, par Octave Uzanne. Reproductions de portraits et caricatures (*Echo de Paris*, 15 octobre).

*Francis Jammes*, par André de Lorys (*Progrès du Var*, 10 octobre).

*Eugène Fromentin*, par le Dr E. Brard (*Courrier de la Rochelle*, 30 octobre).

*La Cité d'Aoste*, par René Bazin. Anecdotes sur Xavier de Maistre (*Journal des Débats*, 2 novembre).

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

Comédie Française : Reprise de *Rome vaincue*, drame en cinq actes, en vers, d'Alexandre Parodi (11 novembre). — Odéon : *Résurrection*, drame en cinq actes et un prologue, de M. Henry Bataille, d'après le roman de Tolstoï (14 novembre). — Théatre Antoine, *l'Enquête*, piece en deux actes, de M. Georges Henriot; *l'Aventure* : comédie en deux actes, de M. Max Maurey; *la Reprise*, comédie en deux actes, de M. Maurice Vaucaire (24 octobre); reprise de *Demi-sœurs*, pièce en trois actes, de M. Gaston Devore (10 novembre). — Renaissance : *la Châtelaine*, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus (25 octobre). — Athénée : *le Cadre*, comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff (7 novembre). — Porte-Saint-Martin : *Nos deux consciences*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Paul Anthelme (11 novembre). — Œuvre : Reprise de *Rosmersholm*, drame en quatre actes, d'Ibsen, traduction de M. Prozor (28 octobre); reprise d'*Un ennemi du peuple*, pièce en cinq actes, d'Ibsen, traduction de MM. Ad. Chènevière et H. Johansen (31 octobre).

Il y a des écrivains dramatiques qui ont une chance singulière : ils sont médiocres, mais le hasard a voulu qu'ils trouvassent, dans leur vie, une ou deux scènes à effet, et que certains de leurs personnages parlassent avec cette grandiloquence qu'on prend parfois pour de la grandeur. Il arrive aussi que les circonstances les servent : on est las d'une forme littéraire qu'ils combattent, on peut les opposer à des novateurs, on trouve dans leurs vers des allusions politiques. Et les voilà consacrés grands hommes. On veut imposer leur gloire, et, pendant longtemps, leurs faux chefs-d'œuvre encombrent les théâtres.

Alexandre Parodi fut un de ces écrivains. S'il sut imaginer des situations tragiques, comme on l'affirme, il les traita avec une telle gaucherie qu'il en empêcha l'effet. S'il eut de nobles pensées, il les traduisit en une langue misérable, et il n'est

pas de lycéen amoureux qui ne versifie mieux que lui. Qu'importe? **Rome vaincue** fut jouée au moment voulu. Ce fut une de ces pièces qui triomphèrent dans les années qui suivirent la guerre, car, en les écoutant, les spectateurs croyaient reprendre l'Alsace et la Lorraine. L'auteur de *Rome vaincue* devint glorieux. On veut maintenant que son nom, — comme celui de Casimir Delavigne, sans doute, et celui de Ponsard, — passe aux générations futures. On veut que ses œuvres restent au répertoire, et l'on vient de nous infliger une reprise de *Rome vaincue*. Attendons-nous à ce que de pareilles tentatives se renouvellent : on joue bien encore, de temps à autre, *les Enfants d'Edouard* et *Charlotte Corday*. Peut-être bientôt nous sera-t-il donné de voir *Ulm le parricide!*

Souvent, des manœuvres se sont permis de transformer en drames d'admirables romans : s'ils étaient habiles, leur pièce gardait, parfois, un peu de la beauté de l'œuvre primitive, mais c'est en vain qu'on y eût cherché une beauté qui lui fût propre. M. Henry Bataille, en portant à la scène **Résurrection**, nous réservait une noble surprise: il a fait une œuvre qui est émouvante, qui est belle en soi.

On pourrait affirmer, sans jouer au paradoxe, que M. Henry Bataille n'a pas traité le même sujet que Tolstoï. Le vrai héros du livre est le prince Nekhludov : c'est l'histoire de sa résurrection que Tolstoï nous conte, résurrection dont l'injuste condamnation de Maslova est la cause première, et qui s'accomplit le jour où Maslova, qui l'aime, le libère pourtant en épousant Simonson, et lui donne ainsi un grand exemple de vertu. La vraie héroïne du drame est Maslova, que l'erreur sensuelle du prince Nekhludov entraîne à la mort morale, puis que les soins attentifs de l'amant repenti font, peu à peu, renaître à la vie. M. Henry Bataille, en modifiant ainsi la donnée qu'il recevait de Tolstoï, a prouvé, une fois de plus, combien il est un auteur dramatique avisé. Nekhludov, héros de roman admirable, eût été, comme héros principal d'un drame, quelque peu froid, quelque peu ridicule, peut-être; ses actes eussent nécessité de longues explications; les monologues se seraient multipliés, et le drame, souvent, en serait devenu pâle et languissant.

Maslova est donc le principal personnage du drame, et il faut admirer avec quels soins M. Henry Bataille, psychologue adroit et subtil, nous fait voir les moments divers de son agonie et de sa résurrection. Il se sert du roman comme

d'une matière, matière précieuse et qu'il sied de respecter : mais il la façonne à sa manière, et il produit à nos yeux une œuvre vraiment originale. En agissant de la sorte, M. Henry Bataille n'a-t-il pas montré plus de déférence au sublime vieillard dont il se faisait le collaborateur intelligent qu'en nous livrant une transposition directe du chef-d'œuvre transposition qui eût risqué de n'être qu'une platitude? Faire de *Résurrection* une platitude aurait été vilainement trahir Tolstoï.

Le prologue, où nous assistons aux amours juvéniles de Nekhludov et de Maslova, est d'une grâce séduisante. Le temps passe, et voici la délibération, cruelle et comique à la fois, des jurés. Elle est excellemment traitée. Après un tableau chez la princesse Kortchaguine, qui est le moins bon du drame, M. Bataille nous conduit dans la prison des femmes. Tout l'acte est d'une horreur tragique qui nous trouble profondément. Et la scène est admirable entre Maslova, morte, peut-on dire, et Nekhludov. Il y a là des mots, des gestes qu'on n'oublie pas. Après un tel acte, le drame ne faiblit pas : il y a, dans la scène de l'infirmerie, je ne sais combien de détails heureux, et Maslova est bien touchante, quand elle veut se parer comme au temps d'autrefois, et se demande douloureusement pourquoi elle n'y arrive pas. Le dénouement est plein de grandeur. Et l'on est heureux d'avoir pu applaudir une œuvre vraiment noble, vraiment pure.

Il n'y a, dans *Résurrection*, où les rôles sont innombrables, que deux personnages importants. M. Duményjoue Nekhludov avec beaucoup de tact, il a évité d'en faire un prêcheur solennel; il est toujours simple, toujours naturel, et c'est un rare mérite. Mlle Berthe Bady joue Maslova. Ce rôle terrible, pourrait-on le tenir mieux qu'elle ne fait? Je ne le crois pas. Gaie, aimante, effroyable, attendrie, superbe, Mlle Bady est toujours vraie; elle semble vivre son personnage même; et il n'est pas une minute où elle ne soit émouvante. Mlle Bady a joué Maslova en grande artiste.

M. Georges Henriot nous conte, dans l'**Enquête**, un émouvant fait-divers, et il le conte avec beaucoup d'habileté. L'aventure de ce juge d'instruction épileptique qui a, sans qu'il s'en doutât, commis un assassinat, est d'un tragique incontestable, et la scène où le juge découvre, peu à peu, que le criminel qu'il recherche n'est autre que lui-même, est d'une puissance réelle. Ces dédoublements de la personnalité peu-

vent donner matière à des drames terribles et vrais : on sait tout le parti qu'en a tiré, dans le roman, Stevenson, quand il imagina son étrange et admirable *Docteur Jekyll*. Stevenson, d'ailleurs, mêla du fantastique à ce que nous savons scientifiquement. M. Georges Henriot, au contraire, se pique de n'inventer du drame que d'après des observations rigoureusement exactes. Sa tentative est digne de beaucoup d'intérêt.

Il ne sera pas toujours utile, quand on se proposera d'écrire des drames analogues à *l'Enquête*, de choisir, comme a fait M. Georges Henriot, des cas singuliers. Il y a, dans la donnée de *l'Enquête*, du romanesque. La pièce aurait été plus forte encore si elle n'avait, en rien, rappelé le mélodrame. On pourrait aussi lui reprocher de manquer un peu d'unité, bien qu'elle soit rapidement conduite, et d'une austère concision. Mais, quelques critiques qu'on y fasse, *l'Enquête* ne laisse pas que d'être une pièce curieuse, et dont l'auteur veut fuir la banalité. M. Georges Henriot débute heureusement au théâtre.

*L'Enquête* est jouée avec le plus grand soin, et M. Antoine est terrible dans la scène finale.

Dans **l'Aventure**, M. Max Maurey a mis au théâtre, avec esprit, un fait-divers réel, et des plus divertissants. C'est l'histoire d'un jeune homme, dont la maîtresse est mariée, sans qu'il sans doute ; plein d'honneur, il va la demander en mariage, et la malheureuse serait perdue, si l'amant gaffeur ne simulait, à temps, une attaque de folie. La petite comédie de M. Max Maurey est d'une gaieté franche, très plaisante. Elle est très adroitement jouée.

M. Maurice Vaucaire se plaît aux scènes attendrissantes. On goûte, à voir **la Reprise**, de tendres émotions. *La Reprise* est une comédie douce, et qui n'est pas sans agrément.

Il y a quelques années, les Escholiers jouèrent **Demi-sœurs** : c'était le début de M. Gaston Devore. Depuis, M. Gaston Devore nous a donné *la Conscience de l'Enfant*, puis *les Complaisances;* mais *Demi-sœurs*, qui est un drame sobre, sans faux ornement, reste encore la meilleure de ses pièces. Mlles Lucienne Dauphin et Andrée Méry jouent fort bien *Demi-sœurs*.

On ne sait où s'arrêtera la bonne grâce de M. Alfred Capus. Depuis longtemps, il a pris soin de révéler aux spectateurs toute la sympathie qu'il éprouve pour les personnages qu'il met en scène : les héros de M. Capus sont élégants, ils sont

aimables, ils sont spirituels, ils ignorent la cruauté. Si parmi eux il en est un qui suscite quelques ennuis aux autres, M. Capus ne veut pas que nous lui en gardions rancune : on lui pardonne facilement, car jamais, à vrai dire, il n'est méchant ; il n'est guère qu'importun.

M. Alfred Capus ne garde pas pour ses héros seuls toute la sympathie dont il est capable : il aime le public qui se plaît à l'applaudir ; et c'est, je pense, pour bien prouver à ce public l'amitié qu'il lui porte qu'il vient, en écrivant **la Châtelaine**, de déférer à un de ses goûts les plus marqués.

La vue des gens pauvres est assez désagréable aux spectateurs. Au dix-septième siècle, on ne jugeait dignes de la tragédie que les aventures des rois et des princes; beaucoup de nos contemporains ne jugent dignes de la comédie que les aventures des bourgeois millionnaires. Le public fréquente avec bonheur chez les gens riches; et M. Alfred Capus s'est diverti, cette fois, à le satisfaire. Au fur et à mesure, d'ailleurs, que les pièces de M. Capus sont, non pas meilleures — *Rosine*, qui fut presque son début au théâtre, restera un de ses chefs-d'œuvre — mais mieux appréciées des auditeurs, leurs héros manient des fortunes plus considérables; il semble que, plus ses comédies font d'argent, comme on dit, plus M. Capus se plaise en la société des ploutocrates. André Jossan, industriel —homme du monde qui donne aux châteaux qui lui conviennent de singulières plus-values, comme Mme de Rives, qui est pauvre de trois cent mille francs, ne voudrait, sans doute, avoir que de lointaines relations avec l'aventureux Brignol, l'humble Rosine ou même l'audacieux Piégoy.

Mais M. Alfred Capus, en haussant le rang social de ses personnages, ne leur a rien fait perdre de leur esprit ni de leur bonne humeur. L'élégance matérielle que leur permet leur nouvelle fortune n'a pas — et c'est presque une merveille — diminué leur élégance morale. Les mondains chez qui, maintenant, M. Capus, s'amuse à nous conduire ne sont pas des sots : M. Capus en soit loué!

Il y a, dans *la Châtelaine*, une étude fort ingénieuse des formes diverses de la volonté. A l'homme volontaire, à André Jossan, qui, ruiné par sa faute, sut ne pas se décourager, goûta d'une vie nouvelle, fut assez intelligent et assez actif pour se refaire une fortune, M. Capus oppose l'homme veule, Gaston de Rives, que son manque d'énergie réduit à de fâcheux expédients, lâchement cruels et vilainement ridicules. Et c'est André Jossan qui, comme il est logique, l'emportera

sur Gaston de Rives : c'est André Jossan qui sauvera Thérèse de Rives, c'est à lui qu'elle appartiendra.

Et voici Mme de la Baudière : elle n'a qu'à parler, dit-elle, pour qu'on lui obéisse aussitôt ; chacun se courbe devant elle ; elle commande au destin ; c'est d'après ses décisions que se règle la vie des autres. Mme de la Baudière est la fausse volontaire ; sa toute-puissance n'est que vantardise. Son mari, le plus doux des hommes, ne lui oppose guère qu'une inertie bienveillante et apitoyée, et pourtant il finit toujours par être victorieux de sa farouche volonté. Le personnage de Mme de la Baudière est très joliment observé. Il est vrai, et d'un réel comique, sans être caricatural le moins du monde.

Les scènes agréables abondent dans *la Châtelaine :* il y a, au troisième acte, entre André Jossan et Thérèse de Rives, une conversation amoureuse qui est du ton le plus gracieux et le plus délicat. Au dernier acte, la scène où André Jossan rencontre Gaston de Rives n'est pas sans force ; on y entend, sur le duel, de sages paroles.

Je ne crois pas que *la Châtelaine* ajoute beaucoup à la juste renommée de M. Alfred Capus : il me semble que cette comédie, où l'intrigue est, parfois, un peu sombre, nev aut pas *Rosine, la Veine* ni *les deux Ecoles*. Mais le talent de M. Capus est si aimable, son optimisme est si spirituel qu'on éprouve, à entendre ses moindres œuvres, un plaisir constant : *la Châtelaine* charmera d'innombrables auditeurs.

D'ailleurs, il est rarement donné de voir une pièce aussi parfaitement jouée, aussi agréablement mise en scène. M. Guitry, M. Tarride, M. Boisselot sont des acteurs excellents : ils ont, dans *la Châtelaine,* la courtoisie de lutter à qui sera le meilleur, et, pour être juste, il faut les louer également. Mme Jane Hading est d'une suprême élégance et Mme Rosa Bruck rend son personnage avec un singulier naturel. MM. Noizeux, Frédal et Marsay, Mmes Berthe Cerny, Jeanne Derys et Jane Heller tiennent avec talent de moindres rôles.

C'est une aimable comédie que **le Cadre**, de M. Pierre Wolff. L'intrigue y est des plus ténues, mais on y trouve de jolis traits d'observation. Un homme, pour qui l'amour est un art, doit-il voir chez elle, — dans son cadre, — la femme qui le séduit ? Non, dit M. Pierre Wolff. Et l'exemple qu'il choisit prouve la thèse à merveille. Guillemette de Fège n'est qu'une mondaine, sans intelligence réelle, sans éducation

de l'esprit. Maurice de Gransey, tant qu'elle est chez lui, la trouve adorable; chez elle il la trouve détestable. Et voilà une amourette qui n'aura duré qu'un instant. Maurice de Gransey quitte la frivole Guillemette, et il est tout heureux de revenir à la tendre Francine.

M. Pierre Wolff nous montre des mondains dont la bêtise est d'un naturel parfait; il y a, dans sa pièce, des moments de douce émotion. Et elle est jouée avec tact par Mmes Valdey et Roggers, par MM. Deval, Gauthier, Maury et Bullier.

M. Paul Anthelme a écrit **Nos deux consciences** pour prouver qu'un catholique peut, aussi bien qu'un libre-penseur, obéir aux règles que lui fixe sa conscience. M. Paul Anthelme doit être un homme d'apaisement. Le malheur est que le mélodrame par lequel il a illustré les deux conférences du docteur Bordier et de l'abbé Pioux est assez banal, et ne concorde qu'arbitrairement avec le sujet qu'il s'était proposé. D'ailleurs l'héroïsme de l'abbé Pioux ne va pas sans quelque niaiserie : l'abbé Pioux n'est qu'un abbé Constantin hanté de souvenirs cornéliens. Le docteur Bordier est un brave homme; il essaye de sauver un innocent au prix de son honneur mondain, et l'on ne peut que l'en louer : s'il n'agissait pas ainsi, il serait la plus vile des canailles ; je ne vois pas qu'il faille le qualifier de héros. Mais, pour se décider à agir honnêtement, il ne prend conseil que de lui-même; il n'a pas besoin de confier ses angoisses à un évêque ; il n'a pas de directeur de conscience, et cela ne suffit-il pas à lui créer une supériorité sur l'abbé ?

M. Coquelin joue avec toute l'habileté qu'on lui connaît le rôle de l'abbé Pioux, et Mme Marie Laurent incarne superbement un personnage secondaire.

M. Lugné-Poë vient de nous donner une représentation de **Rosmersholm**. On est toujours heureux de revoir ce chef-d'œuvre : M. Lugné-Poë, cette fois, y a bien tenu le rôle de Rosmer, et M. Burguet a été un excellent Ulrich Brendel.

M. Lugné-Poë a repris encore **Un ennemi du Peuple**, qui est aussi une belle pièce. Et M. Lugné-Poë y joue Stockmann avec une sûreté incontestable.

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Reprise de *Pelléas et Mélisande*. — Les symphonies de Brahms et de Schumann.

L'œuvre d'art est plus souvent sentie que comprise. Je l'écrivais le mois dernier en cherchant la raison de la pérennité des chefs-d'œuvre. Peut-être est-ce tout le secret du succès de *Pelléas et Mélisande*. Car *Pelléas et Mélisande* est devenu « un succès ». Chaque soir amène un nouveau triomphe, pour le bonheur naïf des interprètes, indistinctement rappelés radieux par un public enthousiaste, pour l'ahurissement de la buraliste en détresse et la jubilation du caissier non moins stupéfait. Imaginez ce qui se doit passer sous le crâne abasourdi des « hommes de théâtre », — fonctionnaires blanchis sous le harnais, compétences professionnelles ou fournisseurs attitrés, — en présence du succès de *Pelléas et Mélisande*. Il paraît difficile d'attribuer ce succès à une cabale. Les auteurs auraient-ils tant d'amis, et de qualité si rare ? tant d'amis dont il ne leur fallût point se garder en même temps que de leurs ennemis éventuels? tant d'amis dévoués à cet héroïsme, de payer leur place à toutes les représentations, de pousser jusqu'au strapontin la volonté de remplir des salles et le désintéressement d'applaudir un camarade ? Ces choses-là n'arrivent même pas dans les contes de fées. On est bien forcé d'admettre que beaucoup de gens vont à l'Opéra-Comique acclamer leur œuvre, qui n'ont jamais vu Claude Debussy ni Maurice Maeterlinck. Il est même assez probable qu'une bonne partie de ces admirateurs ignorait hier jusqu'au nom du poète ou du musicien.

Ce succès n'en demeure pas moins un phénomène à peu près sans exemple dans les annales du théâtre. En le constatant dans notre Paris, on céderait volontiers à un sentiment d'amour-propre un peu puéril et, une fois de plus parmi tant d'occasions du contraire, on se sentirait flatté d'être Français. Que la beauté d'une œuvre d'art aussi insolite, aussi absolue dans sa sincérité, semble s'imposer à une foule de « spectateurs » contemporains, le seul snobisme suffirait mal à l'expliquer. Et encore, un snobisme de cet acabit, sévissant du parterre aux loges et des loges aux galeries paradisiaques, révèlerait-il un effort vers le beau, indice, chez la foule qui en est capable, d'une culture exceptionnellement élevée et délicate. Faudrait-il donc nous résigner à l'enfantillage démodé d'une autoadmiration solidaire et nationale ? Les

vieux clichés de « Ville-Lumière » et de « Flambeau de la civilisation », sans cesser d'être ridicules, exprimeraient-ils, au fond, quelque chose d'inéluctablement réel ?

A l'égard de la production artistique, les classifications « nationales », les termes généraux de « génie français », de « génie allemand » ou autre, n'ont jamais répondu pour moi, je l'avoue, qu'à quelque chose de fort vague, en tout cas à rien qui se puisse respectivement représenter, sans de formelles contradictions, par la liste intégrale des hommes de génie des nations en cause. Les grands créateurs apparaissent bien plutôt des êtres d'exception qui, sortis du troupeau, le dominent et quelquefois le dirigent ou, simplement, le méprisent à l'écart ou l'ignorent. Mais si l'éventuelle hégémonie artistique ou quelconque, momentanément conférée par eux au peuple qui les vit naître, est plutôt facticement que réellement « nationale », il semble bien que, parmi les troupeaux divers, une gradation de sensibilité s'établisse en proportion d'un inconscient passé de culture héritée ou acquise, fécondée par de très anciens croisements de races et affinée par la curiosité de constants échanges.

On ne peut pas ne pas remarquer qu'un public parisien ou français a donné cette preuve nouvelle de subtil instinct artistique dans le moment où, à propos de la disparition de ce qui restait de M. Zola, — c'est-à-dire un formidable et vaniteux imbécile, — « la brute blonde » anglo-saxonne, sa sœur scandinave et jusqu'au sceptique androgyne transalpin se rencontraient pour imprimer ou télégraphier les insanités qu'on savoura. On ne peut pas ne pas constater que, par ce même public français, l'implacable marchand de copie fut accueilli dès la première heure de son talent et suivi tant qu'il eut quelque chose dans le ventre ; et qu'il fallut que celui-ci fût vidé au point de ne plus contenir que de quoi souiller un cadavre, pour que le « monde civilisé » glorifiât l'écrivain par lui d'abord et si longtemps honni ou discuté.

L'œuvre d'art est plus souvent sentie que comprise, mais, certes, elle n'est pas sentie partout de la même façon. Et puis, n'est-ce pas là un peu jouer avec des mots ? Est-il bien possible, en face de l'œuvre d'art, de séparer la sensation de l'intelligence ? Pour le spectateur cultivé, le coup de Jarnac même de l'émotion bête diffère-t-il beaucoup d'un « touché » de salle d'armes ? Si la botte a porté, c'est sur le plastron et, quand le dit spectateur la reçoit, dans le même temps qu'il sent le coup, il en discerne aussi l'inanité. Mais ses

voisins, peut-être, ne s'en aviseront que demain ; d'autres, plus tard ; d'autres, jamais. En réalité, l'œuvre d'art n'est probablement jamais que « sentie ». Mais cette sensibilité artistique serait un composé très complexe, variable selon l'influence virtuelle, et souvent occulte, exercée par des facteurs d'ordre plus spécialement intellectuel sur la sensation brutale.

La qualité de l'œuvre qu'ils se pressent pour connaître témoignerait ainsi, chez les spectateurs toujours plus nombreux de *Pelléas et Mélisande*, d'un fonds latent de culture artistique dont on ne peut manquer d'être frappé. Car *Pelléas et Mélisande* est une chose unique dans l'histoire de l'art musical. Son apparition au théâtre est un fait d'évolution plus imprévu que ne le fut celle même de *Tristan*. L'art de Wagner dénonce un aboutissement, une synthèse. C'est comme un grand lac aux eaux mêlées et changeantes, où l'on peut distinguer l'apport certain des affluents. La musique de *Pelléas* semble tomber du ciel. Il est possible de citer les devanciers dont procèdent tous compositeurs et jusqu'aux plus grands maîtres : ici, on ne trouve pas de noms. On aperçoit bien que l'art de Claude Debussy vient à son heure; on reçonnaît en lui la suite logique de tout ce qui le précéda, — mais pas la conséquence. Ce n'est plus l'aboutissement, le soir glorieux d'une époque de l'art musical, c'est le matin d'une phase nouvelle de son évolution. Et l'art de ce mucisien qu'on ne sait à qui nettement rattacher, qui parle une langue qu'on pourrait presque littéralement qualifier d'inouïe, cet art apparaît, dans sa beauté si neuve, d'une perfection si complète et merveilleuse qu'on a peine à imaginer qu'elle puisse être dépassée. Ce langage créé d'hier ignore les balbutiements et les maladresses. On a l'illusion que l'artiste n'y laisse rien à dire, non pas mieux, mais seulement aussi bien qu'il ne l'ait dit le premier. Et il se trouve qu'une foule se plaît à ce langage admirable et inconnu. Sans doute, elle n'en pénètre pas la syntaxe harmonieuse. Mais sa sensibilité l'entend ; elle le devine. C'est presque déconcertant. Il faudrait remonter jusqu'aux Grecs.

Mais il ne nous est rien parvenu de la musique d'Eschyle et de Sophocle. Nous savons seulement que, vocale ou instrumentale, elle fut monodique ou homophone. Nous ne pouvons affirmer que la monodie grecque n'ait pas constitué un art aussi délicat que notre musique harmonique et comme elle autonome. Mais nous nous expliquons plus aisément les effets de l'association de l'art monodique et de la

tragédie, l'emploi de cette monodie en qualité de simple « moyen d'expression », qualité que la musique polyphonique ne semble capable d'assumer qu'à ses dépens ou à ceux du drame. Nous pouvons même admettre, à la rigueur, une sorte de prédestination essentielle de la monodie à ce rôle expressif ; car l'origine du chant monodique dans la parole humaine est une hypothèse plausible en somme et, si nous n'en possédons aucune certitude, nous n'avons pas le droit pourtant de repousser *a priori* sa possibilité. Tandis que l'évolution de notre polyphonie harmonique en a fait peu à peu un organisme indépendant dont les combinaisons toujours plus complexes ressortissent de rapports spécifiquement musicaux et n'ont qu'une relation éventuelle avec le discours ou l'action du drame.

En vérité, *Pelléas et Mélisande* est peut-être une chose unique dans l'histoire de l'art tout entier. Cette fusion identificatrice de deux arts et de deux chefs-d'œuvre en un seul est un monstre, une chose inclassable et sans nom, qui bouleverse les notions les plus évidentes et les conceptions les plus légitimes, qui dément l'expérience des siècles, qui se moque de tous les systèmes. Chez les Grecs, le poète était aussi musicien, et l'intervention de la musique, prévue et préparée dans sa tragédie. Chez Wagner et d'autres, le musicien était poète, et son drame, agencé pour la connexion lyrique. Ici, ce sont deux hommes différents, et le musicien s'empare après coup de l'œuvre du dramaturge, sans qu'en l'écrivant celui-ci ait songé à une pareille destination. Et jamais l'union des deux arts ne fut aussi profonde, aussi indissoluble. Il y eut, dans l'art musical, d'autres drames lyriques ou opéras qu'on s'accorde à honorer du titre de chefs-d'œuvre. Mais ce sont surtout des chefs-d'œuvre *musicaux*. Pour les estimer aussi haut, il faut désagréger l'ensemble, en disjoindre les deux éléments qui souvent jurent d'être accouplés. Dans le meilleur cas, leur équilibre n'est qu'intermittent, toujours rare. Certes, parmi les chefs-d'œuvre de tous les temps, il n'en est aucun que l'on puisse, au point de vue purement musical, mettre au-dessus de l'œuvre de Claude Debussy. Mais, que l'association des arts de la parole et du son ait abouti à une telle unité, à un équilibre si absolu ; que, sans rien perdre un instant de sa beauté propre et indépendante, la musique soit devenue l'art de l'expression la plus adéquate ; que, sans en souffrir un instant, le drame supporte le voisinage des combinaisons sonores les plus musicalement capti-

vantes, que sa puissance d'action même en soit infiniment augmentée sans l'emporter un instant sur la force de l'émotion musicale, de sorte qu'on ne sait pas qui des deux, drame ou musique, décuple la portée de l'autre et qu'il semble que tous deux pâtiraient à être séparés; — tout cela n'est jamais arrivé qu'une fois, une seule fois, avec *Pelléas et Mélisande*. Et voici qu'il faut ajouter qu'une foule contemporaine recherche avec joie le contact de cette œuvre étrange, élaborée dans l'isolement de la tour d'ivoire du génie ; il advient que cette création exceptionnelle, où tant de choses sont requises de la sensibilité du spectateur, « a du succès ».

§

Un autre signe incontestable des progrès de la culture musicale dans notre pays est le goût croissant du public pour les concerts en forme historique ou chronologique. Cette transformation de la sensibilité artistique est un fait extrêmement remarquable. On dirait que le public amateur veuille se justifier à soi-même ses propres émotions et s'expliquer leur diversité. Une tendance de ce genre, même confuse, est déjà le désaveu de la sensation inculte, la négation de l'effet brutal. MM. Colonne et Chevillard ont cru répondre à cette inclination de leurs auditeurs en exécutant, dans l'ordre où elles furent publiées, le premier, les quatre symphonies de Brahms, le second, les quatre de Schumann. Ils auraient pu mieux choisir.

Quand, en série chronologique, nous entendons au Châtelet l'histoire de la symphonie et au Nouveau-Théâtre les neuf symphonies de Beethoven, c'est l'évolution de la plus belle des formes musicales qui se déroule devant nous, en même temps que nous assistons au développement d'un prodigieux génie, que nous le voyons grandir à chaque étape, sans s'arrêter jamais d'aller toujours plus loin par des chemins insoupçonnés. Mais quel intérêt peut bien offrir l'audition « chronologique » des quatre symphonies de Brahms? J'en ai parlé naguère et ne pourrais que me répéter. Ce sont certainement des compositions qu'on ne doit pas mépriser. Je concède même qu'on les admire, malgré l'inégale qualité de leurs subdivisions respectives; car, en dépit de la circonspection du musicien qui attendit la quarante-quatrième année de son âge pour se risquer à la symphonie, il n'en écrivit aucune où l'on ne soit obligé de constater des faiblesses. Mais ces symphonies sont toutes les quatre également inégales et, si l'effort y apparaît aussi sérieux que la sincérité respectable, on ne dé-

couvre pas, dans leur succession, la moindre trace d'une quelconque évolution de la pensée de l'artiste, d'un changement fécond de sa manière, d'un essor inespéré de sa personnalité. Si Brahms avait reçu du Père Eternel le privilège de vivre aussi vieux que Mathusalem, il aurait imperturbablement continué d'écrire des symphonies analogues, ne valant ni moins, ni plus, les unes que les autres. Car Brahms fut un échantillon très caractéristique de ce type du « bon musicien » que Mendelssohn paraît incarner, et dont le menu fretin conservatorial alimente inépuisablement l'Armée du Salut de la musique de *Kapellmeister*. Le dit « bon musicien » est savant ou, du moins, il le croit, puisqu'il a fait ses classes et passé son bachot de fugue et de contrepoint. Il « connaît bien son métier ». Il connaît aussi ses classiques; il les vénère et les imite avec l'élégance de la platitude. Il croit les prendre pour modèles parce qu'il copie leurs procédés. De l'examen de ces procédés et surtout de ses devoirs de studieux élève, il a acquis l'art d'écrire correctement dans un style plus ou moins « sévère ». Désormais, il ne changera plus; il écrira toujours ainsi. Il n'écrira jamais rien « qui ne puisse s'expliquer » selon les règles traditionnelles et leurs exceptions, ou s'autoriser de quelque exemple illustre. Chez nous, cela lui vaut souvent les palmes; quelquefois, la rosette ; ça peut même le mener à l'Institut. Chez nos doctes voisins, il peut en récolter la gloire — ou son fantôme. Ce fut le cas de Brahms, dont on abuse peut-être un peu aujourd'hui après nous l'avoir fait attendre si longtemps.

Le besoin ou l'utilité d'une audition « chronologique » des symphonies de Schumann ne semble pas non plus très manifeste ; mais sa réalisation fidèle était beaucoup plus difficile. En effet, la quatrième symponie, en *ré* mineur, qui ne parut qu'en 1851, revue et remaniée par le maître, fut composée dans la même année (1841) que la première en *si bémol*, tandis que la seconde, en *do*, date de 1846. Ici la chronologie de publication n'est pas seulement vaine, elle est trompeuse. Il faut la corriger pour apercevoir, dans la troisième symphonie en *mi bémol* (1850), le déclin rapide du génie de Schumann. Schumann est la navrante attestation du danger possible de la discipline et des théories scolastiques. Il était né musicien jusqu'à la moëlle et, tout en faisant son droit, il devenait presque un pianiste virtuose et composait sans autre guide que son instinct. Il entrait dans sa vingt-deuxième année (automne 1831), quand H. Dorn lui donna ses premières leçons

de « basse générale », d'harmonie et de contrepoint élémentaire. A ce moment, outre quelques œuvres de jeunesse demeurées inédites, Schumann avait déjà produit ses *Papillons* (1829), ses *Variations sur le nom Abegg* et son *Allegro* op. 8 (1830). Ayant appris sur le tard et impatient de créer, il poursuivit irrégulièrement ses études en même temps qu'il écrivait, toujours pour le piano, ses compositions les plus originales. Schumann se montrait alors le plus acharné des *Davidsbündler* à houspiller les « Philistins ». Il prônait Chopin et Liszt ; il découvrait et défendait Berlioz. Mais il connut Mendelssohn et subit bientôt profondément son ascendant. En 1835, Mendelssohn fut nommé chef d'orchestre au *Gewandhaus*. Il se fixa à Leipzig où il fonda son conservatoire en 1843. On ne peut pas contester l'intelligence et la probité artistique de Mendelssohn. Il exhuma l'œuvre de Bach oublié. Par ses exécutions élégantes, il vulgarisa l'art des classiques. Il crut très sincèrement faire acte d'apôtre et d'éducateur en recommandant l'exemple des vieux maîtres. En réalité, il propageait simplement autour de soi l'habileté de pastiche qu'il en avait retirée lui-même. Mendelssohn a été le fossoyeur de la musique allemande. Il prépara pour elle la tombe du « métier » néo-classique. Son autorité était si grande et si unanimement acceptée que, dès 1847, le mal paraît irrémédiable. La campagne de Liszt à Weimar en resta stérile, sans que Mendelssohn eût marqué sa désapprobation autrement que par une réserve courtoise. Mais sa plus douloureuse victime fut Schumann. Schumann admirait et aimait jusqu'à l'adoration les grands musiciens de sa patrie. Sous l'influence de Mendelssohn, il voulut « apprendre » à écrire *comme eux*. Il semblait promettre d'abord une sorte de Chopin allemand, peut-être aussi génial que l'autre, et devoir contribuer, lui aussi, à l'évolution de son art. Peu à peu, il tourne le dos à l'avenir et s'hypnotise dans la contemplation du passé. Il projette de s'essayer à toutes les formes musicales léguées par ce passé, sans remarquer que la plupart sont épuisées. Il abandonne le piano et les lieder pour composer des symphonies et des quatuors dans le style adéquat. Il veut devenir un bon musicien. A trente-cinq ans (1845), il s'exerce à confectionner des fugues à l'instar et même sur le nom de Bach. Il devient, sans s'en douter, un « bon musicien » à la Mendelssohn. A mesure qu'il apprend, son harmonie devient plus banale, son écriture plus lourde, son inspiration plus terne. Il s'était coupé les ailes. La chute fut terrible. Un instant, avec

*Manfred* (1848), on croit le voir planer encore; ensuite, il tournoie au hasard en tombant toujours.

Les deux symphonies de 1841, la première et la quatrième, trahissent l'embarras de Schumann en abordant ce genre de composition. On y sent le pianiste à courte haleine qu'il était, orchestrant pesamment des inspirations parfois charmantes, mais contaminées déjà de la formule mendelssohnienne. La symphonie en *do* majeur (1846) mérite peut-être la préférence, malgré les concetti mièvres et la fade sentimentalité de son *adagio*. On rencontre même, dans cette symphonie et dans celle en *ré* mineur, une intéressante altération de la forme traditionnelle par un emploi du rappel de motifs assez analogue à celui qu'en fit depuis César Franck. La symphonie en *mi bémol* est incohérente, vide, et morne comme un glas. Elle annonce la catastrophe. Trois années plus tard, le 27 février 1854, Schumann se précipitait dans le Rhin. Il avait perdu la raison. Qui sait si Schumann n'eut pas conscience d'avoir manqué sa vie d'artiste, failli à la tâche glorieuse promise à son jeune génie? Il semble tomber en désespéré, se demandant pourquoi, luttant, implorant les grands musiciens en qui il se reconnaissait des ancêtres de sa race, sans se souvenir que ceux-là ne furent grands que pour avoir créé librement, pour avoir continué le passé sans se soumettre à sa férule. L'œuvre de Schumann est peut-être le drame que dénoua sa folie.

JEAN MARNOLD.

## *ART MODERNE*

Exposition de M. William Degouve de Nuncques et J. Massin à l'Art Nouveau. — Exposition de MM. Picasso, Launay, Pichot et Girieud. — Le monument Michel Servet. — L'Art américain.

**Exposition de M. William Degouve de Nuncques et J. Massin.** — De Majorque, où il vécut durant trois années, Degouve de Nuncques nous rapporte une œuvre considérable, impatiemment attendue par les admirateurs de ce noble, sensible et intelligent artiste.

Son nom évoquait jusqu'à cette heure dans nos souvenirs des visions d'une mélancolie intense et discrète à la fois, singulièrement aristocratique. Dans les pays du nord, où ce Français avait choisi de vivre, sous ces ciels blancs dont la calme clarté n'exagère pas la précision des lignes et laisse aux contours des objets le sens de la relation universelle, Degouve s'abandonnait sans danger à des rêveries où le poète déjà précédait le peintre. Nous connaissons de lui d'ad-

mirables compositions — un canal où baignent des maisons, toute une ville étagée dans le soir au bord des eaux; — on y sent planer une âme très harmonieuse, mais capable des plus vastes écarts, susceptible des plus brusques réactions, tantôt tranquille jusqu'à la placidité, tantôt troublée jusqu'à l'épouvante : sans cris jamais toutefois, silencieuse toujours. Art très élevé, très pur. Si la part de la nature y était un peu restreinte par une imagination très personnelle, l'œuvre témoignait du moins de qualités si rares qu'on ne pouvait songer à rien regretter.

Et nous tous, qui, de ces austères enchantements, gardions à l'artiste une vive gratitude, nous étions curieux de voir ce que le privilégié du crépuscule et des brumes saurait lire dans le livre éblouissant du plein midi.

Certes, que l'œuvre nouvelle soit, par des points, déconcertante, il n'y a pas lieu de s'étonner. Mais le mode de changement dont elle témoigne est-il logique? Est-il heureux ?

Je traduirai mon sentiment ainsi : *Degouve a rompu le silence.* Que ces mots disent mon étonnement et, en la limitant, précisent ma critique. Il a fait ce qu'on pouvait le moins attendre de lui. Seule question : l'a-t-il fait en toute liberté? On n'oserait répondre par une affirmation très catégorique.

L'azur du ciel et de la mer figés dans la chaleur, la turbulence du soleil, la gaieté bruyante des choses illuminées, les caprices étranges d'une végétation qui, dans la luxuriante abondance de ses gestes, rencontre les attitudes animales ou humaines, — toutes ces choses qui font pour l'œil un tapage constant, Degouve n'était point préparé à les entendre par sa longue fréquentation du « paysage lent » : il leur a fait le sacrifice des habitudes et des préférences de son esprit. Il a donné à sa peinture le ton de ces splendeurs sonores et il l'a rendue méconnaissable, presque. *Presque :* j'en préfère ce que ce petit mot y retient du passé. Voyez, par exemple, dans les salons de Bing, le tableau noté sous ce titre : « Nuit de lune à Pollensa » ; c'est de ces trente-huit tableaux le seul, je crois bien, qu'eût signé Degouve il y a cinq ans, — et c'est, je crois aussi, le meilleur. Dans la pénombre très douce de l'heure, l'ami (jadis) des choses pensives et fluides s'est retrouvé, magistralement.

Ce n'est point, et je le dis, que les autres toiles soient dénuées de beauté. Que de choses délicates, délicieuses, notamment dans ces tableaux : *Côte de Deyà, Miramar, la Terrasse, les Amandiers* (28 et 29)! Le N° 28, en particulier,

est une fête de printemps. Et ils ont une grâce extrême, les deux pastels (*un Majorquin, une Marjorquaine*) où le peintre nous montre, sans doute par un effort de synthèse, le bel habitant humain des îles charmantes.

Mais je crois sentir, et je voudrais me tromper, qu'il a été gêné par les éléments matériels où il cherchait la substance de son œuvre. Symboliste essentiellement, hanté des analogies profondes qui font le grand art comme la grande poésie, il a été desservi, surtout, par la lumière. C'est elle qui l'a contraint, impérieuse, implacable, à cerner de linéaments trop précis les apparitions animales ou humaines qui si souvent surgissent de la pierre ou de l'arbre pour nous affirmer la communion des trois règnes et l'unité de la nature. Laissées à demi dans l'ombre et vaguement indiquées, ces formes ont le charme d'un mystère que chacun de nous croit seul pénétrer. On risque, à les affirmer plus nettement, la puérilité d'une confidence faite tout haut, à tout le monde, — et Degouve n'a pas toujours esquivé cé péril.

Le tableau intitulé *les Contrées fantômatiques* serait bien le type de ce genre de symbolisme immédiat et, en définitive, peu significatif : une forêt où des arbres gris et verts s'allongent en tous sens, affectant l'apparence de reptiles énormes, sauriens, serpents, évidents, incontestables. Cela est par trop écrit. Ailleurs, ce sont les rochers dans la mer qui sont des chiens ou des ours. Ailleurs, au bord des flots, des pierres entassées évoquent un profil d'homme — le profil d'un homme : Richard Wagner !

L'étonnement des yeux et de l'esprit à changer brusquement de latitude s'explique de soi. Le cas est rare d'un Gauguin allant de la Martinique en Bretagne et de Bretagne à Tahiti sans que sa pensée ni sa vision s'altèrent en route. Encore était-il initié, lui, à la diversité des aspects de la nature par de longues et fréquentes traversées. Degouve n'a pas eu le temps d'entrer dans la familiarité des choses, aux Baléares. Sa peinture n'est parfois qu'un décor : mais peut-être a-t-il délibérément pris ce parti et devons-nous ainsi nous expliquer que le nuage et la montagne y soient aussi lourds l'un que l'autre, aussi légers.

Les « dessins colorés » de J. Massin sont des tapisseries gracieuses, extrêmement décoratives. Ce sont bien là les ouvrages d'une femme ; le métier est joli, l'exécution, d'un harmonieux effet. Je signale *les Isletas, Porto-Pi, les Pins Aloes, A Montserrat, Monastère de Montserrat*. Et il est cu-

rieux que ces petites toiles se mêlent aux œuvres plus vastes de Degouve sans s'y perdre ni les gêner, sans y déterminer un seul faux rapport.

§

**Exposition de MM. Picasso, Launay, Pichot et Girieud.** — Rue Victor-Massé, chez Mlle Weill, au rez-de-chaussée d'un étroit magasin, ces quatre artistes — deux Français, deux Espagnols — ont réuni leurs plus récentes œuvres. — Français? Espagnols? Dis-je bien vrai? Non. Tous quatre, citoyens de Montmartre! Patrie de leur désir, atmosphère de leurs travaux et de leurs ambitions, de leur art.

Art jeune (je ne dis pas « l'art nouveau » !) avec ses audaces et ses bonheurs, ses faiblesses, ses dangers : la période de recherches en soi et dans la nature. Picasso à vingt ans, et ses camarades ne sont pas beaucoup plus vieux que lui. Ils sont loin encore, sans doute, les uns et les autres, de la maîtrise. Ils ne se possèdent pas. Mais je ne sais rien de plus intéressant, de plus émouvant que cette sorte d'avant-l'aube des esprits, — rien, aussi, de plus significatif: si vous voulez connaître les directions présentes de l'art, interrogez les artistes qui sont en train de se chercher eux-mêmes, tout en se dégageant de l'enseignement reçu.

Ceux dont j'étudie l'effort vous répondraient qu'ils ont déjà traversé l'impressionnisme et qu'ils n'y retourneront pas. Ils s'en souviennent, toutefois, et ne sauraient sans ingratitude nier ce qu'ils lui doivent; seulement ils aiment ailleurs. Où? je soupçonne qu'il ne leur serait pas très facile de le dire avec précision. Encore une fois ils cherchent. Ils cherchent, et ce qu'ils produisent est bien d'un temps où la poésie des symbolistes et le roman des naturalistes sont contemporains. Il y a beaucoup de réalisme, de « brutalisme » même dans la peinture qu'on peut voir rue Victor-Massé. Mais, très bizarrement, cette dévotion servile aux premiers dehors des êtres et des choses se combine avec un bel instinct décoratif. C'est par là que cet art en formation, en route, est riche en précieuses indications de l'ordre le plus général.

Pour l'heure, il se bute au négatif, ce mur où il est fatal que se brisent les générations sans amour. Cela est visible chez tous, moins chez Pichot et Girieud, davantage chez Launay, plus encore chez Picasso.

Elle est extraordinaire, la tristesse stérile qui pèse sur

l'œuvre entière de ce très jeune homme. Cette œuvre est déjà innombrable. Picasso, qui peignit avant d'apprendre à lire, semble avoir reçu la mission d'exprimer avec son pinceau tout ce qui est. On dirait d'un jeune dieu qui voudrait refaire le monde. Mais c'est un dieu sombre. Les centaines de visages qu'il a peints grimacent ; pas un sourire. Son monde ne serait pas plus habitable que ses maisons lépreuses. Et sa peinture elle-même est malade : — incurablement? Je ne sais. Mais à coup sûr il y a, là, une force, un don, un talent. Tel dessin — une femme nue, accroupie — donne la sensation d'une merveille presque accomplie. Telle composition — au théâtre, deux spectateurs, un homme et une femme, dans une loge, se détournant de la scène où évolue la danseuse, lointaine, en pleine clarté — inquiète et attire comme une Fleur du Mal. Des êtres à peines sexués, « des démons ordinaires », aux yeux désolés, la tête basse, le front enfumé de pensées désespérantes ou criminelles... Faut-il, au bout du compte, souhaiter que cette peinture guérisse? Ne serait-il pas destiné, cet enfant d'une précocité effrayante, à donner la consécration du chef-d'œuvre au sens négatif de vivre, à ce mal dont plus que pas un autre il souffre?...

Les croquis d'audience de Launay, pris au Palais de justice, aux assises et à la correctionnelle, sont des choses très caricaturales et pourtant d'une vérité évidente. Les tableaux du même artiste me retiennent moins.

§

**Le monument Michel Servet.** — Un comité *international* s'est fondé pour élever un monument à Michel Servet dans cette même ville de Genève où Calvin condamna au feu l'apôtre espagnol de la liberté spirituelle.

On lit avec surprise dans les journaux que « le sculpteur Benlliure a accepté de faire un projet du monument ».

Vous avez pu voir au musée du Luxembourg un spécimen du talent de M. Benlliure. C'est d'une prétentieuse et décourageante médiocrité. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que ce statuaire rallie dans son pays les suffrages officiels, et qu'il soit, pour tout dire, le Puech de l'Espagne : s'en suit-il qu'il fût fatalement désigné, imposé au choix du comité? Et pourquoi donc ce comité fait-il un choix? N'était-ce pas l'occasion d'ouvrir un concours international? Servet est né en Aragon, mais c'est en France qu'il a étudié, c'est à Genève qu'il a été poursuivi, — et n'est-ce pas avec des capitaux indistincte-

ment suisses, espagnols, français que seront faits les frais du monument?

§

**L'Art américain.** — C'est par une manifestation d'artistes américains que s'inaugura la saison.

Un groupe de paysagistes — MM. Edwin Wecks, F. A. Bridgman, Aledandre Harrison, Albert D. Gihon, Clarence M. Gihon, Edwin D. Connel, Herbert W. Faulker, Victor D. Hecht, Park C. Dougherty, C. Crowninshield ont réuni une quarantaine de toiles, 29, rue Taitbout, chez Silberberg.

Prochainement sans nul doute une occasion nouvelle me sera offerte de noter les traits communs des artistes du nouveau monde et les tendances personnelles de certains d'entre eux. Aujourd'hui je me contente de signaler, dans cette première exposition, la contribution de M. Clarence M. Gihon, peintre siugulier, inquiétant, attirant, qui s'exprime surtout *dans les fonds* — comme un qui saurait un secret et nous entraînerait, pour nous le révéler, loin des premiers dehors. — Sans l'avoir imité il fait penser à Turner.

CHARLES MORICE.

## *ART ANCIEN*

**Le premier dépôt de Sèvres à Paris.** — Il est question de créer, sur le boulevard, un dépôt où la manufacture de Sèvres vendrait directement ses produits au public.

L'idée n'est pas neuve; elle remonte à M. d'Angiviller.

Vers 1785, malgré le merveilleux succès de la manufacture, l'écart était si considérable entre les recettes et les sommes énormes absorbées par l'entreprise, que le surintendant des Bâtiments chercha s'il n'était pas possible, non de le combler, mais au moins d'améliorer la situation. Il pensa que si l'on mettait les Parisiens plus à même de connaître les produits de Sèvres, — alors éparpillés chez de rares marchands, — ils les achèteraient plus volontiers.

Les prix, au reste, n'étaient pas pour effrayer. Si on jette les yeux sur ces factures que je viens de retrouver, on est frappé de l'extrême bon marché de ces œuvrettes admirables qui sortaient des mains de Caffieri, de Clodion, de Pajou... Si la « Toilette » donnée cette année (1782) à la « grande duchesse de Russie » est estimée 82.372 livres, d'autre part on ne se rassasie pas de lire ces prix, et ils acquièrent une saveur particulière alors qu'on les compare aux monceaux d'or dont on

paye aujourd'hui les mêmes pâtes tendres, les mêmes bleus de roi, les mêmes roses Pompadour.

Voici, par exemple, un achat de Boizot :

« Porcelaines du Roy. Livré par la manufacture des Porcelaines du Roy, à M. Boizot.

Quartier d'octobre 1782.

| | |
|---|---|
| 2 gobelets beau bleu | 72 livres. |
| 24 assiettes plates, dito | 48 — |
| 12 assiettes à potage | 36 — |
| 2 plaques rebut | 12 — |
| | 168 livres. |

Le 13 janvier 1783, païé 72 liv. à compte
Le 14 avril id. — 96 pour solde. »

Voici, au hasard, des comptes de petits clients :

« à M. Leverere, serrurier,
le 9 aoust 1782.

| | |
|---|---|
| 1 buste du Roy | 60 livres. |
| 6 gobelets | 18 — |
| 1 pot à sucre | 6 — |
| 1 theyere | 8 — |
| | 92 livres. |

Païé le 14 avril 1783 »

« à M. Drais, bijoutier,
le 21 décembre 1782.

| | | |
|---|---|---|
| 5 médaillons | à 5 livres... | 30 livres. » |

« à M. Lecot, peintre,
le 26 novembre 1782.

| | | |
|---|---|---|
| 4 assiettes | 4 liv. 10 sols... | 18 livres. » |

« à M. Rey, le 24 décembre 1782.

| | |
|---|---|
| 60 assiettes, à 13 liv. 10 sols | 810 livres. |
| 10 compotiers | 240 — |
| 2 sucriers | 144 — |
| | 1194 livres. |
| Remise de 9 p. 100... | 107, — 9 sols. |
| | 1086 livres 11 sols. » |

« à Madame le Breton, de Sève,
le 7 novembre 1782.

| | |
|---|---|
| 8 gobelets | 8 livres. |

| | |
|---|---|
| 12 gobelets.......................... | 36 livres. |
| 1 pot à sucre......................... | 6 — |
| | 50 livres. |

Paië le 6 janvier 1783. »

Aux marchands, il fallait encore faire une remise :

« à M. Bailly, marchand,
le 14 octobre 1782.

| | |
|---|---|
| 6 gobelets.................... | 24 livres. |
| 2 gobelets.................... | 18 — |
| 1 thyere...................... | 10 — |
| 1 pot à lait.................. | 10 — |
| 1 pot à sucre................. | 6 — |
| | 68 livres. |
| Remise de 9 p. 100.. ... | 6, — 2 sols. |
| | 61 livres 18 sous. |

Paië le 30 janvier 1783. »

« à Monsieur Lefébure d'Amsterdam,
le 11 octobre 1782.

| | |
|---|---|
| 2 déjeuners................... | 528 livres. |
| 1 groupe...................... | 130 — |
| | 648 livres. |
| Remise de 12 p. 100....... | 77 — 14 sols. |
| | 570 livres 6 sous. |

Paië le 2 janvier 1783. »

Certains grands seigneurs, et non des moindres, ainsi qu'on va en juger, exigeaient aussi la même faveur :

« à Monsieur le comte de Kindall.

| | |
|---|---|
| 2 baigneuses........................ | 600 livres. |
| 1 gobelet............................ | 6 — |
| 1 gobelet, sans soucoupe, chinois...... | 36 — |
| | 642 livres |
| Remise de 9 p. 100.............. | 57 l. 10 sous |
| | 584 l. 6 sous. |

Paië le 30 avril 1887. »

D'autres non mais, payaient fort tard :

« à Monsieur le comte de Creutz.
Le 27 novembre 1781.

| | |
|---|---|
| 9 pots à jus......................... | 216 livres |

| | |
|---|---|
| 6 tasses à glaces | 126 livres. |
| 2 couvercles | 84 — |
| 2 plateaux de moutardiers | 84 — |
| | 510 livres. |

Païé le 13 mai 1783. »

« à Monseigneur le Duc d'Orléans.

Au voyage de Versailles 1781

| | |
|---|---|
| 1 gobelet | 72 livres |
| 1 id. | 120 — |
| 1 écritoire | 54 — |
| 1 garniture de 3 vases grès Agathe.... montés en bronze | 960 — |
| | 1206 livres. |

Païé le 19 février 1783. »

Enfin ces deux grandes dames en usaient de même :

« à Madame la Duchesse de Fitz-James.

le 3 juillet 1782.

| | |
|---|---|
| 1 mélancolie | 72 livres. |
| 2 médaillons | 9 — |
| 2 lampes antiques | 240 — |
| | 321 livres. |

Païé le 5 décembre 1783

Ruë Saint-Florentin près la Porte

de l'Orangerie, place Louis-Quinze. »

« à Madame la Princesse de Lamballe.

Le 14 octobre 1782.

| | |
|---|---|
| 1 gobelet sans soucoupe mignature | 84 livres. |
| 2 flambeaux | 72 — |
| 2 tasses | 36 — |
| 2 id. | 60 — |
| 1 id. | 36 — |
| 1 id. | 52 — |
| | 330 livres. |

Païé le 26 janvier 1783. »

Et la Du Barry, qui achetait en 1777 :

« à Madame la comtesse Du Barry.

Le 1er mai 1777.

| | |
|---|---|
| 1 plateau | 120 livres. |
| 1 pot à le Romaine | 144 — |

| | |
|---|---|
| 1 theyre............................ | 9 livres. |
| 1 couvercle d'écuelle .................. | 30 — |
| 1 id............................... | 9 — |
| | 312 livres. |

Païé le 5 novembre 1783. »

Cependant, d'Angiviller veut louer dans Paris une boutique pour Sèvres. Auparavant, il tient à se rendre compte du marché. Il dépêche pour cela un des ses agents, qui lui adresse ce billet :

» 10 janvier 1785.

» Monsieur le Comte,

» Conformément à vos ordres, je me proposois d'aller dès le lendemain de mon retour de Versailles, visiter dans les différents magazins de Porcelaines de Paris la qualité et le prix de leurs marchandises; mais, réflexion faite, j'ai senty que pour faire cette opération avec fruit, j'ay besoin d'être accompagné d'une personne plus habituée que moi à juger de la porcelaine. J'ay en conséquence demandé au jeune Salmon, qui n'est pas plus connu que moi, de m'accompagner... »

On choisit une maison en plein centre, dans le quartier le plus remuant, entre la Louvre et la rue Saint-Honoré. J'ai découvert cette note pour le surintendant :

« Si on se détermine à faire le dépôt dans l'emplacement ruë du Cocq (la position est superbe) et que l'on puisse, comme il le paroît trouver une longueur de 42 pieds sur 18 de large pour y placer des tables à demeure ou moins un [espace] assez considérable pour y faire une exposition intéressante, on sera [dans] la nécessité de faire des tables pliantes, couvertes de drap verd (cette couleur fait valoir la porcelaine) et on les placeroit dans les embrasures des croisées, pour y avoir recours au besoin. Et on les feroit de façon que dans un moment nécessaire, en en réunissant un nombre, on pourroit étaler un service ou un surtout, et même l'un et l'autre ; il y en auroit toujours de tendues et d'ouvertes pour y déposer à fur et à mesure que les acheteurs choisiroient.

Il seroit nécessaire que le magazin ou dépot eût 12 pieds de haut.

Il serait aussi nécessaire qu'il fut carrelé en pierre de liais.

ce 13 avril 1785

Reignier. »

Et voici une autre indication qui permet de compléter la physionomie du futur magasin :

« Les tablettes adossées au mur du fonds seront destinées scavoir, tout en bas à placer la platterie et assortiments de toute espèce, depuis les fleurs et fruits jusqu'aux objets en fonds, par ordre :

Les 1res tablettes d'en bas seront destinées pour les tasses, écuelles, déjeuners, cabarets dans les décorations ordinaires.

Les 2es tablettes, tout ce qu'il y aura de précieux dans les objets énoncés ci-dessus.

Les 3es tablettes, les vases d'ornements et Biscuits arrangées avantageusement.

Les 4es tablettes, toutes les grandes pièces de service, comme pots à oiyle, terrines, jattes à punch, sceaux de toutes espèces, et même de grandes figures. »

On journoya encore quelque temps, — et ce fut 89...

VIRGILE JOSZ.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Frantz Jourdain : *De choses et d'autres*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Alphonse Germain : *Le sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres*, Bloud, 3 fr. 50. — Alphonse Germain : *L'influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts*, Bloud, 0 fr. 60. — Alphonse Germain : *L'art chrétien en France des origines au XVIe siècle*, Bloud, 0 fr. 60. — Georges Denoinville : *Sensations d'art*, 4e série, Dujarric, 3 fr. — Gaston Chérau : *La saison balnéaire de Monsieur Thébault*, illustré par Ch. Huard, Sevin et Rey, 3 fr. 50. — Louis Bordet et Louis Ponnelle : *Conversazioni romane*, Ernest Leroux. — *Calendrier des Poètes nouveaux pour 1903*, Gaston Lèbre, 3 fr. 50. — *Calendrier Robert de Montesquiou*, Gaston Lèbre, 3 fr. 50. — *Calendrier Mistral*, G. Lèbre, 3 fr. 50. — Maurice Quentin-Bauchart : *La reliure moderne au musée Galliera*, Henri Leclerc. — *La Pomme à Lisieux*, Emile Morière, Lisieux, 1 fr. 50. — Albert Guillaume : *Contre le Spleen*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Les Revues : *Gazette des Beaux-Arts*; *La Revue de l'art ancien et moderne*; *L'art décoratif*; *Art et décoration*; *La Chronique des arts*; *le Bulletin de l'art ancien et moderne*; *Journal des artistes*; *L'Occident*; *La grande France*; *La Critique*; *Le Monde catholique*; *La Revue du bien*; *La Revue des arts graphiques*; *La Bavarde*; *Le Cri de Paris*; *L'Assiette au beurre*; *Le Rire*; *Le Sourire*; *Le Pêle-Mêle*; *L'Art moderne*; *The Studio*; *Deutsche Kunst und Dekoration*; *Innen-Dekoration*.

Les Livres. — On éprouve toujours une joie particulièrement délicate à lire un volume de M. Frantz Jourdain. A connaître les admirations de l'auteur, on se rend compte de la qualité de sa pensée et de son goût et le lecteur se prend à aimer l'homme qui sait si bien aimer ce qu'il aime. Ce qu'il aime, c'est l'art de vérité passionnée et d'admirable entente

de la lumière d'Albert Besnard, les impressions d'un aigu modernisme d'Henri Guérard, la fantaisie aux ailes diaprées d'un Chéret, les pages d'observation poignante et terrible de Daumier, tout ce qui crie la joie de vivre ou la souffrance de penser, tout ce qui communique un frisson d'humanité surhumaine, si je puis dire. Dans ce livre qu'il dédie à *son cher Francis*, ce fils qui a hérité des beaux dons du père et de son amour de la beauté où qu'elle soit, Frantz Jourdain nous promène comme des invités dans le parc où s'épanouissent en chaleureuses floraisons ses sensations, ses amitiés, ses tendresses pour les hommes ou pour les choses. Le propriétaire a une façon à lui de vous parler au tournant des parterres — lisez au tournant des phrases — qui vous fait sans préambule son intime, si vous êtes digne de le devenir. Si vous ne sentez pas surgir en vous-même une immédiate sympathie vers son ardente passion du beau, vers son indulgence aimable qui sait faire place aux justices nécessaires, c'est que vous n'êtes pas de la même race. Vous ne le comprendrez pas, vous ne l'aimerez jamais plus tard : inutile de prolonger la causerie. Pour ma part, ce que je goûte dans ce récent livre **De choses et d'autres**, c'est le charme d'une conversation avertie, que les plus hautes questions ne rebutent point et qui sait y rester élégante et fleurie. Les roses y ont parfois des épines, c'est vrai, mais elles ne piquent que les fâcheux.

Alphonse Germain est parmi les écrivains d'art de notre temps une physionomie curieuse et estimée. Après s'être mêlé aux fièvres et aux tourbillons de l'existence moderne — assez du moins pour la connaître et pour prendre à la vie l'expérience suffisante à la compréhension de ses multiples aspects — le critique peintre et poète, las des luttes stériles, découragé par les « fourches caudines » qui jalonnent chacune des voies où sont susceptibles de s'engager nos jeunes contemporains, résolut de se retirer en quelque sorte du monde pour se réfugier dans la *médiocrité heureuse* du poète où sans ambition on se consacre joyeusement au travail.

Alphonse Germain nous a donné depuis lors de nombreuses études toujours graves et réfléchies. Sa méditation gagne à son isolement. Aujourd'hui il publie un volume : **Le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres** et deux brochures **L'art chrétien en France des origines au XVI^e siècle** et l'**Influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts**. On retrouvera dans ces travaux les qualités qui distinguent l'auteur : la

logique, l'ordonnance, la clarté et la sûreté du jugement.

Le quatrième volume des **Sensations d'art**, de Georges Denoinville vient de paraître. L'écrivain a su condenser en quelques lignes des opinions multiples sur de nombreux artistes contemporains. Anecdotes et mots ajoutent à l'ouvrage un côté à la fois pittoresque et attrayant. J'ai déjà dit à propos des premières séries le bien que je pensais du critique. J'ajouterai qu'au seuil du présent volume un beau bois inédit de MM. P. Vibert et A. Prunaire nous accueille.

Sur un texte des plus amusants de M. Gaston Chérau, M. Huard, le traducteur des ridicules provinciaux, a fait une série d'illustrations très observées qui nous font assister aux diverses péripéties de **La saison balnéaire de Monsieur Thébault**.

Sous le titre de **Conversazioni Romane**, MM. Louis Bordet et Louis Ponnelle ont réuni six conférences traitant le Fra Angelico, de Raphaël, de Lucas Signorelli, de Giotto, de la sculpture grecque au Vatican et de l'architecture de Saint-Pierre. M. Ernest Leroux, l'éditeur, a bien fait de réunir ces quelques pages où l'on peut trouver facilement un certain nombre de documents.

M. Gaston Lèbre, qui apporte dans l'édition des calendriers annuels le soûci d'une recherche d'art, vient de faire paraître un **Calendrier des Poètes nouveaux** avec des encadrements d'un joli sentiment décoratif par E. Vibert. De même un fort coquet **Calendrier Robert de Montesquiou** illustré de chauves-souris dessinées par La Gandara et un **Calendrier Mistral** fort délicatement décoré.

Au cours de cette année, M. Ch. Formentin, conservateur du musée Galliéra, a organisé une exposition de la reliure à laquelle ont pris part tous nos grands relieurs. M. Quentin-Bauchart a parfaitement résumé en une courte brochure l'historique de cette tentative en faveur d'une rénovation de la décoration du livre. **La Reliure moderne au Musée Galliera** est un document à garder à l'égal d'un catalogue, car c'est une façon de rapport qui marque une date dans la renaissance des arts appliqués.

Depuis quelques années, grâce aux efforts de quelques amoureux du passé, de quelques poètes et écrivains comme MM. Ch. Th. Féret, Encoignard, G. Dubosc, Jean Bertot, et de quelques passionnés de folklore, la vieille Normandie ressuscite peu à peu d'un autrefois dans lequel elle semblait pour toujours irrémédiablement ensevelie. Une brochure au titre

simple, **la Pomme à Lisieux**, nous est un précieux enseignement sur les efforts qui de tous côtés sont faits pour conserver les monuments vétustes et pour perpétuer la mémoire des traditions pittoresques. A Lisieux particulièrement M. Chéron, maire de l'endroit, M. Encoignard et M. de Boislaurent aidé de quelques Lexoviens de goûts artistiques, ont fondé la Société du *Vieux Lisieux*, qui vient d'acheter trois vieilles maisons du plus curieux caractère pour en faire des musées locaux. On ne saurait trop féliciter les initiateurs et ceux qui les aident dans leur entreprise comme Mme Herbet, M. Ed. Groult, M. Rosier, M. Poubelle, M. Delobeau et d'autres qui, par leur bonne volonté et leur aide pécuniaire, ont favorisé l'éclosion de cette société qui servira de modèle certainement à ceux qui voudront créer des organismes du même genre dans les autres vieilles cités normandes.

**Contre le spleen**, d'Albert Guillaume, ne diffère point des publications similaires du même auteur. Dessins faciles, mots faciles, le tout assez amusant pour permettre de tuer une heure aux gens qui ont du temps à « chouriner ». Comme l'auteur n'a point dû chercher autre chose, il semble qu'il ait réussi à souhait.

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (novembre). — M. Alphonse Roserot a réuni les plus intéressants documents concernant la belle *fontaine d'Edme Bouchardon, rue de Grenelle*. Un critique extrêmement averti et dont il faut aimer les admirations sincères et les élans émus, M. William Ritter, étudie l'œuvre du peintre *Hans Sandreuter*, élève de Bœcklin et dont l'exposition posthume, organisée successivement à Bâle et à Zurich, a eu un grand retentissement en Suisse et en Allemagne. M. Georges Denoinville termine une série d'articles sur *Edme Saint-Marcel, peintre, graveur et dessinateur*. De M. Louis Dimier, *Un portrait de Henri III et le peintre Jean Decourt*. En hors-texte, deux gravures sur bois de M. et Mme Prunaire d'après des dessins de Edme Saint-Marcel et une eau-forte originale de Manet.

**La Revue de l'Art ancien et moderne** (10 novembre). — En outre d'un article de M. Louis Gonse sur *la Minerve de Poitiers*, d'un autre de M. de Foucaud sur *Emile Gallé* et de quelques notes intéressantes de M. Fernand Calmettes sur *des tapisseries du garde-meuble*, il faut signaler une étude de M. Roger Milès sur Félix Ziem, étude bourrée d'anecdotes spirituellement contées par un des intimes du maître des féeries maritimes qui fut un des plus purs

amants de la lumière et de ses fêtes. Plusieurs beaux hors-texte.

**L'Art Décoratif** (novembre). — M. Camille Mauclair étudie l'art de Bartholomé, d'une élégance mélancolique et d'une psychologie répandue jusque dans la chair. — De M. Gustave Soulier. à propos d'une maison de rapport récemment élevée boulevard de Courcelles par un de nos architectes les plus épris de recherches originales en même temps que de logique artistique, M. Schœllkopf, auteur de l'hôtel de Mme Yvette Guilbert, boulevard Berthier : « Lorsque l'on considère une façade de M. Schœllkopf, on est tout de suite frappé par la volonté de donner autant que possible un modelé souple à la pierre, de soulever sur la surface murale de légers reliefs qui viennent s'absorber doucement dans le fond, et qui aident les plans divers à se pénétrer davantage, qui créent une intimité d'organisme plus grande entre la surface générale et les avant-corps, les balcons en saillie, dont ces reliefs forment l'attache. » Ces quelques lignes sont des plus justes. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'œuvre de M. Schœllkopf, c'est, en effet, qu'il modèle une façade à la façon dont Rodin, par exemple, modèle un visage. — Au même numéro, une étude de M. Jean Vignaud sur *Lévy Dhurmer* (13 illustrations).

**Art et Décoration** (novembre). — Bonne étude de M. Charles Saunier sur M. Luc-Olivier Merson. — M. Tristan Destève détaille la très louable et très curieuse tentative archictecturale et décorative de M. René Lalique dans sa maison du Cours-la-Reine. — M. Pierre Roche parle avec expérience de l'emploi du plomb dans la statuaire moderne.

**La Chronique des Arts** (25 octobre). — « Il nous est arrivé déjà de signaler certaines singularités administratives de nos musées et d'en regretter les conséquences. Qui n'a déploré récemment encore l'exode d'un ouvrage de l'école française, qu'on espérait voir un jour au Louvre et qui a été acquis à une vente par un musée étranger ? Tous ceux qui ont souci, en France, de nos richesses d'art, se sont étonnés ; hors de France même, on a cru devoir manifester quelque surprise non dépourvue de sévérité. L'auteur anonyme du catalogue critique de l'exposition de Bruges s'est plu à écrire quelques pages de sa façon sur l'insouciance de notre administration. On ne les lui demandait pas. Mais, puisqu'il a pris la peine de joindre à ses considérations esthétiques sur l'identité des maîtres inconnus quelques dissertations plus littéraires

sur l'administration française, il serait injuste de lui refuser un instant d'attention.

« Ce qui chagrine notre auteur, et non sans raison, c'est que la France se préoccupe si peu de son art national du xv$^{e}$ et du xvi$^{e}$ siècle. Il veut bien croire que ce n'est point par ignorance; il veut bien croire aussi que ce n'est pas par manque de ressources; il veut bien reconnaître même le zèle éclairé de quelques-uns, qui demeurent exceptionnels. Mais enfin, quelque chose lui échappe, et il ajoute que, s'il connaissait mieux les rouages de l'administration française, il trouverait bien auquel il faut attribuer « ces défaites successives » dans des circonstances où les œuvres en jeu « n'ont, pour aucun autre pays, le prix qu'elles ont pour la France ».

« Peut-être, sur ce sujet, pourrait-on lui apporter quelque lumière. L'auteur confesse lui-même qu'il sait ce que valent les « commissions » et que, de ce chef, la Belgique n'a rien à nous envier. Qu'il apprenne donc qu'à Paris il existe un Conseil puissant et redoutable, qui se nomme le Conseil des Musées. Ce pouvoir occulte et anonyme, tel qu'il est organisé annuellement, gêne l'initiative des conservateurs, retarde leur action quand il ne l'empêche pas, et c'est lui qui est responsable d'apparentes négligences, dont les effets ne sont que trop réels. »

**Le bulletin de l'Art ancien et moderne** (15 novembre). — Quelques lignes sur M. Eugène Müntz qui vient de mourir :

« Il était né en 1845; de bonne heure il s'était intéressé aux choses de l'art et à leur histoire, et avait déjà publié d'intéressantes monographies dans la *Revue d'Alsace* quand la création de l'Ecole française de Rome lui ouvrit définitivement sa voie. C'était au lendemain de la guerre ; l'énergique initiative d'Albert Dumont venait de triompher de toutes les difficultés ; l'Ecole du palais Farnèse était fondée ; dans la promotion du début, nous retrouvons le nom d'Eugène Müntz, à côté de celui de l'abbé Duchesne, qui préside aujourd'hui aux destinées de l'établissement dont il fut le premier élève.

« Müntz s'y était bien vite conquis une place à part en dépouillant le *Liber Pontificalis* et en se consacrant à l'étude des archives du Vatican ; travailleur acharné, il ne parut tout d'abord pas pressé de publier, mais on put apprécier le résultat de ses patientes recherches quand parurent successivement les divers volumes des *Arts à la cour des papes*, si pleins de faits et de renseignements. Plus tard, et à bref délai, on vit

se suivre les *Précurseurs de la Renaissance,* le *Raphaël,* devenu classique, et l'*Histoire de la tapisserie.*

« Désormais, il est maître de son sujet, il a son domaine à lui, la Renaissance italienne est devenue sa chose propre : mémoires et volumes se succèdent, tantôt savants, tantôt abandonnant tout appareil scientifique pour se mettre à la portée de tous, aboutissant enfin à ce *Léonard de Vinci* qui fut sa dernière œuvre passionnelle, et que devait compléter une *Histoire générale de la Renaissance,* allant par la France de l'Italie jusqu'au Nord.

« En dépit de tant de travaux, Müntz trouvait encore du temps pour s'occuper de cette belle bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts, dont il fut en quelque sorte le second fondateur et au développement de laquelle il s'était voué tout entier. C'est une œuvre spéciale, à côté de celle de l'écrivain, qui s'impose, elle aussi, à notre gratitude. »

**Journal des Artistes** (9 novembre). — M. Henry Hamel, après avoir étudié l'emploi des couleurs à l'huile en bâtons découvertes par M. Raffaëlli, leur consacre quelques lignes, à propos de l'exposition d'œuvres exécutées avec ces couleurs et ouverte chez Durand Ruel depuis le 24 novembre dernier.

« Les couleurs à l'huile solides, dit-il, ne se substitueront évidemment jamais complètement aux couleurs à l'huile ordinaires qui joueront toujours leur rôle dans notre merveilleux art de peindre; mais elles constituent un adjuvant précieux et même, je ne crains pas de l'affirmer, un adjuvant indispensable.

« En effet, il n'y a pas une peinture de n'importe lequel de nos grands maîtres qui ne trouverait profit à être reprise et plus ou moins rehaussée avec les couleurs solides Raffaëlli. Tous ceux qui me lisent savent que, depuis plusieurs années, certains artistes mettent leur peinture sous verre après y avoir ajouté du pastel. Mais ce pastel ne fait pas corps avec la peinture, il est sujet à s'effriter, à disparaître. Avec les couleurs solides Raffaëlli, cet inconvénient n'est pas à redouter, et, au lieu de se borner à de simples rehauts, on peut reprendre sa peinture d'une façon bien plus complète. Pour les ciels, dans lesquels il est si difficile, avec la seule peinture à l'huile ordinaire, de donner au spectateur la sensation de l'atmosphère avec ses vibrations, les couleurs solides, d'un maniement si facile, rendent d'inappréciables services. Rien de plus intéressant encore, que de commencer et de pousser un portrait avec les couleurs Raffaëlli pour, ensuite, la dessiccation étant com-

plète, revenir par des glacis à l'huile de lin. Les glacis eux-mêmes bien secs, on reprend les bâtons Raffaëlli pour des accents finaux, rehauts et accrochages. Nul ne peut se faire une idée, s'il n'a pas employé ce procédé, de la puissance et de l'enveloppe qu'il donne. Chacun, au surplus, par la pratique, variera son « faire » à l'infini. »

**L'Occident** (novembre). — Fin d'une excellente étude de M. Alphonse Germain sur *Un maître du paysage : Auguste Ravier.*

**La grande France** (octobre). — M. Marius-Ary Leblond a écrit quelques pages lyriques sur l'œuvre d'un artiste norwégien, M. *Diriks*, qu'il appelle *le peintre du vent.*

« Le peintre est celui qui fait la chasse à la lumière. Or Diriks n'aime la lumière que quand elle est agitée et poursuivie par le vent rapide, il n'aime la lumière que quand toute la vie sur terre bouge et grouille. Il lui faut donc, peintre, d'abord capter la lumière, puis peintre du vent, capter la lumière poursuivie par le vent, fixer le passage du vent, fixer le passage du vent et de la lumière : ainsi porte-t-il une double âme de chasse. La plupart des artistes nous accoutumèrent à des paysages de calme où la lumière s'emprisonne, docile, et s'ordonne avec grâce en travail de sérénité : mais les paysages de brise, qui sont les heures d'inspiration, les heures de génie de la terre, nous les ignorions. Diriks nous apporta les paysages du vent. Il est grand, blond, stable sur la terre comme un marin est stable sur un pont de navire ; il a une barbe tournée par la brise ; son attitude évoque un homme debout en proue. Il dresse le type silencieux et fort du marin d'aventures qui se livre au vent du nord de la mer dans les yeux, et qui va droit aux horizons, se guidant aux nuages autant qu'aux lames... »

**La Critique** (5 octobre). — Article de M. Emile Sedeyn sur *le Salon d'Automne.* — M. Georges Bans annonce la constitution définitive du *Nouveau-Paris* dont les efforts méritent d'être soutenus par tous ceux qui s'intéressent à conserver à notre cité son prestige de beauté et d'élégance.

**Le Monde catholique** (15 octobre). — *Les fresques de l'appartement papal au château Saint-Ange de Rome* par le major Mariano Borgatti.

**La Revue du Bien** (1er novembre). — *L'œuvre de Jan Styka*, par Czeslaw Jankowski. — *Coupures* par Jean Dolent.

**La Revue des Arts graphiques** (8 novembre). — Ar-

ticle de M. Paul Bluysen sur les enseignes parisiennes, à propos du concours d'enseignes organisé à l'Hôtel de Ville.

**La Bavarde** (25 octobre et 10 novembre). — Notre nouveau confrère, sous la direction d'Antonin Reschal, s'annonce comme devant mériter les meilleurs suffrages. Aux deux premiers numéros, dessins d'Orazi, Edouard Bernard et Henry Detouche.

**Le Cri de Paris** (passim). — Dessin d'Hermann Paul et de Roubille.

**L'Assiette au beurre** (27 septembre).— *Nos Musiciens*, par Aroum al Raschid.

(4 octobre).— *Les Monstres de la Société*, par Léandre.

(18 octobre). — M. Jacques Baseilhac consacre de nombreuses pages à l'observation des *Gueux*. Il a noté avec une précision connue et une apitoyante poésie, quelques-uns de leurs gestes et quelques-unes de leurs pensées.

(25 octobre). — Camara cloue au pilori quelques-uns de nos *généraux et amiraux* les plus cléricaux. Texte de Nick.

**Le Rire** (passim).—Dessins de Léandre, Métivet, Jeanniot Grandjouan.— Dans le numéro du 27 septembre le caricaturiste militaire Charly nous fait assister aux *Grandes manœuvres* et débite avec bonhomie, par petites doses, une ironie amère..., mais juste.

**Le Sourire** (passim).— Dessins de Huard, Cadel, A. Bertrand, Mirande.

**Le Pêle-Mêle** (passim). — Dessins de Benjamin Rabier et Luc Leguey.

**L'Art moderne** (26 octobre). — Quelques mots de haute compréhension de M. Octave Maus sur Constantin Meunier, à propos de la belle exposition de son œuvre au cercle artistique de Bruxelles.

(16 novembre).— M. Fiérens-Gevaert parle d'un des sculpteurs les plus originaux de la nouvelle école belge, M. George Minne, dont l'œuvre forte, saine, sincère et humaine est en train de conquérir l'admiration de ceux qui s'intéressent à l'évolution présente de l'art sculptural.

**The Studio** (octobre). — *Un peintre cosmopolite : John Lavery*, par James Stanley Little I (dix illustrations).

**Deutsche Kunst und Dekoration** (nos VII et VIII). — Nouveau fascicule consacré à l'*Exposition internationale de Turin*.

**Innen-Dekoration** (novembre). — M. Henry van de

Velde déplore la mort d'un jeune artiste berlinois, M. Patriz Huber qui vient de mourir à vingt-quatre ans. Ceux qui luttent pour la rénovation des formes dans la décoration extérieure et intérieure de nos habitations, avaient fondé sur lui de grandes espérances. « Je me souviens, dit M. Van de Velde, d'avoir reconnu, dans deux maisons qu'il avait installées, des constructions *définitives* et des formes qui resteront *acquises* à notre style. »

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Les deux événements artistiques du commencement de la saison d'hiver sont la première, au Théâtre de la Monnaie, de la *Fiancée de la Mer*, le nouveau drame lyrique de MM. Nestor de Tière et Jan Blockx, et l'Exposition des œuvres de Constantin Meunier au Cercle Artistique.

MM. Blockx et de Tière étant Belges, Flamands, le succès sans précédent qu'ils viennent de remporter sur la première scène du pays est une véritable victoire pour l'art national. La pièce écrite en flamand avait déjà été représentée au printemps dernier, à Anvers, dans la langue originale, et y avait soulevé un grand enthousiasme, mais c'est à Bruxelles qu'elle a été offerte aux suffrages du gros public et qu'elle a été interprétée avec les éléments de premier ordre, le luxe de la mise en scène, le parfait orchestre, les beaux chanteurs qu'elle méritait.

La légende qui a inspiré M. de Tière, l'excellent dramatiste flamand, se retrouve dans le folklore de tous les pays maritimes. Il s'agit d'une jeune fille dont le fiancé périt en mer, et qui, ne parvenant pas à oublier l'amant disparu finit par aller le rejoindre dans les flots, sous l'empire d'un accès de folie amoureuse et mystique. Sur cette touchante donnée, M. de Tière a écrit un poème très intéressant, d'une action soutenue et progressive, aux péripéties nombreuses et habilement amenées. Il met en scène des caractères intéressants et bien tranchés et il ménage au musicien des situations on ne peut plus avantageuses. Ce drame, dont M. Gustave Lagye a donné une version française fort agréable et souvent très colorée et très savoureuse, se déroule dans un milieu de pêcheurs de la côte de Flandre. Autour de l'argument principal s'enroulent des scènes intimes, pittoresques, de style local et populaire, où la note mystique et tendre alterne avec des accents fougueux et passionnés.

Kerlin — prononcez Kerline — aime donc Arry, un jeune matelot, un « islandais » qui n'est pas revenu de la pêche à la morue et que son ami Free Kerdee ne parvint pas à arracher à la mort. Free Kerdee, qui aimait aussi Kerlin, s'était désisté en faveur de son ami, mais après la mort de celui-ci il se flatta de lui succéder dans le cœur de la jeune fille. Mais en dépit des instances du brave gars et du vœu de ses parents que son mariage avec Kerdee sauverait de la misère, Kerlin s'obstine à demeurer fidèle à son fiancé. A l'intrigue principale s'en noue une autre : Djovita, une pêcheuse de crevettes, belle et ardente fille, d'origine méridionale, aurait voulu faire la conquête de Free Kerdee, mais ses chants capiteux, son irritant manège, ses œillades et ses agaceries n'émeuvent pas le brave marin qui ne peut et ne veut aimer que Kerlin. Dépitée et jalouse, Djovita s'entend avec Moorik, un coureur de grèves, toujours prêt aux mauvais coups, qui la désire et qu'elle n'a cessé de rebuter. A deux ils affolent et suggestionnent la malheureuse Kerlin, qui, espérant retrouver son Arry, se précipite dans les flots, le jour même où se fait la bénédiction de la mer. En vain Kerdee a tenté de la sauver. Moorik, exaspéré de ne pouvoir rien obtenir de Djovita, l'a frappée d'un coup de couteau et elle meurt désespérée tandis que la foule des marins, agenouillés dans la dune, accompagne de ses cantiques la naïve cérémonie religieuse.

La *Fiancée de la Mer* est la meilleure des partitions théâtrales de M. Jan Blockx; elle vaut même mieux que sa *Princesse d'Auberge*, déjà si remarquable pourtant, mais qui ne présentait ni cette étoffe, ni cette cohésion.

Dans la *Fiancée de la Mer* il y a mieux que de jolies pages et des épisodes réussis; le tout tient et s'enchaîne; on peut écouter la pièce d'un bout à l'autre sans rencontrer des défaillances ou des longueurs. L'œuvre ne trahit aucun effort ; elle semble jaillie spontanément du cerveau et du cœur de Jan Blockx; elle est d'aussi franche venue, d'impulsion aussi loyale et aussi primesautière que l'âme même de ces braves marins, les Arry, les Kerdee et les Wulff.

La technique a gagné aussi et n'est pas inférieure à l'inspiration. L'orchestre est à la fois très étoffé et très fouillé ; l'instrumentation se recommande par des trouvailles de timbres et de piquantes broderies; les harmonies sont riches, les modulations abondantes et les rythmes variés. Mais il faut admirer surtout la façon dont M. Blockx a écrit pour les voix, le charme et la fraîcheur de ses mélodies, l'ampleur et le style

de ses chants et de ses récits, notamment dans les deux derniers actes que je rapprocherai pour l'intensité et l'ardeur dramatiques, la concision nerveuse et la justesse de l'accent, des meilleures pages de *Carmen*. Ainsi la scène poignante entre Kerdee et Kerlin au 2e acte, où le pêcheur se déclare à la jeune fille, est un chef-d'œuvre d'expression; j'en dirai autant d'une scène entre Kerdee et Djovita au 3e acte, et d'une autre entre Kerlin et ses parents.

De même que son collaborateur, M. de Tière, s'était très heureusement inspiré des légendes du terroir, M. Blockx a puisé avec beaucoup de goût et d'à-propos dans le folkore mélodique et a tiré un excellent parti des vieux thèmes populaires. Je signalerai notamment la touchante ballade des *deux enfants de rois* chantée par le ténor au 1er acte et souvent rappelée par Kerlin ou suggérée, par la suite, dans la symphonie, et une chanson alerte et de saveur bien marine dite par Djovita. Mais je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer les beautés de cette œuvre dont l'éditeur Heugel de Paris s'est assuré la propriété et que vous aurez sans doute l'occasion d'entendre bientôt à l'Opéra Comique où elle me paraît même appelée à faire partie du répertoire, au même titre que *Carmen, Lakmé,* et *Louise.*

La *Fiancée de la mer* a été admirablement interprétée à la Monnaie par MMmes Strasy, Paquot et Bastien, MM. Dangès — un noble et sympathique Kerdee — Forgeur, d'Assy et Bourgeois. L'orchestre, sous la direction savante et probe de M. Sylvain Dupuis, a pris un sensible plaisir à mettre en valeur cette musique luxuriante et corsée. Les chœurs aussi, dont la partie est très importante, se sont distingués. Les décors, dus à MM. Devis et Lynen, celui du premier acte : une placette dans un petit port de refuge, avec son phare, ses bicoques de briques rouges, ses entrées d'impasses surmontées de la traditionnelle petite madone, ses barques de pêche aux voiles brunes prêtes à appareiller; celui du deuxième : un intérieur de pêcheur flamand, aux meubles patinés comme des hardes de matelot, aux bibelots naïfs et topiques; enfin celui du troisième acte : une gorge dans les dunes ouvrant une perspective sur l'estacade et le large — forment autant de tableaux souverainement évocateurs. Une figuration animée et ondoyante, aux costumes pris sur le vif parmi les gens de mer de notre littoral, complétait ce remarquable ensemble pour lequel il convient de féliciter chaleureusement MM. Guidé et

Kufferath, les jeunes et entreprenants directeurs de notre Opéra.

A l'actif de cette direction, j'ajouterai de remarquables reprises de *Tannhœuser*, de *Lohengrin* et de *Tristan*, celle-ci avec l'excellente Félia Litvinne pour les représentations de laquelle on va reprendre aussi le *Crépuscule des Dieux* et sans doute, vers le mois de février, *Siegfried*, qu'on n'entendit plus depuis de longues années.

Un événement à sensation, aussi, vous disais-je, que cette exposition au Cercle Artistique des œuvres du grand sculpteur et peintre Constantin Meunier, un des artistes qui font le plus d'honneur à la Belgique. On a pu admirer, réunies en un ensemble inoubliable, les principales œuvres de ce maître, c'est-à-dire le produit de vingt ans d'un travail opiniâtre et vigoureux. C'était une entière existence d'artiste que nous avons vue se dérouler devant nous en une série de tableaux, de groupes, de bas-relief ou de bustes, dont le moindre attestait autant que son génie, la probité de leur créateur. En cette époque où sévit plus que jamais la fièvre du lucre, l'arrivisme cynique, le culte du veau d'or, la poursuite du luxe et des jouissances effrénées, le règne corrupteur du capitalisme, il est assez piquant de constater que l'œuvre de Constantin Meunier — une des œuvres grandioses de ce siècle — glorifie le travail des plus humbles, des plus pauvres, mais aussi des seuls êtres beaux et plastiques parmi l'humanité contemporaine, les lignes, les gestes et les allures du travailleur de la glèbe ou de la mer, du charbonnage, du port ou de l'usine. Les Grecs déifiaient leurs guerriers et leurs gymnastes, stratèges décoratifs ou intrépides discoboles; c'étaient les héros des guerres médiques ou les vainqueurs dans les jeux d'Olympie qui servirent de modèles aux sublimes sculpteurs de l'Hellade. M. Meunier prouve qu'il y a autant de beauté dans ces corps frustes, fortifiés mais gauchis par les manœuvres des métiers manuels, dans ces membres copieux et parfois déjetés, dans ces torses souvent mal équarris, dans ces croupes animales, dans ces physionomies d'une indicible expression de nostalgie, dans ce tragique mélange de résignation ou de stagnation morale et d'énergie, d'activité et d'ardeur musculaires, qui caractérise nos douloureux ilotes modernes. De ces êtres adorablement candides et inconscients, coudoyés journalièrement dans la rue et sur les chantiers, sur les quais ou dans la mine, Meunier a dégagé une splendeur inouïe, un art émouvant et sublime, d'un caractère, d'un style, d'un

pathétisme qui feront, j'en suis convaincu, l'admiration des siècles à venir.

Presque toutes les œuvres de Meunier exposées au Cercle artistique vous sont connues. On y retrouvait ses débardeurs des quais d'Anvers, ses houilleurs et ses hierscheuses du Borinage, ses briquetiers de la banlieue bruxelloise, ses pêcheurs de la côte de Flandre, ses hâleurs de nos canaux, ses verriers du Val Saint-Lambert, ses puddleurs du Couillet et de Seraing, ses faucheurs et ses herseurs des plaines brabançonnes ou campinoises. Mais ces différentes œuvres acquéraient ici, résumées en cet imposant concert, dirai-je, des forces et des plastiques plébéïennes, plus d'importance, d'accent et de relief, dégageaient plus de fluide sympathique que lorsqu'on les admirait isolément dans l'un ou l'autre salon international. J'ai retrouvé avec une joie plus fervente que jamais son *Enfant Prodigue*, sa *Glèbe*, sa tête de *Puddleur*, le masque d'ouvrier le plus noble, le plus expressif, le plus divin de souffrance et d'abandon que Meunier ait jamais pétri sous ses doigts aimants et religieux, et dans lequel cette bouche aux grosses lèvres débonnaires implore et conjure un baiser de fraternelle adoration — et encore aussi merveilleux que ce Puddleur, un *torse d'homme*, la torse et la tête, un poème célébrant l'anatomie du paria, le nu des corps roidis, tendus et tordus dans nos ergastules industriels, un torse devant lequel on se mettrait à genoux.

Ce qui fit sensation aussi au Cercle Artistique ce furent les parties déjà réalisées du « Monument au Travail » qui représentera non seulement l'œuvre la plus importante de Meunier, mais un des plus altiers monuments — en existerait-il même d'autres de cette envergure ? — de la statuaire aux XIX^e^ et XX^e^ siècles.

Les lyriques monodies, de marbre et de bronze, que Meunier chante depuis vingt ans en l'honneur de l'Ouvrier, de l'homme du peuple, il les aura réunies en un chœur, d'une envolée et d'une ardeur sans égales. Le *Travail* représentera comme la synthèse de toute son œuvre. C'est de ce monument, dont la partie architecturale n'est pas encore arrêtée, que font partie ces bas-reliefs souverains intitulés la Mine, Le Haut Fourneau, le Port, la Glèbe. Aux angles se dresseront ou seront assises certaines figures isolées aussi puissantes que les colosses de Michel-Ange. Un prestigieux semeur couronnera le tout.

Espérons que ce monument sera bientôt édifié et que l'Etat

ne lésinera pas, car il paraîtrait qu'un richissime Suédois, admirateur passionné de l'art de Constantin Meunier, serait déjà entré en pourparlers avec le sculpteur pour l'acquisition de cette œuvre qui ornerait l'un des squares ou l'une des places publiques de Stockholm. Ce serait une honte pour la Belgique si ce monument, dont la large signification humaine et universelle n'empêche pas qu'il soit fortement imprégné de « patrialisme » et marqué au cachet, au type de notre population ouvrière wallonne ou flamande, — allait sortir du pays où il a été conçu et inspiré, du pays dont il exaltera les robustes et « galbeux » travailleurs. Le public, unanime à apprécier la suprême beauté de cette œuvre et justement alarmé par le retard que le gouvernement met à en faire la commande à l'artiste, a même pris l'initiative d'une souscription pour empêcher que le *Travail* devienne la propriété d'un mécène étranger. Des pétitions signées par les académies, les cercles d'art, les universités et tous les groupes intellectuels du pays seront aussi envoyées aux Chambres. On a déjà choisi l'emplacement ou s'élèverait ce monument. C'est le rond-point de l'avenue de Tervueren, à la sortie de la forêt de Soignes, près du carrefour des Quatre-Bras et vraiment l'endroit et le paysage qui l'encadre seraient dignes de cette magistrale création. Je dirai même que toute autre œuvre que celle de Meunier y paraîtrait mesquine et serait écrasée par le panorama grandiose que domine ce rond-point : les lisières de la vénérable forêt, une perspective infinie de plaines, avec, au fond, le village, le château et le parc de Tervueren. Le bruit courait dans le public que le Roi, l'intelligent créateur de l'Avenue de Tervueren, s'opposerait au projet d'orner cette magnifique « promenade » d'un monument vraiment digne d'elle. Léopold II aurait découvert une portée subversive dans cette œuvre sereine et pure s'il en fut et il confondrait la glorification du Travail avec celle du Socialisme. On croit rêver en écoutant des énormités semblables, et, certes, ils sont bien maladroits et bien stupides les courtisans ou les larbins du monarque qui lui prêtent une pareille étroitesse d'esprit et une telle aberration. Je crois qu'il serait médiocrement flatté s'il apprenait qu'on prétend être allé ainsi au-devant de ses désirs (1).

(1) En effet, depuis que ces lignes sont écrites, le Roi s'est chargé de couper court à ces racontars injurieux pour son goût et son intelligence. Il a fait une très longue et attentive visite à l'Exposition Meunier. L'artiste lui en faisait les honneurs. Le Roi l'a chaleureusement félicité et lui a témoigné une sollicitude et une déférence

Je vous ai annoncé qu'une manifestation se préparait en l'honneur de Camille Lemonnier, le fécond et brillant écrivain, à l'occasion de l'apparition de son cinquantième volume. Le programme de cette fête, qui aura lieu à la fin de janvier ou au commencement de février prochain, vient d'être arrêté par le comité organisateur. La direction du théâtre du Parc donnera, en matinée, trois représentations du *Mort,* une pièce tirée par Lemonnier de sa célèbre nouvelle et qui avait déjà été mise au théâtre sous forme de pantomime, avec les Martinetti pour interprètes et avec un mélodrame musical dû à M. Léon Dubois. Chacune de ces matinées sera précédée d'une conférence sur Lemonnier par M. Edmond Picard. Celui-ci fera trois conférences différentes. La dernière des représentations sera suivie d'un banquet auquel assisteront les notabilités du monde artistique et littéraire, ainsi que des amis du maître.

Des artistes et des écrivains de Paris seront invités à ces fêtes.

De plus les principaux écrivains et artistes de la Belgique se sont partagés les cinquante ouvrages de Lemonnier, qu'ils enrichiront, les uns, d'un autographe dans lequel ils apprécieront l'œuvre entière du grand romancier ou, plus spécialement, les mérites du livre qui leur aura été confié ; les autres, d'un dessin original inspiré par ces divers ouvrages. Les cinquante volumes seront ensuite artistiquement reliés, revêtus d'un ex-libris de Constantin Meunier, réunis dans une bibliothèque digne du contenu, et offerts à Lemonnier au nom de tous ses amis et admirateurs. Enfin un groupe de sculpteurs offrira son buste à l'auteur de tant de solides et beaux livres.

Je vous ai souvent parlé de M. Léopold Courouble, un des talents les plus fins et les plus originaux de notre monde des lettres, et l'heureux auteur d'humoristiques romans du terroir bruxellois dont les éditions s'enlèvent avec une rapidité jusqu'à présent inconnue en Belgique. M. Courouble vient d'ajouter un troisième volume à ses « Rougon-Macquart » bruxellois, les Kaekebrœck, dont le nom a fait fortune et est devenu proverbial comme celui des Pickwick de Londres, des Tartarin de Tarascon, des Buchholz de Berlin. Cette troisième partie, intitulée les *Noces d'or de M. et Mme Van*

très remarquées. M. Meunier étant à peine remis d'une assez grave maladie, Léopold II l'a invité plusieurs fois à s'asseoir pendant que lui-même s'arrêtait longuement devant les principales œuvres.

*Poppel*, est au moins aussi amusante et aussi spirituellement enlevée, d'une couleur et d'une saveur locales tout aussi réussies que les deux premières. Des épisodes d'un suprême ragoût *brusseleer* s'y succèdent, accompagnant les amours de deux des personnages déjà présentés dans le livre précédent, la plantureuse Pauline Platbrood et François Capelmans, le sympathique ouvrier plombier. Rien de plus allègrement et pittoresquement observé et narré que cette partie de campagne à la petite Espinette, cette excursion à Anvers des braves bourgeois du Bas-Bruxelles allant attendre deux des leurs au débarcadère des navires du Congo; et ce dîner des noces d'or du vénérable couple des Van Poppel.

Comme dans les deux premières séries, les dialogues farcis d'ineffables expressions du jargon local appelé « marollien », représentent une des originalités et un des éléments récréatifs de ces scènes de mœurs. Le charmant auteur tire aussi un parti très amusant des habitudes, des traditions et des usages respectueusement conservés dans les ménages bourgeois du bas de la ville. On éprouve vraiment un réconfort moral et physique à vivre quelque temps avec M. Courouble dans ces milieux pleins de cordialité, de bonhomie et de franchise. Je dirai même qu'on prend à cette lecture le même plaisir qu'à s'arrêter devant les tableaux de nos meilleurs petits maîtres, devant un intérieur de Henri de Braekeleer, par exemple. En parlant de M. Courouble, j'avais insisté surtout sur les côtés de verve narquoise et de belle humeur railleuse de cet écrivain. Mais il y a bien autre chose dans ce talent. Certes, il blague agréablement et un peu en pince-sans-rire les dignes concitoyens de Manneken-Pis, il a sténographié leurs flandricismes, leurs pataquès et leurs locutions si imprévues avec une verve impitoyable, mais derrière ce moqueur, ce puriste, ce conteur dont l'atticisme et la jolie langue claire et précise, de tour éminemment français, font ressortir et éclater d'autant plus outrageusement le baragouin cocasse des originaux qu'il nous raconte, derrière cet acharné dénonciateur du parler saugrenu de nos rondes populations, se cache un artiste vibrant et délicat dont l'attendrissement, quelque discret et voilé qu'il soit, transparaît en plus d'un passage de ces ouvrages soi-disant satiriques. Et je dirai même que, plus d'une fois, le charme, la bonne grâce, la sympathie avec lesquels M. Courouble nous présente ces êtres candides sont tels que l'on en oublie leurs petits ridicules, leurs accrocs à la syntaxe française et leurs propos par trop

familiers. Aux dernières pages des *Noces d'Or*, notamment, on est vraiment ravi du bonheur des vieux Van Poppel et la réconciliation de M. Platbroed avec François Capelmans, son consentement au mariage du plombier et de sa fille, vous serrent délicieusement les fibres sentimentales; de même, l'on oublie de rire et l'on est désarmé par ce qu'il y a de tendresse et de candeur, de loyauté, de saine et de touchante jeunesse dans les entretiens amoureux de Pauline et de François. D'ailleurs, le véritable humour, rappelons-nous Dickens, par exemple, s'accommode parfaitement d'une pointe de sensibilité et même de mélancolie, car rien n'est plus près des larmes que certain rire. C'est assez dire qu'il n'y a rien de plus loin de la caricature, de la charge et de l' « esprit rosse » que le sourire indulgent et la plaisanterie affectueuse de M. Courouble.

GEORGES EEKHOUD.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Wilhelm von Polenz : *Wurzellocker*, 2 vol., Berlin, F. Fontane u. Co., M. 8. — Richard Nordmann : *Ein Komtessenroman*, Berlin, *ib.*, *id.*, M. 3. 50. — Max Grad : *Wenn Früchte reifen*, Berlin, *id.*, *id.* M. 3. 50. — Georg Freiherr von Ompteda : *Die Radlerin*, Berlin, *ib.*, *id.* M. 3. 50. — Georg Freiherr von Ompteda : *Traum im Süden*, Berlin, *ib.*, *id.* M. 2. — Georg Wasner : *Frau Ilse*, Berlin, *ib.*, *id.* M. 3. 50. — Charlotte Nisle-Klein : *Der Mann mit dem Pferdekopf*, Vienne, Wiener Verlag, K. 3. 60. — Raoul Auenheimer : *Rosen die wir nicht erreichen*, Vienne, Wiener Verlag. K. 3. — Raoul Auenheimer : *Renée*, Vienne, *ib.*, *id.* K. 2.40. — Revues : *Nord und Süd*. — *Die Zeit*. — *Die Kultur*. — *Politisch anthropologiche Revue*.

**Wurzellocker**. — Je démêle mal le sens que M. de Polenz a voulu donner au mot *Wurzellocker*. « *Locker* » veut dire relâché, d'attaches peu solides. Il s'agirait donc de racines qui tiennent mal et l'auteur allemand semblerait vouloir donner une sorte de contre-partie des *Déracinés* de M. Maurice Barrès. Mais il aurait peut-être mieux valu trouver un terme de formation moins bizarre qui eût été en corrélation plus parfaite avec le sujet de l'ouvrage. Involontairement, durant une lecture très minutieuse, je songeais à cet autre mot composé et dépourvu de sens, imaginé par un de mes amis pour servir de pavillon à un volume de poésies comiques : « *Zwiebelbaumholz* ». Malgré son titre malheureux, le roman de M. de Polenz est intéressant à tous les points de vue. Le sujet en est attachant et varié, les conclusions laissent entrevoir de vastes horizons. Nous sommes en plein dans le monde

littéraire allemand. Le jeune écrivain Fritz Berting a quitté Berlin, navré de l'insuccès d'une de ses pièces. Retiré dans une ville de province que l'auteur ne nomme pas et qui pourrait bien être Dresde, il se remet au travail encouragé par son ami Lehmfink, peu gêné par sa maîtresse Alma Lux. Son roman réussit, les succès mondains viennent et il serait prêt à se lancer dans la grande littérature cosmopolite, si la naissance d'un enfant et la mort de son amie, n'inclinaient son esprit vers des choses plus sérieuses. La vieille race allemande que représente si bien l'esprit grave et un peu rude du Souabe Lehmfink va se mettre à parler en lui et dorénavant ses œuvres auront de fortes racines. Je n'insiste pas sur le caractère autobiographique qu'il y a dans le roman de M. de Polenz. Quelques épisodes ne sont que des déformations de faits réels et sur plusieurs figures il serait facile de mettre un nom. Il y a là entre autres un certain baron Chubsky, polonais et esotérique, qui ne méritait pas d'être ainsi maltraité. Le livre abonde en jugements littéraires qui ont l'air empruntés, dans leur raccourcis fantaisistes, aux pages incertaines de la plus éphémère des jeunes revues. Ecrivain probe et consciencieux, M. de Polenz a voulu contribuer pour sa part à donner une orientation nouvelle aux lettres allemandes. Je ne crois cependant pas que les personnages qui vivent devant nous, dans les six cents pages de son roman, soient taillés pour une pareille tâche. Malgré les efforts de l'auteur, ils apparaissent bien veules et découragés. Il y a, toute proportion gardée, dans ce Fritz Berting quelque chose de l'étoffe d'un Frédéric Moreau et de même que les héros de l'*Education sentimentale* le personnage de M. de Polenz semble en passe d'aboutir à l'avortement définitif, plutôt qu'à toute autre chose. Ce ne sont pas ces plantes-là qui reprennent racine dans un sol aride pour l'art et inhospitalier aux lettres.

§

**Ein Komtessenroman.** — Non sans exagération, j'ose le croire, M. Rudolph Lothar, dans la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, a appelé ce *Roman d'une Comtesse* « le livre de la saison ». J'ai un peu de méfiance. « Tout le monte le lira, continue le jeune critique, tout le monde le discutera, on le vantera dans toutes les langues et sa thèse sera violemment attaquée. » Après tout, c'est bien possible. La première partie du livre est du Gyp un peu pâteux. Une petite fille qui commence à se faire grande consigne au jour le jour ses observa-

tions sur le papier. Nous sommes dans l'aristocratie autrichienne. Grace (c'est le nom de l'héroïne) est fine et enjouée. Si ses parents s'accordent mal — il y a une jolie scène où l'enfant sert de médiatrice — elle du moins veut faire un heureux mariage. Mais bien qu'elle trouve l'époux de ses rêves, le bonheur n'est cependant que de courte durée. Le comte Felicio Doria, cet homme charmant, plein de prévenance pour sa femme, bien que jeune encore a eu un passé plutôt agité. Contraint à rester quelque peu... frigide, il voudra aimer sa femme, en ami, mais sa jalousie s'éveille. La pauvre Grace s'énerve et s'inquiète, et entre ces deux êtres le drame intime s'accentue presque jusqu'à la démence. Les dernières pages du *Journal* ne sont plus que des exclamations incohérentes de femme détraquée. La fiction romanesque de Mme Marguerite Langkammer, femme de lettres connue qui signe pour l'occasion Richard Nordmann, pèche par un défaut initial. Toute enfant sa petite comtesse écrit comme une grande personne, et quand plus tard son exaspération conjugale n'a plus de limite, cela semble un bien pauvre moyen, pour décharger ses nerfs, que d'aligner sur le papier une série de tirets et de points suspensifs.

**Wenn Früchte reifen.** — Un volume de nouvelles dû également à la plume d'une femme qui se cache sous le pseudonyme de Max Grad. Mais un tour particulier dans le récit, une certaine habileté dans les notations de détails très fins, révèlent la touche féminine. L'auteur met aussi une certaine insistance à montrer qu'il ne recule pas devant les situations un peu osées, comme s'il voulait par là affirmer son indépendance d'esprit. Le premier récit, « *Quand les fruits mûrissent* », qui donne son titre au livre tout entier, est peut-être le plus faible de la série. On a de la peine à s'intéresser à cette histoire de curé italien. Dans quelques nouvelles cependant, dans la *Madone*, dans *Gænselisel* et surtout dans ce petit bijou qu'est *Bonsoir, mon commandant !* il y a beaucoup d'émotion sincère et forte.

Le baron d'Ompteda excelle à conter les aventures sentimentales. Son style est léger, sans prétention et d'une lecture facile. On sent l'ancien officier de cavalerie qui s'empare de son public presque en jouant, comme jadis il faisait la conquête de sa danseuse. Ses livres se succèdent rapidement, on les confond les uns avec les autres, car ils marquent peu, mais on se souvient toujours avec plaisir du moment agréable qu'ils nous ont fait passer. Je retrouve parmi les volumes dont

je dois rendre compte **Die Radlerin**, qui date d'il y a deux ans déjà. Il en a paru trois ou quatre autres depuis qui portent la même signature, et c'est maintenant **Traum im Süden** qui tire l'œil du passant, par sa couverture singulière, aux vitrines des libraires allemands. Rappelons par quelques mots le sujet du premier roman. C'est une aventure de bicyclistes qui porte ce sous-titre un peu prétentieux : « Histoire de deux êtres humains ». Point de ragoût galant, mais une simple idylle d'un jeune « comte » autrichien, bohème, mais non point tchèque, aux allures plutôt américaines, avec une jeune fille de la petite bourgeoisie de Dresde. En tout bien tout honneur, ils filent durant une saison le parfait amour jusqu'à ce que le papa s'avise d'y mettre de l'ordre. Il y a de jolis détails de mœurs racontés d'un ton plutôt bon enfant. Avec le plus récent ouvrage de M. d'Ompteda, nous sommes dans une société moins mêlée. Un fruste hobereau de la province prussienne, déjà résigné au célibat, apprend qu'une amie d'enfance, devenue veuve, se souvient de lui avec tendresse. Vite, il fait ses paquets pour aller la rejoindre sur la Côte d'Azur. Dès leur première entrevue, ils se croient voués à une destinée commune, l'avenir leur sourit et leur rêve de bonheur leur apparaît sous les couleurs les plus roses. Mais quand ils se retrouvent plus tard sous le pâle soleil du nord, où la bise court parmi les bruyères, tout le mirage disparaît. L'élégante Marie de la Fourrais s'effraye du manque de confort de la gentilhommière barbare et son cœur change la première fois qu'elle mouille ses bas. Elle laisse le hobereau qui se console facilement de l'aventure, à ses chiens et ses chasses, et va reprendre à Nice son existence de douce oisiveté. Le conflit entre ces deux êtres de tempéraments opposés est mis en valeur par une foule de traits amusants, et on garde l'impression d'une ironie légère, point méchante.

**Frau Ilse.** — Une coquette de beauté médiocre et de tempérament presque nul séduit les hommes et fait *honnêtement* son chemin. Veuve de condition médiocre, elle se fait épouser par un jeune professeur plein d'avenir, pour rejoindre enfin dans son palais—après les formalités d'usage — un vieux millionnaire berlinois. Nous connaissons le type de cette madame Ilse, pour l'avoir mainte fois rencontré dans des salons provinciaux et M. Wasner a très habilement démonté le mécanisme de sa rouerie, cachée sous une apparente naïveté.

**Der Mann mit dem Pferdekopf.** — Des nouvelles que l'on croirait américaines si elles n'étaient signées du nom

d'une dame allemande, Charlotte Nisle-Klein. Il y a là tour à tour l'influence de Marc Twain et d'Edgar Poë, et cela fait un mélange assez singulier. Dans le premier conte *l'Homme à la tête de cheval*, qui donne son titre au volume, l'effet de terreur prédomine. L'ahurissement de ce jeune homme qui voit sa fiancée accoucher d'un être bizarre parce qu'elle a vu « l'homme à la tête de cheval » n'a rien qui puisse surprendre. La dernière histoire, la plus longue et la plus intéressante, relate un audacieux cambriolage, vu à travers l'imagination d'un enfant de onze ans qui en est le principal héros. Le récit, savamment gradué, atteint une rare intensité.

**Rosen die wir nicht erreichen.** — M. Raoul Auenheimer est un des écrivains les plus goûtés de la *Jugend* et du *Simplicissimus*. Il a réuni quelques-uns de ses meilleurs contes qui tous sont marqués au même coin. Dans ces pages tour à tour mélancoliques et sereines, on retrouve une note dominante, le goût de l'illusion. Quand l'enfant apprend que le papier d'étain qui enveloppe son chocolat peut s'acheter, tout le plaisir qu'il avait à l'amasser se change en indifférence. Quelle déception plus tard pour le jeune homme, lorsqu'il sait qu'il peut posséder quand il veut la femme dont il rêve ! Seules « les roses que nous ne saurions atteindre » lui paraissent dignes d'attention. Cette virtuosité à saisir le côté intime des choses est particulière aux jeunes Viennois d'aujourd'hui. Leur art est un art de mosaïque qui se perd dans la recherche de la nuance. Quand il s'agit d'élargir leur vision et de « faire grand », la tâche leur paraît trop lourde. M. Auenheimer l'a bien montré dans son second livre **Renée** où, au lieu d'un gros roman d'adultère, il nous donne sept délicieuses nouvelles, et ces « sept chapitres de la vie d'une femme » ne contribuent guère à approfondir un sujet que nous autres occidentaux brûlons de connaître davantage.

§

**Die Zeit**, sous sa double forme de journal bi-quotidien et de revue hebdomadaire, continue à interesser par la multiplicité de ses vues. On est généralement d'un avis différent, mais la contradiction permet d'établir de nouvelles certitudes. A retenir au sommaire des derniers numéros hebdomadaires une étude de M. F. V. Krejci qui veut établir la dépendance de la culture tchèque, guidée uniquement par l'influence allemande (1er et 8 novembre). M. Karl Jentsch cherche dans la

Bible les bases de l'économie politique (1er novembre). M. Landau donne des documents nouveaux sur l'Arétin.

Dans **Nord und Süd** (novembre) M. Albert Heiderich présente le jeune écrivain G. Hirschfeld (avec portrait). M. J. Théodor parle des nouveaux drames historiques d'Auguste Strindberg.

**Die Kultur** (1er novembre) contient un article du Dr J. Marcuse sur R. Virchow, un autre du professeur Harnack sur le poète souabe Edouard Mœrike.

**Politisch-Anthropologische Revue**, ce nouveau périodique, dont nous chercherions en vain l'équivalent en France, débute dans sa livraison d'octobre par une étude de M. Kraitschek sur les races primitives de l'Europe, où la question brûlante de nos origines est admirablement mise à jour.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Sir Leslie Stephen : *Studies of a Biographer, second series*, vol. III, 285 p., vol IV, 279 p., cr. 8°, 12 s. Duckworth. — Sir Alfred Lyall : *Alfred Tennyson, English men of Letters*, cr. 8°, 200 p., 2 s., Macmillan. — *The Works of Alfred Lord Tennyson*, 10 s. 6 d., Macmillan. — Rudyard Kipling : *Just to Stories*, illustrées par l'auteur, 249 p., in-4°, 6 s., Macmillan. — Unwin's Library : *The memoirs of Paul Kruger, four times president of the South African Republic*. — W. C. Brownell : *Victorian Prose Masters*, VIII-289 p., 6 s., David Nutt. — Edgar Jepson : *The Dictator's Daughter*, VIII-344 p., cr.8°, 6 s. Cassell. — *The Book of the Cat*, nos I et II, 1 s., Cassell.— Dick Whittington : *The Cat Manual*, XII-109, p. 25, 6 d., Newnes — Les Revues — *Edinburgh Review. —Centenary number.— Monthly Review. — Cornhill Magazine. — Fortnigthly Review. — Academy and Literature. — Saturday Review.*

En deux volumes nouveaux, identiques aux deux précédents publiés en 1898, Sir Leslie Stephen a réuni quinze essais qui ont paru déjà, au cours de ces quatre dernières années dans la *National Review* principalement et dans la *Nineteenth Century*, la *Quarterly Review* et la *Monthly Review*. Le premier volume de cette seconde série de **Studies of a Biographer** contient des études sur les lettres des Browning, sur John Donne, sur John Ruskin, sur les romans de William Godwin, sur Walter Bagehot, sur Thomas Henry Huxley, sur James Anthony Froude, et une charmante dissertation *In Praise of Walking*. Comme on le voit, les sujets sont divers et les plus inattendus, tels que William Godwin ou Walter Bagehot, ne sont pas les moins intéressants. Dans le second

volume nous trouvons : *Shakespeare as a man*, un examen des lettres de Southey, de nouvelles lumières sur Milton, et des articles sur Emerson, Anthony Trollope, Robert-Louis Stevenson et l'esprit cosmopolite en littérature. L'auteur, en se défendant de vouloir toucher au sacro-saint Shakespeare tels que l'ont fabriqué d'éminents personnages, insinue cependant, à l'encontre des opinions de Mr. Sidney Lee, qu'il doit être possible de connaître quelle sorte d'homme fut Shakespeare. Trouver dans Shakespeare des systèmes philosophique, politique, moral, etc., est fort bien, mais il ne faut pas interdire de chercher à voir l'homme à travers les œuvres, sans quoi toute reconstitution historique devient impossible. Comment surtout connaissons-nous la plupart de nos amis ? Mais par leur conversation et, plus divers en sont les modes, mieux le caractère de l'ami nous est révélé. Or l'homme qui a pu créer Hamlet et Falstaff, Jago, Mercutio et Caliban, Cléopâtre, Lady Macbeth et Perdita, possède un esprit indubitablement capable de la plus surprenante variété de modes et de sympathies ; nous devinerons donc Shakespeare à travers les faits et gestes de ses personnages, à travers surtout les discours qu'il leur prête. Et Sir Leslie Stephen en arrive à des conclusions identiques à celles de l'auteur d'une curieuse étude sur le véritable Shakespeare, parue dans l'*Ermitage* d'octobre et de novembre. Chacun des chapitres de ces deux volumes est d'une lecture attrayante et profitable. Le style de Sir Leslie Stephen est simple, clair, et toujours animé. On peut dire qu'il est un charmeur, mais il est surtout un érudit très sûr, et un maître parmi les plus remarquables essayistes modernes.

§

Ils sont légion ceux qui écrivirent sur Tennyson, et le nombre d'articles et de volumes en tous genres consacrés à Tennyson formerait une bibliothèque spéciale. Mais malgré cela on n'en connaîtra guère mieux Tennyson et il faudra toujours en revenir au « Mémoire » du fils pour savoir ce que fut le père — c'est-à-dire ce qu'il voulut qu'on crût qu'il fut. (Voir *l'Ermitage*, décembre 1900.) En dehors de ces deux énormes tomes, il n'y a qu'une multitude de choses partielles, aussi, malgré l'encombrement du sujet, le livre de Sir Alfred Lyall présente, pour le lecteur, ce double intérêt qu'il donne à la fois un résumé biographique et un sommaire critique agréablement équilibrés. Négligeant les dates des

divers déménagements de Tennyson et autres détails aussi palpitants, l'auteur nous montre un poète et un grand poète, qui, jusqu'à un âge très avancé, resta maître de son art. Il était né la même année que Darwin, que Gladstone, que Mendelssohn, le 6 août 1809 — et il mourut le 6 octobre 1892, quelques mois après Walt Whitman. Certaines opinions de Sir Alfred Lyall seraient discutables et on souhaiterait un peu plus de chaleur à parler d'un poète. En tous cas, cet ouvrage est d'un grand secours pour ceux qui voudront lire les poèmes de Tennyson qui viennent d'être réimprimés en un fort beau volume par la maison Macmillan.

§

Rudyard Kipling a écrit des histoires pour les enfants et il les illustra lui-même. Ses histoires sont agréables à lire et les images amusantes à voir, encore qu'on se passerait difficilement du texte explicatif placé en regard de chacune. Dans cette douzaine de contes, il en est quelques-uns de très réussis, d'une ingéniosité facile et charmante, alors que d'autres sont plus cherchés, d'une puérilité exagérée et parfois pénible. La façon dont l'éléphant obtint sa trompe est assez comique; mais l'histoire de l'alphabet et celle de la première missive sont, nous semble-t-il, un peu compliquées pour être sans effort comprises par des enfants. L'histoire du chat qui s'en allait tout seul donne les raisons pour lesquelles le chat, entre tous les animaux domestiques, conserva et conservera son indépendance. Sans aucun doute, Mr. Rudyard Kipling fut incomparablement plus heureux quand il raconta, dans les admirables *Livres de la Jungle,* les aventures de Mowgli. Les *Just-to-Stories* prouvent la versatilité du talent de l'auteur, mais ne feront pas oublier *Kim,* ni Mowgli, ni les *Bâtisseurs de Ponts*.

§

Depuis que la guerre du Transvaal est terminée et que les généraux boers pérégrinent de capitale en capitale, on annonce de tous côtés la publication des mémoires et des souvenirs de ces personnages. Oom Paul, qui a profité de ses loisirs, arrive bon premier sur le marché et nul doute que ses *Mémoires* ne se vendent mieux que le plus populaire roman. C'est en anglais qu'ils paraissent d'abord; et les lecteurs du continent, qui ne voudront pas attendre l'interminable série de feuilletons qu'on nous promet, pourront avoir l'ouvrage com-

plet en deux volumes de la nouvelle collection d'œuvres anglaises que l'éditeur Fisher Unwin réserve à l'usage spécial des lecteurs du continent. Cette *collection Unwin,* rivale des *Tauchnitz* et de l'*English Library,* sera la bienvenue auprès du public qui ne peut que se réjouir de cette concurrence, et nous espérons bien y voir une quantité de volumes que l'on cherche en vain dans les catalogues des autres. Déjà Mr. T. Fisher Unwin avait donné des preuves de son esprit d'entreprise en publiant la fameuse *Story of the Nations Series*, en reprenant la publication interrompue d'une version anglaise des œuvres de Friedrich Nietzsche, et en lançant *The First Novel Library,* série qui comprend les premiers romans d'auteurs nouveaux.

§

Dans un volume qu'il intitule *Victorian Prose Masters,* par Mr. W. C. Brownell a réuni une demi-douzaine d'essais sur Thackeray, Carlyle, Georges Eliot, Matthew Arnold, Ruskin et George Meredith. Sous réserve qu'il y a d'autres maîtres de la prose que ceux qu'à choisis Mr. Brownell, on peut reconnaître que les six écrivains dont il s'occupe représentent glorieusement l'ère victorienne. On sent que le critique connaît à fond ses auteurs et qu'il les a lus intelligemment. Il les examine sous tous les aspects possibles et si parfois ses opinions et ses conclusions ne sont pas les nôtres, il n'en est pas moins vrai qu'on est obligé de reconnaître sa singulière pénétration. L'essai sur George Meredith, malgré une excessive sévérité, est un des plus complets que nous connaissions. Mr. Brownell est loin d'avoir un style aussi agréable que celui de sir Leslie Stephen; ses phrases sont ordinairement courtes et sèches; on rencontre parfois des négligences fâcheuses, par exemple quatre mots en *tion* en deux lignes, et trois autres plus loin dans le même paragraphe; malgré cela le volume de Mr. Brownell est une œuvre de vigoureuse et excellente critique.

§

Pour changer, il n'est pas mauvais de lire, de temps à autre, un mauvais roman, même quand on ne le fait pas exprès. Voyant le nom de Mr. Edgar Jepson sur la couverture d'un roman qui s'appelle *The Dictator's Daughter,* j'avais cru trouver une œuvre intéressante, digne du talent de l'auteur. Quelle déception! Cette fille de dictateur est une

personne absolument insignifiante, une sorte de poupée mal articulée qui, figée dans la même attitude, fait toujours le même geste. Quand elle en essaie un autre, il est plutôt fâcheux. Le père, qui n'est plus dictateur depuis longtemps, est une brute vulgaire, un assassin. Il y a un noble, destiné à la fille de la brute, et ce noble est un assez vilain monsieur qui narre fort mal un tas d'aventures louches auxquelles il se mêle sans aucune utilité. Ces deux hommes, avec un certain lord Peeke, sont des spécimens peu engageants de la race anglaise et ils soutiennent par des arguments grotesques et choquants la prétendue supériorité dont ils se targuent. Heureusement que la supériorité anglaise, si tant est qu'il y en ait une, ne se trouve pas dans des caractères aussi mal civilisés, et il suffit de passer de l'autre côté du détroit pour s'en rendre compte. L'histoire du rapt de la couronne est absurde et invraisemblable — en somme, tout cela n'est qu'un mélange de bas vaudeville et de mélodrame raté. On sent que l'auteur s'est efforcé, non pas d'écrire un bon roman, mais de fabriquer un livre à succès en flattant les goûts d'un populaire mal renseigné. La grossièreté populacière trouve son compte en des allusions répétées aux choses violentes, cricket, basse rapine, viol, bastonnades, meurtres, vols, et elle se complaît à ce qui l'ébaubit : aristocratie, luxe, richesses. Quand les gens distingués (?) ouvrent la bouche, c'est pour proférer quelque cliché connu, et le dialogue est fait de petits aphorismes à bon marché qui font tout ce qu'ils peuvent pour être impertinents, spirituels, originaux et le tout aboutit à une œuvre d'une vulgarité écœurante. Quand on a du talent et qu'on le rabaisse à de telles besognes, il est rare qu'on réussisse; un bon romancier sera toujours un déplorable feuilletonniste, et quand on veut tenter fortune dans ce genre, il faut, pour y exceller, faire de son mieux, et que tout le semblant de talent dont on est doué soit employé.

§

Les chats appartiennent à la littérature, et la bibliographie serait longue des ouvrages qui leur ont été consacrés, et des auteurs qui ont parlé du chat — que ce soit Paradis de Moncrif, Champfleury, Baudelaire, des amoureux fervents ou des savants austères, tous les hommes de lettres aiment les chats, depuis l'explorateur des gouttières, au poil ras, et aux membres sans élégance, jusqu'aux superbes angoras, aux majestueux persans et aux farouches siamois. Il y a tous les ans,

à Paris, une exposition féline qui est fort courue ; mais je ne sais s'il existe comme à Londres des *national cat clubs* ou des publications périodiques réservées à nos seigneurs les chats. Qu'on ait poussé ou non jusque-là l'amour des félins, je tiens à signaler ici un *Book of the cat* qui paraît en fascicules mensuels et qui contient des dissertations sur les chats dans tous les temps et tous les pays, et sur les races les plus diverses de ces animaux ; il y aura douze fascicules, magnifiquement illustrés. Un autre petit ouvrage est précieux pour l'amateur ; c'est *The Cat Manual*, illustré aussi, et renfermant en une centaine de pages tout ce qu'il est bon de savoir sur les chats.

§

Les Revues. — Le premier numéro de l'*Edinburgh Review* parut en octobre 1802, et depuis lors, sans la moindre interruption, la revue n'a cessé, tous les trois mois, de paraître, chez le même éditeur. Le projet initial d'une revue de ce genre appartient à Sidney Smith et il fut discuté dès le printemps de 1802 par quelques jeunes hommes qui se réunissaient chez Francis Jeffrey, et parmi lesquels il y avait : Henry Brougham, plus tard lord Brougham et ministre, Thomas Brown, collègue de Dugald Stewart à l'Université d'Edimbourg et l'un des piliers de l'école métaphysique écossaise ; Alexander Hamilton, orientaliste distingué, qui devint par la suite professeur de sanscrit à Haileybury ; le Dr John Thomson, qui enseigna la pathologie à l'Université d'Edimbourg, Francis Horner, lord Webb Seymour, John Allen, John A. Murray, etc. Le projet put se réaliser et ces fondateurs ne comptaient nullement sur le succès ; c'est à peine s'ils prévoyaient quatre ou cinq numéros. Mais dès le premier tous les doutes à ce sujet cessèrent ; le succès fut énorme, pour l'époque : vingt-neuf articles formant 252 pages et tirés à 750 exemplaires ; d'ailleurs ce premier numéro et les subséquents ont été réimprimés à diverses reprises. Les fondateurs appartenaient au parti whig, ils avaient des opinions très arrêtées et ils aspiraient à établir une autorité critique qui serait à la fois honnête, éclairée et indépendante. La critique littéraire était alors incompétente, ignorante et stupide ; la plupart du temps aux ordres des libraires qui ne cherchaient qu'à écouler leur marchandise. Dès le début, la Revue s'enorgueillit d'être inaccessible à l'influence de commerce ; elle servait exclusivement l'intérêt public, et, en maintes occasions, les intérêts

d'affaires et les liens d'amitié n'empêchèrent pas la vérité d'être dite. En politique, la même conduite fut adoptée, et les articles, toujours anonymes, qui parurent sur les questions les plus importantes du moment excitèrent un vif intérêt. Tout d'abord il avait été décidé que nul ne signerait ses contributions et que nul ne serait rémunéré. La première condition fut toujours strictement observée et l'anonymat des collaborateurs fut rarement découvert ; pour la seconde condition, en mai 1803, il fut convenu que le directeur recevrait deux cents livres par an et que les collaborateurs seraient payés dix livres la feuille de seize pages. Depuis, les prix ont augmenté, car le succès de la revue alla grandissant : en 1814, elle tira à 12000 et en 1817 et en 1818, le tirage monta jusqu'à 13.500, malgré la rivalité de la *Quarterly Review*, organe du parti tory, fondé cinq ans après l'*Edinburgh*, et la rude concurrence du *Monthly Magazine* que Blackwood lança en 1817.

Le premier *editor* fut Francis Jeffrey, à qui, au bout de vingt-sept ans, succédait le professeur Macvey Napier ; puis, en 1847, c'était le gendre de Jeffrey, William Empson, en 1852, Sir George Cornewall Lewis, qui entrait dans un ministère Palmerston trois ans après, et de ce fait résignait ses fonctions. Enfin de 1855 à 1895, le fauteuil directorial était occupé par Henry Reeve. Pendant ses cent années d'existence, l'*Edinburgh Review* eut pour collaborateurs les hommes les plus éminents de la science, de la littérature, de la philosophie et de la politique ; elle exerca, à la fois dans le domaine littéraire et dans le domaine politique, une influence profonde et souvent décisive. Sans doute, tous les jugements qui furent émis dans ces 402 numéros n'ont pas toujours été ratifiés par la postérité, mais il n'est pas d'exemple qu'ils aient été émis de mauvaise foi. La revue maintenait inflexiblement sa ligne de conduite et restait inébranlablement fidèle aux opinions whig. Les *editors* et les collaborateurs ont pu changer, la Revue continue à paraître sous la même forme, avec le même programme et dans le même esprit qu'en 1802.

Le numéro de novembre de la *Monthly Review* contient, entre autres articles intéressants, un éditorial sur les *French-Canadian and the Great Commonwealth*, quelques pages fort renseignées : *How Zola worked*, et une étude sur les romans et les drames de Gabriele d'Annunzio, par Edward Hutton. Dans le *Cornhill Magazine*, la suite des *Intrusions of Peggy* d'Anthony Hope et des *Four Feathers* de A.E.W. Mason ;

*Cast* par Hugh Clifford; et une lettre d'Oxford d'Urbanus Sylvan.

Parmi les seize articles de la *Fortnightly Review,* je citerai l'étude très complète de Mr. Edmond Gosse sur Philip James Bailey, cet illustre poète, auteur de *Festus*, mort récemment oublié depuis de longues années ; l'*Art d'Emile Zola* par Francis Gribble, et des vers : *Swans*, par C.F. Keary. Dans *The Academy and Literature* et dans *The Saturday Review* se trouvent, diversement appréciés, les faits et les livres de la semaine.

Memento. — Robert Bridges : *Poetical works*, vol. V, 296 p., in-8°, 6 s., Smith Elder. — Bernard Mallet, *Mallet du Pan and the French Revolution*, avec portrait-frontispice, xx-368 p., gr. 8°, 12 s. 6 d. Longmans Green. — Herman Charles Merivale : *Bar, Stage and Platform ;* 304 p., cr. 8°, 6 s. — Austin Dobson : *Side Walk Studies*, 294 p., cr. 8°, 6 s., Chatto and Windus. — *An English Girl in Paris*, 331 p., cr. 8°, 6 s. — Mrs John Lane : *Kitwyk*. xii-319 p., cr. 8°, 6 s, John Lane. — Edgar Jepson : *The Sentimental Warrior*, vi-373 p., cr. 8°, 6 s., Grant Richards. — Austin Dobson : *Samuel Richardson English Men of Letters*, 213 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — *Chambers's Cyclopœdia of English Literature, a new edition by David Patrick*, vol. II, xi-832 p., in-4°, 10 s. 6 d., W. et R. Chambers, — dont il sera rendu compte le mois prochain.

HENRY-D. DAVRAY

## *LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES*

*El Castillo de Elsinor*, par Pedro-Emilio Coll. — *Formas y Espiritus* par Angel Estrada. — *El Poema de las Mieses*, par Carlos Ortiz.

**Le Château d'Elseneur.** — Je viens de terminer la lecture de ce petit livre dans lequel mon distingué prédécesseur de la section des lettres hispano-américaines, M. Pedro-Emilio Coll, affirme sur des bases solides sa réputation d'écrivain sud-américain, et il me semble que je reviens d'un long pèlerinage à de lointains pays imprégnés de beauté, dont la vision laisse à jamais à mon cœur une mystérieuse sensation

Le voyage imaginaire au Château d'Elseneur, dit Pedro-Emilio Coll dans la préface qui inaugure son volume, expliquera le titre et, jusqu'à un certain point, la parenté idéologique d'une telle collection d'esquisses et de notes fragmentaires.

Voici longtemps que l'auteur nous devait ce livre. Après la publication de *Palabras* (Paroles), il s'était emprisonné dans un profond silence d'où rien ni personne ne réussissait à le tirer. Par bonheur pour nous qui le connaissons et l'aimons, il a su vaincre sa paresse et son œuvre nouvelle marque un progrès évident dans sa puissante individualité littéraire. On distingue, à mesure que l'on parcourt ce volume, la féconde trace qu'ont imprimée dans ce solide esprit des maîtres comme Taine et Renan. Certes, ce n'est pas moi qui me permettrai de lui reprocher ce contact familier, persuadé comme je le suis que l'étude de ces deux grands esthètes ne peut que servir immensément notre propre culture, faite toute d'idées européennes. Notre Amérique a surtout besoin de critiques fondamentaux dans leurs doctrines. D'autre part, la jeunesse hispano-américaine, trop gorgée de lyrisme, a méconnu quelque peu la transcendance de la Morale et de l'Ethique contemporaines. Pedro-Emilio Coll s'est de bonne heure rendu compte du danger que faisait courir à notre littérature naissante une pareille négligence. C'est pourquoi il a modelé sa critique sur les théories de ces deux penseurs. Sa tentative, il faut le reconnaître, a obtenu le succès le plus favorable.

*Le Château d'Elseneur* nous offre quelques exemples de cette critique aimable et sévère en même temps. L'essai sur le décadentisme et l'américanisme, d'une vérité, d'une logique inflexibles, et les chapitres intitulés *Songe d'une nuit d'été* et *Songe d'une nuit de pluie*, dans lesquels M. Coll se révèle comme un peintre et un ironiste de premier ordre, nous montrent comment il est possible de présenter sous une forme légère, frivole en apparence, les problèmes les plus ardus et les plus discutés de l'Esthétique moderne. Ce genre d'études est celui qu'il aborde de préférence. Son tempérament, plus enclin à l'abstraction métaphysique qu'aux plaisirs de l'imagination pure, éprouve avec une plus grande vigueur la sensation idéologique, si je puis appeler ainsi la jouissance provoquée par un système moral, devant une théorie purement littéraire qu'en présence d'une œuvre éclose des tristesses et des tendresses du poète. De là vient aussi qu'il réussit à nous produire une impression favorable, quand il se propose de formuler les inconvénients ou les avantages de n'importe quelle tendance spirituelle, mais qu'il échoue, en revanche, quand il tente de se présenter sous le seul aspect de l'artiste. Doué d'une admirable pénétration psychologique, il va au fond du sujet d'observation, il le serre, il le broye jusqu'à en

faire jaillir toute la sève. Il prévoit des conséquences, il recherche des causes, mais n'arrive point à nous dépeindre un paysage avec des couleurs discrètes, avec des douceurs de nuances, des élégances de tons et de belles perspectives.

Son style même, si heureux dans le choix des mots, si juste dans la graduation des effets, si courageusement concis, d'une ambiance si homogène et si brillante, de phrases si claires et de tournures si nettes, pendant qu'il se maintient dans les régions de l'observation et de l'analyse, déchoit visiblement aussitôt qu'il prétend imprimer à l'âme une sensation de beauté.

Les digressions sur la vie quotidienne, que nous révèlent ses épîtres de jeunes vénézuéliens, résultent passablement médiocres, malgré l'esprit dont l'auteur y fait preuve parfois, et elles enlèvent à l'ouvrage beaucoup de la vigueur et de l'intensité que réclament certaines études où le moraliste montre sa personnalité. Un livre doit être parfait dans sa structure et il faut tâcher de lui imprimer un caractère défini, de manière que le lecteur puisse, dès les premières pages, se rendre exactement compte de sa tonalité générale. De ce côté le *Château d'Elseneur* offre à la critique un point vulnérable. Mais, à vrai dire, ces défauts perdent de leur importance si l'on songe à la somme de connaissances, de déductions profitables, d'enseignements prudents, de conseils salutaires que l'auteur nous apporte. Il faut noter spécialement le tact ingénieux avec lequel il examine la passionnante question du symbolisme en Amérique dans ses rapports avec les écoles françaises. Donnant preuve d'une haute indépendance mentale, il aborde le fond même du problème et, sans se départir un seul instant de sa tranquille sévérité, il fait l'histoire de ce mouvement littéraire, en nous indiquant les sources où ont puisé ses apôtres les plus célèbres. Qu'il nous soit permis de citer aussi le chapitre intitulé *la Dent cassée*, d'une ironie pénétrante, et de formuler le vœu que M. Coll donne plus souvent à la littérature américaine les fruits déjà mûrs de son indiscutable talent. En me faisant l'écho de ses propres paroles, je lui disais qu'il est nécessaire de s'imposer à force de résignation, à un milieu inhospitalier, de même qu'un amant dédaigné finit par s'imposer à sa belle inhumaine à force de constance et de foi.

**Formes et Esprits**. — Voici le fruit d'un deuxième pèlerinage artistique à travers l'Europe et une série de fantaisies fécondées par l'imagination d'un poète charmant. Je

vous parlais naguère de sa première récolte, si splendide; je vous révélais le mystère de ce croyant plein de ferveur, je vous racontais ses rêves et je cherchais à vous expliquer son esthétique. *Formas y Espiritus* complète les sensations recueillies dans *la Couleur et la Pierre*, bien qu'en vérité l'impression soit plus subjective dans l'œuvre récente. De la première on pouvait déjà dire que c'était un éblouissement, on peut ajouter que la nouvelle est comme un collier de pierres précieuses, garni d'ors merveilleux, dans un coffret de pourpre triomphale. On dirait que M. Estrada met son orgueil d'artiste à nous causer, grâce à la magie de sa prose, les plus dangereux vertiges. Page après page, on éprouve l'enchantement et la fatigue de ce langage scintillant, mais surchargé d'images. Il devient parfois impossible de saisir nettement la portée exacte d'une pensée qui reste comme ensevelie sous l'étrange tissu des phrases et comme accablée sous le poids de la nuance et du coloris. De là vient que le lecteur s'habitue à considérer M. Estrada comme un simple styliste, trop préoccupé par la passion du détail. On regrette aussi sa répulsion pour la réalité, car, outre qu'elle nuit sérieusement au beau côté de son livre, elle contribue à donner à ses travaux une teinte de vague, un soupçon d'incohérence. On se voit obligé à distraire son attention sur les parages illusoires, d'où il est difficile de revenir, et dont on ne conserve qu'une idée ténue, insaisissable, fugitive, sans doute parce que l'écrivain n'a pas voulu ou n'a pas pu la suggérer clairement.

Nul doute que certains chapitres ne soient tracés avec plus de concision et d'énergie. Il s'en dégage un souffle de puissante réalité, non dépourvue de délicatesse élégante. Tout cela nous détermine l'esthétique de l'auteur et nous révèle le vrai fond de sa nature. Citons, par exemple, *les Paillasses*, d'une psychologie angoissante à force d'être humaine.

Nous retrouvons dans *Formas y Espiritus* l'âme compliquée qui conçut *El Color y la Piedra*, ce triste cœur torturé par l'inexorable soif de l'idéalisme, ce même esprit qui ne sait que languir d'une étrange maladie d'ennui, tel un voyageur qui, même dans les endroits les plus reculés du globe, au milieu de contrées merveilleuses ou dans la terre natale de la beauté antique, respirerait sans cesse malgré lui les grandes fleurs du dégoût et percevrait partout, sans pouvoir l'éviter, le rythme obsédant d'une mélopée monotone. Malgré la variété des sujets, de la distance qui existe, par exemple, entre un paysage d'Orient et les mains d'une femme, *Formas y Espi-*

*ritus* est plutôt un livre douloureux, d'une inspiration mélancolique et d'un gris persistant. On dirait que l'auteur a dédaigné les feux hilarants du soleil, tant il lui manque la gaieté. Son œuvre n'est pas le fruit d'un tempérament américain, mais bien d'un poète versé dans toute espèce d'exotismes. Il n'est pas jusqu'au mysticisme dont Estrada se trouve imprégné qui ne soit très rare chez les écrivains hispano-américains, plus portés, en général, aux émotions d'un naturalisme vigoureux qu'aux abstractions panthéistes. D'autre part, il n'arrive pas à produire de profondes impressions, car ses sentiments n'accusent que des peines externes qui proviennent d'états d'âme changeants, et non pas ces terribles amertumes qui semblent inséparables des grands artistes. En revanche, c'est un coloriste admirable, à la manière des frères Goncourt et de Gabriel d'Annunzio. Figurez-vous-le en contemplation devant un coucher de soleil. Le crépuscule tombe avec lenteur dans une intense agonie de lumière. Le ciel se tache d'améthiste, de lapis-lazuli, d'amarante ; il défaille dans la pourpre, dans l'azur, dans le noir. Les nuages feignent un archipel d'or, dessinent des palais d'architectures inconnues, sèment le ciel de fleurs aux corolles étrangement dressées, éclatent en étoiles pareilles à des lys d'argent, et traînent çà et là des haillons de soies subtiles et changeantes. Le tableau est d'une beauté suggestive.

Voici donc l'artiste anxieux de transporter sur le papier la vision de ses yeux. Deux coups de pinceau suffisent pour l'ébaucher, et deux autres encore pour que le paysage apparaisse dans sa perspective et dans son plan défini. Viennent ensuite les tons, la gradation des teintes, la simplification des détails, l'accumulation des couleurs nécessaires pour que le tableau ait l'ambiance propice à l'éclosion des fleurs qui attireront le regard. Jusqu'à présent rien d'extraordinaire. Le pinceau de l'artiste a glissé sans difficulté et il a reproduit avec exactitude et avec élégance le paysage observé, mais ce n'est pas tout. Chaque trait se présente accompagné de son image respective et chaque image porte en soi un monde d'évocation et d'enchantement, d'où rayonne le mystérieux pouvoir du symbole. Sa technique en est compliquée, mais dans les mains d'Estrada elle résulte d'une efficacité indiscutable.

Imaginatif par excellence, il est en même temps un poète sensible chez qui les choses irréelles arrivent à prendre une existence corporelle. Dans son cœur se répercutent tristement, étrangement les voix des temps passés. Sa harpe sonore émet

la rumeur d'échos lointains, de psalmodies anciennes qui, malgré leur grave apparence, conservent encore un intense pouvoir de vie que ne surpasserait peut-être aucune strophe moderne. Les vieilles choses sont entourées d'une poésie singùlière et piquante. Une armure, un meuble, un portrait revêtent pour les yeux d'un rêveur entendu un intérêt extraordinaire, et c'est d'une vie profonde qu'ils vivent dans le silence des salons assombris. Estrada a l'amour des formes caduques, il les anime à la chaleur de son esprit. S'il plonge son regard dans l'histoire d'un personnage célèbre, ce sera pour nous offrir un témoignage de courtoisie ou pour nous suggérer avec l'éclat de sa prose chantante les inextinguibles traces d'un char de feu dans le ciel de l'art. Mais s'il a le don de transformer en un mirage de rêve les choses du monde visible, de penser par images, d'orner ses idées de parures splendides, et s'il dispose d'une quantité de tournures variées qui font de lui un styliste flexible et somptueux, disons aussi que cette même recherche de la forme l'empêche généralement de produire une sensation profonde.Nul doute qu'il n'arrive à la concision, qu'il ne mette dans ses œuvres prochaines une plus grande part de vérité, et qu'il ne se moule enfin plus étroitement sur la vie. Ce faisant, il aura presque atteint la perfection.

Il est clair qu'en le jugeant je le considère avec la même sévérité que s'il s'agissait d'un auteur européen, et dans la croyance qu'il ne viendra à personne l'idée de le comparer à nos dilettanti endurcis. M. Estrada est un vrai littérateur ici et en quelque pays du monde que ce soit.

Il est en train de préparer un volume de vers dont il peut attendre un succès considérable. Si je suis bien informé, il projette aussi un roman qui sera la consécration définitive de son intéressante personnalité.

**Le Poème des moissons.** — Le jeune auteur de ce petit poème n'est pas un inconnu pour la littérature argentine. Comme vous vous en souvenez, sa muse aime cueillir les roses purpurines à l'heure où le crépuscule naissant les baigne d'ombres flottantes. Il aime d'un amour toujours délicat, toujours naïf, les formes rares de son rêve; mais son amour, comme sa poésie, se distingue par une teinte d'agréable modestie. Son premier florilège avait une douce fragrance, mais l'on sentait bien que les fleurs n'avaient pas été choisies avec un soin parfait. Aux belles hyacinthes, aux blancs jasmins, aux sensitives étranges, aux aubépines capricieuses se

mêlaient des lauriers-roses criminels, des immortelles communes, des camélias inodores et des tulipes incultes. On aurait dit que le poète les avait hâtivement arrachées d'un parterre confié à la garde d'un jardinier peu scrupuleux. La cueillette à peine terminée, sans attendre que le temps flétrisse son bouquet encore humide de la rosée matutinale, il prit courtoisement congé de ses chères anémones, en saluant au passage avec un sourire de discrète complaisance les pâles lis, et s'exila silencieusement dans les énormes pampas. Quel instinct l'y poussait ? Savait-il, par hasard, que ces pauvres fleurs s'effeuilleraient au premier souffle du vent glacé ? Ou bien éprouvait-il peut-être le dégoût de l'immense ville dédaigneuse, de la ville hostile aux plaisirs de l'âme ? Non, c'est une autre pensée qui l'animait. Les prairies sonores et les plaines interminables cachent dans leur sein des trésors impondérables dont le rêveur peut s'emparer s'il arrive à en découvrir le secret. M. Ortiz partit donc pour cette terre promise, muni seulement d'un fort bagage de rêve et avide de tout voir et de tout connaître. D'autres avant lui avaient fait de même. Tout récemment Gorki, le pèlerin des steppes russes, ne fut-il pas inspiré par un but identique, lorsqu'il entreprit ses longues courses de vagabond ? Mais il existe entre eux une différence : Ortiz a vu en poète, tandis que Gorki a vu en romancier et en poète à la fois. D'un autre côté, la nature des campagnes argentines offre une multitude d'aspect différents. Au nord, les montagnes avec leurs habitants typiques, les voyages interminables au milieu des bois et des rochers abrupts, le pas prévoyant des mules, le ciel plombé. Au sud, des régions désolées, mais douées d'une beauté incomparable, des paysages merveilleux, des marines invraisemblables, des cascades où la lumière se réverbère et se brise en facettes prismatiques, des semis de lacs peuplés par les cygnes, des aurores et des crépuscules d'une splendeur inquiétante. Sur le littoral des fleuves immenses comme la mer, des forêts complètement vierges, des plaines démesurées où résonne encore l'écho des centaures légendaires, et tout imprégnées d'une poésie plaintive et contagieuse. Dans le centre la pampa infinie, sans accident de terrain, sans arbres, s'offrant à l'homme dans sa nudité opulente, femme superbe assise dans une attitude majestueuse, avide de baisers et de fécondes caresses. Un écrivain pourrait bien se décider pour une quelconque de ces régions, avec l'assurance d'y récolter de riches impressions. Le romancier de mœurs, le poète po-

pulaire, le musicien, le peintre, l'explorateur trouveraient beaucoup à faire dans ces territoires dont les sources de beauté et de richesse ne sont encore qu'à moitié déflorées.

Donc, un beau jour, Ortiz s'en fut par la pampa, non pas la pampa absolument sauvage, mais la pampa déjà secouée par le souffle de la civilisation envahissante. Il laissa de côté les luttes du travail, les entreprises héroïques du progrès, l'effort considérable de ses habitants torturés par la soif du bien-être et de la fortune. Un Walt Whitman en serait revenu avec un poème vigoureux, de puissante envergure, qui aurait résisté aux siècles, un poème dont les vers auraient chanté, comme le vent dans les caroubiers, de sauvages hymnes de triomphe et de tempêtueux hosannas. Mais il fallait pour cela un esprit colossal, et M. Ortiz n'a qu'un esprit délicat.

Il écrivit donc le poème des moissons en rythmes lents, avec des images langoureuses et des sons opaques, — un poème symphonique. Son inspiration, sans élans fiévreux, d'un vol plutôt tranquille, plaît sans émouvoir et ne fait qu'éveiller un vif sentiment de sympathie qui croît à mesure que l'on pénètre dans l'intimité de son cœur. Il n'est pas hasardeux d'affirmer que le souvenir qu'il laissera sera plus durable que celui de ses roses écloses dans l'inquiétude du crépuscule. En effet cette œuvre respire une sincérité plus grande. On y remarque, en outre, plus de facilité dans le maniement du rythme, une intensité plus aiguë dans la pensée, moins d'inexpérience dans le choix des rimes et des intentions plus claires et plus précises. Le sujet du poème se déroule avec une élégance méritoire, bien que cette qualification paraisse impropre du moment qu'il s'agit d'un poème où devaient prédominer les tons crus et fermes. Mais M. Ortiz a voulu y intercaler une douce histoire d'amour qui en constitue le vrai fond et autour de laquelle se meut tout l'intérêt de sa narration, souvent parsemée de traits de lyrisme qui ne dépassent jamais les limites de la prudence. Les douze chants dont se compose l'œuvre gardent entre eux une étroite connexion. L'idée-mère surgit de chacun d'eux en des vers imprégnés d'un vif sentiment de la nature. De l'introduction à la Romance de l'étoile, qui termine l'ouvrage, le poète saturé d'émotions bucoliques chante, comme un bel enfant d'Arcadie, le triomphe de la terre, le charme des aurores, le mystère des crépuscules, la formation des blés, les joies de l'espérance, les paroles du vent, l'in-

quiétude des feuilles, la douceur des campagnes blondes et le gai murmure des épis brunis.

Il chante aussi la vie d'Ervar, le héros de son poème, mélange de poète et de travailleur. Il chante ses nobles rêves de gloire devant les plaines sillonnées, son amour pour celle en qui il place ses espoirs de bonheur, l'arrivée du printemps qui s'avance le front couronné de marguerites champêtres, l'hiver qui glace les âmes de son froid baiser et enlève aux arbres leur beauté, le départ des hirondelles pour de lointaines régions, la conquête de la terre par la charrue plus forte que les épées fratricides. Il chante enfin l'ouragan perfide dont les noires ailes emportent les illusions d'Ervar, comme une poignée de feuilles sèches que la rafale impitoyable disperse subitement.

Tout le poème de M. Ortiz déborde d'une sincère affection pour la nature, et c'est précisément cet amour qui m'engage à le louer. Le final, tant soit peu pessimiste, tend à démontrer jusqu'à certain point la fragilité des bonheurs humains, la vanité des plus beaux rêves de triomphe. Ce qu'on lui reprocherait en toute justice est le manque d'intensité dans les idées et de grandeur dans les descriptions qu'il n'a fait qu'ébaucher. Son œuvre est loin pourtant d'être celle d'un débutant. On voit que celui qui l'a exécutée manie un instrument forgé à coups de marteau. Point de balbutiements, de répétitions ingénues, ni de vacillations dignes de sourires de pitié, mais bien au contraire la sûreté évidente d'un langage qui est très près d'exprimer tout ce qu'il veut.

Espérons davantage encore. Ortiz est un poète jeune, passionné, studieux, sans autre défaut que d'aimer l'art par-dessus toutes choses. *Le Poème des Moissons* marque aussi une louable tentative d'indépendance. Son inspiration provient directement de la nature, et non pas des poètes favoris. M. Ortiz qui admire Baudelaire et Albert Samain, adore Victor Hugo. *Le Satyre* du grand lyrique est comme une profession de foi que tout artiste qui se respecte ne doit point ignorer; car nulle part l'admiration pour l'œuvre de Dieu n'atteint une expression plus haute et plus vigoureuse. Unir l'énorme au délicat, c'est se rapprocher de la véritable harmonie. Tel est le but que tous les poètes devraient poursuivre et auquel ils devraient consacrer toutes leurs énergies. Voilà pourquoi M. Ortiz est digne de franchir le seuil du Temple sacré, à cette époque où la stupidité humaine menace de l'ensevelir.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

## *LETTRES NÉO-GRECQUES*

*Ames solitaires*, par N. Episcopopoulos. — Une lointaine tradition parle d'un roi mystérieux qui se différencie de tous les autres rois présents et passés, par le simple fait qu'il aima et épousa une mendiante. C'est tout ce qu'on sait sur la vie de ce souverain, mais c'en est assez pour émouvoir et pour exalter le cœur de maints artistes qui par leur art se sont plu à immortaliser cette tradition. Quel fut le mobile précis de cet acte généreux? Fut-ce uniquement la mélancolique et captivante beauté de la mendiante, comme l'exprimèrent Tennyson en une de ses idylles et Burne Jones dans un de ses tableaux, ou bien se dissimule-t-il d'autres causes dont il faut rechercher les origines dans le fond de l'existence, non peut-être tout à fait physiologique, du roi, guidé par un inéluctable destin ? C'est ce que dans les *Ames solitaires* (titre passablement usé) semble vouloir exprimer N. Episcopopoulos.

Le roi mystérieux, dans son œuvre, représente l'ordinaire symbole de l'éternelle nostalgie des esprits supérieurs vers la perfection que vaguement ils entrevoyaient dans un rêve, au delà des limites de la vie et de la réalité, et dans la hantise de la mort qui leur apparaît comme une force libératrice. C'est là un type tout à fait moderne, une sorte de Georges Aurispa du *Triomphe de la mort* de G. d'Annunzio.

Avec la mélancolie et avec le poids d'une vie qui se traîne en se reniant elle-même, avec la fascination et la douleur d'un rêve irréalisable, le roi erre au milieu d'une forêt touffue et magique suivi par un vieux mage. Celui-ci s'efforce de lui révéler les sources du bonheur que la vie peut offrir, mais le roi sait tout, il a tout essayé et il refuse tout. Un idéal lointain l'attire maintenant dans la vision d'un inattingible amour.

Tandis qu'ils cheminent, le roi heurte du pied une forme obscure qui gît sur le sol. C'est une mendiante qui dort. Elle s'éveille et elle tend la main en demandant l'aumône. Le roi la fixe et lui parle. Oh ! merveille! C'est elle la femme après laquelle il a si longtemps soupiré, la femme qui sent et qui rêve comme lui, la femme qui peut l'aimer d'un amour que la vie ne permet point et qui est peut-être le symbole même de son malheur. Le roi, entraîné par la fascination de cette vision, sent sa destinée indissolublement s'unir à celle de cette femme, et en signe de dévotion et d'esclavage il pose à ses pieds son épée et sa couronne. Mais la mendiante n'en fait point cas, car elle rêve de la mort comme d'un but suprême et d'une su-

prême force. Un mage lui avait prédit qu'en elle seulement elle trouverait le bonheur en vain désiré dans la vie. Le roi se souvient qu'à lui aussi pareille chose fut prédite par un mage, et qu'une femme le guiderait vers l'accomplissement de sa mission. Irrésistiblement aveuglés par la vision de la mort, tous deux ils entendent dans le lointain la voix impérieuse de la mer qui les appelle. La mer, la grande et primitive génératrice de la vie, sera peut-être le port le plus prochain de l'idéal auquel ils aspirent. Ils se dirigent vers le rivage, et tandis que la nature autour d'eux solennelle semble s'associer à l'acte triomphal, là, dans le sein de la vaste mer, unis et possédés par une infinie volupté vers la mort, les deux tragiques héros disparaissent, tandis que, du fond de la forêt, surgit très calme la lune grande et terrifiante.

Tel est le résumé de l'œuvre de M. Episcopopoulos, qui se présente avec les qualités habituelles et les ordinaires défauts du jeune auteur. D'une part une belle fantaisie, de la profondeur philosophique, de l'originalité dans l'expression, des fragments de description qui paraissent fixés avec le pinceau ; d'autre part il faut constater une fatigante recherche de style, des choses qui paraissent senties par force et en somme une maigre personnalité. M. Episcopopoulos continue à être influencé par de nombreux auteurs étrangers qui portent du tort à sa propre individualité. Mais si les *Ames solitaires* n'ajoutent guère à la renommée de l'auteur, elles ne la diminuent pourtant pas.

*La Magicienne*, roman de Mme Calliroé Parrin, — Appartenant à une série de romans ayant pour titre : « Les livres de l'aurore », *la Magicienne* de Mme Calliroé Parrin est une œuvre de caractère social qui, avec beaucoup de bonnes intentions, voudrait donner un tableau fidèle et sincère de la société grecque et particulièrement de la société athénienne. L'action se déroule durant la période des fêtes qui eurent lieu, il y a quelques années, pour la rénovation des célèbres jeux olympiques dans l'antique stade reconstruit, période féconde en émotions et en grands enthousiasmes pour la nouvelle Grèce et particulièrement favorable à l'observation du moraliste sociologue, lequel, mieux que jamais, pouvait alors étudier et connaître à fond l'essence de la vie grecque moderne, car un peuple soulevé et exalté par l'enthousiasme frénétique que lui linsuffle un grand événement national, est comme la mer sous a tempête portant à la dérive tout ce qu'elle cachait dans ses profondeurs.

L'héroïne de ce roman est, dans sa conception de la vie, en

complète antithèse avec l'ambiant qui l'entoure, et cela, semble-t-il, devrait faire ressortir davantage la physionomie morale de ce dernier. Il s'agit d'une jeune fille de sang grec, mais née et élevée en Amérique et plus américaine que les Américaines véritables. Par l'effet d'un légitime orgueil de son antique origine, elle voudrait, en venant pour la première fois en Grèce, voir toutes choses à travers une sorte de prisme optimiste, mais elle se trouve ainsi aux véritables antipodes des Grecs qu'elle rencontre. Mme Parrin, qui est une fervente de l'américanisme, semble attribuer à cette jeune fille comme une mission apostolique et vouloir à tout prix amener à penser comme elle les sujets du roi Georges. Malheureusement une jeune fille de vingt ans qui, à l'âge où le sang frémit sous l'effet des passions, sait régler sa vie comme une pendule, qui parle presque toujours comme une doctoresse même lorsqu'il s'agit d'admirer le Parthénon et les cariatides, qui n'est mue que par un insupportable sens pratique dont elle subit l'ascendant jusque dans les choses de l'amour, qui saurait au besoin dominer et annihiler ce sentiment par une suite d'opérations algébriques, comment une telle jeune fille pourrait-elle être entendue et comprise dans le pays où naquit Alcibiade et où parfois la passion, fermentée par l'effet de la nature et par l'action du soleil ardent, devient à ce point silencieuse qu'elle est capable de commettre la plus belle et la plus divine des sottises? Le défaut de place ne me permet point de faire une analyse de cette œuvre qui contient beaucoup de pages intéressantes, et principalement celles où sur certaines profondeurs de l'âme féminine l'autrice met à jour avec une pénétration et une sûreté rare, et aussi avec beaucoup de naturel et de simplicité, certains replis qui s'obstinent à rester fermés aux investigations des psychologues masculins.

*Les chansons de Vango.* — Il y a quelque temps un journal athénien, à grand renfort de pompe et de tapage, lança une nouvelle qui émotionna vivement ici un nombreux public. Il s'agissait de la révélation d'un grand poète mort et inconnu, ayant vécu plusieurs siècles avant notre époque et dont l'œuvre épico-lyrique avait été découverte en un manuscrit enseveli dans je ne sais plus quelle bibliothèque sous le poids du temps et de la poussière. *Les chansons de Vango* (c'est sous ce titre que l'œuvre fut révélée) furent jugées, par les bons experts en matière d'art, comme une faible imitation des chants populaires de la Grèce. D'autres au contraire, pour la seule raison qu'il s'agissait d'un poète mort

dans les temps anciens, idéalisant à plaisir son œuvre, tressèrent à son nom les guirlandes de leurs panégyriques comme s'il se fût réellement agi de la révélation d'un génie inconnu. La vérité pourtant ne tarda pas à éclater, et, avec une comique surprise, le chœur des enthousiastes admirateurs apprit que le prétendu grand poète n'était autre qu'un jeune poète vivant en chair et en os et qui se plaisait parfois à rimer des vers sans prétention. Cette farce de journal rappelait la spirituelle invention d'Alindo Guerrini, en Italie, alors qu'il créa son languissant et passionné poète Lorenzo Stechetti, avec cette différence pourtant que Guerrini sut faire écrire à son intéressant ami des vers nouveaux et vraiment inspirés.

Mais dans notre monde littéraire une autre nouvelle plus sérieuse se répandait, il y a quelque temps, et excitait un intérêt de bon aloi, cette fois : M. A. Papadiamanti, le plus fécond et le plus inspiré parmi les nouvellistes grecs, après avoir enrichi depuis plus de vingt ans les pages de la plupart des périodiques littéraires, se décidait enfin à réunir une partie de ses productions en un volume qui aurait pour titre les *Idylles de la mer*. Chez tous ceux qui connaissaient le caractère et les habitudes de Papadiamanti, son âme si simple et si pure d'artiste, toujours éloignée de toute recherche d'applaudissement mondain et de toute vaine gloriole cette nouvelle inattendue causa la plus grande surprise.

Papadiamanti est une grande âme solitaire, ne vivant et ne palpitant que pour son art, un art qui a pour objet de ne refléter sans répit que ce qui est simple et éternellement beau. C'est ainsi que loin des clameurs fiévreuses de la grande ville, où la civilisation ne fait qu'agiter et soulever la nuée des passions éphémères et corruptrices, Papadiamanti aime à se réfugier dans l'atmosphère saine et purificatrice des horizons champêtres, à se baigner dans les pures et douces caresses des ondes claires qui entourent les côtes de son île bien-aimée, à se coucher avec délices dans les creux de ses montagnes natales, pour entendre ce qui vit et ce qui frémit dans le sein de cette nature et sous la voûte de son ciel.

L'art sincère de l'artiste, émané d'une virginité quasi primitive de sentiment, fait penser tout de suite aux tableaux de Giovanni Segantini, emplis de fraîcheur et de vie, empreints d'extase et d'amour vers la nature. On peut ainsi s'imaginer quelle importance peut avoir pour notre monde littéraire une telle édition et combien grande est l'expectative.

GEORGIOS LAMBELETIS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Bibliographie. — S. Charlety : *Bibliographie critique de l'histoire de Lyon ;* Picard, 7.50.

Esotérisme. — H. Lizeray : *Aesus*, 4e partie; Vigot, 1.50.

Histoire. — Victor Bérard : *Questions extérieures (1901-1902) ;* Colin, 3.50. — Edgard Blochet : *Le Culte d'Aphrodite-Anahita chez les Arabes du Paganisme ;* Maisonneuve, 3.50. — H. Couderc de Saint-Chamant : *Napoléon, ses dernières années ;* Flammarion, 7 50. — Armand Dayot : *Napoléon raconté par l'image ;* Hachette, 15 fr. — A. Franklin : *Arts et métiers : modes, mœurs, usages des Parisiens au XVIIe siècle ;* Plon, 3.50. — A. S. Grenier : *Nos députés*, 8e législature, 1902-1905; Libr. de la Presse.— Jean Lemoine et André Lichtenberger : *De La Vallière à Montespan ;* Calmann Lévy, 7.50. — G. Macé : *La police parisienne : Aventuriers de génie ;* Fasquelle, 3 50. — A. Malet : *Louis XVIII et les Cent Jours à Gand*, t. II ; Picard, 8 fr. — R. P. Mortier : *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères prêcheurs ;* Picard, 10 fr. — Vicomte de Noailles : *Marins et Soldats français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, 1778-1783 ;* Perrin, 7.50. — J.-J. Ollivier : *Les Comédiens français dans les cours d'Allemagne au XVIIIe siècle.* 2e série : *La cour royale de Prusse ;* Soc. Franç. d'Impr. et de Libr., 20 fr. — Roger Peyre : *Une Princesse de la Renaissance. Marguerite de France ;* Emile-Paul, 4 fr. — Colon. Robin : *Notes et Documents concernant l'insurrection de 1856-1857 de la Grande Kabylie ;* Alger, Jourdan, 5 fr. — Albert Vandal : *L'Avènement de Bonaparte*, I. La Genèse du Consulat Brumaire, la Constitution de l'an VIII ; Plon, 8 fr.

Littérature. — Maurice Albert : *Le Théâtre des Boulevards, 1789-1848 ;* Soc. Française d'Imprimerie et de Librairie, 3.50. — Henry Bordeaux : *Les Ecrivains et les mœurs ;* Plon, 3.50. — G. Bourdon : *Les Théâtres anglais ;* Fasquelle, 3 50. — Xavier de Cardaillac : *Propos gascons ;* Ollendorff, 3.50. — Henri Corbel : *Gabriel Vicaire ;* Tallandier, 3.50. — Emile Faguet : *Propos littéraires ;* Soc. Franç. d'Impr. et de Libr., 3 50. — Emile Faguet : *André Chénier ;* Hachette, 2 fr. — Remy de Gourmont : *Le Problème du Style.* Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire ; « Mercure de France », 3 50. — Ferdinand de Martino et Abdel Khalek Bey Saroit : *Anthologie de l'Amour arabe*, Introduction de Pierre Louys ; « Mercure de France », 3.50. — Charles Maurras : *Les Amants de Venise : George Sand et Musset ;* Fontemoing, 3.50. — Max Nordau : *Vues du dehors*, essai de Critique scientifique et philosophique sur quelques auteurs français contemporains, trad. par Auguste Monnier ; Alcan, 5 fr. — Alfred Poizat : *Poètes chrétiens ;* Lyon et Paris, Witte. — Hugues Rebell : *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée ;* Dujarric, 3.50. — Auguste Théret : *Littérature du Berry, poésie, le XIXe siècle avec Henri de Latouche et Emile Deschamps ;* Soc. des Publications périod., 10 fr. — Gabriel Vicaire : *Etudes sur la Poésie populaire ;* Leclerc. — J.-J. Weiss : *Notes et impressions ;* Calmann Lévy, 3.50.

Pédagogie. — Gabriel Compayré : *Jean Macé et l'Instruction obligatoire ;* Delaplane, 0.90. — Lydie Martial : *La Femme et la*

*liberté*, II : *L'Education humaine ;* A l' « Union de pensée féminine », 13, rue Saint-Florentin.

PHILOSOPHIE. — Alfred Fouillée : *Esquisse psychologique des peuples européens ;* Alcan, 10 fr. — Charles Renouvier : *Le Personnalisme ;* Alcan, 10 fr.

POÉSIE. — F.-A. Cazals : *Le Jardin des Ronces*, poèmes et chansons du pays latin, précédés d'un poème d'Albert Mérat et d'une préf. de Rachilde ; « La Plume ». — Albert Detrue : *Pierrot Pêcheur ;* « Gazette Littéraire », 1 fr. — Lionel des Rieux : *Les neuf Perles de la Couronne ;* s. éd. — Maxime Formont : *Cantique de la Rose ;* Lemerre, 3 fr. — Henryk Ibsen : *Poésies complètes*, trad. par le Vicomte de Colleville et F. de Zepelin ; « La Plume », 3.50. — Jean Poujade : *Des Gerbes souveraines ;* Le Hâvre, éd. du « Promontoire ». — A.-C. Swinburne : *Nouveaux Poèmes et Ballades*, trad. par Albert Savine ; Stock, 3.50.

PUBLICATIONS D'ART. — Louis Bordet et Louis Pomelle : *Conversazioni romane ;* Leroux. — Henri Bouchot : *La Femme anglaise et ses peintres ;* Librairie de l'Art ancien et moderne, 30 fr. — Georges Denoinville : *Sensations d'art*, 4e série ; Dujarric, 3 fr. — Albert Guillaume : *Contre le spleen*, 100 dessins ; Simonis Empis, 3.50.

ROMANS. — José de Alencar : *Le Fils du Soleil (Les Aventuriers ou le Guarani)*, trad. par L. Xavier de Ricard ; Tallandier, 3.50. — Danielle d'Arthèz : *L'angoisse d'aimer ;* Victor-Havard, 3.50. — D'Asson Yvelines : *Les ronces rouges ;* Soc. parisienne d'éd., 3.50. — Marq. Costa de Beauregard : *Courtes pages ;* Plon, 3.50. — Charles de Bordeu : *Le Chevalier d'Ostabat ;* Fasquelle, 3.50. — Daniel Borys : *Le Galon ;* « La Plume », 3.50. — Brada : *Comme les autres ;* Calmann Lévy, 3.50. — Henri Chateau : *L'âne, le singe et le philosophe ;* Dujarric, 3.50. — E. Eberstein : *Pages d'angoisse et d'amour ;* Storck, 3.50. — Pierre d'Espagnat : *Avant le massacre, roman macédonien ;* Fasquelle, 3.50. — J. Esquirol : *Cherchons l'Hérétique ;* Stock, 3.50. — Achille Essebac : *L'Elu ;* Ambert, 3.50. — Jeanne France : *Celles qu'ils aiment ;* « France Semeuse », 1 fr. — Paul Fraycourt : *Journal d'un curé de campagne ;* Simonis Empis, 3.50. — Jean Grave : *Malfaiteurs ;* Stock, 3.50. — Gustave Geffroy : *Les minutes parisiennes. 7 heures. Belleville*, dessins de Sunyer ; Ollendorff, 2 fr. — F. Gillette : *Longue route ;* Plon, 3.50. — André Gide : *L'Immoraliste*, nouv. éd. ; « Mercure de France », 3.50. — Aimé Giron et Albert Tozza : *L'Augustule ;* Ambert, 3.50. — Maxime Gorki : *Varenka Olessova*, trad. par S. Kikina et P. G. La Chesnais ; « Mercure de France », 3.50. — Gyp : *La Fée ;* Per Lamm, 3.50. — Beatrice Harraden : *L'Oiseleur ;* Hachette, 3.50. — J.-C. Holl : *Les deux Idoles ;* Ambert, 3.50. — Rudyard Kipling : *Les Bâtisseurs de Ponts*, trad. de Louis Fabulet et Robert d'Humières ; « Mercure de France », 3.50. — Comte de Larmandie : *La Comédie mondaine. IX : Vendémiaire :* Mascaro. — Yves Le Febvre : *La Gaule conquérante ;* Jacques, 3.50. — H. Maisonneuve : *Marquée ;* Plon, 3.50. — Heinrich Mann : *Au pays de Cocagne*, trad. de l'allemand ; Ollendorff, 3.50. — Raymond Marival : *Le Çof*, mœurs kabyles ; « Mercure de France », 3.50. — Jacques Morian : *L'Aimant ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Williams Morris : *Nouvelles de Nulle part*, roman d'utopie,

trad par P. G. La Chesnais ; Bellais, 3.5o. — Paul Perret : *De l'un à l'autre monde ;* Ollendorff, 3.5o.—Boleslas Prus : *Anielka,* trad. par B. Noiret ; Perrin, 3.5o. — Paul Reboux : *Josette ;* Ollendorff, 3.5o.— M. Reepmaker : *Emma Beaumont ;* Stock,3.5o. — Charles de Rouvre : *L'argent de l'autre;* Calmann Lévy, 3.5o. — P. de Sémant : *Journal d'une chercheuse ;* Flammarion, 3.5o. — André Theuriet : *La Sœur de lait ;* Flammarion, 3.5o. — Marcelle Tinayre : *La Maison du Péché ;* Calmann Lévy, 3.5o. — M. de Valcombe : *Diptyque ;* Victorion. — Frank Verax : *Sanglant problème ;* Victor Havard, 3.5o. — Georges Virrès : *Les Gens de Tiest :* Vromant, 3.5o. — Jacques Yvel : *Madame Flirt,* tiré de la pièce de MM. Paul Gavault et Georges Berr ; Simonis Empis, 3.5o.

Sciences. — Dr Paul Dubuisson : *Les Voleurs des grands magasins ;* Storck, 3.5o. — N. Vaschide et Cl. Vurpas : *La logique morbide :* L'analyse mentale, préf. par Th. Ribot ; Rudeval, 4 fr.

Sociologie. — Charles Benoist : *La réforme parlementaire ;* Plon, 3.5o. — Edmond Demolins : *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ;* Firmin Didot, 3.5o. — Denis Gerval : *L'aube de la Justice,* préf. de G. Tarde ; Storck, 3.5o. — Dr Gottschalk : *Valeur scientifique du Malthusianisme ;* Storck, o.5o. — Dr Robert Teutsch : *Morale de l'Instinct sexuel,* prophylaxie vénérienne par les maisons de tolérance réformées ; Coccoz, 2 fr.

Théâtre. — Meilhac et Halévy : *Théâtre,* VIII : *Tricoche et Cacolet ; La Boulangère a des écus ; Tout pour les Dames ; Brigitte ; Le Photographe ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Edmond Picard : *Jéricho,* comédie-drame ; Lacomblez, 3 fr. — Paul Ranson : *L'Abbé Prout.* Guignol pour les vieux enfants. Préface de Georges Ancey. Illustrat. de l'auteur ; « Mercure de France », 3 5o. — Sophocle : *Electré,* trad. en vers par Ch. Chabault ; Delagrave, 3 fr. — Marius Suzani et Albert Delerue : *La Voix d'airain,* un acte ; « La Gazette littéraire », 1 fr.

Voyages, Archéologie. — Jean Bertot : *Au lazaret,* souvenirs de quarantaine ; Tours, Deslis, 3.5o. — R. de Guiseuil : *Les Chapelles de l'église Notre-Dame de Dôle ;* Picard, 10 fr. — Maurice Paléologue : *Rome (Notes d'histoire et d'art) ;* Plon 3.5o.

Divers. — Mme M. de Renty : *Manuel de Conversation français-allemand, à l'usage des mères de famille ;* Rudeval, 1.5o.

MERCVRE.

## *ECHOS*

Société du *Mercure de France* : avis aux actionnaires.— Mort de Léo Trézenik. — M. J. Novicov et notre Enquête. — Publications du *Mercure de France.*— Notre abonnement de trois ans.— Après Balzac et Zola, La Bruyère.

**Société du Mercure de France : avis aux actionnaires.** — Les actionnaires du *Mercure de France* sont avisés que les intérêt et dividende afférents à l'exercice 1901-1902 sont payables à la caisse sociale, à dater du 9 décembre, le mardi, de 10 h. à midi et de 3 à 5 h.

§

**Mort de Léo Trézenik.** — On annonce la mort de Léo Trézenik, âgé de quarante-sept ans. Au temps des Hydropathes et des Hirsutes, à l'aurore du mouvement qu'on appela « symboliste », vers la fin de 1882, Trézenik avait fondé, sous le titre : *La Nouvelle Rive Gauche*, un ournal hebdomadaire, qui devint, l'année suivante, *Lutèce*, et auquel collaborèrent, entre autres, Tailhade, Moréas, Paul Adam, Verlaine, Vignier, Willy, Dumur, Henri de Régnier, F. Vielé-Griffin, Rachilde, d'Esparbès, Ajalbert, Cladel, Rollinat, Ernest Raynaud.—Léo Trézenik publia des romans : *L'Abbé Coqueluche, La Confession d'un Fou*, etc., et donna au théâtre des études de la vie paysanne.

§

**M. J. Novicov et notre Enquête.** — *L'Européen* ayant reproduit une partie de notre *Enquête sur l'Influence allemande,* M. J. Novicov, l'éminent sociologue russe, a adressé les lignes suivantes à ce journal, « comme réponse à joindre à celles que publie le *Mercure* » :

« Aucune grande pensée humanitaire, aucun souffle vivifiant d'espérance, aucun élan généreux ne vient maintenant de l'Allemagne. Il se peut que ce pays ait la meilleure armée du monde. Mais cela ne suffit pas. Une nation est grande par ce qu'elle fait dans le domaine de la vie, non dans le domaine de la mort ».

§

**Publications du « Mercure de France » :**

Les Batisseurs de Ponts, de Rudyard Kipling, traduits par Louis Fabulet et Robert d'Humières, 3.50.

Le Problème du Style, *Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire*, par Remy de Gourmont, 3.50.

Le Çof, *Mœurs kabyles*, roman, par Raymond Marival, 3.50.

Anthologie de l'Amour arabe, par Ferdinand de Martino et Abdel Khalek Bey Saroit, précédée d'un Essai sur la Poésie arabe de F. de Martino et d'une Introduction de Pierre Louys, 3.50.

Varenka Olessova, roman, de Maxime Gorki, traduit par S. Kikina et P.-G. La Chesnais, 3.50.

L'Immoraliste, roman, par André Gide, 3.50.

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*, par Paul Ranson. Préface de Georges Ancey. Musique de Claude Terrasse. Illustrations de Paul Ranson.

§

**Notre abonnement de trois ans.** — Nous rappelons à nos lecteurs les avantages qui leur sont offerts par notre abonnement de trois ans, dont les prix sont ainsi fixés :

France.......................... 5o francs.
Etranger........................ 6o —

La prime équivaut au remboursement de l'abonnement. Elle consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3.5o, parus ou à paraître, aux prix nets suivants (emballage et port à notre charge) :

France.......................... 2 fr. 25
Etranger........................ 2 — 5o

Les abonnements actuellement en cours peuvent être transformés en abonnements de trois ans par le versement de la différence entre le prix des trois années et la somme déjà payée.

L'abonnement de trois ans peut aussi être établi rétroactivement, et partir de tel numéro de l'année dernière ou de l'année précédente que nous indiquerait l'abonné.

Enfin, pour permettre à nos lecteurs de compléter leur collection, tous les numéros non épuisés peuvent être compris dans l'abonnement de trois ans, sans qu'il soit nécessaire qu'ils se suivent, à la condition que leur nombre ne dépasse pas 24, et que sur les 36 numéros composant un abonnement de trois ans il leur reste à recevoir au moins 12 numéros au fur et à mesure de leur publication.

Les abonnements de trois ans et les volumes commandés à titre de prime ne sont pas encaissés à domicile : leur montant doit nous parvenir en mandat, valeur à vue sur Paris, ou papier-monnaie (change ajouté).

§

**Après Balzac et Zola, La Bruyère.** — On lit dans *le Journal* du 10 novembre :

« *L'Arriviste*, en effet, c'est l'Œuvre, celle qui reste. *Les Caractères*, de La Bruyère, avaient pour modèle des contemporains, — mais il s'agissait de l'homme de toutes les sociétés, — de toutes les époques civilisées; et *les Caractères* sont immortels. Ainsi *l'Arriviste.* »

MERCVRE.

# TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XLIV*)

## N° 154. — OCTOBRE 1902



### *REVUE DU MOIS*

## N° 155. — NOVEMBRE 1902



### *REVUE DU MOIS*



## N° 156. — DÉCEMBRE 1902

## *REVUE DU MOIS*





# TABLE ALPHABÉTIQUE

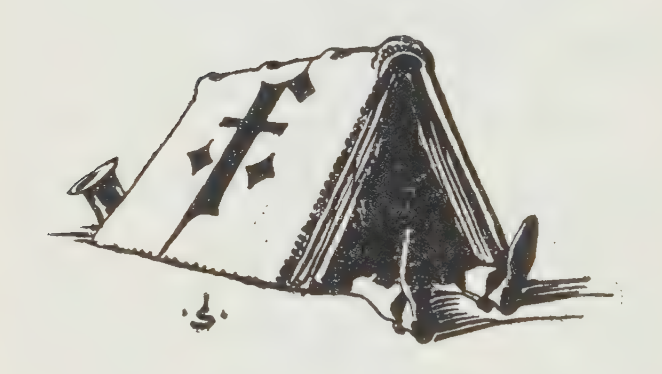
PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME XLIV*)

—



(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.



*Le Gérant :* A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo, 7